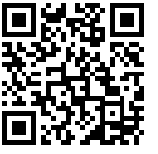
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNIVERSITE
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

ENCYCLOPÉDIQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

ENCYCLOPÉDIQUE,

CONTENANT

L'ANALYSE DES PRODUCTIONS LES PLUS REMARQUABLES

DANS LES SCIENCES, LA POLITIQUE, L'INDUSTRIE ET LES BEAUX-ARTS;

PUBLIÉE

PAR MM. H. CARNOT ET P. LEROUX.

TOME LIII.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE ENCYCLOPÉDIQUE,

RUE DES SAINTS-PÈRES, n° 26.

JANVIER-MARS 1832.

Digitized by Google

« Toutes les sciences sont les rameaux d'une même tige. »

BACON.

Digitized by Google

REVUE

ENCYCLOPÉDIQUE.

DE LA TENDANCE NOUVELLE DES IDÉES.

La science humaine, telle qu'elle se présentait il y a quelques années, était non pas un corps, mais comme autant de membres agités de mouvemens sans unité et sans harmonie. L'esprit humain est un, et cependant chaque partie de la connaissance humaine avait ses barrières, qui la séparaient des autres, et qui en faisaient un domaine à part. La religion, la politique, les sciences, les beaux-arts, étaient autant de sphères toutes distinctes, entre lesquelles on n'apercevait aucun rapport, aucun lien.

L'industrie était une chose, la politique une autre. Le peuple vivait, travaillait, souffrait, mourait : qu'avait à faire à cela la politique? On ne se doutait pas que cela la regardât. Le problème social n'était pas posé.

Les poètes chantaient, les uns se lamentant sur le présent, les autres regrettant le passé. On les écoutait, et on jugeait leur mérite; il y avait des discussions littéraires: mais ces discussions n'étaient que littéraires; on ne voyait pas que les questions de l'art contenaient implicitement les plus hautes questions religieuses et sociales.

Pendant cela, le christianisme s'écoulait obscurément, sans exciter d'attention, si ce n'est pour les usurpations de son clergé en politique. On se disait : « Qu'a à faire la religion avec les

Digitized by Google

choses d'ici-bas? La religion est chose mystique et en dehors de cette vie. Elle n'intéresse que la conscience, et il y a une loi morale qui suffit aux honnêtes gens. C'en est fait désormais des questions religieuses si long-tems débattues par l'humanité; elles peuvent rester éternellement dans le silence; qu'elles ne sortent plus du domaine de l'histoire. »

Et dans chaque branche même de la connaissance humaine, le morcellement, la division, l'amour du fragmentaire, si l'on peut parler ainsi, avait atteint son plus haut degré. La philosophie visait à être éclectique, la science avait horreur des vues générales, l'histoire voulait être un assemblage de chroniques, l'art un musée ou un cabinet d'antiques. C'est l'époque doctrinaire.

Aujourd'hui quel changement! Religion, politique, économie politique, sciences, beaux-arts, ont fait, comme de concert, un pas en avant et pour se rapprocher.

M. Ballanche, annonçant en phrases poétiques, une époque palingénésique, est la sibylle de ce tems.

En *politique*, si l'on interroge le témoignage des esprits les plus élevés, on est frappé de les trouver presque tous préoccupés par une même attente, celle d'une rénovation sociale prochaine. Au milieu de l'extrême opposition qui règne dans leurs différentes manières de juger et de sentir, l'accord de leurs pensées sur ce point a quelque chose qui étonne et doit faire réfléchir. Il semble, au milieu d'une lutte de voix diverses de timbre et d'expression qui se répliquent vivement, les entendre s'unir tout à coup, par momens, pour former un chœur éclatant. Et en même tems que ces grandes voix se font entendre, émues, les unes d'espérance, les autres d'inquiétude, nous voyons le peuple agité par les mêmes pressentimens.

Depuis la grande expérience de juillet, renouvelée avec de funestes résultats par la Belgique, l'Italie et la Pologne, depuis les déceptions nombreuses, les cruels désenchantemens qu'elle a laissés dans les cœurs, il s'y est heureusement gravé une conviction profonde : c'est qu'il n'y a de révolutions durables et fé-

Digitized by Google

condes, de révolutions accomplies sans retour, que celles qui intéressent directement la classe nombreuse et laborieuse, qui améliorent radicalement sa condition morale et matérielle. Le peuple ne gagne rien effectivement aux mouvemens politiques qui n'ont d'autres résultats que celui de transporter le pouvoir d'une fraction à une autre de la classe privilégiée.

Le terrain des débats politiques se trouve ainsi complétement déplacé : les distinctions, naguère encore si profondes, de nobles et de bourgeois, de monarchistes et de libéraux, de wighs et de torys, ont été effacées dans le débat par l'apparition d'un nouvel élément, demeuré, pour ainsi dire, inaperçu jusque là, *le peuple*. Il n'y a plus des privilégiés à divers degrés, mais seulement des hommes à priviléges et des hommes sans priviléges, en d'autres termes, comme on l'a dit, tantôt avec anxiété, tantôt avec une ironie aristocratique, ceux qui ont et ceux qui n'ont pas, les propriétaires et les prolétaires.

La grande question du prolétariat s'agite aujourd'hui, comme au terme de la société romaine s'agitait la grande question de l'esclavage.

Ainsi le problème de la politique est devenu celui de la science sociale tout entière, et chaque jour on s'accoutume à ce nouveau point de vue. La politique et l'économie politique ne sont plus des spéculations froides et inanimées ; elles se teignent et s'echauffent de sentiment et de charité. Pour quiconque est capable de vues générales, elles s'unissent à la religion, elles se fondent avec elle ; elles en deviennent une branche, et à un point de vue elles sont identiques avec elle.

Est-il étonnant qu'à leur tour la philosophie et la religion, émues profondément par le problème social, s'avancent pour le résoudre, et étendent leurs bras vers la société.

En *philosophie*, après le dix-huitième siècle, l'initiative passa de la France à l'Allemagne. La philosophie nous revient d'Allemagne aujourd'hui, avec la transformation qu'elle devait subir dans son progrès, c'est-à-dire devenue positive de négative

Digitized by Google

qu'elle était sur tout, organisatrice et religieuse au lieu d'être principalement désorganisatrice et irréligieuse. Tout le mouvement de Kant aura d'abord conduit à une nouvelle conception de Dieu et de l'humanité, et aura abouti à l'idéal d'une nouvelle organisation sociale qui tend à se réaliser; de même que le principe social de l'*égalité*, cultivé par la France, aura conduit à une nouvelle conception de Dieu et de l'humanité. Chose admirable! il y avait entre l'Allemagne et la France séparation de travaux, et pourtant elles semblent arrivées aux mêmes solutions. En politique, la philosophie allemande vient donner la main à cette école de Turgot, de Condorcet, de Saint-Simon, si noblement attachée au dogme du progrès et de la perfectibilité du genre humain. En poésie le mouvement imprimé par Goethe il y a plus de quarante ans s'est communiqué rapidement dans l'Europe entière, et spontanément les cordes de la lyre ont partout vibré à l'unisson (1). Et dans les sciences, des théories nouvelles sur la nature sortent de la métaphysique allemande, en même tems que des idées analogues éclosent chez nous de la seule étude des faits: à nos naturalistes philosophes, aux travaux des Lamarck et des Geoffroy, viennent se joindre, comme par attraction, tous ces hommes remarquables, Oken, Spix, Schulbert, Wilbrand, qui emploient l'imagination et l'ontologie pour explorer le champ de la science, et qui croient que dans l'étude des phénomènes si compliqués de la vie, ce n'est pas trop de toutes les forces de l'intelligence. Ainsi se révèle encore dans notre tems ce synchronisme admirable que nous retrouvons dans toutes les périodes fécondes du passé; il va se montrer pour l'Europe entière dans les sciences et dans la politique, comme on l'a déjà retrouvé dans la poésie.

Voilà donc la philosophie allemande qui croit porter en elle une pensée nouvelle, à la fois sociale et religieuse, et qui annonce

(1) Voyez nos articles sur la poésie de l'époque actuelle, dans les dernières livraisons de la *Revue*.

Digitized by Google

fièrement que ses théories n'ont pas été le fruit d'une imagination rêveuse, ni une sorte d'exercice en l'absence d'occupation dans la vie réelle et politique, mais qu'elle tendait plus haut et plus loin (1).

Et pendant que la philosophie aspire à faire ce qu'elle a déjà fait en d'autres époques, c'est-à-dire à donner à l'humanité des solutions religieuses et à devenir religion, la *religion* à son tour (j'entends la vieille religion) cherche à s'accorder avec la philosophie. Voilà le catholicisme qui essaie de se rajeunir, de se transformer, de se transfigurer, pour se prêter à tous les développemens de la civilisation moderne, comme pour satisfaire à toutes les découvertes de la science. M. de Lamennais, étonné de l'audace rêveuse de l'École catholique allemande, disait un jour: « S'ils sont chrétiens, je suis hérétique. » Et chose bizarre! voilà l'école même de M. de Lamennais lancée par son disciple le plus éloquent, M. Gerbet, dans une voie d'interprétation qui lui permet de greffer sur le christianisme une partie des idées que l'école Saint-Simonienne a enseignées au nom du *progrès*. Nous pourrions nous étendre sur bien d'autres essais de rénovation du christianisme, qui seront l'objet de notre examen dans cette *Revue*.

L'*art* aussi commence à sentir qu'une jeunesse nouvelle pourrait bien se préparer pour lui, et qu'après avoir élevé son bûcher, il pourrait bien renaître, éternel phénix, avec l'humanité rajeunie. On commence à s'apercevoir que cette belle période poétique qui a produit en Europe une douzaine de grands poètes, et une foule de génies remarquables du second ordre, touche à sa fin. Le champ du doute, du deuil, du désespoir est presque épuisé; il est couvert de monumens, il a ses pyramides de Pharaons orgueilleux, et ses tombes de pauvres voyageurs solitaires. Assez de spleen, assez de pleurs: Hamlet ne sera plus troublé par

(1) Voyez la dernière livraison de la *Revue*, p. 687.

Digitized by Google

la vision du spectre de son père, et ces choses mystérieuses et cachées qui sont entre le ciel et la terre vont pâlir et s'éteindre; comme des fantômes qui disparaissent à l'aube du jour. Si l'humanité suit une loi de progrès, si l'harmonie doit régner de plus en plus dans son sein comme dans le reste de la création, si la science est un pas continuel dans la connaissance de Dieu, si la politique doit avoir des entrailles pour les enfans du peuple, pourquoi l'art se lamenterait-il éternellement, pourquoi regretterait-il sans espérance, pourquoi ferait-il sans cesse et le ciel et la terre, et l'enfer du passé, ou les ruines du présent? Lui qui a toujours été prophète, et qui l'est encore, même dans sa douleur, pourquoi ne joindrait-il pas la prophétie de l'avenir au sentiment de la nature et de l'histoire?

Ainsi une chaleur générale commence à animer toutes les parties de la connaissance humaine. Tous ces membres isolés ont commencé à se rapprocher, et l'on peut entrevoir dans l'avenir le moment où ils formeront un corps, et où ce corps prendra conscience de l'unité de sa vie.

C'est à ce mouvement intellectuel tout nouveau qu'il faut rapporter mille indices que l'on voit poindre de toutes parts.

L'innovation, mais l'innovation en grand, l'innovation qui annonce qu'on est entré dans une ère nouvelle de la pensée, déborde de partout, dans les livres, dans les journaux, dans les chaires de philosophie, et jusque dans la Chambre des députés.

Le besoin d'une doctrine générale, d'une rénovation de la connaissance humaine, l'annonce d'une religion nouvelle de l'humanité, sont éloquemment professés en Sorbonne comme au Collége de France (1); et on a vu dernièrement les problèmes sociaux les plus hardis posés jusque dans le Journal des Débats, par un jeune professeur de la faculté, maître des requêtes au conseil d'état.

A la Chambre, dans cette session, qui n'a remarqué à la fois

(1) Cours de MM. Jouffroy et Lerminier.

Digitized by Google

et la décadence des vieux débats de la restauration, et l'aurore de débats fondés sur une conception tout autre de la politique. Des germes d'une économie politique nouvelle ont commencé à se montrer, qui ont effrayé les jeunes vieillards du doctrinarisme. Et ce n'est point seulement en finances que l'innovation s'est produite, le sentiment d'une science politique nouvelle s'est manifesté en d'autres matières (1). Reprendre le gouvernement représentatif en sous-œuvre, afin de combiner partout le principe de la *capacité* avec le principe de l'*élection*, voilà l'avenir politique qui se montre aujourd'hui clairement et dont l'annonce a lui jusque dans la Chambre.

C'est l'œil fixé sur cette situation, sur cette grande évolution générale qui se prépare, que nous écrirons la *Revue Encyclopédique*. Tous nos travaux auront ainsi une vue d'ensemble et un but. Nous avons un fil pour nous conduire dans l'étude de tous ces systèmes qui pullulent aujourd'hui, comme toujours aux grandes époques de rénovation. Nos opinions sont arrêtées sur bien des points; sur d'autres, nous sommes à la recherche: mais le but est connu, les problèmes sont posés, et le nombre des solutions est limité.

La publication plus rapide de notre recueil nous amènera bientôt sur le terrain de la politique du moment. C'est du même point de vue philosophique que nous examinerons les questions du jour, c'est-à-dire en enchaînant les faits et les rapportant à la loi de progrès que nous concevons. Notre œuvre est à la fois une œuvre d'actualité et d'avenir. En politique, nous sommes sûrs d'être à la fois dans le présent et sur la route de l'avenir, lorsque appelant de nos vœux un idéal d'association qui réalisera de plus en plus l'égalité parmi les hommes, nous donnons au présent pour tâche de modifier et de transformer le gouvernement

(1) Nous citerons particulièrement les *Opinions* de M. Dubois, de la Loire-Inférieure.

Digitized by Google

représentatif de manière à l'acheminer progressivement vers cet idéal.

Sous la politique du jour, qui paraît absorber tous les esprits, occuper toutes les pensées et tous les cœurs, se montre au regard attentif une politique bien plus profonde, dont celle-là n'est que l'écorce. Au milieu de tant de phénomènes passagers, de bouleversemens et de ruines, la France et l'Europe n'ont cessé de graviter, depuis cinquante ans, vers cette grande rénovation de l'esprit humain, dont la religion, la politique, la science et l'art commencent à donner des indices. Il n'est point d'événemens qui puissent entraver cette marche ascendante, qui devient plus rapide à mesure qu'elle approche du but. Condorcet écrivait son livre de la perfectibilité sur le volcan qui allait dévorer et lui et ses amis et bien des générations d'hommes : il le savait, et c'est l'exemple que doivent suivre, dans des tems de révolution, tous ceux qui ont la religion du progrès. En nos jours, rien n'est certain, et chacun semble s'attendre à de nouveaux changemens qui précipiteraient du pouvoir la quasi-restauration, comme juillet en précipita la restauration, et qui au dehors pourraient bien ne pas se borner à achever la destruction de la féodalité en Europe. Nous ne craignons ni ne désirons de tels événemens. Nous savons qu'une nouvelle révolution serait pour la France et pour l'humanité la source de progrès rapides; mais nous savons aussi que dans une période de paix toutes les idées dont le germe commence à poindre se développeront, malgré les efforts d'un despotisme pygmée, et formeront en peu de tems une philosophie du dix-neuvième siècle, qui amènera la grande rénovation sociale dont la révolution de 89, fille de la philosophie du dix-huitième siècle, n'a été que le prélude. On peut croire et espérer que cette rénovation immense ne demandera pas nécessairement des catastrophes nouvelles pour se produire; car à quoi aurait servi la douloureuse initiation de notre révolution !

Digitized by Google

PHILOSOPHIE.

DE LA SOCIÉTÉ SAINT-SIMONIENNE.

Un fait nouveau, saillant, original, a seul marqué cet instant d'hésitation et d'attente qui a suivi le choc imprévu de la dernière révolution : c'est le développement de la Société saint-simonienne. En tous lieux, à la chaire, à la tribune, au palais et au théâtre, dans les salons, dans les clubs, dans les ateliers, l'air a été vaguement rempli du nom de ce philosophe sorti du silence de la tombe à la première lueur de cette confuse aurore qui commence à éclairer les ténèbres. Il était assurément remarquable de voir cette crise populaire, qui avait brisé le trône et ébranlé l'autel, faire soudainement surgir une doctrine nouvelle, et cette atmosphère lourde et fatigante, qui répandait partout l'abattement et l'immobilité, lui donner mouvement et nourriture.

La recherche de l'origine de ce phénomène, et l'appréciation de sa valeur et de son étendue, sont des problèmes dignes de l'attention des hommes qui ont appris à considérer gravement tout ce qui se rattache aux questions sociales, et qui savent qu'il n'est pas plus de singularités dans l'histoire que de bizarreries dans la nature.

Je vais essayer de montrer, par un examen rapide, et sans pénétrer trop avant dans la profondeur des questions, comment la mission dont se sont emparés dans ces derniers tems les saint-simoniens résultait du nouveau besoin de progrès qui se faisait sentir; on comprendra alors comment leur tâche s'est trouvée accomplie, et par suite le lien de leur association anéanti, du

Digitized by Google

jour où ils ont eu terminé leur large et hardie proclamation des problèmes nouveaux que les sociétés doivent résoudre.

Long-tems les philosophes qui vivaient parmi la société ont porté sur elle leurs méditations et leurs calculs, toujours la considérant telle qu'elle était, et ne s'apercevant point que ce tourbillon, au milieu duquel ils avaient été jetés, s'avançait en les entraînant avec lui; comme ces astronomes qui étudiaient le ciel sans mettre en doute la stabilité de la terre, parce que dans sa course elle les emportait avec elle, et qu'ils ne la sentaient point se dérober sous leurs pas. Mais lorsque Galilée, portant au christianisme les premiers coups de la science, eut nié l'immobilité de la terre, les philosophes marchant à sa suite nièrent bientôt à leur tour l'immobilité dont les théories catholiques voulaient frapper l'humanité.

L'humanité se meut. Dans ce mot se résume ce qu'il y a de plus puissant et de plus vaste dans le génie du dix-huitième siècle. Le progrès de l'humanité est signalé; mais quelle limite est posée à sa carrière? vers quel but se dirigent son instinct et sa persévérance? et comment fixer, d'une manière assurée et authentique, par de simples présomptions philosophiques, le point immuable vers lequel elle s'avance?

Une grande nation s'est levée, et se livrant elle-même tout entière à la théorie, pour lui servir d'expérience vivante et lui donner la sanction de sa voix et de sa volonté, a prononcé ce grand mot d'*égalité*, qui renferme la loi du mouvement et l'avenir du monde. Égalité! c'est là le terme; et, infatigable comme la terre qui, sans cesse portée en avant, abandonne à son orbite la trace des points qu'elle a quittés, et, dans sa marche gigantesque, s'avoisine chaque jour du sommet annuel de sa course, la société, conduite par sa tendance invariable, et ne perdant l'équilibre ni par les secousses ni par les balancemens, gravite incessamment vers le terme de sa destinée.

Cette égalité n'est point l'égalité tumultueuse des révolu-

Digitized by Google

tions populaires, ni l'égalité sépulcrale des réunions monastiques : c'est cette profonde égalité des tems modernes, fondée sur la diversité des individus et l'unité de la race; base de toute association équitable, droit donné à chacun de vivre dès l'enfance, parmi ceux qui l'entourent, au vrai titre de son mérite et de sa valeur. En partant de cette large définition, négation complète de tout privilége de faveur ou de naissance, il est facile, lorsque l'on promène un regard impartial sur les combinaisons qui constituent la société qui nous environne, de reconnaître en avant du but bien des travaux, bien des années. Tous les pas doivent être progressivement franchis, et vouloir faire bondir tout d'un saut l'humanité, pour la jeter sans transition à ce but éloigné qu'elle ne fait que d'entrevoir, serait méconnaître le progrès tout autant que les apôtres de la stabilité. Le tems qui paraît long à l'horloge de l'homme souvent est court à celui de l'humanité : aux grandes masses les grands mouvemens, et aux grands mouvemens les grandes durées. La vie civile et la vie morale marchent d'ensemble, et un homme se modifie plus en un jour qu'un peuple ne se modifie en un siècle; mais au cœur d'un peuple l'éducation jette des racines de chêne, et ni vers de terre ni tempêtes du ciel n'ont d'action contre elles. Une idée nouvelle, c'est une position nouvelle; et quand l'idée est saisie, la position est bientôt prise, et n'est abandonnée que pour la position plus haute qui lui jette son ombre.

Cette grande pensée des tems modernes, cette pensée directrice assurée du mouvement des nations, n'est plus aujourd'hui la propriété exclusive des penseurs et des philosophes; elle est versée dans l'atmosphère comme la lumière du ciel, l'air de France en est imprégné et en nourrit ses enfans, et le caprice des vents en promène la semence sur le monde. Ce n'est plus une opinion théorique qu'il soit permis de refuser ou de discuter, c'est une loi, et une loi parée de toute la solennité de l'acclamation d'un grand peuple; ses adversaires les plus opiniâtres n'osent pas élever contre elle une voix pleine, et la battre hardiment dans sa

Digitized by Google

base; ils ne peuvent s'attaquer au principe qui les pousse, et, se rejetant au détail, ils défendent pied à pied leurs lambeaux de terrain; mais la loi se déroule en une série dont chaque article, germe de celui qui lui succède, et conséquence de celui qui le précède, arrive impérieusement à son tour, et impose son ordre. L'égalité, impassible comme la mesure du tems, poursuit sa route du même pas à travers le calme et la tempête, et quand l'aiguille, qui entraîne à sa suite tous les regards et donne à l'opinion publique sa règle et sa direction, s'arrête un instant dans le cercle qu'elle parcourt, empêchée par l'obstacle d'un privilége, l'heure de mourir sonne pour le privilége, et l'aiguille reprend sa marche.

Les sociétés de l'antiquité et du moyen âge étaient fondées sur le principe de l'inégalité; nous avons proscrit le principe de nos pères, mais nous n'avons point encore entièrement rompu avec leur héritage. Ce que nous nommons priviléges de naissance étaient des modes d'organisation résultant du pacte social; et, sous peine d'anarchie, nous ne pouvons les effacer que le jour où la civilisation a puissance de les remplacer par des modes nouveaux basés sur le principe nouveau, l'unité de la race et l'égalité des droits. Ainsi les législateurs élus par le consentement du peuple, forts d'avenir, ont étouffé de leur crédit les législateurs héréditaires, débris caducs de féodalité; ainsi une légitimité de convention est venue se placer, comme un anneau de transition, entre la légitimité par volonté divine et la légitimité par volonté populaire.

Tout privilége porte en lui un germe de mort, qui se développe à mesure que l'association se perfectionne; il importe donc à la sécurité et au progrès des sociétés de remonter à l'origine de toutes choses, et de marquer à l'avance ce qui, dans leur constitution, dérive de l'inégalité. Les hommes prudens visitent avec soin les fondations des édifices, donnent l'éveil sur les colonnes chancelantes, soutiennent le faîte, et se hâtent de préparer l'appui nouveau. La question préalable est donc de déterminer la relation de

Digitized by Google

privilége; la question définitive, de produire la relation d'égalité.

Lorsque l'on réfléchit sérieusement sur ce caractère moderne des sociétés, si passionnées de travail, si riches d'industrie, et que l'on pèse l'immense puissance qui se rattache autour du droit nommé propriété, il s'établit promptement en l'esprit une comparaison entre cette force industrielle abandonnée au domaine privé des citoyens propriétaires et la force militaire abandonnée, durant le moyen âge, au domaine seigneurial des nobles féodaux : même puissance sociale remise au hasard de la naissance, même droit de maître sur la direction des hommes tenus à la solde ou au salaire, même guerre d'usine à usine et de château à château, même honte à celui qui faillit et à celui qui tombe, même fortune et même honneur à celui qui domine et ruine ses voisins par le combat ou par la concurrence.

Ce droit naturel, qui dans son essence doit être une extension mesurée de la personnalité de l'homme sur la matière du globe, devient, par l'arbitraire qui préside à sa répartition, une extension déréglée de la personnalité de l'homme sur celle d'autres hommes. La propriété envisagée de haut est, en quelque sorte, le pacte d'association entre l'homme et la terre, et son existence est une des conditions physiques de l'existence de l'humanité à la surface de sa planète : mais le principe philosophique demeure seul impassible et stable, et traverse les âges; le mode, soumis à une perpétuelle transformation, varie comme l'esprit des peuples. Les codes, qui se renouvellent, imposent à la transmission et à l'usage des lois nouvelles; et notre dix-neuvième siècle, qui repousse les servitudes du moyen âge, en est encore à la troisième phase de l'esclavage antique.

Les esprits les plus sages conviennent que cette organisation féodale du travail forme entre notre association et celle de l'avenir la différence la plus frappante et la plus générale. Mais comment combler ce fossé si profond et si large? par quel réglement de justice remplacer le caprice du hasard?

Il est assurément naturel de comparer à une vaste enceinte

Digitized by Google

d'atelier ce sol de France sur lequel naissent tant de richesses; il n'est pas de limite à l'étendue que doit occuper une usine. Dès-lors tout invite également à communiquer au pays cet ordre industriel qui fait prospérer l'atelier. Mais aujourd'hui nulle harmonie entre tous ces travaux qui germent, grandissent, chancèlent ou meurent à l'aventure : partout désaccord, désassociation. Au lieu de cet assemblage de travaux incohérens, conduits uniquement par un caprice aveugle ou une concurrence effrénée, ruineux exemple pour tout établissement qui serait assez insensé pour en oser imiter l'imprudente liberté et la folle anarchie, se présente aisément à l'esprit la conception d'une sage et intelligente harmonie : la distribution des instrumens remise aux mains de maîtres habiles, régulateurs éclairés de la production, élus parmi les plus capables, coordonnant les efforts vers un but convenu, rétribués au titre commun, celui du travail accompli.

Cette activité toute pacifique des sociétés modernes, avides de richesses, non plus par la conquête mais par l'industrie, ne se déploiera avec assurance que lorsqu'elle sera basée sur une association vraiment physiologique de ces membres si variés et si nombreux qui la produisent. La destinée de l'humanité, à la surface de ce globe qu'elle change et embellit sans cesse, promet à ses travaux industriels une importance plus grande encore, dans l'histoire du monde, que celle des travaux guerriers de son premier âge. Si le despotisme des priviléges de la naissance a pu marcher de pair avec la brutale domination du glaive, il doit cesser aujourd'hui qu'il n'est plus besoin de l'ambition des rois ou des haines nationales pour rapprocher les peuples et mélanger leurs progrès. Que l'égalité, qui a déjà étendu sur les armées civilisatrices de la France populaire son nouveau principe d'ordre et de justice, généralise son bienfait, et soit la règle du peuple dans sa vie à l'intérieur, comme elle l'est déjà dans sa vie à l'extérieur.

Égalité, liberté, association, sont les trois faces du problème fondamental des sociétés humaines. Pour arriver à la vérité, il faut arriver à en saisir l'ensemble : car chacune d'elles envisagée

Digitized by Google

isolément demeure imparfaite et conduit au désordre; et, pour l'humanité, le désordre est l'erreur.

Mais est-il possible à un législateur, par le seul enfantement d'un code réglementaire, de changer subitement les relations qui constituent notre association, et de lui communiquer immédiatement ce mouvement que le philosophe entrevoit dans l'avenir et annonce au présent? La parole de l'homme ne possède pas, comme celle du Dieu de Moïse, la puissance de faire jaillir une soudaine lumière à son commandement : la parole de l'homme s'adresse à l'homme, elle est le fluide par lequel sa vie se répand et s'échange; mais ce n'est que par une longue communication que l'aimantation se produit et se propage ensuite de proche en proche. Notre volonté ne saurait modifier directement la nature de la masse, il faut qu'elle modifie d'abord la nature des élémens qui la composent. Il en est des mouvemens et des apparences des sociétés humaines comme des mouvemens et des apparences des corps matériels : on les prend d'abord confusément pour une propriété de la masse; mais, par une étude profonde, on reconnaît qu'ils ne sont que la conséquence directe de l'état particulier des élémens moléculaires; et ce n'est qu'à la condition de pouvoir agir sur les forces intimes qui animent les élémens, que l'on peut agir sur les caractères extérieurs de la substance et la rendre capable d'un nouvel ordre de phénomènes. La nature des élémens qui composent les sociétés humaines est soumise à une lente et continuelle variation, et le progrès de l'organisation générale marche de concert avec le progrès du sentiment individuel et en réfléchit toutes les phases.

L'inégalité de la naissance, cette vieille table de la loi, perd chaque jour de son autorité; le tems l'efface et l'use, mais il n'est point de choc si violent qui puisse l'abattre et la briser. Pourquoi enlever le privilége héréditaire, si la société ne connaît encore que le privilége de faveur qui puisse le remplacer et combler la lacune? C'est le privilége qui doit disparaître : naissance ou caprice, l'iniquité demeure toujours. Il faut que

Digitized by Google

le sentiment moral renaisse; il faut qu'une ère nouvelle de vertu et d'honneur sorte du peuple, et étouffe sous sa jeune vigueur la corruption de notre décadence monarchique; il faut que chacun apprenne à contempler avec respect la société qui lui donne asile, et à sentir religieusement en lui la dignité de sa position parmi les autres hommes : jusque-là, si la fonction sociale est un jeu, et la magistrature un habit de parade, qu'importe que la distribution en soit faite au hasard? et qu'importe même la capacité? elle est sans garantie, quand elle est sans conscience. Mais il faut aussi, au milieu de cette immoralité qui semble étendue sur la société tout entière parce qu'elle en couvre toutes les hauteurs, ne pas laisser échapper l'espérance, et, malgré la triste expérience, conserver assez de force au cœur pour croire encore à la vertu. Ce secret enfantement d'une religion nouvelle, qui travaille sourdement notre âge; cet amour des masses, qui emplit de sa chaude ardeur les ames vierges encore de la honteuse pratique de nos mœurs; ces travaux de la philosophie européenne, ouverts comme d'instinct sur la même route et nourris de la même essence; cette condition du peuple, s'approchant chaque jour, dans les pays les plus civilisés, du dernier terme de l'abomination; et cette terrible question de l'accroissement exagéré de la population pauvre qu'on ne peut débattre sans blasphème, à moins d'y joindre l'espoir d'une organisation nouvelle; tous ces signes des tems qui s'assemblent devant nous, avec tout l'appareil de la majesté prophétique, n'ont-ils pas une voix haute qui annonce que de grandes questions sont venues à l'humanité, et que le génie des hommes est convoqué pour les résoudre?

L'Allemagne, avec ses merveilleuses richesses et ses pensées profondes qu'elle dérobe à nos regards dans le mystère de son langage, Orient moderne qui, semblable au phénix, germe du sein des cendres inanimées de l'antique Orient, l'Allemagne, qui touche à nos fleuves et s'appuie à nos montagnes, et dont la voix

Digitized by Google

étrangère emploie des années pour venir jusqu'à nous, l'Allemagne commence à s'entr'ouvrir et à nous dévoiler les sanctuaires de sa philosophie. Grande et hardie dans ses travaux, et se livrant au mouvement d'idées qui entraîne l'Europe dans des voies nouvelles, elle est venue aux questions par la base, laissant à l'avenir le soin de façonner le détail; et par l'essor de sa prompte logique elle a pris une haute avance sur ceux qui, méditant des essais, ne songent pas que dans une voûte on ne peut changer la forme d'une pierre sans changer à la fois la voûte tout entière. Dieu est l'origine de toutes choses, et vers lui remonte toute pensée humaine. Comment les hommes conserveraient-ils le même Dieu, lorsque pour eux l'univers a pris de nouvelles formes et de nouvelles mesures? Comment le Dieu qui ordonnait la société ancienne ordonnerait-il la société nouvelle? La terre est toujours le reflet du ciel, et le ciel ne saurait varier sans que la terre ne varie à son tour et ne se mette en harmonie avec lui. Mais de même qu'il faut des siècles pour que la lumière qui descend des étoiles arrive jusqu'à nous et nous apporte le tableau des régions célestes, de même il faut de longues années pour que la lumière théologique atteigne à ses dernières conséquences et réalise l'ordre social nouveau. Cette lenteur apparente n'épouvante que ceux qui séparent leur vie de la vie de l'univers, rapportant tout à eux-mêmes, jugeant tout en eux-mêmes, toujours méprisant ce qu'ils dominent, et s'anéantissant devant ce qui les dépasse : ceux-là seuls comprennent le tems qui savent qu'il transmet fidèlement d'âge en âge les vérités qu'on lui confie, et que la vie de l'humanité est une chaîne dont il ne brise pas les anneaux.

Les sages de l'Allemagne ont porté leur esprit plus avant que nos philosophes, qui avaient renversé le culte catholique; que nos politiques, qui avaient renversé l'organisation féodale; que nos républicains, qui pensent fonder une société sur l'athéisme; que nos néo-chrétiens, qui veulent que l'humanité atteigne le dernier terme de sa destinée, toujours sous la main du Dieu de la Genèse.

Digitized by Google

Ils ont vu qu'il n'était pas logique de parler de perfectibilité en présence de la chute de l'homme, et d'abolition du privilége de la naissance en présence du péché originel; ils ont senti que c'était une étroite idée que de s'obstiner à ne pas sortir de notre généalogie judaïque, de ne vouloir accepter de tous les trésors de l'Orient qu'un seul livre, et de ne rattacher notre Europe à l'immense Asie que par une incertaine alliance avec une tribu de ses déserts; alors ils se sont tournés vers ce tronc antique de l'humanité qui dérobe à nos regards ses racines mystérieuses, et, reconnaissant que cette tige qui nous supporte, et que nos pères prenaient pour un grand arbre, n'était qu'un rameau à demi perdu dans le feuillage, ils ont compris que nous devions marcher à l'avenir non-seulement par le secours de l'héritage de nos aïeux, mais par celui de l'héritage de la famille humaine tout entière.

Ainsi s'est trouvée rattachée aux questions les plus élevées cette tendance invincible des sociétés modernes à se constituer sur un ordre nouveau; l'idée de perfectibilité a pris racine dans l'idée de création continue, et l'idée d'égalité des hommes sur la terre dans l'idée de l'unité de la substance universelle.

En France, le mouvement philosophique du dix-huitième siècle ne continua pas long-tems sa marche tranquille et régulière; la nation, docile à la voix qui avait proclamé la déchéance des rois, se leva, au milieu de l'Europe en tumulte, pour frapper l'antique royauté; entraînée par cette ardente activité, qui fait que chez elle l'action s'élance toujours prompte et hardie à la suite de la pensée, elle passa tout entière de la paix à la guerre. La révolution française était le geste qui accompagnait la parole des philosophes. Mais l'œuvre était inachevée; car il ne suffisait pas d'avoir rompu avec le passé, il fallait nouer avec l'avenir; le grand mot de perfectibilité avait été prononcé, il fallait en sentir l'étendue et en étudier les conséquences; de glorieuses destinées avaient été promises à l'humanité, il fallait comprendre leur réalité, et s'organiser pour les atteindre. En un

Digitized by Google

mot, pour continuer la politique de nos pères, il fallait pouvoir continuer leur pensée, et, pour développer leur révolution, il fallait commencer par développer les principes qui lui avaient donné naissance. Le dix-huitième siècle avait eu sa philosophie et son progrès social, le dix-neuvième siècle pour un progrès nouveau devait fonder une philosophie nouvelle. La convention avait élevé des autels à l'égalité, mais comme Athènes en avait élevé au dieu inconnu, par un sublime pressentiment ; en abattant l'aristocratie patricienne, elle avait laissé la place à l'aristocratie des plébéiens affranchis.

Au milieu de ce prodigieux mouvement de guerres et de conquêtes qui entraînait tous les esprits comme en un vertige, un homme comprit que cette ère républicaine, qui prétendait succéder à l'ère chrétienne et ouvrir à son tour la porte des siècles, était plutôt une fin qu'une origine : cet homme était Saint-Simon. Doué d'un génie d'investigation remarquable, homme de raison plus que de sentiment, conduit par les idées scientifiques bien plutôt que par les idées religieuses, il reconnut que la pensée générale sur laquelle avaient été fondées les sociétés du moyen âge était épuisée, et que pour terminer la crise révolutionnaire dans laquelle l'Europe tout entière se trouvait jetée par suite de la rupture du principe de l'inégalité, il fallait arriver à une pensée fondamentale nouvelle. Eclairé par cette lumière, fruit d'une sage appréciation de l'histoire, mais ne sentant pas en lui la force de produire ce qu'il avait eu la force de concevoir, il promena infatigablement sa recherche parmi les travaux philosophiques de l'Angleterre et de l'Allemagne, pour y découvrir les élémens qui devaient servir à résoudre ce grand problème. Semblable à Archimède méditant au milieu du désordre et de la confusion, il rêvait la science générale alors qu'autour de lui on se divisait avec emportement sur la mécanique ou l'idéologie. Incertain, marchant de chute en chute, mais à chaque chute, disait-il, se relevant plus fort, pénétré comme à son insu de l'esprit qui s'échappait des masses et montait jusqu'à lui, sous la période de

Digitized by Google

l'empire, il songeait à régénérer la société par la science ; sous celle de la restauration, venant de plus près au cœur du peuple, il proclamait l'avénement de l'industrie. Après avoir ainsi ébranlé toute cette longue série de problèmes, toujours entraîné de l'un à l'autre par l'invincible puissance de la logique, toujours sentant l'harmonieuse unité vibrer tout entière quand il pensait porter la main sur une corde isolée, au terme de sa longue carrière, il aperçut enfin l'immense vérité se dresser confusément devant lui. Dieu était là ; il écrivit le *Nouveau Christianisme*.

Mais pour lui la vérité demeura nuageuse et enveloppée ; il disait que l'âge d'or était en avant et non pas en arrière, et, ne sentant pas toute la portée de sa doctrine, il croyait pouvoir s'arrêter à l'Évangile, alors qu'il attaquait audacieusement le principe de la chute qui dominait celui de la rédemption. Sa longue persévérance avait rassemblé les élémens dont le rapprochement devait faire jaillir la première étincelle, mais il ne lui fut pas donné d'en exprimer la lumière : sa part était assez grande pour que sa place fût glorieuse. Prométhée a pu conquérir le feu du ciel et en doter l'humanité du premier âge, mais l'humanité de nos jours ne vit pas des bienfaits d'un homme, et grandit par l'effort de chacun de ses membres ; le foyer sacré n'a plus ni prêtres ni victimes ; ouvert à tous, il s'alimente du travail de tous.

Aussi, en réalité, Saint-Simon, bien que peu compris de ses contemporains, n'accomplissait point une œuvre solitaire ; sous mille aspects en apparence divers, les grandes questions commençaient à se laisser entrevoir ; des champs immenses s'ouvraient devant le dix-neuvième siècle, qui jusque là n'avait eu devant lui que fantômes et ténèbres ; le mouvement philosophique, un instant interrompu par la secousse politique, avait repris sa marche ; les anneaux qui devaient servir à rattacher la France au mouvement d'idées de la grande Allemagne se préparaient dans le silence ; et le moment était proche où les esprits les plus élevés, lassés enfin de la creuse métaphysique des doc-

Digitized by Google

trines anglaises, comprendraient qu'il fallait puiser l'avenir à une source plus vaste, et porteraient, en toute liberté, à la doctrine du progrès, le tribut de leur élan et de leur activité.

L'humanité, dans son développement, n'obéit point passivement à la voix des hommes qui tour à tour viennent commander ses larges évolutions; il semble que l'esprit qui imprime le progrès se répande mystérieusement sur les masses avant qu'aucune parole humaine retentisse; de toutes parts la pensée, comme soumise à cette secrète influence, se tourne vaguement et sans calcul vers le but nouveau: mais quand la voix éclate, tous la reconnaissent et vont à elle; car c'est la voix de l'humanité prenant un organe, c'est le verbe qui se fait homme. Ainsi lorsque les oiseaux voyageurs se hâtent à grandes troupes et s'assemblent autour de celui qui le premier a fait entendre le chant du départ, ils obéissent à l'ordre des tems et à l'instinct qui les pousse, et non point à la voix isolée qui a donné le signal.

Nous nous proposons de revenir assiduement, dans la série de nos publications, sur toutes ces conceptions nouvelles, tous ces élémens spontanés qui demeurent épars et confondus parmi l'énorme amas de matériaux que produit l'esprit de notre âge. Ceux qui suivent avec attention ce tourbillon d'idées qui précède toujours la conception générale qui se répand sur la société, et qui comparent l'effervescence qui nous agite à celle qui agitait le dix-huitième siècle à son origine, savent quels germes puissans de vérités nouvelles sont déposés au milieu de cette confusion où nous sommes. L'objet de cet article demande seulement une indication rapide des points principaux auxquels étaient parvenus les hommes qui, dans leur travaux philosophiques, avaient continué la ligne ouverte par Saint-Simon.

Une portion de l'histoire des peuples européens, étudiée d'après la loi des périodes alternatives de religion et de criticisme, avait éclairé d'un jour assez vrai la position de la société à notre époque. La décroissance progressive de l'exploitation de l'homme

Digitized by Google

par l'homme, la tendance vers l'association universelle qui en est la suite, se trouvaient manifestées avec une grande évidence, et le développement continu de l'exploitation du globe indiquait vivement la future importance de l'industrie. L'aspect de l'humanité de tous tems portée à résumer ses connaissances dans une conception religieuse, le parallélisme de la chute du polythéisme et de la chute du christianisme, la nécessité de sortir l'industrie de l'état inférieur où la tenaient enchaînée les doctrines spiritualistes, avaient donné courage d'attaquer avec hardiesse l'important problème de l'essence de Dieu; et un panthéisme vaguement formulé avait été reconnu par la plupart comme devant former la synthèse la plus générale de la doctrine nouvelle. La marche providentielle de l'humanité vers l'association établissait, comme premier précepte de la religion sociale, l'amélioration des classes les plus pauvres, c'est-à-dire les moins avancées dans le progrès physique, intellectuel et moral; et la nouvelle organisation industrielle, fondée sur l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme, c'est-à-dire sur l'égalité, commandait que tout privilége de naissance fût aboli; et que chacun fût classé suivant sa capacité et rétribué suivant ses œuvres. Ces principes généraux, dont la vérité et la justice étaient peu susceptibles de contestation, formaient les jalons indicateurs qui devaient assurer les pas de ceux qui tendaient vers l'avenir. Mais à moins de penser que le mouvement de l'humanité dût s'arrêter au dix-neuvième siècle, on ne pouvait les regarder comme susceptibles de réalisation immédiate; car ils aboutissaient au dernier terme du développement, à la limite du progrès.

L'école saint-simonienne avait donc principalement contribué à éclairer la position de la société, et à préciser les questions à résoudre: par là même elle était arrivée à pouvoir donner une régle aux recherches de l'esprit humain, en les dirigeant vers la solution de ces problèmes; et il était facile de prévoir qu'au premier accident qui rendrait de la vie à la politique, l'application de ses idées à la détermination des mouvemens sociaux devien-

Digitized by Google

drait facile; car, si elle n'avait pas la fécondité de produire ce qui devait aider le progrès général, elle avait du moins la faculté d'indiquer ce qui lui était contraire, faculté négative, mais précieuse en des tems de désordre et d'incertitude. La politique républicaine disait que toutes les institutions devaient avoir pour but l'amélioration du peuple; l'économie politique saint-simonienne disait que ce but devait être l'amélioration des classes laborieuses : cette formule était assurément plus nette, puisque le mot peuple s'y trouvait défini, mais elle n'était que l'expression d'un vœu et non d'un réglement; ce n'était pas une loi, c'était un esprit nouveau à introduire dans le code futur. Le classement suivant la capacité, qui devait conduire à l'abolition des priviléges héréditaires, était également un principe à élaborer, et non un principe élaboré et prêt à se transformer en une application directe. Il y avait certainement beaucoup de vérité à dire que le meilleur classement serait fait par les plus capables; mais ce n'était pas résoudre la question du moment; c'était se transporter à une époque où elle aurait été résolue au moins une première fois. Par le seul énoncé du problème, il était facile de voir que l'hérédité de la pairie ou de la royauté ne pouvait que se trouver en contradiction avec sa solution quelle qu'elle fût, tandis que le mode du suffrage universel était, sinon une solution, du moins une tentative et une tentative satisfaisante jusqu'à un ordre moins confus. La même raison indiquait que l'hérédité de la propriété ne subsisterait pas davantage en présence de l'organisation nouvelle; mais, même sous le rapport immédiatement relatif à l'industrie, l'esprit social n'était point assez avancé pour être en état de fournir un projet de solution, car la nation n'aurait pas consenti à remettre la répartition de la propriété au choix de ses magistrats ou de ses assemblées.

Ce coup d'œil d'ensemble sur les idées générales qui se dégagèrent lors du dépouillement des œuvres de Saint-Simon suffit pour montrer quelle était leur importance et leur élévation à une

Digitized by Google

époque où la plupart des esprits étaient exclusivement voués aux stériles sophismes de la pondération des pouvoirs ou de la métaphysique constitutionnelle. Leur résumé formait en quelque sorte l'introduction aux travaux philosophiques du dix-neuvième siècle : c'était l'annonce d'une doctrine complète, d'une doctrine religieuse ; car dans son germe on pouvait entrevoir déjà l'accord définitif du sentiment et de la raison. Mais ce n'était ni un Coran ni un Lévitique ; c'était une conception avec un cadre, une préface avec une table des matières. Quinze à vingt personnes étaient librement groupées autour de ce centre philosophique qui, depuis la mort de Saint-Simon, avait éprouvé de nombreuses variations ; et la petite école peu connue, peu bruyante, poursuivait sa tâche dans cette précieuse obscurité, mère du repos. Les idées communes formaient le lien, celles à débattre l'entretien, celles à éclaircir le travail ; et chacun, suivant sa pente ou son loisir, marchait à l'étude. Les champs ouverts étaient vastes et fertiles ; l'histoire, la théologie, l'économie politique, offraient à la méditation un avenir long et assuré.

Un événement imprévu, qui tout à coup vint remettre en question la stabilité des sociétés européennes et animer l'opinion publique d'une soif ardente d'améliorations populaires, fit sortir l'école nouvelle de sa paisible enceinte, et la jeta soudainement dans une activité qu'elle n'avait point connue jusqu'alors. La France, avec moins de violence qu'en 93, mais avec autant de résolution et d'assurance, fit entendre cette voix révolutionnaire qui publiait pour la seconde fois le ban de proscription de la féodalité ; et l'égalité victorieuse, surgissant du peuple, fit de nouveau flotter ses couleurs sur la bannière nationale. Mais les principes philosophiques qui avaient engendré la première révolution n'étaient point encore dégagés de leurs langes du dix-huitième siècle ; le mouvement spontané des esprits sous la restauration avait au plus abouti à ramener ces principes de l'exil où les avait rejetés la politique impériale ; et lorsque 1830 sonna, on entendit proclamer 89 et invoquer l'égide des vieillards.

Digitized by Google

La position était sérieuse et grave ; car si nos pères, malgré leur énergie, n'avaient pu nous assurer que la consolidation des droits de bourgeoisie, c'est qu'apparemment le développement de leur doctrine d'égalité ne s'était pas étendu plus avant ; et à moins de nous appuyer sur une théorie plus profonde, ce n'était que d'un pas chancelant et incertain qu'il nous était permis de nous avancer au-delà de la charte. Les hommes nous manquent ! s'écriait l'ambition de progrès frappée d'impuissance. Erreur ! les hommes ne manquaient pas, les principes seuls manquaient : malheur aux enfans qui reçoivent l'héritage de leurs pères et en vivent aveuglément, sans songer à l'accroître du fruit de leur travail et de leur savoir !

Dans un tel moment d'effervescence et d'inquiétude, toutes questions relatives au progrès social devenaient questions du jour, et c'était un devoir à quiconque prétendait connaître quelque chose de la loi du mouvement de sortir du silence, et d'indiquer à tous, de la voix et du geste, la route de l'avenir. Nourrie des récits merveilleux des combats et des triomphes de ses pères, la jeunesse ardente défiait l'Europe au nom de la république, ne songeant pas que pour ses pères la république n'était pas un but, mais un moyen, et que c'était avec ce mot de féodalité qu'ils faisaient bondir la campagne et la jetaient aux frontières. Il fallait montrer l'organisation des sociétés fondée sur des considérations d'un ordre plus élevé que la responsabilité des agens du pouvoir et l'extension du droit électoral, montrer la misère imposée aux masses, non par les vices du système représentatif, mais par les vices du système industriel ; il fallait arracher les bandeaux et les voiles enfin, et montrer à tous ces plaies du berceau et ces meurtrissures de la chaîne de fer, apanage fatal de ces classes prolétaires que nous nommons le peuple ; il fallait jeter bas le sophisme et l'absurde, peser l'impôt réel, savoir combien de sueur humaine fait une livre d'or, et de qui est la sueur, en somme. Le progrès des nations ne s'improvise pas, et n'est pas chose si facile et si prompte qu'il devienne le prix de trois

Digitized by Google

jours de combats; bien des révolutions de palais peuvent se jouer au travers d'une révolution sociale. Un mouvement social est une idée qui se développe, embrassant l'état du sommet à la base, et changeant la forme du trône, parce qu'elle change la forme du foyer domestique.

Si le mouvement de juillet était destiné à demeurer un accident isolé au milieu d'une période de transition, il y avait assez en lui cependant pour donner à tous une haute leçon, et leur enseigner que les armes n'ont puissance de mort sur un système que lorsqu'elles soutiennent un système nouveau plus complet et plus sûr. Une génération plus sérieuse avait grandi et demandait de plus sérieuses pensées; l'exemple de ces quinze ans perdus en d'oiseuses discussions lui tenait lieu d'expérience, et, réveillée par un choc imprévu, elle prenait place, les yeux fixés vers l'avenir. Ceux qui avaient pénétré le plus avant dans cette carrière de progrès ouverte à l'humanité par la déclaration de 89, qui avaient compris que l'égalité était le nouvel élément des sociétés modernes, et que le développement politique du dix-neuvième siècle était tout entier dans le développement philosophique de cet élément encore vague et confus, ne devaient point demeurer dans la retraite et la méditation solitaire, tenant leur travail dans l'ombre jusqu'à ce qu'il pût enfin se déployer à la lumière sans défaut et sans lacune. Jamais jours n'avaient été plus favorables pour porter, jusque dans le sein des masses l'intérêt des questions les plus avancées et les plus hautes; les natures les plus communes semblaient s'être élevées au-dessus du niveau habituel de leur vie, et, dans leur insatiable ardeur de nouveautés, avoir atteint la capacité des grandes choses. Les saint-simoniens se levèrent, et debout, devant tous, ils posèrent les questions nettement et sans détour. Leur but venait de changer; il ne s'agissait plus d'élaborer, mais de publier : leur habitude changea; il ne s'agissait plus de s'isoler, mais de se produire.

Une hiérarchie fut improvisée, des chefs furent reconnus, des travaux distribués, des fortunes dévouées; tout était prêt pour

Digitized by Google

agir, et le mouvement nouveau commença à s'étendre. L'amour du même but tenait unis autour de la même tâche les esprits les plus opposés, et l'ardente activité qui les animait les entraînait par-dessus les vices d'un classement indistinct et à peine convenu. Sur les théories générales qui avaient conduit à la position des questions, sur la position des questions, ce vaste champ de discussion qu'il fallait ouvrir au public, tous étaient d'accord et marchaient de compagnie; mais hors de ces limites tout était désordre, divisions, débats. Rien n'était convenu sur la manière dont l'humanité pourrait résoudre ces grands problèmes; et chacun, guidé seulement par la voix du sentiment, laissait son espérance flotter vers le pouvoir ou vers la liberté. Aussi la collection d'idées nommée doctrine saint-simonienne était un ensemble insaisissable, variant de nuance de l'un à l'autre; et le *Globe* lui-même, organe officiel du pouvoir, trahissait publiquement le défaut d'unité, et changeait de couleur suivant que la main de l'un ou de l'autre des deux chefs avait pesé plus ou moins sur celle du rédacteur. C'était surtout dans les missions destinées à éveiller l'esprit public dans les provinces, que chacun, témoignant consciencieusement de sa propre personne et de sa propre pensée, montrait dans tout son jour cette éclatante diversité. En Belgique, la première partie de la mission était toute philosophique et positive, la seconde toute mystique et religieuse; à Paris, dans la même enceinte où une dévotion toute catholique à la sainteté du révélateur ressuscitait avec emphase les formules d'adoration de l'église ou de la synagogue, des discours politiques sur la guerre étrangère ou la législation intérieure ramenaient énergiquement la réalité, et transformaient périodiquement en un club populaire le tabernacle pontifical; à Lyon l'hérésie était prêchée au nom de Saint-Simon, et les journaux libéraux eux-mêmes en étaient presque venus à réclamer pour les révélateurs hardiment ramenés au rang des philosophes (1).

(1) Le *Précurseur*, dans un article écrit avec beaucoup d'amertume et d'ai-

Digitized by Google

Cependant l'œuvre d'annonciation se poursuivait avec une persévérance soutenue. Nombre de partisans nouveaux étaient venus apporter le tribut de leurs efforts ; les ressources ne manquaient ni aux journaux, ni aux missions, ni aux enseignemens ; le nom de Saint-Simon retentissait de toutes parts, et la doctrine nouvelle, exposée en tous lieux, s'était étendue comme une invasion sur la campagne et sur la ville. Le *Globe*, au milieu des agitations et du mouvement politique, demeurait ferme à son devoir, répétant sans se lasser ses formules d'égalité, prêchant en toutes circonstances l'association universelle, le classement selon la capacité, l'amélioration des classes prolétaires, la distinction des travailleurs et des oisifs ; invariable dans son discours, et marchant à son but par l'éternel retour de ses éternels principes : rendre la doctrine proverbiale et en mettre le résumé dans toutes les bouches était un résultat qui compensait bien l'avantage d'une rédaction plus amusante et plus variée. La raillerie elle-même, qui ne tarda point à attacher ses grelots à tous ces lambeaux confusément pillés aux sacristies et aux autels, éveillait l'attention et devenait un auxiliaire utile ; en plus d'un salon, pour s'être pris aux risibles histoires d'une papesse ou d'un évêque, on arrivait bientôt à discuter sur les plus hautes questions de la philosophie et de l'histoire ; bien des gens qui se seraient enfuis avec effroi devant la moindre apparence de solidarité, se livraient avec ardeur à la propagation des idées les plus profondes, à l'abri de tout soupçon de connivence, grâce à une inébranlable protestation contre le mysticisme ou la hiérarchie.

Mais le travail qu'avaient entrepris les saint-simoniens, en

---

greur, le seul qui fut laissé sans réponse, dévoilant la tactique ambitieuse des chefs de la doctrine, prenait acte contre les saint-simoniens de ce que leurs missionnaires avaient enseigné à Lyon que, pour eux, *la révélation était l'opinion particulière d'un philosophe.* Le *Journal du Commerce* se plaignait également de ne pas rencontrer dans les discours des saint-simoniens envoyés dans cette ville le plagiat de l'ancienne forme religieuse.

Digitized by Google

interrompant leurs études pour se livrer à la propagation des idées antérieurement acquises, devait avoir un terme; car leur doctrine n'était pas complète et avait elle-même son terme. Leur tâche devait se trouver achevée du jour où leur influence sur l'opinion publique aurait porté à la connaissance de tous les théories nouvelles, et préparé une portion de la masse à accepter la vue générale et la position des questions. Le germe de dissolution croissait donc dans le sein de la Société, et se développait à mesure que sa puissance grandissait et que le succès répondait à sa persévérance. Elle marchait confiante, contemplant sans crainte les obstacles qui se dressaient devant elle, mais ne songeant point aux précipices, et ne calculant pas que bientôt le terrain viendrait à manquer sous ses pas. Ce fonds commun, qui depuis un an ne s'était pas accru d'une seule idée et dans lequel on avait tant puisé, commençait à se tarir; l'esprit des chefs était ouvert sur une position si précaire, et ils avaient bien compris que, faute de pouvoir puiser une vie nouvelle dans une théorie plus profonde, il faudrait suspendre la hiérarchie et terminer le mouvement.

S'arrêter au milieu d'une course éclatante, et revenir humblement à l'étude; avoir rêvé la papauté universelle et la suprême direction du genre humain et se trouver réduit aux paisibles méditations de l'économiste ou du philosophe; avoir régné en dictateur, et abdiquer sans regret sa grandeur pour se replonger dans la foule, sont choses qui ne naissent point facilement en l'esprit; et il semble qu'il soit dans l'essence du pouvoir, même le plus chétif et le plus incertain, de faire naître autour de lui l'ambition et le vertige. Un parallélisme inflexible entre le catholicisme et le saint-simonisme, poursuivi depuis la révélation du mont Thabor jusqu'à la domination du Vatican, un envahissement exagéré des pensées de De Maistre et de Lamennais avaient érigé en principe l'unité du pouvoir absolu; l'humanité, fut condamnée à passer de la papauté catholique à la papauté saint-simonienne, et ni l'odieux ni le ridicule de ce nom décré-

Digitized by Google

pit ne furent, pour les chefs de la doctrine, empêchement à la prise de possession de ce titre bizarre : ils furent papes. Ce fut une vie nouvelle ; il s'agissait non plus, comme autrefois, d'enseignemens au public, mais de commandemens aux fidèles ; non plus de discussions à soutenir, mais de sacremens à administrer ; confessions, baptêmes et mariages formaient de pieux spectacles amenant à la file processions de dévots convertis. Il était moins question d'augmenter le nombre de ses idées, que d'augmenter le nombre de ses sujets, et un recrutement aveugle, lancé jusque dans le sein des classes ouvrières, permettait d'étaler dans le *Globe* de grands cadres et de fastueux recensemens. Sur les tableaux pompeusement offerts à la curiosité publique, on voyait la capitale divisée en sections et en arrondissemens, la province en métropoles et en églises, la Belgique élevée au rang de succursale, et l'Angleterre désignée pour une conquête prochaine.

La folle passion du pouvoir vient quelquefois frapper la fantaisie des hommes et maîtriser leur volonté, lorsque tout se dérobe autour d'eux et se refuse à satisfaire leur ardeur ; alors, comme il arrive à ces voyageurs surpris par la soif dans le sable du désert, leur esprit s'inquiète et se travaille, le monde réel échappe à leurs regards, et leur imagination s'épuise en songes trompeurs de contrées riches et riantes ouvertes devant eux. La direction suprême de quelques néophytes partagés par provinces bientôt fit place à une pensée plus brillante et plus vaste ; la France, avec son divin génie et sa puissante industrie, si belle avec les fleurs de ses douces campagnes et les trésors de ses villes populeuses, fatiguée et incertaine sous le feu de sa fièvre intérieure, la France, comme soutenue sur les ailes de l'ange tentateur, se balançait incessamment à cet horizon féerique, source intarissable de rêves dorés et de chimériques espérances. Le jour où les Tuileries pavoiseraient leurs pavillons pour l'intronisation des pontifes-souverains semblait se rapprocher d'heure en heure ; et chaque matin le journal officiel, à travers la transparence de

Digitized by Google

ses prédictions guerrières ou pacifiques, laissait entrevoir le salut de la France associé à la domination pontificale de MM. Bazard et Enfantin.

Mais toutes ces bizarreries, tous ces capricieux écarts n'étaient qu'agitation à la surface, et la partie profonde de la propagation demeurait à l'abri et suivait paisiblement son cours ; le travail sérieux entrepris dès l'origine, qui seul, durant dix-huit mois de vie et de prospérité, avait entretenu le lien social, touchait à son terme, et, avec lui, tout mouvement extérieur devait cesser et s'éteindre.

Il n'était pas une ville importante qui n'eût été traversée par quelqu'une de ces nombreuses missions qui avaient sillonné la France ; les esprits avaient été tirés du cercle habituel de la politique routinière, et l'intérêt des hautes questions de l'humanité avait été réveillé chez le plus grand nombre ; le *Globe*, distribué à quatre mille exemplaires, avait porté ses formules jusque dans les villages, et ne trouvait plus d'enseignemens nouveaux ; les livres et les brochures donnés, répandus, colportés comme des feuilles d'annonces, couraient comme d'eux-mêmes, et venaient à ceux qui désiraient pénétrer plus avant dans les principes de la doctrine nouvelle ; la science était épuisée, et l'imprimerie ne s'alimentait plus que de la répétition des mêmes ouvrages. La propagation saint-simonienne avait réussi au-delà de toute espérance, et son empreinte sur l'opinion publique était désormais ineffaçable ; la presse départementale, à son drapeau de liberté, unissait presque partout celui de l'amélioration des classes laborieuses ; l'école économique opposée à la souveraine concurrence était devenue, puissante, et ne manquait d'organes ni dans les ateliers du peuple, ni dans les salons de la bourgeoisie ; les esprits les plus avancés ne traitaient plus de folie l'idée religieuse, et comprenaient qu'elle offrait à la philosophie du dix-neuvième siècle une grave et profonde étude.

L'œuvre était terminée. Les hommes qui pour l'accomplir avaient momentanément réuni leurs voix et leurs efforts, devaient

Digitized by Google

rentrer dans l'indépendance de la vie et le silence du travail philosophique. Les sociétés rencontrent toujours une limite infranchissable dans le tems qui se développe devant elles, et cette limite dans l'espace est celle qui correspond à la limite de l'idée qui leur a donné naissance; mais il importe peu à l'humanité qu'une société périsse, la vérité acquise lui demeure toujours, car la vérité n'est point chose qui dépende du tems.

La recherche de la vérité ne saurait être le lien d'une association hiérarchique. Ce n'est pas un travail dans lequel on puisse dès le début fixer chaque tâche et chaque méthode; les trésors de la science sont épars dans ce monde de l'ame, ce monde où chaque homme habite seul, et dont il n'est donné à personne de partager avec d'autres les immenses solitudes. Les découvertes philosophiques ne se font point de compagnie; lorsque Colomb appela des hommes à lui et les conduisit à travers le vaste Océan, la terre nouvelle était trouvée, le génie du grand homme planant sur les eaux embrassait déjà les deux rivages.

L'heure de la décadence était arrivée: il fallait une solution à ces problèmes si résolument énoncés depuis dix-huit mois; il fallait une doctrine. Alors chacun des papes, frappant d'anathème la tête de son ancien collègue, se posa chef suprême et révélateur de la loi nouvelle par droit d'hérédité saint-simonienne. Ce fut le signal. Les membres du collége, noyau primitif de l'ancienne école, reprirent, aux yeux de tous, leur liberté civile et leur droit individuel: le travail à accomplir pour demeurer dans la ligne du progrès était désormais tout philosophique, et ne demandait plus ni réglement ni contrat.

Dans le partage, la meilleure part demeura à M. Enfantin; la caisse, la maison, le journal furent à lui; quatre ou cinq membres de l'ancienne école continuèrent à rester groupés autour de lui, se rangeant non à son opinion, mais à sa personne; et enfin toute la puissance mécanique, voix, argent, activité, obéissance, qui formait une longue traînée à la suite de cet aimant de propagande si long-tems promené sur le sol, se trouva, après une

Digitized by Google

légère secousse, attachée de nouveau à son ancienne place, séduite par l'habitude de la fidélité et le prestige du nom de Saint-Simon. Le nouveau chef déclarait connaître, sauf quelques additions de détail, la morale nouvelle, et ne demandait à ses adeptes qu'une patience de quelques mois pour leur révéler son dogme tout entier. Pendant long-tems le soupçon de cette doctrine secrète avait plané sur la société saint-simonienne; mais elle ne s'échappait du sanctuaire intime des deux pontifes que par lueurs insaisissables et fugitives, et demeurait aux yeux des pieux adorateurs de Saint-Simon comme ce nuage sacré qui, au centre du camp des enfans d'Israël, enveloppait le faîte du tabernacle d'un voile mystérieux. Pour les autres, cette théorie inconnue était sujet de sollicitude ou de défiance, non de découragement ou de crainte: de nos jours l'erreur, lorsqu'elle ne se ronge point elle-même, n'est difficile ni à combattre ni à vaincre.

L'examen du rêve bizarre conçu par M. Enfantin serait tout-à-fait en dehors du but de cet article. Dans sa partie la plus sérieuse, c'est l'harmonie universelle commençant par un étêtement général de l'humanité, et se complétant par un monstrueux groupement de tous ces corps sans ame autour de la tête pontificale; dans sa partie chimérique, c'est une fable qui dépasse la limite des contes orientaux, une humanité en trois morales, et sans doute en trois races comme une ruche d'abeilles, une imagination de fantastiques abbayes de volupté et de modernes conquêtes, à l'imitation de Bacchus, avec des bacchantes et des fleurs; quant à la partie ridicule, elle se déploie d'elle-même avec une si fastueuse abondance, que le *Globe*, chaque matin, la détaille au public dans une forme que la verve la plus satirique ne saurait imiter. Si cette société n'était que prodigieusement ridicule, on ne pourrait sans doute rien conclure sûrement contre elle; mais son arrêt de mort est écrit dans son principe qui est prodigieusement faux, puisqu'il est l'incroyable négation de toute liberté et de toute dignité.

Digitized by Google

Au reste, aujourd'hui l'enceinte de la rue Monsigny semble emportée hors de terre dans les espaces imaginaires; le pape, assis dans son fauteuil d'or, pousse l'impiété envers Dieu et envers les hommes jusqu'à se faire publiquement adorer par son prédicateur d'office, M. Barraut; puis, comme lassé de cette vie sur-humaine, il laisse tomber une plainte amère sur cette grandeur solitaire à laquelle sa destinée le condamne, et envoie ses chambellans parmi les villes et les provinces quêter cette femme que son cœur appelle, et lui amener enfin une compagne digne de lui et de sa fortune.

M. Bazard s'est posé de son côté comme successeur de Saint-Simon et chef d'une hiérarchie nouvelle; mais la société réunie autour de lui est encore sans organe et paraît peu considérable. Il prétend, comme M. Enfantin, posséder la loi définitive; mais sa théorie religieuse est pour nous en partie dans l'ombre. Dans un livre imprimé depuis un an il s'écartait assez peu de l'organisation catholique du pouvoir absolu, et, dans un dernier travail, il a fait connaître ses idées sur le mariage. La solution générale de tous les termes de la grande série humanitaire et l'idée métaphysique sur laquelle elle s'appuie doivent être prochainement exposées par ce philosophe, et permettront alors au jugement de se fixer sur les fragmens séparés de l'ensemble et publiés isolément.

M. Rodrigues, ancien disciple de Saint-Simon, et qui lors de la dissolution de la société avait quitté ses affaires financières pour s'unir à M. Enfantin et lui donner un nouveau sacre, en le déclarant l'homme le plus moral de l'humanité et l'héritier légitime du révélateur, a de nouveau brisé les liens hiérarchiques pour accomplir plus à son aise ses grands projets de Charlemagne industriel et de Moïse pacifique; c'est le troisième prétendant à la direction suprême de l'humanité. Heureusement l'humanité n'est point tenue de choisir.

Quant à nous qui ne croyons ni à la légitimité nouvelle,

Digitized by Google

ni à la légitimité catholique, nous ne nous détournerons pas de la grande ligne du mouvement humain pour nous soumettre à la règle d'un nom : il ne nous importe ni de le soustraire à ceux qui le couvrent d'une souillure imméritée, ni de nous en emparer pour en faire une formule à la bannière de l'avenir.

Les grands hommes sont les grands initiateurs, et c'est leur destinée que de voir leur nom tomber au domaine public. Les plus sales empereurs ont revêtu le nom de César, et les jésuites se sont parés de celui de Jésus ; mais César et Jésus étaient au-dessus de telles atteintes, leurs noms ont dominé l'infamie et sont demeurés glorieux et purs.

Aujourd'hui l'humanité a conscience de son progrès et de sa dignité, et, pour faire honneur à ses grands hommes, elle n'a plus besoin de les élever dans les régions du ciel et de se prosterner dans la poussière de leurs trônes ; elle n'est plus réduite à leur donner l'exil pour récompense, et la chaste louange de l'histoire remplace les adulations et les mensonges de l'apothéose et de la canonisation. L'humanité a compris qu'en elle est l'origine de toute inspiration pour les sages, et que, si elle reçoit d'eux quelque richesse, c'est qu'elle leur donne en échange tout l'héritage des tems passés. L'humanité, période de la pensée éternelle, se déroule sans relâche dans le sein de l'être infini, et n'est l'œuvre de personne : ni Bouddha, ni Jésus, ni Mahomet ne l'ont faite ce qu'elle est, et elle se sent aujourd'hui trop de majesté pour s'humilier devant un homme et se vêtir de la livrée de son nom.

La carrière du progrès est ouverte à tous ceux qui sentent une force se dresser en leur esprit pour lutter contre les ténèbres qui couvrent encore la face du monde, à tous ceux qui entendent retentir en leur cœur un long écho de cette vaste plainte qui du sein de l'humanité monte incessamment vers le ciel, et qui voient l'espoir d'un meilleur avenir se lever en leur ame, comme

Digitized by Google

un soleil nouveau qui chasse devant lui l'humide brouillard et les fantômes glacés de la nuit. Les fruits de l'automne sont aussi les semences du printems; à nous de cultiver ce que nous a légué le génie de nos pères, nos enfans moissonneront un jour.

JEAN REYNAUD.

Digitized by Google

POLITIQUE.

LES TROIS PRINCIPES.

ROME, VIENNE, PARIS.

Il se passe sous nos yeux en Italie un phènomène historique qui, pour n'être pas sans exemple dans le passé, n'en est pas moins, par les circonstances nouvelles qui s'y rattachent et le modifient, d'un puissant intérêt politique et social; ce phénomène, c'est l'étroite alliance des deux vieux principes guelfe et gibelin, c'est-à-dire de l'Autriche et du Pape.

L'alliance est loin sans doute d'être équilibrée. Les rapports entre Vienne et Rome sont ceux de client à patron, non d'égal à égal. Un intérêt commun actuel les rapproche et les lie, mais depuis long-tems César a le pas sur saint Pierre.

Dans l'état général de l'Europe et dans la situation particulière des provinces de l'Église, elles ne pouvaient échapper à l'invasion autrichienne; leur situation géographique seule la rendait inévitable. L'intervention actuelle n'est du reste en soi que l'application d'un principe déjà mille fois appliqué par les papes. Nous verrons comment le nom seul de l'Autriche isole la nouvelle croisade, et lui donne un caractère social.

Rome temporelle et spirituelle fit toujours la guerre avec le bras d'autrui. Et que pouvait faire une puissance sans ressources matérielles, sans institutions militaires? Quand les foudres spirituelles étaient impuissantes, et que force était de recourir aux armes temporelles, elle imposait sa querelle aux princes, quoi-

Digitized by Google

qu'elle ne fût pas leur souveraine et, vassaux soumis, les princes s'armaient pour elle. Ses récompenses, il est vrai, étaient magnifiques ; pour salaire elle donnait des trônes. Ainsi fit Grégoire VII avec les Normands, Clément IV avec les Angevins.

Ainsi Rome aspirait à l'empire universel, elle y parvint, et n'avait en elle ni les moyens de résister au plus faible de ses voisins, ni la force de contenir ses propres provinces. Semblable au Jupiter des anciens, elle tenait dans chacune de ses mains un monde, et pour trône elle avait un nuage. Mais cette nuée miraculeuse, le souffle de deux mille ans d'orages ne l'a point entièrement dissipée, aujourd'hui même elle résiste. Battue et agitée par de nouvelles tempêtes; crevassée, percée à jour par un soleil nouveau, plus pénétrant et plus chaud, elle soutient encore le colosse dépouillé, caduc, expirant, mais luttant toujours et toujours jeune d'espérance. Espérance impuissante et folle que le présent raille et que l'avenir ne veut pas sanctionner.

Au moyen âge les princes séculiers étaient vassaux du Saint-Siége, ils reconnaissaient tous sa suzeraineté suprême. Non certes que beaucoup ne regimbassent contre l'aiguillon et n'aspirassent à l'indépendance ; mais ils se taisaient et se résignaient, leur trône était à ce prix.

Pourquoi?—Parce que le Pape était dans l'opinion le vicaire de Jésus-Christ ; parce que le catholicisme était une force sociale et active, c'est-à-dire qu'il était dans les masses, que les masses y tenaient comme à une institution fondée par elles et pour elles, comme à une garantie, une sauve-garde populaire.

Au milieu des violences de ces siècles terribles quelle voix consolait, sinon la voix du prêtre! Quelle main nourrissait le pauvre, sinon la sienne! Qui bandait les plaies de la société féodale, qui foudroyait les princes, qui leur ordonnait la justice et la clémence, qui les appelait au tribunal de la confession, humiliait leur orgueil, flétrissait leurs iniquités, leur imposait les disciplines de la pénitence; qui enfin, s'élevant par-dessus toutes les dominations mondaines, foulant aux pieds les hiérarchies in-

Digitized by Google

sultantes de la féodalité, proclamait l'égalité des hommes devant Dieu?

C'était le prêtre. Et au nom de qui cette haute mission de censure et d'égalité? Au nom d'un plébéien, né dans une étable; au nom du fils d'un charpentier, mort sur une croix pour avoir frondé les puissances et plaidé pour le peuple. Le catholicisme représenté par un prêtre élu, qui n'était lui-même que l'image du plébéien de Nazareth et qui régnait en son nom, le catholicisme, dis-je, était la réhabilitation du peuple. La chaire chrétienne était la tribune populaire; le temple, le sanctuaire de l'égalité; le pauvre et le riche, le serf et l'empereur y venaient baiser la poussière des mêmes autels, s'y agenouiller aux pieds du même maître; le malheureux poursuivi par les lois humaines y trouvait contre elles une égide et y dormait en paix à la vue des bourreaux. Telle était l'institution catholique. — Comment le peuple n'y aurait-il pas tenu; son Dieu s'était fait peuple pour le sauver, et lui se faisait Dieu en l'adorant.

Il y a peu de dangers à opérer aux surfaces, à manier et remanier les institutions purement politiques; mais un sceptre n'a jamais touché aux profondeurs sociales sans que les trônes n'aient tremblé, sans que tout l'édifice ne se soit ébranlé dans ses bases.

Or rien n'est plus profondément social que les convictions populaires; on ne les violente jamais sans provoquer des réactions terribles, et les dominations humaines n'ont de durée qu'autant qu'elles s'y conforment; ce qui revient à cette vérité aujourd'hui démontrée et réduite en axiome, que toute puissance émane des entrailles du peuple. L'histoire de tous les siècles est là pour le dire.

Pourquoi l'empereur Henri IV excommunié se trouva-t-il, tout-à-coup et comme par enchantement, seul dans son empire, sans armée, sans amis, sans trône aux pieds de Grégoire? Pourquoi Frédérick II de Souabe mit-il un soin si minutieux, un empressement si étrange à se justifier aux yeux des peuples, dans les

Digitized by Google

cours et les conciles, des accusations d'hérésie fulminées contre lui par trois papes? Pour être sous l'interdit du Vatican, Henri en était-il moins empereur d'Allemagne, et Frédérick moins grand et magnanime pour être suspect d'hérésie? Pourquoi donc cet abandon, cette humiliation de l'un, ces apologies, ces terreurs de l'autre?

C'est, nous l'avons dit, que la cause du Vatican était celle des peuples. Or, en alarmant leurs consciences, il ébranlait leur foi politique, il sapait les trônes, et les souverains le savaient; là est tout le secret de la papauté.

Et si de siècle en siècle elle a perdu de son empire, si les royaumes lui ont échappé un à un, c'est qu'elle a été infidèle à son mandat, à ses traditions; c'est qu'elle a déserté la cause des peuples pour embrasser celle des princes, se faisant prince à leur manière; c'est qu'en reniant, en brisant ses appuis naturels, elle a détruit du même coup les conditions de son existence; c'est qu'enfin lorsque tout marchait autour d'elle, elle a refusé de marcher aussi, c'est-à-dire qu'elle a refusé de vivre.

En abdiquant sa haute mission populaire, elle n'a plus trouvé de sympathie dans les peuples; on la tint pour transfuge, c'était justice. Les monarques surent habilement s'emparer de ce qu'elle rejetait; et, caressant les vanités nationales, ils ont peu à peu pris la place laissée vacante par son incurie et son imprudence.

De ce tems date l'émancipation des trônes. De nouveaux rapports sociaux établis, de nouveaux continens découverts, les conquêtes successives de la science sur l'antiquité, l'esprit d'examen qui en naquit, toutes ces modifications subies à la fois et par le monde physique et par le monde intellectuel, réagirent à leur tour sur les croyances religieuses déjà ébranlées par la marche des siècles, par les excès des hommes, par les abus du système; c'est ainsi que la société théocratique mourut bien longtems avant la société féodale.

L'imprimerie, ce levier tout-puissant de la pensée, vint donner la vie et le mouvement à tous ces élémens épars; elle les

Digitized by Google

rapprocha, elle les réunit, elle en forma à la longue un siècle plein de sève et de force. Or ce siècle c'est le nôtre. Il date de 89.

La théocratie romaine est morte. La féodalité, qui lui a porté les premiers coups, reste seule à combattre. Tête à tête avec un siècle qui n'en veut pas, sans auxiliaire dans la lutte à mort engagée il a quarante ans contre elle, elle a pris peur; effrayée d'un isolement qu'elle-même s'est préparé, elle s'est repentie de son propre ouvrage, et, toute pâle d'effroi, elle a été frapper aux portes de Saint-Pierre. « Réveille-toi! » a-t-elle crié à l'antique esprit du Vatican. « Oublions nos vieilles querelles dans un danger commun, et marche sous ma bannière. »

C'est ainsi qu'elle a ramené dans l'arène le catholicisme; mais le monde a bientôt vu qu'elle n'avait traîné au combat qu'un cadavre; comme Volta, elle lui a rendu le mouvement sans lui rendre la vie. Il en est des institutions comme des hommes; ce qui est mort est mort.

Telle est à nous notre conviction profonde que le catholicisme a fait son tems, comme institution politique. Son rôle a été long et magnifique; il a rapproché les nations isolées, et le premier établi cette solidarité de peuple à peuple, base nécessaire de toute religion, de tout système de socialité humaine.

Ne vous alarmez point, ames pieuses et croyantes, nous ne venons pas pour vous être en scandale, ce n'est point à vos dieux que nous en voulons; car nous venons abattre les idoles, non les dieux. Suivez en paix le culte que votre foi vous commande, baisez la poudre de vos sanctuaires, nous n'irons point vous arracher du pied des autels. Nous n'irons point, missionnaires farouches, porter un œil profane dans l'intimité de vos consciences, un bras furieux dans la sainteté de vos temples.

La philosophie du dix-huitième siècle fut intolérante, parce qu'elle était militante et destructrice; la philosophie du dix-neuvième est tolérante, parce qu'elle est victorieuse et fondatrice. Son œuvre à elle est de lier, non de délier. Assez de haines

Digitized by Google

déchirent l'Europe; c'est une parole de paix qu'elle jette au monde, une parole d'amour et de charité. Assez de ruines sont entassées autour d'elle; c'est à reconstruire sur toutes ces ruines que Dieu l'appelle; et elle convie à son œuvre les peuples de toutes croyances, de toutes contrées; les hommes de tout âge, de toute condition. Elle n'en veut au bonheur d'aucun; c'est le bonheur de tous qu'elle invoque et que nous invoquons en son nom.

Une nouvelle ère sociale est ouverte, nous y sommes entrés franchement et sans vains regrets. Le présent nous indigne, nous révolte, et nous ne voulons du passé que ses leçons. A nous hommes jeunes et nouveaux à explorer, à défricher les terres vierges de l'avenir; à chercher, à tenter les voies nouvelles. Les obstacles ni les périls du voyage ne sauraient nous abattre ni nous effrayer; la bannière du progrès est la nôtre; en avant! est notre cri de ralliement, et nous ferons jusqu'au bout la guerre sainte des idées.

Mais revenons à l'Italie.

Centre de la catholicité, elle fut le champ de bataille des deux principes guelfe et gibelin; partagée entre eux, elle eut à souffrir de leur querelle, qui au fond était la sienne: mais on ne peut, sans démentir l'histoire, dire que sa liberté y ait perdu, puisque sa liberté est morte le jour où la lutte a cessé par la défaite du premier.

Le Saint-Siége exerçait sur le midi de la Péninsule une suzeraineté immédiate et sans contrôle; il avait dans sa main le royaume des Deux-Siciles, et le donnait en fief aux dynasties de son choix. C'était comme une prime offerte à la soumission des princes, un prix de leur fidélité. Un mot du Pape fondait un droit, et, en vertu du principe posé, le peuple ne protestait point alors contre ce droit; il l'acceptait dans toutes ses conséquences; il voyait sans s'émouvoir les dynasties succéder aux dynasties, et, de son côté, le Vatican ne porta jamais atteinte ni aux parle-

Digitized by Google

mens de Sicile, ni aux assemblées communales du continent napolitain.

L'influence impériale, au contraire, dominait au nord de la Péninsule, et les cités lombardes recevaient de la main de César des podestats qui exécutaient en son nom les lois nationales. Mais c'était là une influence brutale, celle du plus fort sur le plus faible; la proximité de l'Empire les mettait dans sa dépendance; à la moindre démonstration d'affranchissement, les armées gibelines paraissaient sur les Alpes et se ruaient aux plaines de Lombardie. Et si l'Empereur n'abusa pas plus souvent du droit de la force, s'il ne gouverna pas plus tôt la Lombardie en province conquise, c'est qu'il fut retenu dans les limites de la modération par l'influence de l'Église et par la crainte d'appeler sur lui quelque terrible tempête. Les Lombards, de leur côté, épiaient et saisissaient toutes les occasions d'échapper au joug gibelin; ils avaient l'œil sur Rome comme sur une protectrice, et plus d'une fois la voix d'un prêtre les appela à la liberté.

Et pour ne parler ici que de la ligue lombarde, le plus grand événement de l'Italie au douzième siècle, quel moment les Lombards choisirent-ils pour recouvrer leur liberté? Celui où Barberousse excommunié voyait ses barons et ses peuples chanceler dans leur foi. Où la ligue fut-elle conclue, jurée et signée par les députés des villes? Dans un monastère; et pour honorer le Pape qu'elles reconnaissaient toutes pour leur chef suprême, dont elles entendaient soutenir les droits et dont la cause était la leur, elles nommèrent de son nom la ville d'Alexandrie, fondée alors par les républiques confédérées. Et lorsque Barberousse, battu à Laguano par la valeur italique, se vit forcé à la paix, avec qui se réconcilia-t-il d'abord? Avec le Pape. Il déposa devant lui le manteau impérial, il se prosterna dans la poussière, il baisa les pieds du pontife, il reçut sa bénédiction, et malgré la tiédeur avec laquelle ensuite le Pape sembla plaider la cause des cités lombardes, l'autorité de sa parole suffit à leur assurer l'indépendance, et César fut humilié.

Digitized by Google

Quant à la république de Venise, elle se tint long-tems en dehors des affaires du continent italien. Les Vénitiens regardaient l'Orient comme leur patrie, et c'est au Bosphore qu'ils combattaient. Gênes, moins excentrique, tantôt guelfe, tantôt gibeline, suivant l'intérêt de son commerce, mais au fond toujours guelfe de cœur, Gênes comme Venise s'intéressait plus aux affaires du Levant qu'à celles de la Péninsule.

Le centre de l'Italie était, vis-à-vis de la cour de Rome, dans une position particulière. Comme héritier de la comtesse Mathilde, le Saint-Siége se considérait comme le propriétaire-né, le souverain immédiat de la plupart des terres entre Rome et le Pô. Les limites ne furent jamais bien tracées, et la cause fut long-tems pendante. Le fer de la conquête coupa le nœud gordien en Romagne comme dans les Marches. Ici donc la confusion, le conflit des prétentions temporelles et spirituelles complique la question, et en fait une question à part.

Quoique comprise dans l'héritage de la comtesse Mathilde, la Toscane ne fut point conquise; mais Florence républicaine fut toujours guelfe, et si Pise, république aussi, resta gibeline, ce fut moins par opposition au Saint-Siége que par esprit d'hostilité contre ses deux rivales de terre et de mer, Gênes et Florence.

Dans un raccourci les détails disparaissent; j'ai dû passer sous silence toutes les circonstances accessoires, toutes les exceptions partielles qui modifient les faits généraux.

Ce que j'ai voulu montrer seulement et ce qui ressort de cet aperçu si incomplet qu'il soit d'ailleurs, ce sont les deux tendances rivales du moyen âge en Italie. Durant ce long période d'années la Péninsule gravita entre ces deux centres; mais l'équilibre n'est qu'apparent, et le centre guelfe l'emporta de beaucoup en action et en force sur le centre gibelin.

Le seizième siècle amena des modifications si importantes dans tout l'édifice social que le droit public des nations en fut entièrement bouleversé et avec lui la politique de l'Italie. Tout se complique; le tête-à-tête de l'empire et de Rome cesse; de nouvelles

Digitized by Google

puissances interviennent, de nouveaux rapports naissent, et l'équilibre européen se fonde sur des bases nouvelles.

La première application des nouvelles doctrines fut la ligue de Cambrai. Il y eut alors, mais pour un jour, alliance des deux principes guelfe et gibelin. Jules II, qui avait prêché la croisade contre Venise, y entra le premier, et y entraîna Maximilien, alors roi des Romains; mais le pontife n'avait dans l'entreprise qu'un intérêt secondaire et purement matériel, et à peine fut-il rentré en possession des villes romagnoles qu'il revendiquait, qu'il rompit l'alliance et se replaça au centre de la politique guelfe.

Uni à Venise et à l'Espagne, feudataire alors des Deux-Siciles, il prêcha une nouvelle croisade, mais cette fois contre l'Empereur et la France son alliée; il lança contre celle-ci le roi d'Angleterre, Henri VIII, qui ne s'était pas encore proclamé pape de son royaume; il la dépossèda du Milanais, et y régna à la place sous le nom de Sforza et sous l'égide des Suisses; il étendit le domaine ecclésiastique: Bologne, Modène, Reggio, Parme et Plaisance reconnurent sa souveraineté temporelle; il dicta la loi à Florence, et ne laissa à l'Empereur que quelques villes limitrophes sans influence sur la Péninsule.

Ce fut là un des beaux momens du Saint-Siége. Jamais, même au tems des Clément et des Innocent IV, sa prépondérance n'avait été plus grande dans les affaires d'Italie; mais ce fut un court triomphe; il ne fit plus que décheoir.

De cette époque, en effet, date sa décadence. L'élément catholique soumis au grand creuset de la réformation perdit sa force et fut peu à peu éliminé du corps politique; il ne fit plus peur aux princes: c'est alors qu'ils s'émancipèrent; l'élément populaire n'eut plus d'organe constitué; mais il n'en agit pas avec moins d'énergie et de puissance sous la robe de Luther que sous la pourpre de Grégoire.

Jules II avait flatté les croyances italiennes, il avait prêché l'expulsion des étrangers, les appelant des barbares, et les cœurs

Digitized by Google

italiens avaient frémi d'orgueil et d'espérance ; il avait ainsi isolé sa cause de celle des princes ; et cherchant sa force dans les convictions populaires, c'est là qu'il l'avait trouvée, comme ses prédécesseurs y avaient puisé la leur.

Le théâtre s'était, il est vrai, bien rapetissé; ce n'était plus le monde qu'il dominait, c'était la seule Italie; il ne remuait plus des convictions humaines universelles, mais des convictions nationales partielles : c'est que les tems étaient changés ; et c'était encore, ô Jules ! un beau rôle que le tien ; il fait honneur à ton génie.

Léon X, qui vint après, était un grand-seigneur féodal, quoique d'une famille d'origine plébéienne ; il se fit prince de la terre, et le monde lui échappa tout-à-fait. Il traita d'égal à égal avec les monarques, mais plus en suzerain. La tiare s'amollit sur son front mondain, tandis que le glaive impérial se retrempait aux mains de Charles-Quint ; et le puissant Empereur ne tarda pas à venger sur Rome même les affronts de Maximilien.

C'est lui, c'est Charles-Quint qui a porté le coup mortel à Rome temporelle, en même tems que Luther battait en brèche Rome spirituelle. La défaite du principe guelfe fut décisive, le triomphe du principe gibelin assuré.

Dès lors, et pendant près de trois siècles, Rome s'épuisera en vains efforts pour ressaisir ses dépouilles ; elle n'y réussira pas, et sera bloquée dans son désert. Plus de domination sur les trônes; plus de rois à ses pieds ; elle n'entrera plus dans les cours le front haut, la parole superbe ; elle s'y glissera sous le manteau de Loyola ; le jour même viendra où elle devra licencier sa noire milice et la livrer aux flétrissures du monde. Après avoir essayé de la terreur et des bûchers, le jour viendra où elle en sera réduite à d'impuissantes menaces, à de ridicules cérémonies.

C'est ainsi que Rome s'est traînée jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, époque mémorable dont les phases se déroulent glorieusement depuis quarante ans.

L'élément féodal avait cru rester seul ; il s'était trompé. Il

Digitized by Google

avait détruit la représentation de l'élément populaire, non l'élément populaire lui-même; toujours vivant au sein du corps social, celui-ci n'avait fait que changer de forme. Il se développa, il grandit en silence, et quand il se sentit fort il fit explosion. Ce fut 89. Alors il s'incarna de nouveau dans un homme, dans un plébéien, et fit avec lui le tour de la civilisation européenne.

L'alarme se répandit sur les trônes, et c'est alors, comme nous l'avons vu, que Rome fut arrachée de son cercueil par ceux-là même qui l'y avaient mise, et ramenée par eux sur le champ de bataille. Mais cet épouvantail ne fit peur à personne. L'Italie la première le méprisa, et l'homme-principe le plia comme un roseau sous sa main puissante.

Représenté par le Pape, puis par Luther, puis par Napoléon, le principe populaire fut comprimé un instant par la Sainte-Alliance, dernière forme revêtue par le principe féodal; mais fortifié par ses conquêtes successives, il ne fit que grandir dans la lutte en énergie et en indépendance. Pendant cette courte période, le principe catholique essaya de renaître de sa cendre, et se lia plus étroitement que jamais à l'œuvre féodale; mais il acheva de l'épuiser par ce dernier effort, et mit à nu son impotence. En France il s'est évanoui au premier souffle comme un squelette de Pompéi que le soleil a touché. Le tocsin de juillet fut le dernier glas de ses funérailles.

Mais avant d'aborder cette dernière phase, la phase actuelle, arrêtons-nous quelques instans à l'Italie de la restauration, et voyons dans quel rapport s'y trouvaient entre eux et s'y trouvent encore l'Empire et le Vatican.

Héritière des droits, des inimitiés, des vues, des prétentions et de la politique de l'empire gibelin, l'Autriche a fait pencher de son côté la balance italienne, et l'équilibre est rompu depuis long-tems.

Maîtresse médiate ou immédiate de la Lombardie, de la Toscane, des duchés de Parme et de Modène; alliée politique et

Digitized by Google

protectrice intéressée du royaume sarde; créancière et conseillère exclusive et tyrannique du roi des Deux-Siciles, elle a acquis en Italie une force matérielle que n'eut jamais Rome. Elle traite du reste assez rudement le clergé de ses états, et lui a ôté toute voix au chapitre des affaires publiques; elle le laisse même impunément attaquer sur tous les points de discipline ecclésiastique, se réservant d'exploiter à son profit ses doctrines d'obéissance passive et d'autorité. Comme elles sont dans sa main un puissant moyen gouvernemental, elle leur livre avec empressement la chaire chrétienne. C'est là le seul office politique du clergé lombard; mais cela même constitue une alliance de principes.

Voilà donc l'Église devenue l'alliée de l'Empire, lui prêtant l'appui de ses doctrines et recevant en échange l'appui de ses armées. Et cependant leurs intérêts individuels se croisent en Italie; je veux dire qu'il règne encore entre eux une sourde rivalité, car l'un et l'autre aspirent à dominer la Péninsule. Mais avant la question politique il y a une question d'existence, et c'est là l'intérêt commun qui les lie.

Nous avons établi en principe que le Vatican n'a temporellement aucune force propre. Du jour où, renégat populaire, il déserta la cause du peuple qui était la sienne, et dont il fut tant de siècles l'avocat éloquent et fidèle, il se trouva isolé, sans appuis; il dut alors, pour ne pas cheoir, chercher d'autres soutiens, et il se fit gibelin, c'est-à-dire champion des princes. Cette position nouvelle l'a jeté dans des alliances toutes nouvelles aussi. Mais au fond il n'a abdiqué ni sa vieille rancune guelfe, ni ses prétentions de suprématie. Il les dissimule à peine, elles percent à chaque pas; et quant à l'Italie, il travaille sourdement à y contrebalancer par ses influences morales l'autorité matérielle de l'Autriche, voulant au moins partager avec elle un trône dont elle ne peut l'exclure. Tel est l'esprit du concordat de Terracine, conclu en 1818 avec la cour des Deux-Siciles, et qui a rendu à Rome la nomination exclusive des hauts fonctionnaires ecclésias-

Digitized by Google

tiques; ce concordat fonda ainsi leur indépendance politique, c'est-à-dire qu'il créa un gouvernement dans un gouvernement.

Mais ces deux pouvoirs ne sont point rivaux; ils marchent parallèlement vers un but commun, la proscription des idées d'indépendance, la mort de l'esprit d'examen. Le clergé napolitain a accepté une haute mission de surveillance et de police, et il porte dans cet apostolat politique une intolérance, un fanatisme qui renchérissent encore sur les rigueurs du pouvoir royal. De tribune populaire la chaire évangélique est convertie en tribune monarchique.

Elle n'a plus d'anathème que pour le peuple, le peuple souffrant et opprimé; toute espérance de soulagement y est à l'index, toute idée de progrès flétrie comme impie, et des puissances constituées par l'injustice, maintenues par la violence, reçoivent l'apothéose du Vatican.

Même politique dans les états sardes; mais là l'œuvre est plus difficile, la soumission étant d'une part moins servile, et, de l'autre, l'opinion publique plus rebelle. L'isolement du royaume de Naples sequestré du monde par les domaines de Saint-Pierre est favorable à Rome; l'enclavement des états sardes lui est contraire, car ils reçoivent de leur triple voisinage des influences hostiles à ses vues. D'un côté, l'Autriche tient le pouvoir enchaîné dans les liens d'une étroite alliance politique et toute gibeline, elle le suit incessamment de l'œil: elle épie, elle contrôle tous ses mouvemens, et cet espionnage en grand tue l'indépendance royale. La Suisse et la France exercent de leur côté sur le peuple des influences d'indépendance et de lumières, et, ainsi entravée, la tâche du clergé est plus laborieuse. Toutefois il s'est emparé de l'éducation, et c'est à sa source qu'il corrompt la séve de l'intelligence humaine.

Telle est la double lutte dont l'Italie est le théâtre depuis 1815; telle est la complication politique, le croisement d'intérêts qui lient à la fois et divisent deux puissances rivales. L'une et l'autre ont un intérêt commun actuel, l'existence, une existence dé-

Digitized by Google

sormais fondée sur les mêmes principes ; l'une et l'autre ont un intérêt individuel, exclusif, la domination éventuelle de l'Italie. La position de chacune d'elles vis-à-vis de l'autre est complexe, car toutes deux ont des arrière-pensées qu'elles dissimulent.

Appliquons maintenant ces principes à l'intervention actuelle de l'Autriche en Romagne, et nous aurons la mesure des modifications immenses de la politique européenne et de la débilité du catholicisme. L'Autriche convoite les Légations, et c'est l'Autriche que le Vatican appelle ou souffre pour lui en garantir, à lui, la possession. Quelle étrange contradiction ! Mais voyez avec quelle habileté l'Autriche joue son double rôle.

La manifestation de l'élément populaire à sa porte l'épouvante, elle en redoute l'invasion chez elle, elle s'armé pour l'étouffer ou du moins le réduire au silence; d'un autre côté, elle ne veut pas s'aliéner des populations qu'elle songe à rendre siennes; alors que fait-elle? Elle se fait appeler par la cour de Rome, elle la laisse se compromettre, et par de fausses démarches, révélations imprudentes de sa peur et de son impuissance, et par l'indiscipline aussi impolitique que barbare de ses soldats; puis elle se présente, non plus en ennemie, mais en libératrice. En présence des massacres et des excès de l'armée pontificale, son armée à elle redouble de subordination; elle tue la liberté avec égards et politesse.

Se constituer protecteur d'un rival tout en le déconsidérant, on ne peut certes agir avec plus d'adresse. C'est le comble du jésuitisme diplomatique (1).

---

(1) Ce n'est point ici le lieu de considérer en soi la dernière insurrection romagnole; comme celles de Naples et du Piémont, elle a échoué par l'inertie des masses, parce que, comme elles, elle ne sut pas les intéresser. Elle en diffère en ce sens pourtant, que celles de 1820 n'étaient que constitutionnelles, et s'associèrent même les gouvernemens sarde et napolitain ; celle de Romagne, au contraire, était républicaine ; elle proclama pour premier acte la déchéance temporelle du gouvernement romain, et les autorités furent écartées sans résistance ;

Digitized by Google

Telles sont les circonstances qui m'ont paru donner à l'intervention autrichienne un caractère tout neuf; et c'est dans cette transformation des rapports antiques que gît tout l'intérêt social qui s'attache à la question politique. Elles mettent au grand jour le fait que nous constatons, conclusion logique et rigoureuse à laquelle on sera toujours inévitablement ramené, quelque route qu'on prenne pour lui échapper: c'est que le monde en a irrévocablement fini avec le principe guelfe; son règne n'est plus de ce monde.

Pour son salut il n'aurait jamais dû l'être; du jour où il a changé la crosse pastorale contre un sceptre mondain, on a pu prédire sa chute. Il a péri par où il a péché, par son pouvoir temporel. La mission papale était comme celle du maître, une mission d'esprit et d'intelligence; devenue matérielle, elle a perdu ce caractère suprême qui l'isolait de toutes les dominations terrestres, ce prestige de divinité qui en imposait au monde et qui faisait sa force. Institution miraculeuse, et pourtant de raison; opinion éternelle personnifiée dans un homme, la papauté n'était qu'un symbole; il fallait la laisser vivre de cette vie à part et supérieure, et non la rapetisser dans des formes mesquines et périssables.

Reine temporelle, Rome revêtit toutes les passions des princes, et elle devait les dominer pour les flétrir; de pauvre elle se fit opulente; d'opulente, cupide et vénale; elle voulut des villes et des provinces, oubliant que Grégoire VII n'en avait point lorsqu'il essuya sa sandale au front couronné de César.

Elle eut des sujets qu'elle opprima, et sa mission était de plaider la cause des sujets contre les rois; de pacifique elle se fit

---

pas un bras ne s'arma, pas une voix ne s'éleva pour elles, et le pape dut recruter son armée dans les bagnes. C'est là certainement un progrès. Cette unanimité même milite en ma faveur, car elle est une nouvelle preuve, une preuve flagrante, que l'heure de la papauté a sonné. Ce qui est vrai pour les provinces, l'est bien plus encore pour l'Europe.

Digitized by Google

guerrière; de guerrière, violente et persécutrice, oubliant que Jésus avait remis au fourreau l'épée de saint Pierre dans le jardin des Oliviers.

Elle compromit sa dignité suprême dans mille intérêts chétifs, mille détails trop bas pour elle; se déconsidéra par son incapacité administrative, engagea de petites luttes de territoire et de voisinage, fulmina pour un fief ou pour un ruisseau; la vanité tua chez elle la grandeur, et pour quelques pouces de terre elle abdiqua le ciel.

Est-ce à dire que l'institution papale était et devait rester une spéculation métaphysique, une abstraction vaporeuse et insaisissable? Non; car pour frapper les hommes et agir sur eux, il faut des formes; mais ces formes n'existaient-elles pas indépendantes du pouvoir temporel? La papauté n'était-elle pas formulée dans cette longue hiérarchie sacerdotale qui, pareille à une chaîne électrique, mettait en communication le chef de la chrétienté avec le dernier serf du dernier seigneur; dans ces magnifiques cathédrales où l'art humain épuisait ses miracles; dans ces statues, dans ces tableaux, dans ces chants qui les animaient; dans ces cloches aériennes qui y appelaient les fidèles comme des voix du ciel; dans ces cérémonies pompeuses qui parlaient aux yeux des hameaux comme à ceux des capitales?

Telles étaient les vraies formes de la papauté, les seules comprises des multitudes. Était-ce comme prince de Romagne ou des Marches que le Pape régnait sur elles? C'était comme prince de l'Église invisible, comme successeur et vicaire du prolétaire de Bethléem.

Et s'il fallait à l'Église des terres, n'était-elle pas la plus grande propriétaire du monde connu? Les corporations monacales ne tenaient-elles pas en son nom la moitié des fiefs de l'Europe?

Il lui fallait des armées, dites-vous? mais ne tenait-elle pas garnison dans tous les états? Depuis le nonce qui hantait les princes, jusqu'au franciscain qui quêtait sous le chaume, qu'é-

Digitized by Google

tait cette innombrable milice de moines et de prêtres, sinon une armée organisée dont le général et la pensée étaient à Rome.

Reine déjà du monde antique, la ville de Rome suffisait à l'indépendance du chef de l'Église, et il possédait partout sans posséder nulle part.

Et c'était certes une assez belle couronne que la sienne; son rôle ici-bas était assez magnifique, sa domination assez merveilleuse. Pauvre et nue dans son désert, Rome jetait ses oracles aux nations, et à sa voix les nations s'agenouillaient; sa parole tombait comme d'en haut sur les trônes, et les rois en descendaient pour se prosterner, et ils se couvraient du cilice, et ils pleuraient leurs fautes dans le recueillement des cloîtres, et ils allaient les expier au sépulcre de Jérusalem.

Pour conserver son rang sur la terre, il fallait se constituer apôtre du progrès social, missionnaire de la civilisation; il fallait marcher sur tous, et se teindre en passant de la couleur des siècles; non s'emprisonner dans un cercle étroit et inflexible, non charger de chaînes l'intelligence humaine, non dire à la pensée de l'homme : Tu n'iras pas plus loin.

Telles sont les conditions de durée pour toute institution sociale. Ainsi pauvre et progressive, Rome vivrait encore peut-être, s'il est permis de dire que ce qui a été pouvait ne pas être.

Séduits par la grandeur de l'institution catholique, effrayés peut-être du vide que sa chute laisse au monde, des esprits supérieurs ont nié sa mort; ils ne voient dans son agonie qu'une crise, une transformation, et placent en elle encore l'avenir de la société. Pour nous, nous l'avons dit, nous le répétons, le catholicisme a cessé d'être, et nous ne croyons pas aux résurrections. Toute institution est venue à son tems et a fait son œuvre; puis usée par les combats, minée par les siècles, elle s'est couchée dans sa tombe, cédant la place à des institutions nouvelles. Telles sont les phases de l'humanité; toujours marcher et changer toujours, c'est sa loi suprême. Il faut l'accepter puisqu'il faut la subir.

Digitized by Google

Le cadavre romain se traîne et chancèle parmi les ruines d'une civilisation grande en son tems comme il fut grand lui-même, mais éteinte comme il s'éteint; il remue la poussière d'une république de géans qui sont morts; il heurte du pied des temples dont les dieux sont morts aussi : et c'est en face de tant de ruines qui nous instruisent, de tant de leçons qui nous éclairent, qu'on nie la loi du changement et du progrès; et c'est à ce fantôme impuissant, réclamé du sépulcre, qu'on veut lier un siècle jeune et bouillant qui a soif d'avenir et de nouveauté.

Cela ne sera point, parce que cela ne peut être; si Rome peut sauver et conserver encore, qu'elle se conserve et se sauve elle-même. La route est longue et le sentier rude; loin de nous y pouvoir guider, elle ne pourrait nous y suivre; qu'elle se résigne donc et meure en paix, nous n'irons point troubler sa cendre. Nous ne nous souviendrons que de ses bienfaits, et nous oublierons et les bûchers allumés par elle et le sang que verse encore sous nos yeux son impuissante colère.

Convaincus, comme nous, de sa mort, mais la croyant moins prochaine, d'autres ont pu croire possible de rassembler, de concentrer dans un dernier effort ce qui lui reste de chaleur et de vie pour accomplir non plus une œuvre sociale, mais une œuvre politique, l'unité ou du moins la nationalité de l'Italie. Ils ont pu croire que s'emparant, dans ce but, des croyances italiennes, réchauffant les tièdes, gagnant les incrédules, les entraînant tous dans une croisade nationale, il lui serait donné, à sa dernière heure, de racheter toutes ses fautes par un grand bienfait.

Chimère brillante, mais impossible. Tout le génie réuni des papes s'y briserait aujourd'hui. Les tems changent et avec eux les moyens. Ce qui agit dans un siècle, n'agit plus dans l'autre; ce qui se pouvait hier, aujourd'hui ne se peut plus.

Admettant même (ce que je nie) que Rome trouvât en elle et la volonté et l'énergie de réengager la lutte, de quel œil l'Europe verrait-elle cette réhabilitation de la papauté? Les deux principes

Digitized by Google

qui aujourd'hui se partagent les royaumes s'élèveraient incontinent contre elle pour la refouler dans le désert, pour la rejeter dans la tombe; le principe féodal parce qu'il ne veut pas l'unité, la nationalité italienne, à moins qu'elles ne s'opèrent par lui et pour lui; le principe populaire, parce qu'il ne veut plus de la papauté, même pour auxiliaire. Il se sent assez fort pour aller seul, et faire son chemin sans elle. Il n'en a plus besoin pour le représenter dans le monde et pour plaider sa cause; sa cause, il la plaide lui-même, et lui-même il se représente, car dès long-tems il est émancipé. Trahi jadis par elle, il se souvient de son apostasie et lui garde une rancune profonde.

Il est douteux que l'Italie elle-même répondît à l'appel et crût à l'unité papale. Je dis plus, il est douteux qu'elle en voulût. Centre de Rome spirituelle, elle est le centre encore de Rome temporelle, et voit de près ses abus et ses excès : après tant de violences, tant de déceptions, tant de parjures, un pontife, fût-il Jules II, n'inspirerait plus de foi. La confiance populaire une fois perdue ne se regagne plus.

Telle est même l'inadmissibilité de l'hypothèse, que, pour lui donner une ombre de vraisemblance, il faut écarter les conditions matérielles de l'Italie; il faut oublier que le principe gibelin, toujours actif, toujours vigilant, l'inonde de soldats; et qu'a le principe guelfe à mettre en ligne contre les baïonnettes? De faibles prêtres, des doctrines surannées, des anathèmes dont on rit. Mais, je le répète, Rome eût-elle la force, la volonté lui manquerait; son alliance avec Vienne est définitive, son divorce avec nous éternel.

Cette puissance de l'élément gibelin en Italie a fait germer dans quelques ames une autre pensée. — « Pourquoi, disent-elles, ne pas s'en servir dans des vues d'affranchissement, en le propageant, en favorisant son entier développement, de manière à en faire l'élément unificateur de la Péninsule, sauf après à retourner contre lui la force qu'on lui aurait empruntée pour l'éliminer? »

Digitized by Google

Cette vue politique est spécieuse; mais pour sembler d'abord moins impraticable que l'unification papale, l'est-elle moins au fond? Je conçois qu'en réunissant un pays divisé sous une domination étrangère immédiate, on en réunisse aussi les habitans dans un désir commun, un intérêt général d'indépendance; et qu'en faisant converger vers un point unique les volontés éparses on double leur puissance. Mais d'autre part je crois peu à cette politique qui fortifie un ennemi pour s'en défaire, immolant ainsi le présent, aliénant l'avenir dans un espoir lointain dont la réalisation est douteuse. C'est comme si l'assiégeant crénelait lui-même la citadelle qu'il bat en ruines. C'est un jeu trop hasardeux, et l'on peut tout y perdre. La force engendre la force, et la puissance engendre la puissance. Un pouvoir constitué acquiert des chances incalculables de durée, il s'affermit des coups qu'on lui porte, et le trait dont on a cru l'abattre revient vous frapper au cœur.

D'ailleurs toute question politique est complexe, et doit être vue sous toutes ses faces. L'équilibre européen ne permet plus ces expérimentations partielles, ces tête-à-têtes de peuple à peuple; il n'y a plus aujourd'hui de questions isolées. La solidarité des nations n'est plus seulement un principe, c'est un fait, et ce fait donne à chacune le droit de contrôle et de surveillance sur ses voisins. L'Europe a un intérêt plus grand que l'unité italienne, et n'ira certes pas lui sacrifier l'équilibre nécessaire à son existence; or cet équilibre serait détruit si l'Autriche, s'adjugeant les terres italiques, s'arrogeait le droit imprescriptible de s'agrandir sans mesure. Cela est impossible, et à une première démonstration sérieuse de sa part, l'Europe en masse se lèverait et apposerait son véto.

Pour l'Italie même il y a des impossibilités profondes et radicales. Les peuples ne sont pas des masses inertes qu'on place et déplace *à priori;* les hommes, des chiffres qu'on dispose au gré d'un système. Les uns et les autres ont la vie; ceux-là ont des antécédens et des intérêts; ceux-ci des passions qui les subju-

Digitized by Google

guent, des sympathies qui les entraînent. Il faut tenir compte de tout cela. Or la race germanique est antipathique à la race italienne; une révolution autrichienne, dans le but d'une indépendance éventuelle, y trouverait peu d'apôtres et point d'échos. La domination étrangère, on la subit quand elle est imposée par la conquête, mais on ne l'appelle jamais, même pour un jour et dans des vues d'avenir.

Que si la conquête avait rangé sous la main de fer autrichienne les Italiens du midi comme ceux du nord, on pourrait exploiter cette circonstance donnée au profit de l'émancipation générale; mais on ne peut la faire naître. Je vais plus loin, je dis qu'on ne le doit pas; car si on presse cette idée, si on la pousse à ses dernières limites, on la trouve vide et fausse.

Quel Italien intelligent s'abuse sur l'état de son pays; lequel ne voit à Naples comme à Milan le doigt de l'Autriche; lequel n'admet comme un fait son influence morale? Est-il besoin donc qu'elle se matérialise pour reconnaître dans le cabinet de Vienne le véritable ennemi de la nationalité italienne; pour comprendre que c'est à lui qu'il faut faire la guerre, non à ceux de Naples, de Florence ou de Turin?

Les masses seules se font illusion. Voyant sur les trônes des princes italiens, elles peuvent croire à l'indépendance, à la spontanéité de leurs actes; l'avantage donc de la domination brutale et immédiate de l'Autriche serait de remuer les masses, de les passionner, de les soulever contre l'étranger, et, leur créant un but présent et commun de haine et d'attaque, de les pousser sur les champs de bataille.

Voilà pour la nationalité; voyons pour l'unité.

On suppose qu'un gouvernement conquérant et militaire nivellerait le pays, et d'une main forte étoufferait l'esprit de municipe, neutraliserait les influences locales, déracinerait les rivalités de ville à ville, et, imprimant une marche uniforme à l'administration, donnerait au pays des habitudes d'ensemble et d'unité.

Mais c'est là une pétition de principe, de plus c'est une erreur

Digitized by Google

Pour régner, pour vivre, il faut que l'Autriche divise, et au lieu de combattre, elle attiserait les inimitiés municipales. Telle fut toujours sa politique en Italie, et nulle puissance n'est plus conséquente avec elle-même, nulle n'est plus fidèle à ses traditions et à ses antécédens.

Si Napoléon suivit une marche contraire, c'est que sa position l'était aussi. L'Autriche veut l'Italie faible parce qu'elle sait qu'elle lui est hostile et qu'elle ne veut que l'exploiter; Napoléon, qui la savait sympathique, la voulait forte parce qu'il s'en voulait faire un rempart contre l'Autriche : aussi ne craignit-il pas de donner de la vigueur au royaume d'Italie, et d'amener peu à peu le reste de la Péninsule à l'unité politique par l'unité administrative et judiciaire. Il semait dans l'avenir, lui ; Vienne, vivant au jour le jour, moissonne sans semer. La mission de l'Empereur des Français était sociale ; il importait au-delà des Alpes le levain populaire de 89 ; la mission de Vienne est rétrograde, il veut l'étouffer. Tout pesé, l'Italie n'aurait donc qu'à perdre en unité sous la domination gibeline.

Ainsi réduite, la question est en vérité bien pauvre; car tout se borne désormais à l'espérance vague et lointaine d'une nationalité sans base, c'est-à-dire à la possibilité plus que douteuse, à peine vraisemblable, de nouvelles vêpres siciliennes. Un tel plan est-il acceptable? Ne doit-on pas plutôt se féliciter, dans l'intérêt de l'Italie, que la politique européenne en rende l'exécution impossible?

Si je me suis arrêté si long-tems à des combinaisons mesquines au fond et surannées, c'est pour en montrer la vanité. La nationalité future de la Péninsule, pas plus que son unité, ne sont à Rome ou à Vienne : à tous deux manquent et pouvoir et volonté. Quant aux princes italiens, ce qui précède suffit de reste à faire comprendre qu'ils ne vivent pas d'une vie propre; satellites d'une puissante planète, ils obéissent à ses influences et roulent dans son orbite. De ce côté non plus nul espoir.

Jamais donc, il faut le dire, plan ne fut mieux concerté,

Digitized by Google

ligue mieux organisée, alliance plus étroite. Rien aussi ne prouve plus éloquemment la puissance du principe populaire que les ressources immenses déployées contre lui. On n'en fait pas tant pour un ennemi vulgaire, et il faut que celui-ci soit bien formidable et bien redouté pour lui dresser tant d'embûches, lui susciter tant d'obstacles. Captive indignée, l'Italie se débat dans ses liens, mais elle n'en rompt jamais un sans que mille autres plus pesans et plus forts ne le remplacent. C'est le *non deficit alter* du rameau d'or.

Faut-il pour cela jeter sur l'Italie un regard de découragement et de désespoir? Faut-il renoncer à ces enivrantes pensées d'indépendance et de bonheur dont se bercent tant d'ames généreuses? Non sans doute, mais il faut s'éclairer du passé, il faut descendre des superficies dans les profondeurs de la société, car il n'y a plus aujourd'hui de questions politiques, tout est désormais social, et en Italie comme ailleurs, comme partout, le peuple ne s'ébranlera que le jour où les bannières sociales seront arborées.

Or c'est le peuple, et le peuple seul qui fait les révolutions; descendues des antichambres sur la place publique, c'est là qu'il faut les faire, sans cela rien; toutes les vicissitudes contemporaines de la Péninsule le prouvent sans réplique.

Demandez aux Italiens eux-mêmes pourquoi leurs tentatives ont constamment échoué, ils vous diront par l'inertie des masses; ce sont elles donc qu'il faut ébranler, qu'il faut intéresser, sous peine d'avorter toujours.

Il faut connaître ce pays de misère pour savoir à quel point le peuple y est indifférent aux spéculations gouvernementales, à quel point il se tient en dehors de toute question politique, et vous allez lui parler de constitutions, de bascule représentative, de cens électoral, de fictions légales, toutes choses qu'il n'entend point, et qui le touchent moins encore, car c'est là votre affaire, ce n'est pas la sienne.

Et c'est avec un si frêle levier que vous prétendez soulever les

Digitized by Google

masses, mais c'est de la folie. Vous intéressez-vous à leur sort, vous qui exigez qu'elles s'intéressent au vôtre? C'est donc un marche-pied que vous voulez! Vous demandez leur sang, et en échange que leur donnez-vous? Vous leur parlez de droits dont elles ne jouiront point; de lumières que leur ignorance les empêche d'apprécier; de dignité nationale, et elles ont perdu jusqu'au sentiment de leur dignité personnelle, elles l'ont abdiqué!

Mais pour être déchues, pour être ignorantes et prolétaires, ces multitudes ne sont ni aveugles, ni insensées; dans la sphère accessible à leur intelligence, elles voient, elles jugent, elles comparent, comme vous dans les hautes régions de la pensée. Présentez-leur donc des idées qu'elles conçoivent, parlez-leur une langue qu'elles entendent?

Elles ont des habitudes séculaires que l'on ne rompt point sans des motifs tout-puissans; des intérêts bornés sans doute, misérables, mais actuels, mais positifs. Disons-le aussi, elles ont en quelques lieux pour leurs princes une affection traditionnelle qui les rend patientes et résignées; un reste de croyances héréditaires et superstitieuses, que la voix du prêtre peut remuer encore, dont il peut s'armer au besoin. Et puis elles sont sceptiques; elles ont vu tant de révolutions manquées, de réactions sanglantes, qu'elles n'ont plus de foi qu'au présent, s'y casent de leur mieux, et laissent faire. Trop heureux encore lorsqu'elles ne sont pas hostiles aux réformes; dans les derniers mouvemens elles sont restées neutres, c'est plus qu'on n'en pouvait espérer, car elles savent que toute tentative échouée les laisse plus malheureuses qu'avant.

C'est contre tout cela qu'il faut lutter, et la tâche est immense; croyances, affections, intérêts, habitudes, tout est à modifier, à changer. D'hostile, il faut rendre le peuple ami; d'inerte et indifférent, actif et passionné; de sceptique, croyant, mais croyant en l'avenir, croyant à lui et à sa puissance: jusque là, résistance ou torpeur. Il faut surtout et avant tout lui créer dans vos révolutions un intérêt direct, immédiat, où tous les autres

Digitized by Google

se fondent ; assez puissant pour rompre ses habitudes ; assez noble pour réformer ses croyances ; assez clair pour être compris de tous. Quand Moïse entraînait sur ses pas les tribus d'Israël, il ne leur montrait pas seulement Jehovah sur la montagne, mais le pays de Chanaan au bout du désert.

Suffit-il d'ameuter le peuple sur les places publiques ; d'armer son cœur et son bras pour la mêlée ; de lui crier : « Frappe et détruis ! » C'est là sans doute l'œuvre première, ce n'est pas la seule, et si vous n'avez fait que détruire, vous n'aurez rien fait. Après la destruction vient la fondation. Or, si c'est le peuple croyant et passionné qui triomphe et nivelle, c'est le peuple sachant qui édifie, le peuple possédant qui conserve.

Songez-y donc, Italiens d'intelligence et de courage, qui invoquez l'indépendance nationale et la liberté pour tous ; à vous, à vous pénétrer de la mission nouvelle. Placez-vous au centre de la question sociale ; faites-vous prêtres de l'avenir, car votre œuvre est une œuvre d'apostolat. La route à suivre est tracée ; jadis le christianisme réhabilita le peuple, c'est à le réhabiliter encore qu'il faut tendre, car il est retombé, et comme le christianisme a triomphé, vous triompherez. Mais la réhabilitation doit être complète, non moins physique et matérielle qu'intellectuelle et morale. Telle est la vraie question ; le premier principe constitutif et conservateur de toute société juste et logique ; telle est la source unique où l'Italie se retrempera comme Achille aux eaux du Styx, et retrouvera sa force antique et sa grandeur. Hors de là point de salut.

La tâche est longue sans doute, mais l'avenir est à vous, et les révolutions ne s'improvisent pas plus qu'elles ne sont l'œuvre du caprice ou s'assoient sur des fictions.

Point d'impatience, hommes ardens et fougueux ; la précipitation ne fonde rien ; qui se hâte se perd. N'imitez pas l'homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable, car les torrens sont venus, les vents ont soufflé, et elle est tombée, et sa chute a été

Digitized by Google

grande. Fondez la vôtre sur le roc; or le roc c'est le peuple, mais le peuple régénéré.

Il popolo! il popolo! Tel était le cri des républiques du moyen âge, que ce soit le vôtre encore. Tout pour le peuple et par le peuple. C'est là qu'est toute force. Sans lui vous ne ferez que vaguer de rêve en rêve, et l'Italie gémira toujours sous la verge de l'étranger. Vos impuissantes conspirations de bourgeois et de nobles tourbillonneront aux sommités, mais les bases ne s'ébranleront pas; mais les millions de prolétaires italiens qui n'ont pas une place à leur soleil, muets et impassibles, vous laisseront monter aux échafauds, et, Curtius généreux mais inutiles, vous mourrez en vain.

Ne sacrifiez donc pas l'avenir au présent; ne perdez pas de vue la grandeur de l'ensemble dans des détails secondaires et souvent chétifs; que chacun dans la sphère où Dieu l'a mis s'associe et concoure au grand œuvre de régénération sociale, car chacun peut dans sa sphère agir beaucoup. Qu'il apprenne au peuple à se respecter en le respectant; qu'il le relève; qu'il cultive son intelligence en friches; qu'il rende peu à peu la lumière à ses yeux voilés; qu'il jette et fasse germer en son cœur des semences de moralité; c'est un terrain fidèle que le peuple, il rend au centuple ce qu'on lui confie, et le bon grain y prospère: semez-l'y donc à pleines mains.

Aussi bien les terres italiques ne sont pas vierges; la charrue de 89 les a sillonnées en tous sens; la République y a jeté la semence populaire. En quelques lieux déjà elle a germé, elle germera dans tous, le sang l'a fécondée. Epiant la moisson pour la détruire, les deux principes rivaux se sont ligués pour l'arracher épi par épi. Ils périront à l'œuvre, et toute chose aura son cours, et la main qui a semé reviendra en son tems protéger la récolte et les moissonneurs.

Quelle est-elle cette main puissante qui a pris l'initiative régénératrice, et en qui l'Italie doit espérer? Demandez-le aux

Digitized by Google

Italiens, eux-mêmes ils vous montreront les Alpes en soupirant, et en murmurant le nom de France.

Leur instinct ne les trompe point, car c'est la France qui tient le fil des destinées de la Péninsule italienne, comme en elle repose l'avenir de l'Europe entière (1).

Le principe populaire est déplacé ; il a subi une métamorphose totale. Mais au trône de France, comme au trône de saint Pierre, c'est toujours lui. Quand il dépouilla la pourpre et la tiare, il revêtit la robe du réformateur allemand, et pendant trois siècles mina, sapa la société théocratique ; il se fit tribun avec Mirabeau, pour battre en ruine la féodalité ; Napoléon, pape militaire et plébéien lui mit un jour le casque au front, et le promena en triomphe par l'Europe, le jetant çà et là sur les trônes ; le peuple de juillet lui a rendu la blouse populaire, et ce sera là désormais son manteau de voyage.

De destructeur il est devenu fondateur ; mais de même qu'il n'y a plus de questions isolées, il n'y a pas non plus de fondations partielles stables, possibles. Il n'y a de salut pour lui et ses œuvres que dans une solidarité européenne, active et forte ; c'est à l'établir qu'il travaille. Or cette solidarité nécessaire n'est que l'association universelle des peuples, seul but raisonnable de la politique, seule base solide de la liberté. Indépendance et unité, telles sont les premières conditions de la société nouvelle ; c'est ainsi que cette unité, cette nationalité si ardemment invoquées des Italiens, ne sont que des questions secondaires dans la

(1) L'auteur désire qu'on ne voie point dans cette opinion une forfanterie de patriotisme et de vanité. Il écrit en français, mais il n'est point français et sa qualité d'étranger le met à l'abri de tout reproche, de tout soupçon de partialité nationale. Il écrit sous l'inspiration d'une conviction sincère et désintéressée. Elle n'est chez lui que le résultat d'une argumentation rigoureuse. C'est une conclusion imposée par le raisonnement, par la logique elle-même, et qu'il n'est pas plus loisible à un homme de quelque pays, de quelque opinion qu'il soit, de repousser, qu'il n'est permis de nier un fait constaté, avéré et visible à tous.

Digitized by Google

vaste question de la rénovation européenne, des corollaires rigoureux de la proposition générale; elles naîtront de la force même des choses.

A ces mots de solidarité européenne, d'association universelle, j'en ai vu plus d'un sourire. Et cependant ce principe n'a-t-il pas quitté déjà le domaine des spéculations pour descendre sur le terrain des applications? N'est-il pas désormais un fait? La diplomatie, toujours la dernière à accepter les idées générales, ne l'a-t-elle pas depuis long-tems proclamé et mis en pratique? Qu'est-ce autre chose en effet que la ligue de Brunswick et la Sainte-Alliance? Qu'est-ce que cette intervention érigée en système et qui constitue aujourd'hui le droit public de l'Europe?

Seulement le principe a été déplacé; la solidarité des trônes seule consacrée; les droits monarchiques seuls garantis. Quant aux droits populaires, on les nie, on les foule; la solidarité des nations, on la combat; et ce sont eux cependant qu'il faut consacrer, qu'il faut garantir. Tel est le devoir de la France; c'est plus qu'un devoir pour elle, c'est une condition de vie. Son avenir et son existence sont liés à l'existence et à l'avenir du principe populaire qu'elle est appelée désormais à représenter, qui s'est incarné en elle depuis 89. A elle appartient de droit l'initiative *sociale* en Europe. Frédéric-le-Grand lui reconnaissait déjà l'initiative *politique*. Tout le changement est dans un mot.

Les nations, et l'Italie à leur tête, espèrent en elle et leur espérance ne sera pas trompée, car la France est fidèle, elle ne punira pas ceux dont le crime est de croire en son intelligence et à sa probité.

En vain s'acharne-t-on depuis bientôt deux ans à des alliances impossibles et fatales, abdiquant la plus haute mission qu'il soit donné à un peuple d'accomplir sur terre; en vain s'efforce-t-on d'emmailloter l'avenir dans les langes du passé, greffant sur une nation continentale, démocratique, éminemment européenne et civilisatrice, les institutions et la politique d'un peuple in-

Digitized by Google

sulaire, féodal, excentrique, anti-social et s'imaginant régir une société vivante et rajeunie par les lois surannées d'une société morte. Cette politique d'emprunt et de transition est sans portée ; elle n'a point de bases. Le passé fait eau de partout, ceux qui s'y cramponnent sombreront avec lui (1).

C'est une politique nouvelle qu'il faut à une situation nouvelle. La France le sait, car elle est intelligente ; elle accepte l'avenir tel que le passé l'a fait, car elle est forte. On ne l'abuse, on ne l'endort point par des sophismes. Elle a la conscience du rôle qu'elle est appelée à jouer ici-bas, et ne se cabre point contre des lois préétablies, providentielles.

Et comment ne l'aurait-elle pas cette conscience d'elle-même que tout autour d'elle éveille? — Se meut-elle, tout se meut. Marche-t-elle, tout marche ; et si elle s'arrête, tout s'arrête ; si elle reculait d'un pas, le monde reculerait avec elle. Mais la France est dans le mouvement, en ce sens que l'immobilité est sa mort ; elle marchera donc, car elle veut vivre.

Rassurez-vous, nations éplorées, la France vivra et vous avec elle. Géant surpris et garotté par les pygmées, la France, à genoux, dépasse encore de toute la tête ses rivales debout et les épouvante. On ne rappetisse que les petites choses et la France est grande. N'ayez donc point de peur ; ayez foi en elle.

Le char sanglant des réactions roule, il est vrai, sur vous ; mais les principes sont en présence, les ennemis se connaissent, les forces se mesurent ; la position de tous se dessine au grand jour. Accident horrible, mais passager, la propagande des trônes n'est que le prélude d'une plus sainte, d'une plus touchante croisade, la croisade des peuples ; elle ne retardera que d'un jour l'accomplissement de lois immuables, éternelles dont le

(1) S'il n'a jamais été fait, dans cet article, aucune mention de l'expédition française à Ancône, c'est que ce n'est point ici un article de polémique ou de politique. Mais l'ensemble des doctrines exposées et développées par l'auteur suffit à la caractériser. On laisse au lecteur le soin de faire lui-même les applications.

Digitized by Google

triomphe est assuré. Ne voyez-vous pas que ce réseau de fer jeté sur l'Europe est rongé de rouille, et que la maille en est partout rompue? Une secousse encore, il vole en éclats.

Je m'arrête; mais si j'avais à résumer la pensée générale de cet article, je la formulerais ainsi :

A l'origine de la société moderne l'élément populaire fut dominé par l'élément féodal. C'est sa première phase. Le catholicisme vint, qui s'en empara, qui le modifia, qui le fit dominer à son tour, mais d'une manière médiate. C'est sa seconde phase. La présence d'un troisième agent, en compliquant les mouvemens du corps social, produisit des phénomènes nouveaux : il y eut rapprochement des deux élémens théocratique et féodal; ils se combinèrent, et l'élément populaire, se dégageant tout-à-fait, eut à lutter à la fois contre l'un et l'autre. C'est sa troisième phase. Sa quatrième a commencé en 89. Le moment est venu où il doit les dominer tous les deux, mais seul et par sa propre puissance.

Le nord fut le berceau de la société féodale; Rome le siége du pouvoir théocratico-populaire; l'Allemagne vit s'engager la lutte; à la France était réservée la gloire du triomphe. Centre désormais de la société populaire pure et sans alliage, à elle à sacrer les peuples comme Rome sacra les rois. Foyer de chaleur et de vie, à elle à échauffer, à vivifier autour d'elle, à imprimer le mouvement social à la famille humaine. Sa mission est de progrès, non de conquête.

L'Italie la première reçut l'impulsion. Violentée, sanglante, déchirée, elle suivit de loin le mouvement, mais ses tentatives ne furent que des conspirations, et l'inertie du peuple les déjoua toutes. La question est désormais de le rallier au progrès social en l'y intéressant d'une manière directe, immédiate; car, sans le peuple, point d'indépendance, point de liberté, point de révolutions.

Charles DIDIER, *de Genève.*

Digitized by Google

ÉCONOMIE POLITIQUE.

CONSIDÉRATIONS SUR LES FINANCES DE LA FRANCE ET DES ÉTATS-UNIS (1).

Aux longues agitations du débat parlementaire a succédé depuis quelques mois un allanguissement général; le bruit des commotions révolutionnaires semble avoir été étouffé avec les derniers gémissemens de la Pologne, avec l'occupation de la Romagne; les exils en Sibérie, les massacres de Forli et de Ravenne, l'expédition d'Ancône troublent à peine le marasme de la politique du jour.

La machine gouvernementale va toute seule, malgré la fausse impulsion qu'on cherche à lui imprimer et malgré les résistances des partis contraires.

L'absence de toute vue organique, de toute doctrine politique, de toute théorie financière ou économique, livre la direction des intérêts généraux à l'égoïsme étroit des intérêts individuels; les convictions politiques s'éteignent; les plus intrépides défenseurs du système représentatif voient successivement se dissiper les illusions dont ils s'étaient long-tems bercés; la pondération des pouvoirs n'est plus qu'une chimère, et le lien d'amour qui doit exister entre les membres de la société et ceux qui la dirigent n'est plus qu'un rêve fabuleux, bon tout au plus à orner les discours officiels du nouvel an.

Aussi naguère l'un des défenseurs les plus éloquens du parti doctrinaire (2), en présence des convictions fortes et profondes

(1) A l'occasion de la discussion de MM. Saulnier, Fenimore Cooper et le général Bernard.

(2) M. Guizot, séance de la Chambre des députés du 16 *février*.

Digitized by Google

de ses adversaires et de ce qu'il appelait la frénésie des idées révolutionnaires et anarchiques, invoquait-il *l'amour de l'ordre et l'instinct des honnêtes gens*. Or, quand les institutions sociales n'ont pour appui que des principes aussi mal définis, il faut chercher ailleurs des ressources contre le mouvement rapide qui, depuis cinquante ans, a emporté dans sa marche tous les obstacles qu'on a cherché à opposer au progrès

C'est ce que paraît avoir senti l'un des collaborateurs de la *Revue Britannique*, M. Saulnier, lorsqu'il a comparé les finances de la France avec celles des États-Unis d'Amérique. Alors qu'un système politique n'a plus pour base la conviction publique, quoi de mieux que des chiffres pour satisfaire les intérêts?

Dans son travail (1), M. Saulnier s'est proposé d'établir, sinon par des raisonnemens, du moins par des calculs statistiques, que le gouvernement des trois pouvoirs, *la meilleure des républiques*, était préférable au gouvernement *à bon marché* des États-Unis.

De leur côté, les partisans du système américain, se sentant blessés au vif par la prétendue statistique de M. Saulnier, n'ont point manqué de ramasser le gant qu'il leur avait jeté; de là la polémique qui depuis deux mois fait diversion aux stériles discussions du budget des dépenses.

Nous allons sommairement rendre compte de ce débat, et nous dirons ensuite l'impression qui nous en est restée.

M. Saulnier s'est d'abord attaché à prouver, par des calculs que nous ne chercherons point à analyser, l'inutilité et l'inefficacité des réductions de traitemens; le haut clergé, la haute magistrature, les préfets, les receveurs et les directeurs-généraux ont trouvé en lui un défenseur intrépide. La chambre n'a cependant point eu égard à cet éloquent plaidoyer; le clergé, la magistrature et les préfets ont été offerts en holocauste au radica-

(1) Numéro 12 de la *Revue Britannique*, nouvelle série.

Digitized by Google

lisme provincial de la chambre élective ; les receveurs et les directeurs-généraux n'auront sans doute point un meilleur sort.

M. Saulnier fait ensuite un relevé des dépenses publiques dans les États-Unis, et après avoir évalué les charges *présumées* des diverses républiques de l'Union, le produit *présumé* des routes à barrières, la dépense *présumée* du clergé, ainsi que celle de la milice nationale, il arrive à former un budget ordinaire de 353 millions de francs, qui représente pour chaque habitant une charge annuelle de 35 francs, tandis qu'en France le même service ne coûte que 31 francs.

L'ami de Washington, l'un des plus sincères apologistes de la liberté américaine, l'honorable général Lafayette, a provoqué une réfutation de ces argumens ; et, à sa sollicitation, M. le général Bernard et M. Fenimore Cooper ont renversé le système péniblement élevé par M. Saulnier.

M. le général Bernard, après avoir considéré avec impartialité la différence qui existe entre la situation topographique de la France et celle des États-Unis, et après avoir indiqué les causes qui, abstraction faite de la *forme* du gouvernement, nécessitent en France des dépenses plus considérables qu'aux États-Unis, celles par exemple de l'armée et de la dette publique, arrive à établir que les charges des Américains, loin d'atteindre le chiffre de 35 francs, ne s'élevent point au-delà de 11 francs 47 c. M. Cooper porte ce chiffre à 14 francs 05 c., en y comprenant l'entretien des écoles publiques et des pauvres. Nous évitons les détails, car, dans de semblables matières, on conçoit que les appréciations doivent être très-vagues.

M. Saulnier a cru devoir répliquer (1), et, après de nouveaux calculs, il a porté son chiffre à 36 francs 91 c., soit 1 fr. 94 c. en sus de sa première évaluation. Cette réplique a fourni à M. Cooper le sujet d'une série de lettres que *le National* a re-

(1) Numéro 16 de la *Revue Britannique*, nouvelle série.

Digitized by Google

produites. Si dans cette réfutation M. Cooper ne s'est point tenu toujours en garde contre le sentiment de prédilection que doit naturellement lui inspirer un pays qui l'a vu naître, et dont tous les ouvrages qu'il a publiés ont été consacrés à raconter les rapides progrès; on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il a su mettre heureusement en saillie la nullité des argumens à l'aide desquels de prétendus économistes préconisent le luxe des riches, et font sonner bien haut la protection que l'industrie retire des gros traitemens attribués aux fonctionnaires publics.

On a vu que M. Saulnier avait porté à 36 francs 94 c. la contribution de chaque habitant des États-Unis. M. Fenimore Cooper, après avoir examiné ce nouveau travail avec plus de rigueur que le sujet n'en comportait, est arrivé à signaler 19 francs 15 c. 1/2 d'erreur sur cette évaluation; il semblerait ainsi que la contribution devrait être de 17 francs 78 c. 1/2, résultat qui diffère d'une manière assez sensible du premier chiffre qu'il a donné, et qui, comme on le sait, est de 14 francs 05 c. Toutefois M. Cooper a pressenti l'objection: « Je » ne prétends pas, a-t-il dit, à une exactitude minutieuse. Une » approximation suffit en pareille matière. Je me suis efforcé de » rendre palpables les erreurs de M. Saulnier, et non d'établir un » système à moi. Il a admis dans ses calculs divers élémens qui » ne figurent point dans ma lettre au général Lafayette. Il estime » la population tantôt d'après l'année 1828, tantôt d'après l'an- » née 1830; moi, j'ai toujours compté d'après 1831. M. Saul- » nier insiste pour exclure les esclaves, c'est une erreur manifeste » sur la valeur des données du problème, etc. » Il y a certainement du vrai dans ces remarques, mais ce qui en ressort avec non moins d'évidence, c'est qu'il est aussi impossible à M. Saulnier qu'à M. Cooper, d'asseoir un chiffre exact sur des données aussi incertaines que celles dont ils ont pu tous les deux disposer. Les matériaux nous manquent comme à eux pour vérifier l'exactitude des évaluations qu'ils ont respectivement produites. Néanmoins il ressort victorieusement de la discussion, que les calculs de M. Saulnier ne sont point exempts d'une grande exagération;

Digitized by Google

et la manière dont il a groupé les chiffres ne ressemble pas mal aux tours de force de M. Thiers, dans le résumé qu'il a fait à la chambre de la discussion générale du budget des dépenses.

Quant à sa persistance à exclure les esclaves du contingent de la population américaine, par la raison qu'ils n'acquittent point d'impôts par eux-mêmes, nous pouvons affirmer, avec M. Cooper, que M. Saulnier commet en cela une grave erreur; car, en vertu du même principe, on pourrait en exclure également les enfans et les femmes, qui n'acquittent point *directement* leur part à la contribution générale. Lorsque, comme M. Saulnier, on a établi que la branche principale du revenu des États-Unis reposait sur le produit des douanes, par conséquent sur *les impôts de consommation*, l'erreur ressort avec plus d'évidence encore. C'est peu cependant, et si l'on considère que l'esclavage est la condition dans laquelle l'homme retire la plus faible part des fruits de son travail; en partant de ce principe incontestable, que toute richesse est le produit du travail, et que par suite *tous* les impôts sont acquittés par les *travailleurs*, il est vrai de dire, non-seulement que l'esclave des États-Unis participe à la formation de l'impôt, mais encore qu'il acquitte une taxe relativement plus forte que l'homme libre; puisque son travail sert à acquitter sa contribution et celle de son maître.

Nous avons déjà publié dans ce recueil (1) notre opinion sur les réformes financières que réclamait la situation actuelle de la France; loin d'être partisans des économies qui ne résultent que de mesquines réductions sur les traitemens, nous pensons, dans de certaines limites, comme M. Saulnier, que ce n'est point dans cette voie que les contribuables pourront trouver un dégrèvement important. Un fait reste seulement constant, c'est l'exagération des impôts, leur emploi improductif et leur mauvaise assiette. Quel que soit le chiffre moyen de

(1) Voyez dans le cahier d'octobre 1831 de la *Revue Encyclopédique* l'Examen du Budget de 1832.

Digitized by Google

la contribution à New-York, à Philadelphie et à Boston, le problème politique et financier restera toujours le même à Paris ; dans leurs effets actuels les taxes ne seront pas moins accablantes pour les Français, et la nécessité de les réduire ou de les mieux répartir n'en sera pas moins impérieuse.

Le rapprochement de M. Saulnier nous paraît donc dépourvu de tout intérêt ; les bases en sont largement contestables, et il y a quelque chose de fâcheux dans sa persistance à soutenir un système évidemment erroné. Quelles que soient d'ailleurs les recherches statistiques dont il a cherché à l'étayer ; au point de vue financier, il est sans résultats pratiques ; car quelle peut être la valeur d'un rapprochement entre les finances de la France et celles des États-Unis? Quel rapport peut-il exister entre une nation placée au centre et à la tête de la civilisation de l'Europe, et un peuple neuf, jeté dans des contrées fertiles, et qui, en même tems que son passé est libre de toutes charges, possède devant lui un champ inépuisable d'explorations ?

Les journaux ministériels qui ont commenté ces travaux, le Moniteur qui a employé un numéro entier à les reproduire, n'ont point compris la portée des argumens à l'aide desquels le système financier de la France, se trouvait justifié. Que ressort-il effectivement des recherches de M. Saulnier? Est-il constant pour celui qui est compétent dans la matière, que la contribution de l'habitant des républiques de l'Amérique du nord est supérieure à celle qui est réclamée à l'habitant de la monarchie représentative de France? Non certes. Mais lors même qu'on voudrait admettre pour constant ce fait très-contestable, que prouverait-il ? Est-ce au chiffre de l'impôt que doit se mesurer une bonne ou une mauvaise administration? Est-ce au chiffre de l'impôt que doit se mesurer la prospérité publique ?

Crier contre le milliard annuel, contre un gros budget, contre de gros traitemens, est une œuvre banale ; c'est un moyen déjà usé par l'ancienne opposition et dont on fait usage contre elle aujourd'hui qu'elle est au pouvoir ; argumenter purement et sim-

Digitized by Google

plement sur le chiffre moyen de la contribution de chaque individu, c'est commettre la même inconséquence.

Les vrais principes de l'économie politique nous apprennent que ce n'est point l'élévation des contributions, mais bien l'emploi des sommes qui en proviennent, mais bien encore les sources auxquelles on les réclame, qui font qu'un gouvernement est ou n'est pas dans la voie la plus favorable aux intérêts généraux et privés de la société. Discuter sur le chiffre de l'impôt, abstraction faite de ce double point de vue, est donc chose éminemment inutile. La question principale à examiner dans de semblables matières est uniquement dans la direction que le pouvoir, quel qu'il soit, veut imprimer aux affaires publiques; si la marche des gouvernans est en tout conforme aux besoins des gouvernés, si le produit des taxes est employé de la manière la plus propre à activer le développement de la prospérité publique, si les impôts sont assis de telle sorte qu'ils atteignent principalement le *revenu*, c'est-à-dire la rente que les propriétaires et les capitalistes perçoivent sur les produits du travail, qu'importe au contribuable qui vit du travail de ses bras qu'à l'aide de relevés statistiques, on vienne lui apprendre que dans telle contrée l'impôt est plus fort ou plus faible que dans sa patrie?

Lorsqu'on veut établir un rapprochement entre les impôts de deux peuples, il faut songer d'abord à ce dicton populaire : « Le mal d'autrui ne guérit point celui qu'on a. » Il faut ensuite faire entrer dans la comparaison des considérations qui seules peuvent aider à la faire apprécier, il faut examiner d'une part par exemple dans lequel des deux pays les contributions sont consacrées à des travaux d'utilité publique, à des routes, des canaux, des chemins de fer, à des encouragemens industriels et scientifiques, à des fondations d'écoles, etc.; il faut examiner d'autre part également dans lequel des deux pays les deniers des contribuables sont consacrés à doter des courtisans, des sinécuristes, de nombreuses armées; dans quel pays le travail est le moins encouragé et les intérêts des classes supérieures le plus protégés. Si le gouvernement sous lequel

Digitized by Google

on vit est dans cette dernière catégorie, il ne faut point hésiter alors à le ranger, avec M. J. B. Say, au nombre des *ulcères*; et, quels que soient les calculs dont on corroborera l'impôt, le contribuable ne sera avec raison préoccupé que de l'idée de le réduire; car on ne saurait jamais accorder trop peu à qui fait un mauvais emploi des capitaux.

Pour ceux qui veulent se rendre compte de la souffrance ou de la prospérité d'un état régi, soit par des institutions monarchiques constitutionnelles, soit par des institutions républicaines, il est un guide plus certain, moins équivoque que le chiffre de l'impôt: c'est la moyenne du taux des salaires comparée à la valeur du prix des subsistances. Lorsque les salaires sont bas et les subsistances chères, l'état est en souffrance. Lorsque la hausse du prix des salaires s'effectue en proportion directe seulement du prix des subsistances, il ne s'est opéré qu'un simple changement dans l'appréciation du signe monétaire; l'état de la société ne s'est point amélioré. Mais lorsque la hausse des salaires est le résultat d'un plus grand développement du travail, et que par suite de ce développement, de la coordination des efforts et de l'emploi de procédés perfectionnés, les produits de toute nature sont obtenus à des conditions plus favorables, alors l'état est prospère. Nous disons l'état, car aujourd'hui dans toutes les sociétés constituées, le salaire est encore la condition de l'immense majorité.

Au milieu des exagérations que l'on pourrait reprocher au travail de M. Saulnier, que ressort-il d'évident, d'incontestable? C'est qu'aux États-Unis *la main-d'œuvre est toujours demandée* et par suite le salaire élevé, tandis qu'en France *la main-d'œuvre est toujours offerte* et par suite le salaire avili.

Si à ce contraste déjà fâcheux on veut ajouter celui-ci : que les subsistances sont constamment aux États-Unis à un prix beaucoup plus bas qu'en France (1), ce double phénomène expli-

(1) Aux États-Unis le blé est constamment une denrée d'exportation; quelle que soit la distance qui nous sépare du continent américain, les farines des

Digitized by Google

quera les perturbations qui agitent sans cesse la société française, tandis que les mêmes symptômes ne se rencontrent point dans la société américaine, qui cependant, eu égard à la grande extension du système électoral, a, dans son sein, de nombreuses causes d'agitation et de désordre.

Ces résultats dérivent-ils de la *forme* des institutions qui régissent les deux états que nous venons de comparer? Un président électif ou un roi constitutionnel sont-ils, l'un une cause de prospérité, l'autre une cause de détresse publique? Évidemment non.

Comme nous l'avons dit plus haut, l'Amérique est placée dans des conditions sociales exceptionnelles; son passé ne lui a point laissé de charges; la terre s'offre au travail de l'homme à peu près dégagée de toutes redevances. Par redevances ce ne sont point des charges publiques dont nous prétendons parler ici, mais bien seulement des charges qui, dans les états européens, portent sur les *travailleurs : le loyer des terres, les fermages.*

La main d'œuvre entre pour la plus grande partie dans le prix des produits agricoles des États-Unis; la part qui dans ce prix est le résultat du privilége du propriétaire y est d'une faible importance; car, en raison de l'énorme étendue de bonnes terres, qui, faute de bras, reste encore sans culture, la valeur du sol est très-faible, et en général la qualité de *propriétaire* se trouve confondue avec celle de *travailleur.*

États-Unis approvisionnent les marchés français, et, après le sur-enchérissement qu'elles ont éprouvé par les frais de transport, d'assurance, etc., elles peuvent encore acquitter les droits d'entrée qui sont souvent très forts. Le prix de la livre de pain, dans les villes principales de l'Union, varie entre 7 $^1/_2$ c. et 15 c. de notre monnaie (1 $^1/_2$ s. à 3 s.) selon les qualités; les ouvriers consomment ordinairement un pain bis qui leur coûte 7 $^1/_2$ c. la livre. Toutefois le pain n'est point, en Amérique, une nourriture de première nécessité; les Américains consomment principalement des pommes de terre et du riz qu'ils obtiennent encore à des conditions relativement plus favorables. En raison du bas prix des terres, les pâturages sont abondans, et l'éducation des bestiaux très-facile; la viande s'obtient dès lors à un prix plus bas qu'en France.

Digitized by Google

Il n'en est point de même en France ; au fur et à mesure que le sol a été successivement exploité, le prix des fermages s'est successivement élevé en raison d'abord de la différence entre les bonnes et les mauvaises terres, ainsi que Ricardo l'a fait remarquer, et ensuite en raison de l'accroissement de la population qui a produit l'offre de la main d'œuvre.

La question financière n'est donc point aussi facile à résoudre en France qu'aux États-Unis. Aux États Unis la limite de l'exploitation des bonnes terres ne pourra de long-tems encore être atteinte. En France, au contraire, cette limite a été considérablement dépassée. Les rapides accroissemens de la population ont fait successivement cultiver les terres de qualité très-inférieure, et ce mode d'activité n'ayant pu satisfaire encore à l'offre toujours croissante de la main d'œuvre, il en est résulté que la concurrence des travailleurs a dû accroître le prix des fermages. Mais la révolution française, en prononçant l'abolition de la plupart des monopoles industriels, a ouvert au travail un nouveau champ à parcourir. Cette révolution industrielle, en même tems que politique, a modifié, en faveur des producteurs, ces conditions déplorables, en appliquant à des travaux manufacturiers ou commerciaux l'exubérance de bras que l'agriculture ne pouvait plus occuper. Cette transition s'est néanmoins opérée d'une manière désordonnée ; les souffrances et les tiraillemens qui affligent aujourd'hui la société sont le résultat de cette activité déréglée.

La distinction entre les bonnes et les mauvaises terres n'est point nouvelle ; mais Ricardo, en l'examinant du point de vue scientifique, n'a vu dans cette question d'économie politique qu'une simple justification des *fermages ;* il n'a point suffisamment compris que, dans la différence entre les bonnes et les mauvaises terres, gisait toute la question de *l'assiette de l'impôt.*

Dans un bon système financier, en effet, l'action gouvernementale doit tendre de plus en plus à *égaliser les chances* des travailleurs ; elle doit, de plus en plus, rendre égales pour *tous*

Digitized by Google

les conditions du travail : c'est là le but final de toute association ; pour y parvenir, l'impôt doit arriver *successivement* à prélever, au profit des intérêts généraux, la différence entre les bonnes et les mauvaises terres, différence qui, sous forme de fermages, est aujourd'hui l'apanage de quelques classes privilégiées.

Ce but, nous le savons, ne peut être de long-tems atteint ; il serait funeste même qu'il le fût promptement ; nous le signalons comme une tendance inévitable et comme un des progrès les plus importans que la politique moderne doit accomplir. C'est par là que la fiscalité, long-tems oppressive pour les peuples, sera vraiment tutélaire, vraiment protectrice de leurs intérêts les plus chers. Ainsi pourront disparaître toutes les charges publiques ou privées dont les travailleurs sont aujourd'hui accablés.

Si M. Saulnier avait envisagé, sous ce point de vue, la question financière qu'il a essayé de traiter ; en un mot, s'il avait fait de l'économie politique et non point seulement de la statistique, il serait arrivé à des résultats entièrement contraires à ceux qu'il a voulu obtenir.

Comment concevoir, en effet, que dans sa comparaison entre les finances des États-Unis et celles de la France, M. Saulnier n'ait point été frappé des rapprochemens qui ont servi de base à ses calculs ? Voici ce que nous extrayons de son premier article : « La moyenne du traitement des employés de la trésorerie de » Washington est de 5,512 fr., et celle des employés du mi- » nistère des finances à Paris n'est que de 2,620 fr., c'est-à- » dire, moins de la moitié.

» Le directeur-général des postes reçoit le même traitement » que les secrétaires d'état. Il a par conséquent une douzaine de » mille francs de plus que celui qui occupe la même position en » France.

» Les traitemens des officiers de l'armée sont également bien » supérieurs aux nôtres ; la plupart même, sont deux ou trois » fois plus forts, etc. »

Digitized by Google

Évidemment, lorsqu'on peut ainsi rétribuer généreusement les divers fonctionnaires de l'état, sans que la prospérité générale en soit troublée, où donc est le mal, surtout lorsque cet excédant de traitement est le résultat d'une meilleure combinaison du travail?

Il n'est peut-être point inutile de faire remarquer que, malgré la haute paie des militaires américains, le budget de la guerre, y compris les dépenses du matériel de l'artillerie et des fortifications, ne s'élève aux États-Unis qu'à 28 millions, tandis qu'en France le même service, en 1831, a coûté 373 millions, et qu'en 1832, le ministre a encore réclamé 307 millions, indépendamment des crédits supplémentaires.

Nous lisons encore dans le travail de M. Saulnier : « En France, » pour administrer un budget de plus d'un milliard, il n'y a » pas plus de neuf cents employés dans les bureaux du ministère » des finances ; la trésorerie des États-Unis, qui n'a à recevoir » et à dépenser qu'environ 132 millions de francs, en compte » cent cinquante-quatre. D'après cette base, il en faudrait près de » quinze cents pour administrer nos finances. »

Mesurer le nombre des employés de la trésorerie au chiffre total de la recette est le plus étrange abus qu'on puisse faire de la statistique ; à ce compte, on pourrait dire avec le même fondement qu'un navire chargé de vanille, d'indigo et de cochenille, devrait avoir un équipage cent fois plus considérable que le navire qui transporterait une cargaison de sucre et de coton, dont la valeur est cent fois moins forte.

Nous le demandons en bonne conscience, si d'un jour à l'autre les chambres jugeaient à propos *de doubler* les contributions directes (chose qu'elles ne feront certes pas, et pour cause), qui s'élèvent à 372,746,909 fr., et qui forment conséquemment plus du *tiers* du budget actuel, pense-t-on que le nombre des employés de l'administration centrale devrait s'accroître, je ne dirai point dans une proportion égale, mais même dans la plus légère proportion? Si M. Saulnier avait voulu se rendre un compte exact

Digitized by Google

de l'administration financière des deux pays, il se serait borné à comparer le nombre des employés des trésoreries de France et des États-Unis avec leur population respective.

Avant de faire nous-même cette comparaison, nous relèverons une erreur de M. Saulnier : l'équivalent de la trésorerie de Washington est, en France, l'administration *centrale* des finances, plus la cour des comptes ; en ouvrant donc le budget de 1832 (pages 510-518), on trouve un personnel de *dix-neuf cent dix-huit* employés, et non point seulement de *neuf cents*, comme M. Saulnier le prétend.

Or, si l'administration financière de 13,250,000 habitans des États-Unis (1) occupe 154 employés, la même administration, pour les 31,845,428 habitans de la France, n'en devrait occuper que 370; il y en a cependant en réalité 1918. Le résultat du rapprochement est dès lors peu favorable à la France (2).

En choisissant la population pour base de l'évaluation, nous avons suivi la seule marche rationnelle, et nous devons même ajouter que cette base est encore défavorable aux États-Unis; car la population américaine étant dispersée sur un territoire quatre fois et demie plus étendu que celui de la France, les frais d'administration en devraient être relativement plus élevés.

Un tel rapprochement suffit pour faire apprécier la fiscalité

---

(1) J'emprunte ce chiffre à M. Cooper, pour éviter toute contestation; il résulte de l'état imprimé (Voy. p. 86 de cet article) qu'en 1832 la population devrait être de 13,627,534 habitans. Voici comment j'établis mon calcul; la population, en 1820, était de 9,638,166 ; elle s'est accrue, en dix ans, de 3,217,999 ; puisqu'elle s'élève, en 1830, à 12,856,165, l'accroissement, pour dix ans, est de 30 pour 100 ; pour deux ans cet accroissement est conséquemment *au moins*, 6 pour 100 ; si l'on ajoute à 12,856,165, 6 sur 100, on trouve 771,369, qui donne une population de 13,627,534 habitans en 1832.

(2) Si la trésorerie de Washington occupait un nombre d'employés proportionnellement égal à celui de l'administration centrale des finances de Paris, au lieu de 154 fonctionnaires qu'elle rétribue, elle en aurait 800. Aux États-Unis on peut donc élever les traitemens et faire encore des économies.

Digitized by Google

française; ce mécanisme si vanté, et qui cependant, en multipliant les rouages de l'impôt, semble n'avoir d'autre objet que d'entraver le travail, que d'accabler les contribuables de charges intolérables, et d'entretenir une armée de fonctionnaires. Occuper dix-neuf cent dix-huit employés, là où *proportionnellement* les États-Unis n'en occupent que trois cent soixante-dix, donne la mesure approximative des réductions que le service central et le service départemental de l'administration des finances (1) pourraient éprouver, si l'assiette actuelle des impôts était réformée, c'est-à-dire si elle était ramenée à un système plus *unitaire*.

Si M. Saulnier a involontairement fourni des armes contre lui en prenant pour la base de ses calculs le nombre des employés des finances, il n'a point été plus heureux en argumentant sur le taux des salaires des deux nations. Selon lui (page 282 de son second article), le prix moyen de la journée de travail est, aux États-Unis, de 4 fr. 50 c., et en France, de 1 fr. 50 c. (2). Veut-on maintenant admettre par hypothèse un instant qu'il a

(1) Cette administration absorbe environ le dixième des dépenses publiques de la France :

Le ministère des finances figure au budget (f° 78) pour.....	22,787,500 f.
Les frais de régie, de perception et d'exploitation (f° 79) pour.....	118,211,833
	140,999,333
Il faut en déduire, pour la fabrication das tabacs et des poudres, et pour les frais matériels des postes, etc., environ.....	40,999,333
Ensemble des frais de l'administration des finances.....	100,000,000 f.

(2) Nous croyons qu'il y a quelque exagération dans cette double évaluation. Les données exactes nous manquent pour apprécier le salaire des États-Unis; quant au salaire en France, nous lisons, dans le rapport sur la loi des céréales, présenté le 5 mars 1832 à la Chambre des députés par M. Charles Dupin, que la journée de travail ne s'élève qu'à 1 franc 15 c. Nous prendrons cependant les chiffres tels que M. Saulnier les a donnés; il est plus simple de le réfuter avec ses propres argumens.

Digitized by Google

exactement apprécié les contributions de la France et des États-Unis, qu'en ressort-il? c'est qu'en divisant la taxe américaine de 36 fr. 94 c. par 4 fr. 50 c., prix de la main d'œuvre, on trouve que cet impôt est égal à huit jours et un cinquième de travail; tandis qu'en France, une taxe de 31 fr., divisée par 1 fr. 50 c., représente un impôt égal à vingt jours et deux tiers de travail. Selon les chiffres de M. Saulnier, le contribuable français acquitte donc un impôt de vingt jours deux tiers de travail, tandis que le contribuable américain ne donne que huit jours un cinquième pour le même service. Le Français paie conséquemment douze jours trois septièmes, soit *une fois et demie de plus* que l'Américain (1).

C'est là que gît réellement toute la question; on a beau accumuler des chiffres, on ne peut point éviter cette conclusion; car le signe monétaire n'a d'autre objet que de représenter, dans les échanges, la valeur des produits du travail; lorsqu'on acquitte sa contribution en numéraire, on délègue sur le fruit de son travail une indemnité en faveur de ceux qui consacrent tout leur tems à l'œuvre sociale; la contribution n'est donc que la représentation de la part de travail que chaque contribuable doit accomplir, dans la société dont il fait partie. Or, même en admettant toutes les exagérations de M. Saulnier, les contributions moyennes de France et d'Amérique sont dans le rapport de cinq à deux; cinq pour la France, et deux pour les États-Unis.

« Bon gré malgré, a dit M. Saulnier, il faut renoncer à la » phrase toute faite de *gouvernement à bon marché;* cette phrase

(1) Le service militaire, qui est aussi une charge publique, n'est point compris dans cette évaluation. La France a sur pied quatre cent mille hommes, et les États-Unis en ont six mille seulement.

Ainsi cet impôt, le plus dur de tous, enlève en France au travail *un* homme sur 80 habitans; et aux États-Unis *un* seulement sur 2200.

En prenant pour base l'impôt moyen et le salaire tels que M. Saulnier les a donnés pour la France et les États-Unis; sur 300 jours de travail l'impôt représente aux États-Unis 2 3/4 % sur le bénéfice annuel et en France 7 %.

Digitized by Google

» ne serait plus que ridicule; le gouvernement des États-Unis » n'est point à bon marché, il ne peut pas l'être. » Évidemment il faudra des argumens plus concluans que ceux qu'il a donnés jusqu'à ce jour, pour motiver de semblables prétentions.

Nous n'avons pas cru devoir réfuter pied à pied toutes les erreurs de M. Saulnier; nous nous sommes bornés à donner des aperçus généraux sur la situation financière des deux pays qu'il a comparés, et nous avons incidemment redressé des appréciations erronées, dont la plus légère renversait toutes les bases de son travail; au point de vue de la science économique les recherches auxquelles il s'est péniblement livré nous ont paru de peu de valeur; car, nous devons le répéter, ce n'est point au chiffre de l'impôt que doit se mesurer la prospérité d'un état, mais bien à la situation des classes ouvrières, des classes inférieures de la société.

En conséquence, nous allions borner là notre examen, mais, au moment de clore notre article, nous voyons que M. le président du conseil des ministres (1) s'est appuyé sur les évaluations du rédacteur de la *Revue Britannique* pour affirmer à la tribune de la chambre des députés que « les charges communes de » chaque citoyen des États-Unis s'élèvent à 37 fr., tandis qu'en » comparant ces charges avec le chiffre de notre budget, nous » n'avons que 33 fr. par chaque individu. »

Bien que nous pensions avoir déjà détruit l'échafaudage de M. Saulnier; tandis qu'on imprime les pages qui précèdent, nous allons jeter encore les yeux sur son travail pour présenter brièvement de nouvelles observations.

Pour établir impartialement l'état des dépenses de la France et des États-Unis, il faudrait distinguer, comme l'a fort bien dit M. Odilon-Barrot, les dépenses productives et improductives des deux pays (1). Il faudrait mettre, par exemple, en re-

(1) *Moniteur* du 10 mars 1832.

(1) Voir ce que nous avons déjà dit à cet égard, page 73.

Digitized by Google

gard les allocations qui sont faites en Amérique, pour les écoles publiques, avec les 900,000 fr. qui sont alloués en France pour l'instruction de tous les prolétaires français.

Il faudrait comparer le développement respectif des routes, des canaux, des chemins de fer, et songer que si la France acquitte aujourd'hui les charges du passé, elle jouit aussi, en retour, des travaux des générations passées; et qu'en compensation d'une dette considérable nous avons un système de communications, qui, s'il était à créer, nécessiterait des dépenses énormes. Tandis que les États-Unis sont, au contraire, un pays neuf; que, s'ils n'ont qu'une dette dont le remboursement est proche, ils ont à créer toutes leurs routes, à fonder des villes, etc. Aussi les travaux publics s'y développent-ils chaque jour avec une étonnante rapidité (2); en voici un exemple assez concluant :

(2) Nous extrayons d'un manuscrit qui nous est communiqué ces intéressans renseignemens :

« L'état de New-York est entré le premier dans la carrière (des grands travaux). De 1817 à 1833 il aura lié par des canaux tous ses lacs et toutes ses rivières. Aujourd'hui sa dette pour les canaux est de 7,825,036 dollars; amortissement en 1831. — 1,741,475 dollars; la liquidation en sera faite dans six à sept ans.

» La Pensylvanie canalise toutes ses rivières, et surtout la Susquehana, la plus grande de celles de l'Union, à l'est des Alléganis; un chemin en fer franchira cette chaîne, haute d'environ deux mille toises, et liera l'Ohio au versant de l'est : ce travail, commencé en 1826, sera terminé en 1836, il aura quatre cents milles de longueur.

» La ville de Baltimore fait depuis 1828 un chemin en fer de deux cent cinquante milles jusqu'à l'Ohio, à travers la même chaîne de montagnes.

» L'état de l'Ohio a commencé ses canaux en 1825 : en 1831, il y en a déjà trois cent cinquante milles de navigables; il en aura quatre cent milles pour le premier juillet 1832.

» En un mot, tous les états rivalisent d'émulation pour développer leur prospérité particulière. Il n'existait pas dans toute l'Union cent milles de canaux en 1817, en 1836 il y en aura près de trois mille milles qui parcourront une navigation artificielle et naturelle de trente-cinq mille milles. L'Angleterre a fait en soixante-dix années deux mille sept cents milles de canaux qui ont coûté

Digitized by Google

Aux États-Unis, dans l'espace de quarante années, les routes et les bureaux de poste se sont développés dans la proportion suivante (1) :

	Bureaux de poste.	Routes : nombre de milles.
Il existait en 1790	75	1,875
— 1800	903	20,817
— 1810	2,300	36,406
— 1820	4,500	72,492
— 1830	8,450	115,176

Ainsi, sans remonter à 1790 où il n'y avait, pour ainsi dire, point de routes, ni de bureaux de poste ; on voit que, dans l'espace seulement de dix années (de 1820 à 1830), le nombre des bureaux de poste a été à peu près *doublé*, et que l'extension des routes s'est effectuée dans la proportion énorme de *soixante pour cent.*

Les États-Unis présentent le beau spectacle d'un pays qui voit accroître sa population, sans que le prix des salaires en éprouve une réduction. Voici les progrès qui ont été effectués dans l'espace de quarante années :

La population était en 1790 de.....	3,929,728 habitans.
1800 de.....	5,309,758
1810 de.....	7,239,903
1820 de.....	9,638,166
1830 de.....	12,856,165 (2)

Dans un tableau détaillé de la population des vingt-quatre ré-

---

132 millions de dollars ; les États-Unis en vingt ans en auront fait davantage et à moins de frais..... »

Quand on compare ces résultats à l'état des canaux commencés en France par le gouvernement, et aux empêchemens puérils qui ont entravé l'entreprise du tout petit chemin en fer de Paris à Pontoise, on n'est point en droit de ravaler l'administration des États-Unis.

(1) Ces chiffres sont empruntés à l'*Almanach Américain* de 1832, recueil très-intéressant, qui est dans le genre de l'*Annuaire du bureau des longitudes;* mais qui est beaucoup plus complet ; il est imprimé à Boston.

(2) Tandis que de 1820 à 1830 la population des États-Unis s'augmentait de trente pour cent, dans la même période elle ne s'est accrue en France que de 3 pour cent.

Digitized by Google

publiques des États-Unis, en 1828, M. Saulnier ne produit qu'un chiffre total de 9,514,347. On voit par le relevé ci-dessus qu'en 1820 seulement la population était plus forte qu'il ne la suppose en 1828; lors même que M. Saulnier voudrait prétendre que les esclaves ne sont point compris dans son évaluation, elle serait encore fautive; car, en faisant un simple calcul de proportion, on trouve qu'en 1828 la population libre devait s'élever à. . . . . 10,200 habitans
et le nombre des esclaves à. 1,800

Ensemble de la population en 1828. . . 12,000 habitans.

De semblables résultats donnent la mesure de la manière de calculer de M. Sauluier.

(Voyez le TABLEAU ci-contre.)

Digitized by Google

Voici, du reste, le tableau officiel de la population générale des États-Unis.

POPULATION DES ÉTATS-UNIS

D'APRÈS CINQ RECENSEMENS OFFICIELS.

ÉTATS ET TERRITOIRES.	1er RECENS. en 1790.	2e RECENS. en 1800.	3e RECENS. en 1810.	4e RECENS. en 1820.	5e RECENS. en 1830.	Par cent en 10 ans.
Maine.	96,540	151,719	228,705	298,335	399,462	33.9
New-Hampshire .	141,885	183,858	214.460	244,161	269,533	10.4
Vermont. . . .	85,139	154,465	217,895	235,764	280,679	19.0
Massachussets. .	378,787	422,845	472,040	523.287	610,014	16.6
Rhode-Island. . .	68,825	69,122	76,931	83,059	97,210	17.0
Connecticut. . .	237,946	251,002	261,942	275,248	297,711	8 2
New-York. . .	340,110	586,050	959,046	1,372.812	1,913,500	39.4
New-Jersey. . .	184,139	211,149	245,562	277,575	330,779	15.6
Pensylvanie. . .	434,373	602,545	810,091	1,049,313	1,347,672	28.4
Delaware. . . .	59,096	64,273	72,674	72,749	76,739	5.5
Maryland. . . .	319,628	345,824	380,546	407,350	446,913	9.7
Virginie. . . .	747,610	880,200	979,622	1,065,366	1,211,272	13.7
Caroline du Nord.	393,951	478,103	555,500	638,826	738,470	15.6
Caroline du Sud. .	249,073	345,591	415,115	502,741	581.458	15.7
Géorgie. . . .	82,548	162,686	252,433	340,989	515,567	51.5
Alabama. . . .	»	8,850	40,352	127,901	308,997	141.6
Mississipi. . . .				75,448	136,806	80.1
Louisiane. . . .	»	»	76,556	153,407	215,575	40.7
Tennessée. . . .	»	105,602	261.727	420,813	684,822	62.7
Kentucky. . . .	73,677	220,959	406,511	564,317	688,844	22.1
Ohio.	»	45,365	230,760	531,434	937,679	61.2
Indiana. . . .	»	4,651	24,520	147,178	341,582	132.1
Illinois.. . . .	»	215	12,282	55,211	157,575	185.4
Missouri. . . .	»	»	19,783	66,586	140,074	110.4
Dist. de Columbie.	»	15,003	24,023	33,039	39,858	20.1
Michigan (Terr.).	»	551	4,762	8,896	31,260	250.1
Arkansas (Terr.).	»	»	1,862	14,273	30,383	113.3
Florides (Terr.).	»	»	»	»	34,723	»
TOTAUX.	3,929,328	5,309,758	7,239,983	9,638,166	12,856,165	33.4

Digitized by Google

ÉTAT DE LA POPULATION ESCLAVE.

ESCLAVES DANS LES ÉTATS-UNIS, CONFORMÉMENT AUX CINQ RECENSEMENS OFFICIELS.

ÉTATS.	1790.	1800.	1810.	1820.	1830.
Maine	»	»	»	»	»
New-Hampshire	158	8	»	»	»
Vermont	16	»	»	»	»
Massachussets	»	»	»	»	»
Rhode-Island	948	380	108	48	14
Connecticut	2,764	951	310	97	23
New-York	21,324	20,613	15,017	10,088	46
New-Jersey	11,423	12,422	10,851	7,557	2,246
Pensylvanie	3,737	1,706	795	211	386
Delaware	8,887	6,153	4,177	4,509	3,305
Maryland	103,036	108,554	111,502	107,398	102,878
Virginie	292,627	346,968	392,518	425,154	469,724
Caroline-Nord	100,572	133,296	160,824	245,017	246,462
Caroline-Sud	107,094	146,151	196,365	258,475	315,665
Géorgie	29,264	59,699	105,218	149,656	217,470
Alabama	»	3,489	17,088	41,879	117,294
Mississipi				32,814	65,659
Louisiane	»	»	34,660	69,064	109,631
Tennessée	»	13,584	44,535	80,107	142,332
Kentucky	12,430	40,343	80,561	126,732	165,350
Ohio	3,417	»	»	»	»
Indiana	»	135	237	190	»
Illinois	»	»	168	917	746
Missouri	»	»	3,011	10,222	24,990
Columbie	»	»	5,395	6,377	6,050
Michigan	»	»	21	»	27
Arkansas	»	»	»	1,617	4,578
Florides	»	»	»	»	15,510
TOTAUX	697,697	896,849	1,191,364	1,538,064	2,010,436

Ce dernier état se trouve compris dans le premier. Le gouvernement américain n'a point, comme M. Saulnier, commis la faute de retrancher les esclaves de l'ensemble de la population ; nous avons déjà prouvé combien la prétention de M. Saulnier à cet

Digitized by Google

égard était peu fondée ; voici le raisonnement dont il l'a appuyée :

« Il me reste, dit-il, à signaler des fautes *plus graves*, et qui » ont *fausse* le résumé de l'honorable général (le général Lafayette). » Il me reproche de n'avoir porté le chiffre des contribuables des » États-Unis qu'à une somme ronde de 11,000,000, qui, d'après » le dernier recensement, était de 12,856,000. — *L'erreur* de mon » adversaire provient de ce qu'il a compris dans son chiffre les » nègres esclaves, tandis que je n'ai porté dans le mien que celui » des personnes libres, comme cela devait être. Dans quelques » états du Sud, ces infortunés sont taxés ; mais ils le sont comme » des têtes de bétail, comme le sont également, dans les mêmes » états, les bœufs, les chevaux, les moutons, etc. D'ailleurs le pro- » duit de cette taxe, acquittée par les propriétaires de noirs, n'est » pas versée au trésor fédéral. »

Quand on a lu ces lignes, on a besoin de se rappeler que, quelques pages auparavant, M. Saulnier s'est élevé avec une généreuse sympathie contre l'existence de l'esclavage dans l'Union américaine. Quelle que soit donc *la forme* de l'impôt qui frappe la population esclave, lorsqu'on ne sanctionne point l'affreux préjugé des *deux natures*, on ne doit point exclure du contingent général de la population des hommes qu'une législation barbare retient encore dans une condition déplorable. Aux yeux du philantrope, tout aussi bien qu'aux yeux de l'économiste, les esclaves des États-Unis ne sont, comme l'a fort bien dit M. Fenimore Cooper, que des *producteurs ;* des producteurs qu'on exploite, à la vérité, à un degré beaucoup plus intense que les *salariés*.

Dans une note (page 231, second article), que le *journal des Débats* (1) a complaisamment reproduite, M. Saulnier s'exprime ainsi : « Les indications ci-jointes pourront donner quelque idée » de l'étendue du *paupérisme* aux États-Unis. Les philantropes » américains attribuent en général cette *calamité* sociale à l'in- » tempérance.

(1) *Journal des Débats* du 25 février.

Digitized by Google

» Le nombre des pauvres admis dans les hospices de Philadel-
» phie était :

		dollars.	francs.
En 1823 de	4,908, et leur dépense s'élevait à	144,557	783,498
1824	5,251.....	198,000	1,073,160
1825	4,394.....	201,000	1,089,120
1826	4,272.....	129,000	699,180

» On calcule que dans ce comté la taxe pour les pauvres s'é-
» lève à près de 5 fr. par contribuable.

» D'après le compte rendu en 1821 à la législature du New-
» Hampshire, la dépense des pauvres s'est élevée, de 1799 à
» 1820, à 726,547 doll., ou 36,327 doll. (196,892 fr.), année
» moyenne.

» Au Massachussets, le nombre des pauvres est de 7,000 et
» la dépense annuelle de leur entretien coûte 470,582 doll. (2 mil-
» lions 550,654 fr.). Or la population de cet état étant de
» 610,000 ames, la dépense moyenne des pauvres équivaut à une
» dépense de plus de 4 fr. par contribuable. Ainsi donc, en portant
» à 4 fr. la totalité des dépenses des comtés et des districts, j'ai dû
» faire une évaluation plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité. »

Pour apprécier ce que le nombre de 4272 pauvres peut avoir de calamiteux pour la ville de Philadelphie, il est bon de consulter le recensement officiel de la population ; on y trouve que cette ville renfermait :

En 1790	42,520 habitans.
En 1800	60,287
En 1810	96,664
En 1820	119,325
En 1830	147,811

Or en 1826, la population devait être environ de 144,000 habitans, le nombre des pauvres était donc dans le rapport d'un peu moins de *trois sur cent !*

Dans le Massachussets, 7,000 pauvres sur 610,000 habitans représentent environ *un sur cent !*

Si maintenant je veux avoir *quelque idée* de l'étendue *du pauperisme* en France, j'ouvre *l'Annuaire du bureau des longitudes*,

Digitized by Google

et j'y vois, page 87, que dans la ville de Paris le nombre des décès *à domicile* s'est élevé en 1830 à 15,664,
et dans les *hôpitaux*, dans les *prisons* et à la *morgue* à 12,202,

Total des décès. . . . . 27,866.

Le rapport entre les 12,202 décès et l'ensemble de la mortalité est de *quarante-quatre et demi sur cent.*

Les naissances présentent des résultats non moins affligeans. En 1830, toujours dans la ville de Paris :

Il est né dans le mariage.....	18,560 enfans.
» hors le mariage.....	10,007
Nombre total des naissances...	28,567

Ce nombre présente encore cet autre aperçu :

Naissances à domicile.....	23,065 enfans.
Naissances aux hôpitaux.....	5,522
	28,587

Je consulte maintenant une lettre, signée par le maire et tous les membres du bureau de bienfaisance du douzième arrondissement de Paris, que les journaux ont reproduite le 30 décembre 1831 et j'y trouve :

» La population du douzième arrondissement, qui s'élève à » environ quatre-vingt mille habitans, compte, dans ce nom- » bre, près de vingt-quatre mille personnes inscrites sur les » contrôles, et qui sont dans la misère la plus affreuse ; ce sont, » pour la plupart, de malheureux ouvriers chargés de famille » et des vieillards, que le bas prix des logemens fait refluer, » sur la fin de leur carrière, de tous les quartiers de Paris dans » le nôtre.

» Cette population si malheureuse manque de pain et de vête- » mens ; beaucoup sollicitent comme une faveur *quelques bottes* » *de paille pour se coucher*, et les ressources ordinaires du bu- » reau de bienfaisance ne permettent pas même d'accorder *deux* » *livres de pain par mois* à chaque indigent..... »

Digitized by Google

J'ouvre encore un compte rendu de l'Académie des sciences, séance du 6 février 1832, et j'y vois, dans un travail qui est lu par M. Cosmeny. « Que la ville de Reims, sur une population de 36,000 ames, compte 20 à 22,000 ouvriers non patentés, *sur lesquels* 11,500 *indigens* représentés par 4,200 ménages. *Par suite des événemens de juillet, la ville ayant été obligée de venir au secours de la classe ouvrière*, une cotisation de 23,000 francs fut mise à la disposition du bureau de bienfaisance. On était au mois de septembre, il fallait passer l'hiver..... »

11500 indigens sur 36,000 ames, c'est *trente deux sur cent.* Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'extrait que nous venons de reproduire, c'est cette phrase : « Par suite des *événemens* de juillet, la ville ayant été *obligée* de venir au secours de la classe ouvrière. » Il ne fallait en effet rien moins qu'un tel événement pour faire déroger à un principe ! On s'élève assez vulgairement contre la *taxe des pauvres*, et nos hommes d'état, bons philantropes d'ailleurs, frémissent à la seule pensée de voir s'établir en France cette *plaie* de la Grande-Bretagne.

Une telle répugnance est évidemment le résultat d'une erreur, et l'on prend ici *l'effet* pour la *cause*. La *plaie* de l'Angleterre ne gît certainement point dans la *taxe des pauvres*, mais bien dans *l'existence de la pauvreté*, pauvreté qui dérive à son tour de la concentration des propriétés territoriales dans les mains de l'aristocratie anglaise, qui, comme on sait, a jusqu'à ce jour fait les lois et s'en est attribué les profits. *La taxe des pauvres* n'est donc au-delà du détroit qu'un supplément de salaire, qu'une rétribution faite par l'état aux ouvriers, pour atténuer les effets occasionés par l'élévation des fermages, par la législation des céréales, etc, etc. La *plaie* de l'Angleterre est donc uniquement dans les priviléges de l'aristocratie, qui font qu'à l'aide d'un travail opiniâtre, un ouvrier ne peut, quelque élevé que soit son salaire, subvenir aux besoins de sa famille.

Lorsque la pauvreté existe, il faut d'abord la soulager, puis songer ensuite au moyen de la faire cesser; en ce sens, nous

Digitized by Google

pensons que le gouvernement peut et doit, sans craindre de déroger aux bons principes, accorder des secours lorsqu'ils sont indispensables.

Maintenant nous ne ferons point de réflexions sur ce rapprochement :

En 1825, aux États-Unis,	4,394 pauvres ont eu à dépenser	1,089,420 fr.
En 1831, en France,	11,500 pauvres ont eu à dépenser	23,000

On peut se faire, d'après cela, *une idée* de l'état du paupérisme aux États-Unis !

Revenons à M. Saulnier; ceux qui ont lu ses deux articles auront pu remarquer le soin minutieux avec lequel il a rassemblé et supputé les dépenses des États-Unis. Voici maintenant comment il a apprécié les charges de la France ; nous laisserons ensuite à M. Saulnier lui-même le soin d'examiner si ce vers du fabuliste n'est point ici de circonstance :

Lynx envers nos pareils et taupes envers nous.

Nous lisons dans son second article, page 246 (1) :

« Voyons quel est le *total général* des charges ordinaires de la » France :

» Budget comprenant à la fois les recettes faites pour » l'état et celles des départemens.....	960,000,000 fr.
» Service de la garde nationale.....	100,000,000
» Casuel du clergé.....	15,700,000
TOTAL GÉNÉRAL.....	1,075,700,000 fr.

» D'où résulte pour le contribuable français une moyenne de » 33 fr. 60 c. Ainsi donc, même en comptant le service de la » garde nationale comme un service permanent, quoique une ex- » périence de quarante années fasse voir qu'il n'a jamais été que

(1) Le *Journal des Débats* du 23 février a également reproduit ce calcul.

Digitized by Google

» temporaire, la moyenne des charges publiques en France est » inférieure à celle des États-Unis. »

M. Saulnier ajoute ensuite : « Il y a plusieurs déductions à » faire du budget français.

» En effet, moyennant les recettes de son budget ordinaire, la » France est défrayée de la dépense qu'elle aurait à faire pour » acheter du tabac, des cartes à jouer, de la poudre dont le gou- » vernement s'est réservé le monopole. Au fond on ne peut con- » sidérer comme un impôt que l'excédant que paie le contribuable » français, en sus du prix qu'il eût donné pour ces divers articles » si le commerce en eût été livré à la concurrence. Pour établir cet » excédant, il faut déduire : 1° l'achat de la matière première; 2° » les frais de manipulation ; 3° un bénéfice de 10 à 12 pour °/o » sur le commerce en gros ou en détail.

» Les recettes du trésor sur ces articles sont, savoir :

» 1° Pour le tabac.....	67,300,000 fr.
» 2° Pour les poudres.....	4,180,000
» 3° Pour les cartes à jouer.....	505,000
TOTAL.....	71,985,000 fr.

» Ce serait *beaucoup* que d'évaluer à une trentaine de millions » l'excédant de profit résultat du monopole de ces trois articles.

» Mais, *même en comptant de cette manière*, il y aurait encore » une quarantaine de millions à déduire des charges publiques de » la France. » Cette somme de quarante millions, jointe aux quarante-deux millions de non-valeurs, forme quatre-vingt deux millions de réduction sur l'évaluation donnée plus haut, ce qui, selon M. Saulnier, réduit la cote moyenne du contribuable français à 31 fr. 04 cent.

Avant d'examiner le *total général* des charges ordinaires de la France, que M. Saulnier nous a donné, nous allons apprécier les chiffres qu'il a produits relativement aux tabacs, aux poudres et aux cartes à jouer. Nous avons cité sa propre argumentation, afin qu'on fût plus à même d'apprécier son impartialité.

Digitized by Google

Le produit de *la vente* des tabacs s'élève bien, comme il le dit, à 67,300,000 fr. ; mais je vois (budget f° 548 à 552) que les frais d'exploitation ne s'en élèvent qu'à 21,313,000. Dans cette somme se trouvent compris les achats de tabacs livrés par les planteurs, *tous* les frais de fabrication, de transport, de vente, etc., plus les frais d'un *personnel administratif* de trois cent dix fonctionnaires qui absorbe 935,000 francs, soit, pour chacun, un peu plus de 3,000 francs en moyenne. Si l'on considère ensuite qu'en France la *culture* du tabac est l'objet d'un monopole et que, dès-lors, il faut payer le tabac en feuilles plus cher qu'on ne le paierait si la culture était libre ; si l'on veut apprécier qu'en général les gouvernemens actuels n'ont point le privilége de fabriquer au *plus bas prix* possible lorsqu'ils s'en mêlent, on reconnaîtra qu'en maintenant les 21,313,000 francs, on couvre largement *les frais de la matière première*, *les frais de manipulation et le bénéfice du commerce de gros et de détail.*

Tous les frais de fabrication, de transport et d'administration des poudres à feu s'élèvent (budget f° 546) à 2,383,000 francs. Sur le produit des cartes, l'état n'a à débourser que la bande légère qui ferme les paquets; si cette dépense s'élève à 5,000 francs c'est beaucoup : et dans tous les cas cette dépense est sans utilité.

Ainsi là où M. Saulnier a trouvé à réduire 40 millions, *par évaluation*, nous ne trouvons *en réalité*, en puisant dans le budget de 1832 présenté par le gouvernement, qu'une réduction de :

1° Pour la fabrication, la vente et l'administration des tabacs.....	21,313,000 fr.
2° Pour la fabrication, la vente et l'administration des poudres.....	2,383,000
3° Pour les bandes des cartes à jouer.....	5,000
TOTAL.....	23,701,000 fr.
L'évaluation de M. Saulnier se trouve donc un peu forcée, ce qui produit une première erreur de.....	16,299,000

Digitized by Google

Maintenant, pour bien apprécier *le total général* des recettes, nous croyons qu'il est préférable de rechercher la somme totale des dépenses; c'est plus logique et plus sûr en même tems.

Pour 1832, la dépense *ordinaire* portée au budget s'élève à.....		955,980,012 fr.
La liste civile, qui n'y est point comprise, à.....		13,000,000
Crédits supplémentaires réclamés depuis la présentation du budget.		
Pour récompenses nationales.....	200,000 fr.	
Pour l'ancienne liste civile.....	600,000	
Pour les refugiés.....	500,000	
Pour les affaires étrangères.....	500,000	
Pour les travaux de la chambre...	70,000	
Pour les mesures sanitaires.....	1,000,000	
Pour la pêche.....	1,000,000	
Pour le génie.....	2,800,000	
Pour travaux d'utilité publique....	18,000,000 fr.	24,670,000 fr.
Dépenses qui ne figurent point au budget général.		
Conseil royal de l'instruction publique.....	3,645,515 fr.	
Dépenses faites sur le produit de taxe des brevets d'invention.....	430,000	
Légion-d'honneur.....	7,005,373	
Fabrication des monnaies.....	2,846,180 fr.	13,927,068 fr.
Dotation et apanages de la couronne, environ.....		7,000,000
TOTAL DE LA DÉPENSE.....		1,014,577,080 fr.
M. Saulnier *évalue* la recette à 960 millions; or, comme nous devons supposer qu'il a pensé que la dépense et la recette devaient être égales, nous défalquons son évaluation de dépense *réelle*, ci		960,000,000
Deuxième erreur de M. Saulnier.....		54,577,080 fr.
Première erreur sur les tabacs, les poudres et les cartes (voir ci-contre).....		16,299,000
ERREUR.....		70,876,080 fr.

Digitized by Google

Nous ne voulons point nous astreindre à disséquer les 42 millions qu'il a rayés en outre d'un trait de plume pour non-valeurs, primes, restitutions, etc.; il est certain que nous pourrions trouver là encore quelques millions à retrancher, notamment sur les 10 millions qui figurent dans cette somme pour primes d'exportation, ainsi que sur les amendes attribuées aux hospices, etc., etc.

Nous n'avons point porté dans notre redressement les 141,728,000 francs qui figurent au budget sous le titre modeste de crédits *extraordinaires;* nous avons également négligé les crédits supplémentaires réclamés par le ministère de la guerre; on n'aurait point sans cela manqué de nous répondre que ce ne sont point là des dépenses ordinaires. D'un autre côté, nous n'avons point tenu compte des économies qui seront obtenues par la chambre, par la raison qu'elle ne sont pas encore votées, on peut cependant en évaluer le chiffre à l'avance de 10 à 12 millions environ.

Il n'est pas inutile de faire remarquer qu'en France les crédits extraordinaires sont presque exclusivement consacrés aux dépenses de la guerre, dépenses essentiellement improductives; tandis qu'aux États-Unis, les impôts extraordinaires n'ont pour objet que le confectionnement de nouvelles routes, de nouveaux canaux, les défrichemens, etc.; toutes dépenses reproductives. M. Saulnier n'a point fait entrer dans la contribution moyenne de France les impôts extraordinaires, et en cela il a bien fait, mais il lui a été impossible de faire la même distinction en appréciant la contribution moyenne d'Amérique (1); il a dû dès lors en résulter de grandes inexactitudes dans ses appréciations.

Quoi qu'il en soit cependant des classifications qui sont opérées dans les budgets français, quoi qu'il en soit de ces commodes distinctions entre dépenses ordinaires et dépenses extraordinaires,

(1) M. Fenimore Cooper a effectivement signalé de semblables confusions dans les articles de la *Revue Britannique*.

Digitized by Google

cela peut bien avoir quelques valeur de circonstance, cela peut bien servir à dissimuler, aux chambres qui les votent et à la nation qui les paient, l'importance des charges publiques; mais, si l'on veut jeter un regard sur le grand livre de la dette publique, sur le chiffre de la dette flottante; si l'on veut récapituler les ventes des forêts, on verra que, dans la période des 16 années qui viennent de s'écouler, les crédits extraordinaires ont bien pu revêtir successivement diverses formes, prendre successivement divers noms, mais qu'en résultat ils ont aggravé les charges publiques avec une désespérante régularité. Depuis 1816 :

Cent dix millions de rentes émises au capital de deux milliards deux cent millions,

Vingt-sept millions de rentes de l'émigration au capital de neuf cent millions,

Cent cinquante millions environ, empruntés pour le confectionnement des canaux (1).

Trois cent millions de dette flottante,

Deux cent millions à emprunter en 1832,

ont été les résultats des dépenses que les ressources dites ordinaires ne sont point destinées à couvrir. Pour peu qu'on examine les budgets qui ont été votés depuis quinze ans, pour peu qu'on

---

(1) Voici les principales affectations de cette somme qui jusqu'à ce jour a produit de si faibles résultats :

69,000,000 fr.	pour les canaux de Bretagne, du Nivernais, du duc de Berri, de la Loire.
27,000,000	pour le canal de Bourgogne.
6,000,000	d'Arles à Bone.
10,000,000	de la Sensée.
10,000,000	de Monsieur.
8,000,000	des Ardennes,
6,000,000	de la Somme.
3,000,000	de l'Oise.
2,500,000	d'Aire à la Bassée.
141,500,000 fr.	

Digitized by Google

les suive jusqu'au réglement définitif des comptes, on verra que les prévisions officielles ont toujours été dépassées, et que les crédits accordés ont toujours été insuffisans.

En présence de pareils faits, et lorsqu'on voit les Américains rembourser leurs dettes avec les *excédans* du revenu de leurs douanes; lorsqu'on voit ce remboursement s'effectuer avec une rapidité telle, qu'en 1833, selon M. Saulnier lui-même, la dette fédérale sera entièrement éteinte (1), on ne comprend point, en vérité, comment il se fait que le parti ministériel et le ministère lui-même aient cherché à établir un parallèle *purement financier* entre la France et les États-Unis.

Lorsque nous disons qu'on ne conçoit point une semblable inconséquence, il est bon cependant de s'entendre et de faire la part des circonstances; un grand malaise afflige le pays, chacun se plaint, la souffrance est partout; quant aux causes, quant aux moyens d'y remédier, chacun les signale suivant ses préoccupations, suivant ses préjugés, suivant ses intérêts immédiats et le milieu dans lequel il se trouve placé.

Les classes riches, les gouvernans, ceux qui font la loi et qui dès lors désirent par-dessus tout le *statu quo*, attribuent le malaise social aux révolutions; il en est de ce jugement comme de celui que nous avons dit qu'on portait sur la *taxe des pauvres*, considérée comme *plaie* de la Grande-Bretagne : on prend encore ici l'effet pour la cause.

Les producteurs, ceux qui n'ont que leur travail pour vivre, se plaignent de leur côté de l'énormité des impôts et font retomber sur le gouvernement l'irritation que leur occasionne la souffrance qu'ils éprouvent; ils confondent en cela le *fond* avec la *forme*. Ils sont toutefois bien excusables; le mode actuel de la

(1) Le rédacteur de la *Revue Britannique* a prétendu que « les dettes des vingt-quatre républiques n'avaient point d'analogue en France: » les emprunts des villes, et notamment ceux de la ville de Paris, sont néanmoins d'une assez grande importance pour pouvoir être comptés.

Digitized by Google

répartition des charges publiques et le mauvais emploi qu'en général on en fait peuvent expliquer bien des choses.

Les charges publiques sont loin cependant d'être pour les travailleurs le fardeau le plus insupportable; la législation fiscale n'opprime point les travailleurs sous la seule forme et dans la seule proportion du budget annuellement voté; les restrictions, les prohibitions commerciales, complètent et fortifient le réseau qui les enserre de toutes parts. Pour n'en citer qu'un exemple, nous jetterons les yeux sur ce qui se passe actuellement à Marseille: les blés dans l'entrepôt valent 17 fr. 34 c. par hectolitre (1). En vertu de la loi ils ne peuvent être livrés à la consommation, et par suite » les boulangers se sont vus forcés de ne plus fabriquer » que *la moitié* de leur produit ordinaire, ce qui a laissé manquer » plusieurs habitans du pain nécessaire à leurs besoins (2) ». Hors de l'entrepôt le blé valait 30 f. 40 c. l'hectolitre, c'est donc une surtaxe de 13 f. somme ronde, qui est résultée de la législation qui régit encore aujourd'hui le commerce des grains. Voyons quel est l'impôt moyen annuel que cette surtaxe occasionne pour trois ou quatre millions de Français, que le marché de Marseille pourrait plus directement approvisionner. La consommation moyenne du pain varie entre une livre et une livre et demie par jour et par tête; les classes riches consomment moins d'une livre, les classes pauvres, dont le pain est la principale nourriture, en consomment environ une livre et demie.

Une livre de pain par jour équivaut à deux hectolitres quarante trois centièmes de blé par an (3); une livre et demie représente *trois hectolitres* soixante cinq centièmes. Le terme moyen de la consommation par jour et par tête en France

(1) Voir le rapport de M. Charles Dupin, du 5 mars 1832, f° 17.

(2) Voir le *National* du 2 mars et *l'Écho* du 26 février.

(3) Voir l'exposé des motifs de la loi des céréales, *Moniteur* du 18 oct. 1831. Un hectolitre pèse soixante-quinze kilogrammes; un kilogramme de blé rend un kilogramme de pain.

Digitized by Google

est donc trois hectolitres, et une fraction légère. En conséquence l'impôt annuel que les propriétaires terriers ont prélevé, sur la ville de Marseille et sur le rayon que ce port peut approvisionner, équivaut à 39 francs par tête. (On trouve ce chiffre en multipliant la surtaxe de 13 francs par 3, nombre des hectolitres qu'on consomme moyennement.) On dira sans doute que cet état de choses est exceptionnel; on n'aura point tort, mais dans une certaine limite cependant; car M. Charles Dupin, dans le dernier travail qu'il a présenté à la Chambre (1), a établi que dans une période de dix années (de 1821 à 1831), la surtaxe avait varié entre 6 fr. 39 c. et 15 fr. 38 c. par hectolitre; *la moyenne de ces dix années*, calculée par M. Charles Dupin, est de 9 fr. 89 c., qui, à raison de trois hectolitres, ont formé pendant ces dix ans une surtaxe annuelle de 29 fr. 67 c. par tête; c'est-à-dire *une somme à peu près égale au chiffre total de l'impôt*.

De semblables rapprochemens sont de nature à détruire tous les calculs qu'on voudrait établir sur la quotité des charges publiques; ils indiquent qu'il y a dans l'ordre social actuel de profondes modifications à introduire, et ils avertissent qu'il faut avant tout se préoccuper du soin de les obtenir successivement.

M. Saulnier avait bien mieux senti les nécessités politiques et financières du moment, lorsqu'il s'élevait contre le luxe de l'état militaire en France, et contre le maintien intégral de l'amortissement. En signalant ces deux grands chapitres des dépenses publiques, comme les seuls capables d'éprouver d'importantes réductions, il a bien jugé la valeur des questions financières qui

(1) Rapport sur la loi des céréales. Les résultats de ce rapport doivent introduire quelques améliorations à l'ordre de choses actuel, mais ils sont loin de présenter les avantages qui devaient résulter du projet de loi du gouvernement. Nous traiterons ailleurs cette importante question.

Digitized by Google

devaient dominer la discussion du budget. C'est là surtout ce qui aurait dû, dans le travail de M. Saulnier, fixer l'attention du président du conseil des ministres ; il aurait pu également y remarquer le passage remarquable dans lequel un vaste système de travaux publics, routes, canaux, chemins de fer, s'y trouve indiqué (1). C'est par de semblables mesures seulement qu'il est possible au pouvoir d'influer aujourd'hui sur le développement du travail et sur la prospérité générale.

ÉMILE PEREIRE.

11 mars 1832.

---

(1) Nous avons déjà publié, dans ce recueil, un article (*Revue Encyclopédique*, Cahier d'octobre 1831, Examen du budget de 1832) dans lequel ces questions ont été traitées dans le même sens; voici ce que nous disions : « Pour faciliter la construction des chemins de fer, on pourrait accorder aux concessionnaires des entreprises qui, à l'avenir, pourront être fondées, la faculté d'introduire, en franchise de droits, des fers étrangers pour l'emploi *spécial* des chemins en construction. Cette disposition transitoire, toute d'intérêt général, ne préjugerait en rien la grande question de l'abaissement du tarif des fers et des fontes. »

Digitized by Google

SCIENCES.

ZOOLOGIE GÉNÉRALE.

SUR LES VARIATIONS GÉNÉRALES DE LA TAILLE CHES LES MAMMIFÈRES ET DANS LES RACES HUMAINES.

Le nombre considérable d'espèces nouvelles dont les découvertes des voyageurs enrichissent chaque jour la zoologie, et plus encore les recherches auxquelles on se livre de tous côtés sur l'organisation et les mœurs des espèces anciennement connues, ont élevé, dans ces dernières années, toutes les branches spéciales de la zoologie à un haut degré de perfectionnement. Mais, au milieu de ces immenses progrès, ou plutôt à cause de l'immensité même de ces progrès, il est une branche de la science, et la plus importante peut-être de toutes, qui, loin de participer à ce rapide mouvement, reste presque stationnaire, et véritablement, si l'on peut s'exprimer ainsi, languit comme étouffée entre toutes les autres. Cette branche, c'est la zoologie générale, fondée et cultivée avec tant d'éclat par Linnée et par Buffon, mais encore aujourd'hui plus riche d'aperçus ingénieux que de résultats démontrés, d'hypothèses que de faits. A l'époque où écrivaient ces deux grands hommes, les observations, les faits de détails, seule base sur laquelle des faits généraux puissent et doivent reposer, étaient encore en petit nombre; et les vérifications de l'avenir ont manqué trop souvent aux déductions, ou, plus exactement, aux hautes prévisions de Buffon. Quelquefois même notre grand naturaliste donna le triste spectacle d'hésita-

Digitized by Google

tions, de doutes, de rétractations; preuve trop positive que le génie seul ne saurait suppléer le grand enseignement de l'observation et des faits.

Aujourd'hui, au contraire, la zoologie, enrichie depuis quarante années par tant de recherches exactes, précises, ingénieuses, possède un nombre presque infini de faits, et il n'y a nul doute que de leur rapprochement, de leur comparaison, puissent naître enfin des conséquences générales, positives et vraiment scientifiques. Il semblait donc que la zoologie générale, qui résume véritablement en elle toutes les branches spéciales de la science, eût dû les suivre au moins dans leur marche si rapidement progressive; c'est cependant ce qui n'a pas eu lieu. De graves obstacles se sont rencontrés dans cette multitude même de résultats particuliers, dans leur nombre si disproportionné avec les limites de notre esprit. Comment, en effet, saisir une conséquence générale, quand les faits qui lui servent de base, et dont sa découverte exige la connaissance, sont en nombre presque infini; quand l'immense extension de la science a contraint les naturalistes de s'en partager, et, pour ainsi dire, d'en fractionner l'étude, de vouer leurs méditations à l'avancement de telle ou telle branche spéciale, en un mot, de se placer à un point de vue si rapproché qu'il laisse les détails apparaître seuls avec exactitude, et nous dérobe entièrement le spectacle de l'ensemble?

Cependant un tel état de choses est-il vraiment sans remède? L'extrême richesse de la science doit-elle, comme sa pauvreté première, nous priver à jamais de ces résultats généraux, si dignes d'intérêt par eux-mêmes, et tout à la fois si utiles pour la recherche et l'appréciation des faits de détail, puisqu'ils sont, par leur essence même, de véritables formules renfermant en elles tant de notions secondaires? Ou bien, chacun de ceux qui ambitionnent de concourir aux progrès de la science, ne pourrait-il, dans le cercle des faits dont il a acquis, par des études toutes spéciales, une connaissance complète et approfondie, chercher à saisir des rapprochemens dont les résultats pourraient être ensuite

Digitized by Google

élevés par lui-même ou par d'autres naturalistes à toute leur importance philosophique, à toute leur généralité.

Cette marche est celle que j'ai essayé de suivre. En m'appuyant spécialement sur l'examen des classes les plus rapprochées de l'homme et des races humaines elles mêmes, j'ai étudié, sous un point de vue général, les modifications de la taille, de la forme et de la couleur dans la série zoologique; et je crois pouvoir établir que les faits de détail, relatifs à ces trois conditions organiques réputées avec raison les plus variables de toutes, peuvent cependant être ramenés à quelques résultats généraux, et présentent des relations constantes et remarquables avec les circonstances dans lesquelles les animaux se trouvent placés par la nature, et avec leur organisation et leur genre de vie. Ce premier mémoire aura pour sujet les faits principaux que j'ai pu déduire à l'égard des variations de la *taille* des mammifères sauvages et domestiques et des races humaines; faits dont plusieurs pourront jeter quelque jour sur ces harmonies générales de la nature, devenues si souvent le texte de déclamations, et si rarement le sujet d'études exactes et positives.

Dans un travail que j'ai lu dernièrement à l'Académie des Sciences, j'ai rassemblé et comparé les nombreuses observations que la science possède sur les *variations de la taille*, chez les mammifères sauvages et domestiques, et dans les races humaines. Reproduire ici ces observations et mon travail, ce serait entrer dans des détails spéciaux, qui ne conviendraient peut-être pas à la nature de ce recueil, dont l'objet est de populariser les résultats de la science, plutôt que l'étude des détails. Je me contenterai donc de résumer les faits généraux et les rapports auxquels ces observations m'ont conduit.

MAMMIFÈRES SAUVAGES.

Toutes les fois que deux ou plusieurs espèces se ressemblent parfaitement par leurs caractères génériques, leur taille est la même ou très-peu différente.

Digitized by Google

Les familles, les genres, les espèces qui habitent au sein des eaux, ou y passent une partie de leur vie, parviennent à une grande taille, comparativement aux autres familles, genres, espèces des mêmes groupes, et l'accroissement de leurs dimensions est même d'autant plus grand, toutes choses égales d'ailleurs, que leur organisation les rend plus essentiellement aquatiques.

Les genres ailés ou vivant sur les arbres n'atteignent jamais au contraire que de petites dimensions.

Les mammifères purement terrestres peuvent être classés dans l'ordre suivant, d'après leur taille très-grande dans les premiers, moindre dans les seconds, et ainsi de suite : les herbivores, les carnivores, les frugivores, enfin les insectivores.

Cette proposition peut en quelque sorte se traduire par la suivante : il existe une coordination parfaite entre le volume des animaux et le volume ou la quantité des êtres organisés dont la conformation de leurs organes digestifs les appelle à se nourrir.

Il existe un rapport non moins constant entre la taille des mammifères et l'étendue des lieux où ils vivent, les grandes espèces habitant les mers, les continens et les grandes îles, les petites peuplant au contraire les rivières et les petites îles.

En général même, les mammifères des plus vastes continens surpassent leurs analogues des continens moins étendus.

Les mammifères de l'hémisphère boréal surpassent les animaux analogues vivant dans l'hémisphère austral.

La taille des mammifères qui vivent sur les montagnes est le plus souvent, mais non toujours, inférieure à celle des animaux analogues qui peuplent les plaines et les déserts.

Dans l'hémisphère boréal, les genres et des espèces de la plupart des familles parviennent à leur *maximum* de taille dans les contrées les plus méridionales, et descendent à leur *minimum* dans les climats les plus septentrionaux ; d'autres ont leur *maximum* dans les régions voisines du cercle arctique et leur *minimum* dans la zône intertropicale ; mais il n'en existe pas qui, ayant leur plus grandes espèces dans les contrées tempérées ou peu

Digitized by Google

chaudes, présentent une taille moindre à mesure qu'on les suit vers l'équateur ou vers le pôle.

MAMMIFÈRES DOMESTIQUES.

Les propositions précédentes ne sont pas généralement applicables aux animaux domestiques.

Dans plusieurs espèces domestiques la taille primitive s'est conservée ou n'a été que très-légèrement modifiée.

Dans d'autres espèces, il existe des races beaucoup plus grandes, d'autres beaucoup plus petites que le type primitif, mais la taille *moyenne* des races diffère peu ou ne diffère pas de ce type; en sorte que l'espèce, considérée dans son ensemble, n'a au total que peu ou point augmenté ou diminué.

Les espèces qui ont subi une légère diminution sont toutes au nombre de celles que l'homme néglige généralement et nourrit mal.

Les variations individuelles de la taille sont renfermées dans des limites beaucoup plus étroites que les variations de race.

RACES HUMAINES.

Au contraire de ce qui a lieu pour les animaux domestiques, les variations de race sont chez l'homme renfermées dans des limites beaucoup plus étroites que les variations individuelles.

La taille des femmes est moins variable que celle des hommes. Ainsi elles sont beaucoup plus petites que les hommes chez les peuples de très-grande taille, et la différence devient au contraire très-faible chez les peuples de petite taille.

Les peuples les plus remarquables par leur grande taille habitent généralement l'hémisphère austral. (Les peuples de très-petite taille se trouvant au contraire presque tous dans l'hémisphère boréal, comme on l'a indiqué depuis long-tems.)

Parmi ces peuples de très-grande taille, les uns vivent sur le con-

Digitized by Google

tinent de l'Amérique méridionale, les autres, dans divers archipels de l'Océan du sud, et l'on peut même remarquer qu'ils forment ainsi dans l'hémisphère austral deux séries, l'une continentale, l'autre insulaire, toutes deux assez irrégulières et plusieurs fois interrompues, mais commençant également à 8 ou 10° de latitude sud, et se terminant aux environs du 50e degré.

Toutefois, il existe aussi dans l'hémisphère austral des peuples dont la taille est au-dessous de la moyenne, et réciproquement, dans le boréal, des peuples dont la taille surpasse cette moyenne. Or, en comparant la position géographique de ces peuples à celles des peuples extrêmement grands ou extrêmement petits, on arrive à ce résultat en apparence paradoxal, et cependant facile à expliquer en partie, que des peuples de petite taille vivent presque partout près des nations les plus grandes du monde entier, et réciproquement, des peuples de haute taille près des nations les plus remarquables par l'exiguité de leur stature.

Les variations de taille des races s'expliquent, mais en partie seulement, par l'influence du climat, du régime diététique et du genre de vie.

Il est au moins extrêmement probable que la taille du genre humain, malgré quelques variations locales, n'a pas sensiblement diminué, et cela, non pas seulement, comme l'établissent tant de genres de preuves, et comme il est universellement connu, depuis les premiers siècles historiques, mais même depuis l'époque la plus ancienne que l'on puisse concevoir dans la vie du genre humain, la science pouvant suppléer, pour cette question si souvent controversée, à l'absence de tout monument, et remonter au-delà de toute époque historique.

Isidore Geoffroy Saint-Hilaire.

Digitized by Google

ÉDUCATION.

L'éducation publique est un des actes les plus graves de la vie des sociétés; c'est le grand legs d'une génération à celle qui lui succède, et le mode de répartition des richesses intellectuelles bien plus encore que celui des richesses matérielles dépose à l'avance au sein des nations le germe de leur histoire future. Cet héritage est à la fois la consolidation du passé et la préparation de l'avenir. On ne saurait arriver à une solution complète du problème de l'éducation publique, qu'après avoir posé les bases du problème plus général de l'organisation sociale. L'éducation est le contrat social pour les enfans; mais jusqu'ici la politique, dans ses lois et dans ses réglemens, a oublié les droits de l'homme durant cette période qu'elle a nommée *minorité*. La loi a inscrit en tous lieux le mot de liberté, mais les écoles sont demeurées hors la loi, et l'arbitraire forme la base du code du premier âge.

Les vices que présente la constitution actuelle de l'instruction publique, les obstacles infranchissables qu'elle oppose au développement des capacités naturelles sont matière à sérieuses pensées. Les générations ne pourront prétendre à marcher vers le régime de l'égalité qu'autant que leur enfance aura grandi sous l'influence de ce principe nouveau. Si le mérite doit former la seule distinction parmi les hommes, il faut qu'il commence par former la seule distinction parmi les enfans. Mais le peuple n'en est-il pas encore à implorer de la munificence de ses représentans le bienfait des écoles primaires? Là se résume toute son histoire.

L'article que nous offrons à nos lecteurs n'aborde pas la question sous son point de vue politique le plus élevé, mais il

Digitized by Google

est empreint tout entier d'une délicate sensibilité et d'une appréciation profonde de la condition douloureuse des élèves et des maîtres. Qui n'a été témoin des désordres de cette vie de collége où tous les âges sont grossièrement entassés? Qui n'a gémi sur le sort de ces enfans qui, au sortir du berceau, sont enlevés aux tendres soins de leur mère, pour être brutalement remis à l'impitoyable despotisme des pédagogues subalternes?

DE L'ÉDUCATION PUBLIQUE.

Faire l'éducation d'un être, c'est le former, le conduire depuis l'éveil de la première idée jusqu'à son organisation complète (*educere*), c'est faire pour l'être pensant ce que la mère fait pour le corps en portant neuf mois l'enfant dans son sein et en le mettant au monde.

L'éducation comprend le physique et le moral, parce que tous deux se lient et se mêlent dans l'être pensant. Égaux ou non à leur naissance, les hommes sont élaborés par l'éducation, comme la matière par l'ouvrier. Quelle que soit cette matière, l'habileté de l'artisan est d'en tirer le meilleur parti possible, le but de l'*éducateur* est le même.

Dès lors peut-on croire que tout homme soit propre à l'éducation? c'est comme si l'on disait que tout homme peut construire une machine à vapeur. Et cependant on vante l'éducation de famille, comme si le titre de père vous conférait la capacité d'*éducateur*! Autant vaudrait-il dire que d'avoir une montre vous rend horloger... Certes, dans l'état actuel de l'éducation, mieux vaut encore un père qu'un bachelier ès-lettres patenté professeur. Mais là n'est pas la question; entre deux choses, l'une peut être pire sans que l'autre soit bonne.

En se réunissant en société, les hommes ont cherché le bien-être; ils l'ont trouvé dans la division de la main-d'œuvre qui a

Digitized by Google

permis à chacun de s'occuper uniquement d'un travail qu'il est parvenu ainsi à perfectionner dans l'intérêt de tous. Depuis lors il n'est venu dans la pensée de personne de réclamer contre un tel état de choses ; nul ne s'est avisé de se faire en même tems tailleur, boulanger, maçon. Chacun a pris sa part dans la grande fabrication humaine, sentant qu'il ne pouvait réunir en lui tous les talens de production.

Ainsi l'un est devenu marchand, l'autre soldat, l'autre agriculteur, et restait une grande, une importante fonction à exercer, celle d'*éducateur*, et tout le monde a crié : Moi, je suis capable de la remplir. — C'était donc une bien facile tâche que celle de former des hommes ? — Nul ne le pense. — Et vous voulez que sans capacité particulière, sans études, sans le tems nécessaire peut-être, un père devienne éducateur ?...

Vous concevez la nécessité d'un apprentissage, d'un talent acquis pour raccommoder vos bottes, et vous ne croyez pas qu'il en faille pour l'éducation d'un enfant... Quelle folie !... Mais cette opinion vous ne la conserveriez pas si l'éducation publique était organisée comme elle devrait l'être. En voyant des maîtres habiles, uniquement consacrés à élever vos enfans, vous sentiriez qu'ils peuvent mieux que vous remplir cette fonction sainte et pénible. Alors vous diriez avec nous *que l'éducation privée est une anomalie dans la société, que l'éducation publique est seule raisonnable et féconde.*

Mais cette éducation publique où la trouverez-vous par le tems qui court ? Est-ce dans nos colléges, dans nos pensionnats ? Pitié, mille fois pitié !... Des langues mortes, des méthodes mortes, des hommes morts. Ni unité dans les vues, ni convergence dans les efforts. Là encore ce sont des éducations particulières recommencées chaque année sur un mode nouveau, par un maître nouveau, ou plutôt je me trompe, le professeur ne s'occupe que de l'instruction ; dans les colléges, les éducateurs sont les enfans eux-mêmes ; ils se dirigent, se forment seuls, entre eux et comme ils peuvent.

Digitized by Google

C'est donc une chose claire, il n'est point d'éducation publique chez nous ; partout c'est l'éducateur privé qui façonne : éducation du père de famille, éducation de l'homme payé pour le remplacer, éducation que l'enfant prend seul à tout hasard. — Et puis, étonnez-vous que des hommes ainsi faits apportent à vingt ans dans la vie des opinions différentes, des morales diverses et des croyances contraires. Ne sont-ils pas élèves d'éducateurs différens ? N'est-ce pas de l'*individualisme* monnoyé sous toutes les formes et à toutes les effigies ? Comment y aurait-il concorde dans l'humanité ainsi composée d'élémens hétérogènes ? Quelle force espérer de puissances isolées les unes des autres, qui se dépensent à se combattre mutuellement, et ne tendent jamais ensemble au même but. L'unité d'efforts conduit seule à de grands résultats, et comment l'obtenir avec une éducation qui crée autant d'individualités que de familles. Au moyen âge, tout tendit d'un même élan à l'affranchissement sous la forme catholique, parce que l'éducation, qui était une pour tous, formait une nation compacte et uniforme. Aussi voyez quels incroyables fruits sont nés de cette tendance universelle ! Esclavage détruit, monumens achevés, sciences retrouvées dans les monastères, législations créées, un monde... un monde entier renversé depuis sa base et rebâti sur des fondemens si larges, si profonds, qu'après cinq cents ans de démolition les traces en restent encore partout !... Que pouvons-nous opposer à de semblables travaux, nous jetés si loin en avant dans la civilisation, nous si supérieurs à nos pères pour les sciences et l'industrie ? Qu'ont produit nos inventions modernes de comparable à la demi-barbarie du moyen âge ? Nos ancêtres avaient élevé plus de monumens que nous n'avons pu en détruire.

Nous croyons inutile d'appuyer davantage à cet égard. Qui oserait nier que le manque d'unité dans les efforts d'une société et que l'état hostile de ses membres ne lui ôtent tout pouvoir d'arriver à un but élevé ? Et qui voudrait dire que l'éducation donnée aux générations modernes n'a point ce résultat ?... C'est donc à

Digitized by Google

créer une éducation publique qu'il faut tendre, car là est l'avenir du monde. Mais sur quelles bases faudrait-il la placer?

Nul doute que cette éducation ne doive être confiée aux plus capables. On ne prend pas un aveugle pour guide dans une route inconnue. Mais où chercher ces capacités éducatrices? quel devra être leur caractère?...

Deux puissances ont action sur l'enfant, la force et l'amour. Il faudra donc prendre les éducateurs parmi les représentans de ces deux puissances, c'est-à-dire dans les deux sexes qui forment l'humanité. Ceci a besoin de développemens, et nous oblige à prendre la question de plus haut.

L'inclination d'un sexe vers l'autre se fait sentir dès la première enfance; elle est générale, visible pour tous. Malgré l'organisation de nos sociétés modernes, qui tend à isoler la femme de l'homme même sous le toit paternel, un secret penchant porte la petite fille vers son père, le petit garçon vers sa mère. Voyez comme la première, après une faute, cherchera avec plus de confiance les bras du chef de famille, sûre d'y trouver indulgence et affection. Elle sent instinctivement que ses larmes, sa faiblesse, auront plus de pouvoir sur l'être fort et protecteur que sur l'être de même nature qu'elle. Une petite fille qui pleure est une femme, même aux yeux de son père. N'objectez pas que plus tard la jeune vierge ne laissera plus tomber ses secrets dans le cœur de ce père. Si la jeune fille devient timide, c'est que son père est encore un homme pour elle; ce n'est pas moins de confiance, mais plus de pudeur. Cela ne prouve pas qu'elle aime moins, au contraire; car pour l'amant lui-même les aveux sont difficiles, entrecoupés de rougeur, de silence et de larmes. Ce changement avertit seulement qu'elle a fait un pas de plus dans la vie. Toutes ces remarques s'appliqueront également aux jeunes garçons à l'égard de leur mère. Qui de nous, pour peu qu'il ait des souvenirs de son enfance, ne peut justifier par lui-même la justesse de cette observation? Que de fois n'avons-nous pas vu l'écolier têtu et révolté, le petit homme, froissé dans sa dignité et son orgueil

Digitized by Google

par l'homme grand, s'emporter à la colère, aveugle et sourd à tous les conseils? Eh bien! que la main de sa mère vienne alors se reposer, amicale et caressante, sur sa tête en feu, que sa voix lui parle avec tendresse et pitié..... et vous verrez s'apaiser les bouillonnemens de cette ame, et la fureur tomber, et les pleurs, précurseurs de la soumission, courir sur des joues empourprées. Ni la présence, ni la voix d'un homme n'auraient eu ce pouvoir; l'influence des sexes existe dès que l'être peut sentir et penser.

Ces observations étaient indispensables, car nous croyons que c'est sur elles que devra se fonder le système de l'éducation des enfans. Ce n'est en qu'en basant celle-ci sur l'emploi simultané de l'homme et de la femme que l'on pourra acquérir sur les élèves cette influence qui fait seule le succès des maîtres.

Mais, outre la division de sexe que nous croyons utile de conserver dans les établissemens destinés à l'éducation des enfans (1), il en faudrait une autre fondée sur l'âge et le développement des facultés intellectuelles.

Il est une époque où une révolution morale s'opère chez l'enfant, où je ne sais quel voile mystérieux semble se soulever devant son esprit, et lui laisser voir quelque chose de la belle et immense nature. Alors il commence à s'intéresser à la vie; son cœur devient plus chaud, son raisonnement plus vif à saisir les rapports, à étudier les sensations: c'est *l'adolescence*, âge placé entre la puérile paresse de l'enfance et les rêves ardens de la jeunesse, qui vient un plus tôt, un peu plus tard, selon les individus ou les sexes, mais qui doit arriver pour tous entre douze et dix-huit ans. A cette époque l'élève est plus accessible aux conseils de la raison, plus impressionnable aux affectueux re-

(1) A mesure que j'avance, je sens malheureusement que je laisse des vides, mais le tems me presse, l'espace me retient. Je suis comme l'homme dans la vie; chaque fois que je voudrais m'arrêter, la nécessité crie derrière moi: *Marche, marche....* Il faut aller. Ailleurs, mes idées sur l'éducation recevront plus d'étendue; mais, dans un article aussi rapide que celui-ci, je dois nécessairement m'interdire un grand nombre de développemens.

Digitized by Google

proches, plus facile à conduire par l'imagination et l'enthousiasme; c'est alors surtout que l'éducation *dramatique* aura pouvoir sur lui.

Séparez donc les *enfans* des *adolescens*, et modifiez les moyens d'influence que vous emploierez à leur égard, selon l'avancement de leur intelligence (1).

Nous avons indiqué la base sur laquelle devrait être assise l'influence des éducations; il s'agit maintenant de trouver les moyens de conserver cette influence indispensable au succès.

Respect et *amour*, voilà ce qu'il faut inspirer à l'élève: *respect*, en se montrant supérieur à lui en savoir et en moralité; *amour*, en rapprochant cette supériorité de sa faiblesse, en l'aimant, et en lui montrant qu'on l'aime.

Nous n'avons rien à dire sur la supériorité intellectuelle et morale de l'éducateur; tout le monde sent en quoi elle doit consister, comment elle devrait s'exprimer et se faire connaître à l'enfant : le plus difficile sera de lui prouver qu'on l'aime, et d'obtenir ainsi de lui affection pour affection.

Dans l'état actuel de l'éducation, l'obstacle le plus grand à l'attachement des élèves est le système pénitentiaire établi contre eux par les maîtres, et ce système prend sa source dans le désir immodéré d'obtenir des résultats rapides en instruction. A l'âge où l'enfant a besoin de dépenser sa vie extérieurement, où il lui faut de l'air et de l'espace pour développer son être, nous le clouons à une table entre des livres, et nous le forçons à produire avant sa saison. Nos écoles sont de véritables serres chaudes, où l'art trompe la nature, et l'oblige à porter des fruits hâtifs et imparfaits qui tarissent d'avance la séve dans un plant

(1) Il y a un âge qui précède l'enfance et l'adolescence, c'est celui où l'être qui vient de naître ne sent et ne pense encore que vaguement. Cet âge a aussi son éducation propre; mais nous croyons que c'est à la mère seule de la donner, parce que cette éducation se trouve mêlée indivisiblement avec les soins qu'elle doit à son enfant. Du reste, nous le répétons, cet article ne peut donner qu'un aperçu fort incomplet du système que nous indiquons.

Digitized by Google

vigoureux. Notre société a séché jusqu'aux joies du premier âge; elle n'a plus permis d'enfance aux hommes, et ce premier tems d'insouciance et de folâtrerie est devenu l'apprentissage du travail et des larmes. Qu'en est-il résulté? C'est que là, comme partout où les usages contrarient la nature, il a fallu avoir recours aux châtimens, à la peur. Les éducateurs sont devenus des espèces d'exécuteurs des hautes-œuvres, patentés pour supplicier l'enfance; et, forcés d'arriver à un but dans un tems donné, ils ont employé, comme les postillons des malles-postes, le fouet et l'éperon. Belle merveille, après cela, que les enfans n'éprouvent pour eux nulle affection! Quel moyen d'aimer celui qui sans cesse se trouve entre vous et les goûts naturels de votre âge, qui vous force à dépenser péniblement un présent qui vous plaît, au profit d'un avenir qui vous est indifférent. Toute loi contraire au penchant de la nature ne peut espérer que haine et révolte. Laissez donc à l'enfance son développement de joie et de récréation; n'improvisez pas des savans de quinze ans, frottés et saturés d'une instruction précoce, mais que vos efforts tendent à faire des hommes pour l'avenir. Laissez cette organisation mécanique et régulière de nos pensionnats, où l'on fabrique dans le moins de tems possible des éducations de pacotille, comme s'il s'agissait de faire des pointes de Paris, et où tout est donné à la forme et rien au fond. Que les enfans reçoivent vos leçons dans des entretiens variés, capricieux, rapides, mais souvent répétés. N'abusez pas des livres, ils matérialisent l'ennui. Que l'enfant plutôt regarde, étudie ce qui l'entoure. Plus tard vous rappellerez la science écrite au secours de *l'adolescent;* vous livrerez à son esprit, plus curieux, plus capable de vouloir, une nourriture devenue nécessaire; mais vouloir l'y habituer plus tôt, c'est donner des alimens solides à l'être naissant qui n'a encore besoin que du lait de sa mère.

En suivant une pareille marche, vous pourriez espérer amour de vos élèves, car vous vous serez servi de votre autorité pour les intéresser, les instruire, et non pour les châtier. Votre main

Digitized by Google

ne sera point levée lorsqu'ils auront mal fait; mais les reproches, la froideur de quelques instans, mille autres moyens dont vous ne soupçonnez pas la puissance, vous auront mis à même de lui faire comprendre ses fautes sans le dégrader à ses propres yeux. Il en est des pensionnats comme des peuples; plus les princes sont rigoureux, plus il y a de canaille.

Récapitulons, en quelques phrases, les points fondamentaux de cet article :

1° *L'éducation de famille est une anomalie dans l'état social;*

2° *Il faut que la société forme un tout cohérent; il faut que l'éducation soit publique;*

3° *L'éducation des enfans doit être fondée sur l'influence simultanée et convenablement exercée de l'homme et de la femme;*

4° *Les élèves doivent être partagés en enfans et en adolescens;*

5° *L'instruction ne doit pas être trop hâtive pour ne pas nuire à l'éducation;*

6° *Les punitions corporelles doivent disparaître.*

Jusqu'à ce que ces changemens aient eu lieu, jusqu'à ce qu'une réformation de l'éducation ait armé les instituteurs d'une puissance *morale*, malheur à tout homme de cœur et d'esprit sur lequel les circonstances auraient jeté une robe de maître d'école! Comédien dégoûté, il faudra qu'il joue sans cesse un rôle aussi ennuyeux pour lui que pour les autres, qu'il lutte contre des impressions déjà funestes, déjà vieillies dans l'élève, qu'il combatte les faiblesses ou l'aveuglement des parens, qu'il instruise vite et qu'il ne soit pas trop sévère; car on lui demandera également compte et de l'ignorance de l'élève ou de ses plaintes. Espèce d'animal domestique apprivoisé pour le service du père de famille, il faudra que son ardeur ne se relâche jamais, que son humilité ne se démente pas. Il devra se figurer comme une sorte de machine à façonner des hommes, louée à tant par jour, et qui doit fonctionner sans se déranger. Et qu'il ne cherche pas follement à acquérir quel-

Digitized by Google

que forte influence sur ses élèves ; elle serait bientôt détruite par la conduite du monde. L'enfant n'aime et ne respecte que ce qu'il voit aimer et respecter à ses parens. Non, être maître d'école, c'est vendre son ame, son esprit, sa science en détail, au cachet et à des acheteurs qui ne s'en soucient pas ; c'est redresser des bossus qui veulent l'être, réchauffer des morts sur sa poitrine ; s'user dans une attention non interrompue à l'égard d'étourdis, ou dans une colère perpétuelle contre des paresseux. Et quand la vie se sera ainsi écoulée, apportant à chaque jour son ennui, son pain amer ; quand cette existence d'abnégation se sera longuement traînée au milieu des dédains et de l'obscurité, la vieillesse viendra pauvre, déconsidérée, solitaire ! Heureux encore si, à travers cette route pénible, des efforts consciencieux, mais inutiles, des tentatives nouvelles, en excitant contre l'éducation la jalousie des concurrens, n'ont pas à ajouter à ses dégoûts les tourmens d'une calomnie acérée ; heureux si, après avoir jeté toutes ses facultés dans l'éducation d'un élève préféré, l'avoir entouré de ces soins du cœur que l'argent ne paie pas, cet enfant d'adoption ne vient pas lui rappeler cruellement que le maître d'école n'a droit à rien au-delà de son salaire !

Tant de causes de dégoût suffiront toujours pour éloigner de l'éducation publique les hommes capables de lui imprimer un mouvement favorable ; ou, si la force des choses les y entraîne, leurs efforts, paralysés de toute part, resteront sans autre résultat que des souffrances cruelles pour eux et quelques succès isolés et incomplets.

E. Souvestre, *maître d'école à Nantes.*

Digitized by Google

MOEURS.

FRAGMENS SUR LA VALACHIE.

C'est un beau pays que celui que tant de rivières arrosent, que des montagnes, couvertes d'une chevelure touffue de chênes, de hêtres, de sapins, entourent et protègent, que baigne le large Danube, mer courante, qui caresse de ses flots abondans des îles nombreuses à l'éternelle verdure. Pourtant le fleuve change peu à peu en marais infects les riches plaines qu'il devait fertiliser; et des serfs, pis que des serfs, des Valaques, ne connaissant le maître (qui change parfois tous les ans) que par le bâton des valets, appauvrissent un sol fécond plutôt qu'ils ne le cultivent. Quatre nations, deux races d'esclaves, les Valaques et les Bulgares, deux races d'oppresseurs, les Turcs et les Grecs, se partageaient cette terre, peuplée et dépeuplée par flux et reflux, quand la Russie l'a définitivement saisie dans les serres qui, depuis deux siècles, la pressent et la lâchent tour à tour. Les Grecs, fermiers des boyards, paient la rente, et exploitent les villages; seuls ils ont le monopole de vente et d'achat. Sur vingt mesures de blé, ils en prélèvent une, achetant le reste à leur estimation; ils ont affermé aussi la tyrannie, ses profits rentrent dans leur bail. Force est au paysan de vendre, car le pandour est là, réclamant la part de la Turquie, l'impôt d'une mesure sur dix, exigé en espèces et non en nature, et le Grec seul a l'argent. Le raisin vendangé, les cuves remplies, le fermier accourt; il prend d'abord largement son vingtième, achète ce qui reste, encave le vin, qui ne lui revient pas à un sou la bouteille, et le revendra dix le lendemain. Cependant le serf, Bul-

Digitized by Google

gare ou Valaque, peut cultiver autant de terrain qu'il lui plaît; dîmes et vingtièmes, impôts et rentes prélevés, le produit de tout ce qu'il ensemence, dans ces immenses friches, lui appartient; et il ne doit plus au maître que douze journées de son travail.

Tout cela est arraché au Valaque à coups de bâton : sale, paresseux, obstiné, il ne menace jamais, mais assassine, incendie, et venge son indépendance par le crime et dans les ténèbres. Parfois il s'associe au Turc pour dévaster le pays qui ne le nourrit plus, et égorger le Grec qui l'opprime : il passe sa vie au cabaret, tenu au profit du fermier, se rend, sans chanceler, d'une taverne à l'autre à mesure qu'il tarit le vin, qui ne fait pas plus d'effet sur lui que sur le broc où on le verse. Il boit, boit encore, boit toujours, tant qu'il a argent, crédit, ou un haillon à vendre; chante, danse, fête le Bohémien qui réchauffe sa joie aux sons discordans du violon, du *gaëtan*, de la *guzla* (1), et, quand l'esclave n'a plus rien pour alimenter l'orgie, il rentre chez lui, bat sa femme, ses enfans, et dort, jusqu'à ce que le bâton le réveille.

Près de la maison souterraine du Valaque, s'élève celle du Bulgare; ce dernier est debout dès l'aube du jour; actifs et utiles, presque depuis l'heure où ils ont pu se tenir sur leurs petites jambes, ses enfans se partagent le travail de la maison; sa femme, ses laborieuses filles, égaient de leurs chants les occupations du ménage : le drap des habits est tissé de leurs mains; ce sont elles qui filent le chanvre, la laine, le coton. Tout se fait en commun. Un des Bulgares du village a-t-il une maison à bâtir; toutes les familles de ses compatriotes se réunissent : ceux-ci coupent les pièces de bois, ceux-là les équarrissent, d'autres préparent le mortier, la paille; apportent les joncs qui formeront la toiture. Y a-t-il au loin un champ à ensemencer; tous y

(1) *Gaëtan*, sorte de musette; *guzla*, guitare à une corde.

Digitized by Google

vont : les petits enfans, la grande gaule en main, guident les bœufs et tracent leur sillon. Est-ce moisson à faire ; les jeunes filles, tenant la faucille, se partagent le champ d'épis mûrs. Celle qui est à la tête commence une chanson mélancolique et douce ; un *chant tirant*, comme on dit dans le pays ; les autres l'accompagnent en chœur par un doux murmure, à peine articulé. Ces hordes demi-sauvages se plaisent à ces poésies, épanchemens populaires pleins d'attrait et de naïveté.

L'ouvrage fini, femmes, vieillards, jeunes filles, garçons, réunis, entremêlés, au travail font succéder la danse, le joyeux *Kolo*. Se tenant tous par la ceinture, ils s'ébranlent, doucement d'abord, puis, avec une vivacité de plus en plus turbulente ; celui qui conduit le branle gesticule avec un bâton ; et la danse s'animant toujours, ils finissent par sauter, en remuant bras et jambes, avec une telle énergie, que le proverbe dit : qu'il n'y a qu'un Bulgare qui puisse résister à la danse bulgare. Les fêtes, comme les travaux, se passent en famille ; jamais Bulgare ne s'attable au cabaret ; il y va remplir la cruche, qu'il revient vider chez lui.

Ces habitudes d'ordre et d'activité portent leur fruit : premier à payer l'impôt, d'aussi bonne heure, le jour de corvée, au champ du maître qu'au sien propre, le Bulgare est riche. Dans la petite Valachie, où, depuis la révolte du pacha de Widdin, Paswan-Oglou, nombre de Bulgares se sont réfugiés, il y en a qui possèdent jusqu'à cinq et six cent mille francs écus. Des troupeaux de deux cents chevaux paissent-ils dans une grasse prairie ; demandez à qui ils appartiennent : à un Bulgare. Des champs de blé, à épis pressés, se rident-ils, sur une vaste surface, au souffle du levant qui les dore ; ils sont au Bulgare. Mais, si une malheureuse vache, maigre et épuisée, se traîne sur quelques landes desséchées, c'est, à coup sûr, la vache du Valaque.

Depuis des siècles ces deux peuples vivent côte à côte dans le même village, sans que leurs mœurs se mêlent, s'altèrent ou s'a-

Digitized by Google

méliorent. Ils parlent la même langue, existent sous la même tyrannie, souffrent des mêmes invasions, et ne se confondent point, ne s'allient point entre eux, séparent leurs jeux et leurs travaux. Le Bulgare, qui s'estime fort au-dessus du Valaque, voit dans le Grec un supérieur; le Grec accepte la suprématie sur les deux races serves, et se prétend de caste supérieure au Turc, jusqu'à ce que le bâton et le yataghan lui fassent baisser le ton à son tour.

Dans cette guerre, organisée entre des races diverses, le Grec se dérobe à la tyrannie du sabre, à force de ruse et d'adresse, de souplesse et d'esprit. Le Bulgare a pour lui l'activité, l'industrie, une infatigable patience; quant au Valaque, en vérité, on serait tenté, en regardant autour de soi, de le croire le mieux partagé : il a l'insouciance; il oublie la veille, et ne s'inquiète pas du lendemain. Le vin abondant, toujours bon, et à bas prix, est son seul besoin. Du reste, sa *mamalingua* lui suffit; il la prépare en jetant de la farine dans un vase aux trois quarts plein d'eau; il fait bouillir ce mélange sur un feu qui ne lui coûte rien, et que, dans le plat pays, éloigné des montagnes et des bois qui les couvrent, il alimente avec la fiente des troupeaux. La pâte, remuée jusqu'à ce qu'elle s'épaississe, est jetée, pour y refroidir, sur le manteau étendu à terre. Avec cette espèce de flan et un morceau de fromage, un Valaque est plus riche qu'un roi; il a de quoi garnir sa panse; dès-lors il ne travaille plus, et regarderait toutes les richesses de la terre sans envie.

J'ai connu un Grec qui avait voyagé, et s'étant enfin fixé dans le Pérou Phanariote, car c'est ainsi qu'on appelle ces lisières du Danube, il tenait près d'Orsowa une des immenses fermes du pays. Ordinairement un Grec, en Valachie, n'a d'autre but que de s'enrichir au plus vite, pour aller ensuite manger son bien, soit à Thérapia, soit dans quelque autre de ces ravissans villages de palais qui couronnent le Bosphore, et où ces enrichis se viennent coller comme une moule à sa roche. Giatani P**** avait, disaient ses compatriotes, bien d'autres prétentions

Digitized by Google

ridicules; il voulait instruire et civiliser. Il bâtit, à ses frais, une église, une école; l'une et l'autre restèrent désertes. Dans son zèle, il courait les rues, bâtonnant les paysans pour les rendre religieux et dévots. Ses efforts furent vains; ses paysans n'allaient, ni n'envoyaient leurs enfans, pas plus à l'école qu'à l'église : « A quoi bon, » disaient-ils, « nous avons vécu sans cela, nos enfans feront comme nous; » et ils continuaient de se moquer de l'activité de leurs voisins Bulgares : « Ils se donnent bien de la peine, » répétaient ces philosophes stationnaires, « à quoi bon! »

La population n'était, tout au plus, que de deux mille ames végétant sur cette propriété de douze à quatorze lieues d'étendue; et pour ce bien, qui, en France, rapporterait plusieurs millions, la rente payée ne se montait qu'à quinze mille *grossia*, c'est-à-dire cinq mille francs. Les denrées n'ont, à la vérité, presque aucune valeur à cause de leur abondance même. Un agneau coûte quatre grossia, vingt-quatre sous. Les volailles, qui vivent à discrétion dans les champs de maïs autour des fermes, sont en si grand nombre, que l'on ne mangeait, chez Giatani, ni bœuf, ni viande de boucherie : le cuisinier lançait, au hasard, son bâton dans la cour, certain que l'oie, le poulet, le dindon qu'il frapperait serait gras et bon.

Les récoltes sont quelquefois si riches que l'on est encombré de grain, et que pour le conserver on l'enterre. Voici comment. On ouvre un puits de 5 à 6 pieds de profondeur; on y fait descendre un paysan, qui travaille des pieds, des mains, et creuse autour de lui, élargissant ce trou en forme de gourde. Cette cavité nivelée, battue, garnie de paille, reçoit le grain vanné et nettoyé, qui est ensuite recouvert de paille et de terre bien foulée. Ce magasin se rouvre tous les six mois, pour qu'on puisse examiner l'état du blé, quelquefois attaqué par un insecte qui le vide complètement, auquel cas la seule ressource est de le retirer pour le vendre de suite, ou en faire de l'eau-de-vie.

Cette fertilité du terrain résiste à l'impéritie des cultivateurs,

Digitized by Google

à la tyrannie des fermiers et des propriétaires. La petite Valachie surtout, et le Bannat qui l'avoisine, sont un paradis terrestre, une terre de bénédiction. Le sol se passe de culture, les animaux de soins, tout prospère comme de soi-même. Si vous faites tirer le lait d'une des chèvres à mamelles traînantes que conduisent les femmes du pays en filant leur quenouillée, et que, refusant de le payer, vous le rendiez à la paysanne, sans se fâcher elle le fait boire à la chèvre, convaincue qu'il retourne d'où il vient.

Les superstitions, les coutumes, tout dans le pays porte l'empreinte de cette richesse de la nature. Le caractère de tristesse et de mélancolie qui vient des institutions est adouci par la prospérité extérieure. La nature est trop riante pour que le malheur y soit complet. Aussi les chants, que ces peuples mêlent à toutes les actions de la vie, empruntent-ils quelque chose de ce charme du climat; ils naissent avec la même abondance que les fruits et les fleurs, se colorant comme elles, non sous l'empire d'une volonté humaine, mais sous celui, caché et irrésistible, d'une belle et riante nature. J'ai entendu plusieurs de ces ballades populaires, et je cède à la tentation d'en donner un ou deux échantillons, traduits presque mot à mot:

LA FILLE ET LE POISSON.

La jeune fille assise, et rêvant sur la plage,
Se dit, suivant de l'œil les ondes sans rivage:
« Est-il chose, bon Dieu, plus vaste que la mer,
» Plus longue que le champ? plus prompte à fendre l'air
» Que le cheval? Est-il, à la bouche altérée,
» Chose plus que le miel sucrée?
» Est-il objet plus cher que le frère à la sœur? »
S'arrêtant sur le dos de l'onde blanchissante
Un poisson répondit: « Dans sa vaste grandeur
« Le ciel, pauvre fille ignorante,
» Est plus grand que la mer; la mer borne le champ;
» Le regard est plus prompt que le coursier rapide;
» Au sucre comparé le miel paraît acide;
» Et plus cher mille fois qu'un frère est un amant. »

Digitized by Google

LES TROIS JOIES D'AMOUR.

Or, écoutez : la dame d'Erdelska
Plante un sapin, et de ses mains de reine
Elle l'arrose, en lui contant sa peine :
Un jour ainsi, triste, elle l'invoqua :
« O vert sapin, croîs, grandis, je t'en prie.
Que tes rameaux caressent la prairie,
Et que ta cime aille frémir aux cieux :
Puis, laisse-moi, montant de branche en branche,
De Bude, au loin, voir la muraille blanche,
Et voir Jovan, Jovan le valeureux !
Est-il toujours beau, fier, plein de jeunesse ?
Verrai-je encor la plume qui se dresse
Sur son kalpac joyeuse d'onduler ?
Son fier coursier, à la noire crinière,
Releve-t-il toujours sa tête altière ?
Ah ! dans les airs que ne puis-je voler !... »
Elle a parlé, sans croire être entendue ;
Mais jusqu'au Ban sa voix est parvenue,
Lui, le seigneur, son maître et son époux.
« De par le ciel, réponds, femme infidèle,
Plus qu'Erdelska, dis, Bude te plaît-elle ?
Jovan est-il plus beau que ton époux ? »
Il dit : tremblante, ainsi répondit-elle :
« Plus qu'Erdelska, non Bude n'est point belle,
Jovan n'est pas plus beau, plus fier que vous.
Non : mais Jovan fut ma première joie :
Premier rayon que la jeunesse envoie,
De mon amour son regard fut l'éveil.
Ma coupe, hélas, d'abord de fleurs chargée,
Puis dans le vin jusqu'au rebord plongée,
L'est aujourd'hui dans l'absinthe et le fiel. »

La fertilité du sol, ces bienfaits de la terre et du climat s'achètent chèrement, et trouvent de cruelles compensations dans l'anarchique tyrannie qui déchire le pays. Sans compter les invasions qui, tous les dix ou douze ans, balaient des populations entières ; sans compter les malheurs qui accompagnent la disgrace de l'hospodar, le déplacement de l'*ispravuique* russe (receveur),

Digitized by Google

ou du pandour turc, les mutations de propriétaires (les boyards, noblesse inerte et corrompue, qui passent leur tems à intriguer et à étaler un luxe insolent à Bucharest, jouant et perdant d'immenses propriétés), outre toutes ces sources de malheurs, la haine des paysans pour tous ceux qui les exploitent, Grecs et Turcs, expose les fermiers à des dangers journaliers. Une nuit, au moment ou Giatani célébrait, avec sa famille, la gaie solennité de Noël, une lueur effrayante, pénétrant à travers les croisées, vient tout à coup éclairer sa fête. Ses grandes meules, carrées comme nos maisons, ses immenses provisions de fourrage et de grain, illuminaient la campagne. On monte à cheval, on court; c'était à demi-lieue de là. Tout fut brûlé, et il n'y eut point de vengeance. Qui aurait-on puni? deux mille habitans peuplaient la propriété : c'étaient deux mille coupables, puisque c'étaient autant d'ennemis.

Ces événemens sont fréquens, et les bandes de Bohémiens qui courent le pays sont encore une cause éminente de dévastation et de malheur. Une horde de plus de soixante hommes étant venue faire halte sur les terres de Giatani, un de ses parens, jeune homme, nommé je crois Panagiotis, va, avec deux domestiques, les faire déguerpir. Ils s'étaient établis sur les lisières d'une forêt profonde, et dans le voisinage de vastes granges où l'on serrait des tonnes de vin, des paniers de blé, des toisons d'agneaux, enfin une quantité de provisions. Abritée par un demi-cercle d'arbres hauts et touffus, la bande avait dressé ses tentes. Le Grec s'avance vers la principale, un homme en sort : « Il faut partir, et vite, toi et ta horde, » lui dit fièrement Panagiotis. Le sauvage répond d'un ton humble : — « Cette terre et ce village appartiennent à Brancovano, au boyard. Vous êtes ses fermiers, je suis son esclave; laisse à l'esclave la place d'étendre son corps sur la terre du maître. » — « Il faut que tu t'en ailles, te dis-je, je le veux.. » — « Mais je ne suis pas seul, tu le vois ; il y a des femmes, des enfans; les tentes sont dressées pour la nuit, laisse-les dormir seulement jusqu'à l'aube. » — Va-t'en, » reprend

Digitized by Google

violemment le Grec, « hors d'ici, » et il ébranle le pieu fiché en terre qui retenait la toile. A l'instant le Bohémien élève la voix dans ce dialecte étrange et traînard, mêlé de mots peut-être originaires du phénicien, mais qui se retrouvent dans le grec littéral ; à cet appel cinq à six femmes nues sortent des tentes, tenant par le pied des enfans de neuf à dix mois, et brandissant contre l'étranger ces petites créatures, qui souriaient en leurs joues brunes et potelées. Le Grec persiste ; l'une d'elles alors fait tournoyer, comme un fouet, l'enfant nu, prêt à le lancer à la tête de Panagiotis, qui pour le coup recule, et s'enfuit devant une nuée de femmes, d'enfans, chiens, cochons, chèvres, bétail, qui se roulent pêle-mêle à sa poursuite.

Tout cela vit ensemble, bêtes et gens, se nourrissant l'un l'autre sans distinction de races : le petit chien tète la truie, le marcassin la chienne, le chevreau suit la brebis, le veau la jument ; c'est un dégoûtant mélange, où l'on a peine à reconnaître des espèces abâtardies, parmi lesquelles les Grecs, toujours amoureux de traditions miraculeuses, retrouvent le coursier d'Alexandre, Bucéphale, le cheval à tête de bœuf. Dans ces repaires, ces tentes, tissées de la laine de leurs troupeaux, que ces hordes nomades traînent après elles, femmes et enfans ne sont vêtus que de leurs longs et épais cheveux noirs. A quoi bon se couvrir? Élémens eux-mêmes, ils combattent les élémens corps à corps. La femme en mal d'enfant accouche sur la neige, y jette le nouveau-né ; il crie, devient bleu, noir, qu'importe? il ne peut que mourir, et, s'il meurt, n'était-il pas esclave? « Tant pis pour le maître, » dit la mère. Les contes les plus absurdes s'accréditent sur cette race détestée : ils enlèvent, dit-on, les enfans, tuent ceux qui ne peuvent se défendre, et mangent de la chair humaine.

Quand Panagiotis, mis en fuite, eut regagné son logis, un Valaque vint lui proposer de lui livrer le roi de la horde. Armé, suivi de quatre valets, le Grec monte à cheval, et trouve en effet, dans un lieu de vente, le vieux de la tribu, venu à la provision. Le Bohémien tenait un fouet ingénieusement tressé en fil de

Digitized by Google

laiton, fouet si beau « qu'il faut qu'il soit à moi, » se dit le Grec en l'apercevant. Le vieillard plaida avec humilité la cause des siens, « de ses enfans, » comme ils disent. « Sans tant de façons, il faut que tu me suives, » crie Panagiotis, et en parlant il se saisit du fouet, et force le sauvage à marcher devant lui. « Je te dirai le pourquoi dans ma maison, » est tout ce qu'il consent à répondre à des supplications répétées; à mi-chemin pourtant le vieillard tente de s'échapper, puis résiste; en le frappant de son propre fouet on le contraint d'avancer. Arrivé à la ferme, on le menace : « Je m'en vais te traiter de la belle manière, et te donner des raisons de crier, si à l'instant, dans ton damné baragouin, tu ne hurles à ta bande qu'elle ait à lever ses tentes et à décamper du voisinage. » Le patriarche pousse alors des cris perçans, et toute sa troupe accourt; pullule de tous côtés; tous se pressent contre la porte, qu'ils assiégent; les femmes jettent leurs enfans dans les cours par-dessus les basses murailles, criant que s'il y en a de tués le fermier en est la cause, et paiera. « Brancovano saura se faire rembourser ses esclaves, » et tous redemandent leur père, leur chef à grands cris. Il fallut capituler, consentir à fournir tout ce qui serait nécessaire à la horde, à condition qu'elle s'éloignerait sur-le-champ. Panagiotis garda le fouet. « Te voilà bien malheureux! tu t'en tresseras un autre, » dit-il au Bohémien.

C'est par tête que ces misérables paient tribut au boyard, et ils sont donnés, vendus, achetés à la volonté du maître, dont l'œil les poursuit dans la vaste étendue de la Valachie, où ils restent parqués sans en pouvoir sortir. L'Autriche les repousse, le Turc les déteste et les tue : sans foi, même entre eux, ils se dénoncent l'un l'autre, découvrant mutuellement leurs projets de fuite ou leurs retraites, et ils errent dans le pays comme dans une vaste prison. En Valachie, ils sont appelés Tzinganos, Tzinganoules, Zingaris en Italie, Guiphtis en Grèce, où il y en a quelques-uns que l'on reconnaît (bien qu'ils parlent grec, et suivent le rit grec) à leur ton traînard, à leur accent lent, à leur

Digitized by Google

teint cuivré, marques indélébiles de cette race *maudite de Pharaon*, disent les Grecs, ou plutôt à cause de Pharaon. Quelques Bohémiens, dégénérés aux yeux de leurs frères, séduits par l'amour du gain, lassés de la vie vagabonde, de la misère, et peut-être de la haine générale, s'arrêtent isolément dans les villes et dans les rares hameaux de la Valachie. Ils y exercent les métiers qui exigent une certaine industrie, et se font serruriers, chaudronniers, maréchaux-ferrans. Ceux-ci sont bien forcés de se vêtir; mais ceux qui, par bandes, courent la campagne, de forêts en forêts, et campent dans les clairières des bois, vont nus la plupart du tems.

Un de ces Tzinganos fut abandonné dans un village à huit lieues d'Orsowa; la nuit il couchait sous des hangars, au pied des meules, le long des haies : le jour, pour une portion de mamalingua, ou un demi-verre de vin, il faisait des commissions, aidait aux travaux de la campagne, et vivait, fils de la providence, attendant sa joie du soleil, et son pain de la main qui s'ouvre. Deux fois Giatani lui fit donner des habits; il était nourri à la grande ferme quand il s'y présentait, et, par un beau matin, on le trouva couché dans la cour. « Je suis bien ici, dit-il; je n'en sors plus. Tu m'as nourri et habillé, pourquoi veux-tu que je m'en aille? Tu vois bien que je suis ton esclave, et que ta maison est ma maison. » On le garda. On le nomma *Sokéré*, premier mot du bonjour bohémien. *Sokéré mora?* Comment te va?

Sokéré grandit dans la maison, servant selon son bon plaisir, et prenant ou lâchant le travail qu'il choisissait à son caprice. Il mangeait quand il avait faim, buvait quand il avait soif, se chauffait, s'il avait froid, riait sa joie, pleurait son chagrin, se couchait, non à l'heure des autres, mais à sa lassitude, parlait, se taisait, se couvrait, se découvrait, le tout à son envie, sans demander le tems qu'il faisait, sans s'informer de l'humeur du maître ou de celle des gens;

Avec le pied marchait sa fantaisie,
Seigneur de son plaisir.

Digitized by Google

Ce qui sembla si extraordinaire, qu'il y gagna un titre, et s'appela Sokéré le fou. Il se fâchait du sobriquet, quand il était donné par les domestiques, mais l'acceptait du maître comme nom d'amitié. « Je suis ton esclave, tu ne peux me chasser, » disait-il d'un ton câressant quand le Grec le grondait. Et, s'il avait querelle avec les enfans de la maison : « Taisez-vous, je suis aussi ancien que vous, ici ! » leur criait-il.

Si, par le mauvais tems ou la chaleur, personne ne se souciait de faire une commission à la ville, Sokéré partait, joyeux de recevoir quelques *paras* qui devaient servir à sa nourriture, et au péage du pont qui abrégeait le chemin. Mais il gardait religieusement l'argent, mangeait chez quelque Valaque où il se faisait recevoir, haut la main, comme hôte de la grande ferme, faisait deux fortes lieues pour économiser le pont, et revenait, sans entamer le petit pécule, qu'il buvait ensuite, à loisir, à son cabaret d'habitude. Il s'était chargé du soin d'allumer les poëles qui s'ouvrent en dehors. Il ne cédait cette tâche à personne, et transportait d'énormes charges de bois. Quand il avait sommeil, qu'il était morfondu, gelé, il tirait hors du poële la braise et les tisons ardens, les laissait long-tems sur le sol, puis, les balayant avec soin, il se couchait sur la place échauffée, et dormait profondément.

Le nom de Bohémien le mettait en fureur ; et si ses anciens compatriotes, le reconnaissant à sa couleur bronzée, le saluaient comme camarade, il les repoussait avec colère. Il avait oublié sa langue natale, se refusait à la parler, et feignait de ne pas comprendre des mots usuels, familiers à tout le monde en Valachie. Au *Sokéré mora* il n'avait qu'une réponse : « Allez, brigands, je ne suis pas des vôtres. »

Sokéré le fou avait une de ces intelligences rusées, qui ne se dévoilent que rarement, et, seulement en bon besoin : semi-flatteur, semi-indépendant, cet homme, qui s'indignait tant des noms d'esclave et de Bohémien, se les donnait lui-même, d'un ton insinuant, lorsqu'il parlait au maître : « Je suis ton Bohé-

Digitized by Google

mien, à toi, ton esclave, » lui disait-il avec tendresse ; et quand ce même maître lui donnait un ordre, Sokéré, connaissant très-bien les faiblesses et les habitudes du patron, qui oubliait parfois une partie de ce qu'il voulait demander, et faisait retourner plusieurs fois de suite pour le même objet, lui disait avec liberté : « Ah ça, penses-y ? Est-ce tout ce qu'il te faut ? Ne fais donc pas toujours comme les Turcs qui envoient trois serviteurs pour chercher trois cuillères ! »

Ce fou de la barbarie n'a-t-il pas de nombreux traits de ressemblance avec celui des palais et des châteaux du moyen âge ? Ce sont les mêmes conditions qui engendrent des caractères semblables : des hommes d'une nature à la fois faible et indépendante prenaient les grelots et la marotte pour s'exempter du joug : le Bohémien a fait comme eux. Les sauvages disent que le singe gambade toujours, et ne veut jamais parler, de peur qu'on ne le fasse esclave.

ADÉLAÏDE MONTGOLFIER.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIVRES ÉTRANGERS.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

ÉTATS-UNIS.

1.—*A Visit to the south seas*, etc.—Visite dans les mers du sud, sur le vaisseau des États-Unis *le Vincennes*, durant les années 1829 et 1830, avec description du Brésil, du Pérou, des îles Manilles, du cap de Bonne-Espérance, et de l'île Sainte-Hélène, par C. S. Stewart, A. M., chapelain de la marine des États-Unis, et auteur *de la Relation d'une résidence dans les îles Sandwich* en 1823 et 1825. New-York, 1831; J. P. Haven. 2 vol.

2. — *Family library. The eventful History*, etc. — Librairie de Famille. Histoire merveilleuse de la révolte de l'équipage du vaisseau de Sa Majesté *le Bounty*, ses causes et ses conséquences. Londres, 1831; John Murray, Albemarle street. In-12.

La question des missionnaires s'agite avec vivacité en Amérique et en Angleterre; les deux pays versent des sommes considérables dans la caisse des missions, et pourtant un parti violent, jusque dans l'aristocratie, attaque les apôtres des sauvages avec virulence. La *Quarterly*, elle-même, s'est élevée contre eux avec beaucoup de force, et il semblerait avec quelque justice; et les Revues Américaines nourrissent la polémique par les éloges sans mesure qu'elles prodiguent au séminaire des missions d'Eiméo (Otahiti), au collége de Woahoa (Sandwich), aux missionnaires des groupes des îles Marquises et de Washington; enfin, à tout cet essaim noir de ministres qui, dans un zèle qui n'est malheu-

Digitized by Google

reusement ni toujours éclairé, ni toujours pur, se répandent sur tous ces paradis terrestres bénis du ciel, comme celui dont Byron disait :

« Cette île au doux climat, aux aspects si charmans ;
Où tous les jours sont fête et tous les cœurs aimans :
Où la nature, à tous prodiguant ses largesses,
A pleines mains versa fruits, beautés, fleurs, caresses.
. . . . . .
L'arbre à pain, sans charrue, y mûrit des moissons,
Qui pendent aux rameaux ;..... »

Kotzebue et le capitaine Beechey (1) ont accusé les missionnaires : Tyerman et Bennet en Angleterre, et, tout récemment, M. Stewart en Amérique les défendent avec chaleur. Il est vrai que, bien que ces derniers voyageurs aient vu aussi les choses et les lieux de leurs propres yeux, et plus long-tems habité avec les sauvages, leur témoignage est grandement récusable; ils sont eux-mêmes missionnaires. Néanmoins le voyage du chapelain du vaisseau *le Vincennes* est rédigé avec une simplicité qui parle en sa faveur; le voyageur écrit à sa femme, et lui rend compte, d'une façon détaillée et fréquemment intéressante et pittoresque, de tout ce qu'il voit. Ses descriptions de sites ravissans sont la partie la plus vraie peut-être, si ce n'est la plus animée de son ouvrage. Lorsqu'il parle des mœurs des naturels, on voit trop percer des préventions tenaces, et une préoccupation uniforme. L'intérêt de la gloire des missionnaires occupe avant tout sa pensée, il voit constamment l'ordre et la vertu où règnent ses confrères, partout ailleurs le vice et le désordre. Comme quelques médecins, il enfle, en ses récits, les maladies qu'il veut que ses ordonnances guérissent. J'ai peine à croire qu'aux îles Sandwich le parricide et l'infanticide fussent des actes habituels avant l'établissement des missionnaires; rien n'était plus commun, dit Stewart, que de voir les jeunes mères, devenant ennuyées et fatiguées de leurs pauvres jeunes enfans, enterrer ces innocentes créatures âgées d'un an ou deux, bâillonnant leurs petites bouches avec un morceau de drap, pour ne pas entendre leurs cris. C'est pourtant de ces mêmes îles que l'on a vu sortir Tamahamaha et sa femme, venus en Angleterre chercher

(1) Voyez *Revue Encyclopédique*, tome L. Juin 1831, page 492 et suivantes.

Digitized by Google

la science pour la reporter à leurs sujets, déployant dans leur courte vie la tendresse d'ame la plus touchante, une bienveillance, une résignation, une douceur, presqu'inconnues parmi nous, et mourant dans les bras l'un de l'autre, heureux de ne se point quitter. Évidemment, s'il se commet des crimes de la nature de ceux que raconte parfois le chapelain, et devant lesquels son pouvoir de décrire recule, ce sont des exceptions; et si je consens à croire que les sauvages des îles ne sont pas des êtres innocens, bons, candides, tels que nous les représentent quelques uns des premiers voyageurs, Dampierre, Wallis, Cook; tels que Byron se plut à les peindre dans son poème de *l'Ile*, cependant je ne crois pas qu'il soit plus juste de les juger sur les récits de ceux qui les vont convertir, et qui prennent évidemment les traditions des plus effroyables crimes pour les annales de ces peuples. Par exemple, ce que rapporte Stewart, sur la foi du missionnaire Crook, me semble une histoire d'ôgre, à mettre en pendant avec celles dont on effraie nos petits enfans, et bien que plus pittoresque, plus poétique, j'ai peine à croire qu'elle soit plus vraie. Les dieux de ces peuples sont non seulement des souches de bois, entourées de bizarres ornemens, grossières et premières statues; mais, comme chez les anciens Grecs, les héros morts, et souvent, comme chez les Romains dégénérés, les héros vivans, ont droit à un culte et à un culte sanglant. A Tahuata, une des îles Marquises, en 1797, un de ces hommes-dieux, d'un grand âge, habitait, selon Crook, une immense maison, au milieu d'un vaste enclos. Son domestique seul, et ceux qui venaient lui sacrifier des victimes humaines, osaient pénétrer dans ce repaire. Au dedans, de chaque saillie des solives et des poutres qui formaient l'édifice; au dehors, de chaque branche des arbres environnans pendaient, suspendus par les talons, des cadavres dont les têtes étaient scalpées. Fréquemment assis sur un échafaud, devant la façade de son antre, le vieillard demandait deux ou trois de ces offrandes atroces à la fois.

Cependant ces tribus qui s'enlèvent des prisonniers les unes aux autres pour les massacrer devant leurs dieux, ces hommes si doux avec les missionnaires, et grâce à eux, mais qu'ils ont trouvés habitués à de fréquens sacrifices humains, étaient peu religieux, et n'avaient en leurs prêtres et en leurs idoles qu'une foi chancelante et douteuse, si on en croit ces mêmes missionnaires. Les contradictions sont dans la nature

Digitized by Google

humaine, et surtout dans la nature sauvage, mais celle-ci n'est-elle pas trop forte? Et n'est-il pas probable que les ministres ont mal compris leurs nouveaux néophytes, prenant peut-être pour des sacrifices des actes de vengeance ou d'une sévère justice, et le bourreau pour le prêtre ou le dieu? Le sauvage amené chez nous il y a quelques mois, placé devant l'échafaud un jour d'exécution, aurait peut-être jugé nos institutions comme Crook et Stewart ont jugé les siennes.

Le voyageur américain a parcouru, à plusieurs reprises, les groupes des îles de la Société, de Vashington, des Marquises; deux fois il a habité celles de Sandwich, et, retourné à Otahiti, ne se lassait point d'admirer les progrès des naturels, dûs aux laborieux efforts de M. Nott et des autres missionnaires. Il parle avec enthousiasme de la grande route faite par les condamnés, et qui entoure l'île, en suivant la côte dans une étendue de près de cent mille; de l'alphabet *otahitien* publié par M. John Pickering, en Amérique, et des nombreuses bibles et livres d'hymnes dans l'idiôme national. Il décrit les chapelles blanches : l'une octogone et de soixante-dix pieds de diamètre, monument du triomphe simultané du christianisme et des arts, s'élève non loin de la baie de Matavai; elle est bâtie de pierre de corail taillé, qui ressemble au marbre; blanchie au dedans, et garnie de galeries, de pupîtres, de bancs, et d'une chaire élégamment sculptée, le tout en bois de l'arbre à pain. Le code de lois écrit par M. Nott n'excite pas moins l'admiration du chapelain voyageur. La mission, établie en 1797, ne comptait que cinquante convertis en 1813, cinq cents en 1815; et maintenant la plus grande partie des naturels sont chrétiens, et ont renoncé à une vie de désordre, de rapine, de cruautés, pour la piété, l'ordre et toutes les vertus chrétiennes. Ce tableau serait consolant, et ferait grand honneur aux missions, si ceux qui ne tiennent compte que des faits matériels ne nous disaient que la population d'Otahiti, qui, en 1797, sur le calcul des missionnaires eux-mêmes, montait à 16,050 ames, n'est plus aujourd'hui que de cinq mille. Cette effroyable diminution est attribuée à l'usage de nos liqueurs transporté chez des peuples que Wallis et Cook trouvèrent ennemis de l'ivresse, et à la vie, tout-à-fait contre leur nature toute primitive, que d'austères puritains ont imposée à ces pauvres sauvages. Naguères enfans et joueurs, leurs plus grands chagrins, leurs douleurs physiques les plus violentes, ne duraient que ce que dure la

Digitized by Google

tempête sur leurs côtes ; et pour eux le rire était, comme le soleil et l'air, une condition de vie.

Le petit volume publié dans la *Bibliothèque de famille* de Murray raconte, sous tous ses points de vue et dans tous ses détails, la révolte de l'équipage du *Bounty* retournant à Otahiti, et lançant sur la vaste mer, en un frêle esquif, Bligh le capitaine et une partie de ses officiers et de ses matelots. Ce livre donne en même tems l'histoire d'Otahiti : elle fut découverte, d'abord, par Fernandez Quiros, en 1606, et nommée *la Sagittaire ;* Wallis en prit plus tard possession au nom des Anglais, en la nommant *l'île du roi Georges III.* Cook a raconté ses arts enfans et déjà ingénieux ; ses *morais*, hauts monumens funéraires d'une forme pyramidale, ses doubles bateaux en bois, ciselés, sculptés délicatement, malgré de grossiers outils, qui consistaient en une hache en pierre, un ciseau fait d'un os de bras humain, une râpe de corail, et pour limes et polissoires une peau de poisson et du sable. Ce voyageur, parlant de la fertilité de l'île, de la douceur du climat, du bonheur des habitans, dit qu'ils furent exemptés de la première malédiction lancée sur l'homme : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Il est fâcheux que notre civilisation, importée à tant de frais, avec tant de fracas de philantropie et de religion, ait détruit, au lieu de l'accroître, cet état de prospérité ; qu'en preuve de nos bienfaits on nous cite la longue route de trente-trois lieues, mastiquée avec les sueurs et les larmes des criminels, au lieu de ces joyeux sentiers qui coupaient les bois dans mille directions diverses, conduisant à des milliers de cases riantes qui ont disparu.

Ce que les défenseurs des missions ont dit de plus juste, c'est qu'il est impossible de soustraire les nations sauvages à la visite des hommes civilisés. Il s'agit donc de savoir si les communications avec les vaisseaux baleiniers qui leur enlèvent leurs enfans pour en recruter leur équipage et les abandonner ensuite sur des îles désertes (voyez Stewart), les relations avec des marins grossiers, sans frein, sans lois sur la terre ferme, où ils se dédommagent du code tyrannique qui leur est imposé sur leurs navires, valent mieux à ces peuples ignorans et accessibles à toutes les impressions, que l'étroit prosélytisme des missionnaires protestans. Il n'y a pas de doute que des deux maux ce dernier est le moindre. Mais il serait tems que l'Europe, moins égoïste, entendît le tou-

Digitized by Google

chant appel de ces peuplades confiantes. M. Stewart cite une naïve prière qui termine la réponse du gouvernement de Woahao (îles Sandwich) à des Résidens Américains et Anglais qui, violant toutes les lois du pays et celles de la justice et de l'humanité, demandaient protection et vengeance contre ceux qui résistaient à leurs actes de barbarie. Ce document finit ainsi :

» Voilà notre communication à vous tous, pères, qui arrivez des contrées d'où viennent les vents. Ayez compassion d'un peuple de petits enfans, tous petits et tous jeunes, qui sont encore dans la nuit de l'intelligence; et aidez-nous à faire ce qui est droit; et conformez-vous avec nous à ce qui doit assurer le bonheur et le repos de notre patrie. »

A^de^ MONTGOLFIER.

EUROPE.

GRANDE-BRETAGNE.

3. — *Yakkun Nattannawa, a cingalese poem,* etc. — *Yakkun Nattannawa,* poème cingalais, contenant la description du système de démonologie des habitans de l'île Ceylan; et *Kôtan Nattannawa,* autre poème cingalais, contenant la description des rôles adoptés par les indigènes dans une mascarade; traduits par J. CALLAWAY. Londres, 1829; Treuttel et Wurtz. (On trouve ce livre, à Paris, chez les mêmes libraires.) In-8°, avec planches; prix, 10 fr.

Nous avons dit, en parlant du comité de traduction orientale établi à Londres, que nous tâcherions de tenir nos lecteurs au courant de ses travaux; le poème cingalais *Yakkun Nattanawa* est un des ouvrages les plus curieux qu'il ait publiés jusqu'à ce jour. On y trouve le système de démonologie suivi encore aujourd'hui dans l'île de Ceylan, autrefois Lankâ, conquise par Rama, le héros d'un poème épique sanskrit, intitulé *Rámáyana,* ou les exploits de Rama. Le bouddhisme est la religion de Ceylan, mais tout le système de démonologie des insulaires existait déjà parmi eux avant son introduction dans cette île. Selon la tradition du pays, les Autochtones, ou les premiers habitans de Ceylan, furent des démons. Il n'y avait point de décès dans cette peuplade et

Digitized by Google

la population multipliait avec une effrayante rapidité (on dit qu'il naissait par jour trente mille enfans de la même mère). Lorsque Bouddha, après son incarnation, visita Ceylan, il trouva les démons si épais, si nombreux, qu'il n'eut pas assez de place pour marquer l'empreinte de son pied divin (1). Quoique nombreux et braves, ces démons ne résistèrent point aux hommes, qui abordèrent à l'île de Ceylan pour la conquérir. Ils furent tous chassés successivement, excepté un d'entre eux, qui, avec une opiniâtreté vraiment diabolique, fut maître d'une forêt de l'île pendant plusieurs siècles.

Cette tradition bizarre a rempli de superstitions les croyances des Cingalais, et a infecté même leur littérature. Les démons ont encore la souveraineté de Ceylan; ils sont encore adorés parce qu'ils sont encore craints. Il n'arrive pas le plus petit malheur ou accident qui ne soit l'œuvre d'un démon, auquel on offre un sacrifice pour apaiser sa colère.

Voici comment les écrivains et les peintres cingalais représentent leurs démons :

1° Le démon Oddy, cruel et très-puissant; il a le pouvoir de se transformer en trois formes différentes ainsi décrites : Son habillement est composé de vingt-huit pièces d'étoffes arrangées gracieusement autour de son corps. Ses yeux sont bleus, son corps est de couleur d'or, son visage est terrible, sa bouche est immense et un serpent est entrelacé dans ses dents. Il monte un cheval, et il porte à la main un vase de feu.

2° Le grand démon noir est un démon étranger, formé de limon, portant un capuchon sur la tête. Ses quatre mains tiennent deux épées, un bouclier et une lance. Quatre buffles sauvages l'entourent, et seize têtes de tigres pendent sur sa tête et sur sa poitrine.

3° Le démon de la victime, qui hante la mer et les lieux où l'eau abonde, a une longue face noire, comme celle d'un homme souillée

---

(1) Partout où la religion de Bouddha est suivie dans l'Orient, le peuple adore des empreintes sur des blocs de pierre qu'il croit être le pied de Bouddha. La même croyance existe parmi les catholiques, et l'auteur de cet article a vu, dans une province de France, une pareille empreinte sur une pierre, qu'on lui a dit être celle du pied de Jésus.

Digitized by Google

d'huile et de sang épais. Ses dents sortent de sa bouche; il est aussi long qu'un rocher. Il est toujours monté sur un chat.

4° Le démon de la mort est effrayant. Il a trois yeux, dont un est placé verticalement avec le nez. Sa bouche s'étend d'une oreille à l'autre; il grince des dents, qui sont perçantes comme du verre, et deux d'entre elles sont monstrueuses. Il a quatre mains, dans l'une desquelles il tient le dard de la mort. Son corps est peint du rouge sandal, et il porte une espèce de cuirasse qui représente une sorte de tête de Méduse épouvantable.

Une multitude d'autres démons sont également adorés dans l'île ou redoutés, comme le grand démon des tombes, qui a la tête d'un loup et peut prendre un éléphant dans sa main, s'asseoir sur les rochers en mangeant de la chair humaine; le noir démon femelle qui habite sous les rochers de la mer noire, etc.

Les offrandes que l'on fait à ces démons consistent ordinairement en fleurs, sucre, poisson frit, ris bouilli, etc.; elles sont présentées aux démons accompagnées de danses et d'adorations; le prêtre du démon est nommé *capoua*, d'où la démonolâtrie de Ceylan a pris le nom de *Capouisme*.

Voici une invocation au démon noir, tirée du poème :

« Il n'y a pas d'autres dieux que toi, au milieu des seize cents reines. » Tu saisis les hommes et tu les rends malades en les plaçant dans la so- » litude. Nous avons préparé des mets savoureux et nous te les avons of- » ferts sans tromperie. O toi, grand Dieu noir! sauve les malades en les » prenant sous ta protection.

» Il a reçu sa liberté des seize cents reines; il porte sur sa tête un » turban noir; il a quatre bras; une épée est dans une de ses mains, un » bouclier dans une autre. Un masque a été appliqué sur son visage, afin » de lui donner seize faces comme celle d'un tigre.

» Ayant saisi de deux de ses mains et de sa tête un grand éléphant, » il lui a sucé le sang avec sa bouche, et lui a couvert tout le corps avec » ses entrailles. Il porte des vêtemens noirs où est peint un démon noir, » et il est monté sur un jeune taureau.

» Tout son corps est noir, et il chevauche sur un taureau noir. Il » porte pour ornemens des chaînes d'or; il a toujours les regards fixés » sur le monde, pour observer les actions des hommes. Il aime l'odeur

Digitized by Google

» des fleurs. O démon noir! veille sur la lumière de la lampe cette » nuit!

» Tu vis toujours dans le temple de Maya; ton pouvoir existe depuis » un millier de périodes de siècles. Écoute aujourd'hui mes supplications! » O démon noir! sors du temple de Maya (en sanskrit : Illusion).

» Tu habites continuellement dans les torrens et les orages, tu aimes » les objets blancs et purs. Viens, démon noir! sors du lac de Bellipatan.

» Tu paraîtras aujourd'hui comme un messager royal pour prétendre » à la souveraineté. Tu sortiras aujourd'hui des cavernes de la mer par » le pouvoir et l'autorité du prince blanc. »

Nous ajouterons ici un extrait du poème sur *les pratiques du capoua* (ou prêtre du démon), décrites par un bouddhiste.

« J'honore tous les peuples des trois mondes (que Dieu et Bouddha » préservent!); et après eux j'honore mes amis, mes instituteurs, mes » supérieurs, et mon père et ma mère.

» Je vais décrire, selon ma capacité, le culte inutile et non permis » du démon; puissé-je conserver toutes mes facultés, et être préservé de » toute erreur!

» Je veux toujours honorer Dieu dans sa sainteté;

» Je veux honorer Bouddha, qui donne le bonheur à tous les peuples » du monde.

» Je ne puis raconter tous les détails minutieux de ce culte impur, » mais je raconterai ce que je sais.

» Puisse le Dieu très-haut me préserver de toute erreur!

» Ceux qui ignorent les doctrines de Bouddha suivent les inspirations » des démons.

» Ils leur offrent le bois de sandal, des parfums, le camphre, des » raisins, toutes les fleurs odoriférantes et le bétel.

» Ils se prosternent, dansent selon leurs trente-une règles pres- » crites.

» De jeunes filles, de jeunes hommes, quand ils gagnent la fièvre ou » le mal de tête,

» Vont danser à l'autel du démon pour lui demander la cause de » leurs souffrances.

» Alors le danseur, comptant ses dix doigts, frappe sa tête et pro- » mène des regards résolus.

Digitized by Google

» (*Disant.*) Quoique ce soit un malheur, je recouvrerai la santé avec » un fil.

» (*Le suppliant.*) Je dirai la vérité. Écoute-moi, mon oncle.

» Quoique nous habitions notre maison, elle est fréquentée par un » grand nombre de spectres.

» Nous ne savons pas si c'est un malheur ou une punition des dé- » mons;

» Mais si vous voulez visiter le malade, il recouvrera la santé.

» (*Le capoua* ou *prêtre.*) Je n'ai jamais trompé personne, parce que » je n'ai jamais eu besoin dans ma vie.

» Vous pouvez faire des incantations, préparer des médicamens, et » cependant tuer la personne malade.

» Je pourrai la soulager un peu, si vous observez ce que je dirai. » Le mercredi matin n'est pas un tems propice; je me rendrai près du » malade dans la soirée sans faute.

» (*Le suppliant.*) Il est tems maintenant, il est tems de venir. J'ai » laissé mon ouvrage dans le champ.

» Je suis venu, quoique j'aie été pendant quatre mois travaillant sous » le soleil.

» Hier le malade a dit : J'irais si je pouvais me traîner jusque là.— » Je vous prie de m'accompagner. Autrement je ne puis sortir.

» Le danseur retourne à la demeure du malade, et s'assied sur le » siége élevé;

» Et saute dans la chambre comme un singe, regardant de côté et » d'autre;

» Il dit : Je veux tâcher de lui rendre la santé. Le danseur prend un » fil en murmurant et en menaçant, y fait sept nœuds, et après l'avoir » rougi de safran, il l'attache à la tête de la personne malade.

» Vous pouvez venir, dit-il, et me dire s'il n'est pas mieux.

» Ensuite les hommes s'approchent du danseur et lui rapportent que » le malade est bien mal.

» Depuis, n'est-il pas mieux, dit le *capoua*, c'est évidemment la ma- » ladie d'un grand démon.

» Je ne puis le guérir sans former la danse de ce démon. »

Ce poème, très-maigre de poésie, comme on a pu le voir, est suivi par un autre sur les masques et les mascarades de Ceylan. Il y en a de

Digitized by Google

seize sortes. Une mascarade régulière commence avec la nuit et finit avec le jour.

L'homme partout est homme, et le même partout! P.

4. — *Outlines of the ancient*, etc. — Esquisses de l'histoire ancienne de la médecine; ou vue sur les progrès de l'art de guérir parmi les Égyptiens, les Grecs, les Romains et les Arabes, par D. M. Moir, chirurgien. Édimbourg, 1831; Blackwood.

5. — *The History of medecine, surgery*, etc. — Histoire de la médecine, de la chirurgie, de l'anatomie, depuis la création du monde jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, par D. Hamilton. Londres, 1831; Colburn et Bentley. 2 vol. in-8°.

Cette branche de l'histoire a les mêmes phases, est soumise aux mêmes vicissitudes que l'histoire générale de l'homme et des nations. D'abord, la médecine est un mystère. Ce sont les dieux qui inspirent, les prêtres qui pratiquent. Un homme, Hippocrate, met le premier l'observation à la place de la foi, et les véritables progrès de l'art commencent. Les descendans du grand homme s'écartent de sa route, et veulent créer des théories, au lieu de noter des expériences; ils donnent à l'imagination humaine le sceptre que leur maître a ôté aux dieux. La science de guérir passe enfin, avec toutes les autres, en Égypte, à la mort d'Alexandre, et fleurit sous les Ptolémées. L'école d'Alexandrie, école du doute, des recherches et du choc des opinions, introduit l'anatomie dans la science, et Hérophile, en ces tems superstitieux, se déshonore par le nombre inoui de ses dissections. C'était pourtant bien en Égypte, où l'on embaumait les cadavres, que devait naître l'anatomie. Quand Rome devient la capitale du monde, elle devient en même tems le centre des études, de tous les arts, de toutes les sciences; et Asclépiade, premier des charlatans, y met la médecine à la mode. Cornelius Celsus et Galien classent les découvertes faites avant eux, et remplissent le rôle des Romains, celui de répartir entre tous la somme d'idées recueillies avant eux et sans eux. La chute de l'empire amena une éclipse générale en toute science. C'est la nuit qui précède une nouvelle aurore, la naissance d'une nouvelle civilisation. Les successeurs de Mahmoud brûlent la bibliothèque d'Alexandrie, chassent, dispersent ses philosophes, jettent les sciences, qu'ils dédaignent, sous les pieds de leurs hordes sauvages, et les Arabes ramassent

Digitized by Google

les connaissances qui sont abandonnées à leurs mépris. Ils deviennent médecins habiles, et surtout font faire d'immenses pas à la chimie.

Cependant, sous une nouvelle religion, théocratie qui dominait toutes les idées humaines de toute la force de sa nouvelle vie, la médecine devenait de nouveau un mystère, et rentrait dans le berceau d'une superstition moins aveugle cependant, moins brute que la première. Les moines et les prêtres chrétiens, qui voulaient exploiter la science, étaient fort au-dessus des prêtres des temples d'Esculape. Les observations faites sur les maladies étaient enregistrées et consultées ; les faits découverts par l'anatomie étaient étudiés, et de nouvelles dissections avaient lieu, en dépit des défenses du clergé. Enfin les études chimiques, bien qu'égarées dans la recherche de la pierre philosophale et de l'élixir de vie, se poursuivaient. La création toute chrétienne des hôpitaux aida l'art ; les sociétés savantes réunirent en faisceau les découvertes éparses ; le microscope vint enrichir la science de nouveaux moyen sd'observation; enfin les découvertes de la circulation du sang, du système glandulaire, etc., la font avancer rapidement, et les secours que lui prêtent maintenant toutes les autres branches des connaissances humaines lui promettent de nouveaux progrès, en dépit des théories étroites, en dépit de l'esprit de système et de cette manie des docteurs habiles d'employer leur intelligence à tracer un tour de compas, en disant à la science : « Tu n'iras pas plus loin ; j'ai posé tes limites. »

Les ouvrages de M. Moir et du docteur Hamilton sont clairs ; leur récit n'est point entaché de préjugé ni torturé par la partialité. M. Moir a fait un manuel de l'ancienne médecine : peut-être que le docteur Hamilton s'est trop appesanti sur ces premiers âges, dont l'histoire, d'une narration plus facile, parce qu'elle est peu compliquée, est cependant moins certaine, et surtout moins instructive que celle de nos jours. *Ade* M.

6. — *A treatise on the comparative geography of western Asia*, etc. — Traité de Géographie comparée de l'Asie occidentale ; par feu le major *James* Renell. Londres, 1831 ; Rivington. Deux vol. avec atlas.

7. — *Tour in England*, etc. — Lettres contenant une tournée en Angleterre, en Irlande et en France, dans les années 1828 et 1829, avec remarques sur les manières et coutumes des habitans, anecdoctes

Digitized by Google

sur les personnes célèbres, etc.; par un *prince allemand*. Londres, 1832; Effingham Wilson. 2 vol in-8°.

Il paraît que l'auteur de ce voyage est un prince Puckler Muskau, que, grâce au mode de prononciation de nos voisins, on fêtait en Irlande comme prince de la Moskowa, et qui, maintenant établi près de Munich, fera bien, s'il est prudent, de ne se plus hasarder en Angleterre, les nombreux et nobles hôtes qui l'y avaient accueilli ayant peu de sujets de se louer de ses récits. Cet illustre voyageur n'est ni plus bavard ni moins superficiel qu'un autre faiseur de tournées : agréable parfois, jamais profond ni observateur, courant trop après la légèreté et le bon ton pour être substantiel et vrai, crevant les chevaux de ses amis, faisant la cour aux servantes d'auberge, c'est un touriste comme un autre. Ce qui le distingue, c'est sa qualité de prince, qui rend son érudition surprenante, sa bonhomie remarquable, son naturel charmant, son libéralisme admirable. Il doit à cette dernière qualité les critiques de la *Quarterly*, les éloges de la *Westminster Review;* et à l'avantage d'être né prince, celui de se voir soit loué, soit critiqué, mais, tout au moins longuement analysé par les journaux anglais de tous les partis. Devant le souffle de cet essaim d'approbateurs et de détracteurs, le peu de substance qu'il y a dans le livre s'anéantit pour moi. *Ad^e* M.

8. — *Sketches of the life of an old soldier.* — Esquisses de la vie d'un vieux militaire; par le lieutenant-colonel J. Leach, Londres, 1831; Longman. In-8°.

C'est le récit des faits nombreux et des observations de l'auteur pendant sa carrière militaire de vingt-un ans dans les Indes occidentales, dans le nord de l'Europe et sur le continent. ***

9. — *Romance and Reality, by L. E. L., author of the Improvisatrice*, etc. — Roman et Réalité, par L. E. L., auteur de l'*Improvisatrice*, du *Bracelet vénitien*, etc., etc. Londres, 1832; Colburn et Bentley. 3 vol. in-12.

Miss Landon est l'auteur de plusieurs ouvrages en vers; elle s'est essayée en divers genres, et a, sans nul doute, montré du talent. Son grand défaut est celui de beaucoup de femmes. La société et l'éducation les ont resserrées dans de si étroites bornes, qu'en s'adressant au public, elles ne peuvent croire que leur voix naturelle soit suffisante, que leurs paroles de tous les jours, le tour habituel de leurs phrases, puissent

Digitized by Google

intéresser ceux qui ne voient pas leur physionomie mobile, leur geste rapide achever leur pensée. Si cette crainte les vouait à l'étude, à un scrupuleux examen du style, elle serait sans doute salutaire : mais beaucoup trouvent plus commode d'emboucher la trompette, et de forcer leur organe que de le travailler. Cela est étrange à dire, mais, je le crois, c'est par un mélange de timidité, de paresse et de légèreté, qu'elles montent sur le trépied et alignent des sentences. Ainsi l'affectation et l'enflure sont souvent le défaut des œuvres imprimées des femmes, et cependant le style de leurs lettres surpasse de beaucoup, par son naturel et sa flexibilité, celui des hommes les plus célèbres pour ces mêmes avantages. Long-tems elles conservent la tendance à l'emphase et à l'imitation, défauts des jeunes hommes à leurs premiers essais dans les lettres; et, avec un degré de pédantisme de moins, elles aussi sont des élèves en rhétorique, faisant des caractères de La Bruyère, des maximes de La Rochefoucauld, des descriptions de Jean-Jacques, des récits piquans à la Voltaire en France, et du Byron et du Scott en Angleterre. La première leçon de littérature et de style devrait être. Faites-vous comprendre parfaitement et soyez vous-même ; dites tout unimement ce que vous voulez dire; imprimez sur le papier la pensée telle qu'elle vous vient, et si vous ne pensez pas, n'écrivez point, car les autres diront ou ont dit mieux que vous leurs pensées!

Indépendamment du concetti et de l'axiôme, on peut reprocher à miss Landon ce parfum d'aristocratie dont tous les auteurs à la mode, en Angleterre, s'environnent. Cette atmosphère de musc et de fumée affadit tout. Je critique ici avec d'autant plus d'âpreté, qu'il y a, je le crois, dans l'auteur de l'*Improvisatrice* de quoi mieux faire. Quand elle parlera simplement de ce qu'elle a vu et senti, qu'elle répandra dans ses œuvres, ou ces observations qui éclairent çà et là les milles faces de la société, ou qu'elle laissera s'épancher les flots d'immense personnalité ou de profonde sympathie qui font le poète, elle prouvera alors qu'il y a plus que des vers, qu'il y a de la poésie en elle. *Ad^e* M.

ALLEMAGNE.

10. — *Briefe aus Paris zur Erlæuterung der Geschichte*, etc. — Lettres écrites de Paris pour servir à l'explication de l'histoire des

Digitized by Google

16e et 17e siècles, par *Fréd.* DE RAUMER. Leipzig, 1831; Brockhaus. 2 vol. in-12 de 496 et 536 p.

11. — *Briefe aus Paris, geschrieben in den Monaten September,* etc. — Lettres écrites de Paris pendant les mois de septembre, octobre et novembre 1830, par le docteur J.-C. HELD. Sulzbach, 1831; Seidel. In-12 de 228 p.

12. — *Briefe aus Paris*, etc. — Lettres écrites de Paris en 1830-1831, par *Ludwig* BOERNE. Hambourg, 1832 (1831); Hoffman et Campe. 2 vol. in-12, de 319 et 316 p.

Ces trois ouvrages, qui portent à peu près le même titre, présentent cependant peu d'analogie, soit dans leur forme, soit dans leur esprit. M. de Raumer est connu par ses apologies de la féodalité, mais il l'est aussi par son honorable démission de la place de censeur qu'il remplissait à Berlin l'année dernière. M. Boerne est l'un des plus ardens parmi la jeunesse libérale de son pays. Quant à M. Held, les passions politiques semblent peu l'agiter, et le fléau de sa balance demeure à peu près immobile entre les partis. M. de Raumer est venu à Paris pour y faire, dans nos bibliothèques, une moisson dont ses lettres sont la récolte; M. Held, appelé par un semblable désir, ne s'occupe guères dans les siennes que de raconter les incidens qui excitaient, au moment de son séjour, l'émotion ou la curiosité des Parisiens, Guillaume Tell, le procès des ministres, etc. M. Boerne, au contraire, dans toutes ses observations est principalement préoccupé par le point de vue politique; il met tout ce qu'il voit en parallèle avec ce qu'il a vu dans sa patrie, et ne se fait pas faute de malignes comparaisons. Son recueil et celui de M. de Raumer méritent seuls d'arrêter notre attention.

L'historien des Hohenstaufen, par des extraits nombreux et importans, collectés avec autant de soin que de rapidité pendant un séjour de cinq mois seulement à Paris, a jeté de vives lumières sur les événemens de deux siècles curieux à étudier. Il ne faut pas confondre cet ouvrage de M. de Raumer avec ses lettres sur Paris, datées de la même année, fruits du même voyage, mais dans lesquelles l'auteur se livre à des considérations principalement politiques sur l'état de la Belgique et de la France. Les nouvelles *lettres* ne contiennent rien sur les faits contemporains; ce n'est plus le publiciste qui parle, c'est l'érudit qui nous fait part des richesses découvertes par lui dans notre abondante collection de

Digitized by Google

vieux manuscrits. Quoique l'exploitation de cette collection n'ait pas fourni autant de matériaux que celle entreprise par le même historien dans les bibliothèques d'Italie, elle ne laisse pas que de présenter une foule de renseignemens précieux propres à éclaircir les débats politiques et religieux des 16^{e} et 17^{e} siècles. Nous regrettons de ne pouvoir donner une analyse d'un recueil entièrement composé de fragmens et de pièces historiques, mais nous nous croyons obligés d'en indiquer, au moins rapidement, le contenu, afin de faire savoir à ceux qui étudient cette époque quels documens ils peuvent trouver dans l'ouvrage de M. de Raumer.

Le premier volume traite des événemens de l'Allemagne, du Danemark, de l'Espagne, des Pays-Bas et de la France. Les objets principaux dont il y est question sont les suivans : Charles V et les états; Spinola, description de la diète de Ratisbonne en 1530, la guerre de trente ans et ses acteurs les plus célèbres, tableau du Danemark à l'époque de cette guerre, caractère des Espagnols, Philippe II et Don Carlos, mémoires de Granvella, relations entre l'Espagne et la France, la Saint-Barthélemy, Philippe III d'Espagne, expulsion des Maures, la Hollande et sa politique, François I$^{er.}$ et Charles-Quint, politique du pape Sixte-Quint, la vieille et la nouvelle ligue, les Guise, assassinat de Henri III, les états de 1593, Henri IV et Élisabeth, le jésuite Cotton, les états de 1614, Condé, Marie de Médicis, Mazarin, etc. Ce volume contient en outre des *fac-simile* de l'écriture de tous les personnages remarquables cités dans le recueil entier.

Les cinquante premières pages du second volume sont consacrées à l'Italie : Naples sous la domination espagnole, Venise et sa constitution. L'histoire d'Élisabeth, de Marie-Stuart, de la révolution d'Angleterre et des événemens qui l'ont précédée ou suivie, occupe tout le reste.

Les érudits rendront grâce à M. de Raumer de s'être livré à d'aussi pénibles recherches, et les gens du monde lui sauront gré d'avoir su donner à des travaux d'érudition une forme intéressante.

Passons aux lettres de M. Boerne.

Boerne et Heine, dont nous avons dernièrement entretenu les lecteurs de la *Revue* (Voy. cahier de novembre 1831, p. 455) sont deux esprits de la même famille; c'est la même rancune libérale contre le despotisme, la même verve satirique pour le combattre. A juger d'eux par le blâme qu'ils

Digitized by Google

déversent avec profusion sur les choses de leur patrie allemande, vous les prendriez, Boerne surtout, pour des enfans dénaturés; mais ne vous y trompez pas, l'amour irrité prend souvent les livrées de la haine, et tout cet amer persiflage s'adresse seulement aux hommes qui cultivent sur le sol de leur beau pays les vieux troncs de la féodalité. Écoutez plutôt Boerne dans un accès de sa spirituelle, malicieuse, mais souvent prétentieuse colère :

« Dans dix ans d'ici les amateurs d'antiquités politiques viendront de » tous les coins de la terre visiter l'Allemagne par curiosité. Je les vois » déjà, armés du *Manuel des antiquités de l'Allemagne*, des lunettes » sur le nez et un calepin à la main, parcourir nos villes; je les vois ex- » plorer, mesurer, commenter notre organisation judiciaire, notre schla- » gue, notre censure, nos douanes, notre vanité nobiliaire, notre humi- » lité bourgeoise, nos corporations, l'oppression de nos juifs et la misère » de nos paysans; je les vois satisfaits comme celui qui sort d'un musée, » nous mettre, en s'en allant, une pièce de monnaie dans la main et pu- » blier sur nous des descriptions, des études de l'antique. Malheureux » peuple!.... s'écriera quelque Bédouin avec une orgueilleuse pitié. »

Il ne ménage pas plus les petits hommes d'état, accapareurs de notre révolution de 1830.

« Tout va mal ici; on a laissé refroidir la soupe, et à présent les » pères du peuple lui crient comme à un enfant : Prends garde de te » brûler! Ce bon peuple a conquis la liberté au prix de ses sueurs et » de son sang, et ses coquins de députés, qui sont demeurés en pantou- » fles dans leurs comptoirs, lui disent à présent : Vous ne savez pas » administrer vos finances, nous nous chargeons de cela. »

Ces courtes citations peuvent suffire pour donner une idée de la manière de l'auteur : manière très-originale, mais souvent bizarre avec affectation. N'attendez pas d'ailleurs, dans ses ouvrages, des pensées profondes, des vues philosophiques; c'est un libéral français qui écrit en allemand, et la nouveauté de l'apparition est certainement un des principaux élémens de son succès; mais gloire en ce moment aux imitateurs de la France : le sentiment qui les anime n'est empreint ni d'impuissance, ni de servilité; c'est le signal de liberté qui, parti de son sein, trouve sous toutes les formes un écho dans les cœurs généreux.

13. — *Abhandlungen der Kœniglich bœhmischen Gesells-*

Digitized by Google

chaft, etc. — Mémoires de la Société royale des sciences de Bohême, nouvelle série. Tom. II : années 1827-1830. Prague, 1831 ; Calve. In-8°.

Ce volume contient, outre l'histoire de la Société de 1827 à 1830, dix mémoires, avec autant de planches, savoir sept de la classe physique et mathématique, et trois de la classe d'histoire.

14. — *Geschichte der Magyaren*, etc. — Histoire des Magyares, par le comte MAILATH. Tom. IV et V. Vienne, 1831; Tendler. Deux vol. in-8°, avec 2 cartes.

Ces deux volumes terminent l'histoire de la Hongrie. On y a ajouté deux mémoires de Horvath; l'un contenant des esquisses sur l'ancienne histoire de la nation hongroise; l'autre sur les Iarz, considérés comme parlant la langue hongroise et comme arbalétriers. ***

15. — *Necrologium ecclesiæ B. M. V. Aquensis*, etc. — Nécrologe de l'église Notre-Dame, à Aix-la-Chapelle, suivi d'un registre censal de la même église, écrit en 1320, publié par C. QUIX. Aix-la-Chapelle, 1830; J.-A. Mayer. In-4°.

Ceux qui étudient l'histoire dans ses sources savent le parti que la science peut et doit tirer de pareilles publications. Faits historiques éclaircis, dates fixées, filiation de personnages célèbres établie, topographie rectifiée, usages mieux connus, locutions expliquées, etc., tels sont les principaux résultats de ce travail aride et en apparence stérile; mais arrière les *fashionables* de la littérature : les Dacier et les Saumaise n'étaient jadis ridicules que parce qu'ils ne savaient pas prendre leur place, ni faire de leurs prodigieuses ressources un usage assez fructueux pour la raison humaine. DE REIFFENBERG.

16. — *Beitraege zur bessern Kenntniss des neuen Griechenlands.* — Morceaux divers pouvant servir à mieux faire connaître la Grèce moderne, sous les rapports de l'histoire, de la géographie et de la littérature; par le docteur *Théodore* KIND. Neustadt-sur-Orla, 1831; Wagner. In-8°.

Ces morceaux ont été tirés de divers ouvrages modernes, et rangés sous trois rubriques. Parmi ceux qui se rapportent à l'histoire, on remarque une *Notice sur l'Hétairie*, ou association politique et littéraire qui prépara la révolution et la délivrance des Grecs, d'après Rizo, Souzzo, Waddington, et autres auteurs de nos jours, tant grecs qu'é-

Digitized by Google

trangers; un *Tableau moral et politique de la Grèce*, en 1824, et aperçu de la révolution, d'après Michel Schinas; un morceau sur les *Affaires politiques de la Grèce* jusqu'en 1825, par Blaquière; une *Notice sur les Ypsilantis et sur Capo-d'Istrias;* enfin, *sur les Phanariotes*, un extrait de l'*Essai* publié par le docteur Follony, à Marseille, en 1824. Les morceaux de géographie ne sont qu'au nombre de deux, et ne concernent que Missolonghi et l'île d'Hydra. Dans la troisième section, qui traite de la littérature, l'auteur fait connaître les productions récentes publiées par les Grecs, et au sujet de leur pays ou de leur guerre. Nous n'y trouvons pas indiqués divers ouvrages imprimés récemment en France, surtout depuis le séjour des Français en Morée. Il est à regretter que l'auteur n'ait pas complété ses notices d'après ces publications toutes récentes. Il ajoute aussi quelques détails sur la musique et la poésie populaire des Grecs, sur l'instruction publique, sur les partis en Grèce, etc. On voit que l'ouvrage de M. Kind est un recueil de morceaux compilés, qui n'est pourtant pas sans utilité.

17. — *Darstellung der arabischen Verskunst*, etc. — Exposition de la prosodie arabe, avec six supplémens contenant : un poème didactique sur le rythme en arabe, accompagné de la traduction allemande, des observations sur la poésie et les poètes arabes, etc. Ouvrage rédigé sur des documens manuscrits; par G. W. Freytag, professeur à l'université de Bonn. Bonn, 1830; Leipzig, Ch. Cnobloch.

18. — *Bilder des Orients.* — Tableaux de l'Orient, par *Henri* Stieglitz. T. III. Leipzig, 1832; Cnobloch. In-12.

Nous avons annoncé les deux premiers volumes de ce recueil. L'auteur a le projet, disions-nous, de faire de chacune des principales nations de l'Orient le sujet d'une série de poésies où seront représentées leurs mœurs, leurs usages, leurs préjugés, leurs sentimens dominans. Dans les deux premiers volumes, M. Stieglitz s'est occupé des Arabes et des Persans. Il arrive, dans le troisième, aux Turcs. Les mœurs de ce peuple ne se prêtent peut-être pas autant que celles d'autres peuples de l'Orient aux fictions, et son nom ne réveille pas autant d'idées poétiques. Cependant ses guerres, l'éclat de Constantinople, le sérail, ses efforts pour maintenir dans l'esclavage les descendans des Hellènes, peuvent encore échauffer la verve des poètes. M. Stieglitz commence par quelques chants héroïques des Ottomans, et il termine par les chants

Digitized by Google

des Grecs et des Turcs pendant la dernière guerre. Ici les modèles ne lui manquaient pas ; on sait que les Grecs modernes possèdent une grande richesse de chants nationaux. L'auteur ne nous dit pas jusqu'à quel point il les a imités ; peut-être s'en est-il seulement inspiré, sans s'astreindre à rendre toutes les idées et les expressions. La plus grande partie du volume est occupée par une tragédie, *Sélim III*, que M. Stieglitz a cru sans doute plus capable qu'une suite de poésies détachées de nous faire connaître les mœurs des Turcs actuels. Cette tragédie est une œuvre remarquable ; et, moyennant quelques changemens, elle plairait probablement aussi sur la scène française. Sélim III veut améliorer les mœurs barbares de son peuple ; c'est un prince doux et sensible aux avantages de la civilisation. Il s'occupe dans son divan à réformer la milice turbulente des janissaires ; mais un des soldats de cette milice privilégiée a entendu les propositions faites au conseil. C'est un simple soldat, mais homme de tête et de bon sens. Il fait part à ses camarades de ce qu'on trame contre eux ; il parvient à les soulever et à se faire nommer leur chef. De son côté, le muphti, mécontent des réformes du sultan qui tendent à diminuer le pouvoir du sacerdoce turc, favorise sous main la rébellion des janissaires. Bientôt la révolte devient générale. On propose au sultan un dernier expédient pour sauver son trône, c'est de faire étrangler son neveu qui languit dans les prisons, et que ; contre la coutume cruelle des sultans, Sélim III a laissé vivre. En le faisant périr il ôte aux janissaires le moyen de proclamer son neveu empereur. Sélim, trop doux pour suivre un conseil aussi barbare, refuse, et la rébellion continue de se répandre. Bairaictar, fidèle soutien du trône de Sélim, arrive et demande son maître ; on le lui présente assassiné par ordre du cruel Mustapha, son autre neveu. Celui-ci périt à son tour, et Mahmoud succède à Sélim. Pour rendre son principal héros plus intéressant, l'auteur a été obligé de lui donner plus de civilisation que Sélim n'en avait sans doute. La turbulence de la soldatesque turque est très-bien peinte, et répand du mouvement dans cette tragédie. L'auteur paraît avoir l'intention de nous donner encore deux recueils de poésies, l'un sur les Indiens et l'autre sur les Chinois. Nous serons sans doute bientôt à même d'en annoncer la publication. D—G.

Digitized by Google

19. — *Souvenirs de Victor* DE BONSTETTEN, *écrits en* 1831. Genève, 1831 ; Cherburliez. Paris, le même, rue de Seine, n° 7. In-12 de 124 pages ; prix, 3 fr.

J'étais en 1831 à Genève, avec Victor de Bonstetten, l'auteur de *l'Homme du midi* et de *l'Homme du nord*, et de plusieurs autres ouvrages philosophiques; et j'écoutais une analyse fine et spirituelle de ses souvenirs de quatre-vingt-cinq ans. C'était Berne, avec son gouvernement aristocratique, sa jeunesse patricienne oisive, ses mœurs en partie françaises, en partie allemandes et en partie nationales; et, au milieu de Berne, Bonstetten enfant, recevant une éducation à la patricienne, et menant jusqu'à l'âge de quinze ans une vie de sauvage, composée de leçons, de mots sans idées, et de la société de ses contemporains, qui se tenait le plus souvent dans les rues : tout cela mêlé d'observations philosophiques.

Par exemple, après quelques réflexions sur les gouvernemens à privilége et sur l'oisiveté, « les théologiens, disait-il, nous parlent sans » cesse de nos péchés, les moralistes nous révèlent nos défauts; mais ce » qu'on ne nous a pas encore révélé, c'est la grandeur de la puissance de » l'homme sur l'homme et la progression des forces morales par l'asso- » ciation plus étendue de l'homme avec l'homme. Deux personnes qui ont » uni leur sort sont l'une à l'autre le paradis ou l'enfer. Qui a jamais cal- » culé la progression de ces forces morales par le nombre des associés? » Les principes des institutions humaines, qui font la force ou la faiblesse » des nations, le bonheur ou le malheur de l'homme, c'est dans la théorie » des sentimens moraux qu'il faut les chercher. »

Après Berne, et avant d'arriver à Naples, à Bologne et à Venise, dont il avait promis de faire le tableau tel qu'il lui était apparu en 1773 et 1774, il passait en revue quelques-unes des personnes plus ou moins célèbres qu'il avait connues. D'abord Haller, que, parmi tous les grands génies qu'il avait entrevus, il mettait à la tête, et qui étudiait, disait-il, selon le caractère de l'esprit de son tems, tout ce qui était, sans chercher ce qui pouvait se faire. Puis quelques mots sur le prétendant Charles-Édouard et sur la comtesse d'Albany, sa très-jolie épouse, appelée à Rome la reine des cœurs. Un souvenir en passant à l'improvisatrice Corilla, qui disait un jour à Florence : « Ne faites

Digitized by Google

» pas trop de cas de mon talent; quand on est vraiment poète, on écrit et » l'on n'improvise pas. » Venaient ensuite le cardinal de Bernis, le comte Firmian, premier ministre dans le Milanais, et enfin Ganganelli, ou Clément XIV. C'était alors Venise en 1773, et son aristocratie, et ses sigisbés, et son ridotto; Naples en 1774, et son roi jouant au ballon avec un garçon boulanger sur la place publique, et sa reine comptant les jours de l'année par ses galanteries; Bologne enfin en 1773, avec son vieux cardinal-légat, qui était censé gouverner, tandis que, heureusement pour le pays, c'était le vice-légat Buoncompagni qui gouvernait. J'écoutais avec intérêt le récit du philosophe bernois, et j'enregistrais avec plaisir dans ma mémoire ses observations consciencieuses à la Stewart, m'oubliant moi-même et me laissant aller comme à une pente facile au charme de son entretien, quand il en vint à parler de Matthison le poète, et de ses douces relations d'amitié avec lui en 1782 et 1831. « Quelle multiplicité de rapports entre deux ames, disait-il, que » de biens et de maux renfermés dans le cœur de l'homme! Le bonheur ou » le malheur des individus et des nations dépend de ces rapports senti- » mentaux si importans et si peu connus. La société des cœurs est une » réunion bizarre de musiciens toujours en activité, produisant d'horribles » dissonnances que la civilisation apaise peu à peu. De ces dissonnances » sortent enfin les grandes lois de l'harmonie universelle qui va se perdre » dans les cieux. Matthison avec sa Louise était sur la route de cette cé- » leste harmonie. »

J'écoutais donc Bonstetten, pensant à ces choses; tout à coup je me trouvai dans l'obscurité : ma lumière venait de s'éteindre. Je n'étais pas à Genève en 1831, avec l'auteur de *l'Homme du midi* et de *l'Homme du nord*; j'étais, en 1832, à Paris, dans ma chambre, et je venais de lire un opuscule intitulé : *Souvenirs de Victor de Bonstetten.* Ce petit livre est une piquante et instructive conversation. Puis le lendemain j'appris, en parcourant le *Nouvelliste Vaudois*, la mort de Bonstetten, mort à Genève, le 3 février 1832, à l'âge de 85 ans. Je donnai des regrets à cet homme excellent et à ce philosophe distingué, et je relus ses Souvenirs.

Digitized by Google

20. — *L'Antica morale,* etc. — L'ancienne philosophie morale, etc., recueillie et publiée par *Giandomenico* Romagnosi. Milan, 1831; Vincenzio Ferrario. 1 vol.

Cette nouvelle publication du savant professeur milanais est un manuel à peu près complet de philosophie ancienne, école par école. Il a suivi dans la classification un ordre inverse aux tems, voulant imiter en cela l'antiquaire qui du moderne remonte à l'antique, procédant du connu à l'inconnu.

Commençant donc par la philosophie péripatéticienne, il ouvre le volume par l'exposition qu'en a faite François Zanotti, dans un tableau tracé avec autant d'élégance que de critique et de facilité. Quant à l'école stoïcienne, le manuel d'Epictète lui a paru en contenir tous les principes, et c'est à cela qu'il s'est borné. Il n'a pas cru nécessaire de recourir aux écrits plus populaires de Sénèque ni à ceux de Marc-Aurèle. Vient enfin l'école pythagoricienne dont aucun livre authentique ne contient la doctrine tout entière. Force a donc été de s'attacher aux fragmens originaux. Le premier est celui de la Table de Cébès. Les autres se trouvent dans Stobée, et c'est là qu'il les a pris. Ceux qu'il a choisis sont ceux d'Hippotamus de Thurium, d'Eurifame, d'Hipparque, d'Architas, de Theagès, de Polo. Il y a joint un fragment sur la sagesse, par Architas, rapporté par Jamblique; un chapitre sur le mariage, d'Ocellus Lucanus, et diverses sentences de Sextus pythagoricien (1).

Il a eu soin, dans le choix des pièces, d'écarter toutes les répétitions se limitant à celles qui renferment les vrais principes de l'école. Il les a coordonnés ensuite de telle sorte qu'elles forment un tout, et qu'il en ressort un exposé parfaitement clair de la doctrine pythagoricienne.

Le volume est clos par l'esquisse de la philosophie morale, écrite en italien par Stellini, et que Romagnosi tient pour le traité le plus complet et le plus profond qui existe en Europe.

---

(1) Ces trois derniers écrits se trouvent réunis dans les *Opuscula mythologica physica et ethica*, publiés par l'anglais Thomas Gale, et réimprimés par Westenius à Amsterdam, en 1688.

Digitized by Google

« Nous avons, dit-il, imité ces géographes qui, en traçant la carte d'un pays, l'entourent de quelques parties des pays voisins. Bien que Stellini n'ait voulu qu'expliquer la morale d'Aristote, il n'en a pas moins ouvert une voie nouvelle, en montrant comment la morale peut s'élever au rang de science. Sa méthode fut vraiment philosophique : en exposant il définit, en examinant il remonte aux origines, et ses conclusions sont logiquement déduites des principes. Les écoles péripatéticienne, stoïcienne et épicurienne n'en agirent point ainsi ; de là naquirent ces démembremens d'une dialectique hasardée ; cette habitude de donner être et puissance à des abstractions pures, de sollygistiquer sur des misères, de convertir les moyens en but et le but en moyens, et enfin ces interminables disputes sur les fondemens de toute la doctrine. Jacques Stellini imita les réformateurs prudens qui, voulant réellement améliorer un système, se tiennent aux formes extérieures anciennes ; ayant pris l'enseigne d'Aristote, il dut revêtir d'un langage dit latin ces pensées qu'il aurait si bien su exprimer en italien, et qui auraient introduit soixante ans plutôt la langue nationale dans les sciences morales et intéressé les lecteurs à son grand ouvrage sur l'Ethique.

» Au sortir, ajoute-t-il, du sanctuaire pythagoricien, se présente le dessin de Stellini. Voilà la rotonde palladienne de Capra, à côté du temple le plus grandiose des Pharaons. Ce rapprochement sert à prouver que l'esprit humain a coutume de bien s'acheminer dès le principe, puis de s'égarer pour revenir plus tard dans la bonne voie.

» Les proportions, dit-il plus bas, de l'école pythagoricienne sont si vastes qu'à côté de celle de Stellini, elle paraît gigantesque et semble n'avoir d'autres bornes que l'extrême horizon, non que sa doctrine soit plus abondante, mais parce qu'elle en marque la position et les rapports dans l'ordre universel, et lie l'ensemble dans une toute-puissante unité.

» Il convient, du reste, d'observer que dans ces préceptes pratiques de la vie civile les anciens étaient d'accord, et que les dissidences ne se manifestaient point hors des sanctuaires académiques. De là vient qu'il règne dans leurs réponses sur les affaires communes une unité, une sainteté de préceptes qui contraste profondément avec les décisions versatiles des casuistes postérieurs. Si ensuite on compare les anciens philosophes à tous les modernes, excepté Stellini, on trouvera ceux-ci

Digitized by Google

plus raisonneurs, ceux-là plus instructeurs; Stellini est l'un et l'autre.

» En voilà assez, continue l'éditeur, pour rendre compte de l'ouvrage publié par nos soins. Nous n'avons donné aucune notice historique sur les fondateurs des écoles dont nous présentons en abrégé les doctrines; chacun les peut trouver dans Buonafede (*Storia e indole d'ogni filosofia*), dont l'ouvrage plein de sens et d'éclat dans sa brièveté se distingue par une critique supérieure à celles de Brucher, Stanley, à celle même de Tielmann, Bhule et beaucoup d'autres.

» C'est le propre, dit-il en terminant, de toutes les sciences, mais surtout de celles qui dirigent les actions humaines, de n'atteindre ni à l'estime, ni aux heureux effets qu'elles devraient produire tant qu'elles sont détachées du tronc universel, qui seul leur donne vie, fécondité et valeur. La philosophie morale ne se ressent que trop de cette séparation, de cet isolement; aussi souhaitons-nous de voir s'élever quelque génie qui, du moins, lui enseigne les moyens d'effectuer cette union réclamée par une haute civilisation. »

Telles sont les paroles dont M. Romagnosi a fait précéder sa compilation savante. Il serait à désirer, dans l'intérêt d'une science qu'il comprend si bien et dont il plaide si éloquemment la cause, qu'il ne se bornât pas à cette simple exposition élémentaire et qu'il publiât ses propres pensées. Préoccupé qu'il est de cette grande loi de progrès et d'unité qui domine aujourd'hui toutes les intelligences européennes, tant au midi qu'au nord, il ne peut que mettre dans la bonne voie la philosophie morale comme il l'a fait des sciences à l'étude et à l'enseignement desquelles il s'est précédemment consacré.

21. — *Introduzione*, etc. — Introduction à l'étude de la philosophie, etc., par le baron *Pasquale* Galluppi de Tropée. Naples, 1831; Marotta et Vanspandoch. Broch. in-8°.

22. — *Critica*, etc. — Critique systématico-universelle, et guide à la rénovation de la philosophie, par *Jean* Maggi. Milan, 1831; Rusconi. Broch. in-8°.

23. — *Saggio*, etc. — Essai d'une distribution méthodique des animaux vertébrés, par *Charles-Lucien* Bonaparte, *prince de* Musignano. Rome, 1831. Broch. in-8°.

Digitized by Google

24. — *Istoria*, etc. — Histoire de l'Europe de *Pierfrancesco* Giambullari, de l'année 887 à 947. *Sixième édition.* Livourne, 183[illegible] Masi, 3 vol. in-12.

Ceci n'est point une nouveauté : c'est l'ouvrage d'un homme mort il y a trois cents ans.

Giambullari vit le jour à Florence en 1495; son père, Bernardo, était un poète célèbre, et lui est surnommé par ses admirateurs l'Hérodote italien. Il mourut en 1555.

Son histoire, dont il n'a composé que sept livres, est le premier essai d'histoire générale qui ait paru en Italie, en Europe. Le cœur plein d'amour pour Dante, auquel même il a consacré divers ouvrages connus ou égarés, il a pris l'Europe au point où il suppose que son cher Alighieri l'aurait prise lui-même s'il en eût voulu retracer les annales : à la création de l'empire de Charlemagne. Se plaçant comme en un centre naturel dans la plus belle partie du nouvel empire, c'est-à-dire en Italie, il promène de là son regard sur les différentes contrées de l'Europe, et l'on retrouve dans ce tableau, large et harmonieux, cette grandeur, cette unité dont se berça la pensée du conquérant français, noble rêve qui s'évanouit avec lui. Le style de l'historien est à la hauteur du sujet. Sa parole abondante et dorée, comme disent les Italiens, s'est inspirée par la grandeur même de l'œuvre; elle a cette gravité, cette dignité simple et forte qui convient aux narrateurs de l'humanité.

Giambullari exerça, tant qu'il vécut, sur la langue toscane, une suprême magistrature de savoir et d'élégance qu'aucun de ses contemporains ne lui a disputée. Le premier, il en rechercha les origines, il en dicta les règles; et la Crusca le tient encore pour une de ses autorités.

Si ses contemporains, si plus tard la postérité lui rendirent une éclatante justice, celle-ci lui fut long-tems sévère, et Giambullari fut oublié en Italie pendant près de deux siècles et demi. La première édition de son histoire parut (Venise 1566) dix ans après sa mort, et c'est à l'un de ses amis intimes, Cosimo Bartoli, qu'on doit la conservation de ce beau monument historique. Cette première édition cependant, malgré les soins de l'amitié, réussit mal, et c'est à ses imperfections, non moins qu'au mauvais goût du siècle suivant, qu'il faut attribuer l'injustice et l'ingratitude de tant de générations. *Et habent sua fata libelli.*

La seconde édition ne parut qu'en 1820, à Palerme, soigneusement

Digitized by Google

revue et sensiblement améliorée par un homme habile, Pietro Giordani. Dès lors plusieurs se sont succédées : à Pise en 1824, à Brescia en 1827, à Milan en 1831; celle que nous annonçons est la sixième. Elle est de toutes la plus correcte et la plus complète, car elle a pu profiter de toutes.

Nous avons cru utile de signaler aux esprits qui chez nous s'appliquent à la science historique la réapparition d'un livre inconnu en France, comme il le fut si long-tems dans son propre berceau. Rien de ce qui touche au moyen âge ne doit être négligé; il est intéressant surtout de voir de quel œil le considèrent ceux qui assistèrent à son agonie, à sa mort. De ce nombre est Giambullari. Il vécut sur les confins des deux sociétés. De son tems le moyen âge n'existait plus, la société moderne n'existait pas encore; et c'est à ces époques de crise et de transition où le génie de l'homme est plus fortement ébranlé, ses passions plus profondément émues, qu'il faut demander et des vues neuves et des pensées profondes.

25. — *Viaggi*, etc. — Voyages en Italie, par *François* Gandini, etc. Crémonè, 1831; Luigi de Micheli.

Cet ouvrage se publie par livraisons de cinq feuilles d'impression chacune; chaque livraison contient cinq planches. Il y en aura vingt. Quatorze ont paru.

26. — *Manuale*, etc. — Manuel de la littérature italienne, par *François* Ambrosoli. Milan, 1831; Antonio Fontana. In-12. Un seul volume a paru.

27. — *Galleria Omerica*, etc. — Galerie homérique, ou monumens antiques, recueillis par le ch. *François* Inghirami, pour servir à l'étude de l'Iliade et de l'Odyssée. Fiésole, 1831.

Deux volumes ont paru. Nous reviendrons sur cette grande collection, quand l'ouvrage entier aura vu le jour.

28. — *Opere*, etc. — Œuvres de Winkelmann. Première traduction italienne complète. Prato, 1830; frères Giachetti. S. R.

BELGIQUE.

29. — *Notice sur le dépôt des archives du royaume de Belgique, par* L.-P. Gachard, *archiviste du royaume*. Bruxelles, 1831; H. Remy. In-8°.

Le gouvernement des Pays-Bas, à qui certes les lettres ont de nom-

Digitized by Google

breuses obligations, avait voulu que les archives de l'état fussent ouvertes à tout venant, et que les personnes chargées de leur conservation et de leur classement facilitassent de tout leur pouvoir les recherches des savans et des curieux. Cette mesure libérale n'avait point de précédens dans le pays. Autrefois on y faisait grand mystère des *archives,* surtout des pièces qui se rapportaient à la forme du gouvernement, aux attributions des différens pouvoirs, aux priviléges des corporations et des communes. Charles-Quint ne permit à l'historien Jacques Meyer l'impression de ses *Annales de Flandre*, qu'à la condition qu'il en retrancherait les chartes et diplômes qu'il y avait insérés. On semblait redouter la connaissance des monumens politiques à l'égard de celle du texte sacré des écritures, comme s'il avait été de l'intérêt des pouvoirs temporel et spirituel, qu'on ne sût ni ce qu'on devait faire ni ce qu'il était bon de croire : espèce de pusillanimité et de calcul que Walter-Scott a peinte, sous le point de vue religieux, dans son *Monastère*. En 1695, quand, à la suite du bombardement de Bruxelles, les bourgeois retrouvèrent, sous les débris d'une tour écroulée, leurs anciennes chartes et les firent imprimer dans un recueil intitulé *Luyster van Brabant* (le Lustre du Brabant), l'éditeur et le notaire, qui avait authentiqué les copies, furent sévèrement poursuivis. Enfin, pour ne plus citer qu'un exemple, lorsqu'en 1783, l'Académie proposa de remonter à l'origine des états de Brabant, quelques membres s'opposèrent à ce que les concurrens pussent consulter les documens originaux, et se vantaient même d'empêcher la publication de leurs mémoires. Malgré les travaux des Mirœus, des Van Mieris, des Schwartzenberg, des Van Hasselt, des Hoynck van Papendrecht, des Dumbar, des Matthœus, des Saint-Genois, etc., les archives présentent encore une mine infiniment riche, et qu'on n'épuisera pas de sitôt. M. Dejonge, substitut archiviste du royaume des Pays-Bas, a montré l'utilité qu'on en peut tirer en publiant ses *Onuitgegevene stukken*, ou *Documens inédits;* M. Nyhoff a commencé pour la Gueldre une collection extrêmement intéressante; M. J.-F. Willems a enrichi ses *Mengelingen,* ou *Mélanges* de plusieurs morceaux très-curieux ; et nous-mêmes, s'il nous est permis de nous nommer, nous avons emprunté aux mêmes sources les matériaux de notre *Histoire de l'ordre de la Toison-d'or,* ainsi que de plusieurs pièces qui font partie de nos *Archives historiques*. M. Gachard, qui avait déjà si bien mérité des

Digitized by Google

amis de l'histoire nationale, par la rédaction de ses *Analectes*, vient de leur rendre un nouveau service en leur offrant sa *Notice*, destinée surtout à combattre l'erreur de quelques représentans, qui n'appréciaient pas l'importance du dépôt confié à ses soins, et ne comprenaient pas l'usage qu'on en peut faire, car il n'est malheureusement que trop vrai qu'une fraction puissante des chambres belges se montre peu favorable aux travaux de l'esprit, à la culture de l'intelligence, oubliant que toute révolution qui ne tourne pas au profit du perfectionnement moral et matériel de l'homme n'est qu'un mouvement désordonné, et non pas un progrès. Mais la réfutation de M. Gachard ne sera pas perdue; il a fait comme ce philosophe à qui l'on niait le mouvement, il a marché. On peut joindre à la brochure l'ouvrage flamand de M. Lambin sur les archives de la ville d'Ypres. Le sixième volume des nouveaux Mémoires de l'Académie contient une notice abrégée sur celles de Louvain.

36. — *Dictionnaire géographique de la province de Liége*, précédé d'un fragment du *Mémorial de l'établissement géographique de Bruxelles*, fondé par Ph. Van der Maelen. Bruxelles, 1832; à l'établissement géographique. In-8°.

Cet établissement, qui n'a point de pair en Europe, occupait, avant le mois d'août 1830, plus de 250 personnes, toutes consacrées à des travaux qui se rapportaient d'une manière plus ou moins intime à la géographie. Le monde savant connaît déjà M. Van der Maelen par son *Atlas universel* Il fait exécuter en ce moment celui de l'Europe sur une échelle de $\frac{1}{600000}$, projection modifiée de Flamsteed. Voué à la géographie *expérimentale*, le premier il a provoqué sur tous les points du globe les renseignemens qu'il est donné à chaque indigène de fournir d'après la spécialité de sa condition sociale. Il pense avec raison qu'à l'époque où nous vivons, tous les peuples étant liés désormais par des intérêts communs, ils devraient s'assurer les moyens de faire que rien d'important n'arrivât chez aucun d'eux qui ne fût connu de tous les autres. Sa correspondance est immense et embrasse la plus grande variété d'objets.

Le *Dictionnaire géographique de la province de Liége* n'est que le premier volume d'une collection de dictionnaires particuliers à chaque province de la Belgique. Après un coup d'œil général sur la géolo-

Digitized by Google

gie, la minéralogie, les élévations du sol, l'industrie manufacturière et agricole, vient la nomenclature détaillée des lieux. Chacun est considéré sous le rapport hydrographique, du sol, de l'agriculture, de la population, du commerce et de l'industrie, de la nature des habitations, des ponts et chemins, etc. Un appendice contient un Mémoire sur les cavernes à ossemens fossiles découvertes jusqu'à ce jour dans la province de Liége, par M. Schmerling, docteur en médecine; un tableau des fossiles rapportés aux terrains auxquels ils sont propres, par M. Davreux; un catalogue des oiseaux des environs de Liége, par M. E. de Selys-Longchamps; les animaux vertébrés, les mollusques, les annelides, les crustacés, par M. A. Carlier; les insectes, par MM. Ch. Robert et de Selys-Longchamps; le tableau des routes et rivières, et le budget général des revenus et moyens dressé le 21 juillet 1830, un mois avant la révolution. Des supplémens multiplieront ces renseignemens si divers et si riches. On sent que dans cette masse de faits quelques erreurs ont dû se glisser, quelques négligences passer inaperçues; mais ces taches sont légères, et l'on peut s'en fier à M. Meisser, à qui M. Vander Maelen a confié la rédaction de ses recueils et la vaste correspondance de son établissement.

De Reiffenberg.

Digitized by Google

LIVRES FRANÇAIS.

31. — *Cours d'histoire de la Philosophie ancienne. — École d'Alexandrie.* — Discours d'ouverture prononcé le 23 décembre 1831, par M. H. Poret, professeur suppléant. Paris, 1832; Papinot. In-8° de 38 pages; prix, 1 fr.

La partie de la philosophie ancienne sur laquelle le suppléant de M. Cousin s'est proposé de porter la lumière n'est pas certainement celle qui doit nous offrir le moindre intérêt. Aujourd'hui le développement des idées philosophiques des tems modernes nous a appris à apprécier et à désirer de comprendre toutes les parties de ce passé qui étend sur nous son ombre et à chercher dans l'histoire des races éteintes qui nous ont même le moins ressemblé le germe et la raison de notre propre histoire.

Or, s'il est vrai que l'humanité, dans le cours de ses évolutions, doive passer, à certains intervalles, par des situations très-analogues au moins sous le rapport moral, et si la ressemblance déjà souvent remarquée entre l'époque où nous vivons et celle des philosophies grecques est aussi réelle et frappante qu'on l'a dit, à coup sûr nous trouverons de l'attrait à parcourir le tableau de cette période historique importante. La sympathie qui s'éveille naturellement à l'égard des hommes qui jadis éprouvaient des sentimens semblables à ceux qui sont présentement dans nos cœurs a dû être le plus vif mobile des historiens, bien antérieurement à la philosophie de l'histoire. Nous, nous aurons à y joindre une curiosité plus réfléchie et plus intéressée, se portant aux rapprochemens non comme à un plaisir, mais comme à une étude sérieuse propre à satisfaire un besoin d'expérience pratique.

De toutes les écoles de la philosophie grecque, celle d'Alexandrie est la moins connue. Platon, Aristote et leurs devanciers ou successeurs immédiats, ont attiré sur eux toute l'attention. Une assez grande obscu-

Digitized by Google

rité et nombre de préjugés ont été le lot des philosophes alexandrins. Et cependant, lors même que cette grande école n'eût pas produit une quantité aussi considérable de génies philosophiques, de livres, de systèmes, de sectes qui lui donnèrent une si profonde action sur les tendances générales et surtout sur la vie privée des hommes de ce tems, sa présence assidue, à l'un de ces momens solennels où se balance et se décide pour une série de siècles le sort des sociétés, suffisait bien pour y faire chercher l'indice et le mot des péripéties multipliées et confuses au milieu desquelles a été franchi ce passage critique. Alors périssaient beaucoup de grandes choses qui duraient depuis bien du tems : alors aussi commençaient à poindre beaucoup de grandes choses qui devaient avoir aussi une longue durée. Dans cet espace de trois siècles, étaient venues se rencontrer à la fois des origines les plus diverses tous les faits et toutes les destinées les plus opposées. Dans le monde des faits politiques, il y avait les guerres civiles et les guerres des barbares; à l'intérieur, les tyrans pullulaient; à l'extérieur, aux limites du Caucase et de la Sarmatie, se pressaient des populations qui devaient déborder bientôt jusqu'aux colonnes d'Hercule. Dans le monde des idées il y avait la mythologie grecque et les religions orientales, les mille doctrines des philosophes et le christianisme des apôtres. Comme alors l'existence humaine devait être mêlée, rapide, livrée au vertige, brûlée de fièvre, agitée par tous les paroxismes imaginables!

M. Poret, dans son dessein de nous faire connaître complétement cette phase philosophique, a débuté par la placer au milieu de tous ses rapports au sein de l'histoire générale, afin d'expliquer plus tard, par la biographie des philosophes, l'influence du siècle sur leurs travaux et de leurs travaux sur le siècle.

« L'école d'Alexandrie, dit-il, est fille de l'époque qui l'a vue » naître; cette époque, toute pleine d'origines et de révolutions, est par » conséquent féconde en questions obscures. Cependant, plus on l'étudie, » plus on est frappé d'un caractère éminent qui la marque tout entière : » ce caractère, c'est le mysticisme. La philosophie désigne de ce nom » en général un état des ames où, fatiguées et détrompées de tout ce » qu'elles ont éprouvé, elles le prennent en mépris et s'adressent à quelque » chose d'inconnu dont elles soupçonnent l'existence, pour en obtenir » une satisfaction qui réponde à leurs besoins infinis. Au tems dont nous

Digitized by Google

» parlons, le mysticisme se manifestait principalement par un retour » des esprits vers l'Orient, vénérable et antique patrie des religions. La » Grèce, qui dans l'histoire du monde ouvre l'époque occidentale, la » Grèce, dans sa fière jeunesse, avait d'abord répudié l'Orient. Art, » gouvernement, religion, philosophie, elle avait dépouillé toutes ces » choses des graves attributs dont l'Asie les environnait. Elle s'était » jouée des vieilles croyances; et, sans conserver un point fixe, elle s'é- » tait livrée aux chances variées de la réflexion. L'analyse lui avait offert » successivement divers fantômes, et puis les avait fait évanouir; enfin » elle s'était attaquée et détruite elle-même. Maintenant l'humanité était » épuisée; dans sa détresse, elle invoquait ce que jadis elle avait insulté, » et tournait des regards pleins de regrets vers le berceau où avait re- » posé son enfance. Or, c'est précisément le mysticisme, l'esprit oriental, » qui constitue l'originalité philosophique de l'école d'Alexandrie: c'est » donc par ce côté surtout qu'elle est en rapport avec les faits contem- » porains. »

En effet, au milieu des désastres qui affligeaient le monde romain, de la dégradation profonde des hommes et de l'ordre politique dont la chute se précipitait à travers tant de hontes, le fait général le plus saillant est l'introduction de l'esprit et des institutions orientales dans l'empire. Depuis la ruine de la république, le pouvoir par une succession de métamorphoses était devenu absolu, et comme pour se rapprocher de l'origine de sa forme nouvelle, était passé de Rome sur le Bosphore. Mais dans cette importation orientale avaient été comprises les idées religieuses aussi bien que les principes de constitution politique. L'art de ce tems, à partir des successeurs d'Alexandre, en fournit pour témoignage son amour des mythes et des symboles, et la naïve simplicité avec laquelle il prend pour poésie les archaïsmes mythologiques, pour génie la science des mystères anciens et l'imitation des sculptures égyptiennes et asiatiques.

Le même fait se retrouve aussi marqué et peut-être plus vivant encore dans l'état de la morale et des habitudes individuelles. « Les illusions » du polythéisme qui avaient enchanté la Grèce s'étaient évanouies. Un » petit nombre d'esprits fermes, dédaignant de se plaindre et souffrant en » silence, n'avaient plus qu'une moquerie amère, un sourire sardonique » pour les vaines cérémonies du culte déchu. Mais les autres hommes, » c'est-à-dire à peu près tout le genre humain, gémissaient tout haut et ne

Digitized by Google

» pouvaient se résigner. On en voyait, nous dit Plutarque, se jeter nus » sur les places publiques, se rouler dans la fange avec désespoir, s'ac- » cusant tout haut de leurs fautes, et criant qu'ils étaient maudits des » dieux. Cependant ils ne se lassaient pas de chercher le secret qui devait » les consoler; ils le demandaient à tous les cultes, même au vieil Olympe » national, le plus connu de tous et le plus décrié. La partie secrète de » l'ancienne religion fut recherchée avec soin et remise en honneur; » l'Orient surtout, l'Orient avec ses cultes mystérieux, était l'objet d'une » curiosité universelle. Dès le tems de la république, il avait fallu que la » loi frappât les impures dionysiaques; et deux fois le culte sombre de » Sérapis avait été banni de Rome. Cependant tel était chez les peuples » le besoin de l'inconnu, l'entraînement vers des croyances nouvelles, » qu'il faisait braver les lois les plus sévères. Chaldéens, prêtres d'Isis, » de la déesse syrienne, de Mithra, astrologues et devins de toute es- » pèce, se répandaient par bandes dans les provinces, promenant leurs » idoles, qu'accueillait partout un avide enthousiasme. Ils prescrivaient » des pratiques bizarres, distribuaient des talismans, des préservatifs. » Les consciences troublées épuisaient tous les moyens extérieurs pour » se mettre en paix avec elles-mêmes; elles ne s'effrayaient d'aucune » épreuve, et il leur fallut le hideux taurobole, où le suppliant était » inondé du sang de la victime. Tous ces remèdes étaient impuissans, » et rien ne fermait l'abîme qui s'était ouvert dans les ames.»

Ainsi l'Orient faisait invasion de toutes parts. Mais son œuvre se bornait à remplacer l'incrédulité par la superstition, et à donner un plus large cours aux impuretés et aux orgies de toute cette humanité sans loi, empereurs, nobles et plèbe confondus. Il revêtit seulement un caractère différent dans le christianisme, qui venait de naître de l'application du génie méthodique des Grecs à une sorte d'épuration des théosophies de l'Asie. Mais cette même combinaison de deux esprits différens dans ses variétés enfanta une foule de sectes puissantes, les gnostiques, les manichéens, etc., qui absorbèrent les anciennes sectes philosophiques désormais épuisées et stériles, ou bien perdues dans une pratique toute sensuelle comme l'épicuréisme, ou, comme le stoïcisme, dans l'égoïsme impuissant d'une morale solitaire. — Le scepticisme seul avait survécu, et sur les débris de toutes les doctrines prétendait établir l'indifférence. Mais tel ne devait pas être son résultat dernier. Il pouvait dégoûter de

Digitized by Google

la recherche d'une doctrine par les voies rationnelles, mais non pas éteindre la soif universelle de croyances. Il ne mit fin au travail réfléchi des philosophes que pour y substituer les contemplations et la théurgie. Le scepticisme eut pour conséquence logique le mysticisme, qui concordait parfaitement avec ce retour général à la religion qui enfantait chez la plupart des hommes ce mélange singulier de dévotion païenne et de vague philosophie dont les écrits de Plutarque nous offrent une assez fidèle image.

« Alors la ville d'Alexandrie, sur laquelle planait le génie cosmo-» polite d'Alexandre, représentait comme en abrégé tout l'ancien » monde. Placée aux confins de l'Asie et de l'Afrique, elle touchait à » l'Inde par la mer Rouge, à l'Europe par la Méditerranée. Là s'étaient » donné rendez-vous tous les peuples, toutes les doctrines, toutes les re-» ligions. La munificence des Ptolémées y avait amassé à grands frais les » productions de la pensée humaine, et de riches fondations y avaient » attiré la science de toutes parts. Point de secte qui n'y fût représentée » et qui n'y eût son enseignement: toutes les philosophies et tous les cultes » de la Grèce, toutes les doctrines égyptiennes, juives, persanes, le » christianisme enfin, avec toutes les variétés de la gnose, se déployaient » sur ce théâtre et s'y disputaient l'empire des esprits : c'était une colo-» nie du genre humain. S'il est vrai que l'avenir sorte du passé et qu'il » en reçoive son caractère, cette longue cohabitation de toutes les sectes » devait aboutir à une combinaison nouvelle et avoir pour fruit un éclec-» tisme. Tel fut en effet le caractère de la philosophie qu'Alexandrie vit » naître deux siècles après l'ère chrétienne. »

L'élément fondamental de son dogmatisme, c'est le mysticisme. Mais dans ce cadre viennent se placer à différens titres l'idéalisme grec et notamment les doctrines de Platon et de Pythagore, les fables du polythéisme, les croyances symboliques de l'Asie et surtout de l'Égypte. « Excepté le christianisme, qu'ils traitent comme une nouveauté sacri-» lége, les Alexandrins aspirent à ne laisser en dehors de leur symbole » aucune des religions de la terre. Proclus veut être l'hiérophante du » monde entier. » Mais aucune doctrine n'est admise qu'à la condition de se subordonner au mysticisme.

« Tout le système alexandrin s'ordonne autour d'une théologie qui en » est le centre et la source. Dieu, et dans Dieu l'unité absolue, l'intelli-

Digitized by Google

» gence et la cause, ou l'ame du monde, pour emprunter le langage des » Alexandrins, tel est le point de départ. Chacun de ces attributs de l'es- » sence divine acquiert souvent dans leurs expressions, sinon dans leur » pensée, une existence substantielle, et devient une *entité* distincte ; » réunis, ils composent ce qu'on nomme la *trinité alexandrine*. Logi- » quement, et dans l'ordre naturel, le troisième présuppose le second, » le second présuppose le premier. Sans l'intelligence, la cause n'est plus » qu'une force aveugle, mots contradictoires, chose qui ne peut exister. » Sans l'attribut qui constitue l'être, sans l'unité, l'intelligence et la cause » manquent de base, se dissipent et s'évanouissent. Cette antériorité lo- » gique, ils la convertissent en supériorité. L'unité absolue, voilà le » caractère éminent du Dieu d'Alexandrie. Mais quoi ! déjà l'intelligence » déroge à cet attribut suprême ; elle implique au moins la dualité du » sujet et de l'objet. La cause s'en éloigne encore davantage ; car elle tend » sans cesse à s'épanouir au dehors dans la variété infinie de ses effets. » La cause, l'intelligence, n'ont donc de valeur réelle que par leur rap- » port à l'unité absolue. Considérées sous un aspect opposé, elles s'a- » baissent et se dégradent. Si l'intelligence et la cause sont ainsi traitées, » les phénomènes qui composent le monde visible sont jugés plus sévère- » ment encore : la création est déclarée une chute. »

De cette théologie, les Alexandrins déduisent un moyen de connaissance qui consiste à placer l'ame dans une situation toute passive d'inspiration d'où soit exclu tout usage actif de la pensée, et qu'ils appellent tantôt unification, tantôt contemplation immédiate, quelquefois extase. Par suite encore ils font résider la perfection de la vertu dans la continuité de cette élévation de l'ame vers le Dieu-unité.

Toute cette philosophie convenait fort à cette époque où dominaient l'amour du merveilleux et la soif des miracles. « Mais l'école d'A- » lexandrie appartenait tout entière à l'antiquité, et ne devait pas lui » survivre. Elle dura environ trois siècles et demi ; mais le tems, en » accumulant les ruines autour d'elle, augmentait chaque jour la tris- » tesse de ses souvenirs et de ses pressentimens. Elle s'avançait vers l'a- » venir sans espérance, entre le christianisme et les barbares, rêvant » un passé condamné sans retour. Lorsque l'inutile épreuve tentée par » Julien l'eut convaincue de sa faiblesse, elle chercha son refuge dans le » mystère et l'obscurité ; dès lors, s'abaissant de plus en plus au rang

Digitized by Google

» d'une affiliation secrète, elle n'eut plus qu'une existence inquiète, me-
» nacée, entourée de périls et d'alarmes. Elle avait pris en main la cause
» de l'hellénisme, ou plutôt elle en avait fait la sienne; mais, peu à peu
» abandonnée par les peuples, réduite à une opposition solitaire, elle se
» retire lentement de la scène du monde, où elle forme comme l'arrière-
» garde de l'antiquité. »

Tel est en raccourci l'ensemble de ce travail remarquable par la sagesse des appréciations historiques. Sans doute il nous resterait à demander plus de conclusions et de vues générales propres à établir un lien entre ce tems et les tems antérieurs ou postérieurs. Mais cela eût exigé toute une doctrine sur la philosophie et la loi de l'histoire. Comme étude isolée d'une période particulière, ce cours est digne de beaucoup d'éloges. L. L. GADEBLED.

32. — *La Bible*, traduction nouvelle, avec l'hébreu en regard, accompagnée des points-voyelles et des accents toniques, ainsi que des notes explicatives du texte où l'on trouvera les variantes des Septante; par S. CAHEN, rabbin. Paris, 1831-1832; l'auteur, à l'école consistoriale israélite, rue de Paradis, au Marais, n° 3; Dondey-Dupré, Levrault, Treuttel et Wurtz. L'ouvrage se composera de 25 vol. in-8°; le prix de la souscription est de 4 fr. le vol., et de 6 fr. papier vélin.

Le second volume de la nouvelle traduction des livres hébreux par M. Cahen vient de paraître. Le premier volume, qui renfermait la Genèse, avait paru dans le courant de l'hiver dernier; celui-ci contient l'Exode et ne tardera pas à être suivi du Lévitique.

Le travail de M. Cahen a été l'objet de nombreuses critiques, et c'était un résultat que son importance ne pouvait manquer d'attirer; la Bible a été si long-tems un champ d'exploitation inféodé, pour ainsi dire, sans partage au mysticisme religieux qui y trouvait un inépuisable aliment, que l'entreprise toute philosophique de M. Cahen ne pouvait manquer d'éveiller l'ombrageuse susceptibilité des prêtres juifs, protestans ou catholiques.

A une époque où tous les regards se portent vers la grande Asie, un intérêt d'une nature toute nouvelle devait s'attacher aux livres sacrés de cette nation orientale dont l'histoire est grande comme un grand poème, et qui, errante à travers l'antiquité comme un voyageur, portait en son

Digitized by Google

sein les souvenirs du désert et de la terre de captivité, les enseignemens des temples de l'Égypte et des temples de Babylone, le magnifique récit de l'affranchissement, les chants de l'Arabe, et les contes merveilleux des vallées de l'Euphrate. Nous ne sommes plus au tems où l'esprit de Voltaire épuisait ses sarcasmes et ses saillies contre ces hommes qui se permettaient d'avoir des conceptions si différentes des siennes, et d'admirer des poésies si peu conformes aux doctrines du dix-huitième siècle et à l'étiquette académique.

Sous le rapport de la philosophie, comme sous le rapport de l'art, on ne saurait trop s'applaudir de l'entreprise de M. Cahen, qui permettra enfin aux personnes qui ne sont point versées dans la connaissance de l'hébreu de pouvoir communiquer en toute confiance avec ces hommes des anciens âges sans avoir à redouter l'infidélité d'un interprète souvent porté à dénaturer le sens de leurs discours. Un travail de notes fort curieux, dirigé dans un esprit d'investigation tout rationnel, accompagne le texte et éclaircit tout ce que sa scrupuleuse fidélité pourrait laisser dans l'ombre. Espérons que cette grande entreprise, si fort en harmonie avec le mouvement actuel des idées, verra l'appui qu'elle a trouvé dans l'opinion publique s'accroître encore, et une approbation sans cesse nouvelle suivre chacun de ses pas dans la vaste carrière qu'elle doit parcourir. Bien que nous ne soyons plus aux jours des Septante, une traduction de ces livres, dont l'influence sociale est si profonde et dont chaque parole a eu pour ainsi dire une puissance de création sur les peuples qui nous ont précédés, est une œuvre d'une haute portée, et qui doit avoir sa part parmi les travaux destinés à régénérer les sociétés modernes; nous ne demeurerons point indifférens à ses progrès, et nous nous ferons un devoir d'accompagner son développement de nos scrupuleux encouragemens. Nous reviendrons incessamment sur le détail des deux volumes qui ont déjà paru; mais, en attendant, nous croyons être utiles à nos lecteurs en leur signalant un excellent article de M. S. Munk sur quelques critiques qui avaient été faites de la traduction de la Genèse, et qui se trouve en tête de ce volume. J. R.

33. — *Leçons sur l'art d'associer les individus et les masses*, hommes, femmes, enfans, en travaux d'*industrie*, sciences et beaux-arts. — *Exposition du système social de Charles* Fourier, de Besançon, par *Jules* Lechevalier, avec cette épigraphe « Le dernier des

Digitized by Google

crimes qu'on pardonne est celui d'annoncer des vérités nouvelles. » Paris, 1832; Paulin, place de la Bourse. Le cours entier se composera de 12 leçons; il paraît une livraison par semaine, à compter du dimanche 27 février; trois livraisons sont déjà publiées. Le prix des 12 leçons est de 10 fr., et 12 fr. par la poste.

La prochaine livraison de la *Revue* renfermera une exposition de la théorie sociale de M. Fourier; voilà pourquoi nous nous bornons aujourd'hui à annoncer les leçons de M. J. Lechevalier. Nous renverrons également à un de nos prochains cahiers l'ouvrage qui vient de paraître sous le titre de :

34.—*Les Nouvelles Transactions sociales, religieuses et scientifiques de* VIRTOMNIUS; avec cette épigraphe :

Un peuple nouveau va paraître;
Sa race couvrira la terre en un moment,
Et de l'empire prêt à naître
La justice sera l'éternel fondement.

Tome I. Paris, 1832; Bossange, rue de Richelieu, n° 60. In-8°; prix, 2 francs.

Cet ouvrage a pour auteur un disciple de M. Ch. Fourier.

35.—*De la propriété : Est-elle légitime? à quoi et jusqu'où s'étend-elle?*—Examen de questions fondamentales qu'on n'a pas encore résolues; par *Georges* DEMANGEAT, de Nantes, auteur des *Principes de la morale universelle*. Nantes, 1832; imprimerie de Mellinet. In-8° de 37 pages.

Au moment où la voix de quelques hommes s'élève et proclame que la révolution de juillet, cri de colère et d'espérance d'une société ulcérée, ne peut avoir de sens que comme signal d'une réforme sociale, tandis que d'autres au contraire ne veulent y voir qu'une révolution politique, c'est-à-dire, selon qu'ils l'entendent, un simple changement à leur profit, dans le personnel et la livrée des divers pouvoirs de l'état; la question la plus grave et la plus intéressante que l'on puisse agiter est certainement celle de la propriété. Aussi, en dépit des clameurs des sots qui voient ou des intéressés qui feignent de voir dans toute tentative d'amélioration à cet égard la résurrection de la loi agraire, ceux-là méritent bien de la société, qui en sentent vivement la nécessité et font leurs efforts pour y satisfaire. C'est pourquoi nous nous plaisons à ap-

Digitized by Google

plaudir aux bons sentimens qui ont inspiré cette brochure à M. Demangeat; mais tout en faisant la part d'éloges que méritent ses généreuses intentions, comme une théorie incomplète et sans valeur pratique peut devenir dangereuse entre les mains des adversaires de la réforme qu'elle propose, il est de notre devoir de déclarer que l'auteur ne nous semble pas avoir atteint son but. En effet, justement frappé du défaut de véritable science apporté par la plupart des économistes, des publicistes, des légistes dans l'examen de cette question, il croit l'avoir enfin résolue scientifiquement. Mais, comme il le dit très-bien lui-même : « Dans toutes les sciences qui sont du domaine de l'esprit humain, il est un fait primordial, sans lequel la science est incomplète : ce fait, c'est le besoin de l'homme. » L'homme, remarquons bien cette expression, non pas d'un homme, d'un peuple, d'une époque, mais *de l'homme*, c'est-à-dire de l'humanité; ainsi toute question. présuppose nécessairement celle-ci, quel est le besoin, la nécessité de l'humanité? En effet c'est l'ordre général qui toujours exprime la loi régulatrice de tous les faits, de tous les droits particuliers : maintenant l'auteur a-t-il bien mesuré toute la hauteur de ce principe, et s'est-il placé au sommet? nullement. Mais l'espace réservé à cette annonce ne nous permettant pas d'entrer dans les développemens nécessaires, et nous proposant d'ailleurs de traiter dans cette Revue, la question même de la propriété d'une manière plus approfondie, nous nous contenterons ici de reproduire l'analyse que l'auteur donne lui-même dans sa préface.

» L'homme a des besoins, et est soumis à des nécessités. Sous le titre » de notions préliminaires, je donne une idée des deux nécessités et des » deux espèces de besoins dont je décris succinctement le mode de satis- » faction.

» Dans la première partie, je donne une histoire complète de la satis- » faction des besoins et des nécessités. Tous les faits de cette satisfaction » s'y trouvent exposés, tels que le travail, la possession, l'occupation, le » dessaisissement, la consommation. Dans cette première partie il ne » s'agit que des faits et pas encore de droit. Celui-ci est l'objet de la » deuxième partie. La conclusion de tout l'ouvrage, c'est d'abord que » les objets extérieurs, qui servent à satisfaire la nécessité du support, sont » différens de ceux qui servent à satisfaire les besoins; les premiers sont » meubles, c'est-à-dire transportables d'un lieu à un autre et consom-

Digitized by Google

» mables, et les seconds, au contraire, immeubles et non consommables. » C'est en second lieu que la nature fournit le support à l'homme gratuite- » ment, c'est-à-dire sans travail, tandis que les besoins ne sont satis- » faits qu'à l'aide du travail. Le travail ne s'applique donc qu'aux meubles » et jamais aux immeubles.

» Or, nous faisons voir dans la seconde partie qu'il n'y a jamais droit » que dans le cas de la possession actuelle et du travail, parce que c'est » seulement dans ces deux cas qu'il peut y avoir tort : il s'ensuit donc » qu'il n'y aura de droit sur l'immeuble que lorsqu'il sera possédé, » c'est-à-dire lorsqu'il supportera actuellement; tandis qu'il y aura droit » sur le meuble, et lorsqu'il servira actuellement, et lorsqu'il aura été travaillé, quoique ne servant pas actuellement. B—E.

36. — *Lettres écrites de Paris pendant les années* 1830 *et* 1831, par M. L. Boerne; traduites par F. Guiran, et précédées d'une *Notice sur l'auteur et ses écrits*. Paris, 1832; Paulin, place de la Bourse; In-8° de XLIII et 196 p.; prix, 3 fr.

Nous avons parlé dans ce cahier même (voyez *ci-dessus* page 144.) des lettres allemandes de Boerne. Cet ouvrage méritait certainement les honneurs d'une traduction, et M. Guiran a bien fait de l'entreprendre : il a bien fait aussi de supprimer quelques longueurs; mais ces coupures trop multipliées ont enlevé au recueil un certain caractère de négligence diffuse qui n'est pas sans agrément dans une correspondance familière. L'auteur décrit en se promenant tout ce qui lui donne matière à réflexion; théâtres, littérature, usages parisiens, etc. Le traducteur ne lui laisse guère que ce qui a trait à la politique. D'un observateur spirituel il veut faire un publiciste : c'est à la fois augmenter ses prétentions et diminuer son mérite. Ajoutons encore que plusieurs passages que leur nature appelait à figurer dans une traduction ainsi conçue s'y trouvent cependant négligés; ceux que nous avons cités sont du nombre, et ne sont pas les moins piquans. Telle qu'elle est toutefois, la traduction des lettres de M. Boerne se fera lire avec intérêt.

37. — *Histoire de la Démonologie et de la Sorcellerie*, par sir *Walter* Scott, dédiée à J.-G. Lockart, esq.; traduite en français par A.-J.-B. Defauconpret. Paris, 1832; Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9. Deux vol. in-12; prix, 5 fr.

De quels attributs de notre nature, soit intellectuels, soit corporels,

Digitized by Google

dérive cette disposition à croire aux événemens surnaturels ? Dans quels événemens et dans quelles circonstances ces fictions prennent-elles leur origine? à quelle époque remonte la naissance de la sorcellerie, et de quelles sources découlent les idées superstitieuses sur les démons, les fées, les nains ? vers quels tems les poursuites en sorcellerie commencent-elles, et quelle est principalement l'histoire de ces poursuites en Angleterre et en Ecosse? Telles sont les questions traitées par Walter Scott dans l'ouvrage dont nous annonçons la traduction à nos lecteurs. Indépendamment de l'intérêt du sujet en lui-même, l'*Histoire de la démonologie et de la sorcellerie* se recommande par un grand nombre de détails et de faits curieux qui en rendent la lecture amusante à la fois et instructive. Nous reviendrons sur cet ouvrage. ***

38. — *Histoire du Hainaut*, par *Jacques* DE GUYSE, traduite en français avec le texte latin en regard et accompagnée de notes (publiée par M. DE FORTIA). Tome XII. Paris, 1831; Paulin. In-8°; prix du vol., 9 fr. (Voy. *Rev. Enc.* t. XLIV, p. 461.)

M. de Fortia est un savant de la vieille roche, moins les préjugés d'autrefois. Sa courageuse entreprise approche de son terme. Parmi les additions importantes qu'il a faites à son texte est un glossaire de mots celtiques ou gaulois, avec une bibliographie étendue et raisonnée de tous les auteurs, ou du moins de la plupart, qui ont écrit sur les origines du langage. M. de Fortia consacre son tems et sa fortune à de semblables travaux. Il termine en ce moment son histoire du Portugal, et la troisième partie de l'*Art de vérifier les dates*. La France manquait jusqu'aujourd'hui d'une traduction de Photius, il l'a fait commencer sous ses yeux. Il a lu, il n'y a pas long-tems, à l'Institut, un Mémoire destiné à prouver l'existence d'Homère et l'authenticité de ses ouvrages; ce mémoire sera inséré dans un des volumes de la chronique de Jacques de Guyse.

39. — *Recherches sur Louis de Bruges, seigneur de la Gruthuyse;* suivies de la notice des manuscrits qui lui ont appartenu, et dont la plus grande partie se conserve à la bibliothèque du roi (par M. VAN PRAET). Paris, 1831; Debure. Grand in-8°, de 362 p., avec 5 planches.

Depuis plus de trente ans il est peu de travaux de véritable érudition auxquels ne s'associe le nom de M. Van Praet. Collaborateur désintéressé de tous les savans qui le consultent, il abandonne, pour ainsi

Digitized by Google

dire, au pillage les trésors de sa mémoire toujours préparée. Tandis que d'autres faisaient de l'étude des lettres un moyen d'intrigue, un auxiliaire de l'ambition et de la cupidité, il s'est retrouvé, quels que fussent les événemens, au milieu de ses livres chéris et de la foule des lecteurs dont il est assailli à chaque instant. Voué de cœur et d'ame à des fonctions pénibles, il n'a pu faire pour sa renommée tout ce que ses connaissances variées et profondes lui permettaient d'entreprendre. Cependant la partie des manuscrits du catalogue du duc de la Vallière, plusieurs notices dans l'*Esprit des journaux*, son catalogue en dix volumes des ouvrages imprimés sur peau de vélin, sa notice sur Colard-Mansion, et les recherches dont on vient de lire le titre, ont plus que justifié le choix fait par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Quoi qu'on en dise, l'érudition réelle, l'érudition laborieuse, exacte, modeste, est aujourd'hui fort rare, et l'on est plus habile à se parer des dehors du savoir que courageux à acquérir le savoir même. M. Van Praet appartient à l'école des Daunou, des Brial, des Sylvestre de Sacy, des Mercier de Saint-Léger : ses recherches se donnent pour ce qu'elles sont, sans enluminures, sans cajoleries pour le goût à la mode. Son livre n'est point fait pour les boudoirs, pour les littérateurs musqués, c'est une œuvre de simple et franc érudit, qui ne rougit pas de la docte poussière des livres et des archives. Nous y avons pourtant remarqué une erreur historique assez forte : en 1478, l'auteur fait chancelier de la toison d'or *l'évêque de Térouanne*, *Henri de Lorraine*, depuis *évêque de Metz*. Jamais ce personnage n'a appartenu à l'ordre. Le chancelier était alors Ferry de Clugny, évêque de Tournay.

Louis de la Gruthuyse ou de Bruges fut un puissant et magnifique seigneur de Flandre, habile dans la guerre, habile dans les négociations ; mais son premier mérite, aux yeux de M. Van Praet, est sans nul doute d'avoir aimé les livres, d'avoir fait exécuter de magnifiques manuscrits. La notice qu'il en donne, de ceux qui sont encore conservés à la bibliothèque du roi, est un document d'un haut intérêt, et qui, avec la *Bibliothèque protypographique* de M. J.-B. Barrois, est de nature à faire connaître la tendance littéraire de l'époque. Nous pensons, au surplus, qu'un nouveau bibliophile Jacob, ou ce bibliophile lui-même, trouverait aisément dans le livre de M. Van Praet le sujet d'un de ces romans où l'histoire se matérialise peut-être d'une manière trop sensi-

Digitized by Google

ble et où la vérité de la forme externe semble l'emporter sur une vérité plus haute qui a sa source en nous-mêmes. La devise de Louis de la Gruthuyse: *Plus est en vous*, n'est pas un avertissement à dédaigner. DE REIFFENBERG.

40. — *Notice historique sur J.-D. Lanjuinais*, pair de France, membre de l'Institut; par *Victor* LANJUINAIS. Paris, 1832; Dondey-Dupré. In-8° de 85 pages.

M. Victor Lanjuinais prépare la publication des ouvrages de son père, dont le premier volume ne tardera pas à paraître: il en a détaché d'avance cette notice qui doit les précéder, pour la distribuer aux nombreux amis de l'homme juste dont elle raconte la vie. Un double écueil était à éviter par l'auteur de ce travail: ne point tomber dans l'apologie à laquelle il devait se sentir naturellement entraîné, et ne point tomber dans la sécheresse par crainte de l'apologie. M. Victor Lanjuinais a réussi; il a parlé de son père avec franchise et sensibilité. On distingue le fils à travers l'écrivain, mais seulement assez pour augmenter l'intérêt du récit.

La *Revue Encyclopédique*, dont Lanjuinais fut un des fondateurs et des collaborateurs assidus, a publié sur lui en 1827 (cahier de juillet), une notice nécrologique rédigée par M. M.-A. JULLIEN.

41. — *Consultation pour la veuve et les fils du maréchal Ney*, par M. MARIE, et suivie de l'adhésion des avocats les plus célèbres du barreau français. Paris, 1832; Hyp. Tilliard. In-8° de 68 pages.

42. — *Mémoires sur la révision du procès du maréchal Ney et sur la jurispriudence en général de la Cour des pairs*; par G. DELMAS, avocat. Paris, 1832; L. Janet, rue Saint-Jacques, n° 59. In-8° de 87 pages.

Nous citons ces deux brochures comme documens à consulter sur une question grave de politique nationale et de haute jurisprudence.

***

43. — *Annuaire du bureau des longitudes pour l'année* 1832; Paris, 1832; Bachelier, quai des Augustins, 55. In-18; prix, 1 fr.

Cette estimable publication, outre les tables usuelles qu'elle a coutume de renfermer, offre cette année à ses lecteurs le mouvement de la population de la France pendant 1829, et les évaluations des mesures linéaires étrangères en mesures françaises, recueillies par M. Prony. Ce

Digitized by Google

savant y a joint la longueur en parties du mètre d'un pied chinois présenté à l'institut par M. Abel Rémusat, et d'une coudée antique égyptienne, qui fait partie de la collection du Louvre. — Depuis plusieurs années, M. Arago enrichit l'Annuaire de notices remarquables sur les sciences physiques. La notice de cette année contient des détails intéressans sur les comètes en général. Le savant académicien démontre le peu de fondemens des craintes inspirées par le retour de la comète de six ans 3/4, et termine par un examen des diverses hypothèses imaginées jusqu'à ce jour pour expliquer la formation des comètes et déterminer le rôle qu'elles jouent dans le système du monde.

L. B.

44.— *Cours élémentaire d'agriculture et d'économie rurale, à l'usage des écoles primaires*, composé de cinq traités : *Labourage*, *jardinage*, *horticulture*, *arbres et arbustes*, *économie rurale*; par M. Raspail. Paris, 1832; L. Hachette, rue Pierre-Sarrasin, n° 12. Trois vol. ont paru; prix du vol. in-18 de 100 pag. environ, avec planches, 75 c.; prix des cinq parties réunies, 3 fr. 75 c.

M. Raspail est un de ces républicains qui proclament fièrement leurs théories devant les cours d'assises et les gendarmes. Son amour pour les masses populaires ne lui dicte pas seulement des discours pleins d'audace et de chaleur; il préside aussi à des travaux scientifiques qui n'ont pas toujours été dirigés vers un aussi modeste but que celui du *Cours élémentaire d'agriculture*. Il nous suffira, pour recommander ce livre utile, de rappeler qu'avant de se vouer à l'instruction des pauvres cultivateurs, M. Raspail s'est fait un nom dans la science, entre autres par de curieuses recherches dans le domaine de la microscopie. Quelques mots pris dans son introduction suffiront du reste pour faire apprécier l'esprit et les intentions de son nouvel ouvrage. « Je me propose de » publier, dit-il, une série de petits traités qui, quoique également à la » portée de l'intelligence et de la bourse du plus grand nombre, n'en » renfermeront pas moins toutes les innovations heureuses que les progrès » des sciences ont successivement introduites dans le grand art de soumettre le sol aux exigences de l'humanité. . . . . Je ne m'occuperai aucunement des théories (dans les traités relatifs à l'agriculture), c'est-à-dire » de la recherche des lois d'où découlent les faits que j'aurai à exposer; » je renvoie à ce sujet les lecteurs aux traités spéciaux qui feront partie

Digitized by Google

» de cette collection. . . . Qu'on ne pense pas que la science doive se » borner aux principes renfermés dans ce livre ; l'agriculture n'est pas » encore une science ; c'est une connaissance empyrique qui appelle à son » secours l'expérience, sans posséder presque un seul axiome capable » de la guider d'une manière infaillible. Et voilà, dirai-je aux culti- » vateurs, ce qu'on a fait avant vous et ce qui a réussi dans des terrains » et des expositions différens des vôtres ; mais ce n'est pas là tout ce qu'il » vous en reste à faire. Étudiez votre sol, votre climat, calculez vos » ressources, et préparez, par de petits essais, de plus grandes expé- » riences. » ***

45. — *Théophron*, ou l'étude des choses ; *de la nature, de l'homme et de la société*, par J. Henry ***L, d'Orbe. Paris, 1832 ; à la librairie encyclopédique, rue des Saints-Pères, n° 26. In-8° de 536 p. ; prix, 7 fr.

Nous avons déjà bien des encyclopédies résumées à l'usage de la jeunesse ; mais l'enseignement s'adresse à des individualités si diverses que ses formes ne sauraient être trop souvent variées ; il faut donc encourager la composition de nouveaux ouvrages de ce genre, lors même qu'ils seraient peu supérieurs aux anciens.

C'est une immense tâche que celle de présenter dans un cadre resserré le tableau des connaissances actuelles, et d'en rendre l'intelligence facile. L'auteur de *Théophron* a essayé de la remplir avec une parfaite conscience. Il a réuni en douze livres des notions précises sur la *nature*, l'*homme*, et la *société*, s'attachant aux faits, n'ayant d'autre soin que de donner une idée juste de tout ce qui nous entoure. C'est une bonne introduction à la vie réelle. Sa qualité d'étranger le place en dehors de toute critique de style ; on trouve en effet çà et là dans son langage des expressions hasardées, des tours de phrase prétentieux ; mais ces légers défauts sont rachetés par des pages chaleureuses où l'ame de l'écrivain se peint tout entière. La lecture de ce livre laisse une impression favorable ; on désirerait connaître celui qui l'a composé : c'est l'ouvrage d'un homme de bien. Σ.

46. — *Œuvres de Charles* Nodier : *Romans, Contes et Nouvelles*. Tom. I : *Jean Sbogar*. Paris, 1832 ; Eugène Renduel, éditeur-libraire, rue des Grands-Augustins, n° 22. In-8° de 318 pages. L'ouvrage aura quatre volume ; prix, 30 fr.

Digitized by Google

La première livraison de cette publication contenant *Jean Sbogar*, avec une préface nouvelle, vient de paraître. Les autres livraisons seront composées des ouvrages suivans : *Adèle, le Peintre de Saltzbourg, Thérèse Aubert* (deuxième livraison); *Stella, Trilby, Smarra, le Dernier chapitre de mon Roman* (troisième livraison); *la Fée aux miettes*, roman inédit (quatrième livraison).

Ce serait peut-être un tort de juger des sentimens du public par celui que nous a fait éprouver l'annonce de la réimpression de ces ouvrages; cependant, en songeant que bientôt on pourra les posséder tous sous un même format et unis ainsi que des frères, tandis qu'il était si difficile jusqu'ici de les rassembler épars et dissemblables, comme ils étaient dans les bibliothèques, il nous a semblé que ce devait être une bonne nouvelle, une sorte de fête littéraire, pour les nombreux amis du talent de Nodier. Nous nous sommes réjouis avant tout de la joie de ceux qui rêvent souvent à ses délicieuses histoires et qui les voient remonter à leur souvenir, se dérouler devant eux toutes les fois que, dans les événemens du monde où leur cœur est le plus intéressé, ils ont besoin de reconnaître ailleurs qu'en eux-mêmes quelques-unes des nuances infinies des passions dignes et généreuses. Telle est en effet notre manière de comprendre Charles Nodier que faire profession d'admiration pour lui, ce n'est jamais éveiller en nous une satisfaction qui soit de goût seulement. Aussi ne serons-nous pas arrêtés par la crainte d'être malhabiles sous certains rapports de critique littéraire, lorqu'à l'occasion de la publication des livraisons promises, nous rendrons compte de nos impressions personnelles. ÉD. CH.

47. — *Les Croppys*, épisode de l'histoire de la rébellion d'Irlande en 1798, roman historique irlandais; par M. BANIM; traduit de l'anglais, par M. A.-J.-B. DEFAUCONPRET. Paris, 1832; Ch. Gosselin. 4 vol. in-12; prix, 12 fr.

On exploite les peuples ainsi que les individus. La Suisse a eu ses sujets comme les démocrates d'Athènes leurs esclaves; et l'Angleterre, cette terre classique de la liberté qui fit l'éducation de nos profonds doctrinaires, pèse encore de tout le poids de la morgue britannique sur ces immenses populations de l'Indostan que son génie s'entend à subjuguer. Mais, dans la vie des nations comme dans celle des hommes, il y a des momens où le sentiment de l'individualité se réveille; l'esclave se-

Digitized by Google

coue ses chaînes, et l'humble tourbe d'ilotes devient une armée de héros.

Notre révolution a donné le signal du combat à tous les opprimés : La Belgique, la Pologne, l'Italie se sont levées contre leurs tyrans étrangers, comme nos prolétaires contre leurs tyrans domestiques; et c'est un beau spectacle! Laissons leurs triomphes d'un jour aux privilégiés de la conquête et de la naissance : le feu sacré s'est allumé, et la France reste là pour l'attiser sans cesse. Qu'on déclame contre la propagande, qu'on achète le déshonneur d'un calme apparent par les lâches transactions de la diplomatie : n'importe, la France n'en accomplit pas moins sa noble mission. Elle ne porte point, il est vrai, ses pas de géant sur la Baltique ou la mer de Venise; mais le Slave et le Romagnol viennent se réfugier dans son sein, pleurer près d'elle le massacre de leurs frères, et puiser dans son approbation le courage des grands dévouemens. Vainqueurs ou vaincus, fugitifs ou triomphans, c'est vers notre soleil que se tournent tous les peuples que la liberté rappelle à la vie. Et la France, quoi qu'on dise et qu'on fasse, les accueillera tous.

Elle sourit aussi à sa triste voisine, l'antique Hibernie, fiancée par la conquête à l'arrogant despote qui, depuis tant de siècles, l'enserre d'un embrassement brutal et jaloux. Erin, île de verdure et de poésie, terre natale des saillies enjouées et des voluptueuses mélodies, patrie de Moore et de Sheridan, tu ne seras point toujours méconnue; ce n'est pas vainement que tes fils ont conspiré sans relâche, les armes de la révolte ou leur plume éloquente à la main!

Je ne sais quel penchant involontaire m'a toujours entraîné vers ce peuple énergique et bon, ardent et sensible, spirituel et naïf, dont l'originale nationalité se dessine avec tant de relief au milieu des routs compassés de l'aristocratie anglaise, comme dans ces rues obscures de Londres dont la misère est impuissante à comprimer la bruyante gaîté de l'Irlandais! Serait-ce qu'il y a dans l'infortune un charme qui captive l'intérêt et désarme la critique? Aux romans de Walter-Scott, toute supériorité de génie à part, je préfère ceux de l'Irlande. Voyez, dans les premiers, l'Écosse apparaît entière, avec son ciel brumeux, ses glens froids et sauvages, ses montagnards cruels et voleurs, ses puritains à la maigre encolure, à la voix âpre et dure, ses citadins tout occupés de ruses et de lucre : poésie matérielle qui laisse nos sympathies impas-

Digitized by Google

sibles et froides. Viennent maintenant les enfans d'Érin avec leur verve inégale, malicieuse et vive, avec leur ame brûlante de patriotisme et d'amour, avec ce cœur expansif et tendre qui réclame du vôtre une larme de compassion, un sourire d'amitié : et dites-moi si vous n'aimez point lady Morgan, malgré son langage souvent précieux et maniéré, lorsqu'avec une grâce toute poétique, elle idéalise sa terre chérie dans les personnages du noble O'Donnel et de la piquante O'Halloran ; dites-moi si vous n'êtes pas ému par Banim, malgré ses fatigantes argumentations politiques, malgré sa pénible analyse des élémens orangiste, catholique et libéraux, lorsqu'il frappe vos yeux du sanglant tableau des plaies de sa patrie.

Déjà plusieurs fois nous avons cité les romans de ce dernier : *l'Apostat*, où la passion est si profondément sentie, si chaleureusement colorée ; *l'Anglo-Irlandais*, esquisse spirituelle et gaie des travers de ce bon peuple, modeste au point d'abdiquer trop souvent le caractère national pour s'élever à la singerie des ridicules inventés par ses oppresseurs ; *Crohoore-na-Bilhoge*, curieux tableau de mœurs et de superstitions villageoises ; et d'autres encore. *Les Croppys* ne prendront point rang parmi ces chefs-d'œuvre. C'est une épisode de l'insurrection de 1798, épisode dont les acteurs nous sont déjà tous à peu près connus, quoique l'on ait pris soin de travestir leurs noms et leurs costumes, quoiqu'ils soient déjà bien usés à force d'avoir été ballottés, pauvres marionettes, d'une scène à l'autre, d'un roman à son successeur. C'est le tort de tous les talens vieillis de se répéter. Les inspirations du génie forment un cercle vicieux d'où il ne peut guères sortir une fois qu'il l'a choisi. Scott et Cooper comptent trois où quatre chefs-d'œuvre chacun. Le bagage de M. Banim ne sera guères plus lourd. Mais avec lui comme avec ses maîtres, on s'ennuie rarement. Il sait racheter par des beautés d'un ordre supérieur quelques instans de ce sommeil auquel le vieil Homère était lui-même sujet. C'est le cas dans les *Croppys ;* et nous ne les recommandons pas autrement que par le nom de l'auteur et l'intérêt qui doit s'attacher au récit des malheurs d'un peuple généreux. A. J.

48. — *La Salamandre*, par *Eugène* Sue. Paris, 1832 ; Renduel, 2 vol. in-8° de xvii-315 et 352 pages ; prix, 15 fr.

Fatalité ! Elle était si fière *la Salamandre*, si fière de son nom illustré par l'une de nos plus glorieuses victoires maritimes, si fière des on

Digitized by Google

lieutenant éprouvé, si fière de ses matelots sans peur et de ses indomptables flambarts! Toute grâcieuse et toute intrépide corvette, preste, vive, docile à la voix et au geste. Elle était si heureuse de son jeune Paul, le fils de son lieutenant; Paul, son ame, né le jour où elle fut lancée à la mer, destiné à vivre et à mourir avec elle, selon la prédiction d'un vieux calier et suivant la croyance des marins superstitieux. Fatalité! elle est morte *la Salamandre!* mort son lieutenant éprouvé! mort son jeune Paul! morts ses matelots sans peur! morts ses indomptables flambarts!

Pauvre Paul! reçu à bord par Pierre Huet, le lieutenant, dès l'âge de huit ans, époque où il perdit sa mère, initié par lui à la vie dure et sauvage du marin militaire, et à tous les nobles sentimens, et à toutes les convictions généreuses, il le chérissait, le vénérait, l'idolâtrait si naïvement, si profondément, ce tendre père! Oh! ne le quitter jamais, essuyer le feu à ses côtés, le suivre et monter avec lui de degré en degré jusqu'au généralat, jusqu'à l'amirauté, que sais-je? Et alors quelle gloire!

Et Alice! Alice! sa fiancée devant Dieu, si naïve, si chaste; il l'aimait tant! Sa vie entière, son ame, son sang, tout, pour la rendre fière et heureuse de lui! Il se distinguerait par de vaillans combats, il se ferait un nom, un grand nom, accumulerait honneurs, richesses, tout cela, tout pour sa femme, pour son Alice! quel avenir! quel songe!

Oui, quel songe! car voici Longetour, et malheur, malheur à toi pauvre Paul! malheur à ton père! malheur à *la Salamandre!* malheur à ton rêve de gloire! — Quel songe! car voici Szaffie; et malheur, malheur à toi, pauvre enfant! malheur à ton Alice! malheur à ton rêve d'amour!

Longetour, bon et digne rentrant, comme on disait en 1815, tiré, bien malgré lui, par les démarches de son ambitieuse et tyrannique femme, de la paisible obscurité d'un bureau de tabac où il eût coulé doucement ses jours, pour être jeté, lui, M. Formon devenu marquis de Longetour, jeté loin des habitudes pacifiques de sa bonne vie bourgeoise, jeté, lui, tout inoffensif, tout ignorant, tout simple; où? grand Dieu! sur une corvette de guerre, sur *la Salamandre!* avec le grade supérieur de commandant, pour donner des ordres, lui M. Formon, au

Digitized by Google

lieutenant Pierre; lui, ex-débitant de tabac, aux flambarts de l'intrépide corvette; lui, ne sachant pas distinguer l'arrière de l'avant, ni le babord du tribord!

Szaffie, passager à bord de la corvette, qui, mise à sa disposition par le gouvernement, le conduit à Smyrne; Szaffie, jeune, beau, riche, Szaffie, tué moralement, dès l'âge de vingt ans, par la double satiété d'ambition et d'amour, ne vivant plus que de sa haine contre le monde qui l'a rendu malheureux à force de jouissances, et désormais guidé par cette devise : « Faire tout le mal possible à l'humanité, » consacrant jeunesse, beauté, richesse, tout, à tuer moralement les autres; meurtrier spiritualiste; satan incarné!

A toi donc en holocauste, puisqu'il le faut, Longetour, à ton impéritie *la Salamandre*, et son lieutenant, et son jeune Paul, et leur gloire!

A toi aussi en holocauste, puisqu'il le faut, Szaffie, à ton poignard moral Paul et son rêve de gloire, Paul et son rêve d'amour, Paul et son Alice, tous deux si riches d'illusion et d'avenir! Paul qui, tout récemment, au retour d'une descente à Saint-Tropès, où est tenue en rade la *Salamandre*, s'est approché du lieutenant pour lui dire, en l'embrassant et à voix basse, avec un profond soupir, — Vois-tu, père, je crois que je suis amoureux; — Alice que la corvette emmène aussi à Smyrne avec sa tante madame de Blène.

En mer donc, en mer *la Salamandre!* Vraiment il y a dans son sein pour les vagues et pour les cieux et pour les vents de belles et d'épouvantables choses à ouir et à voir!

Et d'abord au marquis de Longetour sa part.

C'est demain que l'équipage de *la Salamandre* appareille, ou, selon l'expression des matelots, file son nœud; c'est demain qu'ils verront travailler leur nouveau commandant. Pauvre ex-débitant! lui commander la manœuvre! Que devenir? que faire? Rassurez-vous : c'est chose prévue et arrangée. Encore, s'il est ignorant, est-il pour le moins aussi ingénu; le digne marquis! Dites : dans sa position qu'avait-il de mieux à faire que d'aller, tout aussitôt son arrivée, droit au lieutenant pour lui avouer franchement son embarras, et comment son démon de femme avait transformé, malgré lui, sa bonne régie de tabac en une corvette maudite, et comment il avait été forcé par elle, cette faveur obtenue, de l'accepter. Qu'avait-il de mieux à faire? Il l'avait fait.

Digitized by Google

Ah! monsieur, s'était écrié Pierre, il en est tems encore, refusez.... refusez..., vous jouez votre vie et celle d'un équipage de bons et braves marins.—Refusez, refusez... C'est bien facile à dire. Et ma femme?— Quel parti prendre! Laisser l'incapacité du commandant se trahir à l'équipage par ses bévues? Oh! malheur alors, malheur! car ne savez-vous pas que le commandant est sur son bord la règle incarnée, Dieu parmi les hommes, la loi vivante? Et qu'une croyance entière à l'infaillibilité du chef suprême est l'ame de l'équipage, et que, cette croyance anéantie, toute discipline est perdue, et que la discipline perdue c'est fait du navire? Pierre le sait, lui, il n'a pas hésité; son parti est pris: la discipline est son idole, il s'y dévouera corps et ame: Séide nouveau, ses espérances d'avancement, son nom, sa vie, son fils, il lui sacrifiera tout; afin donc que l'honneur de notre marine, de nôtre pavillon ne soit pas souillé, et pour qu'un officier portant des épaulettes de commandant soit respecté et respectable aux yeux de son équipage. — Je mettrai, dit Pierre au commandant, tous mes soins à vous empêcher de paraître déplacé dans le poste que vous occupez. Je veillerai moi-même au salut de la pauvre *Salamandre* et de mes flambarts. Ainsi, monsieur, c'est entendu. Mais, par grâce, ne contrariez jamais mes ordres; et, dans un cas que vous verrez pressant, faites semblant de me dire deux mots à l'oreille, et j'aurai l'air d'exécuter vos commandemens.

Or c'est demain, avons-nous dit, que l'équipage de la *Salamandre* file son nœud; et comme l'officier supérieur ne peut se dispenser de commander l'appareillage, M. de Longetour ne dormira qu'après avoir appris la manœuvre et l'avoir récitée à son lieutenant. Le moment fatal arrive. L'ex-débitant se trouble et perd la mémoire. — Vous m'y forcez, dit Pierre d'une voix étouffée, je me perds pour vous. — Et Pierre, ne se possédant plus, repousse le marquis, s'élance sur le banc de quart, commande à dessein une manœuvre mauvaise, et indiquant tout bas la bonne au commandant, lui rend le porte-voix pour lui laisser prendre sa revanche. Il a sauvé la discipline, mais aux yeux de l'équipage et aux yeux de la loi il l'a violée; interrompre un officier-supérieur dans son commandement est un délit contre lequel la loi porte quinze jours d'arrêts forcés; le lieutenant se consigne; et à l'arrivée du bâtiment en France, sa prétendue faute, inscrite à bord du journal de l'état-major, ira témoigner contre son avancement auprès du ministre.

Digitized by Google

Si c'était tout! Non, non : Voici que la corvette fait eau : un pauvre petit mousse, Misère, devenu fou des épouvantables traitemens dont il est accablé chaque jour, a pratiqué, pour se venger de l'équipage, une large trouée à la calle. Effroi du marquis : vains efforts du lieutenant pour le retenir à son poste. O honte! Pour la première fois le cri « sauve qui peut! » sort de la bouche d'un commandant de la marine française. Pierre ne se contient plus, et, furieux, exaspéré, tire son poignard pour en frapper M. de Longetour. Heureusement la lame glisse; mais c'est fait : le lieutenant est perdu. Fidèle à son dévouement, au moment où la Joie, maître de quart, l'ayant aperçu, s'élance et le saisit par le milieu du corps, — Pourquoi aussi, dit Pierre, commandant, ne voulez-vous pas sauver mon fils, et lui donner l'ordre de s'embarquer dans la yole? Et il conserve ainsi l'honneur de son commandant; mais il se perd. La loi est formelle : peine de mort contre tout officier qui portera l'épée ou la main sur son supérieur pendant le service; le crime et la peine sont consignés sur le journal du navire, et Pierre, après avoir forcé le commandant à signer le rapport, se constitue prisonnier. Hélas! lorsqu'après un naufrage de la corvette échouée dans l'absence du lieutenant et par suite de l'ignorance du commandant sur un banc de sable, après la construction d'un radeau sous les auspices de Pierre, après les tourmens affreux de l'équipage tournoyant au-dessus des vagues et en proie à la calenture, mirage moral, lorsque Pierre et son fils auront été recueillis et transportés à Cherbourg, un conseil de guerre jugera, et un nouveau délit, l'abandon du marquis dans la corvette, où il a été laissé par Szaffie, à l'insu du lieutenant, ce nouveau délit imputé à Pierre et appuyé d'un rapport de Longetour, qui, recueilli et vendu par des pirates à des sectaires de l'Afrique, et sauvé de leurs mains par des Européens, prépare son retour en France, ce nouveau délit venant fortifier les aveux de l'accusé, Pierre sera condamné à être fusillé. Oh! mon Dieu oui, fusillé! pour avoir trois fois criminellement violé la discipline, lui qui a tout sacrifié pour elle, et il subira sans une plainte son châtiment, et nous lirons : « Au dernier coup d'onze heures Pierre est tombé fusillé sur le ponton. Au dernier coup d'onze heures Paul est tombé sur le parquet de la petite chambre de l'auberge du chasse-marée. — Je me tue, a écrit ce dernier, ne pouvant survivre à la mort de mon père. Et *la Salamandre?* Morte.

Digitized by Google

Et Alice? Morte. Et Szaffie? Ah, ah! Szaffie!.... Et les matelots? Morts, à l'exception d'un seul. Mais Paul, en fermant les yeux, a-t-il du moins emporté pur et intact avec lui son beau rêve de jeunesse, d'amour et de gloire, et le souvenir de son Alice? Ah! oui! et Szaffie, croyez-vous qu'il soit resté sans agir pendant tout ce tems? Szaffie! non, non!

A ton tour donc, Satan, voici ta part.

Que te faisaient ces enfans, infâme, pour te jeter avec ta puissance d'attraction et de séduction, avec tes infernales théories sur les femmes et sur le néant, à la traverse de leur amour. Paul aimait, et, je pense, était aimé. Pauvres anges, vous seriez heureux sur la terre, et vous vous retrouveriez un jour au ciel! Non, voici Szaffie! Et déjà en descendant à bord, et comme par un diabolique instinct, il a fait tomber sur Alice un de ses regards qu'elle a senti presque physiquement; ce premier trait porté il l'a laissée, sûr de son effet. Depuis ce tems, elle croit le haïr, elle l'aime. Paul croit avoir en elle une fiancée et n'a seulement qu'une sœur. Cependant il ne lui a pas encore avoué son amour. Mais un jour Szaffie s'approche de Paul, et lui distillant ses paroles perfides comme un poison habilement préparé pour l'ame, il lui laisse au cœur, en le quittant, des traits acérés dont il est bien sûr, l'infâme! sur la gloire et sur l'amour, des pensées amères de désenchantement; oui, pour l'éclairer, pour le faire *voir vrai!* Effrayé, éperdu, par un instinct sublime l'enfant court chez son père. La consigne le repousse. Alors il se réfugie auprès d'Alice et lui avoue qu'il l'aime. Pauvre Alice! la voilà seule. — Je l'aime, se dit-elle, j'aime Paul. — Et elle cherche à se persuader qu'elle l'aime. — Il est si bon, si brave! Tandis que *lui* elle le hait *lui*, oui elle le hait! Et elle reçoit de son fiancé, comme gage d'amour, l'anneau que lui a laissé, en mourant, sa mère. Oui, elle *le* hait, mais le voilà *lui*, et bientôt après c'est fait, le dernier coup est porté. — Naufrage. — Au milieu de la tourmente Szaffie laisse aux lèvres de *son* Alice un baiser de feu; puis en voilà encore une qui ne croira plus à l'amour, qui *verra vrai*. Et il t'abandonne, et c'est fait de toi, jeune fille. Et Paul! le voilà qui pleure. Hélas! elle lui a rendu sa bague, pauvre Paul! — Et maintenant, voyez-vous sur ce radeau, qui rappelle celui de la Méduse, ces naufragés en proie à la calenture? Voyez vous Alice mourante, et les yeux fixés e arrêtés sur Szaffie. La voilà

Digitized by Google

qui, dans son délire, enjambe le radeau et tombe dans la mer.—Adieu, Alice!... Et Paul! tué moralement par Szaffie, il continue à lutter contre la mort physique, jusqu'à ce que...

Or voici un salon, et la scène se passe à l'hôtel de Saint-Arc, un mois après la mort de Paul et de son père.

LA DUCHESSE DE SAINT-ARC (lisant).

« La promotion de M. le marquis de Longetour au grade de capitaine de vaisseau et sa nomination de commandeur de la légion-d'honneur ont été signées aujourd'hui. . . . . .

. . . . . .

LE VALET DE CHAMBRE (annonçant).

M. de Szaffie.

LA COMTESSE D'HERMILLY (tournant vivement la tête).

C'est lui! qu'il est bien!...

Et maintenant, va Szaffie, va Satan, poursuis ta destinée de mal; va, et laisse nous pleurer sur Paul et sur Alice, laisse-nous admirer le lieutenant Pierre, laisse nous regretter *la Salamandre* et ses intrépides flambarts, laisse-nous plaindre ce bon et innocent M. de Longetour d'avoir causé tant de mal. Va, cherche d'autres victimes à ton épouvantable système d'attraction, de séduction et de désillusionnement; va, tu ne m'as pas désenchanté; car je sais pourquoi, jusqu'ici, on a vu souvent l'homme puissant avec éclat dans le vice ou dans le crime l'emporter dans le cœur des femmes sur l'homme obscurément vertueux et dévoué, je sais que la femme a été jusqu'ici l'esclave de l'homme; et je sais que tout être faible, s'il est contraint à résigner entre les mains d'un maître sa liberté, choisira, s'il a choix, de préférence à tout autre, un maître puissant et fort. Que si donc la force est plus saisissable au toucher de la conscience, lorsque c'est dans la voie du mal qu'elle se manifeste, que lorsqu'elle apparaît dans la voie du bien, parce que la vraie vertu est simple et modeste, et que le vice lève effrontément la tête, parce que d'ailleurs les effets de la première sont aussi lents, le plus souvent, que les résultats du second sont prompts; que s'il en est ainsi, qu'y a-t-il donc, Satan, dans ton pouvoir sur Alice, qui ne se comprenne et ne s'explique? Mais je sais aussi que, de nos jours, grace

Digitized by Google

au sensible adoucissement des mœurs modernes, le fait de la liberté dans l'état tend à marcher de front avec un autre fait, celui de l'égalité de l'homme et de la femme dans la famille, et je sais que le tems approche où la vertu et le dévouement et la vraie gloire seront seuls des titres à l'estime des femmes et à leur amour. Que s'il en est ainsi, qu'y a-t-il donc, Satan, dans ton triomphe sur Alice, qui ne me soit un excitant nouveau à me réjouir, en pensant au terme prochain de ton infernale puissance, et en songeant au tems où les poètes inspirés guideront les hommes avec des hymnes d'espérance à travers les milles sentiers de la pensée et du travail, vers le bonheur, vers tes palmes éclatantes, ô gloire! vers tes fruits mystérieux, ineffable amour! — Va donc, Szaffie, va Satan, cherche d'autres victimes à ton épouvantable système d'attraction et de séduction et de désillusionnement; va, tu ne m'as pas désenchanté.

Un mot maintenant sur l'ouvrage remarquable dont nous avons essayé de donner une idée à nos lecteurs. Et d'abord hommage à la verve et encouragement à la vocation de l'auteur. Des négligences de style, indices d'une grande rapidité d'exécution, quelquefois un peu d'exagération dans la mise en saillie des caractères, mais par-dessus tout l'absence d'une conception assez générale et assez compréhensive pour lier fortement dans une harmonieuse unité les diverses parties du drame qui se passe en mer et sur *la Salamandre*, et les accidens variés de *la Salamandre* et de la mer, ces défauts ne nous empêcheront pas de rendre justice à ce qu'il y a d'images vives et saisissantes, et de tours rapides et entraînans, à ce qu'il y a d'attendrissant et de terrible, de tendre et de gracieux, de spirituel et de profondément senti dans les chapitres divers de l'ouvrage de M. Sue, depuis ceux de *la Salamandre*, *Beaux-Arts*, *Combat*, *Coquetterie*, et ceux de *Nuit d'été*, *Une voile! une voile! la Calenture*, jusqu'à ceux d'*Alice*, *l'Aspirant*, *le Père et le lieutenant*, et ceux *du Pilote vert* et *Prédictions;* depuis ceux de *Misère* et *le Rat passé au Grès*, jusqu'à ceux de *Amour*, *Amour et haine*, *Croyez-vous que je sois heureuse ?* etc., etc., etc.; justice à ce qu'il y a de vrai dans le caractère de Szaffie et dans celui d'Alice, à ce qu'il y a de grand dans celui de Pierre, quoique notre critique d'exagération porte particulièrement sur celui-ci; justice enfin à l'intérêt du drame, et à la vérité du descriptif, pris séparément et en eux-mêmes.

Digitized by Google

Voulez-vous savoir combien il reste à l'homme de partis à prendre quand, rassasié d'ambition et d'amour, ayant perdu le sentiment de son éternité, il croit au néant; voulez-vous savoir combien ? Deux, pas davantage : se tuer, ou se faire tueur d'hommes. Lisez *la Salamandre*, et Szaffie vous l'apprendra. Voulez-vous une idée du respect d'un militaire marin pour la discipline? lisez *la Salamandre*, et Pierre et ses flambarts vous l'apprendront. Peut-être seulement quand vous l'aurez lue, vous demanderez-vous pourquoi ce jeune Paul, tué par Longetour dans son amour pour son père et dans son beau rêve de gloire, tué par Szaffie dans sa tendresse pour son Alice et dans son doux rêve d'amour, pourquoi ce drame touchant et plein d'intérêt en lui-même se passe làplutôt que par tout ailleurs? par quel lien intime, essentiel, nécessaire, il tient à *la Salamandre* ? pourquoi il se trouve à son bord et au milieu des scènes de la mer, plutôt que dans un hôtel de la première ville qui vous conviendra, plutôt que dans un salon de Paris, que sais-je ? Ah ! c'est qu'en effet il manque, nous le répétons, entre ce drame et ce pittoresque, entre cette fabulation et ce descriptif, entre cette mer avec son typhon, son banc de sable et sa calenture, et ce militaire dévoué ame et corps à la discipline, et cet ex-débitant transformé en commandant de corvette malgré lui, et cette jeune fille avec sa candeur sur laquelle Satan a soufflé, entre ces vagues et ces passions, entre cette nature et ces personnages, il manque ce rapport, non pas contingent, mais nécessaire, non pas arbitraire, mais essentiel; ce rapport, je dirais presque d'identification réciproque que, pour me servir d'un exemple, Cooper établit entre ses sauvages et ses forêts du Nouveau-Monde; ce rapport qui fait qu'on croit entendre et voir les herbes de la prairie frémir et tressaillir des espérances ou des anxiétés de l'homme qui fuit; ce rapport que M. Sue sent, nous n'en doutons pas, sent profondément, mais vaguement peut-être encore, dans son ame de poète; ce rapport qu'il a même indiqué dans son ouvrage et à plusieurs reprises, mais qui ne s'y trouve qu'accidentellement et pas en essence; ce rapport enfin de l'homme et du monde extérieur unis pour un même but; ce rapport qui est l'unité, la vie, et dont l'expression est la poésie. Or nous insistons sur ce point, parce qu'une belle et vaste carrière nous paraît ouverte à M. Sue, et que nous l'y accompagnons de tous nos vœux; parce qu'il nous apparaît que, s'il veut triompher de la rapidité

Digitized by Google

de travail qui l'entraîne, et donner autant à l'ensemble et à la conception qu'il a donné jusqu'ici à l'exécution et aux détails, une belle gloire lui est réservée, parce qu'il nous apparaît enfin qu'il y a place dans la littérature maritime pour un Cooper ou un Walter Scott, et qu'il est beau de se consacrer tout entier à un genre, comme fait M. Sue, « non pour dire, comme il le fait remarquer dans sa préface, ceci est à moi, mais seulement pour planter un signal sur chaque rivage reconnu, afin d'y attirer l'attention de ceux qui suivent. » D'ailleurs nous considérons son ouvrage nouveau, et nous terminerons ainsi cet article, déjà trop long, comme un point de départ d'où l'on peut s'élancer loin, et c'est avec plaisir que nous recommandons *la Salamandre* à nos lecteurs.

Jules BUCHEY.

49. — *Le Lit de camp*; scènes de la vie militaire; par l'auteur de la *Prima Donna et le Garçon boucher*. Paris, 1832; Heideloff, rue Vivienne, n° 16. In-8° de 349 pages; prix, 7 fr.

Voilà un homme bien mal-avisé de venir jeter des scènes militaires au milieu d'une société où, chaque matin, on proclame à la tribune et par la presse l'avénement de l'ère pacifique. Le règne de la force brutale est passé : depuis Homère jusqu'aux chantres du Trocadéro, l'encens poétique ne lui manqua jamais. Mais aujourd'hui c'est autre chose, et la troupe servile des rimeurs et des courtisans n'a qu'à se prosterner devant une divinité nouvelle. Et pourtant la guerre a fait tant de bruit dans le monde, qu'on ne doit pas s'étonner si le retentissement de ses derniers échos vient troubler de tems à autre le calme que nous promettent l'éloquence de M. Périer et les philosophiques démonstrations de certains journalistes. La voix de l'auteur du *Lit de camp* leur paraîtra surtout bien importune; car on doit la classer parmi les plus lugubres et les plus sanglantes, si je puis ainsi dire, que le démon du meurtre ait jamais évoquées. Je ne sais si le pauvre écrivain a réellement été témoin des scènes d'horreur qu'il retrace : s'il en est ainsi, plaignons-le; sa mémoire doit être trop chargée de sinistres souvenirs pour lui laisser quelque charme à la vie. Je préfère supposer que ces poignards toujours humides de sang, ces balles sans cesse homicides, que ces monstrueux abattis de cadavres et de mourans, complaisamment étalés dans son livre, sont tout simplement des jeux de l'esprit : en faire

Digitized by Google

honneur à son imagination, c'est débarrasser son expérience d'un bien lourd fardeau.

Ce qui aide à corroborer cette opinion, c'est la nature même des récits. Vraiment, à y regarder d'un peu près, on arrive facilement à douter que ce soit bien là le langage d'un soldat, vieux troupier qui consolerait des loisirs d'invalide par l'énumération de ses prouesses de guerre et de galanterie. Ne serait-ce pas plutôt un jeune homme, incertain encore de sa vocation, peu maître de son imagination et de sa plume, qui s'égare souvent vers l'ignoble en cherchant le sublime; qui, dans ses tâtonnemens successifs pour trouver enfin sur l'instrument dont il dispose la touche qu'invoquent ses sympathies, essaie maladroitement les tons que d'autres ont plus habilement modulés avant lui. Un jour, c'est Hoffmann qui l'enchante avec ses fantasques rêveries de délire nocturne, et le voilà qui harmonise, dans une commune destinée, la table mélodieuse d'un clavecin et la jeune fille que les ravages de l'anévrisme décolorent et tuent; le lendemain, il s'éprend de Clara Gazul, avec ses dévorantes passions de tigresse et d'hyène, et vite il arrange une histoire de vengeance corse, hideuse de brutalité; puis viennent Boccace et ses contes licencieux, les sandales d'un moine et la sonnette d'un boudoir, équivoques préludes d'un dénouement toujours tragique; enfin, c'est Sterne qui fait assaut de sensiblerie à propos du ragoût noir, débris appétissant qui fut l'âne d'une vivandière. Assez de nomenclature; assez pour faire apprécier ce recueil, dans lequel la recherche continue de l'horrible parvient à rétablir une sorte d'unité, malgré la variété cosmopolite des sujets, des lieux et des dates, variété qui s'explique du reste facilement par les fastes réels de nos armées, depuis 1769 jusqu'en 1830. Cette inexpérience de conception, que supplée l'imitation des maîtres aimés du public, cette surabondance de vie qui se trahit dans le style, par la boursouflure et la prodigalité des mots, ne sont-ce pas là des défauts caractéristiques de la jeunesse? Aussi le *Lit de camp* doit-il être considéré simplement comme le premier jet d'un talent vivace et fécond, mais inculte encore et trop précoce. A. J.

5o. — *Les Contes bruns*, par une *Tête à l'envers*. Paris, 1832; Paulin, place de la Bourse. In-8°; prix, 7 fr.

Vous demandez pourquoi, en littérature, cette fureur de contes, de rêves et de cauchemars? Eh! c'est que la littérature est l'expression

Digitized by Google

même de la société, et que rien n'est plus fantastique à mon gré que la société de nos jours, et que rien, selon moi, ne ressemble plus à un rêve et à un cauchemar que notre vie.

Pourquoi cette fureur de rêves, dites-vous? Eh mais, où est donc le lien puissant de vos idées à vous? où est le rapport harmonieux de vos sentimens? où est le but commun de vos actes? où est l'enchaînement continu de tous vos discours? — Pourquoi cette fureur de rêves? Eh! mais où est donc votre sens profond de la réalité à vous? Dites-moi d'où viennent et où vont ces personnes et ces événemens, ces hommes et ces choses qui passent et repassent, et se croisent dans tous les sens sur la scène fantasmagorique du monde? D'où viennent et où vont ces millions de systèmes crochus qui tourbillonnent et se mêlent dans l'atmosphère religieuse du siècle? Retomberont-ils en poussière, ou, comme les atômes d'Épicure, se rencontreront-ils un jour, et formeront-ils tout d'un coup un nouvel univers pour la pensée? D'où viennent et où vont ces partis, ces révolutions, ces mœurs, ces lois? D'où venez-vous vous-mêmes et où allez-vous? Pourquoi 93, et pourquoi Napoléon, et pourquoi juillet? — Tout cela, dites-vous, donne le vertige, et tout cela éblouit, et tout cela pour vous se forme sans raison et se déforme comme au ciel les nuées. — Allons, avouez donc que vous rêvez, et ne vous étonnez si parfois de quelque imagination de poète en délire il vous tombe des rêves!

Des rêves, passe encore, dites-vous; mais à quoi bon des cauchemars? Eh! oui, sans doute, mais à quoi bon aussi, ô privilégiés du siècle! à quoi bon entre vous et le bonheur ces murailles d'airain? entre vous et la vraie gloire, entre l'amour pur et vous, à quoi bon cet épais rempart d'argent! — A quoi bon des cauchemars? — Eh! oui; mais entre le peuple et la liberté promise, mais entre la compagne de l'homme et l'égalité jurée, mais entre le vouloir de l'ame et son pouvoir, mais entre l'idéal de la vie et le réel, à quoi bon une barrière et à quoi bon un abîme? A quoi bon ces degrés sans fin que vous montez et qui incessamment, et un à un, vont s'affaissant et se brisant sous vos pieds? — Allons; avouez donc que le cauchemar du doute et du désenchantement vous pèse; et ne soyez pas surpris si parfois, des hauteurs de leur fantaisie blasée, vos poètes vous laissent tomber des cauchemars; et à propos de rêves et de cauchemars, voici des *Contes bruns*.

Digitized by Google

Comment classerons-nous ces contes ? Est-ce par ordre de couleurs en commençant par les plus *bruns*, pour finir par les moins foncés, de telle sorte que la pensée, parcourant une à une ces nuances mystérieuses, et passant par une suite de dégradations, de demi-teintes et de clairs-obscurs artistement ménagés, de la nuit arrive sensiblement au jour? ou bien les classerons-nous par ordre de charme et d'intérêt?

Si j'adoptais le premier mode, *les Trois Sœurs*, consumées du mal des poitrinaires, viendraient d'abord; car je ne sache rien de plus horrible à penser que le mal du siècle; on a ri de l'adultère, phthisie morale : je ne crois pas que la phthisie physique ait jamais donné à rire. Viendraient ensuite *le Grand d'Espagne*, *Une Bonne fortune*, *le Ministère public*, et *Une Conversation entre onze heures et minuit*, toutes histoires d'adultères passablement sombres et rembrunies; *les Regrets*, où figure aussi l'adultère, serviraient, en raison de certaines teintes sensiblement adoucies, de *mezzo termine* entre la seconde et la troisième nuance, celle de *l'OEil sans paupières*, de *Sara la danseuse*, de *Tobias Guarnerius*, et de *la Fosse de l'Avare*. Ici les teintes rembrunies commenceraient à pâlir, et s'il y avait un second volume, les contes *bruns* s'éclairciraient infailliblement; mais je n'adopte pas ce premier mode de classement, et le second mode est de beaucoup préférable à mon avis.

Eh bien ! en classant les contes *bruns* par ordre de charme et d'intérêt, c'est encore le plus *brun* de tous, *les Trois Sœurs*, qui vient le premier. Ah ! c'est qu'il y rayonne une si douce lumière du cœur, et c'est qu'il s'y trouve des teintes de sensibilité si suaves sur un fond de mélancolie si vraie !

Après *les Trois Sœurs* vient, selon moi, *Tobias Guarnerius*. Infortuné luthier ! ta vie se passait en efforts infructueux pour atteindre à la perfection infinie des violons de Stradivarius, quand une idée lumineuse te vint sur la transfusion des ames; idée lumineuse assurément, car c'était bien une ame qui manquait à ton violon; mais avoir volé ! mais avoir emprisonné ! mais avoir vendu l'ame de ta grand' mère ! Lisez *Tobias Guarnerius*. Le vraisemblable, allié avec art au fantastique, dans *le Ministère public*; le réel peint avec des couleurs simples et vraies dans *une Conversation entre onze heures et minuit*, me

Digitized by Google

font les ranger après *Tobias Guarnerius* et avec l'*OEil sans paupière*, charmante nouvelle assez semblable à une ballade écossaise. Jock Muirland a tué de ses soupçons jaloux sa femme Tuilsie. Une nuit, la nuit des fées, il entend derrière lui ces mots prononcés d'une voix douce : « Jock, veux-tu nous marier? » O terreur! une figure étrange s'est attachée à ses épaules, le poursuit toute la nuit et ne le quitte plus. Le mariage s'accomplit dans l'église enflammée, au bruit des lutins et des démons. Le lendemain Jock étonné se trouve à côté d'une jeune fille blanche et douce. Mais les yeux de sa nouvelle femme, ô surprise! n'ont pas de paupière, et ne se fermant jamais, veillant toujours, le brûlent d'une lumière insupportable. Jock fugitif traverse les mers, et il épouse la fille d'un sachem. Mais un jour qu'il était allé à la chasse, l'*OEil sans paupière* et son insupportable lumière lui apparaissent. Spellie l'a suivi, et sa jalousie précipite Jock dans l'Ohio. J'oubliais *le Grand d'Espagne*, composition que je placerais volontiers à côté du *Ministère public*. Viennent enfin *Sara la danseuse, une Bonne fortune, les Regrets*, et *la Fosse de l'Avare*. Somme toute, et pour terminer, la variété, le goût, la délicatesse et la sensibilité répandus dans ce recueil de contes, nous engagent à le recommander comme un agréable délassement à nos lecteurs.

Jules Buchey.

51. — *Gilbert*, chronique de l'Hôtel-Dieu (1786), par M. Saint-Maurice. Paris, 1832; A.-J. Denain, rue Vivienne, n° 16. 2 vol. in-8° de 366-371 pag.; prix, 14 fr.

Gilbert et l'Hôtel-Dieu! un poète et l'hôpital! refrain usé, épigramme ou complainte, à votre choix, dont les faiseurs ont paraphrasé dans mille variantes élégiaques et satiriques le sens piquant ou la touchante moralité. L'hôpital, c'est l'avenir qu'un père, avec sa franchise illettrée, promet au pauvre enfant dont la rhétorique du collége a lancé l'imagination, privée d'ailes et de vigueur, vers le ciel où planent Homère et Virgile; c'est le dernier asile qu'une prévoyante philantropie réserve ici-bas au génie malheureux, à Camoëns, à Chatterton, à Malfilâtre, à combien d'autres encore! Certes, il y a là-dedans ample étoffe pour la comédie ou le roman. Taillez à votre aise, Molières et Richardsons du jour; comme tant d'autres sujets que se disputent depuis cent ans les affamés de la littérature, la virginité de celui-ci reste

Digitized by Google

intacte, grâces à l'impuissance de ceux qui l'ont abordé. Vienne maintenant le bon larron, c'est le terme classique, me semble, et nous saurons bien le reconnaître : voyons si par hasard ce serait déjà M. Saint-Maurice.

L'auteur de la satire du dix-huitième siècle est aussi connu par sa fin déplorable que par les quelques cents vers qui composent son héritage poétique. Dix lignes, consciencieusement reproduites par toutes les biographies, transmettent à la postérité les détails peu nombreux de sa vie et de sa mort. Qu'apprenons-nous par cette sèche notice? que Gilbert naquit à Fontenoy-le-Château, village de Lorraine, et que, jeune encore, il mourut dans un accès de folie, après avoir avalé la clé de sa chambre. Voilà tout, ou à peu près : c'est un thème bien chétif : mais, sous les efforts d'un homme habile, il acquiert une prodigieuse vertu d'élasticité; et la maigre colonne du dictionnaire historique, commentée, délayée, arrondie, étirée en tous sens, est devenue dans ses mains un double in-octavo de sept à huit cents pages. On se tromperait pourtant de croire que l'industrieux auteur de cette métamorphose est doué d'une grande faculté d'invention. Mon Dieu; non; et son mérite n'en est peut-être que plus réel. Autour de cette donnée principale, il a rallié seulement quelques épisodes d'un usage banal dans le métier, quelques lieux communs de philosophie déclamatoire. Le héros, la pièce de résistance du roman, est flanqué du menu habituel de personnages secondaires. D'abord, un rimeur de boudoirs, Imbert; un artiste sensible et bourru, le bonhomme Greuze; un archevêque pétri d'orgueil et de sensualisme pratique, Christophe de Beaumont qui se grise en noble compagnie avec du Champagne; une grisette amoureuse et fidèle, la maîtresse du poète; puis une douzaine bien comptée de prêtres, intrigans, délateurs, paillards, joueurs ou coquets; enfin, l'assortiment de valets, soldats et paysans, utilités dont se complète toujours l'inventaire du personnel dans un mélodrame à grand spectacle. Tout cela, du reste, habillé d'un style correct, élégant et froid, divisé par chapitres et prêt à réjouir les yeux de ces honnêtes lecteurs qui se plaisent à passer en revue des myriades de lettres, de syllabes et de mots, sans s'inquiéter de l'ame qui manque pour vivifier ces immobiles armées de la typographie. C'est pour eux qu'on fait tant de chroniques où la couleur locale est toute dans les noms propres et dans les titres des acteurs.

Digitized by Google

Pour moi, qui me sépare présomptueusement de la foule, je prie en grâces éditeurs et libraires de nous débarrasser bientôt de ces absurdes travestissemens de l'histoire auxquels aucun nom n'est plus ni assez célèbre ni assez obscur pour échapper aujourd'hui. A. J.

52. — *Manuel de Numismatique ancienne*, contenant les élémens de cette science et les nomenclatures, avec l'indication des degrés de rareté des monnaies et médailles antiques, et des tableaux de leurs valeurs actuelles; par M. HENNIN. (Ouvrage qui a obtenu le prix de numismatique décerné par *l'Académie des inscriptions et belles lettres* en 1831.) Paris, 1830; Merlin, quai des Augustins, n° 7. 2 vol. in-8°; prix, 18 fr.

Un livre élémentaire sur la numismatique était devenu nécessaire, en raison des progrès que cette science a faits depuis quelques années. Le *Manuel de Numismatique ancienne* de M. HENNIN était donc un ouvrage utile, et l'exécution décèle un homme très-versé dans la connaissance des médailles. Il a réuni dans les vingt chapitres et les quatre cent cinquante-quatre articles qui composent son premier volume toutes les notions élémentaires de la numismatique, disposées dans un ordre clair et méthodique; et il présente dans un cadre suffisamment étendu ce qui se trouve disséminé dans une grande quantité d'ouvrages. Le sien est une espèce de *vade mecum* concis et portatif pour les personnes qui s'occupent de médailles; c'est un excellent Manuel pour celles qui veulent faire de la numismatique une étude préliminaire, et un très-bon mémorial pour les numismatistes.

A l'occasion du mot *numismatiste*, il ne sera pas inutile de faire remarquer que ce mot a remplacé celui de *numismate*, comme plus conforme à l'analogie, quoique quelques personnes s'obstinent à employer le dernier. Cette locution vicieuse avait déjà été combattue dans la *Revue Encyclopédique*. (Voy. t. XXV, janvier 1825.)

La division des chapitres donnera un aperçu de l'intérêt que peut offrir l'ouvrage. Après avoir traité de l'origine des monnaies, invention qui a succédé au commerce par échange, et qui a tant contribué à la civilisation, l'auteur parle du droit de frapper monnaie chez les peuples anciens, et fixe les limites chronologiques et géographiques de la numismatique ancienne: dans ce chapitre, il détermine les époques reconnaissables au style de l'art, à la légende, à la forme des caractères

Digitized by Google

et au métal employé pour les monnaies. Il passe ensuite aux noms, titres et fonctions des personnes préposées à la fabrication des monnaies, et qui exerçaient une véritable magistrature. Il traite ensuite des matières employées pour les monnaies et les médailles antiques, du nom, de la valeur, du poids, de la dimension, des inscriptions ou légendes, des types de ces monnaies, et enfin de la manière de reconnaître les médailles fausses. Un aperçu de l'histoire de la science numismatique complète ces notions générales; il est suivi de données sur le classement des médailles, sur leur rareté et leur valeur actuelle, et sur les collections les plus importantes. Ce volume est terminé par une bibliothèque numismatique.

Le second volume contient des observations générales, qui sont une sorte de résumé ou une conséquence des élémens exposés dans le premier volume; il en donne l'application et le complément dans de petits traités sur divers sujets spéciaux qui n'avaient pas pu trouver place dans la première partie.

Mais ce volume est particulièrement consacré à quatre nomenclatures qui comprennent tout l'ensemble de la numismatique et qui seront très-utiles aux amateurs qui voudront classer leurs cabinets. La première est celle des peuples, villes et rois, disposée d'après l'ordre géographique adopté par le savant Eckhell; la seconde est celle des as romains; la troisième est celle des médailles de familles romaines, et la quatrième est celle des empereurs romains, des impératrices, des Césars et des tyrans, classés par ordre chronologique. Chaque nomenclature est accompagnée d'un tableau approximatif de la valeur des médailles. En effet, il s'en faut de beaucoup, comme pourraient le penser les personnes peu versées dans la numismatique, que les estimations des médailles soient livrées au caprice et à la fantaisie des amateurs ou à la cupidité des marchands; elles ont des données certaines. Aussi n'a-t-on pas dû être peu surpris de voir un numismatiste distingué lancer une espèce de manifeste contre les *taxateurs* de médailles, et les accuser de nuire à la science. Voici la *dédicace* du troisième volume de la description du musée Hédervar, par Sestini. (Florence, 1829).

Alla confusione di tutti i moderni falsificatori di medaglie greche e romane, al disonore dei trapassati, al disprezzo di tutti i fautori, all' audacia dei tassatori delle medesime, causa di danno

Digitized by Google

gravissimo per la scienza della numismatica, i quali co 'i loro arbitrari prezzi hanno deluso i meno periti nella medesima, il decano dei numismatici consacra.

Selon M. Sestini, ceux qui *taxent* les médailles antiques causent à la science un grave dommage, et trompent par leurs prix *arbitraires* les personnes peu expérimentées. Il est à remarquer que, pour donner plus d'importance à son anathème, il se déclare le doyen des numismatistes.

Il suffit pour réfuter cette philippique de prouver que les estimations ne sont point arbitraires; c'est ce que démontrent matériellement les tableaux de M. Hennin, faits d'après le système suivi par M. Mionnet dans sa description de médailles antiques où il désigne le degré de rareté et la valeur de chaque pièce. L'homme le moins versé dans la numismatique y verra les différens rapports établis entre les métaux, les dimensions des pièces, leur rareté, leur poids, leur belle exécution, leur conservation, leur utilité pour la science, et quantité d'autres points qu'il serait trop long d'énumérer ici. Ajouterons-nous que l'ouvrage de *M. Mionnet*, qui semblerait avoir motivé la colère de l'antiquaire de Florence, a rendu à la numismatique le service éminent d'empêcher la destruction des médailles, en apprenant qu'elles ont une valeur bien plus importante que leur prix intrinsèque, et que, s'il a pour quelques amateurs l'inconvénient de leur faire payer un peu cher les pièces que les possesseurs auraient pu leur laisser pour un prix modique, il éclaire aussi la cupidité ignorante, et met des limites aux prétentions exagérées de ceux qui croient que toute médaille antique est un trésor. On ne saurait croire combien ceux qui ne connaissent point les médailles croient qu'on doit mettre d'importance à tout ce qui tombe entre leurs mains, et quel est leur désappointement quand on leur apprend que ce qu'ils possèdent, quoique *grec* ou *romain* et *antique*, a cependant peu de valeur.

Au surplus, quand les estimations dont nous venons de parler ne seraient pas suivies scrupuleusement, elles servent cependant de bases pour les transactions, et forment une sorte de charte numismatique, à laquelle les circonstances apportent des modifications.

Ce sont surtout les personnes chargées de conserver et d'enrichir les cabinets publics de médailles, qui sentent l'importance d'avoir une es-

Digitized by Google

pèce de *tarif* qui mette leur responsabilité à l'abri, et qui donne un caractère authentique aux acquisitions ou aux échanges qu'elles font dans l'intérêt du dépôt qui leur est confié.

Les estimations faites par M. Hennin n'indiquent que les raretés sans faire mention de la fabrique de médailles, qui est toujours indiquée dans l'ouvrage de M. Mionnet par un ou deux astérisques; mais, comme le dit avec raison l'auteur, il sera facile, en appliquant les indications de la nomenclature aux indications du tableau et en tenant compte des modules, de trouver les évaluations de chaque nature de pièces, en observant que ces pièces changent de prix, suivant que la fabrique en est plus ou moins belle. Il ne faut pas non plus perdre de vue que la conservation d'une pièce doit entrer comme premier élément dans les motifs qui servent à fixer sa valeur.

Les notices qui précèdent chacune des séries importantes de la nomenclature contiennent des observations intéressantes sur la fabrique et le style de l'art, sur les époques et les limites chronologiques de l'art monétaire dans les diverses contrées, sur la valeur, le poids, les dimensions des pièces, sur les types et les inscriptions, et même sur les métaux employés dans la fabrication des monnaies.

Non-seulement cet ouvrage sera utile aux numismatistes, mais il nous paraît devoir occuper une place dans la bibliothèque de tous les hommes qui ne veulent être étrangers à aucune sorte d'études et de connaissances.

En définitive, dans ce siècle de résumés où tout s'abrège, parce que les études s'étendent, et qu'au lieu d'être spécial et profond, chacun veut être universel, on doit applaudir les hommes qui analysent les sciences et les rapprochent de tous, en les débarrassant de la discussion pour nous en offrir les résultats. DUMERSAN.

53. — *Précis analytique des travaux de l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Rouen*, pendant l'année 1831. Rouen, 1831; Nicétas Periaux. In-8° de 301 pages.

54. — *Mémoires de la Société royale d'agriculture et des arts du département de Seine-et-Oise*, publiés depuis sa séance publique du 19 juillet 1829 jusqu'à celle du 25 juillet 1830. *Trente-quatrième année*. Versailles, 1831; Allois. In-8° de 168 pages.

55. — *Éphémérides de la Société d'agriculture du département*

Digitized by Google

de l'Indre, pour l'an 1831. Châteauroux, 1831; Migné. In-8° de 128 pages.

56. — *Séance publique de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne*, tenue le 31 août 1831. Châlons, 1831; Boniez-Lambert. In-8° de 116 pages.

Du sein de ce vaste Paris où semble se concentrer aujourd'hui toute la vitalité de la France, si nous promenons nos regards sur les contrées si riches et si variées dont se compose son magnifique domaine, nous ne croyons voir que cette activité physique d'un corps auquel la tête, siége des pensées et des volontés, communique l'impulsion et le mouvement. Et cependant sous cette couche apparente d'apathie intellectuelle que de puissance et de génie reste enseveli! C'est un des vices les mieux reconnus de nos institutions actuelles que cet isolement des individus et des pays, qui, faute d'une chaîne commune d'alliance et d'unité, laisse les travaux scientifiques effectués sur les divers points du globe sans applications et sans résultats. Nos départemens comptent bon nombre d'hommes laborieux et savans, moins sans doute qu'ils n'en posséderaient sous les inspirations d'un système plus rationnel; mais que deviennent les fruits de leurs recherches, lorsque la vanité de leurs efforts et le découragement ne les ont point encore ramenés à l'insouciante nonchalance d'une vie de province? A peine en sera-t-il question dans la séance d'une académie que préside un préfet et que les dames du chef-lieu honorent une fois l'an de leur solennelle présence... C'est un mal auquel il ne nous appartient pas de remédier encore. Le tems viendra d'une réforme dans toutes les branches de l'activité humaine; et sans doute elle saura rendre à la société tous ces talens, toutes ces forces que notre civilisation incomplète prive, par mille causes cachées, de la faculté de produire. Mais, autant que le comportera la sphère nécessairement limitée de notre influence, nous essaierons dès à présent d'ouvrir, dans la *Revue Encyclopédique*, une voie de publicité aux savans des départemens. Nous avons fait un appel à la plupart des académies que le besoin de centres scientifiques a créées dans nos provinces; à mesure qu'elles répondront à nos désirs, nous pourrons signaler les travaux importans dont leurs publications nous apporteront la connaissance, et nous entreprendrons de les relier à la masse des faits qui se manifestent dans la vie progressive de Paris et des pays étrangers.

Digitized by Google

Nous nous bornerons aujourd'hui à donner une espèce d'inventaire des morceaux contenus dans plusieurs recueils qui nous sont déjà parvenus.

La ville de Rouen occupe, en France, un des premiers rangs, par ses distinctions littéraires comme par son importance industrielle et commerciale. Elle compte plusieurs sociétés savantes. L'Académie royale, dont nous annonçons les Mémoires, embrasse la généralité des connaissances humaines, et le volume publié contient des notices très-variées. Nous citerons, parmi les plus remarquables, celles qui appartiennent plus spécialement à la localité, soit par les sujets, soit par les auteurs. Les mémoires de M. Dubuc, sur la falsification de la garance, sur une cendre colorée très-alcaline et sur les propriétés tinctoriales et autres du *phytolacca decandra;* le mémoire sur la navigation de la Seine, par M. Depasquier; la notice sur le puceron lanigère de M. Houtou-Labillardière; la notice sur une maladie éruptive peu connue, par M. de Prévost; le plan d'une statistique générale du département, présenté au préfet par l'Académie; le rapport sur l'intéressante entreprise d'une nouvelle édition du *Trésor de la langue grecque*, etc.

Les mémoires de la Société de Versailles contiennent un rapport intéressant sur la ferme de Grignon; deux notices sur le *colchique*, l'ennemi des foins, et sur les moyens de le détruire, par MM. Berger et Serva; une notice sur les cours d'eau qui font mouvoir les usines, par M. Polonceau, l'un des ingénieurs les plus instruits et les plus habiles du corps des pont et chaussées, etc.

La Société de Châteauroux est exclusivement agricole, et ses Éphémérides contiennent de précieux renseignemens spéciaux sur cette science encore toute d'expériences et d'empirisme.

La Société de Châlons-sur-Marne se distingue par sa direction philantropique; nous avons annoncé son projet d'un établissement d'école normale primaire pour son département (voyez cahier d'octobre 1831, page 247); et nous trouvons, dans le volume dont le titre est plus haut, des réflexions sur les moyens d'extirper la mendicité et de réprimer le vagabondage, par M. Defébaudy.

* * *

Digitized by Google

NOUVELLES SCIENTIFIQUES,

INDUSTRIELLES ET LITTÉRAIRES.

COURS DE PHILOSOPHIE DE M. JOUFFROY (1).

Toutes les questions relatives aux diverses parties de la destinée humaine sont inséparables. Les solutions, ainsi que les problèmes, s'impliquent et s'évoquent les unes les autres. Le passé, le présent et l'avenir sont unis aussi indissolublement dans le problème total de la destinée humaine que dans le tems. Il est donc impossible de répondre à cette question que nous avons posée, de savoir si l'on peut assigner à l'homme un passé et un avenir, sans une étude et une recherche préalables de sa vie et de sa destinée actuelles où sont manifestement contenus les élémens de connaissance et les sources d'induction nécessaires. Ainsi, force nous est de remonter jusqu'au point d'où est parti M. Jouffroy, et de montrer à nos lecteurs tout le chemin qu'il a parcouru l'an dernier et qu'il faut nécessairement parcourir avant d'arriver aux matières qu'il va traiter. Nous allons exposer rapidement, mais sans négliger aucune vue importante, les doctrines qu'il a émises sur les questions fondamentales de la morale : puis l'ordre logique et la liaison naturelle des idées nous conduiront directement à la question religieuse, concernant le passé et l'avenir de l'homme.

Le problème moral se présente sous trois grandes formes qu'il a revêtues particulièrement dans des époques diverses :

1° Quelle est la fin de l'homme? c'est dans ces termes que nous l'avons posé. 2° Quel est le souverain bien, ou en quoi consiste le bien et le mal? c'est la forme de l'antiquité. 3° Quelle est la règle de la conduite de l'homme?

La troisième de ces formes rentre tout entière dans la seconde; car

(1) Voyez, dans le cahier de décembre 1831, page 785, l'analyse des premières leçons de M. Jouffroy.

Digitized by Google

il est clair que la règle d'action de l'homme ne peut être autre chose que la conformité au bien, l'éloignement du mal.

La première et la seconde sont identiques. En effet nous n'agissons, nous ne voulons que dans un but qui nous paraît bon; une action bonne est une action qui tend vers un but qui est bon. Mais pourquoi une action, une chose sont-elles par nous qualifiées de bonnes ou de mauvaises, si ce n'est parce que d'une part elles sont favorables, d'autre part défavorables à notre nature? Ce qui veut dire qu'il n'y a rien qu'en soi on puisse dire exclusivement bon, exclusivement mauvais. Un objet ne devient tel que dans son rapport avec une certaine nature, de certains besoins. Étant données plusieurs organisations différentes, il peut être à la fois bon, mauvais ou indifférent pour chacune prise à part. Et même étant données des circonstances diverses pour une nature unique, il devient tour à tour à son égard bon, mauvais, indifférent. Ainsi le bien et le mal varient en raison des variétés des êtres. Ils n'existent pas d'une manière absolue. Ils se déterminent par les fins spéciales de certaines natures données, lesquelles consistent tout entières dans le développement de leurs propriétés ou facultés constitutives.

D'où nous concluons que la première forme contient la seconde, et à plus forte raison la troisième.

Ce que nous cherchons donc, c'est la fin de l'existence de l'homme. La fin d'un être ou son vrai développement et sa nature sont nécessairement en harmonie et doivent réciproquement se conclure l'une de l'autre, car il est évident *à priori* que les manières d'être des organisations sont en raison de leurs tendances et de leurs lois.

La recherche de la fin de l'homme implique donc l'étude de sa nature et l'analyse de sa constitution.

Mais elle admet deux méthodes différentes.

L'une, qui est celle d'une simple et vulgaire expérience, part de cette idée que les êtres ayant une destinée et devant tendre à l'accomplir, il suffit pour la connaître d'observer vers quels buts les portent leurs impulsions naturelles, et par conséquent, en ce qui concerne l'homme, d'étudier le développement extérieur et de suivre l'histoire des individus. Ce procédé serait infaillible si le développement de l'homme était fatal et partant déterminé d'une manière invariable; mais, en vertu des facultés d'intelligence et de liberté dont il est doué,

Digitized by Google

il le dirige et le domine, il varie, détourne, arrête, excite ses propres mouvemens et presque toujours s'abandonne exclusivement à quelqu'une des fins particulières dont l'ensemble constitue sa fin générale. Or, de l'examen de ses actions, quelque conclusion que vous tiriez, soit que vous n'admettiez qu'un seul de tous les buts qu'il poursuit, soit que vous les admettiez tous à la fois comme bons intrinsèquement, soit que vous les considériez comme cachant sous la variété multiple des manifestations un but supérieur duquel ils divergent tous ensemble, toujours vous serez forcé de rapporter votre décision à quelque idée sur les principes de la nature humaine, car, sans cela, vous n'auriez aucune raison pour faire tel choix que ce puisse être. Encore difficilement obtiendrez-vous rien de mieux qu'une somme de buts partiels, divers, et souvent opposés de directions, d'où vous ne pourrez tirer la formule générale, qui est la fin de vos études, faute d'une donnée de fonds pour découvrir l'ordre, et, pour ainsi parler, la hiérarchie qui les unit les uns aux autres. C'est cette méthode dont l'emploi a produit en morale tant de systèmes incomplets, parce qu'elle a conduit à prendre une partie de la destinée humaine pour le tout où n'a permis d'apercevoir que vaguement dans leur ensemble et leur vraie source tous les motifs des actions de l'homme. Elle est néanmoins la seule applicable à l'étude des êtres, qui ne sont pas nous, car c'est leur vie qui nous apparaît, non leur nature.

Mais l'homme, au moyen de sa conscience, assiste à l'action intérieure de ses facultés, s'initie par la vue de la production des phénomènes à la connaissance des lois intimes de sa constitution, et sait en conclure sa destinée. C'est ce procédé qui sera le nôtre. Nous l'emploierons à observer les facultés humaines, prises d'abord dans leur sphère propre, ensuite dans leur rapport avec les circonstances extérieures qui en modifient le développement naïf. Notre point de départ sera dans les grands résultats que fournit la psycologie de l'homme.

Les deux procédés, ainsi que déjà nous l'avons fait sentir, ont souvent été unis par des philosophes, mais toujours avec une sorte de préjugé et de partialité; et cette union ne les a conduits à une doctrine d'ensemble qu'à travers une idée exclusive. C'est de cette façon que Larochefoucaud, s'étant pénétré d'abord d'un sentiment partial sur le caractère du motif profond et dernier des actions humaines, a cherché à démontrer

Digitized by Google

la prédominance exclusive de l'égoïsme par l'histoire raisonnée de la courtisanerie de son époque, négligeant les exemples de vrai désintéressement qu'il aurait pu trouver, soit dans son tems, soit dans d'autres tems et d'autres lieux.

Nous chercherons à découvrir toutes les données qui s'offriront à nous dans l'étude de la nature humaine observée en elle-même; et puis une fois cet examen fait, aussi complet que possible, il sera permis de le vérifier en s'en servant pour expliquer le spectacle de la vie des hommes.

La première analyse importante qui doive nous occuper a pour objet de trouver tout ce qui est l'homme, et surtout de le distinguer de tout ce qui n'est pas lui. Car, s'il arrivait que l'on confondît, avec des facultés qui sont essentielles à sa nature, des faits qui lui sont étrangers, inévitablement de l'idée d'une constitution plus complexe que la sienne n'est en réalité, on déduirait une fin plus complexe que celle qui lui est assignée.

Le mot *homme* représente, dans les idées ordinaires, cet être composé d'abord de matière, puis d'une force cachée qui organise les élémens, maintient les formes, produit les mouvemens et se manifeste par l'ensemble des phénomènes dits *de la vie*. Les élémens matériels, ainsi réunis en agrégation, subissent une succession d'états qui diffèrent par la force de consistance, la disposition, les formes. Vient un moment où ils se séparent, se dispersent et rentrent sous l'action des forces générales de la nature, auxquelles les avait un moment soustraits la force particulière qui les régissait : court exposé qui suffit pour établir que la vie est une lutte continuelle contre les forces maîtresses habituelles de la matière, et qu'elle ne consiste pas dans cet amas de molécules livrées à un mouvement perpétuel, mais dans le principe permanent qui les rallie.

L'homme est donc dans les forces qui animent ce composé qui nous est sensible. Mais est-il dans l'ensemble des forces vitales, ou seulement dans l'une d'elles, et, dans cette dernière hypothèse, comment savoir laquelle?

Toutes les causes extérieures échappent à nos moyens d'observation : nous n'en apercevons que les effets. Aussi nous est-il impossible, sur la simple impression de leurs manifestations, d'en déterminer le nombre et

Digitized by Google

d'en dire la nature avec certitude. Nous ne pouvons faire que des hypothèses plus ou moins probables, et présenter comme explication de la cause la description de l'effet. Le fond essentiel, son étendue, la racine des choses, leur raison, nous échappent complètement.

Dans l'homme seul il y a une cause qui peut être observée immédiatement par lui.

Lorsque je produis une pensée, une volition, un acte, j'ai conscience et de la production du phénomène et de la faculté qui est en moi de le produire dans les divers momens du tems. Ici je connais la cause aussi bien que les effets. D'où cela vient-il? De ce que cette cause est moi. Mais comment advient-il que j'existe en tant que moi? Parce qu'après m'être cherché, je me suis trouvé et senti comme existence distincte de celles qui m'entourent, et j'ai dit moi. Mais dire moi c'est penser, c'est connaître. Ici l'être qui est connu et celui qui connaît se confondent. D'où il suit qu'il y a identité entre le principe qui dit moi et le principe intelligent et pensant.

Mais il se passe dans l'homme d'autres phénomènes que ceux de pensée, de volonté, de sentiment, et desquels il n'a pas conscience. Il y a en lui une force, ou, si l'on veut, des forces qui opèrent la digestion, la secrétion de la bile, la croissance des cheveux, etc., sans que jamais ces phénomènes soient perceptibles à sa conscience. Or il est dans la nature d'un principe qui dit moi d'avoir la notion de tous ses actes, de toutes les modifications qu'il éprouve. La conscience n'admet pas de séparation dans son domaine. Donc, si les phénomènes physiologiques lui demeurent toujours inconnus, bien qu'ils se produisent indifféremment dans tous les instans, nécessairement ils relèvent de principes distincts du moi à qui appartient l'intelligence, le sentiment, la volonté. La séparation entre les phénomènes de relation propres au moi et les phénomènes vitaux de nutrition ou de secrétion est bien tranchée. D'où cette vérité découle, qu'il y a dans l'homme, dans un rapport de dépendance incontestable, mais à des conditions tout-à-fait différentes, la cause moi d'une part, d'autre part une cause ou plusieurs causes, placées peut-être sous l'action immédiate de Dieu et produisant tout le développement du corps.

Pour ébranler cette distinction, on peut objecter qu'il y a dans l'exercice de la pensée des faits sur lesquels notre conscience semble ne rien

Digitized by Google

nous apprendre. En effet, nous ne retenons pas l'idée de la plupart des modifications intellectuelles que nous avons une grande habitude d'éprouver. Stahl, qui prétendait que l'homme est tout entier dans un principe unique, a recouru à cet argument de l'habitude pour expliquer comment la conscience nous manque des opérations vitales.

Il faut remarquer d'abord, pour répondre à Stahl, que nous pensons aussi souvent que nous digérons, sans que la notion du premier fait nous manque entièrement comme celle du dernier. Ensuite, que l'on veuille l'observer profondément, et l'on trouvera qu'il n'est pas un seul de nos actes intellectuels dont nous n'ayons la conscience effective plus ou moins prononcée. Ce qui nous échappe, c'est le souvenir, par défaut d'attention préalable.

Même pour les actes qui se font avec la plus grande rapidité, la conscience, bien qu'émoussée par l'habitude, n'est jamais détruite. Il suffit, pour s'en convaincre, de ralentir l'opération, de telle sorte que la trace puisse s'en graver dans la mémoire. Ainsi, d'ordinaire, en lisant, nous avons la perception des lettres et des mots, sans néanmoins nous en rendre aucun compte; mais sitôt que nous voulons faire attention, ou qu'une difficulté quelconque, telle que, par exemple, l'insuffisance de la lumière au déclin du jour, nous arrête, nous sentons fort bien par quel procédé les lettres se démêlent, se rapprochent et se combinent dans le courant de la lecture.

Il est encore une autre objection possible et qu'il faut rapporter à une confusion que nous devons prévenir entre deux faits essentiellement distincts. On peut dire : « Nous avons souvent connaissance des opérations vitales; car lorsqu'elles se font avec peine, nous en éprouvons une sensation de douleur; de même, lorsqu'elles s'accomplissent aisément, nous avons le sentiment d'un état général de bien-aise. » Il est très-vrai que nous recevons de toutes les parties de notre corps des sensations provenant du développement des forces vitales. Mais la sensation n'est rien autre chose que le plaisir ou la douleur qui résulte en nous de certains rapports extérieurs. Nous ne saisissons pas en elle-même l'opération qu'elle présuppose. Telle n'est pas la nature et le caractère des faits qui appartiennent à la conscience. Quand nous pensons, nous nous rendons compte à la fois de l'acte et de l'opération; nous distinguons, dans son origine la plus obscure, l'idée qui va devenir une connaissance. Une

Digitized by Google

preuve décisive de cette distinction, c'est que lorsque nous rencontrons de la difficulté pour penser, les deux faits se présentent concurremment et sont fort loin de se confondre. Nous avons à la fois la conscience de ce que fait notre esprit et la sensation douloureuse de la peine que nous éprouvons. Et plus la douleur s'accroît, plus le caractère de la sensation se dessine fortement en contradiction avec celui de l'idée.

Il est bon d'ajouter que la perception déterminée des sensations ne paraît pas être un fait primitif et naturel. Elle ne résulte que d'une expérience prolongée. Ainsi les enfans qui souffrent ne peuvent donner aucune indication sur le siége de leurs douleurs. Les hommes faits eux-mêmes, qui n'ont pas étudié les fonctions du corps, savent rarement localiser avec précision les sensations qui viennent des organes intérieurs.

A cette particularité se rattache cette sorte d'association d'idées, qui fait rapporter à un membre séparé du corps toute sensation douloureuse produite dans les parties avoisinantes qui n'ont pas été enlevées.

Nous sommes donc conduits à affirmer qu'il y a dans l'homme deux principes, la force qui dit moi et la force vitale. Le moi est nécessairement une cause, c'est-à-dire simple en son essence. Il ne peut être logé dans une agrégation de matière, et s'offrir comme la résultante des différentes actions des différentes forces que cette agrégation renferme ; car il serait un effet complexe impliquant une distinction originaire de mouvemens et une idée de multiplicité qui exclut celle de conscience. Cependant il n'est pas impossible de dire que la cause *moi* soit matière, si on la place dans un élément simple ; mais la simplicité de l'élément matériel est aussi difficile à concevoir qu'à démontrer.

De la délimitation ainsi faite de la nature véritable de l'homme, de la circonscription rigoureuse que nous venons de tracer, découlent des conséquences importantes.

En premier lieu, si l'homme ainsi conçu psycologiquement est tout entier dans l'esprit, sa destination est tout entière dans celle de l'esprit, non dans celle de la force vitale. Et en effet, l'expérience nous apprend que chacun des deux principes a sa manière propre de se développer et tend à un but qui n'est pas celui de l'autre. Ce n'est pas l'esprit qui a faim ni qui a soif, qui est soumis à la crainte d'un trop grand froid ou d'une trop vive chaleur, qui exige impérieusement le repos après le travail. Et, d'autre part, ce n'est pas le corps qui s'éprend

Digitized by Google

d'ardeur pour la recherche de la vérité, s'exalte par l'ambition ou par l'amour de la liberté, se dévoue au devoir, se lie aux êtres humains par l'amitié, sympathise avec tous les êtres du monde qui l'entourent d'autant plus énergiquement que leur vie ressemble davantage à la vie de l'homme. Le corps ou l'animal ne pense ; n'aime, ne veut pas, ne produit rien par lui-même : il manifeste et exprime les volontés, les pensées, l'amour du cœur ou de l'esprit qui ne sont pas lui ; il les sert fortement, quand ils commandent avec force ; et, quelque faible que soit l'appareil musculaire, il soutient d'étonnans travaux aux ordres d'une ame vigoureuse, il est dominé par elle.

Mais il y a néanmoins dépendance mutuelle du corps et de l'ame, par conséquent dépendance des deux buts ; d'où il suit que, jusqu'à un certain point, le bien du corps est le bien de l'esprit pour l'accomplissement de la fin de cette vie. Quelle que soit donc la supériorité du développement de l'esprit sur le développement du corps, le premier ne marchant qu'à la condition du second, le principe pensant doit garantir l'organisation des troubles graves qui peuvent l'affecter et veiller à sa conservation. Il y a pour l'individu d'abord une raison d'intérêt matériel qui se lie à la sensation douloureuse, et agit, instinctivement dans l'enfance, plus tard avec calcul. Il y a ensuite une raison morale qui le porte à prendre ce soin pour la tranquillité de l'esprit et la satisfaction de ses exigences. C'est cette vue qui a fait dire que l'homme a des devoirs envers son corps. L'idée est juste au fond, mais la formule est inexacte ; car l'homme n'a de devoirs qu'envers lui-même, et tous rentrent dans un devoir primitif, unique, qui est l'accomplissement de sa destination.

Cette destination n'est pas dans les tendances du corps. On conçoit que l'esprit et le corps séparés aient chacun une fin naturelle qui existe toujours au moins virtuellement au sein de leur alliance forcée ; et qu'ils atteindraient avec bien plus de vérité après la rupture de cette alliance. La preuve en est dans la contradiction douloureuse qu'offre la vie de tant d'hommes entre l'action du principe pensant et l'action du principe animal. Combien de philosophes, d'hommes d'état, d'artistes, n'ont-ils pas usé leurs corps, épuisé leur vie en peu d'années à la poursuite de la vérité, du but de leur ambition politique, dans leur ardent enthousiasme pour le beau ?

Digitized by Google

De cette doctrine il suit que tout ce qui se fait uniquement pour le corps est immoral comme inutile ou contraire à notre fin ; il suit en outre que c'est une chose morale que de réduire les soins donnés au corps à la limite rigoureuse que la raison assigne dans l'intérêt de sa santé. Ici nous sommes à la source des erreurs de la morale sensuelle, qui sera plus tard l'objet de notre examen, morale qui place la fin de l'homme dans les jouissances du corps attachées aux sensations, confondant, dans sa logique, le plaisir avec le bien dont il peut être le signe, et, dans ses conséquences, tendant à l'agrandissement du besoin par la quantité de la satisfaction, par suite à une augmentation inévitable de travail matériel, et même plus tard à l'affaiblissement de la santé par l'excès où il arrive naturellement que la satisfaction est portée.

Une nouvelle conséquence, c'est que dans les cas où les fins des deux principes sont en opposition directe, c'est la fin de l'esprit qui doit triompher. Le corps n'est que son instrument ; tant qu'il lui sert il doit être ménagé ; dès qu'il lui nuit, il peut être sacrifié. Si l'accomplissement de la destinée de l'esprit exige manifestement un violent effort qui doit abréger la vie de plusieurs années, il n'y a pas lieu à hésiter. Mais si, par une voie non périlleuse, il est possible d'arriver au même but, malgré des détours et des lenteurs, la raison majeure et exceptionnelle n'existe plus. C'est à une connaissance réfléchie et complète des devoirs de la vie humaine qu'il faut demander les moyens de définir les cas spéciaux, et d'éclairer les applications douteuses.

Si l'homme occupe la place la plus élevée parmi les êtres du globe, il la doit aux facultés de volonté, de pensée, de sentiment qu'ils ne possèdent pas comme lui, ou ne possèdent qu'à des degrés fort inférieurs. Partout, dans le monde, il y a force, action ; mais l'action au plus bas de l'échelle des organisations, dans le minéral, est bornée à conserver l'agrégation. Le phénomène est perpétuel, mais immobilisé.

Dans le végétal, la force met en mouvement les molécules, leur donne des formes qu'elle modifie, et comprend en outre dans son but la reproduction de l'espèce.

A ces puissances l'animal ajoute une certaine faculté de disposer de lui-même, qui le rend maître du composé corporel. Néanmoins il arrive que, par un cercle vicieux singulier, cette faculté ne sert en lui qu'à assurer les fins de conservation, d'accroissement et de reproduction

Digitized by Google

particulières au minéral et au végétal. Mais dans les mieux organisés d'entre les animaux apparaissent des instincts et des actes qui laissent voir le pressentiment d'une fin plus élevée. Ainsi, pour ne donner qu'un exemple, si les oiseaux chantent, ce n'est pas directement dans le but de conserver ou de reproduire l'espèce.

Chez l'homme ces faits acquièrent une importance capitale, et même dans l'état de grande civilisation, une prédominance complète. Le sauvage lui-même n'est pas toujours et exclusivement occupé de satisfaire à ses appétits matériels. L'homme, développé par l'état social, passe la plus grande partie de son tems à faire de la poésie, de la musique, de la science, de la philosophie, de la politique, et mille choses qui ne sont pas pour les besoins de son corps.

Malheureusement la grande majorité des hommes est condamnée par sa condition à employer exclusivement toutes ses facultés à la satisfaction nécessaire des besoins physiques; l'esprit est sacrifié au corps, la fin la plus noble absorbée dans la fin de l'animal. Il y en a dont la pensée est complètement étouffée. Ils ne sont qu'un mécanisme vivant. Chez d'autres l'abrutissement du travail matériel est prévenu par les réflexions et les combinaisons qu'exigent les difficultés variées qui l'entravent. La direction qu'ils ont de leurs actes leur donne la conscience de leur situation et ils en souffrent, et cette souffrance constitue un fait moral.

Mais c'était un beau correctif apporté par le christianisme au malheur de cette condition, que ces jours de relâche, et surtout que ces instructions religieuses qu'il avait établies. Le domaine de la servitude mécanique s'en trouvait restreint, et la part de l'intelligence dans la vie humaine agrandie.

L'effet de la civilisation est de permettre à un nombre croissant d'hommes un plus grand développement de leurs facultés intellectuelles et morales. L'esclavage, qui semble avoir été la condition de l'établissement des sociétés primitives, en fondant sur la nullité de l'immense majorité la grandeur de quelques individus, s'est effacé. Les idées chrétiennes d'égalité, transformées d'abord dans le système féodal, ont ouvert une voie d'amélioration qui doit s'élargir incessamment.

La démonstration qui vient d'être faite de la dualité de principes dans l'homme peut servir à porter la lumière sur plusieurs graves questions,

Digitized by Google

notamment sur celle de suicide. L'examen de cette dernière sous ses divers aspects, nous offre une occasion de l'appliquer.

Le suicide, quelle qu'en soit la cause, est dans le plus grand nombre des cas un fait de réflexion, non une résolution soudaine. Le désespoir qui l'amène est le fruit lentement formé de longs raisonnemens. Si quelquefois la décision paraît avoir été subite et légère, c'est que déjà une longue suite de déceptions avait mis au fond du cœur un soupçon terrible qu'un malheur des plus simples à suffi pour changer en certitude. Le vase était plein; une goutte d'eau l'a fait déborder. — Le suicide est la conséquence d'un ennui prolongé, qui n'est rien autre chose que le vide de l'ame, *inane*, l'extinction de tout espoir de remplir les fins que nos facultés brûlent d'atteindre. L'idée en peut venir, quoique bien rarement, après de longs travaux d'intelligence qu'on a vus se briser contre des milliers de mystères sans avoir pu faire jaillir la vérité désirée. Elle vient, mais rarement encore, après de grands efforts infructueusement employés pour satisfaire une ardente ambition. Elle naît presque toujours des douleurs qui nous affligent dans notre sympathie dont le penchant est celui de tous, qui a le plus de violence, qui rencontre le plus d'obstacles et dont la carrière est la plus vite fermée. Le sentiment de l'amour ou de l'honneur, en voilà les deux grandes sources.

La cause déterminante est toujours morale et réside dans un mal personnel à l'être pensant. Le mal du corps ne porte jamais à se tuer, si ce n'est parfois dans le cas où il faut désespérer de recouvrer le développement énergique des facultés intellectuelles et morales qui constitue la véritable vie de l'homme; alors, dans la considération qui influe, l'intérêt du corps est complétement subordonné à ce dernier intérêt. L'imagination porte au suicide parce qu'elle exagère les maux. L'isolement y porte encore, parce qu'il détermine et maintient les longues contemplations. Toutes les fois que les ames, soit par un effet naturel de l'organisation, soit par un effet des circonstances extérieures, éprouvent du penchant à se replier sur elles-mêmes, les cas de suicide deviennent plus nombreux. Ils le sont plus sous les climats sévères que sous les climats agréables, dans le nord que dans le sud, sous les constitutions monarchiques chrétiennes que sous les républiques de l'antiquité, où la vie était toute dans une activité extérieure, chez les hommes mûrs que chez les jeunes gens, chez les hommes que chez les femmes. Les suicides

Digitized by Google

de femmes presque seuls viennent parfois d'un motif violent et subit, parce qu'elles ont l'imagination facile à exalter. Les sauvages ne se tuent pas, parce qu'ils vivent au jour le jour, sans étendre leur pensée au loin dans l'avenir.

Le mot de suicide, suivant l'idée de la dualité de principes dans l'homme, est inexact; car le principe qui résout de tuer et qui tue n'est pas celui qui est tué. L'ame ne se détruit pas, elle ne détruit que la force, sa compagne, ou plus exactement encore le lien de leur dépendance. Selon cette conception, le suicide n'est qu'une dissolution de communauté.

Mais dans l'hypothèse de l'unité de principe, ce n'est plus l'effort violent d'un être malheureux pour sortir des circonstances qui compriment sa liberté, c'est l'anéantissement volontaire de l'être par lui-même. Or un tel acte paraît tellement contraire à la tendance naturelle de toute existence qui la porte à être, qu'il y a toute raison pour affirmer que, malgré les systèmes existans dans l'intelligence, l'individu qui se tue est dominé par un sentiment sourd de la dualité. D'ailleurs la question qu'il pose le plus souvent n'est pas celle-ci : Être ou n'être pas ; c'est cette autre : Passer cette vie misérablement ou l'abandonner, sans que rien autre chose soit préjugé ni démontré pour le temps ultérieur que la mort de l'animal.

S'il était bien prouvé que l'ame ne se sépare du corps que pour entrer dans une existence immortelle et meilleure, rien n'empêcherait le suicide; mais l'obscurité probablement éternelle de cette question et puis une peur naturelle de la mort y feront toujours obstacle.

D'ailleurs il faut ajouter à ces considérations plusieurs considérations morales. En premier lieu, on devra improuver presque tous les suicides, si l'on remarque que le complet désespoir dont ils se déduisent est rarement démontré sans retour. Puis, si l'on admet, comme nous le ferons voir, que la lutte est le caractère essentiel et moral de la condition humaine, on sentira que la tolérance courageuse d'une vie sans espoir est un acte très-élevé parce qu'il crée avec énergie la personnalité de l'homme. Si pourtant le malheur fait triompher en lui l'entraînement de la faiblesse, en vérité l'on n'a pas le droit de le qualifier d'immoral et de lui refuser de la pitié pour le charger de mépris et d'indignation.

Des cas se rencontrent où il paraît certain que la mort est préférable à la vie pour la personne humaine. Alors le suicide est légitime. Celui

Digitized by Google

de l'homme qui se dévoue pour son pays, celui de la femme qui se sacrifie pour conserver son honneur portent ce caractère. Quant au suicide fameux de Caton, si l'on examine avec attention tous les faits et toutes les circonstances qui l'ont accompagné, on le mettra hors de ce nombre, car il est bien plutôt l'effet d'un grand orgueil que d'un véritable motif moral.

Les idées que nous venons de développer renferment les élémens de la solution d'une grande question analogue, celle du duel.

Une autre question débattue à grand bruit par les philosophes, celle du luxe, qui consiste à décider si, dans l'intérêt de la fin de l'homme, il vaut mieux subvenir largement aux besoins du corps au prix d'une longue persévérance de travail ou restreindre ces besoins au strict nécessaire, afin d'étendre le développement de l'intelligence, en réduisant la dépense de travail matériel, est aussi comprise dans ce même point de vue.

L. L. Gadebled.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Séances du mois de janvier 1832.

Séance du 2 *janvier.*

M. *Gendrin* ayant, dans une des séances du mois précédent, annoncé à l'Académie les heureux effets qu'il avait obtenus, pour *le traitement de la colique de plomb*, de l'usage de la limonade sulfurique, MM. *Chevalier* et *Royer*, par une lettre adressée au président, rappellent qu'il y a plusieurs années, ils ont lu à l'Académie de médecine une note sur l'emploi avantageux de l'acide hydro-sulfurique et des hydro-sulfates alcalins dans le traitement de la même maladie. La note à laquelle ces deux médecins font allusion est jointe à leur lettre; nous en extrayons les passages suivans :

Trois indications principales se présentent dans le traitement des empoisonnemens par les sels et les oxides de plomb, et en particulier dans la colique de plomb qui en est l'expression symptomatique la plus fréquente. La première consiste à neutraliser le poison en administrant à l'intérieur une quantité d'eau hydro-sulfurée proportionnée à la

Digitized by Google

quantité qu'on peut supposer avoir été absorbée ou simplement introduite dans le corps du malade. La seconde consiste à combattre la constipation opiniâtre qui est un des symptômes les plus fréquens de ces empoisonnemens. La troisième consiste à calmer les douleurs et à procurer du sommeil.

MM. Royer et Chevalier, pour remplir les premières indications, se sont servis quelquefois avec succès de l'eau d'Enghien; le plus souvent ils ont recours à la préparation suivante: Prenez dix-neuf litres d'eau, puis ajoutez un litre d'eau saturée d'acide hydro-sulfurique, et dans laquelle, avant la saturation, on aura ajouté douze grains de carbonate de soude.

On satisfait à la seconde indication au moyen d'un purgatif formé de jalap et de scamonnée à parties égales. La dose varie, suivant les cas, de huit à vingt-quatre grains; quelquefois il est nécessaire, en outre, de recourir aux lavemens de décoction de sené avec l'huile de ricin.

Enfin on procure du repos à l'aide du laudanum donné à la dose de huit à douze gouttes, ou au moyen d'un grain à un grain et demi d'opium gommeux.

Nous avons cru devoir entrer dans ces détails, attendu que le mode de traitement de MM. Royer et Chevalier, quoique publié depuis plusieurs années, est encore peu employé. Cependant il est certainement beaucoup plus prompt que ceux auxquels on a encore généralement recours.

— L'Académie procède à la nomination d'un vice-président qui doit être pris dans la section des sciences physiques. M. Geoffroy-Saint-Hilaire obtient, à un premier tour de scrutin, 23 suffrages; M. Cordier, 19. A un second tour, M. Cordier en réunit 23; et M. Geoffroy, 25; ce dernier est proclamé vice-président. M. Lacroix, qui, en 1831, remplissait les fonctions de vice-président, devient président pour 1831.

— M. G. Cuvier lit un mémoire *sur les progrès de l'ossification dans le sternum des oiseaux, depuis les premiers instans où le système osseux commence à se prononcer dans l'embryon jusqu'à la complète déposition du phosphate calcaire.* Le savant académicien fait voir que le nombre des points d'ossification n'est pas le même dans tous les oiseaux, que le nombre de ces points n'est jamais de plus de cinq; mais que dans beaucoup d'espèces il se réduit à deux. Si l'on a

Digitized by Google

cru le contraire, c'est qu'on a étendu mal à propos à tous les oiseaux ce qui existe chez les gallinacés, lesquels ont été jusque-là le seul sujet de toutes les observations à cet égard, à raison de la plus grande facilité qu'on trouve à s'en procurer. Il résulte encore des faits observés par M. Cuvier que les formes du sternum, sa quille, ses trous ne sont pas le produit de l'ossification, mais que le sternum préexiste avec tous ses caractères en nature de cartilage avant qu'il s'y soit montré aucun point osseux; que, de plus, on y voit des trous se former par les progrès de l'ossification au centre même d'une pièce, ce qui, dit l'auteur, est contraire à l'opinion avancée par certains anatomistes, qu'il n'existe jamais de trou qu'au point de rencontre de deux ou de plusieurs pièces distinctes.

M. Cuvier ayant terminé, M. Serres élève des objections contre quelques-unes des conclusions. Les trous dont parle M. Cuvier sont, dit-il, à toutes les époques, fermés par une membrane; il ne donnent passage à aucun nerf, à aucun vaisseau; ce ne sont pas des ouvertures véritables, et ce n'est que de celles-là que j'ai entendu parler, quand j'ai dit qu'elles se trouvaient nécessairement au concours de plusieurs pièces distinctes. Les seuls trous véritables que présente le sternum sont situés sur la ligne médiane et fermés bien évidemment dans ce cas par le concours de pièces différentes. M. Cuvier affirme que les phénomènes de l'ossification ne sauraient être invoqués en faveur de la doctrine de l'épigenèse (formation de l'embryon par agrégation successive de molécules de la circonférence au centre).

Cela est vrai, dans le sens où il l'entend, mais non dans celui où je prends le même mot: car, considérant le dépôt du phosphate calcaire comme un phénomène d'importance secondaire, je fais commencer l'ossification à la formation des cartilages; c'est donc à une époque plus éloignée encore de la naissance que celle dont est parti M. Cuvier, qu'il faudrait se transporter pour décider si le développement du système osseux offre des argumens favorables à la doctrine de l'épigenèse ou à celle de l'évolution.

M. Cuvier répond que le but de son travail n'est pas de faire prévaloir une de ces doctrines, mais simplement de décrire les progrès de l'ossification dans le sternum des oiseaux, et de redresser quelques er-

Digitized by Google

reurs dans lesquelles on était tombé en généralisant ce qui n'était qu'un cas particulier.

J'ai pris, dit-il, dans tout mon mémoire le mot d'ossification dans le sens où on le prend communément; et je n'ai pas pu avoir l'idée de lui donner une autre signification dans les conclusions. Quant à la question dont parle M. Serres, je ne l'ai pas résolue ici, cela est certain; mais aussi ne l'ai-je pas posée.

— M. le docteur *Delpech*, de Montpellier, lit, en son nom et celui de M. *Coste*, une note qui fait suite à leur travail commun sur le *développement de l'embryon*. (Voyez, dans le cahier de décembre 1831, page 780, le rapport sur le mémoire qui contient les résultats de leur travail.) On sait que ces deux médecins attribuent, à l'attraction qui s'exerce entre deux courans électriques parallèles et dirigés dans le même sens, le rapprochement qui s'opère entre les deux parties, d'abord distinctes, de la moelle épinière; un cas de monstruosité leur donne lieu de faire une nouvelle application de ce principe.

La pièce qui fait le sujet de la note est un œuf à double germe qui a été soumis à l'observation après une incubation de trente-six heures, mais où le développement est moins avancé qu'il ne le serait dans un œuf à germe unique après le même tems.

Les deux germes sont pourvus de leurs lapis qui anticipent un peu l'un sur l'autre, le plus petit s'étant glissé entre l'autre et le sac vitellaire. Les axes des deux appareils nerveux ne sont pas parallèles. Celui du grand germe est parallèle à la ligne des chalazes, l'autre forme avec cette direction un angle de quarante-cinq degrés environ. Les auteurs supposent que les deux axes étaient d'abord parallèles entre eux, et disposés de manière en ce que dans tous les deux l'extrémité inférieure fût dirigée de la même manière. Dans ce cas les courans électriques qu'ils supposent dans chacun de ces axes devaient être parallèles, et tendre à opérer un rapprochement. Il y en a eu en effet, mais le frottement a fait qu'il s'est opéré inégalement, et ce sont les extrémités inférieures qui ont marché le plus vite; c'est le cas le plus ordinaire pour tous les monstres doubles, quand le rapprochement parallèle des deux axes est empêché. Il est beaucoup plus rare de voir des réunions par la tête que par le bassin; mais ce qu'on ne voit jamais, c'est que la partie supérieure de l'un soit unie à la partie inférieure de l'autre, et en effet,

Digitized by Google

d'après la théorie de MM. Coste et Delpech, il ne saurait y avoir de fusion dans le cas où les axes seraient ainsi en sens opposé, puisque les courans électriques auraient lieu en sens inverse, et bien loin de tendre à rapprocher les deux germes, ne pourraient que contribuer à les écarter.

Séance du 9 janvier.

M. Poisson dépose sur le bureau un travail inédit de Lagrange, *sur la force de la poudre à canon.* On a lieu de supposer que ce travail a été fait, en 1793, sur une demande du gouvernement. Le manuscrit sera joint aux autres papiers de Lagrange que possède la bibliothèque de l'Institut.

— M. Geoffroy Saint-Hilaire dépose sur le bureau, pour prendre date, un mémoire destiné à répondre à celui que M. Cuvier a lu dans la séance précédente.

— M. Cagniard-Latour donne la description d'une nouvelle machine de son invention, qu'il désigne sous le nom de *volcan hydraulique*. La pièce principale consiste en un faisceau de tubes d'un assez petit calibre pour que les liquides et les gaz qu'on y introduit simultanément puissent rester mélangés pendant leur circulation et former une colonne intermittente analogue à celle de plusieurs machines déjà connues; telles que la pompe de Séville, la fontaine de circulation, enfin la vis pneumatique à mercure de M. Cagniard, laquelle se trouve décrite dans un rapport fait, en 1809, à l'Académie, par Carnot.

On peut, à l'aide de cet appareil, élever, d'une manière fort simple, l'eau d'un réservoir pour peu qu'on ait à sa disposition un courant continu d'un gaz peu dissoluble, par exemple un courant d'air comprimé. En effet il suffit de plonger dans ce liquide, jusqu'à une certaine profondeur, la partie inférieure du faisceau capillaire, et de diriger au-dessous de cette extrémité, à l'aide d'un tube de forme convenable, le courant gazeux; alors il se produit dans chaque tube une colonne d'air et d'eau qui, si la proportion de gaz est assez grande, sera plus légère que la colonne toute d'eau du réservoir, destinée à lui faire équilibre. Dans ce cas il se produira constamment un mouvement ascensionnel, et de l'extrémité de chaque tube il s'écoulera continuellement de l'air mélangé d'eau.

Digitized by Google

— M. Latreille fait, en son nom et au nom de M. Flourens, un rapport sur un mémoire de M. *Guérin*, relatif à un nouveau genre que ce naturaliste veut créer parmi les crustacés décapodes, le genre des *lepthognates*. Ce genre aurait de très-grands rapports avec celui des *sergestes* formé par M. Milne Edwards. Les rapporteurs même inclinent à croire que les lepthognates de M. Guérin ne sont autre chose que des *sergestes* dans leur jeune âge. Si cette conjecture se confirme, tout en supprimant le genre proposé par M. Guérin, on ne lui en devra pas moins des descriptions bien faites de la structure de ces animaux à une certaine époque de leur vie, descriptions auxquelles il faudra avoir égard pour être en état de les reconnaître à leurs différens âges.

— M. Dulong fait, en son nom et au nom de MM. Prony, Arago et Cordier, un rapport très-favorable sur *un nouveau producteur de vapeur* de l'invention de M. *Séguier*. L'auteur s'est proposé d'arriver à une grande économie possible de combustible, en même tems d'écarter, autant que possible, toutes les causes d'explosion, et il paraît avoir au moins approché de très-près du but.

C'est dans un mode de chauffage à flamme renversée que consiste principalement, selon l'opinion des commissaires, le mérite de l'invention de M. Séguier. Quant à l'idée de substituer aux chaudières des machines à haute pression, un système de tuyaux inclinés et parallèles entre eux avait été depuis plusieurs années réalisé. Cependant l'appareil de M. Séguier a même en ceci un avantage sur ceux qui avaient été construits auparavant. Il offre moins de causes de destruction et beaucoup plus de facilité pour le remplacement des pièces usées.

Séance du 16 janvier.

On renvoie à la commission du choléra-morbus un mémoire latin de M. *Kastler*, une communication de M. *Ducrest* et une lettre dans laquelle M. *Verlet*, de la commission scientifique de Morée, donne des détails sur une maladie qui a été observée à Calamatta, et dont les symptômes se rapprochaient de ceux du choléra.

— M. Cordier lit l'extrait d'une lettre écrite de Palerme par M. *Constant Prévost*, et où se trouvent quelques observations relatives à des faits nouveaux, ou qui avaient été auparavant mal présentés. « Je

Digitized by Google

» n'ai point vu, dit M. Prévost, au cap Passaro ces alternances nom-
» breuses de basalte et de calcaire, mais au contraire une grande for-
» mation basaltique qui a soulevé et pénétré de mille manières des cal-
» caires de différens âges, depuis la craie jusqu'à un terrain tertiaire
» moderne. Cette action volcanique par conséquent a eu lieu à une épo-
» que très-ré- cente, et elle n'a été suivie que par le dépôt d'un terrain
» qu'il faudra nommer quaternaire, dépôt très-puissant lui-même, et
» qui renferme un très-grand nombre de fossiles analogues aux animaux
» actuellement existans dans les mêmes lieux. C'est ce dépôt qui forme
» une ceinture tout autour de la Sicile, et dont on retrouve des lam-
» beaux dans l'intérieur de l'île. C'est lui qui constitue aussi en partie
» le sol de la ville de Malte. Il semble analogue aux craies et à nos fa-
» luns. »

La lettre de M. Prevost contient encore diverses observations faites dans une ascension sur l'Etna, des remarques sur la constitution géologique de la presqu'île de Melazzo, etc.

— M. Moreau de Jonnès lit des *Recherches statistiques sur l'accroissement de la population en Europe.* Après avoir rappelé que cet accroissement est limité par une foule de causes totalement étrangères à la puissance reproductrice, il recherche combien il faudrait de tems aux diverses nations de l'Europe pour doubler leur population, en supposant que la loi d'accroissement, déduite de l'observation des dernières, se conservât la même pendant tout le tems nécessaire au doublement. Le nombre des années serait très-différent, selon les peuples. Il faudrait pour

L'empire d'Autriche	44 ans.
La Russie d'Europe	48
La Pologne	50
Le Danemark	50
Les Iles Britanniques	52
La Suède	56
La Suisse	56
Le Portugal	56
L'Espagne	62
L'Italie	68
La Turquie d'Europe et la Grèce	70
Les Pays-Bas	84
L'Allemagne	120
La France	125

Digitized by Google

En groupant ensemble les contrées du nord, on trouve qu'il faudrait à leur population un demi-siècle environ pour doubler, tandis que pour celles du midi il ne faudrait pas moins de quatre-vingts ans.

Ce nombre d'années, comme on le conçoit bien, n'est que l'expression de ce qui pourrait avoir lieu pour chaque nation, si la fécondité humaine y restait la même qu'aujourd'hui; mais on conçoit que bien des circonstances, dont une des plus importantes est l'entassement croissant de la population, devront restreindre l'accroissement, et agiront d'une manière fort inégale pour des pays inégalement peuplés. Il est évident qu'il y a des contrées dont les habitans sont si clair-semés que le nombre en peut doubler, tripler, quadrupler même, sans inconvéniens, tandis qu'il en est d'autres où l'homme se sent déjà un peu à l'étroit, et ne voit pas sans inquiétude l'entrée des nouveau-venus.

Le tableau suivant montre quelle serait pour chaque pays le rapport entre l'étendue du territoire et le nombre des habitans, en supposant le doublement opéré.

PAYS.	Époques de doublement.	Population à cette époque.	Nombre d'habitans par lieue carrée.
Pays-Bas	1,912	12,200,000	4,000
Italie	1,873	40,000,000	2,600
Iles britanniques	1,872	41,000,000	2,550
France	1,951	63,000,000	2,400
Allemagne	1,947	24,000,000	2,000
Portugal	1,874	7,360,000	2,000
Prusse	1,862	23,400,000	1,700
Suisse	1,883	4,000,000	1,700
Danemark	3,869	3,000,000	1,500
Espagne	1,870	25,500,000	1,350
Empire d'Autriche	1,872	74,500,000	1,260
Turquie d'Europe	1,898	20,000,000	1,000
Grèce	1,898	2,000,000	800
Russie et Pologne	1,874	93,000,000	410
Suède et Norwège	1,879	7,354,000	200
Europe Septentrionale	1,947	260,400,000	800
Europe Méridionale	1,951	161,600,000	1,800

Digitized by Google

— M. le colonel *Raucourt* lit un mémoire sur *les constructions maritimes exécutées avec les forçats du port de Toulon.*

M. Raucourt, étant chargé en 1818 des travaux de ce port, conçut l'idée d'y employer les forçats, principalement dans le but d'améliorer la condition physique et morale de ces hommes. Il fut soutenu dans ce dessein par l'intendant de la marine, M. de Larenty; il rencontra d'ailleurs des difficultés qu'il eut beaucoup de peine à surmonter. La réussite du projet ne semblant rien moins que certaine, il eût été difficile d'obtenir des fonds pour l'achat des matières premières qui, suivant son plan, devaient être confiées à des ouvriers la plupart inexpérimentés; mais cet obstacle se trouvait surmonté si l'on pouvait se borner à l'usage de matériaux dont le prix consistât uniquement dans les frais d'exploitation et de main d'œuvre. M. Raucourt le sentit, et s'astreignit à n'employer que des moellons que le terrain du voisinage de Toulon fournissait en abondance, et des briques fabriquées par les forçats.

Pour les bâtisses, il renonça à l'emploi des pilotis, et se contenta de battre le sol à bras de forçats, et à fonder par compression.

Pour éviter l'emploi du bois dans les combles et les planchers, il se décida à voûter tous les édifices sans exception.

Pour les coques de bâtiment déjà construites, il substitua aussi des voûtes aux planchers et aux charpentes de comble, ce qui exigea l'invention d'un nouveau système de voûte assez léger pour être appuyé sur de vieux murs.

Enfin, dans les voûtes d'arête, il remplaça les arêtiers en pierre, communément employés, par des arêtiers en briques, évitant ainsi presque entièrement l'emploi de la pierre de taille. Une subsitution semblable fut faite dans les bandeaux, corniches, etc.

Enfin l'emploi coûteux des mortiers de chaux et pouzzolanes fut remplacé par celui de la chaux hydraulique.

Ce fut à la construction de l'hôpital de Saint-Maulevrier que M. Raucourt fit l'application de ces principes, en se conformant autant que possible au plan arrêté du tems de ses prédécesseurs. Pour faire les grandes voûtes qu'il substituait aux planchers, les briques ordinaires étaient trop petites et trop pesantes; il imagina alors une machine expéditive par laquelle il moulait des briques creuses, *bicubes*. Ces briques étaient cuites, ainsi que la chaux, avec les copeaux provenant des

Digitized by Google

ateliers de construction navale et de la démolition des bâtimens. Les pièces encore saines servaient à échafauder et à faire la menuiserie des portes et des fenêtres; les vieux fers étaient transformés, par les ouvriers condamnés, en outils, crochets, clous, etc.

Il y avait au début une difficulté toute particulière, et qui ne devait plus se représenter, en supposant que le système se continuât; c'est que, pour former les divers ouvriers dont on avait besoin, on avait à la fois tous hommes ignorans : il fallut bien payer cet apprentissage général par quelques non-succès. Aussi, en 1819, les premiers murs construits furent à refaire et les premières voûtes furent à recommencer. Ce petit échec, quoique prévu, n'en donna pas moins l'apparence de triomphe aux adversaires du système; mais l'inventeur ne se découragea point, et il était parvenu à obtenir des constructions solides avec une économie notable, lorsqu'il partit pour la Russie, où il était appelé pour diriger des travaux du même genre.

Malgré le succès ainsi obtenu, on n'a pas cru pouvoir appliquer le système de M. Raucourt au bagne de Brest, et même, dit-on, il est question maintenant de l'abandonner à Toulon.

— M. Biot prend la parole pour citer un fait qui confirme l'opinion émise par M. Raucourt, que les forçats peuvent être employés utilement pour l'état et pour eux-mêmes. Voici ce fait :

M. Smith, officier irlandais au service d'Espagne, fut chargé des travaux du port de Tarragone, et entreprit de les exécuter au moyen des seuls forçats.

Il pensa que la première chose à faire était de convaincre ces hommes qu'il désirait effectivement améliorer leur sort, et commença par leur procurer une nourriture meilleure, contractant à ce sujet avec divers entrepreneurs, dont les conditions furent rendues publiques, et dont tout le monde, même les condamnés, pussent constater la fidèle exécution. Cette sorte de compte rendu, envers des hommes que la société semblait avoir entièrement bannis de sa communion, a eu un très-bon effet. M. Smith d'ailleurs eut le plus grand soin de ne jamais traiter les forçats en masse avec mépris; mais, témoignant à ceux qui se conduisaient bien de la considération, il excita chez d'autres le désir d'en mériter.

Chaque forçat avait une tâche journalière qui lui était imposée. Tout

Digitized by Google

ce qu'il faisait au-delà lui était fidèlement payé, et ce *boni* n'augmentait pas seulement en proportion de la quantité excédante du travail, mais dans un rapport bien plus rapide; de sorte, par exemple, que, dans les déblaiemens, le premier cube de terre enlevé au-delà du nombre déterminé était payé un certain prix, le second l'était davantage, le troisième encore plus, et cet accroissement n'avait d'autres limites que celle des forces physiques du travailleur.

Une autre disposition qui eut un effet prodigieux était celle-ci : tout homme qui trois jours de suite excédait sa tâche, outre la gratification qu'il recevait pour cela, abrégeait par là d'un jour le tems de sa condamnation.

Au bout de quelque tems la condition des forçats se trouva tellement relevée que la plupart d'entre eux, après avoir accompli leur tems de bagne, restaient dans la ville, où les habitans les employaient sans répugnance comme ouvriers, et beaucoup même trouvaient à s'y marier.

Séance du 23 janvier.

M. *Sarrut*, professeur à la faculté des sciences à Strasbourg, annonce que dans les cours de physique qu'il faisait à Perpignan de 1827 à 1830, il a décrit un appareil semblable à celui que M. Cagniard a présenté à l'Académie dans une de ses dernières séances sous le nom de *volcan aérien*. M. Sarrut avait employé cet appareil à des usages domestiques; et ainsi, au moyen d'une disposition très-simple, il l'appliquait aux cuves à lessive de manière à reverser constamment sur le linge entassé dans la cuve la lessive qui s'écoule par le canal inférieur. Au lieu d'un courant d'air, il avait un courant de vapeur produit par l'ébullition de l'eau dans un très-petit vase qui communiquait par un tube recourbé avec la partie inférieure du canal d'ascension.

— L'Académie procède à la nomination d'un correspondant dans la section de minéralogie et de géologie. M. Gustave Rose ayant obtenu la majorité absolue des suffrages, est élu.

— M. Ampère lit une note sur des expériences nouvelles qu'il a faites de concert avec M. Becquerel, pour vérifier quelques-uns des nouveaux résultats annoncés par M. *Faraday*. Si l'on enveloppe un cylindre creux de bois d'un fil métallique dont les extrémités soient en

Digitized by Google

communication avec un galvanomètre multiplicateur, et qu'on introduise ensuite un aimant dans l'intérieur du cylindre, il se produit dans le fil un courant instantané, et qui cesse dès que l'aimant est en repos, quoiqu'il soit encore dans l'intérieur du cylindre. Le courant du fil va en sens contraire de ceux que M. Ampère suppose exister autour de chaque molécule de l'aimant dans des plans perpendiculaires à ces pôles depuis l'instant ou l'on introduit cet aimant jusqu'à ce qu'il arrive au milieu de l'hélice. A partir de ce point, soit qu'on le fasse avancer soit qu'on le fasse reculer, le courant change de direction.

— M. *Boubée* lit la relation de quelques expériences physiques et géologiques qu'il a faites au lac d'Oo, près Bagnères de Luchon. Nous en parlerons plus tard à l'occasion du rapport.

—M. *Civiale* lit une note sur un cas de chirurgie très-compliqué que lui a offert un ancien militaire entré au mois de septembre 1831 à l'hôpital Necker pour s'y faire opérer de la pierre.

Séance du 30 janvier.

Le ministre de la marine transmet deux lettres qui annoncent la disparition de l'île Nérita ; l'une est de M. Lapierre, commandant du brick *la Flèche*, l'autre de M. Bricot, commandant du brick *le Palinure*. Ce dernier parle de brisans qui se montrent au lieu qu'occupait l'île.

— M. *Devaux* adresse une note sur le *teff*, graminée qui est pour les Abyssins d'une importance égale à celle du blé pour nous. M. Devaux croit pouvoir le rapporter à une variété du *Panicum coloratum* qui est figurée dans les illustrations des genres de Lamarck. Il pense même que la plante qui a servi de modèle pour cette planche, provient probablement des graines que Bruce a rapporté d'Abyssinie.

— M. DE HUMBOLDT fait une communication relative à quelques ouvrages scientifiques récemment publiés en Allemagne dans le nombre sont : 1° un traité de métallurgie de M. Karsten, conseiller au département des mines en Prusse, et où l'on trouve outre la partie technologique, une partie statistique et une minéralogique; 2° une monographie du genre *torpedo*, par M. d'Olfers. Plusieurs des espèces qu'il décrit ont été observées par l'auteur pendant son voyage au Brésil. Son livre renferme, outre les descriptions des espèces connues maintenant, des re-

Digitized by Google

cherches sur celles qui ont été connues, et spécialement sur les figures qu'on en voit sur les vases étrusques. 3° Un mémoire de M. Ehrenberg, correspondant de l'Institut, sur le pollen et la fructification des asclépiadées; dont l'auteur a découvert de nouveaux genres en Arabie et dans l'île de Dhalan, dans la mer Rouge. 4° des expériences faites par M. Auguste, directeur du Gymnase mathématique de Berlin, tendant à établir les rapports entre les variations de l'état hygrométrique de l'air et l'intensité du choléra pendant le tems où cette maladie a régné dans la capitale de la Prusse. La mortalité sur un nombre constant augmentait à mesure que l'atmosphère s'approchait de l'état de saturation hygrométrique propre à la température régnante. M. Auguste n'a pas conclu de ces expériences que l'humidité est la cause du choléra; il a seulement voulu montrer l'accroissement d'influence qu'exerce dans le cas de cette maladie l'humidité relative de l'air sur l'action vitale de la peau.

Le dernier travail dont parle M. de Humboldt est relatif à l'identité des formes cristallines de l'or et de l'argent et à l'isomorphisme de ces deux substances, qui dans l'Oural forment des alliages à proportions indéfinies. L'auteur est M. Gustave Rose, nommé récemment correspondant de l'Institut.

— M. Héricart de Thury fait un rapport sur une note présentée par M. le docteur *Doué*, qui attribue à l'ouverture des fossés, pour le fort qu'on construit maintenant aux environs de Rosny, la disparition des eaux de la fontaine publique de ce village. Le rapporteur adopte cette opinion et l'appuie de considérations prises dans les dispositions générales du terrain; il indique ce qu'il y aurait à faire pour remédier à cette perte des eaux qui est une calamité pour le village, et pense que le gouvernement devrait supporter les dépenses qui seront nécessaires pour rendre à Rosny les eaux dont les travaux des fortifications l'ont privé.

— M. Dutrochet lit un mémoire ayant pour titre: De *l'usage physiologique de l'oxygène, considéré dans ses rapports avec l'action des excitans*. Ce mémoire ayant été inséré en entier dans le précédent numéro de la *Revue Encyclopédique* (voyez décembre 1831, p. 607), nous nous dispenserons d'en donner ici l'analyse.

— M. Velpeau présente à l'Académie un jeune homme sur lequel il a exécuté la *ligature de l'artère iliaque externe*. Cette artère avait

Digitized by Google

été ouverte par la pointe d'un couteau très-aigu et donnait issue à un jet de sang du volume du doigt; la mort s'en serait suivie en peu d'instans si un médecin ne fût arrivé à tems pour suspendre l'hémorrhagie, en comprimant l'artère iliaque primitive sur le côté droit de l'angle sacro-vertébral. La ligature faite, aucun accident ne troubla la cure et l'on n'eut jamais de motifs de craindre la mortification. Le malade, d'abord très-épuisé par la perte de sang, reprit bientôt son embonpoint; il ne conserve maintenant qu'un peu d'engourdissement dans la jambe quand il la fatigue. Il n'y a déjà presque plus de claudication..

SOCIÉTÉS SAVANTES ÉTRANGÈRES.

Société géologique de Londres.

Séances du mois de novembre. — On lit une note sur une *grande espèce de plesiosaurus* dont un individu a été découvert par M. *Marshal*, dans une roche appartenant aux couches supérieures du *Lias* entre Scarborough et Wilhby, près du lieu où un crocodile fossile avait été découvert quelque tems auparavant. La tête et les vertèbres cervicales manquent, mais pour le reste le squelette est assez complet. Sa longueur totale devait être d'environ dix-neuf pieds. Divers détails d'organisation, principalement en ce qui se rapporte aux vertèbres, tendent à le faire considérer comme appartenant à l'espèce gigantesque du Havre et de Honfleur, décrite par M. Cuvier, espèce qui avait, autant qu'on en peut juger, le double de la taille de celle qui se trouve à Lymeregis; un des bras de l'animal est bien conservé, et la forme aplatie que présentent ses os semble à l'auteur du mémoire intimement liée au genre de vie aquatique de ces espèces.

On lit une lettre du comte de *Montlosier* au président de la Société, *sur l'état ancien et présent du Vésuve.*

L'auteur cherche à y prouver que le mont Somma est le vrai Vésuve des anciens, et que le volcan actuel est de formation postérieure. Le cratère de l'ancien Vésuve, suivant lui, n'étant point, comme celui du Vésuve actuel, une ouverture destinée à laisser passage aux laves qui en exhaussent progressivement les bords, mais le résultat d'une explosion

Digitized by Google

qui, lançant à une grande distance les substances qui formaient le sommet de la montagne, laissa à la place une cavité elliptique dont les bords détruits successivement n'ont laissé comme *témoin* que la seule cime du Somma.

M. de Montlosier invoque l'autorité de Strabon, de Pline et de Denis d'Halicarnasse pour prouver qu'autrefois les contours du Vésuve indiquaient une montagne à un sommet unique. Une peinture découverte récemment à Pompéi semble confirmer cette dernière assertion.

La séance du 30 a été consacrée en grande partie à la lecture des communications sur la nouvelle île sortie des eaux, près des côtes de la Sicile. Les détails donnés ne contiennent rien de plus que ce que nos lecteurs ont trouvé dans le compte rendu des séances de l'Académie des sciences pour les trois derniers mois.

— *Séance du* 14 *décembre.* — On lit une lettre de M. Bland, relative *au décroissement ou à l'accroissement régulier de l'eau dans les puits, selon les saisons.* L'auteur a commencé ses observations sur le puits de sa maison, à Hartlip, dans le comté de Kent, et les a continuées sans interruption pendant douze ans. Il a vu constamment l'eau monter de la fin de décembre jusqu'en juin, puis redescendre de juin en décembre. Frappé de la régularité du phénomène dans ce cas particulier, il eut le désir de savoir s'il en était toujours de même; pour cela il a fait et fait faire des observations sur un grand nombre de points du comté de Kent et même dans d'autres provinces.

Des différens puits soumis à l'observation, les uns étaient percés dans la craie, d'autres dans le sable vert, d'autres dans l'argile weldienne ou le sable ferrugineux; tous ont présenté le même résultat : quant aux époques de maximum et de minimum, quant à la quantité de variation entre les deux extrêmes, elle a été loin d'être partout la même; mais elle parut diminuer ou s'accroître en raison d'un certain nombre de circonstances que l'auteur a eu soin d'indiquer.

Société linnéenne de Londres.

Dans la *séance du* 6 *décembre,* on lit une note de M. *John Blackwall* sur les moyens par lesquels *certains animaux peuvent monter le*

Digitized by Google

long de plans verticaux très-polis. L'auteur avait autrefois, dans divers écrits, représenté cette faculté comme dépendant uniquement de la conformation des pattes, soit qu'elles offrissent des petits crochets propres à se prendre aux aspérités qui restent encore sur les surfaces en apparence les mieux polies, soit qu'elles présentassent un appareil propre à faire le vide. Dans la note dont nous parlons maintenant, il revient sur cette première opinion, et croit que la faculté dont nous parlons résulte surtout d'une secrétion visqueuse qui se fait à la partie inférieure des pattes, secrétion dont les traces sont le plus souvent visibles sur le verre et y marquent le chemin que l'animal y a parcouru. Si l'on couvre la glace d'une poussière très-fine ou d'une couche de vapeur, les pattes de l'animal ne peuvent plus se coller au verre lui-même, et dès-lors l'ascension est empêchée. Cette remarque, nous le croyons, est nouvelle, mais elle ne prouverait pas plus en faveur d'une opinion que de l'autre; M. Blackwall, du reste, apporte à l'appui de la sienne des observations directes, et assure avoir constaté la présence des organes secréteurs de la viscosité, non-seulement sur des hyménoptères, et en particulier sur des hilées, mais même sur le disque qui termine les doigts chez les geckos sauriens qui, comme on le sait, se meuvent non-seulement sur des plans verticaux, mais même sur des surfaces complétement horizontales, comme les mouches au plafond d'une chambre.

Le reste de cette séance et la suivante tout entière sont remplies par la lecture d'un Mémoire de M. *W. Ogilby* sur la *distribution* des *marsupiaux*. L'auteur commence par des considérations générales sur les mammifères de la Nouvelle-Hollande, qu'il considère comme étant d'une création postérieure à celle des mammifères des autres continens: il émet à cette occasion l'idée que la puissance créatrice de la nature n'est pas suspendue, mais qu'à toutes les époques il peut apparaître de nouvelles espèces pour remplacer celles qui s'éteignent comme il naît de nouveaux individus pour remplacer ceux qui meurent. Il serait difficile de prouver la fausseté de cette opinion, mais il serait sans doute plus difficile encore à l'auteur de l'appuyer sur des faits bien constans.

La seconde partie du mémoire contient des généralités sur l'organisation des marsupiaux et des descriptions anatomiques empruntées à Shaw, Geoffroy Saint-Hilaire, Cuvier, Illiger, Everard Home et autres naturalistes. Vient ensuite une liste des genres naturels des marsupiaux;

Digitized by Google

l'auteur en compte treize, parmi lesquels il comprend les monotrèmes qu'il sépare des édentés pour les rapprocher des animaux à bourse dont, suivant lui, ils se rapprochent par plus de caractères. Ces treize genres se répartissent en cinq familles dont la dernière est celle des monotrèmes, et dont les quatre autres se distinguent par l'organisation des membres et les habitudes qui en dépendent. Ainsi, il y a cinq familles de marsupiaux grimpeurs, trois de sauteurs, deux de fouisseurs et deux de coureurs. La famille, ou plutôt le sous-ordre des monotrèmes, comprend aussi deux genres, l'ornithorynque et l'échidne.

Société zoologique de Londres.

Séances du mois d'octobre. — M. *Martin* fait une communication relative à divers détails d'*organisation du monitor*. Un de ces animaux étant mort récemment au jardin zoologique, on a eu soin de faire des descriptions de tout ce que son anatomie a présenté de nouveau. Un dessin fait sur nature montre la disposition des principaux vaisseaux sanguins.

Dans la séance suivante, M. *Owen* lit les notes qu'il a recueillies en disséquant un crocodile (*crocodilus acutus*). Cet animal lui a présenté ce qu'il avait vu dans d'autres crocodiles de même espèce et dans un crocodile à museau de brochet, l'apparence d'une inflammation dans toute l'étendue des membranes séreuses. M. Owen considère cette apparence comme un état normal.

L'estomac du crocodile, en raison de sa structure musculaire et de ses brillans tendons latéraux, a été considéré par quelques anatomistes comme un véritable gésier. D'autres ont rejeté ce rapprochement, sous prétexte qu'un caractère essentiel du gésier consistait dans cette membrane propre dont il est intérieurement revêtu. M. Owen a trouvé dans l'estomac du crocodile deux plaques qui, par leur consistance, ressemblent assez à la membrane dont nous venons de parler, quoiqu'elles ne se détachent pas des parties sous-jacentes avec la même facilité que chez les oiseaux. Il cite encore, comme un trait frappant de ressemblance de cet estomac avec le gésier des gallinacés, la circonstance de contenir habituellement des pierres.

M. Owen confirme par ses observations propres la description donnée,

Digitized by Google

par M. Geoffroy Saint-Hilaire, des canaux péritonéaux, mais il se refuse à reconnaître les usages que leur attribue le naturaliste français de servir à une respiration aquatique analogue à celle des poissons. Il ne pense pas que jamais l'eau puisse s'introduire par ces conduits dans la cavité abdominale.

M. Owen lit encore des notes sur l'*anatomie de l'armadille à neuf bandes*. Le sujet de l'observation était une femelle qui vécut quelques jours seulement dans les jardins de la Société.

SOCIÉTÉ ANTHROPOLOGIQUE DE PARIS.

Le siècle où nous vivons est essentiellement un siècle d'associations. En France, il s'en forme de tout genre : scientifiques, politiques, philantropiques, littéraires. Chacun sent qu'il exerce en cela un droit naturel, immédiate conséquence du droit qu'il a de se développer. Aussi, sans attendre l'impulsion toujours tardive du pouvoir, qui devrait les encourager, les fonde-t-on avec une spontanéité remarquable. La marche des événemens, la puissance de la presse, l'esprit de notre âge enfin ont imprimé à presque toutes ces réunions d'hommes une grande généralité de vues, un désir ardent d'améliorations, une conscience intime de la loi du progrès. Ces caractères distinguent éminemment la société anthropologique dont nous annonçons la formation. Par le but qu'elle se propose, la marche qu'elle s'est fixée, les hommes qui la composent, elle a une haute portée, et mérite l'attention du philosophe non moins que la faveur du philantrope.

Comme son nom l'indique, cette société a pour but d'étudier la nature de l'homme. Sa devise pourrait être le *connais-toi toi-même* du philosophe grec. C'est l'homme tout entier qu'elle aspire à sonder, l'homme physique, l'homme moral, l'homme intellectuel. Elle veut chercher les lois qui le régissent sous ces trois aspects, déterminer l'influence qu'ont sur lui l'éducation et les institutions sociales, et arriver ainsi à établir entre les unes et les autres l'harmonie qui y est indispensable.

Ses guides uniques sont *l'observation* et *l'induction*. Tout raisonnement *à priori*, toute proposition purement hypothétique, tout ce qui

Digitized by Google

n'est pas fait positif, elle s'abstient d'en faire le sujet de ses discussions. Et qu'on ne croie pas qu'ainsi elle limite trop son domaine! matière, forces, phénomènes, tout dans l'univers n'est-il pas faits, et l'homme n'est-il pas modifié par la nature entière? De ce point de vue la mine paraît encore assez riche; elle paraîtra inépuisable, si l'on songe que non moins que le présent le passé paiera son tribut.

L'anatomie, la physiologie, l'histoire naturelle des animaux, l'histoire naturelle et politique des races humaines, leurs développemens, leurs lois, leurs religions, leurs arts, l'influence des climats feront successivement l'objet des recherches de la Société. Tous ces rayons épars réunis en faisceau convergeront vers un foyer commun : le perfectionnement individuel et social des hommes, et partant leur bonheur.

Nul doute que la crainte et l'incertitude ne soient un état pénible. C'est à les dissiper que les lois humaines doivent tendre, afin de donner à chacun sûreté dans le présent, sécurité pour l'avenir. Pourquoi atteignent-elles si rarement ce but? c'est qu'elles sont presque toujours partiales, exclusives, capricieuses; c'est qu'elles ne se proposent pas le bonheur du plus grand nombre; c'est qu'elles ne sont pas fondées sur la connaissance de l'homme; c'est qu'en un mot elles ne sont pas *naturelles*. Pour qu'elles fussent puissantes, respectées, il faudrait qu'elles découlassent si directement de nos penchans, de nos sentimens, de nos facultés, que chacun les exécutât sans effort et comme par instinct. Elles participeraient alors de l'immutabilité des lois du monde physique; le développement lent et interne des races humaines y apporterait seul de légères modifications; on croirait en leur durée comme on croit à celle du soleil qui nous éclaire.

Mais l'homme est un livre ouvert où il est difficile de lire. Il n'est plus tel que l'a fait la nature : on y trouve à chaque page des caractères difformes que ses semblables y ont imprimés. Comment distinguer en lui ce qui est de toute éternité de ce qui n'est que passager et accidentel? c'est en le comparant avec les autres êtres vivans de tous les degrés de l'échelle animale, et en examinant ce qu'ils ont de commun et de propre; c'est en le comparant avec lui-même dans les différens tems, les différens pays, les différens âges. La nature est plus puissante que la société : en dépit des efforts tentés pour l'effacer, elle manifestera son empreinte. A force de remanier l'homme, cette médaille

Digitized by Google

altérée, la rouille s'en détachera et l'intention du grand artiste sera révélée.

Si, par exemple, notre organisation prouve que nous sommes naturellement libres, sociaux, perfectibles, n'est-ce pas sur la liberté, la sociabilité, la perfectibilité que devront se baser toutes les institutions politiques? Si tous les animaux supérieurs ont un instinct puissant pour la propriété, n'est-ce pas à satisfaire ce besoin que l'homme partage que devra tendre toute amélioration? Il faudra non s'efforcer de détruire ce qui est le résultat d'un penchant indestructible, mais travailler à une répartition plus équitable du domaine commun de la terre. S'il est démontré que dans la série des êtres un grand nombre d'espèces est constamment monogame par instinct, et si l'homme est de ce nombre, que deviendront les idées plus que paradoxales émises récemment sur les rapports des sexes? Il en est ainsi de mille autres questions qui demeureront toujours dans le vague, tant qu'on n'en cherchera pas la solution dans notre nature.

Si de l'éducation sociale donnée à tous les citoyens d'un état par les lois qui le gouvernent, on passe à l'éducation privée qui n'en doit être qu'un reflet, la connaissance de la nature humaine ne paraîtra pas moins indispensable. La première éducation de l'enfant est éminemment instinctive : il exerce alors ses sens, il développe son esprit en dehors de notre influence. Il le fallait, car si, durant ses premières années, il n'apprenait pas par son activité et sa curiosité propres plus de choses que pendant tout le reste de sa vie, nul doute que le monde ne regorgeât plus encore de préjugés et d'erreurs. Mais de même que l'estomac élabore nos alimens, que les poumons purifient notre sang et que le cœur le distribue sans que la volonté y prenne part, ainsi l'enfant observe, compare, juge, s'éclaire par une impulsion providentielle interne. La nature a craint nos bévues; elle a fait presque tout l'ouvrage, nous laissant le soin de suivre ses traces, et la mission glorieuse d'achever ce qu'elle a commencé, de polir ce qu'elle a ébauché. La nature est donc notre premier maître; sur ses leçons, l'homme doit baser les siennes. C'est à étudier l'enfance dans ses premières manifestations que s'appliquera surtout la Société anthropologique; à déterminer par quels caractères extérieurs se décèlent les mouvemens intérieurs de la vie et de la pensée.

Digitized by Google

Une science nouvelle, fondée dans ce siècle par Gall et Spurzheim, la *phrénologie*, aide puissamment l'esprit dans ces recherches. Elle tend à réunir sur ce point les diverses philosophies plus ou moins exclusives qui jusqu'à ce jour se sont partagé les intelligences humaines. Accueillie d'abord en France avec le sourire de l'incrédulité et du dédain, elle y a fait rapidement des pas immenses, et maintenant elle y trouve des échos jusqu'à la Sorbonne et dans les écoles de médecine. En Allemagne où elle a pris naissance, en Angleterre et aux États-Unis d'Amérique, elle est déjà cultivée depuis assez long-tems.

D'après de nombreuses observations sur l'homme et les animaux, la phrénologie admet dans notre cerveau des organes pour les penchans, pour les sentimens, pour les pensées; elle en fixe le siége tant général que particulier, et par leurs diverses combinaisons, par la prédominance plus ou moins grande des uns sur les autres, vraie statique intellectuelle et morale, elle explique, sinon dans leur essence, du moins dans leurs lois, les variétés sans nombre des caractères et des capacités. De cette science il ressort ce grand principe qui doit changer le monde, c'est qu'il n'existe chez l'homme aucun penchant absolument mauvais; c'est que ce que nous appelons *mal moral* et *vices* n'est que l'exagération de penchans utiles, indispensables, qui dans de certaines limites eussent mérité le nom de *vertus*. Un autre principe en ressort, c'est que la diversité des goûts et des facultés normales découle chez nous plus encore de l'innéité de nos dispositions que de l'éducation et des circonstances extérieures. Un travail aussi curieux qu'important est encore à faire. Il s'agit de rechercher sur une vaste échelle les gradations établies par la nature elle-même dans cette diversité. Sans nul doute, en nous reposent les germes de ce que nous devons être dans l'individualité et la sociabilité. Qu'on les cultive ces germes dans leur variété native, qu'on les développe dans leur ensemble, sur tous les hommes d'une grande association, qu'on étudie la proportion relative des facultés manifestées, et l'on trouvera peut-être un fondement solide à cette distribution des travaux humains abandonnée jusqu'à ce jour au hasard de la naissance, au caprice de la fortune. Certes, de pareilles investigations sont hérissées de difficultés; elles seront lentes, si on les veut sûres : une statistique intellectuelle et morale de la race humaine n'est pas l'œuvre d'un jour.

Mais est-ce là une raison de se rebuter? les institutions actuelles,

Digitized by Google

malgré tous leurs vices, ne s'évanouiront pas comme un mauvais rêve. Ce sont des édifices qu'il faut battre long-tems en brêche avant de pouvoir les remplacer par d'autres. Il faut aussi du tems pour bâtir, car il en faut pour tout. Comme le dit Franklin, le tems est l'étoffe des choses. En attendant, il est bon de signaler les sentiers les plus sûrs aux pélerins qui partent pour un long voyage.

Ce que nous venons de dire du but social de la Société anthropologique pourra donner une idée de ce qu'on peut en attendre. Composée de physiologistes, de médecins, d'artistes, d'historiens, d'hommes qui jouent un rôle important sur la scène politique; à l'abri des préjugés nationaux parce qu'elle renferme des représentans de divers pays; présidée enfin par le docteur SPURZHEIM, qui, avec un rare esprit d'observation et d'analyse, continue ses travaux phrénologiques, cette société donne des espérances que sans doute elle ne démentira pas.

Quelle est l'influence de la nature et de ses lois, et quelle est celle des circonstances extérieures sur les conditions des hommes? Telle est la question soumise à ses recherches dans ses premières séances. Elle est vaste et de nature à l'occuper long-tems, car elle renferme en germe presque tous les problèmes de l'homme. La Société anthropologique, l'envisageant dans toute son étendue, l'a prise à son principe et a étudié d'abord les phénomènes et les lois de l'hérédité organique, c'est-à-dire l'influence physique, morale, intellectuelle qu'exercent les parens sur la constitution native de leurs enfans. Dès que ces travaux présenteront un certain ensemble, nous aurons soin d'en faire part à nos lecteurs.

Déjà la Société anthropologique a commencé à se rendre utile. Convaincue de l'importance de la phrénologie, pour en hâter la propagation, elle a invité le docteur Spurzheim à donner un cours public et gratuit de cette science à l'usage des instituteurs et de tous ceux qui s'occupent d'éducation. (1) Nous rendrons compte aussi de cette sorte d'apostolat social. Espérons qu'il ne restera pas sans influence sur cette classe respectable qui a pour mission de former à la vertu et à la raison la génération qui s'élève. D. R. DE G.

(1) A cet effet la Société des méthodes d'enseignement a bien voulu mettre à la disposition de la Société anthropologique la salle de ses réunions ordinaires, rue Taranne, n° 12; et le docteur Spurzheim a ouvert son cours le 1er mars à deux heures et demie. Il le continue à la même heure tous les jeudis.

Digitized by Google

OBSERVATOIRE DE BRUXELLES.

La Belgique, si voisine de la France en industrie et en civilisation, ne tardera pas sans doute à prendre un mouvement scientifique que l'honneur national semble réclamer. Dans ce royaume des Pays-Bas, que les rois avaient si forcément constitué, en étreignant dans l'enceinte de la même frontière deux pays hétérogènes, la Hollande, cette terre classique de la science aux derniers siècles, en avait, en quelque sorte, conservé le privilége exclusif, aux dépens des provinces du midi. A une époque où les sciences physiques et astronomiques acquièrent une importance que dans les pays les plus avancés on pourrait presque nommer sociale, Bruxelles ne possédait pas même un Observatoire.

En 1826, cependant, sur un rapport de M. Quetelet, un arrêté royal ordonna la construction d'un Observatoire à Bruxelles. Un équatorial et un cercle mural furent commandés à Londres à MM. Troughton et Simms; M. Gambey à Paris fut chargé de donner une lunette méridienne; et MM. Knebel à Amsterdam et Kessels à Altona, de donner deux pendules astronomiques; d'autres instrumens propres à l'étude des forces magnétiques et des phénomènes météorologiques furent également acquis. Cette première base d'un Observatoire ainsi fondée par la réunion de quelques instrumens garantis par le nom des artistes habiles chargés du soin de leur construction, les projets de l'édifice, destiné à leur donner l'abri et le soutien, furent mis en adjudication; les travaux de maçonnerie, malgré leur lenteur, étaient presque arrivés à leur terme, lorsque les circonstances politiques et les réformes financières vinrent de nouveau mettre en question l'établissement de l'Observatoire. Après avoir servi de citadelle improvisée pendant les jours de tumulte, l'édifice semblait en péril de devenir, durant la paix, abattoir ou magasin à poudre. Mais enfin la science et le bon droit l'ont emporté : avant peu le bâtiment sera complétement terminé, et il ne tardera pas à recevoir son précieux dépôt. Cette nouvelle station, fondée au centre d'une contrée intéressante, et confiée aux soins de M. Quetelet, ne tardera sans doute pas à répondre à l'attente de la Belgique et du monde savant, en commençant la série d'observations qu'elle est destinée à parcourir. J. R.

Digitized by Google

EXPÉDITION ARCHÉOGRAPHIQUE EN RUSSIE.

En 1829, l'Académie impériale des sciences, à Pétersbourg, envoya une expédition archéographique, sous la direction de M. Stroieff, dans le but de visiter les anciennes bibliothèques et archives de Russie, et d'en extraire, ou du moins de faire connaître les matériaux qu'elles pourraient offrir pour toutes les branches de l'histoire nationale. Depuis lors M. Stroieff a visité les gouvernemens d'Arkhangel, Vologda, Novgorod, Kostroma, Yaroslaff et Moscou. Les travaux de l'expédition se continueront encore dans le courant de cette année. Le dépôt des acquisitions de cette expédition est provisoirement établi à Moscou, où elles sont conservées aux archives du collége des affaires étrangères. M. Stroieff, qui se trouve en ce moment à Saint-Pétersbourg, a rapporté avec lui quelques-uns des matériaux qu'il a recueillis.

Quatre volumes in-folio, chacun d'environ sept cents pages, contiennent des copies de documens historico-juridiques, qui servent à éclaircir les événemens historiques, la législation, etc., de l'ancienne Russie, de 1423 à 1705. Ces documens sont au nombre de plus de six cents, pour la plupart inconnus, et forment par conséquent un véritable trésor. Ils seront publiés avec des notes critiques de l'éditeur.

Cinq grands portefeuilles contiennent des matériaux pour l'histoire de la littérature slavonne; et un sixième, des matériaux bibliographiques et paléographiques, les premiers disposés par ordre alphabétique, les seconds par ordre chronologique. Avec ces matériaux, M. Stroieff se propose de composer un dictionnaire raisonné des ouvrages et traductions qu'a produits la littérature slavo-russe jusqu'au règne de Pierre-le-Grand.

Un carton renferme une collection de documens juridiques de toute espèce, des quinzième, seizième et dix-septième siècles; ils sont au nombre de près de quatre cents, et offrent une importante ressource pour l'histoire comparée de la jurisprudence.

Parmi les portefeuilles restés à Moscou, il s'en trouve deux qui renferment des matériaux historiques et statistiques sur la Russie septentrionale, un avec des chroniques et autres matériaux sur la Sibérie, différentes traditions historiques, voyages, fragmens, etc.

Digitized by Google

Il serait superflu de parler des difficultés de toute espèce que M. Stroieff et son compagnon, M. Berednikoff, ont eu à vaincre. Les travaux de l'expédition ne sont pas encore terminés, et il faut espérer que les autorités locales et les particuliers aideront de leur concours les savans archéographes, pour terminer une entreprise si utile et si intéressante.

ARSENAL MARITIME D'ALEXANDRIE D'ÉGYPTE.

Les travaux de l'arsenal se continuent avec une grande activité, sous la direction de M. Lefebure de Cerisy, ingénieur de la marine française.

Trois cales en pierre pour vaisseaux du premier rang, avec les avant-cales prolongées à quatre-vingts pieds sous l'eau, sont entièrement terminées; on travaille à finir la quatrième.

La corderie, avec la mécanique de M. Hubert, est en pleine activité, et fabrique des cordages qui étonnent les Turcs. Tous les ateliers en fer de la fonderie sont achevés. On bâtit en ce moment plusieurs édifices pour les ateliers en bois, le magasin général, des hangars pour les bois. On continue les quais pour former la darse militaire, qui sera creusée de vingt-sept à trente pieds, au moyen de plusieurs machines à roue, à bœufs et à vapeur que M. de Cerisy a fait construire. Il a été formé, tant au Caire qu'à Rosette, des établissemens où les ouvriers du pacha fabriquent les toiles à voile, les clous de toute espèce, les feuilles de cuivre à doublage, les plombs laminés nécessaires au service de la marine.

Le pacha a toujours l'intention de faire construire deux bassins pour le radoub de ses vaisseaux. Ce travail présentera de grandes difficultés, dans un pays où il n'y a ni pierres, ni chaux, ni ouvriers capables.

Les ouvriers de l'arsenal d'Alexandrie sont classés militairement, quoique non armés : ils ont entre eux tous les grades militaires, et sont casernés. Cet arrangement a l'avantage d'établir l'ordre, sans rien retrancher du tems destiné au travail. Les ouvriers militaires, les ouvriers civils, les soldats et marins affectés au service de l'arsenal, forment habituellement un total d'environ cinq mille.

Digitized by Google

Il y a en ce moment en construction un vaisseau à trois ponts, qui est aux dix vingt-quatrième; un vaisseau de 100 canons, *le Scanderick*, qui a dû être mis à l'eau le 3 janvier, jour anniversaire du lancement du premier vaisseau de ligne construit en Afrique; un vaisseau de 74, *l'Aboukir*, rendu aux quinze vingt-quatrième.

SYSTÈME PÉNITENTIAIRE EN SUISSE.

Le système pénitentiaire importé d'Amérique à Genève depuis une dizaine d'années vient d'avoir dans cette ville un nouveau triomphe.

En 1829, un Savoyard, nommé Pierre Pélissier, fut condamné pour vol (je crois) à quatre ans de réclusion, dans la maison pénitentiaire, suivant l'usage. Pendant tout le tems qu'il y est resté, il a donné l'exemple de la subordination et de l'ordre à tous ses confrères. En entrant, il ne savait ni lire ni écrire, il a appris l'un et l'autre, et en peu de tems il a été en état de rédiger lui-même sa pétition à la commission de recours.

Sa bonne conduite enregistrée, balancée sur les livres de la comptabilité morale de l'établissement, lui a mérité, aux termes de la loi, une diminution de tems. La commission de recours lui a fait grâce des seize derniers mois de sa détention. Il vient d'être élargi et rendu à la société régénérée, et propre par sa nouvelle instruction à d'honorables occupations. Il avait en sortant deux cents francs environ qu'il avait gagnés et économisés pendant sa captivité.

Cet exemple n'est pas nouveau à Genève, et si l'on compare le sort de cet homme à celui des forçats libérés des bagnes de France, certes la comparaison ne sera pas favorable à notre système pénal. La cause du régime pénitentiaire est gagnée en Europe. A la république de Genève appartient la gloire de l'initiative. Nous faisons des vœux pour que son exemple soit suivi chez nous et ailleurs. Il l'a été à Lausanne avec succès. C'est du reste un sujet sur lequel nous reviendrons; nous n'avons voulu aujourd'hui que constater un fait et le soumettre aux ennemis des améliorations pénales. *Ab uno disce omnes.* S. R.

Digitized by Google

TRAVAUX DE L'ANIO A TIVOLI.

On se rappelle la débâcle qui détruisit la belle chute de l'Anio à Tivoli. Cette catastrophe eut lieu dans la soirée du 16 novembre 1826. Les journaux du tems en parlèrent beaucoup, et M. de Lamartine l'a illustrée par des vers charmans. Les travaux faits jusqu'ici par l'administration papale pour y remédier n'ont été que provisoires et fort imparfaits. Ils ont mis si peu en sûreté et le temple de la Sybille et les autres monumens qui s'élèvent sur les bords du fleuve, qu'un commissaire du gouvernement a proposé de les transporter ailleurs. Cette étrange proposition n'a pas eu de faveur; une nouvelle commission a été nommée, et il est question maintenant de détourner l'Anio de son lit actuel et d'exécuter à cet effet, à Tivoli, une construction semblable à l'émissaire du lac Fucino dans l'Abruzze et à celui du lac d'Albano à douze milles de Rome.

Voici le plan de ce grand ouvrage tel qu'il a été donné par le nouveau commissaire apostolique Niccola-Maria Nicolaï.

Il s'agit de faire fléchir le fleuve à droite au point qu'occupe la vigne Lolli; et là de lui ouvrir dans les entrailles du Mont Catillo un lit souterrain de deux cent quatre-vingt-quatorze mètres. Il est divisé d'abord en deux couloirs de dix mètres de largeur chacun; mais après une pente ménagée de deux cent quatorze mètres, ils se réunissent en un seul large de quatorze. A vingt mètres de l'embouchure il s'élargit considérablement pour donner sortie au fleuve sur le flanc opposé de la montagne comme au lac Fucino.

Cette sortie aura lieu sur le chemin de Quintiliolo exactement sous l'Icona del Salvatore, et là le fleuve, au terme de son voyage ténébreux, se précipitera dans l'ancien lit un peu en avant de la grotte des Syrènes.

La nouvelle cataracte aura cent mètres environ de hauteur et rappellera un peu celle delle Marmore ou du Velino près de Terni. Elle ne nuira nullement aux cascatelles; au contraire le point de vue sera plus beau, puisque du même regard on embrassera et les cascatelles et la nouvelle chute et le paysage de Tivoli. Les peintres ont donc tout à gagner à ces travaux, et cette fois au moins l'industrie de l'homme ne tuera pas la poésie de la nature.

Digitized by Google

J'ignore où en est le projet. Adopté par la congrégation apostolique nommée *ad hoc*, on devait y mettre la main sur-le-champ, et en effet il n'y a pas de tems à perdre puisqu'il s'agit de la sécurité de la ville tout entière. Les mouvemens politiques auront sans doute tout suspendu et tout ajourné indéfiniment; il est à craindre même que l'argent destiné à cette entreprise n'aille ou ne soit déjà allé s'engouffrer dans les coffres de l'Autriche; car l'Autriche ne fait rien pour rien, et se fera payer cher son intervention en Romagne. Nouvelles charges pour le peuple, mêmes dangers pour les temples et les habitans de Tivoli. S. R.

RUINES DE SOLUNTO EN SICILE.

Sentinelle avancée de l'Europe par sa position géographique, la Sicile fut les premières à y importer une civilisation qu'elle paraît avoir reçue des Phéniciens. Thucydide (*liv. VI*), en parlant de ces hardis explorateurs des mers, dit qu'ils occupèrent presque toute l'île, et en fortifièrent les promontoires. Mais à l'arrivée des colonies grecques ils se concentrèrent et fondèrent leur principale résidence à Moria sur la côte méridionale, et sur la côte septentrionale, à Palerme et à Solunto.

Cette dernière ville, ainsi nommée d'un fameux brigand tué par Hercule dans ces parages, couronnait les sommets du mont Catalfano, à douze milles de Palerme. Elle s'éleva à un haut degré de magnificence, et quoique aucun historien particulier ne nous ait légué ses annales, on suit de siècle en siècle ses progrès et sa décadence jusqu'au trois ou quatrième siècle de l'ère chrétienne, où elle paraît encore sur les itinéraires romains. Pietro Diacono, inspiré peut-être par la haine des Musulmans, attribue sa destruction aux Sarrasins; mais elle semble dater d'une époque plus reculée, car, parmi les ruines récemment découvertes, on n'a trouvé aucun monument du culte chrétien.

Depuis la conquête des Normands, son nom n'est plus rapporté que comme celui d'un château sans importance, qui plus tard, cependant (au quinzième siècle), joua un rôle piquant dans la romanesque aventure de la reine Blanche et du grand-justicier Cabrera. Il existe encore sous le nom un peu modifié de Solanto. Il y a là une des plus florissantes combrières de Sicile.

Digitized by Google

Des campagnards bêchant aux alentours découvrirent, il y a quelques années, divers objets antiques qui excitèrent leur cupidité; ils continuèrent à fouiller et déterrèrent successivement des chapiteaux, des fragmens de corniche, les vestiges même d'un édifice méconnaissable, tant il est ruiné, une statue colossale de Jupiter, deux candélabres, une Isis et une table de sacrifices.

La corniche et les chapitaux sont de pierre de taille revêtue d'un fin stuc; le travail en est somptueux, mais cependant plutôt romain que grec.

Il manque au Jupiter le pied gauche et la foudre que brandissait la main droite, restée vide dans l'acte imposant. Le roi des dieux est assis; son visage respire une majesté céleste, et sa chevelure, divisée sur le front, est disposée avec un ordre élégant et grave; il est couvert d'une tunique, et un vaste manteau, tombant à larges plis de ses épaules, l'enveloppe dans sa partie inférieure. Sa main gauche tient sans effort un long sceptre qui repose à terre par un bout.

La table des sacrifices de pierre de taille à stuc, comme la corniche et les chapiteaux, est sur pied, soutenue par deux petites consoles. Le vase de terre cuite, destiné à recevoir le sang des victimes, a été trouvé à droite de la table, enchâssé dans un petit mur.

Quant à l'Isis, elle est fort maltraitée; la tête et les bras manquent; on ignore donc lequel de ces nombreux emblèmes elle tenait en main. Elle est assise sur un large siége soutenu par deux sphynx revêtus l'un et l'autre d'une robe qui leur descend jusqu'aux pieds. Cette circonstance est une variété inconnue, je crois, jusqu'ici; je ne sache pas qu'il existe ailleurs des sphynx ainsi habillés. L'idole est vêtue d'une tunique à plis réguliers, qui recouvre une portion du siége. Le siége lui-même est remarquable en ce qu'il est creusé dans sa partie postérieure, de façon à recevoir la moitié supérieure d'un homme qui se logeait là sans doute pour rendre les oracles au peuple de Solunto.

Mais l'objet qui a le plus émerveillé les antiquaires siciliens et leur a donné la plus haute idée du goût de leurs ancêtres, ce sont les deux candélabres. La forme en est aussi singulière que le travail précieux. Sur l'un, sont sculptées trois jeunes filles couvertes de tuniques, de voiles et de manteaux (*pallium*), dans l'attitude de la grâce et de la modestie. Deux s'appuient l'une à l'autre, la troisième semble parler aux

Digitized by Google

deux autres et leur indiquer quelque chose de la main droite. L'autre candélabre représente un guerrier armé entre deux femmes; l'une porte un diadème au front, et sur l'épaule un petit amour; elle est mise avec noblesse et a les yeux levés au ciel. L'autre femme a de grandes ailes; elle tient une palme de la main gauche et de la droite paraît couronner le guerrier.

Ces deux groupes offrent matière à bien des explications. Un Sicilien, le duc de Serradifalco, dans un ouvrage récent sur les antiquités de Solunto, en donne une assez ingénieuse : il y voit une espèce d'*ex-voto* de quelque guerrier soluntin qui, par ses faits d'armes, aurait obtenu de la victoire une couronne de laurier, de l'amour une épouse aimée. Il voit dans le second les trois Grâces, non pas nues et lascives, mais vêtues et modestes, comme il convient de les offrir aux yeux d'une jeune fille qu'on épouse; comme Socrate lui-même les avait représentées aux Propylées d'Athènes.

L'usage d'ailleurs de couvrir les grâces n'est pas sans exemple dans l'antiquité; et on peut voir à ce sujet deux médailles grecques de Combe et Vaillant, où elles sont ainsi représentées.

Tels sont les monumens de l'antique Solunto. C'est une page à ajouter au grand livre des antiquités siciliennes; nous la soumettons aux archéologues comme des matériaux inconnus jusqu'ici, et qui dans leurs mains peuvent prendre une forme intéressante. Aujourd'hui que la science s'occupe avec tant d'ardeur à la reconstruction synthétique du monde antique, rien n'est à négliger; car tout peut avoir un intérêt individuel ou de position dans une spécialité quelconque. C'est sous ce point de vue que l'étude de l'antiquité est précieuse, indépendamment du charme et des leçons que l'artiste peut trouver dans la grâce et l'élégance des anciens mythes.

Disons, pour terminer, que malheureusement le sol de Solunto livré à la culture est aujourd'hui couvert d'arbres et de vignes, et que les restes enfouis de la ville phénicienne n'auront été respectés par les siècles que pour périr sous le soc des laboureurs. S. R.

Digitized by Google

THÉATRE.

LETTRES SUR LES THÉATRES DE PARIS.

J'ai à vous signaler aujourd'hui un fait surprenant, étrange, inconcevable et qui, si je n'y mettais de la discrétion, mériterait bien les innombrables épithètes de la fameuse lettre de madame de Sévigné. Le croiriez-vous? Paris, si las et si ennuyé de nos éternels vaudevilles, Paris qui, je le dis bien bas, même en admirant *Robert-le-Diable*, avait remarqué à part lui que l'admiration est un sentiment un peu froid; Paris, que son carnaval, qui va se décolorant sans cesse comme tout le reste, n'a pas pu parvenir à dérider; Paris s'est pris enfin d'un fou rire. Et notez qu'il ne s'agit pas de ce rire de salon, ambigu, incertain, semblable à un visiteur honteux qui craint de se montrer et ose à peine prendre place. Non; c'est un rire bien franc, bien net, et qui, comme un convive sûr d'être accueilli, entre chez les gens sans façon, et sans se faire annoncer. Ah! mon ami, que c'est une bonne chose que ce rire-là! Je ne suis pas médecin, et je ne sais pas ce que c'est que la rate; quoique la rate, à ce qu'il paraît, soit intéressée là-dedans. Mais ne trouvez-vous pas que ce rire des dieux d'Homère qui nous dérobe, ne fût-ce que pour de courts instans, à l'ennui et au dégoût du tems présent, ce rire qui nous repose l'ame, et grâce auquel nous oublions un moment la fatigante énigme de ce monde, où tout, jusqu'au bien à faire, est une incertitude, ne trouvez-vous pas, mon ami, que c'est une admirable chose? Je l'ai éprouvé l'autre soir aux VARIÉTÉS, et c'est à *Madame Gibou et à Madame Pochet* que j'en suis redevable. Aussi je veux leur en témoigner tout haut ma reconnaissance. Merci donc, Odry, merci, Vernet; Odry fruitière et Vernet ravaudeuse! Je reviendrai vous voir armés de l'écumoire et de la cuiller à pot, comique pendant aux sorcières de Macbeth, assaisonner joyeusement votre thé, thé curieux à l'ail, aux œufs, au vinaigre et à la farine, et que j'aime bien mieux pour ma part que la tasse de thé empoisonné du drame de la Porte-Saint-Martin. Car je me soucie peu des scènes lugubres et lamentables renouvelées de Gabrielle de Vergy, et j'ai grand goût au contraire à la peinture fidèle et gaie de nos mœurs populaires.

Je m'aperçois qu'en vous parlant d'abord de *Madame Gibou et de Madame Pochet*, j'ai involontairement trahi mes préférences. J'en conviens. Depuis ma dernière lettre, c'est là l'œuvre principale, l'œu-

Digitized by Google

vre capitale qui s'est produite, comme disent les saint-simoniens. Et qui oserait donc disputer la palme à mes favorites? ce n'est certainement pas *le Régent* de M. *Ancelot*, au *Vaudeville*. *Le Régent* est une pièce froide et ennuyeuse, où, si l'on trouve de loin en loin quelques traits spirituels, on est tenté de leur ôter son chapeau comme à de vieilles connaissances, car ils ont été butinés çà et là dans les mémoires du tems; le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé. Nul intérêt, pas d'intrigue attachante, et absence complète de comique. Le personnage de Dubois, sur lequel on comptait pour égayer un peu cette prétendue page historique, et qui est assez bizarrement représenté par Lafont, ne remplit pas du tout le but qu'on s'était proposé, et reste bien loin du comte Jean de *Madame Dubarry*. J'entends vanter la fécondité de l'auteur du *Régent*, et je m'en étonne. Un auteur fécond est à mon sens celui qui crée, qui imagine, qui a des inspirations à lui, et dont les productions portent le cachet de l'individualité et du talent. Sous ce rapport, M. Scribe a été fécond pendant long-tems. Mais faire des drames à coups de ciseaux, piller à droite et à gauche dans dix pièces différentes l'histoire et le roman pour le tranformer en je ne sais quoi, qui n'est ni le roman ni l'histoire, coudre tous ces lambeaux vaille que vaille dans un style mou et sans couleur, ce n'est pas là de la fécondité dans le bon sens; c'est de la compilation, c'est du travail, et un travail malheureux. De plus, cette manie d'imitation n'est pas sans danger à cause des rapprochemens forcés qu'elle amène. Par exemple, vous avez peut-être vu *Léontine* à votre dernier voyage à Paris. La donnée de cet ouvrage est neuve et singulière, et il a produit quelque effet. Mais lisez dans *Jacques le fataliste* l'histoire de madame de la Pommeraye, où l'auteur de *Léontine* a pris toute l'idée de sa pièce, et comparez. Mettez la manière molle et lâche de l'imitateur à côté de la touche vigoureuse et brillante de l'original; posez-moi M. Ancelot en regard de Denis, et je suis sûr que, rejetant bien loin l'avorton vaudeville, vous répéterez avec moi : *Traduotores*, *traditores*.

Vive plutôt *Mademoiselle Marguerite* de M. *Xavier*, au moins elle amuse, et Arnal y est extrêmement plaisant: La pièce est bien folle et bien extravagante. Mais n'importe. Je dirai comme l'écriture : Il lui sera beaucoup pardonné, *parce qu'elle nous aura fait beaucoup rire*.

Le Gymnase nous a donné *le Savant*, de MM. *Scribe* et *Monvel*. C'est une imitation de l'allemand; mais elle n'est pas heureuse, et l'on

Digitized by Google

ne saisit pas bien le but que se sont proposé les auteurs. Ont-ils voulu rendre plus intéressant leur héros érudit en l'apprivoisant avec le monde? Ont-ils prétendu que le culte des Elzévirs, la préoccupation continuelle des travaux scientifiques, un caractère distrait à la Regnard, qui vous mène son homme au milieu de la rivière quand il se promène au bord de l'eau un livre à la main, ont-ils prétendu que tout cela fût d'une conciliation bien facile avec l'allure raisonnable et le train positif du ménage? Un homme qui, pour accumuler à la fois les invraisemblances les plus singulières, refuse d'abord de se battre avec un étourdi, parce que c'est contre ses principes, ce qui se conçoit; puis qui, deux minutes après, accepte le cartel, parce qu'on se permet de dire devant lui du mal de *la science*, de la science qui est sa Dulcinée à lui; un homme qui, non moins fou que Don Quichotte, emporte pour le combat des pistolets antiques qu'il détache d'une vieille armure, et qu'il fourre pêle-mêle dans ses poches de côté avec un *Tite-Live* et un *Cicéron*, un homme enfin qui, allant en cet équipage à la rencontre de son adversaire, se trouve sans s'en douter avoir quitté la terre-ferme et obligé de la regaguer à la nage; un pareil homme, je le demande, est-il maniable? Ah! s'il l'est, je le plains bien!

Je n'ai rien à vous dire de *Shahabaham II*, au même théâtre, si ce n'est que c'est une suite de *l'Ours et le Pacha*, et vous savez ce que valent les suites.

Le *Mannequin de Bergame*, à l'Opéra-Comique, a le mérite d'être beaucoup plus gai que *Teresa*. Quoique la musique n'ait rien de bien saillant, cette bouffonnerie amusante, imitée de l'italien, survivra sans doute au carnaval. Heureuse Italie, en dépit du pape et des Autrichiens, on rit encore sous ton beau ciel; tes bouffes sont toujours les premiers des bouffes. Ah! défie-toi du régime représentatif et de ses ennuyeux discoureurs; défie-toi du parlage des avocats et de l'admirable pondération des pouvoirs! Hélas! tu ne rirais plus.

Nous qui, sous ce rapport, sommes plus avancés, nous en recueillons les fruits; et voilà que la spirituelle police vient de proscrire du répertoire de l'Odéon *une Révolution d'autrefois*, où, sous les traits de Claude, l'empereur romain, elle a été assez avisée pour reconnaître Louis-Philippe. M. Gisquet n'est guère courtisan. M.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE.

ALLEMAGNE: — Le comte *Frédéric-Jules-Henri* DE SODEN, né à Anspach en 1754, se distingua jeune encore par ses connaissances comme publiciste, et ses talens comme écrivain. Il fut nommé d'abord conseiller privé de régence par la maison de Brandebourg, et plus tard conseiller intime; puis, en 1790, il fut créé comte de l'empire. — Pendant plusieurs années il résida à Nurenberg en qualité d'ambassadeur de Prusse près le cercle de Franconie. C'est-là qu'il se fit avantageusement connaître par plusieurs écrits. Son *Esprit des lois pénales* en trois volumes, qu'il commença dès 1782, répandit beaucoup de lumières sur cette partie de la législation, alors encore très-imparfaite et très-négligée, et lui acquit une grande réputation.

Quoique l'esprit de M. de Soden le portât vers les sciences politiques, les belles-lettres l'occupèrent beaucoup dans sa jeunesse; le théâtre fut particulièrement pour lui un objet de prédilection, et il ne se borna pas à lui consacrer sa plume; car ce fut lui qui, en 1784, érigea à Wurtzbourg le premier théâtre permanent, et qui le dirigea et l'entretint pendant plusieurs années, pour son propre compte, ce qu'il fit plus tard pour celui de Bamberg. Il existe de lui plusieurs volumes d'ouvrages dramatiques. Dans la tragédie et dans la haute comédie il a obtenu de succès, et plusieurs de ses pièces, telles que *Inès de Castro*, *Cléopâtre*, *la Mère de famille allemande*, figurent encore sur les répertoires des théâtres allemands. Quant à ses compositions purement comiques, elles sont tombées dans l'oubli.

Après avoir fourni une carrière politique de quelques années, M. de Soden rentra en 1796 dans la vie privée, et se retira à sa terre de Sassenfahrt, sur les bords du Mein. Dès lors il ne vécut plus que pour les sciences et l'économie rurale, auxquelles il a rendu des services. Mais c'est surtout à l'économie politique qu'il se voua particulièrement. Son traité sur les finances de Nurenberg, sa loi agraire au moyen de laquelle il voulait prévenir les révolutions, et plus encore son esquisse de la politique administrative des états, tracée sur un plan très-ingénieux, furent les avant-coureurs de l'ouvrage le plus complet en ce genre que possède l'Allemagne. Cet ouvrage, c'est son *Économie politique nationale* en huit volumes; travail qui a valu à son auteur, en Allemagne, une ré-

Digitized by Google

putation presque égale à celle de Smith en Angleterre et de Say en France. Dans des tems difficiles, M. de Soden donna à plusieurs ministères des finances des conseils qui furent regardés comme de savantes ressources. Ces conseils se trouvent consignés dans plusieurs ouvrages : *l'Entrepôt idéal des grains, la Banque hypothécaire nationale, Traité sur le système du crédit public.*

Il nous reste à parler d'une époque intéressante de la vie de M. de Soden : c'est celle où nommé député à la deuxième chambre du royaume de Bavière, bien que déjà âgé de soixante-onze ans, il éclaira les discussions par son savoir et son éloquence ; sa place était à côté de M. Poelitz, au milieu des partisans du régime constitutionnel.

Ce fut le 13 juillet dernier, à Nurenberg, que cet homme respectable a été enlevé à son pays. *Jh.* DE LUCENAY.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LA 157e LIVRAISON DE LA REVUE ENCYCLOPÉDIQUE.

JANVIER 1832.

		Pages
1. De la tendance nouvelle des idées		1
2. De la société saint-simonienne	*Jean Reynaud.*	9
3. Les Trois principes : Rome, Vienne, Paris	*Charles Didier.*	87
4. Considérations sur les finances de la France et des États-Unis.	*Emile Pereire.*	67
5. Sur les variations de la taille chez les mammifères.	*Is. Geoffroy-Saint-Hilaire.*	102
6. De l'éducation publique	*E. Souvestre.*	108
7. Fragmens sur la Valachie	*Adélaïde Montgolfier.*	118

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIVRES ÉTRANGERS.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. — ÉTATS-UNIS. — Visite dans les mers du Sud, 131 ; — Révolte du Bounty, *ibid.*

EUROPE. — GRANDE-BRETAGNE. — Deux poèmes traduits du cingalais, 136 ; — Histoire de la médecine, 141 ; — Géographie de l'Asie, par Rennell, 142 ; — Tournée en Angleterre, *ibid.* ; — Esquisses de la vie d'un soldat, 143 ; — Roman et Réalité, par miss Landon, *ibid.*

— ALLEMAGNE. — Lettres écrites de Paris, par Raumer, J. C. Held et Boerne, 144 ; — Mémoires de la Société de Bohême, 147 ; — Histoire des Magyares, 148 ; — Nécrologe d'Aix-la-Chapelle, *ibid.* ; — Morceaux divers sur la Grèce moderne, *ibid.* ; — Prosodie arabe, 149 ; — Tableaux de l'Orient, *ibid.* — SUISSE. — Souvenirs de Victor de Bonstetten, 151.

— ITALIE. — L'ancienne philosophie morale, par Romagnosi, 153 ; — Introduction à l'étude de la philosophie, 155 ; — Critique systématico universelle, *ibid.* ; — Essai d'une distribution des animaux vertébrés ; *ibid.* ; — Histoire de l'Europe, par Giambullari, 156 ; — Voyages en Italie, 157 ; — Manuel de la littérature italienne, *ibid.* ; — Galerie homérique, *ibid.* ; — QEuvres de Winkelmann, *ibid.*

— BELGIQUE. — Notice sur le dépôt des archives, 157 ; — Dictionnaire de la province de Liége, 159.

Digitized by Google

LIVRES FRANÇAIS.

Histoire de la philosophie moderne, par M. Poret, 161 ; — Traduction nouvelle de la Bible, 167 ; Leçons sur l'art d'associer les individus et les masses, 168, — Nouvelles Transactions de Virtomnius, 169, — De la propriété, *ibid.*; — Lettres écrites de Paris, 171 ; — Histoire de la démonologie, *ibid.*; — Histoire du Hainaut, 172 ;—Recherches sur Louis de Bruges, *ibid.*;—Notice sur J. D. Lanjuinais, 174; — Révision du procès du maréchal Ney, *ibid.*;— Annuaire du bureau des longitudes, *ibid.*; — Cours élémentaire d'agriculture, par Raspail, 175 ; — Théophron, 176;—Œuvres de Charles Nodier, *ibid.*; — Les Croppys, roman irlandais, 177; — La Salamandre, par Eugène Sue, 179 ; —Le Lit de camp, 188 ; — Les Contes bruns, 189 ; — Gilbert, chronique de l'Hôtel-Dieu, 192 ; — Manuel de numismatique ancienne, 194 ; — Mémoires de l'Académie de Rouen, des sociétés de Versailles, de Châteauroux et de Châlons-sur-Marne, 197.

NOUVELLES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

Cours de philosophie de M. Jouffroy, 200 ; — Séances de l'Académie des Sciences pendant le mois de janvier 1832: Traitement de la colique de plomb par MM. Chevalier et Royer, 212 ; — De l'ossification dans le sternum des oiseaux, par M. G. Cuvier, 213; —Du développement de l'embryon, par MM. Coste et Delpech, 215 ; — Volcan hydraulique de M. Cagniard Latour, 216 ; — Lepthognates de M. Guérin, 217 ; — Producteur de vapeur, par M. Séguier, *ibid.*; — Géologie de la Sicile, *ibid.*; — De l'accroissement de la population en Europe, par M. Moreau de Jonnès, 218 ; — Constructions exécutées avec des forçats, par M. Raucourt, 220; — Expériences de MM. Ampère et Becquerel, 222; — Communications de M. de Humboldt, 223 ; — Ligature de l'artère iliaque externe, par M. Velpeau, 224 ;—Société géologique de Londres, 225 ;—Société linnéenne de Londres, 226; — Société zoologique de Londres, 228 ; — Société anthropologique de Paris, 229 ; — Observatoire de Bruxelles, 234 ;— Expédition archéographique en Russie, 235 ; — Arsenal maritime d'Alexandrie, 236 ; — Système pénitentiaire en Suisse, 237 ; — Travaux de l'Anio à Tivoli, 238 : — Ruines de Solunto en Sicile, 239 ; — Lettre sur les théâtres de Paris, 242.

NÉCROLOGIE.

Allemagne : F. J. H. de Soden, 247.

Digitized by Google

REVUE

ENCYCLOPÉDIQUE.

POLITIQUE.

DE L'INDIFFÉRENCE POLITIQUE.

Lorsqu'un prêtre chrétien, homme de génie, dont la pensée profonde et la parole sublime promettaient au catholicisme ultramontain un brillant reflet de l'appui que le jansénisme trouva dans Pascal et le gallicanisme dans Bossuet; lorsque M. de Lamennais ne vit rien de mieux à faire de sa puissance de penseur et d'écrivain que de la consacrer à de longues méditations et à de stériles gémissemens sur les progrès de l'*indifférence religieuse*, on put dire, sans outrager la religion qui obtint la foi et qui fit le bonheur de nos pères, que son apologie ne pouvait plus être désormais qu'une oraison funèbre, et que si elle perdait de plus en plus son crédit et son pouvoir sur l'humanité, c'est qu'elle n'y avait plus sans doute les mêmes droits.

Ainsi, quand un professeur célèbre, déposant les formes tranchantes, l'assurance doctorale et le dogmatisme superbe d'une école qui s'était considérée pendant quinze ans comme la seule tutrice prévoyante des peuples et des rois, comme l'interprète exclusif de la raison souveraine, comme l'oracle infaillible des

Digitized by Google

philosophes et des hommes d'état, comme le foyer de toute lumière et le sanctuaire de la vraie science; quand M. Guizot est venu déplorer, à la tribune, la disparition des croyances religieuses et l'anéantissement des convictions politiques, il a confessé hautement, par cette jérémiade parlementaire, que les sages du canapé s'apercevaient enfin que la solitude et le souffle glacial de l'indifférence avaient envahi le frêle édifice qu'ils élevèrent précipitamment, en 1814, à côté de la tente du cosaque, avec la folle prétention d'en faire un asile définitif et un monument indestructible pour la France. Mais, plus malheureux que le prophète d'Israël, dans ses lamentations patriotiques, il a poussé des cris plaintifs sur les ruines de son culte aboli et de ses autels renversés, sans entrevoir la reconstruction; il a pleuré aux funérailles du passé, sans pouvoir rien dire de l'avenir; il s'est exhalé en reproches et en sanglots, sans pouvoir jeter un mot de consolation et d'espérance à travers ses regrets et ses anathèmes, pour en diminuer l'amertume!

Il est donc bien constaté (et l'aveu de M. Guizot n'a pas formé mais seulement confirmé notre opinion sur ce point) que le monde ne veut plus croire, si toutefois il y a jamais cru, aux formules emphatiques et ténébreuses du doctrinarisme. Assez longtems la fatuité religieuse du méthodisme et l'orgueilleuse sagesse de la bonne compagnie ont voulu faire prendre le vide pour la profondeur, et la hauteur des manières pour l'élévation de l'esprit. Il est avéré maintenant que la psychologie écossaisse et l'oligarchie anglaise, que l'éclectisme et la bascule ne séduisent plus personne.

Mais ce discrédit ne s'arrête pas aux confins étroits d'une coterie. Il plane sur le *forum*, il menace la tribune, il s'attache également aux orateurs de l'opposition (1) et aux faiseurs du mi-

(1) Ceci s'applique surtout aux membres de l'ancienne opposition de gauche, qui ne sont séparés de leurs anciens collègues, groupés actuellement au centre,

Digitized by Google

nistère, comme le symptôme ou le châtiment de leur commune infécondité. C'est que les idées dominantes sur l'économie sociale sont trop marquées au coin du préjugé et de la routine. C'est que notre système gouvernemental est trop frappé d'impuissance, surtout à l'égard des masses laborieuses, pour qu'il puisse inspirer encore la foi, l'enthousiasme et le dévoûment; c'est que les théories et les dogmes qui ont régné jusqu'ici sur la société tombent d'épuisement, de langueur et de vétusté, et que, pour tout dire en un mot, le catéchisme politique est à refaire.

A cette pensée d'une réforme assez vaste, assez profonde pour réveiller les sympathies populaires, et pour guérir le corps social du marasme qui le consume lentement, qui le tue à petit bruit, sous la main des empiriques de la quasi-restauration et des charlatans du modérantisme; à cette perspective d'un changement qui ne s'arrêterait pas à la surface des choses, les *honnêtes gens*, dont la Chambre des députés, selon l'heureuse expression de M. Thiers, n'est plus aujourd'hui que *le salon*, les *honnêtes gens* vont se récrier vivement, se soulever d'indignation, tressaillir d'effroi, se disposer sans doute à repousser de toutes leurs forces les innovations qui pourraient leur occasioner le moindre dérangement d'habitude ou le plus mince froissement d'intérêt. Il est si doux, en effet, de retrouver chaque matin à son réveil la quiétude au sein de laquelle on s'est endormi le soir, de voir couler mollement sa vie, comme un fleuve paisible, sous un ciel toujours pur et toujours serein, à travers des journées délicieuses et des nuits tranquilles! Pourquoi le peuple qui souffre va-t-il s'imaginer que ses maux lui donnent le droit de troubler ce bonheur

---

que sur des questions de personnes, de mécanisme administratif, sans admettre plus qu'eux le besoin et la possibilité des réformes sociales et des innovations financières, dont la nécessité, si bien sentie au-dehors de la Chambre, a été reconnue et proclamée aussi par quelques députés dont les noms ont acquis une juste popularité, et en tête desquels nous citerons MM. Cormenin, d'Argenson, Tracy, Pagès, Thouvenel, Dubois (de la Loire-Inférieure), etc.

Digitized by Google

traditionnel par d'importunes doléances? Pourquoi l'audace généreuse des novateurs vient-elle, au mépris de la possession d'état, ébranler les existences acquises, s'attaquer aux jouissances que le tems a consacrées, et montrer par là aussi peu de respect pour la *légitimité* du repos et des joies de la bourgeoisie que pour la légitimité du *bon plaisir* de la couronne?

N'est-il pas vraiment bien scandaleux que le peuple, à qui l'on crie depuis le commencement du monde qu'il a été fait pour la misère et la douleur, se soit obstiné à n'en rien croire, et que ce manque de foi ou de résignation lui ait fait bouleverser tant d'empires, détruire tant de systèmes, violer tant de lois politiques, morales et religieuses, opérer tant de révolutions et accomplir tant de progrès? Et les esprits remuans, les intelligences hardies, les volontés puissantes qui lui ont donné l'éveil, qui l'ont mis en mouvement, qui l'ont éclairé et guidé au milieu de toutes ces crises régénératrices, ne faut-il pas aussi les frapper de réprobation pour avoir profané l'héritage du passé, sapé d'antiques croyances, flétri des noms vénérés, brisé des idoles chéries?

On n'en saurait douter: si nous pouvions remonter au berceau des sociétés, et consulter quelques monumens de notre sauvagerie originelle, nous trouverions à coup sûr que les premiers hommes qui se dégoûtèrent de l'antropophagie, et les premiers captifs qui refusèrent de servir de pâture à leurs vainqueurs, furent considérés, les uns comme d'audacieux réformateurs du *droit naturel*, les autres comme rebelles au *droit des gens*, par les fidèles gardiens des mœurs et de la foi des ancêtres, par les rigides observateurs des *us et coutumes* que la férocité native de la race humaine avait établis dans les forêts.

Mais, à défaut de documens historiques sur l'accueil que la barbarie primitive dut faire aux *utopistes* qui osèrent lui parler de clémence, de pitié et d'horreur pour les festins homicides, nous savons du moins d'une manière positive comment la routine païenne, dignement représentée par les Anitus et les Mélitus, traita l'esprit philosophique et révolutionnaire dans la personne

Digitized by Google

de Socrate. Nous connaissons parfaitement la généalogie de la famille des *honnêtes gens*, depuis les dévots polythéistes qui préparèrent la ciguë pour le plus grand philosophe de l'antiquité, jusqu'aux bons catholiques qui emprisonnèrent Galilée; depuis les austères républicains de l'Attique et de la Béotie, qui ne virent qu'un usurpateur et qu'un tyran dans Alexandre, jusqu'aux braves royalistes qui, traitant Napoléon de parvenu, inventèrent la machine infernale, et creusèrent de longue main la fosse de Sainte-Hélène pour le plus grand homme des tems modernes; et tout cela ne nous empêche pas de rendre justice à la bonne foi, ni d'apprécier l'irritation consciencieuse des traînards de la civilisation. Aussi lorsque M. Cousin, bravant le soupçon de viser à l'effet par le paradoxe, entreprit de venger la mémoire des accusateurs du maître de Platon, en les présentant comme l'élite de la bourgeoisie athénienne, sentinelle vigilante de l'*ordre légal* que Cécrops et Dracon avaient placé sous la protection spéciale de Minerve, lorsqu'il déclara que le plus sublime penseur de la Grèce avait été *justement* condamné; et quand, à son exemple, un écrivain courageux, ne craignant pas de se faire au dix-neuvième siècle l'interprète et l'écho de l'antique civisme des scribes et des pharisiens, s'avisa de démontrer que les Juifs avaient eu le droit de punir, comme coupable d'infraction à la loi de Moïse, celui qui vint opposer la fraternité universelle à l'esclavage, et donner une même foi, une même espérance, un même Dieu, à tous les membres de la famille humaine, nous comprîmes alors ces éloquens plaidoyers pour la loyauté, la ferveur et la conviction des *bons citoyens* qui, dans Athènes et dans Jérusalem, poussèrent l'attachement superstitieux aux vieilles institutions de leur pays, jusqu'à répondre par la ciguë ou par la croix à la conception philosophique ou religieuse d'un ordre nouveau. Mais cette réhabilitation hardie de la naïveté homicide des *honnêtes gens* de l'Attique et de la Judée; cette réhabilitation, qui peut s'étendre, des *immobiles* du sanhédrin et des *stationnaires* de l'aréopage, à tous les francs ennemis

Digitized by Google

du progrès ; aux hommes libres de la Grèce et de Rome, qui usaient sans pitié du droit de vie et de mort sur leurs esclaves, et qui se crurent menacés d'une abominable spoliation par la prédication de l'Évangile ; aux nobles barons du moyen âge qui s'opposèrent aux premières tentatives d'affranchissement des serfs, en cherchant à étouffer la révolte dans le sang ; aux pieux inquisiteurs qui, pour conjurer les premiers essais de réforme, imaginèrent de brûler les hérétiques ; cette réhabilitation qui embrasse ainsi la bonhomie persécutrice de l'antiquité et des tems modernes ; qui s'applique, sans distinction de climat ni d'époque, à l'entêtement consciencieux des champions du préjugé et des partisans du *statu quo*, dont l'étroitesse a été si bien caractérisée par Voltaire :

> Et la vieille badaude, au fond de son quartier,
> Dans son voisin badaud voit l'univers entier ;

cette réhabilitation, disons-nous, ne change rien aux conclusions de l'histoire contre l'imbécillité sanguinaire ou la stupidité bénigne des idolâtres du passé ; et la haute moralité, la suprême justice et le véritable droit restent toujours en définitive, devant son tribunal, à qui lutta, souffrit et mourut pour l'avenir.

Que les hommes qui ont sondé les plaies et qui sentent vivement les douleurs de la société aillent donc à la recherche du remède ; et s'ils l'ont trouvé, qu'ils en demandent hautement la prompte application, sans trop s'arrêter aux exigences, aux scrupules, aux clameurs et aux alarmes qu'ils doivent nécessairement rencontrer sur leur passage.

Mais des obstacles imprévus se présentent. Ce n'est plus du milieu des croyans d'un autre âge que partent les cris de halte ; ce n'est plus l'école de Boulainvilliers et de Montlosier, ni celle de De Maistre et de Bonald, qui repoussent le changement et qui maudissent les novateurs. Tandis qu'à Londres, le duc de

Digitized by Google

Wellington rassemble sa clientèle féodale dans le *club conservateur*, pour défendre la vieille Angleterre contre les innovations; à Paris ce sont des admirateurs de Descartes et de Montesquieu, des disciples de Voltaire et de Rousseau, des élèves du dix-huitième siècle, qui ont peur à leur tour du mouvement et qui proclament que le génie humain a produit sa dernière révolution.

Le jour où la vanité plébéienne put se croire irrévocablement débarrassée de l'orgueil sacerdotal et de la morgue nobiliaire, ce jour-là l'esprit de réforme et la philosophie, si bien accueillis jusque là dans les salons de la fortune roturière, n'y furent plus reçus que sous le masque; et quand il leur arriva de vouloir montrer à nu leur figure, on affecta de ne plus les connaître, et on les rejeta dédaigneusement sur la place publique, dans les rues, les carrefours et les échoppes, comme des intrus audacieux, soupçonnés désormais de mauvais ton, de penchans trop populaires et de tendance à l'anarchie.

La philosophie et l'esprit de réforme ne se sont pas néanmoins laissés abattre par l'ingratitude et par l'outrage. Abandonnés aux *prolétaires*, que *les gens comme il faut* du tiers-état appellent insolemment *les gens de rien*, ils se sont glorifiés de leurs nouveaux et innombrables adeptes; ils se sont honorés, selon l'expression de Mirabeau, des titres dont on croyait les flétrir; ils se sont jetés au milieu des masses populaires, sans s'effrayer du mot de *canaille* dont l'aristocratie dorée est si prodigue envers les classes malheureuses qui ne vivent que de leur travail; ils ont accepté un terme d'injure et de mépris, comme autrefois le sobriquet de *pâtres* en Suisse, et l'épithète de *gueux* dans les Pays-Bas.

Leur simulacre pourtant est resté, comme une vaine idole, dans les fêtes bourgeoises et les solennités mesquines du plébéianisme maniéré. Il était bien convenu, après juillet, à la cour du roi citoyen, à la chambre des députés, dans les antichambres des ministres, dans les comptoirs et jusque dans les boutiques, que

Digitized by Google

le dernier terme du perfectionnement social était atteint, et que tous les vœux de liberté et de bonheur étaient comblés. Mais à travers cette satisfaction complète et facile, on a continué cependant de parler avec emphase de *l'esprit du siècle*, de la *civilisation*, de la *perfectibilité humaine;* et la caducité stationnaire des vétérans de la charte s'est flattée que ces phrases banales l'empêcheraient d'être confondue avec la décrépitude rétrograde des voltigeurs de l'ancien régime, dont elle avait ri si long-tems. On a conservé le jargon philosophique et libéral, tout en condamnant à la stérilité le libéralisme et la philosophie. On s'est proclamé partisan de la *liberté* qui n'affranchit rien, de l'*ordre* qui n'harmonise rien, de la *réforme* qui ne change rien, du *progrès* qui n'avance rien, et l'on a cru bonnement que le peuple allait sacrifier à ces faux dieux, dont l'impuissance le presse de toutes parts, parce qu'on leur vouait un culte sous le nom de *juste-milieu*, et qu'on leur consacrait des pontifes avec un énorme budget pour bréviaire!

C'est le progrès, la réforme, l'ordre, la liberté véritables que réclame le peuple, et non pas leurs *sosies*, imposteurs cachés sous le masque des fictions constitutionnelles ou sous le vernis des convenances parlementaires.

Cette indifférence que l'on signale, ce scepticisme dont on se plaint, ce dégoût qui épouvante, ne font donc que rendre témoignage de l'instinct admirable de l'humanité, aussi facile à s'enthousiasmer pour qui travaille *réellement* à son bonheur et à sa gloire, que dédaigneuse et rétive avec les philosophes d'apparat qui lui imposent le régime du mensonge et de l'illusion. La France est muette et froide, dites-vous, pour ses tribuns actuels, elle qui fonda le temple de la reconnaissance pour ses grands hommes! Honneur à la France! sa gratitude religieuse et ses vives acclamations d'autrefois, sa réserve et son silence d'aujourd'hui, attestent également l'intelligence et la dignité qu'elle sait mettre dans sa justice distributive. Pourquoi s'animerait-elle à des accens qui n'expriment plus sa pensée, qui ne répondent

Digitized by Google

pas à sa parole? Elle suivit avec entraînement ses bienfaiteurs, elle laisse passer leurs *parodistes;* c'est toujours la même nation, toujours le suprême bon sens du peuple, toujours la France jalouse et fière de refuser à *l'apparence* l'encens qu'elle brûla pour la VÉRITÉ.

On lui reproche d'avoir perdu sa puissance de foi et d'amour, et l'on ne s'inquiète pas de savoir si tous les jours on sème sur elle autre chose que le doute et la haine! On l'accuse de manquer d'affection et de croyance, et on ne lui offre rien qu'elle puisse aimer et croire! On voudrait qu'elle tressaillît, forte et radieuse, à l'aspect des régulateurs de ses destinées, et l'on ne songe qu'à gêner ses mouvemens, l'on ne s'occupe que d'étouffer sa voix! Il serait beau en effet de la voir s'agiter joyeusement et sourire de satisfaction et d'espérance, sur l'espèce de grabat que lui ont dressé les doctrinaires pour l'y laisser périr de pauvreté morale, de misères intellectuelles et de dénûment matériel! Il serait beau que, condamnée au jeûne de l'esprit et de la chair, ou seulement abreuvée d'amertume, elle pût répondre par de vifs élans de sympathie et par des bénédictions retentissantes à la sollicitude de ceux qui la nourrissent de fiel, l'enivrent de fumée ou la font mourir d'inanition! Mais non : languissante ou convulsionnaire, abandonnée ou flétrie, contrariée dans sa marche, froissée dans ses plus chers intérêts, blessée dans ses plus nobles sentimens, oppressée sous le poids des miasmes d'une atmosphère d'égoïsme et de vanité, forcée de porter vers le passé ou de fixer sur le présent des regards étincelans de la soif et du besoin d'explorer l'avenir, réduite à subir les stériles étreintes des vieillards du constitutionalisme, elle ne sait et ne veut que se taire ou maudire! Et que ces vieillards cessent de lui faire un crime d'une position qui est leur ouvrage! qu'ils renoncent à se plaindre fastueusement et avec aigreur d'un abîme qu'ils ont creusé, d'un vide qu'ils n'ont pas su combler. Qu'ils ne s'étonnent plus de recueillir *l'indifférence* pour prix de leur nullité; qu'ils acceptent la France telle qu'ils nous l'ont faite!

Digitized by Google

Mais à travers tous les signes de dissolution et tous les symptômes d'agonie, la France sent cependant qu'elle ne doit pas, qu'elle ne peut pas périr. Sa fortune est la fortune du monde. Guerrière ou pacifique, maîtresse orgueilleuse de Moscou et de Lisbonne, ou gardienne modeste de ses vieilles frontières, elle porte toujours avec elle le destin de la race humaine, et elle a le secret et la conscience de ce dépôt! Ne craignons donc pas qu'elle se laisse enlever ou qu'elle déserte une mission dont elle a compris toute la grandeur. Le feu sacré, dont le génie des sociétés modernes lui a confié la surveillance et l'entretien, ne s'éteindra pas dans ses mains, alors même que le cours des événemens et les vicissitudes fréquentes de la politique lui donneraient passagèrement pour guides et pour organes des hommes d'état qui ne reculeraient ni devant la négligence ni devant la souillure de la vestale infidèle. Aujourd'hui même qu'elle paraît épuisée et prête à défaillir, la rougeur sur le front et le remords dans l'ame, sous le poids des justes malédictions de l'Europe libérale, soulevée par le peuple des barricades et trahie par le peuple des salons; aujourd'hui même que les pygmées du juste-milieu, serviles copistes des nains de Lilliput, profitent du sommeil du géant pour l'enchaîner, et qu'ils semblent avoir réussi à l'enlacer dans leurs mesquines combinaisons; c'est encore sa voix qui encourage partout l'opprimé et qui effraie l'oppresseur! c'est son exemple qui anime et soutient les hommes libres de l'Allemagne; c'est son alliance que convoitent et chérissent les réformateurs de l'Angleterre; c'est son amitié qui console la Pologne; c'est son appui qui rassure la Belgique; c'est son voisinage et sa justice que redoute le prince entaché du sang de Torrijos et de Riégo; c'est son nom qui fait trembler don Miguel au milieu des saturnales de sa démagogie royale et catholique; c'est son drapeau qui fait pâlir les sbires du Vatican, qui trouble les joies et dérange les plans du conseil aulique, rend l'enthousiasme et l'espoir aux peuples d'Italie, et donne le tressaillement de la peur aux profanes qui l'ont timidement déployé, sans en connaître la magique puissance.

Digitized by Google

Non, non, la nation qui nourrit ainsi de la séve abondante de son génie toutes les ames généreuses des autres nations n'est pas destinée à mourir, désséchée par l'indifférence ! L'atonie qui la ronge n'est que superficielle et passagère ; elle n'a pas plus de profondeur et d'intensité que la fièvre rétrograde de la restauration (1). Que le soleil de juillet reprenne seulement un peu de son éclat ! Qu'il chasse devant lui les ténèbres de la nuit diplomatique qui enveloppe Londres et l'Europe depuis plus d'une année ! Qu'il dissipe les nuages amoncelés à l'horizon par l'égoïsme national ! Qu'il réchauffe les cœurs glacés par les froides spéculations du doctrinarisme ! Qu'on donne à la France une pensée d'émulation, d'étroite alliance, de solidarité civilisatrice, et non plus de rivalité et de concurrence haineuses à l'égard de l'Angleterre, de l'Allemagne, et de tous les états voisins ou éloignés ! Qu'on ne lui dise plus que son sang n'appartient qu'à elle ; et que, nouveau Prométhée, dépositaire du feu divin, elle ne

(1) En présence des accès les plus violens de cette fièvre, j'écrivis et publiai les lignes suivantes, que je ne reproduis ici que parce qu'elles renferment l'expression de ma pensée actuelle sur la valeur et la durée de tout système qui, par rétrogradation ou *immobilité*, contrarie la force ascensive de la raison humaine : — « Oui, nous avançons et à pas de géans, alors même qu'on nous crie de tous côtés que nous marchons à reculons, et que la civilisation va faire comme les eaux du Jourdain. Encore une fois, la rétrogradation n'est qu'à la surface, tandis qu'au fond tout chemine en avant et rapidement. Savez-vous à quoi je compare les publicistes insensés qui croient à la possibilité de nous faire franchir dix siècles de l'abîme du passé, pour nous reporter aux beaux jours de la théocratie et de la féodalité ? Je les compare à des hiboux, qui, surpris par le lever de l'aurore, s'empresseraient de voler de toute la force de leurs ailes vers le couchant, dans l'espoir d'échapper ainsi à l'effet du mouvement diurne de la terre, d'occident en orient, et de se dérober à la clarté du jour. Ils seront tout étonnés, après tant d'efforts pour se replonger dans cette *nuit des tems* qu'ils ont coutume d'invoquer à l'appui de leurs prétentions ; ils seront tout étonnés de se trouver au plein midi de la civilisation, et à peu près brûlés par le soleil qu'ils auront follement espéré de pouvoir retenir sous l'horizon de la France et de l'Europe. » (RÉFUTATION *de* MONTGAILLARD, 1827.)

Digitized by Google

soit pas condamnée par de stupides geoliers à renfermer soigneusement entre le Rhin et les Pyrénées, entre les Alpes et l'Océan, l'amour qu'elle porte, la protection qu'elle doit à l'humanité tout entière! qu'on lui parle encore de réforme, de progrès et d'amélioration pour les innombrables enfans qu'elle produit tous les jours sans pouvoir ajouter le titre de nourrice à celui de mère, et qui viennent lui dénoncer incessamment leur infortune et leurs souffrances! Que la gloire et le bonheur du peuple français soient, en un mot, intimement liés au bonheur et à la gloire des autres peuples; et ceux qui auront accepté et rempli cette grande tâche ne se plaindront pas, à coup sûr, des ravages de l'indifférence et de l'athéisme politiques; et ils retrouveront un jour la France, toujours enthousiaste, toujours dévouée, toujours reconnaissante!

DE L'INNOVATION EN MATIÈRE D'IMPOT.

Mais que signifient ces mots de réforme et de progrès pour des hommes qui s'imaginent que le génie des révolutions n'a plus rien à faire après l'établissement d'un ordre social dont ils occupent les sommités, et qui aiment à se persuader qu'il ne reste plus à l'esprit humain, artisan involontaire de leur grandeur improvisée, qu'à jouir du repos divin qui suivit le dernier acte de la création? La société a beau protester, sous toutes les formes, contre cette oisiveté prématurée et désespérante de la providence des peuples, on accueille ses réclamations par le dédain et le sarcasme; et si le bruit de ses légitimes doléances devient trop étourdissant pour ses maîtres, la brutalité du glaive vient au secours de l'insolence stipendiée et de la fatuité parlementaire. On prouve l'optimisme avec des baïonnettes ensanglantées, après l'avoir démontré par le sophisme et l'épigramme; et si le peuple persiste néanmoins à dire bien haut sa douleur, s'il manque de résignation sous le poids des

Digitized by Google

charges dont on l'accable, s'il accuse le fisc de sa détresse, s'il blasphème le nom de l'impôt, s'il pousse l'impiété jusqu'à porter une main sacrilége sur les autels de la finance et sur les tables sacrées du publicain, ses plaintes, ses cris, son audace n'altèrent pas le plus légèrement l'assurance et l'impassibilité des ministres et des orateurs fortunés qui lui ont répété tant de fois qu'*après la révolution et Napoléon* il n'y avait plus de réforme essentielle, de changement de système à espérer.

Avant Napoléon et la révolution, sous cet ancien régime si ridicule aujourd'hui pour les philosophes et les libéraux qui, satisfaits de leur position, éprouvent à leur tour la plus vive répugnance pour le mouvement et le progrès; avant Napoléon et la révolution, il y eut aussi des hommes qui vécurent contemporains du dix-huitième siècle sans le voir ni le comprendre, et qui ne pensaient pas que, pour combler les vœux du pays, on pût faire autre chose que des retranchemens dans les pensions, des réductions dans les vingtièmes et des remontrances de parlement. Ils auraient pris pour un symptôme de délire ou pour un indice de perversité toute proposition tendant à changer l'antique constitution de la monarchie; s'il leur fût arrivé de lire dans Raynal ou dans Mably quelque phrase prophétique sur la crise immense qui approchait, ils n'auraient pas manqué de dire qu'après l'émancipation des communes par Louis-le-Gros et l'anéantissement de la puissance féodale par Louis XIV, qu'après la jacquerie et la fronde, Saint-Louis et Richelieu, il ne fallait plus attendre de grand changement pour la France. Et ce ne furent pas seulement les ordres privilégiés qui repoussèrent la possibilité d'une innovation large et profonde : l'opposition de cette époque, qui avait son principal appui, son centre et son foyer dans la magistrature; l'opposition, tout avide qu'elle était de popularité, ne put pas se faire à l'idée d'une simple révolution financière. En présence de l'accroissement rapide du déficit, elle ne vit pas d'autre moyen de faire face aux besoins de l'état et de soulager la nation, que de porter le scalpel économique sur le

Digitized by Google

salaire des commis et sur la liste des pensionnaires. En vain Turgot et Necker, qui connaissaient mieux la situation des choses, et qui voyaient plus loin et jugeaient de plus haut, proposèrent-ils successivement des remèdes proportionnés à la gravité du mal; en vain Calonne et Brienne, bien que peu disposés à suivre les opinions et les erremens de leurs illustres devanciers, furent-ils conduits, en arrivant aux affaires, et par un sentiment plus éclairé des exigences et des ressources du pays, à reproduire la conception de l'impôt territorial, et le projet d'abolition des monopoles et des droits indirects qui écrasaient le peuple: les notables et les parlemens ne voulurent pas *changer de système*. Ils firent parade de leur résistance aux mesures ministérielles (1), ils

(1) Il m'est arrivé, dans un précédent article, d'appeler M. Périer *le Calonne de la bourgeoisie;* je dois une réparation à Calonne. Le ministre courtisan, loin de défendre en effet à outrance les ordres privilégiés, comme le ministre banquier défend l'aristocratie financière et territoriale; Calonne, placé entre les notables et les parlemens, qui repoussaient toute idée de réforme et de sacrifices, et le peuple, qui avait besoin de changer de condition; Calonne osa ne pas reculer devant l'innovation, et proposa lui-même la réalisation des plans vastes et hardis que Turgot et Necker avaient conçus. Voici quelques-unes des mesures qu'il soumit à l'assemblée des notables de 1787. Elles tendaient toutes, selon ses expressions, *à l'allégement des contribuables les moins aisés*. Il est curieux de voir un ministre de l'ancien régime, qui fut d'ailleurs le constant ennemi de la révolution, défendre, en matière d'impôts, la cause des masses populaires et les principes économiques que non-seulement les ministres, mais une grande partie de l'opposition de notre époque ont obstinément combattus dans les discussions financières. Nous recommandons aux tribuns du côté gauche, qui ont peur de toucher à l'assiette des contributions publiques, et qui ont laissé l'avantage de la popularité au gouvernement dans la question des céréales, nous leur recommandons le passage suivant d'un écrit de Calonne, publié sous la forme d'un avertissement en tête des Mémoires qu'il présenta aux notables :

« On reconnaîtra, disait-il, que les projets adoptés par sa majesté sont tous projets adoptés depuis long-tems par le public.

» Une répartition proportionnelle de l'impôt territorial sur tous les fonds sans exception quelconque.

» L'abolition de la corvée en nature.

» *L'entière liberté du commerce des grains.*

Digitized by Google

égarèrent l'opinion publique en lui faisant prendre, pour la défense de ses intérêts, la conservation de leurs propres priviléges. Mais leur opiniâtreté finit par amener un ébranlement général; la révolution éclata, et l'assemblée constituante, réalisant les vues philantropiques et les hautes spéculations de Turgot, abolit les droits féodaux, les impositions indirectes et les monopoles, pour leur substituer l'impôt proportionnel *sur le revenu* des capitaux immobiliers et mobiliers.

Le peuple, que les faux tribuns de la magistrature avaient un instant séduit et abusé, ne se méprit pas pourtant sur les actes de l'assemblée nationale, quoiqu'ils ne fissent qu'établir, sur une base plus large, les réformes que l'opposition parlementaire n'avait pas voulu accepter des ministres de Louis XVI. On vit alors combien le bon sens public sait distinguer ce qui est vraiment utile à l'intérêt de tous, combien le sentiment national est prêt à répondre aux véritables bienfaiteurs du pays! Une commotion universelle fut imprimée aux esprits, l'exaltation gagna toutes les têtes, et l'histoire ouvrit une de ses plus belles pages pour l'enthousiasme.

La tribune de cette grande époque n'eut pas à se plaindre de l'indifférence du peuple. Les mandataires de la France n'eurent pas besoin d'être menacés de *l'appel nominal* et du *Moniteur* pour

---

» *L'affranchissement absolu de la circulation intérieure, par la suppression d'une infinité de droits onéreux au commerce*, tels que ceux de la marque des fers, *ceux sur les boissons*, etc.

» *L'anéantissement d'une foule d'entraves nuisibles à la navigation et à la pêche.*

» Enfin *une diminution sur le prix du sel*.....

» On paiera plus, dit-on....., sans doute : mais qui? Ceux qui ne payaient pas assez; ils paieront ce qu'ils doivent suivant une juste proportion..... Des priviléges seront sacrifiés!..... Vaudrait-il mieux surcharger encore les non-privilégiés, le peuple? — Il y aura de grandes réclamations..... On s'y est attendu. Peut-on faire le bien général sans froisser quelques intérêts particuliers? *Réforme-t-on sans qu'il y ait des plaintes?*»

Digitized by Google

rester fermes et assidus à leur poste. L'ennui n'était pas au-dedans de l'assemblée et le dégoût au-dehors. Un caractère religieux se faisait remarquer dans le zèle des représentans et dans la reconnaissance de la nation. Ce beau spectacle était dû pourtant à l'application des principes qu'on avait dédaignés ou condamnés depuis trente ans, et qui avaient valu au génie de Turgot le reproche de se perdre dans les rêveries, et de poursuivre des chimères.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, Turgot, que je n'envisagerai ici que comme économiste, avait professé hautement, en dépit de tous les routiniers de la finance, les opinions neuves et hardies que j'ai déjà rappelées. Dans le *plan d'un Mémoire sur les impositions*, il avait eu le courage d'avancer et de soutenir que l'impôt devait respecter le travail, et ne peser que sur le produit net des capitaux. — « J'ai entendu un homme, dit-il, cal-» culer ainsi les revenus d'une province ; Il y a tant d'hommes, » chaque homme, pour vivre, dépense tant de sous par jour, donc » la province a tant de revenu. *Taxez proportionnellement un pa-» reil revenu*, il faudra que ces gens meurent de faim, ou au moins » de misère. Je crois en revenir à la grande question de la soupe des » cordeliers ; elle est à eux quand ils l'ont mangée. Il en est de » même du prétendu revenu de l'industrie. Quand l'homme a » mangé la rétribution proportionnée à son talent ou à l'utilité de » son service, il ne reste rien, et l'impôt ne peut pas être assis sur » rien. » — Aussi Turgot se prononçait-il énergiquement contre les impositions indirectes, et plus spécialement contre celles qui portaient sur les consommations générales. — « Elles font payer, » disait-il, la même taxe sur les productions de la même nature, » dont les unes sont précieuses et les autres non. *Il y a surcharge » pour les consommateurs pauvres*..... Il semble, ajoutait-il, que » la finance, comme un monstre avide, ait été guetter au passage » toutes les richesses des citoyens, et tout cela par un bien grossier » mal-entendu ; car pourquoi tant de ruses, lorsque toutes les » véritables richesses sont, comme on dit, *au soleil ?* »

Digitized by Google

Les états-généraux, en prenant cette grande vérité pour base de leur résolution et en donnant la sanction législative aux sages conseils de la science et de la philantropie, n'avaient pas ignoré cependant toutes les objections que nous avons vu renouveler de nos jours contre la suppression des impôts indirects (1). Mais, peu soucieux des réclamations intéressées des hautes classes, ils ne s'arrêtèrent pas davantage aux préjugés des docteurs et des praticiens du fisc, et ils marchèrent droit à l'installation d'un nouveau système financier, qui pût faire de la prospérité du peuple le corollaire de sa liberté, et devenir ainsi la double expression des principes économiques et des maximes politiques du dix-huitième siècle.

Eh bien! le dix-neuvième siècle, qui a pu entendre en naissant le retentissement des acclamations populaires que le dernier siècle avait méritées et obtenues par la pensée de ses philosophes, la parole de ses tribuns, la vigueur de ses hommes d'état, le courage et l'habileté de ses capitaines; le dix-neuvième siècle va-t-il, comme ces héritiers incapables et dissipateurs qui dévorent dans l'oisiveté et la mollesse le patrimoine de leurs pères, laisser périr en ses mains la richesse et la gloire qui lui ont été transmises? N'a-t-il rien à ajouter à son tour à la fortune de l'humanité? Sa destinée est-elle de figurer dans l'histoire comme certains rois de notre monarchie, sous le titre de *fai-*

(1) « L'*ancien gouvernement*, » disait l'Assemblée nationale dans une adresse au peuple français, après l'abolition des monopoles, priviléges et droits indirects, « *regardait ces impôts comme d'admirables institutions financières, parce que la perception s'y confondait avec le prix de la marchandise.* » On voit que les avocats actuels du monopole et des droits-réunis n'ont rien inventé dans leurs plaidoyers pour les charges qu'on fait supporter *ingénieusement* aux classes pauvres, et qu'ils n'ont eu qu'à reproduire les argumens des commis de l'ancien régime. C'est quelque chose d'assez singulier, *après la révolution, Napoléon et les barricades*, de retrouver le catéchisme et la logique des *traitans* entre les mains des représentans de la nation qui a fait toute la gloire attachée à ces trois noms!

Digitized by Google

neans ? Tout ce qui se passe autour de nous donne le démenti le plus formel à cette supposition flétrissante.

Sans doute, si l'on ne jugeait de l'esprit et de la tendance de notre siècle que par les actes officiels, les accidens diplomatiques, les discours de tribune et les résolutions de cabinets, il serait difficile de le classer honorablement dans les fastes des révolutions et des progrès de l'esprit humain. La seule œuvre glorieuse qu'il ait vu accomplir par des gouvernemens ou par des princes ne lui appartient pas ; car cette œuvre, l'action militaire et civilisatrice de la France sur l'Europe, avait été commencée par la république ; et Napoléon, en la poursuivant, ne fit que continuer au-dehors et qué propager par la conquête le mouvement et la pensée du dix-huitième siècle. Mais, à part cette prolongation extérieure de la secousse progressive que la révolution de 1789 avait imprimée au monde entier, l'empire, la restauration et la quasi-restauration n'ont rien fait qui puisse servir de constatation à l'avénement du siècle nouveau. Loin de là, ils n'ont pas même conservé l'héritage qu'ils avaient reçu de la dernière génération du siècle passé, et ils se sont montrés plus jaloux d'amoindrir que d'étendre l'influence de la philosophie et de la révolution françaises.

Sous le rapport politique, Napoléon porta une main impie sur le testament du dix-huitième siècle, pour y effacer les dispositions les plus libérales dont le peuple était l'objet, et pour leur substituer une rétroaction solennelle en faveur des titres nobiliaires et des institutions aristocratiques que l'assemblée constituante avait abolies.

Sous le rapport économique, Napoléon ne fut pas moins contre-révolutionnaire, en ressuscitant les taxes sur les consommations les plus générales. Il surchargea les classes laborieuses pour ménager les classes élevées, par le rétablissement des contributions indirectes, dont l'ancien régime lui-même ne voulait plus à son déclin. Cette mesure odieuse ne contribua pas peu à diminuer l'engouement des masses, et à séparer le monarque du

Digitized by Google

peuple. Un jour vint où toute la gloire du grand homme, jetée dans la balance souveraine de l'opinion publique, pesa moins que la haine universelle qu'inspiraient la conscription et les droits-réunis, c'est-à-dire le double impôt que le pauvre payait de son sang et de ses sueurs.

La restauration a maintenu et accéléré, la quasi-restauration a conservé et faiblement ralenti, le mouvement rétrograde de l'empire. Donner tout à la fortune dans l'attribution des pouvoirs constitutionnels (1), et lui demander le moins possible en contribution; priver le travailleur non-censitaire de toute participation aux affaires publiques, et faire supporter la plus grande partie de l'impôt au travail, tel a été le thème invariable que, sous des formes diverses, tous les ministères ont adopté depuis trente ans, et dont toutes les oppositions ont accepté le principe pour se borner à en restreindre plus ou moins les conséquences.

Et c'est non-seulement après avoir méconnu le génie et les be-

---

(1) Les réductions que la chambre a opérées sur le traitement des fonctionnaires ont tellement irrité le ministère qu'il a été entraîné à prendre parti pour le mérite contre l'argent, et qu'il s'est écrié un jour : « Vous livrez les places à la richesse ou à la médiocrité; méfiez-vous des *capacités à bon marché*. » Le ministère oubliait évidemment que tout l'ordre politique qu'il défend incessamment, avec tant d'opiniatreté, repose sur l'aristocratie de la fortune, et qu'il parlait un peu lestement des *capacités à bon marché* devant une assemblée de *capacités gratuites*.

Il n'a pas été moins curieux de voir les propriétaires *par la grâce de Dieu*, des hommes qui jouissent, par le fait d'autrui, de quarante ou cinquante mille livres de rente, se hâter de rentrer, par la suppression des centimes additionnels, dans l'intégrité des revenus qu'ils tiennent du travail de leurs ancêtres, et réduire ensuite avec une facilité inconcevable le salaire des services personnels, même les plus éminens. Si le gouvernement avait été dans le vrai, et qu'il lui eût été possible de se placer franchement sur le terrain des principes et des intérêts populaires, il pouvait démasquer irrévocablement les faux tribuns de notre époque, les aristocrates et les égoïstes de l'opposition, en faisant ressortir leur empressement à diminuer l'impôt foncier, leur prédilection pour l'impôt indirect et leur touchante sollicitude pour l'élévation du prix des grains.

Digitized by Google

soins de son siècle, mais après avoir renié la gloire et répudié les bienfaits du siècle précédent, que l'on ose s'étonner de ne plus retrouver le peuple qui eut des bénédictions unanimes pour l'assemblée constituante! Quand Desprémenil poussa l'audace ou la naïveté jusqu'à proposer sérieusement aux états-généraux de renverser d'un seul coup tout leur ouvrage, on le déclara *en démence* par un décret, et la nation entière applaudit à cet acte de justice. Aujourd'hui les hommes qui ont fait révoquer ou modifier les innovations de 1789, les hommes les plus opposés au développement des principes et au retour des institutions qui effrayaient Desprémenil; les hommes les plus désireux de maintenir la réaction monarchique et oligarchique de l'empire et de la restauration, ces hommes sont ceux précisément qui revendiquent pour eux la souveraineté de la raison, et qui s'attribuent le monopole de la sagesse! Et puis ils se plaignent du peuple, qui entend assez ses intérêts pour ne pas se livrer à eux sur la foi de leurs prétentions, et qui refuse de croire la révolution en sûreté entre les mains de *sages* qui, malgré tout le soin qu'ils prennent de se donner une allure libérale, ne sont en réalité que les exécuteurs testamentaires et les timides continuateurs des *fous* audacieux de l'ancien régime!

En plaçant sur la même ligne que Desprémenil, et au-dessous de Calonne, les ennemis actuels de la réforme politique et financière, je n'ai rien exagéré, puisque le système qui est en vigueur, et dont on ne veut pas se départir, maintient et consacre, en matière d'impôt et de capacité civique, les combinaisons impopulaires et les dispositions aristocratiques dont les états-généraux avaient débarrassé la France. C'est ce qu'atteste chaque jour la masse laborieuse des prolétaires, tantôt par son silence accusateur, tantôt par sa parole orageuse. Et l'on affecte de ne rien comprendre aux leçons éclatantes que donne le peuple, et l'on méprise ses terribles avertissemens! On ne sait pas voir, dans le soulèvement des populations contre les monopoles, les prohibitions et les droits-réunis, dans le pillage des bureaux d'oc-

Digitized by Google

troi et la destruction des registres du fisc ; on ne sait pas voir la manifestation du même sentiment, l'expression du même besoin, le signe de la même détresse, la suite du même fait qui entraîna le laboureur et l'artisan à protester, jusque par l'incendie des châteaux, contre les droits indirects et les droits féodaux qu'ils ne pouvaient plus supporter! On ne se rappelle pas que ce fut l'abolition de ces droits qui provoqua surtout l'enthousiasme de 1789, et que, toutes les fois qu'on a voulu depuis rallumer les passions politiques des masses populaires, on n'a pas eu d'autre moyen que de leur faire peur du retour de la dîme, des droits féodaux et des autres charges de l'ancien régime. On oublie aussi que le rétablissement de la plupart de ces charges sous des noms nouveaux porta un coup mortel à la popularité d'un gouvernement, appuyé d'ailleurs sur des trophées et soutenu par le génie. On ne s'aperçoit pas que le peuple, rassuré désormais du côté de la dîme et des droits féodaux, résume aujourd'hui toute sa politique dans la haine des monopoles, des prohibitions, des taxes indirectes et des octrois, qu'un mot, un seul mot, l'abolition des droits-réunis, l'agite, le remue et peut prendre de plus en plus le caractère d'un cri de ralliement.

Combien sont aveugles les hommes de l'opposition et du ministère qui assistent aux enseignemens tumultueux de la place publique, qui entendent les admonitions acerbes et les avis désordonnés de l'émeute, sans pouvoir en saisir le sens profond, sans comprendre que, sous l'insurrection républicaine et sous la révolte royaliste, se cache un fait général, réside une cause commune, la misère des classes laborieuses! Comment ne voient-ils pas, dans les démonstrations hostiles dont les contributions indirectes sont l'objet, la nécessité de donner à l'impôt une nouvelle assiette, une nouvelle répartition et un nouvel emploi? Si on leur demandait d'inventer, la répugnance et le retard seraient explicables. Mais la science et l'histoire de cinquante ans les pressent de toutes parts, et leur fournissent les indications les plus certaines. Ils ont devant eux l'autorité philosophique de Turgot, l'autorité

Digitized by Google

financière de Necker, l'autorité politique de l'assemblée constituante, l'autorité souveraine de l'expérience dans les calamités et les troubles populaires. Qu'attendent-ils pour ouvrir les yeux? Assez de maux ne sont-ils pas encore accumulés sur nos têtes? Il ne s'agit pour eux que de restituer au peuple les bienfaits de sa première révolution, et de lui rendre la position que voulaient lui donner des ministres même de l'ancien régime. Ce n'est pas trop exiger. Qu'ils réparent du moins la brèche faite au dix-huitième siècle, s'ils ne savent ou ne veulent rien construire de nouveau pour le dix-neuvième : d'autres se chargeront de ce soin.

P. M. Laurent.

Digitized by Google

PHILOSOPHIE.

DOCTRINE D'ASSOCIATION DE M. CHARLES FOURIER(1).

« Nous devons nous tenir prêts à quelque grand événement dans l'ordre des destinées générales, la révolution française n'ayant été que le terrible et indispensable préliminaire de la révolution mémorable qui se prépare. » (De Maistre). Cette pensée que l'illustre défenseur du catholicisme a présentée sous plusieurs formes, et qui germait dans tous les grands esprits de son époque, est à la fin devenue presque vulgaire. Chacun sent aujourd'hui qu'au point où en sont les choses, il faut une solution prompte et complète aux questions que l'esprit d'examen a soulevées en politique, en morale et en religion. Chacun appelle de tous ses vœux un remède neuf et efficace aux misères générales.

On a étudié les sociétés modernes, et on a vu qu'elles ne méritent pas ce nom de *sociétés*, puisque le progrès des lumières et des richesses publiques n'y profite qu'au petit nombre, comme en Angleterre où la misère du peuple est allée toujours croissant avec le développement de l'industrie. On a interrogé l'histoire, et on a reconnu qu'à aucune époque, en aucun lieu, l'homme n'avait joui d'une complète liberté. Et ceux qui, dans ce mot

(1) *Théorie des quatre mouvemens et des destinées générales*, prospectus ; 1 vol. (1808). — *Traité de l'association domestique-agricole*, 2 vol. (1822). — *Le Nouveau Monde industriel et sociétaire*, 1 vol. (1829). — Ces ouvrages se trouvent à Paris, chez Bossange père, rue Richelieu, n° 60, et chez l'auteur, rue Richelieu, n° 45 bis.

Digitized by Google

l'homme, font une large place au peuple, au peuple qui travaille, ceux-là ont appris par expérience que, pour donner à l'homme la liberté, il n'est pas suffisant de modifier ou même de renverser telle ou telle forme du pouvoir.

En même tems quelques idées nouvelles ont percé; quelques faits se sont produits. La philosophie allemande a beaucoup parlé d'*unité universelle;* on a tenté en Angleterre la fondation de quelques *sociétés coopératives*. La France a retenti d'un mot qui est à la fois une belle espérance et un grand problème : *l'association.*

Je vais rendre compte des travaux d'un homme qui écrivait en 1808 ces lignes remarquables : « C'est en vain, philosophes, » que vous auriez amoncelé des bibliothèques pour chercher le » bonheur, tant qu'on n'aurait pas extirpé la souche de tous les » malheurs sociaux, je veux dire l'INCOHÉRENCE INDUSTRIELLE, » qui est l'antipode des vues de Dieu..... Est-ce par dédain, par » inadvertance ou par crainte d'insuccès, que les savans ont né- » gligé de s'exercer sur le problème de l'ASSOCIATION? Il n'im- » porte quel a été leur motif, mais ils l'ont négligé; je suis le » premier et le seul qui s'en soit occupé : de là résulte que, si la » théorie de l'association, inconnue jusqu'à ce jour, pouvait ache- » miner à d'autres découvertes, si elle est la clef de nouvelles » sciences, elles ont dû échoir à moi seul, puisque je suis le seul » qui ait cherché et saisi cette théorie. » (*Théorie des quatre mouvemens*, Disc. préliminaire.)

Dans ce même ouvrage (1808), M. CHARLES FOURIER faisait la critique la plus vigoureuse de la société, et posait des principes d'association qu'il a reproduits dans un enchaînement méthodique, et avec les plus grands développemens, en 1822 (*Traité de l'association domestique-agricole*), après quatorze ans de silence et de méditation. Dix années se sont écoulées depuis cette publication. Dans l'intervalle, les mêmes idées ont été présentées sous une forme abrégée. (*Le Nouveau Monde industriel*, 1829.) Ces divers ouvrages renferment l'exposition d'une découverte, *le procédé sociétaire*, dont les résul-

Digitized by Google

tats, si elle est avérée, sont de la plus haute importance, et touchent aux intérêts les plus chers de l'humanité. La vérification pratique en est facile..... et cependant les travaux de M. Fourier ont passé à peu près inaperçus. Son nom même est resté jusqu'ici presque ignoré? — Est-ce encore une méprise qu'il faille ajouter aux méprises si nombreuses dont la société s'est rendue coupable envers le génie. Je tâcherai de mettre le lecteur en état de résoudre lui-même cette question.

Le principal ouvrage de M. Fourier est *le Traité de l'association domestique-agricole*. C'est, comme il le dit lui-même, une *théorie de l'unité universelle*. M. Fourier a fait choix du titre le plus modeste pour ne pas effaroucher les esprits qui ont peur de la nouveauté. De plus il a voulu attirer l'attention sur la première chose à faire, qui est d'accroître rapidement les produits afin d'extirper l'indigence, ce fléau général qui pèse sur la classe inférieure. Pour cela il faut organiser avant tout les travaux les plus généraux et les plus productifs, ceux du ménage et de l'agriculture. Si la théorie d'association est trouvée, c'est la première application qu'on doive en faire. Au reste il suffit de savoir dans quels termes M. Fourier présente le problème de *l'association domestique-agricole*, pour être convaincu que la solution ne peut découler que d'une théorie très-générale, et pour comprendre que l'objet du livre est beaucoup plus vaste qu'on serait tenté de le croire sur la simple donnée du titre. Voici comme il s'exprime :

« Je vais disserter sur un sujet qui paraîtra bien dépourvu de » rapport avec les destins ; c'est *l'association agricole*. Moi-même, » lorsque je commençai à spéculer sur cet objet, je n'aurais ja- » mais présumé qu'un si modeste calcul pût conduire à la théo- » rie des destinées.... La solution de ce problème tant dédaigné » conduisait à la solution de tous les problèmes politiques. L'on » sait qu'il suffit quelquefois des plus petits moyens pour opérer » les plus grandes choses : c'est avec une aiguille de métal qu'on » maîtrise la foudre, et qu'on dirige un vaisseau à travers les

Digitized by Google

» orages et les ténèbres ; c'est avec un moyen aussi simple qu'on » peut mettre un terme à toutes les calamités sociales. » (*Théorie des quatre mouvemens*, p. 10.)

Ce qui a ouvert à M. Fourier une voie vraiment nouvelle, c'est qu'en traitant de l'association, il a opéré *à la fois sur les passions et sur l'industrie*, cherchant à faire coïncider en tous détails les intérêts individuels et les intérêts collectifs ; surtout c'est qu'il s'est proposé de créer *l'attraction industrielle*, de transformer tous les travaux en plaisirs. (*Sommaire*, p. 3.)

Avant d'aborder l'exposition méthodique du système de M. Fourier, j'insiste sur cette idée capitale de rendre le travail *attrayant*, de sorte que chacun y soit entraîné librement et *par passion*. On verra plus loin si ce résultat se trouve atteint ; mais il est bon dès le commencement de supposer un pareil problème résolu et de prévoir les conséquences.

Il est clair, en effet, que la solution complète de ce problème ferait évanouir les principales difficultés que présente l'association. Ce serait la plus belle conséquence d'une *théorie* et la meilleure garantie de sa *réalisation*. Ce point important obtenu, les résultats annoncés par M. Fourier, quelque merveilleux qu'ils paraissent, n'auraient rien de chimérique. Si les travaux de l'industrie sont transformés en plaisirs plus vifs que nos fêtes (et celles du peuple ne sont pas si brillantes qu'on ne puisse concevoir la possibilité de les dépasser), dès lors l'accroissement rapide de toutes les produits, l'accession au travail de toutes les classes rebelles (comme oisifs, enfans, vagabonds, sauvages), l'abolition de la traite, l'affranchissement des nègres et de tous esclaves convenu de plein gré avec les maîtres, toutes ces promesses de l'auteur deviennent simples et naturelles. Je signale encore un avantage qui embrasse tous les autres, et qui fera sentir au lecteur l'intérêt que présente l'idée de M. Fourier. L'industrie étant supposée *attrayante*, l'association pourrait sans aucun risque faire *l'avance* au plus pauvre associé d'un *minimum* de logement, vêtement et nourriture. Ainsi le

Digitized by Google

moins fortuné des hommes jouirait de cet avantage que la nature ne refuse point aux animaux, la tranquillité d'esprit sur son avenir. Mais aussi long-tems que l'industrie sera *répugnante*, l'ouvrier ne fera rien s'il n'est pas talonné par l'indigence (1); aussi on ne peut pas dans l'état actuel lui *garantir* ce *minimum*, sans lequel cependant toute liberté est illusoire.

Je m'efforcerai donc de faire ressortir les moyens que M. Fourier emploie pour créer *l'attraction industrielle*; mais je dois auparavant exposer la conception générale qui lie toutes les parties de son système.

§ I. DE L'ATTRACTION PASSIONNÉE ou Détermination du plan de Dieu.

« L'attraction passionnée est l'impulsion donnée par la nature antérieurement à la réflexion, et persistante malgré l'opposition de la raison, du devoir, du préjugé, etc. » — M. Fourier consacre une notice particulière du *Traité d'association* à démontrer « l'excellence de l'attraction passionnée, sa » propriété *d'interprétation divine permanente*, la nécessité de la » prendre pour guide dans tout mécanisme social où l'on veut » suivre les voies de Dieu, arriver à la pratique de la *justice* et de » la *vérité* et à l'UNITÉ SOCIALE. »

La société actuelle est ainsi faite qu'on ne peut guère se laisser aller à satisfaire ses désirs sans faire tort à soi-même ou à ses semblables. Tout le monde désire la richesse par exemple; mais le plus grand nombre en est exclus. Le travail et la pratique de la vérité sont rarement des voies de fortune. Dans presque toutes les directions, c'est le mensonge et la fraude qui triomphent. Veut-on se procurer les plaisirs qu'offre la civilisation, c'est un moyen à peu près assuré de ruiner sa bourse et sa

(1) Il ne faudrait pas citer contre cette assertion la devise des Lyonnais : *Vivre en travaillant*. Ce n'est évidemment qu'un pis-aller de *désespérés*, puisqu'ils n'ont pas d'autre choix, si ce n'est de *Mourir en combattant*.

Digitized by Google

santé. On ne peut pas s'abandonner à une passion sans sacrifier les autres. L'amour fait tort à l'amitié, l'ambition fait oublier l'une et l'autre, etc..... — Ces observations sont triviales; mais, au lieu que jusqu'ici on avait considéré ces misères comme inhérentes à la nature humaine, M. Fourier appelle tout cela un MONDE A REBOURS. Comme il a foi dans l'INTÉGRALITÉ DE LA PROVIDENCE, il pose en principe qu'il existe un mécanisme social approprié à la nature humaine, un mécanisme qui fera concourir l'intérêt de chacun avec la pratique de la vérité, qui ouvrira à tous une voie facile de richesse et de bonheur; et cette voie, ce sera l'obéissance de chacun aux impulsions qu'il reçoit de la nature, à *l'attraction passionnée*.

L'attraction est la loi une et universelle de tous les mouvemens, du mouvement social aussi bien que du mouvement matériel. Si aujourd'hui l'homme ne peut pas obéir sans de graves inconvéniens à l'attraction passionnée, ce n'est pas que l'homme soit vicieux, c'est tout simplement que l'ordre social où il vit est contraire à sa nature. Cette vérité paraît si frappante à M. Fourier, qu'il s'étonne qu'on ait tardé si long-tems à chercher une issue à l'état actuel.

Poser *l'attraction passionnée* comme le principe du mouvement social est quelque chose de hardi; car où s'arrêteront les désirs de l'homme? Et tout le poids qui comprime aujourd'hui leur essor une fois enlevé, qui tiendra toutes ces passions en harmonie? M. Fourier aborde très-franchement ces difficultés. Il promet d'amener les passions à l'équilibre par affluence de plaisirs et non par modération raisonnée, ce qui serait la méthode de tous les moralistes, méthode qui, d'ailleurs, n'a jamais réussi. Aux partisans de la modération, qui prétendent que *la perfection n'est pas faite pour les hommes*: « Qu'en savent-ils? » pourquoi désespérer de la sagesse de Dieu avant d'avoir étu- » dié ses vues dans le calcul de la *révélation sociale permanente*, » ou attraction passionnée, dont on ne peut déterminer les fins » qu'en procédant régulièrement par analyse et synthèse? — Mais

Digitized by Google

» ce calcul semble absurde au premier abord; il nous apprend » que chacun voudrait des millions et un palais; comment faire » pour en donner à tout le monde? — Objections frivoles! Est-ce » là un motif d'abandonner une étude? Poursuivez-la sans vous » effrayer; suivez le précepte de vos philosophes, qui vous or- » donnent *d'explorer en entier le domaine de la science :* achevez » donc ce que Newton a commencé, le calcul de l'attraction, il » vous apprendra que celui qui désire des millions et un palais » désire trop peu; car, dans l'état sociétaire, le plus pauvre des » hommes jouira de cinq cent mille palais, où il trouvera gra- » tuitement beaucoup plus de plaisirs que ne peut s'en procurer » un roi de France avec trente-cinq millions de rente, etc. »

Je prie le lecteur, quel qu'il soit, de suspendre son jugement sur de pareilles assertions, au moins jusqu'à lecture achevée de cette simple analyse. Il suffit pour le moment de sentir combien le principe de l'attraction passionnée, considérée comme interprète permanent de la volonté divine, est quelque chose de profondément religieux; et comment la découverte d'un procédé d'association qui donnerait libre essor à l'attraction, manifesterait hautement la sagesse et la bonté infinies de la Providence, en ne laissant plus rien d'arbitraire dans l'organisation des sociétés. Le législateur alors ne s'efforcerait plus de diriger l'homme par la contrainte; le moraliste ne ferait plus appel à la raison pour comprimer des penchans plus forts qu'elle; enfin le théocrate n'aurait plus de prétexte pour étouffer la liberté humaine. Il faut lire dans l'ouvrage de M. Fourier son admirable critique des lois de contrainte et des préceptes de raison opposés à l'attraction. Je me borne à transcrire le tableau dans lequel il résume toutes les propriétés de *l'attraction passionnée* considérée comme principe du mouvement social.

« 1° *Boussole de révélation sociale permanente,* en ce que l'aiguillon de l'attraction nous stimule continuellement et par des impulsions aussi invariables, en tous tems et en tous lieux, que les lumières de la raison sont variables et trompeuses.

Digitized by Google

» 2° *Économie de mécanisme*, par l'emploi d'un ressort cumulant les facultés d'interprétation et d'impulsion ; ressort apte à révéler et stimuler à la fois.

» 3° *Concert affectueux du créateur avec la créature*, ou conciliation du libre arbitre de l'homme, obéissant par plaisir, avec l'autorité de Dieu, commandant le plaisir par impulsion attractionnelle.

» 4° *Combinaison de l'utile et de l'agréable*, du bénéfice et du charme, par entremise de l'attraction dans les travaux productifs où elle doit nous entraîner passionnément, comme à toute volonté de Dieu, de qui elle est l'interprète.

» 5° *Épargne des voies coërcitives*, des gibets, sbires, tribunaux, philosophes et autres rouages parasites que l'ordre civilisé et barbare fait intervenir pour le maintien de l'industrie, toujours répugnante hors des séries passionnelles.

» 6° *Récompense collective* des globes dociles, par le charme du régime attrayant ; et *punition collective* des globes rebelles sans emploi de la violence, par le seul aiguillon du désir ou martyre d'attraction, qui est châtiment *négatif* pour les globes rebelles et obstinés à vivre sous les lois des hommes.

» 7° *Ralliement de la saine raison avec la nature ;* c'est-à-dire garantie d'avénement aux richesses et aux plaisirs, qui sont vœu de la nature, par la pratique de la justice, de la vérité, qui sont vœu de la saine raison, et ne peuvent régner que par l'association.

» 8° UNITÉ INTERNE, ou paix de l'homme avec lui-même ; fin de l'état de guerre interne qu'organise l'état civilisé en mettant dans chacun la passion ou attraction aux prises avec la sagesse et la loi.

» 9° UNITÉ EXTERNE, ou relations de l'homme avec Dieu et l'univers. Le monde ou univers ne communiquant avec Dieu que par entremise de l'attraction, toute créature, depuis les astres jusqu'aux insectes, n'arrivant à l'harmonie qu'en suivant les impulsions de l'attraction, il y aurait duplicité de système si l'homme devait suivre une autre voie que l'attraction pour arriver aux

Digitized by Google

fins de Dieu, à l'harmonie et à l'unité. » (*Traité d'association domestique-agricole*, p. 184-185.)

Quand même on ne sentirait pas d'abord la possibilité de satisfaire à l'attraction passionnée, on admettra sans doute qu'un tel principe est supérieur à ceux qu'on a proposés dans ces derniers tems comme bases d'association. Il faut reconnaître par exemple tout ce qu'il y a de vague et d'infécond dans la définition donnée par le saint-simonisme : « L'association doit avoir » pour but l'amélioration morale, intellectuelle et physique de » la classe la plus nombreuse. » Une génération bercée au récit des grandes choses que ses pères ont accomplies pour s'affranchir de l'oppression ne voudrait pas apparemment s'associer dans le but de maintenir et de consacrer l'exploitation du peuple. Avoir cru que la définition précédente contenait virtuellement une doctrine sociale, et s'être présenté au monde, avec un si faible bagage, comme *les fondateurs d'une ère nouvelle*, c'est une hardiesse que l'enthousiasme de la foi et le désir d'être utile expliquent assez : mais c'est aussi une erreur qu'il est bon d'avouer, ne fût-ce que pour se mettre d'accord avec un homme dont toute la vie fut employée à *chercher* un remède aux misères sociales, et qui disait, en 1817 : « Il est bien passé en maxime gé- « nérale que les gouvernans doivent travailler pour le bonheur « des gouvernés; mais un principe n'est point une science. Un » axiome aussi vague ne suffit point pour tracer les devoirs de » l'homme public; car, quelque chose que fasse un administra » teur, il se persuade toujours très-facilement qu'il opère dans » l'intérêt de ses administrés. Et si l'on prétendait qu'il suffit » de ce principe pour constituer la science des obligations qu'im- » pose la qualité d'homme public, autant vaudrait soutenir que » la morale est toute faite dès qu'on a établi qu'elle doit avoir pour » but le bonheur des hommes. » (SAINT-SIMON, *l'Industrie*.)

Le principe de l'amélioration de la classe la plus nombreuse ne jette aucun jour nouveau sur la question de l'association. Mais si on vient nous dire : « Voici un mécanisme social dans lequel les

Digitized by Google

passions humaines, au lieu d'être comme aujourd'hui une occasion de désordre et de ruine, deviendront au contraire un puissant moyen d'harmonie pour l'ensemble, et une voie assurée de bonheur et de richesse pour les individus, » nous avons alors un point de départ bien précisé, et il ne nous reste plus, pour apprécier la valeur d'un tel langage, qu'à examiner avec attention, 1° si son auteur a fait une analyse exacte et complète des passions humaines; 2° s'il a en effet découvert un mode d'association qui permette leur libre essor.

J'arriverai bientôt à cet examen; mais comme on a beaucoup insisté dans ces derniers tems sur la valeur de l'*argument historique* pour étayer toute prévision d'avenir, comme on a établi avec raison qu'une théorie des destinées générales ne peut obtenir de créance qu'en rendant compte du passé, et en montrant dans le présent les germes de l'avenir qu'elle annonce, je dirai ici quelques mots sur la manière dont M. Fourier envisage le développement des sociétés humaines.

§ II. DUALITÉ D'ESSOR DU DESTIN SOCIAL.

L'humanité, ayant reçu toutes les passions qui sont nécessaires à l'association, ne peut pas échapper aux souffrances individuelles et aux calamités générales si, méconnaissant la révélation sociale permanente, l'attraction passionnée, elle s'obstine à vivre dans l'*incohérence industrielle* et dans le *morcellement familial*, qui sont diamétralement opposés au plan providentiel. Aussi, tout en admettant un progrès réel dans l'enchaînement des quatre sociétés connues (sauvagerie, patriarchat, barbarie, et civilisation), progrès caractérisé principalement par le développement des sciences et de la grande industrie, M. Fourier considère ces quatre sociétés comme les quatre phases de l'enfance humanitaire, et il les classe comme période malheureuse en *essor subversif*.

L'humanité se développe en *essor harmonique* ou en *essor subversif*, selon qu'elle s'abandonne ou qu'elle résiste à la volonté divine manifestée par l'attraction.

Digitized by Google

Cette *dualité d'essor* du mouvement social est conforme à la dualité d'essor du mouvement matériel, qui nous offre les planètes parvenues à l'état sociétaire, tandis que les comètes sont encore à l'état d'incohérence (1). L'unité de système avec dualité d'essor est, selon M. Fourier, l'une des lois principales du mouvement.

Par ces considérations M. Fourier échappe aux difficultés que rencontrent les partisans de la doctrine du *progrès absolu*. Ceux-ci, en effet, sont obligés de s'évertuer à montrer la bonté et la sagesse infinie de la providence dans les grandes catastrophes qui ont désolé le genre humain, comme guerres générales, invasion des barbares, etc. (2). M. Fourier croirait faire injure à la providence s'il lui attribuait l'emploi de pareils *moyens de progrès*. Selon lui toutes les calamités dont l'histoire a gardé le souvenir, tous les fléaux qui nous affligent encore, sont la punition (*indirecte*, car l'esprit de vengeance ne peut pas s'allier avec les notions sur la divinité) d'une créature qui résiste à sa propre

(1) M. Fourier considère les comètes comme des *embryons* de planètes destinés à acquérir, aussi bien que celles-ci, un mouvement *régulier* et *stable*. L'application moderne du calcul au mouvement des comètes ne contredit pas ce caractère d'*incohérence* que M. Fourier leur attribue. En effet, les plans de leurs orbites, comme le sens de leur mouvement, ne concordent pas avec la simplicité qu'on observe à cet égard dans le système planétaire. Il est vrai que la théorie newtonienne ne rend nullement compte de ces faits (coïncidence presque parfaite des orbites et direction commune de tous les mouvemens de translation et de rotation des planètes). L'hypothèse de Laplace à ce sujet n'a pas, à proprement parler, de valeur scientifique, n'étant pas étayée de la vérification *des nombres*. Cette faiblesse de la science en face d'un ordre de faits si important, et qui est bien plus en saillie que les phénomènes connus sous le nom de *lois de Kepler*, atteste un grand retard dans les progrès de l'esprit humain. Ce doit être un avertissement sérieux à tous ceux qui s'empresseraient de repousser les idées de M. Fourier sur la cosmogonie par ce motif qu'elles sont nouvelles.

(2) C'est ce qu'on voit par exemple dans une brochure, ayant pour titre : *Cinq Discours aux élèves de l'École polytechnique sur la religion saint-simonienne* (1830).

Digitized by Google

loi, à sa loi qui lui est *incessamment révélée* par l'attraction, et qui porte cette créature à l'association et non point au morcellement. Cette explication me paraît très-belle et très-satisfaisante : elle est présentée sous une forme remarquable dans le passage suivant : « On souleverait les esprits en disant : *la providence » ne protège pas les pauvres ; elle veut qu'ils soient malheureux, » spoliés et persécutés en civilisation.* Chacun répliquerait que » j'accuse la providence d'un mal qu'il faut imputer à l'égoïsme » des riches, à l'impéritie de la législation. Il n'en est rien : » l'assertion est rigoureusement juste, grâce au dernier mot, EN » CIVILISATION ; car la providence, qui n'approuve pas l'ordre » civilisé ou travail morcelé, serait en contradiction avec elle-» même, si elle permettait que la classe pauvre, dite plébéienne, » pût arriver, par le travail morcelé, à l'aisance dont elle jouit » dans le régime sociétaire ou travail combiné, à grandes réu-» nions et grands moyens économiques. » (*Traité de l'association domestique-agricole*, Avant-Propos.)

Lorsque M. Fourier passe de ces généralités au détail, lorsqu'il analyse les caractères et les propriétés des diverses sociétés et spécialement de la civilisation, surtout lorsque, développant cette idée d'un *monde à rebours*, d'un essor des passions en *ordre subversif*, il montre dans tous les vices de l'état actuel une *récurrence* des passions comprimées, une *image renversée* des vertus de l'ordre harmonique ou sociétaire, il répand sur tout ce sujet une lumière inattendue, et se montre bien supérieur à tous ceux qui jusqu'ici avaient fait la critique de notre époque. Mais je ne m'étendrai pas sur ces matières, qui exigeraient des développemens trop étendus. Il me suffit en ce moment d'avoir fait connaître la vue d'ensemble de M. Fourier sur l'histoire.

§ III. ANALYSE PASSIONNELLE.

Les premiers biens auxquels l'homme aspire, ceux qu'il faut avant tout procurer à chacun, c'est la richesse et la santé. Si l'homme ne jouit pas de ces avantages, il ne peut se développer

Digitized by Google

sous aucun rapport. Le premier foyer de l'attraction, c'est donc le LUXE (luxe interne ou *santé*, luxe externe ou *richesse*.) L'attraction tend au luxe par cinq ressorts sensuels, auxquels le procédé sociétaire devra donner plein essor et satisfaction. « Mais, dit » M. Fourier, les sens ne sont point isolément des ressorts » de sociabilité; car le plus influent des sens, le goût, *besoin de* » *se nourrir*, pousse à l'antropophagie. » Les sens ne sont que *renforts* de sociabilité, comme le plaisir de la table, qui rend l'amitié plus vive et plus cordiale. Par cette simple observation, que les passions de l'ordre matériel ne fournissent par elles-mêmes aucun lien social, nous voilà sauvés de toutes les difficultés où l'on arrive quand on se contente de proclamer vaguement la *réhabilitation de la matière*.

Ce qui caractérise spécialement l'humanité, ce qui la distingue surtout des espèces animales, c'est sa tendance à former des *groupes* ou ligues passionnées. L'*amitié*, l'*ambition*, l'*amour* et le *familisme* sont les véritables ressorts de sociabilité, les principes de toutes relations sociales.

Une quelconque de ces quatre passions suffit à former un groupe. Mais dans un même groupe peuvent intervenir des ressorts empruntés à deux ou trois de ces passions, ou même à toutes les quatre.

M. Fourier expose les propriétés des groupes élémentaires. Le résultat de son analyse est d'une telle importance, qu'on me saura gré sans doute d'en citer textuellement les résumés.

« Chacun des groupes est produit par l'impulsion de deux principes ou ressorts; l'un spirituel S, l'autre matériel M, dont suit le tableau :

RESSORTS ÉLÉMENTAIRES DES QUATRE GROUPES.

1° Groupe d'amitié.

S. Affinité spir. de CARACTÈRES.
M. Affinité matér. de *penchans industriels*.

Digitized by Google

2° Groupe d'ambition.

S. Affinité spir., ligue pour la GLOIRE.
M. Affinité matér., ligue pour l'*intérêt*.

3° Groupe d'amour.

M. Affinité matér., par l'amour PHYSIQUE.
S. Affinité spir., par l'amour *platonique*.

4° Groupe de famille.

M. Affinité matér., par CONSANGUINITÉ.
S. Affinité spir., par *adoption*.

Ce simple tableau nous en apprend beaucoup plus sur la pratique de la vie que bien des volumes. Premièrement, si l'un des deux ressorts manque au groupe, il est vicié. « Les groupes *simples*, à ressort isolé, dit M. Fourier, sont d'ordinaire

Lien méprisable en dominance du matériel.
Lien de duperie en dominance du spirituel. »

On voit ensuite par la disposition des lettres S et M que le ressort spirituel tient le premier rang dans les deux groupes d'amitié et d'ambition, et que le ressort matériel domine dans les deux autres. Ceci est plus fécond et plus vrai que de chercher à unir l'esprit et la matière en leur donnant en toutes relations une importance *égale*, ainsi qu'avait fait la doctrine saint-simonienne. Il en est de même de l'*égalité* prétendue de l'homme et de la femme. M. Fourier est bien plus dans le vrai, dans la nature, lorsqu'il attribue à l'homme une influence prédominante dans les deux premiers groupes, et qu'il déclare sans hésiter la femme supérieure à l'homme dans les deux autres ordres de relations.

Je transcrirai encore deux tableaux sur la loi d'*entraînement* et sur le *ton* des groupes. « S'il s'agit de braver un péril, dans » le cas de guerre, de brigands, d'incendie, on verra les quatre » groupes soumis à des influences très-différentes. Chacun des

Digitized by Google

» groupes adopte aussi en relations internes un ton qui lui est » propre :

L'ENTRAÎNEMENT.	LE TON.
1° Groupe d'amitié.	1° Gr. d'amitié ou de nivellement.
Tous s'entraînent en confusion.	Cordialité et confusion des rangs.
2° Groupe d'ambition.	2° Gr. d'ambition ou d'ascendance.
Les supérieurs entraînent les inférieurs.	Déférence des inférieurs aux supérieurs.
3° Groupe d'amour.	3° Gr. d'amour ou d'inversion.
Les femmes entraînent les hommes.	Déférence du sexe fort au faible.
4° Groupe de famille.	4° Gr. de famille ou de descendance.
Les inférieurs entraînent les supérieurs.	Déférence des supérieurs aux inférieurs.

Il faut bien entendre que ces propriétés ne se peuvent pas observer toujours dans l'ordre actuel, où les passions sont comprimées et faussées. C'est ainsi que les parens ne peuvent pas obéir aux lois que la nature a établies à l'égard du quatrième groupe : ils sont naturellement portés à traiter leurs enfans comme de petits dieux ; mais parce qu'il n'y aurait aucun contrepoids à leur indulgence, ils sont contraints de les fouetter ou de les sermoner ; et il arrive que Dieu n'ayant pas donné d'*attraction* aux enfans pour ces procédés d'éducation, les enfans sont en guerre avec leurs parens.

On peut comprendre encore très-facilement par ces tableaux dans quelles voies de despotisme serait conduite une société qui, ne connaissant que les lois *hiérarchiques* du second groupe, voudrait néanmoins associer toutes les passions. Si on ne connaît que ces principes d'association, « les supérieurs entraînent les inférieurs, » et « les inférieurs doivent déférence aux supérieurs » (principes régulateurs des groupes d'ambition) ; et qu'on cherche cependant à régler la famille, l'amitié, l'amour, on arrivera par une nécessité logique à des conséquences qu'on ne pourrait réaliser qu'en détruisant toute dignité humaine et toute liberté personnelle.

Digitized by Google

Je n'ai encore parlé que des cinq passions *sensitives* et de quatre affections *animiques*, qui sont connues de tout le monde. Mais voici trois autres passions jusqu'à ce jour méconnues ou condamnées par tous les professeurs de morale, et que M. Fourier réhabilite comme étant les passions d'*harmonie* qui font concorder les passions animiques entre elles et avec les sensitives. Ces trois passions sont le ressort essentiel du *procédé sociétaire ;* elles servent à former les *séries de groupes* qui n'existent que dans l'association. Aussi ces trois passions, n'ayant pas d'emploi dans l'ordre civilisé, y sont très-nuisibles. Pour plus de rigueur, j'emprunterai textuellement les définitions de l'auteur.

La première de ces trois passions est « l'esprit de parti, fougue spéculative ; c'est la passion de l'intrigue, très-ardente chez les courtisans, les ambitieux, les commerçans, le monde galant, etc. L'esprit cabalistique mêle toujours les calculs à la passion : tout est calcul chez l'intrigant ; le moindre geste, un clin d'œil, il fait tout avec réflexion et célérité. Cette ardeur est donc une fougue réfléchie (Cabaliste). »

La seconde est « une fougue aveugle, l'opposé de la précédente : c'est un enthousiasme qui exclut la raison ; c'est l'entraînement des sens et de l'ame, état d'ivresse, d'aveuglement moral, genre de bonheur qui naît de l'assemblage des deux plaisirs, un des sens, un de l'ame. Son domaine est spécialement l'amour ; elle s'exerce de même sur les autres passions, mais avec moins d'intensité (Composite). »

La formation des barricades en juillet est un bel exemple de Composite montrant comment *par fougue aveugle* on peut faire très-rapidement et avec perfection ce qui de sang-froid exigerait beaucoup plus de tems et serait moins bien exécuté.

Supposez maintenant deux navires qui rivalisent de vitesse pour entrer au port. Les équipages apporteront à la manœuvre une précision, une habileté, une ardeur qui ne serait pas sans doute aussi grande sans l'émulation qui les anime. C'est un exemple de Cabaliste.

Digitized by Google

Le *procédé sociétaire* de M. Fourier met chacune de ces deux passions en jeu dans tous les travaux. On doit comprendre que c'est un moyen de rendre le travail infiniment plus productif qu'il ne l'est aujourd'hui. Mais il faut ménager des changemens fréquens aux travailleurs, car l'ame ne peut pas supporter pendant long-tems aucun de ces deux états violens. La rivalité deviendrait une haine, et l'enthousiasme un délire. Cette considération nous amène à la troisième des passions *distributives*.

« L'ALTERNANTE OU PAPILLONNE est le besoin de variété périodique, situations contrastées, changemens de scène, incidens piquans, nouveautés propres à créer l'illusion, à stimuler à la fois les sens et l'ame. Ce besoin se fait sentir modérément d'heure en heure, et vivement de deux en deux heures. S'il n'est pas satisfait, l'homme tombe dans la tiédeur et l'ennui. » (*Sommaire*, p. 1400.)

Tels sont, suivant M. Fourier, les ressorts essentiels de l'attraction, les 12 passions radicales dont:

5 *sensitives*, tendant au *luxe;*
4 *affectives*, tendant aux *groupes;*
3 *distributives*, tendant aux *séries.*

L'essor de ces 12 passions élémentaires produit l'UNITÉISME ou passion de l'UNITÉ, comme la réunion de toutes les couleurs produit le blanc. D'ailleurs il faut bien entendre que ces 12 passions ne sont pas les seules, mais *les principales*. Leurs combinaisons et mélanges forment un grand nombre de *passions mixtes*, comme le mélange en proportions diverses des principales couleurs du spectre solaire forme des couleurs mixtes très-variées.

Je viens de dire ce qui est commun à tous les hommes; mais l'association humaine c'est l'emploi harmonique des *individualités:* il importe donc de connaître ce qui distingue les individus; il faut classer les caractères. Ce qui constitue *le caractère*, c'est la dominance d'une ou de plusieurs passions. Le *titre* du

Digitized by Google

caractère s'évalue par le nombre des passions dominantes, et plus ce titre est élevé, plus la destinée sociale de l'individu l'est elle-même. Ainsi ceux que M. Fourier appelle *solitones* n'ont qu'une passion en dominante. « Ces caractères sont les plus nombreux : ils varient moins que les autres dans leurs goûts; ils ont de l'aptitude aux ouvrages de longue durée; enfin, dit M. Fourier, ils sont dans l'échelle des caractères ce que sont les simples soldats dans un régiment. » Au contraire, à mesure que le titre s'élève, le caractère correspondant est d'une espèce plus rare; mais aussi il est apte à intervenir dans un plus grand nombre de fonctions.

Ici une idée très-importante dans la théorie d'association. Selon M. Fourier, la nature ne produit pas les caractères au hasard, mais en nombre fixe et déterminé selon leurs titres ; de sorte que lorsque l'humanité passera de l'incohérence actuelle à l'ordre sociétaire, toutes les individualités auront leur place; et chaque caractère sera dans l'ordre universel comme une note nécessaire dans une immense harmonie. Dans les termes généraux, cette assertion n'a rien que de conforme aux idées d'unité et d'harmonie universelle. On sent même que l'association n'est possible qu'à cette condition; car il faut bien que les caractères qui correspondent à telle ou telle fonction ne soient ni en excès ni en défaut. — Mais ceci reconnu, on pensera peut-être qu'il est hasardeux d'aller plus loin et de vouloir déterminer les proportions rigoureuses dans lesquelles se produisent les divers titres de caractère avant qu'une première réalisation de l'association ait mis toutes les individualités en évidence. Aussi M. Fourier, tout en donnant ces nombres proportionnels, ne considère pas leur évaluation comme le premier point à débattre dans l'examen de son système; ce qu'il demande, c'est qu'on médite avant tout sur le *procédé sociétaire* au moyen duquel il promet de faire concourir au bien général les antipathies comme les sympathies, les discords naturels aussi bien que les accords ; c'est qu'on s'applique à savoir si par son mode d'association on pourra

Digitized by Google

mettre en jeu sans danger et employer utilement les passions radicales. Alors la question des caractères se trouvera subsidiairement résolue, puisque le caractère individuel résulte du développement de quelqu'une de ces passions.

§ IV. PROCÉDÉ SOCIÉTAIRE.

Le procédé sociétaire consiste dans la formation de petites corporations ou *groupes* spontanément unis par l'exercice en travail ou en plaisir d'une même passion, et dans la réunion des groupes d'un même genre en *séries de groupes* ordonnées suivant certaines conditions, de telle sorte que chaque série représente par l'ensemble de ses groupes toutes les nuances d'une même passion ou si vous aimez mieux toutes les variétés d'un même travail ou plaisir.

L'art d'associer consiste à connaître et à savoir installer, 1° la distribution interne d'une série et de ses groupes et sous-groupes; 2° sa distribution externe, ou engrenage et coopération spontanée avec d'autres séries.

Groupes. L'ardeur, l'enthousiasme ne pouvant naître, selon M. Fourier, que de la satisfaction simultanée de deux passions au moins, dont une sensuelle et une animique, il en résulte qu'aucun travail ne doit être accompli par un individu isolé. Il faut appliquer à l'exercice de toute fonction un groupe plus ou moins nombreux dont les membres soient tous *attirés* les uns vers les autres par quelqu'une des quatre passions animiques, et qui de plus éprouvent aussi de l'*attraction* pour l'occupation qui leur sera commune. Sans doute il arrivera souvent qu'un harmonien (1) sera entraîné à prendre parti dans un groupe sans avoir de goût décidé pour la fonction de ce groupe et par le simple effet de quelque affection personnelle; ou bien au contraire l'amour d'un

(1) M. Fourier appelle *Harmonie* l'ordre social qui doit succéder à la civilisation.

Digitized by Google

certain travail lui fera surmonter quelque répugnance pour les personnes. Dans l'un ou l'autre de ces cas, l'accord serait simple et imparfait, et pourtant le résultat serait encore un beau témoignage de la puissance du lien sociétaire. La condition essentielle, c'est que la composition du groupe se fasse librement ; « *c'est que tous les sectaires y soient engagés passionné-* » *ment, sans recourir aux véhicules de besoin, morale, raison,* » *devoir, contrainte*, etc. »

Une autre condition de la formation des groupes, et en même tems un de leurs plus précieux avantages, c'est la *division parcellaire du travail*. Si tous les sectaires du groupe s'appliquaient à tous les détails de la fonction, il y aurait nécessairement de nombreux conflits entre eux; si tous étaient chargés de la tâche commune, il arriverait ce qu'on voit toujours en pareil cas, c'est que personne ne la prendrait à cœur. Enfin on sait assez combien la division du travail est une garantie de sa perfection, et sans doute cette perfection sera grande lorsque, dans tout travail d'industrie, de science ou de beaux-arts, chacun ayant choisi *selon son goût* son occupation spéciale, pourra se reposer sur des associés remplis de zèle de la confection des parties pour lesquelles il éprouve moins d'attrait.

On a vu précédemment quels sont les principes passionnels des groupes, quels sont leurs ressorts en spirituel et en matériel, enfin à quelles lois de *ton* et d'*entraînement* ils obéissent selon que telle ou telle passion y est dominante. Il y aurait encore à donner beaucoup de détails intéressans sur ce premier élément de l'association humaine ; mais je dois me borner ici à ce qui est nécessaire pour que le lecteur acquière une idée précise de la théorie de M. Fourier.

Séries. « Une série passionnée est l'affiliation de tous les » groupes, dont chacun exerce quelque *espèce* d'une passion, » laquelle devient passion de *genre* pour les individus. »

Ainsi, pour prendre un exemple dans l'industrie, l'associa-

Digitized by Google

tion des groupes qui, dans un même canton, cultiveront diverses espèces de fleurs, formera la série des fleuristes, et, pour spécialiser davantage, l'ensemble des groupes qui cultiveront les variétés diverses d'une même fleur sera une série.

La formation des séries a pour but de créer des rivalités actives entre les groupes d'espèce très-rapprochée, et des accords affectueux, des ligues corporatives, entre les groupes d'espèce éloignée.

Nous avons vu qu'entre les sectaires d'un même groupe la sympathie, l'accord, sont fondés sur l'*identité* de passion et de fonction. Entre les groupes éloignés il y aura accord, sympathie fondée sur le *contraste*. Ces deux modes passionnels sont également puissans, et doivent être tous deux employés. La valeur du *contraste*, comme ressort d'attraction, se fait bien sentir par exemple dans l'affinité naturelle qui existe entre les enfans et les vieillards, affinité bien plus grande qu'on ne l'observe entre l'âge moyen et l'un ou l'autre des deux termes extrêmes. Mais il ne suffit pas de créer ce double accord d'identité et de contraste, il faut aussi savoir faire naître l'émulation, la rivalité, qui sont toujours l'expression d'un véritable *discord*. Ces rapports s'établissent naturellement entre des fonctions dont l'importance est à peu près égale. Il faut donc que les groupes soient ordonnés par nuances tellement graduées, qu'entre deux groupes voisins les suffrages puissent se balancer. Il faut, comme dit M. Fourier, que les fonctions soient distribuées en *échelle compacte*.

Par cette organisation en série, les groupes se trouvent donc *contrastés* et *rivalisés*, ce qui multiplie les ressorts d'attraction qu'on a déjà vu être inhérens à la nature même de chaque groupe isolé. Le charme de l'ame est doublé, puisqu'à la sympathie par *identité* s'ajoute la sympathie par *contraste*. — Il y a aussi double plaisir des sens, « puisqu'au charme de perfection spé» ciale, ou excellence à laquelle chaque groupe élève son pro» duit, et à l'orgueil des louanges qu'il en reçoit, s'ajoute le » charme de perfection collective, ou luxe d'ensemble qui règne

Digitized by Google

» dans les travaux et produits de la série entière. » Enfin l'ardeur de chaque groupe s'accroît encore, et le lien d'affection qui unit tous ses membres se resserre, par le désir de surpasser les groupes rivaux. On voit donc que l'emploi du *procédé sociétaire* donne essor aux deux premières passions distributives, à la *composite* (fougue aveugle, enthousiasme), et à la *cabaliste* (fougue réfléchie, intrigue). Pour satisfaire à la troisième, au besoin de changement, à la *papillonne,* il faut organiser tout travail comme tout plaisir EN SÉANCES COURTES ET VARIÉES.

La durée d'exercice d'une série sera généralement de une à deux heures, ne dépassant jamais ce terme que pour des travaux d'urgence, ou bien pour des travaux exceptionnels d'art ou de science, dans lesquels l'individu a besoin de la plus grande liberté. Ainsi chacun pourra, dans le cours d'une même journée, se livrer à des occupations très-variées; chacun pourra développer alternativement ses facultés spirituelles et ses falcultés corporelles, sans laisser jamais au dégoût ni à l'ennui le tems de l'atteindre. La formation de travailleurs en *groupes* pour l'accomplissement d'une même fonction permet l'exercice en courtes séances, puisqu'un groupe de dix ou douze sectaires fera en une heure le travail qu'accomplit aujourd'hui dans sa journée un ouvrier isolé. La nécessité de la division parcellaire du travail dans chaque groupe se fait ici bien sentir. C'est la condition essentielle pour que chacun puisse acquérir une habileté réelle dans les fonctions très-diverses et très-nombreuses auxquelles il prendra part.

Cette idée du travail en courtes séances est bien belle et très-neuve. C'est le remède à la plupart des maux qui pèsent sur le peuple; c'est vraiment l'affranchissement des travailleurs.

En méditant sur les progrès de l'humanité, nous la glorifions souvent d'avoir échappé à l'antique institution des castes. Mais en laissant de côté le petit nombre de ceux qui jouissent des bienfaits de l'éducation et d'une position privilégiée, à ne considérer enfin que la masse du peuple, sommes-nous donc si

Digitized by Google

loin de cette organisation des sociétés primitives, qu'elle ait cessé tout-à-fait de peser sur nous. Une même famille n'est plus dans la suite éternelle de ses générations attachée à une même profession ; mais la chaîne, voyez-vous, a été brisée seulement aux anneaux qui unissaient deux générations successives. Elle demeure entière dans tout l'intervalle qui sépare la naissance et la mort. Elle y tient l'homme immobile. Chaque homme est attaché pour toute sa vie à une même profession, à un même métier ; condition abrutissante qui fait de la plus noble créature une machine à pétrir le pain, à battre le beurre ou à faire des têtes d'épingle.

Qui fait le charme des professions qu'on appelle justement libérales, n'est-ce pas que, par opposition aux professions mécaniques, elles permettent et favorisent le développement simultané de toutes les facultés ? Un peintre, par exemple, peut très-bien et très-utilement s'occuper de statuaire, d'architecture, de musique ; il peut consacrer une partie de son tems aux sciences, à la littérature ; tout cela même est la condition pour que son génie s'élève, pour que son inspiration s'avive et ne s'égare pas. Mais si vous renfermez l'artiste du matin jusqu'au soir dans vos ateliers d'arts mécaniques, comment n'éteindrez-vous pas son génie : et pourtant cet orfévre était peut-être un Benvenuto Cellini, cet horloger un Breguet, cet ajusteur un Watt.

Le travail en courtes séances donne enfin une issue à ce cercle vicieux dont les économistes modernes ne peuvent pas sortir. Aujourd'hui le progrès de l'industrie exige la division du travail ; mais comme la division du travail spécialise de plus en plus l'emploi de l'ouvrier, elle le conduit à l'abrutissement : de sorte que le progrès de l'industrie devient incompatible avec celui de l'industriel. — J'insiste sur cette expression de *cercle vicieux* par laquelle M. Fourier caractérise tous les progrès de la civilisation ; il fait voir que dans la plupart des cas, ainsi que dans l'exemple précédent, la civilisation fait inévitablement tourner au détriment des masses les plus heureuses découvertes. La civi-

Digitized by Google

lisation, dit-il, crée les élémens de bonheur, mais non pas le bonheur.

Les courtes séances n'ont pas seulement l'avantage d'assurer le développement intégral des facultés individuelles; elles multiplient les rapports affectueux de tous les associés, puisque la composition des groupes nombreux auxquels un même individu prendra part sera très-diverse. Elles détruisent en un mot tout ce qu'il y aurait d'exclusif dans les intérêts corporatifs. La plus grande difficulté du problème de l'association, la répartition proportionnelle des bénéfices, ou rétribution à chacun selon ses œuvres avec garantie de satisfaire tous les fonctionnaires, se trouve ainsi résolue. Si les séries n'étaient pas *engrenées* les unes dans les autres, si toutes les affections et tous les intérêts de l'associé se rapportaient à un seul ordre de travaux, chacun voudrait faire prédominer sa corporation : de là naîtraient des conflits sans nombre, et l'équilibre serait détruit. Je reviendrai plus tard sur cet important problème de la répartition proportionnelle. Il me suffit pour le moment d'avoir fait sentir l'importance du *procédé sociétaire,* qui consiste dans l'emploi des SÉRIES CONTRASTÉES, RIVALISÉES et ENGRENÉES. Ces trois propriétés des séries sont également essentielles au mécanisme de l'association : elles exigent la distribution des fonctions *en échelle compacte*, la *division parcellaire du travail*, et l'*exercice en courtes séances.*

Par ce qui précède il me semble que le lecteur doit commencer à sentir que la promesse d'utiliser les passions, de donner un libre essor à l'attraction passionnée, que cette promesse, dis-je, n'est point quelque chose de hasardé dans la bouche de M. Fourier; car l'emploi des séries met en jeu les trois passions distributives (ou neutres), et celles-ci, selon leur nature même, ne se manifestent que par le développement des passions animiques (ou actives) et sensitives (ou passives). Pour ce qui est de la transformation des travaux en plaisirs, par le passage de notre industrie morcelée et répugnante à l'industrie sociétaire et attrayante, nous aurons à exposer beaucoup de moyens secondai-

Digitized by Google

res très-efficaces d'assurer cet important résultat : mais on peut reconnaître déjà que la solution de ce problème est donnée en examinant le tableau suivant, que j'emprunte à M. Fourier, et qui résume par rapport à l'industrie tout ce qu'on vient de lire :

L'INDUSTRIE SOCIÉTAIRE *opère*,	L'INDUSTRIE MORCELÉE *opère*,
1° Par les plus grandes réunions possibles dans chaque fonction.	1° Par les plus petites réunions en travaux de culture et ménage.
2° Par séances de la plus courte durée, et de la plus grande variété.	2° Par séances de la plus longue durée et de la plus grande monotonie.
3° Par subdivision la plus détaillée, affectant un groupe de sectaires à chaque nuance de fonctions.	3° Par complication la plus grande, affectant à un seul individu toutes les nuances d'une fonction.
— *Par l'attraction, le charme.*	— *Par la contrainte, le besoin.*

Une propriété des séries non moins précieuse que toutes celles qu'on a pu entrevoir, et sur laquelle je dois appeler dès à présent toute l'attention du lecteur, c'est qu'embrassant dans un même mécanisme les plaisirs de la consommation avec les travaux de la production, elles feront perdre immédiatement à la consommation simple le caractère purement improductif qu'on lui attribue avec raison dans nos sociétés modernes. Ceci est capital. Il ne s'agit pas de faire aller, comme on dit, le commerce et l'industrie *par le luxe des riches*. Entendez ici que plus l'association entière sera raffinée dans ses goûts, dans ses plaisirs, plus la production sera activée et puissante. On a vu, en effet, que pour produire le charme industriel, une des premières conditions à remplir est de partager toute culture, toute production en échelle de nuances très-rapprochées. « C'est, comme on a vu, » le moyen sûr de donner un essor actif à la cabaliste, d'élever » chaque produit à une haute perfection, d'exciter une ardeur » extrême dans les travaux, une grande intimité parmi les » sociétaires de chaque groupe. Mais on manquerait ce brillant

Digitized by Google

» résultat si on n'excitait pas le raffinement des goûts parmi » les consommateurs comme parmi les producteurs..... Dans » ce cas, la perfection générale des cultures tomberait faute d'ap- » préciateurs, l'esprit cabalistique perdrait son activité parmi » les groupes de producteurs et préparateurs, etc..... Pour » obvier à ce désordre, l'état sociétaire élevera les enfans à l'es- » prit cabalistique en trois emplois, en consommation, en prépa- » ration et en production. Il les habituera dès le bas âge à déve- » lopper et à motiver leurs goûts sur chaque mets, chaque saveur » et chaque sorte d'accommodage..... Cette variété de goûts, » qui serait très-ruineuse en civilisation, devient économique et » productive en association; elle y procure le double avantage, » 1° d'exciter l'attraction industrielle, 2° de faire produire et » consommer par séries..... » (*Nouveau Monde*, p. 85.)

Ainsi, dans la théorie de M. Fourier, le bien-être du peuple n'est pas seulement le résultat de l'association, c'en est la condition première; il ne peut associer les hommes qu'en leur procurant la richesse et le bonheur.

Encore un mot sur l'emploi des séries. M. Fourier insiste souvent sur ce que ce procédé d'association n'a rien d'arbitraire. C'est le ralliement de l'humanité à la nature, puisque dans la nature tous les êtres d'un même genre sont ordonnés en séries *graduées et contrastées*. La gamme musicale offre une échelle de sons ainsi disposée qu'il y a dissonnance entre les sons les plus voisins et accord entre les sons placés à certains intervalles. L'analyse de la lumière offre une échelle de nuances graduées. Enfin le classement par séries de genre, d'espèce et de variétés, est la méthode uniforme des naturalistes. A la vérité, les savans manquent de règle pour ce classement, pour cette formation des séries. Ainsi, par exemple, un physicien célèbre a donné une classification remarquable des corps élémentaires de la chimie; mais cette classification ne se rattache par aucune analogie aux autres classifications naturelles. M. Fourier pose *l'analogie universelle* comme principe

Digitized by Google

absolu; mais, selon lui, le premier *mouvement* à étudier c'est le *mouvement social*. Aussitôt, en effet, que l'humanité sera organisée selon les vues providentielles, *aussitôt qu'elle sera entrée en harmonie*, le mécanisme de l'association humaine deviendra un miroir fidèle du mécanisme universel. La *théorie de l'association*, considérée du point de vue philosophique, est donc la science suprême ouvrant la route à toutes les autres. Lorsqu'on connaîtra bien les *combinaisons* de tous les groupes élémentaires de l'association humaine, leurs *harmonies*, leurs *nombres*, on saura se rendre compte, dans tout ordre de phénomènes, des *combinaisons*, des *harmonies* et des *nombres*. Alors la science, aussi bien que l'industrie, aura perdu son caractère *répugnant*. Elle sera pleine de charmes et d'attraits pour les personnes qui, dans l'état actuel, paraissent y avoir le moins d'aptitude, comme les femmes et les enfans, parce qu'on saura voir dans tous les produits de la création les images symboliques de la vie et de toutes les passions humaines. Alors enfin s'élevera ce majestueux édifice de la science, cette *encyclopédie organique* pour laquelle la fameuse devise, *tantùm series juncturaque pollet*, ne sera point une amère dérision.

C'est ainsi que M. Fourier envisage la question scientifique. Le titre de sa première publication (1808) indique assez la hauteur de ses prétentions à cet égard. Comme il annonce la théorie du mouvement social, il promet aussi la théorie des autres mouvemens (comme le *matériel* ou planétaire, c'est-à-dire la distribution des satellites, l'ordre et le nombre des planètes, etc.; l'*organique*, ou lois de distribution des organes aux végétaux et animaux; et l'*instinctuel*, ou lois de distribution des instincts et passions). L'ouvrage de 1822 donne sur tous ces sujets de brillans aperçus; malheureusement M. Fourier n'ayant pas fait connaître ses règles d'analogie, on ne peut pas apprécier la valeur de tous ses résultats. Ce qui paraît au moins bien établi et mis hors de doute, c'est la vérité de ce que j'ai dit tout-à-l'heure, que pour lui le procédé sociétaire, l'em-

Digitized by Google

ploi de la série n'a rien d'arbitraire. Ce n'est pas un simple produit de l'imagination ; c'est une véritable découverte.

J'ai cherché dans ce premier article à donner un aperçu des élémens de la science sociale de M. Fourier. Je m'appliquerai dans le suivant à en présenter les principales applications. Qu'on me permette, en attendant, d'ajouter sur ce qui précède quelques réflexions que je crois utiles.

Le principal ouvrage de M. Fourier (*le Traité de l'Association domestique-agricole*) est distribué d'après une méthode tout-à-fait inusitée, puisque cette méthode est elle-même une application de la découverte, un exemple de l'ordonnance par séries. Cette circonstance, jointe à l'abondance et à la variété vraiment prodigieuse des détails pratiques, en rend l'étude assez difficile, et, dans une première lecture, fait souvent perdre de vue l'enchaînement des idées et l'unité du système. Il est impossible pourtant, aussitôt qu'on se livre à un examen sérieux de cette théorie, de n'y pas reconnaître un ordre vraiment logique et rigoureux.

Puisque, dans toute investigation, il est admis en principe qu'on doit aller du simple au composé, n'est-il pas évident qu'après avoir proclamé l'attraction passionnée comme la révélation permanente des destinées sociales et individuelles, qu'après avoir ainsi complétement renouvelé la base de la morale, de la politique et de la religion, la première chose à faire dans la science qui a pour objet d'associer les hommes, c'était de dévoiler la nature de l'individu, d'analyser les passions, et surtout de déterminer avec soin la coordination qui doit subsister entre elles, de peur que dans le libre essor qui leur sera donné, celles qui caractérisent particulièrement l'*humanité* ne soient subalternisées par celles qui lui sont communes avec l'*animalité*.

Après ce premier pas ne fallait-il pas étudier les propriétés et les lois de formation des premiers élémens de l'association, c'est-

Digitized by Google

à-dire des groupes que tendent à former les passions animiques ? puis apprendre à combiner, à coordonner ces premiers élémens, pour former les séries ou élémens du second ordre?

Et comme une série embrasse tous les travaux ou plaisirs d'un même genre; comme, par la nature de sa formation, surtout par le travail en courtes séances, elle est susceptible d'*engrenage* avec toute autre série; c'est là l'élément intégral au moyen duquel on pourra former le premier degré d'association, l'association domestique, le ménage sociétaire, ou pour employer une autre expression de M. Fourier, *la phalange*.

Et lorsque toutes les conditions de formation du ménage sociétaire auront été établies, lorsqu'on aura indiqué le nombre d'individus dont il doit se composer, la superficie de terrain qu'il doit occuper, la forme de son habitation, et tout le mécanisme de ses fonctions de production, de distribution, de consommation; on passera à l'association des ménages sociétaires ou phalanges d'un même canton, et on s'élevera ainsi progressivement jusqu'à l'association politique la plus composée, jusqu'à l'organisation unitaire de tout le globe.

Telle est la marche que M. Fourier a suivie: c'est assurément la plus naturelle, et la seule qui puisse conduire à la vérité. On sent que cette marche ne laissera rien d'arbitraire dans l'attribution du pouvoir et dans la formation de la hiérarchie sociale, puisque chaque sphère d'association se trouvera déterminée par la condition de renfermer toutes les sphères d'un degré inférieur. Si au contraire on voulait définir d'abord, et *à priori*, la nature, les formes, les limites du pouvoir, et toutes les lois de l'association politique, pour descendre ensuite successivement par tous les degrés de l'échelle sociale jusqu'à l'association domestique, jusqu'à l'individu, il est plus que probable qu'au lieu d'une doctrine d'association on n'édifierait qu'une doctrine de despotisme et d'exploitation.

L'association domestique, ou le ménage, et *l'association politique générale*, tels sont les deux termes extrêmes que présente

Digitized by Google

ce grand problème de l'association humaine dont la solution était l'œuvre réservée au dix-neuvième siècle. — Par lequel des deux termes fallait-il aborder le problème? Il semble que la simple logique et toutes les analogies indiquaient l'association domestique comme le véritable point de départ; et cependant tous ceux qui, dans ces derniers tems, ont proposé quelque nouveau système social paraissent avoir suivi la voie contraire (1). Ceux même qui ont senti et proclamé le vide et l'impuissance des théories politiques proposées depuis un demi-siècle; ceux qui reconnaissent, par exemple, la nécessité de substituer des doctrines d'ordre et d'harmonie aux doctrines d'antagonisme, n'ont pas abandonné la méthode des publicistes qui furent leurs devanciers. Ils s'attachent toujours aux sommités sociales, au lieu de considérer la base de l'édifice. Tous ou presque tous s'occupent beaucoup plus de la constitution à donner aux empires que de voir par exemple si la constitution actuelle du ménage, c'est-à-dire l'isolement de la simple famille et le morcellement de son industrie, doivent subsister.

Sans doute cette préoccupation des meilleurs esprits s'explique par les agitations politiques où nous avons vécu.

Il faut convenir aussi qu'en commençant, ainsi que M. Fourier, par *le ménage*, on trouve dès l'entrée des questions d'un ordre qui paraît trivial à plusieurs. Mais ceux qui ont senti que le premier secours à porter au peuple est de le vêtir, de le nourrir et de le loger plus sainement et plus commodément; ceux-là n'oublieront pas que la plus haute faculté du génie est de passer facilement des plus grandes généralités aux plus minces détails.

ABEL TRANSON.

(1) Il faut en excepter OWEN en Angleterre, qui a le mérite d'avoir le premier tenté la réalisation *pratique* de l'association par la formation des sociétés industrielles coopératives. Mais il n'avait véritablement pas une *nouvelle théorie sociale*.

Digitized by Google

SCIENCES.

DE L'INFLUENCE DES SAISONS SUR LES FACULTÉS DE L'HOMME (1).

Un des principes les plus féconds dans les sciences d'observation, c'est que les *effets sont proportionnels aux causes*. Ce principe si simple présente les résultats les plus curieux dans tout ce qui se rapporte à l'étude du développement des différentes facultés de l'homme.

Il est un autre principe non moins important, et qui du reste pourrait être considéré comme un corollaire du précédent, c'est que *les causes périodiques ont des effets également périodiques*. On peut en prendre un exemple très-remarquable dans la périodicité des saisons ou des positions de la terre à l'égard du soleil. Cette périodicité se fait ressentir non-seulement sur le globe par les modifications qu'éprouvent la végétation, l'atmosphère et tous les agens physiques, tels que la chaleur, la lumière, le magnétisme et *l'électricité sans doute*, mais encore dans tout ce qui se rapporte aux êtres animés. L'homme surtout subit de la manière la plus singulière l'influence des saisons, et lorsque l'étude du développement de ses différentes facultés aura été poussée plus loin, on sera peut-être étonné de ne pas avoir reconnu plus tôt combien la périodicité des saisons a des effets

(1) Les résultats renfermés dans cet article sont extraits de trois Mémoires que j'ai publiés successivement *sur la croissance de l'homme*, *sur le penchant aux crimes aux différens âges*, et *sur la reproduction et la mortalité de l'homme aux différens âges*. Ce dernier travail vient d'être publié de concert avec M. Ed. Smits.

Digitized by Google

sensibles sur ce qui concerne notre espèce. Ce qui va suivre pourra en donner une première idée.

Le nombre des *décès*, dans les villes comme dans les campagnes, est beaucoup plus grand en hiver qu'en été; le rapport est même d'environ 3 à 2.

Il en est de même des *naissances;* pour deux enfans qui naissent en juillet, on en compte à peu près trois en janvier ou février.

Ces résultats reposent sur les observations de douze années consécutives faites dans les Pays-Bas. Pour les rendre sensibles, on a calculé les nombres dans le tableau suivant, en supposant tous les mois de 31 jours, et en prenant pour unité la moyenne des naissances et des décès :

MOIS.	NAISSANCES.		DÉCÈS.	
	VILLES.	CAMPAGNES.	VILLES.	CAMPAGNES.
Janvier.	1,067	1,102	1,158	1,212
Février.	1,122	1,177	1,088	1,198
Mars.	1,083	1,137	1,050	1,192
Avril.	1,035	1,014	1,002	1,120
Mai.	0,971	0,927	0,946	0,978
Juin.	0,918	0,862	0,901	0,882
Juillet.	0,893	0,838	0,874	0,809
Août.	0,932	0,908	0,940	0,822
Septembre.	0,980	0,995	0,971	0,888
Octobre.	0,977	1,009	0,990	0,934
Novembre.	1,005	1,009	1,024	0,935
Décembre.	1,018	1,022	1,076	1,030

Digitized by Google

On voit au reste que l'influence des saisons est beaucoup plus prononcée dans les campagnes que dans les villes, ce qui semble naturel, puisque l'on y trouve moins de moyens de se préserver de l'inégalité des températures. Le *maximum* des naissances en février suppose le *maximum* des conceptions au mois de mai, lorsque la force vitale reprend toute son activité après les rigueurs de l'hiver.

Le tableau qui précède ne fait pas la distinction des âges des individus; cette distinction est cependant importante, puisqu'elle nous apprendrait à quelles époques de la vie les chaleurs ou les grands froids sont le plus à craindre. Le tableau qui suit présente cette distinction, du moins pour les mois de janvier et de juillet, seuls termes que nous ayons considérés, puisqu'ils présentent les limites extrêmes :

AGES.	DÉCÈS PENDANT LES MOIS		DÉCÈS EN JUILLET POUR 1,00 DÉCÈS EN JANVIER.
	DE JANVIER.	DE JUILLET.	
Morts-nés. . . .	269	215	0,80
1er mois après la naissance. . .	3321	1719	0,52
4 à 6 ans.	878	600	0,69
8 à 12	616	447	0,73
12 à 16	409	420	1,05
16 à 20	502	545	1,09
20 à 25	861	796	0,93
25 à 30	793	724	0,92
40 à 45	818	613	0,75
62 à 65	968	525	0,54
79 à 81	658	332	0,51
90 et au-dessus.	252	99	0,39

Digitized by Google

Il résulte de ces nombres que l'influence des saisons est extrêmement prononcée selon les différens âges. Les morts-nés en janvier et en juillet ont été dans le rapport de 5 à 4; mais c'est au moment où l'enfant commence à voir le jour que l'influence des saisons se fait vivement sentir; ainsi, pour deux enfans qui meurent en janvier, on n'en perd qu'un seul au mois de juillet. Cette mortalité plus grande en hiver diminue de manière à devenir à peu près nulle vers dix à douze ans; après cette époque, et pendant la puberté et les années qui la suivent, la chaleur vitale se développe si abondamment, que c'est plutôt l'action de l'été que l'on doit redouter pour le jeune homme. Vers l'époque du mariage et pendant la durée de la reproduction, l'influence des saisons est à peu près nulle. L'hiver recommence à faire sentir sa funeste action après l'âge de 40 ans, et les effets en sont si sensibles, qu'après l'âge de 65 ans, le froid est aussi à craindre pour les vieillards que pour les enfans nouveau-nés; il l'est même davantage après 90 ans, puisqu'il meurt de deux à trois vieillards en hiver pour un seul au mois de juillet.

En prenant les nombres de la dernière colonne, on pourrait les considérer comme exprimant la mesure de la *chaleur vitale* que possède l'homme à ses différens âges. Il résulterait de là que, vers l'âge de puberté, sa chaleur vitale serait en excès.

Il est à regretter que nous ne puissions présenter ici un état exact des mariages pendant les différentes saisons; on y reconnaîtrait sans doute la même périodicité si prononcée dans ce qui se rapporte aux naissances et conséquemment aux conceptions. Cette périodicité se montre même dans les attentats à la pudeur, comme M. *Villermé* l'a fort bien fait ressortir dans les *Annales d'hygiène*, d'après les documens de la justice criminelle en France.

Mais on peut considérer l'influence des saisons sur *les passions et le moral* de l'homme d'une manière plus générale dans

Digitized by Google

tout ce qui se rapporte aux crimes. L'inspection du tableau suivant fera sentir jusqu'à quel point la périodicité des effets se trouve prononcée : on y trouvera inscrits par mois et pour trois ans les nombres des crimes commis en France contre les personnes et contre les propriétés, en même tems que les rapports de ces nombres. Dans une quatrième colonne se trouve inscrit le nombre des aliénés admis à Charenton en 1826-27-28 (1). J'ai cru que ce rapprochement ne serait pas inutile à notre objet, puisque la plupart des crimes contre les personnes semblent tenir à certains écarts de la raison.

MOIS.	CRIMES CONTRE		RAPPORTS.	ALIÉNÉS admis à CHARENTON.
	LES PERSONNES.	LES PROPRIÉTÉS.		
Janvier.	282	1,095	3,89	37
Février.	272	910	3,35	49
Mars.	335	968	2,89	53
Avril.	314	841	2,68	58
Mai.	381	844	2,22	44
Juin.	414	850	2,05	70
Juillet.	379	828	2,18	61
Août.	382	934	2,44	64
Septembre.	355	896	2,52	47
Octobre.	285	926	3,25	49
Novembre.	301	961	3,20	35
Décembre.	347	1,152	3,33	52
TOTAUX..	3,847	11,205	2,77	619

(1) *Annales d'hygiène publique*, avril 1829, p. 101. Article de M. *Esquirol.*

Digitized by Google

Ce qui doit être remarqué d'abord, c'est que l'époque du *maximum* pour le nombre des crimes contre les personnes coïncide à peu près avec l'époque du *minimum* pour le nombre des crimes contre les propriétés, et se présente en été; tandis qu'au contraire le *minimum* du nombre des crimes contre les personnes et le *maximum* du nombre des crimes contre les propriétés se présentent en hiver. En comparant les deux espèces de crimes, on trouve qu'au mois de janvier il se commet à peu près quatre crimes contre les propriétés pour un contre les personnes, et au mois de juin deux seulement. Ces différences s'expliquent assez bien en considérant que c'est pendant l'hiver que la misère et le besoin se font surtout ressentir et multiplient les crimes contre les propriétés, tandis que pendant l'été prédomine la violence des passions qu'excitent encore les contacts plus fréquens qui existent alors entre les hommes.

Il est bien remarquable que le penchant aux crimes contre les personnes présente, dans tout le cours de l'année, à peu près les mêmes degrés d'intensité que la *disposition aux aliénations mentales;* ce qui confirmerait assez bien l'observation déjà faite que la plupart des homicides et des grands crimes ont lieu dans des instans voisins de l'aliénation mentale.

Il résulte donc de ce qui précède que la périodicité des saisons se trouve très-fidèlement reproduite dans ses effets en tant qu'ils concernent les naissances et les décès de l'espèce humaine, le développement de ses passions, de son penchant au crime ou de ses dispositions à l'aliénation mentale. Buffon avait déjà remarqué, comme je l'ai rappelé dans mes *Recherches sur la loi de croissance de l'homme*, que l'accroissement du corps est plus prompt en été qu'en hiver; on reconnaît aussi l'influence des saisons sur la nature et la durée des maladies. Je ne doute pas que des recherches ultérieures relatives aux différentes facultés de l'homme n'établissent de plus en plus la corrélation que je viens de signaler, et ne confirment la remarque que j'ai faite ailleurs que *ce qui se rattache à l'espèce humaine, considérée en masse, est*

Digitized by Google

de l'ordre des faits physiques ; plus le nombre des individus que l'on observe est grand, plus la volonté individuelle s'efface et laisse prédominer la série des faits généraux qui dépendent des causes en vertu desquelles existe et se conserve la société. Il est cependant une distinction à faire, c'est que si le système social subit l'influence des causes tout aussi fidèlement qu'un autre système quelconque, il porte en lui des forces morales capables de modifier cette influence, sinon puissamment, du moins d'une manière sensible.

A. QUETELET.

Digitized by Google

INDUSTRIE.

DE L'ÉTABLISSEMENT D'UN CHEMIN DE FER DE GRAY A VERDUN (1).

§ I.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'ÉTABLISSEMENT D'UNE GRANDE LIGNE DE COMMUNICATION ENTRE LA MER DU NORD ET LA MÉDITERRANÉE.

Lorsque l'on réfléchit aux souffrances actuelles du commerce, et que l'on cherche par quels moyens on pourrait soulager dans le présent et prévenir à tout jamais de pareils maux, on reconnaît bientôt que la baisse de certains tarifs ne donnerait qu'une solution incomplète du problème, au moins dans un grand nombre de cas. Assurément quelques-uns de nos produits manquent de débouchés à l'extérieur; mais on ne remarque pas assez avec quelle difficulté la totalité de nos produits se répand dans l'intérieur. Beaucoup de départemens ne peuvent se procurer qu'à un prix excessif les matières que des départemens peu éloignés fournissent abondamment et à bon compte; la cause évidente de ce mal est tout entière dans le haut prix des transports exécutés sur des routes souvent mal tracées, parce qu'elles l'ont été à une

(1) Le projet dont on expose ici les points principaux remonte à l'année 1828. (Voyez la note placée à la fin de cet article.)

Digitized by Google

époque très-reculée, et qu'on n'entretient à grands frais que d'une manière nécessairement incomplète.

Ces considérations, qui sont vraies pour une foule de produits, prennent une importance extrême lorsqu'on les applique à la houille et à des contrées où l'industrie métallurgique joue un grand rôle.

Dès 1803 M. Lefèvre, dans son *Aperçu général des mines de houille exploitées en France* (1), faisait ressortir à chaque page de son travail l'absence des communications qui rendraient général l'emploi de ce combustible. Plus tard, en février 1815, M. Louis Cordier, dans un *rapport* très-intéressant *sur les mines de houille de France* (2), appelait l'attention du gouvernement sur l'imperfection de notre système de communication intérieure.

En jetant les yeux sur la *carte de la navigation intérieure de la France* (3), on reconnait bientôt que si les grandes lignes de communication sont rares dans les différentes directions, la direction du nord au sud en est totalement dépourvue, et que, par suite, des points de la plus haute importance sous le rapport commercial sont privés de toute relation, de tout moyen d'échanges.

Je vais montrer qu'en profitant des fleuves et des rivières qui sillonnent la France dans cette direction, il est facile de faire communiqner Rotterdam avec Marseille, la Mer du Nord avec la Méditerranée.

1° Si, partant de l'embouchure de la Meuse, on remonte ce fleuve à travers la Hollande et les Pays-Bas, on se trouve bientôt à Namur; et, passant par des contrées telles que Sédan,

---

(1) *Journal des mines*, t. XII, p. 325 à 458.

(2) *Journal des mines*, t. XXXVI, p. 321 à 394.

(3) Dressée en 1820 par ordre de M. le directeur général des ponts et chaussées et des mines.

Digitized by Google

qui se font remarquer par plusieurs genres d'industrie, on arrive à Verdun, où la navigation cesse d'être possible.

2° Si, d'une autre part, on prend le Rhône à son embouchure dans la Méditerranée, et qu'on le remonte jusqu'à Lyon, on s'embarque en ce point sur la Saône qui offre une navigation facile en tout tems jusqu'à Châlons, et possible pendant la plus grande partie de l'année jusqu'à Gray.

3° Si l'on observe enfin qu'en menant une ligne de l'embouchure du Rhône jusqu'à Lyon, cette ligne, prolongée vers le nord, passe à peu de distance des points où cessent la navigation de la Saône et celle de la Meuse, on trouvera que le problème que je me suis proposé est complétement résolu, et de la manière la plus favorable, par la jonction de Gray et de Verdun (1).

Cette jonction une fois opérée, et en tenant compte des communications partielles déjà établies, on voit de suite avec quelle facilité s'échangeront tous les produits du midi contre ceux du nord (2).

Les avantages qui résulteraient d'une pareille communication

---

(1) La communication de la Méditerranée à la mer du Nord serait tout-à-fait directe si, pour éviter l'immense détour que fait la Meuse à partir de Namur, on réunissait cette ville avec Anvers par la prolongation du canal qui va aujourd'hui d'Anvers à Bruxelles. Le gouvernement des Pays-Bas s'honorerait beaucoup en provoquant l'exécution d'un pareil travail.

(2) Les houilles, les aciers, les armes et les rubans de Saint-Étienne; les aciers de Rives (Isère); les savons et le soufre de Marseille; les soieries de Vaucluse, du Gard et de Lyon; les marrons de l'Ardèche et de la Haute-Loire; les vins du Languedoc, des côtes du Rhône, du Beaujolais et de la Bourgogne; les eaux-de-vie de Montpellier, de Pézénas et de Béziers; les huiles de la Provence, etc., remonteront facilement vers la Hollande. Tandis que les grains, les farines, les légumes secs du nord, de l'Aisne et de la Champagne; les minerais, les moulages, les métaux ouvrés de la Haute-Marne, de la Meuse et de la Moselle; les étoffes et les fers à repasser de Sédan; les vins de la Champagne, de la Meuse, de la Moselle et du Rhin, etc., iront se disperser dans le midi.

Digitized by Google

sont si manifestes, si importans, qu'ils ont dû attirer l'attention des hommes qui, préoccupés des intérêts généraux de leur pays, se livrent à ce genre de considérations. Aussi voit-on, dans un mémoire publié par M. l'inspecteur divisionnaire J. CORDIER (1), que M. LECREULX constatait il y a cinquante ans l'utilité des travaux à faire pour perfectionner la navigation de la Meurthe, de la Seille, de la Meuse, et pour joindre la Moselle à la Meuse. Après avoir discuté les idées émises par M. LECREULX, M. Cordier propose de réunir la Saône à la Moselle par un canal qui irait de Châlons à Toul, et qui par conséquent n'aurait pas moins de quatre cents kilomètres de développement.

Mais l'expérience que la France a faite des canaux ne serait pas le seul obstacle à l'exécution d'un pareil projet; la réalisation de la somme énorme de trente millions, à laquelle s'élève le devis, ne serait pas la seule difficulté à vaincre; il s'en présente de plus grandes encore dans les ondulations du terrain, qui conduisent l'auteur à percer une galerie de trente pieds de hauteur au-dessus du niveau des eaux, sur une largeur de vingt-un pieds, et sur une étendue de quatorze kilomètres (trois lieues et demie) (2); et encore, après ce long et pénible trajet, n'arrive-t-on qu'à déboucher par la Moselle à Coblentz, c'est-à-dire à plus de soixante-quinze lieues de la mer du Nord.

Si une compagnie a eu le désir d'entreprendre ce canal, il dépend d'elle aujourd'hui de rendre un immense service à la France en exécutant la partie de ce projet qui s'étend de Châlons-sur-Saône à Gray, sur une étendue de cent trente-quatre kilomètres. Cette ligne, ajoutée à la jonction que nous proposons d'établir entre la Saône et la Meuse, complèterait l'importante communication du nord au sud.

---

(1) Ce mémoire a paru chez Carilian-Gœury en 1828, pendant que j'exécutais sur le terrain les travaux préparatoires que je résume ici.

(2) *Mémoire sur le canal de jonction de la Saône à la Moselle, de Châlons à Toul*, par J. CORDIER, inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées. Paris, 1828, p. 25.

Digitized by Google

Des considérations du plus haut intérêt, puisées dans la connaissance des localités, avaient dominé l'ensemble de notre conception, et nous avaient indiqué une tout autre direction que celle qui a frappé M. Cordier.

Les bassins de la Saône, de la Marne et de la Meuse n'échangent que difficilement leurs produits. La plupart des routes qui les mettent en communication, ouvertes dans l'enfance de l'art, ont été tracées en ligne droite à travers les montagnes (1), au lieu de suivre le fond des vallées, où les usines sont ordinairement situées. La route de Dijon à Langres, et celle de Bar-le-Duc à Verdun, sont particulièrement dans ce cas. Il en résulte que le prix des transports est très-élevé dans ces contrées, que certaines branches d'industrie ne reçoivent pas tout le développement dont elles seraient susceptibles, que d'autres enfin sont complétement paralysées et menacées d'une ruine totale.

Frappé de ces considérations, j'ai choisi Saint-Dizier pour le point intermédiaire par lequel je devais passer, et alors, non-seulement la ligne ainsi tracée touchait les trois ports les plus importans de l'est de la France, ceux où la Saône, la Marne et la Meuse commencent à être navigables; mais encore je présentais à l'industrie métallurgique et agricole de ces contrées les immenses avantages que je vais exposer dans le chapitre suivant.

Ce projet, déjà si important en lui-même, rendra véritablement des services incalculables, lorsqu'un autre projet, dont l'étude a été faite en 1826 par M. Brisson (2), aura reçu son exécution. Je

(1) Je peux citer entre beaucoup d'autres les côtes de Provenchères et de Vignory; celle de Chaumont; celle de Saudrupt, entre Saint-Dizier et Bar-le-Duc; la longue côte qui va presque sans interruption de Longeau à Langres, ou de Humes à Langres, etc.

(2) M. Brisson, dans la personne duquel la France a perdu un de ses plus habiles ingénieurs (il est mort le 25 septembre 1828), avait été secondé dans cette vaste entreprise par MM. Polonceau, Duleau, Tourneux, Mangin, Jacquinot et Husson.

Digitized by Google

veux parler de l'établissement d'une grande voie de communication qui, joignant Paris et Strasbourg, prolongerait ainsi jusqu'aux limites de l'Allemagne la belle ligne tracée par le canal maritime. On aperçoit au premier coup d'œil les secours mutuels que se prêteraient deux voies qui aboutiraient aux quatre points cardinaux de la France (1).

§ II.

CONSIDÉRATIONS PARTICULIÈRES AUX USINES, AUX FORÊTS ET AU COMMERCE DE GRAINS DE LA CHAMPAGNE ET DE LA LORRAINE.

INDUSTRIE MÉTALLURGIQUE.

On sait l'importance qu'ont prise les arts métallurgiques dans la Champagne et la Lorraine. Sur quatre cents hauts-fourneaux environ que possède la France dans toute son étendue, les seuls départemens de la Haute-Marne et de la Meuse figurent dans ce nombre pour soixante-quinze, auxquels se rattachent cent quarante-huit feux d'affinerie (2), et une foule de fabriques de limes, râpes, outils, fil de fer, etc. Toutes ces usines qui consomment du charbon de bois, et que l'on a vues si florissantes il y a peu d'années, se trouvent aujourd'hui dans la situation la plus pré-

(1) Voyez la carte placée à la fin de ce cahier.

(2) Ces nombres sont extraits du *Mémoire* de M. Héron de Villefosse *sur l'état des usines à fer de la France, considérées au commencement de l'année* 1826. (*Annales des mines* pour 1826, t. XIII, p. 346. Tableau n° 1 ; première série.)

A la fin de 1830, le département de la Haute-Marne possédait.	60 hauts fourneaux.
Celui de la Haute-Saône.	37
Celui de la Meuse.	25
Ensemble.	122.

Digitized by Google

caire à cause de la rareté toujours croissante de ce combustible, et de l'impossibilité de le remplacer avantageusement par la houille dans l'état actuel des moyens de transport.

Il y a long-tems que les difficultés résultant du combustible se sont manifestées en Champagne.

Dans un travail (1) rédigé en 1802 et publié en 1805, on lit : « Que plusieurs inconvéniens graves prennent naissance dans la » difficulté où les usines se trouvent de s'approvisionner de com- » bustibles; et que plusieurs hauts-fourneaux et plusieurs affine- » ries chôment entièrement faute de bois (2). » (Pages 424 et 425.)

Plusieurs causes ont concouru à amener ces résultats, et de bien plus nombreuses tendront à les maintenir si l'on n'y apporte remède. Sans doute, il faut compter, parmi ces causes, les coupes extraordinaires ordonnées par le gouvernement à diverses époques pour faire face à des dépenses imprévues, et celles faites par des spéculateurs pour réaliser en peu de tems des bénéfices fondés sur une exploitation rapide; mais il faut mettre en première ligne l'accroissement considérable du nombre des usines depuis la paix, et surtout l'activité plus grande imprimée à chacune d'elles.

Que d'anciennes usines délaissées ont été remises en état de roulement depuis quinze années! que d'efforts tentés pour perfectionner les mécanismes, afin de ménager les eaux, et, en dernier ressort, afin de chômer moins long-tems.

Un nouvel élément de ruine est venu s'ajouter à ceux que nous

---

(1) *Mémoire sur la statistique minéralogique du département de la Haute-Marne*, par MM. Rosière et Houry, ingénieurs des mines. (*Journal des mines*, t. XVII, p. 405-436.)

(2) Les personnes qui croiraient remarquer une contradiction entre la prospérité dont je viens de parler (p. 15) et la détresse signalée dès 1802, sont priées de faire attention que cette prospérité de 1815 à 1825 est retombée de tout son poids sur le consommateur; car ce n'est pas au perfectionnement de leurs procédés que les maîtres de forges ont dû leur fortune à cette époque, mais bien à la hausse accidentelle du produit qu'ils fabriquaient.

Digitized by Google

venons de signaler. Les propriétaires de bois, excités par l'élévation progressive du prix, ont rendu les coupes plus fréquentes (1); on en est venu enfin à ce point que la *consommation annuelle dépasse de beaucoup la reproduction.*

La question des bois est donc jugée aujourd'hui pour la Champagne; il y a épuisement, et cela, sans espoir de voir renaître l'abondance.

Déjà quelques tentatives ont été faites sur la Marne et sur la Blaise dans le but de substituer la houille au charbon de bois dans l'affinage de la fonte et la fabrication des fers de fonderie; mais l'adoption de ces procédés mixtes, bien conçus en eux-mêmes, n'a pu donner que de faibles avantages à cause du prix excessif de la houille.

Ce combustible coûte actuellement, rendu dans les usines, de 60 à 66 fr. la tonne métrique (1000 k.); lorsque la nouvelle voie sera établie, il ne coûtera plus que 45 fr. la tonne (voyez pag. 42 du mémoire); il y aura donc une économie de près de 30 pour 100. Je montrerai plus loin à quel prix reviendra le fer avec de la houille à ce prix. Des dépôts établis à Chaumont, Joinville et Saint-Dizier, permettront aux usines situées sur les petites rivières qui aboutissent à la Marne de s'approvisionner avec facilité.

Non-seulement la houille revient à un prix élevé, mais encore on ne s'en procure qu'avec peine; l'industrie agricole entrave malgré elle l'industrie métallurgique. A toutes les époques, telles que celles des semailles, des vendanges, des récoltes, des foins, aucun voiturier ne voyage; il en résulte que les maîtres de forges

(1) Ici, comme toujours et comme partout, l'intérêt du moment est celui auquel les particuliers ont tout immolé. « Si en Amérique, dit M. de Humboldt, » le travail de l'homme a été dirigé presque exclusivement vers l'extraction de » l'or et de l'argent, c'est parce que *les membres d'une société agissent d'après* » *des considérations très-différentes de celles qui devraient diriger la société* » *entière.* » (*Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, t. III p. 109 et 110; deuxième édition; 1827.)

Digitized by Google

sont exposés à interrompre leur travail, ou bien sont dans l'obligation de faire des approvisionnemens énormes qui entraînent des pertes d'intérêts de fonds, [et augmentent l'article *frais divers*, quand on compte l'ensemble du *revient* d'une tonne de fer.

La nouvelle voie une fois établie, les cultivateurs ne pourront plus consacrer leurs loisirs qu'à transporter les charbons des forêts dans les usines. Le prix de ce transport se trouvera donc encore modifié dans l'intérêt de l'industrie métallurgique; en même tems que les produits fabriqués sur la Marne arriveront au point d'embarcation avec une promptitude et à un prix inusités.

Enfin, pour amener les esprits à cette conviction profonde que déterminent les démonstrations rigoureuses, je consacrerai un chapitre, à montrer par des calculs certains, que la Champagne et la Lorraine se trouveront en mesure de lutter avec les prix auxquels reviendront les fers d'Alais, de Firmy et de Saint-Étienne, rendus à Paris.

Ajoutons à tous ces avantages l'avantage immense d'un débouché facile, ouvert simultanément au nord et au midi, ces provinces verront que leur avenir, si triste et si incertain aujourd'hui, se trouvera changé tout à coup en un avenir de certitude et de prospérité.

J'irai de suite au-devant d'une objection qui aurait sa source dans l'inquiétude manifestée de voir s'épuiser les mines de Saint-Étienne. Je la préviendrai en donnant des renseignemens qui sont de nature à calmer toutes les craintes que l'on pourrait concevoir à cet égard (1).

Le sol houiller de l'arrondissement de Saint-Etienne, dit M. Beaunier, est contenu de toutes parts dans un bassin d'origine

(1) Je puiserai ces détails dans l'intéressant *Mémoire* publié par M. Beaunier *sur la topographie extérieure et souterraine du territoire houiller de Saint-Étienne et de Rive-de-Gier.* (*Annales des mines*, t. I, p. 1-176; première série.)

Digitized by Google

primitive, qui s'étend au sud-ouest et au nord-est, entre la Loire et le Rhône, vers les points où les deux fleuves, coulant en sens contraire, sont le moins éloignés l'un de l'autre. Le bassin est fortement renflé vers l'*ouest* sur le versant de la Loire, et sa plus grande largeur, prise dans la méridienne de *Roche-la-Molière*, est alors de 13,000 mètres; mais ses bords se rapprochent sensiblement vers Saint-Chamans, et courent ensuite des deux côtés de la rivière du Gier, et parallèlement à son cours jusque vers les limites *Est* du département de la Loire, sur *le versant* du Rhône; ils se prolongent même, sans changer sensiblement de direction jusqu'à ce dernier fleuve, et un peu au-delà (1) (page 29). A Rive-de-Gier la formation houillère n'a pas plus de 2,300 mètres de largeur, et à Tartaras elle en a encore moins.

La plus grande étendue du bassin houiller en longueur, mesurée entre Saint-Paul-de-Cornillon (sur la Loire), et Givors (sur le Rhône), est de 46,250 mètres. *Sa surface totale est de 221 kilomètres carrés* (pages 30 et 169).

Le plus souvent les exploitations ont été dirigées sur des couches dont l'épaisseur varie entre 1 à 5 mètres. Sur certains points ces couches atteignent une épaisseur de 16 à 20 mètres (p. 34).

On a calculé, disent MM. Mellet et Henri (2), que les couches de houille reconnues pouvaient suffire à une exploitation de plus de dix siècles.

INDUSTRIE FORESTIÈRE.

Mais si je présente au maître de forges un moyen de salut dans sa détresse, celui qui jusqu'à présent s'est considéré comme son antagoniste naturel, le propriétaire de bois, ne doit-il pas con-

---

(1) On connaît des indices de houille à Ternay, sur la rive gauche du Rhône.

(2) *Mémoire sur le chemin de fer de la Loire*, p. 3. Paris, juillet 1828.

Digitized by Google

cevoir quelqu'inquiétude de cette rivalité établie entre les combustibles? Je vais faire voir que de pareilles craintes seraient chimériques.

Il est évident que le fer ne peut rester au cours actuel ; tout annonce sa baisse prochaine, et cela, quel que soit son prix coûtant dans telle ou telle localité. J'admets que le gouvernement ne peut songer à l'abolition de tout tarif, car les Anglais fabriquant à un prix qui est juste moitié du nôtre, il ne s'agirait pas d'une concurrence, mais d'une ruine complète; cependant les justes plaintes qui se font entendre de toutes parts, les vives sollicitations dont on assiége les chambres, ne peuvent manquer d'amener, d'ici à peu de tems, une baisse légère, mais progressive jusqu'à un certain terme, dans les tarifs qui prohibent les fers étrangers. Si, pour prendre le cas le plus défavorable, cette modification des tarifs n'avait pas lieu, les usines qui s'élèvent dans le midi de la France, et qui retirent des mêmes puits le combustible et le minerai, suffiraient pour inspirer des alarmes fondées aux contrées qui depuis long-tems sont en possession d'approvisionner chèrement la France du plus utile des métaux.

Le fait important qui surgit de ces considérations préliminaires, c'est *la baisse inévitable du fer*, amenée soit par la diminution des tarifs, soit par la concurrence intérieure.

La conséquence rigoureuse de ce fait, c'est qu'*une diminution correspondante doit avoir lieu dans les frais de production.*

Les propriétaires de bois qui pourraient croire mon projet contraire à leurs intérêts particuliers doivent se poser ces questions :

Parmi les chances que nous avons pour que le prix de nos bois se maintienne tel qu'il est, est-ce sur la hausse des fers que nous devons compter? ou bien pouvons-nous espérer qu'une diminution sur la mine, sur la main d'œuvre, etc., permettra aux fabricans de conserver à nos bois la valeur qu'ils y ont attachée depuis quatre années.

Il est évident que ces deux questions doivent être résolues né-

Digitized by Google

gativement, et que l'économie, que vont bientôt chercher les maîtres de forges, frappera entièrement sur les bois.

En effet, à quelle condition les forges paient-elles en ce moment le prix que les propriétaires de bois retirent de leur produit? Cette condition, c'est la ruine des acquéreurs, et une ruine qui sera d'autant plus rapide que le fer baissera plus rapidement. Je ne pense pas qu'il existe un seul propriétaire, au moins parmi ceux en qui le revenu exagéré d'une année n'éteint pas toute prévoyance, qui aient compté pour long-tems sur l'espèce d'*impôt extraordinaire* qu'il perçoit aujourd'hui ; tout, au contraire, lui annonce un avenir embarrassé et une dépréciation excessive de ses produits ; car il est placé entre deux chances également funestes pour lui, l'abolition des usines, ou une baisse qui permette de fabriquer le fer avec bénéfice.

Une seule solution se présente pour concilier tous ces intérêts, pour arriver à la baisse imminente des fers, et conserver un prix raisonnable aux bois, c'est d'offrir aux usines un moyen économique de fabriquer *le fer*, afin qu'elles puissent assurer leur existence et transporter au bois, devenu trop rare, le prix assez élevé qu'elles seront toujours obligées de lui attribuer pour fabriquer leur *fonte*.

Mais, dira-t-on peut-être, l'Angleterre et quelques usines du midi de la France fabriquent la fonte au coke et le fer à la houille; n'est-il pas à craindre que l'introduction de ces procédés dans la Champagne ne retire au bois toute valeur ? A cette objection la réponse est facile. Il faut à peu près 4 de houille (1) pour pro-

---

(1) Voici, à ce sujet, quelques données fournies par l'expérience.

Usine de Wrochwordine	350 kilog.	de houille pour	100 kilog.	de fonte.
Usines du Staffordshire	385	id.	100	id.
Usines du Shropshire	452	id.	100	id.

La moyenne de ces trois résultats est 396 kilog. de houille pour 100 kilog. de fonte. (*Voyage métallurgique en Angleterre*, par MM. DUFRENOY et ÉLIE DE BEAUMONT; ingénieurs des mines; Paris, 1827, p. 447-451.)

Au Creuzot (Saône-et-Loire), dans des circonstances assez défavorables à

Digitized by Google

duire 1 de fonte; tandis qu'il ne faut que 1,5 de houille (1) pour transformer 1,4 de fonte en 1 de fer forgé; il suit de là que le procédé que l'on vient de citer n'est avantageux que pour des usines situées au bord des puits de mines, et il ne s'agit ici que de livrer la houille à 45 ou 46 fr. la tonne, c'est-à-dire à un prix qui est décuple de celui auquel elle revient à Saint-Etienne, Alais, Firmy, etc. (2).

Voici à ce sujet un calcul qu'il ne faut pas perdre de vue un seul instant.

Je vais supposer, non pas que l'on cherche à obtenir de la *fonte* avec de la *houille* transportée en Champagne, ce qui serait absurde; mais je vais supposer que l'on fabrique à Saint-Étienne même du *coke* que l'on amènerait dans le département de la Haute-Marne.

Il faut, ai-je dit, 4 de houille, c'est-à-dire 2,66 de coke (3) pour obtenir 1 de fonte. Or la houille menue coûtant à Saint-Étienne 4 fr. 50 c. les 1000 kilogrammes, on aurait 4000 kilogrammes de houille, donnant 2660 kilogrammes

de coke.	18 fr.	»
Transport de 2660 kilogrammes de coke, depuis Saint-Étienne jusqu'à un point moyen du département de la Haute-Marne	107	73
Minerai.	16	02
Main-d'œuvre, entretien du fourneau, etc. . .	30	»
Prix de 1000 kilogrammes de fonte fabriquée en Champagne avec du coke.	171 fr.	75 c.

cause de la pauvreté du mélange traité, je mettais : 392,25 kilog. de houille pour 100 kilog. de fonte.

(1) Voyez page 57 de ce mémoire.

(2) A Alais la houille revient à 4 fr. les 1,000 kilog. (*Journal du commerce* du 27 janvier 1829); à Saint-Étienne elle coûte 4 fr. 50 c., et c'est parce que nous avons 40 fr. 50 c. de transport depuis Saint-Étienne jusqu'à un point moyen du département de la Haute-Marne que nous avons dit plus haut que la houille reviendrait moyennement à 45 fr.

(3) 3 de *houille de Saint-Étienne* en poids donnent à peu près 2 de coke.

Digitized by Google

c'est-à-dire que sans compter la façon du coke, sans compter le déchet qui aurait nécessairement lieu, soit dans les magasins, soit dans un transport de près de cent lieues, la fonte reviendrait à un prix beaucoup plus élevé que celle que l'on obtient aujourd'hui avec du charbon à 65 centimes le pied cube.

Il est donc de toute évidence que dans les pays de bois éloignés des houillères, il sera toujours plus facile et plus économique de fabriquer la fonte au bois, que de créer l'immense matériel indispensable pour une usine à l'anglaise complète. La prospérité future des contrées que j'envisage, je ne saurais trop le répéter, est désormais fondée sur l'emploi convenablement combiné des deux combustibles; et à cette *seule condition* les usines de la Champagne peuvent être sauvées, et par suite les bois conserver de la valeur.

Une dernière considération se présente, c'est la rareté excessive du bois de charpente dans le midi, et la possibilité qu'offrira la nouvelle voie de les transporter à cette destination. Aux environs de Chaumont, il y a des forêts situées de telle sorte que les petites charpentes, celles qui n'ont pas une grande valeur, ne peuvent être transportées avec profit à aucun des ports qui expédient pour Paris; il arrive que ces charpentes sont découpées en bois de charbon pour être consommées sur les lieux. Enfin les merrains qui manquent dans le midi sont dans le même cas; on peut en faire un commerce considérable, et j'offre aux propriétaires de bois un débouché qui leur a été inconnu jusqu'ici.

INDUSTRIE AGRICOLE.

Si ce projet sauve d'une abolition évidente l'industrie métallurgique de plusieurs provinces, s'il met un terme aux dévastations des forêts et préserve les propriétaires de bois d'une ruine qui aurait suivi de près celle des forges, il n'est pas moins favorable à l'industrie agricole du pays.

Digitized by Google

On sait combien sont importantes les expéditions de grains que la Champagne dirige vers Gray pour descendre dans le midi. Du seul marché de Bar-sur-Aube il part annuellement cent mille hectolitres de grains et cent mille hectolitres de farine, qui sont transportés à Gray, sur le pied de 40 fr. la tonne (1); une multitude d'autres points de la Champagne dirigent des convois de céréales vers le même port. La voie nouvelle exécutera ces transports à moitié prix, et donnera ainsi un immense avantage à tous les cultivateurs de la Marne, de la Haute-Marne, de l'Aube et de la Meuse, puisque, pouvant offrir à meilleur compte, ils passeront nécessairement des marchés plus considérables.

Les transports s'exécutant désormais au moyen de machines à vapeur, les chevaux, qui sont à un prix très-élevé dans ces contrées, perdront un peu de leur valeur, et l'agriculture s'enrichira encore de cette différence.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL.

Enfin pour compléter ce tableau de la prospérité générale, représentons-nous la ville de Saint-Dizier placée sur la route de Rotterdam à Marseille, et communiquant à l'Océan par la Marne et la Seine, nous verrons cette ville, si merveilleusement située, appelée à devenir l'une des plus importantes de la France, et sa population destinée à suivre une progression aussi rapide que celle qui, par une autre cause, a doublé en vingt-six ans la population de Saint-Étienne (2).

La ville de Gray, qui voyait débarquer à son port, en 1817,

---

(1) De Bar-sur-Aube à Gray il y a environ 140 kilomètres, qui sont parcourus par le roulage actuel à raison de 40 fr., c'est-à-dire à 0 fr. 30 par tonne et par kilomètre. En supposant 105 kilomètres de Chaumont à Gray, ce trajet sera exécuté sur le chemin de fer moyennant 14 fr. 70 c.

(2) En 1801, la population de Saint-Étienne n'était que de 27,000 ames. Elle s'élevait en 1827 à 55,000, en y comprenant la banlieue.

Digitized by Google

210,000 hectolitres de vin et 37,500 hectolitres d'eau-de-vie, et qui n'a reçu en 1827 que 40,000 hectolitres de vin et 13,000 hectolitres d'eau-de-vie, parce que, n'exportant ces denrées qu'à grands frais vers le nord, on a trouvé plus d'avantage à les embarquer sur les canaux qui aboutissent à la Saône ; la ville de Gray, dis-je, reprendra tous les avantages de son heureuse position, et deviendra le véritable entrepôt du nord et du midi.

Au milieu d'industries florissantes naissent bientôt d'autres industries, et dès aujourd'hui on peut prévoir que si la Champagne tire du midi une partie de son conbustible, elle lui renverra en échange le minerai dont elle est si abondamment pourvue. On sait que les usines des environs de Saint-Étienne tirent des minerais de la Franche-Comté qu'on embarque à Gray; il est donc évident que la Champagne pourra désormais exporter les siens, car sous ce rapport aucune contrée de la France ne peut lui être comparée, puisqu'à une véritable profusion se joignent une extrême facilité d'exploitation et une richesse qui dépasse 40 pour cent.

Après avoir placé le lecteur dans la sphère de l'idée générale qui a dominé toute ma conception, j'ai montré les avantages vraiment incalculables que doivent retirer de son exécution, non-seulement le département de la Haute-Marne, mais encore ceux de la Meuse, de la Marne, de l'Aube et de la Haute-Saône; je vais dire maintenant comment j'opère la jonction de Gray et de Verdun, en passant par Saint-Dizier *.

HENRI FOURNEL,

Ingénieur au corps royal des mines, ex-directeur des mines, forges et fonderies du Creuzot.

* Cette étude du chemin projeté entre Gray et Verdun, toute importante qu'elle est, à cause des avantages de cette communication, et parce qu'elle peut servir de terme de comparaison pour une foule de

Digitized by Google

travaux du même genre, paraîtrait cependant trop spéciale et trop peu intéressante à une partie de nos lecteurs. Nous ne la publierons donc pas dans ce recueil. Mais nous avons fait imprimer en totalité le Mémoire dont cet article est extrait. Ceux de nos abonnés qui désireront ce Mémoire le recevront *gratis*, sur leur demande par lettre affranchie.

Les considérations générales que l'on vient de lire forment les chapitres I et II du Mémoire. Le reste est ainsi divisé :

CHAP. III. Discussion du meilleur mode à adopter pour opérer la jonction de Gray à Verdun.—Conclusion en faveur d'un chemin de fer, et considérations générales sur son tracé.

CHAP. IV. Devis estimatif d'un chemin de fer construit dans le système ordinaire sur un développement de 170 kilomètres.

CHAP. V. Mouvement qui a lieu actuellement sur la route de Gray à Saint-Dizier. —Bénéfices de l'entreprise. — Mouvement présumé.

CHAP. VI. Calcul du prix auquel reviendra le fer en Champagne, comparé au prix actuel, et à celui des usines de France où l'on fabrique à la houille.

(*Note des éditeurs.*)

Digitized by Google

VOYAGES.

EXPLORATION DU NIGER.

JOURNAL D'UNE EXPÉDITION ENTREPRISE DANS LE BUT D'EXPLORER LE COURS ET L'EMBOUCHURE DU NIGER, OU RELATION D'UN VOYAGE SUR CETTE RIVIÈRE DEPUIS YAOURIE JUSQU'A SON EMBOUCHURE, par RICHARD ET JOHN LANDER ; *traduit de l'anglais*, par madame *Louise* SW. BELLOC (1).

L'intérêt de ce voyage est grand pour tous : il prépare de nouvelles routes au commerce, un champ plus vaste à la science ; je n'oserais dire de nouvelles conquêtes à la civilisation et à la philantropie des Européens : car jusqu'à présent nos approches ont été funestes, et notre souffle tue ceux que nous prétendons embrasser. Je comprends même tout-à-fait les appréhensions des naturels qui, avertis par le sort de l'Inde, ont si long-tems caché, à l'aide de ruses répétées, de mensonges sans nombre, la direction et le cours du fleuve que les Lander viennent enfin de descendre jusqu'à l'une de ses nombreuses embouchures ; fleuve qui ouvre, en quelque sorte, le sein de l'Afrique à nos vaisseaux.

Les récits de ces nouveaux voyageurs ont un attrait tout parti-

(1) Cet ouvrage paraîtra, en Angleterre, chez M. Murray, libraire à Londres ; et en France, vers la fin d'avril, chez M. Paulin, place de la Bourse, à Paris.

Digitized by Google

culier, et je crois, quels que soient le naturel et la grâce du style, car madame Belloc prête habituellement du charme à tout ce qu'elle touche, je crois que ce n'est pas elle seule qu'il en faut remercier. Les frères Lander ne sont point des érudits : ils content simplement ce qu'ils ont vu ; ce ne sont pas non plus des savans, dont les travaux, quelque estimables qu'ils soient, utiles au monde entier, ne peuvent être lus et appréciés que par une classe de lecteurs. Ce sont des hommes qui s'abandonnent naïvement aux chances du voyage, et qui nous font passer par mille impressions diverses, non qu'il y ait en eux un immense talent ; mais parce qu'ils ont une ame aux sensations mobiles ; que tour à tour ils ont joui et souffert ; et que leurs émotions passent dans leurs paroles.

A son dernier voyage en Afrique, où il entra par Badagry, le capitaine Clapperton était accompagné de Richard Lander. On sait que MM. Morrisson et Pearce, qui faisaient partie de l'expédition, moururent à Bidjie et à Engua presque à leur arrivée, que Clapperton expira à Saccatou, et que Richard revint seul de cette dévorante terre d'Afrique, rapportant les papiers de son maître. Les notes qu'il prit lui-même à son retour formaient la partie la plus intéressante, la plus riche du voyage. Surmontant, avec une intelligence remarquable et surtout une rare persévérance, les obstacles que lui opposaient le caractère capricieux des nègres, l'avidité des rois, la jalousie et la peur des peuples, il avait vu le plus de pays possible. Le gouvernement anglais est trop intéressé à trouver de nouveaux débouchés à son commerce, de nouvelles colonies à son excédant de population, de nouveaux matériaux enfin à donner à l'activité de ses peuples, pour n'avoir pas acquis beaucoup d'habileté à juger ceux qu'il emploie dans des expéditions qui embrassent le globe entier, cherchant à l'exploiter sous toutes les latitudes. La patience, la présence d'esprit de Lander, son coup d'œil observateur et naïf valaient plus que toute la science et tous les talens pour une exploration de ce genre. On le chargea, en permettant à son frère, plus jeune que lui, de l'accompagner, de cette recherche du

Digitized by Google

Niger, pour laquelle tant de vies précieuses avaient été prodiguées : Ledyard, le major Houghton, Horneman, Roentgen, Mungo-Park et tant d'autres, sont morts ; des expéditions de cinquante, de cent hommes ont échoué, sans qu'il revînt quelquefois un seul de ces malheureux pour dire ce qu'étaient devenus ses compagnons ; et deux hommes simples, sans appareil, munis de fonds peu considérables, ont accompli cette mission et descendu environ trois cents lieues de ce fleuve mystérieux, dont au tems d'Hérodote on cherchait déjà à découvrir la direction. La touchante prière des Lander a été exaucée, lorsqu'aux bords du Niger, assis sur un rocher qui dominait le barrage de rocs noirs et rugueux où périrent Park et ses compagnons, « ils demandaient secrètement au Très-Haut de pouvoir, humbles instrumens, mettre à fin la grande question du cours et de la terminaison du fleuve. »

Pendant dix jours le roi Adouly retint les voyageurs à Badagry, à l'aide de mille subterfuges, auxquels Lander opposait une certaine finesse rustique, assez commune dans nos campagnes ; combattant le rusé et avide sauvage, en villageois sournois et patient. Enfin le prince nègre ne laissa partir les deux frères qu'en se faisant signer par eux des lettres de change de nouvelle invention, à vue desquelles on devait envoyer de Londres au roi, en échange de sa protection (déjà payée par les Lander la valeur de plus de trois cent sonces d'or (1), une immense quantité d'articles divers, entre autres : « quatre habits militaires tels que les porte le roi de la Grande-Bretagne, quarante semblables à ceux de ses grands-officiers, des arquebuses de cuivre, des mousquets, quantité de rhum, des fusils, des caisses d'outils, des fusées et un soldat pour les faire aller, et des tonneaux de cauris (porcelaine, monnaie du pays). » Lander signait et demandait tranquillement si c'était tout? Réfléchissant alors, se consul-

(1) L'once d'or, sur cette côte, est évaluée deux livres sterling.

Digitized by Google

tant avec ses ministres, le roi ajoutait en post-scriptum des tonneaux de balles et de plomb, de larges parasols, et enfin des pierres à fusils. Ne voyant plus rien à demander, il laissa plier et cacheter le billet au porteur, qu'il envoya toucher au cap Costle, par un de ses capitaines, qui devait y rester jusqu'à paiement intégral. John Lander remarque qu'alors il a dû s'y établir définitivement.

Les deux frères sortirent enfin des griffes d'Adouy. Ils racontent l'histoire de ce chef, et l'on est surpris de voir cet homme, si rapace avec les blancs, déployer, dans les événemens d'une vie qui rappelle celle des Calenders fils de roi des *Mille et Une Nuits*, la sensibilité la plus touchante, et une piété filiale à laquelle il a dû le trône de Badagry. Les Lander, en quittant cette ville, remontèrent vers le nord, reprenant et quittant tour à tour la route de Clapperton.

Un grand amour de la nature, et des préjugés peu enracinés pour ou contre les gens et les lieux, répandent un doux intérêt sur leurs descriptions : alternativement contens et mécontens des naturels et du pays, ils vous font jouir de cette variété d'impressions, et n'ont point la monotonie de ces voyageurs qui se sont fait un système d'avance, et qui font cadrer de force leurs observations avec leurs théories. Il y a embarras à citer, et pourtant leur narration en donne constamment envie. Mais elle n'a point de ces morceaux ambitieux qui se détachent facilement, et sont comme les enseignes d'un ouvrage, destinées aux citations de journaux, et à faire aller le commerce de librairie. Dans la relation des deux frères tout s'enchaîne, et l'intérêt, au lieu de se resserrer sur quelques points, s'étend sur *toute* l'exploration. Je vais donc suivre la route des Lander, donnant au hasard quelques extraits pour faire jouir nos lecteurs, quelques jours à l'avance, d'un ouvrage que M. Paulin promet, dans son prospectus, pour la fin de ce mois.

A Jenna, les voyageurs furent témoins des angoisses de la femme du défunt gouverneur, destinée, comme les veuves de l'Inde,

Digitized by Google

à mourir pour accompagner son époux, et la virent, comme la la fille de Jephté, pleurer sa vie avec ses femmes, et, rejetant coupe de poison, demander avec instance encore un peu de tems pour jouir encore du jour, encore du soleil et des champs. De Jenna, les Lander se rendirent à Chaow.

« Nous avions quitté Chaow avant le lever du soleil; une abondante rosée était tombée pendant la nuit, et distillait ses larges gouttes des branches et des feuilles. Dans la matinée, nous eûmes à traverser trois ou quatre endroits marécageux, couverts de joncs, de roseaux, de mauvaises herbes, et servant de retraite à des myriades de grenouilles d'une prodigieuse grosseur. Chaque fois que nous traversions un ruisseau, nous étions salués de sifflemens aigus, qui semblaient venir d'une multitude de serpens; nous ne pûmes expliquer ce bruit extraordinaire qu'en le supposant produit par quelque espèce d'insectes dont nous envahissions les demeures. Avec peu de travail, le sentier, qui n'est guère qu'un ravin formé par des pluies répétées, deviendrait une route commode: et en jetant un arbre, de loin en loin, sur les ruisseaux et les marais, on les traverserait avec aisance et sûreté; mais les naturels semblent n'avoir aucune idée d'amélioration; ils préfèrent broncher journellement au milieu d'épaisses broussailles, s'enfoncer dans des mares d'eau et de fange, à l'ennui de réparer un chemin. Il arrive souvent que des arbres tombent et encombrent les sentiers; mais, au lieu de les enlever, les gens font un large circuit à l'entour; il n'y a pas jusqu'à une fourmilière qui ne soit pour eux un obstacle formidable, et ils la laissent occuper le milieu de l'étroit passage, tant est grande l'insouciance et la paresse des peuples de ces contrées.

» Plusieurs femmes, ayant sur la tête de petites figures d'enfant en bois, ont passé près de nous dans le cours de la matinée; les mères qui ont perdu un enfant portent ces grossières imitations en signe de deuil pendant un tems indéfini; aucune d'elle ne put se résoudre à se défaire, en notre faveur, d'un de ces souvenirs d'affection maternelle. »

Digitized by Google

Les frères Lander retrouvèrent plusieurs fois ces tristes reliques sans pouvoir en obtenir de specimen.

« Il faut que la mortalité soit immense parmi les enfans ; car presque toutes les femmes que nous rencontrions portaient une ou plusieurs des petites figures de bois dont nous avons déjà parlé. Chaque fois que ces mères s'arrêtaient pour se rafraîchir, elles ne manquaient jamais de présenter aux lèvres de ces petites images une partie de leur nourriture. »

En proie à la curiorité, à l'avidité des naturels qui ne laissaient pas aux blancs un moment de repos, à l'influence du climat le plus malsain, au moment où l'on entrait dans la saison des pluies, la santé des voyageurs s'altéra, et John Lander, atteint de la fièvre, n'en continua pas moins de marcher avec un courage qui dépassait ses forces.

» Vers deux heures après midi nous quittâmes Kakafungi, et prîmes un sentier qui se dirigeait vers le nord à travers le désert, parfois plus stérile et plus pierreux que tout ce que nous avions jamais vu. Des traces fraîches de différens animaux sauvages étaient imprimées sur la terre ; mais nous n'aperçûmes que quelques antilopes, qui s'enfuirent à notre approche. Les maigres arbrisseaux que nous rencontrions offraient un abri insuffisant contre l'ardeur du soleil, qui était accablante, et la chaleur, jointe à la longueur de la route et à la hâte de notre marche, augmenta encore la fièvre de mon frère. Par momens il était obligé de descendre de cheval et de s'étendre sur cette terre nue et brûlante pour chercher quelque soulagement ; puis nos gens le replaçaient sur sa monture, et nous recommencions à marcher. Nous vîmes le soleil se coucher derrière de magnifiques nuages ; nous avions encore beaucoup de chemin à faire, et l'étroit sentier, embarrassé de broussailles, se distinguait à peine à la clarté de la lune. Pendant la journée, la forêt avait été silencieuse ; mais le soir, le chacal, la hyène et le babouin, sortis de leurs repaires, mêlèrent leurs hurlemens sinistres au gai bourdonnement d'innombrables insectes. Mon frère et moi nous marchions en arrière, assez

Digitized by Google

loin du reste de nos gens, parce qu'il lui avait été impossible d'aller vîte. De tems en tems nous déchargions un pistolet pour avertir les guides de notre approche. Chaque détonation, répétée par les échos, occasionait un redoublement de cris et de rumeurs parmi les animaux sauvages. Enfin nous vîmes avec joie briller une large flamme allumée par nos gens, et nous atteignîmes le lieu où nous devions camper. Nous prîmes possession, pour la nuit, de quelques huttes abandonnées et tombant en ruines; une quantité de vases de terre brisés, de pots, de calebasses jetés çà et là, indiquaient que peu de tems auparavant ces demeures avaient été habitées; sur les arbres environnans nous découvrîmes plusieurs immenses cornes de buffles, et les bois d'une très-grande espèce d'antilopes ou gazelles. La rivière d'Oly, qui, dit-on, prend sa source dans l'Aschantie, passe à très-peu de distance, au nord, de l'endroit où nous avons fait halte. Il paraît que dernièrement encore le sentier était fréquenté par des marchands de l'intérieur, allant trafiquer dans l'ouest; ils évitaient en prenant cette route le péage établi sur celle de Wowou. Mais, le chef de cet état les ayant menacés de les punir s'ils ne traversaient sa capitale, leur propre intérêt les a engagés à en passer par sa volonté.

» Depuis ce tems, la route à travers la forêt est complétement abandonnée, et les pauvres bateliers qui habitaient les huttes que nous occupons ont été forcés d'aller chercher ailleurs les moyens de gagner leur vie.

» *Lundi 7 juin.*—Le repos de la nuit semble avoir ranimé mon frère, il a repris courage, la fièvre est moins forte, il va mieux. A huit heures, après nous être baignés, nous avons traversé l'Oly, dans un petit canot que nous avons trouvé attaché à un arbre. Cette jolie petite rivière, large ici de quarante pas environ, et profonde de sept à huit pieds dans le milieu, diminue de profondeur vers ses bords, et serpente d'une manière pittoresque à travers les bois qui l'ombragent. Son cours est si lent et sa surface si unie, que pendant quelque tems nous doutâmes de la direc-

Digitized by Google

tion qu'elle suivait. Ce matin, nous avons passé dans un endroit où, d'après le récit de nos guides, des fellans fugitifs égorgèrent, il y a peu de tems, vingt de leurs esclaves, faute d'avoir de quoi les nourrir..... Nous vîmes un squelette d'homme sur le bord du chemin.

» Après une longue et pénible marche, sous les rayons d'un soleil ardent, nous dressâmes notre tente le soir au bord d'un petit ruisseau. Mon frère était fort malade; la fièvre était revenue avec redoublement, mais je ne pus lui administrer d'autre remède que de la poudre de *soda*, car je craignais de nous attarder. Un orage qui se formait au-dessus de nos têtes éclata avec une effrayante violence, peu de minutes après que notre tente fut dressée, et tant qu'il dura nous fûmes tristement préoccupés de notre situation pénible et de notre isolement. Le bruit assourdissant du tonnerre, répété par les échos des montagnes, la lueur livide des éclairs, les torrens de pluie, et l'impétuosité du vent, étaient d'une solennité à glacer l'ame d'effroi. Toute notre petite troupe, composée de vingt personnes, s'était réfugiée sous la tente pour y chercher un abri, et, quoique l'eau y pénétrât de toutes parts, chacun fit de son mieux pour dormir jusqu'au matin.

» *Mardi* 8 *juin*. — Nous fûmes obligés de garder toute la nuit nos vêtemens mouillés, ce qui aggrava encore les souffrances de mon frère; et le matin je m'efforçai en vain de lui rendre le courage, à peine pouvait-il se tenir debout. La tente mouillée fut repliée, et les porteurs se mirent en marche et pressèrent le pas, car nos provisions étaient consommées, et nous avions hâte d'atteindre le but de notre voyage. Cette disette venait de la négligence de Paskoe, qui ne s'était muni de provisions que pour un jour, au lieu d'en prendre pour trois. Mon frère et moi suivions lentement avec le vieux Paskoe et un autre homme de notre suite. Nos chevaux étaient épuisés de fatigue et l'un d'eux boitait. A mesure que nous avancions, mon frère se sentait plus mal; et, hors d'état de se tenir à cheval plus long-tems, il fut obligé de

Digitized by Google

descendre et de se coucher par terre. Il n'y avait pas un seul arbre en vue qui pût l'abriter du soleil ; mais, nos gens nous ayant apporté quelques maigres branchages, je les arrangeai de manière à lui procurer un peu d'ombre, lui fis un lit avec les housses de nos chevaux ; et le coassement des grenouilles nous indiqua de l'eau à peu de distance. Durant tout le reste du jour mon frère alla en empirant ; mais la fraîcheur du soir sembla le ranimer un peu; notre petite pharmacie était en avant avec le reste des bagages, j'ai envoyé Paskoe la chercher ; je n'attends son retour que demain. Pendant ce tems j'entrai dans le bois, et tuai le seul oiseau que je vis; il était à peu près de la grosseur d'un moineau. De retour j'allumai du feu, et fis un peu de bouillon dans un bol contenant une demi-pinte, et que nous avions gardé de préférence à une calebasse, pour boire pendant la route. Le bouillon n'était pas très-savoureux, faute de sel, néanmoins il fit du bien à mon frère ; je partageai la chair de l'oiseau avec l'homme qui nous accompagnait, car nous étions tous deux affaiblis par le manque de nourriture. Nous trouvâmes moyen de construire un abri plus commode pour notre malade, en ajustant autour de lui quelques fortes branches d'arbres, et les entremêlant de longues herbes en guise de chaume ; puis nous allumâmes de grands feux, pour éloigner les animaux sauvages. Mais aucun de nous ne put dormir : indépendamment de ses souffrances et de notre inquiétude, nous étions assaillis par des myriades de mosquites et d'insectes bourdonnans. Pendant la nuit un tigre, en cherche de sa proie, nous approcha d'assez près pour que nous pussions le distinguer. »

Les deux séjours à Boussa sont charmans : le roi est tantôt l'hôte hospitalier, l'excellent ami des voyageurs ; tantôt il tire d'eux tout le parti possible avec une finesse de sauvage et d'Arabe; son épouse favorite, *la Midiki*, est tour à tour sensible, affectueuse, caressante, ou jalouse et envieuse ; prenant les blancs comme ses joyaux, ses parures, qui perdent leur éclat à être trop long-tems portés, et qu'elle rejette avec dégoût, après les avoir

Digitized by Google

desirés avec violence. Sur la rive gauche du Niger les voyageurs trouvent dans le sultan de Yaourie une avidité, une avarice qui surpassent tout ce qu'ils avaient vu jusqu'alors, et ils ne se seraient pas tirés de ses mains sans la protection du roi de Boussa, très-respecté dans le pays, à cause de la noblesse de son origine. Il est de la plus ancienne famille d'Afrique, qui, dans les tems anciens, long-tems avant l'introduction du mahométisme, était la grande souche des fétiches. Les Lander respirèrent en quittant Yaourie pour aller s'embarquer pour la seconde fois sur le Niger, et retourner à Boussa. . . . . .

» Il est doux, très-doux, après un emprisonnement de cinq semaines dans une chambre fermée, obscure et malsaine, où l'on souffrait toutes les incommodités, toutes les anxiétés possibles, d'être enfin mis en liberté, de savoir et de sentir que l'on est libre, d'admirer encore les beautés de la création divine, de jouir encore de la vivifiante fraîcheur de la campagne. C'est seulement en bonne santé que l'on peut savourer toutes ces sensations. Le valétudinaire regardera avec indifférence les objets les plus ravissans. Ainsi en était-il de nous, entrés à Yaourie malades, ayant eu tant à souffrir dans cette cité, et la quittant aujourd'hui dans toute la force et la vigueur de la santé. Pendant le séjour que nous y avions fait, la croissance de la végétation avait été d'une rapidité surprenante, la face du pays était rafraîchie, embellie, tout autre; les arbres et les buissons avaient endossé leur charmante livrée de verdure et de fleurs; le gazon, tout retiré avant et desséché faute de pluie, s'était redressé et avait crû à la surprenante hauteur de douze pieds, et le blé et le riz n'étalaient pas moins de vigueur et de richesses. . . . .

. . . . . .

» La rivière de Cubbie tombe dans le Niger à quatre milles de la Crique, où nous nous étions embarqués, et en arrivant dans ce dernier fleuve, nous trouvâmes un courant de deux à trois milles à l'heure; nos hommes nous auraient donc fait avancer rapidement à très-peu de frais; mais, quoiqu'ils eussent pris à

Digitized by Google

bord leurs deux compagnons, ils étaient tous d'une indolence si enracinée, et nous voyagions avec une telle lenteur, que notre arrivée à la couchée, avant la nuit, devenait impossible. Les canots cependant rasaient doucement le rivage; et, ayant aperçu sur le bord une femme qui vendait de la bière du pays à bon marché, nous en achetâmes autant que nos hommes en pouvaient boire, dans l'espoir que ce véhicule leur donnerait un peu de vie et d'énergie. En effet, en quelques minutes ils furent complétement métamorphosés; la niaiserie, l'apathie, la morne incurie de leurs physionomies insouciantes s'évanouirent, leurs yeux endormis se réveillèrent étincelans de vivacité; leurs membres tremblaient d'anxiété dans leur émulation à déployer leur force, leur dextérité, leur vigueur à l'envi l'un de l'autre; ils fendaient les vagues rapidement avec leurs pagaies, et faisaient glisser le canot avec une vélocité capable de le renverser; nous descendîmes ainsi la rivière jusqu'au soleil couché, et une belle lune couvrait l'eau de réseaux d'argent, lorsque nous approchâmes d'un petit village combrien qui borde le fleuve. Là nous descendîmes à terre, et nos tentes y furent dressées. Le thermomètre a varié aujourd'hui de 75 à 92 degrés.

» *Mardi 3 août.* — Levés de très-bonne heure, nous avons tué une perdrix et une pintade, et déjeûné en plein air, sous les regards fixes et curieux d'une centaine de brillans yeux noirs; ensuite, levant nos tentes, nous nous sommes hâtés de rejoindre nos canots, que nous avions sûrement amarrés, et le matin était encore frais et agréable quand nous nous sommes embarqués. Cependant des nuages noirs et bas semblaient menacer d'un violent orage, mais le soleil les a dispersés à mesure qu'il montait dans sa force, et il brillait sur nous dans tout son splendide et brûlant éclat une heure après notre départ.

» De fertiles champs de blé mûrissent sur toutes les rives des nombreuses branches du fleuve, et de ses petites îles. Le tems de la moisson étant proche, les épis presque mûrs se balançaient gracieusement sur les eaux. Partout des gens montés sur des

Digitized by Google

plates-formes à la hauteur et même au-dessus des blés, qui s'élèvent jusqu'à dix ou douze pieds, effrayaient et chassaient les nombreuses volées de petits oiseaux qui attaquent et, sans cette précaution, détruiraient l'espoir du cultivateur. C'était tantôt un petit garçon, tantôt une jeune fille que nous voyions sur ces plates-formes; souvent une femme, l'enfant au sein, et même des familles entières s'amusaient ainsi sans le plus petit abri, la plus légère protection contre la brûlante ardeur des rayons du midi : droits et sans mouvement, quelques-uns avaient plutôt l'air de statues de marbre noir que d'êtres vivans. . . . . .

. . . . . .

» Vers midi, nous avons vu un troupeau de vaches des Fellans, paissant au bord de la rivière : à peu de distance, à la surface de l'eau, flottait un immense crocodile, qu'on aurait pu prendre pour un long canot; il épiait le moment de se saisir d'une des bêtes à cornes et de l'entraîner au fond du fleuve : aussitôt que nos rameurs l'ont aperçu, ils se sont dirigés, le plus doucement possible de son côté, dans l'intention d'attendre à peu de distance que le crocodile eût fait son coup, et de profiter alors de son labeur, en s'élançant sur lui avec des harpons (car ici on ne regarde pas la peau de ces amphibies comme impénétrable), et s'emparant de sa proie. La prompte disparition du crocodile, qui a plongé avec bruit à leur approche, faisant rejaillir l'eau sur une large surface, et l'agitant d'une façon extraordinaire, a frustré leurs espérances, et nous avons vainement attendu pour le voir reparaître. Peu après nos rameurs ont pris terre à Warri, marché le plus célèbre de toute la dépendance d'Engarski; il consiste en plusieurs amas de huttes pressées, qu'entoure une basse muraille de terre. Le marché est fréquenté par des milliers de naturels de différentes parties du pays, indépendamment de ceux de Yaourie, Boussa et Wowou : cependant on n'y vend rien de particulier, et le bon marché des productions ordinaires du pays est le principal motif qui y attire les acheteurs. Un grand nombre de canots, remplis de gens et de marchandises, passèrent d'un

Digitized by Google

côté du Niger à l'autre ; pendant notre court séjour sous les murs de Warri, les physionomies des acheteurs et des vendeurs étaient anxieuses et affairées. Notre curiosité pleinement satisfaite, nous avons, à notre tour, traversé le fleuve, et passant du côté de Boussa, nous sommes descendus dans une petite ville murée appelée *Garnicassa*, habitée par des Combriens, et à environ cinq milles nord de la cité de Boussa. A peu de distance, et en vue de Garnicassa, toutes les branches du Nil se réunissent, et forment une belle et magnifique nappe d'eau, d'environ sept à huit milles de large ; que devient cette richesse du fleuve à Boussa, où la rivière n'a pas plus d'un jet de pierre de largeur et une profondeur proportionnée ? C'est ce qui est vraiment inexplicable ; d'autant plus qu'à la distance d'une heure de marche la rivière, est redevenue noble et vaste, et conserve sa largeur même, dit-on, jusqu'à Funda. Ce fait singulier favorise l'opinion qui affirme qu'une grande partie des eaux coule par des passages souterrains, de la ville de Garnicassa jusqu'à peu de milles au-dessous de Boussa.

» Peu après notre arrivée, pendant que nous parlions de la rivière à un des naturels, un Fellan, qui nous écoutait, s'avança, pour émettre l'étrange assertion, qu'au lieu de se rendre à Funda, le fleuve tourne à l'est, et se décharge au lac Tchad, dans le Bornou.

» Les théories sur le Niger sont, dans le pays même, plus variées et plus contradictoires que les hypothèses des savans en Europe ; à peine y a-t-il deux personnes qui soient d'une opinion semblable, et les suppositions ne roulent pas seulement sur le cours et l'embouchure, mais comprennent aussi la source de ce fleuve mystérieux. Cependant, malgré tous leurs dires, il est évident que les naturels sont dans une complète ignorance sur ce sujet.

» Le commencement de la soirée, après notre arrivée à Garnicassa, fut calme, serein et délicieux, et la lune argentée brillait d'une splendeur peu commune. C'était un tems favorable pour

Digitized by Google

se réjouir, et les habitans de la ville en profitaient avec ardeur. Le chant, la danse, la musique, sont les seuls divertissemens familiers à la généralité des Combriens; et quoique ces peuples soient plus méprisés même que le paresseux Hottentot de l'extrémité méridionale du continent, quoique leurs droits soient méconnus, leurs libertés violées, rien de tout cela ne semble suffisant pour assombrir leurs réflexions; et ils laissent couler, en se jouant, leurs heures de loisir, avec autant de légèreté et de jovialité insouciante que s'ils étaient les peuples les plus fortunés de la terre. . . . . .

» Un bruit soudain et confus de rire et de fête me tira d'une agréable rêverie à laquelle je m'abandonnais sous cette douce lumière du soir; je cherchai de suite à connaître la cause de cette turbulente gaieté, et je découvris quantité de jeunes filles et de femmes mariées, avec des enfans sur le dos, dansant, chantant, folâtrant et frappant des mains, selon la coutume du pays. Un groupe d'hommes de leurs parens se tenaient auprès d'elles comme juges et spectateurs. De tems en tems une femme, se détachait tout à coup de la ronde, et après avoir sauté et dansé avec ardeur jusqu'à ce qu'elle fût épuisée, retombait dans les bras de ses compagnes, qui, épiant ses mouvemens, se tenaient prêtes à la recevoir; une autre, et puis une autre encore, lui succédaient, jusqu'à ce que toute la bande eût dansé, chaque femme à son tour, et cet amusement fut soutenu avec tant de verve, que les éclats de rire, les cris, les transports de joie ne se relâchèrent pas un moment pendant toute sa durée. La danse (si elle mérite ce nom) réunissait d'abord toutes les femmes mariées et non mariées : elles formaient une ronde, se tenant fortement l'une l'autre par le bras, et tournaient lentement sans lever les pieds de terre. Si l'on en juge d'après la violente et singulière façon des danseuses de balancer et de tortiller leurs corps, cet exercice ne se fait pas sans beaucoup d'efforts et de peine. Plusieurs des plus jeunes filles, trop faibles, furent obligées de quitter le cercle, presque aussitôt qu'il fut formé. Cette

Digitized by Google

lenteur s'anime graduellement jusqu'à ce que la ronde tourbillonne avec une telle rapidité qu'elle est plus d'une fois brisée dans sa course, et plusieurs femmes sont lancées à terre avec violence. Les chants, ou plutôt les cris, les battemens de mains, et des accens encore plus sauvages et plus retentissans se continuèrent jusqu'au moment où, vers le lever du matin, une lourde averse renvoya chacun au logis. Rien dans le pays peut-être ne peut produire un effet plus nouveau et plus délicieux que ce spectacle de fête dans un site admirable et dans un pareil moment. Devant nous coulait le célèbre Niger, réfléchissant sur sa surface unie et pure le dais splendide qui s'arrondissait sur nos têtes, et les nuages, radieuses parures du jour qui s'éteignait. Sur chaque rive, la nature avait jeté d'une main prodigue ses dons les plus ravissans, et des arbres verdoyans projetaient leurs larges ombres sur les eaux. Tout près du lieu où nous étions tournait ce cercle de femmes sauvages, nues, noires comme l'ébène, exécutant les mouvemens de corps les plus souples et les plus bizarres, et encore plus près des hommes d'aspect grandiose, participant de tout leur cœur à la gaieté de leurs compagnes, se tenaient debout, appuyés sur leurs longs épieux: un chapeau à trois cornes, de jonc ou de paille tressée, ayant au milieu une longue pointe, mais sans bord, était leur unique ajustement. La scène était, comme nous l'avons déjà dit, de nature à épanouir l'ame à force de jouissance; c'était un spectacle qui attirait irrésistiblement les regards, et nous le contemplâmes long-tems avec des sensations que nous n'essaierons pas de décrire.....»

Nous consacrerons un second article à ce voyage: nous voulons parler du large cours du Niger, lorsque, s'étalant en s'approchant de la mer, océan d'eau douce, il rend ses rives indécises; faire connaître le *roi des eaux noires*, et les pompes sauvages

Digitized by Google

des nègres. Peut-être aussi reviendrons-nous sur l'Introduction jointe au voyage; cette œuvre d'un savant de la marine royale anglaise contraste étrangement par sa forme, son ton, et le peu d'informations qu'elle contient; son peu d'exactitude dans les faits qu'elle avance, avec la plénitude, la richesse, l'intérêt, le sentiment de vérité du récit des Lander et l'extrême simplicité, l'extrême modestie de leur style.

ADÉLAÏDE MONTGOLFIER.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Beaux-Arts.

LE FEU DU CIEL, PAR LOUIS BOULANGER (1).

CAUSERIES CRITIQUES. — FRAGMENS D'HOFFMANN.

I.

Description de la lithographie.

« Du feu, de la fumée, des monumens, des idoles, des chars, une foule d'hommes et de femmes, un tumulte et un désordre affreux, une grande destruction et de grandes douleurs : voilà ce qu'on découvre en quelqu'endroit que vienne à tomber le regard.

« Presqu'au centre du tableau, un peu à gauche, est assise l'immense statue d'un Dieu à tête de taureau, les mains posées sur les genoux ; au fond sont des palais et des temples embrasés ; à gauche d'énormes animaux en pilastres, des monstres de granit, un sphinx, un jeune éléphant, debout sur ses pates de derrière, et jouant avec sa trompe ; au bas, le buste brisé et couché à terre d'une divinité égyptienne, le front ceint d'un diadème à facettes brillantes ; à droite des fragmens d'édifices presqu'entièrement cachés sous les flammes.

» La scène ne représente ni le commencement, ni la fin, mais le milieu du désastre. C'est l'exécution du grand jugement de Dieu qui s'accomplit : l'infâme que sa colère a condamnée s'agite

(1) Cette lithographie, d'une grande dimension, sur papier velin, se vend à Paris, chez Battier, rue Saint-Denis, n° 288, et chez tous les marchands d'estampes ; prix, 10 fr.

Digitized by Google

et se tord en d'effrayantes convulsions. Ses constructions colossales de marbre craquent et bruissent comme des ossemens ; ses millions d'habitans qui couvrent les sommets des tours, qui serpentent aux murailles et sur les dalles des rues, se resserrent, se séparent, tressaillent comme des lambeaux de chair fumante.

» Les torrens de soufre, tombant et se relevant en trombes gigantesques, tourbillonnent chassés en sens opposés par les vents, et dévorent toutes choses. Vers la place que représente le premier plan du tableau, et qui n'a pas encore été inondée par la nue, rayonnent toutes les lignes tortueuses de la multitude : elle fuit aiguillonnée par la chaleur, foulée par les debris des monumens qui s'écroulent, épouvantée par les bruits des vagues ardentes qui sifflent et mugissent ; elle vient implorer la statue à tête de taureau : c'est un dernier espoir! Le grand-prêtre s'arrête effrayé près du dieu, et de sa main s'efforce d'arracher sa tiare qui lui brûle le front ; les mages offrent des vases précieux ; une belle femme à genoux, haletante, le sein nu, prie au nom de cette population incendiée qui, derrière elle, se roule gémissante et presse du flanc avec désespoir les degrés où pèsent les pieds de l'idole. Mais le dieu immobile, hideux de calme et d'impassibilité, ne voit rien de toutes ces torsions, de tous ces horribles grincemens de souffrance. Sa main ne se lèvera pas pour arrêter le fleuve de feu qui déjà le cerne et, avançant toujours, retrécit à chaque instant son anneau. Bientôt lui-même s'affaissera et s'écroulera en lave sans avoir même redressé un instant sa lourde tête, sans avoir seulement mêlé un beuglement prophétique à l'effroyable concert de supplications qui l'assiége.

» Différens épisodes se rattachent à ce spectacle solennel d'adoration. Un cavalier et son cheval emportés glissent sur la poitrine du buste égyptien, dont les traits insignifians, présentés à l'envers, contrastent encore affreusement avec les angoisses et les tourmens des malheureux écrasés par la chûte de cette roche sculptée. Il y a des femmes dont quelques membres ont été brisés, que le soufre étouffe et qui rendent l'ame. Vers la droite une

Digitized by Google

rencontre de chevaux furieux entraînent des chars qui se tracent des ornières sanglantes, et plus haut des colonnes vivantes d'hommes, touchant de la base au sol, de leur tête aux plates-formes fondantes, descendent ou s'élèvent, précipitées ou enlevées par des coups de feu. »

— Ce n'est là qu'une description imparfaite, étant écrite seulement de souvenir, d'après une esquisse mal crayonnée, un soir de cet hiver, sur le coin d'une table couverte de livres et d'albums, tandis qu'on jouait à l'écarté près de moi et qu'on dansait dans la salle voisine. Au-dessous du croquis froissé et noirci; abondent des notes sténographiées : elles ont été recueillies d'une main distraite, dans la même nuit, pendant le cours de deux conversations sur le *feu du ciel*; l'une avec un intrépide valseur, qui accourait placer son argent au jeu à la fin de chaque contredanse, l'autre avec un ancien membre de la Société philotechnique, violoncelle très-recherché dans les concerts des assemblées générales de l'Hôtel-de-Ville. Si je ne publie pas leurs réflexions esthétiques comme le résultat naturel de mon propre jugement, je déclare que ce n'est point par scrupule ou par envie de me distinguer en cela d'aucun écrivain; c'est uniquement parce que les opinions de mes deux interlocuteurs sont évidemment d'espèces différentes, et qu'il en coûtera beaucoup moins de les restituer à leurs véritables auteurs, au moyen de peu de retranchemens, que de s'efforcer de les concilier ou de délibérer longuement sur celle des deux qu'il conviendrait le mieux de sacrifier.

II.

OEuvres de Boulanger.—Tableaux offerts à une loterie pour les Polonais.

« Que pensez-vous de cette lithographie? » C'était une simple question de politesse que j'adressais au jeune homme et qu'il semblait attendre.

Digitized by Google

— « Une lithographie ? Monsieur, dites un tableau ! Voyez comme les statues se détachent ; celles-ci de marbre, celles-là d'airain. Sur ces figures égarées, sur ces chairs tourmentées, ne pourrait-on pas suivre toutes les séries du ton de l'asphyxie, et cette atmosphère jaune de soufre, rouge de feu et de sang, ne vacille-t-elle pas à fasciner la vue? Imaginez çà et là des demi-teintes, quelques glacis soigneusement appliqués à la manière du Titien, un vernis, un cadre d'or, et ce ne sera plus pour personne une feuille blanche et noire, mais une véritable peinture belle à voir entre les plus belles au prochain salon. »

— Il paraîtrait que c'est un amateur fort distingué, pensai-je aussitôt ; et, sans cesser de regarder le jeune homme en face, je poussai avec précaution le bouton du porte-crayon dont j'étais encore armé. Il poursuivit :

« Connaissez-vous toutes les œuvres de l'auteur? Je ne comprends pas que l'on puisse apprécier avec une parfaite justice une seule action d'homme sans savoir sa vie entière, et une composition d'artiste sans avoir étudié, dans ses travaux antérieurs et jusque dans ses ébauches, les secrets et la nature de son génie. On devrait avoir toujours présent à la pensée que les inspirations d'un homme sont le plus souvent enchaînées et conséquentes les unes aux autres, comme les chiffres dans un nombre, ou les lettres dans un mot. « Ces tentatives sont malheureuses. Voici un talent qui s'égare, une réputation qui va dégénérer. » Eh ! pourquoi donc, messieurs? ce sont peut-être les conditions d'un prochain triomphe, des transitions plus rapides pour arriver au succès. Ce que vous blâmez ainsi, ce que vous déclarez irrégulier, faux ou laid, c'est peut-être l'un des traits ravissans de proportion et de grandeur que vous admirerez, lorsqu'au lieu de le considérer isolé, vous vous serez placés devant l'ensemble de l'œuvre. Qu'en savez-vous maintenant pour vous croire en droit, étendant fièrement le bras du haut de votre trône de critique, de frapper durement de réprobation un de vos semblables? Vous avez appris cependant à l'école, messieurs, la valeur que

Digitized by Google

doit à sa position un misérable zéro creux et vide, ou bien une consonne bizarre, difforme, qui seule jetée sur une page ne pourrait être ni entendue ni prononcée. Soyez plus recueillis, plus attentifs aux leçons du passé, et vous jugerez mieux les prolétaires aux assises, et les artistes aux théâtres ou aux expositions. Toutefois je me hâte de confesser que cette méthode détachée et insouciante de prononcer sur des faits épars, ne me paraît coupable qu'autant qu'elle conduit à dédaigner ou à condamner. C'est une chose si rare et si bienfaisante de sentir ou même de voir de tems à autre un élan d'enthousiasme, que je me reprocherais de rire de ces honnêtes personnes qui, n'ayant jamais connu de Raphaël que ses quatorze tableaux dans la galerie du Louvre, et de Michel-Ange que ses deux statues dans le petit musée d'Angoulême, jurent avec des larmes que ce sont de puissans maîtres, et s'extasient en analysant *le faire* du divin Sanzio et de l'immortel Buonarotti.

» Ce n'est pas d'après un tableau seulement, non, pas même d'après le *feu du ciel*, que je pardonnerais à mon meilleur ami de vouloir dire de Boulanger : «Il ira jusque là.» Favorable ou contraire, un tel arrêt, à son égard plus qu'à l'égard de beaucoup d'autres, serait aujourd'hui menteur; car il est du nombre des artistes de notre tems qui lassent et égarent la plus habile critique à les suivre dans leurs brusques détours de découragemens et d'espérances. Son vol est inégal, étrange, et il aime à s'abandonner souvent aux inspirations de ceux qui, comme lui, souffrent de voir au-dessous d'eux tout symbole se briser comme le diamant faux : élite d'ames en peine, martyres du présent, amoureuses de ce que voile l'horizon, qui parfois disparaissent enlevées vers le passé au-delà des Romains bien musclés, bien drapés de l'empire, au-delà des bergeries de la régence, vers les sources lointaines où puisaient ces grands génies du moyen âge, anges ou démons aux yeux de nos pères, et qui ensuite reviennent tout à coup graves et demi-frémissantes d'une sorte de terreur religieuse,

Digitized by Google

mieux résolues à se dévouer hardiment aux profondeurs de l'avenir.

» Hors les enthousiastes, je ne voudrais absoudre du défaut de précipitation et d'impatience que les éditeurs ; il serait vraiment injuste de contester à cette classe estimable d'amateurs le droit de gourmander les esprits qui s'attristent ou se recueillent paresseusement, et les bras qui, de lassitude ou d'ennui, se séparent des bras laborieux tendus sans cesse pour faire flotter de glorieux noms au-dessus de la foule des assiégeans de la popularité.

» Boulanger n'a pas une palette aussi féconde que plusieurs peintres aussi jeunes que lui ; on raconte que bien des afflictions lui ont déjà passé à travers le cœur, que trop souvent son ciel est sombre, et que son courage n'a pas à lutter seulement avec les mystérieuses angoisses de l'art. Son pinceau n'est pas de ceux qui effleurent si voluptueusement la toile de teintes vierges, qu'on dirait un léger souffle glissant à la surface de l'eau, des reflets et des ombres. Le caractère de son talent n'est pas cette douceur et ce calme. Quand il peint la grâce, la beauté, c'est toujours comme contraste ; et il semble ne savoir exprimer des passions que les douleurs. C'est pourquoi je lui ai trouvé l'air emprunté d'un novice dont la timidité embarrasse les mouvemens, lorsqu'un jour le singulier désir lui est venu de renverser sur un char de nacre, en pleine mer, une Aphrodite, ou depuis de balancer sous les branches vertes d'un buisson Sara la paresseuse, au sortir du bain ; il lui sied mieux d'aiguiser son pinceau en une pointe inflexible, au risque par instans de déchirer le canevas ou de buriner la pierre, lorqu'une puissance ignorée a agité convulsivement sa main, et que son œil s'est éclairé d'une prompte énergie.

» Souvent la vue s'énerve, les paupières s'affaiblissent à contempler long-tems les gracieuses beautés que, pour nous attirer à eux, tant d'enchanteurs penchent en mille attitudes, toutes blanches, tendres, languissantes, mollement rêveuses du plaisir ; mais s'il arrive que tout à coup on se retourne vers quelque endroit

Digitized by Google

où sur un lambeau de toile ont été cloués simplement une ballade, une légende, une terrible évocation d'histoire, une strophe hardie de poète, alors on tressaille, on se sent ranimé et plus vivant; c'est pour l'ame comme un ennoblissement et une élévation de la sensation qui fait frissonner des lèvres affadies à l'approche d'une liqueur un peu âpre, ou s'épanouir un front allourdi, altéré, frappé soudain par la froide rosée d'un feuillage. Ces impressions m'ont surtout saisi devant la *Ronde du sabbat*, grande et sérieuse hallucination, dont Jacob Callot, le noble Lorrain, créait d'avance, il y a deux cents ans, la merveilleuse parodie; devant la *Saint-Barthélemy*, feuillet bizarrement écrit, avec une verve audacieuse, rude et énergique, arraché tout franc de vieillesse au manuscrit d'un chroniqueur; devant la *Mort de Bailly*, esquisse chaleureuse qu'on a estimée assez puissante pour lui faire l'honneur de la consigner au seuil du dernier salon, parce qu'elle était trop révolutionnaire, de même qu'au dire récent d'un journal (1), on a promis de refuser l'entrée du salon de 1832 aux tableaux qui représenteraient avec trop de vérité les misères du prolétariat. Ces trois compositions m'ont toujours plus ému que *Mazeppa*, rangé par l'opinion publique au nombre des productions les plus remarquables de Boulanger, et qui est presque autant en dehors de sa manière accoutumée que, dans un ordre moins élevé, *la Leçon de musique*, ou telle autre fantaisie dont j'oublie l'inscription.

» Ce ne sont pourtant pas ces œuvres principales de l'artiste que ma pensée aime le mieux à reconstruire. Parfois assis au grand jour, devant un soleil éblouissant, j'ai vu subitement passer *les Chartreux* : sur un fond noir, sept à huit religieux, entrant, à la lueur de deux torches, sous un porche d'église. Ces vieillards marchent plus lentement qu'un faible enfant. Ils lisent, ils chantent, ils prient; on entend leur psalmodie triste, basse et

(1) *L'Européen.*

Digitized by Google

sourde. Leurs visages mornes, anguleux, impassibles, semblent couverts de masques de plâtre modelés par quelque étrange artiste accroupi sous les marbres du chœur. Aucun regret, aucun amour, aucune espérance; une seule pensée, celle qu'on lit au paisible chevet d'un mort honnête homme: pour la retrouver sur des traits vivans, il faudrait, pendant une nuit, redescendre au fond de huit ou dix siècles.

» Il existe de belles gravures anglaises à la manière noire de deux sujets tirés des chroniques de France. L'un est l'*Assassinat des enfans de Clodomir*. Le cadavre palpitant de Théodoric est jeté dans l'ombre; Gonthaire est à genoux. Sa tête, dont la chevelure entoure le poignet du roi Clotaire, son bourreau, est tirée en arrière; mais ses traits, son sein et ses bras se jettent tremblans vers le faible Childebert, qui se détourne. L'épée chaude et humide de sang se dresse droit aux reins. Aussi long-tems que l'on regarde, il semble qu'on ait puissance d'arrêter le mouvement de l'assassin; mais dès qu'on s'éloigne, l'esprit achève involontairement l'action : la poitrine bat et se soulève violemment. Combien de fois, ayant horreur de consommer ainsi moi-même le meurtre, j'ai été contraint de revenir sur mes pas comme pour obéir à ma conscience et me rassurer. Pauvre Gonthaire! innocente et douce créature, si naïvement suppliante!

» Le pendant est l'ensevelissement d'un des *Amans de Clermont*: une lueur céleste sur l'ombre d'un sépulcre ouvert, des anges au ciel, l'époux déposant pieusement au tombeau son épouse vierge: on dirait que Rembrandt et Lesueur ont tous deux travaillé à ce tableau.

» Les *Fantômes* m'ont paru celle des inspirations de M. Victor Hugo que le peintre a le plus admirablement traduite dans son noble langage. La jeune Espagnole, froide, pure, touchante et belle! Ai-je un excroissement hideux au cerveau pour qu'elle m'ait rappelé la tour d'Helwin? C'est bien elle qu'on a rêvée lorsque les *Orientales* ont paru. Et le spectre! jamais on n'avait ima-

Digitized by Google

giné la mort si impitoyable, si sourde. Comment a-t-on inventé de pareilles ailes? de leur large envergure, noire et poilue, elles renvoient au visage un vent glacial.

» Sans doute vous avez vu *Léopoldine*, avec sa pensée grave et fière : j'ai désiré long-tems la rencontrer auprès du garçon gentil et espiègle, en velours écarlate, de Lawrence. Toutefois je ne conserve peut-être la mémoire de ce dessin que parce qu'il semble un gage plus frappant (est-ce une erreur?), un signe plus direct de l'une des deux amitiés précieuses qui luisent à l'atelier de l'artiste.

» Allons, je serai sincère avec vous. Lorsque je témoignais si indignement, impuissant comme je suis pour mieux faire, la vive admiration que je ressens pour le peintre, j'étais aussi sous le prestige de mon admiration pour les deux poètes qui l'aiment et qu'on entend quelquefois lui parler, le consoler, l'encourager à haute voix du fond de leurs demeures. Dès qu'est venu ce mot *Boulanger*, involontairement je me suis rappelé un voyage à Rouen, la ville aux vieilles rues, et un autre sur la route de Cologne à Dijon. Ce seul nom a fait retentir en moi trois sons éclatans.

» Sauriez-vous dire de combien de sentimens divers, en apparence étrangers, se compose parfois un moment heureux, qu'on le doive à la bienfaisance de l'art ou à toute autre charité. Quand on reçoit une telle aumône, ne pensez-vous pas qu'il est sage de ne pas regarder plus loin que la main qui la donne, de se tenir calme et recueilli, de ne pas trop se mouvoir et chercher, de peur de rompre quelque réseau doré qui sans doute vient de descendre, de briser un enchantement, dont, à son insu, on est entouré? C'est la seconde fois aujourd'hui qu'une rêverie d'art m'a saisi et conduit à de bonnes émotions : peut-être est-ce ma part de bonheur pour toute une semaine. Je vous remercie pour la question que vous m'avez adressée.

» Ce matin, j'ai parcouru, avec une exaltation qui m'a rendu plus ridicule encore que de coutume, l'exposition du tableau de

Digitized by Google

la loterie pour les exilés polonais (1). A cette heure, en y songeant, je comprends parfaitement qu'il y avait peu de peintures remarquables, excepté *le cosaque foulant aux pieds de son coursier la Pologne*, par Scheffer; quelques portraits, et quelques aquarelles; mais j'avais été ému et troublé au moment même où la porte s'était ouverte devant moi : j'avais commencé à me dire : « Ces étrangers! on a eu pour eux des larmes, des ravissemens, des quêtes abondantes; pour eux la bourgeoisie a fait chanter ses belles, aux jours où ils étaient encore heureux, n'ayant à braver que la mort des combats! Quand la ruine de leur patrie a été entièrement consommée, sur leur passage, on les a enivrés de fêtes, d'acclamations, de harangues; et, en leur honneur, on a prolongé des retentissemens d'émeute. Ils sont arrivés à Paris, animés de reconnaissance et confians : depuis Varsovie, ils n'étaient entrés dans aucune ville avec tant de joie : pendant quelque tems on a continué à s'empresser de les secourir, et le bourgeois attendri les a regardés passer avec la satisfaction d'un hôte qui a la conscience de remplir ses devoirs. Mais insensiblement leur nom a été moins fréquemment répété à la tribune, dans les salons, sur les places : on s'est accoutumé à les voir, on n'a plus tourné la tête; aujourd'hui on ignorerait ce qu'ils sont devenus, sans quelques artistes et quelques dames offrant des tableaux, des écrans, des vases peints, des bourses brodées, et sans un petit nombre de témoins fidèles de leur misère, de leur abandon, courant çà et là, proposant partout des billets de loterie à cinquante sols, et poursuivant chaque indifférent avec insistance. Cependant, malgré ce reste d'un zèle qui s'éteint, les fonds de la loterie se sont d'avance épuisés. A Paris, c'est à peine si l'on peut encore donner chaque matin le pain du jour à cinquante d'entre eux : les autres dérobent aux

(1) Cette exposition a eu lieu, pendant plusieurs mois, tous les samedis, rue Taranne, n° 12. On ne doit pas oublier que cette conversation est de beaucoup antérieure à la séance de la chambre des députés du 9 avril.

Digitized by Google

yeux leur détresse, leurs souffrances, leurs haillons, ne murmurent plus qu'à voix basse les souvenirs de leur patrie, renferment en leur sein des prières et des espérances désormais importunes, et fuient sans savoir de but à leur fuite, chassés d'exil en exil pour n'avoir pas su aimer la servitude, comme, il y a dix-huit siècles, le vieux peuple d'Israël pour n'avoir pas su reconnaître et aimer la liberté.

» Et maintenant, ajouta le jeune homme en se levant et en souriant dignement, tandis que je vous rappelle ces choses, l'art cesse d'occuper toute ma pensée. Adieu, j'entends un air de galope. Au revoir. »

III.

Digressions. — Opinion appuyée d'une autorité recommandable sur l'utilité des beaux-arts et spécialement de la musique.

Depuis quelques instans, j'avais rencontré plusieurs fois les regards du membre de la Société philotechnique; toute sa contenance exprimait, à ne s'y point méprendre, son ennui de l'isolement où l'avaient laissé les jeunes gens empressés aux quadrilles, et les hommes positifs qui entouraient la table d'écarté; je l'avais vu d'abord négligemment feuilleter en fredonnant un album composé de ces lithographies suspendues à tous les étalages, qui sont juste assez décentes pour ne pas être saisies et jugées à huis clos, et qu'ordinairement l'enluminure rend infâmes : il avait ensuite lu quelques pages d'une brochure avec des marques beaucoup trop bruyantes d'approbation. Aussitôt qu'il aperçut que j'étais seul, il s'approcha de moi, et, d'un même mouvement, me saluant à demi, se hâta de s'asseoir à ma droite. Dès ses premières paroles, qui renfermaient un éloge pour l'orchestre, il me fut aisé de pressentir qu'il était résolu d'entreprendre une dissertation sur le violoncelle peut-être, et sans aucun doute sur la musique : mais à son dessein j'en avais sur-le-champ opposé un autre; et j'étais fermement décidé, si je de-

Digitized by Google

vais être harangué une seconde fois, à n'entendre encore parler du moins que de Boulanger ou de peinture; je pensais toujours à mon article. Les hostilités commencèrent donc entre nous: ce fut un véritable duel, long et pénible; tous deux en garde, croisant et poussant nos deux pensées, les tournant, les choquant en tous sens, après dix minutes nous n'étions guères plus avancés qu'après notre salut. Je froissais mes notes avec impatience: mon adversaire, d'autant plus étonné qu'il ignorait la cause secrète de mon obstination, poliment indigné, étourdi de ses propres exclamations et de mes parenthèses, s'agitait sur son siége d'une manière douloureuse: à la fin il parut fatigué de ma résistance, et jeta un coup-d'œil oblique sur la lithographie que peu à peu j'avais attirée de son côté. Mais, hélas! je n'eus pas long-tems à me glorifier de mon triomphe. Voilà tout ce que j'ai pu saisir de ses remarques critiques sur le *Feu du ciel*, interrompues à chaque instant par des digressions qu'à grand' peine je parvenais à interrompre moi-même, et qu'il fallut bientôt, en désespoir de cause, laisser déborder de toutes parts.

Le dessin à son avis, disait-il, était fort beau et donnait une grande idée de l'imagination et de la science de l'auteur. Cependant il était porté à croire que M. Boulanger arriverait difficilement à enrichir son éditeur avec de telles compositions, qu'on peut rencontrer quelquefois avec plaisir dans des collections d'amateur, mais que personne ne se soucie de voir figurer dans son salon ou dans son cabinet de travail. Personnellement, il estimait qu'il lui serait peu agréable de ne pouvoir faire un seul pas chez lui sans se trouver en face d'un incendie et d'un monceau de cadavres. Il avait expressément défendu à sa fille d'imiter sur son piano les gémissemens et les extases de certains compositeurs allemands, et il ne souffrirait jamais que son neveu se permît de troubler le repos de ses locataires, en faisant grincer aux cordes de son violon les évocations infernales de Paganini. Il s'étonnait, que, lorsqu'il y a déjà tant de peines réelles dans la vie, il fût possible de se complaire à des tableaux

Digitized by Google

sanglans qui donnent le cauchemar, et à une musique qui crispe les nerfs comme ferait une machine électrique. Il ne pouvait plus entrer dans une exposition de peintures modernes sans trembler, l'expérience lui ayant appris à se défier même des petits cadres. Il se souvenait de plus d'une peinture placée à la hauteur du visage, mignardement bordée de feuilles et de treillis, attrayante de loin par la vivacité des couleurs, et où l'on découvrait avec surprise, en approchant, que l'artiste avait assemblé sur une surface de quelques pouces plus d'horreurs et de folies qu'on ne pourrait en imaginer dans un violent accès de fièvre. Un de ses amis avait compté à l'avant-dernier salon cent quarante-deux meurtres, près de soixante tentatives d'assassinat, et quatre suicides. Il ne comprenait pas cette monomanie sanguinaire, incendiaire, fantasmagorique, qui s'était emparée des artistes, lorsque tous pouvaient tenir si bien à l'aise dans le vaste champ de la saine peinture. N'a-t-on pas toujours besoin de tableaux de sainteté pour les églises de campagne, de graves tableaux d'histoire pour les avénemens au trône, pour orner les plafonds des chambres et pour meubler les châteaux royaux? N'est-ce pas une source inépuisable en profits et en succès que de bons portraits, bien ressemblans, aucunement flattés; des maisons de plaisance, des coteaux, des plaines et des moutons pour rafraîchir la vue; de jolies marines, quelquefois même avec des tempêtes d'une dimension raisonnable, pour les personnes qui n'ont pas la facilité d'aller au Hâvre voir la mer en nature; et encore de joyeux tableaux de genre, des écoles, des sacristies, des cuisines, des danses de singes, l'âne savant, des parties de promenade aux environs de Paris, des chasseurs, et mille autres sujets innocens?

En vérité, en vérité, M. Boulanger se perdrait à suivre la direction de M. Hugo. Une personne digne de foi lui avait assuré qu'il avait été jusqu'à peindre l'ours blanc de Han d'Islande, et il ne serait pas étonné qu'un jour il n'eût tenté de mettre en peinture cet horrible *Dernier jour d'un condamné.*

Digitized by Google

Il ajouta que c'était son opinion sincère qu'il venait de me soumettre, et qu'il avait découvert avec joie, un instant auparavant, l'expression fidèle de ses pensées en parcourant une revue allemande, dans un article « sur l'utilité des arts et sur la musique. » S'il n'avait pas craint de m'être importun, il aurait osé prendre la liberté de m'en lire quelques passages: il se proposait de se procurer un exemplaire de ce numéro pour le prêter ou le traduire à tous les musiciens qu'il connaissait.

Alors, le voyant saisir sérieusement la revue allemande, je compris qu'il avait réellement acquis un droit sur ma liberté, et qu'il en userait impitoyablement; je me couchai plus avant à l'oreiller du canapé avec un soupir étouffé, laissant courir mon crayon à sa fantaisie, ainsi que vous avez remarqué peut-être, sous les doigts de quelque personne de votre connaissance, se former de fort élégans dessins de broderie, bien que sa pensée et souvent ses regards fussent certainement dirigés ailleurs que sur le métier.

« Le but unique des arts (je passe sous silence, monsieur, diverses réflexions préliminaires de l'auteur), le but unique des arts, chacun le sait, est de nous faire passer quelques heures agréables, et de nous distraire des occupations graves qui méritent avant toutes choses notre attention et notre estime, parce qu'elles seules peuvent procurer la fortune et par suite la considération. Or aucun art ne remplit mieux ces objets que la musique. »

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton de voix si éclatant et si persuasif, qu'ils réussirent à attirer autour de nous trois ou quatre auditeurs.

« La lecture d'un livre de poésie ou d'un roman, eût-on la main assez heureuse pour en trouver un qui ne fût pas de nature à mettre en jeu l'imagination ou la sensibilité, deux sortes de vertiges, l'un de la tête et l'autre du cœur, que les hommes sages ont grand soin d'éviter, car les intérêts positifs en souffrent toujours; la lecture d'un livre de poésie ou d'un roman, dis-je, a cet inconvénient que l'on est presque obligé de penser à ce qu'on lit, opération intellectuelle que ne doit point nécessiter un

Digitized by Google

simple objet de délassement. La contemplation d'un tableau peut aussi parfois nous donner occasion de méditer, et d'ailleurs c'est un amusement de courte durée ; il n'y a plus de plaisir dès qu'on a deviné ce qu'il représente. »

Ici j'examinai attentivement la pantomime du traducteur : je soupçonnais un air radieux, un malicieux sourire, et je ne distinguai qu'un balancement de corps solennel, et un signe probable de satisfaction dans ses deux pieds, qui frottaient vivement le parquet. C'était décidément un excellent homme.

« Quant à la musique, c'est autre chose. A moins de faire partie du petit nombre des ennemis de cet art enchanteur, on reconnaîtra toujours qu'une composition raisonnable, pure de ces grands effets de voix et d'instrumens qui étourdissent et font mal aux entrailles, a le don de disposer notre esprit à un état délicieux de calme et de quiétude où nous ne sommes en aucune manière tentés de réfléchir, et où nos idées, s'il nous en arrive encore quelques-unes, sont à ce point légères et indistinctes qu'elles paraissent et disparaissent sans qu'il nous soit possible de les saisir au passage. J'irai même plus loin : qui nous empêche, pendant qu'on fait de la musique auprès de nous, de lier avec notre voisin un entretien sur la politique, par exemple, et d'atteindre ainsi à la fois un double but de distraction. C'est un conseil que je donne à nos lecteurs ; car la musique, on peut le remarquer dans nos concerts, la musique est très-favorable aux conversations. Lorsque les intervalles ne sont pas trop prolongés, tout le monde garde le silence ; mais les entretiens recommencent dès les premières mesures, et les voix s'élèvent ou s'abaissent graduellement selon que le bruit des instrumens eux-mêmes s'accroît ou s'affaiblit.

» Vraiment l'utilité de la musique est inappréciable. Entrez dans ce petit cercle de famille ; regardez ce père qui, fatigué des travaux de la journée, s'est assoupi et ronfle délicieusement entre les bras d'un large fauteuil au coin du feu. Ne doit-il pas ce doux repos à sa chère enfant, la jolie Rose, qui a étudié tout exprès pour lui la marche des Tartares et des variations sur l'air :

Digitized by Google

Le connais-tu, ma chère Éléonore? Ne les exécute-t-elle pas avec tant d'agilité que sa mère verse des larmes de joie sur les bas qu'elle tricote, et pense réellement que Rose est une demoiselle bonne à marier? Sans cette musique si heureusement appropriée aux sentimens de ceux qui l'écoutent, toute la maison ne serait-elle pas troublée par les aboiemens du petit chien et les cris des marmots?

» Mais votre cœur est peut-être insensible aux charmes de ce tableau touchant, triomphe de la simple nature? Suivez-moi dans ce salon où les yeux sont frappés par la clarté éblouissante de cent bougies. On ouvre les tables de jeu, on ouvre aussi le piano, et grâce à un choix de musique fait avec discernement, les personnes frivoles peuvent s'amuser sans incommoder celles qui se livrent à des plaisirs plus graves, à l'écarté, au whist ou au boston. Tous les morceaux ont ce caractère paisible qui convient aux passe-tems de société; aucun d'eux ne saurait causer la moindre distraction fâcheuse parmi les joueurs.

» Quels éloges enfin ne méritent pas nos grands concerts qui nous procurent le plaisir d'épancher au sein d'un ami nos secrètes pensées avec accompagnement de musique; qui permettent de s'abandonner long-tems avec sa voisine à une conversation pleine de charmes, conversation dont la musique même a fourni le prétexte; qui ménagent l'occasion de murmurer quelques douces paroles sous l'éventail de la dame que le cœur préfère, tandis que celle-ci, dont les réponses se bornent d'ordinaire à *oui* et *non*, encouragée par le bruit qui se fait autour d'elle, se hasarde à dire davantage.

» Les concerts sont un genre de distraction qui convient particulièrement aux hommes de cabinet, et qu'ils doivent préférer de beaucoup au théâtre. Les représentations théâtrales causent en effet trop souvent des émotions vives. On y est exposé d'ailleurs à s'habituer à une manière de voir poétique qui nuit singulièrement à la considération dans le monde et surtout dans les affaires....

» Ce ne sera pas, croyez-moi, l'une des moindres gloires de

Digitized by Google

notre siècle que cette rapidité avec laquelle le goût de la musique se répand chaque jour dans toutes les classes de la société. La plupart des parens regardent aujourd'hui la musique comme une partie indispensable d'une bonne éducation, et ils raisonnent sagement : il faut que les enfans l'apprennent même lorsqu'ils n'ont pour elle aucune disposition, aucune aptitude; ce qui importe, ce n'est pas qu'ils parviennent à acquérir une grande habileté, mais seulement qu'ils possèdent un talent agréable dont ils puissent au besoin se servir en société.

» Un avantage de la musique, avantage précieux qu'elle possède à l'exclusion des autres beaux-arts, c'est qu'elle est essentiellement chaste et qu'elle ne saurait exercer d'influence nuisible sur l'esprit de la jeunesse. Un censeur attestait hardiment, à l'honneur d'un instrument nouvellement inventé, qu'il ne renfermait rien de contraire au gouvernement, à la religion et aux bonnes mœurs : il n'est pas un seul maître de musique qui ne puisse, en conscience, certifier de même au papa et à la maman de son élève que, dans la nouvelle sonate qu'il donne à étudier à leur demoiselle, il ne se trouve pas une seule pensée contraire à la saine morale. Lorsque les enfans grandissent et commencent à entrer dans le monde, ils négligent la musique; cela est facile à comprendre; une pareille occupation est peu bienséante pour des hommes graves, et elle pourrait entraîner les femmes à oublier des devoirs importans de société ou des affaires de ménage qui réclament tout leur tems. Après un certain âge, il ne convient plus de goûter autrement le plaisir de la musique que passivement, c'est-à-dire en écoutant des enfans, ou des artistes de profession.

» Si l'on reconnaît la justesse de nos observations sur le caractère des beaux-arts et particulièrement de la musique, on doit concevoir sans peine que ceux qui sont assez fous pour consacrer leur vie entière à la culture d'un talent destiné uniquement à nous récréer, ne peuvent prétendre à occuper dans le monde qu'un rang très-subalterne; à parler sincèrement, ils n'y sont

Digitized by Google

même tolérés que parce qu'il faut bien se délasser des travaux importans de la vie par quelques bagatelles amusantes. Quoiqu'il soit douloureux de rappeler cette vérité, il faut donc avouer qu'aucun homme doué de bon sens ne saurait placer l'artiste le plus habile sur la même ligne qu'un teneur de livres expérimenté ou un bon contre-maître d'atelier : on ne pourrait même sans injustice le comparer à l'honnête artisan qui fait nos habits, ou qui rembourre nos fauteuils ; car enfin celui-ci songe à l'utile, tandis que l'autre n'a jamais en vue que l'agréable. Aussi personne n'ignore lorsque nous nous montrons polis, bienveillans même à l'égard des artistes, que c'est un effet de ce savoir-vivre et de cette complaisance qui nous portent souvent à badiner avec de petits enfans ou avec un bouffon qui nous divertit.

» Les gens qui s'adonnent exclusivement aux beaux-arts deviennent presque toujours des rêveurs dignes de pitié. Quelquefois même ils tombent dans une espèce d'aliénation mentale fort dangereuse, ce qu'il est facile de reconnaître à leurs discours. Dans leurs accès, ils affirment sans rire que les arts élèvent et épurent les ames, qu'ils sont la source des pensées et des actions grandes et généreuses, et que sans les arts l'existence ne serait qu'un ignoble combat entre des intérêts matériels. Mais il est surtout curieux d'entendre les extravagances de ceux d'entre eux qui se croient musiciens. La musique, disent-ils, c'est le plus sublime et le plus romantique des beaux-arts ; c'est le langage vague et mystérieux dont se sert la nature pour se révéler au cœur humain. Il semblerait en vérité que ces pauvres insensés causent familièrement avec les arbres, les fleurs, les animaux, les pierres, que sais-je ? N'en voit-on pas même plusieurs que la démence aveugle jusqu'à leur montrer dans les jeux frivoles du contrepoint, qui certes n'ont jamais égayé personne, « une combinaison merveilleuse pour faire vibrer les cordes de la sensibilité ? » Le talent, ou dans leur idiome, le génie de la musique, anime, échauffe, enflamme le sein de l'artiste ; et il le dévorerait si le principe terrestre, prosaïque, cherchait à en étouffer les célestes étin-

Digitized by Google

celles. Parlent-ils des hommes de bon sens qui jugent sagement, ainsi que nous, la valeur réelle des beaux-arts ; ils les appellent des ignorans, des profanes, indignes de pénétrer dans le sanctuaire où la vie humaine se divinise. Ce dernier trait ne suffirait-il pas pour convaincre les plus incrédules du désordre de leur raison? Je vous le demande, le propriétaire, le rentier, qui mangent honorablement leurs revenus en faisant travailler les ouvriers, et que chacun entoure d'un respect mérité, ne sont-ils pas des citoyens bien plus utiles et bien plus heureux que l'artiste qui prétend, avec ses rêveries creuses, nous inspirer de grands sentimens, et qui meurt dans son galetas sans avoir fait gagner un sou aux marchands? Ils ont beau dire que l'enthousiasme poétique les élève au-dessus du vulgaire, et les rend insensibles aux privations matérielles. Eh! le monarque des Petites-Maisons, fier et glorieux de la couronne de paille dont il ceint sa tête, est heureux aussi à sa manière! La meilleure preuve qu'il n'y a rien au fond de ces balivernes, et qu'elles n'ont été inventées que pour imposer silence au remords de n'avoir point travaillé à quelque chose de solide, c'est qu'il est extrêmement rare de voir quelqu'un se livrer aux arts par la seule impulsion de sa volonté : les artistes sortent en général de la classe pauvre, et jamais un jeune homme ne se fait peintre ou musicien lorsqu'il peut vivre de ses rentes. Issus de parens obscurs, misérables, souvent de fous de la même espèce qu'eux, le besoin, l'occasion, le peu d'espérance qu'ils ont de réussir dans un métier utile, les pousse dans cette triste carrière, et l'avenir est là pour les faire repentir amèrement de leur sorte exaltation. Si une bonne famille, une famille riche, avait le malheur de posséder un fils organisé spécialement pour les beaux-arts, ou dont «le sein, pour employer l'expression de nos visionnaires, fût embrasé du feu sacré,» si l'on découvrait en lui les symptômes du mal des artistes, il n'y aurait qu'un seul remède. Il faudrait qu'un précepteur prudent lui fît observer une diète intellectuelle très-sévère, qui consisterait principalement dans une abstinence complète de tous les ouvra-

Digitized by Google

ges composés à la façon de Byron, de Goethe, de Schiller ; dans un exil rigoureux de tout endroit où il pourrait entendre une composition de Mozart, de Beethowen, etc. Il faudrait encore l'entretenir fréquemment de l'infériorité naturelle des arts dans l'ordre social, de la situation précaire des artistes, considérés surtout comme instrumens de plaisir. On ramènerait par ces moyens dans la bonne voie le jeune homme égaré, et l'on parviendrait à lui inspirer pour les arts et pour ceux qui les professent un mépris qui le garantirait à l'avenir contre les invasions du délire poétique.

» Quant aux pauvres artistes, qui ne sont point encore tout-à-fait incurables, je crois leur rendre un véritable service en leur conseillant, s'ils ne peuvent s'arracher entièrement à une carrière sans utilité et sans but, de consacrer chaque jour deux ou trois heures à apprendre un état quelconque ; de cette manière ils rendront du moins quelque service à la société, et, dans le monde, ils occuperont un rang, si obscur qu'il soit. Un connaisseur m'assure que j'ai des dispositions pour broder les pantoufles, et je ne suis pas éloigné de donner un salutaire exemple à mes confrères les artistes, en me mettant en apprentissage chez notre voisin, maître Simon, fabricant de pantoufles, et qui d'ailleurs est mon parrain.

» En relisant ce que je viens d'écrire, il me semble que la démence de quelques musiciens y est dépeinte avec une vérité frappante ; et ce n'est pas sans une secrète terreur que je me sens des rapports de ressemblance avec eux. Le malin esprit me dit à l'oreille que plus d'une phrase tracée avec bonhomie pourra paraître à des esprits prévenus une ironie. Cependant, je le déclare en terminant, je n'ai eu d'autre intention que de tancer vertement les barbares qui traitent de vaines piailleries la musique de famille enseignée à nos enfans, et qui ne veulent d'harmonie que celle qui nous agite ou nous torture par de turbulentes émotions. A ces dangereux ennemis de la paix intérieure de l'ame, je crois avoir démontré que, dirigée par les lois d'un goût

Digitized by Google

délicat, la musique, au lieu de nous secouer brutalement des pieds à la tête, comme ils le voudraient, doit charmer nos instans de loisirs, et dissiper la lassitude de notre intelligence. Ainsi renfermée dans de justes limites, elle remplira parfaitement l'unique destination des beaux-arts, et méritera d'occuper parmi eux la première place. »

Il y eut un murmure général d'approbation dans la salle. Les dames qui, pendant toute la soirée, avaient orné de leur cercle immobile comme d'un feston les draperies du salon; les notaires et les avoués qui avaient perdu leur dernière pièce d'or, les grands parens que le sommeil commençait à gagner, s'étaient groupés autour de nous.

— Eh bien! monsieur, s'écria le traducteur bénévole avec un enthousiasme dont jamais je n'aurais osé l'accuser. Ne pensez-vous pas que les peintres, aussi bien que les musiciens, peuvent tirer un grand profit de cet article. Va, digne et excellent artiste! ces pages t'assurent l'estime et la reconnaissance de tous les véritables amis de l'art? Quel scrupule t'a empêché de signer, modeste écrivain? Que ne donnerais-je pas pour connaître ton nom!

— Je puis vous le dire, monsieur; le directeur de cette Revue a emprunté certainement la dissertation que vous venez de lire au célèbre Hoffmann, l'auteur du *Pot d'or*, de la *Biographie du maître de chapelle Kreisler*, et de l'*Elixir du Diable*.

— Diable!.... se dit tout bas le membre de la société philotechnique, et après un moment de silence: —Il faut donc qu'il ait eu vers la fin de sa vie un jour lucide. Cet acte de contrition m'a touché jusqu'aux larmes.—Et il ferma le livre.

Si l'on me demandait, comme au tribunal, de conclure et de dire ce que je pense du *Feu du ciel* de M. L. Boulanger, de

Digitized by Google

l'art en général, et en particulier de la peinture; confus, je répondrais que depuis un mois pas une seule idée n'a remué au fond de ma tête, pas un seul battement de cœur ne m'a ravi ou attristé, et que je n'ai songé qu'à rapporter de mon mieux ce que j'ai vu et entendu, un soir de cet hiver, devant une table couverte de livres et d'albums, tandis qu'on jouait à l'écarté près de moi et qu'on dansait dans la salle voisine.

ÉDOUARD CHARTON.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIVRES ÉTRANGERS.

EUROPE.

GRANDE-BRETAGNE.

57. GLEANINGS IN NATURAL HISTORY. — *Observations sur l'histoire naturelle glanées çà et là, et souvenirs locaux*, par EDWARD JESSE, Esq., surveillant des parcs de sa majesté, suivies de renseignemens et instructions pour le pêcheur à la ligne. Londres, 1831; John Murray, Albemarle-street.

INSTINCT DES ANIMAUX.

Je crois que nous avons en France peu de ces ouvrages où la science s'humanise, et où, mettant de côté les systèmes, les méthodes, les mots latins et grecs qui effraient le vulgaire des lecteurs, elle vient, conteuse et amusante, vous faire aimer toute la création, animaux, arbres, pierres; elle trouve partout des charmes; car chaque objet en cette terre, dont nous n'apprenons pas assez à jouir, chaque objet n'a besoin que d'être regardé pour être aimé : dans tous il y a de merveilleuses beautés, et, au fond de tout, je ne sais quelle secrète sympathie que nous avons appelée poésie, et qui remue le cœur et mouille les yeux. L'ouvrage de M. Edward Jesse n'est pas un de ceux qui m'aient le plus frappé dans le peu de livres que j'ai glanés moi-même au milieu des milliers d'ouvrages de ce genre dont les bibliothèques anglaises sont remplies. Peut-être l'auteur de ces observations sur l'histoire naturelle y insère-t-il trop de choses connues, entre autres sur l'instinct des animaux : chacun de ceux qui aiment à observer pourrait citer des traits aussi remarquables que ceux qu'il raconte, et tout-à-fait ignorés. Je me serais trouvée heureuse, pour ma part, de fournir à ce glaneur, qui a néanmoins rassemblé bon nombre de faits intéressans, de remarques curieuses, l'histoire d'un renard de mon pays, poursuivant un lièvre dans des rochers, et qui, sautant après lui une petite palissade, manqua son coup, retomba,

Digitized by Google

et quand il eut, en reprenant son élan, franchi l'obstacle, ne trouva plus sa proie : elle avait disparu dans un taillis, un terrier, je ne sais. Honteux de sa maladresse, le renard revint sur ses pas la queue dans les jambes, et, par forme d'étude, sauta à plusieurs reprises le petit mur jusqu'à ce qu'il le fît avec assez de facilité pour ne plus craindre semblable mésaventure. M. Jesse parle aussi de l'admirable intelligence des oiseaux à placer leurs nids hors d'atteinte. Il y a peu de personnes qui n'aient pu voir les hirondelles, quand elles reviennent au nid du précédent printems, suspendu à quelque corniche, à quelque bord de toit, voler long-tems autour, et l'abandonner tristement lorsqu'une nouvelle construction, une galerie, un auvent, une fenêtre ouverte récemment, rendent les abords de leur antique demeure plus facile. J'ai connu un corbeau (l'expression a l'air étrange; mais, quand un animal montre un si prodigieux instinct, on peut presque avouer la connaissance); j'ai connu un corbeau qui avait artistement bâti son nid sur une haute girouette, le construisant de telle façon que, tournant avec la girouette, jamais il ne présentait son entrée au vent. Toute la tribu ailée lui disputait chaque année son petit palais, qu'il défendait avec autant de bravoure qu'il avait montré d'intelligence à le bâtir.

C'est souvent dans les travaux de nos savans que les auteurs anglais s'approvisionnent pour tant d'ouvrages qui popularisent la physique, la chimie, l'histoire naturelle. Les Élémens de M. Duméril sont, en cette dernière partie, une mine bien précieuse à fouiller; mais les adeptes seuls s'occupent de ces choses, et la plupart des gens du monde, et surtout des femmes, en sont en France, en fait de physique et de chimie, aux quatre élémens, et en zoologie ressemblent à un homme de beaucoup d'esprit de ma connaissance qui, rompant en visière avec toute la création, n'admettait que deux variétés parmi les êtres vivans, et divisait, comme Noé, tous les animaux en bêtes *nettes* et en bêtes *non nettes*, ne voulant, en aucune manière, entendre parler de la seconde division, qui comprenait tous les êtres animés, hors l'homme et le cheval.

58. The british dominions in North-America. — *Description topographique et statistique des possessions britanniques dans l'Amérique du Nord*, par J. Bouchette. Londres, 1831; Colburn et Bentley. 2 vol. in-4°.

On trouve, dans cet ouvrage, des détails statistiques fort étendus sur le Haut et le Bas-Canada.

Digitized by Google

59. DOMESTIC MANNERS OF THE AMERICANS. — *Mœurs domestiques des Américains*, par mistriss FRANCES TROLLOPE. Londres, 1832; Whittaker, Treacher et compagnie, Ave Maria lane. 2 vol. in-8°.

MŒURS AMÉRICAINES — MISS WRIGHT.

Cet ouvrage est une nouvelle preuve que le pauvre *Jonathan*, ainsi que l'Anglais appelle l'Américain, n'a rien à gagner à se faire peindre par *John Bull*. Mistriss Trollope envisage les États-Unis du point de vue le plus étroit et le plus aristocratique; et si, comme je le crois, le mensonge n'est autre chose qu'un seul côté de la vérité, la politesse me défend de qualifier les observations du délicat tourriste pendant son séjour de trois ans en Amérique. Certes il y a de l'esprit, de la vivacité, de la finesse dans ces pages; mais c'est chose pénible, pour une ame droite, de voir ces qualités s'isoler de toute bienveillance, de toute largeur de jugement : deux volumes de raillerie et de petite médisance de bonne compagnie sur un immense pays, ses institutions compliquées, ses coutumes, ses mœurs nationales, sa moralité, ses vices et ses vertus, confondant tout ensemble sous un épais vernis de ridicule, c'est à la fois trop frivole et trop lourd.

L'auteur anglais n'en est pas à sa première tournée, ni à son premier ouvrage. Venue en France, lorsque la paix ouvrit nos villes aux essaims voyageurs de la Grande-Bretagne, pour *observer* et pour *peindre;* trois jours à Paris, où l'on ne savait pas encore faire du thé, épuisèrent sa patience : les larmes coulèrent en abondance de ses yeux, et elle s'enfuit en sanglottant (1) de ce désert d'hommes, où l'on ne pouvait, dans un hôtel garni, avoir de l'eau bouillante! L'axiome que mistriss Trollope, a retenu dans son court séjour parmi nous, donnera une idée de la libéralité de ses sentimens. Ce qu'elle entendit dire de plus juste sur la police, si active à cette époque, sur les gendarmes, présens en tous lieux, ce furent ces paroles qu'elle cite avec amour : « Croyez-moi, madame, il n'y a que ceux à qui ils ont à faire qui les trouvent de trop. »

Ce qu'il y a de fort singulier, c'est qu'avec ses opinions aristocratiques, son amour du confortable, sa prétention à ne pouvoir vivre hors de l'at

(1) *Historique*, comme disait madame de Genlis.

Digitized by Google

mosphère ambrée de la bonne compagnie, et à se rouler toujours comme la nymphe du papillon dans la même brillante coque de soie, mistriss Trollope se soit accolée à miss Frances Wright, pour se rendre en Amérique. Un tiers aurait certes pu recueillir nombre de choses curieuses dans la conversation de ces deux dames; et, regardant alternativement le Nouveau-Monde par les lunettes de chacune d'elles, il eût cru voir deux mondes différens. Miss Wright, poussée par un enthousiasme peut-être un peu irréfléchi, mais noble, mais grand, plein d'un dévoûment touchant, quoique exagéré, courait vouer sa fortune, et, ce qui est bien autre chose, sa vie à l'amélioration d'une société qu'elle admirait cependant de toute son ame : mais elle ne voulait pas d'esclaves sur la terre de liberté, et se plaçant sur les confins du monde civilisé, loin de toute habitation, elle voulait fonder une colonie de nègres affranchis par degrés, tandis que mistriss Trollope allait comparer la grossièreté américaine au raffinement anglais : l'affreux pays, où l'on ne peut se procurer un domestique (car personne n'y veut servir), à l'état civilisé où le ministre sait au juste le prix de chacun des sujets de sa très-gracieuse majesté. Les points ridicules de la société des États-Unis sont plaisamment contés par elle; plusieurs des défauts qu'elle reproche aux Américains sont justement accusés; mais, ne voyant que les défauts et les exagérant, elle fait naître des avocats à ceux qu'elle attaque. Pour donner quelque idée de son style, je citerai quelques mots sur les réunions de Cincinnati, où l'on verra sa manière, car elle n'en a qu'une, d'envisager le pays qu'elle décrit :

« La difficulté de se procurer des domestiques étant si grande, il est évident que les dames, élevées au milieu des occupations du ménage, ne peuvent avoir le loisir de développer leur esprit, qui, en effet, est hors de question; et, vu cette circonstance, il est plus surprenant d'en trouver quelques-unes agréables, qu'il ne l'est qu'aucune ne soit très-instruite. Mais, quels que puissent être les talens des personnes qui se rencontrent ensemble en société, la forme même, la tenue, l'arrangement d'une société sont de nature à paralyser toute conversation; les femmes se groupent invariablement à un coin de la chambre et les hommes à l'autre; et, pour rendre justice à Cincinnati, je dois reconnaître que cet arrangement n'est, en aucune façon, particulier à cette ville, ou au côté occidental des monts Alléghanis. Quelquefois une faible tentative de

Digitized by Google

musique amène une réunion partielle; un petit nombre des plus audacieux jeunes gens, enhardis par l'idée du bel effet de leurs cheveux bouclés et de leur veste neuve, s'approchent du forté-piano, et commencent à murmurer quelques mots aux jolies petites miss, demi-formées, qui s'occupent à supputer ensemble combien de leçons de musique elles ont eues. Quand la maison est assez riche pour avoir deux salons, le piano, les petites miss et les minces jeunes messieurs sont abandonnés à eux-mêmes; et dans ces occasions le son du rire est fréquemment entendu parmi eux. Mais le destin des grands personnages, délaissés dans l'autre chambre, est en pareil cas lamentable. Les hommes crachent, parlent d'élection, du prix des produits, et crachent encore. Les dames examinent réciproquement leur toilette, jusqu'à ce qu'elles en sachent par cœur toutes les épingles; parlent du dernier sermon, sur le jour du jugement, du ministre un tel, ou des nouvelles pilules, pour les digestions difficiles, du docteur tel autre, jusqu'à l'annonce du thé. Oh! alors elles se dédommagent, se consolent de toute la peine qu'elles ont eu à se tenir éveillées, en prenant plus de thé, de café, mangeant plus de pâtisseries chaudes et de flan, galettes, tartelettes, darioles, pâte ferme et pâte feuilletée, pêches conservées et concombres confits, jambons, dindes, bœuf fumé, sauce aux pommes, huitres marinées, qu'il n'en fut jamais préparé dans aucun pays du monde connu. Après ce repas solide, tous retournent au salon, où il m'a toujours paru qu'on restait aussi longtems qu'il était possible de se supporter mutuellement, et alors il y a levée en *masse*. — Manteaux, chapeaux, châles, et tout le monde part. »

Mistriss Trollope déplore le malheur, plus grand encore, de ceux des États où l'esclavage est aboli. A ses yeux la marque d'une civilisation distinguée, raffinée, c'est la démarcation fixe et inaltérable des rangs; et les relations les plus agréables sont celles du maître avec l'esclave, du seigneur avec le valet. Elle respire quand elle voit un domestique, ou un esclave, et si, au chagrin qu'elle témoigne de ne point trouver de religion dominante en Amérique, vous la croyez zélée épiscopale, blessée dans sa croyance, rassurez-vous: les gens de bonne compagnie n'ont aucun de ces sentimens qui brûlent l'ame, la foi, le patriotisme, la charité. Non, non. Ils ont de la philantropie et de la grâce, ne *crachent* point, se mouchent peu, mangent délicatement, et ne demandent

Digitized by Google

une religion établie que pour la tranquillité des braves gens qui sont disposés à n'en pas avoir du tout.

60. The Cromwellian diary. — *Le Journal de Cromwell, et celui de Thomas Burton*, membre du parlement sous les protecteurs Olivier et Richard Cromwell, *depuis* 1656 *jusqu'en* 1689; publié pour la première fois d'après le manuscrit autographe, avec *des notices historiques et biographiques*. Londres, 1830; Colburn et Bentley. 4 vol. in-8°.

Cet ouvrage contient d'utiles documens sur une partie de l'histoire d'Angleterre qui excite toujours vivement l'intérêt, et sur un homme dont la vie privée n'est pas moins curieuse que la vie publique.

61. The life and death of lord Edward Fitz-Gerald. — *Vie et mort de lord Edward Fitz-Gérald*, par Thomas Moore. Londres, 1831; Longman et comp. 2 vol in-8°.

ÉPISODE DE L'INSURRECTION D'IRLANDE EN 1798.

Ce ne sont point récits d'un intérêt purement local que ces histoires des obscures conspirations, des sourds tremblemens de terre de l'Irlande. C'est dans cette petite île opprimée que s'est dessinée avec le plus d'unité le caractère d'opposition de notre époque, incarné, en quelque sorte, en la personne d'O'Connel. C'est aussi là que s'est le plus long-tems conservé l'esprit de chevalerie et d'aventure; l'opposition de nos jours est moins guerrière, moins franche en son allure, mais aussi énergique, aussi violente peut-être, sous des formes plus pacifiques; ou, du moins, elle marche plus sûrement à la conquête que l'esprit de rébellion des tems passés. Celui-ci ayait la témérité d'une avant-garde; toujours l'épée au poing, réclamant l'aide de l'étranger armé, il poursuivait par des moyens tout physiques l'établissement d'idées tout abstraites, et marchait d'échecs en échecs. Souvent il rendit pour un moment des forces au pouvoir, son ennemi, en le forçant, par des attaques inconsidérées et faites à l'étourdie, à rallier les intérêts, tout prêts à se détacher du gouvernement dans les tems de calme, parce qu'alors il en est l'explorateur, au lieu de les protéger et d'être leur lien.

Les défenseurs des opprimés, les Don Quichotte des peuples, ont été généralement des hommes d'esprit généreux, dont les ames ardentes

Digitized by Google

et tendres saignaient à l'aspect des misères publiques, et qui, dès l'enfance, s'étaient épris des vertus mortes des tems antiques, et de ces noms sonores qui s'embellissent, comme les collines à l'horizon, comme les sons dans la montagne, par la distance et l'écho. Ils rêvaient les vieilles républiques, oubliant que leur aristocratie pesait sur un monde d'esclaves : ces hommes, tels que Fitz-Gérald, voulaient faire le bien du peuple, ne demandaient qu'à sacrifier leur vie pour l'affranchissement de la patrie, et n'ont su que mourir au bruit discordant des chaînes qu'ils avaient secouées. C'étaient des hommes d'action et non de conduite, qui n'auraient jamais pu appliquer leurs théories ; et il est heureux peut-être, pour eux comme pour leur pays, qu'ils aient échoué dans des tentatives généreuses. Ce n'est pas tout qu'être plein de loyauté et d'ardentes sympathies, ce n'est pas tout que se dévouer ; on détruit, mais on ne bâtit pas avec le sabre. Mahomet, je crois, seul entre les législateurs, y a eu recours ; mais non de prime abord. Il persuada avant de conquérir, et s'assura que des masses le comprenaient avant de pousser une partie de ses tribus contre le monde. Je ne m'étonne pas que les populations paisibles de notre tems hésitent quand, pour appel au bonheur, à l'abondance, que la paix tient en son giron, on brandit les armes, on bat le tambour devant elles.

Fitz-Gérald était le cinquième fils du premier duc de Leinster, et d'une fille du duc de Richmond. Il montra de bonne heure une ame tendre et dévouée, un courage tout guerrier, et des opinions irlandaises et indépendantes. Il se distingua cependant, avant l'âge de vingt ans, dans la malheureuse guerre d'Amérique. On lui avait donné une lieutenance ; il devint aide-de-camp de lord Rawdon, et, déjà adoré de sa famille, se fit chérir de ses nouveaux camarades. Le général Doyle, alors officier dans le même état-major, disait n'avoir jamais connu jeune homme plus aimable. « Ses manières ouvertes et franches, écrivait-il, sa bienveillance universelle, sa gaîté cordiale, sa valeur presque chevaleresque, et, par-dessus tout, son ton simple et sans prétention en font l'idole de tous ceux qui servent avec lui. »

Membre du parlement irlandais à son retour, puis élève à Woolwich, Fitz-Gérald ne passa pas son tems, comme la plupart des jeunes gens de sa caste, à courir après la satiété. Ses joies étaient celles du foyer domestique : ses lettres à sa mère sont d'un fils tendre et de

Digitized by Google

mœurs les plus douces et les plus aimables. Mêlé à la brillante opposition de cette période, aux Grattans, aux Currans, « dernières et éclatantes gloires du crépuscule de l'Irlande, » il semble avoir puisé ses premières idées d'affranchissement pour sa patrie dans le dernier parlement national qui précéda l'union. Ces sentimens couvaient dans son ame quand, pour distraire un amour malheureux, il alla errer de nouveau dans les solitudes du Nouveau-Monde. Il est impossible de ne pas donner quelques extraits des lettres qu'il écrivit à cette époque, et où se dévoile tout entière cette ame tendre et douce, poussée par les dispositions les plus sympathiques et les plus généreuses aux mesures et aux projets les plus violens. Il s'adresse presque toujours à sa mère; et voilà la peinture qu'il lui fait d'un Philémon et Baucis d'Amérique, qu'il découvre, loin des villes et des villages isolés au milieu des forêts.

« Je suis arrivé à un petit établissement sur le bord de la rivière. C'est le fruit du travail d'un seul couple. Le vieillard a soixante-douze ans, la bonne femme soixante-dix. Ils sont là depuis trente ans : ils y vinrent avec une vache, trois enfans et un domestique. Il n'y avait pas créature vivante à soixante mille d'eux. La première année ils vécurent du lait de la vache et d'herbes des marais : la seconde année ils parvinrent, avec le produit de leurs peaux de daim et du poisson de leur pêche, à acheter un taureau. De ce moment ils prospérèrent; maintenant, il y a cinq fils et une fille, établis chacun dans sa ferme, sur le bord de la rivière, dans un rayon de vingt milles, tous dans l'abondance et le bien-être. Le vieux couple vit seul dans la petite cahutte de bois qu'ils ont bâtie, et dans laquelle ils s'établirent tout d'abord, à une distance de deux milles de quelques-uns de leurs enfans. Ce sont ces mêmes enfans qui cultivent le jardin des vieillards, et qui leur fournissent, chacun à proportion de la part de terrain qu'il a retenue pour sa propre culture, le beurre, le blé, la viande, etc., de sorte que les vieilles gens n'ont à s'inquiéter que de la tenue de la petite maison dont ils ont fait une sorte d'auberge, plus pour s'assurer la compagnie du peu de voyageurs qui passent par là que par amour du gain.

» Je fus obligé de passer un jour avec le bon vieux couple, la marée, nécessaire pour remonter la rivière, n'étant arrivée que le lendemain matin. Ce fut, je crois, une des plus singulières, comme une des plus agréables journées de ma vie. Je voudrais pouvoir vous la décrire,

Digitized by Google

mais impossible, si votre imagination ne vient à mon aide. Voyez-moi, très-chère mère, arrivant sur le midi par le tems le plus chaud, à une petite chaumière au bord d'un fleuve rapide, tout encaissé de bois. Pas une maison en vue. Voyez une petite vieille, rangée, proprette, filant, tandis qu'un vieillard, tout pareil, sarcle ses planches de salade. Nous avions remonté la rivière l'espace de dix milles sans apercevoir autre chose que des bois. Le vieux couple, à notre arrivée, devint aussi actif que si chacun n'avait eu que vingt-cinq ans. Le bon homme apportant le bois et l'eau, la dame faisant frire le lard et les œufs. Tous deux parlant beaucoup, disant leur histoire, telle que je vous l'ai racontée : comment ils avaient passé là trente ans ; comment leurs enfans étaient établis, et quand l'un d'eux tournait le dos, l'autre remarquait combien celui-là était devenu vieux! et, en même tems, ils étaient toute tendresse, complaisance et amour l'un pour l'autre.

» Quel contraste ensuite entre le tracas du jour et la douce quiétude de la soirée ! quand, l'excitation d'esprit des bons vieillards calmée, ils commencèrent à sentir le poids de la journée et de leur petit surcroît de travail! Ils étaient assis paisiblement à la porte, à cette place où ils avaient vécu trente ans ensemble ; la tendance sérieuse de leurs physionomies pensives et satisfaites était accrue par l'âge et la vie solitaire qu'ils avaient menée; le site était riant, tranquille, mais sauvage; pas une habitation, excepté cette cabane. Pas une créature vivante, hors moi, Tony et notre guide assis avec nos vieux hôtes sur le même tronc d'arbre. Je songeais aux scènes que j'avais quittées..., à la distance immense qui me séparait de tout ce que j'aimais. Quelle différence de la vie qui m'était réservée à celle de ce vieux couple!... Qui sait? Peut-être, à leur âge, mécontent, désappointé, misérable, souhaitant le pouvoir...! Ah chère bonne mère, si ce n'était vous, je crois que jamais je n'aurais revu mon Irlande!... Au moins pensais-je ainsi dans le moment. »

Le duc de Richmond, oncle de Fitz-Gérald, avait obtenu une promotion pour le jeune militaire à son arrivée, et le commandement de l'expédition préparée contre Cadix : d'un autre côté son frère, le duc de Leinster, l'avait fait porter député du comté de Kildare. Le gouvernement exigeait qu'il se séparât de l'opposition; il pouvait du moins résigner sa place; il ne le voulut pas, et opta pour la députation.

Digitized by Google

Le ministère, en le privant même du grade et des appointemens qu'il avait gagné par ses services et en exposant sa vie, ajouta l'aiguillon d'un ressentiment personnel aux mécontentemens patriotiques qui avaient jeté lord Edward dans l'opposition. Le jeune député se lia de plus en plus avec les whigs, Sheridan, Fox : et un voyage en France, en 1792, acheva d'exalter ses idées républicaines. Il vécut à Paris sous la tutelle de Tom Paine, renonça publiquement à ses titres pour celui de citoyen, et, épris de Pamela, fille adoptive de madame de Genlis, l'épousa à Tournai, ayant pour témoins de son mariage Louis-Philippe et son père le duc d'Orléans. Revenu à Dublin avec sa femme, heureux dans ses affections de famille, il se passa encore trois ans avant qu'il eût le courage de mettre en terrible enjeu, dans un combat à mort pour le salut de sa patrie, une vie si pleine de bonheur et d'espérance.

L'Irlande gémissait cependant sous la plus effroyable terreur ; la France offrait son exemple et des secours aux populations opprimées ; l'association des Irlandais-Unis s'était formée, de nombreux clubs patriotiques lui prêtaient leurs cris, et loin d'alléger la charge de ceux qui se plaignaient, le gouvernement s'efforçait d'écraser les mécontens sous le poids. Le parti aristocratique, qui régnait alors en Angleterre, aujourd'hui que son pouvoir est ébranlé, conseille de déporter un peuple qui demande du travail et à vivre, des pauvres qui veulent un abri et du pain : qu'on juge de sa conduite alors qu'il était tout puissant. « Pendant plus d'un siècle l'Irlande saigna comme une victime égorgée, » dit Grattan. La conspiration s'étendait sur l'île comme un vaste réseau, et Fitz-Gérald se contentait encore de défendre ses compatriotes du haut de la tribune. Ses lettres, écrites de sa maison du comté de Kildare où « sa chère femme plantait des pois de senteur et de la mignonnette, où un petit service à thé, en porcelaine, cadeau de sa mère, les rendait si joyeux, » sont remplies des douces et casanières sensations du ménage. Il s'y complaît à parler des deux pelouses qu'il a semées devant sa porte, de la haie de chèvre-feuille et d'aubépine qu'il a plantée, de ses couches de fleurs, et du plaisir, « par une froide soirée d'hiver, de s'asseoir près du feu de tourbe, après avoir fait rentrer ses poules, couvert ses couches et ses espaliers, s'établissant là, un bon livre à la main, entre *Pam* et le petit nourrisson. » Malgré la pitié, malgré cette secrète ambition qui accompagne presque toujours une activité géné-

Digitized by Google

reuse, il eut peine à quitter tout cela, et le cœur saigne quand on met en regard de ces douces vertus, de ce tranquille bonheur, la déplorable fin de Fitz-Gérald.

Devenu enfin l'un des chefs d'une conspiration, dénoncée par un de ses membres (un négociant, qui échappa à une faillite en vendant le secret et la vie de ses compatriotes), Fitz-Gérald fut aussi trahi, et découvert dans la maison où il s'était caché. Il se défendit comme un tigre, s'élança de son lit sur l'officier qui le sommait de se rendre, blessa trois hommes à mort, reçut une charge de pistolet, à bout portant, dans le bras, et continuait de lutter encore, quand il fut renversé par une escouade de soldats, lié et porté en prison. Il y mourut de ses blessures, et des barbares traitemens des vainqueurs. Non contens d'interdire à un homme presque mourant la vue et les soins consolans de sa famille, ils eurent la cruauté de pendre un de ses complices, presque sous ses yeux. Il entendit le bruit de l'exécution, et sa patience et sa raison l'abandonnant à la fois, il tomba dans un délire furieux, et ne reprit ses sens que peu avant sa mort. Ce fut alors seulement, deux heures avant d'expirer, qu'il lui fut permis d'embrasser son frère.

Le récit de M. Moore a plus de chaleur et de verve que les nombreuses biographies qu'il a données jusqu'ici. On sent que dans les jours de sa jeunesse il a partagé les émotions patriotiques qui ont dévoré la vie de Fitz-Gérald, et qu'en écrivant l'histoire du rebelle il a retrouvé pour l'Irlande des battemens de cœur, que depuis long-tems il avait calmés au milieu des fêtes de Londres et des nuages d'encens prodigués au poète gracieux, musqué, qui toujours est couronné de roses, qui toujours tient à la fois la lyre et la riante coupe en main.

62. The Romance of history. — *Le Roman de l'histoire en Italie*, par Charles Macfarlane. Londres, 1832; Bull. 3 vol. in-12.

Recueil de scènes intéressantes qui se rattachent à l'histoire d'Italie : plusieurs ont été écrites sur les lieux mêmes et en présence des événemens; les autres, d'après des notes prises par l'auteur pendant ses voyages.

Digitized by Google

63. FRANCIS THE FIRST. — *François premier*, drame historique, par FRANCES ANN KEMBLE. *Troisième édition*, Londres, 1832; John Murray. In-8°, broché et doré sur tranches; prix, 6 fr. 60 c.

DÉBUTS LITTÉRAIRES.

Trois éditions en quelques jours valent tous les éloges, quand elles ne sont pas une spéculation; et le nom de M. Murray est une garantie certaine contre tout soupçon de charlatanisme. Cependant, quoiqu'il y ait des choses très-remarquables dans la pièce de la jeune et belle actrice, dont le nom est déjà célèbre à plus d'un titre dans sa patrie, son extrême jeunesse, à l'époque où elle écrivit ce drame (elle n'avait alors que dix-sept ans), et sa juste réputation au théâtre, n'ont point été tout-à-fait étrangères au brillant accueil que son poème a reçu du public. On a applaudi à son œuvre comme à elle-même; mais il y a des promesses assez riches dans le *François premier* pour justifier cet élan d'enthousiasme. Voilà le second essai dramatique d'une jeune Anglaise que je vois, s'écartant de la route des tragédies du jour, remonter vigoureusement vers Shakespeare et arborer les vives couleurs, s'empreindre de la manière fortement accentuée de ce père du drame. Les Esquisses Tragiques de miss Anna Rennie, qui parurent il y a quelques années, dans des recueils littéraires, avaient même encore davantage de la verve âpre du vieux poète, qu'elle et miss Kemble ont certainement étudié. Cela n'est pas étonnant : moins jeune, on pourrait presque dire (si une œuvre si puissante ne le défendait) moins enfant que le précoce auteur de cette dernière tragédie, miss Rennie avait plus éprouvé : sa physionomie, pleine de sensibilité et d'intelligence, trahissait des émotions intérieures. La chambre obscure du poète est au fond de son ame, c'est là que le genre humain se reflète, là seulement qu'il le peut étudier.

Le plan de la tragédie de miss Kemble est plus compliqué que savant, et tout-à-fait sur le modèle des anciennes pièces. Le connétable de Bourbon est rappelé du commandement de l'armée d'Italie, parce que la reine-mère l'aime et le veut voir. Elle gouverne le royaume par son fils et prétend le régir tout-à-fait avec un époux de son choix; mais elle a trop d'ambition pour être amoureuse, ou est trop passionnée pour tant aimer le pouvoir. Les grandes passions ne dominent pas toujours le caractère, mais invariablement elles se dévorent l'une l'autre, et ne se partagent pas un cœur. Louise de Savoie, la reine-mère, ainsi que l'ap-

Digitized by Google

pelle miss Kemble, qui fut, selon Mézerai, passionnée et ambitieuse, a pu l'être alternativement, mais non à la fois.

Le connétable aime Marguerite, sœur de François premier, méprise la reine, s'indigne d'un injuste rappel, et, violent, hautain, donne des armes à son ennemie; il est mis en prison, condamné, s'échappe, et va, à la tête des armées de Charles-Quint, se venger sur la France même et sur son roi, à la fameuse bataille de Pavie, de la faiblesse du monarque et des outrages de sa mère. Voilà une des actions.

Passons à la deuxième, qui s'y trouve encadrée. François, dont le caractère léger, gracieux, plein de vanité et d'insouciance, fort commun dans la jeunesse aristocratique, est peint avec des touches fines et vraies par le jeune auteur, devient épris de la belle Françoise de Foix, sœur de Lautrec, promise à Laval, ami d'enfance de son frère. Le roi a tout ce brillant qui séduit les yeux. L'innocente et pure jeune fille l'aime, et fait de vains efforts pour échapper aux dangers qui l'entourent. Lautrec, parce qu'il est son frère, est nommé à la place de connétable, et part pour l'Italie, accompagné du fiancé de Françoise: cette dernière, après avoir reçu un billet d'amour du roi, se retire dans son château. Elle en est arrachée par les prières de son frère. Vaincu en Italie, ayant perdu Milan; arrêté, condamné comme traître, il demande l'intercession de Françoise: tremblante, à demi morte, elle va implorer du roi la grâce de Lautrec; de ce moment, elle est perdue; elle rachète la vie de son frère, et revient pleurer son déshonneur dans ce château où elle avait cherché en vain à abriter son innocence. Son fiancé, qui accourt, plein du bonheur de la revoir, apprend d'elle-même son affreux malheur; elle se poignarde en sa présence, et le roi, caché derrière une tapisserie, est le témoin désespéré de cette mort. Laval expire de douleur, peu après Françoise; Lautrec, désertant aux Espagnols, cherche à venger sa sœur, à la bataille de Pavie, et perce le fou Triboulet qui se jette au-devant de son maître.

Une épisode lie ces deux actions entre elles, mais d'un nœud peu serré. Gonzalès, confesseur de la reine, est un certain don Garcias, qui, sous le capuchon d'un moine, vient remplir les secrets desseins du roi Charles-Quint, et attirer dans son parti le connétable de Bourbon: avant tout, l'Espagnol veut assouvir sur le jeune Laval une vieille et ardente vengeance. Le père du fiancé de Françoise a déshonoré et abandonné la sœur de don Garcias: la reine-mère, qui prend cet Espagnol

Digitized by Google

pour instrument, est elle-même un jouet entre ses mains : elle le charge de lui amener le Connétable de Bourbon ; il le fait évader : elle lui donne ordre d'empoisonner Françoise de Foix, dont elle craint l'influence sur le roi ; Gonzalès trouve un plaisir plus raffiné à montrer à Laval sa fiancée déshonorée que morte, et va au supplice, après avoir dévoilé la reine, en s'écriant :

« Après la riche coupe que mes lèvres viennent de sécher, le reste » était sans goût, sans saveur, dégoûtant ; ma vie n'avait de but, de joie, » de fin que la vengeance ; la vengeance est satisfaite. Adieu la vie. » (*Il sort*).

En dépit de cette belle sortie, ce rôle, à mon avis, est le moins bon de la pièce. Comme les traîtres de nos mélodrames, Gonzalès a beaucoup de mouvement et point de vie. Ce sont de ces machines à vapeur de passions qui font de la vengeance, ou de l'amour, ou de l'ambition, en quelque sorte par une loi mécanique.

Il y a plus, beaucoup plus dans le connétable ; sa fougue, sa violence, que l'exil et le pain de l'étranger ont calmées ; ses cheveux qui se sont blanchis, ce front qui s'est sillonné, pendant que le nom de traître résonnait partout autour de lui, c'est là de la nature humaine dans sa vérité ; plusieurs mots sont heureux. La reine, lorsqu'elle a été repoussée par le connétable, et quand l'amour du roi pour Françoise la menace de la perte de son influence, s'exprime ainsi avec une heureuse énergie :

« Je voudrais que ce qui luit de beauté dans les yeux de chaque » femme fût éteint ! je voudrais qu'une difformité repoussante eût seule » été le partage de toutes les femmes ! »

Le jeune auteur, ce qui est assez naturel à son âge, a donné une pureté à Clément Marot, contre laquelle la muse égrillarde du poète réclamerait sans doute ; mais il est étonnant qu'une si jeune fille ait pu semer sa pièce de mots de passion aussi vifs que ceux-ci. Laval, le fiancé, passionnément épris de Françoise de Foix, revenant à elle après une longue absence, répond à Gonzalès qui insiste pour lui parler :

« Veux-tu que je t'écoute sans t'entendre, te regarde sans te voir ? » Arrière, arrière ! jusqu'à ce que mes oreilles et mes yeux se soient » enivrés d'elle, je suis aveugle, sourd, presque fou. »

J'aurais voulu citer une charmante scène entre le fou et son roi, mais le tems, la place me manquent également, et il vaut mieux lire cette

Digitized by Google

scène et beaucoup d'autres dans la tragédie de miss Kemble. Son nom était déjà bien haut placé sur la scène, et elle promet de le faire grandir encore, non-seulement par ses talens comme actrice, mais comme auteur.

ADÉLAÏDE MONTGOLFIER.

ALLEMAGNE.

64. DER POLAR STERN. — *L'Étoile polaire, journal cosmopolite-constitutionnel*, rédigé par le Dr. Jos. GAMBIHLER, Wurzbourg, 1832. Ce journal paraît deux fois par semaine en une feuille in-4°; prix, 6 florins ou 4 thalers (1).

TENDANCE DE LA PRESSE PÉRIODIQUE.

S'il est vrai que l'Allemagne soit à la veille d'une grande réforme sociale, il faut, pour connaître la direction que cette révolution va prendre, interroger l'esprit des journaux les plus avancés. Malgré la censure qui pèse sur tous les états de la confédération germanique, un nombre infini de feuilles libérales sont nées dans ces derniers tems comme par enchantement, et ont trouvé dès les premiers jours de leur apparition des milliers d'abonnés. Les gouvernemens ont été amenés, (chose inouïe en Allemagne!) à fonder des journaux pour leur défense, forcés ainsi par la puissance de l'opinion de descendre dans l'arène politique, et de soutenir avec la raison publique une lutte dont l'issue ne peut être douteuse. Parmi les journaux proprement dits, la *Tribune Allemande* sert aujourd'hui de point de ralliement à tous les Allemands qui demandent unité et confédération républicaine pour leur patrie. Ce journal, qui s'occupe peu des nouvelles quotidiennes, et se présente plutôt comme un cours de politique générale à l'occasion des événemens particuliers, a pris un langage dont la hardiesse serait remarquée même en France, mais qui ne doit pas moins étonner par sa précision, sa clarté et sa souplesse, lorsqu'on songe que l'idiome politique est tout entier à créer en Allemagne.

Les autres journaux ne suivent que d'assez loin la *Tribune*, cachant la même tendance sous une forme moins hardie, ou se bornant à poursuivre un but plus étroit et plus rapproché. Cependant les feuilles quotidiennes

(1) On s'abonne pour l'*Étoile polaire*, chez MM. Heideloff et Campe, libraires à Paris, rue Vivienne, n. 16, chez lesquels on peut se procurer les ouvrages allemands annoncés dans la *Revue*.

Digitized by Google

ne sont pas les seules à exercer une grande influence sur l'opinion publique. Dans un pays moins avide de nouveautés que la France, dont la patience est mise à l'épreuve depuis longues années, et où l'on aime surtout la guerre de raisonnement, les recueils hebdomadaires et mensuels doivent contribuer puissamment à la direction de l'esprit général. Aussi l'Allemagne est-elle fort riche en publications de ce genre. Le nouveau mouvement politique a naturellement donné naissance à de nouvelles feuilles directement consacrées à son accélération, et M. Gambihler, dans l'*Étoile polaire*, nous paraît avoir choisi un champ, jusqu'ici peu cultivé, dont l'idée est heureuse pour son tems, et propre à amener de grandes conséquences; cette idée principale de son journal est l'union du cosmopolitisme avec le constitutionalisme. M. Gambihler, auteur de l'ouvrage intitulé *Philosophie et Politique du libéralisme* (Voy. *Revue Encyclopédique*, tome LII, novembre 1831, page 458), nous paraît avoir senti la nécessité, pour le libéralisme de notre siècle, de se rattacher à la philosophie, aux beaux-arts, à la religion; de se placer ainsi au cœur de l'humanité, pour s'enquérir de ce qu'il faut détruire dans les mœurs, dans la vie humaine, dans les institutions, et de ce qu'il faut créer, combiner, développer. C'est de cette alliance que doit sortir le libéralisme nouveau, le libéralisme organisateur. Le journal de M. Gambihler tend à le préparer; nous lui devons toute notre approbation; mais l'exécution de son plan laisse encore beaucoup à désirer; le but n'est pas nettement exposé, parce qu'il n'est que vaguement conçu; les questions importantes qui ont été traitées jusqu'ici manquent de précision; enfin on ne sent point dans l'ensemble cette clarté qui frappe l'esprit, cette chaleur qui provoque le désir de l'action. Gardons-nous toutefois de méconnaître que la plupart de ces défauts proviennent de la nouveauté du sujet, et espérons que la persévérance de l'auteur saura triompher des obstacles, et qu'un bon accueil de la part du public l'encouragera dans sa difficile entreprise.

65. Polens Untergang. — *La Chute de la Pologne*, par Frédéric de Raumer. Leipzig, 1832; Brockhaus. In-8° de 148 pages.

La Prusse a été complice de ce grand meurtre d'un peuple, nommé *partage de la Pologne*. C'est plaisir de voir un Prussien, un professeur de l'université de Berlin, un historien célèbre, retracer avec éner-

Digitized by Google

gie la narration fidèle de cette œuvre diplomatique, dont l'histoire ne connaît heureusement point d'autre exemple.

M. de Raumer s'est abstenu de parler de la dernière révolution de Pologne; il n'exprime, sur l'avenir de ce pays, ni craintes ni désirs; il se plaint seulement qu'une diplomatie aveugle ait appelé la Belgique à une existence artificielle, et n'ait pas compris la nécessité d'une Pologne indépendante. Guidé peut-être par des considérations politiques, que nous voulons respecter, ou pensant que ces événemens sont trop nouveaux encore pour appartenir au domaine impartial de l'histoire, M. de Raumer a voulu parler pour la Pologne en se bornant à raconter les grandes injustices dont cette nation a été victime dans le dernier siècle. Certes aucun sujet n'est plus propre à émouvoir que ce simple récit de la conduite brutale, perfide et assaisonnée en même tems d'une ironie amère et moqueuse, des trois cours du nord envers le peuple polonais.

Le gouvernement prussien a osé proscrire cet écrit. Ainsi ce cabinet semble prendre à tâche de consacrer sa solidarité avec un passé inique. Mais tant que l'injustice n'aura pas été réparée, les mânes de la Pologne ne cesseront pas de troubler les consciences des arbitres de la politique européenne: c'est aux historiens à leur représenter sans cesse le tableau de cette révoltante iniquité commise sur tout un peuple; à eux de faire que le crime soit toujours présent aux yeux de l'humanité, pour qu'on ne cesse pas d'en réclamer la réparation. M. de Raumer a parfaitement compris cette mission; s'il ne parle pas lui-même pour la Pologne expirante une seconde fois, c'est qu'il a trouvé que la voix des morts aurait plus de poids que la sienne; et nous sommes persuadés que cette évocation qu'il a faite du passé a contribué à augmenter la sympathie que la cause polonaise excite si vivement aujourd'hui dans les ames allemandes. Mais que dire d'un gouvernement qui, en proscrivant un tel écrit, met à l'index la vérité historique? H. A.

66. Lehrbuch der Geografie, etc. — *Traité élémentaire de géographie des tems anciens et modernes*, avec des notions sur l'histoire de la politique et de la civilisation; par le docteur Th. Schacht, professeur d'histoire au gymnase de Mayence. Mayence, 1831; Kunze. In-8° de VIII-504 pages, avec deux cartes et trois planches lithographiées.

Digitized by Google

67. Beschreibung der Erdoberflaeche. — *Description de la surface de la terre, pour servir d'introduction à la science géographique*, par K. de Raümer, professeur à Erlangen. Leipzig, 1832; F. A. Brockhaus. In-8° de 84 pages.

68. Handbuch der Geographie. — *Manuel de géographie pour l'usage des écoles supérieures et des lecteurs instruits*, par W.-F. Volger. *Deuxième édition.* Hanovre, 1830; Hahn. In-8°.

La géographie est une science cultivée avec succès par les Allemands, et qui leur doit, outre de grands et beaux travaux d'un ordre supérieur, les meilleurs ouvrages élémentaires que l'on possède sur ce sujet. Nous avons réuni ici les titres de trois des plus récens qui ont obtenu un accueil favorable des journaux et du public de l'Allemagne. M. Schacht est un écrivain distingué qui a su animer d'un style énergique et chaleureux les détails historiques dont il a complété les notions de géographie pure, et qui présente celles-ci avec une méthode exacte et rigoureuse. M. de Raumer ne donne, dans son court volume, qu'une espèce de squelette de la géographie, une nomenclature méthodique, précise et rapide des principaux accidens physiques qui se dessinent sur la surface de la terre. Cette brochure est extraite d'un grand ouvrage élémentaire que l'auteur se prépare à publier et qu'elle est de nature à faire désirer. Enfin M. Volger s'est surtout attaché à nourrir son Manuel des renseignemens les plus curieux et les plus nouveaux que les voyages lui ont fournis sur l'aspect matériel, politique et moral des diverses contrées dont il trace la description.

69. Die Entdeckungen der Karthager und Griechen auf dem atlantischen Ocean. — *Découvertes des Carthaginois et des Grecs dans l'Océan Atlantique*, par Joachim Lelewël, traduit du polonais, avec un *avant-propos* du professeur Ritter. Berlin, 1831; Schlesinger. In-8°, avec 2 cartes.

Le nom de l'auteur, illustré par d'utiles travaux dans le domaine de l'histoire et de l'archéologie avant que la dernière révolution de Pologne l'eût rendu cher à tous les amis d'une noble cause, recommande suffisamment cette publication. M. Ritter promet très-prochainement la traduction des autres ouvrages géographiques de Lelewel.

J.

Digitized by Google

70. Geschichtliche Darstellung des Handels, der Gewerbe, etc. — *Tableau historique du commerce, des arts mécaniques et de l'agriculture, dans les principaux états commerçans de notre époque*, par *Gustave* de Gulich. Tom. II. Iéna, 1830; Frommann. Grand in-8° de xxii-673 pages, plus huit feuilles et demi de tableaux grand in-folio.

Le premier volume de cet important travail a été annoncé dans la *Revue* avec l'indication de son contenu, il est consacré à l'Angleterre (Voy. t. xlvii, août 1830; p. 415). Le second n'est pas moins riche en renseignemens précieux sur les relations industrielles des autres états commerçans. La Chine et le Japon, les Indes occidentales, les colonies ci-devant espagnoles de l'Amérique, le Brésil et enfin les États-Unis, occupent une partie du volume; tout le reste est rempli par l'histoire du commerce en Allemagne. Viennent ensuite plusieurs dissertations sur des matières analogues au sujet de l'ouvrage. En voici les titres principaux : Considérations générales sur l'accroissement des marchandises comme moyens d'échange; sur les Primes d'encouragement; Tableau du commerce du numéraire; Dissertation sur le prix des marchandises et le bénéfice dans les opérations commerciales. Enfin l'ouvrage est terminé par des considérations générales sur l'état de l'industrie dans les pays commerçans les plus importans, et sur l'Allemagne en particulier.

Les tableaux qui l'accompagnent et le complètent sont au nombre de soixante-huit, vingt-cinq pour l'Angleterre, trois pour le Portugal, six pour la France, trois pour la Russie, un pour la Suède, deux pour le Danemark. L'Amérique méridionale, la Chine, etc., occupent huit tableaux; l'Amérique septentrionale en a trois, la Prusse sept, les villes anséatiques trois. Les quinze derniers ont particulièrement trait au commerce des grains et à d'autres objets de comparaison. Il serait difficile de trouver rien de plus instructif sur ce sujet que le grand tableau statistique de l'Angleterre et du pays de Galles, qui indique le chiffre des terres, des cens électoraux, de la taxe des pauvres et de la population de chaque comté, ainsi que leurs principales exportations et la nature de ces exportations. On doit louer autant la précision avec laquelle ces tableaux sont composés, que la patience, la peine que ce travail a dû coûter à l'auteur.

Jh. de Lucenay.

Digitized by Google

71. Briefe eines Verstorbenen etc. — *Lettres d'un défunt : journal fragmentaire d'un voyage en Angleterre, dans le pays de Galles, en Irlande et en France, pendant les années* 1828 *et* 1829. Munich, 1830; Franckh. In-8°.

LE PAYS DE GALLES — O'CONNEL ET L'IRLANDE.

Ces lettres ont été écrites par un grand seigneur brillant, qui ne manque pas de parler de son rang et de sa naissance toutes les fois que l'occasion se présente, mais qui descend volontiers de sa hauteur sociale pour se mêler parmi les basses classes et étudier les mœurs du peuple. Il ne se nomme pas et nous n'avons du reste aucun renseignement sur sa personne.

Adressées à une dame, ces lettres contiennent, comme le titre l'annonce, la relation d'un voyage en Angleterre, en Irlande et en France. On y trouve ce qu'on trouve dans tous les voyages qui ne sont pas précisément scientifiques, des descriptions de paysages, des tableaux de mœurs, des considérations sur l'histoire, sur la politique, des anecdotes, etc. Mais ce que l'on rencontre assez rarement dans ces sortes d'écrits, et ce qui fait un des principaux mérites de celui-ci, c'est un style facile et gracieux, qui paraît avoir été modelé sur les formes de la prose française; c'est une suite de petites phrases, habilement coupées, se mouvant avec facilité, rangées en groupes élégans et parfois vivement colorés, parfois aussi défigurés par des locutions vicieuses, par des gallicismes.

L'auteur part de Londres au milieu de juillet 1828 et visite les montagnes pittoresques du pays de Galles : il gravit le *Snowdon* qui en est le point le plus élevé. Les habitans n'ont ni l'industrie active des Anglais, ni l'esprit ardent des Irlandais : mais ces pauvres et simples montagnards ont conservé toute la pureté des mœurs antiques. L'auteur trouve parmi eux les descendans des anciens bardes, qui se réunissent tous les trois ans pour se disputer le prix du chant. Une coupe d'or est la récompense du vainqueur et cent harpes redisent sa gloire dans les ruines de *Denbigh-Castle* où cette solennité est célébrée. Tout dans ce pays rappelle les tems anciens, les Anglais eux-mêmes y font construire leurs maisons de campagne en style gothique. L'auteur vit une auberge, située sur la grande route, qui était pourvue d'embrasures et de créneaux. Outre un grand nombre de vieux châteaux détruits, il y a dans le pays beaucoup de ruines artificielles, qui sont souvent d'un aspect

Digitized by Google

fort ridicule; un Anglais entre autres a fait peindre une de ces modernes antiquités en bleu de ciel. Les Anglais sont aussi bizarres dans ce pays-là que partout ailleurs. Ils s'enferment dans leurs maisons de campagne, se barricadent derrière ces ruines qui datent de la veille et n'ouvrent leur porte à personne.

Du pays de Galles notre voyageur passe dans l'île d'Anglesey, qui est entièrement nue; l'œil n'y découvre que des champs, *des plaines que des plaines prolongent;* nulle part un arbre, pas même une haie, un buisson.

De l'île d'Anglesey en Irlande, le trajet se fait ordinairement en huit heures : notre voyageur fut retenu plus long-tems par une mer agitée et des vents contraires. « L'Irlande, dit notre prince allemand, a plus d'analogie avec l'Allemagne qu'avec l'Angleterre. On n'y trouve point cette industrie raffinée, cette civilisation poussée jusqu'à l'excès, qui caractérisent la Grande-Bretagne; mais aussi on y cherche en vain la propreté anglaise; les maisons et les rues sont sales; le peuple est couvert de haillons. Il s'en faut aussi que la campagne ait la même fraîcheur qu'en Angleterre, le sol est négligé, etc. »

Les Irlandais ne sont pas plus heureux depuis l'émancipation : ils ne sortiront point de l'état de misère et d'abjection où ils se trouvent, tant que les richesses et la culture intellectuelle seront l'apanage exclusif des Anglais. Du reste la nation irlandaise est douée d'un caractère aimable; l'imagination parait être la plus énergique de ses facultés. Dans aucun pays on ne trouve autant de traces de poésie populaire qu'en Irlande.

Notre voyageur fit une visite au fameux O'Connel. Il se rendit à son château en suivant la côte d'*Ineragh*.: « Des rochers noirs, tortueux, déchirés, remplis de cavernes profondes, dans lesquelles la mer se précipite avec le fracas du tonnerre, en faisant jaillir dans les airs son écume blanche, qui se sèche ensuite en plusieurs endroits et que le vent disperse en larges flocons et porte jusqu'au plus haut sommet des montagnes; les cris plaintifs et perçans des oiseaux marins que l'on entendait à travers le bruit de la tempête; les hurlemens continuels des vagues qui s'élançaient quelquefois jusqu'aux pieds de mon cheval : ajoutez à cela l'isolement où je me trouvais, loin de tout secours humain, une grosse pluie qui tombait sans discontinuer, la nuit qui allait me surprendre sur un chemin qui m'était entièrement inconnu : j'avoue que j'étais loin de me sentir à mon aise. » Notre voyageur, après avoir été plusieurs fois en danger de périr, parvint enfin au château d'O'Connel,

Digitized by Google

situé au milieu des rochers. « Un laquais élégamment vêtu, des flambeaux d'argent à la main, m'ouvrit la porte, et j'aperçus une vingtaine de personnes assises à une longue table; on était au dessert. Un homme grand et beau vint vers moi, et, d'un air fort gracieux, dit, en me faisant mille excuses, qu'il ne s'était pas attendu à me voir si tard; ensuite il me présenta à sa famille, qui formait plus de la moitié de la société, et me conduisit dans ma chambre à coucher. C'était le grand O'Connel. Le lendemain j'eus occasion de l'observer à mon aise. Il surpassa mon attente. Il a l'extérieur le plus avantageux : son visage porte à la fois l'empreinte de la bonté et de hautes facultés intellectuelles, jointes à la prudence et à la fermeté. Il a peut-être plus de faconde que de véritable éloquence; on remarque souvent de l'affectation, de la recherche dans ses paroles. Néanmoins on suit avec intérêt la déduction vigoureuse de ses argumens. Il manie fort bien la plaisanterie. Son extérieur est plutôt celui d'un ancien général de Napoléon que d'un avocat de Dublin. Ce qui rend cette ressemblance plus frappante, c'est qu'il parle très-bien français; il a fait ses études chez les jésuites de Douai et de Saint-Omer. Il est d'une maison très-ancienne. Ses amis prétendent même qu'il descend des rois de Kerry. Sa famille lui témoigne un profond respect. Il a maintenant cinquante ans et il est encore parfaitement conservé. Sa jeunesse a été très-orageuse. Une affaire d'honneur, qu'il eut il y a environ dix ans, lui fit une grande réputation de bravoure. Les protestans, auxquels ses talens commençaient à le rendre redoutable, avaient soudoyé un certain Desterne, bretteur de profession, qui parcourut un jour les rues de Dublin, armé d'un fouet, disant qu'il avait envie d'en cingler les épaules *du roi de Kerry*. Une rencontre eut lieu le lendemain matin : O'Connel tua son adversaire d'un coup de pistolet... Son ambition me paraît démesurée.... »

S'il faut en croire notre prince allemand, lady Morgan, à laquelle il présenta également ses hommages, n'a pas des manières fort distinguées; elle affecte une aisance, un abandon qui manquent de naturel. Elle a la manie, qu'ont les Anglais en général, de vouloir passer pour très-répandue dans le grand monde. Dans le moment elle est occupée à écrire un nouvel ouvrage, intitulé : *Mémoire de moi et pour moi.*

Après un séjour de six mois, l'auteur quitte l'Irlande pour retourner en Angleterre, et passe ensuite en France. Ses lettres sur Paris n'offrent rien de remarquable. U.

Digitized by Google

72. Müllner's Werke. — *Œuvres de* Müllner. Supplément, contenant la biographie de l'auteur, par le docteur Schutz, et une Anthologie des pensées les plus piquantes et les plus spirituelles de Müllner sur la vie, les beaux arts et la littérature, extraites de ses ouvrages. Meissen, 1830; Goedsche. 4 vol. in-18, avec un portrait et un fac-simile de Müllner.

Peu de tems après la mort de Müllner, nous avons donné dans cette *Revue* (cahier d'août 1829) une notice détaillée sur sa personne et ses ouvrages. Tout en rendant une éclatante justice au talent remarquable de cet écrivain, nous n'avons pas dissimulé les causes qui lui avaient valu de la part d'un grand nombre de ses compatriotes peu d'estime et encore moins d'affection. Aujourd'hui son ami de vingt ans, M. le docteur Schütz, vient, avec un cynisme dont il est difficile de se faire idée et dont la littérature allemande offrait, je crois, peu d'exemples, dévoiler les mystères de sa vie privée. Le caractère de Müllner jouissait de peu de considération; ce ne sera pas la faute de son ami le *plus fidèle* (c'est ainsi que se nomme lui-même M. Schütz), si le mépris public ne s'attache point à sa mémoire. Mercenaire, vaniteux, grossier, intrigant, vindicatif, et peu délicat sur les moyens de satisfaire ces penchans; voilà les attributs sous lesquels Müllner apparaît dans ce tableau, qui inspire un profond dégoût. L'auteur, du reste, époux d'une actrice célèbre (madame Hendel-Schütz), camarade de Müllner et mêlé dans une foule de querelles littéraire du même genre que les siennes, se montre peu soucieux de sa propre réputation, à en juger par la manière dont il s'exprime sur lui-même et les choses qui le touchent de près. Peut-être ces défauts sont-ils les qualités du biographe: M. Schütz a écrit la vie de la duchesse d'Orléans, celles de madame de Staël, de Louise Brachmann, etc., et l'on ne saurait sans injustice lui nier l'amour de la vérité; de pareils ouvrages sont utiles, car il importe de pouvoir donner à chacun la part d'estime qui lui revient; mais peu de personne heureusement se sentent la mission d'en écrire.

On ne doit donc pas s'attendre à nous voir enregistrer les turpitudes recueillies avec tant de soin par M. Schütz. Quant à l'anthologie tirée des œuvres de Müllner, bien qu'elle n'ait pas grande importance, il eût été fâcheux qu'un assez bon nombre de pensées ingénieuses fussent demeurées enfouies dans des feuilles de polémique, où nul lecteur n'au-

Digitized by Google

rait été les rechercher. Les morceaux principaux de la collection sont, outre quelques poésies et des critiques littéraires, des fragmens d'un vocabulaire théâtral, des observations sur le rythme et la déclamation, et une correspondance dramaturgique avec Methusalem Müller. Tout cela, pétillant de sagacité, porte d'ailleurs l'empreinte de l'aigreur que distille continuellement la plume de Müllner. Dans sa polémique, il est toujours personnel; c'est rarement pour une idée qu'il combat, mais pour des intérêts d'amour-propre. Naturellement lâche, il craint de provoquer des jouteurs dont la verve satirique accepterait le défi; et il a soin de s'en prendre à des hommes d'humeur inoffensive et essentiellement pacifiques, tel que Bœttiger, Auguste Lafontaine, etc. Il semble même compter quelquefois sur le silencieux mépris des hommes supérieurs pour les attaquer sans danger pour lui-même. C'est ainsi que Tieck et Goethe ont été de sa part l'objet de grossières méchancetés, qui occupent une place notable dans les volumes de l'*Anthologie*. Son venin n'a ménagé personne: nous avons trouvé avec indignation, parmi ses poésies, une épigramme contre son amie et compatriote Louise Brachmann, poète plein de grâce et de sensibilité; épigramme d'autant plus cruelle qu'elle dévoile une faiblesse dont l'amitié seule devait être instruite : il y en a une aussi contre madame d'Artner, auteur connu par de belles poésies lyriques, qui, pénétrée d'admiration pour une tragédie de Müllner, *die Schuld*, en avait elle-même composé une autre, *die That*, destinée à lui servir d'exposition.

***

73. Bibliographisches Lexicon der gesammten Litteratur der Griechen und Roemer. — *Dictionnaire bibliographique de la littérature grecque et latine*, par S.-F.-W. Hoffmann. Première partie: *Grecs*. Leipzig, 1830; W. Gauck. In-8°.

74. Neue Briefe ueber Landschaftsmalerei.—*Nouvelles lettres sur la peinture du paysage*, écrites dans les années 1815 à 1814, par G. Carus; avec *une introduction de Goethe*. Leipzig, 1831; Fleischer. In-8°.

75. Probestucke von Staedtemauern.—*Modèles de murs de villes de l'ancienne Grèce*, par W. Gell. Stuttgart, 1831; Cotta. In-4°, avec 44 pl. lithographiées.

Digitized by Google

76. Poésie. — *Poésies inédites de* Nicolo-Ugo Foscolo. Lugano, 1831. Giuseppe Ruggia et C^ie^.

La célébrité seule de l'auteur des *Sépulcres* a pu arracher ces poésies de jeunesse, j'ai presque dit d'adolescence, à l'oubli où elles devaient rester. La gloire de Foscolo n'a rien à gagner à leur publication; mieux eût valu pour lui qu'elles ne sortissent point de la poussière; il n'est pas mince poète qui n'en ait fait ou n'en fasse d'aussi bonnes. C'est tout simplement une spéculation de libraire et une mauvaise spéculation.

Foscolo est connu en Italie comme romancier, poète et critique. Son roman, *les Lettres de Jacopo Ortis*, ne sont au fond qu'une imitation de Werther; mais la partie politique, ajoutée par lui, lui appartient tout entière. Le héros est un Vénitien qui déplore la chute de la république de Saint-Marc avec l'ame ardente d'un citoyen. L'amour de la liberté italique qui y respire à chaque page, quoiqu'en termes parfois emphatiques, a mérité à *Ortis* les honneurs de l'*index*, et c'est par contrebande que j'ai fait connaissance avec lui dans le royaume de Naples. La lecture d'un livre prohibé est dans ce pays un acte d'opposition; c'est un malheur pour les lettres, car il arrive trop souvent que la passion politique égare le jugement littéraire, et que tel livre, fort insipide en soi, acquiert toute la saveur du fruit défendu. Je ne dis point cela pour *Jacopo Ortis*, il est loin d'être insipide. Quoique imité dans son ensemble, il a de l'originalité dans les détails et dans l'expression des sentimens. Si la passion du Werther allemand a plus de profondeur, celle du Werther italien a plus d'éclat; il y a plus de soleil si l'on peut dire.

Envisagé sous un point de vue philosophique et social, et indépendamment de toute valeur relative ou absolue, de tout mérite littéraire, le roman de Foscolo est piquant en ce sens qu'il peut y avoir de l'intérêt à rechercher de quelles modifications diverses un même sentiment est susceptible sous deux plumes et sous deux ciels différens.

Comme poète dramatique, Foscolo est de l'école d'Alfiéri. Comme poète lyrique, il a pris un rang distingué parmi ceux de sa nation par son poème des *Sépulcres* : c'est une élégie dans le genre antique, dont

Digitized by Google

les Italiens font grand cas. Elle est écrite en vers *sciolti* avec une concision quelquefois forcée et obscure, mais qui l'isole de tout ce que l'Italie possède en ce genre. Il y règne une austérité de forme, une simplicité de pensée, qui rappellent souvent les fragmens qui nous restent des élégiaques grecs.

Réfugié en Angleterre à la fin de sa vie, et jeté dans le domaine de la critique, Foscolo publia successivement ses commentaires sur Pétrarque et sur Dante. Le dernier est son préféré, et il lui immole impitoyablement le chantre de Vaucluse. Mais égaré par l'esprit de paradoxe, il est tombé dans le bizarre, et a bâti tout un système théologique sur la *Divine Comédie*. Il n'a pas dépendu de lui de faire de Dante le fondateur d'une religion nouvelle, un révélateur. L'Italie a accueilli avec un sourire d'incrédulité les chimériques hypothèses du commentateur exilé, et ne s'est point convertie à sa parole. Elle a toujours cru à la mission poétique de son grand Alighieri, mais à sa mission théologique elle n'y croit pas encore. Nous n'y croyons pas non plus.

Comme homme, Foscolo était un singulier assemblage de contrastes moraux. Né à Zante, il fut élevé à Venise. Il fut militaire, fit plusieurs campagnes, revint en Italie, s'en exila en 1816, vécut quelque tems à Zurich en Suisse, d'où il publia une satire latine contre les poètes d'Italie, et enfin passa en Angleterre, où il est mort il y a quelques années.

J'ai oublié de dire qu'il avait entrepris en Italie, et en concurrence avec Monti, une traduction de l'*Iliade*, où il est resté inférieur à son émule.

77. Le Choléra-morbus, par J. Petit-Senn. Genève, 1831. Brochure in-8°.

78. Épître a une pile d'écus; par *le même*.

Il paraît que l'effroi du choléra a passé à Genève toutes les bornes, et si, comme on dit, la peur attire ce fléau, ce n'est pas sa faute si elle ne l'a pas appelé sur elle. Tout le savoir réuni de ses Tronchins ne suffisait pas à la rassurer; et, malgré ses lumières divines et humaines, la Rome calviniste a manqué cette fois et à cette résignation chrétienne qui distinguait ses antiques enfans, et à cette science dont elle est si fière.

On ne parlait, on ne lisait, on ne rêvait que de choléra; et les prédicans, du haut de la chaire, brandissaient sur la tête des pécheurs la

Digitized by Google

formidable parole, comme Moïse sa verge miraculeuse au pied du trône de Pharaon.

C'est à ce propos que M. Petit-Senn a pris la plume, ou la lyre, comme on disait jadis ; car M. Petit-Senn est un poète :

« Au nom d'un dieu de paix ne damnons point nos frères. »

s'écrie-t-il dans un mouvement de tolérance qui fait honneur à son humanité. Puis il continue :

« Que la religion sous la même bannière
» Rassemble tous ses fils marchant à la lumière,
» Sur ce chemin des cieux que l'amour aplanit ;
» Puissent-ils préférer, dans la Bible qu'ils lisent,
» Aux mystères qui les divisent
» La morale qui les unit. »

La leçon est d'autant plus opportune que le schisme travaille l'église genevoise depuis maintes années, et que le méthodisme anglais, prêché et propagé en Suisse par des missionnaires ardens et passionnés, y a depuis long-tems élevé autel contre autel. Ce sont ces mêmes sectaires qui viennent de faire à Yverdon un auto-da-fé de mauvais livres, y compris la Bible de Genève, traduite, disent-ils, dans des vues de socinianisme. Ils ne reconnaissent pour orthodoxe que les versions de leurs propres prêtres.

Pour en revenir à M. Petit-Senn, disons-lui franchement que son style manque de nerf, et que des vers heureux (et il y en a beaucoup) ne constituent pas la poésie. Moins de facilité, mais aussi moins de prosaïsme et plus de vigueur.

Son *Épître* est une philippique pleine d'une verve franche et comique contre l'argent, divinité qui de tout tems, à ce qu'il semble, a eu des autels dans la cité de Barême, comme l'appelle Voltaire, où il n'y a pas moins de croyans aujourd'hui que dans notre pauvre Paris, converti bientôt, hélas ! en une grande boutique.

ITALIE.

79. Storia, etc. — *Histoire d'Italie* par le comte César Balbo, t. I et II. Turin; Pomba.

DE LA DOMINATION DES GOTHS.

Le comte Balbo prend l'histoire d'Italie à la décadence de l'empire

Digitized by Google

romain, et narre avec talent et clarté cette époque obscure et transitoire entre la société antique et la société féodale. Il aime et fait aimer le pays qu'il raconte, et cela seul suffirait à intéresser à son livre. L'écueil est, il est vrai, saillant, et le pas glissant entre l'amour et la partialité. Espérons que le nouvel historien de l'Italie tiendra ses promesses et saura sacrifier à la vérité ses prédilections nationales. Je dis espérons, car les deux premiers volumes de son ouvrage ont seuls paru. Or, ce n'est pas à ces époques reculées que la partialité est le plus à craindre; c'est lorsque, plus tard, le mélange des peuples modernes venant à compliquer la politique européenne, à créer de nouveaux rapports, de nouveaux intérêts, amènera tour à tour sur la terre italique comme sur un champ de bataille les diverses nations de l'Europe, celles-ci avec des droits, celles-là avec des prétentions, le plus grand nombre par la conquête. Telle est, dis-je, l'époque critique de l'impartialité historique, car les résultats de toutes ces luttes sont pour ainsi dire encore vivans, et peuvent allumer au cœur des Italiens, et des affections outrées et des inimitiés sans mesure et souvent sans justice. Tel est l'écueil à signaler à tout homme qui s'aventure sur les mers périlleuses de l'histoire moderne.

Les deux premiers volumes de M. Balbo sont d'un bon augure. Ses jugemens sont généralement sains, et son érudition consciencieuse. Il ne néglige les faits ni ne s'y borne; sa méthode est bonne et serait meilleure encore s'il était plus sobre de digressions; l'esprit risque de s'y égarer; il lui faut un effort pour revenir de ces excursions lointaines, et l'unité, l'harmonie, l'intérêt de l'ensemble y perdent également.

Quand l'ouvrage sera plus avancé, nous y reviendrons; nous terminerons aujourd'hui ces généralités par la traduction de quelques paragraphes du premier volume qui serviront à donner une idée de la manière de M. Balbo.

« Nous avons, dit-il en parlant de la domination des Goths, dans les propres lettres de Théodoric, une foule de documens précieux sur les soins donnés par lui à diverses spécialités de l'administration du royaume d'Italie : sur la libre et facile navigation des fleuves Minció, Oglio, Serchio, du Tibre et de l'Arno, gênée auparavant par les clôtures des pêcheurs; sur les moyens de régler le passage d'un détache-

Digitized by Google

ment de Gépides envoyés en garnison dans les nouvelles provinces gauloises, en sorte qu'ils reçussent en traversant la Vénétie et la Ligurie une paie fixe chaque semaine, et ne pesassent point sur les Italiens; sur l'abandon d'une partie des tributs aux habitans qui avaient eu à souffrir des éruptions du Vésuve, et sur la réparation des ports de Rome. On y voit aussi comment il fit venir d'Afrique un fontainier fameux dans l'art de découvrir les eaux souterraines; comment il dessécha les maremmes du territoire de Spolète, et enfin assainit les marais Pontins. Il reste plusieurs inscriptions qui se rapportent à ce dernier ouvrage, d'autant plus beau qu'il ne fut point fait par Théodoric lui-même, mais par Décius, simple particulier romain. Les grandes entreprises des princes ne rappellent trop souvent à la postérité que les grandes fatigues et les grands tributs des peuples; celles des particuliers, au contraire, montrent la richesse et la puissance dont non-seulement ils jouissent, mais qu'il leur est permis d'exercer librement et publiquement, et celle-ci, entre autres, prouve que l'industrie et les ressources des Italiens étaient loin alors d'être déchues. Théodoric disait lui-même qu'*un Romain pauvre valait un Goth, et un Goth riche un Romain.* Ainsi les conquis étaient, contre l'usage, plus riches que les conquérans.

» Quant à l'agriculture, on devine le degré de prospérité qu'elle avait dû atteindre après trente ans de paix et de soins. On sait par des documens authentiques que des grains furent envoyés dans les Gaules par cette même Italie toujours si affamée sous les empereurs, et l'on dit que le prix des vivres était descendu d'un tiers. Il est aisé de juger par là l'accroissement de la population et du commerce qui l'un et l'autre découlent nécessairement d'un état pacifique et prospère. La sûreté intérieure était telle que l'on gardait l'argent et l'or dans les campagnes comme dans les villes. Les portes existantes ne se fermaient pas, et l'on n'en mettait point aux constructions nouvelles.

» Pour ce qui est du commerce intérieur, il est probable que, revenus à une plus grande aisance, les Romains recherchaient avec plus d'empressement que jamais tous les objets du luxe ancien. Or, comme, d'une part, presque tout, soie, pourpre, parfums, pierres précieuses et autres marchandises semblables venaient de toute antiquité d'orient en Italie, et que, de l'autre, l'état de barbarie où était tombé l'Occident l'obligeait à s'y approvisionner de toutes ces choses, on peut croire que non-seu-

Digitized by Google

lement se renouvelât, mais s'accrût dès lors ce commerce italien avec l'Orient, qui prit un si grand développement dans les siècles suivans. Chacun peut voir maintenant combien l'Italie gothique était loin de l'Italie impériale. »

Telle était l'administration de ces Goths que l'ignorance a tant décriés et dont le nom est encore aujourd'hui synonyme de barbares. Mais la science moderne abat chaque jour quelqu'un de ces préjugés dont l'ignorance avait clôturé le passé. Grâce à elle, le jour de la justice est venu pour tous, même pour les Goths.

80. I Fatti d' Enea, etc. — *Les Faits et Gestes d'Énée, tirés de l'Énéide de Virgile et traduits en langue vulgaire*, par *frère* Guido de Pise, carmelite du quatorzième siècle; tiré de la bibliothèque de Saint-Marc, et publié par Bartolomeo Gamba. Venise, 1831; imprimerie d'Alvisopoli.

PREMIERS ESSAIS DE LA PROSE ITALIENNE.

En Italie comme en France on a pris goût aux vieux auteurs et au vieux langage. C'est ce qui arrive immanquablement après les siècles d'afféterie et de pauvretés pompeuses.

Le frère Guido est un contemporain du Dante; il le cite souvent avec admiration, et l'imite même comme dans le fameux *Infandum, regina, jubes*, qu'il traduit tout simplement par ces propres mots d'Ugolin dans l'Enfer dantesque : *Tu mi commandi ch'io rinnovelli disperato dolore che'l cuor mi preme*. Sa prose peut servir au besoin à éclaircir, à justifier certaines formes, certaines allures qui paraissent étranges dans les vers d'Alighieri. Ces rapprochemens de langue ont été faits pardes philologues italiens, et n'ont en effet d'intérêt que pour eux. Les étrangers ne sont pas placés pour apprécier ces travaux d'érudition.

La publication de M. Gamba n'est qu'une réimpression. Le livre du carme pisan était déjà connu par une édition publiée à Bologne en 1824, sous le titre de *Fleur d'Italie*, édition plus correcte et plus sûre que celle de Venise, et que M. Gamba paraît avoir ignorée, tant elle est peu répandue dans la librairie.

Les Italiens font un cas tout particulier de la prose de frère Guido, ils en vantent la propriété, la netteté, l'élégance, la brièveté surtout et la candeur, deux qualités inhérentes au siècle, et dont le secret est perdu. Son livre n'est qu'une paraphrase du poète latin; mais lorsqu'il

Digitized by Google

le traduit, sa traduction se distingue de toutes celles qui l'ont suivie par un coloris poétique et franc, qui met toujours en relief l'image originale; pour ma part, je préfère de beaucoup la concision du moine aux longues et harmonieuses périphrases des autres interprètes italiens, et souvent au traducteur classique de Virgile, à Caro lui-même.

Nos voisins d'outre-monts aiment frère Guido comme nous aimons, nous, messire Amyot. Ni l'un ni l'autre ne brille par la fidélité littérale; tous deux, au contraire, s'en piquent peu, et se livrent aux caprices de leur imagination avec une bonhomie qui désarme la critique. Leur tems d'ailleurs se reflète dans leurs traductions; et, si on ne les lit pas comme telles, on les lit toujours comme monumens de leur époque; elles ont l'une et l'autre, sous ce rapport, tout le charme de l'originalité. Je n'oserai dire, en vérité, si le bon Plutarque ne doit pas une grande partie de sa popularité aux naïvetés de son traducteur infidèle.

Quelque étrange qu'il puisse paraître de traduire une traduction, je vais essayer de donner aux lecteurs français une idée de la prose du frère pisan, en traduisant littéralement sa paraphrase d'un des passages les plus touchans du quatrième livre; c'est le discours de Didon à sa sœur Anne : — « Anne, ma sœur, quels songes étranges m'ont tenu cette nuit l'esprit en suspens. Ce gentilhomme arrivé chez moi m'est entré si avant dans le cœur! Je ne sais quel il peut être. Sa politesse, son maintien, ses manières, son beau et orné langage me donnent à croire qu'il est né de la famille des dieux. Et n'était que j'ai mis en mon cœur de ne me jamais remarier, et ainsi l'ai-je promis à la cendre de Sichée, je te dis, Anne ma sœur (1), qu'il me plaît tant que je ne prendrai pas d'autre mari. Je connais les signes de la flamme antique; et cet amour que je portai à Sichée quand il vivait, je me le sens maintenant renouveler dans l'ame. Mais avant que je rompe ma foi, je prie Dieu qu'il me foudroie du haut du ciel, ou qu'il me fasse engloutir à la terre. Cela dit, elle se baigna toute de larmes. »

Voici un autre passage qui n'est pas moins gracieux. C'est la leçon de Vénus à l'Amour pour rendre Didon éprise d'Énée : — « Mon fils, lui dit-elle dans la prose du moine, toi qui seul es ma force et ma puis-

(1) Le bon frère dit : *Anna Sirocchia mia*.... Il est impossible de traduire ce qu'il y a de grâce dans ce charmant diminutif *Sirocchia*, et dans ce *mia* rejeté à la fin, non plus que dans la phrase suivante : *M'è entrato si nel cuore!*

Digitized by Google

sance, je recours à toi et j'implore humblement ton pouvoir suprême, pour que tu enflammes la reine Didon d'amour pour ton frère Enée. Et, afin que ma volonté soit exécutée, écoute le moyen que je mets en ta main. Ascagne quitte en ce moment le vaisseau par l'ordre de son père pour aller à Carthage. Je veux l'enlever et l'endormir doucement dans mes bras : et ainsi toute cette nuit je le ferai reposer. Toi, prends les traits et l'expression de son visage; et, transformé dans sa personne, rends-toi auprès de Didon, bien pénétré de mes paroles. Quand tu seras à sa table royale et qu'elle t'aura reçu avec joie, t'embrassant et te couvrant de baisers, inspire-lui et verse en son sein un feu occulte d'amour.»

Il serait curieux de comparer la prose du trécentiste italien aux vers du poète d'Auguste. J'y renvoie le lecteur, à lui le soin des rapprochemens.

81. L'ÉNEIDE, etc. — *L'Énéide de Virgile, travestie,* par JEAN-JOSEPH BUSIZ, *réduite au pur dialecte du Frioul,* par J.-B. DALLA PORTA. Udine, 1831; Imprimerie Vendame.

DU DIALECTE FRIOULAIN.

Chaque canton de l'Italie a son dialecte, et chaque dialecte sa littérature; le Frioul a l'un et l'autre. C'est une des terres les plus originales de l'Italie; la nature animée et inanimée y a gardé ce sceau primitif qu'efface peu à peu la civilisation, et que regrette toujours l'artiste et souvent le philosophe.

Le Frioul touche à des peuplades non moins pittoresques, non moins individuelles; les Monténégrins sont à sa porte, le Tyrol les ferme au nord, et les Alpes carniques le préservent de la civilisation avortée de Laybach et de Klagenfurth. Son dialecte, né de cette langue romance que parlent encore quelques vallées grisonnes, incline beaucoup au provençal. Il en a le caractère et l'allure; et, par exemple, la conformité, j'ai presque dit l'identité, des pronoms est si frappante entre les deux langages, qu'elle laisse peu de doutes sur une origine commune.

Le dialecte frioulain est riche aussi de mots étrusques, et cette circonstance sert à confirmer la tradition antique qui fait voyager des colonies d'Étrurie dans ces régions alpines, et attribue même aux anciens Toscans (*Tusci*) la fondation anti-romaine de la petite ville réthique de Tusis.

L'idiome primitif a reçu quelques formes étrangères par son mélange

Digitized by Google

avec les dialectes slaves, avec l'allemand et le cimbre. Et pour ce qui est de ce dernier, on sait qu'il a été conservé intact par les Sept Communes, et qu'il est parlé encore aujourd'hui par elles presque aussi purement que par leurs ancêtres au tems de Marius. C'est à la défaite de ceux-ci par le consul plébéien que l'histoire, ou plutôt la tradition, fait remonter l'établissement de cette petite colonie cimbrique au milieu des peuplades italo-réthiques.

Un des poètes les plus distingués qui ait illustré le dialecte du Frioul est le comte Hermès de Colloredo. Ses vers, à peine manuscrits, datent de la moitié du dix-septième siècle. Leur élégance naturelle et châtiée ne devait pas faire fortune dans ce siècle d'emphase et de *concetti*. Le siècle suivant fut plus juste, et en 1785 ses poésies furent publiées à Udine, chez les frères Murero. Une nouvelle édition splendide vient de voir le jour chez Martiuzzi, par les soins de son compatriote Zorutti, poète lui-même.

L'Énéide travestie de Busiz eut le même destin. Composée, à ce qu'on croit, vers la fin du dix-septième siècle, elle resta manuscrite et presque inconnue jusqu'en 1775, où Joseph Tommasini la publia à Gorizia.

L'Italie est riche en parodies de l'Énéide; Lalli l'a travestie en italien pur; Aversa en sicilien; Sitillo, le grand parodiste, en napolitain. Voici le début de celle de Busiz :

..... L'eroe troian io chianti
Dal quale..... è derivàt
Il sang latin e i sen ators albàns,
Che sucessivamenti han fabricàt,
Sul Tever sgrifignon Roma sassìna
Ch' il mond ha strassinat dut in berlina.

Jean-Joseph Busiz est mort le 11 avril 1743; il était né à Gorizia. Or les érudits prétendent que cette ville ne parle point le frioulain pur, et que le dialecte national conservé et parlé sans alliage à Udine, à Gemona, à Codroipo, et surtout à San-Daniello, a été sensiblement altéré par le voisinage de l'Esclavonie, et par les relations de commerce avec le Val Resia et San-Piero degli Schiavi. Ils disent que le gorizien diffère autant du frioulain que le comasque du milanais, le nor-

Digitized by Google

cien du toscan. J.-B. Dalla Porta, poète aussi du Frioul, s'est institué restaurateur de Busiz; il s'est chargé d'émonder l'arbre, d'en arracher le guy parasite, et d'y enter à la place la pure greffe frioulaine. Mais, tout en donnant la chasse aux idiotismes goriziens, il me semble avoir aussi donné la chasse à l'originalité, en modernisant le vieux costume de Busiz. Ce qu'on aime dans un antique auteur, c'est son antiquité même; le rajeunir, c'est lui ôter son charme et son individualité. Ensuite le moderne correcteur est par trop pudique; la bonne farce de son compatriote le fait rougir, et il lui substitue un atticisme qui peut être de fort bon ton, mais qui fait disparate avec l'original et le dénature totalement. Otez à Scarron ses grosses saillies, que lui restera-t-il?

Pour ma part je ne goûte guère les parodies; mais à ceux qui les aiment il faut les livrer telles quelles.

Voici deux octaves de la parodie originale; elles suffiront à donner une idée et de l'auteur et du dialecte. C'est le discours d'Anne à Didon pour lui faire épouser Énée, et lever les scrupules, dont nous avons, dans l'article précédent, donné la paraphrase italienne du bon moine pisan Guido. *Solane*, dit Virgile, *perpetua mœrens carpere juventa*? etc. *Cumò*, dit Busiz :

Cumò che in fazza un legri avril ti rid,
T'us cousumà la zovintut biel sola?
Cumò che la furtuna e'l cil t'arrid,
No t' us fatti schialdà nè ang la carriòla?
No t' us accompagnati e fa 'l tò nid,
Cumò che in chiasa tò nas la viòla?
No t' us dà succession al tò regnan,
E a plena taula t' us morì di fan?

Ce s'incurin i muarz di ce che passa
Nel mond dopo che lor son sepilliz?
Credi tu mò che i tò Sichèo s'ingrassa
In vedè che nou t' us altris mariz?
Eh! sur mè chiara, ce eh' è massa è massa.
Che tang amanz da te staz aborriz
Sein in passàt, iò tas, plasut non t' an;
Mal al tò geni parcè non dastu man? etc. (1)

J'engage les amateurs du genre burlesque à rapprocher ces vers de

(1) Maintenant qu'un joyeux printems rit sur ton visage, tu veux consumer

ceux de Scarron et de l'allemand Blumauer, et en général les trois parodies. Le Parisien et le Frioulain surtout ayant brodé sur le même thême, à peu près dans le même.tems, il peut être curieux de les comparer sous le rapport psycologique; c'est-à-dire de rechercher dans leurs ouvrages respectifs les modifications diverses que la position et le climat font subir au goût littéraire, au moins dans ce genre. C'est sous ce point de vue seulement que le rapprochement me semblerait avoir quelque intérêt.

Pour en finir avec le Frioul, je dirai que les Italiens attendent avec une certaine impatience la publication de l'histoire inédite de ce pays, par M. Joseph Girardi, et d'un dictionnaire frioulain, compilé par Domenico Ongaro. Il existe des recueils de poésies siciliennes, napolitaines, milanaises, vénitiennes, génoises, etc. Il serait à souhaiter, pour l'instruction des philologues, qu'on publiât aussi un Parnasse frioulain, où l'on réunirait les poésies de Sini, Caravello, Mistio, Fistulario, Forza, Brunelleschi, Di Zucca, Fabiaro, lo Sporeno, Cancianini, etc., tous poètes du Frioul, dont le nom est profondément inconnu. Dans un tems où les origines des langues sont l'objet de tant d'investigations, aucun monument n'est à dédaigner.

J'ai oublié de dire que Busiz avait traduit aussi dans l'idiome paternel les *Géorgiques de Virgile*; comme langue, c'est là un monument bien plus curieux à étudier que l'*Enéide*, car il est, par son sujet même, bien plus riche en termes vraiment populaires et par conséquent plus sûrement primitifs.

---

seule ta jeunesse? Maintenant que la fortune et le ciel te sourient, tu ne veux pas même te faire réchauffer ton lit? Tu refuses un compagnon pour nicher, maintenant que la violette éclot sous ton toît! Tu ne veux pas donner de successeurs à ton royaume, et à table pleine tu veux mourir de faim? Eh! les morts s'embarrassent-ils de ce qui se passe dans le monde quand ils sont ensevelis? Crois-tu que ton Sichée s'engraisse à te voir refuser tout autre mari? Eh! sœur, ma chère, ce qui est joué est joué. Que tu aies déjà repoussé tant d'amans, soit, c'est chose faite, et je me tais; il ne t'ont pas plu; mais à celui qui te va au cœur, pourquoi refuser ta main? »

Digitized by Google

LIVRES FRANÇAIS.

82. MESSIANISME : *Union finale de la philosophie et de la religion, constituant la philosophie absolue.* T. I. PRODROME DU MESSIANISME : *Révélation des destinées de l'humanité.* (Par M. HOENÉ WRONSKY.) Paris, septembre 1831 ; aux bureaux de l'Union antinomienne, rue Montmartre 164, et rue Bellefond, n° 5. In-4° de VIII-96 pages.

DOCTRINE MESSIANIQUE DE M. WRONSKY.

M. Wronsky, dont le nom est bien connu de toutes les personnes qui, dans ces dernières années, se sont occupées du mouvement des mathématiques transcendantes, et dont les pamphlets scientifiques, dans leur audacieuse polémique, se sont attaqués à la fois au créateur de la *théorie des fonctions analytiques* et à l'auteur de la *Mécanique céleste*, M. Wronsky entre aujourd'hui dans une carrière moins positive, mais dans laquelle il pourra trouver également plus d'un concurrent à combattre ; il se fait révélateur. Le prodrome du messianisme est l'aurore du soleil nouveau, mais nous devons avouer que cette emphatique préface, dont nous avons eu le mérite de suivre avec persévérance la trace enveloppée et sinueuse, nous a paru plus ténébreuse encore que cette nuit que le Messie du dix-neuvième siècle se prépare à chasser devant lui. Il est vrai que c'est à notre propre ignorance sans doute et non point au défaut de science de l'auteur que nous devons nous en prendre, car il a soin de nous annoncer qu'il ne juge point notre époque assez avancée pour recevoir la tradition des grandes choses qu'il renferme en lui, et qu'il aura soin de mesurer à la taille de ses contemporains la charge qu'ils sont en état de porter. Le sphynx dessiné en tête du volume se contente donc, comme celui de la Grèce antique, de poser

Digitized by Google

l'énigme à deviner, et en garde soigneusement la clef mystérieuse. Le grand dépôt de vérité que tient l'auteur n'est point librement ouvert au public, et pour en signaler le tarif il faudrait nous reporter à d'anciens scandales dont a retenti le palais.

Nous regrettons donc beaucoup de ne pouvoir expliquer à nos lecteurs la grande formule, la formule génératrice de toutes les lois de l'univers; mais M. Wronsky nous laisse ignorer par quel procédé, transportant hors du domaine spécial des mathématiques sa célèbre fonction

$$F\,x = A_1\,\Omega_1 + A_2\,\Omega_2 + A_3\,\Omega_3 + etc.,$$

il en étend les applications jusque dans les champs immenses de la religion et de l'histoire. « Sans aucune exagération, écrit-il, le déposi-« taire de cette vérité absolue peut dire comme le marquis de Posa dans « le don Carlos de Schiller : « Ce siècle n'est pas mûr pour mon idéal, « j'appartiens aux siècles à venir. » Aussi ne pourra-t-il révéler aujour-« d'hui que ce qui peut déjà intéresser ses contemporains, en ne dépas-« sant point la sphère de leur culture intellectuelle. » Il est assurément fâcheux que M. Wronsky ne pense pas devoir tenter de produire devant tous sa haute conception, peut-être se rencontrerait-il, pour la comprendre et la publier en langue humaine, quelque révélateur intermédiaire. Au reste, si nous blâmons l'exagération prétentieuse et déclamatoire des formes employées par ce philosophe, nous ne nions pas l'élévation des idées qu'il a rencontrées dans la sphère religieuse qu'il n'a pas craint d'aborder, et sans partager en aucune façon la croyance mystique à l'incarnation du verbe et à la lutte des mauvais anges, nous croyons utile de faire connaître la conception qui forme la substance de l'ouvrage qui vient de paraître.

Il existe deux grandes ères dans le développement progressif que l'humanité doit accomplir sur la terre avant d'atteindre le but mystérieux de ses destinées définitives; la première est l'ère *physique* pendant laquelle le développement des facultés et des forces créatrices de l'homme a lieu, pour ainsi dire, à son insu et par la seule action des lois inertes de la nature; la seconde est l'ère *rationelle* pendant laquelle l'homme emploiera exclusivement les lois spontanées de sa liberté pour arriver à sa création propre. Dans chacune de ces deux époques les ac-

Digitized by Google

tions qui constituent le mouvement de l'humanité sont déterminées par des buts fixés par la raison, mais dans la première ces buts sont relatifs et puisés dans des conditions terrestres, tandis que dans la seconde ces buts sont absolus et puisés dans la raison, indépendamment de toute influence terrestre. Mais entre ces deux époques il doit s'établir une ère intermédiaire, durant laquelle les buts spéciaux des actions humaines doivent être posés par le concours simultané de la raison de l'homme et de sa nature matérielle; cette ère critique, qui est la nôtre, donnera lieu à deux systèmes dominans et distincts, dépendant des deux natures spirituelle et matérielle, et se basant l'un sur la *révélation* et le *sentiment*, l'autre sur la *cognition* et *l'expérience;* cette grande division caractérise les deux grands partis qui se partagent aujourd'hui la société.

La réalité de l'homme s'établit par la double action de son *savoir*, sur son propre être et sur les êtres extérieurs : cette réalité se manifeste donc par deux facultés différentes que nous nommerons le *sentiment* et la *cognition*. Il doit y avoir une opposition apparente dans la raison de l'homme, suivant qu'on l'applique exclusivement à l'une ou à l'autre de ces actions.

Celui des partis sociaux qui déduit la réalité de l'homme uniquement de son action sur les êtres qui l'environnent ne peut trouver que dans *l'expérience* les conditions de cette réalité; celui au contraire qui déduit la réalité de l'homme uniquement de son action sur sa conscience intime ne peut en trouver la condition que hors de toute communication naturelle, c'est-à-dire dans la *révélation*.

Dès lors en se plaçant tour à tour à l'un ou à l'autre de ces deux points de vue exclusifs, pour considérer l'histoire de l'humanité, on doit arriver, si l'on suit invariablement la ligne de la logique, aux conditions suivantes :

Dans le système de *l'expérience* :

1° L'humanité est née dans un état d'abrutissement, parce qu'elle ne peut être que le résultat d'un développement progressif de la chaîne des êtres animés.

2° Ses besoins l'ont poussée à développer ses facultés intellectuelles, et ce développement, qui peut être indéfini, constitue la *perfectibilité* du genre humain.

Digitized by Google

3° La *pensée* n'est qu'une modification de la matière; car tout ce qui serait hétérogène avec la matière ne saurait par là même entrer en réaction avec elle, et ne pourrait conséquemment être conçu comme existant.

4° Il suit de là qu'il n'existe d'autre *vérité* que celle qui est le résultat d'une réaction effective de la matière, et qui, par conséquent, peut devenir un objet de l'expérience, ou du moins un objet de l'induction fondée sur l'expérience d'après les règles logiques de la pensée.

5° Il suit encore de cette exclusion de la réalité de tout ce qui n'est pas la matière, qu'il n'existe d'autre *bien* que celui du bien-être, pris dans ses modifications physiques et intellectuelles.

6° Le *langage* n'est qu'une corporification arbitraire de la pensée; mais, comme tel, il est indispensable au développement de cette dernière, parce qu'il donne une base physique ou réelle à chacune des diverses modifications de la matière qui, dans l'homme, constituent la pensée. La *logique* elle-même, qui règle cette dernière, n'est que l'expression des formes spéciales de cette modification.

7° Enfin, il n'existe aucune intention finale dans la disposition de l'univers parce qu'un arrangement providentiel du monde, dominant toutes les réalités, impliquerait une essence supérieure et se trouverait ainsi hétérogène avec la simple réaction matérielle qui constitue toute réalité. L'harmonie ne résultant que d'une combinaison accidentelle des forces de l'univers, la stabilité ne peut être éternelle, et la destruction finale de tous les êtres, la *mort*, est un des caractères distinctifs du monde physique dont l'homme fait partie.

Dans le système du *sentiment*:

1° Dieu créa l'homme *immortel* et doué d'une conscience et d'un savoir absolu, parce que l'esprit infini du créateur ne peut produire que ce qui est parfait et d'une durée éternelle.

2° Des esprits supérieurs, abusant de la toute-puissance qui appartenait à l'intelligence créée, ont introduit dans ce monde le mal et la mort qui en est la conséquence. L'homme, séduit par ces esprits, a commis le *péché* et opéré sa *chute morale* qui lui a fait perdre sur la terre son savoir absolu et son immortalité.

3° La matière du monde physique n'est qu'une modification de l'esprit du créateur, car tout ce qui serait hétérogène avec cet esprit créateur, ne pouvant être produit, ne saurait exister.

Digitized by Google

4° Il suit de ce caractère de la matière que, dans son état de chute, l'homme ne peut rencontrer d'autre *bien* que celui de la perfection morale ; car c'est uniquement par cette perfection qu'il peut ressaisir quelque rayon de la béatitude de sa pureté primitive.

5° Il suit également de cette exclusion de la réalité de tout ce qui n'est pas l'esprit créateur que, dans l'état de chute, il n'y a d'autre *vérité* que celle qui est le résultat d'un acte effectif de Dieu, et qui, par conséquent, ne peut être reconnue que par le mécanisme sensuel de notre intelligence.

6° Le langage qui sert à communiquer la pensée est un symbole mystique de la révélation divine, et par conséquent de la création elle-même. Mais, en revanche, la *logique* forme le système d'entraves par lesquelles l'esprit infini de l'homme primitif a été enchaîné lors de sa chute, lorsque la faculté de reconnaître les vérités absolues lui a été soustraite.

7° L'univers étant l'œuvre de la raison infinie de Dieu, tout doit y être subordonné aux fins de la création, parce que rien d'hétérogène ne saurait y exister. L'ordre doit donc demeurer permanent à travers toutes les vicissitudes que l'esprit libre des créatures peut introduire dans le monde. Ainsi, lorsque le mal et la mort sont venus entacher la beauté de la création, l'arrangement providentiel a permis à l'homme d'expier son péché et de mériter son rétablissement dans son état de béatitude et d'immortalité.

Le sensualisme de Locke, porté à ses dernières conséquences par l'école écossaise, représente le premier parti, celui de l'*expérience*. Le rationalisme de Leibnitz, poursuivi aujourd'hui par les travaux de l'école de Vienne, représente le second parti, celui de la *révélation*.

Ces deux partis, bien qu'opposés, sont cependant également basés sur les principes de la raison humaine, et c'est dans ces mêmes principes que se trouve l'écueil qui renverse leurs prétentions exclusives. Il est donc impossible de concevoir qu'aucun d'eux puisse arriver à renverser définitivement son adversaire, et leur lutte doit se prolonger jusqu'à ce qu'une conception plus haute vienne leur donner à la fois sanction et conciliation. Les deux grands partis qui se partagent la politique moderne ne sont que des cas particuliers de cette grande lutte intellectuelle.

Digitized by Google

De ce que nous venons de dire, on voit déjà que le parti de l'expérience se pose pour but la découverte du *vrai*, mais ce vrai n'est relatif qu'aux conditions physiques de l'existence de l'humanité et n'est pas par conséquent le *vrai absolu;* on voit également que le parti du sentiment se pose pour but la découverte du *bien*, mais ce bien n'est relatif qu'aux conditions morales de l'existence de l'humanité et n'est pas le *bien absolu*.

On voit donc qu'il y a une opposition nécessaire entre les hommes voués aux deux grands mouvemens qui font avancer l'humanité, mais cette contradiction, dans ce qu'on pourrait nommer la *raison générale*, est due uniquement à l'influence des conditions terrestres qui, par leur inertie, forment des élémens hétérogènes avec ceux que fournit la spontanéité de la raison humaine. Cette contradiction cessera, lorsque le but que les hommes se fixeront sera dégagé de toute entrave matérielle et puisé uniquement en vue de l'*absolu;* le *vrai absolu* est par son essence même identique avec le *bien absolu*, c'est Dieu, c'est l'infini. La loi mystérieuse des destinées de l'humanité, à la surface de la terre, est donc dévoilée; ses mouvemens sont dûs à deux partis qui, sans harmonie et sans accord, marchent l'un vers le vrai, l'autre vers le bien, et l'union finale de ces deux partis dans le sein de l'absolu constitue le dernier terme de la création. C'est cette époque, à laquelle la raison humaine sera affranchie de tout lien terrestre, qu'annoncent les anciennes révélations.

Nous ne sommes point encore arrivés à une ère assez avancée pour que ces grandes questions puissent nous être dévoilées dans leur intime essence; leurs élémens ne peuvent être déterminés que d'après leurs caractères extérieurs : la philosophie et la religion poseront les problèmes et détermineront leurs caractères extérieurs.

Aujourd'hui la philosophie a mis en évidence les deux principes de la réalité, l'*être* ou le principe matériel, le *savoir* ou le principe spirituel, et elle a montré que la réalité ne saurait être exclusivement fondée sur aucun d'eux. Kant, dans sa *Critique de la raison pure*, a tenté de réunir ces deux principes, et par suite la philosophie allemande est venue à concevoir l'idée du principe générateur, et à poser le problème de ce qui est, par soi-même et sans condition, le problème de l'absolu. Mais la solution de ce problème transcendant exige, comme nous l'avons vu,

Digitized by Google

qu'on dépasse les régions temporelles de la *cognition* humaine, et se trouve par conséquent au-dessus du domaine de la philosophie.

Dans le sein de la religion, comme dans le sein de la philosophie, il y a eu partage : la division en deux principes est représentée par les protestans, qui regardent le précepte moral comme établi par la *raison pratique de l'homme*, et par les catholiques, qui le regardent comme établi par le commandement *révélé de Dieu*. Il y a donc lieu à une grande réforme religieuse analogue à la réforme philosophique de Kant, ayant pour objet de fonder la morale sur l'ensemble des deux principes. Ce problème du bien absolu destiné à produire l'immortalité, non plus seulement comme *récompense*, mais comme *conséquence* de la morale, sera posé par la religion, mais sa solution dépassera les bornes temporelles de sa puissance.

C'est au messianisme qu'il appartient de remplir la double tâche de la détermination du *vrai absolu* et du *bien absolu*. Le messianisme, en dégageant la raison absolue des entraves physiques de la nature matérielle, chassera l'*erreur* du domaine de la philosophie et le *péché* du domaine de la religion. C'est ce germe de la raison absolue qui, déposée au sein de l'homme, constitue son pouvoir créateur, et lui donne la faculté d'arriver lui-même à l'accomplissement de sa propre création, de sa propre immortalité. Mais ici se trouve la grande difficulté dont on ne peut sortir qu'à l'aide de la clef mystérieuse des trésors messianiques de M. Wronsky. En effet, il est bien évident que la raison absolue ne peut être conçue que par le principe de toute réalité, l'absolu; mais pour se donner à elle-même sa propre réalité, elle est obligée de créer l'absolu : c'est là, dit M. Wronsky, le grand MYSTÈRE DE LA CRÉATION que le messianisme doit dévoiler.

Il est donc nécessaire, avant de porter un jugement sur la conception de ce philosophe, d'attendre que sa doctrine soit entièrement exposée, et que l'appareil nuageux dont il l'entoure perde un peu de ses formes fantastiques et de ses couleurs à effet. Les manières emphatiques ne conviennent guère à ceux qui prétendent posséder la sagesse, et le dédain de l'humanité est mal placé sur les lèvres de celui qui s'annonce comme révélateur. *Le sanctuaire de la création où il a plu à la Providence de laisser pénétrer l'auteur* est ouvert de nos jours à bien des hommes qui y pénètrent au même titre que lui; M. Wronsky n'y était

Digitized by Google

point isolé, et une mémoire consciencieuse pourrait lui rappeler les secours de tout genre qu'il a rencontrés près des profonds penseurs de l'école allemande qui l'avaient devancé dans la partie de cet immense sanctuaire à laquelle est consacrée son étude.

Nous ne saurions partager en aucune façon les opinions mystiques dont nous venons d'exposer sommairement la série, nous ne croyons pas plus à la chute du premier homme qu'au rachat de la mort terrestre par la régénération messianique; la rêverie aussi bien que la science creuse des abîmes. Nous tenons cependant à rendre justice à la vigueur logique avec laquelle M. Wronsky a analysé les deux grands systèmes fondés par l'esprit humain en partant du sentiment et de l'expérience. Quant aux opinions politiques qui se trouvent jetées çà et là comme corollaires des premières, nous les réprouvons de toute notre ame, repoussant tout parallèle entre ce que M. Wronsky nomme les *libéraux* et les *illibéraux*, et refusant toute dignité et toute sanction au parti qui, sous le nom de juste-milieu, a érigé en principe l'indifférence en matière de civilisation. Nous regrettons d'être obligé de terminer, en laissant nos lecteurs face à face avec ce sphynx monstrueux qui couvre de sa figure bizarre le frontispice du livre, et de ne pouvoir leur donner cette solution de l'absolu qui les garderait de tout mal et de toute erreur; mais l'auteur seul est, comme il le dit lui-même, *le dépositaire du sort de l'humanité*. De sa générosité seule dépend la communication de ce secret précieux, et il serait hasardé peut-être d'avoir en elle confiance trop ferme, car à la fin de son ouvrage il laisse entendre qu'il ne serait point impossible que l'exposition de sa doctrine demeurât restreinte à ce simple prodrome. J. R.

83. Saint-Simon. — *Son premier écrit; lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*, 1832;—*Parabole politique*, 1819; — *Le Nouveau Christianisme*, 1825; précédés *de fragmens de l'histoire de sa vie écrite par lui-même;* publiés par Olinde Rodrigues, son disciple, chef de la religion saint-simonienne. Paris, 1832; à la librairie saint-simonienne, rue Vivienne n° 16. In-8° de xxxviii. —201 p.; prix, 3 fr.

Il y a des hommes de génie qui ont eu la faculté de se résumer, au moins dans quelque chef-d'œuvre. Saint-simon n'est complet dans aucune partie de ses œuvres, mais il est disséminé dans tous ses ouvra-

Digitized by Google

ges. Il commença à écrire fort tard, et fut toujours préoccupé du désir d'exercer sur ses contemporains une action immédiate. L'évidence qu'il avait de ses idées lui faisait croire que la réalisation en était prochaine, et dans son ardeur de les voir réalisées il en fit pendant vingt ans une sorte de prédication continuelle, prenant souvent les questions politiques du jour pour point de départ, et n'exposa jamais sa philosophie générale que d'une manière fragmentaire. Pendant plusieurs années il s'attacha à la presse la plus active, la plus rapide; il fit des journaux, de la polémique, et non des livres. Voilà ce qui fait que ses écrits ont presque tous le caractère de l'improvisation; et de là aussi cette prolixité et ce peu de soin de la forme qui souvent les dépare. Qui n'aurait lu que ses livres sur *l'industrie* ne verrait dans Saint-Simon qu'une grande idée de réorganisation politique, ou plutôt le sentiment de la nécessité de cette réorganisation, joint à une appréciation tout-à-fait exclusive de l'industrie, et ne se douterait nullement des travaux de métaphysique et de science générale par lesquels il avait débuté. Le *Nouveau Christianisme* est sans contredit son ouvrage le plus avancé; mais il s'en faut de beaucoup que Saint-Simon soit là tout entier; toute la série de ses idées n'est pas là, et l'on peut même dire que ses idées fondamentales, ses idées les plus générales en dehors de la politique, n'y sont pas. Il est probable qu'il se serait résumé un jour; la mort l'en empêcha. Ce que l'on peut, ce que l'on doit faire, c'est de réunir précieusement tous ses travaux, publiés ou inédits, dans l'ordre même où il les a produits.

Ce n'est pas là ce qu'a voulu faire, du moins dans la publication que nous annonçons, M. Olinde Rodrigues. M. Rodrigues, se présentant comme le pontife d'une religion dont les livres de Saint-Simon sont l'Évangile, a voulu distribuer au public certaines parties des ouvrages de son maître, qu'il a même entremêlées de ses propres réflexions. C'est donc une publication pour la propagation des idées de Saint-Simon telles que M. Rodrigues les entend; ce n'est point le premier volume d'une édition des œuvres de Saint-Simon.

Mais, en prenant ce volume pour ce qu'il est, le choix fait par M. Rodrigues est excellent. Avec le *Nouveau Christianisme*, dernier ouvrage de Saint-Simon, il a réuni une *Lettre de Genève*, son premier écrit, et les pages célèbres qui conduisirent Saint-Simon sur les bancs d'un tri-

Digitized by Google

bunal. Le lecteur a, de cette manière, trois phases du développement de Saint-Simon : d'abord enthousiaste de la science et des savans, et voulant fonder une *religion de Newton;* puis enthousiaste de l'industrie et des banquiers, et voulant donner aux industriels la suprême direction de la société; enfin plus tard, quand le clergé catholique essaya de reprendre le premier rôle, écrivant le *Nouveau Christianisme;* toujours influencé par le milieu politique du jour, par les sentimens qui agitaient la société autour de lui, ou plutôt toujours occupé de faire tourner ces sentimens au succès de la reconstruction sociale qui le possédait tout entier; ayant ainsi au fond de lui-même une admirable unité, qui, dans chacun de ses écrits, est presque toujours obscurcie et blessée par la préoccupation trop forte de ses idées du moment. Nous n'insisterons pas davantage sur la publication que nous annonçons, parce que nous nous proposons de faire un jour dans cette *Revue* une étude des œuvres de Saint-Simon.

M. Rodrigues a mis en tête de ce volume des fragmens sur la vie de Saint-Simon écrits par lui-même. Ces fragmens sont extraits d'une Notice rédigée vers 1810 et qui devait servir de *préface* à un ouvrage encore inédit intitulé : *De la Science générale*. Nous aurions aimé que M. Rodrigues publiât ce manuscrit, qui renferme des parties très-belles et très-curieuses que Saint-Simon n'a pas comprises dans les trois fragmens qu'il en tira successivement; et cela nous fait encore regretter que M. Rodrigues n'ait pas entrepris de donner dès à présent une véritable édition des œuvres de son maître, comme il en avait fait la promesse dans le *Producteur* il y a déjà plusieurs années. En attendant qu'il se livre à ce travail si important, nous nous félicitons de pouvoir donner à nos lecteurs connaissance de cette *Vie de Saint-Simon*, qui nous a toujours paru un admirable morceau, plein d'élévation et de génie. Les fragmens publiés par M. Rodrigues se trouvent, avec quelques variantes, dans le manuscrit que nous allons reproduire et ils ne renferment, d'ailleurs que des additions peu importantes; mais le manuscrit est bien plus étendu : toute la dernière partie de la Notice, celle qui concerne la distinction que Saint-Simon fait entre les *philosophes théoriques* et les *philosophes pratiques*, ne se trouve que dans le manuscrit.

VIE DE SAINT-SIMON.

« Je suis né le 17 octobre 1760. Je suis entré au service en 1776 et

Digitized by Google

je suis parti pour l'Amérique en 1779; j'y ai servi sous les ordres de M. de Bouillé et sous ceux de Washington.

» A la paix, j'ai présenté au vice-roi du Mexique le projet d'établir, entre les deux mers, une communication qui est possible, en rendant navigable la rivière *In partido*, dont une branche verse dans notre Océan, tandis que l'autre se décharge dans la mer du Sud. Mon projet ayant été froidement accueilli, je l'ai abandonné.

»De retour en France, je fus fait colonel. Je n'avais pas encore vingt-trois ans. Le désœuvrement où je me trouvai ne tarda pas à me déplaire. Passer l'été en garnison et l'hiver à faire ma cour était un genre de vie insupportable pour moi. Je partis pour la Hollande en 1785.

»M. le duc de La Vauguyon, ambassadeur de France en Hollande, avait soustrait ce pays à l'influence anglaise. Il avait déterminé les états-généraux à combiner, avec la France, une expédition contre les colonies anglaises de l'Inde. M. le comte de Bouillé devait commander cette expédition dans laquelle ma place était honorablement marquée. J'ai poursuivi pendant un an l'exécution de ce projet, qui a manqué par la maladresse de M. de Vérac, successeur de M. de La Vauguyon.

» Revenu en France en 1786, je ne tardai pas à m'ennuyer de nouveau du désœuvrement dans lequel j'étais rentré. Je partis pour l'Espagne en 1787. Le gouvernement espagnol avait entrepris un canal qui devait faire communiquer Madrid à la mer; mais il manquait d'ouvriers et d'argent. Je me concertai avec M. le comte de Cabarrus (aujourd'hui ministre des finances), et nous présentâmes au gouvernement le projet suivant.

»M. le comte de Cabarrus proposait au nom de la banque de St-Charles, dont il était directeur, de fournir au gouvernement les fonds nécessaires pour l'exécution du canal, si le roi voulait abandonner à la banque le droit de péage. De mon côté, j'offris de lever une légion de 6,000 hommes (tous étrangers), dont deux mille resteraient en garnison, tandis que les quatre autres mille travailleraient au canal. Les seuls frais d'habillement militaire et d'hopitaux auraient été à la charge du gouvernement. La paie des travailleurs aurait suffi à tout le surplus des dépenses de ce corps.

» La révolution française qui est survenue a empêché l'exécution de ce projet.

Digitized by Google

La révolution était commencée quand je revins en France ; je ne voulus pas m'en mêler par des raisons que je détaillerai quand je rendrai compte de mes opinions politiques ; je me livrai à des spéculations financières. Je m'associai un Prussien, nommé le comte de Redern.

« Je désirais la fortune seulement comme moyen : organiser un grand établissement d'industrie ; fonder une école scientifique de perfectionnement ; contribuer en un mot aux progrès des lumières et à l'amélioration du sort de l'humanité : tels étaient les véritables objets de mon ambition.

« J'ai travaillé, dans cette direction financière, jusqu'en 1797, avec ardeur, confiance et succès. Mes spéculations ayant réussi, je me trouvai en mesure de commencer l'établissement d'industrie. On voit, dans la rue du Bouloy, un échantillon des constructions que j'avais entreprises. L'arrivée de M. de Redern entrava mes travaux, je m'étais trompé sur le compte de cet associé. Je le croyais lancé dans la même carrière que moi, et les routes que nous suivions étaient très-différentes, car il courait après la fortune, tandis que je gravissais la montagne escarpée qui porte à son sommet le temple de la gloire.

» Nous nous brouillâmes M. de Redern et moi, en 1797 (je détaillerai dans un mémoire particulier les motifs de cette brouille). Aussitôt que j'eus rompu avec lui, je conçus le projet d'agir d'une manière directe sur le moral de l'humanité ; j'entrepris de faire faire un pas à la science, et de rendre l'initiative à l'école française. Cette entreprise exigeait des travaux préliminaires : j'ai dû constater la situation des connaissances humaines et étudier l'histoire des découvertes.

» Pour y parvenir, je ne me suis pas borné à des recherches dans les bibliothèques ; j'ai pris domicile en face de l'école polytechnique ; je me suis lié d'amitié avec plusieurs professeurs de cette école, j'ai employé trois ans à me mettre au courant des connaissances acquises sur la physique des corps bruts.

» La paix d'Amiens me permit de partir pour l'Angleterre. L'objet de mon voyage était de m'informer si les Anglais s'occupaient de travaux encyclopédiques. J'en revins avec la certitude que des travaux de ce genre ne fixaient point leur attention.

» Peu de tems après j'allai à Genève, et je parcourus une partie de l'Allemagne. J'ai rapporté de ce voyage la certitude que la science gé-

Digitized by Google

nérale était encore dans l'enfance dans ce pays, puisqu'elle y est encore fondée sur des principes mystiques; mais j'ai conçu de l'espérance pour les progrès de cette science en voyant toute cette grande nation passionnée dans cette direction scientifique.

» Après avoir acquis et essayé les idées scientifiques de la manière dont je viens de rendre compte, j'ai pris la plume. J'ai d'abord fait imprimer deux volumes ayant pour titre : *Introduction aux travaux scientifiques du 19e siècle.* J'ai abandonné cette entreprise parce que je me suis aperçu que j'avais mal commencé l'exposition de mes idées. Convaincu par l'expérience que je n'étais pas encore mûr pour contexturer et rédiger l'ouvrage que j'avais conçu, je pris le parti de publier des lettres où j'ai traité séparément les questions dont les solutions partielles sont les principes que j'emploierai à l'organisation du système scientifique.

» Les *Lettres* que j'ai imprimées n'ont pas déterminé comme je l'avais espéré une discussion générale; mais ce travail m'a été très-utile : d'abord parce qu'il a été pour moi une occasion d'élaborer mes idées, ensuite parce qu'il a fixé l'attention de quelques personnes qui ont bien voulu me communiquer leurs observations.

» Ma vie présente une série de chutes, et cependant ma vie n'est pas manquée; car, loin de descendre, j'ai toujours monté. Aucune de mes chutes ne m'a fait retomber au point d'où j'étais parti. J'ai eu sur le champ des découvertes l'action de la marée montante. J'ai descendu souvent, mais ma force ascensive l'a toujours emporté sur la force opposée.

» Agé de près de 50 ans, je suis arrivé à cette époque où l'on prend sa retraite et j'entre dans la carrière. Après une route longue et pénible, je suis arrivé au point de départ.

» Le public ne doit point regarder comme définitif le jugement qu'il a porté sur ma conduite; je réclame de sa justice la révision de ce jugement, et je vais lui présenter à cet égard quelques observations qui me paraissent mériter son attention.

» A la lecture des ouvrages du petit nombre d'auteurs qui se sont distingués par leurs travaux en science générale, on serait porté à croire qu'ils ont été dans leur vie privée des modèles de sagesse et de modération; mais le raisonnement et l'examen des faits prouvent le contraire,

Digitized by Google

et démontrent que cette opinion fondée, sur les premières apparences, est tout-à-fait erronée La philosophie théorique et la philosophie pratique sont essentiellement différentes. Le même homme ne peut pas parcourir avec succès ces deux carrières. Voyons les faits.

» Luther, Bacon et Descartes sont, parmi les modernes, les trois hommes qui en direction de science générale se sont le plus distingués.

» Luther a attaqué l'ancien système scientifique; Bacon a indiqué les moyens d'organiser un nouveau système d'idées; Descartes a commencé l'organisation de ce système.

» Le premier a dit : Ce n'est pas la révélation, c'est la raison qui doit servir de base à notre croyance.

» Le second a indiqué les moyens d'organiser un système scientifique dans lequel les idées révélées ne jouassent aucun rôle.

» Le dernier a déclaré qu'il ferait un monde si on lui donnait de la matière et du mouvement; c'est-à-dire il a entrepris d'expliquer l'organisation de l'univers sans avoir recours aux idées révélées.

» Luther a trop aimé la table;

» Bacon a été ambitieux d'honneur et de fortune;

» Descartes a eu le goût du jeu et des femmes.

» Ainsi aucun des trois n'a été philosophe pratique. Passons maintenant au raisonnement.

» L'ame est d'autant plus accessible aux passions qu'elle est plus exaltée; or le plus haut degré d'exaltation est nécessaire pour traiter la grande question scientifique dans toute son étendue. Donc il ne faut pas être étonné de voir les philosophes théoriciens asservis plus qu'aucuns autres savans au joug des passions.

» On peut encore envisager cette même question d'un autre point de vue.

» Les deux sciences qui servent de base à la philosophie sont l'astronomie et la physiologie; c'est-à-dire celui qui cultive la science générale doit étudier l'univers dans le grand monde et dans le petit monde. L'astronomie est l'étude du grand monde, c'est-à-dire c'est l'étude du phénomène univers sur une grande échelle. La physiologie est l'étude de l'univers sur une petite échelle; car la manière la plus philosophique d'envisager le phénomène de l'intelligence humaine est de considérer le cerveau humain comme une petite machine qui exécute matériellement

Digitized by Google

tout ce qui se fait dans l'univers, de même qu'une montre répète les mouvemens d'une horloge. Ce sont deux machines semblables, quoique d'une dimension très-différente.

» Pour accélérer les progrès de la science, le plus grand, le plus noble des moyens est de mettre l'univers en expérience. Or ce n'est pas le grand monde, ce n'est que le petit monde, c'est-à-dire l'homme que nous pouvons mettre en expérience.

» Une des expériences les plus importantes à faire sur l'homme consiste à l'établir dans de nouvelles relations sociales. Or toute nouvelle action résultant d'une pareille expérience ne peut être classée comme bonne ou mauvaise que d'après les observations faites sur des résultats, et toutes les tentatives de ce genre ne peuvent pas être heureuses. Ainsi l'homme qui se livre à des recherches de haute philosophie peut et doit même, pendant le cours de sa vie expérimentale, faire beaucoup d'actions marquées au coin de la folie.

» Enfin il résulte de la nature des choses que pour faire des découvertes en philosophie, il faut :

» 1° Mener dans la vigueur de l'âge la vie la plus originale et la plus active ;

» 2° Prendre connaissance de toutes les théories scientifiques, particulièrement des théories astronomiques et physiologiques ;

» 3° Parcourir toutes les classes de la société ; se placer personnellement dans le plus grand nombre de positions sociales différentes, et même créer pour les autres et pour soi des relations qui n'aient pas existé ;

» 4° Employer sa vieillesse à résumer ses observations sur les effets qui ont résulté de ses expériences tant pour les autres que pour soi, et lier ces observations de manière que cela forme une théorie philosophique neuve.

» L'homme qui a tenu cette conduite est celui auquel l'humanité doit accorder le plus d'estime, c'est celui qu'elle doit regarder comme le plus vertueux, puisque c'est lui qui a travaillé le plus méthodiquement et le plus directement au progrès de la science, véritable source de la sagesse.

» On m'objectera, sans doute, que Newton est mort vierge à plus de quatre-vingts ans, qu'il a été généreux et économe, qu'il a su concilier

Digitized by Google

tous ses devoirs, qu'il a travaillé en même tems à l'amélioration du sort de l'humanité, à la prospérité nationale de ses compatriotes, à l'illustration et à la fortune de sa famille; qu'il n'a eu enfin d'autre passion que celle du travail, qu'il a été dans toutes les autres directions un modèle de continence.

» A cette objection, je répondrai que Newton a été grand géomètre et grand astronome, mais qu'il ne s'est point occupé de physiologie, de manière qu'il ne peut pas être classé comme philosophe, car la science générale a, comme je l'ai déjà dit, deux principales racines, l'astronomie et la physiologie, et ces deux racines sont disposées de telle façon qu'il faut avoir un pied sur chacune d'elles pour embrasser le tronc.

» Il vaudrait peut-être mieux comparer la science générale à un fleuve alimenté par deux sources, dont une l'enrichit des observations faites sur les corps bruts, et l'autre des remarques acquises sur les corps organisés.

» Descartes a navigué sur le fleuve, et il est remonté à ces deux sources; Newton a passé sa vie à une des deux sources, et n'est jamais descendu sur le fleuve; le géomètre n'a point étudié l'homme, il n'a point fixé son attention sur les phénomènes physiologiques; il ne s'est occupé que des corps bruts et des moyens de calculer leurs mouvemens. D'un côté, Newton a beaucoup servi; mais, de l'autre, il a beaucoup nui aux progrès de la science. Il a perfectionné l'astronomie et l'optique, ainsi que les autres parties de la physique relatives aux corps bruts; mais il a fait négliger l'autre partie de la physique, celle qui concerne les corps organisés, et il est cause que la science générale a été presque abandonnée.

» L'opinion publique n'a pas encore assis son jugement sur Newton; elle est encore dans l'engouement du positif des découvertes faites par ce géomètre. Descartes avait traqué des faits; Newton a été le plus habile chasseur, il a saisi et terrassé le plus grand des faits traqués, et l'humanité vit de cette chasse avec toute l'imprévoyance de jeunes gourmands qui ne s'informent pas, quand ils sont à table, de la situation du garde-manger.

» Je reviens à l'histoire de ma vie qui est le fait sur lequel se basent mon énergie et mon audace, dont l'extension est mille fois supérieure à ce qu'elle devrait être à l'âge auquel je suis parvenu. Je dis que mes

Digitized by Google

actions ne doivent pas être jugées d'après les mêmes principes que celles du commun des hommes, parce que ma vie, jusqu'à ce jour, a été un cours d'expériences. Je vais indiquer par un exemple la différence qui me paraît devoir exister entre les principes d'après lesquels on doit juger les actions dirigées vers le but ordinaire de la vie, et celles dont une expérience est le but.

» Si je vois un homme exercer sa force et son adresse sur un animal sans autre but que de le faire souffrir, je dis (l'animal ne fût-il qu'une mouche) que cet homme n'a pas reçu de la nature une organisation heureuse pour la sensibilité; et j'affirme sans hésiter qu'il est dans une direction qui le conduira à la cruauté. Mais si je vois un physiologiste faire des expériences sur des animaux vivans, éventrer des chiennes pleines, disséquer des chiens vigoureux et bien portans, je dis: Voilà un homme occupé de recherches qui tendent à la découverte de procédés utiles pour le soulagement de l'humanité. Le malheureux Bichat était remarquable par sa sensibilité. Dubois, Boyer, Dupuytren sont jour et nuit sur pied pour soulager les douleurs des hommes de toutes les classes.

» Si je vois un homme qui ne s'occupe pas de science générale fréquenter les maisons de jeu et de débauche, ne pas fuir avec la plus scrupuleuse attention la société des personnes d'une immoralité reconnue, je dirai: Voilà un homme qui se perd; les habitudes qu'il contracte l'aviliront à ses propres yeux et le rendront par conséquent souverainement méprisable. Mais si cet homme s'occupe de philosophie théorique, si le but de ses recherches est de rectifier la ligne de démarcation qui doit séparer les actions et les classer en bonnes et mauvaises; s'il cherche à découvrir un remède pour guérir les maladies d'intelligence qui entraînent ceux qu'elles attaquent dans des routes qui les éloignent du bonheur, je dirai: Cet homme parcourt la carrière du vice dans une direction qui le conduira nécessairement à la plus haute vertu.

» J'ai fait tous mes efforts pour connaître, le plus exactement qu'il m'a été possible, les mœurs et les opinions des différentes classes de la société; j'ai recherché, j'ai saisi toutes les occasions de me lier avec des hommes de tous les caractères et de tous les genres de moralité. Ces recherches m'ont beaucoup nui dans l'opinion publique, mais je suis loin de les regretter. Mon estime pour moi a toujours augmenté

Digitized by Google

dans la proportion du tort que j'ai fait à ma réputation. J'ai tout lieu de m'applaudir de la conduite que j'ai tenue, puisque je me vois en état de présenter des vues neuves et positives à mes contemporains; puisque l'immense génie de l'empereur ne m'a point circonvenu, et mon admiration pour lui n'a point altéré l'indépendance de ma pensée.

» On conçoit aisément qu'il a dû m'arriver beaucoup de choses extraordinaires; j'aurais en effet des anecdotes piquantes à raconter; mais en ce moment un travail plus important m'occupe; il absorbe tout mon tems et toutes mes facultés, j'ai encore de la vigueur, je vis encore dans l'avenir. Je bavarderai sur ma vie quand je serai vieux.

» Je terminerai cette première partie par une comparaison : une génération humaine peut être comparée à une année de végétation.

» Au printems, les vergers sont couverts de fleurs, quelques-unes se nouent, plusieurs se flétrissent; la plupart meurent et tombent avant l'été sans avoir noué. N'est-ce pas l'image frappante des enfans d'une génération?

» Dans l'été, le verger est beau d'un autre genre de beauté; on y découvre des fruits dont quelques-uns sont d'une végétation vigoureuse, dont la plupart languissent et tombent. N'est-ce pas l'image de la virilité d'une génération?

» Dans l'automne, le verger présente encore un bel aspect, ce sont des fruits à maturité. C'est le spectacle de l'heureuse partie d'une génération qui parvient, dans un âge consommé, à se distinguer par d'utiles travaux.

» Enfin, au commencement de l'hiver, le verger offre encore quelques individus sur lesquels on peut reposer agréablement la vue. On y aperçoit encore quelques fruits. Ce sont les vieillards qui, après avoir fait beaucoup d'expériences et en avoir bien observé les résultats, conservent assez de vigueur pour rendre compte de leurs travaux avec chaleur, clarté et précision. Ce sont les philosophes inventeurs. »

84. Histoire de la renaissance de la liberté en Italie, de ses progrès, de sa décadence et de sa chute, par J.-C.-L. Simonde de Sismondi. Paris, 1832; Treuttel et Würtz. 2 vol. in-8°; prix, 12 fr.

L'histoire d'Italie est de toutes les histoires connues la plus variée, la plus riche et à mon gré la plus intéressante. Centre du premier pouvoir constitué de la société moderne; champ de bataille des deux prin-

Digitized by Google

cipes rivaux qui la dominèrent si long-tems et qui se résument dans les deux mots *guelfe* et *gibelin ;* berceau de la liberté européenne et des lois, comme elle l'est des sciences et des arts, l'Italie se détache glorieusement sur le vaste et mouvant tableau du moyen âge. Suprématie théocratique et suzeraineté féodale, monarchie et république, aristocratie et démocratie, on y retrouve toutes les formes de gouvernement. L'histoire de la Péninsule est un cours complet de politique ; c'est un appât pour toutes les intelligences, et toutes les croyances trouvent au besoin à s'y appuyer.

Considérée sous ce point de vue, son intérêt est immense, universel ; aussi les historiens ne lui ont-ils pas manqué. Les uns, simples chroniqueurs, narrent les faits sans y voir, sans y chercher autre chose que les faits, prenant pour devise le *ad narrandum, non ad probandum,* qu'une école historique moderne, née de l'éclectisme de la restauration, avait écrit sur sa bannière ; d'autres, esprits synthétiques et généralisateurs, cherchent les principes dans les faits, les recueillent, les résument, les comparent, s'efforçant à en extraire les lois de l'humanité.

Les premiers peuvent amuser par des formes piquantes, pittoresques ; mais l'ame, mais la vie leur manque ; cette matière brute et inerte qu'ils entassent gît froide et inanimée jusqu'au jour où quelque nouveau Prométhée s'en empare et la féconde par la pensée.

Telle est la tâche de l'historien ; et celui-là seul mérite ce nom, qui des élémens épars compose un tout et fonde sur ces bases larges et profondes un édifice intellectuel et moral, un monument social et humain.

M. de Sismondi, esprit éminemment progressif et sincère, appartient à la vraie école historique. Loin de lui ce scepticisme énervant et froid contre lequel s'élève et proteste l'humanité tout entière. Il a des convictions et partant des principes, et ce sont ces principes qu'il poursuit dans l'histoire avec l'ardeur infatigable d'un travailleur et la conscience d'un honnête homme. Indépendamment de toute doctrine, de tout principe, cette probité, qui respire chez lui à chaque page, prête à ses écrits un charme, un attrait qui n'est qu'à lui.

Et pour ne parler ici que de sa grande *Histoire des républiques italiennes du moyen âge*, monument unique en France et que la France

Digitized by Google

a reçu avec reconnaissance de la main d'un étranger (1), il est certainement impossible de trouver autre part plus de candeur. Il appartenait à un compatriote de J.-J. Rousseau d'écrire l'histoire des républiques, et M. de Sismondi s'est acquitté de sa tâche comme on devait s'y attendre.

On sent que sa piété filiale l'entraînait invinciblement vers l'Italie, antique patrie de ses ancêtres, et qu'il en a retracé les annales avec affection, avec amour. Il est intéressant de comparer, sous ce point de vue, son ouvrage, pour ainsi dire national et patriotique, avec son histoire des Français. Ici plus de ces formes républicaines qu'il aime, et aussi plus de ces sympathies que l'Italie réveille en lui. L'histoire d'une monarchie est pour lui une œuvre de raison et d'intelligence; mais son ame est ailleurs, et plane sur l'Italie républicaine. Revenons-y donc avec lui.

Peu d'historiens ont plus franchement pris parti pour le peuple et plaidé sa cause. L'éclat des cours, le faste du patriciat ne l'éblouissent jamais; et, quoique rendant justice à tous, c'est pour le peuple que ses entrailles s'émeuvent, pour ce peuple que les institutions écrasent et pour qui le domaine commun de la terre, héritage de tous, est converti en champ de larmes.

Ce sentiment de justice et d'humanité préside à toute son œuvre; il la caractérise, il l'anime, il est comme le lien qui en réunit toutes les parties pour les féconder.

Nous qui nous faisons gloire de marcher sous la bannière populaire, nous savons gré à M. de Sismondi de sympathies qui nous sont communes. Sa mission est la nôtre, et nous reconnaissons en lui un frère et un auxiliaire. Nous savons bien qu'au besoin son bras ne nous fera pas défaut, et nous comptons sur lui.

Si nous n'avons parlé que de son *Histoire des républiques italiennes*, c'est que l'ouvrage que nous annonçons n'en est pour ainsi dire que le raccourci. Destiné à la *Cyclopédie historique* publiée à Londres par le docteur Lardner, il a paru à la fois en français et en anglais. « Je trou» vais ainsi, dit l'auteur, l'occasion de retracer en même tems dans les deux

(1) M. de Sismondi est génevois; sa famille est d'origine italienne, comme son nom l'indique.

Digitized by Google

» langues des hommes libres le souvenir de ce que l'Italie a fait la première » pour obtenir le plus précieux des biens, de l'exemple qu'elle a donné » aux autres, de l'impulsion que toutes les autres n'ont fait que suivre, » et en même tems le souvenir des crimes de ses oppresseurs, qui lui » ont ravi les avantages dont elle a doté le reste du genre humain. Il » me sembla que plus le récit du réveil de l'Italie, de sa lutte glorieuse » et de ses malheurs serait rapide, plus il ferait d'impression, plus il » me permettrait de saisir dans l'histoire de la liberté italienne l'unité » d'intérêt qui échappe dans la vie simultanée de cent états indépen- » dans. »

L'ouvrage n'a, comme on pourrait le craindre, aucun des inconvéniens inhérens aux résumés, car les faits y sont présentés dans des proportions qui leur laissent la vie et le mouvement; seulement beaucoup qui n'étaient que secondaires ont été écartés. On doit donc le considérer, non comme une compilation de l'histoire originale et développée, mais comme une histoire nouvelle ayant son existence à part, son but, son intérêt individuel.

Le nouvel ouvrage a même une partie toute neuve, c'est la fin. Le cadre et le titre même de l'ancien lui assignaient le moyen âge pour limite; il devait finir avec lui. Ces considérations sur l'Italie moderne, que son plan lui interdisait, elles se retrouvent dans le nouveau, et l'auteur apprécie avec justice et sagacité les bienfaits par lesquels la France républicaine a racheté les maux que la France monarchique avait importés jadis au-delà des Alpes. Il montre en même tems que la politique française tendit constamment à l'indépendance italienne, ce qu'on ne peut trop rappeler aux habiles qui sont en ce moment au timon de l'état.

Ce noble plaidoyer en faveur de l'Italie ne pouvait paraître en un tems plus propice. Les destinées de l'Italie, pesées de nouveau dans la balance politique, fixent en ce moment l'attention de l'Europe, et réclament une solution prompte. Et voici son historien qui descend dans la lice comme son champion naturel, et qui proclame à la face des peuples les droits de sa cliente à la liberté.

« L'Italie, leur crie-t-il d'une voix convaincue, est écrasée, mais » elle est encore palpitante d'amour pour la liberté, la vertu et la gloire; » elle est enchaînée et ensanglantée, mais elle connaît encore ses forces » et ses destinées futures; elle est insultée par ceux à qui elle a ouvert

Digitized by Google

» la carrière de tous les progrès, mais elle sent qu'elle est faite pour » les devancer de nouveau ; et l'Europe n'aura de repos que quand la » nation qui a allumé au moyen-âge le flambeau de la civilisation, avec » celui de la liberté, pourra jouir elle-même de la lumière qu'elle a » créée. »

La longue expérience historique de l'auteur, sa longue pratique surtout des choses italiques, donne à ses paroles un caractère de vérité, une autorité que nul autre avocat étranger n'aurait pu donner aux siennes.

Son livre donc serait dans tous les tems, et indépendamment de toutes circonstances, un ouvrage plein de choses, de philosophie et d'intérêt, mais de plus, aujourd'hui, c'est une bonne action. CH. DIDIER.

85. HISTOIRE DE LA RÉGENCE ET DE LA MINORITÉ DE LOUIS XV, *jusqu'au ministère du cardinal de Fleury ;* par P.-E. LÉMONTEY, *de l'Académie française*. Paris, 1832; Paulin. 2 vol. in-8° de 464-483 pages ; prix, 14 fr. (1).

LOUIS XIV ET LA RÉGENCE.

Voilà un ouvrage que recommandent suffisamment son origine et les circonstances qui s'y rattachent. L'idée première en est due au gouvernement impérial : c'est lui qui choisit à la fois le sujet et l'auteur. Tout ce que les archives de l'État pouvaient contenir de documens relatifs à l'époque indiquée fut mis à la disposition de celui-ci, pour lequel une masse aussi imposante de matériaux se grossit encore par les contributions volontaires des particuliers. Vinrent les Bourbons, dont la censure méticuleuse s'effraya des révélations que promettaient ces legs d'un autre siècle, exhumés enfin des portefeuilles où la discrétion diplomatique les avait long-tems ensevelis. L'*Histoire de la Régence* fut mise sous les scellés du pouvoir, et la révolution de juillet a pu seule lui rendre sa liberté. Maintenant le public va lire et juger ; et, tout en convenant qu'il a fallu une énorme patience pour trier, classer et déchiffrer quelques milliers de lettres et de mémoires, un rare talent d'analyse pour en résumer l'intérêt dans les bornes d'une compilation ordinaire, peut-être trouvera-t-on que l'exécution ne répond pas entièrement aux espérances des lecteurs.

(1) On doit au même éditeur une édition des *Œuvres de P.-E. Lémontey* (Paris, 1829 ; 5 vol. in-8° ; prix, 35 fr.) que complètent ces deux nouveaux volumes.

Digitized by Google

Lémontey était un homme de beaucoup d'esprit, de cet esprit vif, caustique et coquet, dont la tradition paraît se perdre au sein de nos mœurs nouvelles, et qui peut-être s'entendait mieux à donner un relief piquant au petites choses qu'à saisir les grandes dans sa légère étreinte. Ses œuvres se composent principalement de contes, de discours d'apparat et de quelques notices biographiques, petits chefs-d'œuvre de fine observation ou d'ingénieuse malice, morceaux étriqués et fugitifs, mais artistement habillés et peignés avec des soins tout académiques. Rien n'avait donc annoncé, dans l'auteur de *Raison et Folie*, le génie de l'historien, lorsqu'en 1818, il publia son *Essai sur la monarchie de Louis XIV*, prélude au grand ouvrage dont il n'a pu achever qu'une partie seulement. Cet essai, si l'on veut bien l'examiner de près, porte encore l'empreinte des premières habitudes de Lémontey. Ce qui le distingue, c'est plutôt une recherche élégante dans le style, une ingénieuse sagacité dans les détails, que la justesse et la grandeur des aperçus.

Dès l'abord, se présente, comme axiome préliminaire, cette sentence : « En France, une seule nation a subsisté, mais plusieurs monarchies se sont succédé. » On accuse de fatalisme les philosophes qui démontrent dans l'histoire le développement graduel de l'humanité, et qui, cherchant partout les traces de cette progression, s'attachent à faire saillir pour chaque siècle les faits qui la signalèrent. Mais que dira-t-on de ceux qui n'aperçoivent dans l'avenir aucun but aux travaux des hommes, et ne voient dans les vicissitudes de nos annales que de tristes caprices du hasard ; dans les victoires ou les révolutions que des coups de dés ; dans le conquérant et le législateur que d'inutiles instrumens de passions passagères comme eux ? Lémontey sentit facilement combien devenait étroite et mesquine l'histoire ainsi rapetissée par une crainte puérile de tout système ; pourtant les forces lui manquèrent pour s'élever jusqu'à la hauteur du point de vue où plane la philosophie du progrès. En essayant de soumettre l'enchaînement des phases historiques aux déductions rigoureuses d'une loi fondamentale, il commença par isoler la France du reste du monde ; et, la tâche étant devenue plus facile par le rétrécissement du cadre de ses explorations, cette loi, il crut la trouver dans l'intelligence du caractère national. C'est un type qu'il définit avec une prétention quelque peu pédantesque, c'est un alliage suffisamment équilibré de trois élémens principaux : la sociabilité, l'inconstance et l'orgueil, qui se manifestent par ces traits particuliers : « une horreur

Digitized by Google

» invincible pour toute domination étrangère; l'amour de la guerre et » l'ivresse des succès; une aversion générale pour l'économie et les » soins de détail; un désir effréné des distinctions; une facilité inimita- » ble à communiquer ses affections. » Tels ont été les régulateurs des destins de la France: et ses diverses monarchies ne furent graduellement altérées et anéanties que lorsqu'elles méconnurent ce type normal et conservateur.

Certes il y a dans cette conception quelque chose d'ingénieux : mais elle reste inféconde aux mains de son auteur; car il l'a dépouillée d'avance de ses corollaires les plus vastes et les plus heureux, en la concentrant ainsi sur un peuple unique? Ces trois principes, délicatement analysés au creuset du moraliste, me semblent être, sous d'autres noms, les caractères propres à l'humanité elle-même, considérée dans tous les tems et dans tous les lieux. L'orgueil, n'est-ce point un sentiment inné de l'égalité, un ardent besoin de liberté? La sociabilité, une irrésistible tendance à l'agrégation? L'inconstance, un entraînement instinctif vers le mieux? Principes dont la puissance se fait jour à travers tous les obstacles, et préside sans relâche aux modifications successives de la société.

Quant à Lémontey, il s'arrêta court dans le système qu'il avait ébauché; et, loin d'y faire un pas nouveau, après avoir parqué l'histoire de France, dans ses limites particulières, au milieu de l'histoire générale, il eut hâte de séparer à son tour le grand siècle de ceux qui le précédèrent; et c'est à peine s'il laisse entrevoir l'influence qu'il exerça sur les siècles suivans. Mais sa pensée, trop timide pour mesurer de larges perspectives, se meut à l'aise dans l'horizon borné dont elle vient de s'entourer. Rien de plus lumineux, de plus complet et de plus précis que l'analyse des institutions de Louis XIV. L'état c'est moi, a dit le monarque, et son règne n'eut plus d'autre tendance que la réalisation de cette royale synthèse. Tout passa sous le niveau: le clergé, que Louis, pieux mais fier, honora de sa protection, avant de subir ses pénitences; la noblesse, avilie par la domesticité des cours, énervée par leur luxe et leur étiquette, soigneusement écartée des hautes fonctions administratives, peu à peu dépouillée de ses attributions souveraines; la magistrature, humiliée ou dédaignée dans les parlemens, dont la Fronde fut le dernier acte de vitalité; les municipalités bourgeoises et les états provinciaux ramenés, du moins en grande partie, sous le joug d'une centralisation uniforme; l'armée féodale, cette hydre aux mille têtes qui se heurtent et se gênent, décimée par des

Digitized by Google

guerres sans gloire, puis refondue dans une institution nouvelle, toute monarchique, l'armée permanente. Louis XIV faisait table rase; sa verge de fer brisait sans pitié les derniers débris de la féodalité, qu'il livra, privée de ses puissans étais, à la hache des révolutions. Car on ne doit point s'y tromper, le successeur de Richelieu a montré le chemin à Robespierre. Sous son règne, époque d'abaissement pour la noblesse, période d'affranchissement pour la roture, qui siégeait au cabinet de Versailles et s'enrichissait par l'industrie, furent jetés les germes de cette égalité française dont la devise s'inscrivit cent ans plus tard sur le drapeau tricolore. Au ministère de Colbert remonte l'origine de cette lutte opiniâtre, soutenue par la capacité personnelle contre les privilèges de la naissance, lutte qui se continue de nos jours entre les classes laborieuses et les propriétaires du sol, mesquins et derniers héritiers des droits féodaux.

Vient un second fait, immense ainsi que le premier, qui dérive de l'œuvre exécutée par ce grand roi et que la révolution devait également compléter plus tard. C'est la concentration, en un tout homogène, du peuple et du territoire français; c'est la grandeur à laquelle Louis XIV élève un nom, depuis lors, la terreur et l'admiration de l'Europe; c'est le patronage qu'il exerce sur les mécontens et les opprimés de tous pays. On chercherait vainement sur notre continent, un autre ensemble aussi compact, dans ses dispositions géographiques comme dans ses harmonies morales, que la France, devenue civilisatrice par la triple influence de sa force matérielle, de son unité nationale et de son génie sociable et conciliateur. Et ne voit-on pas, dans ses subsides, grossière aumône d'un despote, jetés aux Irlandais, aux Siciliens, aux Hongrois, dans cet asyle ouvert à Stuart détrôné, à des milliers d'autres refugiés, si divers de croyances et de langages, n'y voit-on pas la première tentative d'une glorieuse mission de propagande et d'hospitalité? Au dix-huitième siècle appartient la reconnaissance de notre suprématie, que l'Europe subit avec répugnance lorsqu'elle se présente sous l'escorte des baïonnettes, avec amour lorsqu'elle s'arme du langage insinuant d'eun philosophie généreuse.

Dans l'*Histoire de la régence* se fait encore mieux sentir l'insuffisance de la méthode qui traça l'*Essai sur Louis XIV*. Après avoir rassemblé soigneusement tous les élémens du grand tableau que nous avons tâché d'esquisser en peu de mots, l'auteur n'eut point à s'inquiéter de

Digitized by Google

l'idée-mère et centrale sous laquelle il devait les coordonner. Cette généralisation existait visible et frappante dans la grande figure de Louis XIV. Mais lorsque celui-ci disparaît, l'unité semble se dissoudre. Le caractère du régent ne se prête plus à la personnification de l'époque que domina l'éclat de son rang bien plutôt que l'impulsion de son génie; et Lémontey s'est trouvé en défaut pour suppléer à l'absence d'un symbole tout tracé. D'autres causes suffisent d'ailleurs à expliquer l'infériorité philosophique de son second ouvrage : la multiplicité des phases mobiles et variées qui signalèrent cette crise bizarre de réaction, et qui semblent échapper à l'analyse; les préoccupations qu'amenait avec lui l'intérêt tout spécial des correspondances et des mémorandums diplomatiques; la fatigue d'une aussi longue entreprise, et la mort prématurée qui vint y mettre un terme. Aussi cette histoire ressemble-t-elle davantage à un entrelacement chronologique de fragmens bien distincts qu'à la filiation logiquement raisonnée des parties d'un même tout. A peine trouve-t-on résumés dans un seul chapitre quelques traits épars de la physionomie générale, que n'anime encore aucune pensée unitaire. Cependant cette physionomie n'y paraît point impossible à saisir. Si Louis XIV fut le premier représentant de l'unité française, s'il aplanit les barrières féodales devant l'égalité envahissante, la tâche du dix-huitième siècle paraît avoir été le développement du principe sociable. C'est chose curieuse comme vingt faits divers viennent se grouper autour de ce but unique! Voilà les progrès du commerce qui se déduisent de ceux de l'industrie, et rapprochent les provinces et les contrées lointaines, pour leur apprendre à se connaître, à se chercher, à s'entre-secourir! Puis la Régence qui conçoit un magnifique système de communications, et le réalise par la construction de quelques mille lieues de routes royales, auxquelles le génie moderne n'a su tout au plus ajouter jusqu'ici que des ramifications sans étendue. Là c'est la banque, établissant entre l'état et les citoyens, et les citoyens entre eux, les rapports nouveaux du crédit; ici, la franc-maçonnerie dont les dogmes mystérieux prêchent une douce confraternité de bienfaisance et de plaisirs. Voyez les mœurs, au milieu de leurs torts et leurs scandales, opérer entre les classes et les sexes divers une fusion sensible et favorable. Exilée de la rue Quincampoix, où les extravagances du Système l'ont d'abord réunie, la foule variée des bourgeois et des nobles, des citadins et des provinciaux, se retrouve dans les théâtres multipliés par la création de plusieurs genres

Digitized by Google

nouveaux, dans ces bals publics que la galanterie licencieuse du tems ouvre à la mésalliance des rangs et des fortunes, dans ces cercles nombreux où la ville oppose aux splendeurs de la cour ses illustrations et ses modes; jusqu'à l'importation du café, qui crée, sur tous les points du territoire, une foule innombrable de lieux de réunion et de contact, dont l'apparence frivole et triviale cache l'un des symptômes les plus caractéristiques de notre sociabilité nationale. Viennent enfin la littérature et les sciences, qui, dégagés des liens qui les enchaînaient, serfs soumis à l'idole royale, s'insinuent en tous lieux, se popularisent, et préparent, sous la bienveillante protection de Philippe d'Orléans, le grand mouvement intellectuel du siècle.

En descendant vers un ordre secondaire de faits, je trouverais sans doute encore bien des choses intéressantes à rappeler; car les morceaux qui composent ces deux volumes, à part le tort capital de leur isolement, sont exécutés et finis avec le soin propre à toutes les productions de Lémontey. Le système de Law s'y présente débarrassé de tout appareil scientifique, clair, net et lumineux comme les prodigieuses conceptions de ce génie actif et fertile. C'est une plaisante narration, pétrie de sel et de boue, que celle des intrigues, si vives et si sales, qui mirent sur la tête de Dubois un chapeau de cardinal payé huit millions en écus français! Il y a des physionomies finement observées dans le récit des conspirations de Cellamare, d'Alberoni et de la duchesse du Maine. Puis on contemple avec tristesse le lugubre tableau de la peste de Marseille, parfait résumé de tout ce que l'histoire et la science ont laissé de renseignemens sur cet épouvantable fléau. Enfin l'on remarquera une partie à laquelle l'auteur s'est attaché avec un soin tout particulier dans l'un et l'autre de ces ouvrages, l'histoire de l'administration et de ses rouages compliqués.

Lémontey avait formé le projet de continuer ses recherches et ses écrits : il n'a pu le réaliser complétement, et nous le regrettons, car il étudiait avec trop de conscience et de sagacité pour qu'il ne fût point sorti de ses recherches quelques lumières nouvelles sur des tems qui ne sauraient être trop connus. Quoi qu'il en soit, son livre restera comme un des monumens les plus précieux dont se soit enrichie jusqu'à présent la collection des matériaux de notre histoire. A. J.

86. Souvenirs sur Mirabeau et sur les deux premières assemblées législatives, par Étienne Dumont (*de Genève*); ouvrage posthume

Digitized by Google

publié par M. J.-L. Duval, membre du conseil représentatif de Genève. Paris, 1831; Ch. Gosselin et Hector Bossange. In-8° de 478 pages, avec le *fac-simile* de neuf lettres de Mirabeau; prix, 9 fr.

Un député, je ne sais lequel, disait l'autre jour, dans une scandaleuse séance de la chambre, que Mirabeau n'était pas un grand homme, voulant par ce jugement lui ravir les honneurs du Panthéon; tout homme en France qui a compris la révolution, et qui a senti les immenses destinées qu'elle enfantait au monde, repousse dédaigneusement l'étroite opinion de ce député, et admire un grand homme dans ce premier héros du mouvement révolutionnaire de 89.

Pendant long-tems les haines de partis se sont acharnées à la mémoire de Mirabeau; elles ont montré à plaisir le prisonnier de Vincennes, le fils maudit de son père, l'homme aux incestes et aux adultères, le plus illustre débauché d'une époque d'orgies et de débauches, pour flétrir le tribun, l'orateur entraînant, la première voix éclatante du peuple affranchi.

Les haines de partis meurent avec les hommes, le jour arrive de la justice, de la réhabilitation, de l'apothéose; on pénètre avec plus d'impartialité la conscience calomniée de ces illustres révolutionnaires. Toutes les pensées d'égoïsme, d'avidité, de crime, s'effacent, et nous voyons incessamment grandir à nos yeux des natures élevées, dévouées, de sublimes courages, qui bravent, pour le salut de l'humanité, l'infamie, et s'écrient comme Danton : *Meure ma mémoire, si la patrie est sauvée.*

Les soutiens fidèles et ardens du ministère juste-milieu, MM. Mignet et Thiers, ont commencé déjà à réhabiliter des réputations révolutionnaires. M. Laurent, l'auteur de la réfutation de l'abbé de Montgaillard, a discuté avec plus d'énergie encore toutes les préventions qui pesaient sur Mirabeau et les membres de la Convention. Grâce à tous ces efforts, nous pouvons aujourd'hui nous laisser aller sans remords, sans arrière-pensées à notre admiration pour les hommes qui ont su comprendre l'œuvre révolutionnaire qu'ils avaient à accomplir, et s'y dévouer tout entiers.

On aime à se ressouvenir de ces hommes en face de l'égoïsme, de la tiédeur, de la lâcheté de ceux qui aujourd'hui prétendent diriger ou représenter la France.

Digitized by Google

C'est donc une publication digne de tout notre intérêt que ces *Souvenirs sur Mirabeau*, écrits par un homme de bonne foi, d'un esprit élevé et délicat, qui a vécu dans l'intimité du grand homme, et nous donne des souvenirs pour nous faire pénétrer toute la puissance et la grandeur d'ame, l'abandon et la bonté de Mirabeau.

Étienne Dumont est mort en 1829, dans un voyage en Italie; M. de Sismondi a consacré dans cette *Revue* une notice biographique à son compatriote, et nous a résumé tous les travaux d'Étienne Dumont. Son plus grand titre à la célébrité est d'avoir vulgarisé les ouvrages de Bentham avec une admirable netteté et une intelligence vive et féconde. La nature de Dumont se prêtait merveilleusement à ce genre de travail; il n'avait pas en lui-même une originalité puissante, cette force qui crée, qui entraîne, mais il était doué de cet esprit sagace qui comprend et devine, d'un bon sens éclairé, d'une souplesse et d'une facilité remarquables. De tels hommes sont précieux pour aider, suivre et conseiller le génie hardi, impatient, créateur.

Avant d'être associé à Bentham, M. Dumont s'était attaché à Mirabeau et l'avait servi.

C'est une chose merveilleuse à voir, dans les souvenirs du premier, que cette entraînante facilité de Mirabeau à prendre partout des hommes, à s'en faire suivre, à les utiliser à son profit comme des manœuvres, à les flatter, à les fasciner, à les enlever dans sa sphère immense d'activité. En 1784, Dumont eut occasion de rencontrer à Londres Mirabeau, et là celui qui devait être l'homme le plus illustre et le plus puissant de son époque savait, quoique obscur alors, dédaigné, méprisé, se faire servir par des hommes de lettres, des avocats, des journalistes.

En 1788, Étienne Dumont revit Mirabeau à Paris avec le célèbre criminaliste Samuel Romilly. A cette époque le comte de Mirabeau était entièrement diffamé dans l'opinion publique pour ses ouvrages, ses aventures, ses procès, ses orgies. Il reconnut dans Dumont des connaissances étendues, de la finesse et de la facilité; aussitôt il mit tout son art de séduction à se l'attacher; car cet homme se sentait plus grand que sa réputation, car il voulait un avenir autre que son passé, car il se sentait une mission sociale et préparait déjà son œuvre.

Décidément l'honnête bourgeois de Genève devint donc l'ami de ce

Digitized by Google

débauché comte de Mirabeau. Dumont rédigeait avec lui le *Courrier de Provence*, préparait les questions législatives, donnait le plan de quelques discours, assistait aux séances de l'assemblée et adressait ses observations à Mirabeau. Des critiques susceptibles se sont fâchés tout rouge de la part réclamée par Dumont dans les discours de l'illustre tribun, de sa prétention d'avoir composé la fameuse adresse pour le renvoi des troupes, le discours sur le *veto*, etc. En vérité, ce pauvre Dumont ne méritait pas une semblable colère, il ne voulait nullement déprécier son ami, et c'est très-naïvement qu'il raconte sa participation à l'éloquence de celui-ci.

Ce qui distingue ces Mémoires, c'est une grande bonne foi, une intelligence souvent spirituelle des événemens et des hommes, une profonde et sincère estime de Mirabeau.

L'auteur le suit dans les détails de sa vie privée, analyse ses sentimens et le montre toujours noble et généreux. « Il y avait en lui, dit » Étienne Dumont, une sorte d'enthousiasme du beau qui ne se laissait » point dégrader par ses propres vices; c'était comme une glace qui » pouvait être obscurcie et qui reprenait ensuite son éclat. Sa conduite » était souvent en contradiction avec ses discours, non par fausseté, » mais par inconséquence : il avait une raison pure qui élevait son » ame, et des passions violentes qui la jetaient hors de ses mesures; en » un mot, colossal à tous égards, il y avait en lui beaucoup de tout, » beaucoup de bien, beaucoup de mal; on ne pouvait le connaître sans » être fortement occupé de lui, et c'était un homme né pour remplir de » son immense activité une grande sphère. »

Dumont consacre une partie de ses souvenirs à expliquer la nature des rapports de Mirabeau avec la cour. M. Janin, dans son roman de *Barnave*, a rabaissé la politique du grand homme à une stupide intrigue d'amour; nous voyons dans les souvenirs de Dumont que le tribun était bien au-dessus de tous ces misérables calculs de vanité ou de vénalité. On l'a dit, ces hommes-là ne se vendent pas; il prenait les pensions des princes, mais c'était pour les gouverner et non pour être gouverné par eux. « Depuis que je me vends, disait un jour Mirabeau, je dois avoir gagné de quoi acheter un royaume; je ne sais comment j'ai toujours été si gueux, ayant tous les rois et tous leurs trésors à mon commandement. » Il répondait à une proposition de M. de Narbonne : « Un

Digitized by Google

» homme comme moi pourrait prendre cent mille écus, mais on n'a pas » pour cent mille écus un homme comme moi. »

Il y avait dans l'ame de Mirabeau cet amour de la gloire, cette passion de la popularité si généreusement dédaignée par MM. Thiers et Guizot.

Mirabeau était de très-bonne foi dans ses relations avec la cour, parce que sa mission à lui n'était pas de devenir un Danton, ni un Robespierre. Il avait à proclamer dans le monde entier la révolution nouvelle, voilà pourquoi il possédait cette voix qui retentit si loin, et dont les échos remuaient l'Europe de Cadix à Moscou; il avait à montrer dans sa personne l'élévation à la tête de la société d'une classe nouvelle, la bourgeoisie, à annoncer l'affranchissement définitif du peuple. A d'autres la tâche d'étouffer les guerres civiles, à d'autres la tâche de défendre la révolution contre l'Europe coalisée, et de la vaincre et de la forcer, l'épée sur la gorge, à reconnaître la France révolutionnaire.

Mirabeau est bien mort à tems, il en avait assez fait pour sa gloire; et ne paraissait-il pas avoir la conscience d'une œuvre saintement accomplie, quand, dans son agonie, il se faisait couvrir de fleurs, embaumer de parfums. Il faut lire dans M. Dumont tous les détails de cette vie et de cette mort.

Avec quel charme on s'arrête sur cette existence remplie, sur cette nature d'homme énergique, grandiose, douée de la puissance de commander, d'entraîner, de soulever l'enthousiasme, quand on se retrouve comme aujourd'hui entouré d'êtres incapables de dévoûment, incapables d'exercer une action forte sur dix hommes. Voyez les Chambres! Quelle médiocrité, quel bavardage, quelle impuissance de parole éloquente, de parole qui touche les cœurs et les relie!

Un homme! un homme! Montrez-moi un homme, un être qui sache ce que c'est qu'une révolution, ce que c'est que le peuple, qui sente en ses entrailles les misères du peuple, qui veuille et fasse vouloir l'émancipation du peuple, qui parle la langue du peuple, cette langue dont les accens font crouler les trônes, comme les sons de la trompette de Josué faisaient tomber les murailles de Jéricho, cette langue qui enfante des armées, des héros, qui pousse les nations dans la voie des conquêtes et de l'affranchissement.

A. Saint-Chéron.

Digitized by Google

87. Mémoires de A. Levasseur (*de la Sarthe*), *ex-conventionnel*, tomes III et IV. Paris, 1831; Levavasseur, au Palais-Royal. 2 vol. in-8°, de VIII-384 et 380 pages; prix, 15 fr.

Nous avons déjà parlé dans ce recueil de la première livraison des Mémoires de Levasseur. (Voyez *Rev. Enc.*, t. XLV, fév. 1830, p. 320.) Sous le régime qui opprimait alors le pays, cette franche et courageuse publication fut accueillie par les poursuites du pouvoir et punie d'une condamnation sévère. Après que toutes les opinions avaient dit leur mot sur la révolution, on ne voulut pas souffrir qu'un montagnard prît la défense de ses collègues si souvent calomniés, et montrât à la France que les hommes qui l'ont sauvée, et puis sont allés mourir pauvres dans l'exil, n'étaient ni des imbécilles ni des scélérats. Levasseur fut alors contraint de garder le silence, en attendant des jours meilleurs. A peine la presse fut-elle débarrassée d'une partie de ses entraves, qu'il s'est hâté de continuer son œuvre et d'achever son apologie.

Les volumes que nous annonçons contiennent l'histoire des tems qui se sont écoulés depuis la lutte du comité de salut public contre les *dantonistes* et les *hébertistes* jusqu'à la promulgation de la constitution de l'an III : c'est l'apogée et le déclin du système révolutionnaire, le règne du grand comité des Dix, suivi d'une réaction haineuse et violente. Malheureusement, pendant la plus grande partie de cette époque, Levasseur était en mission près des armées, et éloigné de Paris : il n'a donc écrit que sur des ouï-dires ou des documens généralement connus. Ainsi le récit de la catastrophe du 9 thermidor est emprunté au *Moniteur*, et une foule de discours assez médiocres et vides de faits remplissent inutilement le volume. A compter du rappel de Levasseur, cette exposition prend plus d'intérêt : l'auteur, réuni aux débris de la Montagne, à ce parti que l'on désignait sous le nom ridicule de *crétois*, suit avec passion les diverses phases de la querelle qui se débattait entre les démocrates ardens et les thermidoriens, fortifiés de ce qui avait survécu de la Gironde. Fidèle au principe qui avait dirigé sa conduite politique depuis le commencement de la révolution, Levasseur ne voulut pas renoncer à ses chères théories, alors qu'elles étaient proscrites : il s'associa à tous les efforts de la Montagne, désorganisée par la mort ou la défection de ses chefs, pour ressaisir son ancienne influence, et après l'insurrection du 12 germinal, son courage à défendre Barrère, Billaud-

Digitized by Google

Varennes et Collot-d'Herbois, poursuivis par les thermidoriens, le désigna à la haine des réactionnaires : il fut décrété d'arrestation sur la demande de Legendre, celui-là même qui, au 31 mai, avait violemment arraché Lanjuinais de la tribune. Tel était alors le découragement de ces montagnards devant qui le monde avait tremblé, qu'un seul membre osa se lever contre la proposition de Legendre. Levasseur ne reparut plus à la Convention, et il était détenu à la citadelle de Besançon quand ses amis politiques, Ruhl, Bourbotte, etc., tentèrent de mettre à profit l'insurrection populaire des premiers jours de prairial. Sa captivité seule l'empêcha de partager leur sort, car on ne peut douter qu'il n'eût comme eux essayé cette chance suprême, et, comme eux aussi, porté sa tête sur l'échafaud avec le courage d'un homme consciencieux, même dans ses erreurs.

Levasseur, dans ses Mémoires, ne paraît pas avoir eu pour but de jeter une vive lumière sur les causes secrètes des événemens qui se passaient sous ses yeux. Il a voulu s'absoudre, et ses amis autant que lui, des reproches accumulés contre la Montagne par des antagonistes victorieux. Son livre est donc plutôt une œuvre de polémique qu'une exposition historique : si vous y cherchez des faits curieux, nouveaux, choisis avec soin, racontés avec finesse et élégance, vous éprouverez un cruel désappointement : ce n'est pas là le mérite de Levasseur, et il est probable qu'il s'en serait fort peu soucié. Mais si vous voulez connaître les opinions, les préjugés, la physionomie politique des plus inflexibles parmi les montagnards, chaque page vous offrira des renseignemens précieux. Nous savons peu de livres sur la révolution qui soient marqués d'un cachet aussi remarquable de bonne foi et de sincère patriotisme. Ami ardent de la liberté, Levasseur se défiait de Robespierre, dont l'esprit despotique lui inspirait quelques inquiétudes. Il applaudit donc à sa chute, mais ne put s'empêcher de donner des regrets à la mémoire de ce terrible Saint-Just, dont le *puritanisme* républicain excitait l'admiration de Levasseur. « Certes, dit-il quelque part, c'est une vertu cruelle que celle de ces hommes que j'ai connus austères, probes, républicains convaincus, prêts à tout sacrifier à leurs principes, et qui, après avoir fait un syllogisme de la vie, osaient le faire passer sur toutes les têtes sans être arrêtés par aucune crainte personnelle, mais sans pouvoir fléchir par aucune sympathie d'humanité.

Digitized by Google

C'est une cruelle vertu, mais qui oserait la souiller par le mépris? Qui, en regardant Saint-Just avec terreur, oserait dire : Je ne l'estime pas, après avoir sondé les replis de son cœur, et y avoir trouvé désintéressement, probité, enthousiasme du beau? » Ces paroles résument les croyances politiques de Levasseur : pour lui le dévoûment à la patrie excuse tout. Un homme agit avec honneur quand il fait ce qu'il croit être bien, quand il le fait sans intérêt personnel et surtout contre son intérêt privé : voilà son système. Que lui importe d'ailleurs, dans sa vertu sauvage, si le principe dont il poursuit le triomphe écrase dans son développement mille existences brillantes et heureuses et se fraie un chemin à travers les ruines. Pourquoi ferait-il tant de cas de la vie des autres, lui qui est disposé à faire si bon marché de la sienne? et quant aux délices de la vie, aux jouissances du luxe, aux enchantemens des beaux-arts, il ne tient nul compte de ces choses, il les méprise, il les déteste, lui qui trouve sa joie dans ses sacrifices et sa consolation dans la conscience de sa probité.

Tel nous apparaît Levasseur à la lecture de ses Mémoires : tels ses amis, gens d'un esprit étroit et de peu d'intelligence, mais d'un cœur ferme et d'un courage inébranlable, hommes médiocres et sincères, qui n'eurent ni les talens ni les vices des montagnards du comité de salut public. Leur inexcusable tort fut de n'avoir pas compris que le système embrassé par eux ne pouvait convenir qu'à une période de lutte et de crise, que chez une nation vieillie et corrompue par une longue servitude, l'égalité absolue et l'austérité républicaine n'étaient que des rêves dorés, incapables de passer jamais dans la constitution politique. Ils ne virent pas que la terreur, qui avait été assez forte pour repousser la coalition, avait échoué elle-même dans la tentative de changer violemment les mœurs nationales, et que c'était folie de s'engager plus avant dans cette voie. Certes, ils étaient logiques, quand ils reprochaient aux thermidoriens leur marche rétrograde, et leur enthousiasme de fraîche date pour cette Gironde, qu'ils avaient décimée par l'exil et par l'échafaud : pourtant les thermidoriens comprenaient mieux leur tems et leur nation que les hommes de fer de la montagne. Car c'est le propre de la nature humaine d'être illogique et inconséquente. Les faits ne se plient pas à nos volontés, et il nous faut céder aux fatalités qui entraînent le monde : la ligne droite en tems de révolution conduit le plus

Digitized by Google

souvent à la ruine et à la mort : mais il est beau, quoique imprudent, de s'y tenir, et l'histoire a des sympathies profondes pour les ames indomptables qui ne dévient jamais dans leur chemin, pour ceux qui savent périr, purs et convaincus, comme Ruhl et Bailly, et peuvent se dire à l'heure suprême, ainsi que le personnage du vieux poète :

> Non civium ardor prava jubentûm,
> Nec vultus instantis tyranni.....

ALPH. D'HERBELOT.

88. RÉPERTOIRE HISTORIQUE MENSUEL, sous la direction d'EUGÈNE ROCH, auteur du *Dictionnaire général du Budget*, N° I. Paris, février 1832; au bureau du Répertoire, rue de Provence, 63 *bis*. In-8° de 96 pages. Ce recueil paraît par livraisons mensuelles de cent pages environ; on s'abonne, pour l'année, à raison de 36 fr. à Paris, 42 fr. dans les départemens, et de 48 fr. à l'étranger.

Ce titre explique assez que l'auteur veut épargner, aux personnes curieuses de recherches historiques, le pénible soin d'un examen minutieux de tous les journaux où se transcrit quotidiennement l'histoire. C'est une compilation utile et que recommande le nom de l'auteur, connu déjà par un bon ouvrage. Nous indiquerons, pour faire concevoir la mise à exécution de son plan, les divisions principales du recueil : I. *Histoire des Français;* 1° *Mouvement de la presse périodique;* 2° *Chambre des députés;* 3° *Chambre des pairs;* 4° *Débats judiciaires;* 5° *Faits politiques et documens divers.* — II. *Histoire étrangère.* — III. *Chronique de la diplomatie.* — IV. *Documens biographiques.* — V. *Table analytique.*

89. LA POLITICOMANIE, *ou la Folie actuellement régnante en France*, par SYLVAIN EYMARD, *de Grenoble*. Grenoble, 1832; Viallet. Paris, v^e^ Charles Béchet. In-8° de 101 pages; prix, 2 fr.

90. DE L'OPPOSITION EN 1831, par ALPHONSE PEPIN, avocat. Paris, 1832; A. Barbier. In-8° de 96 pages; prix, 2 fr.

91. RÉFLEXIONS SUR L'ÉTAT ACTUEL ET L'AVENIR DE LA FRANCE ET DE L'EUROPE. Paris, 1832; Ab. Cherbuliez. In-8° de 22 pages; prix, 1 f.

92. DE LA PROSCRIPTION, *Adresse à la chambre des députés* : par M. L. BELMONTET. Paris, février 1832; Levavasseur. In-8° de VII-76 pages; prix, 2 fr.

La politicomanie est, dit-on, la folie à la mode. Qui donc oserait s'en

Digitized by Google

plaindre? N'y a-t-il point sujet à favorable augure pour l'avenir de la France dans l'extension d'une pareille épidémie?... Il faut bien se garder de confondre avec la politique ce bavardage de désœuvrés qui s'établit, aux inspirations du soleil, sous les arbres du Palais-Royal ou sur les chaises pressées à l'entour de ses gazons, et qui, le soir, se réfugie dans l'antique café de la Régence, pour charmer les phases de loisir que laissent aux joueurs les dominos et le billard. J'abandonne volontiers aux boutades satiriques de la mauvaise humeur l'industrie des successeurs de cet abbé Trente-Mille-Hommes dont la verve improvisait des armées, des batailles et des conquêtes pour les besoins de la conversation. Mais, s'il est un droit interdit au sarcasme, c'est celui que possède tout homme d'étudier et de discuter les intérêts de la patrie. Que des gens en abusent pour déraisonner étrangement sur une matière aussi difficile, je ne prétends pas le nier; et cent pamphlets, sortis des rangs divers entre lesquels se divisent aujourd'hui les Français, sont là pour en faire foi. Mais pourquoi s'en étonner? La politique, cette science de la société humaine, de ses besoins et de ses mouvemens, est encore si imparfaite et si peu répandue! A peine les masses commencent-elles à s'émouvoir sous l'influence de ses plus grossières notions, et l'on ne saurait affirmer qu'elle préside, pure et sans faux alliage, aux décisions des conseils de la couronne ou même aux délibérations du corps représentatif. Vouloir la reléguer dans les hautes limites de la caste qui gouverne serait restreindre la portée de ses développemens : faite pour tous, elle doit rester accessible à tous; et la lumière n'en sera que plus éclatante et plus féconde, lorsqu'après avoir rallié tous les rayons émanés de la pensée humaine, dans les plus humbles comme dans les plus orgueilleuses conditions, elle jaillira de cet imposant foyer pour éclairer notre marche progressive.

Laissons donc là M. Eymard s'essayer en vain, avec de bonnes intentions sans doute, à ranimer des argumens épuisés, dans la guerre contre la publicité, par tous les champions de l'obscurantisme. M. Alphonse Pepin nous semble aussi se tromper. Dans sa consciencieuse recherche du bien, il blâme vertement l'opposition de 1831, parce qu'il croit aux lumières supérieures dont ne cessent de se targuer les ministères ancrés au pouvoir, aussi entêtés dans leur humeur de domination que les opposans dans leur fureur de contradiction. M. Pepin est trop crédule. Après lui, c'est l'auteur des *Réflexions sur l'état de la France,*

Digitized by Google

qui, pour être impartial et trouver un juste milieu raisonnable, imagine l'ingénieux moyen d'un plongeon sous quelques centaines de brasses d'eau salée; car là, si nous l'en croyons, loin du contact de la terre, de ses bruits et de ses préventions, doit se cacher la vérité, naguère sortie du puits de la fable.

Vient enfin M. Belmontet, poète aux sympathies chaleureuses, à la voix énergique et sonore. Ce qui le frappe c'est l'ostracisme honteux que des législateurs, peu sensibles aux grandes émotions nationales, ont prononcé contre la gloire, héritage proscrit d'un enfant, de quelques viellards et de veuves sans patrie! Napoléon placé sur la même ligne que Charles X! Pour lui les rigueurs et la haine : pour l'autre égards et respect! Étrange contraste! Oublie-t-on que l'un a fui devant la justice du peuple, tandis que l'empereur eut des larmes d'amour et d'admiration pour adieux! M. Belmontet s'indigne et raisonne: mais chez certains hommes l'éloquence et la logique viennent se briser en pure perte contre l'airain de leurs préventions. Plus tard l'histoire jugera; et nous lui renvoyons les matériaux qu'à réunis l'avocat inspiré d'une illustre cause. A. J.

93. Cours normal des instituteurs primaires, ou *Directions relatives à l'éducation physique, morale et intellectuelle dans les écoles primaires*, par M. Degérando, président de la *Société pour l'instruction primaire*, avec cette épigraphe : « *Laissez venir à moi les petits enfans.* » Paris, 1832; Jules Renouard, rue de Tournon, n° 6. In-12 de 438 p.; prix, 3 fr.

94. Cours normal des instituteurs primaires, ou *Directions relatives à l'éducation physique, morale et intellectuelle dans les écoles primaires*, par mademoiselle Sauvan. Paris, 1832; Levrault, rue de La Harpe, n° 81. In-12 de 192 p.; prix, 2 fr.

Il est inutile d'ajouter de longues recommandations à l'annonce de ces utiles travaux : leur destination et les connaissances spéciales des auteurs, voilà des titres suffisans pour les signaler à l'estime publique.

95. Nouvelles considérations sur la Pliqué; par Charles Sédillot, *D. M. P., ex-chirurgien major de la sixième ambulance de l'armée polonaise*, etc., etc. Paris, 1832; Crochard, rue de l'École-de-Médecine, n° 13. In-8° de 35 pages; prix, 1 fr 25 c.

M. Sédillot est l'un de nos jeunes chirurgiens qui sont allés offrir à la Pologne le secours de leur art. Échappé aux geôliers autrichiens, il

Digitized by Google

vient d'annoncer son retour par la publication d'un mémoire d'un très-grand intérêt scientifique.

Les médecins avaient tellement obscurci l'histoire de la plique par leurs mutuelles et constantes contradictions, que sur ce point la science était restée complétement incertaine. M. Sédillot est parvenu à sortir de ce dédale. Joignant aux observations directes qu'il a faites l'étude des ouvrages qui traitent de cette matière, il expose en quelques pages des vues savantes et ingénieuses sur la nature et le siége de cette maladie. Partant de ce principe que toutes nos affections, considérées dans leur durée et dans leur cours, ne peuvent être comparées à des faits invariables et permanens, mais ressemblent à ces phénomènes qui passent par toutes les phases de la croissance, de la force et du dépérissement, il explique comment les opinions émises sur la plique ont varié selon les tems où elles ont pris naissance, et montre que les contradictions qui ont divisé les auteurs sont plus apparentes que réelles. Ainsi: idées d'abord confuses sur l'époque de l'apparition de la plique, que l'on rapporte généralement au treizième siècle; ensuite descriptions exagérées, puis doctrine scientifique, empreinte des opinions médicales dominantes, qui résume les observations, et fait regarder la plique, alors à son plus haut degré d'énergie, comme une maladie contagieuse et héréditaire, causée et entretenue par un virus spécifique et donnant naissance à des symptômes nombreux, pouvant simuler ceux de toutes les autres affections; plus tard les jugemens se modifient en même tems que la maladie diminue, et enfin lorsqu'elle s'affaiblit de plus en plus, et tend à disparaître, comme cela a lieu de nos jours, on se fonde sur la presque nullité des altérations qu'elle produits, pour prétendre qu'il en a toujours été ainsi, accuser les hommes d'une époque antérieure de s'être laissé abuser, et démontrer que la plique n'est pas même une maladie.

M. Sédillot passe chacune de ces opinions en revue, et se livre sur chacune d'elles à une discussion approfondie et en même tems pleine de convenance envers les honorables praticiens qu'il se trouve forcé de combattre. Cet examen lui sert à démontrer que la plique est une maladie spéciale, qui a son siége dans les bulbes ou organes producteurs des cheveux, et après avoir établi ces faits par l'étude du caractère de la maladie, des altérations pathologiques, et par l'observation microscopique des cheveux pliqués, il termine par des considérations sur les

Digitized by Google

causes de cette affection et les moyens de la détruire entièrement. Je ne puis citer tous les détails intéressans de cet opuscule ; un style simple et élégant, une grande clarté et des observations extrêmement curieuses le recommandent à tous les lecteurs. Nous devons espérer que M. Sédillot ne tardera pas à publier la Relation chirurgicale de la campagne de Pologne en 1831, et une Lettre à M. le professeur Fodéré sur le choléra-morbus, qu'il a déjà fait annoncer. Son travail sur la plique fait désirer que ce jeune médecin continue d'éclairer la science par ses importantes observations. L. A.

96. LETTRES A ELISA SUR LA MYTHOLOGIE COMPARÉE A L'HISTOIRE, traduites de l'anglais et publiées par P. CHATELAIN. Bordeaux, 1831 ; Duviella. In-8° de 99 pages.

Vous vous rappelez cet âge de dix ou douze ans, si indécis de nature et de caractère, transition entre l'enfance et l'adolescence. L'intelligence s'est éveillée indépendamment des sens ; le cœur s'est ouvert à l'admiration plutôt qu'au sentiment. C'est une curiosité toute réceptive sans retour sur elle-même, et une expansion qui se produit naturellement sans préoccupation réfléchie. On apprend alors beaucoup de choses sans les comprendre et on en parle de même sans les sentir. Mais cet âge a souvent une patience naïvement admirative des longs récits et dont a déjà bien des fois essayé de profiter pour lui donner en peu de tems une instruction superficielle, d'apparence sérieuse. On a fait à son usage nombre de traités élémentaires, soit par lettres, soit par démandes et par réponses, destinés à improviser de petits savans dissertant gravement à la promenade avec leur grand-père sur les obscurités de l'histoire ou sur les profondeurs de la science, et déployant une érudition non moins complaisante qu'ignorante de toutes notions d'espace et de tems. Il y a même des romans où l'on essaie de leur donner l'avant-goût de ce qu'ils verront un jour dans la société, avec une innocence qui se rend pour eux plus ou moins inintelligible. Et certainement si vous cherchez dans votre mémoire, vous trouverez, mêlés aux réminiscences fraîches et comme parfumées de première communion, quelques souvenirs de lectures de cette espèce, perdus dans leur texte et dont pour la première fois vous restituez le vrai sens.

Après bien d'autres livres, viennent les *Lettres à Élisa*, qui prétendent au charme de Demoustiers dans l'exposition de quelques idées historiques de Bailly sur l'origine des fables mythologiques : mais ce recueil

Digitized by Google

est-il fait pour les adultes ou pour les enfans? Pour les adultes, en vérité, nous voudrions plus d'étendue dans les idées; pour les enfans, en vérité nous exigerions plus de simplicité. Ceux-ci particulièrement seront fort dépaysés au milieu de bien des recherches de phrase qui sentent la galanterie pédantesque du plus ennuyeux des Dorat bourgeois. Que peut-il y avoir de mieux pour les jeunes lecteurs ou lectrices des *Lettres à Élisa* que la vérité? Or c'est la qualité qui leur manque, sentiment et style. Pourquoi vêtir de colifichets, comme ferait une beauté prétentieuse sur le déclin, ces idées grêles, fluettes et rosées? Nous insistons gravement sur ce reproche à l'auteur des *Lettres à Élisa* ou à son traducteur français, ou bien, si vous le voulez, à l'un et à l'autre indivisiblement. Cela enlève beaucoup de l'utilité que peut offrir son livre, utilité que nous sommes loin de lui refuser complétement, mais qui n'est pas tout-à-fait en rapport avec ses intentions qui nous paraissent avoir été fort bonnes. L. G.

97. ŒUVRES DE BOILEAU, *collationnées sur les anciennes éditions et les manuscrits*, avec *des notes historiques et littéraires*, et *des recherches sur sa vie, sa famille et ses ouvrages;* par M. BERRIAT-SAINT-PRIX. Paris, 1830-1831; Langlois, rue des Grès, n° 10, et Delaunay au Palais Royal. L'édition aura 4 volumes; les tomes II et IV ont paru; 2 vol-in 8° de 504 pages; prix de l'ouvrage entier, 20 fr. pour les souscripteurs. (La souscription est encore ouverte.)

Le prospectus de la nouvelle édition des *Œuvres de Boileau avec un commentaire*, par M. Berriat-Saint-Prix, publié il y a environ deux ans, nous parut devoir mériter un accueil des plus favorables. Seulement nous nous étonnâmes que des recherches si considérables, qui avaient produit tant de faits nouveaux, eussent été faites pour un auteur qui avait déjà eu tant de fois les honneurs d'un volumineux commentaire. En effet, Boileau, commenté en quelque sorte, de son vivant, par Brossette; recommenté par Souchay, en 1735; par Saint-Marc, en 1747, etc., l'avait été encore, de nos jours, par MM. Daunou, Viollet-le-Duc, Amar et de Saint-Surin. Ce dernier surtout nous semblait avoir épuisé la matière (1), en rapportant avec une exactitude que l'on pourrait appeler inusitée les variantes de beaucoup d'éditions an-

(1) Voyez *Revue encyclopédique*, t. XXV, p. 95 et suiv.

Digitized by Google

ciennes jusqu'alors laissées en oubli, les imitations, etc.; le texte de son édition était si supérieur à celui de toutes les autres, qu'il paraissait désormais bien difficile de faire mieux. Cependant M. Berriat, outre des recherches tout-à-fait neuves, sur la vie et sur la famille de Boileau, et un commentaire à la fois plus ample et plus concis que ceux de ses devanciers etc., promettait plusieurs centaines de variantes nouvelles; et les notes philologiques du texte devaient contenir les preuves des restitutions, et tout ensemble servir d'errata au plus grand nombre des éditions antérieures que le nouvel éditeur annoncait comme fautives en beaucoup de points, et des éditions même les plus répandues et les plus renommées. M. Berriat-Saint-Prix a rempli ses promesses : deux volumes de son édition ont paru : le tome II, qui renferme toutes les poésies, moins les satires, et le tome IV qui contient la correspondance et les pièces justificatives. Le commentaire des poésies a dû seul coûter des recherches infinies : c'est une espèce de *variorum* où se trouvent réunies et rapprochées les imitations des auteurs anciens, les critiques des contemporains du poète, les observations, rangées par ordre chronologique, des écrivains qui se sont occupés de Boileau depuis Brossette jusqu'à l'éditeur du Boileau de la *Bibliothèque choisie*, le dernier en ordre de dates. M. Berriat-Saint-Prix ne s'est pas contenté de lire, la plume à la main, tout ce qui avait été imprimé sur son auteur, il a aussi profité des leçons orales non encore publiées de nos professeurs de littérature.

Pour le texte, le nouvel éditeur a poussé le scrupule jusqu'à noter les différences dans l'ortographe des noms propres et la suppression des alinéas. Une attention si soutenue l'a conduit, ce qui est plus important à de fréquentes restitutions de texte. Nous en citerons quelques-unes :

Dans le chant IV de l'Art poétique, les vers 213 et 214 se lisent ainsi dans plus de *soixante* éditions, dont M. Berriat rapporte la date (tome II, p. 269),

> Déjà Dôle et Salins sous le joug ont ployé,
> Besançon fume encor *sous* son roc foudroyé!

M. Berriat nous montre, d'après toute les éditions, que c'est *sur son roc* qu'il faut lire; le moyen en effet de concevoir une ville placée *sous* un roc!... Mais la faute suivante est plus curieuse. Le Boileau *puri-*

Digitized by Google

fié par les jésuites (1822 et 1824, in-12 et in 18), et destiné par eux à *l'instruction* de la jeunesse, et vingt-quatre autres éditions rapportent ainsi le 63e vers du chant 1er de l'Art poétique :

Mène Achille tremblant aux bords du Simoïs.

C'est *sanglant* qu'il faut lire; et le poète Le Brun, qui avait pourtant relevé la faute dès 1807, observe à ce sujet que c'était la première fois qu'Achille avait *tremblé!* Remarquons en passant que M. Berriat a noté les retranchemens faits au Boileau des jésuites et les changemens ou les corrections de ces scrupuleux éditeurs. Il en est qui paraîtront incroyables. L'épître XII, sur l'amour de Dieu, a été réduite à peu près à moitié, et près de cent vers où Boileau insiste sur la nécessité d'aimer Dieu ont été supprimés.... Un zèle si éclairé n'a pas porté bonheur au père L..t, auquel l'édition est assez généralement attribuée. Voici comment il a *corrigé* les vers si connus sur Juvénal (S. B., t. II p. 207) :

Soit que, poussant à bout la luxure latine,
Aux portelaix de Rome il vende Messaline.

Le P. L. a ainsi changé le second vers :

Aux *plus honteux excès* il vende Messaline.

Le tome II est terminé par sept pièces, attribuées à Boileau et que M. Berriat n'a pas jugé à propos d'insérer dans les œuvres.

La correspondance, quoique présentant moins d'intérêt que les poésies, n'a pas été l'objet de moins de soins et de recherches. Les lettres de Boileau à Racine et de Racine à Boileau ont été revues sur les autographes, dont la plupart sont conservés à la bibliothèque du roi; les lettres à Brossette l'ont été sur le manuscrit qui renferme la correspondance de Boileau avec cet écrivain, et qui fait partie de la précieuse bibliothèque de M. Renouard père. Ce dernier travail, entrepris pour la première fois, depuis Cizeron-Rival, qui a publié, en 1770, les lettres à Brossette, suffirait seul pour donner à l'édition de M. Berriat une supériorité marquée sur toutes les autres. Cizeron avait rapporté d'une manière fort inexacte la correspondance de Boileau avec Brossette, et plus d'un passage porte l'empreinte de corrections faites de son chef; M. Berriat a rétabli partout le texte ave une religieuse fidélité; presqu'à chaque page on trouve des mots omis, ou changés, par le premier

Digitized by Google

éditeur, et très-souvent des phrases et même des alinéas entiers dont l'omission altérait le sens primitif. Quant aux événemens et aux personnages contemporains dont il est question dans les œuvres, une prodigieuse quantité de notes historiques puisées dans des mémoires et d'autres ouvrages du tems éclaircissent, et au delà, comme pour les poésies, jusqu'aux plus petits doutes du lecteur. Le tome IV est terminé par deux cent vingt-et-une pièces justificatives destinées à servir de preuves à l'Essai historique et au Tableau généalogique que le nouvel éditeur nous promet avec les volumes qui restent à publier. Z.

98. Baisers de Jean Second, *avec le texte latin, traduits en vers français*, par madame Céleste Vien. Paris, 1832; Delaunay. Gr. in-8° de XIV-131 pages; prix, 14 fr.

Indépendamment de la connaissance approfondie du génie et des délicatesses, du mécanisme et des accidens de plusieurs langues, l'art de traduire exige dans celui qui s'y livre une facilité toute particulière à vivre, à sentir, et à penser de la vie, du sentiment et de la pensée d'un autre. Il n'est qu'une mère et il n'est qu'une épouse pour saisir la pensée d'un enfant et d'un époux; ainsi, à mon sens, il n'est qu'une femme pour pénétrer tout entière et analyser dans ses nuances les plus fugitives la pensée première d'un écrivain. Traduire une pensée, mais c'est lui donner la vie une seconde fois! Entre sa première forme et celle que par la traduction elle revêt, il y a toute une conception, et il y a tout un enfantement; il y a de notre ame à celle de l'auteur préféré d'intimes confidences et de mystérieux épanchemens; pour retenir, pour échauffer, pour féconder dans son imagination un imperceptible germe qu'on y a reçu, il y a des contentions et des sollicitudes inouïes. Je parle ici de la traduction typique et vraiment digne de ce nom; mais existe-t-elle? Demandez à ce copiste littéral et matériel qui s'imagine avoir rendu cette ame, cette passion, cette vie intime, pour avoir calqué de ce corps quelques contours et quelques linéamens grossiers. Existe-t-elle? Demandez à Patru, qui sort vaincu d'une lutte acharnée, soutenue, je crois, pendant vingt-cinq ans, contre vingt-cinq pages du *Pro Archiá*. La traduction, où est-elle? la traduction typique, où la trouver? Le plus sûr, à mon avis, est d'y renoncer, et sans plus se fatiguer après l'idéal, de se contenter simplement de ce qu'on a. Cette fois-ci, du moins, la résignation n'aura rien de pénible. Que reproche-

Digitized by Google

rions-nous à madame Vien? Parfois des longueurs et du remplissage, mais surtout un emploi trop fréquent de l'alexandrin? Des longueurs? Mais à l'œuvre donc, vous qui parlez; à l'œuvre; et ce précis, ce ciselé, ce moulé des vers latins, voyons, de madame Vien ou de vous, chez qui la trace en sera, je ne dirai pas plus nette et plus intacte, mais moins perdue, moins pâle, moins effacée. Un emploi trop fréquent de l'alexandrin? J'entends: vous rêviez de petits vers bien nonchalans, bien légers, bien murmurans; vous rêviez que ce serait Jean Second enfin, lui et son laisser-aller mol et gracieux, lui et l'insouciant balancer de ses tant gentilles périodes, lui et ses diminutifs, si légers, si gazouillans; et vous aviez lu et relu les vers de votre auteur favori vingt fois, avant que de passer aux vers français, ne jetant sur la traduction qu'un regard craintif et dérobé, de peur d'y rencontrer le fatal alexandrin. Fort bien! et moi aussi je rêvais ce que vous rêviez; comme vous, rien que la pensée de l'alexandrin fatal me faisait frissonner : mais j'ai pensé que, si madame Vien s'y est laissée aller, c'est sans doute après avoir lutté avec son auteur pendant long-tems; que c'est déjà beaucoup d'avoir assoupli et amolli sa forme héroïque, dont elle n'a pu tout-à-fait se dégager; qu'il faudrait être enfin bien ingrat et bien exigeant pour ne pas pardonner ce défaut à tant d'abandon, à tant d'ame, à tant de grâce et à une entente souvent si sagace des subtilités exquises et des infinies délicatesses de son auteur. J. B—y.

99. Nouvelles esquisses poétiques, par Claudius Antony Rénal; avec cette épigraphe : « J'ai publié (à la requête de mes amis et pour eux) un volume de poésies. » Lord Byron. Paris, 1832; Dauthereau. In-18 de xvj-219 pages; prix, 4 fr.

Comme l'avoue M. Rénal lui-même dans sa préface, le tems qui court n'est pas poétique; au milieu des nouvelles qui fermentent dans les têtes, des événemens qui se croisent, qui se heurtent, il est difficile au poète de se faire entendre : sa voix court grand risque d'être étouffée par les cris de l'émeute, par les craquemens des vieux trônes qui s'écroulent, par le bruit des marteaux qui en reconstruisent de nouveaux. Aussi le succès n'en est-il que plus doux pour lui s'il parvient à se faire lire au milieu de ces circonstances défavorables, et M. Rénal sait se faire lire. Le nouveau recueil qu'il publie aujourd'hui est composé de pièces de différens genres, mais en grande partie d'élégies et de romances. Les

Digitized by Google

vers de M. Rénal sont doux et coulans ; il a trop de facilité peut-être, en ce qu'elle l'empêche de travailler long-tems ses sujets, de les creuser, d'en faire jaillir quelque idée nouvelle ; car aujourd'hui on sacrifie la forme au fond, on est lassé des vers qui ne sont faits que pour l'oreille, qui sont à la vérité un doux murmure de ruisseau, mais un murmure qui endort. Du reste ce reproche ne doit pas s'adresser entièrement à M. Rénal, nous voulons seulement le prévenir des défauts dans lesquels il pourrait tomber : ce que nous lui conseillons surtout, c'est de se défaire de ces images empruntées à la mythologie, Pomone et Bellone ont maintenant quatre mille ans, il est tems de les laisser reposer, ainsi que ce pauvre Cupidon qui, chassé même de l'Opéra, peut tout au plus trouver à se cacher sous quelques fauteuils de l'Académie française. Que M. Rénal ait plus de confiance en ses forces, qu'il ne craigne pas de se perdre en quittant les sentiers battus, et il pourra se faire un nom à son tour. En attendant, ce n'est pas sans plaisir qu'on lira les pièces de vers intitulées : *la Fiancée*, *Hyères*, *le Rêve d'un Jaloux*, et surtout *le Voyage de la liberté*, que nous ne pouvons mieux louer qu'en citant les deux dernières strophes. Le poète nous peint la liberté revolant vers la France, après avoir visité la Grèce et l'Amérique :

Tout Français est soldat pour reconvrer ses droits ;
Du passé l'image l'enflamme.
Torrent, le peuple entraîne une digue de rois ;
Vainqueur, il écoute une femme
Qui répète : « Tyrans, fuyez de sang couverts !
« Peuple, prend ces lauriers qu'ils remplacent tes fers ! »

C'était la liberté, qui remontant aux cieux
Faisait entendre ce langage :
Elle fuyait la France ! astre au front radieux
Elle poursuivit son voyage !
Sa main sur tous les rois fit briller ses éclairs :
Mais les rois imprudens rivaient de nouveaux fers !

L. H.

100. — Les moeurs et la loi, *drame en cinq actes, en prose ;* par H. Auger. Paris, 1832 ; Paulin. In-8° de 164 pages ; prix, 3 fr.

La vie de madame Osmond s'écoulait belle et heureuse, lorsqu'entouré de toutes les séductions, le baron de Cérigny parut. Avenir, de-

Digitized by Google

voir, fidélité jurée à un époux, tout fut oublié, sacrifié. Une faute est commise : la société s'offense; la loi veut frapper : qui choisira-t-elle? Cette femme et son enfant, ou celui qui s'est fait de leur nom et de leur vie un jeu infâme? Malédiction sur cette femme et sur cet enfant, dit la loi; et voilà que madame Osmond s'est réfugiée avec son jeune Alfred auprès du baron; et voilà que vingt ans se sont écoulés, pour la mère vingt ans de pieuse résignation et de dévoûment sans bornes à la tranquillité de celui qui a empoisonné ses jours, pour l'enfant vingt ans de sécurité profonde sur le secret douloureux de sa naissance. Cependant il faut que ce secret lui soit révélé un jour; madame Osmond le sait. Que le baron reconnaisse donc avant de mourir Alfred pour son fils, et qu'il lui donne un nom devant la loi; c'est là son espoir; pour obtenir de lui cet acte de réparation éclatante et de haute justice, elle emploiera tout l'ascendant qu'elle peut avoir sur son esprit, et elle n'attend pour cela qu'une occasion. Cette occasion ne tarde pas à se présenter : Ernest de Cérigny, neveu du baron, doit être porté sur le testament de son oncle pour une partie de ses biens, et un notaire, M. Dupré, a été appelé dans cette vue. Madame Osmond détermine le baron à reconnaître avant toute chose Alfred pour son fils; la reconnaissance a lieu; mais Alfred est fier; la vie lui est devenue insupportable, et il se tue.

Leçon terrible! Puisse-t-elle frapper l'imagination d'Ernest, à qui elle est destinée! Il est jeune, il est riche, et il porte un beau nom; puisse-t-il n'abuser jamais de tous ces avantages auprès des femmes! Hélas! il n'en sera pas ainsi! Dès le début, voilà une existence de femme brisée; pauvre madame Dupré! Puis à une autre : Laurence, la fille d'un riche marchand de la ville de province où se passe la scène, Laurence, amie de madame Dupré, succombe à la séduction d'Ernest, et c'est fait d'elle! Elle lui a sacrifié son père, le vieux Clermont, que le chagrin tuera, et Armand, son fiancé, dont elle devait être avant peu la femme; et il l'abandonne. La voilà mère! Que devenir? Elle fuit son père, et se réfugie chez Sophie, la fille du marquis de Boncourt, une de ses amies de jeunesse. Infortunée Laurence! Quelle maison et quel jour a-t-elle choisis? La maison de celle qui va lui succéder à titre d'épouse dans le cœur de l'homme qui l'a séduite, le jour où le contrat de ce fatal mariage sera signé! Et elle fuit; et son père et son fiancé la

Digitized by Google

cherchent; et enfin, après avoir erré pendant quelque tems, elle a trouvé un asile; c'est une prison! Et à côté d'elle est madame Osmond, en habit de religieuse; et à côté d'elle est Sophie, qui, sollicitée par madame Osmond, a procuré un avocat à sa malheureuse amie, accusée d'infanticide; et au bout de tout cela, et le jour même où Ernest a reçu du roi la faveur d'une ambassade... l'échafaud!

Le conteur a fini sa tâche : au critique la sienne. Pourquoi, demande celui-ci à l'auteur, pourquoi donnez-vous à une œuvre de philosophie un nom qui n'appartient qu'à une œuvre d'art; votre écrit ressemble à un enseignement bien plus qu'à un drame. Pourquoi ce premier acte, qui est une pièce à part dans la pièce, et où vous vous délivrez arbitrairement d'un personnage? Pourquoi ces incidens que vous concédez aux exigences de votre idée morale, sans les rattacher par un lien essentiel et nécessaire à la fabulation prise en elle-même et à l'intérêt purement artistique du drame? Pourquoi..... L'auteur arrête ici le critique et le renvoie à la page 8 de son introduction, où il est dit : « L'auteur des *Mœurs et la loi*, en écrivant pour la scène, avait quelque chose à dire au public. Ce n'était pas seulement pour juger une question de forme, ou pour amuser par une combinaison plus ou moins ingénieuse et spirituelle de nos travers, ou pour intéresser par quelque tableau déchirant des passions, qu'il appelait dans un théâtre les citoyens si prompts à se grouper autour de toute voix qui parle: il voulait soulever les cœurs contre quelques-unes des plaies de la société; il voulait, par un des moyens les plus puissans d'enseignement et de propagation, montrer l'insuffisance et souvent même l'injustice des lois qui nous régissent; il voulait surtout, par le contraste qui existe entre les lois et les mœurs, amener à réfléchir sur les misères de la condition des femmes. Et si, après la lecture de son drame on se rappelle les scènes d'exposition où quatre femmes apparaissent jeunes et pures, pour subir des destinées si différentes; si l'on songe à l'importance de la leçon donnée à l'avance, ainsi qu'il en est presque toujours dans la vie, leçon qui profite si peu; si l'on considère que rien dans le cours de la pièce ne s'éloigne de la vérité, et ne vise à l'effet scénique, tel qu'on le combine aujourd'hui, tout en offrant les mêmes sujets, comment pourra-t-on nier encore le parti qu'on peut tirer des représentations dramatiques comme moyens d'éducation. Il est impossible, physiquement impossible,

Digitized by Google

après une représentation où les hommes et les femmes, c'est-à-dire les coupables et les victimes, ont été confondus dans une même attention, qu'il n'en résulte pas un effet moral, salutaire à l'amélioration de la société. » Et plus loin : « L'auteur espère que le lecteur saura faire la part des effets heurtés qui ont été combinés pour la scène ; à la lecture on exige des transitions plus douces, mais ces considérations sont très-secondaires. »

Le conteur, le critique et l'auteur ont parlé; maintenant au public!

101. ESQUISSES DE LA SOUFFRANCE MORALE, par ED. ALLETZ. T. II. Paris, 1832 ; Ad. Leclère. In-8° ; prix, 6 fr.

La souffrance morale ! voilà un beau champ ouvert au psycologue ou au poète. Êtes-vous de ceux qui, portés par génie à étudier le monde et à chercher Dieu dans l'homme, ont en eux comme un mystérieux toucher pour saisir l'ame et en quelque sorte la palper, comme une ouïe indéfinissable et souverainement déliée pour ausculter la vie dans ses vibrations les plus passagères et dans ses harmonies les plus lointaines, comme un regard intérieur enfin, et comme une arrière-vue, pour assister aux scènes si fugitives de la conscience et aux évolutions si rapides et si multipliées de la pensée ? Prenez, s'il en est ainsi, prenez l'ame au milieu d'une crise maladive, alors que, se concentrant de toute sa force et se repliant avec effroi sur elle-même, elle se contracte à la peine; alors que, de quelque plaie saignante et vive ouverte en elle, s'épanchent en haine et en tristesse des flots de joie corrompue et d'amour vicié, et que, las de lutter contre l'insupportable poids qui l'oppresse, tous les ressorts de sa répulsion se sont détendus ; prenez-la dans un de ses momens d'angoisses mortelles, et que des milliers d'étincelles jaillissent du contact de votre observation et de ces phénomènes si déliés. Prenez, si bon vous semble, et pourquoi non? les trois sujets choisis par M. Alletz, *la Captivité*, *l'Épouse coupable* et *la Proscription ;* approchez le microscope et le scalpel psychologique de la vie intérieure de vos trois types, suivez curieusement la sensibilité de ce *captif* dans ses rapports divers avec les mouvemens de l'intelligence et avec les impressions des sens, soumettez pareillement les affections et les idées de cette *épouse coupable* et de ce *proscrit* à l'épreuve im-

Digitized by Google

partiale du sens intime ; et, pour peu que vous ayez sur la destinée de l'homme individuel et de l'homme collectif quelque vue large, pour peu que votre système de division et de coordination des phénomènes de la vie soit juste et vrai, vous aurez enrichi la psycologie de faits curieux en même tems que vous aurez hâté pour votre part la marche de cette science vers sa reconstitution prochaine, dont elle éprouve impérieusement le besoin ; vous aurez fait œuvre utile.

Ou bien, n'êtes-vous pas psycologue, mais êtes-vous poète? Oh! alors, il y a dans ces tristes ames humaines des cordes si gémissantes à faire vibrer ! Et vous pourrez, aux cris de détresse profonde qui s'en exhaleront, mêler des chants de consolation si doux, si vivifians, si désappris ! Faites cela, et pour peu que vous ayez de tendresse et d'élévation dans le génie, vous aurez ajouté une page au livre de l'art, vous aurez fait une belle œuvre. Mais, au lieu de cela, n'avez-vous recueilli, par précipitation de travail ou autrement, que quelques vues incomplètes de l'ame, de sa nature, de ses rapports et de ses divers attributs ; n'avez-vous fait que de la demi-science ; et en même tems, parce que vous avez vocation de philosophe et non de poète, ou pour toute autre cause, n'avez-vous montré qu'un sentiment d'art fort ordinaire, et n'avez-vous fait que de la demi-poésie : soit que vous parcouriez dans tous les sens le champ vaste et fécond de la souffrance morale, soit que vous vous renfermiez dans les trois sujets choisis par M. Alletz, ce qui lui est arrivé vous arrivera. Quand on aura lu *la Captivité*, *l'Épouse coupable* et *la Proscription*, on conviendra du charme et de la vérité de certains détails ; mais on se demandera si l'auteur a bien tiré de ses trois sujets tout le parti philosophique ou poétique possible. La science s'y trouvera pécher par la poésie, et la poésie manquera par la science : celle-ci sera vague, et celle-là sera guindée ; l'abstraction tuera la description, et au plus beau moment du poète, l'oreille du psycologue percera ; l'effet sera détruit. Vous pourrez vous sauver comme M. Alletz par d'habiles effets de style, et par une certaine tenue dans la pensée ; mais vous n'aurez pas fait des *Esquisses de la souffrance morale*, et votre but sera en partie manqué : vous pourrez, comme M. Alletz, préluder par cette œuvre mixte à la psycologie pure ou à la poésie pure ; mais vous n'aurez été en attendant qu'un demi-psycologue et un demi-poète, et vous n'aurez rien créé..... qu'un genre bâtard.

J. B—y.

Digitized by Google

102. SEXTUS, OU LE ROMAIN DES MAREMMES, suivi d'*Essais détachés sur l'Italie*; par madame HORTENSE ALLART DE THÉRASE, auteur de *Gertrude*, *Jérôme*, etc. Paris 1832; Heideloff et Campe, rue Vivienne, n° 16. In-8° de 496 pages; prix, 7 fr.

L'ITALIE, LA FRANCE ET L'ANGLETERRE.

Nous rendrons compte du nouveau roman de madame Allart dans notre prochain cahier. Pour aujourd'hui nous nous bornerons à quelques citations qui donneront une idée de sa manière simple et de son style élégant et châtié. C'est un romain, Sextus, le héros du roman qui parle.

« Je suis né déshérité dans un pays déshérité. Je n'ai eu ni nom, ni fortune, ni patrie. Je suis Romain. J'ai été élevé dans ces Maremmes où paissent nos troupeaux sauvages. Le cardinal Salviati avait employé ma mère dans ses domaines; il me garda près de lui quand mon père mourut : je lui plus; il s'amusa à m'enseigner le latin, et tour à tour il me garda près de lui ou m'employa dans les Maremmes. J'y surveillais la direction des biens et des troupeaux. Parcourant à cheval nos plaines, j'y ranimais le zèle de ces bergers armés d'une lance, qui, à cheval et immobiles, gardant les bêtes à cornes, se lancent quelquefois après elles avec la rapidité de l'éclair. Quelque chose de guerrier reste dans le paysan romain; c'est à cheval et en fendant l'air qu'il poursuit et dirige les taureaux rebelles. Si les souvenirs remplissent notre ville, un caractère grand et sauvage règne dans nos campagnes; nos troupeaux mêmes n'obéissent que de loin à la lance; ils conservent au désert leur caractère primitif; mal nourris, mais fiers, ils ont plus de cœur que de prix.

» Le cardinal m'arrachait à ces solitudes pour me faire étudier à Rome les poètes latins; je cherchais les historiens, et, quand je les avais lus, je revenais avec joie au milieu de mes troupeaux; j'aimais mieux la nature agreste que notre situation politique et les modernes. Il y a quelque chose de digne et de doux, si l'on souffre, à revenir à la campagne et à la terre. J'aimais, à la ville, à voir le forum, les anciens temples, et nos murs envahis par les plantes et les bêtes à cornes. Des chèvres et de paisibles vaches paissent et se dispersent dans les prairies qui entourent Saint-Jean-de-Latran; on les rencontre dans les rues qui environnent Sainte-Marie-Majeure, et quelquefois on les trouve dans des rues plus

Digitized by Google

fréquentées: cet aspect à la fois héroïque et champêtre de Rome en fait pour moi un lieu sublime.

» Je compris de bonne heure que rien de ce que je trouvais beau chez les anciens ne se trouvait chez les modernes; je confondis dans un même mépris l'Italie et tous les pays de l'Europe. Je me trouvais, avec un caractère propre aux institutions romaines, né sur les ruines de leur empire; j'étais fait pour les vertus civiles; le dévouement à la patrie, la sagesse du sénat, le haut ton de ces affaires, répondaient au besoin de mon ame. J'aimais l'ambition romaine, je la trouvais seule digne d'un esprit élevé; ambition qui cherche un succès personnel, mais qui veut surtout le succès du pays, et qui compte la nation plus que soi-même. J'étais sûr que nulle alliance n'avait existé de ma race avec les barbares, et que le sang qui coulait dans mes veines était pur. Je résolus d'ensevelir ma honte et ma vie dans les Maremmes, vrai séjour d'un Romain moderne; je reportais ma pensée vers mes aïeux, je leur dressais des autels, j'étais le dernier prêtre du temple.

» Cette vie ne peut durer, la société et la nature m'appelèrent à leurs épreuves. Le calme était trop grand et me fatigua; je pensais que je pouvais garder mon culte au fond de mon ame, et connaître le monde; je voulais voyager, voir des cieux nouveaux. . . . . .

» Revenu plus juste envers les modernes, l'histoire d'Italie me parut plus belle que je ne l'avais trouvée d'abord : les premières fédérations du moyen âge, dignes des fédérations antiques, eussent sauvé la contrée si elle eût su y persister. C'était encore le pays où les forces humaines s'étaient le plus développées; l'homme y avait vécu. Mais je ne pus me dissimuler que l'Italie se trouvait aujourd'hui au-dessous des nations qu'elle avait surpassées, et qu'elle avait trop justement excité mon mépris pour les modernes.

» Des nations se relèvent par les hommes : j'étais homme, j'étais Italien; je résolus de faire pour mon pays tout ce qui était en mon pouvoir. Des actions étaient difficiles; mais les travaux de la pensée les préparent : l'Italie s'était associée aux derniers événemens de l'Europe; elle y avait répondu, soit par des tentatives, soit par des écrits. »

Chassé de Rome par l'amour, Sextus vient en France; et voici comment l'auteur décrit les sensations qu'il y reçoit :

« Il reçut de la France deux impressions différentes. Quand il vit la

Digitized by Google

richesse de la nation, sa prospérité, un peuple probe et brave, faisant de bonnes armées, également fait pour l'industrie, la guerre et la liberté, il s'affligea que l'Italie fût si loin. C'était quelque chose de beau qu'un peuple de trente-deux millions d'ames, qui, détaché de toute affection politique, ne voulait que des institutions achetées au prix de son sang. Jamais l'histoire n'avait montré une raison si dégagée de passion, régnant sur un si grand nombre d'hommes. Par cette union, par sa position, par sa richesse naturelle et intarissable, la France était la plus forte nation de l'Europe. Non-seulement son triomphe lui était glorieux; mais, placée à la tête de la civilisation, son triomphe était celui de la civilisation même. Sextus rêvait pour l'Italie des destinées rivales; elle aussi avait tenu une fois le sceptre du monde. Il ne trouvait pas que la France sentît assez sérieusement son importance; il trouvait qu'elle se vantait avec plus de vanité que de conviction.

» Le caractère de la société lui causa une impression différente de celle qu'il éprouva en contemplant la nation en général. Il retrouva dans beaucoup d'individus les défauts qu'il avait blâmés dans les Italiens, de la paresse, de la faiblesse; il vit que les hommes ne différaient que du plus au moins, et qu'il avait trop attendu des nations étrangères. La société de Paris lui déplut; il trouva les hommes dépendant les uns des autres, et perdant leur originalité dans un commerce trop fréquent. Il ne vit que coteries, que salons; pas un homme ne quittait ces réunions pour chercher la solitude et retrouver la nature; c'était une vie de ville, dont rien n'arrachait. L'amitié régnait plus en apparence qu'en réalité; on avait des habitudes plus que des affections, un esprit aimable, mais qui, dans le cours ordinaire de la vie, ne nourrissait rien d'élevé; ce mélange continuel des hommes entre eux donne l'avantage à la médiocrité, qui fait nombre, et règne par cela. Il trouvait que les femmes exercent un empire qu'elles n'ont pas en Italie; elles concourent à Paris à rapetisser le caractère des hommes. Les grandes passions lui parurent oubliées pour les petites; il ne trouva pas d'énergie individuelle. Le caractère des habitans ne lui plaisait pas plus que la nature; il comprit que le pays n'était pas fait pour la poésie, la contemplation, ni pour les sentimens dont son ame s'était nourrie.

» La maladie du pays commença à le prendre. Plus il voyait les hommes, plus il trouvait de charme à vivre avec lui-même. Les Maremmes

Digitized by Google

lui apparaissaient dans leur beauté, avec les teintes foncées de leur verdure, leur horizon ondulé : les rayons du soleil éblouissaient sa vue ; il fallait retrouver ses solitudes. »

Passant de Paris en Angleterre, le contraste avec ses Maremmes y est plus saillant encore et plus profond.

« Sextus visita Westminster avec le même respect que Santa-Croce. Des morts tels que Shakespeare, Newton, Pitt, Fox, Nelson, pouvaient rappeler des morts tels que Galilée, Machiavel, Michel-Ange, Alfieri. Il marcha sur les tombes de Pitt et de Canning, placées à côté l'une de l'autre, et qui n'ont d'autres inscriptions que leurs noms. Westminster est un vaste bâtiment ; mais il n'y a qu'un espace étroit où le public puisse entrer librement. On a coupé l'église au milieu pour le service protestant, ce qui ôte la grandeur à l'édifice et le gâte entièrement. On ne peut pas méditer là comme en Italie, et s'oublier dans le recueillement, l'étendue et la solitude d'une église. En sortant de là, Sextus entra dans les Chambres des pairs et des communes, qui sont en face de Westminster. La Chambre des pairs est vaste et ornée. Celle des communes est petite, resserrée vers le bas, où elle n'a pas plus de huit pas de largeur et de dix-sept de longueur : elle s'élargit du haut en forme d'amphithéâtre. Elle est propre, mais gothique ; les bancs sont verts sur un fond boisé, c'est sévère. Chose singulière ! elle n'est pas assez grande pour contenir ses membres, s'ils se réunissaient tous. Comme il n'y a pas de tribune, on parle de sa place, ou l'on s'approche d'une grande table recouverte d'un tapis vert, qui est devant le fauteuil du président, et qui contient les pétitions, papiers du gouvernement, etc. C'est à côté de cette table que Pitt et Fox, que Sheridan, que Burke ont illustré la Chambre des communes durant tant de nuits fameuses. Sextus y honora l'homme, mais non pas sans jalousie.

» Sorti triste de la Chambre des communes, et voulant chercher un secours dans le sentiment, il se rendit à la galerie Sommerset, comptant trouver les arts et les souvenirs de la patrie. Il entrait précipitamment, quand on l'arrêta à la porte pour payer. Payer ! pour jouir des arts ! Était-ce ainsi qu'on vendait la vue des galeries du Vatican et du Louvre ? Prévenu par ce marché barbare, il trouva ce qu'il devait attendre : des statues entassées sans goût et sans choix, un musée qui semble avoir été arrangé par Mummius ; nulle idée du beau n'y préside

Digitized by Google

ni ne s'y réveille; un ciel sombre n'envoyait nulle clarté dans la salle. Sextus monta dans les galeries d'en haut, où sont les tableaux. Quelques aquarelles y sont remarquables; le reste était insupportable pour un Italien..... »

« ..... En Angleterre, on trouve de la richesse sur un fonds pauvre, et en France de la pauvreté sur un fonds riche? Les routes de la France, les bâtimens ont quelque chose de grand: ici tout est resserré, mais tout est élégant; les boutiques sont magnifiques, le peuple bien mis: c'est une nation qui a fait fortune. »

Ces contrastes de trois natures différentes, de trois pays rivaux, nous ont paru d'un intérêt actuel et propres à piquer la curiosité de nos lecteurs. Préparés par ce préambule, ils seront mieux placés pour apprécier ensuite la critique de l'ouvrage, si du moins ils ne l'ont pas déjà tous lu quand paraîtra notre premier numéro.

103. Minuit et Midi: 1630-1649; par Henry Martin. Paris, 1832; Eug. Renduel. In-8° de 438 pages; prix, 7 fr.

Encore une vive esquisse, un épisode ingénieusement coloré de cette Fronde, si riche en bizarres contrastes. Voyez: l'esprit français, avec son éternelle humeur de contradiction, son inconstante gaieté, ses folles chansons, sa bravoure étourdie, est en présence de l'Espagnole et du Mazarin; et ce génie italien, lâche et rusé, persévérant et souple, triomphe subtilement des puissances réunies d'un grand Condé, d'une duchesse de Longueville et d'un cardinal de Retz! C'est un brillant canevas, une mine féconde pour les observations du moraliste et les imaginations du poète. M. Martin n'a point prétendu l'épuiser tout d'abord: après avoir, dans un précédent ouvrage, attiré nos regards sur la vieille Fronde, il nous présente maintenant une autre face de cette curieuse époque; et, sans doute, il ne s'arrêtera point là.

Pour cette fois la scène est à l'hôtel des Rohans, sur la Place-Royale, jadis centre du monde élégant et raffiné, aujourd'hui tranquille refuge des ambitions en retraite. Entouré de gentilshommes et de valets, Tancrède sort du vieux manoir, et sa mère le suit: l'un, gracieux composé des traditions guerrières et des galantes nouveautés; l'autre, héroïne au port altier, aux noirs vêtemens, aux passions héréditaires et tenaces: successeurs des Condés et des Colignys, qui n'appor-

Digitized by Google

tent à la cause protestante que le faible bras d'une femme et l'ardeur inconsidérée d'un enfant. Une triste histoire que l'histoire de cette noble famille! Les sourdes intrigues d'une minorité, les haines religieuses, l'égoïsme intéressé d'une sœur et d'un rival, tout conspire contre le jeune duc. Tancrède a langui jusqu'à l'âge de seize ans dans l'université de Leyde, orphelin ignoré, partageant ses heures entre la gymnastique et la médecine, le cabinet d'anatomie et la salle d'armes. Tout à coup luit sur sa destinée un éclair de bonheur. Il revoit Paris... Voici le Palais, avec ses boutiques parées de dentelles et de rubans, ses émeutes de laquais et de pages, ses intrigues d'amour naissant, sous les auspices de la mode, au milieu des effrois d'une querelle. Voici la ruelle d'une princesse de Guimené, où folâtre le sémillant Gondy, où gronde l'austère Arnault! Puis la porte Saint-Honoré, où le bourgeois de Paris désarçonne les nobles cavaliers! Bientôt, hélas! suit un lugubre dénouement. Ce sont les sombres allées du bois de Vincennes, un convoi qui défile, portant aux frondeurs vivres et munitions, le son éclatant des trompettes, la fougueuse impétuosité d'une poursuite, les explosions répétées de l'arquebuse et du pistolet, et la mort dans la ténébreuse mêlée d'une escarmouche!

Il y a du charme dans ce récit simple, animé, et que n'encombrent point les tableaux à grand effet, empruntés à la muse du mélodrame. On lit tout d'une haleine, sans se laisser refroidir par les enfantillages de quelques dialogues, et l'impression qui reste est agréable quoique légère.

104. Almanach national pour 1832. *Deuxième année.* Paris, 1832; Heideloff et Campe, rue Vivienne, n° 16. In-18 de 480 p.; prix, 4 fr. 50 c.

Ce n'est pas chose tant à dédaigner, me semble, qu'un almanach administratif; et, à part son utilité usuelle comme memento de titres et d'adresses, il a encore son importance historique et statistique. Une collection curieuse et instructive serait celle des almanachs publiés en France, depuis l'Almanach royal de l'ancien régime, avec ses gouverneurs de province et de villes, ses parlemens et cours de toute espèce, ses évêchés, flanqués d'abbayes d'hommes et de filles, ses prévôts et ses échevins municipaux; depuis l'Almanach républicain, tout rempli de citoyens aux noms roturiers et communs, et modelé sur l'uniformité

Digitized by Google

systématique de la puissante unité que régissait la Convention, jusqu'à l'Almanach impérial, avec ses essais d'aristocratie aux titres cosmopolites, jusqu'aux nobles nomenclatures que ressuscita, sous les derniers Bourbons, une stupide velléité de parodie du vieux tems. *L'Almanach national* clorait la série, en nous montrant le carbonarisme de 1821 métamorphosé en apprentis préfets, sous-préfets, conseillers d'état, maîtres des requêtes, etc. A. J.

ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

105. ANNALES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS D'ORLÉANS. T. XII: n° 1er. Orléans, 1832; imprimerie de Danicourt-Huet. In-8° de 56 pages. Ces annales paraissent par cahiers de 3 à 4 feuilles d'impression; 6 cahiers forment un volume. On s'abonne pour deux volumes, qui se publient ordinairement dans l'espace d'une année chacun. Prix de l'abonnement, 10 fr. à Orléans, 12 fr. en France, et 15 fr. à l'étranger.

106. MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS D'ANGERS. N° 1er (novembre). Angers, 1831; imprimerie de L. Pavie. In-8° de XXVII-96 pages, avec des planches.

187. ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE BESANÇON. *Séance publique du 28 janvier 1832*. Besançon, 1832; veuve Daclin, imprimeur. In-8° de 108 pages.

La Société d'Orléans publie des Annales qui apportent aux sciences cultivées par ses membres un tribut régulier et souvent précieux. Dans le numéro qui a déjà paru cette année, on trouve un long et savant mémoire de MM. AUGUSTE DE SAINT-HILAIRE et MOCQUIN-TANDON, sur *la famille des polygalées*, contenant principalement l'examen de leurs rapports et la comparaison de leurs déviations du type symétrique avec celles que présentent quelques autres familles.

La Société d'Angers vient de mettre au jour le premier volume de ses Mémoires, qui se partagent entre l'agriculture, les sciences et les lettres. M. DESVAUX a fourni la plus grande partie de la première section, où se trouvent deux morceaux de lui, qui traitent de *l'influence de l'écobuage* sur les terres soumises à cette opération, et de *la culture de l'ognon-patate*. M. LEBRETON aîné a donné des observations

Digitized by Google

sur la *culture en pépinière du damas noir*, espèce de prunier sauvageon; et M. Millet une notice sur *une variété de cerise tardive*.

Dans la section des sciences se trouvent : une *description mécanique de la chaînette*, par M. Bobillier; une *analyse du fer arsenical d'Angers*, par M. Lebreton, pharmacien; une note sur *une nouvelle espèce de crustacé*, l'Hippolyte Desmarestii, par M. Millet; une *description de la chenille du bombyx-hermine*, par M. Courtiller; des notes sur *le melon délicieux*, et sur *une nouvelle espèce du genre thymbra*, par M. Desvaux, etc.

Aux lettres et arts appartiennent un *Discours sur l'idéal*, par M. Blordier, et un *Mémoire sur des médailles gauloises trouvées près d'Angers*, par M. Grille.

L'Académie de Besançon, en publiant le compte rendu de sa séance publique du 28 janvier 1832, y joint quelques morceaux intéressans : une *Notice sur l'île de Saint-Domingue*, par M. Bailly; un *Mémoire sur l'origine des états-généraux en France*, par M. Bourgon, etc.

Digitized by Google

NOUVELLES SCIENTIFIQUES,

LITTÉRAIRES ET INDUSTRIELLES.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

STATISTIQUE DES ÉTATS-UNIS.

La statistique est encore une science bien incertaine : jusqu'ici, elle se borne généralement à recueillir des documens qui sont de nature à piquer la curiosité, ou qui, présentés dans leur isolement, s'accommodent, avec la même facilité, aux spéculations diverses de la politique libérale ou rétrograde. A peine si, dans le domaine des sciences médicales, MM. Villermé, Quetelet et quelques autres, sont parvenus à déduire de données laborieusement compulsées quelques résultats exacts et utiles. Ce qui s'oppose avant tout aux progrès de la statistique, c'est l'état précaire auquel sont réduites, durant une époque de critique, de doute et de recherches, les théories de l'économie sociale, qui seules pourraient féconder des chiffres inanimés sous la plume de la plupart des compilateurs. D'un autre côté ces théories sont encore privées des secours qu'elles pourraient trouver dans une connaissance approfondie des faits par les difficultés des relevés statistiques au sein de nos monarchies ombrageuses, et par l'absence de liaison et d'ensemble entre les renseignemens que des administrations sans unité publient çà et là sur des parties détachées d'un grand tout.

La statistique a fait pourtant quelques pas vers l'exactitude en Angleterre et aux États-Unis, où les ressorts de la société sont éclairés d'un jour plus grand qu'en aucune autre contrée. Nous avons déjà cité un almanach fort intéressant (1) qui nous a procuré des tableaux assez complets sur la population de l'Amérique du Nord. (Voy. *ci-dessus*, p. 86

(1) *The American Almanac*, etc. — Almanach américain, et Répertoire de connaissances utiles, pour l'année 1832 (par M. WORCESTER). Boston, Gray et Bowen. In-12 de XII-312 pages.

Digitized by Google

et 87.) Nous lui emprunterons encore plusieurs aperçus curieux sur l'état de ce pays, sans prétendre toutefois y attacher une importance scientifique qu'ils ne peuvent avoir.

Voici d'abord un tableau de la situation des sectes religieuses aux États-Unis; nous avons eu quelque peine, et l'on s'en apercevra sans doute, à traduire, dans une langue aussi novice que la nôtre aux argumentations subtiles du puritanisme, les dénominations des vingt ou trente sectes principales entre lesquelles se détaille la grande population américaine; mais l'effet que doit produire ce singulier exemple du morcellement des convictions religieuses n'en restera pas moins entier et frappant.

DIVISIONS DU CHRISTIANISME AUX ÉTATS-UNIS.

DÉNOMINATIONS.	MINISTRES.	ÉGLISES ou Congrégations.	POPULATION.
Calvinistes	2,914	4,384	2,743,543
Église épiscopale méthodiste (1)	1,777	»	2,600,000
Assemblée générale presbytérienne	1,801	2,253	1,800,000
Congrégationalistes orthodoxes	1,000	1,270	1,260,000
Église protestante épiscopale (2)	550	700	600,000
Universalistes	158	300	500,000
Catholiques romains (3)	»	»	500,000
Luthériens	205	1,200	400,000
Chrétiens (*christians*)	200	800	275,000
Réformés allemands	84	400	200,000
Amis ou Quakers	»	400	200,000
Unitairiens congrégationalistes	160	193	176,000
Méthodistes associés ou autres	350	»	175,000
Baptistes du libre arbitre	300	400	150,000
Réformés hollandais	159	194	125,009
Mennonites	200	»	120,090
Presbytériens associés	74	144	100,000
Presbytériens dits de Cumberland	50	75	100,000
Tunkers	40	40	30,000
Baptistes de la communion libre	30	»	30,000
Baptistes du septième jour	30	40	20,006
Baptistes des six principes	25	30	20,000
Frères-Unis ou Moraves	23	23	7,000
Eglise millenniaire ou Trembleurs (*skakers*)	45	15	6,000
Eglise de la Nouvelle-Jérusalem	30	28	5,000
Baptistes émancipateurs	15	»	4,000
Juifs et autres non mentionnés	»	150	50,000

(1) Cette église compte quatre évêques.
(2) Elle a maintenant douze évêques en exercice.
(3) Ils sont sous la direction d'un archevêque, de quatre évêques titulaires et d'un coadjuteur.

Digitized by Google

Nous avons donné précédemment une idée de la croissance extraordinaire des populations dans les divers États de l'Union; l'extension graduelle qu'ont prise, sous cette influence générale, leurs métropoles commerciales et politiques n'est pas moins remarquable. On peut en juger:

Boston comptait,	en	1700	7,000 habitans.
		1752	17,574
		1800	24,937
		1830	61,392
New-York	en	1696	4,302
		1756	10,381
		1800	60,489
		1830	203,007
Philadelphie	en	1731	12,000
		1790	49,520
		1800	70,287
		1830	167,811
Baltimore	en	1775	5,934
		1790	13,503
		1820	62,738
		1830	80,625
Nouvelle-Orléans	en	1802	10,000
		1810	17,242
		1820	27,176
		1830	46,310
Washington	en	1810	8,208
		1820	13,247
		1830	18,827

Une statistique de Philadelphie, soigneusement élaborée, que publie le *Hazard's Register*, offre un modèle singulier de combinaisons nouvelles et quelquefois puériles. Cette ville contenait, non compris ses faubourgs:

En 1790	28,522 habitans.
En 1800	41,220
En 1810	53,722
En 1820	63,802
En 1830	80,458

Digitized by Google

On a calculé, en rapprochant de ces nombres le contenu du terrain sur lequel la ville est bâtie, déduction faite de quelques grandes rues, que, par suite des progrès des constructions et du resserrement des habitations :

Un individu occupait, en	1790	1,755	pieds carrés.
Un idem.	1800	1,216	»
Un id.	1810	983	»
Un id.	1820	786	»
Un id.	1830	623	»

D'après des évaluations récentes, le pied carré a, terme moyen, une valeur de 48 cents, environ 2 fr. 50 c.

En 1793, une maison contenait		6.35	habitans
En 1810, idem.		6.11	»
En 1830, (approximativement)		6.00	»

On comptait, en 1793, 6,327 maisons.
en 1810, 15,814 »
en 1830, 27,968 »

Les faits suivans servent à faire comprendre à quel haut degré de développement sont parvenus, aux États-Unis, deux élémens capitaux de la civilisation. Nous ne prétendons pas déduire de ces chiffres isolés leur application à cette vaste contrée tout entière, qui est loin d'offrir partout d'aussi heureux exemples; mais on sait parfaitement que les États du Nord, tels que ceux de New-York et de Connecticut, sont les véritables représentans de la pureté des institutions républicaines et libérales dont se vante la jeune Amérique.

Dans le Connecticut, sur une population de 297,711 ames, on compte 85,482 enfans, de l'âge de 4 à 16 ans, élevés dans les écoles publiques auxquelles est affecté un revenu de 76,933 dollars 80 cents (400,000 fr. environ). Comparez avec nos budgets départementaux et surtout avec notre budget central.

Dans l'État de New-York, pour une population de 1,913,508 ames, on publie deux cent trente-sept journaux, dont cinquante-quatre appartiennent à la capitale; ce qui fait pour l'état un journal pour 8,950 habitans; et dans la cité un journal pour 3,759. Il est facile de

Digitized by Google

rapprocher ces nombres d'autres nombres publiés déjà dans la statistique des divers pays européens. D'après un tableau publié par M. Adrien Balbi, dans la *Revue Encyclopédique*, en février 1828, cette proportion était :

	En Prusse,	d'un journal sur	41,550 habitans.
Dans les autres états allemands,	1		45,300
En Angleterre,	1		46,000
En France,	1		64,000
En Suisse,	1		66,000
En Toscane,	1		200,000
En Autriche,	1		400,000
En Russie,	1		565,000
En Espagne,	1		695,000

On n'oubliera point que les proportions indiquées ici se sont beaucoup modifiées à l'avantage de la France, en restant à peu près stationnaires dans les autres pays.

Nous livrons aux savans un dernier fait, pour l'expliquer, soit par l'influence diverse du climat sur deux races transplantées à des époques distinctes de leur terre natale à une contrée lointaine, soit par les différences d'habitudes dans le régime diététique, entre le maître et l'esclave, soit par tout autre cause qui nous échappe, vu l'ignorance des mœurs américaines et le défaut d'études spéciales. Ce fait, c'est la fréquence des longévités, bien plus marquées chez la race noire que dans la race blanche. On comptait dernièrement aux États-Unis 2654 centenaires ainsi distribués :

	Hommes.	Femmes.
Blancs	297	234
Noirs libres	382	359
Noirs esclaves	717	662

Et cette anomalie frappera d'autant plus que l'on se rappellera combien la proportion des populations noires est minime dans son rapprochement avec la race blanche, combien les préjugés de couleur exposent encore, même sur une terre de liberté, les pauvres enfans de l'Afrique aux souffrances d'une vie toute de travail, de châtiment et de privations. A. J.

Digitized by Google

GRANDE-BRETAGNE.

MÉCANIQUE CÉLESTE PAR MADAME SOMMERVILLE.

Dieu, a-t-on dit, a élevé la tête de l'homme afin qu'il pût voir le ciel. C'est le ciel en effet qui est l'aliment inépuisable de toute haute poésie et de toute haute raison, et c'est vers lui que se réfléchissent sans cesse ces deux sublimes rayons de l'ame du monde. La pensée voyageant d'étoiles en étoiles s'essaie à la contemplation de l'infini, et il semble que toujours les limites de l'esprit humain se soient étendues à mesure qu'il étendait lui-même les limites du ciel. Que d'hommes cependant vivent autour des savans et des poètes, et, parcourant uniquement la terre de leurs regards avides, abandonnent aux nuages le reste du monde, et ne dépouillent jamais cette condition animale qui les contraint à camper sur le sol. Pour l'immense majorité, les divines richesses conquises par le génie de l'humanité sont demeurées sans partage, et pour elle, l'univers qui se déploie à l'horizon du dix-neuvième siècle est encore le même que l'univers du premier âge. L'astronomie, cette reine des sciences physiques, a perdu l'éclat factice dont elle brillait au moyen âge; mais, en perdant ses fausses couleurs avec lesquelles elle se promenait parmi le peuple, elle est rentrée dans les ténèbres: l'ignorance a remplacé la crédulité. C'est une loi du passé, non de l'avenir; il est bien que ce peuple arrive à connaître sa grandeur et détache parfois son regard de ces champs que sa sueur inonde: s'il n'est pas donné à tous de comprendre la chaîne des idées, il est donné à tous de sentir la valeur des résultats qu'elle amène et de se pénétrer d'un sentiment nouveau de dignité en prenant part au foyer de lumière qu'entretient le génie de l'humanité. Instruire c'est améliorer; l'harmonie de l'univers enseigne la justice et le bien-être suit toujours le bon droit et la sagesse.

En Angleterre, la société qui s'est formée pour la diffusion des connaissances utiles cherche aujourd'hui à répandre autour d'elle les connaissances astronomiques, et c'est à une femme qu'elle en a remis la tâche spéciale. La Mécanique céleste publiée par madame Sommerville ap-

Digitized by Google

partient encore à une sphère trop haute pour atteindre directement son but, mais elle ne peut manquer cependant d'étendre au loin son influence par les canaux intermédiaires, car elle vient occuper une importante lacune entre le traité de Laplace, propriété d'un petit nombre d'esprits en Europe, et les traités élémentaires faits pour les enfans et en général dépourvus du cachet philosophique (1). Nous sommes encore si voisins de ce tems où les femmes étaient la parure du maître ou de l'époux, qu'il semble qu'on ait droit de s'étonner à voir une femme réunir aux dons de la grâce, dont Dieu a doué son sexe, les dons plus précieux de l'intelligence dont le germe n'a point été retiré de son sein. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en extrayant d'une note de M. Biot sur la Mécanique céleste de madame Sommerville quelques mots relatifs à cette dame, dont s'honore l'Angleterre et dont nous aimons à citer l'exemple à la France.

« La société instituée pour la diffusion des connaissances utiles voulant faire publier une exposition populaire du système du monde, son président, lord Henri Brougham, aujourd'hui chancelier d'Angleterre, pria madame Sommerville de vouloir bien composer un pareil écrit; et ce choix, venant d'un homme aussi éclairé, aussi instruit, montre assez l'opinion qu'on a d'elle parmi ses compatriotes. Madame Sommerville mérite et surpasse cette réputation. Douée de toutes les grâces d'une femme, et ornée de tous les talens qui peuvent, s'il est possible, les embellir encore, elle y a joint les études sévères des sciences les plus élevées, sans cesser un moment d'être une femme aimable, une bonne épouse et une excellente mère de famille. Aimée et honorée par les savans les plus célèbres de l'Angleterre, ayant même obtenu un prix de la Société royale pour des expériences sur le pouvoir magnétique des rayons lumineux, elle s'est intéressée à la physique et à la minéralogie avec Wollaston, à l'astronomie avec Herschell, à la philosophie avec Playfair, à la chimie avec Davy, ce qui ne l'a pas tellement absorbée qu'elle n'ait eu le tems de devenir habile musicienne, et de parer son cabinet d'études d'une collection de paysages représentant les plus beaux sites de l'Écosse, peints par elle-même d'après nature. Mais, parmi

(1) L'ouvrage de madame Sommerville vient de paraître à Londres, en un volume in-8° de 600 pages, avec figures.

Digitized by Google

cette diversité de goûts, son penchant de prédilection, disons mieux, sa passion constante l'a portée vers les grandes découvertes de l'astronomie physique, fondées sur l'application des plus profonds calculs aux phénomènes du système du monde. Ce sentiment lui avait fait vouer comme une sorte de culte à notre illustre confrère Laplace, surtout à cause de son grand ouvrage sur la mécanique céleste, où toutes les découvertes de ce genre se trouvent rassemblées. Elle avait lu et relu ce livre; elle l'avait étudié, la plume à la main, sans passer les calculs, les suivant au contraire dans tous leurs détails les plus abstraits; et enfin elle s'était mise en correspondance avec l'auteur vers les dernières années pendant lesquelles son génie a brillé parmi nous. Fontenelle, en faisant l'éloge d'un géomètre de l'Académie nommé Carré, lequel était aussi métaphysicien, et même, à ce qu'il paraît, plus métaphysicien que géomètre, Fontenelle, dis-je, remarque « qu'il eut beaucoup de femmes pour disciples, et qu'il faisait cas de leur esprit, même par rapport à la philosophie; soit qu'il les trouvât plus dociles, parce que, n'étant pas prévenues d'idées contraires, elles ne cherchent qu'à entendre, non à disputer, soit qu'il fût plus content de leur attachement pour ce qu'elles avaient une fois embrassé, soit enfin que ce fonds d'inclination qu'on a pour elles agît en lui sans qu'il s'en aperçût et les lui fît paraître plus philosophes, ce qui était la plus grande parure qu'elles pussent avoir à ses yeux. » Il doit naturellement s'établir quelques chose de pareil, ou même de plus vif encore, du moins du côté de la géométrie, lorsque les relations sont inverses, je veux dire, lorsque c'est la géométrie, non pas qui cherche à séduire, mais que la séduction vient chercher; et nous avons pu voir l'effet de ce sentiment dans l'attente vive et presque impatiente que la seule annonce de l'ouvrage de madame Sommerville a excitée en France parmi les plus vénérables académiciens. Quoi qu'il en soit, M. Laplace répondait à ses lettres, lui qui n'aimait pas à en écrire; et ces réponses, pleinement scientifiques, montrent assez l'état qu'il faisait du mérite de sa correspondante. Tout ce que nous venons de dire explique et légitime le choix que M. Brougham avait fait de madame Sommerville pour rédiger une exposition populaire du système du monde et des lois mathématiques qui régissent les mouvemens célestes. »

Digitized by Google

STATISTIQUE DE LA CRIMINALITÉ EN ANGLETERRE.

L'état de la criminalité, dans les diverses contrées de l'Angleterre, durant l'année dernière, est comme il suit : A Londres et dans le Middlesex, un criminel sur trois cent quarante-quatre habitans; dans le Surrey, un sur cinq cent soixante-dix; dans le Kent, un sur six cent soixante-dix; dans le Sussex, un sur six cent soixante; dans l'Hertfordshire, un sur quatre cent quatre-vingts; dans l'Essex, un sur six cent; dans le Bedfordshire, un sur six cents.

Dans les districts manufacturiers on trouve les proportions suivantes : dans le Lancashire, un criminel sur cinq cent trente; dans le Warwick, un sur quatre cent cinq; dans le Glocester, un sur quatre cent quatre-vingts; dans le Cheshire, un sur cinq cent seize; dans le Stafford, un sur six cent vingt; dans le Nottingham, un sur six cent trente; dans le Worcester, un sur sept cent dix; dans l'Yorkshire, un sur neuf cents quatre-vingt-dix.

Dans les districts ruraux, où règne une si profonde misère, la criminalité a été plus grande. Dans le Wiltshire, il y a un criminel sur cinq cent quarante habitans; dans le Sommerset, un sur cinq cent soixante; dans le Hampshire, un sur six cent trente; dans le Suffolk, un sur sept cent soixante; dans le Norfolk, un sur huit cents; dans le Cambridgeshire, un sur huit cent cinquante; dans l'Oxfordshire, un sur sept cent vingt; dans le Dorsetshire, un sur sept cent vingt; dans le Leicestershire, un sur neuf cent huit; dans le Shropshire, un sur neuf cent trente.

Dans les comtés éloignés, où les habitans sont dispersés dans de petites villes et des villages, la criminalité est moins considérable : le chiffre le moins élevé est fourni par le Northumberland, où l'on ne trouve qu'un criminel sur deux mille quatre cent soixante-dix habitans. Dans le Westmoreland, la proportion est de un sur deux mille cent cinquante; dans le Durham, un sur deux mille quatre cent soixante; dans le Cornwall, un sur treize cent soixante-neuf; dans le Rutland, un sur douze cent soixante.

Digitized by Google

ALLEMAGNE.

PUBLICATION DES OUVRAGES DE HEGEL.

Ceux de nos lecteurs qui se livrent aux études philosophiques apprendront avec plaisir que l'on vient d'ouvrir une souscription pour l'édition complète des œuvres du célèbre philosophe G. W. Hegel, enlevé, il y a six mois, à Berlin, par la cruelle épidémie qui désole aujourd'hui Paris. Les anciens ouvrages de l'auteur, qui formeront la première partie de l'édition annoncée, seront complétés par ses leçons manuscrites faites à l'Université de Berlin. Il est plusieurs branches de la philosophie qui ne se trouvent point traitées dans les œuvres imprimées du vivant de Hegel, mais sur lesquelles il a fait des cours publics. C'est de ces différens cours que se composera la seconde partie de l'édition; elle sera la plus intéressante par sa nouveauté. Nous sommes curieux surtout de connaître les idées de l'auteur sur la philosophie de la religion, sujet si agité aujourd'hui par les esprits les plus élevés. Nous attendons aussi, dans ses *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, des recherches plus approfondies et plus étendues que celles qu'il a exposées dans sa *Philosophie du droit*. Le soin et l'habileté qui vont présider à cette importante publication sont suffisamment garantis par les noms des éditeurs, amis et disciples de Hegel, et tous honorablement connus du monde savant.

Voici le plan et les matériaux des quatorze ou seize volumes dont se composera la collection :

Première partie. — Ouvrages déjà imprimés :

1° *Phénoménologie de l'esprit.* — *Différence des systèmes philosophiques* de *Fichte* et *Schelling*. — Articles extraits du *Journal critique de la philosophie*. Le docteur et professeur Schulze s'est chargé de la publication de ces ouvrages;

2° *Encyclopédie des sciences philosophiques*, publiée par le docteur *Henning*, professeur;

3° *Élémens de la philosophie du droit*, publiés par le docteur *Gans*, professeur;

4° *Science de la logique*, publiée par M. *Henning*.

Digitized by Google

Deuxième partie. — 1° *Philosophie de la religion. — Preuves de l'existence de Dieu*, ouvrages publiés par le docteur *Marheinscke*, professeur;

2° *Philosophie de l'histoire*, publiée par M. *Gans;*

3° *Histoire de la philosophie*, publiée par le docteur *Michelet*, professeur;

4° *Esthétique*, publiée par le docteur *Hotho*, professeur.

Troisième partie. — *Œuvres mêlées*, publiées par le docteur *Foerster.*

Il paraîtra chaque année deux livraisons, formant chacune deux ou trois volumes composés tant d'ouvrages imprimés que d'inédits. La première livraison sera publiée à la foire de Pâques 1832.

On peut souscrire à Paris, chez MM. Heideloff et Campe, rue Vivienne, n° 16.

Nous nous proposions de donner bientôt, dans la *Revue Encyclopédique*, une exposition et un examen des doctrines philosophiques de Hegel. La publication qui se prépare en Allemagne ne peut que nous encourager dans ce dessein, mais elle doit en retarder la réalisation : nous avons besoin de connaître les idées nouvelles que présenteront sans doute les manuscrits laissés par le célèbre professeur entre les mains de ses élèves. La mort de Hegel fait un vide sensible dans le monde philosophique. Avec lui s'est éteint aussi l'organe de l'école dont il était le chef, les Annales de critique scientifique (*Jarbücher für wissenschaftliche Kritik*), ouvrage rédigé avec un savoir et un talent remarquables. Il sera difficile de remplacer Hegel dans la chaire de philosophie qu'il laisse vacante à l'Université de Berlin.

Voici comment s'exprime à cet égard le correspondant d'un journal, dans lequel les idées de son école trouvent en général peu d'approbation (*Blaetter für literarische Unterhaltung*) :

« Parmi nos philosophes, François Baader est peut-être, pour les résultats obtenus, celui qui doit être nommé le premier après Hegel. Mais il marche à son but par une route toute différente, ses vues tendent au mysticisme, et il est catholique. On n'attacherait pas à ce dernier fait une grande importance, si, chez Baader précisément, il n'exerçait la plus haute influence. Après lui vient C. F. Goeschel, de Naumbourg, disciple de Hegel, formé sur ses livres et non sur ses leçons, et auquel Hegel lui-même a donné brevet de capacité dans l'examen qu'il a fait de son ouvrage:

Digitized by Google

Aphorismen über Nichtwissen: Mais Goeschel paraît n'avoir embrassé avec un véritable amour qu'une portion de la philosophie, celle qui se lie à la religion, et celle-là a pour lui absorbé toutes les autres. On ne peut donc songer ni à Baader, ni à Goeschel pour la chaire de notre Université. Il serait difficile de décider Schelling à y monter, et malgré l'importance de ses travaux philosophiques, ce choix, après Hegel, serait un pas tant soit peu rétrograde. On a aussi pensé à Herbart et à Gabler; avec le premier, nous aurions une nouvelle édition du kantisme; avec le second, une médiocre répétition de Hegel; ce serait peu gagner, et l'on peut obtenir le même résultat en élevant au professorat M. Ritter où M. Henning, l'un et l'autre suppléans de la chaire de philosophie à l'Université : c'est ce qui arrivera probablement; et nous verrons sans doute venir à Berlin le professeur Steffens, de Breslau. Alors, au moins, nous posséderons de nouveau un homme à grande réputation parmi les philosophes de la nature, bien qu'à mon avis les beaux tems de Steffens soient déjà passés. Il ne se présentera point, je pense, pour enseigner scientifiquement la philosophie, car l'esprit systématique lui manque totalement; mais son éloquence brillante et spirituelle ne manquera pas de lui attirer la foule des auditeurs. »

ITALIE.

NOTE SUR LES DERNIERS TREMBLEMENS DE TERRE.

Aux révolutions politiques dont l'Italie est agitée se joignent les révolutions physiques. Tout vient à la fois. Pendant huit jours consécutifs les tremblemens de terre ont sillonné la Péninsule dans toute sa longueur. Le fléau est parti des Calabres, son antique berceau, et a gagné de proche en proche jusqu'à Milan.

Voici les détails que jusqu'à présent nous avons pu recueillir.

Le 8 mars, à une heure et demie environ, après le coucher du soleil, le sol des deux Calabres s'est tout à coup ébranlé. La première secousse dura onze secondes environ, dans la direction du sud-est au nord-est. Le centre de ce mouvement ondulatoire était dans la Calabre ultérieure, et notamment aux environs de Catanzaro, qui en est le chef-lieu. De long-tems on n'avait éprouvé une secousse aussi violente.

Digitized by Google

Elle fut suivie de plusieurs autres, mais plus légères, la nuit même et les jours suivans jusqu'au 12. Elle s'est étendue d'abord dans la province; puis dans toute la Calabre, et de là jusqu'à Naples même où elle est arrivée fort affaiblie. Elle paraît s'être communiquée dans tout le royaume.

Catanzaro a eu le plus à souffrir. Les dommages y ont été fort grands. Beaucoup d'édifices publics ou privés ont été dégradés, renversés. Parmi les premiers on compte le lycée royal et le palais de l'intendance (préfecture), dont le toit a été enlevé. L'hôpital civil a horriblement souffert, et il est vraiment prodigieux qu'un seul malade ait péri. Les murs des prisons se sont ouverts; et alors s'est passée une scène des plus terribles. Poussés à la fois, et par la crainte d'être ensevelis sous les ruines et par l'espoir de recouvrer la liberté à la faveur du fléau, les prisonniers ont tenté de s'échapper par les ouvertures des murailles, mais ils ont été reçus par les sentinelles et refoulés à l'intérieur à coups de baïonnettes.

Du reste, à l'exception du malade de l'hôpital, d'un homme et de deux femmes retirées de dessous les décombres dans un état désespéré, personne n'a péri. Mais la terreur a chassé la population de la ville, et elle s'est réfugiée sur les lieux ouverts, sous des tentes et des baraques improvisées.

L'antique Crotone, ville maritime séparée de Catanzaro par les plaines ondulées du Marquisat, a eu à souffrir de la ruine de quelques bâtimens, mais n'a eu à déplorer la mort de personne.

Monteleone et Reggio n'ont été qu'ébranlés.

Les villes des montagnes n'ont pas été épargnées : à Cosenza, à Castrovillari, à San-Giovanni-in-Fiore, dans la Sila, et à San-Demetrio, chef-lieu des Albanais de Calabre, plusieurs édifices ont été largement crevassés. On attend encore des détails sur les communes voisines de Catanzaro, et de Cosenza où le tremblement de terre a été le plus violent. On en attend également de la Pouille, de l'Abruzze et du Samnium.

Dans les États-Romains, l'Ombrie a été particulièrement maltraitée; surtout les environs de Pérouse. Des villages entiers ont disparu. Bastia, Panuzza, Canara ne sont plus qu'un monceau de ruines. Les malheureux habitans errent sans toit dans les campagnes et bivouaquent en pleins champs. La ville d'Assise est tombée pierre à pierre, et la ma-

Digitized by Google

gnifique église de Santa-Maria-degli-Angeli s'est écroulée ; la cathédrale de Foligno avait éprouvé le même sort peu de semaines auparavant. Rimini, Cesène et les autres villes de la Romagne ont été plus ou moins ébranlées.

Gênes, Parme, Milan ne paraissent pas avoir beaucoup souffert, mais Reggio (dans le duché de Modène) est bouleversé. Plus de trois mille cheminées sont tombées des toits dans les rues. Toutes les maisons ont été plus ou moins profondément lézardées ; un grand nombre sont inhabitables. On ne trouve plus de barres de fer pour consolider les murs. Le plâtre, qui valait vingt centimes, se vend quatre-vingts centimes. Les maçons et les ouvriers sont loin de suffire aux réparations urgentes. L'église de Saint-Pierre est en ruines, et la tour de la cathédrale devra être démolie de fond en comble ; pas un édifice enfin qui n'ait été gravement endommagé.

A Modène le mal a été moins grand. Cependant beaucoup d'habitans campent en plein air. De petits cônes volcaniques se sont élevés dans la plaine d'alentour, et des sources d'eau chaude ont jailli des crevasses.

Le palais ducal a été ébranlé, et le duc, qui n'osait plus dormir que dans une voiture au milieu de ses jardins, a fait tourner son effroi à la ruine des libéraux. Les feuilles publiques ont rapporté l'étonnant édit fulminé contre eux, où il les charge de toute la responsabilité du fléau. Ce sont eux qui ont provoqué la colère céleste, ce sont eux qu'il faut offrir en holocauste au ciel pour l'apaiser.

Aux rigueurs de la nature le despotisme a ajouté les siennes. Les prisons s'emplissent. Le tribunal (*statario*) qui a condamné Menotti et Borelli est remis en vigueur. Des conspirations prétendues, inventions du pouvoir, servent de prétexte à ces horreurs, et la terreur est dans toutes les familles.

La Voce della Verità, journal officiel que les jésuites publient à Modène, fait chorus avec le duc, et foudroie dans ses colonnes la France et la liberté.

« O France ! » s'écrie-t-il, « qui refuses d'entendre la parole éter-» nelle de salut, qui renverses les croix, qui chasses les missionnaires, » n'en doute pas, tu entendras une autre parole de justice, et tu auras » une autre mission. La révolution s'est rapidement répandue de Paris

Digitized by Google

» aux portes de Rome, mais le fléau de Dieu ne rencontrera pas d'ob-
» stacles et se propagera facilement de l'Ombrie à Paris. »

Quel triomphe et quelle joie pour eux que le choléra qui nous décime !

DE L'AIR MARÉCAGEUX.

RECHERCHES SUR LES PLANTES DU GENRE CHARA,

On sait que, pendant l'été, une partie de la Toscane, des États-Romains et du royaume des Deux-Siciles est rendue déserte et inhabitable par la *mal' aria* ou mauvais air. Les contrées les plus fertiles doivent alors être traversées par le voyageur avec une prudente rapidité. Malheur à lui s'il se repose ou s'endort en plein air aux approches de la nuit! Les forces vont l'abandonner, la fièvre le saisir; quelquefois pour lui il n'y a point de réveil.

Les habitans de ces lieux perfides, à qui la misère ne permet pas de fuir, leur opposent en vain la puissance de l'habitude. Pâles, décharnés, dans un marasme continuel, ils traînent avec peine une vie sans ressort qu'une mort prématurée vient bientôt terminer.

Ce sont les bords de la mer, ou *les maremmes*, et tous les lieux dans lesquels les eaux croupissent, qu'on voit le plus exposés au fléau du mauvais air. Les maremmes ne sont pas, comme on pourrait se le figurer, un marais continu. Ce mot signifie seulement les *rives maritimes* qui sont quelquefois d'une aridité complète, et qui diffèrent beaucoup de ce que les Italiens appellent *paludi* et nous *marais*. Cependant on y remarque par intervalles des marécages là où des fleuves ou des torrens viennent se jeter dans la mer.

Un fléau constant, étendu, funeste, a dû occuper de tout tems les médecins, les physiciens et les chimistes. On l'a attribué successivement à plusieurs causes: au manque de culture et à l'étendue des bois; mais ailleurs se trouvent des régions incultes, des forêts nombreuses, et l'air n'est pas vicié: à la stagnation des eaux; mais il y a aussi des eaux stagnantes dans les pays sains: à la putréfaction des matières végétales et animales; mais dans les lieux où l'on fait macé-

Digitized by Google

rer le lin et le chanvre, mais près des fosses et des cloaques qui sont quelquefois au milieu des cités les plus populeuses, il n'y pas constamment infection de l'air avec les mêmes accidens. Le mélange de l'eau de mer avec l'eau douce a été aussi regardé comme pouvant produire le mauvais air; mais il y a des lieux infectés où ce mélange n'a pas lieu. Ces conditions diverses, isolées ou réunies, n'ont pu jusqu'à présent résoudre en entier le grand problème de l'air marécageux, l'un des plus intéressans de l'hygiène publique; et M. le professeur Julia, dans ses recherches sur ce sujet, ouvrage couronné par l'Académie des sciences de Lyon, et publié en 1823, a dû avouer que rien de ce que l'analyse chimique lui avait fait reconnaître dans l'air des marais n'expliquait les accidens observés, et que la substance morbifique nous est complétement inconnue dans sa nature.

Dans cet état de la science, on apprendra sans doute avec intérêt les recherches faites récemment en Toscane par le docteur Paul Savi, professeur d'histoire naturelle à l'Université de Pise, conjointement avec M. Passerini, aide du professeur de chimie de cette même université. Elles ont été consignées dans un mémoire fort détaillé, inséré dans le cinquante-neuvième numéro du *Nouveau Journal des Lettrés* (*Nuovo Giornale de' letterati*) qui se publie à Pise. En voici l'exposé très-succinct.

La *chara*, genre de plantes très-abondant dans les marais, exhale, surtout pendant l'été, une odeur fétide, semblable à celle des marais eux-mêmes. Delà on est venu à penser que ces plantes, par leur végétation, leur mort et leur décomposition, pourraient bien être la cause du mauvais air. C'est pour éclaircir ce doute que MM. Savi et Passerini ont entrepris une série d'observations et d'analyses sur les espèces les plus communes de la *chara*, la *vulgaris* et la *flexilis*.

Ils ont trouvé ces plantes couvertes à l'extérieur d'une croûte de carbonate de chaux, dont la quantité, toujours grande, décroît successivement, et d'une manière notable, dans les quatre mois de mai, juin, juillet et août. Ce sont précisément ceux où la mal' aria se fait le plus sentir. Parmi les autres élémens de la chara, ils ont aussi reconnu une substance grasse, volatile, jusqu'ici inconnue, qui, contenant de l'azote, a de l'analogie avec les substances animales, et dans laquelle réside l'odeur fétide qui a donné lieu à leurs investigations. Ils ont nommé ce

Digitized by Google

principe *putérine* du nom vulgaire de *putera*, donné à la plante par les Italiens.

Après avoir examiné la *chara* dans son état d'intégrité et de vie, ils l'ont soumise à la putréfaction en la faisant macérer dans l'eau. Ils l'ont vue bientôt entrer en décomposition. De l'acide acétique se forme, s'unit à la chaux de carbonate et dégage l'acide carbonique qui, s'élevant dans l'atmosphère, rend écumeuse la superficie du liquide. En même tems s'exhale l'odeur de la plante, qui devient incommode au point de causer des accidens nerveux et de violens maux de tête aux personnes qui s'y exposent même à une grande distance. Peu à peu la plante prend une couleur sombre; elle se ramollit, devient savonneuse et se réduit en une bouillie noirâtre d'une odeur insupportable et formée de fragmens de fibres ligneuses et de charbon très-menu et comme onctueux au toucher. Dans la dernière période de la putréfaction, l'eau dans laquelle les plantes étaient plongées devient elle-même très-fétide, noirâtre, mucilagineuse. A sa superficie se forme une pellicule obscure, parsemée de taches jaunâtres, qui reflète en quelques points les couleurs de l'iris, exhale une odeur désagréable et donne par l'action du feu des produits azotés. Les mêmes expériences faites dans des vaisseaux clos, sous l'action des rayons solaires, ont donné les mêmes produits. Répétées sur la chara des eaux saumâtres, où elle croît à un degré de salaison qui fait périr les autres plantes, les observations ont présenté aussi les mêmes phénomènes, mais avec plus d'intensité.

MM. Savi et Passerini pensent pouvoir conclure de leurs recherches répétées que la *putérine* ou le principe fétide du genre *chara* offre, sinon la cause unique et générale du mauvais air, du moins une des causes qui agissent le plus puissamment pour le produire en Italie. Ce principe malfaisant, dont l'odeur est la même que celle des exhalaisons marécageuses, se développe en abondance toutes les fois que le retrait ou l'évaporation des eaux laisse la chara découverte, et par sa volatilité il est versé et tenu en suspension dans l'atmosphère.

Pénétrés de cette vérité que rien ne doit être négligé dans les sciences, et qu'une cause faible en apparence peut devenir très-énergique, lorsqu'elle agit à la fois sur une vaste étendue, nous ne pouvons qu'applaudir au beau travail de MM. Savi et Passerini, et nous souhaitons qu'ils le continuent par des recherches sur les désordres que produit

Digitized by Google

la putérine dans l'économie animale et sur les moyens de les combattre.

Nous formons aussi un vœu, c'est que de semblables expériences soient répétées en France et dans tous les pays où les marais enlèvent à l'agriculture tant de terrain fertile, et exercent sur l'homme ce funeste pouvoir qui le débilite, le dégrade et abrège ses jours. Sans doute les plantes marécageuses ne disparaîtront qu'avec les marais, et ce sera toujours par ceux-ci qu'il faudra commencer la réforme; mais ce serait déjà un grand pas de fait que d'être parvenu à déterminer la principale cause de leur influence, et de n'avoir plus à l'attribuer à un principe inconnu, insaisissable. En tout le vague n'engendre que découragement et apathie.

D. R., *de Genève.*

NOTE SUR LA CONSPIRATION CONTRE VENISE.

ERREURS DE L'ABBÉ DE SAINT-RÉAL ET DE DARU.

En m'occupant dernièrement d'une vie du duc d'Ossonne, je fus conduit à examiner avec soin tous les documens relatifs à la célèbre conspiration contre Venise. Forcé d'abord de reconnaître combien l'abbé de Saint-Réal avait défiguré cet événement historique pour lui donner une teinte romanesque, je demeurai bientôt tout aussi mécontent, je l'avoue, de la manière dont il a été compris et expliqué par M. Daru.

Tout le monde sait que, suivant Saint-Réal, *il y eut une effroyable conspiration conçue par le marquis de Bedamar, et secondée par d'Ossonne.* Le comte Daru *nie absolument qu'il y ait eu contre Venise une conspiration*, et prétend que l'opinion ne s'en est répandue et confirmée que d'après un faux bruit donné par le duc d'Ossonne, afin de donner le change sur son propre dessein et de se constituer à Naples une souveraineté indépendante.

Comme les mémoires et les monumens historiques du tems ne fournissent à celui qui les étudie aucun élément de démonstration capable d'y jeter de la certitude, nous en sommes réduits à l'analogie et à l'induction pour nous former sur ce sujet une sorte d'opinion, et celle-là

Digitized by Google

méritera le plus de crédit qui, s'appuyant sur le peu de faits qui nous soient parvenus, s'accordera le mieux avec eux.

Je fus conduit à mon dissentiment d'avec l'opinion de Daru, la plus généralement accréditée aujourd'hui, en le voyant obligé, pour la rendre probable, d'entasser tous les événemens qui marquèrent le cours de la vice-royauté de d'Ossonne dans le court espace de tems qui y précède la conspiration. Il a gouverné à Naples depuis 1616 jusqu'en 1621, et pendant tout ce tems il n'a cessé de donner des preuves d'extravagance et d'ambition; mais tous les historiens contemporains s'accordent à ne dater que de 1619 ses prétentions à rendre Naples indépendante de l'Espagne. Leti place en 1620 ce festin où il eut l'imprudence de se couronner lui-même; et Daru est obligé de faire reculer tous ces événemens jusqu'avant le mois de mai 1618, époque de la conspiration. Le duc d'Ossonne, dans les premiers tems de son pouvoir, s'était montré d'une excessive rigueur envers la noblesse et le clergé; il n'avait épargné à ces deux classes ni rebuts, ni châtimens, ni outrages. M. Daru veut que, changeant brusquement de conduite, il ait, dès avant 1618, travaillé à se les concilier, tandis que les écrivains du tems ne placent que bien plus tard sa résistance à l'inquisition, et plusieurs autres circonstances où il fit preuve d'habile administration et de fermeté. Ces remarques me conduisirent à examiner les documens originaux, et à me former sur la célèbre conspiration une opinion tout-à-fait distincte de celles soutenues par Saint-Réal et par Daru, et sur laquelle on me pardonnera, j'espère, d'appeler l'examen et la discussion.

Le duc d'Ossonne, nommé vice-roi de Naples, se conduisit en gouverneur actif et dévoué. Comme l'intérêt le plus pressant du pays où il commandait était la défense de la Sicile contre les Turcs, tous ses soins naturellement se tournèrent de ce côté; il s'appliqua donc principalement à la marine, s'occupa surtout d'augmenter sa flotte, de construire et d'équiper des bâtimens. Mais il ne trouva pas, dans les mariniers que lui eussent fournis la Sicile et l'Italie, des hommes de mer braves et aguerris comme il lui en fallait pour combattre les Turcs. Il se mit donc à chercher dans tous les ports de la Méditerranée les aventuriers les plus renommés pour cette intrépidité à toute épreuve que donne la vie de pirate; il en trouva quelques-uns : des Français, pour la plupart d'une hardiesse et d'une habileté tout-à-fait propres au commandement et tout-

Digitized by Google

à-fait dégagés des scrupules superstitieux qui donnent une sorte de timidité au marins des côtes de Sicile.

Il en trouva donc un certain nombre, et entre autres un Normand, le fameux Pierre. Le duc d'Ossonne se prit d'amitié pour ces hommes aventureux et hardis, dont le caractère avait tant de rapport avec le sien. Nous voyons en effet que le capitaine Pierre, ou Jacques Pierre, fut investi de sa confiance et admis dans son intimité. Mais Pierre et ses camarades n'étaient rien que des corsaires ; le but de leurs expéditions était bien moins d'affaiblir les Turcs et de défendre les possessions espagnoles en Italie, que de faire des prises et de rapporter du butin ; aussi d'ordinaire revenaient-ils richement chargés. Le duc d'Ossonne prenait dans le butin une part, supplément de ressource que sa prodigalité habituelle rendait toujours bien venu ; il applaudissait aux exploits lucratifs de ses capitaines et partageait leurs goûts. Mais bientôt les bâtimens turcs devinrent plus rares : c'étaient alors les bâtimens vénitiens richement chargés qui eussent été les plus belles prises ; aussi Pierre et ses compagnons y jetèrent bientôt un œil avide, et s'empressèrent de communiquer leurs désirs et leurs plans à d'Ossonne, qui, de son côté, trouva dans l'état politique de l'Italie suffisamment de prétextes pour abonder dans leur sens.

Une querelle s'était élevée entre Venise et l'Autriche ; la guerre était même déclarée. L'Espagne intervint, sous prétexte de médiation, mais au fond pour favoriser l'Autriche, son alliée par le sang. Venise rechercha des alliances d'un autre côté, s'assura l'assistance de la Savoie, ce qui alluma la guerre dans la Haute-Italie. Enfin la république conclut une alliance avec l'irréconciable ennemi de l'Espagne, la Hollande hérétique. C'en était assez pour grossir la haine invétérée amassée en secret par l'Espagne ; aussi d'Ossonne, la voyant près d'éclater, crut pouvoir profiter de l'occasion et lâcher ses corsaires sur les bâtimens vénitiens. Il fit des prises nombreuses qu'il vendit, et dont il employa le produit à construire d'autres vaisseaux, qui furent le fruit de cette expédition, à la suite de laquelle il avoua tout haut son projet de poursuivre une guerre dont il attendait tant de gloire et de profit.

Mais, malgré sa haine contre Venise, l'Espagne était loin de vouloir la guerre. Lerma, pacifique au moment de sa plus haute puissance, la sentait alors chanceler ; il s'empressa donc d'apaiser la querelle sur-

Digitized by Google

venue en Italie. Des négociations se terminèrent par un arrangement avec Venise ; on enjoignit à d'Ossonne de rappeler la flotte envoyée par lui dans l'Adriatique, de cesser les hostilités et de restituer ses prises. Le vice-roi ; qui en avait déjà dissipé le produit, ne put, comme on le pense, recevoir de pareils ordres avec plaisir : il aimait trop les profits de la vie de corsaire pour les abandonner ainsi. Il désobéit donc aux instructions de sa cour, et suscita toutes sortes d'obstacles à la conclusion du traité.

Désappointé en cela et bien convaincu de l'impossibilité où il était de persister dans son opposition aux ordres de sa cour ou de continuer ses brigandages, d'Ossonne conçut le projet de se constituer à lui-même un pouvoir indépendant. Mais la souveraineté à laquelle il aspirait, *ce n'était pas à Naples* qu'il songeait alors à l'ériger.

C'est ici principalement que je crois devoir m'écarter de l'opinion de M. Daru.

On ne voit en aucune occasion, avant 1618, que d'Ossonne ait flatté les classes influentes de Naples, ou se soit efforcé de se faire un parti dans le royaume. Tous ses soins étaient alors dirigés vers sa flotte. Il l'augmenta en faisant construire des bâtimens à ses frais. Il appelait ses navires *sa capitale*. Il y faisait flotter un pavillon à ses armoiries ; et, suivant toute apparence, il songeait à s'établir avec sa flotte dans un coin de l'Adriatique, pour y fonder une souveraineté indépendante, un royaume de corsaires. Il avait sous les yeux l'exemple des Uscoques, petit peuple qui, possédant quelques barques, s'étaient réunis au nombre de plus de mille, et avait su pendant des années défier le pouvoir de Venise. Dans le but de les imiter, d'Ossonne et son conseiller, le capitaine Pierre, jetèrent d'abord les yeux pour l'exécution de leur projet sur Massano, petit port de la côte d'Istrie. Mais ils conçurent, peu de tems après, un plan bien plus hardi ; c'était de s'emparer de Venise même, et d'y élever ce qu'on aurait pu nommer une principauté.

Il serait inutile d'énumérer tout ce que la position de Venise offrait d'avantages pour un pareil plan, mais l'espoir de la surprendre n'en semble pas moins d'une folie inconcevable. Pourtant c'était une ville ouverte pleine de mécontens, et toutes les forces de la république étaient occupées dans une expédition maritime. Si habile et si fin que fût son gou-

Digitized by Google

vernement, d'Ossonne comptait pouvoir le jouer, et par le fait il y réussit complètement.

Le duc d'Ossonne s'étant arrêté au projet de s'emparer de Venise par un coup de main, prit, avec Pierre, les moyens nécessaires pour en assurer l'exécution et le secret. Ils durent, suivant toute apparence, en communiquer au moins une partie à la cour d'Espagne. Leur but était pourtant de tromper Venise et ses alliés, la France et la Savoie, et de trouver moyen par là d'introduire des émissaires dans Venise même. Pour y parvenir, d'Ossonne feignit de vouloir se faire à Naples une souveraineté indépendante. A la suite d'une prétendue querelle entre lui et son maître, comédie assez grossièrement jouée, Pierre fut envoyé à Venise et en Savoie. Là il fit connaître le projet de son maître, que celui-ci de son côté révélait, par un moyen semblable, à Lesdiguières et à la cour de France. Pierre sollicita l'autorisation de séjourner à Venise pour y enrôler au service d'Ossonne la cavalerie hollandaise en garnison dans la ville et aux environs. Le gouvernement vénitien, disposé à favoriser toute entreprise qui eût amené la séparation du royaume de Naples d'avec l'Espagne, non-seulement permit toutes ces manœuvres à Pierre, mais se servit même de cet aventurier.

Cependant, la cour d'Espagne avait communiqué au marquis de Bedamar, son ambassadeur à Venise, quelques données vagues sur les projets de d'Ossonne. Et le marquis, en diplomate habile, se mit de suite à l'œuvre dans l'intérêt de sa cour; il employa même un certain Spinosa à préparer les forces et les moyens nécessaires pour le cas d'une conspiration. Spinosa se découvre à Pierre; bien plus, il l'amène à une entrevue avec Bedamar, dans laquelle un plan pour surprendre Venise fut combiné. Mais l'intention de Pierre était de renverser le gouvernement de Venise et d'en prendre possession pour lui-même et au nom de d'Ossonne, son maître, nullement pour l'Espagne ou son ambassadeur. En conséquence, et pour se délivrer du concours embarrassant de ce dernier, il se décide à l'aller dénoncer aux inquisiteurs d'état. Voyez combien son calcul est profond! Cette démarche allait inspirer au gouvernement la plus grande confiance dans ce capitaine Pierre, et confirmer la version qu'il a donnée sur les projets de d'Ossonne. Mais il était une autre puissance à qui Pierre avait besoin de persuader ce qu'il avait déjà fait croire au gouvernement vénitien. C'était la France. Aussi

Digitized by Google

Pierre s'assure-t-il d'un Français, de Renault, connu et attaché à l'ambassade, et lui apprend tout le complot de la manière dont il voulait le faire parvenir à l'ambassadeur de France. Cela fait, il envoie à d'Ossonne un compte fidèle de toutes ses démarches ; et, après lui avoir appris que Venise et la France sont dans une illusion complète sur son véritable dessein, il lui demande de fixer le moment, les moyens et le signal de l'exécution.

Pierre resta plusieurs mois à Venise, pendant lesquels il réussit à débaucher toute la troupe hollandaise alors au service de la république. Il les enrôlait au nom du duc d'Ossonne, en leur disant qu'il s'agissait d'une attaque clandestine contre Venise, et cela d'accord avec les inquisiteurs d'état qui le laissaient répandre ce faux bruit parmi les soldats hollandais comme un prétexte pour les enrôler plus facilement dans l'entreprise dont le but était d'assurer l'indépendance de Naples. Mais, comme le plan véritable touchait au moment de son exécution, Pierre fut obligé de rassembler les officiers en qui sa confiance était la plus grande, et de leur parler ouvertement dans la discussion sur le mode d'attaque et les moyens de la faire réussir. Ces discours furent, ainsi que tout le reste, rapportés aux inquisiteurs d'état par un de ceux qui se trouvaient présens, et ce fut alors seulement qu'ils soupçonnèrent Pierre de tendre en effet à un but caché plus profond que celui qu'il leur avait déclaré, et qu'ils eurent quelque raison de croire que ce projet d'attaque contre Venise, pour lequel il enrôlait ces troupes hollandaises, pouvait bien n'être pas un prétexte, ainsi qu'il le prétendait, mais bien son dessein véritable. Et lorsque pour vérifier ce soupçon ils examinèrent Jaffier, confident de Pierre, ils le trouvèrent en effet bien fondé. La conséquence inévitable de cette découverte fut la rage de se voir dupés, et une vengeance immédiate exercée sur tous les malheureux qu'ils trouvèrent compromis. Pierre et ses complices furent noyés, et tout ce qui s'était introduit de troupes étrangères dans la ville fut emprisonné et exécuté.

Je ne crois pas qu'il soit possible de rendre un autre compte des faits en restant d'accord avec la probabilité et les événemens historiquement démontrés. Le secret, que les inquisiteurs prirent soin de jeter sur toute cette affaire, s'explique par le besoin de dissimuler leur complicité avec d'Ossonne, et la honte de se reconnaître dupes. Si la conspiration n'eût

Digitized by Google

été, comme le suppose Daru, qu'une pure fiction, on n'eût pas manqué d'en publier un récit, une explication, ne fût-ce que pour justifier d'aussi nombreuses exécutions. Mais on n'en prit pas la peine. La chose n'était que trop réelle, et le rapport qui en fut fait au sénat montre que le gouvernement ne songeait pas même qu'il fût nécessaire de prouver des faits si évidens.

Une des circonstances sur lesquelles s'appuient principalement ceux qui nient la réalité de la conspiration, c'est l'incrédulité professée constamment à ce sujet par l'ambassade française. Mais nous avons vu que l'ambassadeur n'en savait rien que par Renault, c'est-à-dire ne connut jamais que la version telle que Pierre avait jugé à propos de la lui faire parvenir. Renault lui-même n'était qu'un simple instrument de Pierre; et, quand les inquisiteurs furieux le saisirent comme complice, ils le mirent à la torture pour lui faire avouer ce qu'il avait une excellente raison de ne pas même croire, et sur son silence le pendirent comme coupable.

Depuis ce tems la république de Venise se montra constamment l'ennemie la plus acharnée de d'Ossonne, mais ne parvint jamais à entraîner sa disgrâce, tant que le pouvoir resta aux mains d'Uzeda et des autres ministres que d'Ossonne avait mis dans son secret. On ne pourrait pas davantage expliquer la manière dont le duc fut accueilli à la cour après ces événemens, si ses projets ambitieux, quoique mêlés d'intérêt personnel et de prétention à l'indépendance, n'eussent été purs du moins de l'intention criminelle de se la procurer aux dépens de son pays.

E. E. C.

BELGIQUE.

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES ET BELLES-LETTRES DE BRUXELLES.

Séance du 4 février 1832.

L'Académie décide qu'on présentera dans les procès-verbaux des séances les communications scientifiques et littéraires qui auront été faites, et des sommaires substantiels des mémoires qui auront été lus. Les procès-verbaux ou *bulletins* seront imprimés de manière à pouvoir être rendus publics dans la huitaine qui suivra la séance.

Digitized by Google

M. DE REIFFENBERG lit des *Documens inédits pour servir à l'histoire de la servitude en particulier et de la propriété en général.* Quatre chartes, des années 1008, 1086, 1096, et 1225, donnent lieu à des observations intéressantes. Un fragment unique d'un cartulaire de l'abbaye de Saint-Hubert, écrit au treizième siècle, ajoute un nouveau prix à ses recherches.

M. CAUCHY fait part de deux découvertes importantes, l'une à *Samson*, province de Namur, d'un calcaire qui, d'après les essais exécutés dans les ateliers de M. Vander-Maelen, à Bruxelles, serait éminemment propre à la lithographie, si la couleur un peu trop foncée de cette pierre ne rendait pas le travail plus difficile que sur les pierres de Munich et de Bourgogne; l'autre, dans la province d'*Anvers*, d'une pierre susceptible de fournir le ciment romain, employé en Angleterre dans les constructions hydrauliques, et notamment dans celle du tunnel de Londres.

M. QUETELET communique un théorème sur les surfaces réglées, trouvé par M. HACHETTE, correspondant de l'Académie.

Séance du 3 mars.

M. GARNIER fait hommage à l'Académie du manuscrit d'un *Traité de météorologie*, et M. DE REIFFENBERG, d'un *Traité de logique*. Ce dernier lit en même tems des *Particularités inédites sur Charles-Quint et sa cour.*

Le secrétaire fait lecture d'un rapport favorable sur deux mémoires de M. A. TIMMERMANS, capitaine du génie, concernant la *théorie des pressions et torsions.*

M. QUETELET présente la carte de la marche de la *comète d'Encke.*

M. SCHMERLING, docteur en médecine à Liége, envoie une description détaillée des *ossemens humains fossiles* (?) qu'il a découverts dans deux cavernes du pays de Liége, à *Engihoul* et *Engis.*

M. DUMORTIER entretient la compagnie de divers bas-reliefs des treizième et quatorzième siècles, qu'il a trouvés à Tournay. Les sculptures de la plus grande beauté semblent indiquer l'existence, à cette époque, d'une école dont l'histoire ne fait aucune mention. M. Dumortier reviendra sur cet objet.

Digitized by Google

FRANCE.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

SÉANCES DU MOIS DE FÉVRIER 1832.

Séance du 6 février.

L'Académie reçoit divers mémoires envoyés pour le concours Monthyon.

— M. *Appert* adresse un ouvrage intitulé *Livre de tous les ménages*, et demande qu'il soit l'objet d'un rapport. M. d'Arcet est chargé d'en rendre compte à l'Académie.

— M. *Heurteloup* adresse de Londres la traduction manuscrite d'un ouvrage qu'il vient de publier en anglais sur la *lithotritie*. L'Académie, en décernant un prix à M. Heurteloup, pour ses découvertes dans cette branche nouvelle de la chirurgie, lui avait imposé la condition de rendre publique, par la voie de l'impression, la description de ses instrumens et de sa méthode opératoire. C'est pour satisfaire à cette condition qu'a été écrit l'ouvrage dont nous parlons.

— M. DUTROCHET fait, en son nom et au nom de MM. Serres et Duméril, un rapport très-favorable sur le Mémoire de M. *Isidore Geoffroy Saint-Hilaire*, relatif aux *variations de la taille chez l'homme et les mammifères*, et conclut à l'insertion de ce travail dans le recueil des savans étrangers (voyez dans notre numéro précédent l'analyse du mémoire de M. Geoffroy). Les conclusions de ce rapport sont adoptées.

Fossiles — Cavernes à ossemens.

— *M. Desnoyers* adresse à l'Académie quelques considérations tendant à prouver que les ossemens d'hommes et les débris de produits d'art humain qu'on a trouvés dans certaines cavernes, surtout dans celles du midi de la France, y ont été laissés postérieurement au dernier cataclysme, bien qu'on les trouve quelquefois réunis à des ossemens de mammifères d'espèces détruites. L'auteur commence par faire remarquer que les différens lits de gravier et de limon à ossemens que des cours d'eau ont introduits dans ces cavernes ont été déposés en couches très ondulées et non simultanément, et que les cavités laissées par ces ondulations ont été remplies par des dépôts formés, ou par des corps accidentellement laissés dans ces cavernes durant la période actuelle. Quand ensuite sont venus des courans moins tumultueux, en pas-

Digitized by Google

sant sur ces couches qu'ils enlevaient par couches horizontales, ils ont mis à nu des corps appartenant à différens lits, et par conséquent à différentes époques. Or, ces corps trouvés ainsi côte à côte sur le sol auront pu être d'autant plus aisément considérés comme contemporains, que souvent des stalactites venant à se déposer sur eux les cimentaient en un tout solide; de sorte qu'un même bloc pouvait contenir à la fois les os d'ours et d'hyène des lits inférieurs, et les os humains, les poteries brisées des couches superficielles.

Plusieurs géologues, tout en ne considérant pas comme antédiluviens les ossemens d'hommes trouvés dans les cavernes, supposent qu'ils y ont été laissés à une époque fort antérieure aux tems historiques, à une époque où l'homme, faute de savoir se construire une habitation, était contraint de chercher un abri dans le creux des rochers. M. Desnoyers ne partage pas cette opinion. C'était, dit-il, une coutume chez tous les peuples de race celtique, de serrer leurs grains dans des cavités souterraines et même de s'y réfugier au moment du danger. Tacite nous l'apprend des Germains, et Florus en parle d'une manière encore plus positive à l'occasion des Gaulois. *Lorsque César faisait la guerre dans les Gaules*, dit cet auteur, *les Morins se dispersèrent dans les forêts, et César y fit mettre le feu; les Aquitains rusés se réfugièrent dans les cavernes et le général les fit boucher.* Or, du tems de Florus, on désignait sous le nom d'Aquitaine une vaste étendue de territoire qui comprend la plupart des lieux où se trouvent les cavernes à ossemens humains.

Les produits d'industrie humaine qu'on trouve mêlés à ces os sont extrêmement grossiers, et leur imperfection a fourni encore un argument aux écrivains qui leur attribuent une très-grande ancienneté; mais il est facile de montrer qu'à une époque voisine de l'invasion romaine, les arts dans la plus grande partie de la Gaule étaient encore à peu près au même degré. Ces fragmens de poterie noire mal cuite, ces haches de silex, ces épingles, ces peignes en os qu'on a retirés des cavernes, ne se distingueraient point dans une collection de ceux qui proviennent de fouilles faites dans un *tumulus*, au pied d'un *dolmen*, ou sur l'emplacement d'un ancien *oppidum*.

Physiologie végétale.

—M. Dutrochet lit un Mémoire ayant pour titre : *Expériences sur la matière colorante des feuilles et des fleurs.*

Digitized by Google

L'honorable académicien considérant l'électricité comme un des agens principaux de la vie, tant dans le règne animal que dans le règne végétal, fut conduit à soupçonner que, dans toutes les expansions foliacées des plantes, les deux surfaces, qui souvent diffèrent par la couleur, pouvaient différer de même par leur nature électrique, et constituer ainsi des petites piles galvaniques, dont l'action de la lumière augmentait l'énergie. Voulant vérifier cette conjecture, il choisit pour ses expériences des plantes dont les feuilles colorées diversement à la face supérieure et à l'inférieure permissent de reconnaître aisément la matière appartenant à chacune d'elles, en supposant qu'on parvînt à les isoler. Une feuille de *begonia sanguinea* ayant été pilée avec un peu d'eau, quelques gouttes de liquide furent mises en contact avec les deux pôles d'une pile galvanique. Aussitôt, dit l'observateur, je vis la matière rouge se porter au pôle positif, et la verte au pôle négatif. Dans cette circonstance, ajoute-t-il, il se manifesta comme à l'ordinaire deux ondes, l'une alcaline négative, l'autre onde positive; la première était verte, la seconde était rouge; il se forma à leur rencontre un coagulum composé, d'un côté d'une matière verte négative, et de l'autre de matière rouge positive; en sorte que les deux matières étaient disposées comme dans la feuille.

En faisant l'expérience avec des feuilles dont les deux faces sont vertes, on voit dans le coagulum moyen des parties vertes apportées du côté positif par l'onde acide se réunir à d'autres de même couleur, apportées du côté négatif par l'onde alcaline. La matière accumulée aux deux pôles ne diffère point pour la couleur; au contraire lorsqu'on agit sur une feuille dont la face inférieure est blanchâtre, la matière accumulée au pôle positif est à peu près incolore, tandis que celle du pôle négatif est verte comme dans le cas précédent.

De ces différens faits, M. Dutrochet conclut que dans toutes les feuilles les matières colorantes des deux faces opposées sont douées de propriétés électriques opposées, et toujours placées de la même manière, c'est-à-dire la partie négative en dessus. Les globules dont se compose la matière colorante sont, ajoute-t-il, contenus dans des cellules placées bout à bout et alignées dans le sens de l'épaisseur de la feuille. Ces séries de cellules laissent entre elles des vides remplis d'air, en partie désoxigéné, vides qui deviennent plus nombreux à mesure qu'on

Digitized by Google

s'approche davantage de la face inférieure. Ainsi la feuille présente tous les élémens qui constituent un appareil galvanique.

Des expériences faites sur les pétales des fleurs ont conduit l'auteur à admettre chez celles-ci la même superposition de deux matières colorantes, douées chacune d'une électricité et d'une action chimique différente, et, dans ce cas encore, c'est l'élément négatif qui est dirigé vers la lumière; cela est tellement constant que, pour les fleurs qui affectent une position renversée, ce n'est plus la face interne des pétales, mais l'externe qui possède l'électricité négative.

« On sait, poursuit M. Dutrochet, que, sous l'influence de la lumière, la matière verte des feuilles dégage de l'oxigène. Cette face est donc désoxidante. La face inférieure positive, qui possède spécialement les cavités aériennes, est par cela même disposée pour absorber l'oxigène que contiennent ces cavités; et comme le côté positif d'une pile est son pôle oxidant, il en résulte que la face inférieure de la feuille est oxidante. Ainsi le jeu de l'oxidation et de la désoxidation est opéré par les deux pôles opposés d'une pile voltaïque et sous l'influence de la lumière.

On sait que M. Dutrochet avait déjà rapporté à un phénomène d'endosmose la torsion qui s'opère dans le pétiole des feuilles pour reporter en haut leur face supérieure, lorsque celle-ci se trouve accidentellement dirigée en sens inverse par une inversion de tout le rameau. Mais il ne suffisait pas de connaître l'agent de ce mouvement, et il restait à en chercher la cause immédiate, car on ne pouvait pas supposer que ce fût l'action de la lumière sur les cellules décroissantes du pétiole qui déterminât cette modification de l'endosmose; aujourd'hui M. Dutrochet croit pouvoir établir que c'est la matière colorante de la feuille qui, affectée désagréablement lorsqu'elle ne se trouve plus dans les circonstances favorables au double phénomène de désoxidation et d'oxidation opéré sous l'influence de la lumière, réagit sur les organes du mouvement, et les détermine à entrer en action. Ainsi, selon lui, *la matière colorée*, et spécialement la matière verte, joue chez les végétaux un rôle analogue à celui que joue la matière nerveuse chez les animaux.

— M. *Lamé*, ingénieur des mines, lit un second Mémoire sur *la propagation de la chaleur dans les polyèdres*. MM. Poisson, Am-

Digitized by Google

père et Navier sont chargés de faire à l'Académie un rapport sur ce travail.

— M. Ampère lit une note *sur les courans électriques produits par l'influence d'un autre courant électrique.* Nous pouvons communiquer à nos lecteurs la note même de M. Ampère; nous l'insérons dans son entier.

Note de M. Ampère.

« La découverte, faite récemment par M. Faraday, de courans électriques produits par l'influence d'un aimant, courans que Fresnel a obtenus le premier, mais que malheureusement il n'avait pas cru suffisamment constatés par ses premières expériences, m'a porté naturellement à essayer si, en remplaçant l'aimant par une hélice redoublée, on produirait tous les mêmes phénomènes, ainsi que cela a lieu pour toutes les actions que peuvent exercer les aimans. Les résultats ont été tels qu'on pouvait les prévoir, et l'identité des effets produits s'est soutenue dans tous les détails des phénomènes.

» Ces expériences ont été faites avec un appareil exécuté par M. Simon, préparateur des cours de physique au Collége de France. Il a vu le premier la production des courans électriques dans le cas que je vais d'écrire, et nous en avons constaté ensemble les diverses circonstances.

» L'instrument dont nous nous sommes servis se compose de trois hélices redoublées en spirale. La première est celle d'un galvanomètre, ou multiplicateur de Schweigjer, destiné à agir sur deux aiguilles aimantées attachées ensemble, suivant deux lignes parallèles, dans des directions opposées, et suspendues par un fil très-fin, l'une au dedans, l'autre au-dessus de cette première hélice. Ce galvanomètre est celui de l'appareil thermoscopique de M. Nobili. La deuxième consiste dans un fil d'un demi-millimètre de diamètre, recouvert de soie, enveloppé sur un cylindre creux en bois, de cinq centimètres de diamètre, où il fait trois cents tours dans un enfoncement pratiqué sur sa surface convexe, comme la gorge d'une poulie. Les deux extrémités de ce fil communiquent avec les deux extrémités de celui du galvanoscope, de manière qu'on puisse à volonté interrompre et rétablir cette communication. Je désignerai cette partie de l'appareil sous le nom de cylindre électromoteur, parce que c'est lui qui fait mouvoir le galvanoscope quand il

Digitized by Google

est influencé par un aimant ou par la troisième hélice. Celle-ci, dont le fil est en communication avec les deux extrémités de la pile, est formée d'un fil de cuivre d'un millimètre de diamètre, lequel est recouvert de soie, et forme trois hélices en recouvrement, l'une autour de l'autre, comprenant en tout quatre cents tours. Le cylindre électro-dynamique qui en résulte a environ seize centimètres de long, et quatre centimètres de diamètre. C'est cette partie de l'appareil que je désignerai dans ce qui suit, en la nommant simplement hélice.

» Nous nous sommes assurés qu'à la distance d'environ deux mètres, où la longueur des communications entre le galvanoscope et le cylindre électro-moteur nous permettait de les placer, l'hélice n'exerçait aucune action marquée sur les aiguilles aimantées du galvanoscope.

» Maintenant l'hélice étant mise en communication avec la pile et le galvanoscope avec le cylindre électro-moteur, voici les résultats qui ont été obtenus :

» 1° Chaque fois qu'on place l'hélice dans ce cylindre, l'aiguille du galvanoscope est déviée précisément comme quand on y place un barreau aimanté, les pôles de l'hélice étant dans la même situation respective que ceux de l'aimant ;

» 2° Cette action est instantanée dans les deux cas, l'aiguille reprenant la première position après quelques oscillations ;

» 3° En retirant l'hélice, on observe une déviation égale et en sens contraire de quelque côté qu'on retire l'hélice, précisément comme quand on retire l'aimant du cylindre électro-moteur ;

» 4° Cette action est également instantanée ;

» 5° Le sens du courant excité par l'hélice dans le cylindre électro-moteur est opposé à celui du courant de cette hélice, de même que celui qui y est excité par l'action de l'aiguille a lieu en sens contraire des courans de cet aimant, ainsi que M. *Faraday* l'a annoncé ;

» 6° Tant qu'il n'y a point de changement dans la situation respective de l'hélice et du cylindre électro-moteur, on peut rompre ou rétablir la communication de ce cylindre et du galvanoscope sans qu'il y ait aucune action, comme quand il y a un aimant au lieu d'hélice ;

» 7° Si donc, après avoir placé l'aimant ou l'hélice dans le cylindre électro-moteur, pendant que la communication était interrompue, on vient à la rétablir, aucune action ne se produit ; mais si alors on vient

Digitized by Google

à enlever l'aimant ou l'hélice, on a l'action de sortie précisément comme elle aurait eu lieu dans le cas où elle aurait été précédée d'une action d'entrée; . . . . . .

» 8° En se servant d'une hélice au lieu d'aimant, on a la possibilité d'anéantir et de recréer alternativement, sans la déplacer, l'action qu'elle exerce; ce qui s'obtient en suspendant et rétablissant alternativement le courant électrique qui la parcourt, soit en interrompant et en rétablissant alternativement la communication entre l'hélice et la pile, soit en enlevant les couples de la pile des vases remplis d'eau acidulée, et en les y replongeant alternativement. Dans l'un et l'autre cas, la suspension du courant électrique et son rétablissement dans l'hélice produisent précisément les mêmes effets que l'on obtient en enlevant ou en remplaçant soit l'hélice, soit l'aimant dans la spirale.

» L'identité des actions produites par un aimant ou une hélice électro-dynamique ayant ses deux extrémités aux pôles de l'aimant, démontrée par tant d'expériences dans les circonstances les plus variées, et par les calculs qui, en partant de la formule qui représente l'action de deux élémens de courans électriques déduits uniquement d'expériences faites sur ces courans, donnent pour l'action mutuelle de deux aimans très-petits, ou particules magnétiques, la même expression qu'on trouve en partant de l'ancienne hypothèse sur la nature des aimans; cette identité, dis-je, n'avait pas besoin des preuves qui résultent de ces expériences. Mais on n'en verra pas, j'imagine, avec moins de plaisir cette nouvelle vérification d'une théorie qui a ramené tous les phénomènes magnétiques à ceux que produit l'électricité en mouvement. Je me sers ici de cette expression, parce que c'est celle qu'ont employée jusqu'à présent tous les physiciens qui se sont occupés de ces phénomènes; car, comme je l'ai dit et imprimé plusieurs fois, cette identité est indépendante de l'idée qu'on se fait sur la nature de ce qui se passe dans le fil conducteur, joignant les deux extrémités d'une pile de Volta. »

Emploi de la gélatine comme substance alimentaire.

—M. *Cosmeny* lit un premier travail sur *l'emploi de la gélatine comme substance alimentaire*. L'auteur, après avoir établi qu'aucun

Digitized by Google

des essais relatifs à la préparation de la gélatine, tentés à Paris et dans les hôpitaux, n'a été bien dirigé, passe à ceux qu'il a faits à Reims. Cette ville, dit-il, sur une population de 36,000 ames, compte de 20 à 22,000 ouvriers non patentés, sur lesquels 11,560 indigens, représentés par 4,200 ménages. Par suite des événemens de juillet la ville ayant été obligée de venir au secours de la classe ouvrière, une cotisation de 23,000 fr. fut mise à la disposition du bureau de bienfaisance. On était au mois de septembre; il fallait passer l'hiver; M. Cosmeny proposa l'établissement d'un appareil à gélatine.

M. de Belleyme lui céda la moitié du sien. Il commença à fonctionner le 1.er janvier, et à dater du 4 jusqu'au 15 mai on a continué les distributions avec le pain, qui offrait d'ailleurs sur le riz une économie de 35 f. par jour, et rien n'est venu déranger le succès de ces distributions.

Pendant 133 jours de marche de l'appareil, les indigens porteurs de cartes ont reçu, tant à l'établissement central que dans les deux succursales de distribution, 301,910 rations ainsi subdivisées :

212,800 *rations de potage*, du poids de 21 onces dont
Pain. . . . 2 onces 172
Bouillon. . . 18 onces 172,

53,200 *ragoûts de pomme de terre*, préparés avec la graisse tirée des os représentés par
Pommes de terre. . . . . 18 onces
Eau. . . . . 5 onces
Graisse, sel et herbes. . . . 2 onces.

26,600 *rations de viande cuite*, chaque ration pesant 5 onces et représentant 10 onces de viande crue.

Enfin 9,310 rations mêlées pour la nourriture de 14 employés de l'appareil.

Chaque ration prise en masse, en y comprenant les frais de l'appareil, etc., est revenue à 7 centimes 174; cette année le prix de la ration ne dépassera point 5 centimes, tandis que les soupes à la Rumford reviendront cette année, malgré le bas prix des légumes, à environ 12 centimes.

Quant au moyen d'obtenir le bouillon gélatineux limpide sans saveur, M. Cosmeny conseille de ne pas dépasser une pression correspondante

Digitized by Google

à 150°. Il ne faut pas non plus qu'il y ait ébullition dans l'intérieur des cylindres; il faut enfin que la condensation de la vapeur soit dirigée et calculée de telle sorte qu'on ne puisse jamais dépasser dans les vingt-quatre heures, pour les quatre cylindres contenant chacun 120 livres d'os concassés, les 800 litres de bouillon nécessaires à la confection journalière de 1,600 rations.

Anatomie humaine.

— M. GEOFFROY-SAINT-HILAIRE lit un Mémoire sur *l'adorbital ou portion orbitaire de l'os maxillaire chez l'homme.*

M. Serres avait signalé depuis long-tems comme existant chez l'homme cet os qui est très-visible dans les animaux ovipares, et dès 1824 M. Geoffroy s'était rangé à cette opinion; mais, comme, depuis peu de tems, de nouveaux observateurs annoncent l'avoir cherché inutilement chez l'homme et chez les vivipares en général, M. Geoffroy croit devoir présenter des échantillons de cet os séparés du reste de l'os orbitaire. « C'est, dit l'honorable académicien, une lame très-mince de huit à dix lignes sur cinq à six de large. Sa base fait partie de la fente sphéroïdale, et son sommet en arc se dirige sur le tranchant de l'orbite. Ses bords prolongés s'articulent par suture écailleuse avec le maxillaire sous-jacent et aussi avec le jugal en se répandant sous son bord articulaire. C'est, ajoute l'auteur, seulement chez les jeunes sujets que l'*adorbital* se montre comme une pièce à part. Du reste il est sujet à beaucoup de variations, et tantôt il croît en s'unissant dès l'origine avec la portion orbitaire du maxillaire, et tantôt il reste toujours à son premier éclat de tissu fibreux.

Séance du 13 février.

— L'Académie reçoit différens ouvrages pour le concours aux prix Monthyon.

— M. *Fabré-Palaprat* annonce qu'on a obtenu à Édimbourg d'heureux résultats dans les cas de *choléra* en soumettant les malades à l'action de l'*appareil galvanique.*

— M. BECQUEREL, membre de la commission chargée de constater les effets des traitemens faits au moyen du galvanisme sous la direction de M. Fabré-Palaprat, déclare qu'il a été témoin d'une guérison surpre

Digitized by Google

nante; toutefois il sent bien qu'étant étranger à la médecine, son témoignage ne peut avoir le même poids qu'aura celui des médecins qui font partie de la même commission.

— M. *Quest* présente un échantillon de *pain fait avec la pomme de terre* et sans addition d'aucune farine de céréale; ce pain, dont la fabrication est extrêmement simple, est pour le goût égal au pain bis qu'on mange dans les campagnes, et il est d'un tiers moins cher.

MM. Huzard, Silvestre, d'Arcet et Flourens sont chargés de prendre connaissance du procédé de fabrication de M. Quest et de donner leur avis sur la bonté de ses produits.

— M. Biot fait un rapport très-flatteur sur un traité de mécanique céleste dont l'auteur est une dame anglaise, madame *Sommerville*. (Voy. ci-dessus, p. 460.)

— M. *Damoiseau* fait, en son nom, et au nom de M. Bouvard un rapport sur une *Nouvelle méthode pour corriger les distances de la lune aux astres*, par *M. Mancel*. Il résulte de ce rapport, et d'une discussion qui s'engage sur lui, que cette méthode, qui n'est pas susceptible d'une grande exactitude, est du reste, dans le cas où l'on peut se contenter d'approximations, d'un usage assez commode, mais qu'elle n'est pas nouvelle.

— M. Arago présente des tubes à cavité aplatie, tels qu'on les emploie quand on veut qu'avec une très-petite boule l'instrument ait une assez grande échelle. Jusqu'à présent ces tubes ne se fabriquaient qu'en Angleterre, et c'était de là que nos fabricans d'instrumens les tiraient. Ceux-ci ont été faits à Choisy et ne le cèdent en rien aux tubes anglais.

Système universel de M. Azaïs.

— M. *Azaïs* lit la première partie d'un *Mémoire sur la production de tous les genres d'effets chimiques par la force universelle*.

Nous donnerons ici en une seule fois l'analyse de ce Mémoire dont la lecture s'est prolongée pendant plusieurs séances.

L'auteur donne le nom de force universelle à l'action unique, exclusive, qui, dans l'univers, est à l'origine de tous les phénomènes.

L'*expansion* est cette force, c'est-à-dire que tout corps, de nature et de dimensions quelconques, étoile ou planète, végétal ou animal, métal ou rocher, cristal ou globule, est sans cesse animé, dans tous

Digitized by Google

les points de sa substance, d'une action expansive qui travaille à le faire jaillir sphériquement hors de lui-même; mais qui est sans cesse modérée, balancée par la réaction expansive des corps qui l'environnent, et qui, pour pouvoir s'étendre eux-mêmes, travaillent sans cesse à le condenser, à le concentrer.

Ainsi, *expansion divergente* de chacun contre tous, *expansion convergente* de tous contre chacun, et *balancement continu* de ces deux exercices de la force unique: tel est l'état universel, telle est l'explication sommaire de l'univers. Toute explication de faits particuliers, ajoute M. Azaïs, doit en être le corollaire.

De ces faits particuliers, les plus importans et les plus nombreux sont les *faits chimiques* que M. Azaïs divise en deux classes : ceux qui s'exécutent inorganiquement, et ceux qui ont pour théâtre les êtres organisés.

M. Azaïs explique les faits de chimie inorganique dans la première partie de son Mémoire. Il établit d'abord comme faits généraux et préalables : 1° que la surface ou les parties extérieures de tout corps composé sont plus condensées que ses parties intérieures; celles-ci sont le domaine spécial de l'expansion propre ou divergente; les parties extérieures, exposées les premières à l'expansion étrangère ou convergente, sont le domaine spécial de cette action; par l'effet de la condensation des enveloppes de tout corps composé, son expansion essentielle ne peut s'effectuer que par voie de *transpiration* rayonnante. 2° Tout corps de nature et de dimensions quelconques, étoile ou planète, animal ou végétal, métal ou rocher, globule de gaz ou de fluide subtil, *vibre* sans cesse, c'est-à-dire se dilate et se contracte alternativement par obéissance alternative à son expansion propre et à la réaction étrangère. 3° Toutes les transpirations subtiles, effectuées dans le même tems et dans le même lieu, par différens corps voisins ou contigus, travaillent sans cesse à s'entremêler, à échanger entre elles leurs différences respectives, à les neutraliser, à les effacer, en un mot à les rendre *homogènes*. C'est en cela que consiste l'action universelle de balancement et d'harmonie très-bien caractérisée par le nom d'*équilibre mobile*. 4° Les globules transpirées par divers corps en contact ou en voisinage s'entre-mêlent d'autant plus aisément que leurs vibrations sont plus concordantes entre elles. De cette concor-

Digitized by Google

dance plus ou moins avancée, résultent leurs mouvemens plus ou moins rapides de liaison réciproque; en sorte que les lois de l'harmonie musicale sont avec précision les lois de ce qu'en chimie on a appelé jusqu'à présent *affinités*.

M. Azaïs démontre ensuite que toute action chimique n'est jamais que l'action électrique, dont il donne la définition suivante :

La transpiration vibrante de tout corps composé jaillit uniformément par tous les points de sa surface, ou bien elle se partage en deux torrens, l'un de globules plus subtiles, l'autre de globules plus graves, qui jaillissent par deux points opposés et se font équilibre. Ce second état est l'état *magnétique ou électrique*, état temporaire qui travaille sans cesse à s'effacer en ramenant l'état d'uniformité, lequel à son tour travaille sans cesse à ramener l'état électrique, en sorte que la nature entière ne cesse d'osciller entre ces deux modes d'équilibre : l'équilibre par voie de séparation, de balancement, de symétrie, qui est l'équilibre électrique; et l'équilibre par voie de mélange uniforme entraînant à l'homogénéité de rayonnement. Tout acte d'analyse chimique ou de combinaison chimique est immédiatement produit par le passage des fluides subtils à l'équilibre électrique et par le retour à l'équilibre de mélange. M. Azaïs développe ce principe en l'appliquant avec détails aux faits les plus remarquables que présente la pile de Volta. Il fait d'abord observer que les deux fluides qui jaillissent en concurrence des deux pôles de la colonne sont très-incorrectement désignés par les noms de fluide positif et de fluide négatif. Ces deux mots, qui n'expriment ni la nature des deux fluides ni leurs rapports, présentent des idées fausses. M. Azaïs propose en remplacement les noms de fluide *majeur* et de fluide *mineur*.

Aussitôt que la pile est en activité, chacun des deux fluides s'accumule quelques instans à son pôle respectif et bientôt fait effort pour rentrer, par le pôle opposé, dans le sein de la colonne, afin d'y faire cesser l'état d'équilibre électrique et d'y substituer l'équilibre par voie d'uniformité. Si dans ce mouvement croisé les deux fluides rencontrent un corps très-bon conducteur, une tige de métal par exemple, leur marche en est précipitée; elle est ralentie au contraire si le corps interposé est un conducteur difficile, tel que de l'eau; chacun des deux fluides alors s'étend péniblement dans le sein du liquide. Les globules

Digitized by Google

de fluide majeur se revêtent de capsules aqueuses et forment avec elles du gaz électrique d'ordre majeur; de leur côté les globules de fluide mineur se revêtent également de capsules aqueuses, et forment avec elles du gaz électrique d'ordre mineur. Ces deux gaz, faussement nommés jusqu'à présent *gaz oxygène* et *gaz hydrogène*, sont ainsi le produit de la double gazification de l'eau par l'action double de la pile; mais l'eau n'a pas été décomposée. Les différences spécifiques qui distinguent les deux gaz sont exactement les mêmes que celles qui distinguent les deux fluides; ce qui démontre, selon M. Azaïs, que les enveloppes dont leurs globules se sont revêtues sont exactement de la même nature, ou que l'eau est un liquide homogène.

Le gaz majeur et le gaz mineur, n'étant plus que les deux fluides enveloppés, travaillent sans cesse à rentrer en équilibre de mélange. C'est ce qui rend facile leur *combustion* mutuelle. Généralement tout corps *comburant* est un corps plus ou moins pénétré de fluide majeur, et tout corps *combustible* est un corps plus ou moins pénétré de fluide mineur. La combustion est d'autant plus vive et laisse d'autant moins de résidu que le rapport électrique des deux corps était plus rapproché du rapport réciproque des deux fluides. M. Azaïs démontre que ce rapport est le plus simple possible; c'est le rapport croisé de un à deux.

Un acide est aussi un corps saturé de fluide majeur; un alcali est un corps saturé de fluide mineur : lorsqu'on les mêle ensemble, les deux fluides s'unissent rapidement et se dissipent ensemble sous la forme de calorique. Si le mixte qui résulte de cette neutralisation est placé entre les deux pôles de la colonne il commence par se décomposer sous l'action croissante des deux courans, ensuite chaque fluide saisit dans les débris ce qui lui est convenable; du côté du pôle majeur il se recompose de l'acide; il se recompose de l'alcali du côté du pôle mineur.

Telle est l'analyse que donne M. Azaïs de la première partie de son Mémoire.

Dans la seconde partie, qui a été lue à la séance suivante, il applique son principe *l'expansion* aux principaux phénomènes de chimie organique; et d'abord il définit ce qui selon lui constitue le premier caractère de l'organisme, la *contractibilité*. La fibre organique, dit-il, ne se contracte, par l'application extérieure d'un stimulus, que parceque son ex-

Digitized by Google

pansion l'avait préléablement amené à un état de gonflement, de dilatation, vers lequel elle revient *tacitement* aussitôt que le stimulus étranger l'a déchargée de ses fluides surabondans.

Si la fibre organique est susceptible de ce gonflement préalable tandis que le filament inorganique ne s'y prête point, cela vient, selon M. Azaïs, de ce que toute fibre organique est originairement formée de liquide muqueux, liquide dont la nature visqueuse la rend susceptible d'une extension persistante et même d'une gazification opiniâtre. Toute fibre organique n'est dans l'origine que du mucus gazifié.

M. Azaïs appuie cette définition sur l'expérience de M. Dutrochet, dont il explique toutes les circonstances par les conditions générales de l'expansion électrique, et dont il applique les conséquences aux faits physiologiques les plus importans.

En premier lieu, à la formation initiale des muscles doubles et creux, tels que le cœur de l'homme. La production de ce muscle, dit M. Azaïs, correspond très-bien à la coagulation par pression réciproque de deux ondes muqueuses : l'une pénétrée d'un fluide électrique ferme, grave, énergique, d'un fluide majeur donnant naissance au ventricule gauche; l'autre pénétrée d'un fluide électrique dilaté, souple, ductile, d'un fluide mineur donnant naissance au ventricule droit; ces deux ventricules recevant d'ailleurs, dès l'instant de leur formation, l'injection du fluide cérébral, ce qui en affermit et multiplie la trame fibreuse.

M. Azaïs étend cette idée à la génération. Nous ne le suivrons pas dans ce qui se rapporte à la reproduction des animaux, parce que, bien qu'il n'y ait rien que de très-sérieux dans la pensée de l'auteur, quelques-unes de ses expressions pourraient prêter matière à rire. Suivant lui, dans les animaux supérieurs, l'embryon résulte toujours du *concours électrique* de deux embryons partiels, l'un mâle, l'autre femelle, ou, en d'autres termes, l'un majeur, l'autre mineur. L'acte d'interférence électrique, ajoute-il, les met en équilibre de mélange aussi pleinement et avec presque autant de facilité que l'acte de combustion mutuelle unit et confond les deux gaz majeur et mineur, c'est-à-dire l'oxygène et l'hydrogène.

Dans le cas de la génération de l'homme, poursuit M. Azaïs, l'embryon majeur et l'embryon mineur sont assez ductiles pour se prêter à une nouvelle association électrique, et cependant d'une constitution déjà

Digitized by Google

assez arrêtée pour ne pas se laisser dissoudre par l'impétuosité de cette nouvelle association; et c'est de là que résulte la différence organique la plus marquée entre les fruits de la génération animale et les fruits de la génération végétale. Tout végétal, dit l'auteur, est simple dans le sens de sa longueur ou de son axe de vitalité. L'homme est un être double; une ligne médiane verticale unit et sépare à la fois sa moitié droite et sa moitié gauche; ces deux moitiés ont l'une et l'autre les mêmes organes placés dans la même situation. On voit de plus que les deux parties originaires, les deux embryons partiels ont jeté par expansion l'un vers l'autre des rameaux qui se sont entrelacés, qui même, à un certain terme de développement, se sont repliés électriquement les uns vers les autres, se sont abouchés par anastosmoses plus ou moins intimes, ont établi ainsi dans le sein de l'ensemble une circulation continue.

La génération du quadrupède, de l'oiseau, du quadrupède ovipare, s'est faite par un acte d'interférence électrique, semblable à celui de la génération humaine; mais le fruit de cette interférence, ayant beaucoup moins de richesse à son origine, s'est écarté graduellement de la dualité humaine, s'est rapproché graduellement de la simplicité végétale. La confusion des deux sources électriques commence à se montrer dans la constitution des reptiles et des quadrupèdes ovipares; tous leurs foyers organiques sont lâches et diffus; la confusion augmente progressivement dans les poissons, les insectes et les vers. Quand devient-elle simplicité complète, simplicité analogue à l'ordre végétal? M. Azaïs pense que c'est au terme où finit la faculté essentiellement animale, la faculté locomotive, ou plus exactement la faculté de motion spontanée. Les vers fixés, tels que les polypes et généralement les zoophytes, sont vraisemblement des êtres simples comme les végétaux, dépourvus comme eux de circulation organique et d'une autre faculté réservée également aux êtres de l'ordre animal; cette faculté est la *sensibilité*, que M. Azaïs définit la sensation ou la conscience des mouvemens que la contractilité entraîne. Le végétaux sont contractiles, mais il ne le sentent pas, parce que, dépourvus de circulation organique, leurs mouvemens contractiles n'ont ni un foyer de départ, ni un terme de retour. La sensibilité s'accroît, se perfectionne dans l'ordre animal à mesure que la dualité se prononce, s'affermit, que la circulation organique s'élève vers l'unité, que l'action spontanée se règle et se multiplie. L'homme, qui est l'être

Digitized by Google

organisé le plus sensible, est aussi celui qui donne à ses mouvemens spontanés le plus de variété, et qui y met le plus d'adresse, le plus de combinaisons, le plus de persévérance.

Dans la dernière partie de son Mémoire, M. Azaïs, passant à la section végétale de l'échelle organique, cherche à établir une gradation continue dans l'organisation des êtres qui composent cette section; cette gradation, dit-il, a pour indice l'abaissement progressif du *collet* végétal. Bien des cryptogames n'en ont point, car ils n'ont point de racines; ils ne tiennent au sol que par un léger épatement; ils sont exactement figurés par la pile de Volta, lorsque, n'étant plus isolée, elle n'a plus d'équateur magnétique : toute la colonne est pôle supérieur; c'est la terre qui lui fait équilibre électrique, qui est son pôle inférieur. M. Azaïs explique, par cette constitution des cryptogames, l'extrême simplicité et l'extrême multiplicité de leurs embryons.

En s'élevant dans la section végétale de l'échelle organique, on trouve au-dessus des cryptogames ou acotylédones, les monocotylédones qui ont des racines, mais en masse très-faible comparée à celle des branches; elles ont aussi un collet végétal, mais placé très-bas. Ce collet s'élève dans les dicotylédones, et la masse des racines augmente; mais elle est loin encore d'égaler la masse des branches, et le collet est loin d'être placé au centre du végétal. Cette position centrale de l'équateur magnétique, si exacte dans la pile isolée et dans l'aiguille aimantée, ne se montre dans aucun être organisé, pas même dans l'homme; car le centre phrénique de l'homme ne se confond pas exactement avec l'ombilic; mais il en est très-rapproché, et c'est à cette disposition originelle que l'homme doit sa station verticale. A mesure que l'on s'éloigne de l'homme dans l'échelle animale, l'ombilic s'abaisse, la prépondérance de la partie supérieure sur la partie inférieure, et la courbure de la station, augmentent dans le même rapport.

M. Azaïs établit ensuite que tout être organisé est en vibration constante : « Cette propriété du corps de l'homme, de celui du quadrupède, de celui de l'oiseau, se manifeste, dit-il, par les pulsations de leur organe sanguin. A mesure que l'on descend dans l'échelle organique, ces pulsations deviennent plus difficiles à discerner; mais elles s'effectuent même dans les plantes. Que dans une journée chaude et féconde du printems, on suive au microscope le développement de ces filamens

Digitized by Google

si flexibles, à l'aide desquels certaines plantes, telles que le *gobea*, s'accrochent aux plantes voisines, on verra ces filamens s'alonger, l'instant d'après se raccourcir, mais d'une quantité moindre ; au troisième instant, ils s'alongeront encore; au quatrième instant ils reviendront en arrière. En un mot, leur croissance se fera par alternative de dilatation et de contraction. »

M. Azaïs, après avoir résumé tous les caractères communs aux êtres organisés, animaux et végétaux, établit que les puissances naturelles ne peuvent élever plus haut que la production de l'homme la constitution organique ; mais, par compensation, la richesse de cette production l'expose à des écarts plus marqués, plus nombreux, que ceux dont peuvent être affectées la constitution du quadrupède et celle de l'oiseau, et auxquels échappe la constitution des animaux inférieurs. D'ailleurs ces écarts, ces *monstruosités*, ne sont point des dérogations à la loi de l'équilibre ; elles démontrent seulement que le balancement des composans organiques, au lieu de s'établir par mouvemens doux, chacun d'une faible saillie, s'établit quelquefois par mouvemens brusques et violens.

M. Azaïs cherche ensuite quelle est l'origine du liquide muqueux, qu'il appelle la matrice de l'organisme. De toutes les observations qu'il rassemble, il conclut que l'eau pure est partout la base du liquide muqueux, qu'il lui suffit, pour contracter cet état de viscosité, d'être exposée immobile au croisement soutenu des courans électriques.

L'auteur résume tout son Mémoire, et termine ce résumé par la péroraison suivante adressée aux académiciens :

« Messieurs, j'aurai l'honneur de développer devant vous toutes les applications majeures du principe universel ; mais je crois pouvoir déjà vous demander d'appeler l'attention publique sur l'œuvre de ma vie. Pour la connaître, pour la caractériser avec justice, des hommes aussi éclairés que vous n'ont besoin que de ce que je viens d'en exposer.

» Justice ! je la réclame pour l'intérêt de la science, premier apanage de l'esprit humain, pour l'intérêt de la paix sociale, qui ne pourra jamais naître en France, en Europe, sur le globe, que de l'unité d'opinions, par conséquent de la science universelle; je la réclame pour l'honneur du peuple français, destiné, au terme de sa grande révo-

Digitized by Google

lution, à devenir, par la science universelle, guide et instituteur de tous les peuples.

» Enfin je la réclame pour moi, qui, avancé dans la vie, en ayant passé les longues années dans l'étude, la méditation et le travail, délaissé par la fortune, non pour l'avoir méprisée, mais pour n'avoir pas eu le loisir de la poursuivre, voudrais, avant mon dernier jour, voir commencer le règne de la vérité.

» Telle est surtout la récompense que j'ambitionne; il dépend de vous, messieurs, de me la procurer. La science seule peut fonder le règne de la vérité; et si le peuple français est à la tête des peuples civilisés, les savans français sont à la tête de la science. »

Séance du 20 février.

Ouvrages de Fermat retrouvés.

— M. *Libri* communique à l'Académie un fait qui donne lieu d'espérer qu'on pourra retrouver un jour les démonstrations que *Fermat* a données des théorèmes dont le seul énoncé nous est connu. On supposait généralement que ces démonstrations n'avaient jamais été écrites, ou du moins qu'elles avaient été détruites à la mort de ce savant mathématicien; cette opinion n'est pas fondée, puisque Bouillaud, qui a survécu de trente ans à Fermat, possédait cinq de ses manuscrits, dont les titres sont consignés dans l'inventaire, après décès, de sa bibliothèque. On ne sait, à la vérité, où ces cinq ouvrages ont passé; mais il en peut être comme de la correspondance de Peiresc, dont dix volumes seulement sont à la Bibliothèque royale, tandis que plus de cent volumes restaient enfouis dans la poussière de la bibliothèque de Carpentras, où M. Libri les a découverts. M. Libri a déjà recouvré deux ouvrages inédits de Fermat, et il ne désespère pas d'en trouver encore d'autres. Voici au reste les titres des cinq manuscrits de la bibliothèque de Bouillaud :

1° Table de dix mille carrés avec leurs racines, depuis un jusqu'à dix mille.

2° Livre I^er^. Des nombres triangulaires et des doubles des triangulaires.

3° Livre II^e^. Des carrés.

Digitized by Google

4° Livre III^e^. Des cubes, et plusieurs autres problèmes achevés.
5° Livre IV^e^. Des quatrièmes, cinquièmes et sixièmes puissances.

Nouveau procédé de lithotriptie.

— M. *Heurteloup* lit un Mémoire sur la *lithotriptie*, moyen de détruire les pierres dans la vessie par la percussion. L'appareil de ce chirurgien consiste dans une forte sonde pleine en acier, divisée également dans toute sa longueur, et dont les deux branches glissent l'une sur l'autre comme celles du compas du cordonnier. L'instrument étant introduit fermé et de manière à ce que sa partie recourbée atteigne jusqu'à la paroi postérieure du pubis, on fixe, au moyen d'un écrou, la branche inférieure au bord du lit sur lequel le malade est placé pour l'opération; on attire alors la branche mobile dont l'extrémité recourbée vient s'appliquer derrière le pubis. Ces deux parties étant ainsi tenues écartées l'une de l'autre, la pierre vient se loger entre elles naturellement, et par le seul effet de la position qu'on a dès le commencement donné au malade. On repousse alors la branche mobile et la pierre se trouve ainsi saisie comme l'est le pied entre les deux montans du compas du cordonnier, et peut être, comme le serait celui-ci, étreinte au moyen d'une pression exercée sur le bout saillant de la branche mobile. Mais une semblable pression, quelque forte qu'on la supposât, même en employant un écrou pour pousser la branche supérieure, ne suffirait pas pour rompre la plupart des calculs: aussi M. Heurteloup n'agit-il point par compression continue, mais par chocs répétés; il frappe à coups de marteau sur l'extrémité externe de la branche supérieure, et la percussion qui se transmet presque sans perte de force à la pierre, par l'intermédiaire de cette tige raide d'acier, l'a bientôt fait éclater en fragmens. La rupture est surtout très-aisée pour les pierres plates qui sont justement celles contre lesquelles la lithotriptie par perforation était impuissante.

M. Heurteloup cite huit cas de guérisons obtenues en deux, trois ou quatre séances, dont chacune ne durait pas plus de cinq minutes.

Les calculs étant réduits en fragmens, dont quelques-uns peuvent être beaucoup trop volumineux pour être évacués naturellement, M. Heurteloup a songé à les faire sortir par un moyen différent de celui qui avait été jusque là employé. Là cette partie de son opération, qu'il désigne par le nom de *lithocenose*, fait l'objet d'un Mémoire, qu'il

Digitized by Google

a lu dans la séance du 27, mais dont nous donnerons dès à présent l'analyse.

Son instrument est une sonde creuse en acier munie à un pouce de son extrémité de deux larges yeux parallèles et exactement opposés; un stylet d'acier, dont le tiers antérieur est formé de pièces articulées de manière à pouvoir se prêter à la courbure de la sonde, joue dans son intérieur, qu'il remplit à très-peu près. La sonde introduite vide, on injecte par elle de l'eau, qui en sortant entraîne les fragmens assez petits jusqu'à ce que quelque morceau plus gros vienne à s'engager entre les yeux. Dès qu'on s'aperçoit de sa présence, on introduit le stylet brisé, sur le bout duquel on presse fortement. Le fragment, poussé par le bout antérieur du stylet et retenu par le bord postérieur des yeux de la sonde, est ainsi soumis à l'action d'une sorte d'emporte-pièce, et toute la partie détachée est repoussée jusqu'au fond du cul-de-sac qui termine la sonde. La même opération se répète jusqu'à ce que ce réservoir, qui peut contenir depuis un jusqu'à deux gros des fragmens pulvérisés, soit entièrement rempli. Afin de ne point retarder l'opération par la nécessité de vider le réservoir, plusieurs sondes semblables sont toutes prêtes à être introduites. Du reste, comme le bout de la sonde se divise, rien n'est plus aisé que de faire sortir les débris qui y ont été successivement poussés.

MM. Dupuytren, Larrey et Savart feront un rapport sur les nouveaux procédés opératoires de M. Heurteloup.

— M. Girard fait, en son nom et au nom de M. Prony, un rapport très-favorable sur un mémoire de M. *de Morogues*, ayant pour titre : *Des avantages des machines, de leurs inconvéniens, et des moyens d'y remédier en assurant l'extension et les progrès de l'agriculture.* Des commissaires ayant fait eux-mêmes des recherches fort étendues, dans le but de s'assurer de la justesse des vues de l'auteur du Mémoire, plusieurs académiciens demandent qu'en raison de la haute importance de cette question, le rapport soit imprimé au lieu d'être simplement inséré au procès-verbal de la séance. Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

M. de Blainville fait un rapport verbal sur un ouvrage de M. *Michaud*, intitulé : *Supplément à l'histoire des mollusques de la France, de Draparnaud.*

Digitized by Google

L'auteur est un lieutenant au 10e de ligne, qui a employé avec beaucoup de succès ses loisirs de garnison à rechercher et à décrire les espèces de mollusques non encore publiés. Son travail est fait d'une manière très-consciencieuse, et il est rare qu'il donne comme inédite une coquille déjà indiquée par des naturalistes français; quant aux ouvrages sur le même sujet, publiés par des étrangers, il paraît les avoir moins bien connus, et il en résulte qu'il y aura quelques modifications à faire à son travail. On pourrait peut-être aussi lui reprocher d'avoir souvent donné plus d'attention à la coquille qu'à l'animal qu'elle recouvre.

Séance du 27 février.

Les administrateurs de la cristallerie de Baccarat demandent que l'invention d'un de leurs ouvriers, *Ismaël Robinet*, qui a trouvé moyen *d'employer pour souffler le verre le vent d'un soufflet au lieu du vent des poumons*, soit admise au concours pour le prix destiné par M. de Monthyon à celui qui aura rendu un art ou un métier moins insalubre. Cette lettre est renvoyée à la future commission.

— Le ministre de la guerre demande à l'Académie de lui présenter un candidat pour la chaire de physique vacante à l'École polytechnique par la démission de M. Despretz.

Flore du Sénégal.

—M. de Mirbel fait, en son nom et au nom de M. Desfontaines, un rapport très-favorable sur la *Flore de la Sénégambie*, de MM. *Guillemin*, *Perrotet* et *Richard*.

La végétation si riche du Sénégal n'a commencé que depuis très-peu de tems à nous être bien connue, quoique ce pays soit une de nos plus anciennes colonies, et qu'il ait été visité autrefois par le célèbre Adamson; cet illustre botaniste était alors trop occupé de ses recherches sur les affinités naturelles pour donner beaucoup d'attention à la partie descriptive. C'est aux voyages récens de MM. Perrotet et Leprieur que nous devons en très-grande partie les matériaux de la flore de la Sénégambie.

Il était naturel de penser que beaucoup de plantes rapportées du Sénégal se trouvaient également dans des contrées voisines ou semblablement situées; aussi afin de ne point donner comme nouvelles des espèces déjà décrites, MM. Guillemin, Perrotet et Richard ont eu à consulter

Digitized by Google

une foule d'ouvrages sur la végétation des parties intertropicales de l'Afrique. Mais ce n'est pas seulement dans les flores africaines qu'ils ont reconnu quelques-uns des végétaux qui croissent au Sénégal, ils en ont trouvé de même dans la flore de l'Amérique et dans celle de Madagascar. Au reste, ces espèces communes à différens pays se trouvent dans les herbiers de nos deux voyageurs bien moins nombreuses que celles qui appartienne exclusivement au pays qu'ils ont exploré et dont beaucoup étaient encore inédites.

Dans les cinq livraisons déjà publiées on remarque des végétaux qui sont déjà ou qui pourront être bientôt utilement employés dans la médecine, les arts industriels ou l'économie domestique, de sorte que ce n'est pas seulement le botaniste qui trouvera dans cette flore des renseignemens précieux. Les planches qui accompagnent le texte sont pour la plupart gravées sur pierre, et offrent, les dernières surtout, toute la perfection qu'on peut désirer dans de pareils dessins.

Électricité.

— M. Becquerel lit un Mémoire *sur la cémentation et les altérations que le fer peut éprouver dans le sein de la terre.*

L'honorable académicien, persuadé que ces divers changemens sont le résultat d'actions électriques, est parvenu à le constater dans le cas de la cémentation; et on ne peut douter que ce soit de même par l'effet d'un transport dû à de faibles actions galvaniques que s'opèrent ces décompositions profondes dans de grandes masses restées à l'état solide. C'est ainsi que les instrumens de fer très-volumineux, enfouis dans la terre, sont au bout de quelques siècles oxidés jusque dans leurs parties les plus internes, que de grands blocs de granit sont altérés à une très-grande distance de leur surface.

C'est à une action toute semblable que doivent se rapporter les pseudomorphoses d'Haüy, et M. Becquerel est parvenu à en produire au moyen de forces électriques à petite tension.

— La fin de la séance est occupée par la lecture de la seconde partie du Mémoire de M. *Azaïs*, et celle de la note de M. *Heurteloup* sur la *lithocenose*. Nous avons donné déjà l'analyse de l'une et de l'autre.

Digitized by Google

COURS DE PHYSIQUE GÉNÉRALE DE M. AMPÈRE.

M. Ampère a terminé les séances qu'il avait consacrées à l'examen des sciences qui se rapportent à l'étude des animaux. Notre intention n'est point de le suivre dans le détail de ses leçons, ni de chercher à discuter la valeur et l'exactitude des observations sur lesquelles il s'appuie. Sans doute l'importance et la nouveauté des idées auxquelles il a été conduit le convaincront de la nécessité d'une publication méthodique et précise ; les souvenirs souvent confus d'un cours improvisé devant un public mal défini sont des élémens trop incertains pour une exposition complète ; et en outre le débat scientifique, épreuve obligée de toute idée théorique, ne pourra s'engager que sur le contrat d'une garantie écrite et non sur la foi de quelque écho retraçant des lambeaux de discours. Nous nous contenterons, comme nous l'avons fait dans notre précédent article, de donner l'ordre dans lequel M. Ampère dispose les connaissances que l'homme peut acquérir sur la science des animaux, et d'indiquer à la suite les principales considérations philosophiques que ce sujet lui fournit.

La méthode de classification naturelle dont nous avons déjà fait sommairement connaître les principes trace ces deux grandes divisions : *zoologie*, considérant les animaux en eux-mêmes ; *zootechnie*, considérant les animaux au point de vue de leur utilité pour l'homme.

La *zoologie* comprend quatre parties. La *zoographie ;* description des habitudes, de la forme, de la patrie, de tous les faits que l'on peut observer immédiatement : histoire naturelle à la manière de Buffon. *L'anatomie animale ;* observation de toutes les parties et de tous les tissus, mais purement analytique et ne s'occupant nullement des causes de la dépendance des divers organes : anatomie à la manière de Daubenton. La *zoonomie* comprend à la fois l'anatomie comparée et la classification naturelle des animaux, car l'une est la conséquence de l'autre ; elle recherche les lois suivant lesquelles sont ordonnées les diverses parties des animaux et en déduit l'établissement des rapports qui existent entre les membres de la série animale. La *physiologie animale* embrasse l'étude des causes qui concourent à la production, à l'entretien, au dépérissement de la vie, les rapports de fonctions des organes.

(1) Nous avons donné, dans la *Revue* (voy. cahier de décembre 1831, p. 795), un aperçu des premières leçons de M. Ampère.

Digitized by Google

La *zootechnie* comprend : la *zooponique*, simple exposé des observations et des descriptions, la *zooristique*, règle des calculs à établir pour constater les bénéfices à faire sur les entreprises de haras, de vers à soie, etc.; l'*œcionomie*, comparaison et balance des divers procédés, lois relatives aux diverses contrées; la *threpsiologie*, recherche des causes des phénomènes afin de pouvoir arriver à les modifier et à produire des résultats déterminés, théorie de l'influence des alimens, du croisement des races, etc.

Il faut remarquer que ces diverses sections n'embrassent pas seulement ce qui est relatif aux animaux domestiques; car l'immense domaine de l'intérêt de l'homme ne laisse en dehors de lui qu'un fort petit nombre d'animaux sauvages. Les uns fournissent à sa consommation des produits avantageux, les autres attirent ses soins par l'utilité qu'il trouve à leur entière destruction.

Quels sont les rapports qui existent entre les divers termes de la grande série animale? M. Ampère déclare que l'on ne saurait arriver à les établir d'une manière philosophique qu'à la condition de les déduire de l'observation directe; car, ajoute-t-il, vouloir les déduire d'une idée *à priori* serait mettre son intelligence à la place de celle du créateur: ainsi, bien que l'on conçoive qu'il puisse exister entre les êtres de telles relations que leur ensemble formât une chaîne linéaire et continue, cependant il n'est rien qui puisse obliger la volonté divine à une loi aussi uniforme et aussi invariable. Mais, d'une autre part, nier toute correspondance et toute analogie entre les êtres quand il y a sur quelques points seulement dissemblance et désaccord serait tomber dans un excès opposé.

L'animal diffère spécialement du végétal par son mode d'alimentation, qui le place dans une sphère de conditions toutes nouvelles. Sa nourriture ne baigne plus le milieu dans lequel il est plongé, elle doit être introduite dans le conduit intestinal, et c'est par ce canal qu'elle se répand ensuite dans tout le corps. La faculté de locomotion et la sensibilité sont donc nécessaires à l'entretien et à la conservation de son existence; car il est obligé d'aller lui-même à la recherche de ses alimens et de distinguer ce qui lui est nuisible et ce qui lui est favorable. C'est le système nerveux qui est chargé de ces fonctions importantes.

Dans les animaux articulés, dont l'origine remonte à la première

Digitized by Google

période des êtres créés, puisque l'on rencontre des trilobites dans les plus anciennes couches de la terre, on observe deux systèmes nerveux distincts. Le premier, dont l'analyse est encore récente, est le *viscéral*, c'est lui qui préside aux mouvemens de la digestion et de la circulation. Le second, qui a été surtout étudié par M. Audouin, est l'*instinctif*; il est beaucoup plus étendu que l'autre et commande aux divers organes de la locomotion. Il est placé parallèlement au canal digestif, à l'opposite du cordon viscéral et se compose d'une série de ganglions qui longe la colonne cycléale; de chaque ganglion partent des filets qui, dans les anneaux les plus compliqués, aboutissent aux pattes et aux mandibules, dont le nombre varie, et aux ailes dont le nombre n'est jamais supérieur à quatre. Le ganglion le plus considérable est celui qui entoure l'œsophage. Il forme ce que l'on a nommé le cerveau des insectes.

Le système ganglionnaire repose sur une série de pièces solides que M. Ampère nomme *mésostères*, et qui, suivant lui, ne sont analogues ni au sternum ni aux vertèbres des animaux vertébrés. Cette colonne, qui forme ce que l'on a appelé le *sternum* des insectes, répond à une partie seulement de la colonne vertébrale, à l'ensemble des *cycléaux*; elle forme la partie essentielle de l'anneau des articulés, et donne appui à des pièces analogues à celles qui forment la partie antérieure du squelette des vertébrés : elle s'unit aux deux *parastères* analogues des côtes ou des *paraaux* de M. Geoffroy. Ceux-ci s'unissent aux catastères analogues des côtes sternales ou des *cataaux*, et enfin l'anneau est fermée par le *conjonctif* analogue du sternum. Pour retrouver les diverses pièces du vertébré dans leur parallélisme de position avec celles de l'articulé, il suffit de le renverser sur le dos. Les organes de la locomotion des vertébrés, au nombre de deux ou de quatre, sont situés dans la partie supérieure; et, par l'intermédiaire de la clavicule pour les membres antérieurs, et de l'os des îles pour les membres postérieurs, il sont reliés au système sternal comme les ailes de l'articulé qui, toujours au nombre de deux ou de quatre, s'assemblent également avec le conjonctif et présentent d'ailleurs la même composition générale. Les pattes de l'articulé partent des cycléaux et sont les analogues des pièces osseuses qui forment l'anneau vertébral et comprennent entre elles la moelle épinière.

Digitized by Google

L'animal vertébré se compose donc de tous les élémens de l'articulé, mais possède en excès un organe qui est la source de toutes leurs dissemblances; c'est le système nerveux *cérébro-spinal*. Comme l'articulé, entre le sternum et le canal intestinal, il porte le système viscéral formé de plusieurs plexus qui envoient des filets nerveux aux viscères; ce système dirige la vie organique à l'insu de l'animal, et sans que sa volonté et sa sensibilité aient aucune action sur les mouvemens de la digestion et de la circulation; entre le canal intestinal et la colonne cycléale, il porte le système du grand sympathique analogue du système instinctif; il est formé de ganglions qui s'unissent deux à deux, et qui, se mettant en relation par des ganglions intermédiaires avec le système cérébro-spinal, envoient des filets à tous les membres, de sorte que les mouvemens instinctifs sont dans le plus grand nombre des cas liés aux mouvemens volontaires. Le système *cérébro-spinal* sur-ajouté à l'articulé et logé entre ses pates est le plus important; c'est à lui que se rapportent l'intelligence et la liberté qui caractérisent les vertébrés et dont les articulés sont entièrement dépourvus. Les insectes n'ont aucune conscience des mouvemens souvent très-compliqués par lesquels ils parviennent à leur conservation ou à leur reproduction. Dans les animaux vertébrés le système instinctif joue encore un grand rôle; mais dans l'homme, le système cérébral, instrument de la volonté et de la spontanéité, produit les actes les plus fréquens, bien que dans quelques circonstances l'ame paraisse pouvoir établir son siége dans le système instinctif, et produise alors ces phénomènes si mystérieux de l'extase et du magnétisme.

L'anneau nerveux de l'œsophage chez les articulés, qui envoie des filets aux mandibules et à la cornée transparente qui forme les yeux, se retrouve chez les vertébrés dans l'anneau formé par le ganglion *naso-palatin* et le ganglion *sphéno-palatin*, qui s'unissent autour du conduit nasal, extrémité du canal intestinal, et envoient également des filets à l'iris et aux diverses parties des dents et de la mâchoire.

L'union constante des filets nerveux du grand sympathique et de ceux du système cérébro-spinal cesse d'avoir lieu pour les paires de nerfs qui répondent à l'olfaction et à la vision. Les filets dépendant du cerveau et des ganglions, quoique également nécessaires à la fonction vitale, demeurent cependant indépendans, et cette circonstance se rat-

Digitized by Google

tache sans doute à l'extrême délicatesse de ces sensations, qui sont d'une essence pour ainsi dire tout intellectuelle et déterminées par des appréciations de rapports et de différences.

Les céphalopodes, qui présentent à la fois un cerveau semblable à celui des vertébrés et un anneau œsophagien semblable à celui des articulés, apportent un appui très-solide à la comparaison établie par M. Ampère entre ces deux natures d'êtres; ils ont plus que les articulés, mais n'ont pas encore tout-à-fait autant que les vertébrés.

Nous en avons dit assez pour faire saisir l'idée fondamentale de M. Ampère : selon lui, l'intelligence créatrice n'a pas produit tous les êtres par les variations d'une formule unique. Les fins qu'elle se proposait étaient variées, et ses plans ont dû l'être également. Les êtres forment deux grandes séries ascendantes dans lesquelles ils s'élèvent progressivement en s'enrichissant d'organes de plus en plus parfaits et compliqués; mais la loi la plus haute de la première série semble être le développement de l'intelligence, tandis que la loi la plus haute de la seconde semble être le développement de l'instinct. La Providence a, pour ainsi dire, retenu dans sa main les êtres de la seconde série, et veille elle même au détail de leur conservation; tandis qu'elle a plus ou moins affranchi les êtres de la première, et a mis leur existence sous la garde de leur propre prévoyance et de leur propre sagesse.

Voici les six embranchemens qui comprennent tout l'ensemble des animaux créés à la surface de la terre, et qui peuvent être considérés comme offrant deux à deux une sorte de parallélisme.

Mammifères.	Arachnides.
Oiseaux.	Insectes.
Poissons.	Myriapodes.
Reptiles.	Crustacés.
Céphalopodes.	Annélides.
Gastéropodes.	Helmintes.
Oscabrions.	Échinodermes.
Cirrhipèdes.	Échinodermes pédicellés.
Brachiopodes.	Actinies.
Acéphales testacés.	Méduses.
Acéphales sans coquilles.	Polypes.

Quelle que soit la puissance des objections que pourront faire à cette

Digitized by Google

théorie les savans qui se sont spécialement occupés des études anatomiques, on ne saurait méconnaître tout ce qu'elle renferme d'idées neuves et profondes. Du point de vue où s'est placé M. Ampère, on sent bien qu'une variation dans le plan des êtres organisés n'est point un démenti à l'unité du plan providentiel, car on aperçoit entre toutes les parties de l'univers une harmonie d'un ordre bien supérieur à celle qui résulterait d'une entière analogie de composition entre tous ses élémens.

J. R.

LETTRES SUR LES THÉATRES DE PARIS.

Commençons par un souvenir nécrologique. Dans ma dernière lettre je vous parlais du *Mannequin de Bergame* à Feydeau. Hélas ! Feydeau n'est plus; la salle Ventadour l'a tué. Depuis quinze jours nous vivons sans Opéra-Comique ; et cependant, qui le croirait, le monde va comme ci-devant. Voilà Voltaire vengé ; lui qui gémissait si haut de la vogue de ce genre, qui menaçait de détrôner le sien. Maintenant la jalousie n'est plus permise, car tous les genres sont également délaissés. Quand un théâtre meurt, ses rivaux le voient mourir avec indifférence. Dans ce commun naufrage des entreprises dramatiques, chaque directeur sait que l'heure fatale pourrait sonner également pour lui, et il détourne les yeux tristement. Au reste, Feydeau renaîtra peut-être ; mais qu'on se le rappelle bien : si dans le tems de Voltaire on courait aux *Italiens*, c'est qu'on n'avait pas la prétention d'y faire de la musique savante ; c'est que nos critiques n'affichaient pas pour ce qu'ils appellent la petite musique ce dédain si superbe, et que surtout on ne s'était pas avisé de loger cette petite musique dans l'immense salle Ventadour. *Inde mali labes.* En attendant qu'on rebâtisse le temple d'Israël, les malheureux lévites courent les départemens, jouent à Mortagne ou à Nogent-le-Rotrou, et ne dédaignent pas même d'exploiter la banlieue. Voilà où en sont les successeurs des Martin et des Elleviou.

L'Opéra, dont les habitués s'ennuyaient cordialement de *Robert-le-Diable*, et commençaient même à en convenir avec franchise, leur a donné *la Sylphide* pour les reposer. C'est un autre genre d'ennui ;

Digitized by Google

mais il y a au moins variété. On dit que c'est une allégorie, un mythe. Je le veux bien; mais chacun sait que le genre allégorique ou mythique est et sera toujours le plus froid de tous. Rien de nouveau aux Français; Mademoiselle Mars poursuit le cours de ses représentations. L'Odéon en est à l'éléphant.

Au Gymnase rien de saillant. Heureusement que l'ancien répertoire de ce théâtre est riche; il soutient les pièces nouvelles, qui depuis long-tems sont très-faibles.

Le Vaudeville a donné un petit acte assez amusant, intitulé: *les Femmes d'employés*. C'est encore de l'adultère, denrée obligée maintenant, et que les directeurs demandent aux auteurs dramatiques, comme les libraires demandaient autrefois du *Saint-Evremond;* mais il est taillé dans les mesquines proportions de la petite propriété: c'est de l'adultère plat et bourgeois pour faire un mari sous-chef ou lui gagner une gratification. Il faut bien le présenter sous toutes les formes, l'accommoder à toutes les sauces, puisqu'il fait à présent la base de notre littérature.

Nous allons au reste le voir développé sur une plus grande échelle dans *Dix ans de la vie d'une femme*, à la *Porte-Saint-Martin*, seule pièce à laquelle la critique puisse s'arrêter ce mois-ci, parce que c'est la seule, au milieu de toutes les niaiseries du moment, où il y ait véritablement œuvre d'art. Il s'agit d'une jeune femme égarée par de mauvais conseils, qui descend de degré en degré jusqu'au dernier terme de l'avilissement, et qui finit à vingt-neuf ans une vie impure et souillée, une existence de honte et de malheur. Je ne suis pas de ceux qui, dans leur méticuleuse pruderie, crient à l'immoralité et au scandale à propos de cet ouvrage. Les détails en sont, je l'avoue, d'une vérité hideuse et repoussante; mais ils sont vrais. C'est bien là l'histoire de plus d'une femme qui danse dans nos salons. Et puisqu'une telle dépravation est possible, puisqu'elle existe, il est bien de la flétrir à haute voix, et de la marquer hardiment au front. Cette pièce attire la foule, et j'en suis bien aise: c'est une protestation contre l'absurde rejet de la loi du divorce par la chambre des Pairs. On se souviendra qu'à une époque où une pièce pareille a pu être représentée sans que l'on contestât la vérité du tableau, car on n'a critiqué que sous le rapport de la convenance la représentation de certains détails,

Digitized by Google

une loi a été rejetée qui consacrait la possibilité de rompre des nœuds odieux et avilissans, comme ceux qui uniraient un honnête homme à une madame Darcy. Quarante-huit pairs ont décidé dans le sens de leurs préoccupations rétrogrades cette question capitale pour notre société actuelle; mais l'avenir et un avenir prochain ne peut manquer de réformer leur décision. M.

NÉCROLOGIE.

Belgique.

Jean-Joseph Raepsaet, membre de l'Académie de Bruxelles et de l'Institut des Pays-Bas, chevalier du Lion-Belgique, ancien conseiller-d'état, etc., mort à Oudenarde, le 19 février 1832, dans un âge fort avancé. Sous les divers gouvernemens qui régirent son pays, il fut traité avec faveur, quoiqu'il leur montrât à tous une espèce d'opposition. Il semblait, en effet, regretter l'ancienne constitution de nos provinces, cette constitution qu'il connaissait si bien et à laquelle il a essayé de rattacher toutes les institutions politiques de l'Europe. Dans sa solitude savante, M. Raepsaet s'était avancé, sans guide, sur la route explorée depuis avec tant de succès par les Savigny, les Hullmann, les Lancizolles, les Eichhorn, les Guizot, etc. Son *Analyse des droits des Belges*, ses mémoires académiques, ses dissertations répandues dans les *Annales*, et ensuite dans le *Messager des sciences*, publiés à Gand; ses recherches curieuses sur les *droits seigneuriaux* en général, et sur celui de *marquette* en particulier, sur les *inaugurations* de nos souverains, sur l'*origine de l'art d'encaquer le hareng*, et sur celle du *carnaval*, annoncent des connaissances profondes, une érudition sérieuse tempérée par cette aménité d'une vieillesse honorable, que les petites passions ne peuvent plus atteindre, et qui s'écoule au sein d'un loisir occupé: *Otium cum dignitate.* de Reiffenberg.

France.

Delacroix-Frainville, doyen et ancien bâtonnier de l'ordre des avocats à la cour royale, ancien député, membre du conseil des domai-

Digitized by Google

nes privés du roi, chevalier de la Légion-d'Honneur, est mort à Paris le 29 décembre 1831, dans sa 83e année.

M. Delacroix naquit en 1749, à Chartres, où son père était procureur. Il fit ses études au collége de Vendôme et à Lyon; on le destinait à être oratorien, mais son goût le porta vers le barreau. Ce fut à Paris qu'il se fit recevoir avocat en 1774. La révolution du Palais, occasionée par le chancelier Maupeou, en éloigna un grand nombre d'avocats qui ne reparurent que lorsque la justice reprit enfin son cours. M. Delacroix profita de ce moment de repos pour étudier, dans le silence du cabinet, une partie fort épineuse du droit, les coutumes alors si nombreuses qui faisaient loi en France. La révolution le vit s'éloigner de Paris, il ne s'y fixa que lorsque les choses purent lui permettre de se livrer avec calme à l'exercice de sa profession. Sous le consulat et sous l'empire, il se trouva à la tête du barreau, consultant plus qu'il ne plaidait. Il n'est pas d'affaire grave dans laquelle il n'ait été consulté depuis 1814. Sans se livrer aux causes politiques proprement dites, il ne refusa point l'appui de ses lumières aux victimes des partis. Il soutint la courageuse démarche de M. de Montlosier, et se montra l'ami des opinions libérales. M. Delacroix était glorieux de sa profession, il y sacrifiait son tems, ses veilles et jusqu'aux honneurs de la magistrature, qu'on lui offrit. Quoique plus qu'octogénaire il jouissait de toutes ses facultés intellectuelles, vivait dans son cabinet, occupé à répondre à une nombreuse clientèle qui réclamait le secours de ses connaissances.

J. Doublet de Boisthibauld, avocat.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LA 158e LIVRAISON DE LA REVUE ENCYCLOPÉDIQUE.

FÉVRIER 1832.

Pages

1. De l'indifférence politique et de l'innovation en matière d'impôt. *Laurent.* 249
2. Doctrine d'association de M. Charles Fourier..... *Abel Transon.* 270
3. De l'influence des saisons sur les facultés de l'homme *A. Quetelet.* 301
4. Projet d'un chemin de fer de Gray à Verdun..... *Henri Fournel.* 308
5. Voyages des frères Lander en Afrique..... *Adélaïde Montgolfier.* 327
6. Le Feu du ciel par Louis Boulanger; Causeries critiques; Fragmens d'Hoffmann..... *Édouard Charton.* 339

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

GRANDE-BRETAGNE. — Observations sur l'histoire naturelle, 363; — Description des possessions britanniques dans l'Amérique du Nord, 364; — Mœurs domestiques des Américains, 365; — Journal de Cromwel, 368; — Vie et mort de lord Édouard Fitzgerald, *ibid.*; — Le roman de l'histoire en Italie, 373; — François Ier, drame historique, par miss Kemble, *ibid.*

ALLEMAGNE. — L'Étoile polaire, journal cosmopolite-constitutionnel, 377; — La chute de la Pologne, par F. de Raumer, 378; — Traités de géographie, par MM. Schacht, K. de Raumer et Volger, 379; — Découvertes des Carthaginois et des Grecs dans l'océan Atlantique, par Lelewel, 380; — Tableaux historiques du commerce, 381; — Lettres d'un défunt, Fragmens d'un voyage en Angleterre, 382; — Œuvres de Müllner, 385; — Dictionnaire bibliographique de la littérature grecque et latine, 386; — Lettres sur le paysage, *ibid.*; — Murs des villes de l'ancienne Grèce, *ibid.*

SUISSE. — Poésies inédites de Foscolo, 387; — Le Choléra-morbus, et Épître à une pile d'écus, poésies de M. Petit-Senne, 388.

ITALIE. — Histoire d'Italie par César Balbo, 389; — Les Faits et Gestes d'Énée, traduits en langue vulgaire par frère Guido de Pise, carmelite du quatorzième siècle, 392; — L'Énéide de Virgile travesti, en dialecte frioulain, 394.

FRANCE. — Doctrine messianique de M. Wronski, 398; — Écrits de Saint-Simon, publiés par M. Olinde Rodrigues, 405; — Vie de Saint-Simon, écrite par lui-même, 407; — Histoire de la liberté en Italie, par M. de Sismondi, 415, — Histoire de la régence, par Lémontey, 419; — Souvenirs sur Mirabeau, par Étienne Dumont, 424; — Mémoires de Levasseur, 429; — Répertoire historique mensuel, 432; — La Politicomanie, *ibid.*; — De l'opposition en 1831, *ibid.*; — Réflexions sur l'état de la France, *ibid.*; — De la proscription, par M. Belmontet, *ibid.*; — Cours normal des instituteurs

Digitized by Google

et des institutrices primaires, 434 ; — Considérations sur la plique, *ibid.*; — Lettres à Éliza sur la mythologie comparée à l'histoire, 436 ; — Édition des Œuvres de Boileau, publiée par M. Berriat-Saint-Prix, 437 ; — Baisers de Jean Second, traduits par madame Céleste Vien, 440 ; — Esquisses poétiques, par Claudius Antony Rénal, 441 ; — Les mœurs et la loi, drame, 443 ; — Esquisses de la souffrance morale, 445 ; — Sextus ou le Romain des Maremmes, 447 ; — Minuit et Midi, par Henri Martin, 451 ; — Almanach national, 452 ; — Annales de la Société d'Orléans, 453 ; — Mémoires de la Société d'Angers; *ibid.*; — Académie de Besançon, *ibid.*

NOUVELLES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

Amérique septentrionale. — Statistique des États-Unis : Situation des sectes religieuses ; Accroissement de la population dans les villes ; État de l'instruction primaire au Connecticut ; La presse périodique dans l'État de New-York comparée à celle des diverses contrées de l'Europe, 455.

Grande-Bretagne. — Mécanique céleste, par madame Sommerville, 460 ; — Statistique de la criminalité en Angleterre, 463.

Allemagne. — Publication des ouvrages de Hegel, 464.

Italie. — Note sur les derniers tremblemens de terre, 466 ; — De l'air marécageux et Recherches sur les plantes du genre *Chara*, 469 ; — Note sur la conspiration contre Venise ; Erreurs de l'abbé Saint-Réal et de Daru, 471.

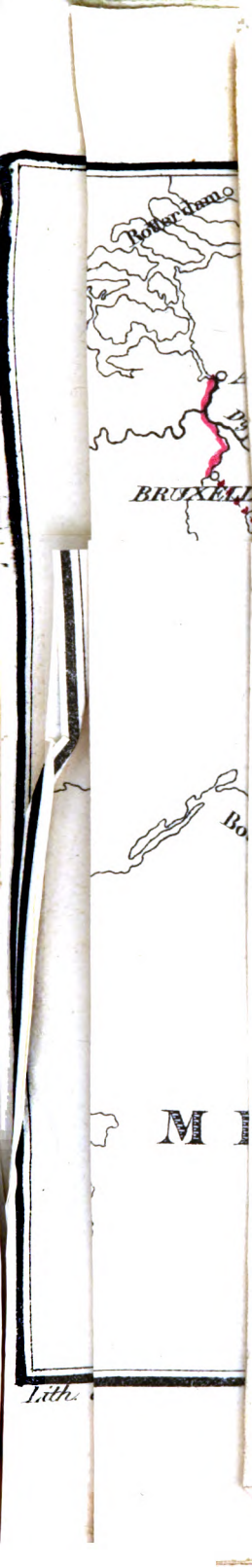
Belgique. — Séances de l'Académie des sciences de Bruxelles du 4 février et du 3 mars 1832, 478.

France. — Séances de l'Académie des sciences pendant le mois de février : Description des instrumens lithotriptiques de M. Heurteloup, 479 ; — Considérations sur les cavernes à ossemens fossiles, par M. Desnoyers, 480 ; — Expériences sur la matière colorante des feuilles et des fleurs, par M. Dutrochet, 481 ; — Note de M. Ampère sur les courans électriques produits par l'influence d'un autre courant électrique, 483 ; — Emploi de la gélatine comme substance alimentaire, 486 ; — Mémoire sur l'adorbital ou portion orbitaire de l'os maxillaire chez l'homme, par M. Geoffroy-Saint-Hilaire, 487 ; — Appareil galvanique employé contre le choléra, par M. Fabré-Palaprat, 488 ; — Nouvelle méthode pour corriger les distances de la lune aux astres, par M. Mancel, *ibid.*; — Fabrication en France de tubes de verre à cavité aplatie, *ibid.*; — Système universel de M. Azaïs, 489 ; — Ouvrages de Fermat retrouvés, 497 ; — Nouveau procédé de lithrotiptie, par M. Heurteloup ; 498 ; — Supplément à l'histoire des mollusques, 499 ; — Flore de la Sénégambie, par MM. Guillemin, Perrotet et Richard, 500 ; — Mémoire de M. Becquerel sur la cémentation et les altérations que le fer peut éprouver dans le sein de la terre, 501. — Cours de physique générale de M. Ampère, 502 ; — Lettres sur les théâtres de Paris, 507.

NÉCROLOGIE.

Belgique : Jean-Joseph Raepsaet, membre de l'Académie de Bruxelles, 509.
France : Delacroix-Frainville, avocat, ancien député, ... *ibid.*

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

ENCYCLOPÉDIQUE.

POLITIQUE.

DU CATHOLICISME ET DU PEUPLE A L'OCCASION DU CHOLÉRA.

« Et voyant le peuple, il fut ému de compassion, car il » était dispersé et errant comme un troupeau qui n'a » point de pasteur. »

ÉVANGILE.

Avant d'aborder le sujet spécial de cet article, qu'il nous soit permis de nous reporter pour quelques instans aux scènes qui ont clos l'hiver de l'année dernière. Elles sont comme un préambule nécessaire à l'intelligence de quelques-uns des faits actuels et les expliquent.

Et qui ne se rappelle les hostilités du peuple contre la croix? Qui ne l'a vu, ce fier Sicambre, briser alors ce qu'il adora jadis, et livrer bataille au passé sous le porche des églises et jusque dans le palais de l'archevêque? Qui ne se rappelle aussi ces joyeuses mascarades du carnaval qui sillonnaient l'émeute, comme un rayon de soleil perce et sillonne un ciel d'orage; ces cris d'allégresse couvrant les cris d'alarme; ces paillettes, ces rubans, ces costumes splendides heurtant les haillons som-

Digitized by Google

bres du peuple; la batte d'arlequin au milieu des baïonnettes; la générale et les violons; cette colère et cette joie; ces menaces et ces fanfares, tout cela sous un soleil radieux, à l'ombre de ces tours de Notre-Dame qu'assiégeait le bélier populaire, aux bords de cette Seine qui emportait à l'Océan les livres et les meubles de l'Archevêché?

Tels furent les hardis contrastes de cette étrange scène. Paris n'en vit jamais de plus grotesque et en même tems de plus sérieuse, car tout cela cachait un sens profond. Quoi de plus grave, en effet, qu'un peuple, le fils aîné de l'Église, qui détrône en chantant la croix, qui bat en brèche ses temples comme il aurait fait d'un tréteau sur la place publique? Ces temples dont il baisa tant de siècles la poussière, où tant de siècles il vint chercher à genoux des consolations et des forces, ils n'ont donc plus rien pour lui de sacré, plus rien qui l'émeuve!

Cette croix, ce labarum du passé, qu'il suivit jusqu'au saint-sépulcre, comme les mages d'Orient suivirent l'étoile miraculeuse à la crèche de Betléhem, elle n'est donc plus pour lui qu'un symbole mort, qu'un vain fantôme!

Cette agonie d'une religion qui meurt au milieu d'une farce de carnaval, a certes de quoi faire réfléchir sur une société qui sévit ainsi contre ses dieux, parce qu'elle n'en veut plus; comme ces premiers païens convertis au christianisme, ces ardens Polyeuctes qui brisaient les idoles et les temples de Jupiter.

Alors, les bûchers et les arènes payaient leur zèle de destruction; Rome impériale tenait encore à ses dieux, au moins par politique, et croyait les ressusciter, les rajeunir par la persécution. Aujourd'hui plus de bûchers, plus d'arènes, tout cela n'est plus de notre âge; le pouvoir, pas plus que le peuple, ne se soucie de ses dieux, ou, pour mieux dire, il n'en a point. Les temples ne sont plus que des édifices publics; si quelque citoyen les dégrade, il est cité en police correctionnelle, et la société plaide en dommages-intérêts.

Voilà où nous en sommes en religion. Et venez enter mainte-

Digitized by Google

nant sur une société ainsi faite les greffes mortes du catholicisme!

Mais, pour n'être plus armée du glaive de la persécution, la société n'en a pas moins ses martyrs. Quel autre nom donner à ce peuple sans pain, sans foi sur les ruines du temple? Ce ne sont plus les flammes du cirque qui le dévorent, les bêtes qui le déchirent, c'est la misère et le doute. Martyres sans gloire et sans espérance, pires cent fois que ceux où vociféraient les soldats du prétoire, où les vestales battaient des mains.

Alors les palmes du ciel couronnaient les échafauds ; les anges souriaient aux victimes, elles passaient en glorifiant Dieu d'une terre d'angoisses et d'épreuves à une éternité de rémunération et de bonheur. Mais aujourd'hui, où sont-elles ces palmes du martyre? Ces rémunérations d'une autre vie, ces convictions profondes qui soutenaient les courages, ces espérances fortes qui adoucissaient les supplices, où sont-elles?

C'est dans ces jours de fléaux et de calamités que la pensée retombe avec plus de tristesse et de compassion sur ce peuple que la mort décime. Les entrailles s'émeuvent en face de tant de souffrances; et, du milieu des gémissemens et des plaintes, on crie à cette société marâtre : — Que fais-tu de tes enfans! — Hélas! ils meurent; ils meurent comme ils ont vécu, dans la misère et les larmes.

Voilà donc ce que nous préparait la saison nouvelle. Ce printems si désiré qui toujours bande ou guérit quelqu'une des plaies sanglantes de l'hiver, cette année il les a rendues toutes mortelles. L'air est pur et parfumé, et dans cet air printannier se cache un bras invisible qui frappe et tue, et les hommes tombent à l'éclat de ce soleil de fête comme les croix tombaient l'an passé du front des églises au milieu des joies du carnaval. Dante peut quitter les ombres et remonter sur terre, il y a ici de nouveaux chants à son poème, une autre cité dolente.

Les violences qui ont signalé à Paris la venue du fléau ne sont que de nouvelles révélations de cet esprit de doute, de cette in-

Digitized by Google

crédulité qui travaille les masses, et dont les scènes de l'an dernier n'étaient que des manisfestations moins sanglantes, il est vrai ; car cette fois la Seine a roulé des cadavres, mais non moins éloquentes, non moins décisives.

Au moyen âge, lorsqu'une peste éclatait, les cloches sonnaient, les églises s'emplissaient de fidèles ; les processions parcouraient les rues en tous sens ; des prières publiques s'élevaient en chœur de toutes les places, de tous les carrefours ; un même sentiment de résignation et de foi réunissait tous les âges, toutes les conditions, soulageait toutes les souffrances, affermissait toutes les ames : ou, si parfois le peuple exaspéré par l'effroi s'oubliait jusqu'à la fureur, sa colère tombait sur les juifs, ces infortunés martyrs du moyen âge, regardés alors comme une souillure, comme un mauvais génie, un génie de malheur attaché aux empires chrétiens ; et si l'on immolait le peuple déicide, ce n'était point par une cruauté froide et irréfléchie, mais comme un holocauste agréable au ciel et propre à désarmer son bras ; car alors la foi était fondée sur le sacrifice, comme l'est encore aujourd'hui la justice.

Si du moyen âge, époque de foi, nous rapprochons le présent, époque de doute, quel contraste ! Les cloches sont muettes, car elles ne sont plus bonnes qu'à sonner l'heure de la bourse ou du bal ; les églises sont bien encore tendues de noir, mais entrez-y, elles sont vides, le peuple n'a-t-il pas rompu avec elles l'an passé ? Les rues ne voient d'autres processions que les convois funèbres ; mais de prières publiques, point ; de prières privées, pas davantage ; la crainte du fléau, cette terreur commune qui jadis ajournait les inimitiés, qui liait les hommes divisés, elle n'a rien lié, et les haines politiques sont aussi ardentes, plus implacables que jamais.

Mais, comme si ce dogme sanglant du sacrifice si profondément enraciné par le christianisme dans les mœurs européennes devait survivre à toutes les vicissitudes de la foi catholique et mourir le dernier, sur les ruines de tout le reste, il s'est fait jour cette fois

Digitized by Google

encore. Il a revêtu, il est vrai, une forme nouvelle, une forme tout humaine; il s'est fait justice, mais à la manière de la société, c'est-à-dire justice brutale et sanglante.

Il était permis de supposer que la foi aux hommes survivrait au moins à la foi aux dieux, et en tiendrait lieu dans l'ame du peuple; il n'en a rien été. Elle a fait défaut comme l'autre.

A peine la nouvelle du fléau se répand-elle dans Paris, qu'un horrible soupçon s'éveille et se répand avec elle. Le mot de poison est prononcé. On ne croit pas plus à l'administration qu'à la providence, on la confond dans un même anathème; c'est elle, s'écrie-t-on, qui empoisonne les pauvres, parce qu'elle ne peut les nourrir, parce qu'elle a peur des émeutes. Des articles de journaux, une proclamation, la plus imprudente qui ait jamais vu le jour, ne font que confirmer les soupçons. Ils se changent en certitude. On a vu des inconnus répandre du poison sur les viandes, dans le lait des fruitières, dans le vin des tavernes. On en a vu distribuer aux enfans des dragées vénéneuses; plus de doute, le peuple est empoisonné, et c'est le gouvernement qui l'empoisonne.

La science veut venir au secours de ce peuple trompé, égaré; il ne croit pas plus en elle qu'en Dieu, pas plus qu'aux chefs de l'état. Les médecins sont insultés, menacés dans les rues; des malades se barricadent contre eux dans leurs maisons, car les médecins sont complices du gouvernement, et ce sont eux qui empoisonnent le peuple.

Alors se passent ces scènes déplorables, dont tous les journaux ont retenti et que nous tairons. Ce peuple infortuné que tout abandonne, qui meurt en blasphémant, en maudissant Dieu, ses chefs, la science, il ne lui restait plus qu'à tourner sa fureur contre lui-même, à déchirer ses propres entrailles, à massacrer ses propres frères, ses frères en souffrance, ses frères innocens et qu'il croit coupables.

Paris gardera long-tems la mémoire de ces tristes jours : sanglantes saturnales d'une société qui s'en va, leçon terrible pour

Digitized by Google

une société qui a constitué la violence dans ses codes, qui, la première a consacré le mépris de la vie de l'homme, traduit en sang la justice. Le peuple se faisant justice sur place et de sa main, dans un accès de colère et de délire, est un spectacle affreux sans doute; mais, un spectacle plus horrible, n'est-ce pas la société elle-même, disant froidement au condamné, après des mois d'attente et de torture: — Nous allons te tuer! — Puis garotté sur la charrette fatale, seul au milieu des baïonnettes, le promène lentement de rue en rue, pour le livrer enfin à un homme qui a reçu d'elle mission de carnage, brevet d'impunité.

Cependant ce peuple, pris par le doute encore au milieu de sa vengeance, ne croit bientôt plus lui-même au poison, et revient à lui. Il s'apaise comme une mer orageuse qui rentre dans ses limites et redevient ce qu'il est, un être raisonnable et sensible. Il suit désormais le fléau d'un œil triste mais intelligent, mais résigné; il faut bien y croire car les hôpitaux s'emplissent, les familles s'éclaircissent, car, à chaque pas dans la rue, on heurte du pied ou la civière des mourans ou le corbillard des morts.

Il se courbe en silence sous le dogme de la nécessité, le seul qu'il comprenne, le seul qui lui reste; la nécessité, voilà sa foi, sa consolation, son culte, son Dieu. Il accompagne ses amis, ses parens à la tombe; il ne murmure pas, il se résigne, comme on se résigne à la grêle, à la foudre; il ne prie pas, car il a exilé ses dieux, et il ne revient point sur le passé; il ne croit pas à la science, mais il ne la blasphème plus, il ne l'outrage plus dans ses ministres. Il est grave, il est sérieux, il y a de la grandeur dans sa tristesse, il y a de la sagesse dans son repos. Tel est aujourd'hui ce peuple hier encore si terrible. Le ciel n'est jamais plus serein, ni plus calme qu'après une tempête. Ainsi du peuple.

Un autre trait qui caractérise bien nos tems de scepticisme ce sont ces chars funéraires roulant aux cimetières, sans prêtre, sans que rien rappelle à Dieu ni à l'éternité. Le passant soulève son chapeau par une habitude qui n'a plus rien de touchant, car elle est routinière et machinale, puis il poursuit son chemin sans

Digitized by Google

émotion à moins qu'il n'ait peur pour lui. Mais alors même sa pensée s'arrête à la tombe et ne va point au-delà. Nulle idée de foi, de religion ne s'éveille en lui. Il voit la mort et rien que la mort, après elle..... il n'y pense pas.

Chaque trait de ce tableau est un enseignement profond et triste. Partout souffrance et doute; partout des symptômes de mort. Le corps social est malade. Au physique comme au moral, son atonie réclame un prompt remède sous peine de dissolution. Lui rendre la vigueur et la santé, tel doit être le but de toutes les institutions. A force de critique et d'analyse il s'est épuisé, il s'est énervé, il est stérile; c'est à le féconder qu'il faut tendre, car la fécondité c'est la vie. Tous les dieux sont détrônés, toutes les fois mortes, toutes les convictions ébranlées, tous les phares sont éteints, et, comme autant d'aveugles errans dans les ténèbres, nous pressentons bien la lumière, mais nous ne la voyons pas. Nous l'invoquons de nos cris, de nos larmes, et tandis que nous tâtonnons ainsi dans l'ombre, nous heurtant, nous foulant dans cette grande mêlée, le canon des réactions nous écrase, les fléaux du ciel nous déciment.

Ces phares éteints qui les rallumera? Quel nouveau Sinaï nous jettera ses oracles? Car il nous faut des convictions, il nous faut une foi, des dieux. Sous un ciel désert et vide la terre est horrible; la fatalité, le seul dieu qu'elle enfante, n'en est pas un. C'est une de ces idoles brutes et cruelles qui se nourrissent de sang et de pleurs, qui ne répondent aux prières que par le rire stupide du marbre ou de l'airain. Et cependant c'est elle qui est sur l'autel, c'est à elle qu'on sacrifie, elle que chantent les poètes, mais l'humanité proteste par ses larmes et n'en veut pas.

L'épidémie n'a pas seulement révélé une absence complète de toute foi, de toute croyance religieuse, elle a mis à nu des plaies sociales que désormais il ne sera plus permis de nier, comme on l'osa naguère, car chacun les a vues de ses yeux, touchées de ses mains. La misère des masses a paru là, dans toute sa nudité, dans toute son horreur. Chacun a pu pé-

Digitized by Google

nétrer dans ces réceptacles infects que n'atteint jamais le soleil, où la pauvreté entasse victime sur victime, et où l'épidémie règne et veille avec elle.

On a vu là des choses que la démagogie la plus fougueuse, la plus outrée, n'eût osé soupçonner. On a vu, couchés sur un même grabat de douleur, quatre et jusqu'à cinq malades frappés du fléau, attisant l'un chez l'autre la mort qui les consumait. Ici, entre quatre murailles nues et glacées, une femme jeune encore se mourait de froid et de faim. Là, s'ouvraient sur une cour étroite et fétide quatre niches humides et sombres, dans chacune gisait une paillasse, et sur chaque paillasse un cadavre d'homme luttait encore avec la mort. Plus loin c'était un ouvrier couché aussi sur la paille, dans une sorte de cave, au-dessous du sol; appelé par état à travailler dans l'eau, à peine avait-il un lambeau pour se couvrir la nuit; il ne buvait jamais de vin, jamais il ne mangeait de viande; du pain noir était son unique nourriture; le malheureux en était à ce point de misère qu'il ne se plaignait plus de son sort, mais frappé l'un des premiers, il mourait (1).

Les voilà, ces souffrances que nous avons tant de fois dénoncées à l'incrédulité du riche. Cela n'était point; cela ne pouvait être; nous étions des exagérés; nous nous plaisions à outrer le mal; c'est nous qui faisions croire au peuple qu'il était misérable, c'est nous qui lui montions la tête. — Niez maintenant que Dieu a frappé le pays d'un fléau pour vous convaincre. Niez si vous l'osez; roidissez-vous encore contre l'évidence; dites à la vérité qu'elle en a menti, dites aux morts qu'ils ne sont pas morts.

Car les exemples abondent, et si chacun racontait les misères qu'il a vues, les colonnes des journaux n'y suffiraient pas. Plus d'un riche s'est dit le soir, en rentrant dans ses appartemens dorés : — « Je n'aurais pas cru à tant de misère. » — Plus d'un ca-

(1) Ces horribles tableaux sont d'après nature, et pris les uns à la Cité, les autres au Gros-Caillou.

Digitized by Google

lomniateur de ce peuple souffrant et résigné. — « Je n'aurais pas cru à tant de patience. » — Car misère et patience, voilà son lot au peuple, voilà sa loi.

Naître dans l'opprobre et le dénûment, grandir dans les privations au milieu des splendeurs du luxe, dans l'ignorance au milieu de l'éclat des lumières; n'échapper à une enfance malheureuse que pour entrer dans une vie plus malheureuse encore, que pour se courber sous des travaux sans relâche, comme Sisyphe sous la roche infernale; en guerre, rougir de son sang les champs de bataille pour quelques misérables ivres d'ambition et de sang; en paix tremper de ses sueurs la charrue qui nous nourrit, les ateliers qui nous vêtissent; mal vêtu, mal nourri soi-même, partager aux champs le sort des troupeaux, des bêtes de somme, et dans les villes, végéter en des réduits malsains, sans air et sans lumière; souffrir de la chaleur en été, du froid en hiver; ne porter dans sa misère tout le poids des impôts, n'engraisser le bon plaisir de l'oisiveté que pour être traité par elle de barbare, que pour être méprisé, foulé aux pieds; et après une vie ainsi passée, traîner une vieillesse précoce et souvent infirme, pour mourir enfin sur un grabat d'hôpital, n'est-ce pas là un sort bien affreux, et pourtant c'est celui du peuple, de ce roi du pays, toujours sacrifié et partout victime.

Et comme si ce n'était pas assez d'infortune et de souffrance, c'est encore sur lui que tombe le poids de tous les fléaux. Survient-il une disette, c'est lui qui meurt de faim; un hiver rigoureux, c'est lui qui meurt de froid; et les épidémies, qui fauchent-elles par milliers?

Et c'est chez lui pourtant, c'est chez le peuple qu'est toute force. C'est lui qui vole aux frontières pour défendre le sol; c'est lui qui brise les trônes de fer, qui chasse les dynasties parjures; c'est chez lui qu'il y a des dévoûmens, des passions nobles, des vertus simples, d'indomptables courages; c'est chez lui qu'est la probité, l'honneur, le désintéressement, la patience. Et toutes nos voix, ô peuple! ne s'élèveraient pas pour plaider ta cause, pour

Digitized by Google

réclamer ton héritage usurpé, ta place au soleil qui luit pour tous !

Notre humanité frêle, notre périssable nature, ne traîne-t-elle donc pas avec elle assez de maux inévitables et irréparables, sans les aggraver par des institutions oppressives, par des lois partiales et cruelles? N'est-ce pas assez de tout ce luxe d'infirmités qui énervent nos corps et nos ames, de cette mort qui nous surprend quand nous aimerions à vivre, qui rompt les liens les plus doux, nous laisse seuls dans la vie, qui brise nos cœurs par des séparations éternelles ? N'est-ce pas assez de ces fléaux qui nous frappent et nous épouvantent, sans ajouter à toutes ces rigueurs de la nature les rigueurs de la société, l'injustice et l'oppression, l'ignorance et l'anarchie, la misère et la faim ?

Et voilà cependant où elle en est cette civilisation superbe qui nous rend si hautains! Encore toute souillée des lambeaux du passé, elle en a conservé toutes les douleurs, lorsque le tems en a emporté avec les autels toutes les consolations ; car ces croyances profondes, ces espérances d'un héritage céleste que les siècles ont ébranlées, détruites, et qui ne peuvent plus renaître, c'était le baume que la religion versait à flots sur les blessures du corps féodal. Aujourd'hui, comme l'a dit une voix éloquente, l'échafaud est debout, mais le confesseur, où est-il?

Certes, nous ne venons pas ici faire de l'épouvante, nous venons constater un fait, le fait social mis au grand jour par l'épidémie. Nous pensons que l'heure est bonne d'élever la voix pour un peuple qui souffre et qui meurt, pour une société qui se meurt aussi et qu'il faut ressusciter (1). Nous ne craignons

(1) Nous en étions là, lorsqu'un article de *l'Edinburgh Review* inséré dans le dernier numéro de la *Revue Britanique*, nous est tombé sous la main. Il a pour titre: *Des époques de critique et des époques de création*. C'est une espèce de rapport à l'opinion publique sur l'état de la société, et certainement un des morceaux les plus avancés, écrits en Angleterre sur la question. L'auteur, portant le scalpel dans chacune des parties du corps social, montre que la mort est partout, et que

Digitized by Google

plus qu'on nous accuse d'exagération, car les faits sont là qui parlent, et nous comptons plus sur leur éloquence que sur la nôtre. Ces faits, nous les avons dit, nous les dirons encore, nous les répèterons en tout tems et sans relâche, ce sera notre *delenda Carthago.*

Qu'un autre, ayant la main pleine de vérités, la ferme, nous ouvrons la nôtre, nous; ce qui est est, et nous ne reconnaissons à personne le droit de le déguiser ou de le taire. Ces ménagemens de convention sont lâches ou puérils. Toute vérité est bonne à dire, et nous la dirons, dussent les élus du monde crier au scandale. Le scandale, savez-vous où il est? il est dans une société qui a deux mesures et deux justices; le scandale serait dans le silence. La vérité est l'aliment des forts, comme dit l'apôtre; le monde le peut supporter, car dès long-tems il a rejeté loin de lui le lait des faibles. Que ceux donc qui sont faibles se fortifient, car les jours sont venus où la faiblesse n'est plus permise. Le tems des plaintes vagues, des larmoyantes élégies, est passé. Ce sont des actes qu'il faut; c'est à des sources nouvelles qu'il faut retremper ses armes et son ame, car les armées sont en présence et le combat va commencer... Que dis-je? Il y a quarante ans qu'on tue et qu'on meurt, et il y a déjà bien du sang et des morts aux deux camps. Des peuples tout entiers sont descendus au sépulcre; à peine quelques noms sont-ils écrits sur leur pierre funèbre, pour dire à l'avenir: *Là fut la Pologne, ici l'Italie.* Les peuples qui ne sont pas morts sont aux fers. L'Allemagne recule, garottée au char des réactions; la

notre mission à nous, dix-neuvième siècle, est d'en faire surgir la vie, car la vie naît de la mort. La voilà donc aussi qui s'émeut, cette fière Albion; qui déclare que ses institutions si chantées, sa charte, sa réforme ne sont que des temporisations, et qu'il est tems de descendre des superficies aux profondeurs. La voilà aussi qui sonne l'alarme, qui jette le cri du départ, et qui dit à l'humanité: — En avant! — Nous qui sommes en route, nous avons dû fixer les regards sur une conformité, j'ai presque dit une identité de principes si frappante. Ce fait était trop important pour ne pas être constaté.

Digitized by Google

Suisse se déchire de ses propres mains; la Grèce, mise à l'encan, se déchire comme elle; l'Irlande est sabrée par les dragons d'Angleterre; le Portugal et l'Espagne sont bâillonnés, sans voix, et la France, la France émue et travaillée, se débat dans les tempêtes civiles, sous les fléaux du ciel.

Que ces fléaux au moins nous instruisent; qu'ils nous profitent. Médecins de l'état, ils vous ont montré où était le mal, portez-y le remède, et portez-le prompt et actif, car le mal aussi est actif, il est urgent.

C'est pitié qu'une société toujours prête à crouler au moindre choc, comme ces cités d'Italie assises sur les volcans. Ici une question de tarif soulève soixante mille prolétaires; là, c'est une mascarade qui ensanglante les rues; partout des émeutes au soleil, partout des conspirations dans l'ombre, et un fléau qui aurait dû rapprocher les frères d'un même pays, d'une même ville, n'a fait que les armer l'un contre l'autre, et menacer la société d'une ruine sanglante.

Et puis voyez ces administrations si présomptueuses, ce qu'elles sont à l'épreuve. Il y a plus d'une année que chacun attend la venue du fléau. Qu'il vienne, disait-on, nous sommes en mesure, tout est préparé pour le recevoir. Il éclate, rien n'est prêt. Hôpitaux, lits, linge, remèdes, tout manque; la science elle-même est dans l'anarchie; l'ignorance et la vanité se disputent au chevet des moribonds; et après tant de jours d'épouvante et de mortalité, à peine encore se reconnaît-on. Nul secours préventifs, nulles mesures radicales; tout est superficiel, incomplet, sans vues, sans résultats. Les voilà bien ces polices humaines: on sait combien de maisons il y a dans chaque ville, dans chaque hameau, mais on ne s'enquiert pas des misères qu'elles renferment, des fléaux qui y couvent; on a compté les pavés des rues, mais les larmes qui les inondent, en tient-on compte?

Et ici nous n'accusons personne; tout cela est logique, tout cela va avec le reste, tout cela n'est qu'une conséquence rigou-

Digitized by Google

reuse d'un état social faux, épuisé. On trouvera partout même incurie, même impuissance, parce que les mêmes causes partout existent. Ce qu'on verra partout aussi comme on l'a vu dans ces jours de douleurs, c'est l'avarice spéculant sur la mort et vendant à prix d'or aux pauvres la santé et la vie; car partout la souffrance des masses fait la richesse de quelques-uns, comme les champs de bataille engraissent les oiseaux de proie. Telles sont partout les bases et les colonnes de la société.

Ce n'est pas qu'il n'y ait eu çà et là quelques traits de générosité; mais que sont quelques centaines de mille francs jetés à l'heure du danger, dans le gouffre des misères publiques? Vains palliatifs! Temporisations impuissantes! Quand le navire fait eau de toutes parts, on a beaujeter la cargaison en mer, il n'en sombre pas moins.

Si la bienfaisance a échauffé quelques hommes, combien la peur n'en a-t-elle pas chassés, n'en chassera-t-elle pas tous les jours! C'est à nos barrières qu'il faut juger de la désertion. Les chaises de poste se succèdent comme les vagues d'une mer d'orage. Les voitures publiques sont combles au départ, vides au retour. Les fuyards secouent la poussière de la cité souffrante, et lâchent pied devant le péril. On a dit même que les bancs de la représentation nationale sont restés déserts!

Or tous ces transfuges laissent après eux un vide que rien ne comble. Des calculs effrayans mais rigoureux ne permettent aucun doute sur la misère qui suivra la maladie. Que de manufactures frappées! Que d'industries paralysées! Le contre-coup sera terrible; et ceux qui n'auront pas succombé à l'épidémie pourront bien mourir de faim.

O riches, quand le fléau vient frapper à vos portes, vous pouvez fuir et vous fuyez; mais le pauvre peuple, il reste, lui, il reste pour mourir. Tant qu'il tombe seul on se console. « Il n'y a que les pauvres qui meurent, » dit-on, et l'on se rassure. Mais si quelque journal annonce qu'un *monsieur*, qu'une *dame* ont été frappés, l'alarme se répand aux châteaux, dans les salons, on part, on fuit, oubliant ainsi et comptant pour rien tant de

Digitized by Google

victimes obscures dont les noms convertis en chiffres ne sont bons qu'à figurer sur le registre banal des hospices. Égoïsme et pitié !

Ce que nous avions sur le cœur, nous l'avons dit. Si nos paroles sont âpres, elles sont sincères, elles sont désintéressées surtout, car nul autre sentiment qu'une compassion profonde ne les a dictées. Il faut, nous le répétons, que le fléau, cette grande leçon d'en haut, nous éclaire; il faut qu'il porte ses fruits; il ne faut pas que tant de milliers d'hommes soient morts pour rien. La plaie du monde c'est le prolétariat, c'est lui qui engendre les fléaux, c'est lui qui les envenime, les propage. Le pouvoir effrayé lui-même l'a dit : — La société, si l'on n'y veille, périra par ses prolétaires. — Veillez donc, pilotes, au salut du navire. Le moment est propice, car bien des ames sont émues et prêtes aux sacrifices. Cette philantropie tardive qui ne se révèle que par des aumônes ne peut rien fonder, rien sauver. Une aumône n'est qu'une restitution en petit, faites-la en grand si vous voulez qu'elle serve. Appelez le prolétaire, d'abord à défendre ses intérêts et ses droits dans vos sénats, puis à posséder sur son sol, car après tout le sol est à lui, et ce n'est que par un abus de la force qu'il en fut dépouillé, chassé. Réinstallez-le donc dans son héritage si vous ne voulez pas que, las enfin de tant de misère et d'oppression, il arbore ce drapeau noir que vous savez, et que Lyon vit naguère flotter sur ses tours. Cédez quelque chose, si vous ne voulez qu'il revendique tout. Ce n'est plus ici une question de convenance ou de politique, c'est une question de vie, pour vous, pour la société tout entière.

C'est l'ordre, et la justice que nous venons prêcher et que nous prêchons peut-être pour la dernière fois; car le fléau qui a frappé déjà tant des nôtres doit éclaircir encore nos rangs et nous frapper nous-mêmes peut-être. Ces lignes que nous écrivons pour le peuple, ce sont les dernières peut-être que nous traçons pour lui, mais du moins nous serons morts sur la brèche, frappés non par derrière, mais en face.

Digitized by Google

Eh bien! donc, puisque nous parlons sur les tombeaux et peut-être au bord du nôtre, que nos paroles prennent la solennité du sépulcre, qu'elles revêtent cet auguste caractère, cette autorité sainte que la mort donne à la voix de l'homme; car l'homme n'en impose pas au seuil de l'éternité. Ce que nous avons dit, nous le pensons, nous le sentons; c'est la vérité, c'est l'évidence pour nous, comme pour quiconque a une intelligence et des entrailles. Il serait beau que la loi nouvelle surgît du fléau qui nous tue comme la liberté d'Israël sortit des plaies d'Egypte, à la voix du prophète.

15 avril 1832.

CHARLES DIDIER.

Digitized by Google

ÉCONOMIE POLITIQUE.

DE L'ASSIETTE DE L'IMPOT.

EXAMEN CRITIQUE DU TRAVAIL DE LA COMMISSION DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS SUR LE BUDGET DES RECETTES.

PREMIER ARTICLE.

Ce travail devait être distribué à la chambre des députés avant le vote du budget des recettes; les progrès du choléra nous ont dispensé de ce soin; le milliard d'impôts a été voté sans discussion.....

Quelle que soit l'amertume des réflexions qu'une telle précipitation doit faire naître, toutes récriminations seraient aujourd'hui superflues, puisque c'est un fait accompli; on doit cependant y chercher un enseignement pour l'avenir.

Si l'on veut que le *vote de l'impôt* ne soit point une formalité illusoire, une fiction, il faut changer l'ordre de la discussion des lois de finances.

Dès les premiers jours de chaque session, on doit voter le service des intérêts de la dette publique, car cette dépense n'est point facultative;

La question de l'amortissement doit être ensuite examinée;

Puis l'on doit discuter le budget des recettes.

Ce n'est qu'après avoir délibéré sur l'amortissement et sur *l'assiette de l'impôt*, qu'on peut utilement mettre en discussion le budget des dépenses. Car il est une règle d'ordre dont il est facile de sentir toute l'importance: *c'est qu'il faut avant tout examiner ce que le pays* PEUT *payer, et comment il peut payer,*

Digitized by Google

avant de statuer sur ce qu'il doit dépenser. Dans toute bonne administration, il faut commencer par payer ses dettes, puis régler sa dépense sur ses recettes.

Depuis dix-huit mois, trois énormes budgets sont sortis du scrutin législatif; au moment du vote, les deux premiers étaient dépensés à l'avance; les douzièmes provisoires entravaient déjà la discussion du troisième.

Avant de faire défaut, la chambre des députés était dès lors réduite à l'impuissance; quand à l'examen de la chambre des pairs, il n'était plus qu'une dérision.

Le véritable débat est aujourd'hui entre le gouvernement, qui par le fait a seul l'initiative de la présentation des lois de finances, et la presse, qui a toujours eu le privilége de résoudre les grandes questions politiques, avant que les pouvoirs constitués en aient été saisis.

Peu de jours après l'ouverture de la session de 1831, M. le ministre des finances, en présentant le budget de l'exercice de 1832, s'exprimait ainsi devant la chambre des députés :

« Nous ne croyons pas pouvoir proposer, pour 1832, de mo» difications dans nos impôts.

» Ce n'est pas que nous regardions notre système d'impôts » comme à l'abri de toute critique, et comme n'étant pas sus» ceptible de recevoir d'utiles perfectionnemens. Mais l'année, » messieurs, est déjà fort avancée; toute discussion sur des » changemens dans l'assiette des contributions entraînerait de » longs délais, et empêcherait le vote du budget en tems utile. Le » moindre retard nous condamnerait à subir encore, en 1832, le » facheux régime des douzièmes provisoires.

» *C'est au Budget de* 1833, sur lequel le retour de l'ordre » habituel des affaires vous appellera à délibérer dans peu de » mois, *que tous les projets d'innovation pourront trouver place.*

Digitized by Google

» D'ici là, la prudence veut que nous nous contentions des » changemens opérés dans nos taxes pendant la dernière ses- » sion (1). »

Huit mois se sont écoulés depuis que ces paroles ont été prononcées; et en voyant la promptitude avec laquelle les dernières parties du budget des dépenses ont été discutées et votées dans la chambre, on peut augurer qu'il sera radicalement impossible d'introduire dans le budget des recettes les modifications qui sont de toutes parts réclamées.

La longueur de la session, la lassitude des députés, bien mieux que les argumens de M. le baron Louis, produiront, selon toute apparence, la prolongation indéfinie du *statu quo* de nos finances.

C'est peu cependant; encouragé par la facilité avec laquelle la chambre élective a appuyé son système, le ministère se propose, dit-on, de convoquer une seconde session deux jours après la clôture de la session actuelle, et de faire voter par la même majorité le budget de 1833.

Or il est peu probable que dans le budget de 1833, ainsi voté, *tous les projets d'innovation puissent trouver place;* la chambre a montré peu de sympathie pour les innovations, et à moins de vouloir faire elle même la critique de tous ses actes, elle sera obligée de rester conséquente avec le système qu'elle a suivi jusqu'à ce jour; ce qui revient à dire que le budget de 1833 devra être purement et simplement un *duplicata* de celui de 1832. La discussion, l'examen, le vote ne seront ici que de pures formalités légales; ce sera une nouvelle fiction à ajouter à toutes les fictions sur lesquelles repose aujourd'hui le système représentatif.

L'article 41 de la charte s'exprime ainsi: *L'impôt foncier n'est consenti que pour un an.* N'est-ce point abuser de la faculté d'in-

(1) Discours de M. le baron Louis, 19 août 1831. Voir le budget de 1832, folio 14.

Digitized by Google

terprétation que de faire un simulacre de clôture de session, puis un simulacre de réouverture, afin de faire voter le budget pour *deux ans ?* En vertu du même principe et lorsqu'on aurait pu s'assurer d'une majorité dévouée, on pourrait concentrer dans l'espace de quelques semaines trois ou quatre sessions, puis faire voter les budgets de quatre ou cinq exercices ; il suffirait alors d'un simple enregistrement. Si un semblable projet pouvait être réalisé, M. de Villèle, malgré toute sa finesse, et la camarilla du pavillon Marsan, malgré son jésuitisme, auraient lieu de se trouver débordés.

Mais ce n'est point sur le texte de la charte que nous prétendons nous appuyer pour réclamer contre la confiscation qu'on semble vouloir faire des réformes financières promises sur le budget de 1833 ; si le vote anticipé de cette loi de finances pouvait, en quoi que ce soit, être utile à la nation, nous serions les premiers à y applaudir ; car, en somme, il est résulté si peu de chose de la longue session qui va finir, toute honteuse de son dernier vote sur la loi des céréales, que l'on peut se montrer peu désireux de voir se renouveler un aussi grand gaspillage de tems, de talens et d'efforts. Dès lors, si nous repoussons le vote simultané des budgets de 1832 et 1833, c'est uniquement parce que nous avons la conviction intime qu'on ne peut, sans injustice, sans danger pour l'ordre social et la prospérité publique, reporter en 1834 les améliorations que réclame impérieusement le sort des classes laborieuses. Les promesses officielles de M. le ministre des finances, que nous avons déjà citées, devraient être du reste un obstacle invincible à l'adoption de cette mesure ; c'est un engagement pris à la face de la France ; ce doit être un droit acquis pour les contribuables, et certes leur docilité mérite quelques égards.

La révolution de juillet, loin d'être, ainsi que quelques gens se l'imaginent, un simple changement dans le personnel de la cour, loin d'être un accident fortuit, sans relation avec le passé ni avec l'avenir des peuples, a, selon nous, une tout autre portée. En 1789

Digitized by Google

et 1793, le tiers-état avait détruit les bases de l'ordre féodal et religieux ; la commotion fut terrible ; ni les longues guerres de la république et de l'empire, ni le partage de la restauration ne purent interrompre cette œuvre immense. Les travaux militaires et parlementaires de ces deux périodes eurent pour effet au contraire de propager, de vulgariser et d'asseoir les principes émis par la constituante et l'assemblée nationale. Qu'on récapitule les travaux législatifs des quinze dernières années, et l'on sera forcé de reconnaître qu'il n'a pu surgir du milieu de nos assemblées délibérantes un seul principe nouveau ; les harangues des libéraux et des ultra, depuis 1818 jusqu'en 1829, ne sont qu'une paraphrase décolorée des discours des Mirabeau et des Cazalès, des Barnave et des Vergniaud. Depuis 1830 nous n'en avons eu qu'une ridicule parodie ; à cet égard il n'y a pas eu progrès.

Ce n'est point que les hommes manquent aujourd'hui aux grandes choses ; ce n'est point qu'au sein de nos assemblées législatives ne se trouvent de grands talens et de beaux caractères ; mais c'est que les sentimens des masses ne sont plus à l'unisson avec ceux de nos tribuns ; c'est que ni les élans belliqueux de l'opposition, ni les préoccupations égoïstes et mesquines des centres, ne peuvent trouver d'échos dans la nation ; la foule inattentive laisse tomber leur parole glacée, et leur renvoie sa propre parole plus éclatante et plus sonore !

A de pareils signes, on peut reconnaître que l'œuvre de 89 est accomplie, et que 1830 a ouvert une ère nouvelle. Ce n'est plus de détruire qu'il faut se préoccuper aujourd'hui, c'est de reconstruire, de réorganiser.

Les principes *théoriques* d'égalité politique et d'égalité civile ont été consacrés par nos lois ; mais cette égalité n'est encore qu'une abstraction, qu'un mot de convention, sans valeur et sans *résultats pratiques*.

Poser les bases *pratiques* de l'égalité *civile* et *politique*, tel est le problème dont tous les vrais philantropes, tous les sincères amis de l'ordre et de la paix doivent chercher la solution ; c'est

Digitized by Google

là qu'est désormais le but des travaux de la politique moderne.

Nous avons besoin ici d'expliquer plus nettement notre pensée afin de n'être point mal compris ou mal interprété. *Egalité* n'est point, dans notre manière de voir, synonyme de *nivellement*; nous pensons et nous publierons prochainement dans ce recueil un travail spécial pour prouver qu'on peut augmenter le bien-être et les jouissances des classes inférieures, sans empiéter sur le bien-être et les jouissances des classes supérieures.

Les produits du travail, qui forment seuls la richesse sociale, ne sont point des *quantités finies*, ils ne se trouvent point circonscrits dans des limites infranchissables; le domaine de l'investigation du travail s'étend chaque jour au contraire; la puissance créatrice de l'homme s'accroît sans cesse; tout se perfectionne, de nouveaux procédés multiplient les moyens de production; la science révèle de nouvelles puissances qui permettent successivement de soulager les travailleurs; l'industrie, se prêtant à tous les goûts, à tous les besoins, étend incessamment le champ de ses explorations; et, nourricière des peuples de toutes les régions, de tous les climats, elle va de rivage en rivage porter avec les jouissances du luxe le stimulant civilisateur du travail.

Croire qu'on ne peut augmenter le bien-être du pauvre, sans détruire ou sans diminuer celui du riche; ne voir d'autre alternative à la crise actuelle que la *loi agraire* ou bien l'ilotisme des masses, c'est condamner la société à un antagonisme perpétuel; c'est entretenir une erreur qui doit entraver toutes les améliorations, qui doit fomenter des discordes et des haines, germes infaillibles de nouvelles révolutions; c'est ne point sentir la valeur de l'industrie et ne point comprendre le mouvement qui préside à la formation des richesses. Rêver encore un *milieu* bâtard, un équilibre politique entre le principe démocratique et le principe aristocratique, n'est qu'une chimère, et ne témoigne que d'une bien fausse appréciation de la marche des idées. Ce rêve a bien pu séduire quelques hommes capables, on a bien pu l'ériger en théorie

Digitized by Google

gouvernementale ; mais ces tentatives ne peuvent être qu'éminemment provisoires ; car l'art de gouverner les hommes, la politique en un mot, ne saurait être désormais que la meilleure combinaison des forces reproductives et la meilleure répartition des produits du travail.

Cette tendance n'est cependant point encore suffisamment sentie, soit par les gouvernans, soit par les gouvernés ; le rôle *passif* est en apparence celui que cherche à s'attribuer le pouvoir ; c'est, il est vrai, à peu près le seul qu'on ne lui conteste point. Dans une semblable occurrence, et lorsque l'action gouvernementale ne peut point influer directement sur *l'œuvre de la production*, c'est à ne point l'entraver indirectement que tous ses efforts doivent tendre. C'est cependant ce qui ne se fait point ; car l'assiette actuelle des impôts est évidemment conçue dans des vues entièrement contraires aux intérêts des travailleurs, partant au développement de la prospérité publique : nous allons nous efforcer de le prouver.

Nous avons déjà publié dans ce recueil (1) un travail dans lequel nous avons indiqué des modifications à introduire dans le système général des finances ; nous nous sommes plus spécialement proposé de signaler les vices de l'amortissement, et d'indiquer les réformes que la suppression de cette institution pouvait permettre d'introduire dans l'assiette de l'impôt.

Les principes que nous avons émis à cet égard ont trouvé du retentissement dans la chambre ; un grand nombre de journaux de Paris, des départemens et de l'étranger les ont accueillis avec faveur ; si l'amortissement n'a point été aboli cette année en totalité ou en partie, c'est uniquement en raison de prétendues nécessités du moment ; on ne peut dès lors tarder à entrer dans cette voie nouvelle.

Depuis la publication dont nous venons de parler, M. Humann

(1) *Revue encyclopédique*, cahier d'octobre 1831. — Examen du budget de 1832.

Digitized by Google

a présenté un rapport à la chambre des députés au nom de la commission des recettes; ainsi que nous l'avons dit ailleurs : « si la clarté, si la précision, si même la modération du langage pouvaient dissimuler ce qu'il y a de funeste dans ce travail, nous n'aurions rien à critiquer, rien à blâmer; mais il ne nous est point permis de nous préoccuper de la forme, alors que le fond blesse si vivement nos sympathies, et vient si cruellement dissiper les illusions dont la France s'était bercée depuis la révolution de juillet. »

Nous allons donc examiner les résultats de ce travail; cela nous servira de texte pour exprimer nos vues sur *l'assiette de l'impôt*, sujet dont les chambres se sont jusqu'à ce jour fort peu occupées, et qui cependant est d'une tout autre importance que les réductions qu'on s'efforce chaque année de faire subir aux traitemens des juges, des procureurs, des préfets et des conseillers d'état (1).

C'est dans le budget que viennent se résumer toutes les ambitions : par son extrême élasticité, il se prête admirablement à toutes les exigences; tous les intérêts influens y trouvent un appui; l'agioteur plaidant en faveur de l'amortissement, le gros propriétaire qui s'indigne des 30 centimes additionnels de la contribution foncière, les fonctionnaires de tous les étages qui tremblent pour leurs places, obtiennent tous dans la loi de finances une complète satisfaction; le peuple seul, qui gémit sous le poids des impôts, ne trouve que des oreilles sourdes.

Quoi qu'il en soit de cette étrange préoccupation, nous croyons utile d'analyser les argumens dont on se sert pour justifier cette doctrine gouvernementale. Nous pensons qu'il nous sera facile de démontrer qu'en continuant à faire ainsi abstraction des besoins impérieux des masses, et en se laissant absorber par quel-

(1) Plusieurs fragmens de ce travail ont été successivement publiés dans *le National*, notre critique du système financier actuel ayant été en cela d'accord avec l'opinion dont ce journal est l'expression.

Digitized by Google

ques intérêts particuliers, le pouvoir suit, à son insu peut-être, la route la moins propre à le conduire au but qu'il se propose d'atteindre.

Un préjugé funeste a long-tems dominé les publicistes; le système fiscal de l'Angleterre a été préconisé en France, et par suite des nécessités des longues guerres de l'empire, les impôts de consommation se sont établis chez nous; ils ont été conservés et étendus, contrairement à des engagemens solennels, sous la restauration.

Ces impôts ont formé depuis quinze ans une des principales sources du revenu public, et quelle que soit leur impopularité, ils sont encore aujourd'hui l'objet d'une prédilection exclusive de la part du pouvoir nouveau. M. le baron Louis en exalte les avantages, et M. Humann y voit un excellent moyen d'exercer ce qu'il veut bien appeler l'*habileté financière*.

Il est tems cependant de faire justice de cette prétendue *habileté;* il est tems de mettre à nu toutes les déceptions, tous les détours perfides de la vieille finance; il est temps d'arriver enfin à introduire dans *l'assiette de l'impôt*, comme dans toutes les combinaisons du crédit public, cette franchise, cette vérité qui doivent être les premiers élémens de la science financière, qui seules doivent donner au pouvoir, quel qu'il soit, république ou monarchie, cette force morale sans laquelle il n'est plus désormais de gouvernement possible.

En Angleterre, les impôts de consommation ont eu pour *but* de rejeter sur les travailleurs tout le fardeau des charges publiques, afin d'affranchir une aristocratie puissante des taxes territoriales; ils ont eu pour *effet* d'accumuler dans quelques familles des fortunes scandaleusement exagérées. Par une réaction inévitable, la plus grande partie de la nation se trouve par là réduite à la honteuse nécessité de la *taxe des pauvres*. Les impôts de consommation, et les combinaisons de la législation des céréales, ont tellement haussé le prix des objets les plus nécessaires à la vie, que le salaire de l'ouvrier anglais, tout élevé

Digitized by Google

qu'il peut être, et quelque pénible que soit le travail dont il est le prix, ne le dispense point de l'inscription sur les registres de charité de sa paroisse. Une démoralisation profonde est la conséquence directe de cet état de choses. Les excès de Bristol, comparés à la modération des ouvriers lyonnais, racontent toute l'histoire de la fiscalité anglaise. Et c'est un pareil système qu'on voudrait préconiser en France!

« L'impôt de consommation se confond, dit-on, avec le prix » des produits; la perception en est facile, insensible. » Ce qui, en d'autres termes, revient à dire : « A l'aide de ces combinai- » sons détournées, *indirectes*, on parvient à prélever, sur les » classes qui accomplissent tous les travaux utiles, des taxes qui, » si elles étaient exactement appréciées, seraient tellement cho- » quantes par l'inégalité proportionnelle de leur assiette, que » le peuple en refuserait le paiement. » On a beau dissimuler ce résultat sous l'artifice du langage, là gît toute la pensée de ce fallacieux système de finance.

Les augures sinistres des centres signalent à l'effroi des classes supérieures *une vaste conspiration des prolétaires;* mais croient-ils que ce soit avec des baïonnettes, ou bien avec des manœuvres de police, qu'on puisse déjouer de semblables conjurations? Ils devraient comprendre, au contraire, que c'est uniquement par des améliorations profondes et radicales, adoptées en tems utile, qu'on prévient des catastrophes dont les conséquences pourraient être incalculables.

« Continuons à encourager le travail, à féconder tous les » germes de la prospérité nationale, » a dit M. Humann dans le rapport qui nous occupe; c'est précisément sur ce terrain que nous allons nous placer pour apprécier les vues qu'il a exposées au nom de la commission.

Les termes de la discussion se trouvant ainsi posés, il s'agit d'examiner si l'assiette actuelle des impôts n'est point nuisible au développement du travail, et si la richesse nationale ne serait point susceptible d'éprouver un grand accroissement à la fa-

Digitized by Google

veur d'un système financier mieux approprié à nos mœurs, à nos besoins et à la forme de notre gouvernement.

L'impôt le plus équitable est, sans le plus léger doute, celui qui a pour objet de frapper les *revenus* en soulageant le *travail;* en d'autres termes, celui qui atteint bien plus le *superflu* du riche que le *nécessaire* du pauvre; telle est la loi, telle est la base immuable dont tout pouvoir qui comprend sa mission ne peut se départir, sous peine de succomber tôt ou tard sous le poids de l'animadversion publique; car il n'y a de durable que ce qui est juste, que ce qui est conforme aux intérêts moraux et matériels de la majorité; et dans notre langage, le mot de majorité ne se rapporte point à un sénat ou à une assemblée législative quelconque, mais bien à la société tout entière.

Les premiers rudimens de la science industrielle et du plus grossier bon sens, nous apprennent que les progrès de la *consommation* entraînent nécessairement des progrès correspondans dans la *production;* or, en fait d'impôt, quelle doit être la préoccupation des législateurs qui veulent le bonheur de leur pays? Doivent-ils uniquement se proposer de satisfaire quelques intérêts influens? ou bien asseoir les taxes publiques de manière à ce que la consommation, de plus en plus dégagée de toute entrave, donne le plus possible un libre essor au travail, seul élément de la richesse publique et privée? Est-ce en vue d'un semblable principe que nos lois fiscales sont établies? Nul ne saurait le prétendre.

Depuis l'établissement en France du gouvernement représentatif, tel que l'ont fait et conservé les aristocrates anciens et nouveaux, des combinaisons électorales, dont le double vote a été l'expression la plus franche, ont attribué à la grande propriété le monopole de la confection des lois; c'est ce qui fait que les intérêts des propriétaires n'ont cessé d'être si fortement protégés, à l'exclusion des intérêts des travailleurs.

Tous les impôts de consommation qui grèvent les produits de notre propre sol, tous les droits de douanes qui ne sont

Digitized by Google

point momentanément nécessités par la protection que réclament encore quelques industries nationales, sont autant d'entraves au travail, et, par suite, sont les causes permanentes de la gêne et de la détresse publiques.

Les taxes exorbitantes qui, par exemple, frappent le sel, le vin, le sucre, le coton, etc., en diminuant, dans une énorme proportion, la consommation de ces denrées, augmentent les privations forcées des sept huitièmes de la population, et, par une réaction inévitable, portent une atteinte directe à toutes les industries qui créent ces produits, qui les manipulent, qui les transportent, qui les échangent, qui les débitent.

Quel est, au contraire, l'effet des impôts directs, alors qu'ils frappent uniquement les *revenus?* Suspendent-ils l'ensemencement de nos champs? font-ils arracher nos vignes, nos oliviers, nos mûriers? font-ils abattre nos forêts et livrer aux oiseaux nocturnes les habitations de nos villes? ou bien ne sont-ils point, au contraire (alors surtout qu'ils sont maintenus dans une juste limite), un puissant stimulant pour le perfectionnement de tous les travaux, de toutes les propriétés?

Ah! si l'on pouvait se rendre compte de toutes les pertes, de tous les maux qu'un faux système financier peut entraîner; si ceux-là même qui croient, en se cramponnant au *statu quo*, défendre le plus opiniâtrement leurs intérêts les plus chers, pouvaient exactement apprécier combien leur est nuisible un système qui n'a pour base qu'une déplorable routine, combien ils seraient empressés de répudier un tel état de choses!

Certes nous savons que tout état a besoin d'être administré; qu'il a besoin de pourvoir à sa défense extérieure, à l'éducation publique, au salaire de ses juges et de ses percepteurs d'impôts; qu'il doit aussi remplir ses engagemens avec fidélité et assurer le paiement de ses dettes.

Ces divers services, dont nous reconnaissons l'importance, pourront bien éprouver d'importantes réductions, mais ce n'est point immédiatement qu'elles peuvent être réclamées. L'affer-

Digitized by Google

missement de la paix (et pour mon compte personnel, je crois à la paix, sans pour cela en attribuer le mérite à telle administration plutôt qu'à telle autre, sans l'attribuer non plus à telles ou telles négociations, à telles ou telles concessions que je ne me charge point ici de qualifier; mais seulement parce que je ne vois point à qui la guerre peut aujourd'hui profiter), l'affermissement de la paix, disais-je, devra entraîner d'importantes réductions sur les dépenses militaires; une meilleure répartition des impôts produira des économies dans les frais de perception; le développement du crédit, la création d'un système de banque, (système autrement utile à la circulation des capitaux que celui qui régit actuellement le simulacre des banques françaises), devront promptement réduire l'intérêt de la dette inscrite; d'autre part en augmentant, comme on devrait le faire promptement, les allocations en faveur de l'éducation publique, on pourra diminuer progressivement et dans une forte proportion les dépenses administratives et de la justice.

Nous ne nous faisons cependant point illusion, et nous savons que toutes ces réformes ne peuvent être, soit en totalité, soit en partie, que l'œuvre du tems; mais pour qu'elles puissent s'accomplir sans chocs violens, sans perturbations, il faut la coopération *active* de tous les hommes généreux, sincèrement dévoués au *progrès social*. Pour y arriver successivement et tirer le parti le plus avantageux des forces reproductives de la France, il faut extirper, des hautes régions où elles se cachent, les branches parasites qui dévorent le fruit des sueurs et des veilles des hommes laborieux; il faut, en un mot, activer le développement de toutes les richesses du sol et de toutes les facultés humaines.

Le système actuellement suivi est-il le plus propre à atteindre ce but? Non, mille fois non. Et le ministère qui, en arrivant au pouvoir, s'était dit *le conservateur de tous les intérêts*, n'a pu, jusqu'à ce jour, et peut-être à son insu, qu'être fidèle à la politique du parti dont il est l'expression; c'est-à-dire qu'il a dû, ainsi que l'avait fait la restauration, favoriser exclusivement

Digitized by Google

quelques classes influentes, quelques coteries, au détriment du reste de la nation.

Nous venons de démontrer d'une manière assez sensible les funestes effets de l'assiette actuelle de l'impôt sous le rapport industriel; il nous sera facile de prouver que, sous le rapport purement financier, ses effets ne sont pas moins pernicieux.

Les ressources *ordinaires* du budget de 1832 s'élèvent, selon M. le baron Louis, à 978,586,391 fr.; selon M. Humann, elles ne produiront que 948,586,391 fr.; mais, avec les nouveaux impôts proposés par la commission, elles s'élèveront, Dieu aidant, à . . . . . 968,394,791 fr.

Les frais de perception et de régie des divers impôts (non compris environ 20 millions qui, sur les 22,787,500 fr. portés aux *services généraux* du ministère des finances, sont aussi relatifs à la perception) s'élèvent, selon M. le baron Louis, à 118,211,833

Il reste donc à affecter aux services publics, sur l'ensemble des impôts ordinaires, une somme *nette* de. . . . . 850,182,958 fr.

Pour faire arriver cette somme au trésor, il a fallu dépenser 118 millions, ce qui représente 13 fr. 90 c. par 100 fr. de frais de perception (en Angleterre ils sont de 6 fr. 60 c. par 100 fr.); si les 20 millions de frais généraux s'y trouvaient compris, l'ensemble des frais de perception s'éleverait à . . . . . 16 fr. 65 c. pour 100 fr.

Cette dépense est exorbitante sans doute, mais ce n'est pas tout encore; voici comment elle se répartit sur les diverses branches du revenu public; nous ne nous occuperons point ici des frais des postes, des tabacs, des poudres et des forêts, cette

Digitized by Google

partie étant presque entièrement employée d'une manière reproductive.

Les cinq contributions directes produisent brut 372,746,909, et net. . . . 354,454,509 fr.

Les frais de perception coûtent 18,096,400 fr., soit 5 fr. 10 c. p. 100.

L'enregistrement, le timbre, le greffe, etc., produisent brut 196,225,000 fr., et net. 186,579,250

Les frais de perception coûtent 9,645,750 fr., soit 5 fr. 17 c. p. 100.

Les *douanes* et les *sels* produisent brut 154,300,000 fr., et net. 131,082,332

Les frais de perception coûtent 23,217,698 fr., soit 17 fr. 71 c. p. 100.

Les droits sur les boissons (les octrois exceptés) produisent. . . 69,800,000 fr.

Les frais de perception (déduction faite de 2,149,600 fr. pour les frais des autres contributions indirectes) coûtent 17,800,000

Produit net. . . 52,000,000 fr. ci 52,000,000

Sur cette somme de 52 millions, les frais de 17,800,000 fr. représentent 34 fr. 23 c. p. 100 fr.

Avec la loterie, enfin, on perçoit 29 millions pour un produit net de. . . 6,125,300

Les frais de perception coûtent 1,874,700 fr., soit 30 fr. 60 c. p. 100.

Digitized by Google

Les frais de perception par nature de contribution, en France et en Angleterre(1), s'élèvent :

	En France. p. 100 f.	En Angleterre. p. 100 f.	Différence en faveur de l'Angleterre.
Sur les contributions directes.	5 f. 40 c.	5 f. 40 c.	» f. » c. p. 100.
Enregist., timbre....	5 17	3 50	1 60 id.
Douanes.....	17 71	7 50	10 21 id.
Loterie.....	30 60	» »	» » id.
Boissons.....	34 23	3 50	28 73 id.
Postes	52 80	30 50	22 30 id.

On voit dès lors que les impôts de consommation, que nous avons prouvé être contraires à la morale, à la politique et à la production, ont également des conséquences désastreuses sous le rapport financier, en ce qu'ils occasionent à l'état des frais de perception considérables.

Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer, en outre, que le service actif des douanes emploie 27,664 hommes, et que la perception de l'impôt des boissons occupe 7,512 hommes et 2,764 chevaux ; ce sont autant de forces perdues pour les travaux productifs.

Qu'on ne conclue cependant point de ce que nous venons de dire, que nous réclamions la suppression immédiate des lignes de douanes ; nous savons qu'un semblable résultat ne peut qu'être éloigné, et qu'il se rattache à des combinaisons politiques et industrielles qu'il n'est pas possible de réaliser actuellement.

Mais lorsqu'on songe que les frais de perception de l'impôt

(1) En regard des frais de perception de l'impôt des boissons, nous avons placé les frais de l'*accise anglaise*, impôt qui représente nos contributions indirectes. La loterie ayant été abolie en Angleterre, il n'y a point de frais pour cet objet.

Il peut, en général, y avoir quelques légères différences dans l'appréciation des frais, selon qu'on prend pour base le produit *net* ou le produit *brut* de l'impôt.

Digitized by Google

direct ne coûtent que 5 fr. 10 c., et l'enregistrement 5 fr. 17 c. par 100 francs, tandis que sur l'impôt des boissons les mêmes frais s'élèvent à 34 fr. 25 c. par 100 francs, c'est-à-dire à une somme supérieure au *tiers* du produit net, on doit être sobre d'éloges en faveur d'une si déplorable combinaison fiscale.

La restauration, qui n'avait accepté le gouvernement représentatif que comme une excellente machine de guerre contre les contribuables, avait pu persévérer dans une voie aussi ruineuse. M. de Villèle, le plus habile, sans contredit, des ministres de cette époque, avoit fort bien senti que le contrôle public des finances était le moyen le plus facile de satisfaire aux exigences du parti libéral. Par ses combinaisons adroites, les impôts et les emprunts lui permettaient, d'un côté, de prélever d'énormes capitaux; et, d'un autre côté, l'extrême complication qui résultait nécessairement de la multiplicité des taxes, avait été, dans ses mains, un moyen d'augmenter prodigieusement le nombre des emplois, et par conséquent celui de ses créatures; c'est ainsi qu'il avait pu prodiguer les faveurs et les places à l'émigration, long-temps importune et oisive, et organiser ce vaste système de corruption qui aurait eu pour effet, sans l'énergique protestation de juillet, de concentrer dans les mains des fonctionnaires tout le contrôle législatif des mesures financières.

Comme on le voit, le système était complet dans toutes ses parties; tout concourait admirablement au même but; l'élévation des frais de perception, loin d'être alors un vice de l'organisation administrative, en était au contraire un perfectionnement; car ce mode permettait de *consolider* des dépenses au profit des courtisans; c'était ainsi qu'on pourvoyait à la *liste civile* des enfans perdus de l'ancienne noblesse. De même que, dans l'armée, les états-majors absorbaient la plus grande partie des allocations de crédits, et qu'au moment où les arsenaux étaient vides et les cadres déserts, le nombre des officiers allait toujours croissant, et semblait dépasser celui des soldats présens sous les drapeaux; de même aussi le chiffre des frais de perception allait toujours empiétant sur celui du produit net des impôts.

Digitized by Google

C'est à la France, telle que juillet l'a faite, à apprécier cette tendance, à examiner si elle entend la sanctionner, la perpétuer; c'est aux contribuables qu'il appartient de juger s'il leur convient de continuer, sous une forme quelconque, à être *taillés à merci* pour la plus grande édification de ceux qui à un titre quelconque veulent *conserver* les traditions de la restauration.

Nous allons aujourd'hui, en vue les principes que nous avons déjà posés, examiner les diverses branches du revenu public, dans l'ordre qu'a suivi M. le rapporteur de la commission.

CONTRIBUTION FONCIÈRE.

Tandis que tous les impôts les plus nuisibles au travail sont religieusement conservés, tandis que des surtaxes sont encore proposées par la commission des recettes, voici comment s'exprime son rapporteur, relativement à l'impôt direct :

« Les sacrifices imposés aux propriétaires se trouvent atté-
» nués : ils sont, d'ailleurs, moindres qu'autrefois; car, sous
» l'administration de M. Necker, les impositions territoriales
» s'élevaient à 190 millions, qui représentent de nos jours
» une valeur de 249 millions.

» La contribution foncière, fondée en 1790 par l'assemblée
» constituante, a été fixée à la somme de 240 millions; elle est
» portée au budget qui nous occupe pour 244,873,409 fr. en
» principal et en centimes additionnels de toute nature. L'éva-
» luation officielle du revenu net des propriétés bâties et non
» bâties s'élevant à 1,084 millions de francs, il suit que la
» quotité de l'impôt est, en principal et en centimes additionnels,
» de 14 fr. 55. c. par 100 fr. de revenu. La proportion est mo-
» dérée, et cela est juste et nécessaire..... »

Juste et nécessaire! Il faut avouer qu'une telle conclusion renverse toutes les notions que nous possédions sur la justice et sur la nécessité.

Il nous sera facile, même sur les bases posées par M. Humann,

Digitized by Google

d'établir que, tandis que les charges publiques se sont accrues dans une énorme proportion(1), les taxes qui frappent la propriété territoriale ont éprouvé une réduction considérable : la contribution foncière de 240 millions, établie en 1790, représente aujourd'hui 315 millions, d'après l'échelle de dépréciation donnée plus haut ; admettons seulement 300 millions, pour être plus rigoureux. Dans le budget de 1832 cette contribution ne figure que pour une somme de 244,873,409 fr. ; c'est donc un dégrèvement bien réel de plus de 55 millions.

Ce dégrèvement ne sera cependant point suffisamment apprécié par ceux qui n'ont point observé la décroissance qui s'est opérée depuis quarante ans dans le signe monétaire, relativement à la valeur des terres. Mais ce n'est point, ainsi que nous allons l'établir, seulement sous cette forme que la propriété s'est trouvé favorisée depuis la révolution française.

Le principal de la contribution foncière, réglé par la loi du 23 novembre 1790, était pour l'année 1791 de	240,000,000 fr.
La réunion du Comtat Venaissin à la France avait augmenté ce contingent de	959,740 fr.
La réunion de la principauté de Montbéliard l'avait aussi accru de.	251,000 fr.
	241,210,740 fr.
Il faut en retrancher la contribution des propriétés nationales qui, en 1799 et 1800, ont été déclarées non imposables.	3,590,000 fr.
Principal de la contribution foncière de 1790.	237,620,740 fr.

(1) Le budget ordinaire des dépenses de 1816 s'élevait à 490,446;349 fr., le budget ordinaire de 1832, y compris la liste civile et les crédits supplémentaires s'élève à 993,650,012; il faut déduire de cette somme 118,211,833 fr. pour frais de perception qui n'étaient point compris dans les dépenses de 1816, on trouve net 875,438,179 fr. Cela fait 78 pour cent de plus qu'en 1816.

Digitized by Google

Il n'est porté au budget de 1832 (fol. 37) que pour . . . . . 154,794,459 fr.

Dégrèvement sur le *principal* de la contribution foncière de 1790 à 1832. . . . . 82,826,281 fr.

Les modifications qui ont été produites sur l'ensemble de l'impôt foncier, par suite des centimes additionnels, seraient longues à énumérer; M. de Chabrol signale un dégrèvement de 56,804,468 fr. opéré dans une période de sept années (1).

En 1818 la contribution foncière en principal et en centimes additionnels, s'élevait à . . . . . 295,351,554 fr.

En 1832, la même contribution, y compris les centimes additionnels ordinaires, s'élève à . . . . . 244,873,409 fr.

Dégrèvement sur le *principal* et les centimes additionnels de la contribution foncière de 1818 à 1832. . . . . 50,678,145 fr.

En 1831 cette contribution s'élevait à 291,314,362 fr.

Les nécessités publiques ne sont pas moins fortes en 1832 qu'en 1831, nous ne voyons donc pas le motif de cette réduction.

Depuis 1790, et même depuis 1818, la valeur des terres et le prix des fermages se sont considérablement élevés; de nouvelles routes et de nouveaux canaux qui ont été ouverts (2),

(1) Du 17 juillet 1819 au 6 juillet 1826. Voir le rapport sur l'administration des finances; état n° 11, f° 26: ces 56,804,468 fr. se composent de 18,119,222 sur le principal (ils sont conséquemment compris dans le dégrèvement de 82 millions), et de 38,683,246 en centimes additionnels.

(2) Chaque année on réclame au budget environ 40 millions pour l'entretien ordinaire des communications; en 1832, la dépense s'élevera à 60 millions, et dans cette somme ne se trouvent point comprises les dépenses faites par les communes pour chemins vicinaux, ni par les entreprises particulières.

Digitized by Google

en facilitant l'écoulement des produits, en ont amélioré sensiblement le prix; depuis 1790 et 1818, des constructions, des défrichemens nouveaux, ont augmenté la masse des propriétés imposables; il s'ensuit dès-lors que, par une prédilection inconcevable, cette branche du revenu public a éprouvé un dégrévement considérable, alors que tous les autres impôts ont été exhaussés au-delà de toute mesure. Est-ce là de la justice distributive, et la charte, que le parti doctrinaire invoque si souvent, est-elle en cela fidèlement observée?

Afin d'établir que l'impôt foncier s'élève à 14 fr. 55 c. par 100 fr. de revenu, M. Humann prend pour base une prétendue évaluation officielle qui porte à 1,684,000,000 le revenu net des propriétés bâties et non bâties. On sait combien ces évaluations officielles sont éloignées de la vérité; car, en fait de déclaration de revenu, les contribuables ont tous la conscience facile. Si donc l'on voulait comparer le chiffre de l'impôt au revenu *réel*, nous avons la conviction qu'il ne s'éleverait guère au-delà de 10 à 11 fr. par 100 fr. (1).

Si l'on considère, en outre, qu'une part énorme dans la dépense générale de l'état profite uniquement à la propriété foncière; si l'on veut bien réfléchir ensuite que la propriété se soustrait presque entièrement à l'impôt, ou du moins qu'elle en atténue considérablement les effets à l'aide des lois sur les céréales, qui n'ont d'autre objet que d'augmenter les revenus fonciers (2), on reconnaîtra qu'à aucune époque le poids des taxes publiques n'a été plus léger pour la grande propriété. C'est cependant dans

---

(1) Nous n'entendons parler ici que de la contribution *moyenne*. Nous savons que l'impôt foncier ne peut être également réparti, et que certaines localités se trouvent très-surchargées, tandis que d'autres le sont très-peu.

(2) La charge de blé (un hectolitre $^3/_5$), première qualité, se vendait en février, 33 fr dans l'entrepôt de Marseille. La même qualité se vendait, dans la même ville, en dehors de l'entrepôt, 44 fr. C'est donc une augmentation de prix de 11 fr. sur 33, soit 33 pour cent!

Digitized by Google

de semblables circonstances que M. le baron Louis a cru devoir opérer le dégrèvement des 30 centimes additionnels, et qu'il a trouvé dans la commission une majorité docile pour y souscrire?

Du reste nous allons citer les argumens à l'aide desquels M. Humann a appuyé cette mesure, nous pensons qu'il nous sera facile de trouver dans ses propres calculs des motifs pour maintenir cette surtaxe dans les ressources publiques. Voici ses chiffres :

« Sur 10,296,693 de cotes foncières qui se paient en France, » il y en a

8,024,987	de	20 f.	et au-dessous.	
663,237	de	21	à	30
642,345	de	31	à	50
527,991	de	51	à	100
335,505	de	101	à	300
56,602	de	300	à	500
46,026	de	501	et au-dessus.	

» En analysant ces chiffres, on trouve que, sur mille » cotes :

						Maximum du revenu représentatif.		
779	sont de	20 f.	et moins.	——		137 f.	45 c.
65		21	à	30 f.		206	17
62		31	à	50		343	62
51		51	à	100		687	24
33		101	à	300		2,061	72
6		301	à	500		3,436	20
4		501	et au-dessus.				

» Ainsi, sur dix cotes, neuf et six millièmes représentent un » revenu net et annuel de 343 fr. 62 c. au *maximum*. »

Dans cette analyse, M. Humann n'a évidemmeut eu d'autre objet en vue que de prouver que la propriété étant très-divisée en France, la faible part de chaque propriétaire, dans les avantages qu'elle confère, devait exciter toute la sollicitude des législateurs. Nous prétendons, au contraire, qu'en raison de cette

Digitized by Google

grande division, on peut, on doit même, dans l'intérêt des neuf dixièmes de propriétaires sur le sort desquels M. Humann semble s'être apitoyé, maintenir pour 1832 la surtaxe imposée en 1831, à la condition, toutefois, de dégrever les impôts les plus onéreux à la production, dont le recouvrement est le plus incommode et le plus ruineux.

Sur 10 millions de cotes, dites-vous, 8 millions représentent un revenu dont le *maximum* est de 137 fr. 45 c.? Eh bien! nous prenons ce *maximum* pour base :

Sur ce revenu, l'impôt foncier s'élève, comme on l'a vu, à 20 fr.

Ces 20 fr. se composent de 14 fr. 60 c. en *principal*, et de 5 fr. 40 c. en centimes additionnels *ordinaires* (1);

En ajoutant les 30 c. additionnels *extraordinaires*, on formerait donc sur le principal de 14 fr. 60 c. une surtaxe annuelle de 4 fr. 38 c. seulement.

Si l'on va jusqu'au revenu de 343 fr. 62 c., qui représente une cote de 50 fr. (dont le principal est de 36 fr. 50 c.), les 30 c. additionnels formeront 10 fr. 95 c. de surtaxe.

Est-ce là une cause de ruine pour les contribuables, qui, comme M. Humann l'a fort bien dit, comprennent plus des neuf dixièmes des propriétaires?

Voyons maintenant quels seraient les dédommagemens :

L'impôt des boissons s'élève, pour un ménage de cinq personnes, de 20 à 25 fr. par an, soit 22 fr. 50 c., et il produit net à l'état 52 millions. Si, à l'aide du maintien des 30 c. additionnels, qui s'élèvent à 46 millions 438,808 fr., on supprimait cet impôt, *sur dix cotes foncières, neuf et six millièmes*, c'est-à-dire, plus des *neuf dixièmes* des contribuables fonciers, y trou-

(1) La contribution foncière se compose, d'après le budget de 1832, d'une somme fixe en principal, et de 37 cent. additionnels *ordinaires*; ces deux élémens de la contribution sont dans le rapport sur 100 : de 73 pour le principal, et de 27 pour les centimes additionnels.

Digitized by Google

veraient un bénéfice relativement très-fort, puisqu'ils seraient dégrevés de 22 fr. 50 c. et qu'ils n'éprouveraient qu'une surtaxe de 10 fr. 95. En récapitulant ces chiffres, on trouve d'une part que la côte foncière de 50 fr. se serait élevée à . . . 60 fr. 95 c.
D'une autre part le contribuable qui la paie aurait été dégrevé sur l'impôt des boissons de . . . . 22 fr. 50 c.

Au lieu donc de 50 fr., il ne paierait plus en réalité que . . . . . 38 fr. 45 c.

Il aurait ainsi éprouvé une économie de *vingt-trois pour cent!*

Nous n'avons point ici tenu compte encore du bénéfice qui résulterait pour un très-grand nombre de propriétaires de la vente de leurs produits.

Qu'on cesse donc d'invoquer en faveur du maintien du *statu quo* financier l'intérêt de la petite propriété, voire même de la moyenne ; car évidemment si une mesure peut leur être favorable, c'est bien certainement la suppression de l'impôt des boissons et son remplacement sur les centimes additionnels de la contribution foncière.

Nous avons parlé d'une réduction de 23 pour cent sur le chiffre de l'impôt représenté par plus de neuf millions de cotes (1); sur ce nombre, ce n'est évidemment encore que des cotes les plus élevées que nous avons entendu parler ; car, sur ces 9,330,569 cotes, il y en a depuis 1 franc jusqu'à 50 francs, et, comme on l'a vu plus haut, ces dernières sont en très-faible quantité ; il suit dès lors qu'au fur et à mesure que le chiffre de la cote est plus faible, la réduction qui résulte de la substitution est relativement plus considérable, et qu'au lieu de 23 pour cent d'économie, il y a, dans le plus grand nombre de cas, une économie de cent, deux cents, et même trois cents pour cent.

(1) Le chiffre exact des cotes de 50 fr. et *au-dessous* est de 9,330569 sur un total de 10,296,693, c'est donc 906 cotes sur 1000.

Digitized by Google

Les seuls intérêts que le maintien des 30 centimes additionnels blesserait en apparence sont donc uniquement ceux de la grande propriété ; nous disons en apparence ; car il est évident que l'amélioration qui, par suite de cette mesure, pourrait s'effectuer dans la culture des terres, et la plus grande chance de tranquillité intérieure, qui en serait la conséquence nécessaire, serait de nature à les dédommager de ces légers sacrifices ! Du reste on a toujours à la bouche les mots de patriotisme, de dévouement, de sympathies pour les souffrances populaires ; il faudrait cependant bien songer à prouver par des *actes* la sincérité de ces sentimens. Et qui mieux que les classes favorisées des avantages sociaux peuvent le faire ?

CONTRIBUTION PERSONNELLE ET MOBILIÈRE.

Lorsque M. Humann a examiné dans son rapport la question des sels, pour résister aux réclamations des contribuables, il s'est écrié : « Si jamais de telles concessions étaient faites à la » voix populaire, c'est alors que l'anarchie triomphante ruine- » rait notre avenir, et nous entraînerait rapidement à la sub- » version de l'ordre social. » Comment se fait-il qu'après avoir reconnu les avantages de l'impôt de *quotité*, et avoir dit qu'il avait « été proscrit, mais non jugé, » il ait proposé « d'ajourner » ce changement à des tems plus calmes, et de revenir à l'impôt » de *répartition*? » On est inébranlable dans la question du sel, souple pour l'impôt de quotité ; pourquoi tant de jactance d'un côté et tant de soumission de l'autre?

La conversion des taxes personnelles en impôt de quotité fut un progrès ; mais la loi du 30 mars 1831 a fait de ce principe, bon en lui-même, une mauvaise application ; les motifs des réclamations qui se sont élevées sur tous les points de la France sont faciles à expliquer.

Digitized by Google

En 1830, les contributions personnelle et mobilière réunies, s'élevaient à . . . . . 35,580,793 fr.
La loi du 30 mars les a portées en 1831 à 58,355,000

Augmentation en 1831 . . 22,774,207

Or il a fallu que, soit par l'impôt de quotité, soit par l'impôt de répartition, ces 22 à 23 millions pussent se trouver quelque part.

Le budget de 1832 élevait ces deux contributions à 65,065,000 fr.; la commission les a réduites à 50,965,000 fr.; c'est encore 15,384,207 fr. de plus qu'en 1830; la cause du mal n'est donc qu'atténuée, mais elle subsiste toujours.

Le vice de la loi n'est cependant point là; car cet impôt peut produire 50 à 60 millions et même plus, s'il est bien assis; mais il n'en est point ainsi : l'impôt de quotité, tel que l'a fait la loi du 30 mars 1831, prélève sur chaque personne exerçant un état : 1° un droit fixe égal à trois journées de travail; 2° une taxe proportionnelle sur le prix du loyer.

La fixation du prix de la journée de travail étant la même pour tous, pour le banquier opulent comme pour son obscur garçon de caisse; ce n'était plus là une taxe de quotité, mais bien une véritable capitation. La première modification à introduire dans la loi devait donc être de faire disparaître cette choquante anomalie; loin de le faire, on a maintenu cette base dans la réforme qui a été proposée par la commission.

La taxe proportionnelle sur les loyers avait pour objet d'atteindre les revenus mobiliers qui échappent à l'appréciation de l'impôt, le prix du loyer étant le signe le plus saisissable du revenu. Or, cet avantage disparaît dans l'impôt de répartition, qui laisse la porte ouverte à tout l'arbitraire, à toute la partialité des répartiteurs. Pour atteindre son but, *l'impôt personnel et mobilier doit donc être impôt de quotité;* mais pour pouvoir s'appliquer d'une manière équitable, il ne suffit point qu'il soit *proportionnel*, il faut encore qu'il soit *progressif*. Pour saisir le re-

Digitized by Google

venu, la taxe doit être relativement plus forte sur les loyers de luxe que sur les loyers inférieurs ; car il faut un logis à celui-là même qui est misérable, qui ne gagne que juste ce qu'il faut pour subvenir à une chétive existence et qui ne peut rien ou presque rien payer à l'état. Nous aurons occasion de parler plus bas de ces taxes, à l'occasion de l'impôt des patentes.

CONTRIBUTION DES PORTES ET FENÊTRES.

On vient de voir que la commission avait modifié l'impôt de quotité, quant à l'impôt personnel, elle en a fait de même quant à celui des portes et fenêtres : en cela elle a bien fait; car il est impossible d'établir une taxe de quotité sur cette dernière contribution, puisque les *unités*, qui servent de bases à la taxe, ne peuvent point être égales. Afin d'arriver à une *répartition* plus équitable de cet impôt, la commission a établi une échelle de droits, qui différencie la taxe en raison et du nombre des ouvertures de chaque maison et de la population des villes; c'est là sans doute une amélioration dont profitera la classe peu aisée ; mais, dans la même ville, toutes les ouvertures n'ont point la même valeur; et, par exemple, à étage égal, la fenêtre d'une maison située rue de Rivoli, ou bien quai Voltaire, ne peut être, sans injustice, taxée au même prix (1 franc 80 centimes) que celle d'une maison du quartier Saint-Marceau, ou de l'une des rues étroites qui avoisinent l'ex-archevêché. Nous ne concevons point, en outre, quelle est la monomanie fiscale qui a fait maintenir une taxe, minime à la vérité (30 cent.), sur les maisons qui n'ont qu'UNE *seule* ouverture, c'est-à-dire une porte et point de fenêtre.

Quoiqu'il en soit de ces incohérences et de ces demi-mesures, nous devons citer avec éloges la conclusion de M. Humann : « L'impôt (celui des portes et fenêtres), malgré cette amélioration, présentera encore des inégalités et des inconvéniens. » Comme il n'est au fond qu'une addition à la contribution fon-

Digitized by Google

» cière de la propriété bâtie, il vaudrait mieux l'asseoir, comme » celle-ci, sur le revenu net; ce mode aurait l'avantage de le » proportionner avec la valeur de la matière imposable et avec » les facultés qu'elle présuppose. » Nous adoptons cette modification; mais pourquoi la commission ne l'a-t-elle pas immédiatement proposée? Quel funeste esprit de routine vient donc présider à l'examen des lois de finance?

PATENTES.

C'est encore la même antipathie contre toute innovation qui a fait maintenir les taxes des patentes sur les bases qu'a posées la loi de brumaire an VII. Le premier impôt des patentes a été, comme l'a fort bien dit M. Humann, substitué, en 1791, aux droits de maîtrise et de jurande; mais à cette époque l'industrie sortait à peine de l'esclavage dans lequel l'organisation féodale l'avait tenue; les travailleurs n'avaient point acquis dans la société la haute importance à laquelle ils ont droit aujourd'hui. Vivre sans rien faire était ce que par tradition, par habitude, on appelait, à une époque très-voisine de la révolution française, vivre noblement. Depuis lors, les idées de 89 ont passé dans nos mœurs; les vilains ont conquis sur les seigneurs châtelains de véritables titres de noblesse : le travail seul est généralement honoré!

Comment se fait-il que les progrès de la morale publique ne se soient point introduits dans la loi? A quel titre frappe-t-on l'industrie de taxes exorbitantes, alors qu'on traite avec tant de ménagement les gens vivant de leur revenu? L'homme qui travaille n'est-il point le plus utile à la société? Ces vérités sont aujourd'hui cependant assez vulgaires; elles ont même trouvé place dans le rapport de M. Humann: « La richesse d'un état, a-t-il » dit, est dans les élémens du travail; aussitôt que le travail lui » manque, la misère l'envahit. » Or, puisque vous rendez justice à cette source féconde de la prospérité publique, il faut lui ac-

Digitized by Google

corder, sinon des avantages dans la répartition des charges, du moins les bienfaits de l'égalité.

Nous pensons en conséquence que, par l'application de ce principe, les taxes personnelles, mobilières et des patentes, telles qu'elles existent aujourd'hui, devraient être supprimées, et qu'un seul droit proportionnel *progressif* devrait leur être substitué; ce droit devrait avoir pour base le loyer (1), *sans distinction de professions;* la loi aurait à fixer la quotité de l'impôt, qui devrait être variable selon la population des villes, et dans chaque ville selon l'importance du loyer, de manière à ce que la base de l'impôt serait relativement d'autant plus élevée que le prix du loyer serait plus fort.

Actuellement, l'impôt des patentes se compose d'un droit fixe, variable selon la nature des professions; puis d'un droit proportionnel de 10 fr. par 100 fr. sur le prix des loyers, sans distinction pour l'importance des villes ni pour la progression des loyers. Si l'on compare cette lourde charge à la modicité des

---

(1) Pour les villes de 80,000 ames et au-dessus, par exemple, l'échelle des droits pourrait être ainsi établie (personnel, mobilier et patentes réunis) :

Pour un loyer de	500 fr.	et au-dessous,	4 fr.	par 100 fr. de loyer.
	501 à	1,000 fr.	5	
	1,001 à	1,500	6	
	1,501 à	2,000	7	
	2,001 à	3,000	8	
	3,001 à	4,000	9	
	4,001 à	5,000	10	
	5,001 à	6,000	11	
	6,001 à	7,000	12	
	7,001 à	8,000	13	
	8,000 à	10,000	14	
	10,001	et au-dessus	15	

Dans les villes de 60 à 80 mille ames, la progression devrait commencer à 400 fr.; dans celles de 40 à 60 mille, à 300, etc. On conçoit que nous ne donnons ces bases que pour traduire notre pensée en chiffres; dans l'application, elles sont susceptibles d'éprouver de grandes modifications.

Digitized by Google

taxes mobilières actuelles, on trouvera que l'industrie n'a point encore conquis, dans la loi de finance, toute la valeur sociale qu'elle mérite.

ENREGISTREMENT.

Cet impôt a fourni à M. le rapporteur l'occasion d'exprimer ses vues sur la propriété, qu'il n'a toutefois envisagée que sous le rapport de sa transmission ; l'enregistrement ne lui est dès lors apparu que comme appendice, comme constatation de ce droit.

La transmission de la propriété est effectivement un fait très-grave dans la constitution des sociétés, et son importance a été tellement sentie, que l'État est toujours intervenu pour régler le mode en vertu duquel elle s'effectue, et pour lui faire éprouver les modifications qui ont été successivement réclamées par les progrès de la civilisation et par les nécessités sociales. Le droit de transmission a donc toujours été placé sous la protection de la loi civile, et par cela même il a dû subir les diverses transformations que cette loi a éprouvées.

Mais l'enregistrement n'a point seulement pour objet, ainsi que M. Humann veut bien le dire, « d'imprimer aux actes de la » vie civile, et aux contrats qui dérivent de la propriété, un ca- » ractère de régularité inaltérable ; » car la transmission des propriétés mobilières est tout aussi importante que celle des propriétés immobilières, et cependant celle-ci est seule assujétie à la formalité de l'enregistrement (1) : il doit donc y avoir dans

(1) Il n'est ici question que des transmissions qui résultent des ventes ; notre distinction subsiste toutefois quant aux transmissions par contrats de mariage ou par décès ; car si l'on consulte le tableau annexé au rapport de M. Humann, on verra que, sur les donations et sur les successions, les droits sur les immeubles sont *doubles* et même *triples* relativement à ceux qui frappent les objets mobiliers ; cette différence de droits fortifie les raisons que nous donnons pour expliquer l'impôt de l'enregistrement.

Digitized by Google

l'enregistrement une question que M. Humann n'a point envisagée. Nous allons y suppléer.

Toute richesse est le fruit du travail humain; la propriété territoriale a seule une autre origine; il y a quelque chose en elle que l'homme n'a point créé, et dont la possession dérive du droit du premier occupant, ou bien du droit de conquête. Que le législateur en ait conscience ou non, l'enregistrement n'intervient dans toutes les mutations que la propriété éprouve, que pour prélever, au profit de la société, une part dans les avantages que confère la possession du sol.

Cette donnée incontestable une fois posée, il sera facile de justifier les augmentations de droits que la commission a proposées sur les mutations par décès et sur les donations entre-vifs, ainsi que l'établissement de nouveaux droits sur les mutations de certains offices publics (1); la législation constate par là que, si la société a fait, au profit de quelques-uns de ses membres, l'abandon d'un droit avantageux, elle ne s'est point, pour cela, dessaisie du droit de contrôle dans l'intérêt de tous. Il ne ressort point du rapport de M. Humann que ce soit sur un semblable principe que les modifications de la commission aient été basées; cela ne prouve qu'une chose, c'est qu'on frappe quelquefois juste à son insu.

Le tableau des mutations entre collatéraux et entre personnes non parentes, qui se trouve imprimé à la suite du rapport de la commission, offre des résultats curieux, qu'il est utile de résumer. On y trouve qu'en France, en 1830, les mutations (meubles et immeubles) qui ont été effectuées par suite de décès ou ou par donations ont été :

(1) Les charges de notaires, de courtiers, d'huissiers, etc.

Digitized by Google

Entre frères et sœurs, oncles et tantes, neveux et nièces. . . .	Par donations.	16,315,402 fr.
	Par décès. . . .	191,892,555
Entre grands-oncles et grandes-tantes, petits-neveux et petites-nièces, cousins germains. . .	Par donations.	2,719,233
	Par décès. . . .	31,982,093
Entre parens au-delà du 4° degré et jusqu'au 12°.	Par donations.	2,719,233
	Par décès. . .	319,82,092
Entre personnes non parentes.	Par donations.	10,672,736
	Par décès. . . .	40,665,257
Total des mutations entre collatéraux et entre personnes non parentes.		328,948,501 fr.
En ligne directe, les mutations par donations s'élèvent, par année, à environ.		430,000,000
Les mutations par décès, également en ligne directe, à environ.		950,000,000
Total, par année, des mutations en ligne directe.		1,380,000,000 fr.

Lorsqu'on examine attentivement ces résultats, on peut apprécier à quel point sont faibles les liens de parenté au-delà du quatrième degré et jusqu'au douzième, puisque les mutations qui en ont été la conséquence ont été de beaucoup inférieures (34 millions 701 mille 325 fr) à celles qui ont été effectuées au profit de personnes non parentes (51,357,993 fr.), nonobstant l'aggravation de droits qui frappent ces dernières. On en doit conclure qu'on pourrait élever, plus que ne l'a fait la commission, les droits de mutation au-delà du quatrième degré, et qu'on pourrait avec justice élever progressivement ce droit au fur et à mesure que les liens de parenté deviennent plus éloignés (1).

Quant aux droits de mutation de certains offices, tels que les

(1) La commission a proposé un droit de 8 pour 100 sur les mutations au-delà du quatrième degré; nous pensons par exemple que le droit devrait être pour le cinquième degré de 10 pour 100; pour le sixième de 11 pour 100; pour le septième de 12 pour 100, etc., en augmentant de 1 pour 100 jusqu'au douzième.

Digitized by Google

charges de notaires, d'agens de change, de courtiers de commerce, d'huissiers, avoués, commissaires-priseurs, greffiers, gardes du commerce, etc., nous pensons que le droit devrait porter sur le prix vénal de la charge, et non sur celui du cautionnement; car c'est la charge seule qui se vend; le cautionnement n'est qu'une garantie également exigée de tous les titulaires, il est toujours en dehors du prix de la chose qui est vendue.

TIMBRE.

M. le rapporteur n'a fait qu'indiquer le droit du timbre, il ne s'en est point du reste occupé. Nous n'imiterons point son silence.

Le timbre des effets de commerce est un impôt qui a pour but d'atteindre la circulation des capitaux ; cet impôt est d'une perception facile; toutefois, le maintien de la surtaxe de deux cinquièmes, établie en 1816, fait qu'il ne rend point tout ce qu'il est susceptible de produire. Le timbre était primitivement de 50 c., il est aujourd'hui de 70 c. par 1000 fr. L'élévation de cette taxe, loin de produire un accroissement correspondant dans les revenus du trésor, doit le réduire au contraire dans une forte proportion, en provoquant l'émission des effets sur papier non timbré. En réduisant le prix du timbre à 50 c., et même à 40 c. par 1000 fr., on arriverait nécessairement à obtenir un revenu plus élevé, et en même tems à répartir cet impôt d'une manière plus équitable et plus morale. D'après ce qui ce passe aujourd'hui, ceux qui s'affranchissent du timbre (et le nombre en est considérable) ne le font qu'au préjudice de ceux qui le paient, et ils commettent, sans s'en douter, un acte illégal, frauduleux même, et qu'on peut assimiler à la contrebande : car lorsqu'un impôt est exigible pour quelques-uns, il doit l'être pour tous. Cet inconvénient pourrait donc être évité par la réduction de la taxe et par l'établissement d'une amende qui porterait sur *chacun* des endosseurs, amende qui serait progressive en raison des cas de récidive.

Digitized by Google

Nous dirons peu de chose du timbre des journaux ; cet impôt a bien le nom et la forme de celui dont nous venons de nous occuper, mais il est d'une nature différente ; il frappe brutalement les produits d'une industrie importante, et il a uniquement pour objet de restreindre l'émission de la pensée par la presse : c'est une des anomalies que la charte-vérité a religieusement conservées.

FORÊTS.

Une baisse dans le prix du bois, résultant de la fabrication du fer à la houille, a réduit le revenu des forêts de l'état de 24 millions à 18 ; M. Humann établit, par des calculs exacts, que ce produit ne s'élève point à 2 1/2 p. 100 de la valeur dès bois : il pense dès lors avec raison que l'aliénation des forêts serait avantageuse sous le rapport financier, puisque l'état est dans le cas d'emprunter à plus de 5 p. 100. Cette opération a été souvent conseillée, et on n'a point jusqu'à présent tenu compte de cet avis.

Il est encore une autre opération qui offrirait des avantages : les biens des communes pourraient être vendus et le produit en être converti en rentes sur l'état. Napoléon avait commencé une opération semblable, mais à cette époque on s'y était mal pris et les intérêts des communes avaient été sacrifiés. Dans les circonstances actuelles, cette mesure serait très-importante, en ce qu'elle rendrait à l'agriculture une grande quantité de terres qui sont aujourd'hui à peu près incultes, ou qui du moins sont fort mal administrées. La gestion des biens communaux s'en trouverait simplifiée, car rien n'est plus facile à gérer qu'une inscription sur le grand-livre. Les sommes qui proviendraient de la vente des biens dont il est ici question étant destinées à racheter à la bourse des rentes au cours du jour, cela pourrait remplacer les rachats de la caisse d'amortissement, et tranquilliser ainsi ceux qui sont convaincus, en théorie, de l'absurdité de cette institu-

Digitized by Google

tion, mais qui redoutent, dans la pratique, les conséquences qui pourraient résulter de la suppression de ce prétendu véhicule du crédit public. La vente des biens des communes aurait encore l'avantage d'établir un lien plus étroit entre le centre de l'état et les localités les plus éloignées; ce serait là de la centralisation, mais de la centralisation bien entendue.

ÉMILE PEREIRE.

Digitized by Google

SCIENCES.

Histoire Naturelle.

DERNIÈRES PAGES DE GOETHE.

EXPLIQUANT A L'ALLEMAGNE LES SUJETS DE PHILOSOPHIE NATURELLE CONTROVERSÉS AU SEIN DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE PARIS (1).

Je ne juge pas, je raconte. C'est par cette parole de Montaigne que j'ai terminé un article destiné à faire connaître à l'Allemagne l'ouvrage de M. Geoffroy-Saint-Hilaire, intitulé : *Principes de philosophie zoologique.* Cette analyse avait pour objet de faire apprécier la forme et la substance du livre ; aujourd'hui qu'il va s'agir du caractère et de la portée des idées émises par les principaux naturalistes français, je crois devoir d'abord indiquer le point de vue d'après lequel je veux moi-même être jugé.

Et pour cela je m'applique la remarque suivante d'un écrivain

(1) Goethe, qui avait consacré une partie de sa jeunesse à l'étude des grands phénomènes de la nature, était revenu à cette occupation savante dans les dernières années de sa vie. L'importante discussion qui s'éleva à l'Institut, au mois de mars 1830, excita vivement son intérêt : il en rendit compte dans les *Annales de critique scientifique* de la même année, et son travail fut reproduit en français dans la *Revue médicale* et dans les *Annales des sciences naturelles*. Cependant un point du débat l'avait blessé, c'était une attaque dirigée contre les *philosophes de la nature*. « Je saurai, dit-il, dans un ouvrage spécial établir la *pieuse innocence* de leurs sentimens. » Telle a été sans doute la pensée de Goethe en commençant ce nouvel article, ouvrage de ses derniers jours, qui fut publié par les *Annales de critique scientifique* au moment même de sa mort (mars 1832). Laissant de côté son ressentiment, il se trouve amené à y discuter lui-même la question scientifique sous son point de vue le plus général. — Nous devons la traduction de ce morceau à M. Bothlingk.

Digitized by Google

français, qui exprime parfaitement et brièvement ce que je désire faire entendre :

« C'est le fait des hommes de génie de se distinguer par une » manière particulière de présenter leurs idées ; ils commencent » par parler d'eux-mêmes, ne pouvant qu'à regret se détacher » de leur personnalité ; ainsi ils insistent sur les résultats de » leurs propres découvertes parce qu'ils éprouvent en premier » lieu le besoin de raconter quand, où, et comment les réflexions » qui ont eu ces résultats pour objet leur sont venues à l'esprit. »

Qu'on veuille bien maintenant me permettre de traiter ici, selon le sens de ces paroles, c'est-à-dire librement et sans autre préambule, l'histoire des sciences auxquelles j'ai consacré tant de méditations et d'années, et de le faire dans un ordre chronologique, correspondant à la série des époques de ma vie.

Je vais donc raconter de quelle manière les sciences naturelles m'ont successivement impressionné ; impressions qui furent vagues d'abord, et qui depuis sont devenues profondes.

C'est précisément dans l'année de ma naissance (1749) que le comte de Buffon publia le premier volume de son *Histoire naturelle*, ouvrage qui fit une grande sensation en Allemagne, mes compatriotes étant alors dominés jusqu'à l'enthousiasme par les idées françaises. Les autres volumes se suivirent d'année en année, en sorte que l'intérêt de cet ouvrage croissait en même tems qu'il m'arrivait à moi de grandir dans la vie intellectuelle ; toutefois ce fut sans que je donnasse au nom de ce grand homme plus d'attention qu'à ceux de ses illustres contemporains.

Le comte de Buffon naquit en 1707. Ce génie supérieur réunissait, aux avantages d'un coup d'œil d'aigle et des plus lumineuses conceptions, toutes les jouissances d'une existence parfaitement heureuse ; c'était un homme de société et de plaisir, qui voulait séduire les esprits tout en les instruisant. Il peint plutôt qu'il ne décrit ; il traite des animaux en insistant particulièrement sur leurs rapports de tous genres avec l'homme, et c'est dans ce but qu'il commence par l'histoire des espèces domesti-

Digitized by Google

ques : il a mis à contribution tout ce qui était connu de son tems, se servant aussi bien du travail des naturalistes qui l'avaient précédé, que des relations des voyageurs.

Vivant à Paris, dans ce grand centre de lumières et de sciences, devenu l'intendant du cabinet du roi, riche, homme de bonnes manières, revêtu du titre de comte, il ne lui fut pas difficile de se rendre agréable à ses rivaux et de charmer ses lecteurs.

Dans cette position heureuse et élevée, il sut dominer les nombreux élémens de savoir dont il était entouré, embrasser dans leur ensemble les formes diverses des animaux soumis à son observation. Et cependant il céda d'abord lui-même à l'impression qui nous frappe tous à une première vue. « Les bras de l'homme, dit-il, ne ressemblent point aux jambes de devant des quadrupèdes, non plus qu'aux ailes des oiseaux. » Buffon parlait alors comme le vulgaire qui ne fait attention qu'à l'aspect extérieur, et caractérise toute chose selon qu'il en est lui-même affecté.

Mais, par la réflexion, la pensée du naturaliste français se développa et lui dicta ces mots remarquables : « Il existe un dessein primitif et général qu'on peut suivre très-loin (1). » Voilà le comte de Buffon établissant cette fois ce qui doit devenir la maxime fondamentale de l'histoire naturelle comparée.

Qu'on nous pardonne ces observations presque téméraires quand il s'agit d'un homme d'un tel mérite; mais nous avons voulu faire voir par elles qu'au milieu des innombrables spécialités qu'il aborde ce grand écrivain ne méconnaît jamais les généralités de son sujet. En parcourant ses ouvrages, on voit qu'il avait le sentiment de tous les hauts problèmes dont l'histoire naturelle s'occupe aujourd'hui; et mieux, qu'il cherchait sérieusement à les résoudre. Bien qu'il ne l'ait pas toujours fait avec bonheur, le respect que nous professons pour ce grand naturaliste ne peut en

(1) Animaux domestiques. Description de l'âne.

Digitized by Google

être affaibli, puisque tant d'autres, venus plus tard, en sont encore au point de se méprendre sur de pareilles questions : nous avouerons enfin que, lorsqu'il voulait s'élever aux plus hautes abstractions de la science, il y parvenait trop aisément en donnant carrière à son imagination, de telle sorte que le plus souvent alors il n'obtenait l'approbation de la multitude qu'en abandonnant le terrein de la science pour se porter sur celui de la rhétorique.

Le comte de Buffon, ayant été nommé administrateur en chef du Jardin royal des Plantes, considéra cette position comme un motif pour lui de se consacrer tout entier à l'histoire naturelle. Les matériaux qu'il avait sous les yeux et la tendance de son esprit le conduisirent à des études d'ensemble, à des généralités dans lesquelles les relations des animaux avec l'homme jouent le premier rôle. Mais, quant aux détails, sentant le besoin d'un aide, il appela à lui Daubenton, médecin agronome, lequel demeurait près de sa campagne.

Daubenton considère les choses sous une face tout opposée; c'est un anatomiste exact et pénétrant. La science des faits lui est infiniment redevable; mais il se concentre tellement dans des observations de détail, que souvent elles l'arrêtent au moment où il rapproche les points les plus analogues entre eux.

Malheureusement la différence d'esprit qui caractérisait ces deux savans tendait à leur désunion, et finit par l'opérer sans retour. Il est inutile de dire ici comment elle eut lieu. Il suffit de rappeler que c'est à partir de 1768 que Daubenton cessa de contribuer au grand ouvrage de *l'Histoire naturelle*. Après la mort de Buffon, qui arriva en avril 1788, Daubenton, presque aussi âgé que lui, hérita de sa position au Jardin du Roi : à son tour il eut besoin d'un aide, et le trouva en 1793, dans Geoffroy-Saint-Hilaire, lequel réclama de même et obtint l'année suivante de se faire adjoindre Cuvier comme collaborateur.

Alors répétition des mêmes événemens. Car il est remarquable qu'entre ces deux célèbres naturalistes surgit un principe de

Digitized by Google

désaccord analogue à celui qui séparait Buffon et Daubenton, quoique s'exerçant dans une sphère plus élevée.

Cuvier en effet s'arrête comme Daubenton sur les détails, mais non pas avec la sécheresse de son prédécesseur; il y apporte une tout autre puissance d'ordre et de système qui donne à ses aperçus plus de portée, et lui fait trouver une méthode d'exposition plus scientifique. De son côté, Geoffroy, avec ses idées arrêtées, cherche à pénétrer la raison de l'universalité des choses; et, de même que Buffon, mais non plus avec cette extrême réserve qui s'en tient à ce qu'on peut saisir actuellement et embrasser du point de vue le plus général, Geoffroy, dis-je, entreprend la recherche des faits nécessaires et contingens, se livrant à une sorte de prévision sur ce que l'avenir est appelé à développer.

Entre ces deux amis fermenta long-tems un levain de dissentiment préparé par leurs manières de voir si opposées; mais des connaissances plus étendues, des convenances mieux observées et surtout un sentiment prolongé d'estime réciproque en suspendirent la manifestation pendant bien des années, jusqu'à ce qu'enfin, sur le plus léger incident, il vint à éclater, par une explosion violente, ainsi qu'il arrive à la détonation d'une bouteille de Leyde fortement électrisée.

Continuons à fixer nos idées sur ces quatre chefs d'école, dont les noms sont si souvent mentionnés dans les fastes de la science, et que nous ne nous ferons pas faute nous-mêmes de rappeler, sans craindre l'inconvénient des répétitions; car, sans vouloir diminuer en rien le mérite de leurs émules, ils brillent au premier rang, comme les fondateurs, ou tout au moins comme les promoteurs des règles sur lesquelles se fonde l'histoire naturelle (*des animaux*), devenue ainsi par eux une science française. De leurs efforts mutuels proviennent en effet tant d'utiles perfectionnemens, d'additions, de rectifications, soit qu'ils aient combiné ensemble, soit qu'ils aient employé successivement les moyens synthétiques ou analytiques, qu'il y a justice à reconnaître que la science leur doit les plus importans de ses progrès.

Digitized by Google

Ainsi Buffon se plaît au spectacle des diversités pour les embrasser dans leur ensemble et pour montrer les rapports qui joignent toutes les parties de l'univers.

Daubenton, retranché dans les travaux de l'anatomiste, est continuellement occupé à séparer et distinguer, se gardant soigneusement d'assimiler un fait qu'il a découvert à un autre précédemment connu; il a pour ainsi dire mission d'exposer chaque forme à la suite de l'autre, il analyse ou décrit chaque chose séparément.

Cuvier opère de même, mais avec plus de liberté et plus de maturité. Il est doué au plus haut degré du talent d'observer, de comparer, de classer les innombrables détails de l'histoire naturelle. Il témoigne tout autant d'éloignement que Daubenton pour une marche plus rationnelle. Ce n'est pas qu'une méthode plus élevée lui manque; mais il l'emploie, ou sans le savoir et le vouloir, ou quand une solution agrée à son esprit; si donc il reproduit le plus ordinairement les conditions de spécialité propres à Daubenton, c'est avec un jugement plus étendu et plus philosophique.

Nous pouvons de même dire de Geoffroy qu'il rappelle Buffon par une semblable analogie, lorsqu'il admet la grande synthèse du *monde empirique*, et qu'en même tems il se rend attentif à toutes les apparences des corps pour en faire des caractères distinctifs. Geoffroy se rapproche de la grande et abstraite *unité* que Buffon n'avait que pressentie; il ne s'en effraie pas, et la posant au contraire comme un fait nécessaire, il explique ainsi toutes les dérivations d'une seule forme principale. Peut-être n'existe-t-il pas dans l'histoire des sciences un second exemple d'un aussi singulier concours de circonstances; savoir, que dans la même ville, dans le même établissement, sous l'empire des mêmes devoirs, au milieu de fonctions, de considérations et d'objets de même nature, une science ait été si longuement traversée et en même tems si utilement servie par d'aussi continuelles oppositions; qu'elle se soit enfin perfectionnée par les soins d'hommes

Digitized by Google

aussi marquans, sans qu'aucun d'eux, cédant à la séduction, ait été amené à une communauté de travail. En présence du spectacle un et invariable de l'univers, ces esprits aussi consciencieux que réfléchis, mus par des impressions différentes, se sont déclarés en complète opposition, et ce résultat néanmoins n'a été que profitable à la science.

Après cette expérience, voudrait-on prétendre que *séparer* et *réunir* sont les deux principales nécessités de l'humanité, les deux grandes tendances imposées à notre nature? Mais ne ferait-on pas mieux de dire que, bon gré, mal gré, nous sommes continuellement portés du général au particulier et ramenés ensuite des détails à l'ensemble? De même que dans le phénomène physiologique de l'inspiration et de l'expiration, la vie intellectuelle se nourrit d'un nombre considérable de faits particuliers qu'elle aspire, et qu'elle exhale comme par un souffle en idées liées, en propositions générales et lumineuses.

Laissons ces abstractions pour y revenir bientôt : c'est le moment de parler de quelques savans qui, vers la fin du dernier siècle, ont pris aussi une grande part au mouvement philosophique imprimé de nos jours aux sciences naturelles.

Pierre Camper était doué à la fois du génie d'observation et de l'esprit de combinaison; dessinateur aussi exercé que correct, son crayon fixait sa pensée avec un rare bonheur et la rendait visible. On s'accorde à lui accorder un très-grand mérite. Je me bornerai à rappeler ici sa théorie de la ligne faciale, au moyen de laquelle il a imaginé de mesurer la saillie du front, laquelle traduit, par son rapport avec le volume du cerveau, le degré d'aptitude de cet organe aux fonctions de l'intelligence.

Geoffroy lui rend ce magnifique témoignage dans une note de sa *Philosophie zoologique* (p. 149) : « Le plus grand anato-» miste de cette époque (1778) est le célèbre Camper : esprit » vaste, aussi cultivé que réfléchi, il avait, sur les anomalies des » systèmes organiques, un sentiment si vif et si profond, qu'il » recherchait avec prédilection tous les cas extraordinaires :

Digitized by Google

» il n'y voyait qu'un sujet de problèmes, qu'une occasion d'exer-» cer sa sagacité, ainsi employée à ramener de prétendues ano-» malies à la règle. »

Bien d'autres noms pourraient ici figurer encore si nous ne devions craindre de nous étendre au-delà des limites d'une simple notice. Saisissons toutefois cette occasion de faire observer qu'il n'est, pour bien comprendre l'état conditionnel de l'organisation et la valeur des règles qui y sont appliquées, d'autre méthode que celle indiquée dans les lignes précédentes, car si nous nous bornons à observer les cas réguliers, nous n'en pouvons tirer que cette conclusion : cela est bien, cela fut ainsi dans tous les tems, et il en sera toujours de même. S'il nous arrive, au contraire, d'examiner des cas de déviations, des altérations de la structure ordinaire, ce que l'on range enfin dans la catégorie des monstruosités, c'est alors que la règle se présente à nous avec son caractère immuable et éternel, mais en même tems vivante et par conséquent modifiante; si les êtres organisés nous semblent frappés de difformités, c'est sans sortir pour cela des lois qui président à leur développement : tout désordre apparent tient à des influences étrangères, dont les conditions virtuelles de la règle non-seulement s'accommodent, mais que de plus elles gouvernent souverainement.

Samuel-Thomas Soemmering marcha sur les traces de Camper; c'était une intelligence vive, également douée de la faculté d'observer et de celle de réfléchir. Il est devenu célèbre par ses travaux sur le cerveau, et son idée si judicieuse, que dans le volume prédominant de cet organe sur tous les autres réside le principal caractère anatomique de l'homme. Sa découverte d'un point jaune au centre de la rétine, et d'autres recherches sur la structure de l'œil et de l'oreille, témoignent à la fois et de la finesse de son scalpel et de sa rare sagacité. Son ardeur pour la science éclatait dans sa conversation et sa correspondance : un fait nouveau, un nouvel aperçu le jetaient dans le ravissement; rien ne frappait sa vue dont il ne voulût absolument prendre aussitôt connaissance.

Digitized by Google

Jean-Henri Merk, intendant militaire dans le duché de Hesse-Darmstadt, mérite à tous égards d'être ici mentionné : son activité d'esprit, que n'atteste cependant pas l'importance de ses ouvrages, en avait fait un amateur infatigable de la science. Il s'est aussi occupé d'anatomie comparée, y appliquant un talent de dessin très distingué. Mais ce qui le recommande surtout, ce sont ses observations sur les fossiles, principalement sur ceux du bassin du Rhin; il en rassembla une collection des plus complètes. Cette collection passa après sa mort dans le musée du grand-duc de Hesse, où elle est présentement confiée aux soins du savant Schleiremacher.

Me permettrai-je maintenant de parler de moi en ce lieu? Oui, je le ferai, ne serait-ce que pour rappeler les obligations que j'ai eues à mes illustres amis Merk et Soemmering. Ma liaison avec eux commença et plus tard fortifia mon goût pour les études d'histoire naturelle. Mais les dispositions de mon esprit ne me permettaient d'y prendre un intérêt suivi qu'à la condition d'apercevoir un but fixe, et de pouvoir me servir d'un fil directeur. L'anatomie comparée, dont ces relations d'amitié m'avaient inspiré le goût, me parut n'avoir pas fait plus de cas de la considération des différences que de celle des ressemblances : en définitive, je crus remarquer qu'on avait jusque-là travaillé dans le vague et sans méthode. Ainsi on avait comparé, en quelque sorte à l'aventure, un animal avec un animal, des animaux avec des animaux ou avec l'homme, ce qui d'une part conduisait à une diffusion sans bornes, et produisait de l'autre une confusion étourdissante : c'était se jeter en quelque sorte dans beaucoup de routes divergentes, pour ne se rencontrer dans aucune.

Ceci aperçu, je pris le parti de laisser là les livres, et de m'en tenir à l'observation directe de la nature. Pour cela, je commençai par l'étude d'un squelette, que je posai sur ses quatre jambes, décidé à l'observer ainsi de devant en arrière.

J'explique par là comment l'os intermaxillaire devint le premier sujet de mes études d'anatomie; je cherchai cet os et le trouvai dans

Digitized by Google

les animaux les plus différens. Cela se passait au moment où les esprits étaient échauffés par d'autres recherches analogues; les naturalistes s'abandonnaient alors à de pénibles réflexions, en se trouvant obligés de constater une très grande ressemblance entre l'homme et le singe. Sur ces entrefaites, notre excellent Camper annonça la découverte d'une différence essentielle : les singes, selon lui, possédaient aussi bien que tous les autres animaux un os intermaxillaire, dont l'homme seul était privé.

Je ne puis dire combien j'éprouvai de peine de me trouver en contradiction manifeste avec un savant auquel j'étais si redevable, dont je désirais vivement me rapprocher, et de qui j'espérais apprendre tant de choses à titre de son disciple.

Tous les travaux qui m'occupaient alors (1784-1786), les lettres, les mémoires et les dessins sur lesquels je fondais la défense de mon système, et dans lesquels j'ai montré en effet que l'os intermaxillaire est tout-à-fait détaché chez l'enfant avant de naître et l'est aussi en partie au jour de la naissance, fussent restés inédits, sans l'attention que l'on a eue tout récemment de les insérer dans le dernier volume des actes de l'Académie impériale Léopoldino-Caroline(1). Je n'eus pas plustôt fini avec Camper que je me trouvai réengagée d'un autre côté, dans la même discussion : le célèbre Blumenbach, qui a cultivé avec tant de succès les sciences naturelles, prit parti pour Camper, dans un abrégé d'anatomie comparée qu'il vint à publier; il affirma, à son tour, que l'homme manque d'un intermaxillaire. Mon embarras s'en accrut : car, dans ma situation, que pouvais-je opposer et à l'auteur d'un livre élémentaire si estimé et à la confiance si légitimement acquise à son auteur?

Cependant un naturaliste d'un talent aussi remarquable, et porté d'ailleurs à revenir souvent sur les sujets de ses méditations, ne pouvait s'en tenir à jamais à une opinion qui n'avait point

(1) *Nova acta physico-medica Academiæ Cesaræ Leopoldino-Carolinæ naturæ curiosorum.* T. XV, p. I. *Tab.* I-V. Bonnæ, 1831.

Digitized by Google

été assez réfléchie; et dans plusieurs communications amicales, Blumenbach m'informa que quelques faits pathologiques, des cas d'hydrocéphales et de double gueule de loup par exemple, autorisaient jusqu'à un certain point ma manière de voir.

En dernière analyse, aujourd'hui que l'existence d'un intermaxillaire chez l'homme et les animaux est devenu un fait avéré, qu'on veuille bien pardonner à la faiblesse d'un grand âge si je suis revenu en ce moment sur cette première lutte et ce premier triomphe de ma jeunesse.

(*La suite à un prochain cahier.*)

Digitized by Google

VOYAGES.

EXPLORATION DU NIGER.

JOURNAL D'UNE EXPÉDITION ENTREPRISE DANS LE BUT D'EXPLORER LE COURS ET L'EMBOUCHURE DU NIGER, PAR RICHARD ET JOHN LANDER; TRADUIT DE L'ANGLAIS, PAR MADAME LOUISE SW. BELLOC (1).

DEUXIÈME ARTICLE (2).

En arrivant à Boussa, les voyageurs furent reçus avec plus de tendresse et d'empressement qu'ils n'en anticipaient eux-mêmes dans leur hâte d'y revenir, et d'échapper au rapace sultan de Yaourie. En général, malgré les fréquens mécomptes des Lander dans leurs relations avec le couple royal de Boussa, mécomptes qui les font passer incessament de l'éloge à la plainte, de la reconnaissance au mécontentement, il est impossible de ne pas se prendre d'intérêt pour ces capricieux enfans, chez lesquels se manifestent parfois des notions d'équité dignes du plus noble caractère. Richard Lander en cite un trait remarquable. Paskoe, l'ancien interprète de Clapperton, engagé à Badagry par les frères Lander, les avait suivis et leur fut, dans tout leur voyage, de la plus grande utilité. A Boussa, Paskoe retrouva la veuve Zuma, cette belle surannée, si tendre à l'avant dernière-expédition, d'abord pour Clapperton, puis pour son domestique. Cette dame, après d'assez vives querelles avec son souverain le roi de Wowou, difficultés que chacune des parties expliquait à son avantage, et

(1) Cet ouvrage encore inédit paraîtra, en Angleterre, chez M. Murray, libraire à Londres; et en France, d'ici à peu de jours, chez M. Paulin, place de la Bourse, à Paris.

(2) Voyez dans le cahier précédent, p, 325,

Digitized by Google

qui n'allaient à rien moins qu'à faire perdre la tête à la veuve, escalada de nuit les murailles de la ville, et se réfugia à Boussa. Elle devait une assez forte somme à l'interprète ; il profita de la rencontre pour réclamer son dû, et, ne pouvant rien obtenir, prit le parti de soumettre l'affaire à la décision du roi de Boussa: « En conséquence, dit Lander, la veuve a subi deux ou trois interrogatoires qui n'ont rien amené. Le monarque a dit à Paskoe qu'il reconnaissait la justice de sa demande, mais que Zuma s'obstinant à ne point payer, il ne croyait pas pouvoir l'y contraindre. Alors Paskoe a offert au roi de lui passer la créance, à condition qu'il forcerait la veuve à payer. C'était ce qui ne pouvait s'accorder avec les notions de justice du monarque. Cette femme, a-t-il répondu, est venue à moi, seule, en détresse. Elle a reclamé ma protection et je la lui ai accordée sans hésiter : il serait mal à moi de manquer à ma parole, de tourner le dos à un pauvre être, délaissé, sans défense, et que j'ai promis de soutenir. Il serait mal d'extorquer, pour mon propre compte, l'argent dû à un autre, argent, pour le juste paiement duquel j'ai refusé d'intervenir : je ne puis fausser ma parole, je ne puis vous accorder votre demande. »

Le roi promet toujours aux voyageurs un canot et des guides, et toujours il retarde leur départ, tantôt sous un prétexte, tantôt sous l'autre.

« Les Fellans, disait gravement le roi aujourd'hui; les Fellans » habitent, en grand nombre, sur les deux bords de la rivière, » et je commence à craindre qu'il ne compromettent votre sûreté » personnelle. » Mais, répond Paskoe, les Anglais sont les dieux des ondes, et quand l'Afrique et l'univers entier combattraient contre eux, nul mal ne les peut atteindre sur les eaux. « N'importe, reprend le roi; il faut que je descende et que » j'aille demander au *Becken rouah* (l'eau sombre ou l'eau » noire, comme le Niger est partout emphatiquement appelé), » s'il seraprudent et sage ou non, aux hommes blancs, de s'embar- » quer sur le fleuve, et je pourrai au moins dire à eux et à vous

Digitized by Google

» la réponse, bonne ou mauvaise.» Il compte faire cette singulière expérience demain matin, à ce qu'on nous apprend; et tout notre espoir est que le Niger réponde favorablement à sa question.»

La réponse du fleuve est favorable, et les voyageurs croient toute difficulté levée. Mais les blancs quitteraient-ils le pays sans rendre leurs hommages au roi de Wowou? C'est le frère de la Midiki et c'est le moins qu'ils lui doivent. Pourtant leurs provisions de présens s'épuisent, et même leurs moyens d'existence. Les cadeaux de vivres du souverain sont beaucoup moins considérables, et la chasse, leur ancienne ressource, est devenue presqu'impossible, « grâce aux fortes pluies qui ont rendu la terre molle et marécageuse, à la raideur et hauteur extraordinaire (12 à 15 pieds) des tiges de blés et des herbes, entre lesquelles le gibier se réfugie.... Le marché est encombré de boutons, ils ont perdu tout charme, tout prix.... les aiguilles ne se vendent plus.» Enfin, les Lander sont trop heureux de trouver pour ressource les étiquettes de fer-blanc qui enveloppent de mauvaises tablettes de bouillon. «Bien que ternes et noircies, disent-ils, elles ont excité l'admiration et l'envie des naturels; l'un d'eux, en particulier, nous a grandement divertis en se pavanant fièrement, se prélassant de côté et d'autre; orgueilleux, triomphant, rencontrant partout de brillans regards et des sourires d'approbation, et portant sur sa tête, affiché à quatre endroits différens : *Excellent jus de viande concentré.* »

Le sentier de Boussa à Wowou est presque impraticable, excepté aux approches de cette dernière ville; « un nombre incroyable de lions et d'éléphans infeste les bois entre ces deux états; à en juger par les empreintes de leur pieds, leur grosseur doit être prodigieuse. »

Le chef de Wowou est un grave vieillard, très fort sur l'étiquette et le décorum, singulièrement solennel en toutes ses manières, et pourtant, ce qui est son grand titre de gloire, le plus célèbre danseur de Bornou à la mer.» Seul, entre tous les souverains auxquels les Lander ont été admis à offrir des présens, il s'oc-

Digitized by Google

cupe de l'établissement et de l'entretien des routes. Le motif du prince, quoique bizarre, ne manque au fond ni de finesse ni de jugement. « Si l'ennemi, dit-il, se dirigeait vers mes états avec » des intentions hostiles, et qu'il trouvât les routes rompues, cou- » vertes de mauvaises herbes et de broussailles, ne dirait-il pas : » Oh ! ce roi de Wowou est un chef insouciant, paresseux, lâche, » sans énergie ; sa ville ne contient qu'un petit nombre d'habitans. » Voyez plutôt ? L'herbe croît dans le sentier, il n'est pas foulé par » le pied des hommes. Allons, et attaquons le roi, car il ne peut » manquer de tomber dans nos mains. Mais, continue-t-il, si, au » contraire, les chemins sont larges, unis, bien nétoyés de gazon et » de mauvaises herbes, l'ennemi dira de suite : Voilà des sentiers » foulés par de nombreux habitans, la ville doit être bien peuplée, » forte et florissante. Son chef est vigilant et brave ; si nous nous » avisons de l'attaquer, nous seront repoussés, tués : mieux vaut » retourner sur nos pas avant qu'on nous ait vus et qu'on nous ait » malmenés. Hâtons-nous de faire retraite pendant qu'il en est tems » encore. » Tels sont les raisonnemens que le bon vieux prince emploie dans ses causeries familières avec ses sujets, pour les tirer de leur apathie naturelle, les animer au travail et les faire concourir au bien général..... »

Ce prudent roi se montre plus généreux envers les voyageurs qu'aucun de ses devanciers ; il y a quelque grandeur dans sa vanité solennelle et dans les fêtes bizarres et les courses de chevaux dont les blancs sont témoins. Richard, pris des fièvres, retourne seul à Boussa, et laisse son frère à Wowou, pour y négocier l'achat d'un canot. Mais, malade à son tour, et apprenant que la Midiki se charge de régler avec le roi son frère cet important marché, plus délicat, plus difficile à négocier que le plus compliqué de tous les traités de paix et congrès d'alliance de l'Europe, John s'empresse d'aller rejoindre Richard à Boussa. En route, il fait halte sous un arbre, à l'entrée d'un petit village entouré d'arbres magnifiques, enfoui au milieu d'une des vallées les plus séquestrées du monde, et habité par des émi-

Digitized by Google

grés du Nyffé. Ce court séjour est conté d'une façon très-intéressante.

« Au soir, quand le soleil baisse à l'horizon, et que les oiseaux, ranimés par la fraîcheur, gazouillent gaiement sous la feuillée, les anciens du village s'assemblent, sous les larges branches d'un arbre antique, pour causer entre eux une heure ou deux. D'énormes calebasses de forte bière du pays, placées à leurs côtés, ravivent la gaieté et arrosent la conversation. Aujourd'hui, après avoir bu à longs traits, les vieillards se serrèrent l'un contre l'autre, et l'orateur du hameau commença d'une voix sourde à parler de l'hôte nouveau, de l'effrayant homme blanc de l'ouest. Les conjectures sur les cannibales de l'Europe, leur mystérieuse et surnaturelle puissance, et leur goût particulier pour le sang des noirs passaient de bouche en bouche; et, à mesure que la bière opérait, les histoires devenaient plus horribles, et l'obscurité croissait, et les vieillards se rapprochaient. Leurs jambes, d'abord étendues nonchalamment de toute leur longueur, étaient maintenant ramassées sous eux; de tems en tems ils se hasardaient à regarder, par-dessus l'épaule, de mon côté, et leur effroi en redoublait. Cependant les jeunes naturels commençaient à revenir de la pêche et du labourage, et s'arrêtaient, en passant, pour se joindre aux vieillards. Ces derniers étaient presque nus, et les jeunes hommes, les jeunes filles, aussi bien que les enfans des deux sexes qui entouraient le groupe, l'étaient complétement. Tous écoutaient ces contes avec terreur. Un de mes hommes, resté parmi eux pour prendre sa part de leur bière, et qui avait gardé le silence, se leva, et, au moment de se retirer, entreprit de les détromper sur les sanguinaires propensions des blancs, et de renverser tout d'un coup ces hideuses visions de carnage et d'horreur qui avaient bercé leur enfance, dont ils se repaissaient encore sur leurs vieux jours, et auxquelles ma présence et la bière venaient de donner toute la force de la réalité. Mais leur amour pour le merveilleux n'était pas de si facile composition, et ils furent sourds à tous ses raisonnemens. Les enfans évitaient

Digitized by Google

ma hutte, comme si c'eût été un nid de serpens, un repaire de scorpions; et un ou deux petits drôles, restés par hasard sur mon passage, tressaillirent, et un moment enchaînés sur place par la terreur, fixèrent sur moi deux grands yeux inquiets, effarés, supplians, puis, poussant un cri aigu, s'enfuirent à toutes jambes. »

Cette terreur des blancs n'est pas générale, et les deux frères, en se rejoignant à Boussa, sont toujours l'objet des mêmes prévenances, bien que les moyens détournés que l'on met en œuvre pour leur extorquer des présens ne soient pas toujours très-délicats. Les grandes fêtes que l'on prépare à Boussa pour une solennité mahométane (car toutes ces peuplades font un étrange mélange des fétiches et du Coran) sont sur le point d'être grandement troublées.

« Une circonstance, arrivée ce matin, a jeté un voile de tristesse et de découragement sur les esprits du roi, et menaçait de changer en jours de deuil ce tems de joie et de fêtes. Il paraît que notre ci-devant hôte, le tambour, entretenait, depuis quelque tems, une liaison criminelle avec la femme du fils aîné du roi, gouverneur d'une ville, à peu de distance de Boussa. Depuis l'affaire, l'heureux amant ne s'était pas montré ici, et n'y est arrivé qu'aujourd'hui. S'il ne s'était, comme d'autres fats à visage moins noirs, vanté de sa bonne fortune, traitant sa belle fort irrespectueusement, il n'aurait encouru censures ni punitions. Mais ses imprudentes vanteries étant parvenues aux oreilles des matrones de la ville, pour venger l'honneur de leur sexe et châtier le calomniateur, elles se sont levées en masse; et, guettant au passage le malheureux musicien, elles lui ont travaillé la figure et le corps à coups de poings, et si vigoureusement, qu'il se souviendra toute sa vie de l'aventure. Aujourd'hui, en arrivant, le prince a cherché le tambour pour le tuer, car son caractère avait été insulté et son honneur compromis; il a donc commandé à sa suite de s'emparer du délinquant, de vive force, partout où elle pourrait le découvrir. Le pauvre diable, à peine remis des rudes caresses des

Digitized by Google

femmes, exerçait sa profession en face de la case du roi, complétement absorbé dans les sons inspirateurs de son instrument; lorsqu'à l'apparition soudaine du prince, il a tressailli, comme s'il se fût senti tout à coup enlacé par un serpent. Convaincu, tremblant de peur, il a senti qu'il n'y avait pas une minute à perdre: poussant un faible cri, il s'est élancé, d'un bond, loin de son adversaire, et, courant avec une surprenante vitesse, s'est réfugié, tambour et tout, dans un champ de blé, où il a essayé d'éluder toute poursuite. Mais son large et lourd instrument arrêté dans les tiges de blé entravait sa fuite, et il a perdu beaucoup de tems à tâcher de s'en débarrasser. De leur côté les serviteurs du prince, armés de gros bâtons, lui donnaient la chasse, et l'atteignirent bientôt. Ils appliquèrent leurs espèces de massues de si bon cœur sur le dos et toute la personne de l'infortuné pécheur, qu'ils lui mirent la tête, la figure, les bras et tout le corps en capilotade, et ne s'arrêtèrent que de lassitude. Broyé, moulu, contusionné, le pauvre tambour, couvert de sang, à l'aide de quelques passans qui en ont eu pitié, s'est traîné comme il a pu jusqu'à la maison du roi. Là il a fait une longue et triste plainte à son maître, qui a pris fait et cause pour lui, entrant dans une telle fureur contre son fils, qu'il a donné l'ordre à ses domestiques de le décapiter sur l'heure. Cette résolution sanguinaire a été combattue par les supplications des principaux de ses sujets, qui s'étaient rangés du parti du prince, et qui ont entrepris de justifier sa conduite. Les femmes aussi, et particulièment la Midiki, ont déclaré que le tambour méritait richement le châtiment infligé. D'abord le plaignant refusait de se laisser consoler; mais la sympathie du roi, ses paroles encourageantes, et le présent d'une riche tobé ont cicatrisé ses plaies et calmé sa colère. L'affaire a été arrangée, et la joie règne de nouveau à Boussa. »

Les brillantes fêtes couronnées par la danse du roi qui imite, à la grande joie de ses sujets, le trot d'un cheval, sont suivies d'une éclipse de lune: la terreur, le désespoir règnent dans toute la ville, « car le soleil traîne la lune à travers les cieux, et, en

Digitized by Google

punition de sa désobéissance, lui a défendu de jamais éclairer la terre à l'avenir. » Les voyageurs sont d'une grande consolation au monarque, entouré de son peuple, pendant trois heures que dure, avec le phénomène, les cris sauvages et l'infernal tumulte d'une multitude terrifiée, qui prétend effrayer le soleil et lui faire lâcher prise. Cette circonstance ne relève leur crédit que momentanément : l'habitude diminue de jour en jour leur considération et leur puissance, et ils quittent enfin Boussa, après des adieux qui ravivent l'affection du bon roi et de sa femme pour leurs hôtes, et après avoir vu le peuple, prosterné sur leur passage, appeler sur les blancs la bénédiction, et du ciel, et du fleuve.

Quelle joie pour les voyageurs de voguer de nouveau sur le Niger, et pour descendre jusqu'à l'Océan, l'Océan qui est presque leur patrie! Mais ils n'ont encore que des bateaux d'emprunt, conduits par ce fameux *roi du canot*, dont l'imperturbable sang-froid avait déjà tant exercé leur patience. D'île en île, et le fleuve en est parsemé, il faut raccommoder les canots ; partout les Lander doivent rencontrer celui qu'ils ont acheté et payé au roi de Wowou. On le leur promet, d'abord à Comie, *Bac du roi*, premier endroit où l'on puisse traverser le fleuve, et route du commerce du Yarriba au Nyffé, au Bornou, au Haoussa : puis ils doivent très-certainement trouver le bateau à Patashie, à Lèver : mais ce ne sont jamais que vaines paroles et mensonges, et les blancs n'ont de ressource que de retenir eux-mêmes illégalement deux mauvaises barques qui leur ont été prêtées par les vénérables gouverneurs de Patashie et de Tiah, chefs dont ils n'avaient qu'à se louer.

Les naturels du Nyffé, sur la rive gauche du fleuve, passent, ville après ville, du côté du Yarriba pour échapper aux Fellans et aux cruelles dévastations, suites d'une guerre civile que ces turbulens voisins ont fomentée pour en tirer parti. Mais ces tribus, belliqueuses seulement depuis que leur prophète Danfodio leur a persuadé qu'elles étaient invincibles, poursuivent les Nyf-

Digitized by Google

fèens sur le rivage occidental, et comptent pousser leurs conquêtes jusqu'à la mer. Partout où ils se jettent, comme des nuées de sauterelles dévastatrices, les Fellans apportent avec eux le mahométisme, et aident ainsi à civiliser les malheureux qu'ils pillent et asservissent.

Au-dessous de Lèver, de Bajiebo, refuges des gens du Nyffé, les aspects du Niger deviennent de plus en plus enchanteurs.

« D'énormes arbres, d'élégans arbrisseaux, aux feuillages fournis et variés, étalaient toutes les nuances de vert, et les petits oiseaux chantaient parmi les branches : des plantes grimpantes, à verdure éternelle, attachaient aux plus hautes cimes leurs festons touffus, et, retombant jusqu'à la surface de l'eau, formaient d'immenses grottes naturelles, fraîches retraites où l'œil cherchait les naïades du fleuve. Mais quels que soient les charmes de ces sites étrangers, il manque toujours quelque chose au paysage d'Afrique..... Il n'en est pas ici comme dans notre chère Angleterre : rarement, rarement l'aube s'y éveille aux joyeuses chansons des oiseaux matinals ; et cette heure, la plus charmante dans notre pays, cette première heure du matin qui ouvre notre ame à la gaieté, à la bienveillance, est muette en Afrique. Ici point de champs verdoyans, point de haies ornées de jasmin, bordées de marguerites, de primeroses, de bleuets ou de violettes, et de ces milliers d'autres jolies petites fleurs qui plaisent à la vue, et exhalent, aux tems du printems ou de l'été, les plus délicieux, les plus suaves parfums : nulles fleurs ici

« N'exhalent leurs douceurs dans le vague de l'air. »

» On chercherait en vain une pauvre fleurette isolée : la solitude est complète et d'une solennité qui attriste. Un silence de mort règne au milieu de ces perspectives si nobles, si majestueuses..... »

Au-dessous d'une ville nommée Lichie, qui est sur le côté du Nyffé, l'aspect des rives change encore : deux chaînes de montagnes rocheuses se déploient, courant du nord-est au sud.

Digitized by Google

« L'aspect de ces montagnes est sauvage et triste, mais très-pittoresque. Des arbres affamés, rabougris, des buissons chétifs, dont les feuilles semblent grises et flétries, sortent du creux, des interstices des rochers, et pendent sur d'immenses précipices, dont ils cachent en partie les crêtes dentelées. Ces lieux semblent voués à la désolation, et n'être visités que par les bêtes féroces, les oiseaux de proie, ou l'ombre des nuages qui, en passant, assombrissent encore, s'il est possible, le sauvage aspect du site. »

Après s'être arrêté dans plusieurs îles, qui divisent en trois canaux les eaux du fleuve, les voyageurs se trouvent tout à coup en face du mont Kesa, qui forme à lui seul une petite île, et sortant brusquement de la rivière, n'a guère moins de trois cents pieds de haut. « Son effet est prodigieux, sa base est frangée d'antiques arbres, et de plus jeunes rejetons essaient de s'accrocher à ses flancs arides et nus..... Il est grandement vénéré par les naturels de cette partie du pays, et prête aux notions superstitieuses de ce peuple simple et crédule, aussi passionné du merveilleux que le vulgaire de tout pays. L'histoire attachée au mont Kesa est d'une nature romanesque. Les naturels croient qu'un génie bienveillant fait de cette montagne sa demeure habituelle et favorite, dispensant autour de lui de bénignes et célestes influences. Ici les affligés sont déchargés de leurs misères, les nécessiteux sont pourvus, les larmes se changent en sourires, le mal, le chagrin, la souffrance sont ignorés, l'austérité même s'y égaye, et les inquiétudes de l'avenir y font place aux jouissances du présent et à une insouciante gaieté. Mais, surtout, disent les naturels, c'est ici que le voyageur harassé trouve asile contre l'orage, repos pour ses membres fatigués, et les délices de la sécurité et de l'abondance, et le sommeil, et les rêves du bien-être. Pour obtenir tout cela, il n'a qu'à faire connaître ses besoins et ses désirs à l'esprit de la montagne : la réponse à ses supplications, à ses prières, est instantanée. Il reçoit de mains invisibles la nourriture la plus délicate, la plus exquise ; et, quand sa vigueur est revenue, il

Digitized by Google

peut en liberté continuer son voyage, ou s'arrêter pour jouir quelque tems des bénédictions de la montagne..... »

En approchant de la fameuse Rabba, seconde ville des Fellans, les Lander passent la nuit dans l'île de Bilie, et y attendent *le roi des eaux noires*, qui vient au-devant des hommes blancs pour leur faire honneur.

« Entre neuf et dix heures nous avons entendu les chants de plusieurs hommes qui battaient la mesure avec leurs pagaies; mais nous ne voyons rien encore. Cependant, quelques minutes amenèrent en vue un canot, conduit par un petit nombre de rameurs, et nous sûmes que le roi des eaux approchait. Le premier canot fut presque aussitôt suivi d'un autre beaucoup plus large, que vingt beaux jeunes hommes, dont nous venions d'entendre les voix, et qui continuaient leurs chants, faisaient glisser sur le fleuve. Leur mélodie rappelait, bien que plus lente, celle que nous avons entendue sur plusieurs points de la côte occidentale. *Le roi des eaux noires* était avec eux. Nous demeurâmes surpris, à mesure qu'ils approchaient, non seulement de la longueur extraordinaire du canot, mais de sa propreté inaccoutumée, et surtout de la pompe et de l'éclat de ses décorations. Au centre une petite tente bigarrée s'appuyait contre le mât, et au-devant tombait une large pièce de drap écarlate, ornée de morceaux de galon d'or cousus en différens endroits. A la proue se tenaient trois ou quatre enfans, d'égale grandeur, vêtus avec propreté et élégance; et, à la poupe, il y avait nombre de musiciens de bonne mine, principalement de tambours et de trompettes; les jeunes rameurs rivalisaient avec leurs compagnons, et de costume et de beauté: tous faisaient le meilleur effet possible.

« Aussitôt que son canot eut touché l'attérage, le roi des eaux sortit de sa tente, et, suivi des musiciens et d'une partie de l'équipage, se rendit à la hutte où se traitent les affaires publiques et où, peu de minutes après, on nous engagea à entrer. Le chef de l'île avec les anciens et principaux d'entre son peuple étaient assis de chaque côté du roi; et mon frère et moi, comme marque de

Digitized by Google

distinction, nous fûmes invités à nous placer en face de lui. Quand les complimens d'usage eurent eu lieu de part et d'autre, il nous informa, avec beaucoup de solennité, de son rang et de son titre. Passant alors à la cause de sa visite, qui, dit il, avait pour but, de nous honorer, il répéta ce que le fils du roi du Nyffé nous avait déjà dit. Cela fait, il nous présenta un pot d'excellent miel, et deux mille cauris, sans compter une grande quantité de noix de goura qui sont cultivées dans le pays, et dont on fait un tel cas, que les riches et les grands ont seuls le moyen de s'en procurer. N'ayant rien de plus à dire ou à faire, nous serrâmes la main de sa noire majesté, dont le nom est Suliken Rouah, en lui exprimant notre reconnaissance pour son royal présent, et nous retournâmes à nos bateaux.

» Le roi des eaux noires est un homme de bonne mine, un peu battu des ans : sa peau est couleur de charbon: Ses traits grossiers sont bienveillans, et sa stature avantageuse et imposante. Il était revêtu d'un bornous entier, ou manteau arabe d'un drap bleu commun ; dessous il portait une tobé bigarrée, faite d'une imitation de satin, de morceaux de drap du pays et de damas cramoisi, cousus ensemble; son gilet était de drap rouge; de larges pantalons du Haoussa, et des sandales de cuir de couleur complétaient sa toilette. Deux jolis petits enfans, d'environ dix ans, tous deux de même taille, le suivirent dans la hutte en qualité de pages. Leur habillement était propre et gracieux, et leurs petites personnes fort soignées; chacun d'eux tenait une queue de vache, enjolivée d'ornemens ; et, placés, l'un à la droite, l'autre à la gauche du chef, ils chassaient loin de lui les mouches et les insectes, et l'approvisionnaient de noix de Goura et de tabac. Le roi était aussi accompagné de six de ses femmes, très-jolies filles à teint brillant, couleur de jais, portant de gracieux bonnets du pays, bordés en soie rouge ; des étoffes coton et soie étaient attachées autour de leur ceinture, et leur tunique de dessous était très-courte. La coutume de se teindre les ongles des doigts et des orteils avec du henné semble être générale parmi elles :

Digitized by Google

leurs poignets étaient ornés de jolis bracelets d'argent, et leurs cols entourés de plusieurs rangs de coraux. »

« Il était juste midi quand Suliken Rouah, remontant dans son canot royal, quitta l'île de Bilie. Pour cette fois un esprit d'émulation s'est emparé de nous, et, jusque là extrêmement simples et grossiers dans tout notre équipage, nous nous sommes décidés à nous donner un aspect plus digne. Nous avons donc construit en toute hâte une tente avec nos draps. C'était la première fois que nous donnions dans ce luxe, car nous n'avions pas même un parasol, et nos légers chapeaux de paille, seuls nous avaient garanti du soleil. Au haut d'un mince bâton, élevé sur le sommet de la tente, nous avons arboré nos couleurs nationales. Le pavillon des trois royaumes, qu'un gentilhomme de la côte, commandant d'Anamabou, nous avait obligeamment donné, s'est déployé, ondoyant avec grâce au gré de la brise, et nos cœurs se sont gonflés d'orgueil et d'enthousiasme en regardant ce solitaire petit drapeau. Jugeant convenable que notre toilette répondît un peu à celle du roi et de sa suite, je me parai d'un vieil habit d'uniforme que j'avais réservé pour les grandes occasions, et mon frère s'habilla d'une façon aussi grotesquement fastueuse que nos ressources le permettaient. Nos huit hommes endossèrent des tobés mahométanes toutes blanches, de sorte que notre canot, avec sa tente, surmonté du pavillon anglais, nos rameurs en habits neufs, et nous-mêmes en costumes d'officiers, nous ne faisions point tache dans ce pompeux cortége. L'auguste roi des eaux noires, avec sa suite en vingt canots, condescendit à nous céder le pas, et, quittant la terre les premiers, nous conduisîmes la marche, descendant la rivière vers Rabba.

« Pendant quelques tems nous continuâmes d'être en tête ; mais bientôt le chef prit l'avance, pour deux raisons : d'abord pour nous voir, ensuite pour être vu dans toute sa splendeur. Dans ce but, il s'était établi à l'entrée de sa tente, en dehors, et sur un siége élevé. Cependant il ne voulait nous dépasser que de quelques toises, car bientôt ses rameurs, levant leurs pagaies tous en-

Digitized by Google

semble, le bateau reprenait sa première position. Ils recommencèrent à plusieurs reprises le même manége, forçant de rames, et se laissant ensuite glisser au fil de l'eau. Les musiciens s'escrimaient bruyamment et joyeusement dans le grand canot, et les vingt rameurs, par intervalles, reprenaient leur récitatif lent et mélodieux, dont les coups réguliers des pagaies marquaient la cadence.

« Un vent frais, qui nous soufflait au visage, s'éleva sur la rivière, nous soulageant de l'excessive chaleur. Le tems était beau, la scène animée, et notre joie et notre verve étaient grandes. D'autres canots se joignaient à nous, à mesure que nous avancions, et jamais pavillon britannique ne conduisit escadre si étrange, pompe et procession si bizarres. On aurait pu prendre le roi des eaux noires pour le dieu du fleuve, et ses femmes, sortant fréquemment leur jolis visages bronzés de dessous les draperies de la tente, nous jetaient plus d'une œillade rusée, lancée par de longs et scintillans yeux noirs. »

Lander, dupé par le majestueux roi des eaux noires, change les deux bateaux de Patashie contre un vieux et mauvais canot, dans lequel son monde a peine à tenir; et, après avoir donné encore dix mille cauris de retour, il quitte le marécageux royaume de Zangoshie, où vit un peuple amphibie, pêcheur, commerçant, industrieux, dont les mœurs sociales, les habitudes laborieuses ressemblent à celles du castor, et qui bâtit des huttes moins solides que les siennes, mais comme lui dans l'eau. En avançant, le Niger s'élargit : il s'étale sur des rivages plats, couvrant des rizières, baignant des villes et des villages à aspect chétif et misérable. Les voyageurs passent presque vingt-quatre heures sur le fleuve sans pouvoir s'arrêter; les rives fuient, cachées derrière des joncs et des marécages, qui rendent tout débarquement impossible. Durant une nuit d'orage et de terreur, ils sont rapidement emportés par le courant, faisant de vains efforts pour aborder; ils laissent derrière eux tantôt les îles, à demi inondées, où ils entendent rire les habitans, où ils voient scintiller des lumières; tantôt les villes

Digitized by Google

du rivage que défendent des labyrinthes de larges plantes d'eau, et des taillis submergés. Bientôt ils ne savent plus distinguer la voix des riverains des murmures des ondes, des roulemens lointains du tonnerre; les lumières des foyers, des lueurs dansantes des feux follets, des éblouissantes clartés des éclairs; et c'est en proie à ces illusions d'optique, à une sorte d'enivrement causé par la rapidité du mouvement, et une inquiétude prolongée, qu'ils tombent au milieu d'un troupeau d'hippopotames qui se jouent dans la vase, jaillissent du fond des eaux, hennissent, plongent, et nagent autour du canot. Les coups de fusil des voyageurs effrayés, au lieu de disperser ces formidables ennemis, les attirent sur leurs traces; ils forcent de rames, poursuivis par ces monstres. Leurs nègres pleurent à chaudes larmes; car, à l'exception de deux hommes du Bornou qui avaient déjà vu le *gewow roua*, l'éléphant d'eau comme ils l'appellent, sur le lac Tshad, où ces énormes bêtes affluent, tous perdaient la tête d'épouvante. Enfin ce n'est qu'après une navigation de cent milles que les Lander morfondus, trempés de pluie, peuvent prendre terre à une petite île de pêcheurs, dans un endroit où l'aspect du Niger est magnifique, et où il n'a pas moins de huit milles de large.

A Egga, ville marchande, frontière du Nyffé, et dernière place où vient mourir l'influence des Fellans, les voyageurs sont accueillis d'une façon amicale par le chef, « vieillard à longue barbe blanche, de la figure la plus vénérable, et qui aurait l'air d'un patriarche, s'il ne riait, folâtrait et se divertissait comme un petit enfant. » — « Nous fûmes, dit Lander, invités, en témoignage particulier de distinction, à nous asseoir près de sa personne. Il nous regarda avec la plus grande surprise de la tête aux pieds; nous dit que nous étions des gens d'une mine fort étrange, et qui valaient bien la peine d'être vus,..... et envoya chercher toutes ses vieilles femmes pour leur en donner le plaisir..... Enfin quand il eut appris, à sa grande surprise, que nous mangions les mêmes alimens que lui, il nous congédia. »

Les sujets sont taillés sur le patron du chef, et il ne faut pas

Digitized by Google

moins de trois hommes de corvée aux Lander pour tenir à distance les fourmillières de naturels accourus, pour regarder les blancs, à la hutte, digne d'un prince, où on les avait établis. « Les mallams et les rois, dit Richard, nous avaient déjà honnêtement harcelés, c'en était trop d'une population tout entière.... Pour avoir de l'air, il nous faut tenir la porte ouverte tout le jour, marchant et tournant autour de notre hutte, comme des bêtes féroces en cage; les gens nous regardent fixement avec des émotions d'étonnement et de terreur, à peu près comme on regarde en Europe les tigres d'une ménagerie. »

Rien de plus amusant que le récit des visites de gens importans qui viennent étaler leur dignité pour obtenir des présens des Européens. « Résolu d'abord à ne rien donner à l'un de ces intrus, je lui dis que nous étions fort pauvres, et n'avions rien à lui offrir qui fût digne de lui. Cependant, en souvenir d'amitié, je lui présentai un peigne pour sa barbe; sur quoi il regarda ses deux acolytes, qui le regardèrent à leur tour, et nous dirent, au bout d'un moment: « Est-ce là tout ce que vous comptez donner » à ce grand homme, qui est plus grand que le chef d'Egga lui-» même?» Nous répondîmes affirmativement. Le grand homme jugea peut-être alors qu'il avancerait mieux ses affaires tout seul, et nous dit: « Si quelqu'un me demande ce que vous m'avez donné, que répondrai-je? » Je répliquai fort tranquillement: « Dites que je vous ai donné un peigne, ou rien, comme il vous » plaira. »

Les Lander assistent à la danse du vieux roi « qui semblait avoir plus de cent ans, et qui, gambadant sous le faix des années, et secouant ses mèches de cheveux blancs, fit nombre de sauts et de cabrioles, au grand délice des spectateurs, dont les rires, seuls applaudissemens des Africains, chatouillèrent si fort la vanité et l'imagination du vieillard, qu'épuisé il prit pour continuer une béquille, à l'aide de laquelle il alla encore un peu clopin clopant.... Obligé à la fin de s'arrêter, il s'assit près de nous, sur le seuil de la hutte; mais, pour le monde entier, il

Digitized by Google

n'eût voulu nous laisser deviner sa lassitude et sa faiblesse; essoufflé, haletant, il respirait tout bas, et s'étouffait en s'efforçant de dissimuler son souffle bruyant et pressé. »

Les renseignemens obtenus à Egga et à Kacunda sur les naturels des rives du fleuve au-dessous de ces villes sont tellement effrayans, que c'est avec beaucoup de peine que les voyageurs retiennent leur équipage noir avec eux. Les riverains sont une race si sauvage et si cruelle, que la terreur qu'ils inspirent est générale. Les marchands, qui vivent dans des canots, remontant et descendant sans cesse le Niger, portant de Cuttumcurafi (au confluent de la Tshadda et du Niger) à Egga des marchandises d'Europe, des draps portugais, et transportant dans tous les marchés des rives du fleuve, de Rabba à Bocqua, les productions du pays et des fabriques indigènes, n'osent se hasarder, qu'au plus profond de la nuit, et par compagnie de dix à douze canots, entre Kacunda et Bocqua. Les Lander exhortent donc leur équipage, fort peu héroïque, au courage et à la fermeté, et filent rapidement de nuit au milieu du courant dans les lieux les plus mal famés. Ils entrevoient sur les rives plusieurs grandes villes, « d'où sortait un bruit haut et confus, comme d'une multitude qui querelle, ou comme le râle que font les vagues de la mer roulant sur une plage hérissée de rochers. »

Toutes les prédictions funestes, toutes les tendres supplications des naturels, leurs larmes, leurs récits terribles ne pouvaient retarder les blancs, ni même faner leurs espérances fraîchement ravivées; car les Lander avaient vu des noix de cocos apportées des rivages de l'eau salée, et, au-dessous d'Egga, une mouette, volant au-dessus de leur tête, six pélicans blancs, voguant gracieusement autour d'eux, étaient venus, heureux messagers, leur annoncer l'approche de la mer. A Bocqua, les étrangers prennent terre, après une longue navigation non interrompue, et, joyeux en y trouvant de vieilles douves de tonneaux d'Europe, ils dressent leurs tentes et croient reposer. Mais les habitans d'un village voisin, se méprenant sur leurs intentions, ac-

Digitized by Google

courent, armés de fusils, d'arcs, de flèches, de coutelas : et sans leur calme et leur présence d'esprit, les voyageurs étaient perdus. Toute cette multitude était furieuse de peur, et ici les langues du Yarriba et du Haoussa ne sont plus entendues. C'est hasard qu'un vieux mallam de Funda, comprenant le dernier idiôme, puisse servir d'interprète, et transmettre aux Lander les explications du chef. « Quand vous vous êtes avancés à » notre rencontre, sans armes, dit-il, quand nous avons vu vos » faces blanches, la force nous a manqué pour bander nos arcs ; » nos pieds comme nos mains nous ont refusé le service, et à me- » sure que vous approchiez, à mesure que vous étendiez vos » mains vers moi, mon cœur a défailli ; j'ai cru et j'ai pensé que » vous étiez les *enfans du ciel*, tombés des nuages. »

Les rives du fleuve, d'abord plus élevées, redeviennent basses et inondées. Deux chefs, celui d'Abbazaca, celui de Dammugou se montrent, le premier d'une avidité et d'une avarice dégoûtante ; le second, généreux et empressé d'étendre ses relations avec les blancs qui l'approvisionnent, par les rivières de Bonny et du Grand-Calabar, de fusils anglais, de poudre et de défroques européennes. Il donne une escorte, et prête un canot aux voyageurs. Mais, au-dessous de Kirri, les Lander se suivant sur le fleuve, l'un dans le canot de Zangoshie, l'autre dans celui de Dammugou, rencontrent une armée navale, à mille couleurs, qui montait du sud, et qu'au premier aspect ils contemplent avec joie. « Soixante canots venaient au-devant de nous ; ils paraissaient d'une surprenante dimension et pleins d'hommes, et de loin formaient une fort jolie escadre. Trois longs bambous, deux aux extrémités et l'autre au milieu du canot, portaient dans l'air d'immenses pavillons flottans. Plusieurs arboraient les couleurs de la Grande-Bretagne ; sur d'autres, à fonds blancs, se dessinaient des figures diverses ; des jambes d'hommes, des chaises, des tables, des flacons, et toutes sortes d'emblèmes. Cinquante rameurs faisaient rapidement remonter ces embarcations contre le courant. Je me sentis (dit Richard), tout ravi de voir

Digitized by Google

flotter gaiement nos bannières européennes, et me félicitai en pensant qu'elles étaient apportées des côtes; mais, au premier canot dont je m'approchai, tous ces rêves joyeux s'évanouirent. Un grand et robuste drôle, d'une physionomie féroce, me fit signe de venir à lui: ils étaient, lui et ses gens, trop bien armés, et avaient trop mauvaise mine pour que j'en fusse tenté. Mais à l'instant le son du tambour se fit entendre, plusieurs hommes s'alignèrent sur la plate-forte, et nous couchèrent en joue avec leurs mousquets. Il n'y avait plus à reculer; fuir était impossible avec notre lourde barque carrée, et combattre soixante canots de guerre, portant chacun une longue pièce de six amarrée à sa proue, et équipés d'une cinquantaine d'hommes, aussi bien armés que nous-mêmes, c'eût été prodiguer follement la vie de mes gens et la mienne. Nos bateaux s'approchèrent donc côte à côte, et notre bagage prit, avec une effrayante rapidité, le chemin de la barque du noir. Ce mode de procéder était peu de mon goût; mon fusil était chargé de deux balles et de quatre chevrotines, j'allais tirer sur le chef, et il payait son insolence de sa vie, quand trois de ses gens s'élancèrent sur moi, et m'arrachèrent mon arme, mon habit et mes souliers. »

Le canot devient alors un champ de bataille; poussé au désespoir, l'équipage de Richard parvient à repousser les assaillans. Mais tout le bagage est perdu, et le voyageur venait d'être recueilli par un naturel de la rivière neuve de Calabar, qui l'avait hélé de son bateau, lui criant en anglais: « Holà, hé, homme blanc! Anglais, vous? Français, vous? entrez ici! » lorsque son frère John arriva. Ce dernier s'était arrêté un moment au marché de Kirri où, à son grand étonnement, il avait trouvé tout le monde habillé avec quelques haillons d'Europe. Les culottes et pantalons étant articles de luxe, interdits par lois expresses à tout autre qu'au monarque, un mouchoir de poche commun de coton de Manchester en tenait lieu, et la foule de ces noirs portant, en addition à cette unique pièce d'habillement, l'un un chapeau, l'autre une chemise, un troisième une veste, faisaient le specta-

Digitized by Google

cle le plus bizarre et le plus ridicule. Plusieurs de ces nègres ainsi déguisés avaient une légère teinture des langues française et anglaise. Le canot de John, poursuivi par cette même escadre qu'a rencontrée son frère, chavire sous le choc d'un de ces énormes bateaux qui passe dessus. Une scène de confusion s'ensuit : les nègres se jettent à l'eau, et se bousculent l'un l'autre pour s'arracher les dépouilles flottantes ; trois ou quatre canots de guerre se rencontrent et sont renversés ; hommes, femmes et enfans luttent dans le fleuve : ceux-ci pour rattraper leurs effets, ceux-là pour sauver leur vie. John nageait, s'efforçant de joindre un bateau à part, où il observait quelques femmes, dont il espérait émouvoir la pitié, lorsqu'un homme d'une stature gigantesque, noir comme charbon, tout semblable aux géans qui hantent les rêves des petits enfans, de la physionomie la plus hideuse, se penche tout à coup, saisit le blanc par le bras, et, prenant un vigoureux élan, l'enlève de l'eau, et le laisse tomber dans son canot, comme une souche, sans prononcer une parole. »

La captivité des Lander est effrayante, et adoucie seulement par les soins, les présens et la compassion des femmes. On les reconduit à Kirri, où leur sort se débat dans un grand *palaver* (nous autres Européens nous disons congrès) ; les gens de Dammugou, les mallams et mahométans de Funda, venus au marché, prennent le parti des étrangers. Enfin il est décidé que l'homme qui le premier a arrêté Richard perdra la tête, et les blancs prisonniers sont, avec ce que l'on a pu retrouver de leurs effets, conduits à *Obie*, roi d'Éboé, à trois journées plus bas, sur le Niger ; c'est ce roi qui décidera de leur sort, et de celui des gens de l'escorte de Dammugou, pris avec eux. Les Lander sont, chemin faisant, témoins de la façon de commercer par échange des gens d'Éboé, façon tout-à-fait primitive. Le fleuve ne serpente plus autant, et les nombreux villages qui couvrent ses bords, bas et réguliers, sont tellement ensevelis dans les arbres, qu'ils deviennent presque invisibles ; les rives prennent quelque chose

Digitized by Google

de la monotonie des côtes de la mer, et le manglier commence à étendre ses portiques fibreux qui envahissent le sol, chassant devant eux les autres arbres. Les naturels des rives sont alternativement timides et craintifs ; ou hardis, rapaces et cruels, comme ceux qui conduisent en ce moment les Lander à leur roi.

Dans le voyage, l'attention de Richard est tout à coup attirée par le plus profond, le plus douloureux soupir qu'il eût jamais entendu. Il partait de la poitrine d'une grasse, courte femme, entre deux âges, à grosse figure commune, qui gisait au fond du canot, à moitié dans l'eau avec un troupeau de chèvres, et les autres esclaves destinés à être, comme elle, vendus à la côte. Lander la regarda. Ensevelie dans une profonde méditation, des larmes tremblaient dans ses yeux, qui attachaient sur une petite place de terre à la rive orientale un ardent regard. Ses lèvres épaisses, un peu retournées, tremblaient d'émotion ; c'était une physionomie de douleur déchirante, d'angoisse contenue, qui passait en éloquence tout ce que les cris, les lamentations peuvent avoir de plus véhément. L'Anglais lui demande la cause de sa peine. « Alors, tournant la tête lentement, et montrant du doigt la petite place, prête à disparaître, que ses yeux n'avaient pu quitter : *Là je suis née*, dit-elle ; et la voix lui manqua, et les sanglots l'étouffèrent en ajoutant : *là mon pays*. »

Les Lander sont contraints de se coucher aussi au fond du canot, car les nègres sont sûrs de chavirer si les européens restent debout. « N'ont-ils pas fait lever le brouillard, en regardant si attentivement les eaux? Et que dirait le fleuve qui n'a jamais vu homme blanc avant eux? Il serait trop long de raconter leurs souffrances à Eboé, dans ce pays dont les barbares habitans unissent déjà aux vices et à l'ignorance des sauvages la grossièreté et les vices de cette écume de la civilisation que nos vaisseaux promènent sur les mers. Cruels et avides, comme des équipages de négriers, divers marchands, divers monarques, se disputent les Anglais, c'est une proie. Le roi Obie, tout bardé de corail et d'i-

Digitized by Google

voire, ayant quatorze bracelets de verroterie à chaque bras, à chaque jambe, et faisant sonner à ses chevilles un rang de petites clochettes de cuivre, cherche à vendre ses prisonniers aux plus offrant. Après nombre de très belles et longues harangues, après plusieurs jours de débats, c'est le roi Boy (garçon), dont le père partage avec le roi Jacquot la souveraineté du pays de Brass, qui l'emporte. Il se charge de conduire les Européens au brick *le Thomas*, sur la première rivière de Brass, le *Nun* des Européens; avance leur rançon au roi d'Eboé, et se fait donner par Lander des billets sur le capitaine du brick, pour la valeur de trente à quarante esclaves en marchandises d'Europe, plus un tonneau de rhum ; sans compter qu'ici, comme à Badagry, il y a toujours quelques demandes, quelques réclamations en arrière, sur lesquelles on revient en sous-ordre. Pour donner aux Anglais une opinion convenable de son caractère, le roi Boy leur exhibe des espèces de *livrets*, des certificats en français, anglais, espagnol, portugais, qu'il s'est fait donner par les différens capitaines avec lesquels il a été en relation, et qu'il croit fort à son avantage. La plupart le représentent lui et les naturels des côtes comme un tas de misérables coquins, de *damnés scélérats*, et les modestes exceptions faites en faveur du roi Boy ne valent guères la peine d'être mises en lignes de compte. Ainsi prévenus, les Lander sont livrés à l'homme qui les a payés, espère les revendre avec tout avantage à leurs compatriotes, et les affame en attendant : car plus ils seront malheureux sous sa garde, moins ils lui coûteront, plus ils seront pressés de se racheter. Cependant, bien contre leur gré, les pauvres voyageurs fraudent l'avare roi Boy. Le capitaine du brick *le Thomas*, Lake, est un misérable au-dessous des pauvres êtres dégradés avec lesquels il trafique. Il refuse, avec d'épouvantables juremens, de donner, même une pierre à fusil pour le salut de ses compatriotes, ne les admet sur son vaisseau que parce que presque tout son équipage, mort ou mourant des effroyables effets du climat, lui rend le secours de leurs bras né-

Digitized by Google

cessaire; et après avoir amusé le roi nègre qui, « plein de sombres présages, attend qu'on escompte sa lettre de change et répète, une seconde et une troisième fois, d'un ton qui a perdu toute son assurance : « Donnez-moi mon dû, » Lake répond, d'une voix de tonnerre que l'on n'aurait jamais attendue d'un corps dévoré par la fièvre comme le sien : « JE NE VEUX PAS, vous dis-je, scélérat drôle, vous n'aurez pas de moi un damné caillou. » Le pauvre roi se retire, foudroyé sous une grêle de juremens et de menaces. Le capitaine est déjà en guerre avec les naturels; il a refusé le paiement à l'un d'eux, habile marin, connu pour amener sur des brisans les vaisseaux européens qu'il est chargé de conduire à travers ces passages dangereux, mais qui cependant a fait remonter le brick en sûreté dans la rivière. Lake se fie sur la brise pour passer seul la barre qui rend l'entrée du fleuve si funeste, et qui enrichit les côtes des débris de tant de naufrages. Mais le vent tombe tout à coup, et pendant trois jours le vaisseau se balance, sous l'effort des vagues, au milieu des rescifs: les coups de mer brisent ses ancres une à une, et le défaillant équipage observe, à travers les lunettes d'approche, le pilote, et des myriades de noirs demi-nus, armés, épiant du haut des rochers environnans, comme des volées d'oiseaux de proie, attendant que la mer leur jette les cadavres des blancs et la cargaison de leurs vaisseaux. Ces noirs, dont l'avarice est aiguillonnée par la vengeance, font frissonner jusqu'au lecteur. Enfin, la mer irritée élève vagues sur vagues, comme de hautes montagnes, qui jetaient des flocons d'écumes sur le pont. Il ne restait plus, pour retenir le vaisseau, que l'ancre à touer et un faible câble: les rescifs étaient presque sous la poupe, et le premier lieutenant cria : « Maintenant, messieurs, que chacun songe à soi, dans quelques minutes ce sera fini. » En ce moment, un vent frais de mer se leva tout à coup; les voiles, soudain lâchées, soulagèrent l'ancre du poids du vaisseau; le brutal capitaine, qui du moins ne manquait ni de présence d'esprit, ni d'expérience, donna ses ordres, et l'on parvint à touer le vaisseau hors de la barre.

Digitized by Google

Les renseignemens transmis par les Lander sur Fernando Po, où ils vont attendre un vaisseau pour passer en Europe; tout ce qu'ils disent des avantages de cet entrepôt, de la préférence que devait obtenir la baie de Georges sur celle de Clarence pour l'établissement des Européens; des dangers de l'insalubrité du climat, des richesses à exploiter dans l'intérieur du continent, etc., n'a plus l'intérêt dramatique, qui va toujours croissant jusqu'au terrible passage de la rivière de Nun. Mais ces détails sont d'une grande importance pour le commerce, bien que donnés, comme tout le reste du voyage, avec la plus grande simplicité. En apprenant, par les journaux anglais, que le roi d'Angleterre renvoie les Lander en Afrique, on ne peut qu'applaudir à ce choix judicieux, mais en tremblant pour ces consciencieux et intrépides voyageurs. Il semble que, comme ces habiles plongeurs qui vont arracher les perles et les coraux aux poulpes gigantesques et aux monstres marins, on les renvoie dans le gouffre jusqu'à ce qu'ils y restent.

La place nous manque pour revenir sur le capitaine Beechey et l'Introduction, dans laquelle il donne l'histoire abrégée des travaux et des voyages des anciens et des modernes dans ce qui se rattache, de près ou de loin, au cours du Niger. Tout en affirmant que la source, aussi bien que la direction de ce fleuve, restait dans une complète obscurité, jusqu'à ce que les géographes et voyageurs anglais se fussent lancés dans l'arène, le capitaine se montre assez peu informé des travaux des savans des autres nations pour que l'amour-propre de ces derniers soit à couvert. Il fait commettre à De Lisle une grave bévue géographique vingt-quatre ans après sa mort; et cite, avec beaucoup d'admiration, la découverte faite par le colonel Leake, qui prouve, (dit Beechey,) dans un volumineux mémoire, lu à la première séance de cette année, à la Société géographique de Londres, que la ville vue cinq cents ans avant l'ère chrétienne, par les jeunes voyageurs nasamoniens dont parle Hérodote, n'était autre que la ville actuelle de Tombouctou. Dé-

Digitized by Google

couvrir que les bicoques de boue et de paille de pauvres Africains ont duré plus long-tems que tous les empires, dont nous ayons jamais entendu parler, c'est assurément une miraculeuse découverte que le docteur Swift n'aurait pas manqué de consigner dans son académie de Laputa.

ADÉLAÏDE MONTGOLFIER.

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

VISION D'HÉBAL, CHEF D'UN CLAN ÉCOSSAIS,

ÉPISODE TIRÉ DE LA VILLE DES EXPIATIONS, PAR M. BALLANCHE (1).

Il fait nuit dans le siècle; nous ne voyons plus dans le passé, nous ne voyons pas dans le présent, nous ne voyons pas dans l'avenir; comme Hamlet, la main sur notre cœur triste et agité, nous nous demandons qu'est-ce que la vie? Nous interrogeons ceux qui chantent, ceux qui pensent; les poètes pleurent et doutent, les philosophes se taisent. Et cependant, en dépit de cette incertitude et de ce silence, au milieu de la confusion de toutes les idées, de tous les événemens, de tous les hommes, nous sentons, par je ne sais quelle puissance d'instinct et de divination, qu'il se passe au fond de cette société quelque chose de profond, d'immense, de décisif pour nos destinées : car il ne faut pas croire que la vie de notre époque se réfléchisse tout entière dans la surface mobile des hommes et des faits qui passent sous nos yeux, dans ces promenades militaires, entreprises sans raison, terminées sans honneur; dans ce jeu de protocoles où les rois épuisent tous les calculs de l'égoïsme, toutes les combinaisons étroites de la diplomatie; dans le bavardage des chambres et tous les stériles débats d'une politique routinière; dans ces hommes, ministres, députés ou bourgeois, tous ces effrayés d'innovations, ces exaltés de *statu quo :* par bonheur pour notre avenir et notre gloire, la vie du siècle n'est pas là, il porte dans son sein quelque chose de plus grave et de plus fécond que les événemens et les hommes de la

(1) Paris, 1831; Jules Didot, in-8° de VI-122 pages. — Cet opuscule n'est pas une nouveauté; nous croyons cependant devoir en parler à nos lecteurs. Les idées de M. Ballanche sont encore neuves pour beaucoup de personnes, et cet article peut être regardé comme l'avant-propos d'une exposition de son système palingénésique.

Digitized by Google

politique quotidienne. Oubliez, oubliez tous les détails mesquins du ménage constitutionnel; laissez passer tous ces êtres sans conviction, sans élévation de sentimens, sans pitié pour nos douleurs : mais recueillez-vous et sondez toute la profondeur du malaise social, écoutez le bruit des vieilles puissances qui s'écroulent ou s'ébranlent, et les agitations des puissances nouvelles qui s'élèvent, et les gémissemens du prolétaire, de tous les êtres privés de pain, d'air, de moralité.

Religion, philosophie, politique, beaux-arts, tout est remis en question, nous assistons à une vaste refonte de tous les élémens de l'humanité; mais ils sont mêlés encore dans la fournaise ardente, ils se heurtent, ils se tordent, que sortira-t-il de ce travail?

Vous ne savez! et voilà pourquoi vous êtes tristes, inquiets, ballottés, comme l'Océan, entre deux mondes, un passé qui s'en va, un avenir qui n'est pas encore; où donc nous mène le flot qui nous porte? tel est le mystère qui tourmente notre époque. Le problème est posé d'une grande rénovation religieuse qui se prépare, de la destinée nouvelle de l'humanité; les intelligences les plus élevées sentent aujourd'hui que les questions vivantes sont là seulement et toutes en sont préoccupées, toutes cherchent la solution.

On a vu, dans un de nos derniers cahiers (1), avec quelle netteté et quelle étendue de pensée M. Jouffroy avait caractérisé cette mission de recherche.

Mais tandis que M. Jouffroy faisait encore de l'éclectisme à l'école de M. Cousin, il était un homme modeste, renfermé dans l'intimité de quelques amis et d'une femme aux nobles et tendres inspirations, dont la vie était vouée déjà à l'étude du problème de la transformation religieuse de la société moderne.

M. Ballanche est fort peu connu; sa modestie et les préoccupations politiques ont empêché l'attention de se porter sur ses ouvrages, et cependant nul n'a mieux senti le caractère palingénésique de notre époque, la nature de l'émancipation universelle

(1) Voyez *Revue encyclopédique*, janvier 1832, p. 200.

Digitized by Google

qui se prépare; nul n'a exposé de plus beaux et de plus larges développemens sur les évolutions de l'humanité, sur tout le mouvement de l'histoire; nul n'a jeté plus d'idées neuves et fécondes. La lecture de ses ouvrages est enivrante par le charme d'une exquise sensibilité, d'une délicatesse pleine de grâce, d'une élévation de pensées et de sentimens qui vous exalte, par la magie d'une poésie naïve, facile, abondante, séduisante de laisser-aller, de cet abandon qui n'est pas de la faiblesse ou de la langueur, mais la tendresse, mais la douceur d'une ame aimante. Sa poésie est vague quelquefois, mais c'est le vague de l'infini dans le sein duquel roulent des mondes, elle fait rêver et penser; ce vague a aussi tout le charme du regard voilé d'une femme dont les yeux s'ouvrent par momens pour laisser voir l'éclat d'une lumière vive et tendre, expression d'une bonté intelligente.

M. Ballanche est la personnification de l'époque de transition dans laquelle nous vivons; rien autour de nous n'a une existence nette, précise, capable de déterminer une conviction. Tous les élémens de l'humanité sont brisés, divisés, confondus; les croyances du passé sont détruites, les croyances de l'avenir sont en germe; les principes anciens se débattent contre les principes nouveaux, et c'est cette co-existence de deux mondes, l'un qui s'en va, l'autre qui arrive, le passé et l'avenir, la tradition et la prophétie, que M. Ballanche représente.

Il est chrétien, il a foi dans la destinée éternelle des idées chrétiennes, la société ne peut être sauvée selon lui que par l'évangile; il croit à la déchéance, à l'expiation, à la nécessité de l'épreuve et du sacrifice: mais il est aussi l'homme moderne, l'homme du dix-huitième et du dix-neuvième siècle; il croit ardemment à la loi du progrès; il a foi dans les conquêtes de l'humanité depuis trois cents ans; il veut l'émancipation de tous, l'émancipation de la femme et du prolétaire; il croit à la sainteté de toute individualité, il la demande sur cette terre libre, sacrée, affranchie de toute exploitation.

Et cette transformation sociale il la veut par le christianisme,

Digitized by Google

par l'orthodoxie ; il prétend faire entrer toute l'humanité nouvelle, telle qu'elle vit à cette heure, violemment dégagée du catholicisme, dans le dogme chrétien, sans l'affaiblir, sans le violer ; il prétend concilier, sans la conception d'une unité nouvelle, d'un Dieu nouveau, les élémens en lutte depuis trois siècles, l'autorité et la liberté, le catholicisme et le protestantisme, le spirituel et le temporel, l'église et l'état.

Tous ces élémens et ces principes, qui au sein de notre société se cherchent et se heurtent, se retrouvent dans M. Ballanche, quelquefois avec la même contradiction et la même confusion.

Un jour je reviendrai sur M. Ballanche, et j'exposerai l'ensemble de ses idées ; je veux seulement aujourd'hui faire connaître un fragment important de ses œuvres, extrait de la *Ville des expiations*, livre qui doit compléter sa pensée sur la *Palingénésie*.

La vision d'Hébal est un vaste et lumineux regard jeté sur l'humanité et le monde, sur leurs destinées, leur passé, leur présent, leur avenir. C'est le résumé, en quelques pages, de toutes les traditions et de toutes les prophéties, de tous les souvenirs et de toutes les espérances ; c'est l'épopée de l'univers, c'est l'éternité du tems et de l'espace saisie par la pensée, c'est l'écho des douleurs et des joies du monde depuis le premier homme jusqu'au dernier ; c'est le récit des races détruites, des empires écroulés, et des races futures et des empires à naître ; c'est la Genèse, c'est l'Apocalypse de saint Jean, c'est le *Discours sur l'Histoire universelle*, de Bossuet.

Quand le tems est venu pour l'espèce humaine d'une évolution nouvelle, de destinées nouvelles, elle fait un retour sur elle-même, sur son histoire ; elle dit un adieu solennel à son passé, à ce passé pétri de ses sueurs et de ses larmes ; puis elle essaie de percer le voile qui lui cache encore son avenir, de sonder le mystère de la providence, de découvrir l'étoile lumineuse dont l'éclat doit la guider dans sa marche aventureuse.

La vision d'Hébal c'est l'hymne du passé chanté par un chré-

Digitized by Google

tieu du dix-neuvième siècle, c'est le cantique des destinées universelles du monde et de l'humanité.

Mais qu'est-ce donc que Hébal? Ecoutez M. Ballanche :

« Un Écossais doué de la seconde vue avait eu, dans sa jeu-
» nesse, une santé fort triste et fort malheureuse. Des souffrances
» vives et continuelles avaient rempli toute la première partie
» de sa vie. Vers l'âge de vingt-un ans sa santé se raffermit,
» cet état de souffrance cessa, et avec lui cette alternative de ses
» sensations ordinaires et de ses sensations accidentelles, alter-
» native qui auparavant modifiait toutes ses perceptions. Il ne
» lui resta plus, pendant quelques années, qu'un ébranlement
» de nerfs et une sensibilité très-facile à émouvoir. Les notions
» qu'il s'était faites du tems et de l'espace subsistaient; ses mé-
» ditations sur l'homme collectif avaient la même suite et la
» même intensité. Il avait conservé une certaine habitude d'iso-
» lement qui le suivait jusque dans la société. Il se faisait une
» solitude au milieu du monde. On le croyait distrait lorsqu'il
» était occupé à gravir les hauteurs de la pensée, à descendre
» dans les abîmes des origines.

» La lecture des poètes et des philosophes le transportait plus
» facilement qu'un autre sur toutes les routes tracées par l'ima-
» gination et la science, et le plus souvent il s'en frayait de
» nouvelles. Nulle hypothèse sur les états successifs du globe,
» sur les monumens antiques de l'humanité, sur l'homme et la
» société, ne lui était inconnue; et lui-même, d'après une série
» de faits dont il avait le sentiment profond, la conviction sym-
» pathique, composait l'histoire du genre humain, un et divers,
» évolutif et identique.

» Un jour donc Hébal était absorbé dans ces vagues contem-
» plations de l'homme cherchant l'homme, de la conscience
» individuelle s'assimilant la conscience générale, de l'homme
» enfin en rapport avec l'univers des sens et l'univers de l'intel-
» ligence. — C'était sur la fin de l'été : le crépuscule du soir
» étendait son voile de silence, de recueillement, de longue

Digitized by Google

» rêverie sur la nature. L'aspect de la campagne doucement
» éclairée par la dernière lueur du jour flottait devant ses yeux
» comme un songe qui commence.

» Hébal ne s'endort point, mais le monde extérieur semble
» disparaître pour lui ; sa pensée, dégagée de tout ce qui pou-
» vait contraindre ou marquer son essor, ne trouve plus de li-
» mite ni dans le tems ni dans l'espace ; il en résulte subitement
» une magnifique épopée idéale, à la fois successive et spon-
» tanée. »

Ici Hébal, c'est M. Ballanche lui-même, racontant ses impressions et cette puissance d'extase qui donne une existence nouvelle à l'homme, le fait vivre d'une autre vie et l'inonde d'une lumière inconnue, merveilleuse.

Quelle fut la vision d'Hébal?

Dieu reposant dans son immensité, dans son ineffable solitude, dans sa faculté de contenir tout avant qu'il eût produit aucune substance ; Dieu avant toutes choses, et toutes choses émanées de lui ; et la création en puissance avant d'être en acte.—«Notre
» chétive planète, jetée dans l'espace infini, avec ses lois de
» gravitation et de projection, prend sa place dans l'harmonie
» universelle. La parole du créateur est le moule qui lui donne
» une forme sphérique par ces lois primitives dont l'effet dure
» toujours. Une croûte extérieure cache ses entrailles incandes-
» centes. De grands craquemens brisent sa surface scoriée. Les
» montagnes sont produites avec un effort tel que, si la terre
» n'eût pas été contenue dans le moule puissant de la parole, elle
» se fût partagée, et elle n'eût roulé dans son ellipse désolée
» que de stériles débris. Le bassin des mers se creuse avec un
» effort égal. Les continens se dessinent comme de vastes déchi-
» rures. Des végétaux pleins d'une sève créatrice les couvrent
» pour élaborer une atmosphère brute..... Les animaux qui
» remplissent ces étonnantes solitudes volent, nagent, ram-
» pent, marchent, et ne sauraient rencontrer de maîtres. Ils dé-
» vorent et sont dévorés. Ils vivent, ils respirent, sans admirer,

Digitized by Google

» sans aimer. Une création sans but! un spectacle sans specta-
» teurs! un monde sans prière et sans adoration! nulle voix
» qui exprime un sentiment ou une pensée! des bruits confus!
» des sons qui ne disent rien, »

Le cœur d'Hébal est saisi d'épouvante. Mais le travail du monde s'achève, l'homme va paraître, le voilà! Cette essence détachée de la substance universelle, intelligente, pour être elle-même, a reçu le don de la responsabilité, c'est-à-dire la capacité du bien et du mal; elle n'a reçu la conscience d'elle-même que pour être une créature libre, agissant sur le monde pour l'achever; sa volonté sera un destin, sa force une puissance.

Mais l'être responsable a failli; la force de l'homme essaie une puissance au-delà de celle qui lui est attribuée, et qui par là même rencontre un obstacle invincible. Hébal a senti à la fois l'être déchu et l'être réhabilité, condamné à marcher désormais dans la voie du progrès pour reconquérir ce qu'il a perdu.

Mais pourquoi Dieu voulait-il la perfection dans ce premier être si faible, si inaccoutumé encore à la vie? mais pourquoi Dieu l'a-t-il châtié d'une manière si terrible? mais pourquoi ce premier essai de la responsabilité de l'homme serait-il une déchéance, plutôt qu'un progrès?

Hébal ne nous dit pas cela.

Suivons la vision d'Hébal.

Il voit l'homme condamné au travail, recevant la mission d'achever le globe, de contribuer à la création de la terre; l'homme est séparé en deux sexes; la femme est dite avoir induit l'homme en tentation, parce que la femme est l'expression volitive de l'homme; l'homme est le sexe actif, et la femme le sexe passif; leur ame est égale; le sexe passif parviendra à l'égalité avec le sexe actif, puisqu'il appartient à la même essence originelle.

Puis les races se dispersent, puis la terre se peuple, l'homme succombe encore, une grande expiation est devenue nécessaire, la terre est abîmée dans les eaux.

Digitized by Google

Les premiers tems historiques apparaissent à Hébal, mais obscurs, indécis, innommés. « Eh quoi! si près du berceau de la race » humaine, et déjà de grands empires, des peuples puissans, de » vastes métropoles! et déjà les grains sont tombés sur l'aire, et » l'aire plus d'une fois a été balayée par le terrible moissonneur! » C'est que des siècles ont passé sans qu'Hébal les ait aperçus, » parce qu'ils ont à peine laissé de trace dans la mémoire des hom- » mes. Et ces fondateurs, ces conquérans inconnus, et ces événe- » mens qui ne furent chantés par aucun poète; tout cela est de » la poussière. Voilà qu'un vieux monde a disparu; et l'homme » survit; il survit avec ses traditions, ses castes, ses formes so- » ciales. »

Hébal contemple le peuple hébreu, et par ses prophètes tout l'orient, puis la Grèce, première transition de l'orient à l'occident; il voit ses guerres, ses grands hommes, ses sibylles.

« La Grèce, dit-il, a sauvé le principe progressif et plébéien » dont elle était dépositaire. Les démocrates d'Athènes, qui ont » tant fait de fautes en Sicile, sur les côtes de la grande Grèce, » qui furent si stupides, si imprévoyans, qui laissèrent Socrate » boire la ciguë, qui se berçaient des harmonieuses satires d'Aris- » tophane, ont néanmoins bien mérité de l'occident. Ils ont » vaincu le grand roi à Salamine, la victoire de Salamine règne » encore sur le monde. »

Hébal est un instant absorbé dans la vue du monde romain, dans la grande lutte du patriciat et du plébéianisme; le plébéianisme est vainqueur, une époque immense de l'humanité est accomplie, une nouvelle commence, le Messie paraît: l'homme avait assez expié, le tems de la rédemption était venu.

Alors se déroulent dans la pensée d'Hébal toute la suite des destinées chrétiennes, tous les efforts d'enfantement de la civilisation européenne; les apôtres, l'empire grec, les barbares, les papes, les rois féodaux, Luther, les hérétiques, Bacon, Descartes lui apparaissent, et le voilà bientôt en face d'une société en désordre, sans religion, sans autorité reconnue, et il dit :

Digitized by Google

« Une Europe toute nouvelle doit sortir des ruines de l'Europe » ancienne, restée vêtue d'institutions usées comme un vieux » manteau; une incrédulité apparente menace d'abolir toute » croyance, mais la religion du genre humain renaîtra plus bril- » lante et plus belle.

» Elle renaîtra au moment où le moyen âge aura rendu son » dernier soupir dans sa dernière agonie: la résurrection est fille » de la mort. Toutes les expressions des croyances intimes ten- » dent à se résumer dans un symbole qui se forme en silence, au » milieu des terribles agitations des sociétés humaines, et quel- » ques sons de ce futur symbole déjà commencent à se mêler au » glas funèbre du moyen âge expirant.....»

Ce n'est pas tout. Après avoir embrassé dans sa pensée l'ensemble harmonieux des destinées passées et présentes de l'humanité, Hébal poursuit sa longue contemplation, et après avoir vu dans le monde l'ordre, l'harmonie, la vie, il voit maintenant le désordre et la mort; Hébal croit assister à l'agonie de l'immense univers, les animaux disparaissent, les fleuves et les mers se tarissent, l'humanité meurt; la terre, globe éteint, sans vie, ni végétative, ni animale, la terre est lancée dans un autre coin de l'espace, puis anéantie; alors la forme qui voilait la matière en se l'assimilant, la forme disparaît: la matière est rendue au néant; les êtres se sont retirés dans leurs essences, l'univers tout entier rentre dans le sein de Dieu, l'homme a achevé l'épreuve successive qui lui fut infligée pour suppléer à l'antique épreuve.

Cette étrange contemplation finit pour Hébal et il entendit sonner neuf heures. Il éprouva une grande fatigue, il n'eut que le tems de raconter ce qui venait de lui arriver, et il rendit le dernier soupir en prononçant le mot éternité.

On le voit, cette vision est une inspiration toute chrétienne, elle est le résumé de toutes les traditions et de toutes les espérances chrétiennes; c'est le récit des destinées universelles de l'humanité et du monde, telles qu'elles sont exposées dans la Bible, dans l'Évangile, dans Bossuet. Mais ces préoccupations du

Digitized by Google

passé sont toutes d'éclatantes prophéties ; mais Hébal à beau affirmer l'éternité du christianisme, il a beau nier que le monde soit dans l'enfantement d'une religion nouvelle, il ne peut échapper à son époque, il lui est impossible de ne pas voir tous les signes d'une dissolution. Hébal le sait bien, l'humanité ne recule jamais, ne reprend jamais ce qu'elle a délaissé: or à quelle fin cette lutte acharnée contre la religion du Christ, si elle devait y revenir.

Hébal l'a dit, souvent et merveilleusement exprimé, nous sommes arrivés à l'heure d'une transformation universelle. Eh bien! Quand la société se transforme, le principe qui l'a fondée ne se transforme-t-il pas également? Comment se transforme une idée, si ce n'est par la production d'une idée nouvelle plus large et plus élevée?

Toutes les prophéties sur la réorganisation de l'unité chrétienne ne sont donc que la prophétie d'une unité nouvelle, d'une religion nouvelle.

Nous aimons à recueillir en nos ames tous ces signes de tems meilleurs, toutes ces espérances de retour à la foi, à Dieu!

Oh! comme elle est douce à notre cœur la voix qui nous chante l'avenir, la voix qui par de tristes et désespérans accords ne nous abîme plus dans la douleur et le scepticisme, ne nous énerve plus à force de nous faire pleurer!

La vision d'Hébal m'a rappelé une autre vision, celle de Lessing sur l'éducation du genre humain, œuvre sublime de promesses.

Lessing, dans son petit livre, esquisse à grands traits toute l'histoire du passé, et s'écrie en terminant :

« Le genre humain ne doit-il jamais parvenir au plus haut » degré de lumière et de pureté? Jamais?

» Jamais! ne permets pas ce blasphème à ma pensée, Dieu de » bonté!—L'éducation a son *but* dans l'espèce aussi bien que dans » l'individu. L'objet qu'on élève, on l'élève pour quelque chose.

» Il viendra certainement le jour d'un *nouvel évangile éternel*,

Digitized by Google

» jour qui nous est promis même dans les livres élémentaires de » la nouvelle alliance.

Et Lessing crie aux rêveurs de ne pas se hâter, de ne pas avoir la prétention de réaliser tout l'avenir dans l'espace de leur vie d'homme :

« Marche à pas insensibles, providence éternelle! laisse-moi » seulement ne pas desespérer de toi, à cause de l'insensibilité » de ton mouvement. Laisse-moi ne pas désespérer de toi, alors » même que ta marche me semblerait rétrograde ! »

ALEX. SAINT-CHERON.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIVRES ÉTRANGERS.

ÉTATS-UNIS.

108. — ACTS OF A GENERAL NATURE, etc. — *Lois et ordonnances générales, arrêtées, revisées à la première séance de la vingt-deuxième assemblée générale de l'état de l'Ohio*, ouverte et tenue en la ville de Colombus en décembre 1823, vingt-deuxième année dudit état. Tom. XXII, imprimé, et publié par les ordres du gouvernement. Colombus (Ohio), Olmsted, imprimeur.

CODE DE JURISPRUDENCE CRIMINELLE DE L'OHIO.

La Grèce était divisée en petits états, qui joutaient entre eux, à jours marqués, tous les quatre ans; divinisant la force, l'adresse et l'intelligence : les arts grandirent, l'esprit humain s'éleva rapidement dans ces luttes, où les acclamations d'un peuple entier récompensaient les vainqueurs. La rivalité turbulente des royaumes circonscrits et des petites républiques d'Italie fit aussi croître les arts, la littérature et les sciences : la peinture leur dut une de ses ères les plus brillantes, et quelques poètes admirables surnagèrent, résumant en eux leur époque, et types des divers élémens qui avaient fermenté au milieu de ces luttes. Les vingt-quatre états de l'Amérique du nord, dans leur agglomération paisible et raisonnable, ne connaissent ni les querelles violentes, ni l'émulation féconde qui distinguèrent les deux oasis de civilisation ou s'élevait la raison humaine, pendant que la barbarie et l'ignorance couraient le reste du globe. Les États-Unis, dans leur tranquille association, entretiennent ce-

Digitized by Google

pendant entre eux une sorte de joute expérimentale sur un sujet assez étrangement choisi. Rapprochés par des chemins de fer, de nombreux canaux, d'immenses fleuves et les ailes des bateaux à vapeur; vivant sous une même loi politique, sans rien qui marque les frontières, sans douane, sans barrière qui les sépare, les divers États ont chacun leur code de jurisprudence, plus ou moins humain, plus ou moins avancé, suivant la date, plus ou moins rapprochée, de la constitution et de la réunion de chacun de ces fragmens de république : les lois pénales étant d'autant plus douces que la raison humaine était plus éclairée et la tolérance mieux établie à l'époque où elles furent portées. La justice change le poids de ses balances en traversant des limites fictives; et tel crime, puni de mort dans une province, ne l'est que de prison dans l'autre; ce qui est délit dans un état s'efface et disparaît dans le canton voisin. Il est des Américains qui prétendent que si les habitudes des diverses Cours de justice et de tant de barreaux permettaient de refondre tous ces codes ensemble, pour choisir ce qu'il y a de bon dans chacun, on en tirerait la plus merveilleuse législation du monde. Je ne sais s'ils ont raison d'avoir autant de foi dans l'éclectisme; je ne sais s'il n'en est pas des travaux humains comme des productions de la nature, et si la première condition pour qu'il y ait vie en une chose n'est pas l'homogénéité des parties qui la composent.

La jurisprudence criminelle de l'Ohio est la plus simple et la plus douce de toutes celles des États, parce que c'est une des plus nouvelles; et la publication de ce code ne peut qu'être fort utile, en faisant rougir ceux qui, par routine, conservent encore la cruauté dans les lois écrites, quand elle n'est plus dans les mœurs; et qui, pour n'être pas odieux mentent constamment, dans ce qui devrait être si saint et si solennel l'application de la justice. Dans la quatorzième section du huitième article du code criminel de l'Ohio se trouvent ces paroles pleines de sens : « Le vrai but de tout châtiment est la réforme et non l'extermination. » Il y a long-tems que le Christ avait donné une épigraphe pour tous les recueils de lois, qui sera, il le faut espérer, appliquée quelque jour. *Je ne cherche pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.*

En 1805 quatre crimes encouraient encore la peine de mort dans l'État de l'Ohio; il n'y en a plus qu'un, le meurtre au premier degré,

Digitized by Google

c'est-à-dire volontaire et avec complète préméditation. Depuis 1815 la peine du fouet, appliquée jusqu'alors pour plusieurs crimes et délits, a disparu du code. Maintenant les peines se graduent entre les amendes, la prison du comté et la maison pénitentiaire. Dans cette dernière les criminels, incapables, du jour de leur condamnation, de remplir les fonctions de témoins, de jurés, et tout emploi public, vivent, le plus possible, à part les uns des autres, livrés, excepté en cas de maladie, à un travail constant, n'ont qu'une nourriture grossière, bien qu'abondante, et sont privés de tabac et de toute boisson spiritueuse.

La simplicité et la brièveté du code de l'Ohio sont parmi ses plus admirables qualités. Nul délit, s'il n'est contenu, nommé, spécifié entièrement dans les soixante pages du livre des statuts, ne peut être puni, et tout citoyen, sans avoir besoin de trois ans d'études, de soutenir et de payer nombre de thèses, peut facilement se mettre au fait des lois de son pays, et savoir ce qui est ou non légalement permis. C'est un jury d'accusation qui remplit les fonctions de juge et de chambre d'instruction; et toutes garanties sont données pour la liberté des individus et pour la protection des accusés, innocens tant que la sentence contre eux n'est pas portée.

Après avoir admiré ce que j'ai pu comprendre et ce que j'ai trouvé beau dans cette législation, dirai-je ce qui m'a frappée moins favorablement dans son ensemble? C'est le soin excessif, en quelque sorte exclusif, de la propriété. La marchandise et les productions de l'homme sont plus défendues que l'homme lui-même: mutiler son voisin, l'estropier, le défigurer, dans l'Ohio, est un crime assimilé au délit de contrefaçon ou de faux, et n'emporte que les mêmes peines: on est puni de trois à sept ans d'emprisonnement dans la maison pénitentiaire pour avoir logé, donné asile sciemment à un voleur de chevaux, et la bigamie n'entraîne que trois à sept ans de prison. Il n'y a rien de sanguinaire dans cette législation, mais elle est complétement, elle est étroitement marchande, et favorise, par le grand nombre d'amendes non proportionnelles établies comme punition, répression de divers délits, un privilége notoire pour les riches, car il est clair que la même amende, pour un même fait, frappant des individus de fortunes diverses, peut être la plus cruelle peine pour l'un et une bagatelle indifférente pour l'autre: il est évident enfin qu'aux États-Unis, et dans l'Ohio comme ailleurs,

Digitized by Google

la première condition pour ne pas sentir le poids des lois, c'est d'être riche. Partout elles pèsent comme un manteau de plomb sur le pauvre et protégent seulement les épaules du riche contre la rigueur des saisons.

109. An historical view, etc. — *Tableau historique du gouvernement du Maryland, depuis sa colonisation jusqu'à ce jour*, par John V. L. Mc Mahon. t. 1. Baltimore, 1831. In-8° de 539 pages.

HISTOIRE DU MARYLAND.

Ce premier volume conduit l'histoire du Maryland, depuis le don qui en fut fait par Charles Ier, en 1632, à Cecil Calvert lord Baltimore, jusqu'à l'établissement du gouvernement des États. Il semble que cette période devrait être d'un vif intérêt : cette colonie de deux cents catholiques romains, presque tous hommes de rang et de fortune, courant, dans l'ardeur de leur zèle, chercher par-delà les mers, au milieu de nations sauvages, un désert où ils puissent en liberté professer leur foi et déployer les pompes de leur culte, semble le sujet le plus pittoresque, le plus beau qui se puisse offrir à l'historien. Pourquoi donc tout ce récit du gouvernement du Maryland, sous le régime propriétaire, est-il si sec et si dépouvu d'intérêt? il semble que ce soient les annales ou archives d'une grande propriété, avec les procès que ses possesseurs ont eu a soutenir, tels que le tout a été rédigé par les notaires et les hommes de loi de la famille. Je suis toujours à me demander quel *aria cattiva* étouffe dans les forêts vierges de l'Amérique, sur les rives de ses vastes fleuves, de ses grands lacs, une des belles qualités de l'esprit humain, l'imagination sans laquelle les fruits sont privés de fleur et de parfums, les fleurs sans rosée et sans éclat. L'utile règne en despote dans les républiques unies, il chasse les arts, pâlit et tue la littérature, aligne les rivières, aplanit toutes les montagnes, bêche toutes les bruyères, ensemence le désert, émonde les forêts, macadamise les sentiers ; et l'on serait tenté de dire à ce peuple, aujourd'hui protestant et même puritain, on serait tenté de lui dire, dans son langage biblique : « L'homme ne vit pas seulement de pain! » Cependant, pour juger de l'histoire de M. Mc Mahon, il faut attendre que les autres volumes aient paru, et qu'on puisse connaître son travail dans son ensemble. *Ade* M.

Digitized by Google

GRANDE-BRETAGNE.

110. — The Elements of chemistry, familiarly explained and practically illustrated, etc.—*Élémens de chimie présentés d'une manière familière et éclaircis par des exemples.* Première partie comprenant : *l'exposition de nos connaissances relativement à l'attraction, la chaleur, la lumière et l'électricité.* Londres, 1832; Murray. In-12 cartonné.

Tel est le titre d'un livre qui l'emporte, selon nous, infiniment sur tous les traités élémentaires de chimie qui ont paru depuis quelques années. L'auteur, qui n'a pas jugé à propos de se faire connaître, n'écrit pas pour des savans, mais pour des gens du monde; ainsi il ne donne point de calculs et s'interdit tout ce qui ne pourrait être compris sans l'aide des mathématiques. Du reste, quoique sa rédaction soit très-soignée, il est évident qu'il s'est proposé, non pas d'amuser le lecteur, mais de l'instruire. Il ne craint pas de se répéter, et lorsqu'il développe une idée que d'abord il n'avait fait qu'indiquer, c'est presque toujours en se servant du même exemple qu'il avait pris la première fois. Rien ne lui eût été plus aisé sans doute que de varier les applications; l'ouvrage y eût gagné sous le rapport de l'élégance, mais il eût certainement perdu sous le rapport de l'utilité. S'il indique une expérience, il a soin de la choisir aussi simple que possible. Des verres ordinaires, quelques tubes et un petit nombre de substances qu'on peut se procurer presque partout, composent tout le laboratoire dont on a besoin. Il faut pourtant faire une exception pour ce qui a rapport à l'électricité, dont l'étude, en effet, exige nécessairement des appareils bien plus compliqués. Au reste, c'est de toutes les parties celle dans laquelle l'auteur nous semble avoir été le moins heureux. Ce n'est pas que son exposition ne soit toujours parfaitement claire; mais à coup sûr, pour être comprise, elle exige une attention bien plus soutenue que pour tout ce qui précède. Nous doutons beaucoup qu'une personne étrangère à la science puisse, à une première lecture, comprendre ce chapitre d'un bout à l'autre. Au reste, il suffirait de quelques suppressions pour faire disparaître ce défaut, si toutefois c'en est un.

Dans ce livre, comme dans la plupart des traités élémentaires qui se

Digitized by Google

publient maintenant en Angleterre, les figures nécessaires à l'intelligence du texte sont gravées sur bois et placées dans le corps même de la page. Nous désirons bien qu'en France on se décide à revenir à cet usage, qui était général jusque vers le commencement du siècle dernier. Rien n'est plus incommode que ces malheureuses planches rejetées à la fin et qu'on est en danger de déchirer chaque fois qu'on les déploie, et que souvent on néglige de consulter pour ne pas prendre la peine de les étendre.

Lorsque l'ouvrage de l'auteur anonyme sera complétement publié, nous espérons qu'on nous en donnera une traduction en français. Pendant long-tems en Angleterre les traités élémentaires de sciences n'étaient guère plus instructifs que les *Lettres à Sophie sur la chimie*, et propres tout au plus à faire ce que Cadalso nommait des *eruditos à la violeta*. Depuis quelques années c'est tout autre chose, et plusieurs des hommes les plus distingués dans la science n'ont pas dédaigné de se livrer à ce genre de travail. Plusieurs des traités compris dans le *Cabinet Cyclopœdia de Lardner* sont l'ouvrage de savans du premier ordre. Ainsi, pour n'en citer qu'un, nous avons le discours préliminaire sur l'étude de la physique par Herschell.

Parmi les publications de la Société pour la diffusion des connaissances utiles, il y a plusieurs traités spéciaux qui nous semblent parfaitement atteindre le but de l'institution. Il y en a de même pour la partie biographique : les vies de Kepler, de Galilée, de Newton, sont tracées de manière à ne pas seulement satisfaire la curiosité, mais encore à indiquer la méthode par laquelle on peut espérer de faire le plus de progrès dans les sciences. La vie de Newton est la traduction d'un article de M. Biot, et est donnée comme telle, quoiqu'il eût été sans doute bien aisé de la défigurer assez pour la faire paraître originale. Les directeurs de l'entreprise ont montré par là qu'ils étaient fort au-dessus des petitesses de l'amour-propre national, qu'ils avaient par-dessus toute chose le désir d'être utiles et la volonté d'être justes.

La société a pour président le chancelier Brougham et pour vice-président lord John Russell. R.

Digitized by Google

111. FRAGMENTS OF VOYAGES AND TRAVELS, etc.—*Fragmens de voyages et anecdotes de la vie maritime*, par le capitaine BAZIL HALL, de la Marine Royale. Seconde série. Édimbourg, 1832. 3 vol. in-12.

ESQUISSES MARITIMES. — CHASSE AUX REQUINS.

Nous avons annoncé la première série, plus particulièrement destinée aux jeunes gens, de cet amusant ouvrage qui sent la mer et le goudron : le caractère aristocratique du capitaine et l'inconsistance de ses opinions politiques ne pouvaient être passés sous silence : maintenant, nous avons dit notre pensée sur ce point, et pouvons, en toute liberté, parler de l'entrain de ces volumes qui deviennent de plus en plus vifs, de plus en plus intéressans. C'est la vie du marin dans tous ses contrastes, plus variée, plus gaie, plus insouciante que celles de tant de matelots, envoyés récemment sur les traces des poétiques équipages de Cooper; c'est pour *tout de bon*, c'est de la *vérité vraie*, et l'on n'est pas fatigué de cette lecture, quelque hérissée qu'elle soit de termes marins. Quand on invente, je l'avoue, j'aime qu'on poétise, et la réalité de fabrique m'est insupportable. Mais la nature prise sur le fait, toute chaude et toute vivante, c'est amusant comme la vie, c'est beau comme le mouvement des vagues sur lesquelles se joue la lumière.

Pour donner une idée des divertissantes pages de M. Hall, tous les adjectifs seraient bien pâles; il faudrait citer. La chasse des chasses, celle du requin, est un tableau plein de vie : elle est presque aussi riche d'émotions que le récit d'un combat naval.

« L'ingénieur, affairé à mesurer les distances, serre à la hâte son sextant dans sa boîte; le mathématicien, calculant les longitudes, jette ses livres; l'officier de marine plante là son éternelle flûte; le docteur sort en sursaut de son habituel assoupissement; le trésorier ferme son journal; tous, hommes, enfans, courent pêle-mêle sur le pont, pour voir mourir l'*infâme* : le singe même, s'il en est un à bord, prend un intérêt patent à toute la scène sauvage. Je me rappelle avoir vu Jacko courant en avant, en arrière, le long des filets des hamacs de la poupe, grimaçant, criant, marmottant, de façon à se faire entendre de l'avant à l'arrière : « A qui en avez-vous, maître Mona? » dit le quartier-maître (l'animal, qui venait de Ténériffe, conservant son prénom espagnol).

Digitized by Google

Jacko ne répliqua pas : mais, étendant sa tête au-dessus de la balustrade du bord, regardant avec des yeux qui lui sortaient presque de la tête, il fit une telle grimace qu'il montra ses dents et ses gencives d'une oreille à l'autre. « Dépêchez! courez au cuisinier! vite un morceau de porc, » crie le capitaine, s'emparant du commandement, avec autant de joie que si c'était pour donner la chasse à un croiseur ennemi. « Où est votre croc, quartier-maître? » « Voilà, monsieur, voilà! » répond le camarade, tâtant la pointe, la déclarant aussi acérée que l'aiguille d'une dame, et l'enfonçant de suite dans une énorme pièce de cochon rance, pesant de quatre à cinq livres, car il n'y a rien d'assez fort, rien d'assez haut-goût pour l'estomac d'un requin. Le croc, gros comme le petit doigt, décrit une courbe de la grandeur d'une main d'homme demi-fermée; sa longueur est de cinq à six pouces, et il se termine par une formidable pointe barbelée. Ce crochet, d'aspect terrible, est accompagné de trois ou quatre pieds de chaîne; précaution indispensable, car un requin vorace engloutit quelquefois l'amorce si profondément, qu'il happerait et romprait la corde qui tient le harpon, aussi facilement que s'il coupait une tête d'asperge.

» Le requin, comme le midshipman, est généralement affamé; mais, dans des cas fort rares, quand il n'est pas en appétit, il nage lentement vers l'amorce, la flaire, et lui donne une poussée, avec son nez en forme de pelle, la tournant sens dessus dessous. Alors il la côtoie, à droite, à gauche, comme s'il appréhendait quelque mauvaise aventure: mais bientôt il y revient pour jouir du délicieux *haut-goût*, comme les marins appellent le fumet de la viande de porc gâté que l'on choisit toujours, s'il s'en peut trouver, pour amorcer. Tandis que Jean-le-Requin joue ainsi au fin, et fait le renchéri, l'arrière du vaisseau est si rempli de têtes qu'il n'y a pas un pouce de place à obtenir pour prière ni pour argent. Les agrès, les mâts, les filets de bastingage, tout ce qui peut supporter un corps d'homme ou d'enfant a son spectateur collé dessus, parlant à demi-voix, s'il ose parler, et s'il a loisir pour autre chose que fixer d'avides regards sur le monstre, encore libre d'errer au large. J'ai vu ces alternatives d'espoir et de crainte se prolonger une heure entière; après quoi maître Requin, s'il est résolu à n'avoir rien à démêler avec nous, s'écarte et nage au vent, s'il y en a, ou plonge si profondément qu'à peine peut-on discerner la place où il a disparu... »

Digitized by Google

Il serait trop long de donner toutes les vicissitudes de cette chasse. Le requin, pour happer l'amorce, qui danse à la surface des vagues, forcé de se tourner sur le dos, « car sa gueule n'est pas comme la bouche d'un chrétien, et s'ouvre au-dessous du menton; » et le cri de joie comprimé de l'équipage à la vue de son ventre blanc; et la boucherie, quand il est enfin tiré à bord, luttant encore sur le pont; et l'avide curiosité des matelots de voir ce que le monstre a englouti dans son rapace estomac. M. Hall cite comme un rare exemple de gloutonnerie un requin, pris à bord de *l'Alceste*, quand elle convoyait à la Chine l'ambassade de lord Amherst. « Nombre de canards, de poules, morts la nuit, avaient été, comme de coutume, jetés par-dessus bord le matin, indépendamment de plusieurs paniers et autres choses, comme tas de copeaux, bouts de câbles, cordages, etc., etc. Tout cela fut trouvé dans l'immense magasin du monstre. Mais ce qui excita le plus d'admiration et de surprise fut la peau d'un buffle, tué à bord le jour même pour le dîner de l'équipage. Le vieux marin, qui avait ouvert le poisson, se tenait, jambe de ci jambe de là, tirant, pièce à pièce, les divers articles de la large caverne où sans choix ils avaient été engloutis. Quand l'opérateur en vint à la peau de buffle, il la tint devant lui étalée comme un rideau, en s'écriant : « Là, mon garçon: voyez-vous » ça! Il vous a avalé un buffle, mais la peau lui est restée au gosier. »

Rien de plus amusant que la chasse du crocodile, du marsouin, et celle surtout des dauphins poursuivant les bandes diamantées de ces jolis petits poissons volans, qui font dire à une vieille écossaise, parlant à son fils revenu de ses longs voyages bien pourvu de récits pour égayer le coin du feu : « Vous pouvez avoir vu des rivières de lait, vous pouvez avoir vu des montagnes de sucre, mais vous ne me ferez jamais accroire que vous avez vu les poissons voler en l'air. »

Si le capitaine Hall excelle à peindre la joie du matelot anglais, sa douleur contenue, sa plainte sourde et rauque, ne trouvent pas en lui un moins habile interprète : « Je me rappelle, « dit-il » que croisant devant Terceira, sur *l'Endymion*, un homme tomba à la mer et se noya. Le trouble ordinaire en pareil cas fini, et la longue et vaine recherche terminée, on hissa les bateaux à bord et les mains furent mises à l'œuvre pour forcer de voile. J'étais officier du gaillard d'avant, et je vis, en regardant si tout mon monde était à son poste, qu'un des hommes de la

Digitized by Google

hune de misaine manquait. Au moment même j'aperçus un homme, courbé en deux, et qui avait l'air de se cacher sous l'avant du canot, entre le bateau et le mât. « Holà, hé! » Criai-je. « Qui êtes vous? Qu'avez » vous à vous cacher ainsi? pourquoi n'êtes vous pas à votre poste?» «Je » ne me cache pas, monsieur, » répondit le pauvre camarade, tandis que les larmes ruisselaient dans les profondes rides de ses joues basanées. L'homme que nous venions de perdre était son camarade et son ami depuis dix ans; il me le dit. Je lui demandai pardon, du fond du cœur, pour l'avoir traité avec rudesse en un pareil moment, et lui dis de descendre à sa cabine et d y rester jusqu'au lendemain. « N'y faites pas » attention, monsieur, n'y faites pas attention » me répondit le pauvre marin. « On n'y peut rien, voyez-vous. Vous ne vouliez pas me faire de » peine, et je suis aussi bien dessus le pont comme dessous. Bill est parti, » monsieur, il est parti! mais je n'en ferai pas moins mon devoir.» Ainsi disant, il passa deux ou trois fois la manche de sa veste sur ses yeux, et, renfermant son chagrin dans son sein, il alla à sa besogne, comme si de rien n'était. »

Une fois qu'on cite Hall, on est tenté de se laisser aller : car il est amusant, varié. Si la place ne me manquait, je voudrais parler de ces petits cadets de marine, s'ébattant à se baigner dans une voile, tendue à la mer à cet effet; l'un d'eux, des plus entreprenans, toujours défié par ses camarades, se lançait, de plus en plus loin, hors la voile, sur cette mer sans fond, « quand le cœur lui défaillit tout à coup, pauvre petit homme! avec sa confiance, s'évanouirent ses forces, et il enfonça rapidement, à l'inexprimable horreur de ses jeunes compagnons.

« Le capitaine du gaillard d'avant, grand, beau, robuste garçon, se balançait sur la verge de la maîtresse-ancre, les bras croisés, et son chapeau, à vernis brillant, tellement descendu sur ses yeux qu'il était difficile de dire s'il était éveillé, ou assoupi au soleil, le dos appuyé contre les haubans du petit mât de hune. Le marin, cependant, avait attentivement surveillé constamment les petits drôles; et, craignant que leur témérité n'amenât quelque catastrophe, il leur grommelait, de tems à autre, un avertissement dont ils n'avaient cure; enfin il se désista, disant qu'ils n'avaient qu'à se noyer s'ils en avaient fantaisie, qu'il ne remuerait pas le bout du doigt pour les aider. Mais la forme de l'aventureux petit garçon enfonçant dans l'eau avait à peine frappé ses yeux, que,

Digitized by Google

joignant ses mains au-dessus de sa tête, à la façon des plongeurs, il se lança au loin par un léger effort de son pied contre l'ancre, et plongea, la tête la première, dans l'eau, où le pauvre garçon enfonçait si vite, qu'il était au moins à une couple de brasses de la surface, quand le marin le saisit, reparut, portant dans sa main l'enfant à demi évanoui, et le jeta droit au centre de la voile, au milieu de ses camarades, en leur criant d'en avoir soin. Les écoutes de l'avant, par le calme, pendaient presque dans l'eau, il s'en servit pour retourner à son ancien gîte sur l'ancre. Là, il se secoua comme un grand chien de Terre-Neuve, et sautant sur le pont, traversa le gaillard d'avant pour aller se changer....»

Nous citerions toujours, car toujours c'est amusant, toujours vivant. Je n'ose donc reprocher à M. Hall d'appuyer trop long-tems sur des détails oiseux; comme, par exemple, dans l'histoire de Jeanne la truie, que j'étais tenté de trouver, comme naguère celle du pauvre basset Shaking, quelque peu longue: sensation rare en lisant le capitaine.

112. Family library. The life of sir Newton, etc. — *Bibliothèque de famille, vingt-quatrième numéro. Vie de sir Isaac Newton*, par David Brewster. Londres, 1831; John Murray. In-12; prix, 5 sh. (6 fr.).

C'est la première vie de Newton publiée à Londres sur une échelle un peu considérable. Jusqu'ici des biographies collectives avaient seules raconté quelques faits, peu nombreux, de l'histoire personnelle du premier savant de l'Angleterre. Sa vie, au fait, est toute dans ses œuvres; il n'y a pas place aux passions quand tout est donné à l'étude; et cette ame qui a réfléchi les cieux, et en quelque sorte toute la nature, n'avait point de tache, rien de trouble, rien qui prêtât à ces vicissitudes qui font l'intérêt d'un récit. M. Brewster, qui a puisé à toutes les meilleures sources, et qui proclame devoir beaucoup à l'excellente vie de Newton de M. Biot, dans la *Biographie universelle*, n'a cependant pu faire, malgré tous les documens particuliers, toutes les correspondances du tems qu'il a consciencieusement rassemblées et fouillées, qu'une bien courte notice; et ce sont les découvertes de Newton qui remplissent son livre. Il donne la vivante histoire des travaux sur le prisme, sur la décomposition de la lumière; des belles découvertes sur l'optique, et les divers degrés de réfrangibilité des rayons lumi-

Digitized by Google

neux qui produisent le spectre solaire, la théorie des couleurs, enfin les découvertes astronomiques, et celle qui soutient à elle seule tout l'édifice du monde, la découverte des lois de la gravitation; les traités sur le mouvement des marées, les travaux sur l'arithmétique universelle, sur le calcul différentiel, la géométrie, etc. Ce sont là les points savans et d'un intérêt élevé, général qui remplissent l'histoire de Newton, encadrés entre une enfance studieuse et naïve, et une vieillesse religieuse et calme.

M. Brewster cherche à réfuter ce que Laplace et M. Biot ont avancé, sur la foi d'Huygens, du dérangement de cette belle intelligence qui avait expliqué les lois de la nature et le mouvement du monde. Il croit cette opinion fondée sur une maladie qui jeta pendant quelques mois un voile de mélancolie sur l'ame de Newton. Cette tristesse momentanée s'expliquait assez par la perte d'un manuscrit important sur des théories d'optique, perte dont le philosophe avait soutenu cependant le premier aspect avec bien de la patience. « Oh! Diamant, Diamant! » dit-il au chien qui avait mis le feu au manuscrit, « vous savez peu le mal que vous avez fait! » L'auteur de la vie de Newton apporte en preuve de la constante vigueur d'intelligence du philosophe plusieurs lettres scientifiques écrites à cette époque; tandis que les savans français, fortement imbus des doctrines philosophiques de Voltaire, veulent trouver une preuve de l'aliénation d'esprit de Newton dans ses études théologiques et dans ses explications de l'Apocalypse. Il m'est beaucoup plus agréable de penser, avec M. Brewster, que cette belle et noble intelligence se conserva pure jusqu'au bout, et que ce grand et digne vieillard qui, à quatre-vingt-cinq ans, endurait les tortures d'une cruelle maladie, la pierre, sans pousser un cri ou un gémissement, et souriait et conversait avec son calme et sa gaieté ordinaire dans les courts intervalles de repos que lui laissaient de longues crises, « jouissait de tous ses sens, de toutes ses facultés, dans leur vigueur, lorsqu'après une longue et grave conversation avec le docteur Mead, il tomba dans un long évanouissement, qui dura depuis six heures du soir le samedi 18 mars 1727, jusqu'au lundi 20, jour où il expira, entre une et deux heures du matin. »

L'ouvrage de M. Brewster, pour que justice lui fût rendue, aurait besoin d'être analysé par un savant. Quelle que soit la clarté des expli-

Digitized by Google

cations qu'il donne, un mathématicien, un géomètre, un physicien, en sentiraient bien autrement le mérite ; et, comme je l'ai déjà dit, c'est ici l'histoire des découvertes de Newton, et non simplement celle de sa vie privée.

113. — THE LIVES OF CELEBRATED TRAVELLERS. — *Vies des voyageurs célèbres*, par JAMES-AUGUSTUS SAINT-JOHN. Londres, 1832 ; Colburn et Bentley. Trois vol. in-8° ont déjà paru.

Le troisième volume, dont on annonce la publication, contient les biographies de Jonas Hanway, Antonio de Ulloa, Mungo-Park, Simon Pallas, Carsten Niebuhr, Choiseul-Gouffier, Louis Burckhardt, Volney, Daniel Clarke, François Levaillant, Belzoni, Vivant Denon, Reginald Heber.

114. — THE ANNUAL BIOGRAPHY AND OBITUARY. — *Annuaire biographique et nécrologique.* Tom. XVI. Londres, 1832; Longman. In-8°.

Parmi les personnages les plus célèbres qui sont morts en 1831, et dont la biographie est consignée dans ce Recueil, on remarque le romancier Mackenzie, les artistes dramatiques Elliston et Mrss Siddons, Roscoe, historien et publiciste, Hope, écrivain philosophe, l'anatomiste Abernethy, le prédicateur Robert Hall, J. Jackson, peintre, le comte de Norbury, etc.

115. FABLES AND OTHER PIECES IN VERSE. — *Lettres de MM.* BRAY, auteur de *Fitz of Fitzford*, à Robert Southey, contenant *des fables et autres pièces de vers* de MARY-MARIA COLLING, *avec des détails sur la vie de l'auteur*, etc. Londres, 1831.

POETES D'INSTINCT.

Voilà encore des poésies sorties du peuple, des poésies d'instinct. C'est une simple servante qui, dans ses heures de loisir, se plaît à cultiver des fleurs, et à moduler des pensées. Nombre de gens, qui s'effraient quand l'instruction gagne, et se sentent déchoir d'une supériorité d'emprunt, d'une distinction achetée, quand le peuple cultive son intelligence, demanderont à quoi sert à un maître qu'une servante aligne des vers, et diront avec Chrysalde :

> Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,
> Pourvu qu'à mon potage elle ne manque pas !

Digitized by Google

Il n'est cependant pas nécessaire que toute une ame humaine soit confinée aux soins du pot au feu pour qu'il bouille également. Mais force de gens, dont l'esprit s'est rétréci à mesure que plus d'aisance, plus de mollesse, multipliaient les besoins et les susceptibilités de leurs corps, ne voient rien par-delà les jouissances des sens, et, de la loi la plus étroite d'intérêt personnel et d'utilité, ils en ont fait leur unique dogme. Grâce à Dieu, la nature ne les consulte pas quand elle ouvre ses larges mains pleines de présens. Elle ne vend pas, elle donne à flots, et donne à tous. Le palais du pauvre villageois savoure les fruits, ses yeux se réjouissent de la campagne et du soleil, ses houpes nerveuses se dilatent et frissonnent de plaisir au parfum des fleurs, au souffle odorant du matin. Il écoute avec ravissement le chant des oiseaux, et il n'est pas défendu à son ame de développer toute cette poésie qui le pénètre, de donner une voix à toutes les émotions dont il s'imprègne : et, pour quelques esprits, les jouissances se doublent quand ils peuvent s'en rendre compte : c'est ce qu'a fait Mary Colliny.

La joie du vrai poète, du poète de nature, n'est pas de publier et d'être lu. Cela, c'est plaisir de vanité, bon pour tous. La véritable, la jouissance réelle, c'est de développer vos sensations, c'est de donner une forme aux émotions qui gonflent votre sein; il est grand tems que nous cessions de mettre en première ligne ces plaisirs de reflet qu'on va puiser dans l'opinion d'autrui : l'artiste, le poète ont des joies plus réelles, plus intenses. La fleur au désert s'ouvre aussi joyeuse et plus que si un peuple entier la regardait déployer sa corolle feuille à feuille, et pousser au-dehors couleurs et parfums? Le rossignol ne s'enivre-t-il pas, ne se pâme-t-il pas de ravissement à ses propres cadences nocturnes, à ses arpéges sonores, à ses modulations harmonieuses? Il y a beaucoup de ces sensations primitives et instinctives dans celui dont l'ame échauffée trouve une voix nouvelle dans la poésie ou dans les arts. Le peintre, le musicien, le poète, savent ce que c'est que cette plénitude de cœur, dont l'indifférence du monde entier et la plus pénible existence ne peuvent compenser les joies. Les plus vives des sensations de bonheur sont, sans nul doute, dans le développement de notre ame et de notre esprit. C'est comme une production intérieure intime, en laquelle on se délecte; et que bénie soit l'éducation libérale et populaire qui ira féconder dans tous ces germes de pures, de nobles jouissances,

Digitized by Google

de plaisirs qui agrandissent l'esprit humain, et que doivent permettre les économistes et les disciples de Malthus et de Bentham, car ils ne coûtent et ne dépensent rien.

C'est mistriss Bray, auteur de plusieurs nouvelles historiques que j'ai regret de n'avoir pas lues, et qui doivent être fort remarquables, si j'en juge d'après les analyses des journaux anglais, c'est mistriss Bray qui, dans une lettre à Southey, fait connaître les œuvres et l'humble vie de Mary Colling, modeste, propre et gentille suivante d'une honorable famille à Tavistock, dans le comté de Devon. C'est à l'église, dans le banc voisin du sien, que la dame anglaise a d'abord remarqué la jeune fille : les poésies qu'elle cite sont naturelles et grâcieuses, la vie qu'elle raconte, simple, honnête et pure, et l'histoire de la grand' mère de la pauvre Mary a un intérêt mystérieux et romanesque qui ne m'a pas cependant fait douter un moment de la vérité de la relation de mistriss Bray. ADÉLAÏDE MONTGOLFIER.

RUSSIE.

116.—VERSUCH EINER LITERATUR DER SANSKRIT SPRACHE. — *Essai sur la littérature de la langue sanskrite, par M.* FRÉD. ADELUNG. Saint-Pétersbourg, 1830.

L'idée conçue par M. Adelung, de donner une espèce de catalogue raisonné de la littérature sanskrite, est une idée heureuse et louable, mais nous sommes obligés de dire que l'exécution ne répond ni à l'importance du sujet ni au nom même de M. Adelung. Outre un grand nombre d'erreurs que son ouvrage renferme, il est également de peu d'utilité pour celui qui a fait une étude spéciale du sanskrit, et pour celui qui y est encore étranger. Il pourrait servir à diriger les études de celui qui voudrait aborder ce champ immense de productions de l'esprit humain, si les indications de ces ouvrages étaient toujours exactes, et si des jugemens, même concis, pouvaient faire distinguer les bons ouvrages des médiocres et des mauvais. Beaucoup d'ouvrages que M. Adelung annonce comme ayant été imprimés en Asie, et même en Europe, nous sont inconnus; et il est souvent à présumer qu'il aura pris l'annonce d'un livre qui n'aura pas paru pour sa mise en vente. L'auteur aura voulu donner un ouvrage comme la *Bibliotheca arabica* de *Schnurrer*, qui pût servir de guide pour l'étude de la littérature

Digitized by Google

sanskrite, mais il aurait dû imiter en tout ce dernier, ou mieux faire encore. Nous l'engageons à donner plus de soins à la seconde édition.

P.

117. — HARMANNYJ FRANCUSKO-ROSSIJSKIJ, etc. — *Nouveau Dictionnaire français-russe et russe-français*, précédé d'une *Grammaire abrégée de chacune de ces deux langues*, etc.; par AUGUSTE OLDECOP. Saint-Pétersbourg, 1830. Trois vol. in-18.

M. Oldecop est déjà connu très-favorablement du public par la publication d'un grand dictionnaire de la langue russe. C'est surtout en vue d'être utile à la jeunesse de son pays que, s'appuyant sur son premier travail, et mettant à profit les Dictionnaires de l'Académie russe, de Heim et de Tatichtchef, l'auteur a entrepris l'ouvrage que nous annonçons à nos lecteurs. Mais nous dirons qu'il a rendu également un véritable service aux étrangers qui s'occupent de la littérature de son pays, et que le succès de ce nouvel ouvrage est aussi assuré qu'il le mérite.

118. — DER POLEN AUFSTAND UND WARSCHAUS FALL, etc. — *L'Insurrection polonaise et la chute de Varsovie.* — Trois poèmes de A. PUSCHKIN, W. SCHUKOWSKI et A. CHOMJAKOW; *traductions du russe en vers allemands.* Saint-Pétersbourg, 1831.

Les vaincus ont eu leurs Messéniennes; les vainqueurs devaient avoir leurs chants de triomphe; mais ce n'est point, comme ceux-là, de la sympathie des autres peuples qu'ils pouvaient les attendre; cette sympathie appartient tout entière à la cause polonaise, à la plus grande infortune de notre époque. —C'est aussi le sentiment national qui seul a inspiré les trois poètes moscovites; leurs productions, surtout celle du plus célèbre d'entre eux, M. Puschkin, respirent la haine de l'étranger. M. Puschkin s'adresse *aux calomniateurs de la Russie*, et après de violens reproches, il leur lance ce défi :

« Vos paroles osent nous menacer! Eh bien, prêtez-leur le secours de l'action : de vos tribunes verbeuses envoyez-nous la troupe de vos disciples courroucés. »

Digitized by Google

ALLEMAGNE.

119. Aus Jens Baggesen's Briefwechsel, etc. — *Correspondance de* Jens Baggesen *avec* Charles Leonh. Reinhold *et* Fred. Henri Jacobi. Leipzig, 1831; Brockhaus. 2 vol. in-8° de 470 et 440 p.

Nous avons lu cette correspondance avec le plus vif intérêt. Quelles idées, quels sentimens devaient ranimer dans notre ame les lettres de ces trois hommes célèbres, écrites à une époque (1790-1801), où tant de grands événemens se produisaient, la révolution philosophique opérée par Kant au sein de l'Allemagne, et la révolution politique en France! Baggesen, Danois d'origine, mais composant la plupart de ses ouvrages en langue allemande, initié à tous les progrès de son tems, les reflétchissait dans ses travaux poétiques. Reinhold et Jacobi prenaient une part directe au mouvement philosophique, et y jouaient tous deux, quoiqu'à des titres fort différens, un rôle de la plus haute importance.

C'était Reinhold, Reinhold, le gendre de Wieland, qui le premier, ayant trouvé par hasard dans la bibliothèque de son beau-père l'immortel ouvrage de Kant, *la Critique de la raison pure*, s'était rendu l'interprète courageux de ce nouveau système philosophique, jusque-là peu compris. Professant et propageant avec ardeur les idées de Kant, on le vit plus tard, frappé des objections graves présentées contre ce système, se mettre lui-même à l'œuvre pour le compléter et préparer ainsi les voies à Fichte; mais bientôt, croyant rencontrer dans l'idéalisme de Fichte le complément qu'il cherchait à la doctrine de Kant, il se déclara pour lui, et contribua puissamment, par sa conviction sincère, à la propagation de ce nouveau système. Les lettres que nous avons sous les yeux ne s'étendent pas au-delà de ces trois phases de la carrière philosophique de Reinhold; elles ne disent point comment, après avoir quitté les idées de Fichte et s'être prononcé quelque tems encore en faveur de la logique de Bardili, il entreprit de poursuivre le travail philosophique avec ses propres forces, essayant pendant toute sa vie de l'asseoir sur des bases solides.

Le caractère de Jacobi présente un contraste frappant avec celui de Reinhold. Si l'unité dans la vie, chez celui-ci, se trouve dans sa constante recherche de la vérité, dont il ne désespère jamais au milieu d'essais infructueux et de pénibles échecs, la vie de Jacobi au contraire

Digitized by Google

se passe dans une négation continuelle à l'égard des systèmes philosophiques de son tems. Son opposition, commencée avec le système de Kant, devient plus prononcée et plus amère contre l'idéalisme de Fichte, et acquiert le plus haut degré d'acrimonie contre la philosophie absolue, dite philosophie de la nature, fondée par Schelling et ses partisans. La raison de ce rôle critique de Jacobi se trouve dans un sentiment fort honorable de religiosité. Selon lui, le système de Kant n'avait pas donné de solutions aux questions religieuses, la doctrine de Fichte était complétement irréligieuse, et la philosophie de Schelling une totale négation de la religion. La personnalité de Dieu étant la base de toute religion, il niait que la philosophie pût jamais parvenir à une démonstration de cette haute propriété de Dieu, « parce que, disait-il, le panthéisme, seul système admissible par la raison, conduisant nécessairement au fatalisme, n'est autre chose qu'une doctrine d'athéisme. » Malgré les protestations réitérées de Schelling et de son école, que la philosophie nouvelle reconnaissait à Dieu une conscience et une volonté, la haine de Jacobi contre cette philosophie l'égara au point d'accuser ses adversaires, non-seulement d'athéisme, mais de mauvaise foi, en parlant de conscience, de volonté en Dieu, seulement par accommodement. Schelling répondit à ces inculpations par un ouvrage célèbre (*Denkmahl der Schrift von den gœttlichen Dingen des Herrn Jacobi.* Tubingue, 1812). (1)

Les idées de Jacobi n'ont rien produit de positif. Quelques-uns de ses amis cherchèrent à systématiser et à généraliser ces idées; mais ils durent bientôt s'apercevoir que leur défaut d'unité et d'ensemble rendait la chose impraticable; aussi se bornèrent-ils à poursuivre la car-

(1) Ceux de nos lecteurs qui désireraient une exposition et une critique impartiales de la doctrine de Jacobi la trouveront dans les *Leçons sur les vérités fondamentales de la science* (*Grundwahrheiten der Wissenschaft* par KRAUSE); dans la partie de cet ouvrage qui contient l'histoire de la philosophie, les idées de Jacobi sont réfutées dant l'intérêt de la philosophie et de la religion à la fois. L'auteur, tout en reconnaissant les mérites particuliers de Jacobi, et surtout son sentiment profond de religion, démontre que sa doctrine aurait pour conséquence de séparer l'humanité de Dieu, de la priver par conséquent du vrai lien religieux, et de reproduire dans le moral et dans la science le matérialisme et l'empirisme les plus funestes.

Digitized by Google

rière polémique de leur maître. Quoiqu'il soit pour nous démontré qu'ils n'ont point résolu les grandes questions philosophiques, ni même fait avancer la science par leur critique, nous devons cependant leur reconnaître le mérite incontestable d'avoir rappelé au nombreux public qui s'intéressait à la philosophie que l'humanité attend encore des solutions plus complètes aux grands problèmes religieux, et d'avoir ainsi, en fixant l'attention générale sur ce sujet, produit dans les esprits une disposition favorable à la recherche et à l'admission des vérités nouvelles. Jacobi, aussi aimable dans son commerce personnel que spirituel dans ses écrits, ne pouvait manquer de compter parmi ses amis des hommes appartenant aux opinions les plus diverses, mais presque tous animés par un besoin profond de religiosité, auquel ils ne trouvaient pas satisfaction dans la philosophie de leur époque : et quoique Jacobi n'acceptât point la religion chrétienne comme révélation, beaucoup de théologiens chrétiens accueillirent ses idées avec faveur. Hamann, écrivain mystique plein de grandeur, fut intimement lié avec lui. Jean Paul fut aussi son ami, Jean Paul le poète, qui, pourtant, dans ses idées sur la divinité, semble se rapprocher beaucoup plus des philosophes de la nature.

Ainsi Reinhold et Jacobi furent les représentans de deux tendances opposées : Reinhold, dans la loyale confiance qui le poussait à la recherche de la vérité, l'infatigable propagateur des systèmes philosophiques ; Jacobi n'ayant aucune foi dans la philosophie, la critiquant et la combattant sans relâche. Ces deux individualités remarquables se manifestent avec franchise dans leur correspondance avec Baggesen. Cette correspondance ne renferme, il est vrai, que le court espace de onze années (de 1790 à 1801) ; mais durant ces onze années se sont accomplies la révolution philosophique en Allemagne, la révolution politique en France : c'est assez dire quelle en est l'importance.

Mais, demandera-t-on avec raison, quelle a été la position de Baggesen entre deux hommes si divers ? Ne s'est-il pas rapproché de l'un plus que de l'autre ? Distinguons dans sa vie deux époques que cette correspondance caractérise parfaitement. Dans la première, l'esprit de Baggesen sympathisa surtout avec celui de Reinhold ; tout le premier volume du recueil que nous examinons est consacré à leurs relations. Les lettres de Baggesen à Jacobi, d'abord assez rares en 1796, devinrent plus fréquentes et plus intimes depuis la mort de sa femme,

Digitized by Google

qui lui était très-chère; événement qui, s'il ne fut point la cause du grand changement opéré dans la manière de penser du poète, y contribua du moins puissamment. Il débuta dans cette seconde époque de sa vie par une sorte de profession de foi, adressée à Jacobi, profession de foi à laquelle, disent ses deux fils éditeurs de sa correspondance, il est resté fidèle jusqu'au bout. Aussi les lettres qui appartiennent à ces deux époques présentent un caractère fort différent: dans les unes se peint plus de vivacité, plus d'activité d'esprit; les autres sont plus empreintes de douceur et de sentiment. Initié par Reinhold à la philosophie de Kant, Baggesen l'embrassait avec toute l'ardeur de son ame; il regardait les grands événemens politiques de son tems comme un commencement de mise à exécution du système de Kant; tout ce qui se passait était pour lui « la manifestation intérieure et extérieure de la raison et de la liberté. » Kant avait désigné le gouvernement républicain comme demandé par la raison: Baggesen se réjouissait de la proclamation de la république en France; Kant avait enseigné la nécessité de l'association des peuples: Baggesen voit leur rapprochement dans une confédération des états européens, qu'il regarde comme devant résulter de la révolution française. Souvent révolté par la terreur des scènes révolutionnaires, on le voit, après réflexion, convaincu que tous les hommes, tous les événemens accomplissent le plan de la Providence. Reinhold le philosophe, plus circonspect, ne se laisse pas entraîner ainsi: il fonde ses jugemens sur un ensemble d'idées et d'observations. Il ne nie point les vues pratiques de Kant sur l'organisation politique des peuples, mais il ne les sépare pas des notions morales dont elles résultent, et c'est ainsi qu'il ne veut pas croire à une véritable et saine réforme politique, qui ne soit précédée d'une réforme intellectuelle et morale; et le peuple français, selon lui, n'a pas encore acquis assez d'intelligence et de moralité pour opérer cette réforme dans son sein. Il prédit à Baggesen que la révolution doit périr par ses propres mains, et considère les opinions enthousiastes de son ami comme « un jeu de poète sur l'avenir, » de même que la révolution n'est à ses yeux qu'un prélude prématuré de l'avenir. Plus tard même, Reinhold cesse de répondre aux idées de Baggesen qui se rapportent à la révolution fran-

(1) *Beitraege zur Berichtigung der Urtheile des Publicums ueber die franzœsische Revolution.*

Digitized by Google

çaise, tandis que celui-ci y est plus affermi que jamais, sans doute par l'influence de Fichte avec lequel il s'était lié vers cette époque, de Fichte, qui, dans ses *Idées pour servir à la rectification des jugemens du public sur la révolution française* (1), justifiait ce grand acte politique, et proclamait hardiment que sa doctrine devait conduire aux mêmes résultats, quoique par une voie différente. Cependant Baggesen n'approuve pas entièrement le système de Fichte; il trouve même faibles et superficielles les raisons alléguées par lui en faveur du droit de révolution. Plus tard même, lorsque Reinhold adopta de plus en plus les idées philosophiques de Fichte, tandis que Baggesen, de son côté, se rapprochait de celles de Jacobi, il y eut entre les deux amis, non point rupture, la continuation de leur correspondance en fait foi, mais scission intellectuelle presque complète. Ce n'est pas que les opinions politiques de Jacobi, qui condamnait les principes et les faits de la révolution française, pussent cadrer avec celles de Baggesen; mais il sympathisait avec ses opinions religieuses, et ce besoin était chez lui devenu tout-à-fait prédominant. C'est sous l'empire d'une pareille disposition que sont écrites les lettres datées depuis cette époque. Les deux dernières, l'une à Jacobi, l'autre à Reinhold, contiennent de nombreux éclaircissemens sur les choses demeurées obscures dans les précédentes; elles sont, comme le disent les éditeurs, le dernier acte du drame, la fin harmonieuse d'un riche tableau. Baggesen est mort en 1825. Ses fils annonçent qu'ils vont faire un choix de ses ouvrages allemands, dont plus de la moitié sont manuscrits. Puisse se réaliser bientôt cette promesse annoncée, qui donnera au public une nouvelle occasion d'admirer le poète, comme il vient de voir se révéler dans cette correspondance l'homme de bien et de sincère conviction. H. Ahrens.

120. Historisch politische Zeitschrift, ou *Journal historico-politique*, publié par Léopold Ranke. 1^er^ cahier. — Hambourg, janvier-février 1832; Fr. Perthes. In-8° de 174 pages. Il paraîtra tous les deux mois un cahier de 8 à 10 feuilles d'impression. Prix pour l'année, 5 thalers.

M. Ranke, honorablement connu par des compositions historiques qui attestent un savoir étendu et une grande facilité de travail, semble vouloir, par sa nouvelle entreprise, donner une preuve de plus de cette dernière qualité. Le cahier que nous avons sous les yeux, et qui traite de sujets très-variés, est tout entier l'œuvre de la même main, le fruit

Digitized by Google

de la même pensée. Les morceaux les plus importans qu'il contient sont un historique rapide de la restauration, dans laquelle la situation politique des Bourbons en France est généralement bien appréciée; une comparaison de la charte de 1830, avec la constitution préparée par la chambre des cent jours, entre lesquelles l'auteur trouve une grande analogie; enfin un examen détaillé des brochures publiées à Paris pendant les derniers mois de 1831, par MM. Achille de Jouffroy, de Lamartine, Chateaubriand, Cabet, Thiers, de Potter, Salvandy. M. Ranke est animé de sentimens libéraux très-modérés; il approuve assez franchement la révolution de 1830 en France, mais il ne croit pas l'Allemagne appelée à suivre son exemple; ou plutôt il regarde le résultat comme déjà obtenu dans sa patrie par une voie différente. Suivant lui, la France est arrivée à l'abolition du régime féodal par l'explosion d'élémens agités qui ébranlaient depuis long-tems le pouvoir; l'Allemagne, au contraire, y est parvenue, d'accord avec ses souverains, pressée par l'incompatibilité de l'ancien régime avec les lumières nouvelles : de sorte que tandis que les Bourbons s'efforçaient de rétablir en France les priviléges de la vieille noblesse et du clergé, avec lesquels leur cause était identifiée, les princes allemands avaient intérêt à maintenir dans leurs états les acquisitions faites par un mouvement social accompli avec leur participation.

M. Ranke se propose cette question : la révolution de 1830 est-elle, comme quelques-uns le prétendent et comme beaucoup le croient, un événement non-seulement français, mais européen? ses intérêts sont-ils particuliers au pays où elle s'est effectuée, ou sont-ils universels? et cette question, il la résout dans le premier sens, quoique lui-même témoigne contre sa propre opinion, puisque dans l'ouvrage que nous examinons il ne s'occupe que de la France; c'est que l'instinct de la vérité l'a emporté ici sur un faux raisonnement. Sans doute l'assertion émise par M. Ranke repose sur une idée très-juste : à savoir, que le plagiat, en fait d'institutions politiques est funeste, chaque peuple ayant son caractère distinctif et par conséquent ses exigences. Mais n'est-il pas vrai aussi que l'Europe entière se trouve engagée aujourd'hui dans un même travail de transition entre l'ordre social du moyen âge, dont les traces sont partout visibles encore, et un ordre social nouveau, dont le mécanisme politique, cette partie variable selon les nations, ne saurait être déjà prévu? N'est-il pas vrai que la France,

Digitized by Google

victorieuse la première du monde féodal, est aussi la première en ce moment sur le chemin de l'avenir? Voilà ce qui est généralement senti; et voilà pourquoi les autres nations ont incessamment les yeux tournés vers la France, sans se laisser rebuter par le spectacle des petites passions et des petits intérêts qui s'agitent dans un petit cercle à sa surface.

121. GESCHICHTE DER NIEDERLANDE, etc.—*Histoire des Pays-Bas;* par N. A. VAN KAMPEN. Premier volume, comprenant jusqu'à l'année 1609. Hambourg, 1831; Perthes. Gr. in-8° de 39 feuilles.

122. GESCHICHTE DES KURSTAATES UND KOENIGREICHES SACHSEN, etc. — *Histoire de l'électorat et du royaume de Saxe*, par le professeur C. W. BOETTIGER. Hambourg, 1831; Perthes. 2 vol. in-8°.

123. GESCHICHTE DES GROSTHERZOGTHUMS HESSEN, etc. — *Histoire du grand duché de Hesse*, par le comte CHARLES DE BOTHMER. Erfurt et Gotha, 1831; Flinzer. In-12.

Les deux premiers de ces ouvrages font partie de la belle collection publiée par Heeren et Ukert sous ce titre : *Histoire des États européens*, dont six livraisons ont paru. Le troisième appartient aussi à une collection, la *Bibliothèque de l'histoire*, qui a pour éditeur M. J. H. MOELLER.

124. WAS SPRICHT FUR UND WIDER DIE MEINUNG, etc. — *Que peut-on dire pour ou contre cette opinion que le globe de la terre, ainsi que tous les astres, glorifient le créateur par la manifestation d'une vie qui leur est propre?* Neustadt-sur-l'Oder, 1831; Wagner. In-8°.

L'idée de considérer la terre comme un être vivant n'est point nouvelle; mais, de nos jours, elle a trouvé plus d'un défenseur. Desaudraix, dans sa *Clef des phénomènes naturels*, enseigne que notre planète est un grand animal qui, par ses mouvemens et les exhalaisons de son corps, produit tous les phénomènes dont nos sens sont frappés. Hugi la fait respirer, et attribue les tremblemens de terre à ses tressaillemens, (1). Un autre auteur allemand, Wagener, dans un ouvrage intitulé: *la Vie du globe terrestre et de tous les mondes* (Ber-

(1) *Arbeiten der naturforschenden Gesellschaft zu Solothurn;* — Travaux de la Société des sciences naturelles de Soleure; 1829—29.

Digitized by Google

lin, 1828), prétend que tous les corps célestes qui parcourent un orbite régulier sont doués d'un genre de vie organique qui leur est particulier, qu'ils sont créés par une voie analogue à la naissance humaine, qu'ils vivent et se reproduisent, qu'ils sont soumis aux lois de la mort, c'est-à-dire à celles d'une perpétuelle transformation. Suivant lui, l'homme et tous les animaux qui habitent notre globe sont, à l'égard de cet être terrestre, dans un rapport semblable à celui qui règne entre nous et les créatures qui trouvent sur notre corps les conditions de leur existence; le règne végétal est la chevelure de notre planète, dont la respiration produit le flux et le reflux; la lumière boréale sert de nourriture à ce grand corps, les courans électriques sont pour lui la circulation du sang, les volcans sont ses canaux d'évacuation, etc., etc.

Le nouvel ouvrage dont le titre précède cet article a pour objet de soutenir la théorie originale de Wagener, dans une discussion où sont exposés avec réfutation vingt-sept argumens que l'auteur suppose pouvoir être présentés contre cette théorie.

125. Abhandlungen der koeniglichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, etc. — *Mémoires de la Société royale des sciences de Berlin*, année 1828, avec l'*Histoire de l'Académie pendant cette même année*. Berlin, 1831; Dümmler. Grand in-4°.

126. System der Metallurgie, etc. — *Système de métallurgie sous le rapport historique, statistique, théorique et technique*, par le chevalier C.-J.-B. Karsten, membre du conseil supérieur des mines. Berlin, 1831; Reimer. 5 vol. in-8°, avec un atlas de 51 planches.

127. Pantheon, etc. — *Collection des meilleurs contes et nouvelles des auteurs favoris de l'Europe*, publiée par *plusieurs amis de la littérature*. t. I.-XXI. Stuttgart, 1829-1830; Hoffmann.

128. Proteus, etc. — *Protée, choix des meilleurs romans et nouvelles des littératures étrangères*. t. I-IV. Leipzig, 1831; Barth.

L'Allemagne possède déjà un grand nombre de collections du genre de celles-ci, et chaque année en voit paraître de nouvelles, presque toutes commencées avec un soin judicieux, mais étendues plus tard outre mesure, par le désir du gain. Ce reproche est mérité par *le Panthéon*,

Digitized by Google

dont les dix premiers volumes promettaient un excellent choix de petits romans composés par les meilleurs écrivains de l'Allemagne, tandis que les derniers contiennent, soit des ouvrages de trop longue haleine pour un semblable recueil, soit des résumés dépourvus de vie et de coloris, soit des traductions assez communes, soit enfin des morceaux trop connus et qui se trouvent déjà dans toutes les bibliothéques, tels que *Mademoiselle de Scudéri* par Hoffmann, *le Mort fiancé* de Zschokke. Ce n'est pas cependant que l'on ne trouve avec plaisir dans cette deuxième partie, comme dans la première, plusieurs compositions excellentes de Léopold Schefer, Hauff, Rochlitz etc. Tel qu'il est, le *Panthéon* mérite l'attention des amateurs de littérature légère. Les éditeurs du *Protée* n'ont pas encore eu le tems d'encourir le reproche que nous adressions tout à l'heure à ceux des autres collections; ils n'en sont qu'à leur quatrième volume. Le premier contient les jolies nouvelles mises, par le comte Balbo, dans la bouche d'un maître d'école (1); *la Religieuse de Monza*, par Rosini, occupe les trois suivans. La traduction de ces ouvrages italiens est remarquablement élégante et fidèle.

ITALIE.

129. — CLASSICORUM AUCTORUM E VATICANIS CODICIBUS EDITORUM, tom. III et IV. — *Auteurs classiques tirés des manuscrits du Vatican*, publiées par ANGELO MAÏO, bibliothécaire du Vatican: t. III et IV de la collection. Rome, 1832.

NOUVELLES DÉCOUVERTES BIBLIOGRAPHIQUES DU VATICAN.

Le troisième volume est composé d'ouvrages latins; en voici la liste :

Jusqu'à présent nous ne connaissions que quatre mythologues latins: Hygin, Fulgence, Lactance Placide et Albricus. M. Maïo vient d'en découvrir trois autres : d'abord un autre Hygin, différent du premier et contenu dans un manuscrit du dixième ou onzième siècle, qui a appartenu à la reine Christine. Il semble avoir vécu au cinquième siècle. Le second est chrétien et postérieur; il paraît n'être autre que Lactance

(1) Elles ont été traduites en français.

Digitized by Google

Placide déjà connu. Le troisième est un savant et diffus chroniqueur de théologie païenne. Il présente sous ce point de vue plus d'intérêt que les deux autres, et se trouve dans un manuscrit de parchemin du douzième siècle. Il était chrétien aussi, et écrivait dans le neuvième ou dixième siècle. M. Maïo le tient pour ce Leonzio, dont le nom fut déjà cité il y a trois cents ans par Jean Brassicano, et qu'il ne faut pas confondre avec l'helléniste Léonzio Pilato l'ami de Boccace. L'éditeur a ajouté à cette laborieuse publication, non des notes, mais un index complet des matières et des auteurs cités. Outre ces trois nouveaux mythographes, il en a découvert divers autres que l'incorrection, la barbarie des manuscrits et leur pauvreté, l'ont empêché de publier. Il a clos cette série par la réimpression de l'opuscule de Martin, évêque de Braga, du sixième siècle, intitulé : *de idolorum Origine.*

Viennent ensuite trente-deux fables nouvelles attribuées à Phèdre et publiées déjà à Naples et ensuite à Milan il y a une vingtaine d'années, mais moins correctes et moins complètes. Ici s'élève une question de philologie, à savoir si elles sont de Phèdre ou de Nicolas Perotti, ce savant évêque de Siponte, du quinzième siècle, dont le style latin rivalise avec celui des écrivains originaux, même de ceux du siècle d'Auguste. M. Maïo n'a point résolu ni même traité la question; il s'est borné à attribuer à Phèdre ces trente-deux fables auxquelles il en a ajouté huit qui sont bien de lui, et sur l'authenticité desquelles il n'y a nul doute. Elles sont tirées de ce fameux manuscrit du couvent de Fleury, passé aussi dans la bibliothèque de Christine, et de là dans celle du Vatican.

Suivent deux opuscules inédits de Boëce, l'un intitulé : *de rhetoricœ Cognatione*, l'autre : *de locorum rhetoricorum Distinctione*, et de plus un vieux commentaire de l'un des poèmes de ses *Consolations philosophiques* adressé à Bovon, évêque du dixième siècle. Immédiatement après se trouve un fragment considérable de Cassiodore, qui n'est autre chose que la conclusion de son ouvrage *de Artibus et Disciplinis liberalium litterarum.* Les vingt-deux épigrammes latines qui se lisent ensuite sont remarquables pour le style. Elles contiennent l'éloge de plusieurs illustres Romains, consuls, empereurs ou rois. Trois se trouvent insérées déjà dans l'Anthologie de Burmann : l'une en l'honneur de Caton, l'autre de Scipion, la troisième de Jules-César.

Digitized by Google

Un géographe du quatrième siècle, publié en partie à Genève, par Godefroy, en 1628, et dont l'ouvrage, écrit sous l'empereur Constance, est conservé dans un manuscrit anonyme postérieur au dixième siècle; un second fragment géographique (*Demonstratio provinciarum*) tiré de la bibliothèque laurentiana de Florence; un troisième à ajouter à l'ouvrage de Gargilius Marziale *de Pomis*, et enfin le précieux glossaire, ou dictionnaire étymologique latin du grammairien Placide, ouvrage complet et connu de quelques érudits, mais publié aujourd'hui pour la première fois, tels sont les ouvrages qui terminent ce troisième volume. J'ai oublié un Traité de l'art métrique, de Metrorius Massiminus, ancien grammairien inédit.

Le quatrième volume est tout grec. Il s'ouvre par le texte de cinq livres inédits du médecin Oribase, ami de l'empereur Julien, et nommé par lui questeur de Constantinople. En voici les titres : *de Abcessibus*, *de Tumoribus*, *de Laqueis*, *de Machinamentis* et *de Pudendorum morbis*. L'éditeur y a joint un fragment médical de Rufus, prévenant dans la préface que celui publié à Naples par le docteur Civillo, sous le titre *de Pulsibus*, n'est point, comme on l'a cru, du moine Mercurius, mais d'un médecin arabe nommé Ali, et en grec Abizianus.

Suit le texte grec de cent lettres inédites de Procope, de Gaza, qu'il ne faut pas confondre avec l'historien du même nom qui vécut au tems de Bélisaire et de Justinien. Celui de Gaza vécut aussi dans le sixième siècle, et a écrit divers commentaires de la Bible. Ses lettres sont remarquables par la beauté du style.

M. Maïo a réimprimé à la suite, avec la traduction latine, trois harangues grecques d'époques différentes, déjà publiées par lui et dont la première édition est épuisée; une d'Isée, *de Hæreditate Cleonymi*, une autre d'Aristide contre Démosthènes, *de Immunitate*, la troisième de Thémistius contre ses détracteurs. Les instructions morales du philosophe Porphyre à sa femme Marcella ne sont non plus qu'une réimpression. Il en est de même du traité de Philon d'Alexandrie *de Cophini Festo*, de son opuscule *de Honorandis Parentibus*, tiré d'un manuscrit florentin. A tout cela l'éditeur a ajouté un nouveau traité du même Philon sur les chérubins, extrait de son grand ouvrage sur l'Exode.

Digitized by Google

Enfin le volume est clos par l'interprétation latine d'un papyrus égyptien écrit en grec. C'est une pétition d'un particulier à un préfet, ou stratège, pour se plaindre de violences qu'il avait eu à souffrir de ses ennemis. Le stratège fit une réponse favorable au plaignant, avec la date du jour, comme on le ferait aujourd'hui. M. Maïo estime que ce document est de la dix-neuvième ou dernière année de Ptolomée Alexandre, neuvième des Lagides, quatre-vingt-huit ans avant J.-C.

Telle est la récente moisson du Vatican. Si sèche, si aride que soit cette nomenclature, purement bibliographique, nous aurions manqué à notre plan et à notre but encyclopédique en passant sous silence ces nouvelles découvertes de M. Maïo. Plusieurs offrent un intérêt scientifique général; elles peuvent jeter quelque lumière inattendue tant sur la théologie ancienne que sur la civilisation du Bas-Empire; et aujourd'hui rien n'est à négliger; tout a une valeur intrinsèque ou de position. Nous avons consigné, dans un précédent numéro, les deux volumes sur l'Orient, tirés récemment du Vatican; nous continuerons à tenir nos lecteurs au courant des découvertes de l'infatigable bibliothécaire, dans les diverses régions de l'immense domaine qu'il explore.

130. — SAGGIO SULLA STORIA DELLA LETTERATURA ITALIANA, etc. — *Essai sur l'histoire de la littérature italienne dans les vingt-cinq premières années du dix-neuvième siècle*, par A.-L.—Milan, 1831. Stella.

Cet essai est comme le complément des histoires littéraires d'Italie de Ginguené et de Tiraboschi. Ému par les reproches des étrangers, qui, dit-il, ne veulent voir dans l'Italie qu'un vaste Musée de tableaux et d'antiquités, une immense bibliothèque de vieux livres, l'auteur s'est piqué d'honneur, et c'est dans ce but patriotique qu'il a étalé les trésors contemporains de l'Italie, comme ces amphytrions qui énumèrent complaisamment leurs richesses à leurs convives. Poésie, théâtre, histoire, géographie, éloquence, il parcourt toutes les branches de l'esprit humain, et dans toutes il élève ses compatriotes sur l'autel. Cette adoration de soi-même, qui travaille tant d'Italiens, peut être fort patriotique, mais elle n'annonce ni beaucoup de largeur de vues ni une grande portée d'esprit; c'est un travers à livrer au fouet de la satire; il serait salutaire que quelque Parini en fît justice.

Qu'un *touriste* ignare, de ceux qui jugent vingt millions d'hommes

Digitized by Google

sur les postillons et les garçons d'auberge, ait déclaré, du haut de sa morgue impertinente, que tout ce qui se fait en Italie est comme nul et non avenu, qu'est-ce que cela prouve? Que le touriste est un sot et rien de plus. Mais que les Italiens se prennent contre lui d'une belle indignation, et, rouges de colère, lui rendent anathème pour anathème, injure pour injure; qu'ils fassent l'Europe solidaire d'une sottise individuelle, c'est donner à une sottise plus de valeur qu'elle n'en a, et faire preuve au moins d'une susceptibilité bien chatouilleuse. Et cependant certains journaux ultramontains sont pleins de ces ridicules polémiques. Eh mon Dieu! qu'ils nous envoient des chefs-d'œuvre, nous les accueillerons de grand cœur, nous nous hâterons de les adopter sans leur demander leur acte d'origine. Et qu'importe la patrie d'un grand homme! Admirons-nous moins Dante et Michel-Ange, parce qu'ils sont Italiens? Byron et Goethe, parce qu'ils sont l'un Allemand, l'autre Anglais? Comme la vérité, le génie est cosmopolite.

Mais faut-il pour cela abdiquer notre droit de critique, c'est-à-dire d'examen et de contrôle? Faut-il nous agenouiller devant tous ces dieux éphémères que la partialité nationale installe dans l'Olympe scientifique et littéraire, et battre des mains à tous les apothéoses ultramontains? Certes cela ne peut être : tout pleins d'amours que nous sommes pour l'Italie, l'amour ne peut nous rendre aveugles, et ce n'est pas notre faute à nous si la patrie des Dante et des Raphaël, des Michel-Ange et des Galilée, nous a rendus difficiles en fait de grands hommes.

131. TRE NUOVE TRAGEDIE, etc. — *Trois nouvelles tragédies de* SILVIO PELLICO, *de Saluzzo*, Turin, 1832. In-8°.

THÉATRE ITALIEN CONTEMPORAIN.

Il y aurait une question à proposer à quelqu'une des Académies qui fourmillent en Italie, à savoir si Alexandre Pazzi, le docte neveu du fastueux Léon X, a servi ou non le théâtre italien en lui faisant don de la *Poétique* d'Aristote, dont il est le premier traducteur ultramontain. Pour nous, nous inclinons fort à la négative, tant a été grande la servilité des dramaturges de la Péninsule, qui ont, trois siècles durant, juré entre les mains du maître.

Tout neveu du pape qu'il était, Pazzi ne rougit pas d'ajouter l'exemple au précepte, et traduisit en latin l'*Électre* et l'*OEdipe* de Sophocle,

Digitized by Google

et je ne sais quelle autre encore en langue vulgaire. Il jeta ainsi les premières bases de ce culte du passé, qui ne tarda guère à se changer en idolâtrie, en fanatisme, et qui garotta, étouffa tant d'années, toute pensée d'indépendance et de nationalité.

Trissino de Vicence vint, et fut le premier prêtre des nouveaux autels, le premier oracle des nouveaux dieux. Sa *Sofonisba*, écrite en vers *sciolti*, et rigoureusement calquée sur les modèles athéniens, fit sensation dans le monde érudit; Rucellai, alléché par les lauriers du tragique vicentin, se prit d'une belle émulation et chaussa à son tour le cothurne, je ne dirai pas italien, mais grec, car sa *Rosmonda* n'est qu'une contrefaçon de l'*Hécube* d'Euripide et de l'*Antigone* de Sophocle combinées, et son *Oreste* une paraphrase de l'*Iphigénie en Tauride* du premier.

Euripide eut souvent alors les honneurs de l'imitation. Sa muse, déjà maniérée et parfois pleureuse, convenait mieux en effet à cette époque que la simplicité grave et pure de Sophocle, le faire mâle et serré d'Eschyle. Celui-ci même fut presqu'entièrement oublié, et Sophocle, cet heureux rival, l'emporta sur lui dans l'Italie du seizième siècle, comme jadis au théâtre d'Athènes. Alamanni reproduisit son *Antigone* peu de tems après que Rucellai eut habillé *Oreste* à l'italienne; Anguillara en fit autant d'*Œdipe;* dès lors les tragédies grecques furent représentées en italien et même en latin, d'un bout à l'autre de la Péninsule, et les théâtres d'Italie ne cessèrent plus d'être inondés de ce torrent d'imitateurs qui les submergèrent comme un nouveau déluge pendant près de trois siècles. *Apparent rari nantes in gurgite vasto,* et il est fâcheux de dire que, dans ce grand débordement, Tasse n'est pas un des meilleurs nageurs; son *Tarismondo* ne vaut guère mieux que la *Progné* de Parabosco, ou le *Polyxène* de Grattarolo, ses contemporains.

Ainsi s'éteignit le seizième siècle; ainsi naquit, vécut, mourut le dix-septième; ainsi le dix-huitième, où la fameuse *Mérope* de Scipion Maffei se pavane avec tant de suffisance dans les préfaces de Voltaire et dans la *Poétique* de M. Marmontel.

Alfiéri vint. Nouvelle idole des Italiens, il fut mis par eux sur l'autel, il reçut d'eux l'apothéose, et son ombre est encore enivrée d'encens. Sans ouvrir des voies dramatiques nouvelles, il ramena le drame à plus de simplicité et le style à plus de vigueur. C'est un mérite; mais

Digitized by Google

un plus grand à notre sens, c'est d'avoir définitivement installé sur la scène italienne l'histoire moderne et surtout l'histoire nationale, dans la *Conjuration des Pazzi*, *Rosmunda* et *Garzia*.

Cette vieille orthodoxie du passé est morte, il est tems d'en finir avec elle, et il faut savoir gré aux écrivains qui lui ont rompu les premiers en visière. Alfiéri est de ce nombre, et quoiqu'il ne soit pas notre poète (et nous l'avons déjà dit), nous lui rendons sous ce rapport justice pleine et éclatante. Il avait dans son ame un rayon du *vates*, poète d'avenir et d'humanité.

Ce n'est pas le lieu de nous engager, à propos d'Alfiéri, dans des questions d'art dramatique que nous nous réservons de traiter au long dans quelqu'une de nos prochaines livraisons, et où il trouvera naturellement sa place; pour le moment, nous n'avons voulu que constater un fait, c'est qu'Alfiéri a commencé la révolution théâtrale de l'Italie, au moins quant au choix des sujets et à la réhabilitation de l'histoire nationale. Sous ce rapport, son exemple a été d'abord peu imité par ceux-là même qui ont suivi avec le plus de fanatisme son école poétique. Monti dans *Aristodème* et dans *Gracchus*, Foscolo dans *Thyeste* et *Ajax*, le duc de Ventignano dans sa *Médée* et son *Iphigénie*, se sont obstinés à tirer la vie d'une sève épuisée et morte. J'aurais dû excepter *Gracchus*, qui peut toujours être regardé comme un beau cadre politique, pour cette Italie surtout dont il défendait déjà l'indépendance et les droits contre la rapacité du praticiat romain. La lutte des Gracques, c'est-à-dire du plébéiat, est d'un intérêt tout actuel, d'un intérêt flagrant, il n'y a presque aujourd'hui que les noms à changer.

Me voici ramené involontairement à l'Italie moderne et à ce besoin d'unité, à cet amour ardent d'indépendance qui la travaillent encore comme jadis. Ces nobles passions, symptômes évidens d'une inévitable crise, elles se retrouvent dans beaucoup d'écrits modernes, elles les animent de leur feu, elles leur impriment leur sceau, leur donnent l'ame et la vie. De ce nombre sont deux des nouvelles tragédies de Silvio Pellico que nous annonçons. *Gismonda da Mendrisio*, la première, appartient à ce tems malheureux où Frédérick Barberousse détruisit Milan, assisté de beaucoup de Lombards à qui cette ville était odieuse. Le poète a peint, pour les flétrir, ces haines municipales, ce démon de la discorde qui domine les annales italiques, comme le *Fa-*

Digitized by Google

tum dominait les tragédies grecques. *Leoniero da Dertona* a le même but. L'action de cette seconde pièce se passe quelques années plus tard. Milan, sorti de ses ruines, a créé la ligue lombarde. Mais les Tortonais sont divisés en deux factions dont l'une marche sous la bannière de la ligue nationale, tandis que l'autre pactise avec Barberousse; et ici, comme dans *Gismonda*, Pellico prêche la concorde et la paix.

« En peignant (dit-il) dans le moyen âge le malheur des discordes ci-» viles, mon but a été de faire sentir le besoin qu'a la société de mu-» tuelle indulgence et de réconciliations sincères entre honnêtes gens, » comme moyens de salut dans les grandes épreuves. »

On voit dans ces deux pièces des familles divisées, ruinées par des guerres intestines, miroir fidèle de cette grande famille italienne en proie aux divisions domestiques. *Tutti*, s'écrie un des personnages de Pellico à la vue de ses ennemis exterminés, tous Italiens comme lui :

> Tutti sotterra eccoli dunque! Il figlio,
> La nuora, il vecchio chi sì truce e lungo
> Odio portommi, e ch' io tanto ordiava!
> Quante volte la fama io di sua morte
> Sospirai! Questa fama ecco; e letizia
> No, ma spavento inondami e dolore!

« Les voilà donc tous sous terre! Le fils, la belle-fille, le vieillard » qui me porta une haine si longue, si implacable, et que moi je haïs-» sais tant! Que de fois j'ai soupiré après sa mort! Il est mort, et ce » n'est pas la joie, c'est l'épouvante, c'est la douleur qui m'inonde! »

Ne semble-t-il pas que le poète ait voulu figurer et comme formuler, dans ces terribles paroles, ces Lombards si acharnés à la ruine de Milan et effrayés eux-mêmes de leur victoire sur les ruines de la cité détruite, nouveaux Caïns, inondés du sang fraternel!

Quand j'ai à parler de la littérature italienne moderne, j'ai peine à me renfermer dans la question d'art pur, et je suis toujours entraîné, comme malgré moi, sur le terrain brûlant de la politique. C'est là l'écueil où se vient toujours et infailliblement briser la critique, tant aujourd'hui tout se lie, tout s'enchaîne. On ne peut plus rien concevoir d'isolé, d'excentrique. L'art n'a de valeur que comme manifestation du mouvement social, et cela est surtout vrai pour l'Italie, où toute tribune

Digitized by Google

politique est fermée, où tout organe direct de la pensée sociale est garotté, sans emploi. C'est dans l'art qu'il faut la chercher, car c'est là qu'elle se cache. Protée insaisissable, elle en revêt toutes les formes, en prend toutes les allures, et l'esprit a souvent peine à la suivre et à la retrouver dans ses mille transformations.

Et Silvio Pellico lui-même ne résume-t-il pas dans sa personne les misères de l'Italie pensante? N'a-t-il pas gémi, noble victime, dans les cachots de Spielberg? A genoux au pied des autels italiques, n'élève-t-il pas aux dieux de sa patrie des bras meurtris encore par les fers autrichiens? Comment donc distinguer ici le poète de l'homme, c'est-à-dire la forme du fond?

Cependant, pour revenir au poète, nous ferons quelques observations sur la nature du talent de Silvio Pellico. D'abord, nous lui reprocherons l'imitation de certaines formes de son compatriote Alfieri, car tous deux sont Piémontais.

Ce laconisme de convention, par exemple, dont Alfieri use et abuse si souvent, et qu'il prête à tous ses Romains, est déplacé dans le moyen âge, époque de simplicité et de candeur plus que d'affections romaines ou de monosyllabisme spartiate. La parole brève n'est pas toujours le signe d'un caractère énergique, et je n'en citerai pour preuve que Dante; tout fort qu'il est, il est concis, oui, mais ne vise jamais au laconisme, car le laconisme n'est pas la concision; et le *Prométhée* d'Eschyle, pour exhaler sa plainte en vers magnifiques, n'en est pas moins le type de la force morale et de l'énergie humaine.

Aussi bien l'esprit de Pellico est-il plus porté aux affections douces et tendres, comme il l'a si bien montré dans sa *Françoise de Rimini*. Il incline même à l'ossianisme; la poésie simple et affectueuse nous paraît être plus de son ressort que ces passions fortes, ces haines profondes du moyen âge, dont la peinture l'a involontairement jeté dans l'imitation, tandis qu'il était resté lui dans *Françoise de Rimini*. C'est là ce me semble une preuve sans réplique de ses penchans naturels. Nous pourrions en apporter une nouvelle dans sa pièce d'*Eufemia di Messina*, où il a dépassé les limites de la terreur, et partant est tombé dans l'horrible, c'est-à-dire dans le faux. C'est le cas de rappeler ici le vieil axiome de La Fontaine: *Ne forçons point notre talent*.

Digitized by Google

Un autre reproche à faire aux nouvelles tragédies de Pellico, c'est leur complication. Mais ce reproche, on ne doit pas le faire à Pellico seul, il faut l'étendre à presque tout le nouveau théâtre italien, sans presque en excepter Manzoni, celui de tous les poètes actuels qui a le plus soigneusement tourné l'écueil. Les Italiens semblent avoir porté dans l'art dramatique l'esprit d'intrigue qui fit toujours la base de leur politique, quand ils avaient une politique. Leurs représentations théâtrales (je parle surtout ici de celles des auteurs vivans) n'ont pas ce grandiose qui naît de la simplicité d'action. Elles vivent d'incidens et d'artifices, quand elles ne devraient s'attacher qu'à reproduire les développemens, les modifications des caractères. Car, après tout, l'action n'est que secondaire, et avant les faits marche l'esprit. Ce défaut que l'on retrouve chez presque tous les contemporains, et qui souvent n'est que stérilité d'esprit, est fatal, est radical, et gâte tous les ouvrages qui en sont empreints. J'en citerai un exemple.

Niccolini, poète célèbre et distingué de Florence, a fait une tragédie sur les vêpres siciliennes, qui a eu un grand succès à la représentation (1). Je m'attendais à quelque chose de large, de simple, de national, comme le *Guillaume Tell* de Schiller, par exemple. Mon attente a été trompée. Au lieu d'une action forte et simple, comme l'histoire elle-même, j'ai trouvé une petite intrigue d'amour entre Imelda, fille imaginaire de Jean Procida, et Tancrède, fils imaginaire du gouverneur angevin Eribert. Ils sont même mariés secrètement, et il y a un enfant. A quoi bon? Pourquoi gêner et rapetisser une action grande par un ressort inutile, usé? Et puis, par une autre complication, il se trouve à la fin que cet Eribert ayant enlevé la femme de Procida en a eu un fils, et que ce fils, cru mort, n'est autre que Tancrède; Imelda est donc sa sœur, elle a épousé son frère. Mais, je le répète, à quoi bon? La vengeance de tout un peuple n'est-elle donc pas quelque chose d'assez grand, d'assez fécond, sans y jeter des fictions romanesques et surannées? Procida, qui en est l'ame, n'a-t-il pas un assez beau rôle dans l'histoire? N'était-ce pas assez de ses passions politiques? Et, si vous

(1) Elle fut jouée à Florence, si j'ai bonne mémoire, au commencemen de 1830, et n'a pas encore été, que je sache, livrée à l'impression.

Digitized by Google

lui vouliez absolument des passions de famille, ne suffisait-il pas du viol de sa femme par le baron français, incident, du reste, donné par l'histoire, sans cet imbroglio domestique qui se pend là à ses habits, on ne sait en vérité pourquoi? Tout cela, à parler franc, nous paraît étroit et mesquin. — Hâtons-nous d'ajouter, pour tempérer l'âpreté de nos censures, que la pièce de Niccolini est écrite dans un but national et dans un excellent esprit, et qu'elle est riche en beautés de style et de détails.

Parler de beautés de style, c'est être tout naturellement ramené à Silvio Pellico, dont le vers est si mélodieux. Les Italiens lui reprochent bien de manquer de ces sentences générales et ronflantes dont leur public est si friand; à leur place, nous lui en saurions gré; la vérité et la bonne distribution des sentimens valent infiniment mieux, et l'harmonie de l'ensemble est préférable à la pompe des détails.

J'allais finir, sans parler de la troisième pièce du nouveau volume. C'est une tragédie sacrée. Le héros en est saint Jean-Baptiste s'efforcant de ramener Hérodiade à la vertu. L'auteur a voulu, comme il le dit lui-même, peindre la beauté morale d'un intrépide prophète de vérité, sans haine, sans orgueil, mais saint; et de plus la misère et la malédiction des cœurs dégradés, incapables de sacrifices. La donnée est haute, mais le cadre froid et usé. Le style d'autre part manque de cette couleur antique et simple que les Écritures donnent au précurseur du Christ dans son désert.

Cette idée, envisagée sous un point de vue plus général, plus social, était susceptible de beaux développemens, et on eût pu, en conservant même le héros, en tirer une œuvre neuve et originale; car c'est toujours un grand spectacle que celui d'un homme qui se lève et dit comme le saint Jean-Baptiste de Pellico:

> ..... Non d'una scuola io mastro
> Son, ma la voce dell' eterna scuola.

« Je ne suis le chef d'aucune école, mais la voix de l'école éternelle. »

D'une idée féconde, l'auteur n'a tiré qu'une pièce assez maigre. Ce n'était pas à Hérodiade qu'il fallait annoncer la parole nouvelle, c'était au monde. Son drame eût pris alors un intérêt d'actualité.

S. R.

Digitized by Google

LIVRES FRANÇAIS.

132. Cours d'économie politique, par C. de Coux : *Discours prononcé pour l'ouverture.* Paris, 1832; au bureau de l'*Agence générale pour la défense de la liberté religieuse*, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 10 *bis*. In-8° de 52 p.; prix, 1 fr.

ÉCONOMIE POLITIQUE DU CATHOLICISME.

Les catholiques de l'école de l'*Avenir* ont entrepris plusieurs séries de conférences sur les matières les plus importantes. Celles de M. l'abbé Gerbet (philosophie de l'histoire) ont été malheureusement interrompues par la maladie du professeur; mais c'est, nous l'espérons, pour être bientôt reprises, et nous nous proposons d'en faire un examen approfondi. Celles que vient de commencer M. de Coux, sur l'économie politique, n'offriront pas un moindre intérêt, et sont de nature à piquer plus vivement encore, peut-être, la curiosité, ainsi qu'on en pourra juger par le programme des vingt-six séances dont elles doivent se composer; l'auteur y promet d'aborder de front les plus hauts problèmes de la science économique, ceux-là précisément qui présentent les obstacles les plus directs à une solution catholique; les uns, dit-il, sont parvenus à la vérité (au catholicisme) en cherchant le *vrai*, les autres en cherchant le *beau;* pour lui l'*utile*, même dans ce qu'il a de plus matériel, c'est la religion. Telle est la thèse qu'il va s'attacher à établir et à développer. Nous ferons suivre son programme de quelques extraits du discours d'ouverture, en attendant l'analyse et le jugement des leçons elles-mêmes, dont ce discours nous fait désirer vivement la prochaine publication.

Digitized by Google

Essai d'économie politique (1).

Première série.

1° Discours d'ouverture.
2° Des richesses morales et des richesses matérielles.
3° Du catholicisme et de la philosophie comme régénérateurs de la richesse.
4° De l'ordre légitime.
5° De l'ordre légal.
6° De la propriété et de l'hérédité.
7° De la sainte Vierge comme type de la femme chrétienne.
8° Des partis-prêtres.
9° Des croyances religieuses et philosophiques dans leurs rapports avec la population.

Seconde série.

10° Discours. — De l'échange.
11° Du commerce intérieur et du commerce extérieur,
12° De la valeur réelle et des valeurs factices.
13° Du crédit et des dettes publiques.
14° Des salaires, des machines et des fêtes religieuses.
15° De l'impôt dans ses rapports avec la richesse nationale.
16° Du luxe et de l'aumône considérés sous les mêmes rapports.
17° Du catholicisme comme seul préservatif possible d'une banqueroute universelle.

Troisième série.

18° De l'ère ancienne et de l'ère nouvelle en économie.
19° } Des causes du malaise actuel.
20° }
21° }
22° De l'Espagne et de l'Angleterre.
23° } D'une régénération catholique
24° } comme seul moyen permanent
25° } de salut pour la société.
26° D'un système transitoire.

« L'économie politique ne s'est formulée en science que vers le milieu du siècle dernier; mais ses premiers rudimens remontent à l'origine même de la famille. Avec celle-ci naquit l'économie *domestique*, qui n'implique qu'une civilisation patriarcale, et ne présuppose qu'une sociabilité pour ainsi dire individuelle; puis vint l'économie *nationale*, lorsque la civilisation, s'établissant de famille en famille, eut changé la

(1) Chacun des vingt-six essais dont se compose le cours formera une brochure du prix de 1 fr. Les personnes qui prendront la collection entière ne la paieront que 14 fr.

Digitized by Google

tente du patriarche en un *forum*, et les enfans d'un père commun en citoyens du même état. Dès lors les élémens de richesse se compliquèrent en se multipliant. Il fallut coordonner des intérêts distincts et souvent opposés; il y eut des dépenses communes, une fortune publique en dehors des fortunes privées, et par conséquent une législation complexe dans son but, puisqu'elle avait à assurer l'une sans épuiser les autres. La science gouvernementale commença aussitôt, et sa sphère d'action devint nécessairement plus grande, à mesure que l'état étendait ses frontières, ou que l'accroissement de la population augmentait les besoins. Tantôt, comme à Lacédémone et à la Chine, le législateur embrassa dans ses prévisions jusqu'aux moindres détails de la vie humaine; à Lacédémone, en substituant la cité à la famille; à la Chine, en élevant la famille à son plus haut degré de puissance. Tantôt, comme à Athènes et à Rome, il ne s'occupe du citoyen que dans ses rapports avec la patrie. Partout, néanmoins, il autorisa l'esclavage, parce que, ailleurs que dans la société chrétienne, la servitude est aussi bien une ressource pour les pauvres qu'un moyen d'opulence pour le riche.

» Ainsi la science économique suivit les progrès de la société, et de patriarcale elle devint nationale, lorsque la société elle-même fut sortie du cercle étroit du foyer domestique. Mais son dernier développement tenait à une condition que l'ancien monde ne remplissait point. Si le premier pas de la science date de l'existence de la famille, et le second de celle de l'état, le troisième implique une civilisation de peuple à peuple, incompatible avec ce système de religions nationales qui a toujours prévalu en dehors de l'unité catholique.

» Toute croyance religieuse exerce sur ceux qui ont foi en elle deux sortes d'actions que l'on a trop souvent confondues, et qu'il importe de distinguer, une action civilisatrice et une action politique. Celle-là précède toujours celle-ci, car la seconde ne peut se manifester qu'en raison même des progrès de la première. C'est l'action civilisatrice qui jette dans les intelligences les principes fondamentaux de leur société future, c'est elle qui établit une règle commune du juste et de l'injuste, règle indépendante de tout intérêt personnel, antérieure à toute loi écrite, et sans laquelle tout gouvernement manquerait de point d'appui. C'est elle enfin qui unit les volontés individuelles en un faisceau, et constitue cette volonté générale qui est l'essence même des associations humaines. L'ac-

Digitized by Google

tion politique se saisit des matériaux que l'action civilisatrice a créés ; elle les assemble, et l'édifice social s'élève avec les seules modifications qu'y apporte ce qu'il y a de variable dans les hommes et dans les choses.

» Entre ces deux grandes forces tout antagonisme est impossible aussi long-tems que la première n'a point acquis ce degré de développement qui permet à la seconde d'avoir une vie pour ainsi dire propre. Aussi la théocratie est-elle le gouvernement naturel des peuples à leur berceau. C'est le tems de leur croissance, celui où l'élément civilisateur ayant le plus à faire ne tolère aucun rival. Puis vient leur âge mûr, et, lorsque la civilisation s'est consolidée, que la crainte de la perdre ne tourmente plus les esprits, les ambitions individuelles surgissent. Alors l'élément politique devient plus visible, et par degrés, il s'arroge sur l'action civilisatrice une autorité qui arrête toujours les progrès de celle-ci, et trop souvent défait son ouvrage. Cette dernière période est celle de la décadence des nations. Le pouvoir spirituel, qui est leur vie, succombe sous les efforts du pouvoir temporel : une existence tout administrative remplace leur existence sociale, et leur mort est prochaine. »

Ces deux passages suffisent pour indiquer le point de vue où s'est placé l'auteur, et contiennent la pensée fondamentale que sans doute les leçons suivantes auront pour objet de développer. Les extraits dont nous allons continuer la citation ne sont aussi que le commentaire de cette pensée :

« Non-seulement les religions nationales ne donnent pas nécessairement aux peuples une notion commune du juste ou de l'injuste, mais encore elles ne peuvent la leur donner. En effet, l'identité de leurs lois morales, alors même qu'elle existerait, n'implique pas cette identité d'interprétation sans laquelle tout code cesse d'être un. Le patriotisme, avec ses intérêts d'ambition, de vengeance ou de cupidité, est là avec ses commentaires. Faites-le juge dans sa propre cause, et qui osera compter sur sa bonne foi? Il faut donc, pour qu'une société universelle puisse exister, un tribunal duquel ressortissent toutes les questions de haute civilisation, et par conséquent toutes celles qui se rattachent au droit des gens. Le catholicisme possède ce tribunal, et, en le dotant d'un pouvoir dispensateur, il a levé le dernier obstacle qui s'opposait à la création d'une société universelle. Entre l'élément civilisa-

Digitized by Google

teur et l'élément politique, et tenant de l'un et de l'autre, se trouve placée la discipline de chaque culte, fraction importante, et qui ne saurait être invariable sans que le culte lui-même ne devienne le patrimoine exclusif du climat et de l'époque à laquelle convient cette discipline. Le bramine est condamné à ne se nourrir que de végétaux; le musulman ne peut boire de vin, le juif, travailler ou même allumer son feu le jour du sabbat: pour eux la défense est absolue, elle tient aux entrailles mêmes de leur foi, et son inflexibilité dit assez qu'elle ne peut être universelle. La réforme est soumise à une loi semblable. Un pouvoir dispensateur lui manque également, et le protestant, lié par l'Écriture sainte, serait, s'il était conséquent avec lui-même, encadré, comme le juif, dans l'ancien rituel de la Palestine. De quel droit en effet se dispenserait-il de la rigoureuse observance du sabbat? et cependant l'observance rigoureuse du sabbat rendrait impossible toute navigation.

» Aussi les arts utiles et l'industrie ne firent-ils que de faibles progrès dans cet ancien monde si vanté. Les premiers élémens du droit des gens manquaient aux nations de l'antiquité, et leur prospérité matérielle se ressentit de ce malheur. Chacune d'elles, étant séparée de toutes les autres par ses dogmes, le fut aussi par ses lois; et, si chez elles le patriotisme en se mêlant à la religion lui donna et en reçut une prodigieuse puissance, la religion à son tour emprunta au patriotisme ce qu'il a d'étroit, d'exclusif et de resserré. Chez les anciens, les cultes étaient nationaux dans la plus rigoureuse acception de ce mot, et ils attribuaient si bien à leurs dieux leur propre patriotisme, que, dans le for intérieur de ces habitans, le territoire de chaque nation et souvent de chaque cité, servait de limite aussi bien à leurs obligations morales qu'à leurs affections. Que pouvait être le commerce et l'industrie chez les Égyptiens, qui se croyaient souillés par la présence d'un étranger; chez les Persans, qui avaient la navigation en horreur; chez les Phéniciens et les Carthaginois eux-mêmes, qui faisaient un secret d'état de leurs connaissances géographiques; chez tous ces peuples enfin qui usèrent sans remords et sans miséricorde du droit du plus fort, chaque fois que la victoire le leur avait donné? Leurs relations de commerce avaient évidemment une existence trop précaire pour qu'elles pussent se développer dans de grandes proportions, la guerre ne menaçant pas seulement leur indépendance politique; c'était la vie, la liberté, la fortune de

Digitized by Google

chaque citoyen qu'elle mettait en cause, et l'industrie ne pouvait prendre son essor, non-seulement parce que les débouchés lui manquaient, mais encore parce que le gage de sécurité qu'elle a rencontré depuis dans le droit des gens ne lui avait point encore été donné. Grâce à l'existence de ce droit, les avantages de la paix se rencontrent au sein même de la guerre. L'approche d'une armée ennemie n'est plus l'avant-coureur d'une ruine certaine. La force matérielle est domptée par l'ascendant de la force morale, et les biens et les personnes protégées par l'une sont à l'abri des atteintes de l'autre. De ces égards réciproques, de cette bienveillance mutuelle qu'inspire une foi commune, résulte en outre un échange constant de lumières, qui fait entrer dans le patrimoine de chaque nation toutes les découvertes de la science, tous les progrès de l'industrie et de l'agriculture. Il y a commerce entre les intelligences, et les peuples éprouvent une généreuse émulation qui s'empare de tous les perfectionnemens, et ne se réserve le monopole d'aucun.

Ces richesses morales, si fécondes en richesses matérielles, nous les devons au triomphe que le catholicisme a remporté sur tous les cultes rivaux. Le système des cultes nationaux a été reproduit, et voyez ses résultats. L'indépendance du faible a presque entièrement disparu, et le peu qui lui en reste il le doit aux rivalités des grandes puissances. Le principe de l'équilibre européen, principe qui n'est applicable qu'autant que dure cet équilibre, et qui le plus souvent se résout en un partage égal des dépouilles de l'opprimé, a remplacé ce droit des gens qui servait de rempart au vaincu et de barrière au vainqueur. Quelque chose de semblable à ce qui se pratiquait chez les païens a reparu parmi nous ; on a vu Cromwell vendre ses prisonniers aux colons de l'Amérique ; on a vu l'Angleterre, sans déclaration de guerre, s'emparer des vaisseaux français que protégeaient vainement des traités solennels. On a vu l'Europe morcelée par l'épée d'un conquérant ; et, lorsque cette épée a été brisée, la force matérielle n'a point consulté le droit des gens pour disposer du butin enlevé au ravisseur.

Nous ne mettrons pas devant vos yeux, le tableau de l'industrie des nations de l'antiquité ; ce serait abuser de votre patience. Seulement nous vous rappellerons qu'elle était imparfaite, exclusive et mesquine, comme les sociétés qui existaient alors. Alexandre avait pénétré jusqu'aux rives de l'Indus : la ville qu'il avait fondée, son Alexandrie bien-aimée, pos-

Digitized by Google

sédait le monopole du commerce de l'Inde, et cependant la soie ne fut connue des Romains qu'au tems de Jules-César. Les connaissances nautiques des anciens nous donnent la mesure de leur commerce : depuis deux siècles, l'Égypte appartenait à Rome, lorsque la propriété des moussons fut enfin découverte. Entre la navigation païenne au plus haut degré de sa splendeur, et la navigation chrétienne avant l'invention de la boussole, il y a déjà toute la différence qui existe entre les deux cultes. Cette différence tenait à un autre des caractères qui appartiennent exclusivement au catholicisme, à ce prosélytisme, dont il a donné le premier, et, nous osons le dire, l'unique exemple ; car son prosélytisme à lui est le proselytisme de l'intelligence, tandis que le prosélytisme musulman est celui de la force.

Le prosélytisme est l'arme la plus puissante de la civilisation, puisque son effet naturel est de détruire toutes les barrières qui s'opposent à la libre communication des peuples. Par le prosélytisme, et sans rien perdre de leur individualité, ils se confondent dans une seule famille, et les intelligences les plus fortes, mises en contact avec les intelligences les plus faibles, établissent avec elles une communauté de lumières qui rayonne en tous sens. Sciences, arts, industrie, tout forme un fonds commun, et le missionnaire qui pénètre dans les pays les plus lointains enrichit la société dont il est l'ambassadeur de toutes les connaissances qu'il a acquises. Sillonné en tous sens par le zèle du prêtre, le monde n'a plus de secrets pour le commerce chrétien. Le moine va demander à la Chine les œufs de ses vers à soie, et ces insectes, cachés dans le creux d'un humble bâton, dotent l'Europe d'un revenu annuel de 400 millions ; c'est-à-dire d'un capital réel de huit milliards. Colomb cherche à travers l'Atlantique les trésors qui devaient délivrer la Terre-Sainte du joug des musulmans, et il rencontre un nouveau monde, où d'inépuisables richesses donnent à notre commerce un nouvel aliment. Dans l'ordre matériel, comme dans l'ordre moral, nous devons notre supériorité sur les anciens peuples, immédiatement du moins, au prosélytisme ; et si l'Afrique nous est fermée, si les régions centrales de l'Asie et de la Chine elle-même ne sont point parcourues en tous sens par nos négocians ; si nos arts ne se point naturalisés dans ces vastes régions, et par conséquent si une civilisation aussi active que la nôtre, ne les féconde pas, il faut s'en prendre à l'affaiblis-

Digitized by Google

sement du prosélytisme religieux. La mort de Mungo Park, de Clapperton et de Laing sera stérile; ils n'étaient que les missionnaires de la politique, et la défiance qui les a tués opposera long-tems à notre industrie une insurmontable barrière. Nous devons donc au prosélytisme la création de cette église universelle d'où est sorti le droit des gens, et, avec lui, cette prospérité commerciale qui a si fort agrandi et si fort compliqué les élémens de la fortune publique. Aujourd'hui, comme citoyen, le fabricant appartient au pays qui l'a vu naître : comme fabricant, le monde entier est sa patrie. Du tems des païens, au contraire, le commerce était partout arrêté par la législation ou par les mœurs. Il fallait de la force pour faire de l'industrie : les Phéniciens et les Carthaginois trafiquaient à main armée; et ce qu'il y avait de plus impérieux dans les besoins de l'homme tempérait à peine l'ardeur d'une permanente inimitié. Ainsi resserrée, l'industrie ne présentait aucun de ces problèmes qui font le tourment des économistes modernes. Mais aujourd'hui que tous les ports sont ouverts, que dans chaque grande ville une bourse s'élève où s'assemblent les députés du commerce de l'univers, que les spéculations les plus étendues se font avec une merveilleuse facilité, que le crédit remue, enrichit ou désole la terre, l'œil le plus exercé ne suit qu'avec peine l'action des innombrables ravages, dont les mouvemens opposés et toujours si divers, font et défont la fortune du simple citoyen comme celle de l'état. A mesure que cette haute civilisation dont nous a dotés le christianisme s'est développée, une science inconnue des anciens a dû surgir. S'ils en ignorèrent les premiers rudimens, ce fut le tort de leurs nationalités religieuses. Si nous la possédons, nous le devons à cette église universelle dont nous sommes les membres, et, ne l'oublions pas, si cette église pouvait périr, l'économie politique mourrait avec elle. »

***

133. — Coup d'oeil sur les avantages des relations entre la France et l'Angleterre, *basées sur les vrais principes de l'économie politique* : traduit de l'anglais. Paris, 1832; Hector Bossange. In-8° de 46 p.; prix, 1 fr. 50 c.

Sir Henry Parnell, membre distingué du parlement d'Angleterre, avait publié son livre *Réforme financière* dans l'intérêt de sa patrie; il a écrit ses nouvelles considérations dans l'intérêt des deux nations. Supprimer entièrement les tarifs des douanes, établir d'autres droits

Digitized by Google

sans le concours de la diplomatie, seulement sur les articles étrangers de luxe, sans aucun système protecteur, chaque nation consultant uniquement ses avantages propres : ces vues semblent être la répétition des vœux que le commerce français ne cesse d'exprimer. Dans tous pays, la civilisation progressive réclame avec instance la libre admission des livres et des instrumens de science, des machines et des outils, des matières premières et de tous les autres articles nécessaires aux développemens de l'industrie. Malheureusement la fiscalité s'ingénie partout à éluder et repousser les principes de l'économie politique. Elle ne trouverait pas assez à prendre dans la troisième catégorie que sir Henry compose des articles de luxe. Il y comprend les vins, le café, le sucre, le thé, mais non le sel et les drogueries pour teinture. Comme *maximum*, il propose le droit de 10 pour 100 *ad valorem*, ou toute autre évaluation qui ne le dépasserait pas, enfin une perception si modérée, qu'elle n'occasione ni une forte augmentation dans le prix de la marchandise ni une grande diminution dans la consommation des objets importés. Mais la libéralité de ces principes, que semble adopter le commerce britannique, n'a pas encore pénétré dans l'administration de l'Angleterre ; et des tarifs énormes, prohibitifs, continuent d'accabler ses colonies transatlantiques, malgré les énergiques réclamations de leurs chambres d'assemblée. La France pourrait-elle espérer de rencontrer une réciprocité parfaite dans les tarifs que la Grande-Bretagne établirait selon ses intérêts propres ?... La situation géographique des deux pays est aussi au désavantage du nôtre. Jamais la contrebande n'a introduit par la Belgique, et répandu jusque dans les départemens du centre, autant de denrées coloniales et de produits manufacturés à l'étranger. Nouvelle preuve contre le système abusif et exagéré des prohibitions, plus démonstrative encore que les enquêtes faites en Angleterre, et dont sir Parnell cite quelques passages dans son excellente brochure.

ISID. L—N.

134. — DES ESPÉRANCES ET DES BESOINS DE L'ITALIE, par J.-C.-L. SIMONDE DE SISMONDI. Paris, 1832; Treuttel et Wurtz. In-8°; prix, 75 c.

C'est ici un nouveau plaidoyer en faveur de l'Italie, et spécialement des États-Romains, dont le procès est encore pendant au tribunal de la diplomatie. L'avocat de l'Italie jette un coup-d'œil rapide sur la condi-

Digitized by Google

tion politique de ces provinces avant et depuis la conquête temporelle et la domination usurpatrice de la cour de Rome. Dans le tableau qu'il fait ensuite de leur situation actuelle, il met à nu l'incapacité administrative du gouvernement papal, les abus judiciaires, les excès, les violences de tout genre exercées depuis maintes années par lui sur les choses et les hommes. Un tel état doit-il durer? Le peut-il? Telles sont les deux questions à résoudre. La justice les résout l'une et l'autre négativement. La politique, qui n'est pas la justice, quoiqu'elle dût l'être, a une autre mesure. Reste à savoir si la force l'emportera encore cette fois-ci sur le droit.

M. Sismondi traite la question politique dans ses rapports avec la France; et prouve sans réplique que son intérêt est d'accord avec la justice. Notre opinion là-dessus est connue et conforme à celle de l'historien des républiques italiennes; nous différons seulement de vue avec lui sur l'expédition d'Ancône; il fonde sur elle des espérances que nous n'avons jamais partagées, et dont l'événement vient de mettre au grand jour la vanité. Nous n'avons jamais vu, nous, dans cette mesure, qu'une démarche fausse, qu'une lourde finesse qui ne sert qu'à préparer au pays qui en fut le théâtre un redoublement de misère, et à ceux qui l'ont faite un ridicule de plus. Car, à dire vrai, toutes ces roueries du code diplomatique sont d'un ridicule profond; et quand un gouvernement, un gouvernement nouveau surtout, un gouvernement populaire va chercher là sa force, il est jugé. Il n'y a plus rien de grand ni de fort à en espérer. S. R.

135. La Pologne province russe. Paris, 1832; impr. de Guiraudet. In-8° de 24 pages.

Nos lecteurs nous sauront bon gré, vu l'importance du sujet de cette publication, que nous leur en présentions des extraits assez étendus.

« Le but véritable et patent des stipulations du traité de Vienne relatives à la Pologne a été d'accorder aux Polonais, en place d'une indépendance entière, impossible alors à réaliser, vu le concours des circonstances, du moins une existence politique bien positive, et cela au moyen d'une *charte*, d'une *administration distincte*, et du titre de royaume donné au duché de Varsovie, et au moyen de garanties qui assuraient en même tems aux *provinces polonaises* soumises aux domi-

Digitized by Google

nations russe, autrichienne et prussienne, une *représentation* et des *institutions nationales*. Ce but était véritable, car il est devenu un moyen de conciliation entre le désir des puissances qui voulaient le rétablissement d'une Pologne indépendante, et celui des puissances qui auraient préféré un partage définitif et une incorporation absolue. Il était patent, puisque tels sont l'esprit et la teneur du premier article de l'acte général du traité de Vienne. En voici la copie littérale : « ARTICLE PREMIER. » Le duché de Varsovie, à l'exception des provinces et districts dont » il a été autrement disposé dans les articles suivans (ce qui veut dire » excepté Posen et Bromberg, cédés à la Prusse ; Cracovie, avec son » territoire, érigé en état indépendant), est réuni à l'empire de Russie. » Il y sera irrévocablement *lié par sa constitution*, pour être possédé » par S. M. l'empereur de toutes les Russies, ses héritiers et ses succes- » seurs à perpétuité. S. M. I. se réserve de donner à cet *état*, jouissant » d'une administration distincte, l'*extension* intérieure qu'elle jugera » convenable. Elle prendra, avec ses autres titres, celui de tzar, roi » de Pologne, conformément au protocole usité et consacré pour les ti- » tres attachés à ses autres possessions. »

« Les Polonais, sujets respectifs de la Russie, de l'Autriche et de la » Prusse, obtiendront une représentation et des institutions nationales, » réglées d'après le mode d'existence politique que chacun des gouver- » nemens auxquels ils appartiennent jugera utile et convenable de leur » accorder. »

« ..... C'est donc la constitution qui devenait le lien nécessaire du royaume de Pologne et de la Russie. Le duché à réunir à l'empire est qualifié d'état, ce qui ne veut pas dire province. L'empereur Alexandre se réservait d'augmenter le nouvel état par des provinces à lui appartenant, sans avoir besoin d'obtenir à cet effet l'assentiment des puissances contractantes. Le second paragraphe de l'article est une stipulation distincte qui n'a pas de rapport avec ce qui est réglé par la partie précédente du même article. Il s'agit ici des Polonais habitant les provinces autres que le duché de Varsovie, que le traité constitue en état. Ce sont les neuf gouvernemens soumis à la Russie, savoir : Wilna, Grodno, Witepsk, Mohilew, Minsk, Wolhynie, Podolie, Kiow et Byalistok ; les deux provinces anciennes soumises à la Prusse, savoir : la Prusse occidentale et le district de la Netze, et de plus les deux nou-

Digitized by Google

velles acquisitions faites par cette puissance, Posen et Bromberg ; enfin la Gallicie. C'est pour ces provinces, ne constituant pas le nouvel état, que le traité promet une représentation et des institutions nationales ; car, pour le duché de Varsovie, érigé en royaume, ce même traité stipule, non pas une simple représentation, non pas de simples institutions nationales et provinciales, mais bien une constitution par laquelle le nouveau royaume sera lié à la Russie.

» Cette déduction toute simple, et qui n'est presque qu'une répétition des termes de l'art. I^er^ du traité, suffit pour faire voir que M. Thiers s'est singulièrement abusé en parlant, à la séance du 6 mars dernier, de l'*ambiguité* du traité de Vienne, et en concluant, après la lecture du même article, que si le duché de Varsovie a une administration distincte, le *traité est exécuté ;* s'il obtient des institutions provinciales réglées par les puissances, *il est exécuté*, et la nationalité de la Pologne n'aura pas péri. On voit qu'il a entièrement confondu le premier paragraphe de l'article avec le second. Le premier règle le sort du duché de Varsovie ; le second, celui des provinces soumises à la Russie, à l'Autriche et à la Prusse. Le premier garantit au *duché de Varsovie* une constitution par laquelle il allait être uni à la Russie ; le second garantit aux *provinces* une représentation et des institutions nationales, au gré des trois puissances. »

La charte, comme conséquence nécessaire du traité de Vienne, fut octroyée et publiée le 27 novembre de la même année. Alexandre, en s'engageant à la maintenir, l'adoptait pour lui et pour ses successeurs. Comment a-t-elle été maintenue? L'opinion du public est suffisamment éclairée sur ce point, et nous nous abstenons de suivre l'auteur, bien connu par ses talens littéraires et politiques, dans l'exposition claire et et précise de ses plus notoires infractions. Le pacte rompu par les souverains de la Russie, malgré toutes leurs assurances et leurs sermens ; la Pologne, qui n'avait même pas été consultée dans sa confection, qui ne s'était que résignée à la volonté de l'Europe, la Pologne a eu, *même en vertu du traité de Vienne*, le droit de protester et de demander des garanties pour l'avenir. « Vaincue, mais point soumise, elle avait droit à la vie, à l'indépendance, à une existence politique étendue à tous les Polonais insurgés ; elle ne l'a pas obtenue. Elle n'a plus de demandes à former, ni de consentement à donner ; mais c'est

Digitized by Google

à l'Angleterre et à la France, mais c'est à toutes les puissances signataires du *traité de Vienne*, à parler pour elle, à ne pas permettre qu'on l'opprime ; surtout à ne pas consentir à cet acte récent, par lequel l'empereur Nicolas, en détruisant toute nationalité polonaise, vient de mettre le sceau à sa conduite aussi cruelle qu'insidieuse ; » (si toutefois l'appréciation plus profonde de leurs intérêts les plus élevés et de leurs plus impérieux devoirs ne les porte pas bientôt à s'appuyer sur des bases plus larges et plus solides, et à entreprendre des actes plus décisifs pour la Pologne, comme pour la liberté et la sécurité de l'Europe).

La charte de 1815 contenait dix-huit dispositions principales sur la nature de l'union du royaume avec l'empire, sur l'exercice de la souveraineté, les obligations des successeurs d'Alexandre, sur la liberté individuelle et celle de la presse, l'abolition des peines de déportation et de confiscation, sur le pouvoir législatif, le vote du budget, la responsabilité des ministres, les emplois publics, les affaires étrangères et les agens diplomatiques, sur l'inamovibilité des juges, l'armée nationale, etc., qui toutes concouraient à garantir la nationalité polonaise. L'acte du 26 février, dit statut organique, les supprime *toutes*. M. P.... expose succinctement ces dispositions, avec la citation des articles de la charte de 1815 qui les garantissent, et des articles du statut de 1832 qui les suppriment ; il donne ensuite le texte littéral des articles cités. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'intérêt que présente son travail ; comme sur ce qu'il y aurait de lâche, de pernicieux et de criminel, si ceux dont l'étroit égoïsme a laissé périr la Pologne, après avoir assuré à la face du monde civilisé que sa nationalité ne périrait pas, si ceux-là sanctionnaient aujourd'hui, par leur silence, l'abus insolent de la force brutale.

136. — Histoire de Pologne, par Fletcher, *traduite de l'anglais et continuée depuis la révolution de novembre jusqu'à la prise de Varsovie, et la fin de la guerre*, par Alphonse Viollet. Paris, 1832 ; Michaud. Deux vol. in-8°, avec une carte coloriée et quatre portraits ; prix, 12 fr.

Pour les productions scientifiques et littéraires, comme pour celles de l'industrie, l'offre se proportionne à la demande. L'Europe a tout récemment éprouvé un vif besoin d'être éclairée sur l'état de la Pologne :

Digitized by Google

Bien ou mal, on a tâché de la satisfaire. Nous avons déjà indiqué plusieurs travaux qui ont paru sur ce sujet en Allemagne. Voici un ouvrage qui, dans le cours de quelques semaines, a obtenu l'honneur de deux éditions en Angleterre. Certes il est fort difficile de présenter dans le cadre resserré d'un seul volume un tableau fidèle de l'existence politique d'une grande nation qui, depuis dix siècles, remplit un rôle si important pour la défense et le développement de la civilisation européenne; de faire connaître la vie sociale d'un peuple si distinct par son origine, si homogène dans ses mœurs, si caractérisé par ses institutions, et si fortement attaché aux intérêts généraux de la chrétienté. — Et ce qui rend la tâche plus difficile encore, c'est qu'aucune nation de l'Europe peut-être, n'a vu ses sources historiques, et ceux de ses savans qui les ont mises à profit, plus négligés que les richesses de la Pologne en ce genre. On connaît à peine les noms de Naruszewicz, Czacki, Ossolinski; on n'a appris l'existence de l'historien Lelewel, qu'avec le numéro du journal qui a annoncé la révolution de novembre.

C'étaient de grands obstacles à vaincre pour l'auteur d'un résumé de l'histoire de ce pays. Malgré tous les efforts de M. Fletcher, on s'en aperçoit dans son ouvrage. Et d'abord, ce n'est pas aujourd'hui qu'on peut mettre en doute l'importance de la question des races. Eh bien! M. Fletcher, sans s'inquiéter des suites, a embrassé à cet égard l'opinion la plus rebattue, opinion démontrée complétement fausse, celle qui fait dériver les peuples slaves d'une émigration des Sarmates. Ce seul fait suffirait pour que l'esprit caractéristique de ces peuples, la formation de la Pologne et de ses institutions fondamentales ne pussent pas être bien présentés par l'auteur. M. Fletcher se plaint à chaque instant de l'obscurité qui entoure le berceau de la nation polonaise, et pour l'éclairer il répète les fables énigmatiques des Lechs, des Leszeks et des Piasts, au lieu d'exposer quelques faits importans, dégagés laborieusement par la critique historique du sein des traditions et des chroniques, sur la vie sociale des Slavons avant l'introduction chez eux du christianisme, sur leurs relations avec l'empire d'Orient, avec les différens peuples barbares lors de leur invasion en Europe, et plus tard avec l'empire germanique, sur la formation successive ou simultanée parmi eux de plusieurs fédérations ou états, etc. Aussi manque-t-il toute la genèse de la nation polonaise et de sa constitution intérieure. Il ne fait aucune mention du vrai fondateur de cet état Lechite, Ziemovit (860-891); il

Digitized by Google

ne dit rien sur l'esprit organisateur et éminemment national du règne de Boleslas Chrobry (992-1025); il ne saisit point le caractère général de la politique de Wladislas Lokietek (1305-1333), qui a jeté les bases de la Pologne, telle qu'elle nous apparaît dans les siècles suivans, une république de nobles.

Cependant, hâtons-nous de le dire, à mesure que les tems se rapprochent de nous et s'éclaircissent, lorsque la Pologne se montre déjà toute formée, pour les quatre derniers siècles dont l'histoire constitue véritablement le fonds de cet ouvrage (le reste n'en occupant que le premier chapitre), le récit de M. Fletcher devient plus exact, et sa narration succincte et facile présente même parfois des tableaux fort intéressans de la vie intérieure de la nation. L'auteur a profité avec beaucoup de soin des travaux que le zèle de quelques citoyens ou amis de la Pologne a publiés depuis plusieurs années en France, et son livre doit être, sans contredit, placé en première ligne parmi les résumés historiques entrepris sur le même sujet.

Quant à la continuation française de son travail jusqu'à la fin de la dernière guerre, M. Viollet, qui s'en est chargé, a certainement rendu au public un service en réunissant des matériaux importans, et en présentant le premier un tableau d'ensemble des événemens dont l'Europe vient d'être le triste témoin. Nous ne pouvons néanmoins passer sous silence l'erreur grave de cet écrivain qui semble nier la nationalité polonaise des provinces anciennement incorporées dans la Russie; ni laisser sans reproche l'esprit anti-révolutionnaire avec lequel il a prétendu juger les événemens d'une révolution, et condamner *à priori* tout acte d'opposition contre le pouvoir, sans examiner si ce pouvoir voulait et savait toujours marcher vers le but de l'insurrection, et agir dans ses vrais intérêts. Les publications que préparent les acteurs même de ce drame héroïque en éclairciront sans doute assez le détail et les ressorts, pour que M. Viollet, si sa traduction obtient autant de succès que l'original, désire lui-même rectifier, dans une édition nouvelle, quelques-uns de ses jugemens.

B. Janski.

137. Mémoires et dissertations sur les antiquités nationales et étrangères, publiés par la *Société royale des antiquaires de France*. T. IX. Paris, 1832; Selligue, rue des Jeûneurs, n° 14. In-8°.

Ce volume est en tous points digne de ceux qui l'ont précédé, et qui

Digitized by Google

eux-mêmes sont le complément nécessaire et justement estimé des *Mémoires de l'Académie Celtique*, dont la collection compose cinq volumes.

Entre autres morceaux remarquables, on doit signaler deux rapports de MM. Alexandre Barbié du Bocage et Taillandier, lesquels embrassent les travaux de la Société pendant les années 1828, 1829 et 1830. Ils s'étendent à l'histoire, à la géographie, aux langues, usages, religions et cultes, monumens d'art, architecture, sculpture, peinture, gravure, meubles, ustensiles, armes, inscriptions, médailles, diplômes, chartes, archives, manuscrits, collections, explorations, et faits particuliers à la Société. On voit qu'il y a matière à s'instruire dans une aussi vaste galerie.

On lira avec plaisir les détails que présente le rapport d'une commission composée de MM. Dulaure, Gilbert et Jorand, sur les antiquités gallo-romaines, découvertes à Paris dans les fouilles de l'église de Saint-Landry, en juin 1829, et dont les dessins, dûs à M. Jorand, figurent dans l'atlas joint à ce volume. M. Gilbert a tracé d'une manière intéressante la description d'un hôtel orné de bas-reliefs, qui était situé à Paris, rue des Bernardins. M. Auguste Pelet, de Nismes, nous a paru prouver assez bien que l'arc d'Orange ne peut être attribué ni à Caïus Marius, ni à Adrien, et qu'il ne remonte pas au-delà du règne de Septime Sévère, à la gloire duquel on aura élevé ce monument après la défaite et la mort d'Albin, le dernier de ses concurrens; presque tous les attributs de l'arc d'Orange sont romains : on doit dès lors penser qu'il s'agit d'une guerre civile à laquelle les Gaulois prirent une part active, puisqu'ils y figurent parmi les vainqueurs, et qu'on trouve de leurs dépouilles sur les trophées.

M. l'abbé Castellan, d'Aix, fait suivre parfaitement la marche de Marius dans la campagne où il défit les Embruns et les Teutons. Le baron Roguet, chef de bataillon, a communiqué à ce sujet un dessin et une description du camp romain, nommé *le pain de munition*, et situé dans la plaine de Pourières, auprès d'Aix : ce camp a été visité en 1829 par M. Ladoucette.

Ce dernier a fourni des notes comparatives sur les amphithéâtres de Nîmes et d'Arles. Dans cette dernière ville, la terre recèle une foule d'antiquités, et l'on ne peut qu'applaudir aux soins que l'on se donne

Digitized by Google

pour les ravir au sol qui les cache. On doit à M. Véran une dissertation fort curieuse sur la question suivante: *L'amphithéâtre d'Arles a-t-il été achevé?* L'auteur se prononce pour l'affirmative. Ce beau monument a été déblayé avec tant de promptitude, qu'en 1830 on y a donné un combat de taureaux.

M. Lemaistre a fourni des renseignemens curieux sur les tombes du département de l'Aisne; M. d'Usvel, des détails sur les découvertes faites dans le département de la Somme; M. de Beaulieu, sur un chapiteau trouvé à Toul; feu M. Coquebert-Montbret, sur une pierre antique de Bourbonne-les-Bains; M. Duvivier, sur une sépulture ancienne de Cous-la-Grand'-ville (Ardennes): n'oublions pas l'idole gauloise appelée Ruth, par M. de Gaujal; le temple de Montmorillon, en Poitou, par M. Dufour; le monastère de Saint-Pierre-en-Vallée, à Chartres, par M. de Fréminville; et un article sur le verre de Charlemagne que l'on conserve dans ce chef-lieu d'Eure-et-Loir, par M. Doublet de Boisthibault.

La partie philologique, législative, etc., a été traitée avec beaucoup de talent par MM. Depping, Berriat-Saint-Prix, Taillandier, Coquebert-Montbret, Tournemine, Deribier: ils nous ont donné la notice sur deux cartulaires de l'ancienne abbaye de Saint-Père, à Chartres; les recherches sur la législation et la teneur des actes de l'état civil, depuis les Romains jusqu'à nos jours; un mémoire sur l'état de la législation française, sous la première race; une notice sur une lettre autographe de Marie Stuart; une lettre sur les archives d'Aurillac et de Mauriac, et un vocabulaire du patois du Vélay et de la Haute-Auvergne.

On trouve, en outre, dans ce volume un tableau rapide et piquant des mœurs et usages de la commune de La Bresse, département des Vosges, par M. Richard, et la joute des coqs dans le pays chartrain, par M. Lejeune.

La *Société des antiquaires de France* nous permettra-t-elle une observation? Ce n'est pas suffisamment répondre à son titre que de faire paraître seulement un volume tous les trois ans. Ces longs intervalles refroidissent le zèle des membres et surtout des correspondans; et nous sommes fondés à croire qu'elle recevrait un plus grand nombre de bons mémoires, si elle avait des publications annuelles. Pourquoi la Société

Digitized by Google

ne profite-t-elle pas du goût que le roi actuel lui a témoigné pour l'antiquité et le moyen âge? N'est-ce point à la demande de cette compagnie savante que Louis-Philippe a acheté les magnifiques ruines du château de Coucy, pour les conserver à la France? Doit-elle négliger la promesse que, le 1^er^ janvier 1832, il a faite à sa députation, en l'assurant *qu'elle peut toujours compter sur sa protection et sur l'appui de ses ministres, en tout ce qui concourra à l'illustration nationale?* Les ministres étaient présens; pourquoi ne pas leur demander, soit des secours, cette fois utilement employés, soit la publication des Mémoires de la Société à l'imprimerie royale, qui s'honorerait en propageant la connaissance de tout ce qui peut rehausser la gloire française? Si messieurs les antiquaires pensent ne pouvoir faire cette démarche, honneur au gouvernement qui prendra l'initiative!

D.

138. PROVERBES ET DICTONS POPULAIRES, *avec les Dits des merciers et des marchands, aux* XIII^e^ *et* XIV^e^ *siècles*, publiés d'après les manuscrits de la bibliothèque du roi; par M. A. CRAPELET. Paris, 1831; imprimerie de Crapelet. In 8° de IV et 205 p. avec 2 *fac-simile;* prix, 18 fr.

139. POÉSIES MORALES ET HISTORIQUES D'EUSTACHE DESCHAMPS, *écuyer, huissier d'armes des rois Charles V et Charles VI, châtelain de Fismes et Bailli, de Senlis*, publiées pour la première fois, d'après le manuscrit de la bibliothèque du roi, avec *un précis historique et littéraire sur l'auteur*, par M. A. CRAPELET, Paris, 1831; imprimerie de Crapelet. Gr. in-8° de LXVII et 288 p., avec un *fac-simile;* prix, 25 fr.

Depuis 1826, M. Crapelet a publié successivement plusieurs monumens curieux de l'ancienne littérature française; il continue cette œuvre de soin et de judicieuse patience. Le manuscrit dans lequel M. Crapelet a fait un choix des poésies de Deschamps, choix auquel il a joint des extraits de son poème inachevé et composé cependant de 13000 vers, *le Mirouer du Mariage*, et un traité en prose sur *l'Art de Dictier*, se trouve à la bibliothèque royale; il en existe aussi une copie, faite au XVIII^e^ siècle, dans celle de l'arsenal. Il contient 1774 ballades, 171 rondeaux, 80 virelais, 14 lais, 28 farces, complaintes et traités divers, 17 épîtres.

Digitized by Google

Deschamps, poète du XIV^e^ siècle, fort peu connu et sur lequel il n'existait que des notices incomplètes, naquit sous le règne de Charles-le-Bel, à Vertus en Champagne; il mena dans sa jeunesse une vie déréglée. Son teint basané lui avait acquis le surnom de Morel (Maurus, Morellus). Après des voyages et une captivité en Orient, revenu en France, il se distingua dans la carrière des armes, et devint gouverneur du château de Fismes et Bailli de Senlis. Le poète Guillaume Machault, mort en 1380, paraît avoir été son maître ou son ami: Christine de Pisan lui témoigne beaucoup d'estime dans une épître en vers qu'elle lui adressa en 1403.

La notice de M. Crapelet, d'où nous tirons ces renseignemens, a été composée d'après les œuvres même d'Eustache Deschamps. ***

140. BIBLIOTHÈQUE PROTYPOGRAPHIQUE, *ou Librairies des fils du roi Jean Charles V, Jean de Berry, Philippe de Bourgogne et les siens.* Paris, 1830; Crapelet. In-4° de XL et 346 pages.

Si l'on découvrait les catalogues de la bibliothèque d'Alexandrie, ou de celle d'Apollon à Rome, quand même on ne posséderait aucun des ouvrages qui y seraient mentionnés, ce seraient documens inestimables pour l'histoire de l'esprit humain; et les statisticiens philosophes, à l'inspection de simples titres, ne manqueraient pas d'établir les bases de calculs destinés à apprécier la tendance des intelligences et les ressources du savoir (1). Ce que nous ne possédons point pour ces tems reculés, M. JEAN-BAPTISTE BARROIS vient de nous l'offrir pour le moyen âge. Ses catalogues nous montrent la composition d'une bibliothèque avant l'invention de l'imprimerie. Ce qui y domine le plus, ce sont les romans, les livres ascétiques et ceux d'astrologie judiciaire; l'histoire y occupe aussi une place, mais la littérature ancienne y est presque inaperçue: point de textes originaux, seulement quelques rares traductions; car c'est le relevé de bibliothèques de cour, et non pas de savans: pour ceux-ci nous avons, dans le Jacques de Guyse de M. de Fortia, des documens spéciaux. M. Barrois a transcrit fidèlement les *indices* qu'il a

(1) Nous avons abordé cette question dans notre *Essai d'une statistique ancienne de la Belgique* (seconde partie, *Statistique anthropologique*).

Digitized by Google

tirés de l'oubli, et a fait même imprimer en lettres gothiques les *deffinimens* des manuscrits. J'aurais désiré qu'en note il eût indiqué ceux que l'on garde encore dans les grands dépôts publics, ou dans les bibliothèques particulières, et que parfois il eût recueilli des renseignemens sur leur contenu. Ses *liminaires*, qui contiennent des détails curieux sur le goût des livres, sur leur rareté, leur prix et d'autres objets analogues, font augurer quelle instruction solide on aurait pu tirer d'un pareil commentaire. A la fin des catalogues, l'éditeur a réuni quelques pièces, qui prouvent quelle était la somptuosité de la cour des ducs de Bourgogne, et combien les finances de Maximilien, qui leur succéda, étaient dérangées. Quelques lithographies au trait, copies fidèles des miniatures qui enrichissent certains manuscrits, sont un ornement digne de ce magnifique volume, tiré, dit-on, à 200 exemplaires seulement. M. Barrois cultive les lettres avec un désintéressement qu'on ne peut trop applaudir. Possesseur de la minute autographe de la continuation de Robert Macquereau, dont Paquot publia la première partie, il se propose d'en faire jouir incessamment le monde érudit.

141. ARCHIVES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES DU NORD DE LA FRANCE ET DU MIDI DE LA BELGIQUE; par AIMÉ LEROY, le docteur LEGLAY, et ARTHUR DINAUX. Valencienne, août 1829, et mars 1832; impr. de A. Prignet. Ces archives paraissent à des époques non déterminées; le prix de la souscription est fixé à raison de 30 c. par feuille d'impression, et ne dépassera point la somme de 12 fr. par année.

Ce recueil embrasse une grande variété d'objets, on s'est efforcé d'y joindre l'agrément à l'utilité, et, pour mon compte, j'avouerai que je sais mauvais gré aux éditeurs de n'avoir pas assez compté sur ma patience et mon courage pour se dispenser de *m'emmieller les bords du vase*. Mais ils n'écrivent pas seulement en faveur des hommes de lettres, d'autant plus attachés à leurs études qu'elles leur ont coûté plus de mal, comme ces amans qui mesurent leur passion sur les rigueurs de leur maîtresse; ils s'adressent principalement aux gens du monde, dans la vue de les réconcilier avec les souvenirs de la patrie, les traditions du passé et les lectures substantielles. Sous ce rapport, ils ont raison de parer un peu la science, d'autant qu'on ne saurait nier que la parure qu'ils lui donnent est presque toujours de bon goût. Des dissertations,

Digitized by Google

des nouvelles, des pièces inédites, forment la principale subdivision des *Archives du Nord.* Un bulletin bibliographique accompagne chaque numéro. Sous le titre *des Hommes et des Choses*, on a réuni des anecdotes, des traits de mœurs et des remarques, trop brefs pour faire l'objet d'un chapitre particulier. Enfin l'on n'a point oublié la *Biographie*, et, ce qui est moins désirable, la *Biographie des contemporains.* On devine d'avance combien ici la position des éditeurs devient difficile, et quelles concessions ils sont obligés de faire aux vanités personnelles : j'en pourrais donner des preuves dont je m'abstiens pour ne point blesser d'irritables amours-propres. Outre les écrivains dont les noms sont inscrits sur le titre, on trouve encore, dans les neuf livraisons qui ont paru, des articles de MM. Onésime Leroy, Leleux, Pascal-Lacroix, Lebeau, de Stassart, Fumière, Pieters, Guilmot, etc.

Les pièces qui m'ont paru le plus propres à fixer l'attention sont : *L'Introduction de l'imprimerie dans le nord de la France*, *la Légende de Sainte-Aldegonde*, *Un trait de la vie de Guillaume-le-Bon*, *Fragmens sur l'invasion du nord de la France en* 1815, et *l'Art de se tenir en place*, par M. Aimé Leroy (1); *Notice sur les duels judiciaires dans le nord de la France*, où se trouve raconté le combat livré à Valenciennes en 1455, et dont Brantôme a fait une mention détaillée que l'auteur, M. Le Glay, ne cite pas ; *Programmes des recherches historiques à faire dans le département du Nord*, par le même (Voy. *Rev. Enc.*, décembre 1831) ; la *Description du château de Condé* appartenant au duc de Croy, celle du *Château de Bel-OEil*, au prince de Ligne, *l'Histoire mémorable de trois filles possédées*, *le Cimetière ou l'Attre-Gertrude*, *la Chronique de Barbe Hollande*, et *Chlodsinde ou l'Épreuve par l'eau bouillante*, de M. Arthur Dinaux ; description de *la maison et de la ville d'Oisy en Artois*, par M. Le Glay ; *Tradition des Dragons volans*, par M. Bottin ; *le De profundis*, nouvelle par M. Berthoud, dont les *Contes misantropiques* viennent d'être réimprimés à Bruxelles, et qui est auteur d'un ouvrage piquant intitulé : *Chroniques et traditions surnaturelles de la Flandre* ; des notices

(1) Nous connaissons de M. A. Leroy : *Promenades au cimetière de Valenciennes.* Valenciennes, 1828 ; Lemaître et J. Prignet. In-12.

Digitized by Google

biographiques, par M. DE STASSART, lesquelles, je crois, ont déjà été employées ailleurs; un Mémoire de M. GUILMOT *sur les anciennes habitations rurales du département du Nord*, morceau capital et que les savans reliront avec fruit, etc., etc. J'ai regretté de voir que le nom de M. Le Glay ne figure plus parmi ceux des auteurs principaux des *Archives*. DE REIFFENBERG.

142. ANNUAIRE DU DÉPARTEMENT DE LA MANCHE. *Quatrième année*, Saint-Lô, 1832; J. Elie. In-12 de 340 pages.

143. ANNUAIRE DU DÉPARTEMENT DE LA SARTHE. Le Mans, 1832; Monnoyer. In-18 de x-396 pages.

L'annuaire de la Manche est fait avec plus de soin que la plupart de ces modestes publications départementales, qui s'amélioreraient, selon toute probabilité, si leur utile destination était mieux comprise et plus généralement reconnue. L'éditeur nous semble avoir le tact nécessaire aux recherches statistiques, et plusieurs de ses tableaux pourraient être proposés comme modèles à ses collègues. Si nous citons les résultats suivans, c'est qu'ils nous paraissent de nature à faire surtout apprécier la situation de cette partie de la France.

La Manche a 591,284 habitans et 148,954 maisons, c'est-à-dire une maison pour quatre habitans. Sur 112,666 individus inscrits aux rôles de la garde nationale, on en compte 80,725 qui ont répondu à l'appel, et l'on a établi, pour la totalité, les classifications suivantes : 37,557 célibataires, 11,355 veufs ou mariés sans enfans, 59,998 veufs ou mariés avec enfans.

D'après les ordonnances royales de 1820 et 1822, le département doit avoir 22 routes départementales, ayant un développement de 557 kilomètres, ainsi répartis aujourd'hui :

Nombre de kilomètres exécutés	262
En cours d'exécution.	46
Reste à ouvrir.	249
	557

C'est un des secrets du malaise actuel que l'insuffisance des communications.

Digitized by Google

En 1830, sur 5,436 conscrits, 2,591, un peu moins de la moitié, savaient lire et écrire; 1052, ou un cinquième, savaient lire seulement; 1661, ou près du tiers, ne savaient ni lire ni écrire; quant aux 132 autres, leur instruction était douteuse. Toute la France n'est pas aussi avancée que la Normandie; et pourtant quelle insouciance déplorable des gouvernans qui laissent un tiers de la population dans la plus complète ignorance!

Depuis deux années, le nombre des imprimeries et des lithographies s'est augmenté dans le pays. Les bibliothèques publiques s'enrichissent peu à peu, et des sociétés de lecture s'établissent avec discernement sur les points principaux, à Coutances, à Saint-Lô, à Granville, à Cherbourg, à Carentan; soixante à cent personnes, pour chaque ville, prennent part à de modiques souscriptions, dont les totaux font face à de nombreux abonnemens aux meilleurs journaux de Paris.

On annonce une *Statistique sommaire du département de la Manche*, par M. Julien Travers, pour laquelle une souscription est ouverte chez l'éditeur de l'*Annuaire* et chez d'autres libraires du département. C'est une entreprise qui mérite des encouragemens. J.

144. Journal de la société phrénologique de paris, rédigé par *une commission de ses membres*. Tome 1^er^ : Première livraison. Paris, 1832. On s'abonne au bureau de la Société, quai d'Orsay, n° 3.

C'est toujours avec une vive satisfaction que nous voyons en France, comme partout, un préjugé scientifique se dissiper, de nouvelles routes s'ouvrir aux recherches, et des associations se former pour répandre et féconder les vérités trouvées. Nous ne pouvons donc qu'accueillir avec faveur la publication que vient de faire la société phrénologique de Paris. Cette société, qui a ses analogues en Angleterre, en Écosse et en Amérique, fut instituée, il y a près d'un an, par une réunion de médecins, d'artistes, d'hommes de lettres et de savans. D'après son réglement, elle a pour but de cultiver, de propager et de perfectionner la doctrine de Gall, et elle s'occupe de l'anatomie humaine et comparée du système nerveux en général et du cerveau en particulier, ainsi que de leurs phénomènes physiologiques et pathologiques.

Voilà donc une sanction nouvelle donnée à la science dont Gall et Spurzheim posèrent les fondemens. Cette phrénologie, dont on s'est mo-

Digitized by Google

qué d'abord, parce qu'on ne la comprenait pas, arrive enfin à occuper dans les études physiologiques le haut rang qui lui est dû. Plus de cent trente membres composent déjà la Société phrénologique, et parmi eux on remarque plusieurs des principaux professeurs de la faculté de médecine. Dans un précédent article (1) nous avons dit quel secours puissant trouvait dans la phrénologie une autre Société savante dont le but est éminemment social; nous voulons parler de la *Société Anthropologique*. Cet accord, cet assentiment des hommes de science, chez qui l'on sait que les préjugés sont souvent le plus tenaces, militent fortement, ce nous semble, en faveur de la physiologie du cerveau.

Le journal dont la Société phrénologique vient de publier le premier numéro commence par un prospectus qui sert de préface, et qui est écrit avec verve par le professeur Bouillaud. Viennent ensuite les réglemens de la Société et la liste des membres qui la composent; puis une introduction aux études phrénologiques par le docteur Foissac. Il y offre un tableau historique et plein d'érudition des opinions émises, avant Gall, sur les fonctions du cerveau et sur le siége de l'intelligence; puis il expose sommairement les découvertes de ce physiologiste et celles de son collaborateur, le docteur Spurzheim; enfin il s'efforce de réfuter par des faits et des raisonnemens, les objections dirigées contre la phrénologie. Dans ce travail, fait d'ailleurs avec conscience et talent, l'auteur eût dû peut-être insister davantage sur l'importance de distinguer, avec M. Spurzheim, les facultés fondamentales des actions déterminées. C'est là, selon nous, un perfectionnement capital, une vraie découverte: c'est l'idée-mère qui a fait de la phrénologie une véritable science. On se demande aussi pourquoi M. Foissac a réuni, comme dépendant d'un même organe, deux facultés essentiellement différentes, la *sécretivité* et *l'alimentivité*, et pourquoi il a placé parmi les sentimens propres à l'homme *la constructivité* si remarquable chez les oiseaux et les castors.

A cette introduction succède un compte rendu des travaux de la société, par son secrétaire le docteur Casimir Broussais. Après avoir montré avec vivacité, combien la liberté est nécessaire aux sciences, il rappelle plusieurs observations pathologiques, qui tendent à confirmer

(1) Voyez le numéro de janvier de la *Revue Encyclopédique*, p. 229.

Digitized by Google

les vérités de la phrénologie. Il y a pour l'art de guérir et pour l'éducation bien des inductions à tirer de l'une des histoires qu'il rapporte. Un nègre, blessé au-dessus d'une oreille, devenait doux ou furieux, selon qu'on exerçait sur cette partie du crâne une pression plus ou moins forte. On sait que là est l'organe de ce que M. Spurzheim nomme la *destructivité*, et Gall *l'instinct carnassier*.

Le docteur Fossati, médecin italien plein de mérite, et fort habile dans la phrénologie, donne ensuite sur Gall dont il fut l'ami, une notice historique très-intéressante. Quoiqu'on y sente percer quelquefois l'extrême bienveillance du disciple, il est piquant d'y voir Gall traduit au tribunal de son propre sytème, et les diverses facultés qu'il a montrées durant sa vie mises en parallèle avec son organisation cérébrale. Quand les connaissances phrénologiques seront popularisées, ce procédé analytique, cette sorte d'anatomie morale et intellectuelle, deviendra, nous n'en doutons pas, le complément indispensable de toutes les biographies. Ici M. Fossati n'a voulu donner qu'un rapide essai, mais nous tenons de lui qu'il se propose de publier une vie plus détaillée du physiologiste qui fut son maître.

Le volume se termine par un article du docteur Félix Voisin, sur *l'étude des enfans qui nécessitent une éducation spéciale*. Un esprit généralisateur, des vues larges sur l'homme et sa destinée, distinguent ces considérations. M. Voisin a foi en la nature et en ses lois ; il veut qu'on les respecte, et c'est sur elles qu'il basera les réformes qu'il compte proposer dans des articles subséquens.

La société phrénologique décernera, dans sa séance du 22 août 1832, un prix de la valeur de 500 francs, au meilleur mémoire sur le sujet suivant : *Exposer les connaissances positives qui constituent la science phrénologique dans son état actuel*. Le terme trop rapproché du concours nous fait craindre que rien de complet n'y soit présenté sur une matière si étendue et si délicate.

Le plus grand nombre des membres de cette société étant médecins, on doit s'attendre à ce que ses recherches se dirigent surtout vers la pathologie. Nous la suivrons avec intérêt dans ses travaux. Car s'ils sont conduits avec activité et ensemble, ils pourront être grandement utiles à la thérapeutique et à la législation, en jetant un jour nouveau sur les maladies mentales.

Digitized by Google

145. MÉDECINE NAVALE, ou *Nouveaux élémens d'hygiène, de pathologie et de thérapeutique médico-chirurgicale, à l'usage des officiers de santé de la marine de l'état et du commerce;* par G. FORGET, docteur en médecine de la faculté de Paris, ancien chirurgien de la marine au port de Rochefort, etc., etc. Tom. 1^er^. Paris, 1832; l'auteur, rue de Savoie, n° 4. In-8° de 557 p.; prix, 7 fr.

De nos jours, la navigation est une des faces les plus larges, les plus pittoresques, les plus mouvantes des sociétés civilisées. C'est par elle que s'agrandit le domaine de la terre, et que la petite Europe touche aux contrées les plus lointaines de l'ancien monde et du nouveau. Le commerce, la guerre, les sciences, poussent sans cesse sur les mers une grande partie de nos populations. Ceux-ci n'y voguent que passagèrement; ceux là y passent quelques années de leur vie; d'autres y consument leur vie entiere: tous s'y modifient plus ou moins, au physique comme au moral. On conçoit en effet quelle empreinte profonde doit laisser sur des hommes entassés dans un espace réductible à un cube de trente à quarante pieds une vie d'activité et de privations continues, tour à tour aquatique, terrestre, aérienne, une vie que gouverne à la fois tout ce que les vents et les flots ont de caprices et de dangers, et tout ce que les lois humaines ont de plus rigoureux, de plus inflexible, de plus inévitable. Si l'on pouvait douter de la puissance des agens physiques et des institutions sur notre nature, il suffirait pour s'en convaincre d'étudier l'homme dans ces monarchies flottantes, que l'on nomme vaisseaux. On a si bien compris que le corps, l'esprit, les mœurs, y prennent un caractère à part où prédominent la rudesse, la franchise, le mépris de la mort, que c'est chez les marins que l'Américain Cooper, et d'autres après lui, ont été puiser pour leurs romans des couleurs nouvelles, des scènes dramatiques, originales.

Si de l'art on passe à la science, on devra admettre une *médecine navale* aussi-bien qu'une *littérature maritime*. La constitution physique de l'homme, ses besoins, ses accidens, ses maladies, étant profondément modifiés, l'hygiène et la thérapeutique devront se modifier également. C'est ce qu'a fort bien senti l'auteur de l'ouvrage dont le premier volume vient de paraître. Chirurgien de la marine pendant plus de dix ans, préoccupé depuis long-tems par l'idée de donner à son pays un traité indispensable, mais qui manquait cependant, entouré

Digitized by Google

dans la capitale de tous les secours, de toutes les lumières désirables, dégagé du service actif, et partant, plus libre de dévoiler les abus et de réclamer des réformes, le docteur Forget s'est trouvé placé dans les circonstances les plus favorables, et il a su les rendre fécondes.

Son ouvrage, divisé en trois parties, hygiène, médecine, chirurgie, est précédé par un coup d'œil historique sur la médecine navale. Sans parler longuement de la navigation des anciens, sur laquelle restent si peu de données, il penche à croire que les Phéniciens et d'autres peuples de l'Asie l'ont portée autrefois à un haut degré de perfection, dont la barbarie a anéanti les traces. Passant à la navigation moderne, il en étudie les progrès dans leurs rapports avec la santé de l'homme. Il suit la marche de l'architecture navale, les perfectionnemens graduels du régime hygiénique sur les vaisseaux, et il expose toutes les conquêtes successives et toutes les découvertes géographiques qui accompagnèrent le réveil de l'esprit européen, et son essor prodigieux sur la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. C'est avec le plus grand intérêt qu'on voit la science nautique se développer avec l'homme, s'enrichir et s'étendre à chacun de ses progrès. La boussole, le télescope, les cartes marines, les canons, mille autres inventions viennent tour à tour s'ajouter au perfectionnement des constructions navales. Comme un miroir fidèle, un vaisseau reflète à chaque époque la civilisation tout entière.

Ce n'est guère qu'au dix-septième siècle qu'on rencontre des traces positives de l'art de guérir appliqué à la navigation. Du tems des croisades, les grands seigneurs seuls se faisaient accompagner de médecins. C'étaient alors presque toujours les moines ou les chapelains qui en remplissaient les fonctions. Le vulgaire des croisés restait en proie aux charlatans qui l'exploitaient. C'est à Richelieu et surtout à Colbert que la France doit l'organisation de la marine du commerce et de la marine militaire. Les ordonnances de 1681 et de 1689, encore en vigueur dans la plupart de leurs articles fondamentaux, réglaient entre autres choses le service de santé des équipages. Depuis cette époque, la médecine navale a fait de constans progrès. Les derniers voyages scientifiques ont contribué puissamment à la perfectionner. Mais aucun traité ne résumait en les coordonnant toutes les données de la science sur cet important sujet. Le *Traité des maladies des gens de mer* de Poissonnier

Digitized by Google

Desperrières, dernier ouvrage français qui soit un peu étendu, date de plus d'un demi-siècle, et par suite est tout-à-fait insuffisant.

La partie hygiénique du livre du docteur Forget est traitée avec largeur et originalité. Il y examine successivement tout ce qui a rapport à la mer, aux équipages, à l'atmosphère tant intérieure qu'extérieure des navires, aux moyens d'en prévenir et d'en corriger les vices; il passe en revue ce qui concerne les alimens, les boissons, les exercices, le moral des équipages, les récompenses et les peines, et il finit par des considérations sur l'acclimatement. Les personnes les plus étrangères à la médecine trouveront dans cette première partie beaucoup de détails aussi curieux qu'utiles. Pour donner une idée de la manière de l'auteur, nous citerons quelques fragmens de la peinture physiologique qu'il fait du marin. Quiconque a visité un port de mer en reconnaîtra facilement la vérité.

« Le marin, qu'une organisatiou privilégiée, fortifiée par l'habi-» tude, a fait résister aux assauts destructeurs de sa rude carrière, jouit, » après un certain tems, d'une complexion physique et d'une trempe de » caractère qui lui sont propres. Le matelot présente en général une » constitution robuste, mais sèche; sa peau, brunie par l'intempérie » des climats divers, est ombragée de poils noirs et épais; ses veines, » qui se dessinent en saillies nombreuses, ses muscles prononcés, sur-» tout aux membres supérieurs, annoncent l'habitude des travaux pé-» nibles; ses rides profondes, ses pommettes saillantes, son regard » assuré, rendent sa physionomie sévère; ses lèvres sont ordinairement » ternies, ses dents noircies, déchaussées, usées, gâtées par l'usage du » tabac, les atteintes scorbutiques et les traitemens mercuriels que la » plupart ont subis; ses épaules sont larges, sa poitrine est carrée, son » ventre souple et peu saillant, ses membres sont charnus, ses mains » épaisses et calleuses, ses pieds larges et plats; en somme sa stature » est moyenne et son corps peu volumineux : il doit ses heureuses pro-» portions à l'exercice des bras et de la poitrine, à l'influence d'un air » vif et lumineux, qui communiquent tant de force et d'activité aux » organes doués d'une vigueur originelle. Son dos est voûté, ce qu'il » doit à la nécessité de se tenir courbé pour circuler dans l'intérieur du » navire. Son allure paraît lourde et mal assurée; il marche, comme » on dit, en se *dandinant*, et les jambes écartées, ce qui tient à l'ha-

Digitized by Google

» bitude du balancement musculaire que nécessitent les mouvemens habituels du navire; mais voyez-le grimper dans les cordages, ou courir » sur un terrain difficile, inégal et glissant, vous aurez alors le type de » l'adresse et de l'agilité.

» Les organes des sens, chez le matelot, sont diversement développés; sa vue est fine et perçante, sans doute à cause de l'usage qu'il » en fait; l'ouïe présente un peu de dureté, ce qu'on peut attribuer au » fracas des tempêtes et de l'artillerie; l'odorat est peu sensible en ce » qu'il est peu exercé; la rudesse des travaux manuels rend le toucher » très-obtus; le goût est dépravé par des appétits gloutons et peu » délicats.

» Sa voix est sonore, étendue, brève et rude; son langage, naïf et » grossier abonde en tournures métaphoriques prises dans les détails du » métier. »

Dans la partie médicale, dont une portion seulement a vu le jour, l'auteur a eu pour but d'offrir aux officiers de santé de la marine un tableau assez complet des différentes maladies et de leur traitement pour qu'ils y pussent trouver ce qu'il y a d'essentiel dans l'art de guérir. Il a donc repris le cadre nosologique, tel que les derniers travaux des diverses écoles de médecine l'ont fait, et il l'a étudié dans toutes les modifications que la mer et les habitudes du marin lui font subir. La matière médicale sur un bâtiment est souvent très-limitée : le talent du médecin est alors dans l'usage rationnel et habile des grands modificateurs externes. L'eau de mer, considérée comme eau minérale, offre des trésors thérapeutiques inépuisables à qui sait en user. Dans les affections cutanées, la fièvre jaune, la dysenterie, le typhus et même le scorbut, dans mille autres cas encore, son emploi à l'intérieur ou à l'extérieur est d'un grand secours. M. Forget est d'accord sur ce point avec MM. Billard, Caillot et Keraudren et autres notabilités médicales.

Le second volume de l'ouvrage paraîtra dans quelques mois; il contiendra la fin de la deuxième partie et toute la chirurgie navale. Celle-ci s'applique aux divers accidens dont un vaisseau est le théâtre, soit dans la manœuvre, soit dans le combat. Qu'on se transporte au milieu d'un combat naval, sur une mer orageuse, alors que les canons grondent et font rebondir le navire, quand tout, autour du chirurgien, est agité, bouleversé. Il faut que dans ce chaos il reste calme, et sache,

Digitized by Google

sans trouble et d'une main sûre, appliquer toutes les ressources de son art. Dans tous les cas, même en tems de paix, la mer fait naître des difficultés qu'on ne trouve point sur terre. Ce que nous connaissons de M. Forget nous donne pleine confiance sur le talent avec lequel il terminera sa tâche.

Le traité de médecine navale, ouvrage neuf et d'une utilité généralement sentie, ne peut qu'obtenir tout le succès qu'il mérite. Sans doute il ne sera pas sans résultat sur le sort des marins. Exposés sur les mers à mille maux, à mille privations, isolés par la rudesse de leurs habitudes, ils sont trop négligés, trop oubliés au milieu des préoccupations d'une société émue et déchirée. D. R. *de Genève.*

146. — DOUZE JOURNÉES DE LA RÉVOLUTION, poèmes, par BARTHÉLEMY. — Première journée : *le Jeu de Paume.* Paris, 1832; Perrotin, rue Neuve-des-Mathurins, n° 54. In-8° de 32 pages, avec une gravure; prix, 1 fr. 50 c.

C'est un prodigieux talent que celui de M. Barthélemy. Voilà tantôt sept ans qu'il fait une guerre opiniâtre aux vingt ou trente ministres tour à tour hissés au pouvoir par les folles imprudences des partis; et, dans cette lutte, que n'interrompt aucune trève, sa verve, loin de fléchir à la fatigue, semble se redresser plus énergique et plus fière pour chaque coup nouveau dont elle vient périodiquement frapper une hydre toujours renaissante. Après *la Villéliade*, et d'autres chefs-d'œuvre de puissante ironie, *Némésis* restera comme un des phénomènes les plus curieux de notre littérature. Quelle activité d'imagination, quel fécond instinct d'à-propos, quelles ressources inépuisables d'éloquence il a fallu pour alimenter ces riches arsenaux de traits acérés, d'écrasantes massues, où sa main puisait largement les matériaux de cette satire hebdomadaire qui lassa tant d'intrépides faiseurs de réquisitoires! A d'autres le soin de blâmer d'audacieuses exagérations, sans peine expliquées par les emportemens d'une noble colère? Qui sent aussi vivement ne saurait faire à chacun mesure exacte et précise de haine et de mépris. A d'autres l'ennuyeux triage de quelques vers prosaïques, de quelques images boursouflées, de quelques conceptions trop pauvres d'étude et de travail? Vraiment, c'était œuvre de politique autant que de poésie; et les exigences du patriotisme pouvaient bien prendre quelquefois le pas sur les réglemens de la prosodie.

Digitized by Google

Enfin *Némésis* a déposé ses verges inflexibles. Toutes les causes pendantes jusqu'à ce jour devant le tribunal suprême de l'opinion ont subi leurs arrêts. La justice prend ses vacations. Laissons croître, obscurs et chétifs, les athlètes nouveaux dont le camp ennemi nourrit, contre nous, l'ardeur encore vierge. S'ils osent un jour s'aventurer dans l'arène, la muse vengeresse viendra se retremper au cœur de son poète, pour les fouetter à leur tour, sans pitié. Aujourd'hui n'envions point à cette ame, si long-tems agitée par les fougueuses convulsions des plus rudes combats, quelques jours de calme et de repos; laissons-la, oublieuse des désenchantemens du présent, retourner un instant vers de belles illusions et saluer par des chants d'enthousiasme un passé qui lui sourit avec amour.

L'histoire de la révolution est une sublime épopée. Mais il était dans la nature et dans les habitudes de M. Barthélemy d'en saisir avec vivacité les beautés partielles plutôt que d'en généraliser l'esprit dans une poétique synthèse. Sa verve s'épanche par boutades sur quelques tableaux épars : trop impatiente et trop hâtive, elle ne saurait chercher et mûrir un plan d'ensemble. A chacun son talent et son genre. Qu'on se contente des chaudes esquisses de M. Barthélemy, sans lui demander une Iliade moderne ou la Divine Comédie du dix-neuvième siècle.

David a déjà dessiné le Jeu de Paume. Son croquis est beau de franche poésie, de grandeur simple et naturelle. Chez M. Barthélémy, il y a plus d'abstraction déclamatoire et moins de vérité locale. C'est un début au poème de la liberté : devant l'imposante héroïne disparaissent effacés les individus dont les rôles, auprès de son éternelle mission, restent secondaires et passagers. On dirait un édifice où les masses humaines se pressent et s'accumulent sans pouvoir en combler les vastes proportions; et dans l'immensité du sujet les figures historiques se perdent, comme les fidèles sous les spacieux arceaux des cathédrales. Mirabeau pourtant domine la foule

> Ouragan fait de chair.....
> Puissance prophétique en un jour révélée.
> Avec sa voix d'airain, sa hure échevelée,
> Sa parole qui tue ou consterne d'effroi,
> Tout seul il prend le peuple et le couronne roi.

Digitized by Google

Puis Robespierre

> ..... Muet encor : sa poitrine oppressée
> Se gonfle d'avenir et garde une pensée ;
> Sa contenance est froide, et pourtant de son œil,
> Tombe un de ces regards qui présagent le deuil ;
> Et l'accès du frisson qui contracte sa face
> Révèle son histoire à peine à sa préface.

Plus loin, quelques vers nous frappent surtout ; les voici :

> La liberté ! son char a trouvé son ornière ;
> On va la voir courir sous sa neuve bannière.
> Ceux qui nous l'ont poussée ont des bras vigoureux.
> Qu'importe qu'en son vol elle passe sur eux !
> C'est l'idole du Gange : elle donne une extase,
> Une mort sans douleur au passant qu'elle écrase.
> La liberté se sert du sang de ses amis
> Pour cimenter les dons qu'elle nous a promis.
> .....
> Le jour qu'elle naquit, la cour à Trianon
> La regarda passer et demanda son nom.
> Tous ces jeunes seigneurs, aux riches aiguillettes,
> Soleils de l'Œil-de-Bœuf, rayonnans de paillettes,
> D'un doigt injurieux, au perron du château,
> Désignaient les tribuns vêtus du noir manteau.
> .....
> Leur déplorable rire emplissait les salons ;
> Et la femme du roi, la reine aux cheveux blonds,
> Des éclats étourdis de sa joie insensée,
> Parfumait en courant son royal gynécée.
> Et que fait son époux ? Son époux chasse au tir ;
> Il n'entend pas la voix qui vient de retentir.
> Impassible monarque, il caresse sa meute ;
> Dans le serment du peuple il ne voit qu'une émeute.
> Pauvre roi ! le bandeau transmis par ses aïeux ;
> En glissant de son front est tombé sur ses yeux.

Un mot sur l'exécution matérielle qui n'est pas indigne de la grande réputation du poète : la gravure à l'eau forte, par M. Raffet, n'est pas sans mérite.

Digitized by Google

Les onze autres journées doivent paraître dans l'espace de quatre mois, trois par mois. On les annonce par les titres suivans : *la Bastille*, *le Peuple à Versailles*, *le Peuple aux Tuileries*, *le Peuple-Roi*, *les Massacres*, *la Mort de Louis XVI*, *les Girondins*, *la Chute de Robespierre*, *le Peuple à la Convention*, *Bonaparte au* 13 *vendémiaire*, *Saint-Cloud ou le* 18 *brumaire*. A. J.

147. Poésies d'Hippolyte Tampucci, *garçon de classe au collége Charlemagne*. Paris, 1832; imp. de Casimir. In-16 de XV-210 p.

Ce petit livre est l'œuvre d'un jeune homme complétement inconnu. Beaucoup de personnes, à son apparition, l'ont pris pour un travestissement nouveau. En effet, puisque des poètes, pour intéresser, se font vieux ou malades, pourquoi d'autres n'auraient-ils pas pu essayer une tentative à peu près analogue? Il n'en est rien pourtant; l'auteur de ces vers est bien notre ami Hippolyte; et il est réellement (je suis fâché de le dire) garçon de classe au collége Charlemagne. Ces poésies ne sont pas de simples jeux d'esprit, mais l'expression intime de sa pensée de tous les jours. A ce titre on nous saura gré de le faire connaître en peu de mots.

Hippolyte Tampucci est né au collége Charlemagne, où son père était préparateur du cours de chimie. Dès son enfance il manifesta les plus heureuses dispositions. Mais son père, qui le destinait à des travaux manuels, arrêta constamment le développement de ses facultés intellectuelles; et, quand il fut en âge de s'adonner à une profession, lui choisit celle de cordonnier, qu'il refusa opiniâtrement. Pourtant il lui fallait un état; on obtint pour lui une place de garçon de classe au collége. C'est dans les loisirs que lui laissait cette dernière occupation que le jeune Tampucci se forma à l'étude de la poésie, soutenu par la bienveillance des professeurs du collége. Il composa quelques essais qui portent l'empreinte de son découragement et de ses souffrances. Plus tard il s'unit à toutes les inspirations patriotiques qui firent vibrer les cœurs jeunes sous la restauration, comme le prouvent plusieurs pièces de vers insérées dans *la Couronne poétique de Béranger*, et dans divers autres recueils. La révolution de juillet arriva : Hippolyte la chanta le premier; il la salua comme l'aurore de la liberté pour la France et pour lui. Les personnes qui lui portaient quelque intérêt sollicitèrent

Digitized by Google

pour lui une place dans un des ministères... Deux ans se sont écoulés, et il est encore face à face avec une triste domesticité.

Le recueil que nous annonçons se compose de poésies faites pendant ces trois dernières années. Quelques-unes sont remarquables par la pureté de style qui les distingue, comme celles à M. Verdot, à M. Romagny, sur la Pologne. En général les vers manquent de nerf, la pensée n'est pas assez saillante. Mais ce défaut est principalement celui de ses premières poésies, et disparaît de plus en plus. Plusieurs morceaux inédits que nous avons vus depuis la publication de ce volume nous ont paru avoir perdu ces défauts.

On annonce une seconde édition de ce recueil. Il est à souhaiter que l'auteur en fasse disparaître plusieurs morceaux ultra-médiocres, tels que l'épître à Théophile Gauthier, les vers à une jeune fille, etc. Ch. G.

148. Œuvres de Charles Nodier, *Romans, Contes et Nouvelles.* — Seconde livraison. Paris, 1832; Eugène Renduel, éditeur libraire, rue des Grands-Augustins, n° 22. In-8° de 394 pag. L'ouvrage aura 4 vol.; prix, 30 fr. (Voy. *ci-dessus*, livr. de *janvier*, pag. 176.)

Ce second volume contient, ainsi que nous l'avons annoncé: *Le Peintre de Saltzbourg, Adèle* et *Thérèse Aubert.* Chacun de ces romans est encore précédé d'une préface nouvelle, où, après des détails familiers très-précieux, l'auteur fait toujours au lecteur un profond salut de modestie. Quoique ce mouvement répété ne puisse être soupçonné en aucune manière de la moindre affectation, nous avouons qu'il nous saisit désagréablement. D'où vient ce dédain douloureux pour des œuvres qui ont si bien su conquérir aux bons endroits du public des approbations vraies et naïves? C'est une ingratitude que nous chercherons à oublier avant la publication des trois dernières livraisons, désirant avoir le cœur libre de toute préoccupation incommode, à l'heure où, la main sur les cinq volumes, notre devoir sera de nous élever, s'il est possible, à la dignité de juge. Éd. Ch.

149. La danse macabre, *histoire fantastique du quinzième siècle*, par P.-L. Jacob, *bibliophile, membre de toutes les Académies.* Paris, 1832; Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins, n° 22. In-8° de xxvi-356 pages: prix, 7 fr. 50 c.

La danse macabre, c'est *la Danse des morts*, conception du moyen

Digitized by Google

âge, semi-tragique, semi-burlesque, dont les murs de ses charniers et de ses couvens conservent encore quelques vagues empreintes. Macabre, l'inventeur, aventurier bohême, est venu du tems des Anglais, récréer le populaire parisien par la mise en scène de ce bizarre spectacle. Puis il s'est enfoui sous terre, dans un gite ténébreux, au centre du cimetière des Innocens, où, seul, renfermé avec sa dégoûtante moitié Giborne, il poursuit nuitamment durant de longues années l'infâme spéculation qui grossit son trésor; car le jongleur a deux passions, l'or et la musique: à minuit, lorsque la superstition enveloppe de craintes mystérieuses sa funèbre retraite, après avoir violé le secret des tombeaux pour y ravir d'infects suaires qu'achètent ensuite les usuriers lombards, Macabre monte au sommet de la tour Notre-Dame-des-Bois; et là, palpant moutons-à-la-grand'-laine, francs-à-cheval, francs-à-pied et angelots, entassés sous la pierre, faisant vibrer avec une frénétique ardeur les cordes du rebec, il éprouve des extases dont la volupté solitaire charme seule une vie de privations et de travaux....

Mais arrive le dimanche de Pâques-Fleuries 1438, et les crieurs ont annoncé, dans toutes les rues du vieux Paris, pour le jeudi suivant, une nouvelle représentation de *la Danse des morts*. La foule s'y presse: bourgeois et soudards, moines et filles de joie, truands et damoiselles; des milliers de spectateurs encombrent les étroites limites du cimetière, se pressent aux gothiques fenêtres des bâtimens qui l'environnent, ou s'affourchent sur les toits pointus qui le dominent. C'est une solennité publique.

Quelques planches forment auprès de la Tour un ignoble tréteau. Macabre, long, maigre, décharné, dont la cadavéreuse nudité est à peine en quelques parties recouverte d'un linceul, squelette vivant, apparaît au peuple assemblé: c'est la Mort. Aux magiques accens du rebec, elle évoque ses nombreux sujets. Ils viennent. Voici le pape, l'empereur, un cardinal, affublés de leurs insignes de pourpre et d'or; et la cruelle violemment les entraîne dans les tournoiemens de sa danse infernale. Glaçant la joie des festins, brisant toutes les pompes mondaines, le spectre ne répond à de lamentables prières que par les éclats d'une ironie bruyante: fantastique moralité qu'interprètent à leur aise les rires grossiers de la foule. Tout à coup, d'une estrade voisine, surgit un cordelier dont la clapissante voix oppose aux jongleries du Bohême les séductions de son éloquence populacière. Écoutez: il tonne contre

Digitized by Google

l'infamie des mœurs: Peste et famine, Anglais et Bourguignons, sont les textes qu'une impudente lubricité dans les gestes et les mots accomode aux exigences de l'auditoire. La lutte est engagée, opiniâtre et vive ; en face du comédien est le moine, et la foule partage également ses vivat et ses huées, ses injurieux projectiles et ses cris d'enthousiasme. Qui triomphera ?.. On ne sait, car bientôt un phénomène sinistre vient dissiper ces masses qu'a réunies l'attente du plaisir. L'éclatant soleil d'avril s'efface dans les ténèbres d'une éclipse; et, tumultueusement poussé vers les avenues du cimetière, le peuple, que saisit l'épouvante, regagne en hâte ses logis et ses églises....

Macabre n'a pu terminer la représentation : M. Jacob le fera pour lui; et, dans sa hideuse dramaturgie, l'acteur principal, la Mort, va fatiguer notre pensée par l'étonnante multiplicité de ses travestissemens. C'est peu de la guerre et de la disette, de la peste et du bourreau ; cent inventions fécondes varieront en plus, sous mille formes pittoresques, le thème primitif que désigne le titre.

Fidèle aux terribles pronostics de l'éclipse, Dieu promène sur la morne cité tous les fléaux que redoutent les hommes. Dans Paris, assiégé par les Anglais, en proie aux horreurs de la faim, une dévorante épidémie exerce ses ravages. Que de crimes s'accumulent sur cette terre de désolation! Voyez; cloué sur la croix, un enfant meurt, exhalant, par les piqûres innombrables dont les juifs ont tatoué son corps, la vie avec le sang; tout à côté, son père, vieux mari jaloux, étouffe dans les convulsions d'une conjugale angoisse. Ceci, c'est Malplaquet, le faux ladre, buveur, paillard et glouton, que l'ivresse conduit près d'une bière où l'impur s'étend, dans l'espérance d'une couche commode, pour se réveiller au milieu des tortures de la plus effroyable agonie. Plus loin, notre bon moine prêcheur est *boulu* vivant dans une chaudière emplie d'eau bouillante, et la famélique Giborne précipite son avaricieux despote du sommet de la tour des Bois sur les dalles qui en forment la base; puis, à son tour, elle expire dans les vastes galetas du charnier, lapidée par des garnemens dont les mains s'arment au hasard d'ossemens et de crânes mortuaires. Continuons : voici maître Culdoé, le juif, écrasant sa délatrice Guillemette sous les coups d'un énorme pavé; ensuite le prêtre Thibault dévoré par les loups dans la rue des Bourdonnais, lorsqu'il revient au soir d'accomplir une mission chari-

Digitized by Google

table. Ici, Taillebotte, l'entremetteuse de l'étuve-aux-femmes, pollue de ses contagieux attouchemens le pauvre Benjamin, un jeune fiancé; et là, celui-ci tombe, frappé de la peste, aux pieds de l'autel qui consacre tardivement ses ardentes amours. Pour dénouement, enfin, nous verrons murer l'épousée dans une cellule étroite, et la mort l'y viendra trouver aussi, après de longues années de solitude, lorsque les douleurs auront abruti ses beautés fraîches et délicates, lorsque la démence aura dès long-tems flétri sa raison.

N'est-ce pas une pitoyable histoire? Mais, pour en admirer l'énergique contexture, ne fermons point les yeux sur ses défauts.

M. Jacob débuta dans la littérature par les soirées de Walter Scott. Tous goûtèrent ces esquisses, vives, accortes et finement colorées, où l'érudition vient à point pour donner au dessin un léger vernis d'antiquité, où le faire de l'artiste revêt de formes attrayantes quelques curieux aperçus sur les coutumes des vieux siècles, jusqu'ici perdus dans le fatras des mémoires de l'Ordre de Saint-Benoît ou de l'Académie des inscriptions. Le bibliophile avait saisi dès l'abord, avec un instinct créateur, la nuance déliée qui convenait à ces petits tableaux de genre. Tout y est gracieusement fini : la science n'y étouffe point la poésie, et la poésie y gaze ingénieusement la science.... Vinrent ensuite de plus grandes compositions, mais avec un succès moins flatteur. Ce n'est pas que le cadre du roman soit trop vaste pour le talent de M. Jacob : sa touche est large, sa palette est riche et variée, sa main est souvent heureuse dans ses hardiesses, et le sentiment lui prête parfois de touchantes inspirations. On n'a point oublié Caillette, le fou de François Ier, qui meurt d'amour pour Diane de Poitiers : c'est une figure délicieuse de grâce et de passion. Mais le bibliophile pèche par surabondance de savoir. Entreprend-t-il un nouveau livre; le voilà d'abord, faisant énorme provision d'antiques documens sur chaque personnage, sur chaque lieu, que sa baguette doit rappeler à la vie. Grâces à ce travail préliminaire, bien des menus détails acquièrent pour l'investigateur un prix inestimable : tel est un secret dérobé à quelque manuscrit dont les vers ont à moitié rongé le parchemin; tel autre offre la réhabilitation d'un fait méchamment dénaturé par certain demi-savant. Comment en ferait-il le sacrifice?... Hélas! pourtant M. Jacob, si vous pouviez alléger un peu ce lourd bagage, votre imagination n'en volerait que plus libre

Digitized by Google

et plus légère dans le domaine de ses fantaisies. Ce qui lui plaisait surtout, lors de vos premiers contes, c'était la simplicité des données historiques. Une fois que l'antiquaire l'avait installée à l'hôtel de Charles VII et de sa gente Agnès, ou bien dans cette masure que la confrérie des bonnetiers devait occuper durant la nuit du guet, il l'abandonnait entièrement à ses allures poétiques, sans la gêner par l'importunité de mille et mille descriptions techniques d'un habit, d'une cloison ou d'un meuble. Aujourd'hui c'est autre chose. Elle se perd dans le dédale des rues tortueuses de la cité, que vous énumérez avec la minutie d'un arpenteur, sans lui accorder l'assistance d'une carte topographique; elle s'ennuie dans ces cohues du bas peuple auquel vous prêtez amoureusement la kyrielle de trente ou quarante dictons gothiques, dont un seul aurait suffi pour caractériser la grossièreté barbare du tems; elle prend le vertige à vous suivre tout au sommet de ces flèches aiguës, qu'amateur intrépide vous décrivez pierre par pierre dans vos hors-d'œuvre d'admiration architectonique. L'excès fatigue et rebute en tout. Pourquoi encore, par un abus semblable, prendre plaisir à l'incroyable nomenclature de ces crimes merveilleux dont la concentration en une quinzaine de jours eût pourvu, outre satiété, voire même aux féroces passions de votre populaire de 1438?

Certes l'idée première de ce noir tableau est fortement conçue; mais la poésie n'en respire point à l'aise, sous les enjolivemens érudits, sous les exagérations sanglantes, dont la mémoire et le travail du peintre l'ont surchargée. C'est un arbre épaissement touffu, où l'air ne peut circuler avec liberté, entre les branchages qui s'étouffent mutuellement dans leur confuse mêlée. Émondez avec goût; sacrifiez quelques dialogues inutiles; éclaircissez le pêle-mêle des dissertations sur les ruines et les origines; mettez un frein à votre ardeur inquisitoriale de forfaits et de supplices: la perspective se dégagera, les proportions de l'ensemble ressortiront plus harmonieuses; et lecteurs d'applaudir sans restriction à la consciencieuse sagacité de vos recherches, comme aux beautés neuves et vigoureuses dont le livre est rempli. A. J.

Digitized by Google

150. Les cent contes drolatiques, *colligez ès abbaïes de Touraine et mis en lumière* par le sieur de Balzac, *pour l'esbattement des Pantagruelistes et non aultres.* Premier dizain. Paris, 1832; Charles Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9. In-8° de 400 pages; prix, 8 fr.

Quelquefois, assez distrait pour entrer sans être annoncé au fond d'un appartement où vous n'étiez pas attendu, vous avez découvert des rides de confusion sur le front vénérable d'un professeur de l'Université, ou une plus vive rougeur que de coutume aux joues de l'épouse laborieuse d'un de vos amis : involontairement vous avez soupçonné qu'au moment où vous aviez tourné trop brusquement le bouton de la porte, on avait jeté précipitamment quelque chose à travers la mêlée des classiques grecs et latins dont la poussière s'élevait en fumée au soleil sur le cuir noir du bureau, ou sous les plis encore agités d'un voile qu'on commençait de broder, d'une robe qui à la dernière promenade avait perdu son agraffe d'argent. C'était en effet une œuvre d'imagination, un recueil de poésies nouvelles, des contes ou un roman. Si vous avez paru embarrassé, ou si votre regard s'est rendu coupable d'un désir d'indiscrétion, on a dû prendre un air d'indifférence, et dire, pour prévenir toute question importune: — Oh! la tête me faisait mal, et je parcourais une nouveauté que m'a envoyée mon libraire? Comment vous portez-vous ce matin? — Si vous avez osé insister, vous avez entendu prononcer de l'extrémité des lèvres un jugement concis et ordinairement juste, quoiqu'un peu dédaigneux, et il n'a plus été question de l'ouvrage. Heureuse nature de critiques, que j'envie toutes les fois surtout que vous me donnez un livre neuf, mes chers amis, en me priant de raconter sur le papier ce que j'en pense. Je cherche leur secret. Ces deux classes de lecteurs doivent peut-être leur promptitude et leur précision d'examen au soin prudent de ne jamais lire les préfaces modernes, toujours légères de vraie érudition autant que de vraie modestie. Le but des auteurs, en les écrivant, n'est-il pas généralement d'exposer avec plus ou moins d'art l'une de ces trois pensées d'exorde: — « Je vous prie de ne pas être sévère envers mon livre. — Je ne veux pas qu'on me critique. — Je déclare sot, ignorant ou privé de toute délicatesse, quiconque ne trouvera pas l'œuvre suivante admirable. » Cette dernière

Digitized by Google

forme est surtout fort à la mode. Du reste, c'est le même artifice d'éloquence que celui dont se sert un orateur du gouvernement: « Nous li-» vrons à la liberté de votre discussion le projet de loi dont nous venons » d'avoir l'honneur de vous exposer les motifs et les dispositions: » toutefois il est de notre devoir de faire observer à la chambre et à la » nation, qu'à moins de se déclarer ennemi de l'ordre public et de l'in-» térêt du pays, on ne saurait s'empêcher de trouver qu'aucune mesure » n'est plus urgente et plus parfaitement appropriée aux circonstances » actuelles. » Des jeunes gens de grande expérience l'emploient encore utilement dans certaines occasions: « N'est-ce pas, madame, qu'il n'est » rien de plus haïssable que cette pruderie d'apparat qui s'effarouche » d'un mot ou d'un geste: c'est d'un mauvais ton à faire peur! » Quelquefois on fait preuve d'adresse en perfectionnant ces précautions oratoires à l'aide d'un mélange habile de plaisanterie et d'audace, en sorte qu'on arrive à pouvoir à la fois se jouer de l'opposition qu'on redoute, la désarmer gaiement, et en riant lui porter de bons coups. Voici un exemple que je vous recommande. Vous avez composé un ouvrage licencieux, et quoique vous ayez tenté de déguiser légèrement votre débauche d'esprit sous les périphrases d'un vieux jargon, vous craignez la censure publique, dites hardiment: « Souvenez-vous, criticques enrai-» gés, hallebotteurs de motz, harpyes qui guastez les intentions et in-» ventions de ung chascun, que nous ne rions que enfans; et, à mesure » que nous voïageons, le rire s'estainct et despérit comme l'huyle de la » lampe. Cecy signifie que, pour rire, besoing est d'estre innocent et » pur de cueur; faulte de quoy, vous tortillez vos lèvres, jouez des ba-» digoinces et fronssez les sourcilz en gens qui cachent des vices et im-» puretez..... Doncques, mesnagez-moy dans vos médisances, et lisez » cecy plustost à la nuyct que pendant le jour. » Faites dire encore à votre éditeur, d'un air plaisamment solennel: « Si le début de cette » muse insouciante de sa nudité doit avoir besoin de chauds protecteurs » et de bienveillans suffrages, peut-être ne nous manqueront-ils pas » chez les gens dont le bon goût et la vertu ne sauraient être soupçon-» nés. » Avec de telles paroles, vous réussirez au moins à trouver dans vos lecteurs quelques complices, et à inspirer le salutaire effroi du reproche de pédans à quelques gens chargés de juger vos graveleux récits: essayez.

Digitized by Google

Pour moi, ma vue est à peine détournée de la dernière page du dernier conte drolatique, et, la main sur le cœur, au moment de blâmer, je ne sens aucun trouble: je ne me croyais pas tant de courage.

Le mérite de l'auteur paraît être généralement reconnu et justement apprécié. M. de Balzac, ou Honoré Balzac, suivant les premières éditions de quelques-unes de ses œuvres (c'est une même personne), est doué d'un grand esprit, d'une belle fécondité. Peintre, il eût été très-habile coloriste; musicien, il eût surtout entendu dans la composition l'art important de choisir, d'opposer, d'harmoniser les instrumens, et eût été très-brillant dans l'exécution. La plupart de ses sujets (il n'est pas question ici de ses nouveaux contes) sont heureusement imaginés: il se place au point de vue convenable pour exciter la curiosité, et dès qu'on est attentif à le regarder, il tire des étincelles de toutes choses. Devant un paysage, il décrit en géologue, en astronome, en physicien, les accidens de terrain, les lueurs du ciel, les caprices du vent et des nuages. Devant une maison, il médite, comme ferait un architecte, un sculpteur ou un mouleur, sur la forme du toit, sur les contours des portes et fenêtres; et regardant curieusement à travers les vitraux dans l'appartement, il devient aussitôt décorateur, ébéniste, ciseleur, disant chaque courbure de meuble, chaque dessin de tapis, chaque reflet de lustre, et nommant les bons marchands d'autrefois et d'aujourd'hui; s'il entre près de la personne assise dans la chambre, le voilà anatomiste, physiologiste plus que physiologue, modiste, camariste; depuis la plus légère contraction de cette paupière transparente jusqu'à la plus vague ondulation de cette étoffe où de petits pieds sont captifs, il n'est rien qui lui échappe; c'est un protée; il a toujours le terme technique, le geste analytique: en quelque lieu qu'on le trouve, soyez sûr qu'il est occupé à couvrir sa poésie, non d'un manteau de philosophe quoi qu'il dise, mais d'une robe de maître-ès-arts ou de bachelier-ès-sciences. Quelques-uns ont été effrayés du titre d'un recueil de ses histoires, supposant qu'il avait une grave pensée où s'inspiraient ses travaux, qu'il projetait de corriger les mœurs, de châtier la politique, d'endoctriner le siècle. Grave erreur! M. de Balzac est avant tout un *poète instruit*. Il a certainenent fait bien des questions depuis qu'il a l'usage de la parole, car il sait beaucoup de choses qu'il explique à merveille en idiomes très-variés, à la différence de la plupart des poètes, qui semblent

Digitized by Google

dédaigner ou ignorer tout autre terminologie que celle du plus simple cœur. C'est une originalité qui fait qu'on serait très-embarrassé pour lui assigner une place déterminée. On m'aborderait un jour en m'annonçant qu'il s'est cloîtré ou qu'il est mort de mélancolie, un méchant rire me prendrait, et je n'en croirais rien. Il n'est pas de ceux qui ont toujours en réserve un abbé mystérieux pour confondre et terrifier l'indifférence. Il n'est pas de ceux qui répètent chaque matin et chaque soir que la vie est triste, la douleur monotone, le scepticisme amer, et qui sans cesse vont s'enquérir, pleins d'une inquiétude tyrannique, aux sources de la foi. Ce n'est pas son affaire. Il aime beaucoup les pompes de ce monde, et ce n'est que dans un seul sens qu'on peut le complimenter sur ses œuvres spirituelles. Les *Contes drolatiques* en offrent une preuve remarquable.

Ces contes sont au nombre de dix qui seront suivis de neuf fois dix autres. En voici les titres: *la belle Imperia, le Péché vesniel, la Mie du Roy, l'Héritier du Dyable, les Joyeulsetez du roy Loys le unziesme, le Connestable, la Pucelle de Thilhouze, le Frère d'armes, le Curé d'Azay-le-Rideau, l'Apostrophe.* De tous ces contes, je n'en vois pas un seul que je voudrais être invité à dire en honnête compagnie. J'oserais plutôt répéter le *Décaméron* presqu'entier. Et cependant, comme je ne serais pas charmé d'être appelé un « critique enraigé, hallebotteur de mots, » je confesse que pour rendre le livre irréprochable, il ne faudrait changer que peu de chose au frontispice, un nom et un chiffre, de Balzac et 1832. Un autre écrivain, un autre siècle, tout serait sauvé. Alors, il est vrai, le livre ne servirait « qu'à l'esbattement des Pantagruelistes et non aultres. » Mais aujourd'hui, négligeant cette louable altération du titre, n'est-il pas perfide de provoquer par un anachronisme déhonté un syllogisme honnête et confiant, comme serait celui-ci : « Fanny, Élise, le journal an» nonce un nouvel ouvrage..... Il est de l'auteur du *Dernier Chouan*, » et des *Scènes de la vie privée* que vous aimez tant..... J'écrirai à » madame Cardinal pour qu'elle nous le fasse parvenir dans le prochain » envoi. » Combien vous allez embarrasser mes cousines, mon bon oncle, si, ne vous souvenant pas à tems de la *Physiologie du mariage*, vous les laissez avant vous soulever cette jolie couverture grise à treillage rose des *Contes drolatiques*, et disjoindre sous le couteau les

Digitized by Google

fraîches feuilles de ce vélin effroyablement tacheté de vilains mots très-intelligibles et d'exclamations de douleurs et de joies fort déshonnêtes de satyres à cornes usées et à poils blanchis !

Oui, ce fut un beau triomphe sur les scrupules d'une austérité mensongère que d'habituer les plus chastes et les plus sévères lecteurs à rencontrer de sages libertés de pensées, et çà et là de vieilles expressions empruntées au langage naïf et énergique de nos pères; mais n'est-ce pas méconnaître l'esprit de l'époque où nous vivons que de consacrer tout un volume à des excès de cynisme et à une contrefaçon monotone et fatigante de style ancien. Sans doute il est aisé de concevoir que ce soit un droit à la reconnaissance publique de reproduire certaines peintures défigurées par la vieillesse, de restaurer des statues mutilées, d'en mouler en plâtre des copies : la rareté seule de ces chefs-d'œuvre périssables explique l'utilité de pareils travaux : car autrement il serait juste de blâmer l'artiste qui aurait voué un tems précieux à refouler le sol vers l'empreinte des pas de nos ancêtres et à doubler des ombres. L'éditeur assure que les contes de M. de Balzac sont une œuvre d'art dans toute l'acception de ce mot. Cela semble signifier qu'à son avis l'art consiste surtout dans l'imitation d'une forme d'art déjà employée, et que l'imitateur est plus artiste que celui-là même qu'il a pris pour modèle. Une apologie pouvait être indispensable, mais il ne fallait pas l'entreprendre aux dépens du sens vulgaire. Ce n'est pas ici l'occasion de faire de l'esthétique rigoureuse : un seul mot encore. J'ai entendu plusieurs fois cette question : D'où lui est venue l'idée d'une composition aussi malheureuse? Je hasarde une réponse.

Talma rapporte dans ses Mémoires, en témoignage de sa préoccupation continuelle pour l'art mimique, que, dans différentes circonstances douloureuses de sa vie, il s'est surpris, au milieu des transports de l'affection la plus vraie, s'arrêtant tout à coup devant un miroir et examinant la disposition passagère de ses traits, afin de s'en souvenir plus tard et d'en tirer avantage à la scène.

Plusieurs artistes flamands avaient coutume de porter toujours à leur ceinture des tablettes, et d'esquisser en tous lieux : or, comme il leur arrivait quelquefois d'avoir le goût obscurci par les vapeurs de la bière ou du vin, quelquefois aussi ils recueillaient de fort laides choses, et parce qu'ils ne voulaient en rien perdre, les trouvant avec raison habi-

Digitized by Google

lement tracées, ils avaient soin de les placer dans les coins ombrés de leurs tableaux.

Par analogie, ne seraient-ce pas aussi une semblable préoccupation et un vague besoin d'obéir aux lois d'une verve et d'une fécondité vraiment peu communes, qui ont conduit M. de Balzac à tirer profit même de ces sourdes et tumultueuses agitations des sens où nous sommes portés à des entreprises qui d'ordinaire n'enfantent rien de littéraire, et ajoutent peu de chose à la renommée poétique. Et par hasard, ne serait-ce pas en même tems parce qu'il veut enforcer son style en le retrempant aux profonds courans du moyen âge, que, relisant Rabelais, il s'est mis à le contrefaire à sa manière, et à s'en servir pour ombrer certaines esquisses. C'est ainsi que nous avons vu, sous la restauration, de jeunes écrivains, pour mieux apprendre l'histoire, composer des résumés. Si l'hypothèse est fondée, elle excuserait en partie la publication d'un mauvais livre où l'on trouve d'ailleurs une prodigieuse abondance d'esprit.

ÉD. CHARTON.

151. LE NÉGRIER, *aventures de mer*, par ÉDOUARD CORBIÈRE, T. 1^er^. Hâvre, 1832; S. Faure, imprimeur-libraire. Paris, Dénain, rue Vivienne, n° 16. In-8° de XI-324 pages; prix, 7 fr.

Des détails sur le caractère, la profession et les habitudes des marins, tels que les a vus l'auteur, qui a vécu parmi eux pendant vingt ans, et qui, après mûres réflexions, s'est décidé, dit-il, à les peindre, tout bruts, tout rudes comme ils sont, et comme il les a toujours trouvés, avec leurs vilains mots de gaillard d'avant, leurs bons gros jurons, et leur toute nue et toute grossière phraséologie; une description exacte, à ce qu'il assure, des manœuvres qu'il a vu faire, et qu'il a souvent fait faire lui-même; un récit assez fidèle, dit-on, de ce qui se passe à bord d'un corsaire, soit avant, soit pendant, soit après le branle-bas de combat et l'abordage, depuis le moment où du haut des mâts de perroquet les matelots laissent tomber ce mot : navire! et où la voix de tonnerre du commandant donne le signal attendu, alors que le capitaine d'armes distribue aux matelots, tous en un instant à leur poste, les pistolets, les haches d'abordage et les poignards, que les mèches allumées sont piquées dans le pont près des caronades chargées jusqu'à la gueule, et que les grappins d'abordage montent suspendus au bout des vergues,

Digitized by Google

depuis ce moment jusqu'à celui du triomphe ou de la défaite, du triple hourra de victoire ou du commandement d'*adieu-vat*, jusqu'à celui enfin où, après l'inhumation des morts et la distribution des piastres, les complaintes de gaillard d'avant, rauques et monotones, les contes et les vieilles histoires de mer, étranges et bizarres, *la grande bordée*, l'amatelotage des marins, et leur camaraderie de hamac reprennent leur cours; une esquisse assez ressemblante, à ce qu'il paraît, des mœurs des corsaires pendant leurs courts instans de séjour sur le continent, alors qu'on ne sait ce qui l'emporte en eux de leur fureur pour la débauche ou de leur mépris pour les dangers, de leur avidité du pillage ou de leur insouciance pour cet or payé de leur sang; quelques détails enfin sur les prisons d'Angleterre et sur les cruelles tortures des malheureux qu'on enferme à bord de chaque ponton: tout cela écrit par un homme qui, ainsi qu'il nous l'apprend, a été marin, aspirant, prisonnier de guerre; a commandé des bâtimens marchands; a connu les corsaires dont il parle sous des noms supposés; a vécu avec des négriers, a séjourné dans les colonies; y a trafiqué; a retenu, appris, et commenté les contes que débitent les marins, sous le vent de la chaloupe, dans leurs longues heures de quart ou de cape; n'a pas mis dans son roman deux aventures de mer qui ne soient historiques, et que la tradition n'ait conservées à bord de nos navires ou dans les ports de mer; par un homme enfin qui est *homme du métier, et qui n'a guère été que cela dans toute sa vie;* et avec cela quelques portraits, celui notamment du capitaine Léonard, pirate-né, le principal personnage du roman, et celui du corsaire Ivon, le plus mal léché corsaire qu'on puisse imaginer; plus quelques scènes d'amour, pour qu'il ne soit pas dit que le roman de M. Édouard Corbière n'a d'un roman que le nom. — Figurez-vous ces choses, et tâchez de les concevoir réduites, autant que possible, à l'expression brute, nue et sans art des faits, alors vous aurez peut-être une idée de ce premier volume du *Négrier*, dont le titre sera justifié dans la seconde partie de l'ouvrage, ainsi que nous le promet l'auteur dans l'une de ses trois préfaces.

Qu'est-ce donc que ce livre, et que faut-il y chercher? Des émotions, des pensées, des images saisissantes, des tours animés, de la poésie enfin? Point. Vous y trouverez des faits. Je ne connais, c'est un tort peut-être, ni *les Brésiliennes*, ni la traduction de Tibulle en vers français:

Digitized by Google

il est possible que M. Corbière fonde sur ces ouvrages sa réputation d'artiste, je l'ignore; mais, s'il compte pour justifier sa prétention à la poésie sur ce premier volume du *Négrier*, il se trompe à mon avis. Qui sait si les *Aspirans de marine*, *historiettes de mer*, qu'on nous annonce comme devant paraître incessamment, ne révéleront pas quelque grand écrivain en lui? En attendant, nous nous en tenons, nous autres profanes, à Cooper, à M. Eugène Sue, voire au comte Alfred de Vigny; non pas que nous nous prosternions devant ce que M. Corbière appelle, en parlant, dans sa préface, de ces deux derniers écrivains, *leurs analogies parfumées et leur maréologie de calèche et de rivière*, mais parce que nous faisons entre les œuvres de pure poésie et les œuvres de raison pure une distinction qu'il ne paraît pas faire assez. Demandez au poète des émotions vraies, de grandes pensées, de riches images, du nombre et du rhythme, bien! mais exiger de lui des abstractions ou de la statistique est un non-sens. L'auteur du *Négrier* affiche la prétention de traiter mieux que les autres la spécialité qu'il aborde. Il faut s'entendre: est-ce en poète ou en savant, ou bien en mi-savant, mi-poète, qu'il veut la traiter? Dans le premier cas, nous pourrions comparer sa puissance de sentiment et de pensée, d'imagination et de style, à celle des écrivains qu'il attaque: dans le second cas, à nos éloges sur la richesse de sa science nous n'aurions pas à mêler des reproches sur la pauvreté de sa poésie: dans le troisième cas enfin, nous serions forcés de ranger son ouvrage parmi ces ouvrages indécis, neutres, et bâtards, qui, pour vouloir courir à la fois la science et l'art, manquent l'un et l'autre; nous lui serions reconnaissans de la vérité des détails qu'il nous aurait envoyés à bord de son *Négrier*, mais nous nous plaindrions même alors de l'insuffisance de ces détails; et cette fois nous nous en prendrions bien moins à l'auteur lui-même qu'au genre faux qu'il aurait adopté. J. B — Y.

152. Ali-le-Renard, *ou la Conquête d'Alger* (1830), roman historique, par Eusèbe de Salle, *ancien élève de l'École des langues orientales; officier supérieur, interprète au quartier-général de l'armée d'Afrique, traducteur de lord Byron,* etc. Paris, 1832; Charles Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9. Deux vol. in 8°; prix, 15 fr.

Singulier effet des époques dépourvues de foi, les plus grands évé-

Digitized by Google

nemens demeurent sans gloire ; le souvenir reconnaissant de l'humanité n'échauffe plus le germe des grandes vertus ; du sein des peuples s'échappe un long cri de souffrance qui couvre les accens de la renommée, comme avec une rapidité jalouse qu'il faut bien pardonner à l'intensité des douleurs populaires. Qu'il eût été retentissant à une autre époque le bruit de nos armes sur les côtes africaines, à quelle mâle poésie eût prêté la conquête d'une terre barbare ! quel enivrant murmure de reconnaissance eût excité en Europe l'extermination de la piraterie ! avec quel orgueil la France victorieuse eût planté ses trois couleurs sur l'Atlas, comme un phare servant à éclairer les mers qu'il domine ! Au lieu de tout cela, de notre expédition d'Alger, quelles traces sont restées ? Les relations ambitieuses, les articles de gazettes, les hymnes louangeuses, cet arsenal de petites armes sur lesquelles comptait un gouvernement d'insensés, pour appuyer ses efforts rétrogrades, n'ont pas eu le tems de se faire jour ; elles sont rentrées en portefeuille, d'abord devant la juste défiance qu'inspirait tout héritage de la restauration ; plus tard devant un pouvoir égoïste qui n'a pas su profiter du seul legs honorable que lui ait fait cette restauration, et qui dispute aujourd'hui à l'intrigue diplomatique ce qui est légitimement acquis à la civilisation. Quelles traces resteront donc encore une fois de notre expédition d'Alger? Quelques récits, quelques vers honteux de se produire, et le roman historique de M. Eusèbe de Salle. Voilà donc un roman qui acquiert par sa position isolée une importance toute spéciale ; nous voudrions qu'il en fût digne, et nous nous ferions alors un vrai plaisir d'en donner l'analyse à nos lecteurs. Mais il rentre malheureusement dans la catégorie des ouvrages très-ordinaires du même genre. Plusieurs descriptions faites sur les lieux, et écrites en style coloré ; Palma, son beau ciel et ses églises, la Casauba et ses richesses orientales, quelques aventures de mer, le débarquement à Sidy-Ferruch et les effets désastreux du mistral ; enfin une narration qui offrirait assez d'intérêt si elle était moins verbeuse, voilà les mérites du roman de M. de Salle, qui se fera lire pourtant, grâce à la nouveauté du terrain sur lequel se passe la scène, et aux personnages vivans qui y figurent. Mais pourquoi ces anagrammes et ces pseudonymes bizarres derrière lesquels tous leurs noms sont cachés ? C'est une prudence bien inutile ou un bien mauvais goût, n'en déplaise à l'auteur. C—R.

Digitized by Google

153. Une réaction, par Amédée Cochut; *avec une préface, par M. Rey Dussueil.* Paris, 1832; A.-J. Dénain, rue Vivienne, n° 16. Deux vol. in-8° de XIII-374 et 416 pages; prix, 15 fr.

Peu d'époques sont encore plus opiniâtrement calomniées que notre révolution, peu d'hommes plus outrageusement méconnus que les énergiques dictateurs de 93. C'est merveille comme nos eunuques politiques prennent plaisir à gonfler leur voix pour accabler d'injures mesquines et grossières les géans dont ils ne sauraient mesurer la grandeur! C'est pitié comme, de toutes les fureurs des partis, les ignorans et les menteurs persistent à ne rappeler que la guillotine de Marat; comme, de tous les héroïsmes de cette magnifique épopée, ils s'entêtent à ne laisser dans l'ombre que les sublimes désintéressemens, les travaux herculéens des conventionnels, qui montèrent aussi, victimes fatales, sur l'échafaud où s'agitaient les destins de la France! Mais ils ont beau faire les uns et les autres: l'égoïsme étroit de leurs conceptions, la perfide lâcheté de leurs intrigues, l'aride désenchantement de leurs froides doctrines, ne contribueront que mieux à faire saillir dans nos annales cette ère grandiose de patriotisme et de progrès qui compta pour chefs et pour représentans un Mirabeau, un Danton, un Saint-Just, un Bonaparte.

Pour l'homme qui chercherait dans les choses actuelles matière aux fortes émotions dont l'ame des artistes aime à s'abreuver, il échouerait contre le découragement et le dégoût en présence de ces débats parlementaires où la misère du peuple sert d'excuse au luxe des cours, grâces aux complaisantes doctrines d'un rhéteur, où les baïonnettes des soldats meurtrissent impunément des poitrines sans défense! La poésie, cherchez-la grande d'espérances dans l'avenir qui s'ouvre à nos regards prophétiques; ou montrez-la, toute palpitante encore d'intérêt, dans un passé presque contemporain.

Voilà ce qu'a voulu M. Amédée Cochut. Pourtant son œuvre est à deux fins. D'un côté, c'est un essai de réhabilitation poétique des annales républicaines; mais ce qu'on y trouve avant tout, c'est une rude polémique contre ces aboyeurs du modérantisme qui crient sans cesse, pour étourdir la menue bourgeoisie, haro sur les jacobins, les anarchistes, les buveurs de sang, les ogres, dont la race se retrempe, dit-on, dans les orgies démagogiques des clubs et desconspirations.

Digitized by Google

M. Cochut a voulu démontrer, ce que les doctrinaires se gardent fort discrètement d'avouer, qu'il y eut, plus qu'à toute autre crise de la révolution, cruauté réelle et froide, inutile terreur, mépris sanglant pour l'humanité, avec moins d'entraînement, moins de convictions fortes et loyales, moins surtout d'abnégation des intérêts personnels, dans les atroces réactions qui signalèrent l'avénement au pouvoir des partisans de la bascule. Pourquoi donc leurs successeurs, dans leur arrogante sagesse, s'attribuent-ils un droit exclusif de régenter la France avec leur vilaine férule de pédans?

Cette polémique, maladroitement déguisée sous les formes du récit, constitue la première moitié du livre. L'intrigue s'y noue péniblement au milieu des obscures menées qui livrèrent, dans le midi principalement, à la direction corruptrice des royalistes, tant d'inhabiles et faibles agens d'un gouvernement faible et sans habileté. Comme l'auteur paraît avoir étudié les témoignages qui éclaircissent pour nous la partie naguère mystérieuse de ce drame, il note soigneusement ses autorités à l'appui des méfaits dont se grossit à chaque page l'acte d'accusation du *juste-milieu* de 1795; mais cet étalage de citations me semble disgracieux au travers d'un poème ou d'un roman, dont l'harmonie doit se refléter aussi bien dans son exécution typographique que dans ses proportions idéales. Au fait, cette partie, considérée sous le point de vue politique, est louable et généreusement conçue; sous le point de vue littéraire, elle est lourde, péniblement chargée du poids des nombreux détails explicatifs, et de plus attiédie par la fâcheuse intervention de dialogues communs et multipliés outre mesure.

Vers le milieu du second volume, M. Cochut, faisant bonne et complète justice des prétendus modérés, les laisse là, pour ne plus nous montrer que ses républicains face à face, dans toute l'exaltation de leurs ferventes croyances, devant leurs ennemis avoués, l'armée royaliste du midi. Quelques figures, incertaines jusqu'alors, se dessinent avec une plus nette décision; le style s'anime et se fortifie; les paysages ont plus de coloris et de relief; les passions se meuvent et vibrent avec plus d'énergie; les événemens se pressent et s'enchaînent vivement: il y a dans les sept ou huit derniers chapitres de la verve et de la poésie, les traces évidentes d'un talent véritable.

On a déjà fait l'éloge du dénoûment. C'est, on doit l'avouer, un contraste d'un effet dramatique. Voici l'histoire.

Digitized by Google

Maurice Aymon commande les bleus ; à la tête des hordes confuses que le fanatisme religieux et monarchique a ralliées sous le drapeau blanc, est placé le comte de Saint-Christol. Avant leur double avénement au généralat, les deux chefs se sont rencontrés et connus. Entre eux existent de secrètes relations de générosité, d'importans services reçus et payés, une réciproque estime. Dire que Saint-Christol est père d'une fille, c'est annoncer que l'officier républicain s'éprend d'amour pour Irène. Mais la réalisation de leurs rêves de bonheur est contrariée par des préjugés de caste, par les dissidences d'opinion.

Survient un autre incident. En quittant Lyon pour son armée, Maurice a fermé les yeux de Martel, naguère l'un des secrétaires du comité de salut public, qui meurt, aux inspirations de Goujon et de Soubrany, volontairement empoisonné, sans larmes pour d'atroces douleurs physiques, mais en proie au profond découragement dont sa vie est troublée depuis les événemens de thermidor. Louons, en passant, ce touchant épisode, vigoureusement écrit et pensé. Pour tout legs, le montagnard laisse une nièce dont l'enthousiasme fait une courageuse amazone, un infatigable aide-de-camp auprès du général.

Maintenant nous sommes dans les vallées du Languedoc, entre Alais et Uzès. Voyez : la bataille s'engage ; les tirailleurs ennemis se harcèlent et s'envoient balle pour balle ; les bleus reçoivent, sur les flancs aux mille baïonnettes de leurs merveilleux carrés, l'impétueuse attaque des champions de la monarchie expirante ; puis le canon tonne, et dissipe ces pauvres chevaliers que les dragons poursuivent au loin du sabre et de la carabine..... Les vainqueurs ont pénétré dans la place forte qui recelait les espérances dernières de l'autre parti, et Saint-Christol est prisonnier avec des centaines de soldats.

Là, dans la chambre même où Maurice médite assis devant une table que chargent des cartes et des papiers, gémit, sur son lit de mort, une pauvre fille horriblement meurtrie. C'est la jeune amazone. Elle vient de découvrir un affreux secret : elle aime Maurice.... Mais, lui, il en aime une autre ; et cette autre vient d'arracher au faible général, après un pénible combat entre le devoir et l'amour, la grâce du comte. Hélas ! Valérie, épuisée par ses profondes blessures et de jaloux tourmens, expire en laissant pour adieux à son Maurice un grand exemple, un noble conseil, le sacrifice des passions personnelles aux exigences du patriotisme.

Digitized by Google

Douze années ont passé. Le niveau impérial a rapidement balayé toutes traces de dissentions intestines. C'est en 1808 : Napoléon vient de se donner des ducs et des comtes, des chambellans et des aumôniers ; la vaste galerie du château réunit, dans une même soumission au génie qui subjugue la France, les anciennes notabilités de l'émigration et de la république. Un petit homme, brodé sur toutes les coutures, présente aux amicales salutations d'un évêque nouvellement promu la figure sévère et ridée d'un comte de fraîche création. Le petit homme, c'est le préfet de Lyon en 1795, l'inepte fonctionnaire du juste-milieu, qui fait entendre à Maurice et au noble abbé de Trélis, oncle d'Irène, naguère meneur-juré des intrigues légitimistes, que l'alliance des deux maisons serait agréable à leur magnanime souverain..... Étrange moralité des guerres civiles ! A. J.

154. Raoul ou l'Énéide, par madame de Bawr. Paris, 1832 ; H. Fournier jeune, libraire, rue de Seine, n° 29. In-8° de 349 p. ; prix, 7 fr. 50 c.

Madame de Bawr annonce que cet ouvrage est un essai. « En son- » geant, dit-elle, que plusieurs auteurs distingués semblent n'avoir osé » faire une peinture des mœurs présentes qu'en y mêlant une teinte fan- » tastique, je me demandais quel pourrait être aujourd'hui le sort d'un » roman où l'on ne trouverait pas un seul événement qui ne pût arriver » tous les jours à chacun de nous ? d'un roman dans lequel d'auteur au- » rait regardé la simplicité comme la première condition de son œuvre ? » J'ai donc écrit *Raoul* par curiosité. » *Raoul* est en effet d'une simplicité qui charme, et il a eu quelque succès dans le monde : mais il ne faudrait pas supposer qu'il lui eût été donné d'influer en aucune manière sur la direction de l'art, ou qu'il eût reçu mission d'indiquer une voie nouvelle, un champ vierge, à nos romanciers impatiens d'abandonner le sol ingrat, fatigué, que mille mains persévèrent en vain à entr'ouvrir et à remuer encore. Hélas non ! Raoul est un enfant de fortune à peu près comme l'étaient de leur tems les héros de Le Sage, de Fielding ou de Smollet. C'est un enfant perdu qui ne sait rien du siècle. La vie l'emporte sans qu'il s'arrête à écouter jamais ces douloureux bruissemens des grandes crises sociales qui descendent et gémissent aux plus humbles foyers. Il est né et il respire dans un atmosphère de choix que

Digitized by Google

nous n'avons pas eu le bonheur de trouver, habitués, comme nous l'avons été presque tous aujourd'hui, à ne pas sympathiser seulement avec les félicités de quelques êtres, à ne pas souffrir seulement de quelques souffrances, attentifs malgré nous-mêmes à interroger avec espoir la terre qui ne cesse de trembler sous nos pas, et l'horizon toujours sombre.

Raoul, pauvre orphelin, quitte son village sans autre richesse qu'une *Énéide* d'Elzevir : dans une auberge, sur la route, une dame fort riche remarque l'Énéide, s'intéresse au sort du petit voyageur et en fait son secrétaire. Arrivé à Paris, tandis qu'un jour il donne une leçon de latin à Camille, la nièce de la dame, cette jeune fille, feuilletant l'Énéide, le prie de raconter l'histoire de Didon; les réflexions qu'amène ce récit lui prouvent qu'il aime et qu'il est aimé. Des malheurs d'intérieur surviennent : les parens de Camille sont ruinés; Raoul entre chez un banquier, et en peu d'années s'enrichit. Rien ne manquerait à son bonheur s'il savait ce qu'est devenue Camille. Un soir, il envoie l'Énéide chez un relieur : le domestique laisse tomber le livre sur la Place des Victoires et le perd ; dès le lendemain matin de nombreuses affiches sont placardées dans tout Paris, et quelques jours après un vieillard apporte l'Elzevir : c'est le père de la belle Camille qui aime toujours Raoul et devient son épouse. Il y a bien, quoi qu'en dise l'auteur, quelque teinte fantastique dans le rôle mystérieux du poème de Virgile. Ce sacrifice au goût actuel excepté, on conçoit que l'ouvrage pourrait avoir de même été écrit il y a deux siècles, alors qu'on se souciait peu d'avenir autour des cours de France et d'Angleterre, alors que loin des révolutions qui depuis ont serré et fait saigner tous les cœurs, les auteurs volontiers indifférens à l'uniformité du mouvement général, arrangeaient en paix, à loisir, des aventures recréatives et se délassaient aux régulières excursions de l'art comme aux allées d'un parterre. Sans doute, c'est encore maintenant un plaisir de reposer sa vue sur une composition calme, où ne se reflète aucun des nuages pesans de notre ciel, d'où s'échappent une à une, presque sans murmure, de douces émotions, mais c'est le plaisir que, dans des momens d'agitation, de douleur et de désir, on éprouve à regarder le petit qui joue et sourit au berceau.

Digitized by Google

155. MUSÉE THÉATRAL, *ou Galerie pittoresque des pièces modernes le plus en vogue*—Première livraison: *Richard d'Arlington*, huit dessins de VICTOR ADAM, gravés par BRANCHE, deuxième livraison: *Marion Delorme*, *drame de Victor Hugo*, huit dessins de LOUIS BOULANGER, gravés par BRANCHE. Paris, 1832; Barthelemy éditeur, rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, n° 14. 2 vol. in-18 oblong; prix de la livraison, 2 fr.

L'éditeur de cet ouvrage en explique clairement la nature et le but dans un prospectus où il expose de la manière suivante comment lui est venu le projet de le publier :

« S'il se pouvait qu'un dessinateur habile fixât, sous son crayon fidèle, toutes les scènes les plus dramatiques de chacune des pièces modernes qui jouissent de la faveur du public; qu'à ces petits tableaux on rattachât une analyse, non-seulement de l'ouvrage, mais aussi le programme dramatisé de ses diverses scènes, on aurait ainsi un *album théâtral* aussi agréable aux gens du monde et aux amateurs même de gravures, qu'utile encore aux directions théâtrales de nos départemens, puisque ce *libretto* les aiderait beaucoup dans la mise en scène de leurs pièces. Il serait précieux surtout pour l'habitant de la province, éloigné des théâtres. Une galerie pittoresque ainsi conçue pourrait en partie lui tenir lieu de lecture ou de représentation. »

L'exécution des deux livraisons que nous annonçons laisserait peu de chose à désirer si le texte, en général rapide, était partout écrit avec un soin égal. La plupart des dessins sont composés avec assez de talent pour que les auteurs puissent y choisir, sans presque rien changer, de belles esquisses de tableaux. Peut-être conviendrait-il d'offrir le trait moins nu et de jetter sur les derniers plans quelques légères teintes d'ombre. Il semble aussi que si l'éditeur se propose d'être utile aux directeurs de théâtres de province, il devrait à chaque livraison joindre au moins une planche enluminée où les principaux costumes seraient représentés. Les troisième et quatrième livraisons sont sous presse, l'une reproduit les principales scènes de *Robert le Diable*, l'autre de *Louis XI* : nous ne tarderons pas sans doute à voir publier *Dix ans de la vie d'une femme*. ÉD. CH.

Digitized by Google

NOUVELLES SCIENTIFIQUES,

LITTÉRAIRES ET INDUSTRIELLES.

ÉTATS-UNIS.

SUR LES PRÉTENDUES MARÉES DES LACS DE L'AMÉRIQUE.

L'*American Journal of science* de M. Silliman (t. xx, n° 2) contient un tableau des observations sur le mouvement d'élévation et d'abaissement des eaux à l'embouchure de la rivière du Renard dans la baie Verte. Ces observations ont été faites, dans les mois de juillet et d'août 1828, par le général Cassas, dans le dessein de détromper ceux qui attribuaient ces mouvemens à l'influence planétaire. Pendant plus de six semaines la hauteur des eaux en cet endroit a été de trois à six fois chaque jour exactement mesurée au moyen d'un appareil qui annulait l'effet des fluctuations des vagues. Le tableau indique le jour et l'heure, la direction et la force du vent.

Il suffit, dit M. Cassas, de jeter les yeux sur ce tableau pour reconnaître que les changemens dans la hauteur de l'eau ont une irrégularité qui ne permet point de les attribuer à une cause permanente et régulière. Cependant c'est précisément le lieu où ont été faites les observations qui est cité, par tous ceux qui croient à l'existence d'une marée lunaire dans les lacs américains, comme offrant la preuve de ce phénomène. Qu'il y ait des changemens fréquens et considérables dans la hauteur des eaux en ce lieu, c'est une chose incontestable (1), et il est encore vrai que ces changemens semblent en quelques circonstances ne pas dépendre de la direction du vent; toutefois, si l'on songe à la

(1) Ces différences sont souvent de trois ou quatre pieds dans deux heures; rarement dans les vingt-quatre heures la fluctuation excède huit pieds; cependant dans un cas de tempête le tableau nous donne une différence de dix-huit pieds pour une espace de vingt heures.

Digitized by Google

disposition des bassins dont les eaux communiquent plus ou moins librement avec celles de la baie Verte, on concevra aisément d'où proviennent les anomalies apparentes.

Le lac Michigan a du nord au sud environ trois cent milles, tandis que sa largeur n'est guère que de cinquante milles. Près de son extrémité nord, il offre un golfe profond, la baie Verte, qui court quatre-vingt milles dans une direction presque parallèle à la sienne, quoique inclinant un peu plus vers l'ouest. Quand le vent du nord souffle pendant quelque tems d'une manière continue, son premier effet sera de refouler les eaux vers le fond des deux bassins, et par conséquent de faire baisser le niveau à l'extrémité opposée, c'est-à-dire près de leur point de communication. Au bout d'un certain tems il y aura compensation entre la force qui tend à accumuler les eaux vers le sud et celle qui tend à les maintenir de nouveau. Mais ce moment arrivera beaucoup plus tôt pour la baie Verte que pour le lac, en raison de la grande étendue de ce dernier. Or, tant que pour ce dernier l'équilibre ne sera pas établi, les eaux continueront à baisser du côté du nord et de l'embouchure de la baie Verte. Or, si pendant ce tems la force du vent n'est point augmentée, il faudra nécessairement faire refluer celles qui s'étaient portées vers le fond; et ainsi on observera dans cette baie un mouvement des eaux contraire à la direction du vent. R.

GRANDE-BRETAGNE.

NOUVELLE ASSOCIATION DES SAVANS ANGLAIS.

Plusieurs faits signalent depuis quelques années une tendance nouvelle dans le mouvement scientifique de notre époque. Transportées du champ de la politique dans le domaine des sciences, les idées d'indépendance et d'isolement, long-tems absolues, après avoir produit leurs effets, commencent à se modifier. En se gardant bien de nier que la liberté ne soit nécessaire aux inspirations comme aux travaux du génie, on comprend pourtant le besoin d'ordre et d'unité. L'association est une loi dont la nécessité s'applique à tout dans l'univers. Laissez les théories de concurrence et d'antagonisme se manifester avec toutes leurs conséquences : la société n'offrira plus qu'anarchie sauvage et dissolvant

Digitized by Google

égoïsme; isolez les sciences, brisez les nœuds qui rattachent d'innombrables rameaux au grand arbre encyclopédique, et voyez, leurs branches s'étendront au hasard, se mêleront confusément dans une inféconde mêlée, sans harmonie, sans proportions, sans points d'arrêt pour l'œil et la pensée.

C'est une admirable conception que celle d'un institut national, tel que l'avaient entendu les législateurs conventionnels, consacrant la solidarité des sciences entre elles, résumant les plus hautes lumières du pays dans un corps régulateur et dirigeant. Mais elle est restée stérile entre les mains de leurs successeurs, soit par suite des caprices étroits d'hommes qui craignaient d'en mesurer la vaste portée, soit plutôt parce que le moment de sa réalisation n'était point encore venu et que cette institution ne pût trouver aucun appui dans les autres parties de l'édifice social.

Car une erreur grave est résultée des exagérations où la marche naturelle des esprits a poussé les théories de liberté. On a confondu dans une antipathie commune les hommes aux mains desquels le pouvoir se montrait hostile et impopulaire et l'idée même du gouvernement. De là cet acharnement à lui retirer pièce à pièce toutes ses attributions; à le séquestrer, dans son rôle de police insignifiante et méconnue, en dehors de l'activité sociale. Il n'est plus, aujourd'hui, vis-à-vis de la société, qu'une espèce de clef pour remonter la machine : propre à perpétuer l'impulsion qu'une main plus savante lui aura donnée, mais incapable de perfectionner ou de réparer le jeu des ressorts si quelque fatal incident vient à le troubler. Sans doute lorsque le pouvoir est le privilége de quelques-uns, incapables ou malveillans, justice est de le combattre par la défiance et la contradiction. Mais on a oublié que cette situation ne pouvait durer, qu'indispensable à certaines époques de transition et de critique, elle ne pouvait être considérée comme l'état normal des sociétés.

Jadis le gouvernement, concentré dans certaines classes seules dotées des avantages de l'instruction, n'était, chez les prêtres anciens et dans le sein de l'église romaine, que l'exercice, au profit de l'association toute entière, des capacités accaparées par les castes dominantes. La science n'était point repoussée hors des limites de la politique : bien au contraire, toute bornée qu'elle était encore, elle ne cessait de lui apporter son concours salutaire. Plus développée aujourd'hui, dans toutes ses branches, métaphysiques et positives, sociales et cosmologiques, pourquoi renoncer à ses conseils? Le gouvernement doit avoir

Digitized by Google

pour base, comme autrefois, l'ensemble des lumières humaines; et ces lumières, plus également propagées et réparties, émanant des masses, les masses semblent devoir entrer en jouissance du pouvoir, non plus pour le gêner sans cesse et le contrecarrer, mais pour cimenter l'association des intérêts par l'association des talens et des travaux.

Ce qui se passe maintenant en Angleterre est un symptôme remarquable de la circulation actuelle de ces idées, plus ou moins nettement comprises. On sait que, dans ce pays, où les théories du constitutionalisme moderne ont pris naissance, elles ont obtenu plus que partout faveur et crédit. Dès long-tems elles y ont pris racine dans les opinions et les usages. Là surtout les lois ont eu pour but d'atténuer l'influence des gouvernans, en placant, dans l'isolement et la faiblesse d'une indépendance mal entendue, les actions individuelles mises à part de l'action sociale. En Angleterre principalement les sciences entre autres ont été livrées à elles-mêmes, sans liens avec le gouvernement, qui, ne leur accordant aucun appui, n'en recevait en échange aucune assistance. Aussi tombe-t-on d'accord qu'elles y offrent les traces d'une décadence évidente, signalée dans les écrits de MM. Babbage et James Douglas. On veut remédier à ce mal, et la société qui vient de s'y former, sous le titre d'*Association pour l'avancement des sciences* (bristish Association for advancement of sciences); n'a point d'autre but. La plupart des journaux scientifiques anglais ont donné les détails de ses premières séances; mais avant d'en rappeler, en peu de lignes, les traits principaux, nous signalerons un autre fait : c'est la proposition, avancée par l'*Edinburgh Journal of sciences*, d'accorder aux sociétés savantes une représentation parlementaire. On peut en effet prétendre que le savoir d'un profond économiste, d'un médecin éclairé, d'un savant naturaliste aurait ses profits pour l'état, tout aussi bien que les lumières, cotées dix ou vingt livres sterling, d'un propriétaire ou d'un fermier. L'*Edinburgh Journal* se borne à demander des représentans dans la chambre des communes pour onze sociétés savantes ou littéraires siégeant à Londres, pour l'université d'Édimbourg et celle de Dublin, etc., en tout une quinzaine de membres. C'est bien peu, mais cette tentative dénote un progrès réel.

(1) On sait qu'Oxford et Cambridge ont déjà leurs représentans à la chambre des communes; mais c'est bien plutôt à titre d'institutions ecclésiastiques qu'à titre d'établissemens scientifiques.

Digitized by Google

Pour en revenir à la société des savans anglais, nous dirons qu'elle s'est formée sous les auspices des lords Milton et Morpeth, députés connus par leurs opinions libérales, et de MM. David Brewster, Buckland, John Dalton, Conybeare, sir Thomas Brisbane, William Hutton, William Scoresby, Lindley, d'autres savans encore, dont la réputation s'étend au-delà des frontières britanniques. A l'imitation des sociétés que possèdent déjà la Suisse et l'Allemagne, l'association anglaise doit se réunir chaque année dans une localité différente. Le 26 septembre 1831, ses membres se sont trouvés à York en nombre considérable. Pendant plusieurs jours, les séances publiques ont eu lieu : la lecture de plusieurs mémoires sur des sujets variés, des banquets où présidait une franche cordialité, des visites aux établissemens scientifiques de l'endroit, ont agréablement occupé le tems de ces hommes accourus de toutes les parties de l'Angleterre et de l'Écosse. On s'est séparé avec la promesse de se rendre en 1832 à Oxford.

Plus tard, une espèce de programme a été publié : les organes officiels de la Société déclarent que leur but est de donner une plus forte impulsion, une direction mieux systématisée aux recherches scientifiques, de seconder et de faciliter les relations entre ceux qui cultivent les sciences dans les différentes provinces de l'Angleterre et de l'étranger, de féconder par une assistance mutuelle les différentes branches des connaissances humaines, de chercher enfin à rendre de plus en plus intimes les rapports qui doivent nécessairement rapprocher les savans et le gouvernement.

Le prospectus annonce des travaux importans confiés à l'habileté des principaux membres et qui doivent surtout constater l'état actuel des différentes branches des sciences naturelles : nous aurons plaisir à faire connaître les résultats successifs de cette heureuse entreprise.

A. J.

PROJET DE COMMUNICATION PAR TERRE ENTRE L'ANGLETERRE ET L'IRLANDE.

Ce projet est un des plus extraordinaires qui aient été publiés dans les tems modernes et dans ce siècle de merveilles. Il a pour objet d'unir l'Irlande et la Grande-Bretagne par une communication *par terre*. Les termes clairs et précis dans lesquels il est conçu, et les avantages nombreux, nécessaires à son exécution, que les Anglais possèdent, per-

Digitized by Google

mettent de le considérer sous d'autres rapports que celui de l'émanation d'un esprit ingénieux, et le recommandent à l'attention sérieuse du gouvernement anglais. Personne ne contestera les immenses avantages que l'exécution d'un pareille œuvre jetterait dans la balance de l'Irlande. Les préjugés nationaux disparaîtraient promptement; et, quand on songe au sol fertile de la côte occidentale de l'Irlande, et à ses ports ouverts à l'Océan atlantique, il est facile de concevoir que ces provinces où règnent maintenant la stérilité et la solitude pourraient encore devenir la partie la plus prospère de l'empire britannique. L'idée de transporter des vaisseaux par *terre*, par le moyen des *chemins en fer*, paraîtra sans doute tant soit peu téméraire, mais il y a tant de probabilités dans le projet en général qu'il paraît au moins digne d'être examiné avec impartialité.

Voici comment M. Fairbairn, l'auteur du projet, s'exprime à cet égard :

« M'étant aperçu que, parmi les mesures proposées au parlement pour remédier aux calamités de l'Irlande, il n'en est aucune d'une utilité permanente, je désire mettre sous les yeux du gouvernement et du pays en général un plan fondé sur cette puissance gigantesque qui s'élève dans le monde, le système des chemins en fer; ce plan, tout étendu qu'il paraisse, n'est pas trop vaste pour les jours triomphans de la science.

Je propose de former une communication par terre avec l'Irlande, par laquelle les trois royaumes seraient unis par une chaîne matérielle et perpétuelle; et les remarques suivantes ont pour objet de faire voir qu'un ouvrage, si vaste en apparence, peut être exécuté sans dépenses ni difficultés extraordinaires.

La distance depuis l'extrémité du Breakwater à Donaghadec, jusqu'à Port-Patrick, à l'ouest de l'Écosse, est de quinze milles, dont un mille et demi est couvert par les issues intermédiaires de Capeland, situées directement à travers le canal, à quatre milles et demi de Donaghadec. Mais la sonde, entre ces îles et la côte d'Irlande, indiquant uniformément des bas-fonds qui nulle part n'excèdent huit brasses de profondeur, il est évident que la grandeur de l'œuvre se borne aux neuf milles et demi entre ces îles et la côte d'Écosse. Ici la profondeur varie depuis dix jusqu'à trente et quarante brasses, et vers le milieu du canal jusqu'à

Digitized by Google

quatre-vingt-dix-huit brasses, qui est la plus grande profondeur du canal irlandais.

Je propose donc d'unir les îles et la côte d'Écosse par une large chaussée, et s'il est certain que cette entreprise est gigantesque, il ne l'est pas moins que nous possédons des moyens de l'exécuter plus grands que ceux qui se soient jamais trouvés au pouvoir d'une nation. Des montagnes entières de pierres existent sur le bord de la mer à Port-Patrick; nos prisons regorgent de milliers d'ouvriers utiles, et lorsque nous considérons l'abondance des matériaux, le bas prix de la journée des condamnés et la puissance du plan incliné, il est évident qu'une barrière peut être ici d'une grandeur, d'une durée et d'une force égyptiennes. Sa construction peut procéder simultanément des îles Capeland, du Port-Patrick et de Donaghadec, et ne saurait beaucoup obstruer la navigation du canal, le passage étant ouvert par le nord de l'Irlande.

Maintenant ayant donné une idée générale du passage, je vais indiquer ses conséquences commerciales pour les trois royaumes. Le route actuelle de Dublin à Donaghadec est d'environ quatre-vingt-dix milles, passant par la ville de Belfast, faisant un détour pour éviter le fleuve rapide de Strangford, sur lequel on a toujours cru impraticable de bâtir un pont, quoiqu'il soit probable qu'un pont d'une seule arche pourrait être jeté avec facilité à un endroit à mi-chemin entre la ville de Portaferry et Strangford Bar, par lequel moyen il pourrait être établi de Dublin à Donaghadec un chemin de fer, diminuant ainsi la distance d'environ trente milles.

A Donaghadec, on traverserait le canal irlandais par le chemin de fer sur la chaussée en question; puis, de Port-Patrick, on procéderait à l'est vers un point qui va rejoindre le chemin en fer qui s'établit maintenant de Carlisle à Newcastle. Ensuite on passerait au sud sur celui projeté de Carlisle à Manchester, et de là sur celui de Birmingham à Londres, transportant ainsi les grains, les bestiaux et les toiles d'Irlande en un seul jour et à travers les districts manufacturiers les plus populeux d'Angleterre de l'Irlande à Londres. Le tems, le danger et les dépenses du transport se trouveraient réduits à un quart du prix actuel par mer. La distance de Londres à Dublin par cette route sera de quatre cent quatre-vingts milles, et calculant la vitesse de ce mode de transport à quarante milles par heure, on ferait le voyage de capitale à capitale en douze heures et au prix de trois pences pour chaque trente milles, estimé suffisant par

Digitized by Google

M. Stephenson pour couvrir toutes les dépenses de la puissance locomotrice. La dépense, pour chaque voyageur, n'excéderait pas la modique somme de 4 schellings (5 francs). On voit que les chemins en fer sont destinés à l'emporter même sur la navigation.

L'Écosse recueillera aussi d'immenses avantages de l'établissement de ce passage, car il mettra la partie la plus stérile de ce pays en communication avec la partie la mieux cultivée de l'Irlande. Les provisions pourront alors être transportées sans grands frais de transport, d'embarquement, de chargement et de déchargement. Il est probable que de grands intérêts manufacturiers prendront naissance dans les comtés de Wigtown, Dumfries et Galloway, maintenant couverts de collines solitaires.

Je propose que toute la ligne, depuis l'Océan germanique jusqu'à l'Océan atlantique, soit formée de chemins *de fer maritimes*, capables de transporter des vaisseaux par une communication par terre non interrompue et par la coulisse patentée (*patent slip*) d'une mer à l'autre. A cet effet, le chemin en fer qui procède maintenant de New-Castle à Carlisle devra être remodelé et porté avec des embranchemens, vers New-Castle et les villes et mines voisines, directement à l'Océan germanique, et par un môle (*pier*) ou môle suspendu (*chain pier*) par-dessus les hauteurs de Tynemouth jusqu'aux eaux profondes au-delà de la Barre.

On transportera ainsi les navires de charbon de la Tyne et de la Wear directement en Irlande, et ce passage servira de débouché au commerce des toiles irlandaises vers les côtes orientales de l'Angleterre et de l'Écosse, vers la Russie et la Prusse, et toutes les contrées de la Baltique. La navigation de la Baltique avec Liverpool et tout l'ouest de l'Angleterre et de l'Écosse aura également lieu par la fraction de l'ouvrage qui réunit l'Océan germanique au *Solwayfrith;* tandis que, par l'échelle limitelée de l'ouvrage projeté maintenant de New-Castle à Carlisle, il est probable que l'espoir d'attirer le commerce de la Baltique, par des chariots, à travers le passage, ne se réalisera pas à cause des frais, et des inconvéniens et délais de déchargemens et rechargemens des cargaisons auxquels elles donneraient lieu.

Indépendamment de toute cette masse de commerce, il est probable que les navires venant de la Baltique ou s'y rendant, traversant l'Atlantique pour se rendre aux Indes occidentales, aux Amériques du nord et du

Digitized by Google

sud, seront amenés par terre, pour économiser le tems, les dangers et les dépenses dans le passage autour du nord de l'Écosse ou du sud de l'Angleterre qui occupe ordinairement une période de vingt jours; tandis que par le *chemin de fer maritime* les navires peuvent être transportés en un jour d'une mer à l'autre, ce qui crée une économie d'approvisionnemens, de salaires d'équipages et de détériorations de navires pendant l'espace de vingt jours, ainsi que les intérêts sur la valeur de la cargaison pendant le même espace de tems.

La situation du passage indiqué est réellement favorisée par la nature, traversant le centre des trois royaumes dans le point le plus étroit que présente la carte. Les avantages immenses qu'il offre sont si également repartis entre les nations, qu'indépendamment de toute considération politique, le projet est particulièrement calculé pour être entrepris et exécuté par le gouvernement.

S'il est possible de porter ce magnifique projet à exécution, les résultats seront des plus heureux pour l'Irlande; ses malheurs et ses misères s'évanouiront comme par enchantement; les partis déposeront leurs armes, et ce pays maintenant désolé, uni alors et attaché à l'Angleterre par un lien indissoluble, se reposera de ses longues douleurs et retrouvera la paix et le bonheur.

Désirons que M. Fairbairn poursuive sa gigantesque entreprise, et qu'elle soit couronnée d'un succès complet.

ALLEMAGNE.

ÉRECTION D'UN MONUMENT A LA MÉMOIRE DE GUTENBERG.

Mayence est la patrie de Gutenberg, inventeur de l'imprimerie. Un comité, formé dans cette ville, vient de publier le projet d'une souscription, dont le produit serait destiné à l'érection d'un monument qui consacrerait le nom et la mémoire de cet homme. Nous en traduisons quelques extraits.

« Qui a plus de droit à l'honneur d'un monument que Gutenberg, l'inventeur de l'imprimerie?

» Il ne se range pas parmi les poètes, les philosophes et les artistes

Digitized by Google

qui ont acquis leur immortalité dans le domaine des sciences et des beaux-arts, parmi les hommes d'état et les capitaines qui ont éternisé leur nom et celui de leurs peuples par le sceptre et l'épée; son œuvre est d'une autre nature, moins brillante en apparence, mais plus importante en réalité, plus étendue dans ses effets, qui sont sans limite dans l'espace et le tems. Il serait difficile d'estimer la valeur d'une découverte à laquelle toutes les parties du monde rendent hommage aujourd'hui. Après l'invention de l'écriture, rien n'a eu une telle influence, rien ne mérite une telle gratitude.

» Gutenberg était un Allemand. Cependant sa découverte n'a pas été d'un intérêt purement national; elle n'a pas enrichi un seul pays. Appartenant à tous, elle a fait de lui le bienfaiteur de tous les peuples appelés à la civilisation, le héros de toute l'humanité. Aussi l'on se demande souvent pourquoi la place qui, à Mayence, porte le nom de Gutenberg, n'est pas ornée d'un monument. Est-il possible que l'on ait laissé passer quatre siècles sans donner après sa mort, au grand homme, le témoignage de reconnaissance qui lui a été refusé pendant sa vie?

» Certes, on a droit de s'en étonner; mais tout projet d'acquitter une dette si sainte a jusqu'à présent rencontré des obstacles imprévus, même en 1804, où Napoléon avait donné son approbation au plan qui lui était proposé. Il semble presque qu'on ait attendu des effets merveilleux, inouïs de la presse, pour en sentir tout le prix avec plus d'ardeur, avec un nouvel enthousiasme. Jamais toute l'importance de la presse n'a été mieux appréciée. D'ailleurs quel tems a pu être plus favorable à l'érection d'un pareil monument que le moment où s'approche le retour de l'anniversaire séculaire de l'invention de Gutenberg.

» C'est en 1836 que l'imprimerie entre dans son cinquième siècle, année qui, plus que toute autre, doit être célébrée dans l'histoire de la civilisation européenne.

» Il faut que 1836 donne aux mânes de Gutenberg ce que les siècles passés ne lui ont pas accordé (1). Le seizième siècle a été agité par des

(1) C'est un fait historique que Jean Gensfleisch zum Gutenberg, patricien mayençais, a, dès l'année 1436, communiqué son invention des lettres mobiles à quelques amis de Strasbourg, où il s'était retiré à cause des troubles de sa

Digitized by Google

dissentions religieuses ; la première moitié du dix-septième désolée par la guerre de trente ans, et, cent ans plus tard, l'Allemagne souffrant encore des suites de cette guerre, était dans cet état d'oppression intellectuelle qui ne devait se dissiper que devant les exploits de Frédéric II, et l'aurore de notre nouvelle littérature. Aujourd'hui que cette aurore est devenue un jour éclatant, que les ouvrages de l'esprit allemand, mis à côté de ceux des peuples éclairés, ne forment qu'une grande littérature commune ; en un mot, dans le dix-neuvième siècle, quel obstacle pourrait s'opposer encore à l'accomplissement de nos vœux, à une solennité générale de la découverte de Gutenberg ?

» C'est là ce qui nous a enhardis à nous adresser à nos contemporains, afin qu'ils contribuent à l'érection d'un grand monument pour la fête séculaire de l'imprimerie en 1836.

» Cet appel ne vient pas trop tôt. Malgré les quatre années qui doivent s'écouler jusqu'à cette époque, l'entreprise demande encore de l'activité. Il serait donc important que l'on pût déjà présenter des projets ; mais pour cela il faut que l'on ait un compte approximatif des sommes qui seront versées ; la forme du monument en dépendra ; et il sera formé ou de la statue colossale de Gutenberg seule, ou de cette statue réunie à des figures emblématiques et à des bas-reliefs. Le dernier projet serait incontestablement préférable ; ainsi la destination du monument se comprendrait mieux.

» Les journaux les plus répandus tiendront le public au courant des progrès de l'entreprise et des remises d'argent que l'on fera à la *municipalité de Mayence*. Nous avons aussi le projet de dresser une liste des donateurs, liste qui sera déposée dans la bibliothèque de la ville.

» La commission formée pour l'érection d'un monument public en l'honneur de Jean Gutenberg,

» PITSCHAFT, président ; SCHACHT, premier secrétaire ; DAHM, deuxième secrétaire ; KUPFERBERG, caissier ; ARNOLD, AULL, GEIER, LEROUX, REUSS, SCHAAB.

» Mayence, février 1832. »

---

ville natale. L'exécution de son projet rencontra tant de difficultés, que ce ne fut que long-tems après son retour dans sa patrie, qu'il put imprimer un livre. (Voy. l'*Histoire de la découverte de l'imprimerie*, par Schaab ; Mayence, 1831.)

Digitized by Google

FRANCE.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Séance du 5 mars.

— M. *Marchand*, médecin à Bordeaux, présente un Mémoire ayant pour titre : *Essai sur la cause de la chaleur thermale.* Ce travail, extrait d'un ouvrage sur toutes les eaux minérales des Pyrénées, sera examiné par MM. Cordier et Gay-Lussac.

— M. le docteur *Leroy d'Etioles* adresse à l'Académie un Mémoire sur l'*emploi de la lithotritie* dans les cas qui se compliquent de retention d'urine.

Chimie. — Camphogène.

— M. *Dumas* communique le résultat de *ses observations sur un composé de carbone et d'hydrogène* qui a été obtenu pour la première fois par M. *Opperman.*

Un volume de cette substance que M. Dumas désigne sous le nom de camphogène résulte de la condensation de neuf volumes d'hydrogène et de douze volumes de carbone.

Un volume de camphogène combiné avec un volume de vapeur d'eau constitue le *camphre ordinaire.* Si l'on double la proportion de la vapeur d'eau on obtient la *cholesterine.* Quant au composé qu'on désignait sous le nom de *camphre artificiel*, on l'obtient par la combinaison d'un volume de camphogène avec un volume d'acide hydrochlorique.

Deux volumes de camphogène combinés avec deux volumes d'oxygène donnent l'acide caproïque. C'est de l'acide caprique au contraire que l'on obtient si l'on prend trois volumes d'oxygène, la proportion de l'autre corps restant la même. Enfin deux volumes de camphogène et cinq d'oxygène donnent l'acide camphorique.

Anatomie. — Lettres de Scarpa.

— M. Cuvier fait un rapport sur deux lettres de *Scarpa* et *Weber* re-

Digitized by Google

lativement à *la nature des ganglions nerveux et à celle du nerf intercostal.*

L'illustre anatomiste italien considère les ganglions comme formés uniquement des divisions et subdivisions des filets nerveux qui s'y rendent. Les derniers rameaux, après avoir rampé quelque tems dans un tissu cellulaire mou et abreuvé de suc, se réunissent ensuite pour former de nouveaux troncs qui sortent du ganglion. Mais il est à remarquer que chacun des troncs sortans est formé en général de filets appartenant aux divers troncs entrans, de sorte que, lorsque le ganglion reçoit des filets provenant d'origines diverses, chaque filet sortant participe de la nature de tous.

Le nerf intercostal n'existe pas à proprement parler par lui même, mais n'est que la réunion des filets provenant des nerfs inter-vertébraux du nerf de la cinquième paire et de celui de la huitième. Quant à la sixième paire, on ne sait pas encore si le filet qui l'unit à l'intercostal procède d'elle ou de ce nerf. Le plexus brachial est formé de la même manière, et chaque branche qui en sort emmène des filets de toutes celles qui y entrent, savoir des cervicales inférieures et de la première dorsale.

Le tronc du nerf intercostal est formé d'un plus grand nombre de filets à mesure qu'on le prend plus bas, et par conséquent ses rameaux inférieurs sont les plus complexes : c'est ce qui explique comment leur irritation dans les maladies de la vessie et de la matrice communique l'agitation à tout le corps.

Il peut au premier abord sembler étrange que, recevant ainsi des filets de tous les nerfs spinaux, l'intercostal ne soit pas soumis à la volonté. La différence qu'on observe dans la fermeté de sa texture, comparée à celle des nerfs des sens, n'en est certainement pas une raison suffisante, et l'effet qu'on a attribué à ses ganglions d'intercepter les effets de la volonté n'est ni prouvé ni probable; mais l'explication du fait se trouve dans la reconnaissance de la double origine des nerfs spinaux, et dans la différence de fonction des deux ordres de racines.

Nous savons en effet maintenant que les racines antérieures donnent le mouvement, et les postérieures qui ont un ganglion la sensibilité. Il en est de même des nerfs cérébraux, et Charles Bell a démontré que la section du sous-sorbitaire (branche de la cinquième paire) fait disparaître

Digitized by Google

le sentiment des lèvres et de la région nasale, mais que celle du facial (provenant de la septième paire) abolit le mouvement de ces mêmes parties.

La cinquième paire a deux parties : la petite qui se distribue aux muscles de la mastication, la grande qui sert aux sens. Le rameau lingual de celle-ci sert au goût, mais c'est la neuvième paire qui donne le mouvement à la langue et à l'os hyoïde.

M. Scarpa pense de plus que le nerf de la huitième paire, sur lequel il a trouvé immédiatement après sa sortie du crâne un ganglion, caractère qu'il regarde comme appartenant exclusivement aux nerfs du sentiment, serait destiné à donner uniquement la sensibilité aux parties dans lesquelles les filets se distribuent, tandis que le nerf accessoire donnerait le mouvement à celles de ces parties qui sont de nature musculaire.

Partant de ces faits, M. Scarpa a recherché quelles sont les racines d'où proviennent les filets qui se rendent à l'intercostal, et il a reconnu que ce sont toujours les postérieures d'où partent, un peu au-dessus du ganglion, ces filets d'abord au nombre de trois ou quatre, et qui s'étant ensuite unis en un ou en deux montent par-dessus la racine antérieure et l'enveloppent quelquefois comme d'un réseau ou même la traversent.

Il faut de l'attention et de l'adresse pour démêler ces variétés. Aussi Schmidt s'est-il trompé en croyant que les filets de l'intercostal venaient de la racine antérieure; elles venaient bien certainement de la postérieure et uniquement de celle-ci, car elles naissent avant la réunion des faisceaux provenant des deux racines.

Il suit de là que les fibres charnues du cœur et de l'estomac n'ont point de filets moteurs, mais beaucoup de filets sensitifs. Leur excitation vient du sang et des alimens et non de la volonté.

Dans sa seconde lettre, M. Scarpa revient sur ce caractère, qu'il attribue à tous les nerfs de la sensibilité, d'avoir des ganglions. Les nerfs cérébraux, dit-il, en ont eux-mêmes toutes les fois qu'ils sont sensitifs.

Ainsi l'olfactif a sa massue.

La grande portion du trijumeau, déjà ganglionnaire à son origine, a de plus le ganglion ophthalmique, le spheno-palatin et le maxillaire. Aucun des filets qui en partent ne va aux muscles.

Digitized by Google

Le nerf vague à peine sorti du crâne se renfle en un ganglion. On objectera peut-être, poursuit Scarpa, que le ganglion ophthalmique vient en partie de l'occulto-moteur ; je nie cette seconde origine, il vient du nasal de la cinquième paire. Le petit ruban qui part de l'occulto-moteur destiné au petit oblique n'est qu'un ligament celluleux et non nerveux. Ce nerf nasal donne encore des ciliaires au-dessous du ganglion et l'occulto-moteur n'en donne aucun; aussi le mouvement de l'iris ne dépend-il pas de la volonté.

On serait tenté, d'après ce qui vient d'être dit, de supposer que les muscles de l'œil ne recevraient, par une exception dont ils seraient le seul exemple, que des nerfs du mouvement, et non des nerfs de la sensibilité. Scarpa croit qu'ils reçoivent aussi de ces derniers. Il soupçonne que l'abducteur en reçoit un très-ténu, qui part directement du cerveau et accompagne le nerf de la sixième paire. Quant aux autres, ils reçoivent selon lui leur sensibilité de filets qui partent du ganglion cervical supérieur de l'intercostal, se dirigeant vers l'œil en suivant la carotide, l'artère ophthalmique et ses divisions; mais d'où vient que la nature, qui avait si près les nerfs ciliaires, a fait venir ceux-là de si loin? C'est une question que l'auteur de la lettre pose sans la résoudre.

Les racines motrices de tous les nerfs spinaux, après avoir dépassé le ganglion des racines sensitives, se mêlent à celles-ci assez intimement. On y voit en petit le même mélange que dans les grands flexus. Ce sont ces filets sensitifs qui, débarassés à la fin des autres, vont à la peau constituer l'organe du tact. Il faut donc abandonner l'idée que le tact est exercé par les mêmes nerfs que le mouvement.

—M. DE HUMBOLDT fait hommage à l'Académie, au nom de M. *Schubler*, professeur de physique à Tubingue, d'un livre écrit en allemand et ayant pour titre: *Élemens de météorologie appliqués au climat de l'Allemagne*. —Le même académicien présente un autre traité de météorologie, dont l'auteur est M. *Kuntz*, professeur à Hall; il présente également trois cahiers des *symbolæ physicæ* publiés sous la direction de M. *Ehrenberg*. La description qui s'y trouve des insectes recueillis en Asie et en Afrique, par ce voyageur et par M. *Hemprich*, son compagnon, mort dans une des îles de la mer Rouge, est dû à M. *Klug*, un des directeurs du Musée de Berlin.

Digitized by Google

Cristallographie.

— M. de Humboldt enfin, en annonçant la découverte faite par M. *Rose* d'un *nouveau minéral, l'ouralite*, qui se trouve dans les grunstein de l'Oural, avec des cristaux de pyroxène et d'amphibole, et semble par ses formes et son mode de clivage établir le passage de l'un à l'autre, présente des considérations sur les causes externes qui ont dû présider à la cristallisation de ces différens minéraux. C'est principalement la rapidité plus ou moins grande avec laquelle s'opérera l'abaissement de température qui déterminera la formation d'une espèce plutôt que de l'autre, mais la formation qui n'a pas eu lieu à une certaine époque du refroidissement pourra se présenter plus tard; c'est ce que l'on vois très clairement dans un échantillon présenté par M. de Humboldt, dans lequel des ouralites renferment un noyau de pyroxène qui, étant beaucoup moins fusible qu'elle, devait en effet se cristalliser bien auparavant et lorsque la masse de la roche conservait une température beaucoup plus élevée.

Depuis-long tems M. de Humboldt avait fait voir par de nombreux exemples combien était peu fondée l'opinion de ceux qui voulaient que le pyroxène et l'amphibole s'exclussent mutuellement. La découverte de M. Rose nous montre maintenant trois espèces cristallines appartenant à un même genre, lesquelles peuvent se remplacer, mais qui du reste sont si loin de s'exclure qu'elles apparaissent quelquefois toutes les trois dans la même roche.

Chimie.

— M. Serullas lit un Mémoire sur *les chlorures de cyanogène*. L'existence reconnue de l'hydrogène dans l'acide hydrocyanique, obtenu par l'action de l'eau bouillante sur le perchlorure de cyanogène, ne permettait plus d'admettre pour ce dernier corps la composition que M. Sérullas avait d'abord indiquée. Ce chimiste a donc entrepris de nouvelles recherches qui l'ont conduit à reconnaître 1° que le perchlorure de cyanogène ne contient point d'hydrogène, et que celui qu'on trouve dans l'acide hydrocyanique, obtenu par le moyen dont nous venons de parler, résulte de la décomposition de l'eau; 2° que ce perchlorure renferme moitié moins de chlore qu'il ne l'avait d'abord admis, et que par consé-

Digitized by Google

quent il a exactement la même composition que le chlorure de cyanogène gazeux.

—M. *Lamarre Picquot* lit un Mémoire sur les *mœurs de plusieurs serpens de l'Inde* et les accidens qui résultent de leur morsure; il dépose sur le bureau divers échantillons de ces venins conservés dans l'alcool, ou desséchés dans les vesicules mêmes ou il était contenu pendant la vie. Il présente également plusieurs espèces de vers, trouvés dans les intestins, les poumons et le foie de ces animaux. MM. Duméril et Latreille sont chargés de faire un rapport sur ce sujet.

Séance du 12 mars.

— M. *Duelos* adresse un Mémoire sur *le classement méthodique du genre* pourpre.

— M. de Humboldt présente un Mémoire de M. *A. Erman* sur la *géologie du nord de l'Asie*. L'auteur, s'appuyant sur ses propres observations et sur celles des voyageurs savans qui ont parcouru ces contrées, fait connaître, d'une manière plus complète, la direction, la hauteur et l'âge relatif des grandes chaînes de montagnes et des principaux plateaux.

Thermologie.

—M. de Humboldt présente encore un Mémoire de M. *Gherard*, directeur général des mines et usines en Prusse, sur la *température de la terre dans les mines* des diverses provinces de cet État. Les observations ont été commencées en 1828, à la demande de M. Humboldt. Les thermomètres employés avaient tous été soigneusement comparés entre eux, et aucune précaution n'était négligée pour que, soit dans l'intérieur des mines, soit à la surface, on eût exactement la température de l'air et celle du sol même: l'auteur du Mémoire donne les moyennes de trois années et discute les causes de l'accroissement inégal de la température. Les observations ont été faites en onze endroits différens, compris entre le Rhin et l'Oder. On a eu soin pour chacun de noter exactement la hauteur de la surface du sol au-dessus du niveau de la mer. La température des couches rocheuses, à une profondeur de 32 pieds, s'est trouvée, pour toutes les parties comprises entre les 50° et 51° ½ de latitude, être terme moyen de 6°, 54 du thermomètre de Réaumur. Par 170 pieds

Digitized by Google

(mesure de France) elle est de 7°, 73 R.; de 500 à 600 pieds, elle est de 9°,6 à 11°, 6 R. A un accroissement de 180 pieds en profondeur correspond une augmentation d'un degré. Toutefois MM. Erman et Magnus ont observé une augmentation beaucoup plus rapide dans un trou de sonde percé dans les collines calcaires de Rüdersdorff près Berlin.

— M. Cuvier fait un rapport très-favorable sur les nouvelles livraisons du *Traité d'anatomie* par MM. *Bourgery* et *Jacob*.

Mécanique.

— M. Girard fait, en son nom et en celui de M. Dupin, un rapport sur un *nouvel appareil* inventé par M. *Fayard*, *pour remplacer le levier* à l'aide duquel on maintient suspendues, sous les voitures dites fardiers, les charges que ces voitures ont à transporter. Il arrive assez fréquemment que le levier s'échappe ou se brise, ce qui donne lieu à des accidens terribles pour les voituriers, accidens que l'usage du nouvel appareil préviendrait à coup sûr. Il serait donc à désirer que les propriétaires des voitures se décidassent à cette substitution qui ne leur causerait pas d'ailleurs une dépense bien grande.

Physiologie végétale. — Matière colorante du sang.

—M. Dutrochet lit un Mémoire sur l'*hétérogénéité des substances organiques qui sont à l'état de superposition dans les globules sanguins.*

On sait que l'auteur admet, dans les feuilles des végétaux, la superposition de deux matières douées d'une électricité opposée de manière à représenter une pile dont le jeu exerce une très-grande influence sur les phénomènes d'absorption et d'exhalation. L'idée de chercher dans les parties des animaux quelque chose de semblable devait naturellement se présenter à lui; aussi après avoir étudié les propriétés des substances colorantes dans les feuilles et les fleurs, il a voulu voir quelles étaient celles de la matière colorante du sang.

Le sang dans les animaux vertébrés offre des globules qui nagent dans un fluide séreux et qui restent isolés tant que le sang est contenu dans les vaisseaux, mais qui au contraire, une fois qu'il est sorti de ses conduits naturels, s'accumulent et s'unisssent en une masse qui est ce qu'on

Digitized by Google

nomme le caillot. L'auteur a pensé que cet isolement des molécules du sang vivant pouvait bien tenir à la répulsion qu'exerçent entre eux des corps chargés d'électricité de même espèce, et il a regardé cette opinion comme confirmée par les expériences dont nous allons parler.

Chaque globule est composé d'un noyau translucide incolore, qui est formé de la fibrine et d'une enveloppe rouge composée spécialement de la matière colorante du sang. On obtiendrait difficilement la séparation de ces deux substances sur un globule isolé. Mais si l'on prend un agrégat de globules, une partie du caillot, et qu'on le triture dans l'eau, la fibrine se dépose bientôt au fond, tandis que la matière colorante reste encore suspendue dans le liquide. En prenant une goutte de cette eau rouge et la soumettant à l'action d'une pile, il a vu la matière colorante s'amasser autour du pôle négatif. Cette matière est donc électro-négative. Au contraire la fibrine du sang, dissoute par la potasse, dépose autour du pôle positif un coagulum fibrineux. Voilà donc, dit l'auteur, deux substances d'électricité opposée à l'état de superposition dans les globules. Chacun d'eux par conséquent constitue un petit appareil électrique : or, toutes les fois que deux ou plusieurs de ces appareils sont assez près pour agir les uns sur les autres, comme ils se présentent toujours l'élément de même signe, leur action a pour résultat de les écarter réciproquement.

Horticulture.

— M. *Soulange Bodin* lit un Mémoire *sur les greffes* et en particulier *sur les greffes herbacées*. En ingérant des rameaux de tomate sur des pieds de pommes de terre les mêmes plantes ont porté à la fois au pied les tubercules du premier végétal et à la tête les fruits du second, et ainsi on a obtenu une récolte double et de très-bonne qualité sur le même espace de terrain qui n'en eût sans cela porté qu'une simple. Il n'est pas prouvé du reste que l'économie sur le terrain ait pu compenser l'augmentation du prix de la main-d'œuvre. Un autre résultat peut être plus utile à la pratique, c'est celui de greffer sur de jeunes arbres, qui dans l'ordre naturel seraient encore bien loin de l'époque où ils doivent produire, des rameaux d'arbres plus âgés. Par ce moyen on obtient dès l'année suivante des fruits. Peut-être encore pourrait-on se demander si, en hâtant ainsi artificiellement la puberté des individus, l'on ne nuit pas à leur développement ou l'on n'abrège pas leur existence.

Digitized by Google

Chimie.

— M. *Pelouze* lit une note *sur la transformation de l'acide hydrocyanique et des cyanures en ammoniaque et en acide formique*. Voici en résumé quels sont les résultats de ses recherches sur ce sujet :

1° L'acide hydrocyanique est transformé en formiate d'ammoniaque par les acides forts; 2° une dissolution concentrée de cyanure de potassium, soumise à l'action de la chaleur, se change en ammoniaque et en formiate de potasse; 3° à une haute température et sous l'influence d'un excès de potasse, le cyanure de potassium donne de l'hydrogène, de l'ammoniaque et du carbonate de potasse; 4° un excès d'acide muriatique produit avec le cyanure de mercure un chlorure double d'ammoniaque et de mercure, de l'acide formique et très-peu d'acide prussique; 5° le formiate d'ammoniaque soumis à l'action de la chaleur se transforme, lorsqu'on arrive à une température d'environ 150° c., en eau et en acide hydrocyanique.

Géologie.

— M. *Virlet* lit un Mémoire sur l'île de Therma, une des Cyclades. Cette île, dont toutes les roches appartiennent au terrain primitif, offre dans une montagne de phyllades et de mica-schistes très-durs une caverne qui, au dire des habitans, se prolonge dans l'étendue de plus d'une lieue. M. Virlet soupçonne qu'elle servait autrefois d'issue aux eaux du bassin, au fond de laquelle son embouchure est située, eaux qui maintenant s'échappent par une ouverture latérale qui semble avoir été produite par quelque bouleversement d'une époque assez récente.

La caverne n'offre point de ces stalagmites et stalactites si communs dans les grottes des roches calcaires; toutefois l'auteur pense que les terres de rapport qui en forment le plancher pourraient bien contenir des débris d'animaux : le défaut de tems seul l'a empêché de vérifier cette conjecture.

Séance du 19 mars.

— M. *Boisduval* adresse les deux premières livraisons de son ouvrage

Digitized by Google

intitulé : *Icones des lépidoptères d'Europe nouveaux ou peu connus*. M. Latreille en fera l'objet d'un rapport verbal.

— M. *Isidore Geoffroy* fait l'hommage du premier volume de son *Histoire des anomalies de l'organisation chez l'homme et les animaux*.

— M. *Libri* annonce qu'il est parvenu à intégrer complètement toutes les *équations différentielles* du premier ordre à deux variables. « Cette intégration, dit l'auteur, sera applicable à de nombreuses questions de physique mathématique; car ces questions, qui dépendent presque toujours d'équations différentielles linéaires du second ordre, peuvent se ramener à des équations différentielles du premier ordre. » Ainsi dans la théorie de la chaleur on pourra maintenant supposer variables la chaleur spécifique et la conductibilité des corps échauffés; puis les équations différentielles qui en résulteront seront intégrées au moyen de la surface proposée.

— M. DE HUMBOLDT présente trois ouvrages allemands sur le choléra; savoir : *Traitement du choléra-morbus par l'emploi du froid*, par *J. L. Caper* (Berlin); *Traitement du choléra ou plutôt de la fièvre cholérique au moyen du principe fébrifuge du quinquina* (Hanovre), sans nom d'auteur; *Lettres du docteur Rust à M. le baron de Humboldt sur le choléra* (Berlin 1832).

Magnétisme terrestre.

— Le même académicien annonce qu'on vient d'établir à sa demande, à l'île de *Cuba*, un *observatoire magnétique*. De cette manière se trouve encore prolongée la ligne sur laquelle, à des époques déterminées, se font simultanément des observations sur les divers élémens du magnétisme terrestre. Cette ligne s'étend maintenant de la mer de Chine au golfe du Mexique, de Pékin à la Havane, en passant par Kasan, Pétersbourg, Niolaïef, Berlin, Freiberg, Paris, etc.

Les personnes qui s'intéressent aux progrès des sciences et en suivent assiduement la marche n'auront pas manqué de remarquer combien cette partie de la physique terrestre sera redevable à M. de Humboldt, non-seulement pour la masse d'observations aussi exactes que multipliées qu'il a rapportée de ses voyages dans les deux Amériques, dans l'Asie septentrionale et dans une grande partie de l'Europe, mais encore pour

Digitized by Google

toutes celles que depuis vingt ans il a provoquées avec un zèle qui ne s'est jamais ralenti au milieu de la vie la plus active et les travaux les plus variés. Grâce à son entremise, une foule d'hommes placés très loin des centres de la civilisation européenne, et que leur profession portait peu aux recherches scientifiques, ont entrepris et poursuivi avec constance des observations dont l'ensemble servira un jour de base aux théories les plus élevées. Aucun d'eux n'a été oublié par M. de Humboldt, qui, bien que pouvant à juste titre s'attribuer une grande part dans tous ces travaux dont il a tracé le plan, et pour lequel il a fourni plus d'une fois les moyens d'exécution, n'a jamais songé qu'à faire ressortir le mérite des observateurs, en montrant, ce que lui seul peut-être pouvait aussi bien faire, toutes les difficultés qu'ils avaient eu à surmonter.

Choléra-morbus.

— M. le docteur *Delpech*, de retour d'un voyage qu'il a fait à Londres pour observer le choléra, de concert avec le docteur *Coste* et un médecin de Moscou, M. *Lœvenhayn*, annonce qu'il a reconnu sur treize individus qui avaient succombé à cette maladie une affection plus ou moins profonde des ganglions des nerfs splanchniques. Avant d'avoir vu la maladie et sur le seul énoncé des symptômes, M. Delpech avait pensé qu'elle avait son siége principal dans le système nerveux splanchnique, puisque les organes dont les fonctions se montrent le plus profondément altérées, les organes digestifs, les appareils de la circulation et de la respiration sont le plus directement soumis à l'influence du système nerveux dont nous parlons. M. Delpech a fait l'autopsie cadavérique de treize cholériques, et sur presque tous il assure avoir reconnu les désordres qu'il avait d'avance soupçonnés. Nous ne pouvons nous dispenser ici de faire remarquer que les autopsies faites par d'autres médecins, sans idée préconçue sur la cause du mal, sont loin d'avoir conduit au même résultat.

— M. Chevreul fait, en son nom et celui de MM. Serullas, Flourens, Dupuytren, Serres et Magendie, un rapport très-avantageux sur *les bouillons de la compagnie hollandaise*. Nous aurons occasion de revenir sur ce rapport, qui contient des recherches très-importantes sur la composition chimique du bouillon ordinaire et sa comparaison avec

Digitized by Google

la solution de gélatine. L'Académie a ordonné l'impression du rapport, mais l'auteur a demandé et obtenu d'y ajouter les résultats de recherches nouvelles qui ne sont pas encore entièrement terminées, et dont il s'était déterminé à ne pas parler, afin de satisfaire plus promptement à l'impatience du public sur une question d'un aussi haut intérêt, et dont le but paraît avoir été si complétement rempli par la société hollandaise.

— M. MATHIEU fait, en son nom et celui de M. Puissant, un rapport sur le *géodésimètre* de M. *Riquehem*, instrument d'arpentage, qui tient le milieu entre le théodolithe et le graphomètre ordinaire, mais qui, ne pouvant jamais donner l'exactitude du premier, pourrait seulement remplacer avec avantage le second, si on trouvait moyen de le rendre plus portatif et moins coûteux.

Conchyliologie.

— M. LATREILLE fait, en son nom et celui de M. Duméril, un rapport très-avantageux sur le Mémoire présenté par M. Duclos à la séance du 12 mars, et déclare qu'il conclurait en demandant l'insertion de ce travail dans le recueil des savans étrangers, s'il ne pensait que les belles planches qui y sont jointes coûteraient pour être gravées une somme plus considérable que celles que l'Académie peut consacrer à cette destination.

M. de Blainville reparle alors du Mémoire qu'il annonce avoir composé sur le même sujet, et en donne le titre dans les termes suivans : *Discussion méthodique des espèces de coquilles récentes et fossiles des genres* pourpre, ricinule *et* concho-lepas, de Lamarck, et *Description des espèces nouvelles ou peu connues faisant partie de la collection du Muséum d'histoire naturelle.*

Anatomie des serpens.

— M. DUMÉRIL fait, en son nom et celui de MM. Latreille et Frédéric Cuvier, un rapport sur le dernier Mémoire de M. *Lamarre-Picquot*, relatif aux *serpens venimeux de l'Inde.* On sait que c'est une opinion assez généralement répandue dans nos campagnes que les couleuvres, très-avides de lait, tètent quelquefois les vaches, dont elles tarissent ainsi les mamelles. La même croyance se retrouve dans l'Inde,

Digitized by Google

relativement à certains serpens; et M. Lamarre-Picquot l'a reproduite comme un fait reconnu, mais dont il ne dit pas avoir été témoin. Les commissaires font voir que la conformation anatomique de la bouche des serpens ne leur permet pas d'exercer une semblable succion. Ils se refusent également à admettre pour les mêmes animaux l'incubation des œufs admise par l'auteur. M. Picquot a vu un serpent femelle qu'il nourrissait dans une boîte, roulé sur ses œufs, et il a trouvé la température de l'animal supérieure à ce qu'elle est communément. Il considère cette élévation comme indiquant une sorte de fièvre d'incubation. Les commissaires au contraire n'y voient qu'une chaleur communiquée par les corps environnans. Le fond de la caisse était garni de foin sur lequel l'eau destinée à la boisson de l'animal avait été renversée; de là il était résulté vraisemblablement une fermentation, accompagnée comme à l'ordinaire de dégagement de chaleur.

En terminant leur rapport, MM. les commissaires rappellent les services que M. Lamarre-Picquot a rendus à l'histoire naturelle par les belles collections qu'il a rapportées de l'Inde, et le soin qu'il a mis à indiquer exactement la localité d'où provenait chaque échantillon.

Séance du 26 mars.

— MM. *Chevallier et Lecanu* demandent chacun à être portés par l'Académie, comme candidats à la place de professeur vacante par la démission de M. Bourriat.

— M. *Despretz* écrit à l'Académie qu'il ne s'est démis de la place de professeur de physique à l'École Polytechnique, que parce que les chefs de cette institution lui ont présenté en échange l'emploi d'examinateur. Sans cette assurance, dit-il, je n'aurais jamais quitté une chaire dont j'avais été jugé digne par le conseil des professeurs et par l'Académie.

— M. *Mitscherlich*, correspondant de l'Académie, présent à la séance, fait hommage du premier volume de son *Traité de chimie*.

— L'Académie procède à l'élection d'un candidat pour la place de professeur de physique à l'École Polytechnique, vacante par la démission de M. Despretz. La liste présentée par la commission portait les noms de MM. Lamé et Monferrand. A un premier tour de scrutin, M. *Lamé* obtient 43 suffrages; le nombre des votans était de 49.

Digitized by Google

Voyage en Asie de M. Jacquemont.

— M. Cordier lit des extraits de plusieurs lettres adressées au Muséum d'histoire naturelle par M. Jacquemont, et dans lesquelles ce voyageur donne son itinéraire, et les résultats principaux des observations qu'il a faites dans ce pays.

M. Jacquemont est parti de Calcutta le 20 novembre 1829; il était à Bénarès le 31 décembre suivant, et à Delhi dans les premiers jours de mars 1830. Cette traversée de l'Indoustan a été employée à diverses recherches, notamment à visiter les houillères de Rannigunge au pied des basses montagnes du Béhar, et les célèbres mines de diamant de Punnah; qui sont situées dans le vaste plateau de grès qui s'élève à 3 ou 400 mètres au-dessus de la vallée du Gange et des plaines de Bendulkend.

Le 12 avril 1830, M. Jacquemont est entré dans l'Hymmalâya en se dirigeant par Saharunpore, ville située au nord de Delhi. Le 2 mai, il montait aux sources de la Jummah, qui est un des principaux affluens du Gange. Il a franchi ensuite la grande chaîne de l'Hymmalâya indien et il est descendu dans cette haute et grande vallée qui porte le nom de Haut-Kanaor et qui est arrosée par le Sutledge supérieur, vallée qui a cela de remarquable qu'elle est parallèle à la direction des montagnes, et qu'elle appartient au bassin de l'Indus, dont le Sutledge est un grand affluent. M. Jacquemont a constaté que la chaîne qui borde cette vallée du côté du nord, et qu'on pourrait nommer l'Hymmalâya thibétain, est plus puissante encore et plus élevée que l'Hymmalâya indien. Il a pénétré jusqu'à 6 journées au-delà du 32e degré de lat. N. dans cette chaîne thibétaine, et à cet effet il a remonté le cours du Spiti, affluent du Sutledge. Il a aussi dirigé ses recherches du côté de la frontière orientale, et les postes chinois ont pu seuls l'empêcher d'arriver jusqu'au lac Mansarorar.

Après sept mois de courses et de recherches dans le Kanaor, M. Jacquemont est revenu sur ses pas; le 3 octobre 1830, il repassa l'Hymmalâya indien par une route différente de la première, c'est-à-dire par le Bouroune-Ghanti, qui est un des cols les plus bas de la chaîne, quoiqu'élevé encore de plus de 5,000 mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

Digitized by Google

M. Jacquemont est ensuite revenu à Delhi pour mettre ses collections en sûreté et se préparer à entrer dans cette vaste partie du Caboul qui, sous le nom de *Pendjâb*, comprend presque tout le bassin de l'Indus, et forme un royaume indépendant, gouverné aujourd'hui par un puissant rajah nommé *Runjit-Singh*. L'administration du Muséum, en indiquant à M. Jacquemont le bassin de l'Indus comme un point où il devait tenter de porter ses investigations, avait exprimé un désir plutôt qu'une espérance. Il existait, en effet, pour la réalisation de ce projet des obstacles qui eussent été difficilement surmontés sans une circonstance aussi heureuse qu'imprévue. Un officier français, M. Allard, a fait une grande fortune auprès de *Runjit-Singh*, et est devenu général de son armée, qu'il a en partie disciplinée à l'européenne. Il apprit qu'un Français visitait le Kanaor, et s'empressa de lui écrire pour lui offrir ses bons offices près du souverain. Cette recommandation, jointe à celle que M. Jacquemont avait reçue pour le même rajah du gouverneur général des Indes, lord Bentinck, a permis à notre voyageur de parcourir les pays qu'aucun Anglais n'avait eu la permission d'explorer, et dès les premiers jours de mars 1831 il était à Lahor capitale du Pendjâb.

Parti de cette ville le 26 mars, notre voyageur se rendit à Pindadenkhan pour examiner les mines de sel exploitées dans les environs de cette ville. Il n'éprouva aucune difficulté dans son excursion aux plaines du Pendjâb, et, confiant dans la protection du prince, il espérait ne rencontrer pas plus d'obstacles dans son voyage à travers les montagnes. Mais, en arrivant à Mirpour, il trouva que les ordres donnés par Runjit-Singh pour son voyage n'avaient pas été exécutés, et dès lors il s'aperçut qu'il aurait à rencontrer de nombreuses difficultés en raison de l'état presque anarchique où se trouvait le pays. En effet, quelques jours après, se trouvant près de la forteresse de Teloutchi, il fut fait prisonnier avec toute son escorte par un chef nommé N'Héal-Singh, et ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'il sortit de ses mains en payant une rançon. Runjit-Singh, instruit de cet événement, s'empressa de faire remettre à notre compatriote la somme qui lui avait été extorquée, et bientôt après il lui fit savoir que son persécuteur était arrêté et serait déjà mis à mort si l'on n'avait jugé plus convenable de le remettre entièrement à sa disposition. Comme on le pense bien, M. Jacquemont se garda de demander la tête du coupable; mais il sentit aussi qu'il importait au

Digitized by Google

succès de son voyage qu'on n'espérât pas pouvoir l'insulter impunément. En conséquence N'Héal-Singh, après avoir subi un châtiment corporel, fut détenu en prison tous le tems que notre naturaliste jugea nécessaire à sa propre sûreté. Parmi les résultats des observations que M. Jacquemont a faites dans le voyage dont nous venons de donner un aperçu, nous nous contenterons de citer les suivans.

Dans la vallée de Kanaor, la hauteur moyenne des villages situés le long du Sutledge est de 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Celle des villages situés dans le bassin du Spiti (affluent du Sutledge) est de 4,000 mètres. Quant aux habitations isolées, elles atteignent et dépassent fréquemment une hauteur de 5,000 mètres.

L'Himmalâya indien est presque entièrement formé de roches primordiales; mais la chaîne thibétaine renferme un système de roches secondaires et coquillières qui a une épaisseur très-considérable, et paraît s'étendre à une immense distance dans le Thibet chinois et la Tartarie indépendante.

Les accidens que paraissent avoir éprouvés depuis leur formation les terrains cristallisés et sédimentaires de l'Himmalâya affectent tellement et leur stratification et les caractères minéralogiques de leurs roches, que la nature cristalline ou classique de celle-ci devient souvent fort équivoque, et rend également incertaine la limite des terrains. Cette observation regarde plus directement cette partie de l'Himmalâya que le voyageur a traversée pour aller à Cachemyr; mais elle s'applique également à d'autres parties de cette chaîne, surtout entre le Sutledge et la Jummah.

Le sel que M. Jacquemont a trouvé, comme nous l'avons dit, aux environs de Pindadenkhan, ne se distingue pas par des caractères minéralogiques de celui de Cardona, en Espagne; il est associé avec du gypse dont la distribution dans le terrain qui leur sert de matrice répète fidèlement tous les accidens de la sienne. A peu de distance de là, à Djellâlpour, dans le prolongement des mêmes couches, on voit celles-ci dérangées, disloquées, comme à Pindadenkhan, et leurs matériaux réagglutinés seulement par du gypse; enfin, en passant de cette chaîne de collines salifères dans l'Himmalâya dont elles sont si voisines, on retrouve la même direction générale des principaux accidens du terrain, une direction analogue dans la stratification de ses couches, et enfin, dans celles-ci, des dérangemens locaux plus ou moins étendus, marqués

Digitized by Google

toujours par l'apparition d'amas calcaires, dolomitiqués ou quartzeux, lesquels, par toutes les circonstances de leur gisement, rappellent d'une manière frappante celui du gypse et du sel à Pindadenkhan et du gypse semblable, mais non salifère, de Djéllâlpour.

Quant à la détermination géognostique des terrains stratifiés qui constituent la chaîne des collines salifères de Pendadenkhan, elle offre des difficultés qui ne pourront être levées que par la comparaison des fossiles très-rares dispersés et comme fondus dans quelques-unes de leurs couches. M. Jacquemont cependant pense y arriver d'une manière plus complète encore, en établissant un rapprochement entre ces terrains et d'autres qui lui semblent analogues dans l'Himmalâya d'outre-Sutledge, et qui sont moins pauvres en restes organiques.

— M. Navier fait, en son nom et celui de MM. Arago et Poisson, un rapport sur les expériences de M. *Morin* relatives au frottement. L'Académie, conformément aux conclusions de ses commissaires, ordonne l'insertion du Mémoire dans le *Recueil des savans étrangers*.

— M. Becquerel, en présentant un morceau de bois trouvé dans une fosse d'aisances et qui offre à sa surface de très-beaux *cristaux de phosphate ammoniaco-magnésien*, annonce qu'il est parvenu à former dans l'urine, au moyen de ses appareils électriques à petite tension, des cristaux, non-seulement de ce phosphate, mais encore de tous les autres sels insolubles qui se présentent dans les calculs vésicaux.

— Sur la demande du même membre, l'Académie décide qu'il sera adressé au ministre de la marine une lettre à l'effet d'obtenir que les bâtimens de l'état qui toucheront à Cayenne en rapportent des gymnotes vivans.

— M. Serullas fait un rapport très-favorable sur le Mémoire de M. *Pelouze*, concernant la transformation de l'acide hydrocyanique et des cyanures en ammoniaque et en acide formique.

— Le même académicien lit une note sur un nouveau moyen d'obtenir l'acide iodique. En chauffant dans une capsule de l'iode avec de l'acide nitrique surchargé de deutoxide d'azote jusqu'à ce qu'il ne se dégage plus de vapeurs rutilantes, on obtient de l'acide iodique en petits cristaux très-brillans.

— M. Thénard indique un nouveau moyen de purger les maisons de souris et de rats au moyen d'hydrogène sulfuré qu'on fait dégager

Digitized by Google

dans les trous où ces animaux se retirent. L'appareil est simple et consiste en une cornue de verre tubulée dont on lute exactement l'orifice à l'entrée du trou principal, après avoir eu bien soin de boucher tous les autres; on introduit ensuite dans la cornue du sulfure noir de fer, puis on y verse avec précaution une certaine quantité d'acide sulfurique. Le dégagement du gaz ne tarde pas à s'opérer, et son effet, dans tous les recoins où il pénètre, est immanquable. ROULIN.

COURS DE PHILOSOPHIE DE M JOUFFROY (1).

Pour dégager de toute confusion nos déductions sur la destination de l'homme, nous avons dû commencer par distinguer sévèrement ce qui est lui de ce qui n'est pas lui, sa nature vraie, permanente, absolue, des élémens qui sont le produit des seules conditions de la vie actuelle; maintenant cette distinction doit être complétée par une distinction nouvelle.

Une certaine nature donnée implique nécessairement une certaine destination correspondante. Elles viennent l'une et l'autre de la Providence. C'est un partage fatal pour chaque individu. Mais telles peuvent être les circonstances et les conditions où il se trouve que sa manière d'être et son développement soient changés et restreints au point qu'il ne puisse atteindre au but général de son existence qu'au moyen d'une foule de buts secondaires et comme subsidiaires, appropriés aux nécessités spéciales de cette situation. Alors sa destinée se présente sous deux aspects : d'une part en tant que primitive, éternelle et immuable; d'autre part en tant que conditionnelle et passagère. C'est ainsi que l'oiseau a pour destinée de voler dans l'espace, tant que l'air de l'atmosphère peut le porter. Si vous le renfermez dans une cage, il ne volera plus, et néanmoins sa destinée virtuelle n'aura pas changé. Nous pouvons concevoir analogiquement les modifications apportées à la nature de l'homme par les rapports forcés qui le lient à une organisation animale, à une société d'êtres qui lui ressemblent, au monde extérieur. Cette distinction est nécessaire pour permettre d'expliquer bien des faits et d'essayer bien

(1) Nous avons donné l'analyse des premières livraisons de M. Jouffroy, dans notre livraison de *décembre* 1831, p. 785, et en *janvier* 1832, p. 200.

Digitized by Google

des conclusions. Toutes les religions qui ont existé au monde y ont recouru. Elles ont regardé l'homme ou comme un être déchu, ou comme un être soumis à une épreuve, c'est-à-dire placé dans une condition inférieure, soit en punition d'un démérite passé, soit pour mériter par ses efforts de s'élever à une condition supérieure: dogmes qui tous deux également supposent une contradiction entre sa destinée présente et sa véritable destinée.

La vie de l'homme présente trois grandes tendances qui composent le fond et le spectacle de son développement; l'une qui le pousse incessamment à connaître et à apprendre, la curiosité; une autre qui lui fait désirer d'étendre sa puissance sur les êtres qui l'entourent et de dominer tous les obstacles, l'ambition; une dernière qui le pousse à s'unir avec tout ce qui a vie autour de lui, la sympathie.

Ces trois tendances, qui ne sont autre chose que l'expression et l'invincible développement de trois facultés essentielles, l'intelligence, l'activité, l'amour, nous montrent, chacune dans leur sphère, cette opposition radicale d'une destinée nécessaire et d'un empêchement qui l'arrête.

L'intelligence brûle de découvrir la vérité et d'obtenir la science de toutes choses. Mais sa science est toujours bornée et toujours imparfaite. Il y a extrêmement peu de choses qu'elle sache bien, beaucoup qu'elle sait mal, un nombre immense dont elle ne sait absolument rien. L'étendue des ténèbres qui l'environnent dépasse infiniment celle des lueurs partielles qu'elle a obtenues. Cependant, comme il n'est pas dans sa nature d'ignorer, elle marche incessamment de recherches achevées à des recherches nouvelles, de découvertes en découvertes; et, rencontrant toujours des vérités qu'elle ignore, aspirant toujours à connaître, s'épuise en explorations incomplètes et en efforts dont l'impuissance la dévore, sans combler le désir immortel de cette curiosité indestructible.

L'activité tend à embrasser tout le monde sous sa domination. Qui n'a en effet éprouvé du plaisir, soit dans son enfance, soit même dans un âge plus avancé, à songer aux prodiges qu'accomplissaient certains êtres privilégiés des diverses mythologies, et n'a envié la puissance merveilleuse des fées et des magiciens? Mais des entraves s'opposent toujours à notre ambition; et comme il n'est pas dans notre constitution de ne pas pouvoir, quelle que soit la somme de la puissance que nous

Digitized by Google

avons acquise, toujours demeurent et le désir, et la contradiction, et le tourment.

Le besoin d'aimer, le plus intime et le plus profond de tous les mouvemens de la nature humaine, nous fait aller vers tous les êtres, et rêver une union universelle. Mais dans tous nos rapports, soit avec la nature, soit avec les hommes, notre sympathie est comprimée par des limites et flétrie par des imperfections. Tous les désirs n'aboutissent qu'à des illusions, les plaisirs d'un moment à des dégoûts et à des mécomptes.

C'est ainsi que tout ce qui arrête la nature humaine la blesse. L'estimation absolue de sa destinée est le développement complet de ses facultés. Son vœu, c'est l'infini.

Il semble que notre douleur devienne plus vive à mesure que nous apprenons à définir plus nettement notre impuissance. Lorsque les Grecs se représentaient la terre comme un gâteau placé sur un océan, ils pouvaient se croire au sein d'un infini; et rêver à leur activité un champ sans bornes. Depuis que les navigateurs ont fait la circonscription de notre globe, nous nous sentons bien plus resserrés dans notre prison.

Mais quelle que soit l'étendue immense qu'il nous fut donné de parcourir, puissions-nous voguer à travers les espaces jusqu'aux mondes les plus éloignés que la nuit nous y révèle; comme il faudra que nous nous arrêtions à un terme, nous ne serons pas satisfaits. Telle est la condition humaine. Ainsi l'a comprise l'antiquité quand elle a trouvé cet axiome : *Omnis natura ingemiscit.*

Les conditions de la vie actuelle imposent donc une profonde restriction au développement de notre nature. Telle est la première différence entre notre destination absolue et notre destination réelle.

Il en est une autre qui porte sur le mode de développement des facultés. Ainsi considérant d'abord l'intelligence, nous observons qu'elle passe alternativement par deux états bien distincts. Tantôt, sans se prononcer d'aucune manière, indifférente, passive, elle laisse les choses venir à elle et les comprend, si elles se laissent comprendre sans réflexion. Tel est l'état où nous la voyons lorsque, fatiguée d'efforts accomplis pour connaître, elle laisse flotter et voyager en elle les images imparfaites des objets qu'elle a étudiés.

D'autres fois elle va aux choses, fixe sur elles son regard, fait at-

Digitized by Google

tention pour en saisir les caractères, et se concentre sur un point particulier. Ce fait s'accomplit d'abord spontanément et d'instinct, mais sans intensité ni condensation, pour peu qu'un objet quelconque ait éveillé son intérêt. Mais s'il y a une obscurité qui persiste ou s'accroisse, elle redouble d'efforts. De spontanée, la concentration devient volontaire, se raisonne et s'affermit, acquiert un caractère plus profond de persévérance et d'adresse, calcule le mouvement primitif, fait servir l'intelligence à la guider, et cesse d'agir en instrument aveugle.

Mais cet état de concentration est pénible. L'effort n'est pas l'allure naturelle de l'intelligence. C'est une des circonstances de sa condition actuelle, un fait purement humain. Son état primitif est la passivité, l'indétermination.

En effet, une intelligence dégagée de toutes conditions et de toutes difficultés ne pourrait avoir d'autre allure que de se livrer à elle-même et de recevoir l'idée des objets qui viendraient tous se peindre et se représenter en elle avec une égale pureté; aucune obscurité ne l'arrêtant, elle n'aurait pas de raison pour changer et fixer péniblement, comme elle fait, son mode d'exercice.

Il faut remonter à cette idée pour avoir le seul et vrai sens du système des monades de Leibnitz. C'est par l'effet d'un sentiment analogue que tout homme, partant des données de l'intelligence humaine pour concevoir l'intelligence divine, conclut de l'absence de toutes limites qu'elle doit comprendre toutes choses sans efforts et sans se replier sur elle-même.

Tout ceci s'applique aussi exactement à la faculté active qu'à la faculté intellectuelle. Si aucune résistance ne limitait son action, elle ne se ramasserait pas pour se diriger vers un organe en particulier; elle s'épanouirait de tous côtés, et comme circulairement, par un rayonnement de puissance qui ne souffrirait pas de relâche.

Il suit de ces démonstrations que le fait de volonté et de liberté n'est pas essentiel et primitif dans notre nature, comme l'activité ou la pensée, et par conséquent n'occupe de place dans notre destinée même présente que comme moyen, non comme but, comme mode de développement, non comme faculté. Il peut disparaître sans que notre nature cesse d'exister dans toute son intégrité constitutive.

De ce que l'homme, par ses facultés essentielles, tend à un développe-

Digitized by Google

ment infini, ne concluez pas cependant que virtuellement il soit fait pour être l'égal de Dieu. En effet, Dieu exerce son action sur le monde sans qu'il soit possible que la moindre résistance puisse s'élever de la part d'aucune force, ou même à la fois de toutes les forces qui ne sont que les ébranchemens de la sienne. Il ne saurait y avoir une telle contradiction entre le même et le même. Quant à l'homme, il n'est d'abord en lui-même ni parfait ni éternel. Ensuite, dans ses rapports, il rencontre toutes les forces égales ou inférieures à lui, qui soutiennent une lutte, entretiennent un choc et produisent en lui une limitation perpétuelle. La confusion d'idées dont il s'agit n'a donc aucun fondement.

Quelques conclusions découlent de tout ce que nous avons dit. Si les limites sont le caractère le plus général de notre condition présente, plus nous aurons développé notre liberté, qui est notre force vis-à-vis des obstacles, plus nous serons aptes à l'accomplissement de notre destinée en ce monde. L'empire qu'un individu a acquis sur lui-même peut être pris comme mesure du développement de ses facultés. C'est bien avec raison qu'on a défini le génie une longue patience. Mais si le développement concentré est le plus conforme à notre condition présente, il est aussi le plus antipathique à notre nature primitive. Nos facultés ne peuvent le soutenir long-tems sans éprouver bientôt l'irrésistible besoin de se disperser à leur gré. Aussi les hommes les plus libres sont-ils, sous le rapport de leurs penchans fondamentaux, les plus malheureux; mais en même tems comme le vœu de notre nature est toujours son plus grand développement possible, sous ce second rapport la liberté produit de nombreuses jouissances: ce qui forme un mélange de souffrances et de contentement attachés simultanément à chacun des deux modes de développement, lequel constitue le bonheur sévère de la vertu. Néanmoins l'homme qui se dévoue avec courage à mettre en exercice perpétuel ses facultés parvient à les assouplir et à les dominer tellement qu'elles lui obéissent sans résistance ni douleur. Mais les prédispositions organiques natives pour la concentration libre varient entre les divers individus. La Providence doit être comptée pour beaucoup dans les différences.

Les diverses facultés ne sont pas également assujéties à la domination de la volonté. La faculté locomotrice est celle de toutes qui se soumet avec le plus de docilité et de souplesse à cette sorte de discipline. Aussi

Digitized by Google

voit-on des hommes accomplir avec leurs membres de vrais prodiges d'adresse. Vient ensuite l'intelligence. On sait avec quelle promptitude et quelle netteté le penseur en un moment d'attention éclaire l'obscurité d'une question embarrassante pour les hommes ordinaires. Quant à la sensibilité, cette faculté, à laquelle se rattachent nos sensations et nos penchans, elle est presque complétement soumise à la fatalité extérieure. Nous ne pouvons la modifier qu'indirectement, en prenant soin de la dégager des circonstances qui lui sont des causes de distraction et en font un guide si mauvais dans la vie. Mais la volonté a directement pour effet de la rendre plus délicate dans les fonctions qu'il est besoin d'exercer. La sagacité de l'ouïe du sauvage ou la finesse de celle du musicien, l'étendue de la vue du montagnard, en sont des preuves. Dans tous les cas, et quelle que soit la faculté que nous voulions contraindre à notre ordre et diriger, nous parviendrons toujours à lui donner une puissance nouvelle. Mais son exercice doit être continuel, ou sinon elle se perd vite et se recouvre difficilement. — L'âge apporte à la faculté de concentration de notables modifications, et depuis l'enfance où elle n'est pas encore clairement déterminée, jusqu'à l'âge mûr où elle atteint son summum, et à la vieillesse où elle décroît rapidement, il se présente un nombre infini de degrés et de variétés.

Ce sont les entraves et les difficultés indestructiblement attachées à notre situation, qui nous donnent le sentiment et la connaissance des puissances que nous portons en nous, de la valeur personnelle qu'il nous est donné de déployer, et qui enfantent toute notre vertu d'activité et toute notre dignité morale. Tel est le caractère essentiel et profond de la condition humaine, qui peut se formuler dans ses rapports par le mot obstacles, et se définir dans sa manière d'être par celui de lutte. Mais au fait de liberté résultant uniquement des conditions actuelles, se joint un autre fait dérivé de la même source, à savoir la sensibilité ou cette aptitude à recevoir toutes les modifications diverses qui se résument sous les deux noms de plaisir et de douleur.

Si nos appétits étaient continuellement satisfaits sans éprouver aucune contrariété, ils demeureraient pour nous inconnus, dépourvus de manifestation, non perçus et non sentis. Mais comme il arrive que nos facultés rencontrent un obstacle à leur développement, le mal qui résulte de cette limitation fatale produit en nous son retentissement, et nous souf-

Digitized by Google

frons. Si ensuite notre développement s'accomplit avec facilité malgré les obstacles, nous en éprouvons, par un effet de contraste, le sentiment, et nous jouissons. Ainsi naissent, comme un produit accidentel de la position accidentelle de l'homme en ce monde, les sensations, faits mobiles et variables au gré de toutes les circonstances tour à tour favorables ou nuisibles, sorte de petites passions et de petits penchans qui sont comme les expressions détaillées pour chaque lieu et chaque moment de l'état du développement de nos facultés essentielles, qui constitue le seul bien en soi et permanent de notre nature. Les objets n'étant bons ou mauvais que dans leurs rapports avec cette fin, le bien et le mal, répondant aux obstacles et aux secours qui nous sont offerts, existeraient toujours indépendamment de la sensation. La sensation n'est que l'avertissement qui nous est donné, par la sensibilité, du bien ou du mal qui est produit en nous. Elle n'est que le signe de l'un et de l'autre.

La doctrine de l'épicuréisme n'a pas discerné notre vraie fin sous la complexité des fins particulières qui la manifestent. Elle a confondu le plaisir avec le bien, et considéré la sensation, non dans sa relation avec un but supérieur, mais comme but unique de l'homme : d'où est suivi un renversement de l'ordre des faits, qui explique l'anathème lancé contre la sensation par les stoïciens, qui sacrifiaient complétement le fait passager au fait qui persiste. Si cependant la sensation est toujours le signe d'un bien accompli, il est aisé de concevoir qu'en cherchant avec sa raison et sa prévoyance à se procurer dans un espace de tems donné la plus grande somme des sensations les plus vives, on ait, par la réunion des biens partiels et divers que celles-ci représentent, acquis la plus grande somme de vrai bien possible, et qu'un calcul bien entendu de plaisirs ait enfanté une conduite très-vertueuse. Mais, indépendamment de l'erreur et par suite de l'immoralité qu'il y a à prendre le plaisir pour le but unique de la vie, il est presque inévitable que la raison, dont les appréciations éclairées ont seules puissance de diriger vers la vraie pratique, perdant son influence en présence des sensations, cesse de calculer les voies du plaisir même, de discerner la source des plus vifs bonheurs, et laisse sacrifier au plus léger attrait immédiat des jouissances profondes, mais plus incertaines, promises à un avenir lointain, et gaspiller en une heure la destinée tout entière de la vie. Dans cet aveuglement qu'amène la pratique de la doctrine épicurienne réside son vice profond.

Digitized by Google

Les plaisirs opposés qui se rattachent aux deux modes de développement que nous avons décrits, l'un de laisser-aller et de paresse conforme à la destination naturelle de nos facultés, l'autre de concentration et de liberté pénibles en accord avec leur destination présente, établissent en nous une lutte perpétuelle. C'est elle qui constitue l'existence de ces deux hommes dont parlait Louis XIV, et que chacun se souvient bien d'avoir rencontré en lui-même. Des deux parts, chacun des penchans a sa nécessité et se justifie par quelque motif aux yeux de la raison. Mais lorsque la raison considère les circonstances et la fin de la vie humaine, elle appuie de son secours l'action libre; elle montre l'austérité de notre condition, elle apprend que ce n'est pas une phase de plaisirs sans mélange et de mol abandon; elle donne pour la pratique d'utiles enseignemens, en faisant voir par exemple comment l'éducation des enfans ne doit pas se fonder uniquement sur la complaisance et l'aplanissement de toutes les difficultés, si l'on veut qu'ils n'ignorent pas la vie, et que plus tard ils sachent, par une résignation forte, se dégager honorablement des épreuves qu'elle doit leur faire subir. La liberté est ce qui distingue la personne de la chose. L'empire sur soi-même est ce qui constitue un droit à être respecté. Le droit d'une personne est en proportion de la part qu'elle a dans l'accomplissement de sa fin. Il diminue en proportion de la supériorité qu'a sur elle une autre personne sous cet aspect. Ainsi, jusqu'à un certain degré, malgré l'égalité qui est dans le droit, se légitiment dans le fait le prestige et l'empire qu'exercent sur les ames molles les ames énergiques.

Les métaphysiciens se sont maintes fois évertués pour concilier dans l'homme la fatalité avec la liberté, et ils n'ont jamais admis l'une que pour la faire servir à détruire l'autre. Tout ce qui précède fait aisément évanouir l'apparence de la contradiction. Il en ressort clairement que tout ce qui est primitif dans sa nature est indestructible dans sa condition présente; ses tendances essentielles et les obstacles qu'elles rencontrent ne dépendent pas de lui, et datent du moment de sa naissance; mais la direction de son développement selon les lois qui y président nécessairement, voilà ce qui appartient à la liberté. Ainsi s'expliquent l'harmonie de ces deux faits et l'identité de leur but définitif.

L. L. Gadebled.

Digitized by Google

DES CAISSES D'ÉPARGNE.

Établissement d'une Caisse d'Épargne et de prévoyance à Angers (Maine-et-Loire).

L'établissement d'une caisse d'épargne est presque un événement dans les circonstances actuelles; les dissentions politiques, les querelles des partis, la division qui s'établit de plus en plus entre les diverses classes de la société, la détresse commerciale, la misère et le fléau qui pèsent sur notre malheureuse patrie, sont des obstacles à la fondation et surtout à la prospérité de ces sociétés philantropiques; c'est donc avec empressement que nous signalons à l'attention des hommes qui s'occupent activement de l'amélioration de l'état social, la tentative qui vient d'être faite à Angers par les membres de la *Société industrielle* de cette ville.

Nous avons sous les yeux le projet de réglement de la future caisse d'épargne, nous ne nous astreindrons point à en donner l'analyse; les dispositions en sont presque littéralement empruntées au réglement de la caisse d'épargne de Paris; le sujet ne comportait point du reste des développemens nouveaux, car dans les termes circonscrits de ces établissemens tout a été dit; la chose importante n'est donc point dans les considérations générales, mais bien dans l'application de ces principes dont la convenance n'est révoquée en doute par personne.

Nous avons lu cependant avec un grand intérêt un rapport fait à la Société industrielle d'Angers, par M. M.-G. Bordillon, sur un Mémoire de M. Guillory aîné. Nous y voyons que trois moyens d'améliorer le sort de la classe ouvrière sont signalés par cet honorable chef d'un des établissemens industriels du département de Maine-et-Loire; à savoir: l'instruction, l'association des ouvriers, la prévoyance par l'épargne.

Les considérations dont cet ensemble de mesures est accompagné nous ont paru être une juste appréciation des besoins et des tendances du siècle; c'est au gouvernement qu'il appartient d'en favoriser, d'en hâter, d'en généraliser l'application.

Les caisses d'épargne ne sont qu'une des branches de ces améliorations. Isolées, elles ne produiront que des résultats insignifians; combinées

Digitized by Google

avec un ensemble de mesures, elles peuvent être un puissant élément de prospérité, de tranquillité publique; elles peuvent consolider l'union qui doit finir par régner entre les classes supérieures et les classes inférieures.

L'épargne, la prévoyance que l'on conseille au peuple, présupposent des conditions morales et physiques dans lesquelles les masses ne se trouvent point encore; celui-là est d'autant plus prévoyant qui est plus instruit, qui a des mœurs plus douces, qui a reçu une éducation capable de régler ses passions; celui-là est d'autant plus économe qui peut, par son travail, satisfaire à ses besoins impérieux, à ceux de sa famille; qui peut par un régime sain éviter les maladies, partant l'interruption de ses travaux journaliers. Or ces conditions sont encore mal remplies; car les travailleurs en France ne se trouvent point en général dans des circonstances aussi favorables; la législation doit donc successivement aviser aux moyens de favoriser ces améliorations. Des associations isolées ne pourront jamais produire que des palliatifs incomplets; les vices de l'état social ne se corrigent point seulement par les détails, il faut encore, et avant tout, qu'une vue d'ensemble préside à ces transformations.

La première caisse d'épargne a été fondée à Paris en novembre 1818; les comptes de cet établissement connus jusqu'à ce jour du public ne vont que jusqu'au 31 décembre 1830. Dans cette période de douze années, les versemens effectués se sont élevés à . . . . 48,400,274 fr. 45 c.
Les remboursemens à 15,011,345 60

L'épargne s'est donc élevée à 33,388,928 85

Les événemens politiques ont eu une grande influence sur les résultats des opérations de cette société; on comptait en 1829 onze mille deux cents nouveaux déposans, et en 1830, sept mille huit cent soixante-sept seulement. Dans ces deux années, ces déposans se répartissent à peu près dans la même proportion entre les diverses classes de la société.

Digitized by Google

En voici la classification pour 1830 :

3395	ouvriers;	ce nombre est dans le rapport de	16	sur 40 de la totalité.
2136	domestiques.	« «	11	« *id.*
557	enfans mineurs.	« «	3	« *id.*
407	employés.	« «	2	« *id.*
303	marchands.	« «	2	« *id.*
182	artistes.	« «	1	« *id.*
373	sans désignation.	« «	2	« *id.*
344	rentiers.	« «	2	« *id.*
190	militaires.	« «	1	« *id.*
7767				

Ces résultats ne peuvent donner lieu à des observations morales que relativement aux deux premières classes : les ouvriers et les domestiques. La position des premiers est en général plus précaire que celle des *travailleurs à l'état de domesticité ;* ceux-ci ont leur logement, leur nourriture et leurs premiers besoins assurés; leur salaire n'est destiné qu'en partie à leur vêtement et à leurs jouissances. Cependant telle est l'heureuse influence du *travail libre*, qu'il donne à l'homme qui l'accomplit une plus grande force de moralisation, une prévision plus grande de l'avenir. Déshérité de toute prévoyance sociale, l'ouvrier est seul l'arbitre de sa propre destinée; l'imprévoyance de la société à son égard est pour lui un stimulant, ainsi qu'en témoignent les registres de la caisse d'épargne : près de la moitié des ouvriers de Paris s'y sont fait inscrire dans l'année 1830, malgré la suspension d'un grand nombre de travaux. Ce résultat est consolant et doit porter à mieux espérer qu'on ne le fait généralement de la moralité des classes laborieuses.

Il nous a été communiqué officieusement les résultats généraux du rapport qui va être soumis à la prochaine assemblée annuelle des administrateurs de la caisse d'épargne de Paris, sur les opérations de l'année 1831 ; comme il s'agit de l'intérêt public, nous ne craignons point de commettre une indiscrétion en les résumant ici :

Digitized by Google

Depuis la fondation des diverses caisses d'épargne en France, jusqu'au 31 décembre 1831, il a été versé :

A la caisse d'épargne de Paris.	50,803,839 fr.	45 c.
Dans celles des départemens	19,438,244	95
Ensemble des versemens.	70,242,084	40

Les remboursemens *en espèces* effectués dans la même période s'élèvent :

A Paris, à	18,329,714 fr.	21 c.
Dans les départemens, à	6,827,087	30
Ensemble des remboursemens.	25,156,801	51

Les sommes qui ont été converties en rentes, ou qui restent encore au crédit des déposans s'élèvent à 45,085,282 fr. 89 c.

Depuis la fondation de la caisse d'épargne de Paris jusqu'au 31 décembre 1831, il y a eu 128,000 comptes ouverts.

Il restait, au 31 décembre 1831, 21,456 comptes, portant ensemble au profit des déposans la somme de . . . 4,733,369 fr. 07 c.

Les soldes de toutes les caisses d'épargne des départemens s'élevaient à la même époque à	1,574,182	56
Ensemble des soldes au 31 décembre 1831. .	6,307,551	63

Les versemens ne se sont effectués jusqu'à ce jour à Paris que dans un seul local (à la Banque de France)(1); il va être incessamment établi une succursale dans chacun des douze arrondissemens. Comme il est utile que ces établissemens soient connus de tous, nous pensons qu'ils devraient être situés dans chacune des mairies; c'est un lieu public dont l'adresse est facilement retenue, et qui, par cela même, peut éviter des efforts de mémoire.

L'exemple de Paris a malheureusement trouvé peu d'imitateurs dans les départemens; c'est là un reproche que la presse parisienne et la

(1) Il vient d'être établi une succursale dans le quartier de la place Royale.

Digitized by Google

presse départementale devraient adresser aux classes supérieures: fonder des établissemens de prévoyance est un devoir, et une dette envers les classes inférieures dont elles ne doivent point trop différer de s'acquitter.

Nous devons à M. Charles Vernes, banquier, l'un des directeurs de la caisse d'épargne de Paris, un relevé des caisses d'épargne des départemens. Cet état va jusqu'au 31 décembre 1828 : nous le reproduirons textuellement.

ÉTAT.

NOMS DES VILLES.	DATE DE l'ordonnance de création.	VERSEMENS en 1828.	REMBOURSEMENS en 1828.
Bordeaux	29 mars 1819	1,092,000 f.	88,000 fr.
Metz	17 nov. 1819	155,000	137,000
Rouen	30 mars 1820	138,000	19,000
Marseille	21 janv. 1821	300,000	128,000
Aix (succursale)	Idem.	25,000	10.000
Nantes	23 janv. 1821	176,000	34,000
Troyes	21 août 1821	80,000	50,000
Brest	27 août 1821	39,000	20,000
Havre	16 janv. 1822	209,000	14,000
Lyon	11 sept. 1822	251,000	51,000
Reims	23 avril 1823	16,000	18,000
Nimes	6 mars 1828	»	»
		2,481,000	569,000
Solde versé au 31 déc. 1828		1,912,000	

Depuis cette époque il a été fondé une caisse à Rennes; lorsque celle

Digitized by Google

d'Angers sera définitivement établie, il y aura en France *quatorze caisses d'épargne*.

Ces résultats sont tristes à signaler, et le moment est arrivé de pousser à une plus grande extension de ces établissemens philantropiques.

Si l'on veut consulter l'Angleterre, qui nous a devancés dans cette carrière, nous voyons que la première fondation des *banques d'épargne*, comme on les appelle, remonte à 1798 et 1799 (1); jusqu'en 1810 il n'y a point eu de plan destiné à en généraliser l'usage; l'opinion n'avait point encore été frappée par l'utilité de ces institutions; mais un pamphlet publié dans cette année, qui avait pour objet d'aviser aux moyens d'abolir *la taxe des pauvres*, éveilla l'attention des classes riches; dès 1817 il y avait :

En Angleterre	70	banques d'épargne.
En Écosse	4	id.
En Irlande	4	id.
Ensemble	78	banques d'épargne.

Quoi qu'il en soit, l'expérience a prouvé que ces banques n'ont été d'aucune influence sur *la taxe des pauvres*, qui, au contraire, depuis cette époque, n'a cessé de s'accroître. On commence à s'apercevoir aujourd'hui que *la taxe des pauvres* tient à des combinaisons politiques, dont les associations particulières ne peuvent point extirper les funestes effets; un pareil résultat est une vérification de la proposition que nous avons posée en commençant : que c'est surtout par une vue d'ensemble qu'on peut remédier aux vices de l'état social, et améliorer la condition des classes laborieuses.

Les banques d'épargne d'Angleterre ont été depuis 1817 l'objet d'une constante sollicitude de la part des pouvoirs constitués. Diverses législatures se sont occupées de favoriser ces associations; des actes publics ont été rendus à cet effet, les 11 juillet 1817, 30 mai 1818, 24 juillet 1820, 17 juin 1824, 28 juillet 1828. La succession de ces lois témoigne de l'importance qu'on attache au-delà du détroit aux caisses d'épargne.

L'attention du gouvernement et des législateurs anglais a produit

(1) Voir *History of savings Banks*. Londres, 1830.

Digitized by Google

d'heureux fruits, car le nombre des banques d'épargne, qui n'était en 1817 que de 78, s'était élevé, au 29 novembre 1829, à 487 pour l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande. La totalité des versemens (intérêts compris), depuis le 6 août 1817 jusqu'au 20 novembre 1829, s'élève à 19,626,513 liv. st., soit 494,588,127 francs. A la même époque (20 novembre 1829) il y avait 409,945 comptes ouverts dans 468 banques d'épargne (les rapports de 19 de ces banques n'avaient point encore été produits); ces comptes formaient ensemble un capital de 14,434,921 liv. st. (363,758,009 fr.). La population des trois royaumes s'élève à 22 millions d'habitans. En France, sur une population de 32 millions d'ames, les versemens effectués dans la même période (jusqu'en 1830) ne se sont élevés qu'à environ 60 millions de francs.

Nous avons besoin de rappeler ici ce que nous avons dit ailleurs, car il est des choses qu'on ne doit pas craindre de répéter jusqu'à satiété : la loterie est abolie en Angleterre, et elle continue à figurer en France dans les *revenus de l'état*. Aussi tandis que, dans le court espace de douze années, les caisses d'épargne réunissaient en Angleterre un capital de près de 500 millions, par la loterie on prélevait en France sur la crédulité et l'ignorance du peuple 664 millions!.... (1) Lorsque chaque bureau de loterie sera converti en une succursale de la caisse d'épargne, le travailleur français sera certainement un peu plus moral et un peu moins malheureux.

La caisse d'épargne de Genève avait, au 31 décembre 1831, un actif de 4,260,000 fl. (1,940,000 fr.) au compte de 5583 déposans; la population de la ville est de 23 mille ames (2), le quart des habitans était donc inscrit à la caisse d'épargne.

A quelques lieues de distance, sur les bords du même fleuve, se trouve une ville importante par sa population, célèbre par son industrie : Lyon avec ses 150 mille habitans, ses 100 mille ouvriers, ses riches manufactures de soie; avec sa belle position commerciale au confluent de la Saône et du Rhône, Lyon a aussi une caisse d'épargne; depuis 1823, jusqu'au 31 décembre 1830, elle n'a reçu que 1,872,822 fr. Il lui res-

(1) Depuis 1797 jusqu'en 1828, inclusivement, la loterie a perçu 1,771,896,217 f.

(2) Le canton en renferme 44,000.

Digitized by Google

tait, à cette dernière époque, un capital de 439,857 francs au compte de 813 déposans, sur lesquels il y avait seulement :

201 ouvriers fabricans, hommes et femmes,
111 ouvriers en vêtemens, id.
11 ouvriers en bâtimens,
95 ouvriers de diverses professions.

418 ensemble.

Maintenant qu'on se creuse l'esprit pour trouver quelques influences de l'esprit de parti dans les événemens qui, en 1831, ont ensanglanté Lyon; lorsque sur 100,000 ouvriers, il ne s'en trouve que 418 inscrits sur les registres de la caisse d'épargne, un pareil fait révèle assez éloquemment, dans ces classes laborieuses, une grande misère et une grande ignorance; c'est pour les législateurs un indice certain qu'un mal profond existe dans la société, et qu'une société ainsi constituée sera sans cesse agitée, si on ne se hâte d'y porter remède.

Quand on touche à de pareils sujets, les réflexions viennent se précipiter sous la plume; on voudrait être court, et on ne le peut. Nous ne voulions parler que de la caisse d'épargne de Maine-et-Loire, et nous voici arrivés aux prolétaires lyonnais qui avaient inscrit sur leur bannière cette terrible devise :

Vivre en travaillant;
Ou mourir en combattant.

Mais c'est qu'il faut bien y songer, tout est lié dans l'ordre social; un léger dérangement du mouvement industriel met des concitoyens en présence, fait couler le sang à grands flots, renverse tous les liens sociaux, détruit tous les pouvoirs....

La *Société industrielle* d'Angers a bien apprécié les maux du présent; par ses efforts, elle pourra arriver à produire un grand soulagement : que son exemple trouve donc des imitateurs.

Dans un article déjà publié dans ce recueil (1), nous avons proposé le rétablissement des rentes viagères, dans cette pensée que l'état pourrait, avec fruit pour les intérêts publics et privés, remplir l'office des

(1) Cahier d'octobre, p. 66.

Digitized by Google

Compagnies d'assurances sur la vie, en se prêtant à toutes les combinaisons qui s'y rattachent.

Ces établissemens financiers, qui réunissent le double avantage des caisses d'épargne et des associations d'ouvriers, étendent leurs bienfaits aux classes supérieures, qui ont aussi besoin d'épargne, de prévoyance, d'association. Dans les mains du gouvernement, leur importance et leur utilité devraient s'accroître. Ceux qui s'intéressent à ces questions pourront lire notre travail où cette pensée n'est qu'esquissée; nous nous proposons de lui donner incessamment de plus amples développemens.

Mais, en attendant que le gouvernement et les législateurs soient bien pénétrés de l'utilité des réformes que le plus simple bon sens indique, qu'on encourage le travail, qu'on s'applique infatigablement à favoriser les associations de prévoyance, qu'on fonde des caisses d'épargne!

ÉMILE PEREIRE.

STATISTIQUE BIBLIOGRAPHIQUE DE LA FRANCE EN 1831.

On connaît l'utile recueil que dirige M. BEUCHOT. Ce laborieux bibliographe le complète, chaque année, par des tables qui offrent, dans leurs rapides sommaires, une sorte de résumé des travaux intellectuels de la France pendant l'époque écoulée. *Les Tables du Journal de la librairie pour l'année* 1831 (20e année de leur publication), qui viennent de paraître, ont fourni les élémens d'un travail qui ne nous semble pas dépourvu d'intérêt. Ce n'est qu'une ébauche, plus propre à flatter la curiosité qu'à faire sagement apprécier les véritable proportions de la carrière parcourue; mais une statistique de ce genre, toute incomplète qu'elle puisse être encore, réclame notre attention aussi bien que ces documens sur la population, sur le commerce, etc., recherchés avec tant d'avidité depuis quelque tems, et qui n'ont pas plus que celui-ci le mérite d'une entière exactitude. M. Daru avait publié, en 1827, des tableaux sur l'état de la librairie française; il s'était surtout attaché à la montrer comme industrie matérielle, créant une foule d'industries secondaires, pourvoyant à l'entretien d'un nombre considérable d'ouvriers, alimentant un commerce productif et très-étendu. Des recherches semblable aux siennes, détournées vers une autre direction, pourraient atteindre à des résultats d'un ordre plus élevé. Pour nous,

Digitized by Google

nous n'essayerons point de déduire de ces chiffres, dont la valeur réelle ne nous est même pas bien nettement connue, de vastes considérations sur la diffusion des sciences, sur leurs influences relatives, sur leurs rapports avec l'état général de la société; mais on sentira facilement de quelle utilité seraient, pour les appréciations philosophiques de l'historien et du publiciste, de pareilles notions soigneusement recueillies à des époques et dans des contrées différentes : ici, comme dans toutes ses applications variées, la statistique ne remplit entièrement sa mission scientifique que lorsqu'elle présente de nombreux moyens de comparaison. Toutefois nous livrons à nos lecteurs ce tableau isolé, d'où ressortent déjà quelques rapprochemens curieux, en les prémunissant avant tout, par nos observations préliminaires, contre des erreurs possibles. Nous dirons d'abord qu'il y a beaucoup de charlatanisme dans les chiffres à trois ou quatres colonnes : les catéchismes, les offices et les recueils de cantiques, les impressions futiles de vers ou de pamphlets improvisés pour des circonstances fugitives et dont l'intérêt se concentre sur un seul personnage ignoré, les éditions nouvelles de vieux livres que l'usage a consacrés, bien d'autres objets encore, qui ne semblent pas avoir droit à figurer dans ce bilan de nos richesses littéraires, occupent une large place dans les tables de M. Beuchot; et nous n'avons eu ni le tems ni les données nécessaires pour en opérer le triage. En second lieu, la classification des sciences que nous avons adoptée n'est certainement pas toujours très-rationnelle et donne lieu fréquemment à de faux emplois; mais c'est la classification reçue chez les faiseurs de catalogues. M. Beuchot n'a point jugé à propos de violer cette règle du métier, et force a été de nous y conformer, pour cette fois du moins. Enfin, deux classes importantes d'ouvrages se trouvent omises dans notre nomenclature: les almanachs et les journaux. Pour les premiers, au nombre desquels nous comprenons les annuaires statistiques des divers départemens, nous n'avons pu en trouver une liste précise et complète. Quant aux seconds, même défaut de renseignemens; mais avant de jeter les yeux sur notre tableau, on ne négligera pas sans doute de se rappeler que leur nombre s'est accru prodigieusement depuis 1830, que les avantages de leur facile et vive rédaction, de leur immense publicité, ont, en diminuant les chances de réussite pour les ouvrages plus étendus et plus pénibles à composer, rallié dans leurs rangs la plupart des hommes voués à l'étude des sciences morales et politiques.

Digitized by Google

TABLEAU DES PRODUITS DE LA PRESSE EN FRANCE PENDANT 1834.

CLASSIFICATION.	NOMBRE DES OUVRAGES. EN LANGUE française.	EN LANGUES étrangères, anciennes et modernes.	TOTAUX.
I. Théologie. Bible, Liturgie, Catéchistes, Sermonaires, traités divers.	357	46	403
II. Jurisprudence. Droit général et étranger; droit français.	246	2	248
III. Sciences et arts.			
1° Encyclopédie, philosophie, morale	82	2	84
2° Éducation et livres élémentaires.	154	1	155
3° Économie politique, politique, administration, finances	979	11	990
4° Commerce, poids et mesures	42	1	43
5° Histoire naturelle	59	2	61
6° Agriculture, économie domestique	61	»	61
7° Physique, chimie, pharmacie	33	»	33
8° Médecine	211	4	215
9° Mathématiques	48	1	49
10° Astronomie et marine	24	»	24
11° Art, administration et histoire militaires	176	5	181
12° Sciences occultes, gymnastique et jeux	27	»	27
13° Arts de l'écriture, arts et métiers.	59	»	59
14° Beaux-arts	88	2	90
IV. Belles-lettres.			
1° Introduction, grammaire, rhétorique, éloquence	150	17	167
2° Poétique et poésie	543	25	568
3° Théâtre	291	11	302
4° Romans et contes	162	21	183
5° Philologie, critique, mélanges	179	3	182
6° Polygraphes	29	3	32
7° Mythologie et fables	19	1	20
8° Épistolaires	17	2	19
V. Histoire.			
1° Géographie, voyages	53	3	56
2° Histoire ancienne et moderne	464	37	501
3° Antiquité et numismatique	7	1	8
4° Sociétés savantes, particulières, secrètes, etc.	143	3	146
5° Histoire littéraire et bibliographie	12	1	13
6° Biographie	134	9	143
Totaux	4,849	214	5,063

Digitized by Google

On peut rapprocher ce dernier total de celui que donnent les catalogues réunis de Leipzig, pour les deux foires de Pâques et de Saint-Michel 1831, et qui s'élève à 5658. La librairie allemande serait donc plus active que celle de France. Nous ne disons point cela pour déprécier l'une au profit de l'autre; car, sur ces nombres imposans de livres qui semblent annoncer un si vaste déploiement de puissance intellectuelle, il faudrait, dans l'un et l'autre pays, pouvoir faire les parts exactes des publications dont le but est de satisfaire aux routines et aux préjugés populaires, et de celles qui dénotent un progrès dans une branche quelconque des connaissances humaines. Au lieu de s'en tenir aux chiffres, il serait mieux de comparer les ouvrages les plus importans qu'ont produits les deux littératures; pour l'Allemagne, nous renverrons à une note insérée dans cette *Revue* (t. LII, novembre 1831, p. 517); pour la France, nous donnerons, toujours d'après les tables du *Journal de la librairie*, une simple énumération des publications qui ont eu ou qui ont mérité le plus de succès. C'est presque une histoire littéraire de 1831. Nous suivrons la classification adoptée dans le tableau.

Théologie. — Le premier volume de la savante édition de la Bible, par M. Cahen, la dernière partie de l'ouvrage sur la religion de Benjamin Constant, et le Coup-d'œil sur la controverse chrétienne, par l'abbé Gerbet.

Jurisprudence. — Ce sont d'abord la Philosophie du Droit, par M. Lerminier, puis les continuations de quelques belles collections: les Lois maritimes, par M. Pardessus; le Recueil des anciennes lois, par MM. Isambert, Decrusy et Taillandier; la Législation civile, commerciale, etc., de la France, par M. Locré, secrétaire du Conseil d'état sous l'empire; la Jurisprudence générale du royaume, par M. Dalloz. Viennent ensuite, les brochures de circonstance sur les questions agitées par la législature, telles que le divorce et la peine de mort, dont aucune n'a eu assez d'éclat pour saillir de la foule; enfin les publications auxquelles ont donné lieu les procès de tout genre, parmi lesquels les procès politiques ou quasi-politiques des ministres de Charles X, de la succession du prince de Condé, des trappistes de la Meilleraie, des incendiaires de la Normandie, des Républicains et de *la Tribune*, occupent les places les plus marquées.

Philosophie. — La doctrine saint-simonienne figure ici pour 20

Digitized by Google

publications, sans compter *le Globe*. Les autres publications philosophiques sont en très petit nombre, nous citerons les Cours de philosophie de MM. Damiron et Jouffroy, la Philosophie transcendantale de Kant exposée par M. Schon et le Messianisme de M. Wronski.

Économie politique et politique. — Depuis deux années, bon nombre d'écrivains sont devenus des hommes d'affaires, ont abandonné leur cabinet pour le conseil d'état ou la tribune parlementaire, les théories pour la pratique; on les a vus à l'œuvre, et l'expérience des nouvelles capacités administratives a eu pour double résultat la ruine de leurs brillantes réputations et le découragement de ceux qui, s'avançant sur leurs traces, n'ont osé aller plus loin dans une voie dont le terme était marqué par d'aussi lourdes chutes. De là sans doute ce silence de la presse, si bruyante et si animée sous la restauration, en matière de haute politique; le saint-simonisme et le catholicisme, encore exclus de la sphère des applications, élèvent seuls la voix de tems à autre; mais leurs écrits appartiennent et se trouvent classés aux rubriques de la philosophie et de la théologie. Quant à la politique, malgré l'énormité du chiffre, elle a été bien pauvre en ouvrages réellement utiles et durables. La traduction du livre d'Heeren sur la politique et le commerce de l'antiquité, qu'on aurait dû renvoyer plutôt à l'histoire, le Traité de la nature des richesses, par M. Walras, les Leçons de Julius sur les prisons, traduites par M. Lagarmitte, sont les seuls titres remarquables qu'offre le long catalogue de M. Beuchot, abondans surtout en pamphlets dictés par les événemens et les passions du jour.

MM. de Châteaubriand, Lamartine, Cormenin, Thiers, Fiévée, Bachelu, O'Connor, Briqueville, Belmontet, Fonfréde, de Potter, se sont distingués à différens titres dans la lutte ardente et continue qui s'est portée tour-à-tour, de la question fondamentale sur la nature de la révolution de 1830, aux affaires de Belgique et de Pologne, à la constitution de la pairie (sur laquelle on a publié près de cent écrits), aux élections du mois de Juillet, à la liste civile, à l'amortissement, à l'impôt sur le sel et les vins, etc. Outre ces manifestes isolés, les diverses opinions ont trouvé des organes dans diverses sociétés, parmi lesquelles le parti légitimiste compte les plus riches et les plus actives, celle *pour la publication des brochures* et celle qui a pris pour devise cette sentence chevaleresque : *Fais ce que dois, advienne que pourra.* Un fait qu'il ne

Digitized by Google

faut pas négliger, c'est la réimpression de quelques écrits de Saint-Just et de Robespierre, et l'apparition des idées républicaines qui secouent peu à peu le joug des mauvaises préventions sous lesquelles leurs adversaires avaient espéré les étouffer à jamais.

Sciences.—On se ferait une bien fausse idée des progrès réalisés dans cette partie, si l'on se bornait à considérer l'ensemble des travaux devenus publics par le moyen de la presse. Nos savans, livrés à des recherches d'analyse partielle, poussant leurs investigations minutieuses jusqu'aux spécialités les plus rétrécies, recueillant avec une infatigable ardeur d'immenses matériaux isolés, n'ont guère le tems ni la pensée de les rassembler en corps d'ouvrages, d'en résumer les vérités sous quelques formules générales. Chacun constate sa découverte, apporte son Mémoire à l'Académie des sciences, et celle-ci ne s'inquiète point de coordonner le tout ou d'en donner la connaissance au monde, autrement que par la communication de ses procès-verbaux à quelques journalistes, ou par la publication toujours arriérée de ses Mémoires. Aussi, pour l'histoire des sciences, le Journal de la librairie est-il fort incomplet. Il offre cependant, en 1831, outre les suites de plusieurs recueils de botanique ou de zoologie, les derniers volumes du Dictionnaire d'histoire naturelle par MM. Bory de Saint-Vincent, Ad. Brongniart, etc., quelques volumes de l'Histoire des poissons par MM. Cuvier et Valenciennes, le Cours d'entomologie de M. Latreille, les fragmens de géologie et de climatologie asiatiques par M. de Humboldt, la Traduction du traité de chimie de Berzelius, l'Analyse des équations déterminées par M. Fourrier; et, dans le domaine des sciences médicales, outre 76 écrits relatifs au choléra-morbus, le Cours de pathologie de M. Broussais, les leçons de clinique de MM. Dupuytren et Andral, les traités d'anatomie de MM. Hippolyte Cloquet et Bourgery.

Belles-Lettres. — La *philologie* s'est enrichie d'une Grammaire arabe, par M. Sylvestre de Sacy; d'un Vocabulaire français-turc, par M. Bianchi; d'une traduction de la Reconnaissance de Sacountala, drame de Calidasa, par M. de Chézy; du premier cahier d'une magnifique édition du *Thesaurus græcæ linguæ ab Stephano*, entreprise par MM. Hase, Sinner, Fix et Firmin Didot, et de plusieurs réimpressions de vieux livres français, ressuscités par M. Crapelet.

La *poésie* ne s'est guère fait entendre au milieu du tumulte politique.

Digitized by Google

M. Victor Hugo a cependant publié ses Feuilles d'automne; M. Auguste Barbier, ses Iambes; M. Barthélemi, sa Némésis; M. Alfred de Vigny, quelques Élévations; M. Antony Deschamps, trois satires politiques; Béranger, quelques chansons offertes aux Polonais. C'est tout ce que nous pouvons citer.

Le *théâtre* a eu sa Marion Delorme, de M. Victor Hugo; l'Antony, de M. Dumas; la Maréchale d'Ancre, de M. de Vigny: puis Dominique, de M. d'Épagny; Farruc-le-Maure, du malheureux Escousse; la Matinée d'un grand seigneur, de M. Alexandre de Longpré; la Reine d'Espagne, de M. de Latouche; quelques jolies esquisses de MM. Scribe, Duppersan, Fournier et Arnould, Bayard, Mélesville, etc.

Parmi les *romans*, Notre-Dame de Paris, de M. Victor Hugo, occupe le premier rang. Sans prétendre établir une hiérarchie rigoureuse, nous mettrons au second Atar-Gull et Plick-Plock, de M. Eugène Sue; le Rouge et le Noir, de M. de Stendhal; Barnave, de M. Jules Janin; les Intimes et les Contes de Daniel-le Lapidaire, par Michel Raymond; la Peau de chagrin et les Contes philosophiques de M. Balzac; le Roi des ribauds, du bibliophile Jacob; le Bonnet vert, de M. J. Méry; le Lorgnon, de mademoiselle Delphine Gay, devenue madame de Girardin; Andréa, les Trois Amis et le Monde nouveau, de M. Rey Dussueil; le Manuscrit vert, de M. Drouineau; les Chroniques de Flandre, par M. Berthoud; Paul Briolat, par M. Merville, etc. — La liste est bien longue; mais c'est une singularité de notre époque: on ne fait plus que des romans, chacun veut faire le sien; c'est une forme qu'adoptent à l'envi la poésie, l'histoire, la philosophie, la politique et même la théologie.

Histoire. — Le grand mouvement donné sous la restauration aux études historiques se continue faiblement, mais s'est manifestee par quelques publications importantes: l'introduction à l'Histoire universelle et à l'Histoire romaine, par M. Michelet; le Précis de l'Histoire ancienne de M. Poirson, les Études historiques de M. de Chateaubriand; le Cours d'histoire des états européens, par M. Schœll; trois nouveaux volumes de l'Histoire des Français, par M. de Sismondi; l'Histoire constitutionnelle de la France, par M. Capefigue.

Les matériaux de l'histoire contemporaine se sont augmentés des Considérations sur l'esprit de la révolution de 1789, par M. Rœderer; de

Digitized by Google

plusieurs livraisons d'une Histoire scientifique et militaire de l'expédition d'Égypte, publiée sous la direction de M. Xavier Saintine; des Mémoires du conventionnel Levasseur, du comte La Vallette, de la duchesse d'Abrantès, de Constant, valet de chambre de Napoléon; enfin des Mémoires de lord Byron, traduits par madame Belloc.

Nous sommes au bout de ce long catalogue, et nous croyons en avoir cité tout ce qui peut surnager au-dessus de la foule. A. J.

LETTRE SUR LES THÉATRES.

Vous vous rappelez l'indignation que manifesta la chambre des députés, lorsqu'un de ses membres vint lui proposer de supprimer le tribut payé par les théâtres aux hospices. En vain fit-il sentir que cet impôt ruinait les uns sans enrichir les autres, la chambre fut unanime pour rejeter la proposition. Les journaux eux-mêmes applaudirent à sa paternelle sollicitude pour les hospices. Mais voici maintenant le côté plaisant, c'est que les théâtres, dont les recettes sont loin de couvrir les frais, ont menacé de fermer; et M. le ministre du commerce, pour prévenir cet événement, a été obligé de leur accorder un secours de 60,000 fr. Ainsi voilà le gouvernement contraint d'acquitter l'impôt que la prévoyance des chambres a conservé, en attendant que la clôture définitive des théâtres les en dispense tout-à-fait.

Au reste les subventions royales ne paraissent pas porter bonheur. Car, sur cinq théâtres qui en jouissaient, trois sont morts le mois dernier. Ce sont l'Odéon, l'Opéra-Comique et le Théâtre-Italien. On a fait sur eux de belles oraisons funèbres, mais contentons-nous de nous occuper des vivans.

L'Opéra ne nous a offert aucune nouveauté depuis *la Sylphide*, où mademoiselle Taglioni est toujours ravissante. Mais il nous promet pour le 15 mai *la Tentation*, ballet mêlé de chants pour lequel il a fait de très-grandes dépenses. Ce théâtre est d'ailleurs en ce moment veuf de ses premiers sujets. Nourrit, Levasseur, madame Damoreau sont à Londres, et madoiselle Taglioni part pour Berlin. Je serai obligé de garder le même silence sur le Théâtre-Français, à moins de vous parler du *Mari*

Digitized by Google

de la Veuve, comédie en un acte, donnée au bénéfice de mademoiselle Dupont, et que tout le talent de mademoiselle Mars n'a pu sauver d'une demi-chute. Les auteurs se sont enveloppés du plus strict incognito. Cependant, si vous voulez me garder le secret, je vous nommerai MM. Alexandre Dumas et Durrieux.

Le Vaudeville a donné à ses habitués un drame de M. Lockroy, intitulé *un Duel sous Richelieu*. Cette pièce pleine d'intérêt et de chaleur, et qui a obtenu un succès complet, échappe tout-à-fait à l'analyse. Le congé de madame Albert a forcé l'administration d'en interrompre les représentations. — Henri Monnier quitte incessamment ce théâtre, où il vient d'obtenir un nouveau succès dans *le Courrier de la Malle* de MM. Rougemont et Dupeuty.

Le Gymnase, si fort à la mode autrefois et qui commence à subir la destinée commune, n'a rien trouvé de mieux à nous offrir que *le Serrurier*, vaudeville et un acte de MM. Bayard et Vanderburch. M. Roger est un honnête serrurier, qui n'entend pas raillerie sur l'honneur de madame Roger. Or voici qu'un millionnaire en mourant laisse à M. Roger fils toute sa fortune. Un collatéral désappointé insinue à M. Roger père que le défunt est un peu plus que le bienfaiteur de M. Roger fils. M. Roger père entre en fureur, déchire le testament et veut tuer son fils. Ici l'intrigue s'embrouille; mais je n'ai pas besoin de vous dire que la vertu finit par se montrer dans tout son jour, et qu'elle est célébrée dans un couplet final. Cette pièce, qui n'est soutenue que par le talent de Gonthier, ne paraît pas destinée à ramener la foule au théâtre Bonne-Nouvelle.

Une Nuit d'avant est un vaudeville de M. Ancelot, représenté au théâtre du Palais-Royal. M. Julien, qui était allé voir *la Vestale* à l'Opéra, trouve en sortant, sous le péristyle, une jeune personne que la foule a séparée de ses parens. M. Julien, en galant homme, s'offre à la reconduire chez elle; malheureusement la jeune personne ne connaît pas son domicile. Que faire? On ne peut pas coucher dans la rue? M. Julien mène mademoiselle Adèle chez lui. Vous croyez peut-être M. Julien en bonne fortune; eh bien! il n'en est rien. Mais M. Julien, qui le pense comme vous, veut faire payer le loyer à mademoiselle Adèle, et il est repoussé avec perte. Cependant, comme au dehors on ne présume pas que mademoiselle Adèle soit venue

Digitized by Google

chez M. Julien pour dormir, les mauvaises langues font rompre le mariage de mademoiselle Adèle, et M. Julien, pour sauver sa réputation, est obligé de terminer une aventure si agréablement commencée,..... en l'épousant. — Conclusion et morale : Pour marier votre fille, égarez-la le soir sous le pérystile de l'Opéra. Ce vaudeville passablement grivois, comme vous voyez, n'a pas été du goût du parterre, qui a aigrement sifflé.

Je vous fais grâce de *la Maîtresse et la Femme*, de M. Lafitte, de *Perruque et Chandelle*, de *Monsieur Bonardin*, et de quelques autres vaudevilles, pour rendre hommage à la haute moralité de la pièce représentée à l'Ambigu, sous le titre de *Madame de Pompadour*. L'auteur, M. Paul, a fait facilement justice de toutes les calomnies dont on a cherché à ternir la réputation de cette vertueuse dame. Il est impossible de trouver une personne plus chaste et plus naïve que la Pompadour..... de l'Ambigu. *Odette*, donnée au même théâtre, est une petite pièce fort amusante, bien que tirée du moyen âge, et qui contraste singulièrement avec *Atar-Gull*, mélodrame de MM. Anicet-Bourgeois et Masson. J'ai éprouvé à cette représentation un vif dégoût. Figurez-vous un homme qui, parce que son père aura été injustement mis à mort, s'attachera à l'homme qu'il en accuse, et comblera cet homme de marques d'attachement et de tendresse, redoublera d'affection en échange des bienfaits qu'il en recevra, tout cela pour le faire dépérir par un poison lent, pour incendier sa maison, tuer sa fille, s'acharner après sa victime, et dites-moi si cet homme peut vous intéresser ? Qu'après cela on vienne lui barbouiller le visage de noir de fumée, qu'on me dise qu'il est de Porto-Ricco ou de la Guadeloupe, que m'importe ; qu'on me montre sur le théâtre le cadavre de son père, je détournerai les yeux, voilà tout ; qu'on lui fasse dire en jargon romantique *qu'un cœur d'homme bat sous sa poitrine du nègre*, encore une fois que m'importe. Un tel homme ne sera jamais à mes yeux qu'un être dépravé, car si je puis applaudir *à la vengeance de lion*, j'aurai toujours en horreur *celle du reptile*.

Que j'aime mieux l'innocent Kiouny ! Ce superbe éléphant, après s'être fait applaudir à l'Odéon, vient de débuter avec un nouveau succès au théâtre du Panthéon. D'un autre côté, on annonce au Cirque Olympique le début de deux autres animaux de la même famille.

M. Lesguillon nous a donné un *Méphistophélès*, qu'il a prétendu

Digitized by Google

avoir imité de Goethe. C'est par trop de modestie : car son *Méphistophélès* est bien à lui, et quand il a demandé *une couronne pour la placer sur son tombeau*, c'était certainement par pure gratitude, car le poète allemand n'a jamais rien fait de semblable au *Faust* du théâtre du Panthéon.

Je termine ici cette lettre, que vous m'accuserez peut-être d'avoir fait trop longue. A cela je vous répondrai que j'ai couru tous nos théâtres pour me débarrasser des obsessions de la politique ; mais que je n'ai pu du moins fuir les allusions ; car j'ai été obligé d'entendre Charles VI chanter des couplets sur les exilés d'Holyrood, madame de Pompadour persifler le *juste milieu*, Faust et Méphistophélès causer des événemens de juillet; et il n'est pas jusqu'à l'énorme Kiouni, dans lequel un de mes voisins n'ait à toute force voulu me faire reconnaître..... le budget. CH. G.

NÉCROLOGIE.

FRANÇOIS HUBER (1).

Tout ce qui rappelle l'idée d'une difficulté vaincue plaît en général à l'imagination des hommes. Les moins aventureux, les moins inventifs aiment à voir des exemples de la manière dont la force corporelle ou intellectuelle de leurs semblables a su vaincre des obstacles en apparence insurmontables, et c'est dans ce sentiment que tous les contes merveilleux des anciens tems ont pris leur origine. Ceux qui sont plus habitués à réfléchir, se plaisent à suivre ces exemples dans leurs détails, à étudier les procédés par lesquels certains esprits ingénieux parviennent à surmonter ou à tourner les difficultés. Si ces effets sont de courte durée, on les admire comme de simples météores; mais si l'obstacle est permanent et que les efforts ne se relâchent jamais, alors, à cette admiration pour un élan d'esprit et d'énergie momentanée, s'en joint une autre plus profonde pour cette force continue, pour cette volonté patiente, mais immuable, qui n'est donnée qu'à un si petit nombre de caractères. De pareils exemples doivent être consignés pour l'honneur

(1) Nous empruntons cette notice, par extraits, à la *Bibliothèque universelle de Genève* (février 1832).

Digitized by Google

de l'espèce humaine et pour l'encouragement de ceux qui, à la vue de certaines difficultés tendent à se laisser détourner de leur but.

Peut-être ces réflexions, tout ambitieuses qu'elles peuvent paraître au premier coup-d'œil, recevront-elles quelque force de l'histoire de l'homme auquel cette notice est consacrée.

François Huber naquit à Genève, le 2 juillet 1750, d'une famille honorable et chez laquelle la vivacité de l'esprit et de l'imagination semble héréditaire : son père, Jean Huber, a eu la réputation d'être l'un des hommes les plus spirituels de son tems, et se trouve souvent cité à ce titre par Voltaire, qui appréciait sa conversation originale ; il était agréable musicien, faisait des vers qu'on vantait même dans le salon de Ferney, se distinguait par des réparties vives et piquantes, peignait avec facilité et avec talent, excellait tellement dans l'art des découpures de paysages qu'il semble avoir créé ce genre, sculptait même mieux qu'il n'est donné aux simples amateurs de le faire (1), et à ces talens variés il joignait le goût et l'art de l'observation des mœurs des animaux. Son ouvrage sur le vol des oiseaux de proie est encore aujourd'hui consulté avec intérêt par les naturalistes. Jean Huber transmit presque tous ses goûts à son fils. Celui-ci suivit dans son enfance les leçons publiques du collége, et guidé par de bons maîtres y prit le goût de la littérature que la conversation de son père développait ; il dut encore à cette inspiration paternelle le goût de l'histoire naturelle ; il prit celui des sciences physiques dans les cours de De Saussure et en manipulant dans le laboratoire d'un de ses parens qui se ruinait à chercher la pierre philosophale. Doué d'une ame ardente, il eut un développement très-précoce, s'étudia à observer la nature à l'âge où d'autres pensent à peine qu'elle existe, et sentit des passions vives à l'âge où d'autres ont à peine des émotions. Il semblait que, destiné à être soumis dans peu à la plus cruelle des privations, il faisait, comme par instinct, des provisions de souvenirs et de sentimens pour le reste de ses jours. Dès l'âge de quinze ans sa santé générale et sa vue commencèrent à s'altérer ; l'ardeur qu'il mettait à ses travaux et à ses plaisirs, la passion avec laquelle il pas-

(1) On a conservé un trait de son talent ; il présentait un morceau de pain à son chien, de manière à le lui faire ronger en tout sens, et il en ressortait un buste de Voltaire frappant de vérité.

Digitized by Google

sait les jours à l'étude, et les nuits à lire des romans à la faible lueur d'une lumière qu'on lui enlevait même quelquefois et qu'il s'était accoutumé à remplacer par la clarté de la lune, furent, dit-on, les causes qui menacèrent à la fois et sa force et sa vue. Son père le mena à Paris consulter Tronchin pour sa santé et Venzel pour l'état de ses yeux.

Tronchin, voulant combattre son état de marasme, l'envoya passer quelque tems dans un village des environs de Paris (Stain), pour y vivre, s'il était possible, à l'abri de toute agitation : on le réduisit à la vie d'un simple paysan; il conduisait la charrue et se livrait à tous les travaux rustiques; ce régime eut un plein succès, et Huber garda de ce séjour à la campagne, non-seulement une santé inaltérable, mais encore un tendre souvenir et un goût particulier pour l'habitation des champs.

L'oculiste Venzel regarda l'état de sa vue comme incurable; il ne crut pas possible de hasarder l'opération de la cataracte, alors moins connue qu'aujourd'hui, et annonça au jeune Huber la probabilité d'une prochaine et complète cécité.

Cependant ses yeux, malgré leur faiblesse, avaient, dès avant son départ et depuis son retour, rencontré ceux de Marie-Aimée Lullin, fille de l'un des syndics de la république; ils s'étaient trouvés souvent ensemble dans des leçons de danse. Un amour mutuel, tel qu'on le ressent à dix-sept ans, s'était établi entre eux et était devenu partie de leur existence; ni l'un ni l'autre ne pouvaient croire qu'il fût possible de désunir leur sort, et cependant la chance toujours croissante de la prochaine cécité d'Huber décida M. Lullin à refuser son consentement à cette union; mais plus le malheur de son ami, du compagnon qu'elle s'était choisi, devenait certain, plus Marie se regardait comme engagée à ne pas l'abandonner. Elle l'aimait d'abord par amour, puis par générosité et par une espèce d'héroïsme, et résolut d'attendre l'âge de sa majorité, alors fixée à vingt-cinq ans, pour s'unir avec Huber.

Mademoiselle Lullin résista à toutes les séductions, à toutes les persécutions même, par lesquelles son père cherchait à la détourner de son projet; et dès le moment de sa majorité, elle se présenta au temple, conduisant, pour ainsi dire, elle-même l'époux qu'elle s'était choisi lorsqu'il était heureux et brillant, et au triste sort duquel elle voulait maintenant dévouer sa vie!

Digitized by Google

mens de sa vie entière ; il avait une voix agréable et s'était initié dès son enfance aux charmes de la musique italienne.....

Le désir de conserver des relations avec ses amis absens, sans avoir besoin de secrétaire, lui fit naître l'idée d'une sorte d'imprimerie à son usage ; il la fit exécuter par son domestique, Claude Léchet, dans lequel il avait développé le talent de la mécanique comme jadis celui de l'histoire naturelle dans François Burnens. Dans des cases numérotées se trouvaient de petits caractères d'impression très-saillans, qu'il rangeait dans sa main ; il plaçait sur les lignes ainsi composées une feuille noircie avec une encre particulière, puis une feuille de papier blanc ; et avec une presse que son pied mettait en mouvement il parvenait à imprimer une lettre qu'il pliait et cachetait lui-même, heureux de l'espèce d'indépendance qu'il espérait acquérir par ce procédé. Mais la difficulté de mettre cette presse en action lui en fit bientôt abandonner l'usage habituel. Ces lettres, et des caractères d'algèbre en terre cuite, que son fils, toujours zélé et ingénieux pour lui être utile, avait fabriqués pour lui, furent pendant plus de quinze ans une source de distractions et d'amusemens. Il jouissait aussi du plaisir de la promenade et même de la promenade solitaire au moyen de fils qu'il faisait tendre dans toutes les allées des campagnes qu'il habitait. En les suivant de la main il connaissait sa route, et de petits nœuds pratiqués de place en place l'avertissaient de sa direction et de sa position.

L'activité de son esprit lui rendait ces distractions nécessaires ; elle eût pu le rendre le plus malheureux des hommes s'il eût été moins bien entouré : mais tous ceux qui vivaient autour de lui n'avaient d'autre pensée que de lui plaire et de suppléer à son infirmité. Doué naturellement d'une ame bienveillante, comment cette heureuse disposition, que le frottement des hommes détruit trop souvent, ne se serait-elle pas conservée en lui ?

Sa conversation était en général aimable et gracieuse ; il plaisantait avec légèreté, n'était étranger à aucune connaissance, et aimait à s'élever aux idées les plus graves et les plus importantes, comme à descendre au badinage le plus familier ; il n'était pas savant, dans le sens ordinaire du mot ; mais, en plongeur habile, il touchait le fond de chaque question par une espèce de tact et une sagacité d'esprit qui suppléaient au savoir. Lorsqu'on lui parlait d'objets qui intéressaient sa tête ou son

Digitized by Google

cœur, sa belle figure s'animait d'une manière particulière, et la vivacité de sa physionomie semblait, par une magie mystérieuse, animer jusqu'à ses yeux, depuis si long-tems condamnés aux ténèbres. Le son de sa voix avait alors quelque chose de solennel. «J'ai compris maintenant, » me disait un jour un homme d'esprit qui venait de le voir pour la première fois, « j'ai compris comment les peuples dans leur » jeunesse ont accordé volontiers à la cécité la réputation d'une inspira» tion surnaturelle. »

Huber a passé les dernières années de sa vie à Lausanne, soigné par sa fille, madame de Molin. De loin en loin il a encore donné quelque suite à ses anciens travaux. La découverte des abeilles sans aiguillon, faite aux environs de Tampico par le capitaine Hall, excita son intérêt, et il eut une vive jouissance quand son ami, le professeur Prévost, fut parvenu à lui faire arriver, d'abord quelques individus, puis une ruche même de ces insectes. Ce fut là le dernier hommage qu'il rendit à ses anciennes amies, auxquelles il avait dû de la célébrité, et, ce qui vaut mieux, du bonheur : on n'a, après lui, rien ajouté d'essentiel à leur histoire. Les naturalistes doués de la vue n'ont rien trouvé d'important à joindre aux observations de celui de leurs confrères qui en était privé.

Huber a conservé ses facultés jusqu'au dernier jour. Il a été aimable et aimant jusqu'à la fin. Agé de quatre-vingt-un ans, il écrivait à l'une de ses meilleures amies : « Il est des momens où il est impossible de » tenir les bras croisés, c'est lorsqu'en les écartant un peu l'un de l'autre » on peut dire à ceux qu'on aime tout ce qu'ils vous ont inspiré d'es» time, de tendresse et de reconnaissance..... Je ne dis qu'à vous, » ajoutait-il plus bas, « que la résignation et la sérénité sont des biens qui » ne m'ont pas été refusés. » Il écrivait ces lignes le 20 décembre dernier, le 22 il n'était plus; sa vie s'était exhalée sans douleur et sans agonie entre les bras de sa fille.

DE CANDOLLE.

Digitized by Google

Madame Huber se montra digne, par sa constance, de l'énergie qu'elle avait développée : pendant quarante ans qu'a duré cette union, elle n'a cessé de rendre à son époux aveugle les soins les plus touchans; elle était sa lectrice, son secrétaire, faisait des observations pour lui, lui évitait tous les embarras que sa situation aurait pu faire naître.

Cette union touchante a été mentionnée par des plumes célèbres; Voltaire l'a souvent citée dans sa correspondance, et l'épisode du ménage Belmont dans *Delphine* est la peinture vraie, quoique un peu gazée, de celui de M. et de madame Huber. Que pourrais-je ajouter à un tableau tracé par de tels maîtres!

On a vu des aveugles briller comme poètes, on en a vu se distinguer comme philosophes, comme calculateurs; mais il était réservé à Huber de s'illustrer, quoique privé de la vue, dans les sciences d'observation et sur des objets si minutieux que les observateurs clairvoyans ne les distinguent eux-mêmes qu'avec peine. La lecture des ouvrages de Réaumur et de Bonnet, et la conversation de ce dernier, dirigèrent sa curiosité sur l'histoire des abeilles; son séjour habituel à la campagne lui inspira le désir, d'abord de vérifier quelques faits, puis de remplir quelques lacunes de leur histoire. Mais pour ce genre d'observations il lui fallait, non pas seulement un instrument du genre de ceux que le travail d'un opticien peut fournir, mais un aide intelligent que lui seul pouvait façonner à cet usage. Il avait alors un domestique nommé François Burnens, remarquable par la sagacité de son esprit et le dévouement qu'il portait à son maître. Huber le dressa à l'art d'observer, le dirigea dans ses recherches par des questions adroitement combinées; et, au moyen des souvenirs de sa jeunesse et des témoignages qu'il recueillait auprès de sa femme et de ses amis, il contrôlait les récits de son aide et parvenait à se faire une image nette et vraie des moindres faits. *Je suis bien plus sûr*, me disait-il un jour en riant, *de ce que je raconte que vous ne l'êtes vous-même, car vous publiez ce qu'ont vu vos yeux seuls, et moi je prends la moyenne entre plusieurs témoignages.* Raisonnement très-plausible, sans doute, mais qui ne dégoûtera personne de l'usage de ses yeux. Il découvrit que la noce mystérieuse et si remarquablement féconde de cette reine, de cette mère unique de sa tribu, ne se passe point dans la ruche, et qu'elle s'exécute dans les airs,

Digitized by Google

à une élévation assez grande pour échapper aux yeux ordinaires, mais non à ceux de l'intelligence d'un aveugle aidé d'un paysan. Il décrivit en détail les conséquences des époques précoces ou tardives de cet hymen aérien. Il confirma par des observations multipliées la découverte de Schirach, alors encore débattue, que les abeilles peuvent à volonté transformer par une nourriture appropriée les œufs des ouvrières en reines, ou, pour parler plus exactement, des neutres en femelles. Il montra aussi comment certaines abeilles ouvrières peuvent pondre des œufs féconds. Il décrivit avec beaucoup de soin les combats des reines entre elles, le massacre des faux bourdons et toutes les circonstances singulières qui ont lieu dans une ruche, lorsqu'on y substitue une reine étrangère à sa reine naturelle. Il montra l'influence que la grandeur des cellules exerce sur la taille des insectes qui en proviennent; raconta la manière dont les larves des abeilles filent la soie de leur coques; prouva démonstrativement que la reine est ovipare; étudia l'origine des essaims, et donna le premier une histoire raisonnée de ces colonies volantes. Il prouva que l'usage des antennes est de permettre aux abeilles de se distinguer les unes des autres, et traça, d'après la connaissance qu'il avait acquise de leurs mœurs, de bonnes règles sur l'administration économique. La plupart de ces observations délicates et qui avaient échappé à ses devanciers furent dues à l'invention qu'il fit de diverses formes de ruches vitrées, l'une qu'il appelle *ruches en livre ou en feuillets*, l'autre qu'il désigne sous le nom de *ruches plates*, qui permettent d'observer les travaux de la communauté jusque dans les moindres détails, et de suivre, pour ainsi dire, chaque abeille en particulier. Elles furent surtout facilitées par l'habileté de Burnens, et par son zèle pour la recherche de la vérité; il bravait sans hésiter la colère d'une ruche entière pour découvrir le moindre fait, et on l'a vu s'emparer d'un énorme guêpier, malgré les douloureuses blessures d'une horde de frelons qui le défendaient. Qu'on juge par là de l'enthousiasme que son maître (et j'emploie ici ce terme dans le sens, non de la relation de maître à domestique, mais de celle d'instituteur à élève), qu'on juge, dis-je, de l'enthousiasme pour la vérité qu'Huber savait inspirer à ses agens.

La publication de ces travaux eut lieu en 1792, sous la forme de lettres à Ch. Bonnet et sous le titre de *Nouvelles observations sur les*

Digitized by Google

abeilles. Cet ouvrage frappa beaucoup les naturalistes, non-seulement par la nouveauté des faits, mais par leur rigoureuse exactitude et par la singulière difficulté contre laquelle l'auteur s'était débattu avec tant de talent.

L'activité de ses recherches ne fut ralentie, ni par ce premier succès qui aurait pu satisfaire son amour-propre, ni par les embarras qui résultèrent pour lui de déplacemens occasionés par la révolution, ni même par sa séparation d'avec son fidèle Burnens. Il lui fallait un autre aide. Sa femme lui en servit d'abord; puis son fils Pierre Huber, qui dès lors s'est acquis une juste célébrité dans l'histoire des mœurs des fourmis et de plusieurs autres insectes, commença son apprentissage d'observateur en prêtant ses secours à son père. Ce fut principalement par son aide qu'il exécuta de nouvelles et laborieuses recherches sur ses insectes favoris. Elles forment le second volume de la seconde édition de son ouvrage, publiée en 1814 et en partie rédigée par son fils.

L'origine de la cire était alors un point de l'histoire des abeilles débattu par les naturalistes : quelques-uns avaient dit, mais sans en donner des preuves suffisantes, qu'elles la fabriquaient avec le miel; Huber, qui avait déjà heureusement débrouillé l'origine de la *propolis*, confirma cette opinion sur celle de la cire par de nombreuses observations, et montra en particulier, avec l'aide de Burnens, comment elle s'échappe sous forme de lames entre les anneaux de leur abdomen. Il se livra à des recherches laborieuses pour reconnaître comment les abeilles la préparent pour leurs édifices; il suivit pas à pas toute la construction de ces merveilleuses ruches qui semblent résoudre par leur perfection les problèmes les plus délicats de la géométrie; il assigna le rôle que joue dans cette construction chaque classe d'abeilles, et suivit leurs travaux depuis le rudiment de la première cellule jusqu'au perfectionnement complet du gâteau. Il fit connaître les ravages que le *sphinx atropos* exerce dans les ruches où il s'introduit. Il tenta même de débrouiller l'histoire des sens des abeilles, et en particulier de rechercher le siége de ce sens de l'odorat dont toute l'histoire des insectes démontre l'existence, tandis que leur structure n'en laisse pas encore fixer l'organe avec certitude. Enfin il se livra à des recherches curieuses sur la respiration des abeilles; il prouva d'abord, par plusieurs expériences, que ces insectes consomment du gaz oxygène comme les autres animaux.

Digitized by Google

Mais comment l'air peut-il se renouveler et conserver toute sa pureté dans une ruche enduite de mastic et close de toutes parts, sauf l'étroit orifice qui lui sert de porte ? Ce problème exerça toute la sagacité de notre observateur, et il vint à reconnaître que les abeilles, par un mouvement particulier de leurs ailes, agitent l'air de manière à déterminer son renouvellement ; après s'en être assuré par l'observation directe, il prouva encore son opinion en imitant cet effet au moyen d'une ventilation artificielle.

Ces expériences sur la respiration exigeaient quelques analyses de l'air des ruches, et cette circonstance mit Huber en rapport avec Senebier qui s'occupait beaucoup de recherches analogues sur les végétaux. Parmi les moyens qu'Huber avait d'abord imaginés pour reconnaître la nature de l'air des ruches, était celui d'y faire germer certaines graines, se fondant sur une opinion vague que les graines ne germent pas dans un air trop dépouillé d'oxygène. Cette expérience, imparfaite pour le but direct qu'il se proposait, fit naître chez les deux amis l'idée de s'occuper de recherches sur la germination ; et ce qu'il y eut de curieux dans cette association d'un claivoyant et d'un aveugle, c'est que le plus souvent c'était Senebier qui indiquait les expériences, et Huber qui, privé de la vue, les exécutait. Leurs travaux ont été publiés, en leur nom commun, sous le titre de *Mémoires sur l'influence de l'air dans la germination des graines*....

Le style d'Huber est en général clair et élégant ; sans cesser d'avoir la précision qui convient au genre didactique, il participe au genre d'agrément qu'une imagination poétique sait répandre sur tous les sujets ; mais ce qui le distingue surtout, parce qu'on s'y attend moins, c'est qu'il décrit les faits d'une manière tellement pittoresque qu'en le lisant on croit voir soi-même les objets que l'auteur, hélas, n'avait pas vus ! En réfléchissant à cette singulière qualité du style descriptif d'un aveugle, j'ai cru m'en rendre raison en pensant aux efforts qu'il avait dû faire pour coordonner les récits de ses aides, et s'en faire une image complète.

Son goût pour les beaux-arts, ne pouvant s'appliquer aux formes, se porta sur les sons : il aimait la poésie, mais surtout il était doué d'une prodigieuse disposition pour la musique. Il avait pour elle un goût qu'on pourrait dire inné, et il en a tiré un grand secours pour les délasse-

Digitized by Google

CONCOURS OUVERTS PAR DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

L'Académie de Rouen propose, pour le concours de 1832, la question suivante : *Quelle peut être l'influence des classes inférieures sur le bonheur des nations et sur le perfectionnement de l'espèce humaine?* Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 300 fr., et le terme de rigueur, pour l'envoi des morceaux, le 1^er^ juin 1832.

La même Académie offre, pour la même époque, une semblable médaille à l'auteur du meilleur mémoire sur ce sujet: *Exposer l'histoire naturelle du puceron lanigère.*

L'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon propose la question suivante : *Quelles sont les circonstances organiques et physiques qui donnent naissance à la spécialité dans les maladies? — En établir la doctrine sur des faits avoués par une observation judicieuse et une saine théorie.—Résumer toutes les conquêtes de ce genre faites par la médecine jusqu'à ce jour.*

Le prix sera une médaille d'or de 300 fr., et les mémoires doivent parvenir au secrétaire de la Société avant le 15 novembre 1832.

L'Académie offre également une médaille d'or de la valeur de 200 fr. à l'auteur de la meilleure pièce de vers qui lui sera adressée avant le 1^er^ juillet 1832.

La Société de médecine de Rio-Janeiro a proposé, pour l'année 1832, cette question : *Déterminer par des observations cliniques, générales et particulières, et principalement d'après des recherches cadavériques exactes, le siége, la nature, les causes et le traitement des affections endémiques dans le Brésil, en faisant sentir le rapport du développement progressif de leurs phénomènes, avec les lésions organiques qu'elles présentent.*

Le prix est de huit cent mille réaux en argent, ou 40,000 fr. Les mémoires ont dû être remis avant la fin de février 1832, à l'adresse du secrétaire de la Société, M. *Luiz-Vicenti* DE SIMONI.

Digitized by Google

Enfin le roi de Danemarck décernera une médaille d'or de la valeur de 20 ducats à l'astronome qui découvrira le premier une comète télescopique, c'est-à-dire une comète non visible à l'œil nu. S'il y a doute sur cette dernière circonstance, M. Schumacher, d'Altona, en décidera. C'est à ce savant que devront être adressées toutes les communications des concurrens.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LA 159e LIVRAISON DE LA REVUE ENCYCLOPÉDIQUE.

MARS 1832.

Pages

1. Du catholicisme et du peuple, à l'occasion du choléra. *Charles Didier.* 513
2. De l'assiette de l'impôt ..... *Émile Pereire* 528
3. Dernières pages de Goethe expliquant à l'Allemagne les sujets de philosophie naturelle controversés au sein de l'Académie des Sciences de Paris..... 563
4. Voyage des frères Lander en Afrique; 2e article. *Adélaïde Montgolfier.* 574
5. Vision d'Hébal, par M. Ballanche..... *A. Saint-Chéron.* 598

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIVRES ÉTRANGERS.

ETATS-UNIS. — Code de jurisprudence criminelle de l'Ohio, 610. — Histoire du Maryland, 613.

GRANDE-BRETAGNE. — Élémens de chimie présentés d'une manière familière, 614; — Anecdotes de la vie maritime, par le capitaine Bazil Hall, 616; — Vie de sir Isaac Newton, par David Brewster, 620; — Vies des voyageurs célèbres, 622; — Annuaire nécrologique, *ibid.*; — Fables et vers de Mary Maria Colling, *ibid.*

RUSSIE. — Essai sur la littérature de la langue sanskrite, 624. — Nouveau dictionnaire français-russe, 625; — Poèmes sur l'insurrection polonaise et la chute de Varsovie, *ibid.*

ALLEMAGNE. — Correspondance de Baggesen avec Reinhold et Jacobi, 626; — Journal historico-politique de Léopold Ranke, 630; — Histoire des Pays-Bas, 632; — Histoire de l'électorat de Saxe, *ibid.*; — Histoire du grand-duché de Hesse, *ibid.*; — Que peut-on dire contre cette opinion que le globe de la terre, ainsi que tous les astres, manifestent une vie qui leur est propre, *ibid.*; — Mémoires de l'Académie de Berlin, 633; — Système de métallurgie, par Karsten, *ibid.* — Panthéon et Protéus, collections de romans, *ibid.*

ITALIE. — Nouvelles découvertes bibliographiques du Vatican, 634; — Essai sur l'Histoire de la littérature italienne au XIXe siècle, 637; — Trois nouvelles tragédies de Silvio Pellico, 638.

Digitized by Google

LIVRES FRANÇAIS.

Économie politique du catholicisme : Leçons de M. C. de Coux, 645; — Avantages des relations entre la France et l'Angleterre, par sir Henri Parnell, 652; — Des espérances et des besoins de l'Italie, par M. de Sismondi, 653; — La Pologne, province russe, 654; — Histoire de Pologne, par Fletcher, 657; — Mémoires de la Société des antiquaires, 659; — Proverbes et dictons populaires aux treizième et quatorzième siècles, 662; — Poésies morales et historiques d'Eustache Deschamps, *ibid.*; — Bibliothèque protypographique, 663; — Archives historiques et littéraires du nord de la France, 664; — Annuaires statistiques de la Manche et de la Sarthe, 666; — Journal de la Société phrénologique, 667; = Médecine navale, 670; Douze journées de la révolution, poèmes par Barthélemi, 674; — Poésies d'Hippolyte Tampucci, 677; — Œuvres de Charles Nodier, 678; — La Danse macabre, par P. L. Jacob, bibliophile, *ibid.*; — Les Cent Contes drolatiques, par le sieur de Balzac, 683; — Le Négrier, aventures de mer, 688; — Ali-le-Renard, ou la Conquête d'Alger, 690; — Une Réaction, histoire de 1795, 692; — Raoul, ou l'Énéïde, par madame de Bawr, 695; — Musée théâtral, 697.

NOUVELLES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

États-Unis. — Sur les prétendues marées des lacs de l'Amérique, 698.

Grande-Bretagne. — Association anglaise pour l'avancement des sciences, 699; — Projet de communication entre l'Angleterre et l'Irlande, 702.

Allemagne. — Erection d'un monument à la mémoire de Gutenberg, 706.

France. — Séances de l'Académie des sciences en mars 1832 : Observations sur un composé de carbone et d'hydrogène par M. Dumas, 709; — Lettres de Scarpa sur la nature des ganglions nerveux, *ibid.*; — Considérations sur les causes de la cristallisation, 713; — Mémoire sur les chlorures de cyanogène, par M. Sérullas, *ibid.*; — Température de la terre dans les mines, 714; — Nouvel appareil inventé par M. Fayard pour remplacer le levier, 715; — Sur l'hétérogénéité des substances organiques qui sont à l'état de superposition dans les globules sanguins, par M. Dutrochet, *ibid.*; — Greffes herbacées, 716; — Transformation des cyanures en ammoniaque, 717; — Intégration des équations différentielles par M. Libri, 718; — Observatoire magnétique à Cuba, *ibid.*; — Observations sur le choléra, par M. Delpech, 719; — Serpens vénimeux de l'Inde, 720; — Voyage en Asie de M. Jacquemont, 722; — Moyen de détruire les souris et les rats, par M. Thénard, 725.

— Cours de philosophie de M. Jouffroy, 726; — Des caisses d'épargnes, à propos de l'établissement d'une caisse d'épargne et de prévoyance à Angers, 734; — Statistique bibliographique de 1831, 742; — Lettres sur les théâtres; 749.

Nécrologie. — François Huber, 752.

Concours ouverts par des Sociétés savantes, 761.

Digitized by Google

TABLE

ANALYTIQUE ET ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

DU CINQUANTE-TROISIÈME VOLUME

DE LA REVUE ENCYCLOPÉDIQUE.

JANVIER, FÉVRIER, MARS 1831.

On a réuni aux quâtre mots indicatifs des TROIS GRANDES DIVISIONS de ce recueil :

I. MÉMOIRES, NOTICES ET MÉLANGES ;
II. BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ;
III. NOUVELLES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES;

le détail et le renvoi des articles qui s'y rapportent; puis on a caractérisé ces articles, à la suite du nom de leurs auteurs, par l'une des trois abréviations ci-après : M. (MÉMOIRES ET NOTICES); B. (BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE); N. (NOUVELLES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES). La désignation C. après les noms propres indique les collaborateurs de la *Revue*, lorsqu'il s'agit des articles qu'ils ont fournis.

Au lieu de comprendre sous la dénomination générale SCIENCES ET ARTS (comme dans nos quatre *tables des matières* de l'année 1819) l'indication des différentes sciences dont traite ce volume, on a cru devoir, pour rendre les recherches plus faciles, et pour mieux caractériser le BUT philosophique de la *Revue Encyclopédique*, ouvrir un compte particulier et spécial, *en lettres capitales*, non-seulement à chacune des branches des connaissances humaines : AGRICULTURE, ANATOMIE, etc.; à chacun des élémens essentiels de la civilisation et des moyens principaux de communication entre les hommes : ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES, DICTIONNAIRES, ENSEIGNEMENT MUTUEL, INSTRUCTION PUBLIQUE, JOURNAUX, THÉATRES, etc.; mais encore à chacun des pays dont il est fait mention dans ce recueil, de manière qu'on puisse rapprocher et comparer tour à tour, soit *l'état des sciences et des élémens de la civilisation dans chaque pays*, soit les *nations* elles-mêmes, sous les différens rapports sous lesquels on a eu occasion de les considérer.

A

Abhandlungen der kœniglichen Bœhmischen Gesellschaft, 148.

ACADÉMIES, *Voy.* SOCIÉTÉS SAVANTES.

Acide hydrocyanique. Note sur sa transformation et celle des cyanures

Digitized by Google

en ammoniaque et en acide formique, par M. Pelouze, 717, 725.
Acts of a general nature, 610.
Adam (V.). *Voy.* Musée.
Adelung (*F*). *Versuch einer Literatur der Sanskrit Sprache*, 624.
Adorbital (Mémoire sur l'), par M. Geoffroy-Saint-Hilaire, 488.
Afrique, 236, 325, 500, 574.
Agriculture, 175.
Ahrens (L.), C.-B., 630.
Air (De l') marécageux, 469.
Allart (Madame) de Thérase. *Voy.* Sextus.
Ali-le-Renard, roman historique, par E. de Salle, 690.
Allemagne, 37, 144, 223, 377, 464, 626, 706.
Alletz (Ed.). *Voy.* Esquisses.
Alexandrie (École d'). Son histoire par Poret, 161.
Almanach national pour 1832, 452.
— américain pour 1832, 454.
Ambrosoli (*F*) *Manuale*, 157.
Amérique septentrionale, 67, 86, 131, 364, 365.
Ampère. *Voy.* Courans.
— *Voy.* Cours.
Anatomie, 102, 213, 226, 228, 229, 488, 562, 667, 708, 715, 720.
Analyses. *Voy.* Bulletin.
Ancelot. *Voy.* Nuit.
— *Voy.* Régent.
Angleterre. *Voy.* Grande-Bretagne.
Annales de la Société d'Orléans, 453.
Anthropologie, 229, 301.
Annuaire biographique et nécrologique (de l'Angleterre), 622.
— du bureau des longitudes, 174.
— du département de la Sarthe, 666.
— du département de la Manche, 666.
Antiquités, *Voy.* Archéologie.
Appareil inventé par M. Fayard, pour remplacer le levier, 715.
Archéologie, 235, 238, 239, 386, 479, 634, 659, 662, 663.
Architecture, 386.
Archives (Notices sur les) du royaume de Belgique, par Gachard, 157.
— historiques et littéraires du nord de la France, par Aimé Leroy, Leglay et Arthur Dinaux, 664.
Armadille à neuf bandes, note sur son anatomie, par M. Owen, 229.
Arsenal maritime d'Alexandrie, 236.
Asie, 136, 142, 714, 722.
Assiette (De l') de l'impôt, par M. Émile Pereire, M. 528.
Association des savans Anglais, 699.
— *Voy.* Doctrine de M. Fourier.
Astronomie, 174, 234, 460, 489.
Atar-Gull, mélodrame de MM. Bourgeois et Masson. 751.
Auger. *Voy.* Mœurs.
Azaïs. *Voy.* Système.

B

Baggesen's (*Aus Jens*) *Briefwechsel*, 626.
Baisers de Jean second, traduits par madame Céleste Vien, 440.
Balbo (*C.*). *Storia*, 389.
Ballanche. *Voy.* Vision.
Balzac. *Voy.* Contes.
Banim. *Voy.* Croppys.
Barrois (J.-B.). *Voy.* Bibliothèque.
Barthelémy. *Voy.* Journées.
Bawr (Mme de). *Voy.* Raoul.
Bayard. *Voy.* Serrurier.
Beaux-Arts, 157, 341, 386, 697.
Becquerel. *Voy.* Cémentation.
Belgique, 157, 234, 478, 664.
Belmontet. *Voy.* Proscription.
Belles-Lettres. *Voy.* Littérature.
Belloc. *Voy.* Voyage.
Berriat-Saint-Prix. *Voy.* Œuvres de Boileau.
Bible (la), traduction nouvelle, par S. Cahen, 167.
Bibliographie, 157, 172, 235, 368, 386, 624, 663.

Digitized by Google

Bibliothèque protypographique (par J. B. Barrois), 663.
Biographie, 143, 151, 172, 174, 385, 407, 424, 429, 616, 620, 622, 626, 742.
Blackwall. Sur les moyens qu'ont certains animaux de monter le long de plans verticaux très-polis, 226.
Bland. *Voy.* Puits.
Bodin (S.). *Voy.* Greffes.
Bœrne (*L.*) *Briefe aus Paris*, 145.
Bœttiger (*C. W.*). *Geschichte des Kurstaates Sachsen*, 632.
Bohème, 147.
Boileau. *Voy.* Œuvres.
Bonaparte (*C. L.*) *Saggio*, etc. 155.
Bonstetten. *Voy.* Souvenirs.
Botanique, 469, 500.
Bothmer (*K. von*). *Geschichte des Grossherzogthums Hessen*, 682.
Bouchette (*J.*). *The british dominions in North-America*, 364.
Bouillons de la compagnie hollandaise, 719.
Boulanger (L.). *Voy.* Musée.
Bounty (Le). Histoire de la révolte de son équipage, 131.
Bourgeois. *Voy.* Atar-Gull.
Bourgery. *Voy.* Traité.
Branche. *Voy.* Musée.
Bray (*MM.*) *Voy.* Colling et lettres.
Brewster (*David*). *The life of sir Isaac Newton*, 620.
Briefe eines verstorbenen, 382.
Buchez (Jules), C. B., 188, 192, et les articles signés J. B — z.
Bulletin bibliographique; Allemagne, 144, 377, 626; — Belgique, 157; — États-Unis, 131, 610; — France, 161, 398, 645; — Grande-Bretagne, 136, 363, 614; — Italie, 153, 389, 634; — Russie, 624; — Suisse, 151, 387.
Busiz (*J. J.*), *L'Eneide*, 394.

C

Cahen. *Voy.* Bible.
Caisses (Des) d'épargnes, par M. Émile Pereire, 734.
— dans les principales villes de France, 738.
— en Angleterre, 739.
— à Genève, 740.
Callaway (*J.*). *Yakkun Nattannawa, a cingalese poem*, 136.
Camphogène, composé de carbone et d'hydrogène, observé par M. Dumas, 709.
Carus (*G.*) *Neue Briefe uber Landschaftsmalerei*, 386.
Cassas. *Voy.* Marées.
Catholicisme (Du) et du peuple à l'occasion du choléra, par M. Charles Didier, 513.
— Son économie politique, 644.
Cémentation (Sur la), et les altérations que le fer peut éprouver dans le sein de la terre, par M. Becquerel, 501.
Ceylan, 136.
Chaleur. De sa propagation dans les polyèdres, par M. Lamé, 483.
Chara. Recherches sur les plantes de ce genre, 469.
Charton (Édouard), C., 341, 688.
Châtelain, *Voy.* Lettres.
Chemins de fer. *Voy.* Établissement.
Chevalier. *Voy.* Colique.
Chimie, 469, 489, 614, 709, 713, 717, 725.
Chirurgie. *Voy.* Sciences médicales.
Chlorures (Mémoires sur les) de cyanogène, par M. Sérullas, 713.
Choléra-morbus, 217, 388, 488, 513, 718, 719.
— Vers de M. Petit-Senn, à propos de cette maladie, 388.
— Observations de MM. Delpech et Coster à Londres, 719.
Chomjakow (A). *Voy.* Insurrection.

Digitized by Google

Christianisme. Ses divisions aux États-Unis, 456.
Chute (La) de la Pologne, par Raumer, 378.
Classiques tirés des manuscrits du Vatican, par Angelo Maïo, 634.
Cochut (A.). *Voy.* Réaction.
Colique de plomb. Son traitement, par MM. Chevallier et Royer, 212.
Colling (*Miss*). *Fables and other pieces in verse*, 622.
Commerce, 381, 652.
Conchyliologie, 720.
Conspiration contre Venise. Erreurs de Saint-Réal et de Daru, 472.
Contes bruns, par une tête à l'envers, 189.
— (Les cent) drolatiques, par de Balzac, 683.
Corbière (Éd.). *Voy.* Négrier.
Correspondance de Baggesen avec Reinhold et Jacobi, 626.
Cosmeny. *Voy.* Gélatine.
Coste. *Voy.* Choléra-morbus.
— *Voy.* Embryon.
Coup d'œil sur les avantages des relations entre la France et l'Angleterre, par sir Henri Parnell, 652.
Courans électriques produits par l'influence d'un autre courant électrique, note de M. Ampère, 484.
Cours d'histoire de la philosophie ancienne, par Poret, 161.
— élémentaire d'agriculture, par Raspail, 175.
— de philosophie de M. Jouffroy, 200.
— normal des instituteurs primaires, par M. Degérando et Mademoiselle Sauvan, 434.
— de physique générale de M. Ampère, 502.
— d'économie politique, par C. de Coux, 644.
— de philosophie de M. Jouffroy, 726.
Coux (De). *Voy.* Cours.
Crapelet. *Voy.* Proverbes.
— *Voy.* Poésies.
Criminalité. Sa statistique en Angleterre, 463.
Cristallisation des minéraux. Observations de M. de Humboldt à ce sujet, 713.
Critique systématico-universelle, par Jean Maggi, 155.
Crocodile. Détails sur son anatomie, par M. Owen, 228.
Cromwellian diary, 368.
Croppys (Les), roman irlandais, par Banim, traduit par Defauconpret, 177.
Cuba, 718.
Cuvier. *Voy.* Ossification.

D

Danse (La) macabre, par P.-L. Jacob, 678.
Daru. *Voy.* Conspiration.
Découvertes des Carthaginois et des Grecs dans l'Océan atlantique, par Lelewel, 380.
Defauconpret. *Voy.* Histoire.
— *Voy.* Croppys.
Degérando. *Voy.* Cours.
Delacroix-Frainville. *Voy.* Nécrologie.
Delmas. *Voy.* Ney.
Delpech. *Voy.* Choléra-morbus.
— *Voy.* Embryon.
Demangeat. *Voy.* Propriété.
Démonologie, 171.
— *Voy.* Histoire.
Deschamps (Eustache). *Voy.* Poésies.
Description des possessions britanniques dans l'Amérique du Nord, par Bouchette, 364.
— de la surface de la terre, par K. de Raumer, 380.
Desnoyers. *Voy.* Fossiles.
D'Herbelot (A.) C.-B., 432.
Dictionnaire géographique de la province de Liége, par Van der Maelen, 159.

Digitized by Google

— bibliographique de la littérature grecque, par Hoffmann, 386.
— (Nouveau), français-russe et russe-français, 625.
Didier (Charles), C., 37, 419, 513.
Dinaux (Arthur). *Voy.* Archives.
Distribution (Essai d'une) méthodique des animaux, par Charles-Lucien Bonaparte, 155.
Dix ans de la vie d'une femme, 508.
Doctrine (La) d'association de M. Charles Fourier, exposée par M. Abel Transon, M., 271.
Doublet de Boisthibault (J.), C., 510.
Draparnaud. *Voy.* Mollusques.
Droit. *Voy.* Jurisprudence.
Duel (Un) sous Richelieu, drame de M. Lokroy, 750.
Dumas. *Voy.* Camphogène.
— (Alex.). *Voy.* Mari.
Dumersan, C.-B., 197.
Dumont. *Voy.* Souvenirs.
Durrieux. *Voy.* Mari.
Dutrochet. *Voy.* Matière.
— *Voy.* Sang.

E

Économie domestique, 486, 489, 719, 725.
— politique, 67, 260, 499, 528, 645, 652, 746.
Écosse. *Voy.* Grande-Bretagne.
Éducation, 108, 434, 436.
— (De l') publique, par M. Émile Souvestre, M., 108.
Égypte, 236.
Électricité, 484, 501, 725.
Élémens de chimie, 614.
Embryon. De son développement, par MM. Delpech et Coste, 215.
Énée. Ses faits et gestes, traduits en langue vulgaire par Frère Guido de Pise, et publiés par B. Gamba, 392.
Énéide (L') de Virgile, travestie par J.-J. Busiz, réduite au pur dialecte du Frioul, par Dalla Porta, 394.
Épître à une pile d'écus, par M. Petit-Senn, 388.
Éphémérides de la Société de Seine-et-Oise, 197.
Équations différentielles. Note de Libri à leur sujet, 718.
Esclaves dans les États-Unis, 87.
Espérances (Des) et des besoins de l'Italie, par de Sismondi, 653.
Esquisses de la souffrance morale, par Alletz, 445.
— poétiques, par C.-A. Rénal, 441.
Essai sur la littérature sanskrite, par Adelung, 624.
Établissement (De l') d'un chemin de fer de Gray à Verdun, par H. Fournel, M., 308.
Etats-Unis, 67, 86, 131, 365, 454, 610, 698.
Étoile (L') polaire, journal cosmopolite constitutionnel, par Gambihler, 577.
Expédition archéographique de M. Stroïeff, en Russie, 235.
Eymard. *Voy.* Politicomanie.

F

Fairbairn. *Voy.* Projet.
Family library, 131.
Femmes (Les) d'employés, vaudeville, 508.
Fermat. Ouvrages de ce mathématicien retrouvés par M. Libri, 497.
Feu (Le) du ciel, par Louis Boulanger, M., 341.
Finances, 67, 528.
— (Sur les) de la France et des États-Unis, par M. Émile Pereire, M., 67.
Fitzgerald (Lord), sa vie et sa mort, par Thomas Moore, 368.
Fletcher. *Voy.* Histoire.
Flore du Sénégal, par MM. Guillemin, Perrotet et Richard, 500

Digitized by Google

Forçats. Détails sur les constructions exécutées par eux à Toulon, par M. Raucourt, 220.
Forget. *Voy.* Médecine.
Foscolo (*N. U.*). *Poesie*, 386.
Fossiles. Note sur une espèce de plesiosaurus découverte par M. Marshal, 225.
— Observations sur les cavernes à ossemens, par M. Desnoyers, 480.
Fourier. *Voy.* Doctrine.
Fournel (H.), C.-M., 308.
FRANCE, 37, 67, 144, 161, 200, 212, 229, 249, 308, 398, 447, 513, 528, 644, 709.
François I^er^, drame, par miss Kemble, 374.
Freytag (*G.-W.*). *Darstellung der arabischen Verskunst*, 149.
Frioul. Son dialecte, 394.

G

Gachard. *Voy.* Archives.
Gadebled (L.-L.), C., 167, 212, 733.
Galerie homérique, par Inghirami, 157.
Galuppi (*P.*). *Introduzione*, 155.
Gamba. *Voy.* Enée.
Gambihler (*J.*). *Der Polar Stern*, 377.
Gandini (*F.*). *Viaggi*, 157.
Ganglions nerveux. Observations de Scarpa sur leur structure, 709.
Gélatine. De son emploi comme substance alimentaire, par M. Cosmeny, 486.
Gell (*W.*). *Probestücke Staedtemauern*, 386.
GÉODÉSIE, 720.
Géodésimètre, instrument d'arpentage inventé par M. Riquehem, 720.
Geoffroy-Saint-Hilaire. *Voy.* Adorbital.
— (Isidore), C.-M., 102.
GÉOGRAPHIE, 118, 131, 142, 159, 325, 364, 379, 380, 574, 666, 722.
GÉOLOGIE, 217, 225, 480, 714, 717, 722.
GÉOMÉTRIE. *Voy.* MATHÉMATIQUES.
Gherard. *Voy.* Température.
Giambullari (*P.*). *Istoria*, 156.
Gibou (Madame) et Madame Pochet, vaudeville, 242.
Gilbert, chronique de l'Hôtel-Dieu, par Saint-Maurice, 192.
Goethe. Ses dernières pages expliquant à l'Allemagne les sujets de philosophie naturelle controversés au sein de l'Académie de Paris, M., 563.
Goths. De leur domination en Italie, 389.
GRAMMAIRE, 625.
GRANDE-BRETAGNE, 136, 225, 362, 382, 447, 460, 463, 614, 652, 699, 738.
GRAVURE, 697.
GRÈCE, 148,
Greffes (Mémoire sur les) herbacées, par M. Soulange Bodin, 716.
Guérin. *Voy.* Lepthognates. *Guido de Pise. I. fatti d'Enea*, 392.
Guillemin. *Voy.* Flore.
Guiran. *Voy.* Lettres.
Gulich (*G. de*). *Geschichtliche Darstellung des Handels*, 381.
Gutenberg. *Voy.* Monument.
Guyse (Jacques de). *Voy.* Histoire.

H

Hainaut. *Voy.* Histoire.
Hall (*Bazil*). *Fragments of voyages and travels*, 616.
Hamilton (D.) *The History of medecine*, 141.
Hegel. Publication de ses ouvrages, 464.
Held (*J. C.*). *Briefe aus Paris*, 145.
Hennin, *Voy.* Manuel.
Heurteloup. *Voy.* Lithotriptie.
HISTOIRE, 141, 144, 148, 156, 157, 161, 171, 172, 368, 373, 380, 381, 389, 415, 419, 424, 429, 432, 472,

Digitized by Google

479, 613, 630, 632, 637, 657, 748.
— de la médecine, par Hamilton, 141.
— (Esquisses de l') ancienne de la médecine, par Moir, 141.
— des Magyares, par Mailath, 148.
— de l'Europe, par Giambullari, 156.
— de la démonologie de Walter Scott, traduite par Defauconpret, 171.
— du Hainaut, par Jacques de Guyse, 172.
— d'Italie, par César Balbo, 389.
— de la liberté en Italie, par de Sismondi, 415.
— de la Régence, par Lémontey, 419.
— de l'électorat de Saxe, par Bœttiger, 632.
— du Grand-Duché de Hesse, par de Bothmer, 632.
— des Pays-Bas, par N. A. Van Kampen, 632.
— (Essai sur l') de la littérature italienne au dix-neuvième siècle, 637.
— de Pologne, par Fletcher, traduite par Alphonse Viollet, 657.
— de la philosophie. *Voy.* Cours.
Hoffman (*S. F W.*). *Bibliographisches Lexicon der Literatur der Griechen*, 386.
— (Fragmens d'), 340.
HONGRIE, 148.
HORTICULTURE, 716.
Huber. *Voy.* NÉCROLOGIE.
Humboldt. *Voy.* Cristallisation.
HYGIÈNE. *Voy.* SCIENCES MÉDICALES.

I

IDÉOLOGIE. *Voy.* MÉTAPHYSIQUE.
Impôt. *Voy.* Assiette.
— *Voy.* Innovation.
INDES ORIENTALES, 136.
Indifférence (De l') politique, par M. Laurent, M. 249.
INDUSTRIE, 308, 489, 500, 702.
Inghirami (*F.*). *Galleria omerica*; 157.
Innovation (De l') en matière d'impôt, 260.
Instinct des animaux, 362.
INSTITUT. *Voy.* SOCIÉTÉS SAVANTES.
Instituteurs primaires. *Voy.* Cours.
Insurrection (L') polonaise et la chute de Varsovie, poèmes, par A. Puschkin, W. Schukowski et A. Chomjakow, traduits du russe en allemand, 625.
INVENTIONS, 216, 217, 500, 715, 720.
IRLANDE. *Voy.* GRANDE-BRETAGNE.
ITALIE, 37, 153, 238, 373, 387, 389, 415, 447, 466, 634, 653.

J

Jacob. *Voy.* Danse.
— *Voy.* Traité.
Jacobi. *Voy.* Correspondance.
Jacquemont. *Voy.* Voyage.
Janski (B.), C.-B., 659.
Jesse (*Fr*). *Gleaning in natural history*, 362.
Jouffroy. *Voy* Cours.
Journal de Cromwell et celui de Th. Burton, 368.
JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES :
— Publiés en *Allemagne* : l'Étoile polaire, journal cosmopolite-constitutionnel, à Wurtzbourg, 377 ; — Journal historico-politique, à Hambourg, 630.
— publiés en *France* : Répertoire historique mensuel, à Paris, 432 ; — Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique, à Valenciennes, 664 ; — Journal de la Société phrénologique de Paris, 667.
— dans l'État de New-York, 458.
Journées (Douze) de la révolution, poèmes par Barthélemi, 674.
Jullien (Auguste) C., les articles signés A. J.

Digitized by Google

Jurisprudence, 174, 610, 745.

K

Karsten (*C. J. B.*). *System der Metallurgie*, 633.
Kemble (*Miss F.-A.*). *Francis the first*, 374.
Kind (*Th.*). *Beitraege zur Kentniss des neuen Griechenlands.*

L

Lamarre-Picquot. *Voy.* Serpens.
Lamé. *Voy.* Chaleur.
Landon (*Miss*) *Romance and reality*, 143.
Lander. *Voy.* Voyage.
Lanjuinais (Notice sur J.-D.), par Victor Lanjuinais, 174.
Lardner. Cabinet Cyclopædia, 615.
Laurent, C.-M., 270.
Leach (*J.*) *Sketches of the life of an old soldier*, 143.
Lechevalier. *Voy.* Leçons.
Leçons sur l'art d'associer, par Jules Lechevalier, 168.
Législation, 610.
Leglay. *Voy.* Archives.
Lelewel (*J.*). *Die Entdeckungen der Kartager und Griechen*, 380.
Lémontey. *Voy.* Histoire.
Leptognates, nouveau genre de crustacés décapodes, indiqué par M. Guérin, 217.
Leroi (Aimé). *Voy.* Archives.
Lesguillon *Voy.* Méphistophelès.
Lettres (Nouvelles) sur le paysage, par Carus, 386.
— contenant une tournée en Angleterre, etc., par un prince allemand, 142.
— écrites de Paris, par Fréd. de Raumer, 144.
— écrites de Paris, par Boerne, 145.
— écrites de Paris, par le docteur Held, 145.
— écrites de Paris, par Boerne, traduites en français, par Guiran, 171.
— d'un défunt. Journal d'un voyage en Angleterre, 382.
— à Eliza sur la mythologie, par Châtelain, 436.
— de mistriss Bray, contenant des vers de Mary-Maria Colling, 622.
Levasseur. *Voy.* Mémoires.
Libri. *Voy.* Équations.
— *Voy.* Fermat.
Liége. *Voy.* Dictionnaire.
Lit (Le) de camp, scènes de la vie militaire, 188.
Lithographie, 341, 479.
Lithotriptie, nouveau procédé de l'invention de M. Heurteloup, 498.
Littérature allemande, 149, 385, 625, 626.
— anglaise, 143, 171, 177, 374, 622.
— française, 176, 179, 188, 189, 192, 437, 440, 441, 442, 445, 447, 451, 599, 662, 674, 677, 678, 683, 688, 690, 692, 695, 742.
— frioulaine, 394.
— grecque-ancienne, 386.
— hébraïque, 167.
— helvétique-française, 388.
— italienne, 156, 157, 387, 392, 637, 638.
— latine ancienne, 634.
— latine moderne, 440.
— orientale, 136, 149, 624.
— russe, 625.
Lois et ordonnances générales de l'état de l'Ohio, 610.
Lokroy. *Voy.* Duel.
Longévité des blancs et des noirs aux États-Unis, 459.
Louis de Bruges. *Voy.* Recherches.
Lucenay (J. de). C., 245, 381.

M

Macfarlane (*C.*). *The romance of history*, 373.
Machines. De leurs avantages et de leurs

Digitized by Google

inconvéniens, par M. de Morogues, 499.
Macmahon. (*J. V. L.*). *An historical view*, 613.
Maggi (*G.*). *Critica*, etc., 155.
Magnétisme terrestre, 718.
Mailath. Geschichte der Magyaren, 148.
Maïo (*Angelo*). *Classicorum auctorum e vaticanis codicibus editorum. t. III et IV*, 634.
Mancel. *Voy.* Méthode.
Mannequin (Le) de Bergame, opéra-comique, 244.
MANUEL de la littérature italienne, par Ambrosoli, 157.
— de numismatique ancienne, par Hennin, 194.
— de géographie, par Volger, 380.
Marées (Sur les prétendues) des lacs de l'Amérique du nord, par le général Cassas, 698.
Marguerite (Mademoiselle), vaudeville, par M. Xavier, 243.
Mari (Le) de la veuve, comédie de MM. Dumas et Durrieux, 750.
Marie. *Voy.* Ney.
MARINE, 236, 616, 670.
Marshal. *Voy.* Fossiles.
Marsupiaux. Mémoire sur leur distribution par W. Ogilby, 227.
Martin (Henri). *Voy.* Minuit.
Maryland. *Voy.* Tableau.
Masson. *Voy.* Atar-Gull.
MATHÉMATIQUES, 497, 718.
Matière colorante des feuilles et des fleurs. Expériences y relatives de M. Dutrochet, 481.
MÉCANIQUE, 216, 715, 725.
— céleste, par madame Sommerville, 460.
MÉDECINE. *Voy.* SCIENCES MÉDICALES.
— navale, par G. Forget. 670.
MÉMOIRES. — De la tendance nouvelle des idées, 1; — De la société saint-simonienne (*Jean Reynaud*), 9, — Les trois principes: Rome, Vienne et Paris (*Charles Didier*), 87; — Considérations sur les finances de la France et des États-Unis (*Émile Pereire*), 67; — Sur les variations de la taille chez les mammifères (*Is. Geoffroy-Saint-Hilaire*), 102; — De l'éducation publique (*E. Souvestre*), 108; — Fragmens sur la Valachie (*Adélaïde Mongolfier*), 118; — De l'indifférence politique et de l'innovation en matière d'impôt (*Laurent*), 249; — Doctrine d'association de M. Charles Fourier (*Abel Transon*), 270; — De l'influence des saisons sur les facultés de l'homme (*A. Quételet*), 304; — Projet d'un chemin de fer de Gray à Verdun (*Henri Fournel*), 308; — Voyage des frères Lander en Afrique (*Adel. Montgolfier*), 327; — Le feu du ciel par Louis Boulanger (*Édouard Charton*), 339; — Du catholicisme et du peuple à l'occasion du choléra (*Ch. Didier*), 513; — De l'assiette de l'impôt (*Ém. Pereire*), 528; — Dernières pages de *Goethe* expliquant à l'Allemagne les sujets de philosophie naturelle controversés au sein de l'Académie des sciences de Paris, 563; — Voyage des frères Lander en Afrique; deuxième article (*Adel. Mongolfier*), 574; — Vision d'Hébal, par Ballanche (*Saint-Chéron*), 598.
Mémoires de la Société royale de Bohème, 148.
— de la Société de Seine-et-Oise, 197.
— de A. Levasseur, 429.
— de la Société d'Angers, 453.
— de l'Académie de Berlin, 633.
— sur les antiquités nationales et étrangères, publiés par la Société des antiquaires de France, 659.
Méphistophelès, drame de M. Lesguillon, 751.
Mers (Visite dans les) du sud, par Stewart, 131.

Digitized by Google

Messianisme, philosophie absolue de de M. Hoéné Wronsky, 398.
Métallurgie 633.
Météorologie, 479, 698, 712.
Méthode pour corriger les distances de la lune aux astres, par M. Mancel, 488.
Minéralogie, 479, 713.
Minuit et midi, par Henry Martin, 451.
Mirabeau. *Voy.* Souvenirs.
Modèles de murs de villes de l'ancienne Grèce, par Gell, 386.
Mœurs domestiques des Américains, par mistriss Trollope, 365.
— (Les) et la loi, drame, par H. Auger, 442.
Moir. Outlines of the ancient history of medecine, 141.
Mollusques de la France. Supplément à leur histoire par M. Draparnaud, 499.
Monitor. De l'organisation de cet animal par M. Martin, 228,
Montgolfier (Adélaïde), C., 118, 136, 325, 377, 574, 624, et les articles signés Ade M.
Montlosier. *Voy.* Vésuve.
Monument à la mémoire de Guttenberg, projeté par les habitans de Mayence, 706.
Monvel. *Voy.* Savant.
Moore (Thomas) The life of Edward Fitzgerald, 368.
Morceaux pour servir à l'histoire de la Grèce moderne, par Kind, 148.
Moreau de Jonnès. *Voy.* Population.
Morogues. *Voy.* Machines.
Mullner's Werke, 385.
— *Voy.* Œuvres.
Musée théâtral, par Victor Adam, Louis Boulanger et Branche, 697.
Mythologie, 436.

N

Nécrologe de l'église Notre-Dame à Aix-la-Chapelle, par Quix, 148.
Nécrologie. Frédéric-Jules-Henri de Soden, économiste et littérateur allemand, 244;—Jean-Joseph Raepsaet, membre de l'Académie de Bruxelles, 509;—Delacroix-Frainville, avocat et jurisconsulte français, 509; —François Huber, naturaliste Genevois, 752.
Négrier (Le), aventures de mer, par Corbière, 688.
Nérita. Disparition de cette île volcanique, 223.
Newton. Sa vie, par David Brewster, 620.
Ney (Le maréchal). Consultation pour sa veuve et ses fils, par Marie, 174.
— Mémoire sur la révision de son procès, par G. Delmas, 174.
Niger (Exploration du), 325, 574.
Nodier (Charles). *Voy.* OEuvres.
Nominations académiques. M. Geoffroy Saint-Hilaire, vice-président de l'Académie des Sciences de Paris, 213; — M. Gustave Rose, correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, 222.
Numismatique, 194.
Nuit (Une) d'avant, vaudeville de M. Ancelot, 750.

O

Obituary (Annual), 622.
Observations sur l'histoire naturelle, par Jesse, 362.
Observatoire de Bruxelles, dirigé par M. Quételet, 234.
— magnétique à la Havane, 718.
Océanie, 131.
OEuvres de Charles Nodier, 176, 678,
— de Mullner. Sa biographie, par Schutz, 385.
— de Boileau, collationnées par Berriat-Saint-Prix, 437.
Ogilby. *Voy.* Marsupiaux.
Ohio. *Voy.* Lois.
Oldecop (A.). Harmannyj Francusko rossijskij, 626.

Digitized by Google

Opposition (De l') en 1831, par A. Pepin, 432.
Ossification (Sur les progrès de l') dans le sternum des oiseaux, par G. Cuvier, 213.
Ouralite, nouveau minéral découvert par M. Rose, 713.
Owen. *Voy.* Armadille.
— *Voy.* Crocodile.

P

Pain fait avec la pomme de terre, par M. Quest, 489.
Pantheon. Collection (en langue allemande) des meilleurs contes et nouvelles, 633.
Parnell (Sir Henri), *Voy.* Coup d'œil.
Paysage. *Voy.* Lettres.
Pellico (*Silvio*). *Tre nuove tragedie*, 638.
Pelouze. *Voy.* Acide.
Pepin. *Voy.* Opposition.
Pereire (Émile). C., 67, 528, 742.
Perrotet. *Voy.* Flore.
Petit Senn. *Voy.* Choléra.
— *Voy.* Épître.
Philadelphie. Statistique de cette ville, 457.
Philologie, 149, 167, 625, 634, 747.
Philosophie, 1, 9, 153, 155, 160, 168, 169, 176, 200, 271, 398, 405, 464, 599, 626, 632, 727, 745,
— (L'ancienne) morale, par Romagnosi, 153.
— Introduction à son étude, par Galuppi de Tropée, 155.
Phrénologie, 667.
Physiologie, 215, 667, 715.
— végétale, 481.
Physique, 217, 222, 483, 484. 489, 501, 502. 718.
Plique. Considérations sur cette maladie, par C. Sédillot, 434.
Poésie, 137, 149, 387, 388, 392, 394, 437, 440, 441, 622, 625, 662, 674, 677, 747.
— dramatique, 242, 374, 442, 638, 748.
Poésies morales et historiques d'Eustache Deschamps, publiées par Crapelet, 662.
— d'Hippolyte Tampucci, 677.
Politicomanie (La), par Eymard, 432.
Politique, 37, 145, 171, 249, 377, 378, 432, 513, 630, 653, 654, 746.
Pologne, 378, 625, 654, 657.
—(La) province russe, 654,
Population des États-Unis, 86.
— divisée d'après ses croyances religieuses, 456.
— de l'Europe. Recherches sur son accroissement, par M. Moreau de Jonnès, 218.
Porta (Dalla). *Voy.* Énéide.
Précis des travaux de l'Académie de Rouen, 197.
Principes (Les trois), Rome, Vienne, Paris, par M. Charles Didier, M., 37.
Prix proposés :
— par la Société phrénologique de Paris, 669.
— par l'Académie de Rouen, 761.
— par l'Académie de Dijon, *ibid.*
— par la Société de médecine de Rio-Janeiro, *ibid.*
— par le roi de Danemark, 762.
Projet d'une communication par terre entre l'Angleterre et l'Irlande, par M. Fairbairn, 702.
Propriété (De la), par Demangeat, 169.
Proscription (De la), par Belmontet, 432.
Prosodie (Exposition de la) arabe, par Freytag, 149.
Proteus. Choix (en langue allemande) des meilleurs romans et nouvelles, 633.
Proverbes et dictons populaires, publiés par Crapelet, 662.

Digitized by Google

Puits. Sur le décroissement et l'accroissement de l'eau qui y ont lieu, par M. Bland, 226.
Puschkin (*A.*). *Der Polen Aufstand*, 625.

Q

Que peut-on dire contre cette opinion que le globe de la terre glorifie le créateur par la manifestation d'une vie qui lui est propre? 632.
Quest. *Voy.* Pain.
Quételet (A.), C.-M., 301.
— *Voy.* Observatoire.
Quix (*C.*), *Necrologium ecclesiæ B. M. V. Aquensis*, 148.

R

Raepsaet. *Voy.* NÉCROLOGIE.
Ranke (*L.*) *Historische politische Zeitschrift*, 630.
Raoul, ou l'Enéide, par madame de Bawr, 695.
Raspail. *Voy.* Cours.
Raucourt. *Voy.* Forçats.
Raumer (*F. von.*). *Briefe aus Paris*, 144.
— *Polens Untergang*, 378.
— (*K. Von.*). *Beschreibung der Erdoberflaeche*, 380.
Réaction (une), par Amédée Cochut, 692,
Recherches sur Louis de Bruges, par Van Praet, 172.
Réflexions sur l'état de la France et de l'Europe, 432.
Régence. *Voy.* Histoire.
Régent (le), comédie de M. Ancelot, 243.
Reiffenberg (de), C.-B., 148, 160, 174, 509, 666.
— *Voy.* Servitude.
— *Voy.* Traité.
Reinhold. *Voy.* Correspondance.
Rénal. *Voy.* Esquisses.
Rennel (*J.*) *A treatise on the geography of western Asia*, 142.
Répertoire historique mensuel, par Eugène Roch, 432.
Révolutions. *Voy.* Journées.
Reynaud (Jean), C.—M. 9; et les articles signés J. R.
Richard. *Voy.* Flore.
Riquehem. *Voy.* Géodésimètre.
Robinet (Ismael) trouve un moyen d'employer, pour souffler le verre, le vent d'un soufflet au lieu du vent des poumons, 500.
Roch (Eugène). *Voy.* Répertoire.
Romagnosi (*G.*). *L'antica morale*, 153.
Roman (le) de l'histoire en Italie, par Macfarlane, 373.
Roman et Réalité, par miss Landon, 143.
ROMANS, 143, 176, 177, 179, 188, 189, 192, 373, 447, 451, 633, 678, 683, 688, 690, 692, 695, 748.
Rose. *Voy.* Ouralite.
Roulin, C., 726, et le compte rendu des séances de l'Académie des sciences.
Royer. *Voy.* Colique.
RUSSIE, 235, 624.

S

Saggio sulla storia della letteratura italiana, 637.
Saint-Cheron (A), C., 428, 599.
Saint-John (*J. A.*) *The lives of celebrated travellers*, 622.
Saint-Maurice. *Voy.* Gilbert.
Saint-Réal. *Voy.* Conspiration.
Saint-Simon. Ses écrits publiés par M. Olinde Rodrigues, 405.
— Sa vie écrite par lui-même, 407.
SAINT-SIMONISME, 9, 745.
Saisons. De leur influence sur les facultés de l'homme, M., 301.
Salamandre (la), par Eugène Sue, 179.
Salle (E. de). Voy. Ali.

Digitized by Google

Sang. Recherches sur sa matière colorante par Dutrochet, 715.
Sauvan (mademoiselle). *Voy.* Cours.
Savant (le), vaudeville de MM. Scribe et Monvel, 243.
Scarpa. *Voy.* Ganglions.
Schacht (*Th.*) *Lehrbuch der Geografie*, 379.
Schukowski (W.). *Voy.* Insurrection.
Sciences médicales, 141, 212, 217, 224, 434, 469, 480, 488, 498, 667, 670.
— religieuses, 167, 745.
Scott (Walter). *Voy.* Histoire.
Scribe. *Voy.* Savant.
Second (Jean). *Voy.* Baisers.
Sédillot. *Voy.* Plique.
Séguier. *Voy.* Vapeur.
Sénégal. *Voy.* Flore.
Serpens venimeux de l'Inde. Détails sur leur anatomie, par M. Lamarre-Picquot, 720.
Serrurier (Le), vaudeville de MM. Bayard et Vanderbuch, 750.
Sérullas. *Voy.* Chlorures.
Servitude. Documens inédits pour servir à son histoire, par M. de Reiffenberg, 479.
Sextus, par madame H. Allart de Thérase, 447.
Sicile, 217, 239.
Sismondi. *Voy.* Espérances.
— *Voy.* Histoire.
Société (De la) saint-simonienne, par M. Jean Reynaud, M., 9.
Sociétés savantes et d'utilité publique:
— en *Allemagne*. Société royale des sciences de Bohème, à Prague, 148; — Académie royale des sciences, à Berlin, 633.
— en *Belgique* : Académie des Sciences et belles-lettres, à Bruxelles, 478.
— en *Brésil* : Sociétés de médecine, à Rio-Janeiro, 761.
— en *France* : Académie des sciences, belles-lettres et arts, de Rouen, 197, 761; — Société d'agriculture et des arts de Seine et Oise, à Versailles, 197; — Société d'agriculture de l'Indre, à Chateauroux, 197; — Société d'agriculture, commerce, sciences et arts, à Châlons sur Marne, 198; — Académie des sciences, à Paris, 212, 480, 709; — Société anthropologique, à Paris, 229; — Société des sciences, belles-lettres et arts, à Orléans, 453; — Société d'agriculture, sciences et arts, à Angers, 453; — Académie des sciences, belles-lettres, arts, à Besançon, 453; — Société des antiquaires de France, à Paris, 659; — Société phrénologique, à Paris, 667; — Académie des sciences, arts et belles-lettres, à Dijon, 761.
— dans la *Grande-Bretagne* : — Société géologique, à Londres, 225; — Société linnéenne, à Londres, 226; — Société zoologique, à Londres, 228; — Société pour la diffusion des connaissances utiles, à Londres, 615; — Association anglaise pour l'avancement des sciences, 699.
Solunto. Ses ruines, 239.
Sommerville (Madame). *Voy.* Mécanique céleste.
Souvenirs de Victor de Bonstetten, 151.
— sur Mirabeau, par Étienne Dumont, 424.
Souvestre (Émile), C.-M., 108.
Spurzheim (Le docteur) fonde la Société anthropologique, 233.
Statistique, 86, 218, 301, 364, 454, 463, 666, 736, 742.
— bibliographique de la France en 1831, 742.
Steward (*C.-S.*). *A Visit to the south seas*, 131.
Stieglitz (*H.*). *Bilder des Orients*, 149.
Stroieff. *Voy.* Expédition.

Digitized by Google

Sue (Eugène). *Voy.* Salamandre.
Suisse, 151, 237, 387.
Sylphide (La), ballet, 508.
Système pénitentiaire à Genève, 237.
— universel de M. Azaïs, 489.
— de métallurgie, par Karsten, 633.

T

Tableau historique du commerce, par de Gulich, 381.
— du gouvernement de Maryland, par Mac-Mahon, 613.
Tableaux de l'Orient, par Stieglitz, 149.
Taille (Variation de la) chez les mammifères et dans les races humaines, par M. Isid. Geoffroy-Saint-Hilaire, M., 102.
Tampucci (H.). *Voy.* Poésies.
Technologie. *Voy.* Arts industriels.
Température de la terre dans les mines. Mémoire de M. Gherard sur ce sujet, 714.
Tendance (De la) nouvelle des idées, M., 1.
Théâtre italien contemporain, 638.
Théâtres, 242, 374, 507, 638, 697, 748, 749.
Théologie. *Voy.* Sciences religieuses.
Théophron, ou l'étude des choses, 176.
Tivoli. Travaux qui s'y exécutent sur l'Anio, 238.
Tour in England, 142.
Traductions :
— en *allemand* du polonais, 380.
— — du russe, 625.
— en *anglais*, du cingalais, 136.
— en *français*, de l'hébreu, 167.
— — de l'allemand, 171.
— — de l'anglais, 171, 177, 652, 657.
— — du latin, 172, 440.
— en *italien*, de l'allemand, 155.
Tragédies (Trois) nouvelles de Silvio Pellico, 638.
Traité de géographie de l'Asie occidentale, par Renell, 142.
— élémentaire de géographie, par Schacht, 379.
— de logique, par M. de Reiffenberg, 479.
— d'anatomie, par Bourgery et Jacob, 715.
Transactions (Les nouvelles) sociales de Virtomnius, 169.
Transon (Abel), C.-M., 271.
Tremblemens de terre en Italie, 466.
Trollope (*Mistriss*). *Domestic manners of the Americans*, 365.

V

Valachie (Fragmens sur la), par mademoiselle Adélaïde Montgolfier, M., 118.
Vanderbuch. *Voy.* Serrurier.
Van der Maelen. *Voy.* Dictionnaire.
Van Kampen (*N.-A.*). *Geschichte der Niederlande*, 632.
Van Praet. *Voy.* Recherches.
Vapeur (Producteur de), inventé par M. Séguier, 217.
Was spricht fur und wider die Meinung, 632.
Venise. *Voy.* Conspiration.
Verre (Art de souffler le). *Voy.* Robinet.
Vésuve. Son état ancien et présent, par M. de Montlosier, 225.
Vie (Esquisse de la) d'un vieux militaire, par Leach, 143.
Vies des voyageurs célèbres, par Saint-John, 622.
Vien (Madame Céleste). *Voy.* Baisers.
Winckelmann. Traduction italienne de ses œuvres, 157.
Viollet (Alphonse). *Voy.* Histoire.
Vision d'Hébal, chef d'un clan écossais, par M. Ballanche, M., 599.

Digitized by Google

Volcan hydraulique ; machine inventée par M. Cagniard Latour, 216.
Volger (*W.-F*). *Handbuch der Geographie*, 380.
Voyage sur le Niger, par Richard et John Lander, traduit de l'anglais, par madame Belloc, M., 324, 574.
— en Asie, de M. Jacquemont, 722.
VOYAGES, 118, 131, 142, 157, 325, 365, 382, 574, 616, 722.
— en Italie, par Gandini, 157.
— et anecdotes de la vie maritime, par Bazil-Hall, 616.
Worcester. The American almanac, 454.
Wronsky. *Voy.* Messianisme.

X

Xavier. *Voy.* Marguerite.

Y

Yakkun Nattannawa, poème cingalais, traduit en anglais, par J. Callaway, 136.

Z

ZOOLOGIE, 102, 155, 217, 227, 228, 362, 499, 712, 714, 718, 720.

FIN DE LA TABLE.

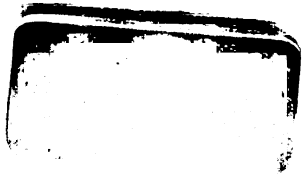
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

198-4-1



Digitized by Google

Digitized by Google